



**HAL**  
open science

**REPENSER L'INTERCULTUREL EN  
COMMUNICATION Performance culturelle et  
construction des identités au sein d'une association  
européenne**

Alexander Frame

► **To cite this version:**

Alexander Frame. REPENSER L'INTERCULTUREL EN COMMUNICATION Performance culturelle et construction des identités au sein d'une association européenne. Sciences de l'Homme et Société. Université de Bourgogne, 2008. Français. NNT : . tel-00441656

**HAL Id: tel-00441656**

**<https://theses.hal.science/tel-00441656v1>**

Submitted on 16 Dec 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE**

École doctorale 491

« Langages, Idées, Sociétés, Institutions, Territoires »

Faculté des Sciences Humaines

*N° d'identification*

--	--	--	--	--	--	--	--	--	--

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Bourgogne

Discipline : Sciences de l'Information et de la Communication

Présentée et soutenue publiquement par

**M. FRAME Alexander**

le 2 décembre 2008

**REPENSER L'INTERCULTUREL EN COMMUNICATION***Performance culturelle et construction des identités**au sein d'une association européenne*Directeur de thèse : **M. BOUTAUD Jean-Jacques****Jury****Mme BERNARD Françoise**, Professeure, Université de Provence, Rapporteur**M. BOUTAUD Jean-Jacques**, Professeur, Université de Bourgogne, Directeur de thèse**M. GRYSPEERDT Axel**, Professeur, Université catholique de Louvain**M. OLLIVIER Bruno**, Professeur, Université des Antilles et de la Guyane, Rapporteur



## *Remerciements*

Je voudrais remercier Cathy et nos filles de m'avoir compris, soutenu et supporté pendant ces longues années d'études.

Merci également à Jean-Jacques Boutaud, de m'avoir guidé patiemment, avec autant de science, de délicatesse et de générosité, au long de ce parcours de structuration intellectuelle.

Merci, enfin, à mes amis de Dijon et d'ailleurs, à mes collègues du LIMSIC / CIMEOS et de l'IUT, pour leur soutien et les précieux conseils qu'ils m'ont prodigués.



## *Sommaire*

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>7</b>
<b>PARTIE I PENSER LES INTERACTIONS MULTICULTURELLES : PROPOSITION D'UN CADRE THÉORIQUE EN SIC .....</b>	<b>25</b>
<i>Chapitre 1. La culture : source de malentendus .....</i>	<i>27</i>
<i>Chapitre 2. Le rôle des identités dans les interactions interculturelles .....</i>	<i>77</i>
<i>Chapitre 3. Une approche sémiopragmatique des interactions interculturelles .....</i>	<i>169</i>
<i>Discussion synthétique de la première partie.....</i>	<i>263</i>
<b>PARTIE II LES IDENTITÉS SUPRANATIONALES ET TRANSNATIONALES DANS LA COMMUNICATION ENTRE ÉTRANGERS : DE L'EUROPE AUX ORGANISATIONS MULTICULTURELLES .....</b>	<b>267</b>
<i>Chapitre 4. L'identité européenne à l'ère de la mondialisation .....</i>	<i>271</i>
<i>Chapitre 5. Identités et cultures collectives dans les organisations multiculturelles .....</i>	<i>321</i>
.....	<i>321</i>
<i>Discussion synthétique de la deuxième partie.....</i>	<i>364</i>
<b>PARTIE III L'INTERCULTURALITÉ DANS UNE ASSOCIATION DE CULTURE(S) EUROPÉENNE(S).....</b>	<b>367</b>
<i>Chapitre 6. Éléments de méthode pour l'étude des interactions au sein d'AEGEE .....</i>	<i>369</i>
.....	<i>369</i>
<i>Chapitre 7. La culture d'AEGEE .....</i>	<i>425</i>
<i>Chapitre 8. L'interculturalité au sein d'AEGEE.....</i>	<i>495</i>
<i>Discussion synthétique de la troisième partie .....</i>	<i>535</i>
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE : REPENSER L'INTERCULTUREL EN SCIENCE DE L'INFORMATION-COMMUNICATION .....</b>	<b>539</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>561</b>
<b>GLOSSAIRE .....</b>	<b>581</b>
<b>INDEX DES NOTIONS .....</b>	<b>587</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>589</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>633</b>

## *Liste des figures*

FIGURE 1 : LE CHAMP DE LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE .....	16
FIGURE 2 : MANIFESTATIONS DE LA CULTURE À DIFFÉRENTS NIVEAUX DE PROFONDEUR .....	44
FIGURE 3 : LES DIFFÉRENTS TYPES D'IDENTITÉ .....	88
FIGURE 4 : LES TROIS NIVEAUX DE SENS DANS UNE INTERACTION SOCIALE .....	98
FIGURE 5 : LE MODÈLE DE CONTRÔLE IDENTITAIRE DE BURKE (1991) .....	105
FIGURE 6 : UNE MODÉLISATION DE L'INTERACTION SOCIALE SELON LA THÉORIE IDENTITAIRE .....	113
FIGURE 7 : LA PRISE EN COMPTE DE MULTIPLES IDENTITÉS DANS LA THÉORIE DE L'IDENTITÉ .....	127
FIGURE 8 : LA CONVERGENCE DES DEUX APPROCHES THÉORIQUES DE L'IDENTITÉ .....	151
FIGURE 9 : LE CONTINUUM D'IDENTIFICATION SELON LA <i>SIT</i> .....	153
FIGURE 10 : L'ESPACE IDENTITAIRE D'UN INDIVIDU SELON LA <i>SIT</i> .....	153
FIGURE 11 : MODALITÉS DE REPRÉSENTATIONS DE L'ÉTRANGER .....	161
FIGURE 12 : CARRÉ SÉMIOLOGIQUE DES RAPPORTS-TYPES À L'ÉTRANGER .....	164
FIGURE 13 : LA PRÉVISIBILITÉ DES FIGURES-TYPES DE L'ÉTRANGER .....	165
FIGURE 14 : LES PROTOTYPES DE DEUX IDENTITÉS MOBILISÉES LORS D'UNE INTERACTION .....	176
FIGURE 15 : LA PRISE EN COMPTE DE L'IDENTITÉ DE PERSONNE DANS UNE REPRÉSENTATION PROTOTYPIQUE DE L'AUTRE .....	178
FIGURE 16 : LE <i>MODUS VIVENDI</i> INTERACTIONNEL SELON MCCALL ET SIMMONS .....	181
FIGURE 17 : CHANGEMENTS DE MODALITÉS DE REPRÉSENTATION D'UNE IDENTITÉ ÉTRANGÈRE .....	186
FIGURE 18 : LES VISÉES RELATIONNELLES DES STRATÉGIES FIGURATIVES .....	196
FIGURE 19 : POSTURES VIS-À-VIS DE L'IDENTITÉ ÉTRANGÈRE .....	198
FIGURE 20 : REPRÉSENTATION EN PROFONDEUR DES TROIS NIVEAUX DE SIGNIFICATION .....	216
FIGURE 21 : RAPPORTS DYNAMIQUES ENTRE LES TROIS NIVEAUX DE SIGNIFICATION .....	217
FIGURE 22 : UNE SCHÉMATISATION DE LA <i>CAT</i> SELON GALLOIS <i>ET AL.</i> , 1995 .....	230
FIGURE 23 : DEUX APPROCHES DE LA PRÉVISIBILITÉ D'UNE INTERACTION .....	241
FIGURE 24 : UNE SCHÉMATISATION COMMUNICATIONNELLE DE L'INTERACTION INTERPERSONNELLE .....	251
FIGURE 25 : RÉPARTITION PROPORTIONNELLE DES CINQ PROFILS DE L'EUROPÉEN TYPIQUE .....	310
FIGURE 26 : LES DIX ÉTAPES DE L'EXPLICITATION D'UNE CULTURE ORGANISATIONNELLE SELON SCHEIN .....	343
FIGURE 27 : UN EXEMPLE DE CADRAGE MATRICIEL PROPOSÉ PAR MARTIN (1992) .....	347
FIGURE 28 : FACTEURS CONTEXTUELS QUI AFFECTENT LA PROBABILITÉ DE MOBILISATION D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE .....	360
FIGURE 29 : HUIT ASSOCIATIONS EUROPÉENNES DE CITOYENNETÉ .....	381
FIGURE 30 : LA STRUCTURE D'AEGEE .....	393
FIGURE 31 : LES RAPPORTS D'ACTIVITÉ INCLUS DANS L'ÉTUDE DES DISCOURS DE L'ASSOCIATION .....	412
FIGURE 32 : LE GUIDE DE L'ADHÉRENT INCLUS DANS L'ÉTUDE DES DISCOURS DE L'ASSOCIATION .....	413
FIGURE 33 : LE PORTAIL INTERNET INCLUS DANS L'ÉTUDE DES DISCOURS DE L'ASSOCIATION .....	414
FIGURE 34 : LES QUATRE CHAMPS D'ACTION D'AEGEE .....	451
FIGURE 35 : LE LOGO D'AEGEE-EUROPE .....	459
FIGURE 36 : TROIS PROCESSUS AU CŒUR DE LA COMMUNICATION INTERPERSONNELLE .....	541
FIGURE 37 : LE CONTINUUM DE L'ALTÉRITÉ CULTURELLE DES INTERACTIONS (LECTURE OBJECTIVE) .....	543
FIGURE 38 : LES MODALITÉS DE REPRÉSENTATION DE L'ÉTRANGER SELON LE TYPE D'INTERACTION (LECTURE SUBJECTIVE) .....	546
FIGURE 39 : DIFFÉRENTS TYPES DE RAPPORTS POSSIBLES ENTRE GROUPES SOCIAUX .....	557

## *Liste des tableaux*

TABLEAU 1 : PROBLÉMATIQUES INTERDISCIPLINAIRES DE L'INTERCULTUREL .....	17
TABLEAU 2 : LES FACTEURS CONTEXTUELS SUSCEPTIBLES D'INFLUENCER LA DISPOSITION D'UN INDIVIDU ENVERS UNE INTERACTION .....	238
TABLEAU 3 : LA DIVISION EN RÉGIONS DES PAYS DU CONTINENT EUROPÉEN .....	307
TABLEAU 4 : RÉPONSES À LA QUESTION FERMÉE MULTIPLE SUR LE PROTOTYPE EUROPÉEN .....	309
TABLEAU 5 : LES CINQ PROFILS DE L'EUROPÉEN TYPIQUE .....	310
TABLEAU 6 : LES TROIS PERSPECTIVES DE MARTIN (1992) .....	326
TABLEAU 7 : SEPT DIMENSIONS DE LA CULTURE ORGANISATIONNELLE SELON SCHEIN .....	346
TABLEAU 8 : LA FIGURATION IDENTITAIRE DE GUNTHER AU SEIN DE L'ÉQUIPE <i>M(EYE) AGORA</i> .....	516
TABLEAU 9 : LA FIGURATION IDENTITAIRE DE FREDRIK À L'AÉROPORT D'IZMIR .....	517

## Introduction

*« Rien ne semble plus urgent, en cette fin de siècle, que « l'égarement » intellectuel du citoyen pensant dans la mesure où il peut lui épargner des égarements autrement funestes. Il n'est guère de préoccupations contemporaines qui ne soulèvent le problème de l'illusion identitaire. Le mouvement général de décloisonnement des sociétés – la « mondialisation », la « globalisation » - s'accompagne d'une exacerbation des identités particulières, que celles-ci soient religieuses, nationales ou ethniques. »*

Jean-François Bayart, 1996<sup>1</sup>

### Les conflits identitaires à l'aube du vingt-et-unième siècle

Le onze septembre et les divers attentats terroristes d'Al Quaëda, la « guerre contre le terrorisme » en Afghanistan, l'invasion de l'Irak, l'affaire des caricatures de Mahomet, sans parler des tensions domestiques « interethniques » qui ont fait la Une des médias dans plusieurs pays du monde occidental, sont autant d'événements qui ont marqué le début du vingt-et-unième siècle. Ils soulignent l'actualité de l'appel de Jean-François Bayart, appel pourtant lancé dans le contexte des manifestations identitaires meurtrières du début des années quatre-vingt dix. Relayés par les médias partout dans le monde, et assimilés trop souvent à des conflits irréconciliables d'ordre religieux, culturel ou civilisationnel<sup>2</sup>, ces événements marquent les esprits de tous ceux qui se sentent visés, et renforcent le « *racisme avoué* » dans de nombreuses sociétés occidentales, constaté il y a plus d'une décennie déjà<sup>3</sup>.

Cette lecture identitaire des événements trop vite attribués à un « choc des civilisations »<sup>4</sup> part d'une conviction que derrière les diverses questions de religion, de droits de l'homme, de traditions et de cultures\* évoquées dans les discours politiques, médiatiques et sociaux pour expliquer l'altérité, se cachent des tensions d'ordre symbolique, et une problématique qui intéresse directement la Science de l'Information-Communication (SIC)<sup>5</sup>. Certes, ces événements ont des dimensions politiques, économiques, ou idéologiques qui font qu'elles échappent à la seule sphère symbolique. Mais leur réception sociale doit beaucoup à *l'illusion identitaire* et au mythe culturaliste qu'elle recèle, intégrée aux représentations sociales.

De nombreux chercheurs en communication rejoignent l'analyse de Bayart, voyant l'exacerbation des tensions culturelles et identitaires comme le corollaire paradoxal d'une

<sup>1</sup> Bayart, 1996 : 10.

<sup>2</sup> Voir, par exemple, la rhétorique religieuse utilisée par George Bush et par Tony Blair à propos de l'invasion de l'Irak, et les analyses culturelles avancées, à propos des populations immigrées, pour expliquer les émeutes des banlieues en France, à l'automne 2005.

<sup>3</sup> Bayart, 1996 : 10.

<sup>4</sup> La thèse de Samuel Huntington (1997) est devenue un cliché médiatique.

\* **Les termes suivis d'un astérisque (en leur première occurrence seulement) sont repris dans le glossaire (p581 et seq.).**

<sup>5</sup> Nous suivons la suggestion de chercheurs en 71<sup>ème</sup> section, d'adopter une formulation soucieuse du caractère unitaire de la science de l'information-communication.

mondialisation (Mattelart, 2002 : 4) qui concerne désormais les masses (Semprini, 2003 : 210). Ce phénomène est à relier, plus généralement, à la réduction de la distance perçue (Wolton 1998 : 53) entre des groupes qui se définissent comme mutuellement exclusifs, que ce soit à l'intérieur d'une même société multiculturelle, ou au niveau planétaire grâce aux nouvelles technologies (Wolton, 1999 : 130) et aux médias (Mattelart et Mattelart, 1986). Dans une telle perspective, la proximité est génératrice de rivalités, l'altérité est vécue comme une menace aux traditions et suscite par opposition des revendications identitaires. Puisque l'espace public de référence est généralement national, les discours politiques et médiatiques ont tendance à reformuler les contacts avec l'Autre conformément à la grille des représentations sociales du groupe majoritaire (Wolton, 1992). Cela contribue à protéger le lien social parmi ce groupe majoritaire, mais également à maintenir les clivages et les tensions symboliques existants, par rapport à d'autres groupes internes ou externes au groupement national. La vision du monde esquissée par une telle analyse est caractérisée par le renfermement identitaire des groupes nationaux ou autres, renfermement extériorisé à travers la revendication de valeurs culturelles différenciatrices par rapport à d'autres groupes (Barth, 1995). La culture devient, à la fois, l'explication de la différence (dévalorisante) de l'Autre, et le moyen activement mis en œuvre et « cultivé » pour pouvoir s'en démarquer.

### **Des identités fragilisées**

La notion d'identité\* a récemment fait l'objet des travaux d'un certain nombre de sociologues (Kaufmann J-C, 2004 ; Dubar C, 2000 ; Giddens A, 1991) qui l'ont abordée d'un point de vue diachronique. Suivant Weber, Marx et Elias qui avaient pressenti cette évolution, Claude Dubar (que l'analyse de Kaufmann rejoint sur ce point) constate l'abandon progressif, par les individus dans les sociétés industrialisées, d'identités fixes, liées d'office à un statut, en faveur d'identités multiples, négociées par rapport à un contexte<sup>6</sup>. Si cette évolution peut être conçue comme l'émancipation pour l'individu face à une identité hégémonique, elle est souvent une source de mal-être, synonyme d'une perte de repères sociaux. Selon l'analyse d'Alain Ehrenberg (1991), l'individu, affranchi de son statut social, s'inflige une pression constante (aidé en cela par la publicité de consommation) qui le pousse à « réaliser son destin » et à « être à la hauteur » en se fixant des objectifs par rapport à des catégories sociales qui lui restent matériellement inaccessibles. Dans un contexte post-moderne (« *high modernity* ») individualiste, caractérisé par le risque (« *secular risk culture* ») et la perte de repères (« *abstract systems* », recours aux « *experts* »), Anthony Giddens (1991) relie les interventions thérapeutiques des psychologues au besoin de tout un chacun de développer un soi\* (« *reflexive project of the self* ») cohérent. Les « *crises de l'identité* » décrites par Dubar (2000), dans lesquelles l'individu est amené à réévaluer sa vie et sa propre valeur à la lumière de crises professionnelles, familiales, ou symboliques, sont liées à leur tour au manque de repères collectifs stables et valorisants. Chacun est livré à lui-même, il doit puiser son estime de soi là où il peut, dans des identifications\* passagères qu'il intègre dans son récit de vie singulier. Sources de liens affectifs forts, les identités « totalitaires » (Kaufmann 2004 : 209)

---

<sup>6</sup> Pour une discussion de cette évolution, voir *infra* chapitre 2.12, page 83.

nationalistes, religieuses, ou autres, offrent à l'individu démuni une échappatoire valorisante, au prix d'un repli sur son propre groupe et d'un rejet de l'altérité. Comme l'indique Kaufmann, ce mode d'appartenance totale néo-communautaire peut permettre à n'importe quel individu de se ressourcer *ponctuellement* d'un point de vue identitaire. Or, dans les cas extrêmes, cela peut également devenir une dépendance sectaire qui enferme l'individu, en le privant d'autres modes d'expression de soi. Bien que ce dernier cas soit catastrophique sur le plan psychologique, la perspective la plus effrayante d'une telle vision, sur le plan sociétal, est celle d'un recours ponctuel généralisé aux identités totalitaires banalisées. Tels les hooligans du samedi après-midi qui remettent leur costume pour retourner au bureau le lundi matin<sup>7</sup>, les nationalistes du dimanche, une fois qu'ils ont puisé leur estime de soi dans la gloire des traditions réinventées et dans la haine partagée d'autrui, seraient prêts à se revêtir de leurs identités habituelles et à assumer leur propre dévalorisation symbolique au quotidien.

### Objectifs de l'étude

C'est dans ce contexte particulier que s'inscrit cette étude sur la communication interculturelle\*, contexte marqué par deux phénomènes émergents : sur le plan international, une montée de conflits identitaires maquillés en ruptures civilisationnelles ; et, au niveau individuel, une déstructuration de l'identification qui met l'individu dans l'obligation de négocier constamment ses identités dans la vie sociale, et qui contribue à l'émergence d'identités néo-communautaires exclusives comme source de valeurs et d'estime de soi. Face à ces évolutions, les notions de culture et d'identité se trouvent indissociablement liées. Puisque l'identité est devenue négociable, il paraît comme essentiel pour les individus et pour les groupes de rendre plus visible la culture, qui constitue, en quelque sorte, le signifiant de l'identité dans les interactions. En même temps, les différences culturelles (principe relativiste et différences entretenues symboliquement) deviennent prétexte (réductionnisme culturaliste) à la haine identitaire.

Devant un tel constat, il semble urgent de penser l'être-ensemble multiculturel\*. Ce projet de recherche ne se situe pas au niveau macrosocial des relations internationales ou de la mondialisation, mais il entend interroger les définitions de la culture et de l'identité issues en partie de ces travaux, dans le contexte microsociale des interactions interpersonnelles

---

<sup>7</sup> Bien que « *la plupart des hooligans appartiennent à des milieux très populaires* » (Ehrenberg, 1991 : 47), Alain Ehrenberg remarque l'existence, parmi les différents profils de hooligans britanniques, des « *casuals* ». Ces hommes se considèrent comme l'élite des hooligans et cherchent à se démarquer des autres, notamment par la violence. Ils ne boivent pas d'alcool lors du match, afin de garder leurs esprits pour le combat. Ils possèdent, en règle générale, un abonnement, afin d'échapper aux contrôles de police à l'entrée du stade, et ils portent une arme blanche. Par rapport aux hooligans « ordinaires », ils sont plus âgés, généralement bien habillés, et parfois mariés avec un métier « respectable » (Ehrenberg, 1991 : 60-2).

multiculturelles<sup>8</sup>. Partant d'un questionnement général sur la façon dont les individus cherchent à construire du sens dans une interaction sociale\* avec un étranger, notre analyse portera tout particulièrement sur la manière dont chacun conjugue ses identités et ses cultures d'appartenance multiples dans les interactions. La problématique posée est la suivante :

*Dans quelle mesure et de quelle manière, l'activation de cultures et d'identités non-nationales partagées peut-elle permettre, à des acteurs sociaux étrangers, de dépasser symboliquement leurs différences culturelles perçues, et de créer des conditions de prévisibilité mutuelle, leur permettant de « faire sens » d'une interaction, sachant que les analyses qui situent les différences culturelles sur le plan national uniquement ont tendance à écarter les autres niveaux d'appartenance commune, au même titre que les approches microsociologiques, axées davantage sur la situation ?*

Cette problématique tourne autour des deux concepts nodaux de culture et d'identité. Or, des chercheurs comme Adam Kuper ou Jean-Claude Kaufmann considèrent que ces termes sont devenus presque inutiles sur le plan scientifique, en raison de leur polysémie. Un des enjeux majeurs de la thèse, du point de vue théorique, est de définir ces deux concepts de façon à les rendre opératoires pour l'analyse des interactions.

Réflexions épistémologiques :

### **Le courant « américain » de la communication interculturelle**

Penser la complexité de l'interculturel\* amène le chercheur à mobiliser un certain nombre de concepts et de travaux de recherches qui dépassent le champ traditionnel de la communication interculturelle (que ce soit en France ou aux États-Unis). La tradition « américaine » (qui comprend également des travaux en provenance de l'Europe du Nord et de l'Asie de l'Est) est trop souvent réduite en France aux seules approches comparatives de styles de communication culturellement déterminés<sup>9</sup>. Inspirées par la sociologie de Talcott Parsons (1951) et par les travaux pionniers d'Edward Hall et de ses collègues paloaltistes sur la culture en tant que système de communication, les approches comparatives ont tendance à assimiler trop vite la communication interpersonnelle interculturelle à une affaire de comparaison des systèmes de communication propres aux sociétés dont proviennent les

---

<sup>8</sup> Il ne s'agit pas de défendre un point de vue qui autoriserait le chercheur à passer, en toute impunité, entre les deux niveaux, des phénomènes sociétaux aux interactions interpersonnelles et *vice versa*. L'ambition de ce travail est d'interroger le lien entre ces deux niveaux, en nous demandant dans quelle mesure les théories macrosociales de conflits identitaires et culturelles (Bayart, Kaufmann, mais également les thèses « grand public » de Huntington et de Barber) peuvent s'appliquer au niveau microsocial, à travers les dynamiques identitaires et culturelles propres aux interactions interpersonnelles multiculturelles. De même, il sera question (*infra*, chapitre 8.42) de l'influence macrosociale des interactions de niveau microsocial, à travers le processus d'« interculturation ».

<sup>9</sup> Tania Ogay (2001) dénonce cette méconnaissance francophone de la littérature anglophone de communication interculturelle, à l'image de l'article d'Yves Winkin qui relève surtout l'instrumentalisation commerciale de cette discipline « semi-académique, semi-pratique » (Winkin, 1984). Ogay identifie quatre courants dans ce domaine de recherche, tel qu'il est pratiqué outre-Atlantique. Mis à part le courant comparatif, des chercheurs travaillent sur les effets d'immersion dans une autre culture (*cf.* Kim Y, 1995), sur la notion de « compétence interculturelle » (*cf.* par ex. Earley et Ang, 2003), et sur la complexité de la « dynamique interculturelle » (voir discussion *infra* des travaux de Gudykunst et de Giles).

individus concernés. L'individu est ainsi réduit à un ensemble de traits culturels idéalisés, homogènes pour tous les membres d'une culture, et qui occultent la complexité à la fois de l'individu, et des dynamiques communicationnelles observables dans les interactions. À condition d'écarter la vision culturaliste implicite à cette approche, et de faire abstraction de l'instrumentalisation abusive de certaines études dans les formations managériales (Winkin, 1984), les travaux qui en sont issus gardent un certain intérêt puisqu'ils décrivent les *normes* de comportement ou de représentation liées à un cadre de socialisation. Ils peuvent renseigner la présente étude dans la mesure où l'individu est susceptible de poser ces normes comme cadre de référence dans une interaction avec quelqu'un qu'il identifie comme étant de la même culture que lui, ou encore d'en être influencé inconsciemment d'une façon quelconque dans ses interactions interculturelles.

Le reproche souvent formulé à l'égard de l'approche comparative (Clanet, 1993 ; Dasen, 2001) est d'appliquer une approche « multiculturelle » à des phénomènes « interculturels »<sup>10</sup>. La distinction entre ces deux termes mérite une explication. L'adjectif « *multiculturelle* » (sur le modèle de « multilingue », etc.) évoque la présence simultanée de plusieurs cultures, liées par une opération d'addition les unes aux autres. Appliqué aux interactions, il suppose la participation d'individus de plusieurs groupes sociaux différents, groupes auxquels ces individus sont susceptibles d'attribuer des connaissances et des pratiques culturelles différentes<sup>11</sup>. Le préfixe « *inter-* » de l'adjectif « *interculturelle* » comme celui d'« interdisciplinaire » renvoie à une mise en relation. Peut être qualifié d'*interculturelle* tout ce qui relève de la co-construction qui mobilise des ressources propres à des cultures différentes (ou partagées), où le résultat n'est pas égal à la somme des parties<sup>12</sup>. Ainsi, une interaction peut être qualifiée de multiculturelle si elle mobilise des individus socialisés dans des cultures différentes, mais leur activité devient interculturelle à partir du moment où ils négocient des codes, des rites et des connaissances, etc. à partir de ces cultures.

Cette distinction terminologique est, bien sûr, artificielle et réductrice. Cette thèse défendra le point de vue selon lequel l'individu a recours à de multiples identités et à de multiples cultures dans ses interactions, interculturelles par nature (*infra*, page 27). Puisque les individus sont eux-mêmes multiculturels, toute interaction sociale peut être qualifiée ainsi, *stricto sensu*. La présente étude, en se concentrant notamment sur les identités et sur les cultures nationales, ne fait que se pencher sur les manifestations les plus saillantes d'un phénomène qui s'applique potentiellement (toutes proportions gardées) à l'ensemble des interactions interpersonnelles. En rejoignant les analyses d'Éric Dacheux, cette thèse défendra

---

<sup>10</sup> En langue anglaise, il est courant de distinguer la « *cross-cultural communication* » (approches comparatives), et l'« *intercultural communication* » qui s'intéresse aux situations de contact entre des individus dits « de culture différente ». Voir par exemple Scollon & Scollon, 2001 : 13 ; Gudykunst & Kim, 1992 : 14.

<sup>11</sup> Multiculturelle (adj.) : composé de plusieurs cultures ; la multiculturalité (subst.) : le fait que plusieurs cultures soient impliquées (par exemple dans une organisation, une situation, etc.) ; le multiculturalisme (subst.) : la prise en compte sociopolitique de l'existence au sein d'une société de plusieurs groupes culturels définis comme distincts.

<sup>12</sup> Interculturelle (adj.) : qui résulte de l'interaction de plusieurs cultures ; l'interculturelle (subst.) : le domaine de recherche dédié aux phénomènes de contact entre les cultures différentes, contact dont le résultat dépasse la simple addition des traits culturels impliqués : « *intercultural communication* » ; l'interculturalité (subst.) : l'ensemble de processus impliqués par l'interaction entre plusieurs cultures.

l'hypothèse selon laquelle « toute communication directe est interculturelle »<sup>13</sup>, puisque deux individus, même s'ils s'attribuent mutuellement une même identité culturelle, n'ont jamais ni les mêmes combinaisons de cultures d'appartenance, ni la même vision de la culture qu'ils croient partager. Ce travail part du postulat selon lequel la communication interpersonnelle directe ou « ordinaire »\* revient ainsi toujours à un processus de négociation et de co-construction de sens, à l'intérieur d'un cadre (inter-)culturel plus ou moins bien défini.

Le terme d'« interactions interpersonnelles », recouvre ici les interactions qui impliquent deux ou plusieurs individus ou groupes. Conformément à l'approche adoptée par Henri Tajfel (1982 : 4) et ses collègues chercheurs de l'École de Bristol, le présent travail ne fait pas de distinction qualitative entre différents « types » d'interactions sociales, selon le nombre de participants<sup>14</sup>. Comme le soulignent les théoriciens de l'identité sociale (*infra*), l'individu, qu'il parle au nom d'un groupe ou en son propre nom, mobilise et se réfère à des identités de groupes (*cf. infra*, page 146). Certes, il y a des différences entre une prise de parole face à un grand public et une conversation intime (besoin de cohérence, enjeux, aspect unilatéral de l'échange), entre la rencontre de deux foules opposées et une visite chez le médecin. Or, selon le postulat épistémologique retenu ici, les processus identitaires impliqués dans tous ces cas fonctionnent selon les mêmes principes fondamentaux, du point de vue de l'analyse microsociale (*infra*, page 103)<sup>15</sup>.

En dehors de l'approche comparative, d'autres chercheurs associés au courant américain de la communication interculturelle ont développé des outils pour traiter l'interculturel dans sa complexité. Wiseman et Van Horn (1995) ou encore Tania Ogay soulignent la pertinence particulière, dans ce domaine, de deux paradigmes proposés par les chercheurs américains. Selon Ogay, ils se démarquent par leur volonté d'« *articuler les dimensions interculturelles, inter-groupes et interpersonnelles* » (2001 : 107). L'« *Anxiety / Uncertainty Management Theory* » (AUM) de William Gudykunst (1995 ; 1998) analyse les effets sur la communication de l'« inquiétude » résultant de l'« incertitude » (assimilable au manque de prévisibilité de l'Autre – *infra* page 130) qui peut être ressentie par les acteurs sociaux dans une interaction interpersonnelle identifiée comme multiculturelle. La « *Communication Accommodation Theory*\* » (CAT) de Howard Giles<sup>16</sup> se penche, à son tour, sur la tendance qu'ont les individus à adapter leur comportement communicationnel pour le

<sup>13</sup> Dacheux, 1999b : 2. Scollon et Scollon défendent une hypothèse similaire, selon laquelle « *all communication is to some extent interdiscourse communication* » (2001 : 6) : (« toute communication est, à un degré quelconque, interdiscursive ». Notre traduction). Voir *infra* note 37.

<sup>14</sup> Ailleurs, il est parfois courant de distinguer le niveau « interpersonnel » ou « interindividuel » (deux personnes ou parfois plus), le niveau « groupal » (plusieurs individus qui appartiennent à un groupe), et le niveau « sociétal » ou « culturel » (deux ou plusieurs groupes de personnes à l'intérieur d'une société) (Dacheux, 2000 : 135-6 ; Lardellier, 2003 : 108).

<sup>15</sup> Paul Ricœur (1990 : 228) rappelle, à ce titre, qu'une relation dyadique n'est jamais vraiment limitée aux deux participants, puisqu'il faut y inclure le poids des institutions et des tiers, dont l'influence sur l'activité interactionnelle peut être ressentie.

<sup>16</sup> Le modèle original, linguistique, était développé par Howard Giles en 1973 (Giles, Howard, « *Accent Mobility: A model and some Data* », *Anthropological Linguistics* 15 (2), 1973). Son application à la communication, et notamment à la communication interculturelle et intergénérationnelle, est désormais acquise et la théorie est très répandue parmi les chercheurs d'inspiration américaine. L'article de Gallois *et al*, 1995 adapte la théorie à la rencontre interculturelle.

faire concorder aux comportements ou aux attentes perçues de leurs interlocuteurs, suivant le contexte. Cette théorie permet d'entamer une réflexion sur les mécanismes de négociation et de co-construction (*infra*, page 171) dans l'interaction, même si sa portée reste généralement linguistique. Alors que ces théories s'avèrent utiles pour comprendre certains aspects du phénomène étudié ici, la vision qu'elles proposent de la communication interculturelle reste partielle. Ainsi, les chercheurs qui les appliquent revendiquent souvent une approche normative, à l'image de Gudykunst qui préconise la « bonne » distance à adopter par rapport à l'étranger, pour favoriser une communication « efficace » (*AUM*).

Ayant tenté d'appliquer des paradigmes issus de ces deux théories à ses recherches sur un échange entre Suisses alémaniques et romands, Tania Ogay critique « la théorie de la gestion de l'anxiété et de l'incertitude » (*AUM*) et « la théorie de l'accommodation de la communication » (*CAT*) par rapport à leur incapacité à traiter la prise en compte de la différence culturelle. Pour Ogay, ces théories partent du principe que la différence est une barrière à la communication, alors que sa propre recherche s'inscrit dans une visée pédagogique proche de nombreux travaux de l'Office Franco-Allemand de la Jeunesse (OFAJ), dont le parti pris consiste à valoriser la prise en compte de la différence, en tant que garantie d'une communication interculturelle pédagogiquement efficace. Le débat est ainsi ouvert sur ce qui est « souhaitable » dans la communication interculturelle : une relation superficielle et consensuelle qui a tendance à nier la différence perçue ou, inversement, une rencontre davantage conflictuelle dans laquelle les participants se donneraient pour objectif de mettre à plat et de dépasser les différences<sup>17</sup>. Ce projet de recherche n'entend surtout pas entrer dans ce débat, car sa visée est tout autre : tenter d'identifier et de décrire l'ensemble des facteurs qui peuvent intervenir dans une interaction interculturelle, y compris ceux qui peuvent favoriser l'émergence de situations comme celles qui viennent d'être citées (deux dynamiques ponctuelles parmi d'autres). La démarche adoptée ici est résolument descriptive, compréhensive, et non prescriptive, son objectif étant de comprendre et de proposer des éléments d'explication de la complexité des interactions, plutôt que des conseils liés à des notions subjectives de performance\* ou d'efficacité.

### **Le courant « français » de la communication interculturelle**

Par rapport à leurs homologues outre-Atlantique, les chercheurs francophones qui travaillent sur l'interculturel s'intéressent davantage à la prise en compte de l'altérité, à travers les phénomènes de catégorisation, de stéréotypie, de représentations sociales et de relations inter-groupes. Ils mettent l'accent avant tout sur les aspects processuels et systémiques de la communication interculturelle, souvent abordée à travers la psychologie intrasubjective (les « stratégies identitaires » des immigrants). Cette tradition est diversement

---

<sup>17</sup> Edgar Morin (1998) semble réduire la communication interculturelle à cette première solution, lorsqu'il suggère que « les barrières » à la communication interculturelle s'avèrent « moins insurmontables » que celles de la communication ordinaire, du fait que les codes et les rites étrangers s'apprennent, alors que les malentendus entre proches résultent souvent de différences de paradigmes cognitifs idiosyncrasiques plus profondément ancrés dans l'individu. Si le réductionnisme d'une telle vision de l'interculturel semble critiquable, Morin a raison de suggérer que la différence culturelle reste un bouc émissaire parfois commode pour ne pas interroger la dissonance cognitive produite par des rencontres (approfondies) avec des étrangers.

composée des travaux de psychologues sociaux, dont certains ayant trouvé une application pour leurs travaux dans le cadre de l'OFAJ (Abdallah-Preteuille, Camilleri, Clanet, Dasen, Demorgon, Ladmiral, Lipiansky et Ogay, entre autres), de philosophes (Ricoeur, Todorov) et de quelques chercheurs en communication d'inspiration paloaltiste, à sensibilité linguistique (Kerbrat-Orecchioni), sémiotique (Landowski) ou anthropologique (Winkin). Ces travaux ont souvent en commun de dénoncer l'approche comparative à l'américaine<sup>18</sup>, et de se concentrer sur la façon dont les individus élaborent des logiques actoriales pour se positionner par rapport à l'Autre dans un contexte multiculturel, à travers des situations d'immigration, de cohabitation sociale, de séjours éducatifs, etc. Bien que la prise en compte de l'altérité pose la problématique identitaire (la dimension symbolique de la culture), problématique centrale pour Camilleri et ses collègues de l'Association pour la Recherche InterCulturelle (ARIC), ces travaux n'échappent pas complètement à une forme de réductionnisme comparable à la vision culturaliste déjà évoquée, à propos de l'approche comparative américaine. Même s'ils ne définissent pas l'individu à l'image de la « personnalité de base » culturelle de Linton (1959), la focalisation de la construction identitaire dynamique reste souvent sa seule appartenance « culturelle » (dans le sens ethnico-national). À quelques notables exceptions près<sup>19</sup>, les chercheurs qui travaillent sur les interactions interculturelles prennent en compte « l'identité culturelle » mais non pas *les* identités culturelles de l'individu dans sa complexité multiculturelle (*infra*, page 78). Dans un article dédié à « la notion de l'interculturel », Marie-Antoinette Hily précise :

*« l'interculturel ne peut s'étudier en dehors des cadres des relations sociales et l'analyse est moins de l'ordre de la comparaison entre « porteurs de culture » que de l'ordre de l'interaction entre individus qui revendiquent une appartenance culturelle différente, que celle-ci soit minoritaire ou majoritaire » (Hily, 2001 : 2).*

Dans leur ouvrage de synthèse en langue anglaise, dont l'objectif est de recenser les travaux faits en psychologie sociale interculturelle, Smith et Bond soulignent la différence d'approche entre les traditions anglo-saxonne et francophone. Ils citent l'ARIC et les « psychologues interculturels » francophones qu'elle regroupe, comme étant ceux qui ont le plus travaillé sur les analyses microsociologiques des situations de contact entre individus de cultures différentes (Smith & Bond, 1998 : 9). Les auteurs identifient la collection « Espaces Interculturels », des éditions l'Harmattan, comme la voie de publication privilégiée de cette recherche, au lieu d'éventuelles revues officielles (le *Bulletin de l'ARIC* est une publication électronique, à circulation restreinte, sans comité de lecture). La collection « Espaces Interculturels » regroupe, en effet, des ouvrages auxquels ont contribué la plupart des chercheurs identifiés ci-dessus<sup>20</sup>, et reste caractérisée par leur approche intrasubjective de la

<sup>18</sup> Pierre Dasen souligne et remet en cause ce rejet, dénonçant une tendance inverse de produire des études dont les résultats ne s'appuient que sur une seule société, sans se préoccuper de leur généralisation possible à d'autres contextes (Dasen, 2001 ; Dasen & Ogay, 2000).

<sup>19</sup> Cela est vrai également de Scollon et Scollon (2001) qui, à travers leur approche « interdiscursive », prennent effectivement en compte l'appartenance à différents groupes et son effet sur le comportement « discursif » de l'individu, même si ces chercheurs, comme tant d'autres, se montrent réticents à appliquer le terme « culturel » à des appartenances autres que nationales. (*cf.* aussi *infra* note n°37).

<sup>20</sup> Les travaux faits dans le cadre de l'OFAJ ne sont généralement pas représentés dans cette collection.

communication interculturelle. Dans un court article d'ouverture interdisciplinaire diffusé par le Bulletin de l'ARIC et intitulé « La communication : point aveugle de l'interculturel ? », Éric Dacheux (1999b) suggère que les avancées des SIC pourraient apporter à ces travaux des éclairages intéressants, en soulignant la complexité et l'imperfection implicites à toute tentative de communication. Cette thèse rejoint pleinement sa réflexion, en abordant l'interculturalité\* comme une dimension de la communication interpersonnelle, dimension qui permet de mettre en exergue les processus de co-construction et de négociation du sens, au cœur même des études en communication.

Tania Ogay (2001) remarque que les élèves suisses romands ou alémaniques observés pour sa recherche, au lieu de se focaliser sur leurs différences de façon explicite, ont tendance à nier les différences et à évoquer l'identité commune de « Suisse ». Pour Ogay, une telle stratégie est perçue comme contre-productive par rapport aux objectifs pédagogiques affichés de l'échange : apprendre à connaître l'Autre dans sa différence. Or, cette approche défend l'hypothèse selon laquelle un tel recours à une identité commune (associée à une culture perçue comme plus ou moins partagée) est une stratégie tout à fait ordinaire dans toute interaction. Ainsi, une catégorie identitaire quelconque (de sexe, d'âge, de profession, liée à un centre d'intérêt, etc.) partagée ou opposée, peut être exploitée par les participants à une interaction, dans certaines conditions, pour jouer sur la relation, ou pour fournir des informations d'ordre culturel sur le comportement possible de l'autre.

Cette hypothèse permet de souligner la transversalité de l'approche adoptée ici, en postulant, à l'image de chercheurs tels que Dacheux (1999b : 2 ; 2000 ; 2004 : 39), Gudykunst & Kim (1992 : 17), Kerbrat-Orecchioni (1994 : 141), Sarbaugh (1979 : 5)<sup>21</sup> et Scollon et Scollon (2001 : 273), la continuité entre les problématiques de la communication interpersonnelle 'ordinaire' et la communication interpersonnelle interculturelle. Comme l'écrit Catherine Kerbrat-Orecchioni :

*« D'un point de vue théorique : les observations et analyses effectuées sur la communication interculturelle intéressent l'étude de la communication en général, car on y retrouve sous une forme atténuée les mêmes problèmes que dans les échanges interculturels (qui ont pour les interactionnistes les vertus d'un miroir grossissant) »<sup>22</sup>.*

L'inscription de ce travail en SIC fournit, parallèlement, une épistémologie riche permettant la nécessaire prise en compte conceptuelle du phénomène de communication par les chercheurs de l'interculturel (Dacheux, 1999b), à travers des notions telles que la performance, le contexte, ou la négociation des codes (éclairages sémiopragmatique et esthétique). La figure 1 propose une structuration possible du champ de la communication interculturelle qui le place au sein de l'interdiscipline des SIC, tout en illustrant ses divers éclairages disciplinaires. On voudra bien nous pardonner la prétention holistique de ce schéma, qui pourrait en perdre ainsi sa fonction, s'il n'obéissait à une visée heuristique de balayage du champ à développer autour de la communication interculturelle. Le noyau

<sup>21</sup> cité par Gudykunst & Kim, 1992 : 18.

<sup>22</sup> Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 141. Italiques dans l'original.

interdisciplinaire offert à la science de l'information-communication, ou construit par elle, peut se concevoir ainsi :

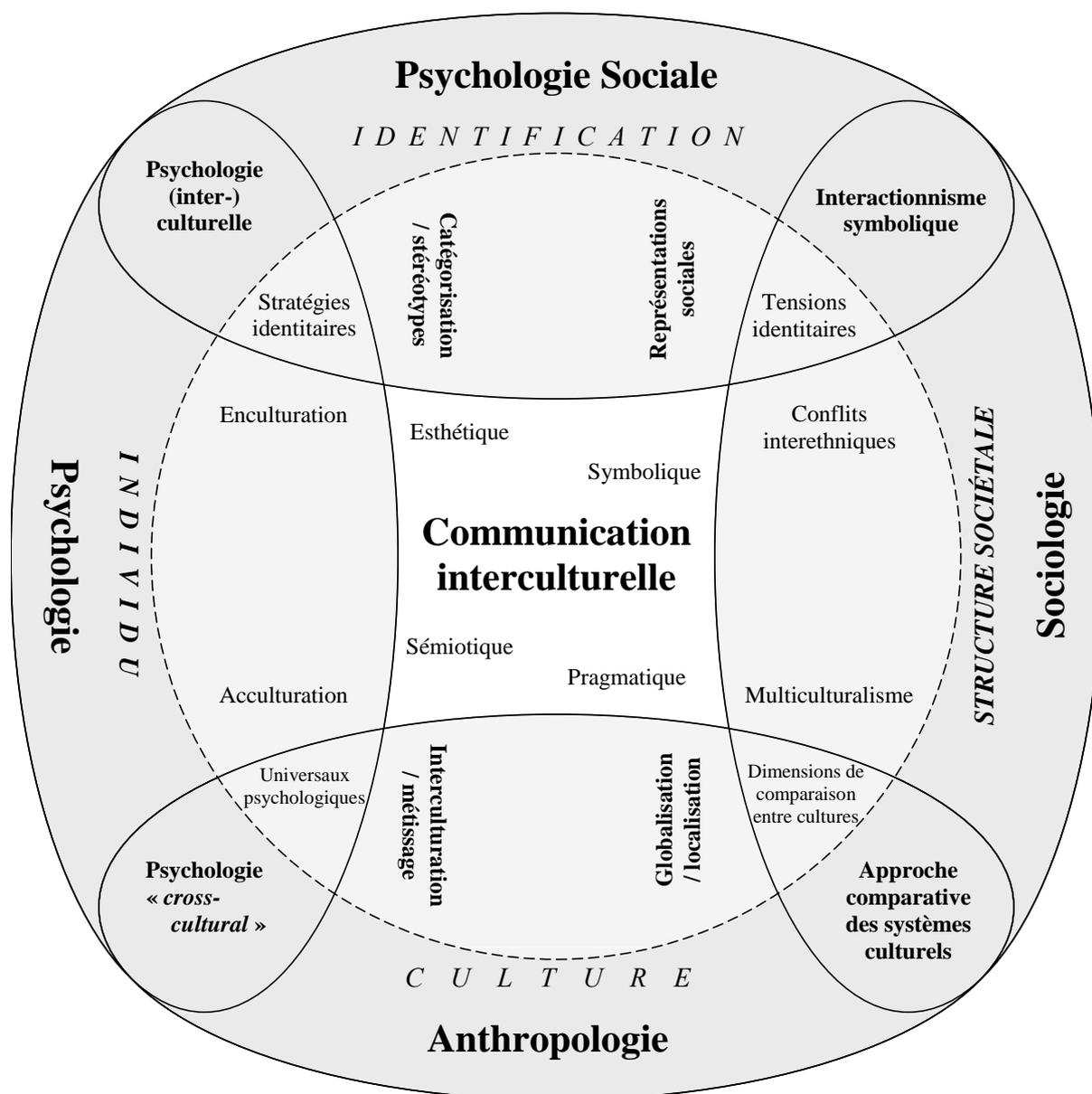


figure 1 : Le champ de la communication interculturelle

Le champ de la communication interculturelle, représenté par le cercle blanc central, regroupe de nombreuses notions et problématiques qu'il partage avec d'autres disciplines, dont les plus importantes sont présentées ici<sup>23</sup>. Le tableau ci-dessous identifie, à titre d'exemples, certains travaux associés à ces problématiques interdisciplinaires :

<sup>23</sup> Comme toute modélisation heuristique, celle-ci s'avère réductrice, en particulier dans les liens interdisciplinaires qu'elle présente. Les contraintes d'une présentation deux-dimensionnelle excluent notamment de la figure les contributions de la linguistique (dont la *CAT* de Giles, *infra*, page 226). Le tropisme psychosociologique reflète la sensibilité de la plupart des travaux qui revendiquent leur caractère interculturel.

<b>Concepts / problématiques traités</b> (cf. figure 1)	<b>Auteur(s)</b>	<b>Exemples d'ouvrages</b> (voir bibliographie)
<i>Stratégies identitaires</i>	Camilleri, C (Clanet, C ; Costa-Lascoux, J ; Dasen, P ; Ogay, T)	Camilleri & Cohen-Emerique (éds.), 1989 ; Camilleri & Vinsonneau, 1996 ; Costa-Lascoux, Hily & Vermès (éds.), 2000
<i>Catégorisation / Stéréotypes</i>	Tajfel, H (Doise, W ; Hogg, M ; Jaspars, J ; Lipiansky, E-M ; Turner, J)	Tajfel, 1981 Tajfel (éd.), 1982 Abrams & Hogg, 1990 Hogg & Ridgeway, 2003
<i>Représentations sociales</i>	Moscovici, S (Abric, J-C; Jodelet, D)	Moscovici (éd.), 1998 [1984] Abric, 2001 [1994] Moscovici (éd.), 2000
<i>Tensions identitaires</i>	Simmel, G (Becker, H)	Simmel, 1979 Becker, 1968
<i>Conflits interethniques</i>	Barth, F (Poutignat, P ; Wieviorka, M)	Barth, 1995 Poutignat & Streiff-Fenart, 1995 Wieviorka, 2005
<i>Multiculturalisme</i>	Kymlicka, W (Goldberg, D, Semprini, A)	Kymlicka, 1996 Semprini, 1997
<i>Dimensions de comparaison entre cultures</i>	Hofstede, G (Hall, E ; Parsons, T ; Trompenaars, F)	Parsons, 1951 Hall, 1984 Hofstede, 1991
<i>Globalisation / Localisation</i>	Appadurai, A (Featherstone, M ; Giddens, A ; Lie, R)	Appadurai, 2001 Featherstone, 1995 Giddens, 1999 Lie, 2003
<i>Interculturation / Métissage</i>	Demorgon, J (Laplantine, F)	Demorgon, 2000 Laplantine & Nouss, 1997
<i>Universaux psychologiques</i>	Smith, P & Bond, M	Smith & Bond, 1998
<i>Acculturation</i>	Kim, Y	Kim (Y), 1995
<i>Enculturation</i>	Linton, R (Dubar, C)	Linton, 1959 Dubar, 1996

**tableau 1 : problématiques interdisciplinaires de l'interculturel**

Ces problématiques « périphériques » à la réflexion sur la communication interculturelle développée ici, mettent en scène la plupart du temps une ou plusieurs des quatre variables que sont : la structuration cognitive individuelle, l'identification, la structure sociétale\* et la culture, dans un contexte multiculturel. Or, le cœur du champ est ici réservé aux contacts interpersonnels entre individus de cultures différentes, qui mobilisent simultanément les quatre variables<sup>24</sup>. Pour bien comprendre la complexité du phénomène de

<sup>24</sup> Aucun travail, à notre connaissance, n'exploite actuellement le plein potentiel de l'analyse communicationnelle du contact interculturel. Des approches « communicationnelles » telles la *CAT* de Giles ou la *AUM* de Gudykunst, bien qu'elles se focalisent sur les processus de performance et de co-construction de sens, restent sectaires. Smith et Bond (1998 : 9) suggèrent que les chercheurs francophones de l'ARIC (*supra*) sont ceux qui travaillent plus précisément sur les phénomènes de contact interpersonnel en contexte multiculturel, mais l'approche qu'ils revendiquent est psychologique : elle met l'accent sur les stratégies individuelles aux dépens de la performance de la rencontre, de la négociation du sens et de l'herméneutique (Dacheux, 1999b).

la communication interpersonnelle / inter-groupes<sup>25</sup> dans un contexte multiculturel, il faut prendre en compte son caractère processuel et dynamique, grâce à des notions telles que l'émergence du sens et la performance. Ainsi, en ce qui concerne les interactions, l'identité culturelle apparaît non comme une donnée objective à traiter mais comme le résultat d'une définition pragmatique et d'une relation, tout comme le stigmaté d'Erving Goffman (1963), et la déviance d'Howard Becker (1968). Le parallèle établi par rapport à ces recherches est volontaire car, du point de vue épistémologique, l'approche transversale dont il sera question ici, se réfère à une conception des interactions sociales développée au sein de la tradition interactionniste symbolique américaine.

### **L'interactionnisme symbolique**

Cette tradition, que David Le Breton définit comme « *une sensibilité commune réunissant des sociologues dont le style, les objets et les méthodes diffèrent souvent* » (Le Breton, 2004 : 45) recouvre de nombreux travaux d'inspiration meadienne, plus ou moins connus en France. Si le terme d'« interactionnisme symbolique » est universellement attribué à Herbert Blumer<sup>26</sup>, le courant dépasse « l'École de Chicago » (dont Blumer reste une figure majeure) et a connu diverses déclinaisons méthodologiques et même théoriques, ainsi qu'un certain nombre de revendications contradictoires et partisans par rapport à ce que constitue l'interactionnisme symbolique<sup>27</sup>. Référence sera faite ici non seulement à Chicago (Blumer, Goffman), mais à « l'École d'Iowa » (Stryker, Burke, etc.), aux défenseurs de la « théorie des rôles » (Turner, McCall), aux ethnométhodologues et à leurs collègues sociolinguistes (Garfinkel, Gumperz).

L'interactionnisme symbolique fournit un cadre épistémologique élaboré pour aborder la complexité des interactions sociales, notamment au niveau de la relation entre l'individu et la structure sociale. Les chercheurs de ce courant s'accordent pour voir l'individu comme un acteur, qui cherche à se positionner par rapport aux différents groupes qui composent la structure sociale, grâce à la manière dont il exploite, dans ses interactions, des rôles et des codes socialement préfigurés. Puisque la préfiguration ne signifie pas la prédétermination, l'individu participe activement à un processus de construction sociale de sens : en se référant aux normes sociales, il négocie avec ses interlocuteurs, de façon plus ou moins implicite, la définition de la situation, des relations, et des comportements attendus de chacun. Pour Mead (1934 :14 *et seq.*), chaque acte est compris comme un geste (« *gesture* » : un symbole qui manifeste les intentions de l'individu). C'est en interprétant ces gestes signifiants et en s'y adaptant que les individus orientent mutuellement leur activité, en construisant peu à peu le cadre commun de leur interaction. Si les acteurs sont animés par un certain nombre de

---

<sup>25</sup> Le champ de la communication interculturelle s'inscrit au sein de l'interdiscipline des SIC à la jonction de la communication interpersonnelle et de la communication inter-groupes. Proche méthodologiquement de l'anthropologie de la communication (*infra*), ses champs d'application s'étendent de la communication des organisations aux usages des NTIC, dans un contexte de mondialisation.

<sup>26</sup> Blumer emploie le terme pour la première fois, dans un ouvrage collectif édité par Emerson Schmidt et publié en 1937.

<sup>27</sup> Pour une liste compréhensive des ouvrages qui constituent les origines de cette perspective, ainsi que ses principaux développements jusqu'en 1978, voir McCall & Simmons, 1978 : 5.

considérations liées au contexte (*infra*, chapitre 3 page 233), les interactionnistes précisent qu'ils le sont aussi par la volonté de défendre une image valorisante de soi<sup>28</sup>. Le concept de *soi* (« *self* »), développé par George Herbert Mead, et avant lui par William James<sup>29</sup>, constitue une pierre angulaire de la pensée du courant interactionniste. Les chercheurs se sont intéressés à la relation entre les trois composantes du *self* triptyque meadien. Leurs réflexions ont permis l'élaboration de deux théories de l'identité : l'« *Identity Theory* » de Stryker et de Burke, et la « *Social Identity Theory* », à la suite des travaux de Tajfel et de l'École de Bristol. Cette étude s'appuiera tour à tour sur ces deux théories mais développera surtout la première, qui met en relation les multiples identités de l'individu, présentées comme un ensemble hiérarchisé de ressources identitaires susceptibles d'être activées dans une interaction et à travers lesquelles l'individu tente de gérer son estime de soi. Appliquée aux interactions vécues comme interculturelles, cette étude permet d'aborder ensuite la question de la gestion intersubjective des identités multiples.

Une telle application de la perspective interactionniste symbolique renoue avec certains travaux à l'origine du courant, sur les immigrés et les marginaux de la société urbaine<sup>30</sup>. Cependant, la majorité des chercheurs, s'inscrivant dans cette perspective, se sont intéressés à des interactions impliquant des individus qui s'attribuent une identité culturelle commune. Ainsi, dans leurs travaux, Garfinkel et de Gumperz considèrent volontiers que les individus dans une interaction doivent faire preuve d'« *accountability* »<sup>31</sup> par rapport à une culture de groupe primaire partagée, et maîtriser ses codes sociolinguistiques. Or, notre recherche va poser la question de la négociation d'un cadre de référence et de codes mutuellement reconnus dans un contexte que les acteurs sociaux définissent comme multiculturel. Cela suppose une réflexion sur la prise en compte de la différence culturelle, dans ses dimensions cognitive et symbolique, mais aussi sur les mécanismes (identitaires ou autres) qui peuvent être employés par les individus pour accentuer, ou passer outre cette différence constatée. Notre analyse examinera l'hypothèse selon laquelle les identités collectives représentent une source de valorisation et de prévisibilité mutuelles à travers des références culturelles partagées que les individus sont susceptibles d'exploiter, sous certaines conditions, pour tenter de dépasser leurs différences perçues.

---

<sup>28</sup> Certains travaux de ce courant qui se placent dans une perspective anti-utilitariste présentent une tendance à surestimer l'importance de considérations identitaires aux dépens d'autres motivations de l'acteur.

<sup>29</sup> Tout comme Mead après lui, James réagit contre les théories béhavioristes et darwiniennes à la fin du dix-neuvième siècle, en protestant que l'homme ne se comporte pas uniquement en fonction de l'instinct, mais aussi par rapport à une vision de soi (qu'il divise en quatre parties : le soi matériel, le soi spirituel, le soi social et l'ego pur). Le « soi social » résulte de la reconnaissance d'autrui, contient de multiples facettes, et constitue une source d'estime de soi : l'individu évalue sa valeur propre (« *self-worth* ») par rapport à l'image qui lui est renvoyée par autrui (Stryker, 1980 : 23).

<sup>30</sup> Cf., par exemple, Grafmeyer & Joseph (1979), Simmel (1979) et Le Breton (2004 : 30 *et seq.*)

<sup>31</sup> Rappelons que ce concept des ethnométhodologues renvoie à la nécessité pour les acteurs sociaux de produire des énoncés « *accountable* », c'est-à-dire *justifiables* par rapport à des codes socialement admis (« *to account for something* » : justifier de qch). L'individu qui se trouve dans l'obligation de justifier ses actes symboliques peut se référer à un cadre interactionnel et à des codes que ses interlocuteurs sont censés partager, du fait de leur appartenance à un groupe social commun, ou de leur participation, au sein d'un contexte social donné, à une interaction au cours de laquelle les codes ont été élaborés de façon pragmatique.

## Le sensible en communication

Si l'interactionnisme symbolique semble ainsi fournir une perspective théorique riche pour chercher à comprendre les interactions interculturelles, ces interactions ne se réduisent pas aux seuls rapports tensifs entre les considérations intra- et intersubjectives et les possibilités offertes par la structure sociale. Une telle vision reviendrait à nier la complexité du phénomène communicationnel riche de ses dimensions sensible et symbolique. En effet, si une interaction est l'affaire de plusieurs individus, où chacun apporte son bagage culturel propre, et que ces individus se projettent dans une situation qu'ils définissent par rapport à une forme préfigurée plus ou moins partagée, le déroulement de leur rencontre dépasse largement les aspects préconçus de ce cadre figuratif qui ne se réalise qu'à travers la performance collective. Comme le souligne David Le Breton (2004 : 51) :

*« Les interactions ne sont pas des processus mécaniques se greffant sur des statuts et des rôles. Le fait d'être avocat et client, par exemple, donne seulement un cadre formel à l'action, il ne dit rien sur le déroulement de l'interaction. Il reste muet sur le style de l'avocat, celui du client, la nature de leur rencontre, la somme de routines ou de surprises qui apparaîtront, etc. »*

La communication étant par définition imparfaite (Dacheux, 1999b : 2), la négociation n'est jamais transparente, ni rationnelle, ni utilitariste, mais de l'ordre de l'expérience sensible dans ses dimensions esthésiques (sensorielles, polysensorielles) et esthétiques, par les formes mêmes de l'expérience (Boutaud et Lardellier, 2003 ; Boutaud et Martin-Juchat, 2003). Les rapports de séduction, de répulsion, et tous les phantasmes liés à l'exotisme de l'altérité peuvent venir s'ajouter à l'« étrangeté » sensorielle de la rencontre vécue comme interculturelle. Les (mal)entendus sont susceptibles de faire ressurgir les stéréotypes de façon inattendue, bouleversant les relations établies et poussant les uns et les autres à réévaluer le sens qu'ils attribuent aux actes symboliques. L'imprévisibilité et l'instabilité propres à toute communication humaine apparaissent comme des traits tout aussi inévitables lorsque les acteurs sont conscients de leurs différences.

## Le terrain d'investigation

Le choix d'un terrain sur lequel étudier la prise en compte des différences et l'interculturalité, a été guidé par la volonté de pouvoir observer ces phénomènes dans un contexte où ils ne seraient pas marqués outre mesure par des tensions d'ordre politique ou social. De nombreuses études interculturelles d'interactions interpersonnelles se sont attachées à examiner les stratégies identitaires des individus dans un contexte d'immigration ou au sein d'une société dite « multiculturelle ». Ces contextes sont, la plupart du temps, marqués par des rapports sociaux quantitativement ou qualitativement asymétriques entre les groupes concernés, du fait de tensions interethniques ou simplement parce que les immigrés se trouvent minoritaires dans un pays d'accueil étranger. Afin de pouvoir réduire l'importance de telles variables sur le corpus retenu, et de mieux illustrer la continuité entre les phénomènes de communication dits « ordinaires » et « interculturels », un terrain a été sélectionné, où les différences culturelles n'étaient pas *a priori* susceptibles d'être vécues comme stigmatisantes, où aucun groupe national n'était, *a priori*, majoritaire et où la variable

linguistique ne limitait pas d'emblée la nature des interactions observables. Le terrain finalement retenu est une association étudiante européenne, proeuropéenne ou, dans la terminologie d'Éric Dacheux, une « *association européenne de citoyenneté* » (Dacheux, 1999 : 123 ; Dacheux, 2000).

« *L'Association des États Généraux des Étudiants de l'Europe* » (AEGEE<sup>32</sup>) est une association de loi 1901, fondée à Paris en 1985. En 2006, elle se présente, sur son site Internet, comme la plus grande association étudiante européenne, représentant environ quinze mille membres actuels, répartis entre deux cent quarante et une "antennes" (associations locales dans des villes universitaires), à travers quarante pays du continent européen<sup>33</sup>. Sans affiliation politique, l'association a pour objectif de soutenir et d'encourager l'intégration européenne. Ses actions interviennent à plusieurs niveaux, de l'organisation de soirées locales à des actions de lobbying auprès des institutions européennes et des Nations Unies. L'association présente la spécificité de fonctionner sans niveau national. Elle se structure uniquement autour des antennes locales, et de différentes instances européennes : principalement un exécutif qui s'appuie sur diverses commissions, et des groupes de travail thématiques. Les raisons de cette structuration sont idéologiques. Depuis sa création, les membres de l'association, à travers ses statuts ratifiés en assemblée générale, ont cherché à éviter tout rassemblement national des adhérents qui pourrait compromettre le bon fonctionnement de l'organisation européenne en y introduisant des tensions et des prises de position d'ordre inter-nationale<sup>34</sup>. L'éventuelle influence de ce parti pris idéologique sur la nature des rapports entre les membres de l'association constitue une piste de recherche parmi d'autres développés plus loin (*infra* chapitre 7.11). Cette association semblait refléter, dans sa structure même, la problématique à l'origine de cette recherche. Appliquée au terrain, elle peut s'exprimer comme suit : comment (dans quelle mesure et sous quelles conditions) une identité collective (européenne) permet-elle aux individus de dépasser les clivages perçus de leurs identités (nationales) différentes ? Quant aux mérites du choix d'une telle association pour investiguer l'interculturalité, elles sont soulignées par Éric Dacheux (1999 : 123) :

*« En militant pour la création d'un « espace civique européen », les associations européennes de citoyenneté oeuvrent pour une cohabitation culturelle harmonieuse. Leur étude offre donc la possibilité d'analyser empiriquement les problèmes liés à la cohabitation culturelle. Analyse d'autant plus riche d'enseignements qu'elle porte sur un idéal type qui réunit, a priori, toutes les conditions pour un dialogue interculturel fécond. En effet, conscients des différences culturelles faisant obstacle à la communication et porteurs de bagage culturel et symbolique généralement plus élevé que la moyenne, les membres de ces associations ont toutes les raisons de s'entendre. De plus, ils partagent la même utopie politique et possèdent une connaissance étendue des institutions et problématiques européennes. Étudier les succès et les échecs de la cohabitation culturelle dans ce type d'associations ne permet pas de tirer des conclusions généralisables à l'ensemble de l'Union européenne, mais donne aux chercheurs en sciences de la communication, en*

<sup>32</sup> Conformément à l'usage pratiqué au sein de l'association, son acronyme est ici employé sans article.

<sup>33</sup> <http://www.karl.aegge.org/aeg-web.nsf/Full/About--About?OpenDocument> (page consultée le 12/03/2006)

<sup>34</sup> Biancheri, 1996 : 23 *et seq.*

*science politique ou en psychologie interculturelle, un terrain d'analyse permettant de vérifier – ou de falsifier – certaines hypothèses théoriques. »*

Ce terrain spécifique soulève des sous-problématiques qui lui sont propres :

- Dans quelle mesure une organisation multiculturelle peut-elle offrir un cadre identitaire et culturel partagé, pouvant permettre aux individus de créer, malgré des origines nationales diverses, des conditions de prévisibilité mutuelle et un sentiment d'appartenance commune favorable à leurs interactions interpersonnelles ? Quelles sont les spécificités du contexte associatif à cet égard ?
- Comment une identité et une culture européennes peuvent-elles intervenir dans une interaction impliquant des individus de nationalités (européennes) différentes ? Dans quelle mesure permettent-elles de dépasser les identités et les cultures nationales ?

Ces questions seront traitées grâce aux apports de travaux réalisés sur les organisations, notamment autour de la notion de culture d'entreprise (Bouzon, Frost, Martin, Schein), mais aussi de ceux qui se spécialisent dans la communication européenne (Dacheux, Wolton) et le sentiment d'appartenance nationale (Anderson, Gellner).

## La structure de l'étude et la démarche adoptée

La structure de la thèse sera marquée par le postulat initial défendu, selon lequel la communication interpersonnelle *interculturelle* n'est qu'une occurrence particulière de la communication interpersonnelle ordinaire. La transversalité induite par une telle approche, nécessite une mise en concordance des divers courants épistémologiques identifiés comme pertinents, en théorisant les rapports entre culture, identités et communication. En réponse à la question : « comment penser l'interculturel par rapport à la communication ordinaire ? », un cadre théorique sera élaboré à la fin de la première partie de la thèse, afin de rendre compte de la complexité des processus de construction de sens propre à cet objet de recherche.

La deuxième partie sera focalisée sur un aspect particulier de ce cadre, en relation avec la problématique retenue, et avec le terrain. Ainsi, le contexte organisationnel sera abordé sous l'angle de l'incidence, sur la communication, des identités collectives, et la notion de culture d'organisation sera retravaillée à la lumière du cadre théorique élaboré. Une interrogation théorique et empirique sur la nature singulière ou plurielle de l'identité européenne, et sur les conditions dans lesquelles elle peut potentiellement supplanter des identités nationales dans les interactions, clora la deuxième partie.

La troisième partie se concentrera sur l'étude des interactions interpersonnelles entre les membres de l'association. L'étude empirique s'appuiera sur un corpus varié qui fait intervenir des matériaux et des méthodes d'analyse divers. Il privilégiera, au niveau discursif, l'analyse sémiotique de dispositifs de communication sur support papier ou électronique (revues internes et externes, portail Internet), mais également des dispositifs sociaux mis en place lors de différents événements, au niveau européen de l'association. Au niveau des pratiques, l'observation participante sera employée pour analyser, d'un point de vue culturel et identitaire, les interactions interpersonnelles directes. L'analyse visera principalement le niveau européen de l'association, notamment lors de trois assemblées

générales et d'une université d'été, organisées dans différents pays du continent européen, mais elle sera complétée par l'étude d'un corpus de messages électroniques, issus de la liste de diffusion principale de l'association. Enfin, au niveau des représentations, une enquête préliminaire par questionnaire, suivie d'une série d'entretiens semi-directifs auprès de membres actifs au niveau européen aura pour objectif de cerner la façon dont ils conçoivent leur appartenance à l'association et leur activité à son sein.

L'étude du corpus permettra ainsi de proposer une analyse de l'activation d'identités et de cultures différentes dans les interactions qui s'inscrivent dans le contexte multiculturel de l'association. Les conclusions qui pourront en être tirées, quant au fonctionnement des interactions interculturelles, seront spécifiques au terrain, mais pourront servir à tester l'adéquation ou non de l'appareil théorique proposé face aux pratiques constatées sur le terrain. Cependant, l'ambition théorique de ce travail étant de démystifier l'interculturel en communication, une réflexion sera menée, enfin, sur les conditions de transférabilité du cadre théorique à d'autres situations de communication, et sur le potentiel de généralisation des résultats trouvés. À la fin de chaque partie de la thèse, une « discussion synthétique » resitue son avancement par rapport aux grandes lignes qu'elle s'est fixées : la question de recherche, les postulats et les hypothèses. À ce titre, plus encore que les résumés de fin de chapitre, les discussions synthétiques constituent une partie intégrale de la présentation métadiscursive du travail, commencée en introduction et qui aboutira à la conclusion de la thèse.

Dans toute recherche, *a fortiori* dans une étude sur l'interculturel, le chercheur doit être conscient de sa subjectivité et de l'ethnocentrisme de son approche. La volonté exprimée ici, de resituer l'interculturel dans le champ de la communication, en insistant sur les différences culturelles et la prise en compte ou non de ces différences dans les interactions sociales, part du principe que certains universaux du comportement humain (cognitif ou social) peuvent être identifiés (recours à des systèmes de symboles, à une transmission culturelle de savoirs liée à un processus de socialisation\*, à la catégorisation sociale, ...). Toute la difficulté pour le chercheur consiste à définir les frontières entre les processus communs, et leurs manifestations culturellement (et contextuellement) déterminées. De ce point de vue, la réflexion menée dans le cadre de cette étude est marquée par les limites de sa bibliographie, d'influence européenne et américaine, de la formation intellectuelle (franco-britannique) et des expériences de son auteur, notamment en tant qu'expatrié. Si la confrontation quotidienne, dans notre vie de tous les jours, à cette question des identités nationales, a contribué, sans doute, à informer et à dénaturer notre regard sur l'objet, elle explique également, en partie, l'intérêt tout particulier que nous y portons.

## L'inscription en SIC

L'inscription de cette recherche dans le champ de la SIC, reflète non seulement la nature fondamentalement communicationnelle de son objet d'étude, mais surtout les influences théoriques qui ont façonné la manière dont l'objet est abordé ici. Dans cette perspective, l'ambition de la thèse est d'apporter sa pierre à l'édifice, en contribuant, aussi modestement que ce soit, à l'enrichissement des problématiques et des données qui forment le

patrimoine des SIC ou, comme nous le dirons ici, de la science de l'information-communication, en France. Elle propose notamment les apports suivants :

1. La mise au point d'un cadre théorique pour penser l'interculturel de façon communicationnelle (Miège, 2005).
2. L'exploitation de cadres épistémologiques relativement peu travaillés en France : les théories américaines de la communication interculturelle, et l'approche interactionniste symbolique des identités.
3. L'application de l'approche interactionniste symbolique à des interactions dans lesquelles le cadre culturel commun n'est pas présupposé (« *taken for granted* »).
4. L'opérationnalisation de deux concepts liés et essentiels pour la communication mais victimes d'inflation sémantique : l'identité et la culture.
5. Une étude empirique des interactions interpersonnelles multiculturelles dans un contexte précis.
6. Un appareil théorique généralisable (sous certaines conditions) et un objet d'étude qui constitue un terrain privilégié pour observer certains phénomènes qui relèvent de la communication interpersonnelle ordinaire.

Mais si une recherche se donne des objectifs et se conçoit en termes d'apports, elle ne se définit pas moins par son parcours et l'identité de sa démarche. Nous invitons le lecteur à en suivre les étapes.

## ***Partie I Penser les interactions multiculturelles : proposition d'un cadre théorique en SIC***

*« Can a pragmatic analysis clarify the way in which dynamic entities such as “culture” or “nation” enter into discourse, either as a presupposition, or as an element of interaction style, or as an issue? »*

Blommaert et Verschueren, 1991<sup>35</sup>

L'ambition de cette première partie de thèse est d'aboutir, au terme d'une discussion épistémologique, à une construction théorique qui permette de répondre positivement à la question que posent Blommaert et Verschueren dans l'introduction de leur ouvrage collectif sur l'analyse pragmatique de la communication interculturelle. À l'image de cet ouvrage, l'approche présentée ici insiste sur l'importance des manifestations cognitives, identitaires et symboliques des cultures dans les interactions multiculturelles. Leur prise en compte nécessite l'intégration des concepts de culture et d'identité dans un cadrage théorie permettant de comprendre la performance dynamique de ces entités dans une interaction.

À cette fin, le premier chapitre abordera la notion de culture, telle qu'elle a été utilisée en anthropologie et plus globalement en sciences humaines. Il proposera une définition « communicationnelle » de la culture (chapitre 1.1), qui permettra de prendre en compte les multiples niveaux d'appartenance susceptibles d'affecter le comportement individuel ou collectif lors d'une interaction sociale. L'influence de ce « système de communication » sur la cognition de l'individu sera évoquée dans la deuxième partie du chapitre. Le chapitre 2 sera consacré à la dimension identitaire des interactions, en lien avec la notion de prévisibilité intersubjective. Grâce aux apports de l'interactionnisme symbolique (chapitre 2.1), et en particulier de la théorie de l'identité\* (chapitre 2.2), elle cherchera à décrire la manière dont les différentes identités individuelles peuvent affecter les comportements interactionnels. Une troisième partie du chapitre traitera spécifiquement de l'identité de l'étranger, et de son impact sur l'intersubjectivité. Enfin, le chapitre 3 examinera de plus près les processus de négociation intersubjective qui sous-tendent les interactions. Il mettra en relation les divers facteurs cognitifs, symboliques et contextuels, ainsi que la dimension sensible de la rencontre, pour proposer une modélisation du fonctionnement dynamique de la communication interpersonnelle, fondée sur la co-construction intersubjective du contexte figuratif\* et du sens.

---

<sup>35</sup> Blommaert & Verschueren, 1991 : 4. « Une analyse pragmatique peut-elle clarifier la manière dont des entités dynamiques, telles que la « culture » ou la « nation » affectent le discours, en tant que présupposés, éléments du style interactionnel, ou en tant qu'obstacles [symboliques] ? » (Notre traduction).



## Chapitre 1. La culture : source de malentendus

Au-delà des malentendus qu'elle peut provoquer lors d'interactions interculturelles, la culture, dans sa définition même, est loin de faire l'objet d'un consensus au sein de la communauté scientifique. Avant d'aborder la question de l'influence de la culture sur les comportements interactionnels, il convient, alors, de définir cette notion, centrale à l'argumentaire qui sera ensuite développé. La définition proposée insiste sur les fonctions cognitives et symboliques de la culture. Or, elle se distingue des définitions employées par la plupart des travaux en communication interculturelle, en situant la culture au niveau, non pas de la nation, mais du groupe social\*. La thèse renoue ainsi avec une certaine tradition en sciences humaines et sociales (Lévi-Strauss, 1958 ; Schein, 1984 ; 1991 ; Hofstede, 1991<sup>36</sup> ; Cuche, 1996 ; 1997 ; Chevrier, 2003), ce qui permet de rendre le concept de culture opératoire pour l'analyse des interactions.

### 1.1. Penser la culture dans les interactions

#### Culture et communication

La culture, selon son acception « anthropologique », a connu un grand intérêt dans les sciences humaines au cours du vingtième siècle. Cela est peu étonnant, car cette notion renvoie au fondement social de l'activité humaine, ce qui est déjà un début de définition en soi. Très peu de comportements individuels, spontanés ou réfléchis, de l'adulte ou de l'enfant socialisé, échappent à l'emprise de la culture. Dans la communication, elle intervient à plusieurs niveaux, comme l'ont souligné Hall, Birdwhistell, Goffman et leurs collègues au sein de l'École de Palo Alto. Non seulement le comportement de l'individu et ses facultés interprétatives sont culturellement marqués, mais c'est à travers la communication que la culture se manifeste, se transmet, et évolue. Selon la formule célébrée d'Edward T Hall (1984 : 219) :

*« La culture est communication et la communication est culture ».*

La circularité de cette définition reflète bien la difficulté de saisir ce concept, que l'inflation sémantique a rendu victime de son propre succès. Denys Cuche (1996) et Jean Caune (1995) illustrent combien l'utilisation de la notion dans différentes disciplines, et son importance dans l'appréhension d'objets très diversifiés, a rendu le concept de culture actuellement très peu opératoire. Certains chercheurs renoncent à l'utiliser pour cette raison, et préfèrent introduire d'autres termes (ethnicité\*, système discursif, ...), qu'ils présentent comme recouvrant partiellement la notion de culture, à défaut de préciser celle-ci. Ainsi, Ron et Suzanne Wong Scollon, dans un livre à succès très pertinent sur la communication

---

<sup>36</sup> Alors que Geert Hofstede (1991 : 10) situe la culture au niveau du groupe social (national, régional, ethnique, religieux, linguistique, sexuel, générationnel, de classe sociale, ou organisationnel – liste non exhaustive), il se garde de mettre tout à fait sur le même plan une culture nationale et une culture organisationnelle (1991 : 18), en raison de la nature différente de la socialisation dans chaque groupe (*infra*).

interculturelle entre Occidentaux et Asiatiques, ont choisi de définir leur objet de recherche comme l'« *interdiscourse communication* »<sup>37</sup>. Alors que de telles stratégies permettent de contourner le problème tout en répondant à des exigences de scientificité dans la démarche adoptée, le terme de culture reste évidemment capital pour toute recherche inscrite dans le domaine de la communication « interculturelle », ce qui ne se réduit pas à l'interdiscursivité. En revanche, la définition qui sera proposée ici ne résulte pas d'une prise de position défensive par rapport à un objet ou à un champ de recherche. Elle part du constat de l'utilité scientifique réelle de ce concept, une fois qu'il a été extrait du discours populaire et confronté aux processus sociaux qui sous-tendent l'activité humaine.

### 1.11. Une critique de la notion de culture

#### Les acceptions populaires

La première difficulté associée à ce terme est sa polysémie. Pour prendre uniquement l'exemple français, il faut distinguer l'acception « anthropologique » des autres termes d'étymologie commune (de la racine latine « *cultura* »). L'action de cultiver les produits de la terre ou de la mer (cultures céréalières, ostréicoles, bactériennes ou autres) mais également son corps (culture physique, culturisme), sont à différencier des activités artistiques littéraires ou intellectuelles en général (Ministère de la Culture, œuvres culturelles) et de l'objet de la communication interculturelle. Or, ces deux derniers sens se trouvent souvent confondus, que ce soit dans le discours populaire ou même parfois dans les écrits scientifiques<sup>38</sup>. Ces deux acceptions font de la culture le produit d'une éducation plus ou moins formalisée qui correspond au développement de certaines capacités intellectuelles. Dans le premier cas, la culture (érudition), idéal canonique, est présentée comme un niveau intellectuel à atteindre dans un domaine particulier (la culture littéraire, scientifique) ou en général (« un esprit cultivé »). L'individu « cultivé » est *normativement* distingué des « incultes », par le sens critique, le goût, et le jugement que lui apporte sa connaissance des classiques canoniques des « Beaux Arts » ou des « Belles Lettres », entre autres. Cette forme de culture, parfois écrite avec une majuscule, peut également être transnationale, (la haute culture européenne de

<sup>37</sup> Scollon & Scollon, 2001. La notion de discours, ou de « système discursif », telle qu'elle est définie par les auteurs dépasse l'approche sociolinguistique revendiquée, car elle inclut l'idéologie, les modes de socialisation, les relations à autrui, et ... les formes *discursives* en vigueur dans le groupe en question (page 110). Bien qu'en la présentant comme un synonyme de « communication interdiscursive » (préface : xv), Scollon et Scollon réservent la notion de communication interculturelle (qu'ils reprennent dans le titre de leur ouvrage) aux interactions entre individus de nationalités différentes. Ils soulignent cependant l'existence de cultures (appelées « systèmes discursifs ») à différents niveaux : « *Each of us is simultaneously a member of many different discourse systems. We are members of a particular corporate group, a generation, a gender, a religion, and an ethnicity. As a result, virtually all professional communication is communication across some lines which divide us into different groups or systems of discourse* » (page 3 : « *Chacun d'entre nous appartient simultanément à beaucoup de systèmes discursifs différents. Nous sommes membres d'une entreprise particulière, d'une génération, d'un genre sexuel, d'une religion, et d'un groupe ethnique. Il s'ensuit que presque toute communication professionnelle traverse des frontières quelconques qui nous divisent en groupes ou en systèmes discursifs différents* ». Notre traduction).

<sup>38</sup> Les deux acceptions font l'objet d'études scientifiques. Ainsi, à l'Université de Bourgogne, il existe une unité de recherche dédiée à l'étude des « Interactions culturelles européennes », et qui s'intéresse, d'un point de vue historique, aux influences mutuelles entre courants littéraires nationaux ou transnationaux en Europe.

tradition gréco-latine). Le deuxième cas, l'acception « anthropologique »<sup>39</sup>, aborde la culture comme un ensemble de savoirs lié à un groupe social (généralement national). Sa visée est *descriptive*, car l'intégration de l'individu dans le groupe est associée à l'acquisition d'un certain savoir (sans connotation positive ou négative), source de valeurs et de représentations, etc., qui influence son comportement. Alors que les hommes politiques et les journalistes ont parfois tendance à la réduire à des questions de danses folkloriques, cette culture est en réalité beaucoup plus profonde, rappelle Hofstede (1991 : 5). Elle « *traite des choses qui font mal* », poursuit-il, car les traits culturels manifestes cachent un système de croyances et de valeurs que les individus remettent difficilement en cause. L'appropriation populaire des travaux et des concepts anthropologiques a contribué à une prise de conscience et à une instrumentalisation de différences « culturelles » (par exemple à travers les revendications multiculturalistes). Le fait que ces différences soient vécues de façon *normative* dans les rapports multiculturels a contribué à brouiller les distinctions. Ainsi, le discours populaire distingue parfois mal la « Culture française » (patrimoine littéraire, artistique et intellectuel) et la « culture française » (valeurs, représentations et comportements attendus – et valorisés – des « Français »).

### **L'évolution du concept anthropologique**

Même en limitant l'analyse à la conception anthropologique originelle de la culture, force est de constater le peu d'accord qui existe entre chercheurs de sensibilité anthropologique, à la fois à propos de la définition du terme et à l'égard de son utilité scientifique actuelle. L'utilisation scientifique du concept (qui a été développé dans l'anthropologie culturelle américaine, notamment) trouve ses origines dans l'étude des sociétés « primitives », considérées comme culturellement homogènes. La culture était conceptualisée comme un ensemble largement inconscient de représentations et de pratiques normées communes à une société. L'étude de la configuration, ou « *pattern* » (Ruth Benedict, 1934) culturelle d'une société à travers l'observation des activités de ses membres, permettait de définir le système social spécifique au groupe. La culture partagée dictait à la fois les rapports interhumains et les rapports à l'environnement des membres de la société. Elle était transmise par la socialisation au sein du groupe (*enculturation*), et semblait correspondre à une institutionnalisation et à une intériorisation des réactions que l'homme primitif pouvait avoir face à son environnement, et qu'il partageait pour le bien de son groupe. De telles définitions évolutionnaires de la culture appliquées aux sociétés modernes se trouvent parfois encore dans une certaine littérature de la « *cross-cultural communication* »\*<sup>40</sup>.

Les anthropologues sociaux européens (Malinowski, Radcliffe-Brown) s'intéressaient, comme leurs contemporains culturalistes américains, au fonctionnement des sociétés qu'ils appelaient « primitives ». Cependant, les Européens n'accordaient que peu de place dans leurs travaux à la notion de culture. Pour mener des études à la fois morphologiques (structurelles),

---

<sup>39</sup> Cette acception est associée historiquement à l'évolution de la notion allemande de « *Kultur* », opposée aux notions française ou britannique plus proches de l'acception artistique ou littéraire (cf. Cuche, 1996 ; Journet & Dortier, 2002).

<sup>40</sup> Cf. par exemple Trompenaars, 1993 : 24.

physiologiques (sur le fonctionnement), et évolutionnaires de ces sociétés, Radcliffe-Brown travaillait sur le concept de « *structure sociale* ». Pour lui, les différences de comportement observées entre les individus, notamment dans les relations sociales, s'expliquaient par les différentes « *positions* » qu'occupaient ces individus dans la structure sociale, définie comme « *un réseau complexe de relations sociales* »<sup>41</sup>. L'intériorisation de cette structure virtuelle et des comportements associés à chaque position permettait aux acteurs de coordonner leurs interactions sociales. La culture, que Radcliffe-Brown considérait comme « *une abstraction en général assez vague* »<sup>42</sup>, était restreinte à ce que l'on pouvait observer en commun chez tous les individus. Il se distinguait ainsi de ses homologues américains qui plaçaient la structure sociale à l'intérieur de la culture (qui incluait le savoir nécessaire pour occuper toutes les positions au sein de la structure sociale).

Le débat sur le niveau auquel doit se situer la culture, dans une société, figure à plusieurs reprises dans l'histoire du concept, et reste toujours d'actualité. Le problème s'est posé notamment lorsque les sociologues de l'École de Chicago ont voulu appliquer la méthodologie et l'appareil conceptuel des anthropologues à l'étude de la société américaine, une société industrielle complexe, composée de divers groupes sociaux et ethniques bien démarqués. Face à la diversité de représentations et de comportements différents, que faire de la notion de culture ? Il fallait soit la placer à son niveau le plus superficiel, celui des universaux sociétaux communs à tous les membres de la société en question, soit fragmenter cette culture sociétale en un ensemble de cultures spécifiques à différents groupes en son sein<sup>43</sup>. L'histoire montre que cette dernière solution aura finalement été retenue pour rendre de nouveau opératoire la notion de culture (mais, pour des raisons évoquées plus loin, la communication interculturelle résiste toujours à cette évolution). Radcliffe-Brown lui-même, dans l'introduction de l'ouvrage de 1968 qui regroupe ses principaux articles, définit la culture comme étant propre à chacun des différents groupes au sein d'une société, notant au passage que la définition utilisée dans les articles plus anciens était celle qui avait été courante une vingtaine d'années plus tôt<sup>44</sup>.

Lorsqu'ils ont commencé à travailler sur la société industrielle américaine, les anthropologues (Geertz) et les sociologues de l'École de Chicago ont identifié plusieurs groupes sociaux, chacun avec son système de fonctionnement culturel propre, à l'intérieur de la société globale. Pour qualifier cette structuration inédite, ils ont introduit la notion de « sous-culture » (« *subculture* »). Elle implique une culture de référence à un niveau supérieur (national) (parfois présentée comme la culture du groupe le plus puissant), par rapport à laquelle le groupe « inférieur » se positionne<sup>45</sup>. Denys Cuhe (1996) explique que l'étude du fonctionnement de la culture dans les interactions a amené ces chercheurs à situer les

---

<sup>41</sup> Radcliffe-Brown, 1952. Pour la traduction française : Marin (éd.), 1968.

<sup>42</sup> Marin (éd.), 1968 : 291

<sup>43</sup> Il est intéressant de faire le parallèle ici entre le dilemme des anthropologues pour décider du niveau auquel il était pertinent de situer la culture, et les débats des années 90 autour de questions semblables concernant la culture dite « d'entreprise » (cf. *infra* page 322).

<sup>44</sup> Radcliffe-Brown, 1952 : 4-5

<sup>45</sup> Une autre variante est celle de « contre-culture » qui implique une position de marginalité par rapport à la culture majoritaire (la contre-culture se réfère à celle-ci pour en rejeter les valeurs).

processus de formation d'une culture au niveau local. Cela les aurait poussés à rejeter la classification pseudo-biologique des cultures et des sous-cultures, en situant le « premier » niveau de culture dans le groupe local, et non au niveau « global » de la culture sociétale.

*« Ce qu'on appelle "culture globale" est ce qui résulte de la relation des groupes sociaux qui sont au contact les uns des autres et donc de la mise en relation de leurs cultures propres. Dans cette perspective, la culture globale se situe en quelque sorte à l'intersection des prétendues "sous-cultures" d'un même ensemble social, qui fonctionnent elles-mêmes comme des cultures à part entière, c'est-à-dire comme des systèmes de valeurs, de représentations et de comportements qui permettent à chaque groupe de s'identifier, de se repérer, et d'agir dans l'espace social environnant. »<sup>46</sup>*

Alors que le fondement culturel de tous les groupes sociaux mettant des individus en interaction mérite d'être souligné, le fait de réduire la culture sociétale (souvent nationale) à la simple intersection des cultures des groupes qui composent cette structure a pour conséquence de passer trop vite sur tout ce qui fait l'unité (toute relative qu'elle soit) de ce niveau global (*infra*, page 40).

Si le terme de « sous-culture » est tombé en désuétude autant dans le discours scientifique que populaire, cette évolution peut être attribuée en partie à l'influence du mouvement « politiquement correct » en anglais américain. La connotation jugée négative d'infériorité implicite à ce terme, explique que les groupes concernés préfèrent désormais l'appellation de « culture » (ou parfois d'« ethnie » : *infra*, page 33) dans un contexte social qualifié de « multiculturel ». L'extension du terme de « culture » aux groupes à différents niveaux de la structure sociale a contribué à son tour à la prolifération déjà constatée du concept dans le discours populaire. Quant à l'utilisation scientifique du concept, bien que certains chercheurs parlent depuis longtemps de « culture » à différents niveaux d'appartenance sociale<sup>47</sup>, aucune application massive et sans réserves de la notion de « culture » aux sous-groupes sociaux ne peut être constatée, notamment en communication interculturelle<sup>48</sup>. Dans ce domaine, un certain malaise est parfois décelable, par rapport à la

---

<sup>46</sup> Cuche, 1996 : 50

<sup>47</sup> Claude Lévi-Strauss (cité par Cuche, 1996 : 67) identifiait comme une culture « tout ensemble ethnographique qui, du point de vue de l'enquête, présente, par rapport aux autres, des écarts significatifs ». Il précise qu'en fonction du niveau d'analyse, on peut identifier des différences de culture entre les États-Unis et l'Europe ou entre Paris et Marseille (Lévi-Strauss, 1958 : 325).

<sup>48</sup> En SIC, en revanche, l'existence de cultures à différents niveaux de structuration sociale semble davantage acceptée. Ainsi, dans son ouvrage récent, dédié aux « Sciences de la communication », Bruno Ollivier parle de différentes cultures « *quel que soit leur groupe de référence (peuple, nation, classe sociale, groupe ethnique, entreprise, organisation...)* » (2007b : 187).

distinction entre la culture nationale et les autres niveaux de culture, malaise qui résulte le plus souvent dans une focalisation exclusive sur le niveau national de la culture<sup>49</sup>.

### Culture et identité

Pour étudier les contacts entre groupes sociaux différents, comme l'ont fait les chercheurs de l'école de Chicago, une vision de la culture comme un système intériorisé et inconscient de représentations, de valeurs et de pratiques, montre vite ses limites. Les cultures permettent alors de marquer les frontières entre les groupes, et la culture de l'autre devient une source de prévisibilité dans l'interaction. Ces contacts mettent en avant la dimension symbolique de la culture, soulevant ainsi la problématique identitaire de la signification de l'appartenance à une culture, pour les membres et les non-membres. Le rapprochement des deux concepts de culture et d'identité, à travers la notion d'« identité culturelle », a de profondes répercussions, une fois de plus, sur l'acception « anthropologique » de la culture<sup>50</sup>. Dominique Wolton souligne l'importance de la dimension symbolique de la culture, à travers ce qu'il qualifie de l'« *une des caractéristiques les plus paradoxales de la culture* » :

*« À un certain niveau de réalité et d'analyse elle relie entre eux des hommes par ailleurs très différents sur le plan philosophique, religieux, esthétique, mais à un autre niveau d'analyse, touchant à l'essentiel de l'identité d'un groupe, elle peut être un facteur d'irrédentisme qui bloque tout processus de communication. Autrement dit avec la culture, on en arrive souvent vite aux « petites différences essentielles », aux identités radicales au-delà desquelles les mots et les intentions ne passent plus du tout » (Wolton, 1999b : 13).*

Le contact entre groupes suppose ainsi un certain degré de conscientisation de la culture, alors qu'elle a été présentée comme largement inconsciente dans les sociétés traditionnelles. Ce contact permet à l'individu de se rendre compte, à un certain degré, de son ethnocentrisme<sup>51</sup>. Le phénomène de conscientisation des traits culturels a également lieu au niveau culturel. Fredrik Barth (1995) décrit la façon dont les groupes (« ethniques ») ont tendance à s'influencer mutuellement en accentuant certaines caractéristiques (traits culturels)

<sup>49</sup> Le réductionnisme culturaliste des approches multiculturelles (« *cross-cultural* ») comparatives a déjà été évoqué (cf. introduction, page 10). Mais la tradition francophone de psychologie interculturelle est également concernée. Ainsi, dans un article paru dans le bulletin de l'ARIC (Association pour la Recherche InterCulturelle) dans lequel il se donne comme objectif de définir les concepts de « culture » et d'« interculturel », Hans-Jürgen Lüsebrink constate l'existence de différents niveaux de culture, infra- et supra-nationaux, tout en affirmant que « *l'unité culturelle dominante dans la recherche en communication interculturelle moderne et contemporaine est sans aucun doute la culture nationale* ». En parlant des groupements infra-nationaux, il remarque (sans autre explication) : « *Au niveau de ces sous-systèmes, et en ce qui les concerne, il paraît non seulement très inusuel de parler de "communication interculturelle", mais ceci semble également inadéquat sur le plan méthodologique.* » (Lüsebrink, 1998).

<sup>50</sup> Une définition de l'identité appliquée aux interactions interpersonnelles sera présentée plus loin. Concernant les liens entre identité et culture, il convient de distinguer, dans une définition processuelle et nominaliste, l'identité et l'identification, dont la première résulte de la seconde. Autrement dit, c'est par le processus d'identification que les individus s'attribuent (à eux-mêmes et les uns aux autres) une ou plusieurs identités au cours d'une interaction sociale. Une identité (*pour soi* ou *pour autrui*) peut être conçue comme une étiquette qui affecte momentanément à l'individu une catégorie sociale quelconque, ainsi qu'un certain nombre de traits culturels associés à cette catégorie. Ces étiquettes identitaires peuvent être utilisées par les participants comme des repères pour prévoir le comportement des uns et des autres.

<sup>51</sup> Cependant, même dans des cas extrêmes de dépaysement prolongé, il est probable que l'individu ne réussisse à identifier qu'une fraction des traits culturels qu'il a appris à travers sa socialisation primaire (cf. *infra* page 45).

différenciatrices pour souligner ce qui les distingue. Sous l'effet des contacts inter-groupes, des traits auparavant anodins sont investis d'une fonction symbolique, et deviennent des traits identitaires. La manifestation de ces traits devient alors un moyen d'affirmer l'identité du groupe, et ils acquièrent une charge affective (*infra*)<sup>52</sup>. Comme l'observe Jan Blommaert<sup>53</sup>, les critères de différenciation sont établis de façon pragmatique : différents groupes choisissent la religion (Israël), le langage (Canada), ou encore l'appartenance ethnique (Afrique du Sud) pour définir l'altérité d'autrui. La culture, dont une partie consciente est transformée sous l'effet de l'identification culturelle dans les interactions inter-groupes, peut alors être perçue, jusqu'à un certain point, comme une construction sociale pragmatique fondée sur la différence et nourrie par les représentations sociales.

Or, un fonctionnement aussi dynamique de la culture dans les sociétés modernes semble assez éloigné de sa définition anthropologique originelle. Certains auteurs, dont l'anthropologue sud-africain Adam Kuper, critiquent son utilisation dans ce contexte. Dans un entretien accordé à la revue *Sciences Humaines* (Kuper, 2001), Kuper affirme que les différences trop souvent qualifiées de « culturelles » au sein des sociétés multiculturelles (il prend l'exemple des États-Unis) sont d'ordre symbolique, autrement dit identitaire, et non culturel. Pour lui, les groupes en question présentent une très grande homogénéité au niveau de leurs pratiques de vie et de leurs représentations, du fait de leur socialisation commune au sein du groupe national, en dépit des différences revendiquées d'ordre symbolique. L'utilisation de la notion de « culture » dans ce contexte n'a pour Kuper plus aucun sens.

C'est dans un autre contexte, celui de la mondialisation, que travaille l'anthropologue indo-américain Arjun Appadurai. Si, comme Kuper, il rechigne à employer le substantif « culture », pour parler de son objet de travail, ses motifs ne sont pas les mêmes. Appadurai emploie uniquement la forme adjectivale du concept, pour traduire la labilité des processus dynamiques qui sous-tendent les comportements symboliques des groupes diasporiques postmodernes. Il reconnaît ainsi le caractère *culturel* de ces éléments de l'imaginaire collectif, tout en refusant une vision substantive trop figée qui renferme, selon lui, des connotations primordialistes déplacées :

*« En soulignant cette dimension de la culture, plutôt que son caractère substantiel, nous la concevons davantage comme un mécanisme heuristique utile pour traiter les différences, que comme la propriété d'individus et de groupes » (Appadurai, 2001 : 42).*

### **Vers une conception opératoire de la culture pour la communication interpersonnelle**

Le concept d'« *ethnicité* » utilisé par Barth constitue un choix alternatif possible pour éviter la notion de culture. Ce concept a connu un grand succès au sein de la communauté scientifique anglophone des sciences humaines et sociales, depuis les années soixante-dix. Son utilisation en français est restée, cependant, rarissime, jusqu'à la publication de l'ouvrage

<sup>52</sup> Sur le plan macrosocial, l'importance symbolique accordée à la religion dans le conflit en Irlande du Nord (par exemple à travers les défilés des « Orangemen ») est une illustration de ce phénomène que Gumperz, ou encore Brown et Ross, ont également constaté au niveau microsocial, sur le plan socio-linguistique (Gumperz, 1989 : 14 ; Brown & Ross, 1982 : 161).

<sup>53</sup> Blommaert & Verschueren, 1991 : 1

de Poutignat et de Streiff-Fenart en 1995. Ces auteurs dénoncent une tendance francophone à vouloir associer ce terme à une situation politique uniquement américaine, et à réduire l'« ethnie » à la « race ». Ils identifient le concept comme sociologique et non politique, et soulignent l'évolution qu'il a connue, depuis les définitions culturalistes primordialistes, qui liaient les comportements au déterminisme culturel, désormais rejetées en faveur d'une conception plus dynamique du groupe ethnique et des traits identitaires qu'il mobilise. Cette conception dynamique, que les auteurs attribuent à Barth, focalise sur la façon dont les différents groupes au sein d'une société oeuvrent pour maintenir leurs « frontières » : les marqueurs identitaires qui indiquent l'appartenance ou non au collectif. L'identité ethnique se forge dans l'interaction sociale. Les marqueurs identitaires mis en avant, le sont généralement pour leur pouvoir de démarcation, plutôt que pour leur importance au préalable dans la culture du groupe (Poutignat et Streiff-Fenart, 1995 : 141). Le concept d'ethnicité intègre un dynamisme relationnel cher aux anthropologues de la mondialisation, mais que d'autres, à l'image de Kuper, refusent d'attribuer à la notion de culture, en la restreignant à une conception traditionaliste voire essentialiste.

Cependant, l'ethnicité ne constitue pas un substitut parfait pour une notion de culture devenue inexploitable, car le terme ne s'est pas complètement défait de ses connotations raciales morphologiques. Comme le notent Poutignat et Streiff-Fenart (1995 : 177), le groupe ethnique est consolidé par des liens de filiation (plus ou moins imaginaires) entre ses membres. Malgré l'intérêt, sur le plan théorique, de la conception dynamique des relations sociales qu'il véhicule, le concept d'ethnicité ne permet pas de prendre en compte les différences sociales de métier, d'âge, de sexe, ou de région, par exemple. Remplacer le concept de « culture » par celui d'« ethnie » dans la communication « interculturelle » risquerait de renforcer davantage les connotations essentialistes attribuées parfois encore à ce terme. Or, à l'image des analyses ethniques, la prise en compte de sa dimension symbolique permet de sortir le concept de culture de l'impasse théorique du culturalisme évolutionniste. La dimension relationnelle entre les groupes sociaux est une source importante d'évolution pour la culture. Face à ce constat, il devient pertinent et nécessaire de prendre en compte ces phénomènes identitaires dans une théorie de la culture.

Dans un article consacré à la question des identités régionales, Pierre Bourdieu rappelle qu'il ne faut pas négliger, à l'image des sciences exactes, « *d'inclure dans le réel la représentation du réel* », car symboliquement c'est cela qui fait sens<sup>54</sup>. Ainsi, la culture peut-elle être abordée comme un *objet d'étude réel*, mais aussi comme une *représentation du réel* chez les sujets. S'il est important de prendre en compte les effets de la culture sur le comportement des individus, il l'est tout autant de prendre en compte la façon dont ces mêmes individus perçoivent leur propre dépendance culturelle et celle des autres.

Paradoxalement, les chercheurs en communication interculturelle que l'on accuse de réductionnisme en raison de leur insistance sur le niveau national de la culture, sont peut-être coupables, inversement, de trop prendre en compte la « représentation du réel ». Leur insistance sur la prise en compte des identités culturelles (nationales) dans l'élaboration des

---

<sup>54</sup> Bourdieu, 1980 : 65

stratégies identitaires peut sembler correspondre, dans une certaine mesure, aux représentations que font souvent les individus des différences qui les séparent. Les distinctions « ethniques » sont généralement identifiées comme étant des sources de différences comportementales plus marquées, que les différences entre classes sociales, entre générations ou entre sexes, par exemple. Cela mène les acteurs à attribuer plus facilement un malentendu ou une différence constatée de valeurs ou de représentations à une différence d'ordre ethnique qu'à d'autres facteurs<sup>55</sup>. Il en résulte que la communication entre individus qui *nomment* leur différence comme étant d'ordre culturel peut souvent se résumer aux contacts entre individus d'origine nationale (ou ethnique) différente : le niveau ethnico-national semble le plus pertinent *par rapport à la représentation de la culture* pour les individus<sup>56</sup>.

Or, ce n'est pas uniquement parce que les individus situent souvent la différence culturelle au niveau national, que les chercheurs de l'interculturel se contentent généralement de ce seul niveau d'analyse.

Le niveau national est également facilement identifiable, et la structuration politique, économique et sociale des espaces publics, dans une grande partie du monde, contribue à renforcer les différences inter-nationales. Puisque la structuration cognitive de l'individu se fait majoritairement pendant la socialisation primaire, et que celle-ci a généralement lieu dans un contexte national unique, la culture nationale détermine, plus que les autres appartenances, les représentations, valeurs et comportements chers à l'individu. Par ailleurs, les cultures nationales font souvent l'objet d'identifications fortes, notamment dans des contextes multinationaux. Pour toutes ces raisons, la définition de la culture habituellement utilisée limite artificiellement la notion au niveau national :

*« The term culture usually is reserved to refer to the “systems of knowledge” shared by a relatively large group of people. The boundaries between cultures usually, but not always, coincide with the political boundaries between countries. » (Gudykunst & Kim, 1992 : 13)<sup>57</sup>*

Or, lorsqu'elle est appliquée à l'analyse des interactions, cette définition conventionnelle, imprécise et arbitraire, est la source des nombreuses difficultés

---

<sup>55</sup> Bien entendu, de telles affirmations peuvent être invalidées en fonction du contexte et du symbolisme des identités en cause. Leur validité doit être entendue comme générale. Une informante d'origine indienne, habitant en Angleterre, présente un témoignage marquant à ce propos. À l'occasion d'un enterrement en Angleterre, l'une de ses amies « anglaises » lui a demandé si elle comptait emmener ses enfants pour assister à l'événement. Face à sa réponse négative, l'amie a rétorqué qu'il n'était sûrement pas de coutume pour les Indiens d'emmener leurs enfants aux enterrements. Parmi les différentes explications possibles du comportement social envisagé, la conformité à la culture indienne était privilégiée, alors que pour les Anglais il n'est pas non plus de coutume d'emmener les enfants aux enterrements....

<sup>56</sup> Bien sûr, nous ne voulons pas suggérer que les individus sont capables d'identifier toutes les différences qui les séparent à ce niveau. Dans ses *Discourse Strategies*, John Gumperz (1982) rapporte de nombreux malentendus d'ordre sociolinguistique entre des individus d'origine ethnique différente au sein d'une même société, pour qui ces différences passent inaperçues.

<sup>57</sup> « Le terme de culture est habituellement utilisé pour évoquer les “systèmes de savoir” partagés par un groupe relativement important de personnes. Les frontières entre les cultures coïncident habituellement, mais non pas toujours, aux frontières politiques entre les pays. » (Notre traduction).

conceptuelles, difficultés souvent regrettées par les chercheurs (Gudykunst & Kim, 1992 : 17 ; Smith & Bond, 1998 : 40). Scollon et Scollon les résument ainsi :

*« Cultures tend to be very large groupings with many internal sub-groupings. There is hardly any dimension on which you could compare cultures and with which one culture could be clearly and unambiguously distinguished from another. »*<sup>58</sup>

La délimitation (théoriquement injustifiable) de la notion au niveau national la rend inopératoire, car, en réalité, les processus recouverts par cette notion ont lieu à bien d'autres niveaux d'organisation sociale. La théorie de l'accommodation communicationnelle (CAT) reconnaît la nécessité d'adopter une vision plus complexe et complète de la structuration culturelle d'une rencontre :

*« Unlike many other intercultural theories, it [CAT] does not limit culture to the nation-state. Rather, CAT acknowledges the variety within ethnic subgroups, gender groups, age groups, and the like. »*<sup>59</sup>

Tout en soulignant l'efficacité symbolique du niveau national de la culture dans les interactions, une définition de la culture voulue opératoire pour comprendre les interactions, devrait prendre en compte tous les niveaux d'appartenance culturelle. Dans cette perspective, une définition « communicationnelle » de la culture sera proposée, dont les limites seront fixées, non pas de façon arbitraire, mais par rapport au fonctionnement même du processus décrit.

## 1.12. Une définition communicationnelle de la culture

*« Toute culture est développée et partagée par une communauté humaine ; elle renvoie donc à un groupe social, ce qui situe le niveau d'analyse entre les particularités individuelles et les caractéristiques universelles de l'espèce humaine. À l'intérieur de cette délimitation, le champ est vaste et les découpages pertinents restent à définir. En pratique, un individu appartient simultanément à plusieurs groupes sociaux et participe de plusieurs cultures. »*

Sylvie Chevrier<sup>60</sup>

Étant donné les réserves exprimées par Kuper quant à l'extension de la notion « anthropologique » de la culture pour inclure les phénomènes d'évolution culturelle résultant des contacts entre les groupes, et en raison de la nécessité de mettre en avant le groupe social (et non la société) comme unité de base du fonctionnement de la culture, la définition présentée ici est qualifiée de « communicationnelle » et non d'« anthropologique ». Cette

<sup>58</sup> Scollon & Scollon, 2001: 174. « Les cultures sont souvent des groupements très larges, qui comportent plusieurs sous-groupements. Il n'y a presque aucune dimension par rapport à laquelle on pourrait comparer des cultures, et qui permettrait de distinguer clairement et sans ambiguïté une culture d'une autre ». (Notre traduction).

<sup>59</sup> Gallois et al., 1995 : 126. « À la différence de nombreuses théories interculturelles, elle [la CAT] ne restreint pas la culture au niveau de l'État-nation. En ce qui la concerne, la CAT reconnaît la variété à l'intérieur des sous-groupes ethniques, des groupes de genre, des groupes d'âge, et ainsi de suite ». (Notre traduction).

<sup>60</sup> Chevrier, 2003 : 27.

définition partage la visée descriptive des anthropologues mais elle met moins l'accent sur l'unité culturelle du groupe, que sur les liens entre la culture et la communication. Le qualificatif « communicationnel » n'indique pas que la définition serait valable pour les SIC uniquement, mais identifie la communication comme le processus qui permet de relier les trois aspects de la culture qu'il semble important de prendre en considération dans une définition qui se veut globale. Ces trois aspects (qui seront développés par la suite) sont : le référent culturel implicite dans les actes de l'individu ; l'actualisation de la culture au niveau des interactions au sein d'un groupe ; et sa dimension symbolique ou « ethnique » liée à des tensions entre différents groupes au sein de la structure sociétale<sup>61</sup>.

Une définition minimale d'une culture pourrait être : « un ensemble cohérent de savoirs, socialement transmis et associés à un groupe social ». Une telle définition reste tributaire, bien évidemment, d'explications supplémentaires à propos du fonctionnement du phénomène culturel. Le groupe social, composante d'une société (et non la société elle-même), est l'unité minimale de la culture. L'ensemble de savoirs qui constitue la culture est partiellement intériorisé par les différents membres du groupe, sous la forme de traits comportementaux et cognitifs (conscients et inconscients) qui leur permettent de comprendre et d'interagir avec leur environnement social ou physique. Les savoirs sont liés à l'activité et aux conditions matérielles de vie des membres du groupe en question, à une vision collective de son passé, et à sa définition de sa place dans la structure sociétale. Ils peuvent inclure, entre autres, des représentations sociales (*infra*, page 70), des mythes (associés au passé du groupe), un savoir-faire et un savoir-être liés à différents contextes sociaux (des codes, des rites et des pratiques). Les savoirs sont associés à un système de valeurs, et eux-mêmes valorisés et signifiants (l'individu peut vivre et extérioriser son appartenance au groupe en manifestant les traits comportementaux associés aux savoirs). Leur développement, perpétuation et évolution dépendent, à des degrés plus ou moins importants, d'une éventuelle activité propre au groupe, de l'interaction sociale intra-groupe (transmission culturelle par la socialisation / la sociabilité<sup>62</sup>), et de l'interaction sociale des membres avec des membres d'autres groupes (renforcement symbolique ou évolution des traits comportementaux conscients liée à des tentatives de renégociation de la place du groupe dans la structure sociétale). Cette définition présente à son tour un certain nombre de concepts qui nécessitent d'être clarifiés, notamment ceux de *groupe*, de *société*, et de *structure sociétale*.

### **La culture comme phénomène groupal au sein d'une société**

Une *société*\* peut être comprise comme un ensemble interdépendant d'individus, structuré autour d'institutions législatrices et symboliques. Elle se compose de différents

---

<sup>61</sup> Dans l'ouvrage qu'il consacre entièrement à ce sujet, Jean Caune (1995) identifie de nombreuses problématiques qui relient la culture et la communication dans les sociétés actuelles. La présente étude se borne à la seule considération du rôle de la culture dans les interactions interpersonnelles. La définition « communicationnelle » proposée ici s'inscrit dans la tradition de Mead et des interactionnistes symboliques, clairement identifiée par Caune (1995 : 50-52). Elle ne prétend nullement à recouvrir un champ de pertinence plus large.

<sup>62</sup> Terme défini par le *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication* comme l'« appropriation par le sujet des traits constitutifs de l'identité sociale d'appartenance ». (Lamizet & Silem, 1997 : 520 et seq).

*groupes* et catégories sociales qui s'entrecroisent, car chaque individu appartient simultanément à plusieurs groupes, à différents niveaux de la structure. Pour Radcliffe Brown, la « *structure sociale* » est faite de tous les rapports qui relient les individus, tout en les distinguant par rapport à leurs positions dans le groupe / la société<sup>63</sup>. Développé par rapport aux sociétés industrialisées et transposé sur le plan *sociétal*<sup>64</sup>, ce concept peut être compris comme la structuration plus ou moins stable des groupes sociaux qui composent la société, caractérisée par des rapports de force exercés par les groupes entre eux, et par rapport aux institutions. La société constitue ainsi le niveau de référence pour les différents groupes qui la composent, qui dépendent de ses institutions et qui se font parfois concurrence par rapport à l'accès aux ressources collectives. Les tensions internes à une structure sociétale peuvent marquer la culture d'un groupe qui se définit par rapport à elle<sup>65</sup>. Si, pour diverses raisons (voir *infra* chapitre 4.11 page 272), la société est souvent synonyme de l'État-nation dans le discours populaire, du moins à l'époque actuelle et dans le monde occidental, la définition proposée ici n'implique pas nécessairement une telle identification. La « communauté internationale » peut ainsi être conçue comme une « société », rappelant la « société des nations » de l'entre-guerres, tout comme une organisation ou autre corporation, dans la mesure où elles disposent d'institutions législatrices qui président les rapports entre les groupes qui les composent<sup>66</sup>.

Le groupe, quant à lui, peut varier en taille d'un groupement national (ou au-delà dans la mesure où il existe un référent supérieur) à un binôme formé pour une occasion précise. Comme l'ont démonté John C. Turner, Henri Tajfel et les théoriciens de l'identité sociale

---

<sup>63</sup> « *En premier lieu, sont parties de la structure sociale toutes les relations liant une personne à une autre personne. [...] En second lieu, la 'structure sociale' implique la différenciation des individus et des classes par leur rôle social* » (traduction de Marin : Marin (éd.) 1968 : 291). En s'appuyant sur la distinction qu'il fait entre structure et organisation, Louis Marin rejette le reproche formulé par Lévi-Strauss à propos de la notion de structure de Radcliffe-Brown en 1952, à savoir que l'auteur manque de prendre en compte la différence entre la réalité objective (la *structure* pour Lévi-Strauss), et le *modèle* que l'individu se construit de la réalité et qui lui sert d'hypothèse pour guider ses actions. Or, Marin précise que, pour Radcliffe-Brown, si la structure ne peut être comprise que par l'analyse des relations sociales, celles-ci restent des occurrences, et non pas les unités de base du système. En effet, les relations sociales observables résultent de la conceptualisation des individus de leur place dans une organisation sociale. L'organisation (un aperçu synchronique fait de rôles actualisés) est opposée à la structure (semi-permanente et faite de positions virtuelles) que seul le chercheur peut constituer, à partir de l'observation ethnographique. Marin note que Lévi-Strauss lui-même semble revenir sur ses critiques en 1962 (Marin (éd.), 1968).

<sup>64</sup> Le concept de « structure sociétale » est utilisé ici pour évoquer les relations préfigurées entre les groupes au sein d'une société, auxquelles les individus se réfèrent pour guider leurs comportements dans des situations sociales précises. Cette structure sociétale n'est point déterminante pour les relations qui se développent entre les acteurs. Celles-ci relèvent de la *performance* de la situation, et, à ce titre, de l'actualisation intersubjective négociée des repères culturels et du sens au cours de l'échange (perspective interactionniste symbolique : *infra*, page 79).

<sup>65</sup> Dans son travail sur les comportements communicationnels caractéristiques qui opposent les hommes et les femmes, aux États-Unis, Deborah Tannen (1994), citée par Scollon & Scollon (2001 : 242-65), souligne le lien entre ces comportements et l'idéologie sexuelle de la société américaine. La façon de parler propre aux femmes est reliée, pour Tannen, au rôle social qui leur a été réservé par l'idéologie sociétale depuis plusieurs générations.

<sup>66</sup> La distinction sociologique traditionnelle entre la société et la communauté, reposant sur la motivation et la nature du lien social qui caractérise ces deux groupements, n'est pas directement évoquée ici. Alors qu'il est peu probable qu'une société, composée de groupes sociaux distincts, soit animée par des rapports de type communautaire (*infra*, page 83), cette définition n'exclut pas une telle éventualité. Sur l'importance de la nature du lien social dans la mise en avant de la question identitaire dans les sociétés industrialisées, voir *infra* page 83 *et seq.*

(« *Social Identity Theory* », *SIT*), pour qu'un sentiment d'appartenance à un groupe se développe, il suffit que deux individus s'identifient à ce groupe<sup>67</sup>. Dans cette vision constructiviste, l'existence ou non du groupe ne repose pas sur la présence ou l'absence de critères objectifs qui marquent l'appartenance au collectif, mais sur la présomption de l'appartenance dans l'interaction. Ainsi, des notions aussi subjectives que la « génération » ou la « classe sociale » prennent un sens lorsque les acteurs sociaux les identifient comme des sources d'appartenance et de culture (des groupes sociaux). Becker rappelle la définition qu'Everett Hughes donne du groupe ethnique :

*« Un groupe n'est pas un groupe ethnique du fait de son taux de différences mesurables ou observables par rapport à un autre groupe ; c'est au contraire un groupe ethnique parce que aussi bien les gens qui en font partie que ceux qui n'en font pas partie savent que c'est le cas ; parce que tous, qu'ils en soient ou qu'ils n'en soient pas, parlent, agissent, et ressentent les choses comme si ce groupe était un groupe distinct »<sup>68</sup>.*

Par extension, des groupes sociaux peuvent exister à l'intérieur d'autres groupes, si les individus les définissent ainsi. Les « sociétés » sont également des groupes, caractérisées par l'existence en leur sein d'autres groupes pour lesquels elles constituent le niveau supérieur d'appartenance collective institutionnalisée. En pratique, les individus appartiennent à plusieurs groupes, imbriqués, mais peut-être aussi distincts, voire opposés. En fonction de la définition pragmatique qu'il adopte, un ouvrier peut considérer qu'il appartient à une classe sociale, à un groupe de métier (les ouvriers de telle ou telle industrie), à une entreprise, à un service, mais aussi à une ville, à une région, à une nation, etc.

Or, conformément à la définition proposée du groupe en tant qu'unité minimale de la culture, chaque groupe est une source potentielle d'une culture unique. L'existence d'une *identification* de groupe favorise le développement d'une culture, mais ne l'assure pas à elle seule. Le facteur le plus important dans l'élaboration d'un savoir culturel commun est l'interaction sociale<sup>69</sup>. La culture peut être fondée sur *l'interaction* avec d'autres membres au sein d'un groupe, même si l'on ne s'identifie pas de façon consciente au groupe ; ou sur la *pratique* d'une activité qui définit l'appartenance au groupe (une forme d'interaction spécifique avec un objet associé au groupe), même si le contact reste minimal avec d'autres membres (par exemple : la culture « informatique » ou « agricole » chez des praticiens qui ne fréquentent que peu d'autres membres du groupe). Une culture ne peut se fonder uniquement sur l'identification à un groupe : un degré minimal d'interaction sociale avec d'autres membres ou avec des objets (pratiques partagées) est nécessaire pour que le savoir culturel se

---

<sup>67</sup> Turner (1982 : 15) défend ce « modèle de l'identification sociale » face au « modèle de la cohésion sociale » qui postule la nécessité de liens d'interdépendance ou d'affectivité pour qu'un sentiment d'appartenance au groupe puisse se développer (*infra*, page 147). Il prend ainsi ses distances par rapport à une tradition anthropologique primordialiste pour laquelle le sentiment d'appartenance repose sur des liens de parenté plus ou moins étendus (Appadurai, 2001 : 198).

<sup>68</sup> Cité par Becker (2002 : 21).

<sup>69</sup> Edmond-Marc Lipiansky décrit la manière dont la culture d'un groupe se structure, peu à peu, dès les premières interactions (Lipiansky, 1992 : 92-8). Son ouvrage rejoint ainsi une longue tradition américaine d'expériences dans la dynamique des groupes notamment autour d'Edgar H Schein et ses collègues (Schein, 1984 : 185 *et seq.*)

développe<sup>70</sup>. La plupart du temps, la culture se fonde sur un mélange des trois processus (activité partagée, interaction sociale avec d'autres membres, identification)<sup>71</sup>.

### La culture sociétale

L'ancrage de la culture dans le groupe ne suppose pas, bien évidemment, que chaque culture est totalement différente des autres. Au contraire, des groupes qui ont de nombreux membres en commun seront susceptibles de partager en grande partie leur savoir culturel (Stryker, 1980 :72)<sup>72</sup>. Au-delà du recouvrement des groupes, d'autres facteurs peuvent privilégier la similitude culturelle entre collectifs qui se distinguent sur le plan symbolique au sein d'une même structure sociétale (*cf.* Kuper *supra*). Pour mieux régler les interactions au sein d'une société, les institutions sociétales (médiatiques, éducatives, juridiques, politico-économiques, ...) privilégient certaines modalités d'interaction par rapport à d'autres dans le cadre de « *l'espace public* »<sup>73</sup> dans lequel elles interviennent. Elles cherchent également à asseoir leur propre légitimité par rapport à cet espace public, en valorisant une vision de l'unité du groupement sociétal, par rapport à des variables historiques, linguistiques, politiques, culturelles, etc. Les institutions sociétales exercent ainsi une pression sur les individus et sur les groupes sociaux (sanctions sociales à la clé) pour aboutir à un alignement

---

<sup>70</sup> C'est ainsi que se distingue, selon Hofstede (1991 : 18) le *groupe* social, dont la culture est née de l'interaction entre ses membres, et la *catégorie* sociale, dont les membres partagent un certain nombre de caractéristiques, mais non pas une « culture » dans le sens donné ici à ce terme. Les « groupes minimaux » des théoriciens de la SIT, lorsqu'il s'agit d'appartenances projetées dans des conditions contrôlées en laboratoire, hors de tout contact avec d'autres membres ou non membres, n'ont pas de « culture » dans ce sens. De la même manière, la notion de culture « sexuelle » n'a qu'une utilité limitée, dans la mesure où le sexe apparaît davantage comme le marqueur d'une catégorie sociale que d'un groupe social. Le comportement masculin ou féminin semble souvent dépendre davantage des prescriptions d'une culture de socialisation nationale ou autre (Garfinkel, 1984 : 116 *et seq.*), que des interactions entre les membres d'un sexe ou de l'autre. En revanche, une association unisexe peut très bien développer une culture particulière du fait de l'appartenance collective et des interactions entre ses membres et / ou avec d'autres groupes. Or, cette culture, même si elle met en avant l'appartenance sexuelle, ne sera bien évidemment pas une culture « sexuelle » en tant que telle, mais la culture d'un groupe dont les membres sont de tel ou tel sexe.

<sup>71</sup> C'est dans ce sens que Serge Proulx parle de la « culture propre » des groupes virtuels « *qui se traduit par l'usage de conventions linguistiques, d'abréviations dans les protocoles de communication et de codes partagés uniquement par les habitués* ». (Proulx, 2004 : 6).

<sup>72</sup> Tel est le raisonnement d'Hofstede (1991 :15-16) qui préfère ne pas qualifier de « cultures » les représentations, les valeurs et les pratiques partagées par chaque sexe, chaque classe sociale et chaque groupe d'âge, à l'intérieur d'une société à dimensions nationales. Il estime que ces points communs sont des manifestations de la culture nationale, liées à la place occupée par chaque groupe au sein de la société. Or, son analyse peine à expliquer la manière dont l'interaction entre les membres de ces groupes, entre les « jeunes », par exemple, donne lieu à des pratiques et à des représentations nouvelles, qui se propagent au sein du groupe et qui sont investies symboliquement pour devenir des traits identitaires propres au groupe. L'existence de phénomènes sociaux transnationaux liée à une « culture jeune », notamment en matière de musique ou de mode, renforce également le point de vue selon lequel ces savoirs partagés ne sont pas uniquement le reflet de la structuration sociale d'une société nationale. Or, dire que les jeunes ont une culture spécifique ne revient pas à contester la forte influence exercée par les autres groupes sociaux sur cette culture, au sein de la structure sociétale. Une telle influence s'exerce sur toutes les cultures, à tous les niveaux, y compris sur les cultures nationales qui se définissent également par opposition à d'autres nations.

<sup>73</sup> Notre utilisation de cette notion habermassienne s'appuie sur la définition développée par Éric Dacheux et l'équipe du CNRS « Espace public européen » qu'il dirige. (Dacheux, 2000 ; Dacheux, 2003). Voir *infra* page 303.

de leurs pratiques par rapport aux normes sociétales préconisées<sup>74</sup>. Comme le remarque Kuper (*supra*), de telles pressions institutionnelles deviennent visibles dans les sociétés multiculturelles dans lesquelles les différents groupes revendiquent leur différence selon les modalités admises et valorisées institutionnellement au sein de la société.

Un parallèle peut être dressé entre la manière dont les institutions, notamment étatiques, influencent la culture, et le processus de standardisation de la langue observé au sein de nombreux états centralisés. D'un point de vue sociolinguistique, l'individu appartient à plusieurs groupes (socio-)linguistiques<sup>75</sup>, dont celui de la langue standardisée, valorisée par les institutions étatiques. Il peut mobiliser différentes variétés linguistiques en fonction de la situation sociale dans laquelle il se trouve, et en fonction de l'image qu'il veut donner de lui. Si les dialectes de la plupart des groupes linguistiques restent mutuellement compréhensibles, certains peuvent se définir par opposition à la langue normalisée, souvent pour des raisons identitaires. Par exemple, la survie ou la renaissance de certains patois en France, ou encore des codes comme le verlan, peuvent être expliquées en partie par de telles volontés de se démarquer, à travers une appartenance exclusive. Mis à part ces contre-exemples, la langue standardisée représente une force d'harmonisation qui, si elle ne les enraye pas, rapproche entre eux les différents dialectes, comme cela a été constaté dans de nombreux pays, au cours de leur histoire linguistique<sup>76</sup>.

Sur le plan culturel, le fait d'évoluer dans une société commune apparaît ainsi comme un facteur de nivellement partiel des valeurs, des pratiques et des représentations par ailleurs diversifiées, même si, paradoxalement, les différents groupes revendiquent (et manifestent) des différences symboliques dans le cadre de cette structure sociétale. Le groupe sociétal reste ainsi un niveau privilégié d'appartenance culturelle, du fait de l'influence exercée par ce groupe à travers ses institutions sur la culture des groupes qui le constituent (Chevrier, 2003 : 66). Par rapport à la majorité des études sur l'interculturel, la position défendue ici est inverse : l'appartenance nationale n'est pas considérée comme la source primaire d'homogénéité culturelle, corrompue par des incohérences internes, mais comme une source de références communes pour des individus culturellement hétérogènes qui se réclament de différents groupes au sein d'une société.

Puisqu'une société n'est qu'un groupe d'un autre ordre que les groupes qui la composent, il s'ensuit qu'une culture sociétale peut aussi faire partie d'une société de niveau supérieur, et subir les pressions institutionnelles de celle-ci. Une entreprise qui évolue dans le

<sup>74</sup> De la même façon, les groupes sociaux qui composent le groupe national influencent à leur tour la culture de celui-ci. La différence se trouve dans le rôle de régulateur joué par la culture sociétale qui intervient (à différents degrés) auprès de tous les groupes qui composent la société, à travers le contrôle exercé sur l'espace public par ses institutions.

<sup>75</sup> Ces groupes comprennent, par exemple, des variétés linguistiques régionales, ethniques, professionnelles, ou selon des distinctions comme la classe sociale, ou encore l'âge.

<sup>76</sup> D'un continuum plus ou moins ininterrompu de dialectes mutuellement compréhensibles, la consolidation des États-nations a contribué à créer en Europe (sauf exceptions) des frontières non seulement politiques mais linguistiques entre les pays, ou entre groupes au sein d'un pays, dans le cas de la Belgique, par exemple. Cette différenciation correspond non seulement à une concentration des interactions linguistiques au sein des groupements politiques, mais également à une volonté imposée par l'État et soutenue par les peuples, sur le plan identitaire, pour rendre plus « réelles » les frontières définies par les traités (Auer, Hinskens & Kerswill (éds.), 2005 ; Ollivier, 2007 : 84).

cadre juridique et social d'une société nationale, dont la majorité des salariés sont des ressortissants du pays, intègre généralement sans trop de difficulté cette superposition d'instances législatives, car les institutions de l'entreprise se conforment, dès leur création, aux exigences des institutions nationales. Or, dans le cadre d'une entreprise qui s'implante dans une société nationale étrangère, ou en ce qui concerne l'insertion des sociétés nationales dans la « société » européenne encadrée par l'Union, les institutions de la société de niveau inférieur sont susceptibles de présenter un décalage par rapport aux pressions institutionnelles exercées par la société de niveau supérieur<sup>77</sup>. En tant que porte-paroles institutionnels, les gouvernements (ou la direction de l'entreprise) doivent jouer le rôle de médiateurs entre les deux systèmes culturels. Dans le cas européen, le fait que les tensions entre les systèmes soient ressenties avant tout par un petit groupe de diplomates et d'hommes politiques, peut provoquer une remise en cause, voire un rejet populaire, des changements institutionnels entrepris au niveau de la politique nationale, pour accommoder ces tensions (*infra*, chapitre 4.1).

L'imbrication des structures sociétales soulève la question de la dépendance institutionnelle d'un groupe par rapport à une société, et permet de comprendre les stratégies de ceux qui jouent de ces multiples appartenances législatives. Tel le salarié qui défie une décision d'entreprise devant un tribunal national, ou à la cour européenne, la gouvernance à multiples niveaux (« *multi-level governance* ») européenne permet aux régionalistes de tenter de s'inscrire dans une structure sociétale moins défavorable à l'émancipation régionale que les institutions nationales.

Enfin, cette définition de la culture permet d'expliquer l'existence de « cultures transnationales » (des jeunes, des professionnels, etc) entre sociétés d'ordre national, en mettant en avant la position des groupes respectifs dans leur structure sociétale nationale. Cette position peut influencer la culture d'un groupe dans la mesure où elle préfigure ses rapports avec d'autres groupes, les perspectives d'ascension sociale de ses membres, leurs conditions matérielles de vie, etc., au même titre que l'exercice éventuelle d'une activité propre au groupe. Ainsi, si deux sociétés possèdent des structures sociétales semblables, cela peut augmenter les chances que des individus dans des groupes homologues dans les deux sociétés aient des traits culturels communs<sup>78</sup>. Le contact entre les membres de ces groupes respectifs sur le plan inter-sociétal (par exemple dans le cadre d'une instance supérieure) peut également servir à augmenter, dans certaines conditions, les ressemblances constatées<sup>79</sup>.

En ce qui concerne l'association étudiante européenne, AEGEE, la question sera posée de savoir dans quelle mesure la culture « étudiante » ou « jeune » transnationale européenne

---

<sup>77</sup> La problématique se complexifie encore pour l'Europe, où les institutions du niveau supérieur n'étaient pas préexistantes, mais résultent directement d'une négociation entre les représentants des institutions sociétales de niveau inférieur.

<sup>78</sup> Dans quelle mesure les lignes de clivage entre groupements sociétaux nommés « civilisations » correspondent-elles à des différences profondes dans la structure sociale ? Question pour la recherche trans-culturelle (« *cross-cultural studies* »).

<sup>79</sup> Le contact entre groupes homologues dans des sociétés différentes mène parfois à la création de nouveaux liens de solidarité. Cela est illustré, par exemple, par la mise en place d'actions de lobbying européen menées conjointement par des associations nationales de plusieurs pays (Dacheux, 2000).

fournit une sources de repères culturels communs pour ses membres, parallèlement aux règles de l'organisation associative et de leur identité européenne (*infra* chapitre 5.21 page 351). L'étude examinera la manière dont les membres d'AEGEE, dans leurs interactions, s'appuient, ou non, sur la culture propre à ce groupe (représentations, codes, rites, ...) mais également sur les multiples autres cultures partagées ou non par les individus concernés, afin d'établir la *prévisibilité* de tout un chacun et pour définir la relation intersubjective (*infra*, chapitre 2.2).

### **La métaphore du vêtement**

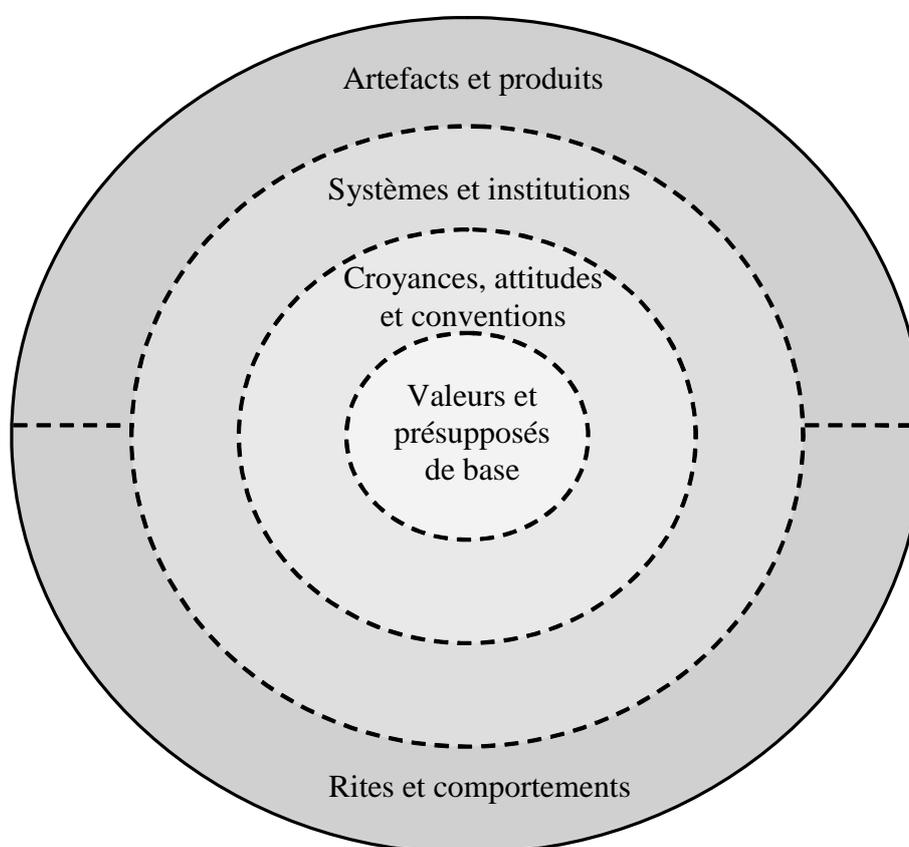
Dans une discussion du niveau d'analyse auquel le chercheur peut détecter l'existence d'universaux culturels, Smith et Bond distinguent les recherches comparatives qui tentent d'identifier des traits universels du comportement humain (par exemple le fait de porter des vêtements) et celles qui dressent des portraits des particularismes culturels (nationaux), dont l'attention pourrait porter sur les différences vestimentaires entre les cultures (Smith & Bond, 1998 : 94-6)<sup>80</sup>. L'exemple de ces auteurs peut être repris de façon intéressante en tant que métaphore susceptible d'éclairer la définition de la culture proposée ici. Le vêtement étant un marqueur important de la culture (ce qui justifie la métaphore), l'on peut constater que différents groupes sociaux ont tendance à s'habiller (légèrement) différemment. Le style vestimentaire privilégié par un groupe précis peut dépendre en partie de son environnement (facteurs climatiques), de son activité habituelle (vêtements adaptés aux pratiques du groupe) ou de son identité (dimension symbolique du vêtement). Les membres d'un même groupe varient dans leur style vestimentaire non seulement en fonction de la situation (contexte immédiat), mais de leurs autres groupes d'appartenance (style vestimentaire selon l'âge, le sexe, et le statut social de l'individu). Certains traits vestimentaires reconnus et valorisés par le groupe ne sont pas remarqués (ne sont pas signifiants) alors que d'autres semblent étranges aux membres d'autres groupes. Les différents groupes au sein d'une même société ont souvent tendance à partager des traits vestimentaires qui les différencient d'autres groupes sociétaires (parfois représentés socialement sous formes de stéréotypes vestimentaires), mais ces mêmes groupes prennent soin de se distinguer entre eux en imposant leur style vestimentaire propre et reconnaissable aux initiés. Certains traits se retrouvent au niveau de groupes homologues au sein de sociétés différentes. Chaque individu adopte et adapte son style vestimentaire en fonction de ses groupes d'appartenance, tout en ayant l'impression que son choix est « naturel » par rapport à sa définition de soi. Enfin, le même individu sélectionne des vêtements différents en fonction de ses impressions pressenties concernant la situation sociale, et l'identité qu'il veut revendiquer.

---

<sup>80</sup> Les auteurs remarquent que, plus utile encore que ces deux approches, serait la tentative intermédiaire de chercher une théorie apte à expliquer pourquoi on met tel ou tel type de vêtement dans tel ou tel endroit. Du point de vue de la culture en général, ils prônent la distinction entre sociétés individualistes et collectivistes (*infra*, page 64 *et seq.*).

## La structure de la culture

Cependant, la métaphore de la culture n'exprime pas la complexité de la culture, que, selon Jacques Demorgon, l'on ne peut ramener « à une énumération de traits culturels » (Demorgon, 1989 : 77)<sup>81</sup>. Demorgon s'inscrit ainsi dans une tradition de chercheurs qui, depuis les « *patterns* » observés par Ruth Benedict, prônent une conception systémique de la culture. Edward Hall propose une structure fondée sur le modèle linguistique, composée de « notes », de « séries » et de « schémas »<sup>82</sup>, dont les premières seraient les plus profondes, et les derniers les manifestations superficielles de la culture. L'idée d'un système en profondeur, dont les manifestations les plus visibles cachent les valeurs et les croyances souvent implicites, a été reprise dans la métaphore de l'iceberg<sup>83</sup>. La métaphore dite « de l'oignon » (Hofstede, 1991 : 9 ; Trompenaars et Hampden-Turner, 1993 : 23 ; Spencer-Oatey, 2000 : 5), suggère également une structure à multiples niveaux, dans laquelle la configuration de chaque niveau dépend du niveau inférieur :



**figure 2 : Manifestations de la culture à différents niveaux de profondeur<sup>84</sup>**

Dans la version de Spencer-Oatey, présentée ici, les traits culturels les plus superficiels et les plus facilement observables sont divisés entre les artefacts et les produits de la culture, et les rites et les comportements associés à ses membres. Ceux-ci sont motivés par les cercles

<sup>81</sup> Malgré certains attraits pédagogiques, cette métaphore, comme tout outil heuristique, comporte des limites évidentes au-delà desquelles elle ne fonctionne plus. Elle s'avère notamment inopératoire pour penser les interactions interculturelles en termes de co-construction de repères culturels communément attestés.

<sup>82</sup> Hall, 1984 : 121.

<sup>83</sup> Un modèle souvent cité, tiré de cette métaphore, a été présenté par Robert Kohls (1990).

<sup>84</sup> Spencer-Oatey, 2000 : 5 (notre traduction).

intérieurs (couches inférieures) du modèle, par les institutions et par les croyances, qui reposent sur le système axiologique du groupe. Si elle peut être critiquée pour la vision réifiée de la culture qu'elle semble véhiculer (*infra*, page 488 *et seq.*), une telle représentation structurale permet de comprendre la façon dont les cultures peuvent évoluer (*infra*, page 51), les différents niveaux de sens impliqués dans les interactions à plusieurs cultures (*infra*, chapitre 3.2), et l'apprentissage de différentes cultures par l'individu lors de sa socialisation dans divers groupes sociaux.

### **La culture au niveau individuel**

Si la culture est définie par rapport à un groupe social ou sociétal, elle se manifeste à travers les représentations et les actes de l'individu. Or, le rapport entre l'individu et les cultures qu'il rencontre au cours de sa socialisation, est complexe. Comment, en effet, réconcilier une vision de l'individu façonné par sa socialisation, qui tire ses valeurs propres et sa façon de réfléchir de sa « culture », et l'image d'un individu « multiculturel », marqué par des cultures plus ou moins compatibles, et capable de manifester, à différents moments, des comportements et des valeurs peu réconciliables, à l'image des « hooligans à col blanc »<sup>85</sup> ? L'individu a-t-il autant de « soi » que de groupes d'appartenance ? Anthony Giddens rejette cette hypothèse en faveur de l'idée d'un rapport complexe entre l'individu et les différentes identités *et cultures* qu'il peut mobiliser en fonction du contexte social<sup>86</sup>. Pour théoriser ce rapport, il faut distinguer, d'une part, le rôle de la culture au niveau de la cognition de l'individu (appelée ici « *structuration cognitive culturelle* »\*) et, d'autre part, l'utilisation que l'individu fait des cultures (ses « *cultures de socialisation* ») dans ses interactions sociales.

#### La « structuration cognitive culturelle » de l'individu

À un premier niveau d'analyse, la culture représente un système de savoirs socialement transmis qui permet à l'individu de faire l'économie de ses propres expériences et de profiter d'une compréhension du monde, et d'une maîtrise de certaines pratiques socialement avantageuses, élaborées par la collectivité. Ces savoirs sont associés à un groupe social précis. Or, si la culture de l'individu est le produit de tous ses groupes d'appartenance et de référence, l'influence de chaque groupe n'est ni égale, ni ressentie de la même façon à tout moment.

Du point de vue de la coexistence des cultures chez l'individu, la position défendue ici n'est pas de dire que l'individu possède, de façon permanente, une seule culture qui serait le produit de ses appartenances diverses (et encore moins la culture d'un seul groupe, bien qu'il y soit parfois réduit dans l'esprit d'autres individus dans l'interaction). Au contraire, lors de sa socialisation dans différents groupes, l'individu intériorise une partie plus ou moins importante de leur système de savoir culturel, dont l'influence sur ses propres représentations cognitives dépend du contexte social du moment et de la nature de la socialisation subie.

---

<sup>85</sup> Cf. *supra*, page 9.

<sup>86</sup> Giddens, 1991 : 190 ; cf. aussi *infra*, page 118.

Aux termes anthropologiques d'*enculturation*\* et d'*acculturation*\*, les psychologues sociaux et les interactionnistes préfèrent généralement la socialisation *primaire* et *secondaire*<sup>87</sup>. S'appuyant sur la notion de « groupe primaire » (Cooley, 1909<sup>88</sup>), Berger et Luckmann (1986) soulignent l'importance de cette distinction sur le plan cognitif. La socialisation primaire structure l'esprit et le caractère de l'enfant, qui intègre ainsi l'*habitus* social lié à sa position dans la structure sociale. La famille et l'école apparaissent, dans les sociétés industrialisées, comme des groupes privilégiés dans cette phase de structuration de « l'idéal de moi » du jeune individu. Celui-ci intègre profondément leurs valeurs et représentations (sociales, mais aussi cognitives et procédurales), conscientes mais surtout inconscientes, d'une façon qui n'est plus possible plus tard dans la vie. C'est en tant qu'enfant que l'individu apprend sa (ou ses) langue(s) « maternelle(s) », qu'il développe sa manière habituelle de réfléchir, de comprendre le monde extérieur et sa place en son sein, les rapports sociaux, etc. Ces savoirs sont en partie descriptifs mais également prescriptifs : ils dictent la façon dont chacun doit se comporter dans différentes situations, ce qui est bien et mal, les règles de la vie en société. La socialisation primaire est composée d'un double rapport de structuration : c'est son expérience qui structure l'homme d'abord, en l'incitant à intégrer les cultures de ses groupes d'appartenance, et ensuite, une fois qu'il les a intériorisées jusqu'à leurs schémas<sup>89</sup> profonds, c'est l'homme qui structure sa propre expérience en lui appliquant les schémas appris. Comme l'affirme Edward Hall :

*« L'expérience est une projection de l'homme sur l'univers extérieur, à mesure qu'il se détermine culturellement. » (1984 : 142)*

Lorsque, adulte, l'individu intègre de nouveaux groupes, il assimile leur culture par *comparaison* aux cultures de référence de la socialisation primaire. Il constate des écarts par rapport à ses propres normes intériorisées, et intègre ces écarts dans ses attentes et son comportement vis-à-vis du nouveau groupe. La profondeur de la socialisation secondaire reste très généralement considérablement moindre par rapport aux acquis de la première jeunesse (Scollon & Scollon, 2001 : 253). Cependant, pour Kim, toute acculturation (socialisation secondaire) implique un processus complémentaire de *dé*culturation : il faut *dés*apprendre certaines choses pour pouvoir en *ré*apprendre d'autres, que ce soit de façon temporaire ou permanente (Kim Y, 1995 : 176).

Dans le cadre de l'immigration, les tensions entre les cultures de socialisation primaire et secondaire, ou encore celles entre des cultures de socialisation primaires incohérentes (à la maison et à l'école), ont fait l'objet de l'œuvre en « psychologie culturelle » de Carmel Camilleri<sup>90</sup>. À travers les « stratégies identitaires » des immigrants, les chercheurs autour de Camilleri ont décrit la façon dont l'individu structure et fait sens de son identité culturelle complexe sur le plan cognitif. Dans un article de synthèse, Dasen et Ogay (Dasen & Ogay, 2000 : 55-80) identifient douze stratégies différentes que l'immigré dévalorisé est susceptible

<sup>87</sup> Ainsi, il s'agit non pas de deux processus distincts de structuration cognitive de l'individu, mais de deux formes ou phases d'un même processus.

<sup>88</sup> Cité dans Mattelart & Mattelart, 1995 : 16.

<sup>89</sup> « *patterns* » en anglais : le terme est emprunté à Ruth Benedict ainsi qu'à Hall (voir encadré)

<sup>90</sup> Voir par exemple : Camilleri et Cohen-Emerique, 1989, Camilleri et Vinsonneau, 1996, Camilleri, 1999, Costa-Lascoux, Hily et Vermès, 2000.

d'adopter pour gérer son estime de soi face à des jugements de valeur négatifs, et pour réduire la dissonance cognitive entre les systèmes culturels intériorisés. Ces stratégies vont du rejet de la nouvelle culture à son adoption exclusive (à la place de la culture de socialisation primaire, dans la mesure du possible sur le plan cognitif<sup>91</sup>), en passant par des « stratégies de cohérence complexe » qui privilégient certains traits aux dépens d'autres, en fonction de la situation.

La structuration de la culture suggérée par la figure 2 (page 44) permet de comprendre la différence qu'il peut y avoir sur le plan cognitif entre socialisation primaire et secondaire. De ce point de vue, la socialisation primaire dans les groupes d'appartenance initiaux correspond à l'apprentissage plus ou moins fidèle (et la mise en relation) des systèmes culturels respectifs de ces groupes. Puisque les cultures contribuent à former l'individu sur le plan cognitif, il les intègre jusqu'à leur niveau le plus profond, axiologique. En raison de la profondeur d'ancrage de ces cultures, souvent, l'individu ne peut échapper à l'emprise de leur ethnocentrisme : il n'y a pas de coupure sémiotique entre la réalité perçue et la culture qui structure la pensée<sup>92</sup>. La socialisation secondaire implique la prise en compte de nouvelles cultures, dans une transformation de déstructuration et de restructuration partielle des représentations, mais rarement l'intégration de leurs valeurs de base (premier niveau). Le degré de choix dont l'individu dispose quant aux groupes qu'il fréquente dans cette deuxième phase, est limité en grande partie par sa socialisation primaire (les significations intériorisées) et par la position qu'il revendique dans la société telle qu'il l'aperçoit (son « idéal de moi »). Les traits culturels des groupes de la socialisation secondaire sont filtrés et confrontés au système de valeurs déjà intégré par l'individu, bien que les groupes favorisés dépendent de sa posture\* par rapport aux groupes de socialisation primaire : l'adolescent rebelle peut chercher à s'en démarquer, par exemple. Même si les « crises identitaires » (dont la « crise de l'adolescence » – Dubar, 2000) représentent des occasions pour l'individu d'adopter de nouvelles valeurs culturelles, la plupart des cultures de socialisation secondaire restent généralement compatibles avec les valeurs de base des cultures intériorisées lors de la socialisation primaire. L'individu « fait sens » des traits culturels superficiels par rapport au système de valeurs déjà intériorisé. Les cultures impliquées dans la socialisation secondaire comprennent celles de groupes dont l'individu n'est pas membre. Ainsi, l'enseignant du supérieur, ancien étudiant qui côtoie quotidiennement des étudiants, se forge-t-il une représentation de leur « culture », afin de prévoir leurs comportements et anticiper leurs réactions par rapport à sa pédagogie. Cependant, cette culture, attribuée à autrui, n'affecte que peu son propre système de valeurs intériorisées.

---

<sup>91</sup> Goffman doute de la capacité d'un individu à se défaire de sa socialisation primaire, pour se resocialiser dans un autre groupe (Goffman, 1961), alors qu'Atalas (cité par Smith et Bond, 1998 : 273) semble avoir identifié de telles occurrences.

<sup>92</sup> Dans le cas de la socialisation primaire, on peut postuler que, dans la mesure où l'enfant n'a pas conscience que ce qu'il apprend est propre à un groupe, la représentation de la culture comme étant propre à un groupe ne vient que plus tard, lorsqu'il adopte un regard décentré par rapport à ses cultures de socialisation primaire. Puisque la décentration n'est jamais complète, cette représentation de ses cultures de socialisation primaire reste partielle. L'adoption d'un regard « extérieur » sur ces cultures peut intervenir plus tôt dans le cas d'un enfant dont les cultures de socialisation primaire sont en conflit ou incohérentes, ce qui l'amène à adopter, dès le plus jeune âge, des « stratégies identitaires » pour aménager ces différences culturelles.

De cette manière, les nouvelles valeurs et représentations que l'individu adopte plus tard dans la vie ne sont plus écrites sur table rase, mais contribuent à reconfigurer une trame existante, et persistante. La « structuration cognitive culturelle » de l'individu évolue ainsi, lentement et au fil des crises identitaires, tout au long de sa vie. L'évolution ne constitue pourtant pas une rupture définitive par rapport aux états précédents : en dehors des crises, les influences de la socialisation primaire sont susceptibles de se manifester de nouveau à « l'âge mûr » (tels les comportements parentaux que l'on a observés, rejetés à l'adolescence, et finalement reproduits malgré soi en tant que parent).

Le rapprochement entre la « structuration cognitive culturelle » et la notion parfois évoquée de « culture individuelle » est à proscrire, pour deux raisons. D'abord, la culture est nécessairement un phénomène collectif, comme cela a été précisé, le fait de parler d'une culture propre à un individu n'a pas de sens. Ensuite, la structuration cognitive culturelle ne renvoie ni à un système de savoirs qui correspond à une culture particulière, ni à une combinaison fixe de différents systèmes. Au contraire, elle doit être comprise comme un ensemble d'*habitudes* cognitives valorisées qui relèvent de la routine, habitudes qui déterminent la façon dont un individu a tendance, dans un contexte neutre, à traiter une information. Elle est liée à l'*identité narrative* de l'individu (*infra*, page 78) ou au « je » de Mead : du point de vue identitaire, l'individu se voit comme tel ou tel type de personne, qui applique tels ou tels principes dans sa vie, qui a l'habitude de se comporter de telle ou telle manière dans telle ou telle situation, de fréquenter tels ou tels groupes, etc. La structuration cognitive culturelle prédispose l'individu, selon le contexte, à un style de pensée, à une vision du monde, et à des valeurs éthiques et esthétiques, etc. Ses habitudes dans ce domaine font l'objet d'un ancrage affectif fort<sup>93</sup> : s'il est obligé d'en dévier, il peut se sentir mal à l'aise ou désarçonné s'il est obligé, pour une raison quelconque, de « changer ses habitudes ». Or, comme Claude Dubar le souligne (Dubar, 2000), l'individu est amené à réécrire son « identité narrative » tout au long de sa vie, notamment en période de crise identitaire. Il s'ensuit que cette identité peut se trouver plus ou moins en accord avec sa « structuration cognitive culturelle », et que celle-ci peut subir des transformations rapides ou progressives, permanentes ou temporaires<sup>94</sup>.

### L'individu et ses cultures de socialisation

En tant que modèle comportemental, la « structuration cognitive culturelle » peut conforter l'individu dans un récit de vie déterministe, ou aider le chercheur à proposer une explication cognitive d'un choix fait par cet individu, d'une méthode ou d'une solution plutôt

<sup>93</sup> Cet ancrage affectif des pratiques et des représentations culturellement déterminées semble être lié à l'évitement de dissonance cognitive (la cohérence par rapport aux structures cognitives établies) et à l'estime de soi (la valorisation de soi-même, grâce à la valorisation de la culture associée à ses groupes d'appartenance). Sur ce dernier point, voir la discussion de la « théorie de catégorisation sociale » de Tajfel (*infra*, chapitre 2.33)

<sup>94</sup> L'illusion du caractère permanent de la « structuration culturelle » de l'individu joue le rôle de *présupposé pragmatique* (Ferry, 1994, t.1) dans les relations interpersonnelles. En cherchant à découvrir « la personne derrière le masque » du rôle social, les individus pensent accéder à des bases de prévisibilité plus stables. Par conséquent, ils ont parfois tendance à rejeter des signes de changement au niveau de la structuration culturelle d'un individu, préférant attribuer des comportements « hors caractère » à des « passages à vide » ou autres « déprimes ».

que d'une autre. Il s'avère nettement moins utile pour comprendre les comportements divers des individus dans différents contextes d'interaction sociale, puisqu'il ne permet pas de prendre en compte les identités culturelles activées selon les circonstances. Pour l'acteur social, la culture n'est pas une simple programmation cognitive (« *software of the mind* ») comme le suggère Hofstede (1991), elle joue également un rôle symbolique (identitaire) essentiel dans l'échange. Revendiquer une culture consiste à affirmer une appartenance sociale, souvent forte de connotations affectives. Cette dimension peut se révéler beaucoup plus déterminante pour les rapports sociaux que la dimension cognitive de la culture. Pour un groupe de touristes en voyage organisé, par exemple, l'évocation de souvenirs vieux de quelques jours ou de quelques heures, le partage de plaisanteries récurrentes provenant de leur expérience commune et s'inscrivant dans la culture naissante du groupe, sont très importants du point de vue relationnel et symbolique, pour entretenir le lien social. De même, le respect des règles informelles de tutoiement négociées au sein du groupe favorise, par exemple, la reconnaissance mutuelle sur le plan intersubjectif. D'une manière générale, la capacité et la volonté de l'individu à intégrer et à reproduire dans son comportement ces marqueurs d'appartenance au groupe, indépendamment de sa structuration cognitive culturelle préexistante, dépassent largement cette dernière dans l'impact qu'elles ont sur l'interaction. Fonder une analyse interactionnelle uniquement sur la structuration cognitive culturelle de l'individu (ou, plus encore, réduire celui-ci à sa seule appartenance nationale) n'a de sens que dans la mesure où cette structuration l'empêche de percevoir ou d'intégrer les marqueurs culturels du groupe. Les conséquences de la structuration cognitive culturelle sur le comportement de l'individu seront discutées dans la deuxième partie de ce chapitre (page 58 *et seq.*)

L'impact des cultures de socialisation sur le comportement interactionnel est ainsi autant symbolique que cognitif. Lorsqu'il revendique une identité de groupe, l'individu revendique également, de manière implicite (à moins de chercher à s'en dissocier explicitement), son adhésion à la culture perçue de ce groupe. Le savoir culturel du groupe (représentations sociales ou cognitives, valeurs, normes de comportement, ...), tel que les différents partis se le représentent, devient ainsi un cadre de référence symbolique potentiel pour prévoir et comprendre l'activité sociale de l'individu. Au fil de ses expériences sociales, l'individu développe une représentation plus ou moins détaillée des traits culturels associés à différents groupes, résultant du fait de son expérience directe en tant que membre ou non membre, ou des représentations sociales qu'il rencontre à l'égard d'autres groupes. Les représentations des cultures qu'il attribue à ses interlocuteurs, constituent une grille interprétative préfigurée, dont l'individu peut se servir pour anticiper ou décoder leurs comportements, ou pour anticiper l'impact de sa propre ligne de conduite et actes symboliques envisagés.

Dans certains cas, à l'image des stigmatisés de Goffman, l'individu peut se servir de ses identités culturelles (revendiquées ou imposées par autrui) en tant que ressources dans l'interaction pour justifier les actes ou exploiter les attentes d'autrui. Selon la « *stratégie de maximisation des avantages* » décrite par Camilleri, les immigrants ont tendance à puiser dans les cultures associées à leur pays d'origine et à leur pays d'accueil, de manière à privilégier

(consciemment ou non) les valeurs ou les pratiques qui se révèlent symboliquement ou matériellement les plus avantageuses pour eux, selon le contexte. Or, une telle instrumentalisation des identités culturelles, suggérée également dans les stratégies de figuration\* goffmaniennes (Goffman, 1992 : 15<sup>95</sup>), suppose un degré particulièrement élevé de conscientisation des pratiques communicationnelles. À l'inverse, d'après certains travaux sur l'inférence conversationnelle (Levinson, 1995), les actes ordinaires de l'individu se manifestent généralement sous la forme de réflexes cognitifs semi-automatiques inspirés par sa définition pragmatique de soi (il se comporte en fonction de « *qui il est* », et de ce que « *ce genre de personne fait normalement* » dans la situation<sup>96</sup>). Concrètement, il semble raisonnable de conclure que le comportement individuel oscille ainsi entre des actes semi-automatiques, liés à une définition de soi dans une situation sociale particulière, et des actes davantage calculés, de manière réflexive, par rapport à des objectifs visés par l'individu (*infra*).

En tant que sujet dans l'interaction, l'individu doit également prendre en compte l'« *accountability* » de ses actes symboliques par rapport à autrui. Pris dans la dynamique relationnelle de la situation, sa définition de « qui il est » ne reflète pas nécessairement celle associée à son identité narrative, ou sa structuration cognitive culturelle. Peu sensible aux incohérences comportementales d'une situation à une autre, l'individu réinterprète, de façon dynamique, ses différentes cultures d'appartenance pour « faire sens » (et justifier si nécessaire) de son comportement à tout moment. Si un comportement semble s'imposer comme une évidence, la combinaison inconsciemment invoquée de valeurs reste liée à la situation et aux identités activées. Des actes qui semblent aller de soi<sup>97</sup> pour l'individu dans une situation ne vont plus de soi dans une autre, lorsque la performance de l'individu se trouve plus directement influencée par une autre dynamique identitaire (Lahire, 2001 : 60-62). Le hooligan réévalue ses actes du samedi soir, lorsque la police lui rend visite sur son lieu de travail, le lundi matin.

Pour résumer, la culture intervient de plusieurs façons dans le comportement social de l'individu. La socialisation primaire, et à un moindre degré secondaire, influence le fonctionnement cognitif de l'individu, et sa définition de soi dans l'absolu. Elle est également liée à son choix de groupes d'appartenance, par rapport à son « idéal de moi ». Or, si l'individu est influencé par ce « fond » culturellement structuré dans son comportement social, celui-ci apparaît comme le résultat d'un mode de fonctionnement plus ou moins automatisé, qui prend avant tout comme cadre de référence les identités culturelles attribuées à l'individu et définies dans le contexte par l'ensemble des acteurs. Au niveau de l'individu, la

---

<sup>95</sup> « Par figuration (« face-work ») j'entends désigner tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même) » (traduction : Éditions de Minuit, 1974).

<sup>96</sup> Scollon & Scollon, 2001 : 269 : « *We act as we do, not because we want to accomplish X, Y, or Z, but because we are the sort of person who normally does that sort of thing.* »

<sup>97</sup> « *Taken for granted* » diraient les ethnométhodologues. Bruno Ollivier (2007b : 21-4) s'appuie sur les travaux de William Labov, en sociolinguistique, afin de souligner le caractère contextuel des comportements linguistiques, ainsi que leurs dimensions normative et symbolique, du point de vue des membres des groupes sociolinguistiques en question. Ce raisonnement est appliqué ici aux comportements culturellement préfigurés en général.

culture apparaît ainsi intimement liée à l'identité, c'est celle-ci, autant que son habitus culturel, qui détermine le comportement social.

### L'évolution de la culture

La discussion, portant sur les manifestations des cultures chez l'individu, a permis de souligner l'importance de l'interaction sociale dans la définition des traits culturels revendiqués intersubjectivement. Retranscrit au niveau du groupe, ce fonctionnement permet de comprendre la rapidité à laquelle la culture d'un groupe peut évoluer. L'évolution d'une culture se matérialise à travers les interactions sociales intra- et inter-groupes. Le hasard des interactions peut engendrer l'émergence de nouveaux traits, d'autres peuvent disparaître, devenus incompatibles avec de nouvelles conditions matérielles (technologiques ou sociétales, par exemple), alors que d'autres encore peuvent être (dés)investis symboliquement, pour être considérés comme plus ou moins importants par les membres du groupe. Si une culture se structure en plusieurs couches (figure 2), il s'ensuit que les évolutions sont susceptibles de concerner prioritairement les traits du niveau le plus superficiel, et que l'évolution de ces traits est d'autant plus facilement acceptée qu'elle implique une reconfiguration et non une remise en cause fondamentale des valeurs axiologiques de la culture. En dehors de périodes de crise<sup>98</sup>, l'évolution des valeurs axiologiques sera plus lente que celle des traits superficiels. Elle dépendra de plusieurs évolutions successives des « couches extérieures », de façon à respecter la cohérence continue du système de savoir culturel.

Contrairement à ce qu'ont pu croire certains anthropologues, selon Denys Cuche (1997 : 21), la culture :

*« n'est pas un système clos ni une tradition à conserver, mais une construction sociale en constant renouvellement et dont une des fonctions est de garder constamment les frontières d'une collectivité particulière ».*

Comme le souligne Barth (*supra*, page 32), cette évolution peut être encouragée par le contact inter-groupes, marquée notamment par des rivalités matérielles et symboliques<sup>99</sup>. L'évolution culturelle occasionnée par ce phénomène est due à la conscientisation et à la symbolisation de certains traits culturels différenciateurs souvent (ré)inventés<sup>100</sup>, et manifestes dans le comportement des membres du groupe.

Or, nonobstant les tensions identitaires entre les groupes au sein d'une société, le contact quotidien peut, dans certaines conditions, mener à un rapprochement (Kuper, 2001) entre les pratiques, les valeurs, et l'idéologie des groupes, rapprochement favorisé par les

<sup>98</sup> De telles périodes de crise pourraient être le renversement d'un régime politique, sur le plan sociétal d'un État, la fusion de deux entreprises, ou la découverte, au sein d'un couple, de l'infidélité de l'un ou l'autre des partis. L'effet durable des changements provoqués par de telles crises dépendra en grande partie de facteurs situationnels subséquents.

<sup>99</sup> Sur les facteurs psychologiques liés à l'estime de soi : cf. les travaux de l'École de Bristol sur les relations inter-groupes *infra* chapitre 2.33.

<sup>100</sup> S'appuyant sur les travaux d'Eric Hobsbawm, Cuche souligne que l'illusion de la permanence de la culture est entretenue par la réactualisation ou la création de toutes pièces de traits culturels présentés comme « traditionnels » (Cuche, 1997 : 27). Jean-François Bayart donne d'autres exemples de cette pratique (Bayart, 1996 : 50-1), qui n'est pas sans rappeler la célèbre définition de la nation de Renan (*infra* chapitre 4.1).

appartenances croisées de certains membres, et les pressions conformistes des institutions sociétales (*supra*, page 40). Dans sa forme la plus simple, l'évolution culturelle liée au contact entre les groupes s'apparente ainsi à une dialectique entre l'harmonisation (inconsciente) et la différenciation (consciente) des valeurs. D'un point de vue pragmatique, les influences culturelles exercées par les groupes sociaux les uns sur les autres doivent être liées à un contexte de réception, susceptible de complexifier les processus observés. Sur ce point, le parallèle peut être dressé avec une autre source d'évolution culturelle : le contact des membres d'un groupe avec des produits culturels étrangers.

Les travaux des anthropologues « post-modernes » de la mondialisation (Arjun Appadurai, Jonathan Friedman, Ulf Hannerz et Daniel Miller, cités par Rico Lie<sup>101</sup>), mettent en avant la fonction médiatrice du système de savoir culturel dans les « emprunts » d'artefacts culturels. Ils insistent sur la réappropriation des artefacts par le groupe, qui leur accorde une signification par rapport à ses propres références culturelles. La signification accordée peut être influencée par la représentation sociale de la culture d'origine de l'artefact, par exemple<sup>102</sup>. Ainsi, le phénomène est beaucoup plus complexe que ne le craignaient les premiers critiques de la mondialisation dont Claude Lévi-Strauss (1958) : le transfert pur et simple de valeurs idéologiques d'une culture à une autre reste extrêmement rare. Au contraire, le contact avec un artefact étranger peut aboutir tout aussi bien à la différenciation culturelle (et non seulement identitaire<sup>103</sup>) qu'à un éventuel rapprochement voire à un nivellement des valeurs.

### **La culture comme structuration des sémiosphères**

Pour mieux appréhender les rapports dialogiques qui existent entre les cultures, structurées à la fois verticalement et horizontalement dans une société, la notion de « sémiosphère » semble particulièrement pertinente. Développé par la « sémiotique culturelle » de Lotman (1999), ce concept souligne la continuité de l'espace sémiotique associée à une culture, dans lequel s'inscrivent les différents langages ou autres artefacts culturels. Lorsque les membres d'une même nationalité communiquent, ils se réfèrent communément à la sémiosphère pour « traduire » ou décoder les propos des uns et des autres en fonction de leur place à l'intérieur de la culture<sup>104</sup>. Lotman souligne la manière dont la culture s'appuie sur ce dispositif matériel et immatériel de signification pour se structurer et

<sup>101</sup> Lie, 2003 : 172-3.

<sup>102</sup> Les publicitaires qui vendent des produits étrangers en jouant sur leur origine nationale exploitent ce phénomène, promettant au buveur de café italien qu'il connaîtra des aventures passionnelles, ou à l'amateur de thé anglais que leur produit le fera accéder à un certain raffinement teinté d'excentricité, par exemple.

<sup>103</sup> À ce propos, Jean-François Bayart remarque qu'il : « *est clair pour les anthropologues et les spécialistes des relations internationales que la réinvention de la différence, inhérente à la globalisation, s'effectue en partie à l'échelle des sociétés locales et se traduit par l'exacerbation de particularismes identitaires.* » (Bayart, 1996 : 24) Pour l'auteur, ces tensions identitaires et le culturalisme qui les accompagne souvent, contribuent paradoxalement à faciliter la transmission des valeurs et pratiques culturelles communes. Le mythe de l'intégrité culturelle et la volonté de moderniser la nation pour la rendre plus performante ont ainsi encouragé l'adoption massive d'idéologies capitalistes ou d'innovations techniques, malgré des discours fondés sur la différence (1996 : 53).

<sup>104</sup> Rappelons que pour Lotman, la notion de culture est liée à une tradition intellectuelle nationale. À chaque culture (nationale) correspond une sémiosphère composée de différents « langages » génériques exprimés dans une langue naturelle (1999 : 13-20).

pour faire sens : « *la sémiosphère est le résultat aussi bien que la condition du développement de la culture* » (Lotman, 1999 : 11).

Andrea Semprini (2003) reprend et développe le concept de Lotman dans le contexte postmoderne de la « société de flux ». En l'appliquant à une définition anthropologique de la culture, le chercheur multiplie les sémiosphères correspondant à différents secteurs d'expérience, par rapport auxquelles chaque culture (groupale) s'oriente différemment. Imbriquées les unes dans les autres et reliées par les discours au niveau sociétal (médiatiques, institutionnels ou autres), les sémiosphères représentent des dépositaires d'éléments signifiants auxquels les individus font appel, en fonction de leurs groupes d'appartenance, pour faire sens de leur expérience<sup>105</sup>. En insistant sur la complexité de la structuration des sémiosphères à l'intérieur d'une société donnée, Semprini ouvre la voie à une définition de la culture qui se situe au niveau du groupe social. Chaque groupe se situe différemment par rapport au « flux » sémiotique de la société. Certains groupes peuvent se rapprocher d'autres, en partageant une même orientation aux sémiosphères à certains égards, tout en étant opposés par ailleurs.

L'association AEGEE, par exemple, dont les membres, étudiants pour la plupart, sont âgés entre 18 et 35 ans, implique un certain nombre de traits culturels communs avec des groupes qui peuvent être qualifiés de « jeunes » et d'« étudiants ». Il s'ensuit que ces trois groupes (dont la définition reste ici très imprécise) sont susceptibles d'adopter des approches similaires à des secteurs de l'expérience tels que la sexualité, la sociabilité, etc. Par ailleurs, l'appartenance à ces différents groupes, ainsi que leur structuration à l'intérieur d'une société, peut signifier des attitudes bien plus hétérogènes. L'attitude de ces jeunes qui sont également étudiants envers l'enseignement supérieur, par exemple, ne peut pas être généralisée à l'ensemble de cette catégorie sociale. AEGEE regroupe une élite sociale majoritairement étudiante pour laquelle l'enseignement supérieur est susceptible d'occuper une place à peu près analogue à celle que lui accordent les étudiants européens en général. Or, l'association se démarque, bien sûr, de la catégorie plus large des étudiants au niveau de son orientation envers la sémiosphère « Europe ». La mise en évidence des rapports dialogiques entre les ensembles de référents significatifs (sémiosphères) et entre les différents groupes au sein d'une société multiculturelle permet ainsi d'enrichir la vision globale du chercheur sur les rapports sociaux inter-groupes et sur la production de sens qu'ils engendrent (*infra*, chapitre 3.2).

\*

Au-delà des différentes évolutions culturelles possibles, l'objectif de cette définition longuement commentée de la culture a été de souligner la nature dynamique du fonctionnement de ce concept dans les interactions sociales. La culture joue un double rôle dans les interactions, à la fois cognitif, à travers la structuration du comportement individuel

---

<sup>105</sup> Semprini prend soin de distinguer la sémiosphère du « monde possible » (*infra*, page 213), la première étant un ensemble de matériaux de construction à partir duquel les individus, ou les médias, façonnent le deuxième (2003 : 191-2).

et des rapports sociaux, et symbolique, en tant que cadre de référence associé à une identité de groupe. La définition proposée ne réduit pas l'individu à son appartenance à un groupe particulier et à une « culture » fixe, mais met l'accent sur l'importance de la prise en compte de l'influence possible de plusieurs cultures dans l'interaction. Les cultures existent à tout niveau de la vie en société. Le groupe sociétal (par exemple le groupe national), correspond à un niveau privilégié de culture, car la société influence, par ses institutions et sa structure, la culture des groupes sociaux qui la composent. Les cultures nationales peuvent s'opposer sur plusieurs dimensions, notamment si elles évoluent dans des structures sociétales très différentes. C'est pour cette raison que de nombreuses études de la communication interculturelle se limitent à la prise en considération de la culture nationale, tout en reconnaissant l'insuffisance de ce seul niveau pour comprendre les comportements interactionnels. Dans des sociétés moins éloignées, et selon les conditions de l'interaction, les individus peuvent trouver d'autres points d'appui communicationnels que la culture nationale, à travers l'appartenance à des groupes dont la culture (du fait de la similitude entre structures sociétales) constitue une source de prévisibilité et de valorisation mutuelle. C'est ce type de rapport qui sera examiné dans le cadre de l'association AEGEE. De ce point de vue, le lien entre culture et identité apparaît comme primordial. Ce lien sera interrogé tout au long de la thèse, qui se penchera plus directement sur la notion d'identité au deuxième chapitre. Auparavant, des travaux existants sur la communication interculturelle et « *cross-cultural* » seront réexaminés à la lumière de la définition de la culture présentée ci-dessus, afin de mieux comprendre l'influence des cultures sur les comportements interactionnels des individus.

## 1.2. Cognition culturellement préfigurée et comportement interactionnel

*« Si les concepts de la culture (comme ceux de la connaissance) sont abstraits, ils s'avèrent, en fait, être intimement liés à la personnalité profonde. Ils touchent à des préoccupations si intimes que les gens les rejettent souvent alors même qu'ils commencent à en saisir les implications. Accepter pleinement la réalité de la culture aurait des conséquences révolutionnaires ».*

(Edward T. Hall, 1984 : 211)

De nombreux travaux sur la communication interculturelle, notamment d'un point de vue comparatif (« *cross-cultural* »), se sont focalisés sur les différences entre cultures (nationales) en tant que systèmes de communication (Hofstede, 1991 ; Gudykunst & Kim, 1992 ; Trompenaars, 1993 ; Gudykunst, 1998 ; Smith & Bond, 1998 ; Scollon & Scollon, 2001). Ces travaux mettent en avant les difficultés que peuvent rencontrer les individus lorsqu'ils essaient de communiquer au-delà des « frontières » culturelles. Ainsi, même en occultant momentanément les variables identitaires (*infra*, chapitre 2), et en supposant une volonté de la part de tous de s'entendre, un certain nombre d'obstacles semblent réduire le

potentiel d'intercompréhension entre étrangers<sup>106</sup>. Ces obstacles relèvent de la fonction structurante de la culture sur le plan cognitif et de ses manifestations au niveau des interactions. Bien que la structuration cognitive de l'individu par ses cultures de socialisation primaire soit moins stable et moins permanente (*infra*, page 48) que ne le suggèrent parfois les travaux de la communication « *cross-cultural* », les groupes de socialisation primaires et secondaires influencent fortement le comportement communicationnel des acteurs en interaction. L'objectif de cette deuxième partie du chapitre est d'identifier, en s'appuyant sur différents travaux de recherche, les diverses sources d'incompréhension imputables à la structuration cognitive culturelle de l'individu, et susceptibles de se manifester lors d'interactions multiculturelles. Une définition de la culture qui situe ce processus au niveau du groupe social peut être utilisée pour réévaluer certaines analyses des différences culturelles qui ont été effectuées au seul niveau d'appartenance nationale, et à critiquer leur application à des interactions interpersonnelles<sup>107</sup>. La prise en compte d'autres appartenances culturelles permet d'enrichir ces analyses, même si la culture sociétale nationale reste un niveau d'analyse pertinent, dans la mesure où elle contribue souvent à former l'ensemble des cultures des groupes de socialisation primaires de l'individu (*supra*, page 40). Cette section s'appuie en grande partie sur des recherches macrosociales qui associent un fonctionnement cognitif ou social particulier aux différentes cultures nationales. En cela, ils sont représentatifs de la grande majorité des travaux, d'ordre comparatif, qui se réclament de la « communication interculturelle ». Alors que cette thèse rejette catégoriquement l'idée qu'il est possible de prévoir un comportement individuel en fonction de la seule appartenance nationale de l'individu, ces travaux permettent d'illustrer les types de différences qui peuvent exister au niveau des comportements interactionnels préfigurés au sein de sociétés différentes.

## 1.21. Les codes et les modes : la communication poly-sensorielle et multimodale

### **La communication multimodale et la maîtrise des codes**

Les chercheurs de l'École de Palo Alto ont souligné l'existence de différents modes de communication, chacun codifié en fonction du groupe social. Dans son livre, *Vers la compétence de communication*, Dell Hymes (1984) prône une vision holistique de la

---

<sup>106</sup> L'utilisation du substantif « étranger » recouvre, ici, aussi bien le ressortissant d'un autre pays que l'inconnu dont l'individu se doute qu'il appartient à d'autres groupes sociaux que lui. Cette définition large du terme permet la prise en compte de divers degrés d'altérité, et souligne de nouveau la continuité entre communication interculturelle et communication ordinaire. De telles définitions ont été adoptées par Georg Simmel (1979) : « *Der Fremde* » (le terme allemand, comme le terme français, recouvre les deux acceptions) ; et par Gudykunst et Kim (1992) lorsqu'ils emploient le terme anglais de « *stranger* ». L'anglais fait habituellement la distinction entre celui qui est inconnu, le « *stranger* », et celui qui vient d'un autre pays (et qui peut ou non être inconnu de surcroît), le « *foreigner* ». Gudykunst et Kim choisissent le premier terme pour souligner que, du point de vue interactionnel, les processus liés à l'imprévisibilité (« uncertainty ») et à l'anxiété (« anxiety ») sont les mêmes lorsqu'on rencontre quelqu'un d'un autre groupe social, que ce groupe soit ou non un groupe national.

<sup>107</sup> La plupart des auteurs cités mettent en garde le lecteur contre une telle application (micro) de leurs analyses comparatives (macro) entre cultures nationales. Cela dit, à l'image de Smith & Bond (1998 : 60-1), ils se voient contraints de rapporter des travaux qui ne tiennent pas suffisamment compte de cette distinction de niveaux d'analyse. Les principaux travaux dans ce domaine sont cités dans l'Annexe II.

communication interpersonnelle. Il met en avant l'importance du savoir sociolinguistique et des formes extralinguistiques et non-linguistiques associées à une langue :

« [...] quand nous considérons des individus comme capables de participer à la vie sociale en tant qu'utilisateurs d'une langue, nous devons, en réalité, analyser leur aptitude à intégrer l'utilisation du langage à d'autres modes de communication, tels la gestualité, la mimique, les grognements, etc. » (1984 : 128)

À partir de l'analyse linguistique, quatre types de modes ont été identifiés : le *linguistique* (la langue à travers ses unités phonologiques, lexiques et syntaxiques reconnues) ; le *métalinguistique* (l'intonation, le débit, l'intensité vocale, la hauteur de la voix et l'accentuation phrastique, ...) <sup>108</sup> ; l'*extralinguistique* (les « grognements » de Hymes, ou tout autre signe provenant de la voie orale et non pris en compte dans les grammaires linguistiques <sup>109</sup>) ; et le *non-linguistique*. Le non-linguistique reste, en général, « la dimension cachée » de la communication interculturelle (Hall, 1971). Alors que le célèbre ouvrage d'Edward Hall focalise tout particulièrement sur la proxémique, le mode non-linguistique regroupe également les codes kinésique, postural, olfactif <sup>110</sup>, haptique, oculésique et les autres expressions mimo-faciales.

Si le recours à ces modes de communication pourrait être cité comme un universel du comportement humain, les comportements codifiés associés à chaque mode diffèrent considérablement d'une culture à une autre, à la fois dans leur contenu, et dans les circonstances sociales de leur utilisation. Un grand nombre de travaux en psychologie transculturelle (passés en revue par Smith & Bond, 1998 : 74-80) suggèrent qu'il existe des universaux transculturels de codification des émotions dans les expressions faciales, et notamment six émotions que les individus réussissent systématiquement à décoder à partir de photographies : le plaisir, la tristesse, la colère, le dégoût, la surprise et la peur. Smith et Bond identifient quelques faiblesses méthodologiques de ces études, mais soulignent avant tout la distinction qu'il convient de faire entre, d'une part, la manifestation physiologique des émotions universellement ressenties à travers des expressions faciales et, d'autre part, les différentes circonstances sociales d'activation d'une émotion, et les normes culturelles qui gouvernent l'affichage des émotions en public (Freisen, 1972) <sup>111</sup>.

<sup>108</sup> L'enseignement scolaire des « langues vivantes » se limite souvent aux modes linguistique et métalinguistique, alors qu'un apprentissage de la compétence de communication nécessiterait également une prise en compte des autres modes (Frame, 2006).

<sup>109</sup> Comme le remarque Peter Ladefoged, (1993 : 135), la langue zouloue comporte dans son système phonologique (*linguistique*) des clics (codés dans l'alphabet phonétique international), alors que le même bruit produit par un anglophone s'apparenterait à un signe *extra-linguistique* de désapprobation.

<sup>110</sup> Si la dimension olfactive est reconnue comme importante dans la communication interpersonnelle (Lardellier, 2003b), Smith et Bond (1998 : 145) notent que relativement peu d'études l'ont abordée du point de vue culturel. Pourtant, les odeurs socialement acceptables ou valorisées, et les situations dans lesquelles il convient d'entrer en contact olfactif avec l'Autre sont culturellement déterminées. Certains groupes apparaissent comme étant plus sensibles aux odeurs corporelles, par exemple, que d'autres (1998 : 145-6). Les (mauvaises) odeurs, liées aux représentations de la propreté, sont fréquemment associées aux stéréotypes nationaux (Auger, 2007), ce qui pourrait augmenter la sensibilité de certains individus à ce mode de communication pour les rencontres interculturelles.

<sup>111</sup> Cité par Smith & Bond (1998 : 77).

La maîtrise des codes implique la maîtrise à la fois de la production des signes et du savoir socioculturel qui entoure leur utilisation. Jacques Cosnier souligne la complexité mimo-gestuelle de la « *danse des interlocuteurs* » (1998 : 144) observable lorsque l'énonciateur et son partenaire accompagnent la parole de gestes complémentaires à ce qui est dit. L'importance des codes extralinguistiques semble reposer autant sur le syncrétisme qu'ils présentent par rapport à un contenu langagier que sur leur signification même. Le système analogique associé à une langue étrangère peut parfois sembler en partie transparent (du point de vue de la kinésique, il convient de distinguer entre les gestes déictiques, spatiographiques, et purement arbitraires), mais la communication linguistique *stricto sensu* reste nécessaire pour transmettre des notions abstraites. Ray et Suzanne Scollon dénoncent un calcul attribué (à tort, écrivent-ils<sup>112</sup>) à Ray Birdwhistell<sup>113</sup>, selon lequel deux personnes d'une sphère culturelle identique communiqueraient de façon non-verbale à hauteur de 65%. Une telle affirmation, bien qu'elle puisse s'inscrire dans l'esprit de l'approche holistique paloaltiste, reposerait sur une computation presque impossible à effectuer (faudrait-il mesurer le nombre de signes transmis, leur importance, l'énergie dépensée dans leur production, ... ?). Le résultat du calcul dépendrait également d'autres variables, telles la nature de la conversation, de la situation sociale, etc. En pratique, la communication multimodale apparaît comme un tout indissociable, telle que la présente, à juste titre, la métaphore paloaltiste de l'orchestre.

Au niveau de l'intégration de la communication multimodale dans un échange significatif, l'analyse conversationnelle s'intéresse aux mécanismes intersubjectifs qui ordonnent le déroulement d'une interaction face à face. Dans une analyse comparative des mécanismes conversationnels identifiés au sein de différentes cultures nationales, Catherine Kerbrat-Orecchioni (1994) a pu constater que, si toute interaction semble intégrer un système de tours de parole, les règles gouvernant l'ordre des tours, leur durée, et le passage d'un tour à un autre sont culturellement déterminées. Les techniques de prise de tour varient également de culture en culture, ainsi que le fonctionnement des *régulateurs*, ces signaux d'écoute au moyen desquels l'individu renvoie des signes au locuteur en fonction de ce qui est dit. Alors que les cultures « latines » prônent généralement le chevauchement de tours consécutifs, ailleurs (et notamment dans les cultures orientales), il est de coutume de marquer une pause plus ou moins longue entre les différents locuteurs<sup>114</sup>.

Pour l'étranger qui cherche à exploiter le système communicationnel d'un groupe sociétal dans lequel sa socialisation reste à parfaire, le risque de problèmes de compréhension semble d'autant plus fort que les différents éléments d'un tel système sont interdépendants. Puisque le syncrétisme entre les différents modes doit être respecté, l'étranger qui maîtrise certains codes mais non pas d'autres, risque de provoquer des difficultés de compréhension

---

<sup>112</sup> Scollon & Scollon, 2001 : 15.

<sup>113</sup> Cité, par exemple, par Jean Lagane (1999 : 237).

<sup>114</sup> La longueur de pause dépend de la situation sociale, mais les normes sociétales sont, d'après Kerbrat-Orecchioni (1994 : 24), très précises, par exemple de l'ordre de trois dixièmes de seconde en France, ou d'une demi-seconde aux Etats-Unis. Scollon et Scollon (2001 : 73-6) rajoutent que les locuteurs non natifs ont souvent tendance à laisser des pauses plus longues que les locuteurs natifs, en raison du moindre degré d'automatisme dû à leur maîtrise incomplète de la langue. Ils concluent qu'il est probable que ces locuteurs plus lents soient dominés par les autres participants de l'échange.

chez son interlocuteur. Comme l'a montré John Gumperz, cela est encore plus vrai entre variétés d'une même langue, lorsque les interlocuteurs ne soupçonnent pas l'existence de ces différences. Dans une étude qui se situe au niveau du groupe sociolinguistique, Gumperz illustre des malentendus imputables à des différences de prosodie entre l'anglais d'immigrés indiens et les variétés d'anglais britannique ou américain de leurs interlocuteurs (1982 : 119-26). En tant que traits culturels du groupe sociolinguistique, la prosodie et les autres fonctions métalinguistiques, souligne Gumperz, ne relèvent pas nécessairement de la langue de communication, mais bien des groupes sociaux au sein desquels l'individu développe sa compétence de communication au cours de sa socialisation.

Un manque de syncrétisme, à défaut de provoquer un malentendu, peut également monopoliser l'attention de son interlocuteur sur le canal défaillant, écrit Erving Goffman. Ainsi, un étranger qui respecte les codes linguistiques et rituels, mais qui se place trop près de son interlocuteur (différence de code proxémique), risque alors d'infliger à celui-ci une sensation désagréable de proximité qui le rend incapable de l'écouter. Goffman appelle ce phénomène le « détachement » (« *distraction* » ; 1992 : 120-4) dû à un repli sur autrui (« *other-consciousness* »).

La complexité syncrétique de la communication multimodale, qui reste en grande partie inconsciente, est souvent présentée, par la littérature de la communication « *cross-cultural* », comme une source de « pièges » pour l'étranger. Même si la prise en compte de l'identité étrangère (*infra*, chapitre 2.3) permet de désamorcer un certain nombre de ces embûches, leur menace n'est jamais totalement écartée dans la communication multiculturelle. À tout moment, elles peuvent provoquer des malentendus ou attirer l'attention sur l'altérité, en faisant basculer les représentations de l'Autre.

### Les limites cognitives de la perception

*« Il n'y aurait pas d'objet pour moi si je ne disposais pas mes yeux de manière à rendre possible la vision de l'unique objet »*

Merleau-Ponty, 1945<sup>115</sup>

La diversité de codes culturellement déterminés, associés aux différents modes communicationnels, multiplie les sources potentielles d'incompréhension dans toute communication interpersonnelle. Or, l'étranger qui communique avec des groupes qui ne partagent pas sa culture sociétale de socialisation primaire, peut être gêné dans l'apprentissage nécessaire des codes par l'inadaptation de ses propres facultés perceptives et productives. En effet, la capacité de l'individu à percevoir et à produire l'ensemble des sons et des gestes<sup>116</sup> considérés comme signifiants par les membres d'un groupe particulier, est façonnée pendant la socialisation primaire, en fonction du système de communication dominant. Alors que le jeune enfant peut apprendre à percevoir et à produire (d'un point de vue mécanique) l'ensemble du « répertoire », cette capacité est perdue plus tard. Claude Hagège remarque, par exemple, qu'à partir de l'âge de onze ans environ, il devient presque impossible pour un

<sup>115</sup> Cité dans Caune, 1997 : 43. Caractères en italique dans l'original.

<sup>116</sup> Le mot « geste » est ici employé dans le sens large que lui confère Mead (1934 : 14).

enfant de reproduire des phonèmes étrangers aux langues qu'il parle déjà. Sur le plan perceptif, il se peut que l'étranger ne soit pas en mesure d'identifier, parmi tous les signes potentiellement communicants, ceux que son interlocuteur retient comme signifiants. Comme cela a été décrit, les cultures diffèrent sur le plan *émique* par rapport à ce qui *fait sens* au niveau des codes : chaque groupe applique sa propre grille de lecture à une situation. Le fait de prendre l'habitude de ne remarquer qu'un nombre fini de possibilités (à l'image des adolescents d'Hagège) peut occasionner la perte chez l'individu de sa capacité perceptive (*étique*) à détecter les stimuli sensoriels (niveau *ésique*) auxquels les membres de l'autre groupe sont sensibles. Ainsi, le problème ne se réduit pas simplement au besoin pour l'étranger d'identifier les actes communicationnels que son interlocuteur identifie comme signifiants (processus en partie inconscient). Il se peut que sa socialisation primaire ait pour effet de l'empêcher de détecter certains signes qui ne sont pas pertinents au sein de ses propres groupes.

## 1.22. Cultures et déterminisme linguistique

### Du déterminisme au relativisme linguistique

*« Language is no more an instrument of thought than air is an instrument of the birds [...]. Language is simply a favoured place for the interpretative activity which we use to constitute and modify our surrounding. »<sup>117</sup>*

François Rastier

Si les habitudes communicationnelles acquises pendant la socialisation primaire conditionnent ensuite les capacités perceptives de l'individu dans ses interactions sociales, l'hypothèse selon laquelle il existerait des liens forts entre la langue parlée et la pensée de l'individu a également été défendue par de nombreux chercheurs. Rastier rejette la position *immanentiste* exprimée par l'hypothèse de *déterminisme linguistique* développée par Edward Sapir et reprise par Benjamin Whorf (1956) qui postule que la pensée passe nécessairement par la langue. La position immanentiste est, en effet, très discutée (Gumperz et Levinson, 1996 : 21), notamment à la lumière de divers développements en linguistique et en sciences cognitives, tels que les « universaux » linguistiques (dans le domaine de la couleur, par exemple), ou encore les modèles de cognition (à l'image du *cerveau modulaire* de Fodor<sup>118</sup>). Gumperz et Levinson suggèrent qu'il faut faire une distinction entre les niveaux « moléculaire » et « atomique » d'une unité lexico-sémantique (1996 : 24). Suivant une conception saussurienne de la *langue* vue comme un système interdépendant d'oppositions, les concepts, sous forme d'unités lexicales (niveau moléculaire), sont définis par leurs relations mutuelles. Or, bien que les lexiques des différentes langues ne se structurent pas de

<sup>117</sup> Rastier, 1999 : 125. « Le langage n'est pas plus un instrument de la pensée que l'air est un instrument des oiseaux [...]. Le langage est simplement un lieu privilégié de l'activité interprétative que nous utilisons pour constituer et pour modifier notre environnement. ». (Notre traduction).

<sup>118</sup> Ce modèle, répandu dans les sciences de la cognition, sépare les fonctions du cerveau en modules. Il distingue les modules qui reçoivent les données perceptives et le module central qui traite ces données, le seul capable de réflexion abstraite (Fodor, 1984).

la même façon, les différentes unités moléculaires peuvent être analysées au niveau atomique pour retrouver des traits universellement reconnus. Ainsi, la notion d'« oncle » peut très bien signifier, dans une langue, l'oncle *maternel* et, dans une autre, l'oncle *paternel*, (niveau moléculaire). Alors que cette différence peut affecter la façon dont les locuteurs des deux langues conceptualisent les rapports familiaux, elle ne les empêche pas de penser les différentes relations au niveau atomique : l'oncle signifie ou « mâle – frère – mère » ou « mâle – frère – père ». Au niveau atomique (qui peut être plus détaillé que cet exemple emprunté à Gumperz et Levinson), les unités de base de la pensée sont les mêmes. Les bilingues, remarque Claude Hagège, rencontrent plus souvent des problèmes de traduction (lorsque les termes font défaut dans une langue pour rendre compte d'un concept verbalisé propre à l'autre), que des incompatibilités au niveau de leur réflexion intrasubjective.

L'hypothèse du *relativisme linguistique*, la forme « faible » de l'hypothèse de Sapir-Whorf, est ainsi généralement préférée à celle du déterminisme. Elle reconnaît que l'individu est capable de réfléchir indépendamment de la langue, mais maintient qu'il se sert de celle-ci pour organiser sa pensée (en termes de remémoration, de structuration, etc.). De la même façon que la capacité perceptive de l'individu a tendance à favoriser les signes qu'il a pour habitude de prendre en compte, les structures linguistiques qu'il utilise pour extérioriser sa pensée par la parole auraient une influence sur la façon dont il réfléchit (même s'il n'a pas besoin, *a priori*, de passer par la langue pour réfléchir de façon abstraite). Tel est le cas, par exemple, lorsque l'individu « réfléchit à voix haute » ou lorsqu'il évoque des *idées reçues* culturelles (comme les proverbes), et parfois les représentations sociales (*infra*, page 70). Dans les interactions, qui dépendent en grande partie de la langue pour véhiculer le contenu conceptuel du message, la langue devient, en quelque sorte, un « passage obligé » de la réflexion partagée. C'est dans ce sens, pour Ludwig von Wittgenstein (1961), que la pensée et le langage sont indissociables et liés à la communication sociale.

### **Langues et cultures : au-delà du relativisme linguistique ?**

Dans la mesure où la langue fournit aux groupes qui l'utilisent des concepts « prêts à penser », elle constitue un facteur de rapprochement culturel entre ceux qui partagent une même langue. Au-delà du plan conceptuel, certains chercheurs suggèrent que la structure de la langue peut influencer la nature des relations sociales qui se développent au sein du groupe. Gudykunst & Kim (1992 : 78) mettent en avant l'obligation syntaxique, dans la langue japonaise, de marquer la relation entre les interlocuteurs à travers les formes verbales choisies. Selon ces auteurs, les distinctions explicites au niveau de la langue conditionnent la culture nipponne, dans la mesure où elles contribuent à renforcer la hiérarchie sociale fortement marquée qui caractérise les relations interpersonnelles japonaises. Or, la prise en compte d'autres langues dont les formes syntaxiques reflètent les relations sociales (comme par exemple le vouvoiement français) permet de remettre en cause cette explication déterministe peut-être trop réductrice à l'égard du Japonais. Par ailleurs, force est de constater que le degré de formalité observé au niveau des rapports sociaux varie considérablement entre des sociétés qui partagent une langue commune (par exemple entre les sociétés britannique et américaine :

Hall, 1971). Les marqueurs de hiérarchie sociale sont souvent autres que syntaxiques<sup>119</sup>, et les rapports hiérarchiques ne sont pas ressentis de manière égale par tous les groupes sociaux qui composent la société nationale (ou le groupe linguistique).

Pour Lévi-Strauss (1958), la langue constitue non seulement une *condition* de la culture, mais aussi une *partie* et un *produit* de celle-ci. Elle représente une partie de la culture dans la mesure où elle est liée à l'identité du groupe dont elle représente un trait identitaire (l'importance symbolique du choix de la langue sera évoquée plus loin : *infra*, page 221). Dans une étude assez insolite, Monroe, Monroe et Winters (cités par Smith et Bond, 1998 : 134) ont montré que la langue peut aussi être considérée comme un produit de la culture. Ces chercheurs ont voulu établir quel peut être l'effet de la variable écologique du climat sur la langue parlée. Sur la base d'un échantillon de 53 langues (dont 47 non écrites), ils ont pu étayer leur hypothèse initiale, selon laquelle les sociétés qui évoluent sous des climats chauds développent des langues phonétiquement plus faciles à comprendre. La facilité de compréhension est évaluée selon la fréquence de l'alternance entre consonnes et voyelles : le respect de l'alternance évite les groupes de consonnes plus difficiles à prononcer ou à décoder. Ces chercheurs expliquent que les langues des pays « chauds » ont besoin d'être phonétiquement plus claires, car elles sont davantage parlées à l'extérieur, à travers de plus grandes distances et sur un fond sonore plus important que les langues des pays « froids ».

Mises à part de telles variations darwiniennes liées à l'environnement, le groupe peut façonner la langue utilisée par ses membres, à travers d'éventuelles idiosyncrasies sociolinguistiques qu'il développe. Celles-ci peuvent prendre la forme de marqueurs symboliques, tels que les dialectes cultivés par certains groupes sociaux, ou les langages codés comme le « verlan », par exemple. Par ailleurs, le groupe peut échapper aux contraintes conceptuelles imposées par la langue, en développant des néologismes, ou un jargon spécialisé lié à ses activités, par exemple. Une autre possibilité est l'emprunt linguistique de concepts étrangers. D'un point de vue pragmatique, les individus s'emparent d'un degré de liberté face à leur outil linguistique lors des interactions. Dans ce que Clark (1996 : 330) appelle le processus de « *grounding* » du sens (*cf.* aussi *infra*, chapitre 3.21), traduit ici par la notion de « *performance* », les individus négocient sans cesse la signification des termes qu'ils emploient lors d'une rencontre. Lors d'une interaction dans laquelle les individus sont conscients de leurs différences culturelles, ils font souvent plus attention à ce processus de coordination de sens (le « *grounding* ») que dans une interaction marquée par un moindre degré d'imprévisibilité perçue (Gudykunst, 1998 : 35). Entre des interlocuteurs qui maîtrisent suffisamment une langue commune pour mener une conversation, et qui restent vigilants quant à leurs différences, la langue peut paradoxalement exercer *moins* de limitations du point de vue conceptuel que lors d'une rencontre peu réfléchie entre les membres d'un même groupe sociolinguistique.

Ce raisonnement, selon lequel la langue conditionne moins la pensée lors d'une interaction reconnue comme interculturelle, part du principe que les individus y sont souvent

---

<sup>119</sup> Ceci est certes vrai des langues dépourvues de marqueurs syntaxiques de la relation, mais aussi plus généralement. D'autres marqueurs d'intimité peuvent reposer sur l'utilisation ou non du prénom (Scollon et Scollon, 2001 : 52), sur la distance proxémique adoptée, la gestualité, les émotions affichées, etc.

plus conscients des différences qui existent entre les codes linguistiques (*infra*, page 192) qu'ils ne le sont par rapport à celles qu'il peut y avoir entre les autres codes et modes de communication (le non-verbal, etc.). En outre, les locuteurs non natifs, ou qui sont conscients de la maîtrise linguistique imparfaite de leur interlocuteur, ont relativement moins souvent recours à l'implicite culturel dans la langue cible. Préférant généralement expliciter leurs idées autant que possible, ils peuvent échapper partiellement à la structuration conceptuelle des formules toutes faites, souvent liées aux représentations sociales. L'explicitation de leurs idées peut, par exemple, impliquer l'utilisation de davantage de traits « atomiques » que « moléculaires », pour reprendre la distinction de Gumperz et Levinson. Une telle utilisation de la langue suppose, bien entendu, que les individus en aient une maîtrise suffisante. Elle ne préjuge point des difficultés relationnelles que les interlocuteurs peuvent rencontrer, au-delà de la seule variable linguistique. Enfin, l'apprentissage d'une langue étrangère représente une ouverture sur un système de communication inconnu, susceptible de rendre l'individu plus sensible aux différences et aux sources potentielles de malentendus. Cela est vrai, même si l'individu cherche ensuite à exploiter la langue étrangère pour véhiculer des concepts associés à sa langue maternelle et à la culture de son groupe.

### 1.23. Cultures et représentations

*« Human beings are seen as living in a world of meaningful objects – not in an environment of stimuli or of self-constituted entities. This world is socially produced in that the meanings are fabricated through the process of social interaction. Thus, different groups come to develop different worlds – and these worlds change as the objects that compose them change in meaning. »*<sup>120</sup>

Herbert Blumer

Beaucoup plus que la langue, le code linguistique reste une source de représentations qui peuvent occasionner des malentendus entre membres de différents groupes. La manière dont l'individu appréhende le réel est également en grande partie le produit de sa socialisation primaire, au niveau à la fois de la structuration de l'expérience, et des normes sociales de comportement qu'il intègre. Le questionnement continu de l'enfant qui « découvre le monde » peut être interprété comme la manifestation de son besoin psychologique de faire co-exister les différents éléments du monde qu'il discerne dans un système cohérent, système qu'il construit à travers les réponses de ses parents et de ses proches. Peu à peu, il crée sa propre vision du monde, liée aux savoirs qui lui ont été transmis par des membres de ses groupes de socialisation primaire<sup>121</sup>. La théorie de réduction de la dissonance cognitive de Festinger

<sup>120</sup> Blumer, 1969 : 69. « *Les êtres humains vivent dans un monde d'objets signifiants – non pas dans un environnement composé de stimuli ou d'entités ontologiques. Ce monde est produit socialement, dans la mesure où les significations sont fabriquées à travers le processus d'interaction sociale. Ainsi, différents groupes développent différents mondes, et ces mondes évoluent au rythme auquel les objets qui les composent changent de sens* ». (Notre traduction).

<sup>121</sup> En faisant allusion à la fonction structurante des significations de la socialisation primaire sur le plan cognitif de l'individu (voir *supra*, page 45), certains définissent la culture comme « le savoir inoubliable » (*Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, Lamizet & Silem : 1997 ; *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires le Robert, 1993).

(1957) souligne le fait que l'individu cherche à créer et à maintenir une vision cohérente du monde, en sélectionnant prioritairement et en intégrant plus facilement dans son système de connaissances établi, les informations qui ne provoquent pas la remise en cause de sa cohérence interne. La cohérence se fonde non seulement sur la compatibilité des informations entre elles, mais sur leur structuration dans un rapport systémique de type culturel (*supra*, figure 2), sous-tendu par des valeurs et des croyances fondamentales. L'individu extériorise sa vision du monde à travers ses actes communicationnels, en la confrontant aux visions d'autrui. Pour les membres d'un même groupe social, les représentations valorisées par la culture du groupe constituent une source de prévisibilité intersubjective<sup>122</sup>. Des malentendus peuvent survenir, préviennent Gudykunst et Kim, (1992 : 238) à la fois au niveau de la *description* d'un objet, de son *interprétation*, et de son *évaluation* par les individus. Ils donnent l'exemple suivant :

« *L'enseignant, qui porte un vieux jean déchiré, est assis sur le bureau* ».

En admettant que les individus détectent les mêmes signes dans la situation (niveau de la description), l'interprétation qu'ils en font dépendra de leurs représentations, liées à leur définition de la situation et des normes sociales en vigueur. Selon les auteurs, cette description est susceptible d'être interprétée comme suit (liste non exhaustive) :

« *L'enseignant aime être informel* »

« *Son apparence physique importe peu à l'enseignant* »

« *L'enseignant ne se comporte pas de façon convenable par rapport à son rôle* »

« *L'enseignant n'est pas suffisamment payé pour pouvoir s'habiller convenablement* ».

Chaque interprétation peut donner lieu à différentes évaluations. Par exemple, pour l'interprétation : « *L'enseignant aime être informel* », Gudykunst et Kim proposent les évaluations suivantes :

« *J'aime cela : il est plus facile pour l'étudiant et l'enseignant de faire connaissance* »

« *Je n'aime pas cela : les enseignants devraient s'habiller de façon convenable par rapport à leur profession* ».

Le nombre très élevé de possibilités d'interprétation et d'évaluation (et, à un moindre degré, de description) d'un objet par des sujets différents multiplie les occasions de malentendus. Puisque les trois processus sont liés aux valeurs et aux croyances de l'individu, il s'ensuit que plus deux individus se ressemblent du point de vue de leur structuration cognitive culturelle, plus ils peuvent espérer appréhender de façon similaire un même objet<sup>123</sup>.

<sup>122</sup> L'appartenance commune peut ainsi contribuer à réduire l'incertitude et l'anxiété que les individus peuvent sentir à propos de l'interaction avec leurs interlocuteurs (Gudykunst & Kim, 1992) (*cf. infra*, page 190).

<sup>123</sup> Bien que notre propos porte uniquement, ici, sur la dimension culturelle, rappelons que la réaction d'un individu à un objet dépend également d'un ensemble de facteurs liés à la situation, à ses relations à autrui, à sa disposition physiologique, etc. (*infra*, page 233).

La distinction entre les trois niveaux d'appréhension d'un objet social permet d'analyser avec plus de précision les malentendus qui peuvent survenir à cause des différences de normes et de représentations culturelles. De très nombreux travaux comparatifs ont été entrepris dans ce domaine, dont la grande majorité prend pour objet les cultures sociétales des différents groupes nationaux. L'objectif de cette section n'est pas de rendre compte de façon extensive de ces travaux (pour une revue récente voir Smith et Bond, 1998), mais d'interroger leur utilité pour comprendre les interactions interculturelles. Dans cette perspective, quelques études sur les relations interpersonnelles seront évoquées, ainsi que les paradigmes proposés par les chercheurs pour rendre compte des différences constatées. Enfin, une discussion de cette approche tentera de la réévaluer à la lumière d'une définition de la culture au niveau du groupe social.

### **Les relations sociales culturellement déterminées**

Au niveau le plus superficiel de son modèle de la culture (*supra*, page 44), Spencer-Oatey place les rites et les comportements interactionnels. Ces comportements peuvent être plus ou moins lisibles pour les non-membres du groupe (Wolton, 1998). Or, même ceux qui apparaissent familiers à l'observateur étranger, peuvent être accomplis, interprétés ou évalués différemment par les initiés, en fonction de leur système de valeurs propre. Scollon et Scollon citent, à ce titre, les styles d'argumentation associés aux Occidentaux et aux Asiatiques. Selon eux, les Occidentaux anglophones trouvent parfois étrange et difficile à comprendre le discours en langue anglaise d'un Asiatique, bien qu'il ne commette pas de fautes syntaxiques ou phonétiques. Les auteurs expliquent cette difficulté par le style *inductif* souvent adopté par les Asiatiques. Ils prennent soin de développer leur argumentation avant de présenter le point clé qu'ils souhaitent évoquer, ou parfois même le sujet dont ils parlent. Puisque les Occidentaux préfèrent généralement une approche déductive (un jugement qui porte sur un sujet identifié, suivi de sa justification) écrivent les auteurs, ils attendent l'annonce du sujet de conversation, et ne prêtent pas suffisamment attention aux détails apparemment sans importance que leur interlocuteur évoque comme entrée en matière. Pour les Occidentaux, les Asiatiques semblent peu structurés dans leur argumentation, alors que pour les Asiatiques, les Occidentaux semblent excessivement directs voire agressifs (Scollon & Scollon, 2001 : 1-2).

Des analyses de ce type sont légion dans la littérature anglophone de la communication interculturelle. Gudykunst et Kim (1992 : 75) les divisent en quatre catégories ou « dimensions », par rapport auxquelles des différences de comportement entre cultures sont constatées. Ce sont : le degré d'investissement personnel attendu ; le degré de formalité ; la hiérarchisation des rapports ; et le degré de déviation accepté par rapport au comportement prescrit par le rôle. En ce qui concerne la première dimension, Triandis remarque que les salariés grecs s'attendent à davantage d'investissement personnel dans les relations au travail que leurs homologues américains, et ne comprennent pas la distinction que font ceux-ci entre le comportement « au travail », et le comportement « amical » (1967 : 21)<sup>124</sup>. Une étude de DeVos souligne que dans leurs relations amicales, les Américains valorisent des rapports qui

---

<sup>124</sup> Cité par Gudykunst et Kim (1992 : 76)

impliquent des « contacts intimes et non-hiérarchisés » entre individus (1978 : 10)<sup>125</sup>, contrairement aux Japonais qui se conforment aux exigences des rôles indépendamment de considérations d'ordre individuel. Contrairement aux Américains, les Japonais interrogés dans une étude de Gudykunst et Nishida (1986), indiquent qu'ils se considèrent plus intimes avec leur meilleur(e) ami(e) qu'avec leur petit(e) ami(e) ou leur amant(e)<sup>126</sup>.

D'après Sueda et Wiseman (1992)<sup>127</sup>, les ressortissants de ces deux nations varient également quant au degré de formalité qu'ils sont susceptibles de manifester dans leurs relations. Dans une étude comparative sur les stratégies de réparation employées pour évacuer l'embarras dans une interaction interpersonnelle, les chercheurs remarquent que les Japonais ont plus souvent tendance à présenter des excuses (qu'ils soient ou non à l'origine de l'embarras) que les Américains. Ceux-ci sont davantage susceptibles de tenter d'utiliser l'humour ou de chercher à se justifier, afin de rétablir l'ambiance. Smith & Bond (1998 : 143-4) remarquent que la nature directe ou indirecte, le style et la fréquence de compliments faits entre interlocuteurs varient en fonction de la culture nationale, ainsi que le type de réponse attendue. Une tournure de phrase ou une réaction tout à fait appropriée dans une culture peut prêter au ridicule, voire remettre en cause la sincérité de celui qui la prononce, dans une autre.

Des différences quant à la distance hiérarchique considérée comme adaptée aux rôles peuvent également provoquer l'échec des stratégies figuratives des interlocuteurs. Scollon et Scollon (2001 : 51) décrivent les variations observables dans les stratégies de politesse entre cultures nationales. Un comportement considéré comme poli au sein d'un groupe peut être ressenti comme de la froideur pour les membres d'une autre culture. Enfin, en ce qui concerne la déviation permise par rapport au comportement attendu de l'occupant d'un rôle, Gudykunst & Kim suggèrent que l'individu est plus libre face au comportement prescrit aux États-Unis et en Thaïlande qu'au Japon ou en Inde (1992 : 79).

### **Les approches « *cross-cultural* »**

Cette littérature abondante de la recherche interculturelle anglo-saxonne, ne cherche pas à expliquer les contacts entre individus, mais à comprendre les différences entre sociétés nationales<sup>128</sup>. Les chercheurs ont analysé les différences superficielles de comportement observables entre les sociétés nationales, en tentant de les relier à des représentations culturelles plus profondes. Diverses axiologies ont été proposées pour rendre compte des différences entre cultures sur le plan des valeurs et des croyances. Elles sont résumées dans dans l'0<sup>129</sup>.

<sup>125</sup> Cité par Gudykunst et Kim (1992 : 76)

<sup>126</sup> Résultats rapportés dans Gudykunst et Kim 1992 : 83.

<sup>127</sup> Cité par Smith & Bond (1998 : 252)

<sup>128</sup> Les rares chercheurs qui essaient d'appliquer ces conclusions du niveau méta- de l'analyse des cultures au niveau micro- des interactions interculturelles, se trouvent contraints de contourner la notion de culture impliquée, car elle ne correspond que très approximativement à une quelconque réalité cognitive au niveau individuel (*cf.* par ex. Scollon & Scollon, 2001).

<sup>129</sup> Le tableau présenté en 0 résume les dimensions proposées par les différents chercheurs, de Talcott Parsons jusqu'à Shalom Schwartz. Il donne une vision d'ensemble qui permet de comparer les catégories et les approches complémentaires proposées par les diverses études effectuées, aux dépens d'un regard approfondi sur chacune d'entre elles.

Talcott Parsons (1951) a été, semble-t-il, le premier à identifier des paires contrastées de variables pouvant caractériser l'attitude que l'individu adopte vis-à-vis d'un objet ou d'une situation sociale<sup>130</sup>. Ces variables ont été reprises et développées ensuite par d'autres chercheurs<sup>131</sup>, et notamment la paire contrastée d'individualisme et de collectivisme, sans doute la conception la plus opératoire issue de ce type de travaux. Gudykunst et Kim (1992), Smith et Bond (1998) ou encore Scollon et Scollon (2001) la reprennent pour caractériser les contrastes relevés entre les comportements au sein des sociétés « occidentales » (généralement la société nord-américaine) et « asiatiques » (généralement le Japon, la Chine ou la Corée du Sud). La focalisation sur le sujet en tant qu'acteur autonome, aux États-Unis, opposée à la tendance japonaise à choisir une ligne de conduite individuelle de manière à favoriser avant tout son groupe d'appartenance, semble expliquer certaines différences constatées dans l'approche des relations interindividuelles. Scollon et Scollon (2001 : 153-4) suggèrent qu'à l'Ouest, ces relations sont produites en grande partie dans l'interaction, alors que pour les Orientaux, elles sont préfigurées par les statuts des acteurs sociaux et par la définition de la situation. Une relation jugée « normale » entre Occidentaux « typiques » évolue, si les différents partis sont bien disposés les uns envers les autres, vers un accroissement progressif de l'intimité entre individus égaux. Or, dans les sociétés asiatiques, disent ces auteurs, les relations sont perçues comme fixes dès le départ, et la stabilité et le respect des statuts sont valorisés. Les possibilités de développer un rapport d'intimité avec un individu d'un autre groupe sont très limitées. L'harmonie de la situation passe par le respect de la structure sociale. Les relations n'évoluent que très peu, même lorsque les individus se connaissent bien. Une analyse de ce type pourrait éclairer l'exemple de DeVos, (*supra*, page 65), et rendre plus compréhensible d'un point de vue systémique les différences constatées entre le comportement japonais et américain dans des situations homologues de rencontre informelle avec des membres d'un autre groupe.

Les dimensions de variabilité culturelle les plus souvent citées dans les travaux de recherche sont celles de Geert Hofstede et de ses collègues, datant des années 1980<sup>132</sup>. Mise à part la dimension individualiste / collectiviste (« *individualism / collectivism* »), proposée de manière quasi-unanime par l'ensemble des chercheurs, Hofstede (1980) identifie trois autres dimensions, auxquelles il rajoutera plus tard une quatrième (Hofstede, 1991). Ces quatre dimensions sont :

- la prévention de l'incertitude (« *uncertainty avoidance* ») – le degré d'anxiété et d'incertitude avec lesquels les membres de la culture se sentent à l'aise. Hofstede suggère que plus le score d'un pays est élevé sur cette dimension, plus les ressortissants ont recours à des règles formelles et à la notion de vérité absolue : même

<sup>130</sup> Parsons, 1951 : 58-67 ; 101-112. Parsons développe ces valeurs à partir du cadre théorique de sa théorie générale de l'action (Parsons et Shils, 1951). Il ne donne pas d'autres sources fondamentales pour son analyse, mais se réfère en général au travail de Weber, et de Linton pour la distinction « *ascription / achievement* » (voir 0).

<sup>131</sup> Les valeurs proposées par Trompenaars (1993), par exemple, doivent beaucoup aux travaux pionniers de Parsons.

<sup>132</sup> Rappelons qu'Hofstede a travaillé sur une base de questionnaires, renseignés par dix-sept mille cadres de l'entreprise multinationale IBM, dans cinquante-trois pays ou régions du monde.

si certaines règles ne sont pas appliquées ou applicables, elles ont tout de même le mérite de servir de repères. Selon Hofstede, l'anxiété ressort au niveau des comportements sociaux. Les peuples qui cherchent à éviter l'incertitude sont généralement perçus comme plus extravertis et plus passionnels que ceux qui acceptent plus facilement le flou, à leur tour plus réservés et plus polis ;

- la distance au pouvoir (« *power distance* ») – le degré de valorisation de rapports inégaux de pouvoir entre différents rôles sociaux. Une norme culturelle qui favorise une grande distance au pouvoir est souvent associée à des rapports de type autoritaires ou conformistes entre les membres de la société ;
- la masculinité / féminité (« *masculinity / femininity* ») – une culture « masculine », pour Hofstede, différencie davantage les rôles sociaux des deux sexes (*gender roles*). Elle valorise, dans le rôle masculin, la performance, l'ambition, l'indépendance et les gains matériels. Au rôle féminin sont associées la modestie, la tendresse et une mise en avant de la qualité de vie. Inversement, les cultures féminines différencient moins les attitudes valorisées pour les hommes et pour les femmes. Les ressortissants des deux sexes dans un pays « féminin » sont plus sensibles aux relations interindividuelles, à leur qualité de vie, à l'environnement, et reconnaissent leur interdépendance ;
- l'orientation à court ou à long terme (« *short / long term orientation* ») – le rapport au temps qui guide le comportement valorisé par les membres de la culture. Une culture orientée vers le long terme valorise l'esprit économe et les vertus individuelles de persévérance et de sacrifice de soi. Selon Hofstede, elle place la vertu par-dessus la vérité. Une orientation à court terme valorise, au contraire, la tradition tout en privilégiant le retour rapide sur investissement, la réciprocité (logique du don).

Hofstede a rajouté cette dernière dimension pour prendre en compte les conclusions d'un groupe de chercheurs, la « *Chinese Culture Connection* » autour de Michael Harris Bond, qui a reproduit l'étude sur un échantillon composé de vingt trois pays (dont vingt qui avaient fait partie de l'étude initiale), mais avec un questionnaire élaboré par des chercheurs originaires de Taiwan et de HongKong. Les orientations à court ou à long terme reflètent ainsi une vision « orientale » (axée sur la vertu) plutôt qu'occidentale (axée sur la vérité), selon Hofstede (1991 : 171). Smith et Bond (1998 : 51-9) suggèrent que cette étude, ainsi que les travaux de Fiske (1991) de Trompenaars (1993), et de Schwartz (1994) ont permis d'enrichir les conclusions d'Hofstede, notamment en multipliant les populations étudiées, mais ne les remettent pas fondamentalement en cause.

### **Les limites des approches comparatives**

Smith et Bond (1998 : 61) affirment que l'obstacle le plus important au développement de la psychologie « *cross-cultural* » est la confusion souvent constatée dans certains travaux qui ne respectent pas la distinction entre différents niveaux d'analyse. Ils mettent en garde les chercheurs contre ce qu'Hofstede (1991 : 112) appelle l'« erreur écologique » (« *ecological fallacy* »). Cette erreur consiste à appliquer des critères issus de

l'analyse de cultures (niveau méta-) aux relations interindividuelles (niveau micro-). Des caractérisations faites sur la culture d'un groupe, sur la base d'observations d'un échantillon représentatif de ses membres, ne peuvent renseigner le chercheur, avec une quelconque précision, sur les comportements individuels des membres du groupe<sup>133</sup>.

La métaphore vestimentaire (*supra*, page 43) permet d'illustrer cette distinction. À l'image des études comparatives de cultures nationales, les études comparatives de styles vestimentaires permettent aux chercheurs de dire, statistiques à l'appui, que le ressortissant typique (moyen) d'un pays « X » a pour habitude de porter sur lui le plus souvent telle ou telle tenue. Comparée aux autres « tenues nationales », elle peut être marquée par telles ou telles spécificités. Or, vouloir transposer ces analyses au niveau individuel correspondrait à affirmer qu'un individu spécifique de la nationalité « X » sera habillé dans sa « tenue nationale » lors de sa rencontre avec un membre de la culture « Y », lui aussi habillé conformément à la moyenne nationale. Une telle affirmation est évidemment insoutenable, car la tenue dont chacun se vêt pour une rencontre précise dépendra de facteurs tels que le temps qu'il fait, le goût personnel de chacun, la situation sociale dans laquelle il se trouve, l'image qu'il veut donner de lui, etc. Tout comme le rapport entre culture nationale et comportement, la tenue vestimentaire d'un individu dans une situation donnée ne correspond que rarement à la moyenne nationale.

L'exemple évoqué par Scollon et Scollon (2001 : 1-2) à propos de l'utilisation de styles d'argumentation inductifs et déductifs (*supra*, page 64) nécessite une correction qui distingue les niveaux d'analyse entre une tendance culturelle générale et des occurrences particulières. Les auteurs reconnaissent eux-mêmes que la corrélation présentée est trop simpliste, et qu'il y a de nombreuses situations dans les deux « cultures » où les Occidentaux adoptent un style inductif, et les Asiatiques un style déductif (2001 : 87-95). De même, les rapports aux rôles décrits par Gudykunst et Kim (*supra*, page 64) varient selon le contexte social et non pas simplement en fonction de la culture nationale (Vion, 1992 : 106). Comment expliquer sinon que les Américains sont perçus comme impersonnels par les Grecs *dans leurs relations professionnelles* (Triandis, 1967), mais qu'ils s'investissent beaucoup plus du point de vue personnel que les Japonais, *dans leurs relations amicales* (DeVos, 1978) ? Milton Bennett souligne une dernière faiblesse des études de situations de contact fondées sur des analyses comparatives, lorsqu'il remarque que la plupart des rencontres étudiées dans ces travaux ont tendance à mobiliser des individus particulièrement atypiques par rapport à leur culture nationale (1998 : 6). Ainsi, les entreprises multinationales ou les échanges entre étudiants, concentrent des individus qui ont déjà une expérience des étrangers, ou qui possèdent une ouverture d'esprit et une sensibilité qui les encouragent à aller au contact de l'Autre. Ils ne répondent pas au critère de typicité visé par les approches comparatives.

Selon un raisonnement similaire, Smith et Bond soulignent la nécessité pour les études « *cross-cultural* » de choisir avec soin des échantillons représentatifs, et d'essayer d'isoler la seule variable culturelle dans leurs comparaisons. Ils constatent la difficulté pour le chercheur d'isoler de façon fiable cette variable, étant données les différences de statut dans différents

---

<sup>133</sup> Voir aussi Kim, M, 1995 sur ce point.

pays d'une même position sociale, la relative familiarité des répondants par rapport aux méthodes d'enquête scientifique, etc. (1998 : 32-37). Il est évident que de telles contraintes ne sont pas toujours respectées par les professionnels de la recherche, à en croire une étude rapportée par Smith et Bond (1998 : 208) qui établit une comparaison (de culture nationale) sur un échantillon composé d'étudiants américains et indonésiens vivant tous aux États-Unis (les Indonésiens y habitaient depuis deux ans).

La difficulté pour les chercheurs d'isoler la variable culturelle nationale est redoublée lorsqu'ils travaillent sur une même organisation implantée dans plusieurs pays. L'étude d'Hofstede ne fait pas figure d'exception à cette règle : lorsqu'il a entrepris son enquête, la direction d'IBM pensait avoir mis en place une culture d'entreprise forte qui avait enrayé les différences culturelles. Quel est alors le statut des traits identifiés par Hofstede ? Pour Smith et Bond, la culture nationale reste plus profondément ancrée dans l'individu que la culture organisationnelle. Ainsi, les valeurs collectives soutenues par les individus sont d'ordre national, alors que l'organisation détermine la forme que prennent ces valeurs dans leur manifestation en pratiques et en comportements (1998 : 227).

Les études « *cross-cultural* » sont limitées par une notion trop mal définie et inflexible de la culture, souvent considérée, par ces praticiens eux-mêmes, comme indéfinissable (*supra*, page 36). L'hétérogénéité au sein d'une population nationale est souvent présentée comme le résultat de variations d'ordre exceptionnel. Ainsi, le lecteur apprend au fil des travaux rapportés par Smith et Bond, que les Italiens du nord sont beaucoup plus individualistes que les Italiens du sud (1998 : 208), ou encore que la caste en Inde fait de grandes différences par rapport au choix que fait l'individu d'une méthode d'allocation de ressources à autrui, selon son appartenance ou non au groupe (1998 : 210). La définition de la culture qui situe celle-ci au seul niveau national ignore les rapports de type interethniques qui existent entre les différents groupes au sein de la société. En imposant un seul et même niveau de culture pour tous, elle ne se pose pas la question de savoir comment les individus vivent leurs appartenances. Leur société, est-elle nationale, régionale, religieuse, ou encore professionnelle ? Dans l'absolu, cette question ne peut trouver de réponse, car pour la plupart, la société de référence varie en fonction des situations sociales.

L'impossibilité, pour les études « *cross-cultural* », de prévoir le comportement individuel provient du fait que la culture (un phénomène groupal et non individuel) est une notion abstraite qui ne peut être observée qu'à travers ses manifestations. Celles-ci comprennent les produits ou artefacts associés à un groupe précis, la structuration cognitive d'un individu socialisé dans une culture, ou encore les interactions interpersonnelles. Or, lors d'une interaction, ce n'est pas la culture d'un seul groupe (telle qu'elle peut être décrite par une étude monographique) qui peut être observée. Les repères de signification\* sont négociés intersubjectivement (*infra*, chapitre 3.2), à partir des diverses cultures de socialisation activées dans le contexte.

En définitive, quelle est l'utilité des approches comparatives pour comprendre les interactions interculturelles ? Elle est liée à l'impératif pour le chercheur de considérer les dimensions identifiées comme des normes interprétatives de référence (repères de

signification) possibles, activées selon le contexte, et non pas comme des constantes culturelles liées à un groupe. Malgré leur incapacité à prévoir les comportements interactionnels, ces dimensions de comparaison peuvent guider une analyse *a posteriori* en tant que « *sensitizing concepts* » (Blumer, 1969) (« concepts sensibles » [Le Breton, 2004 : 41] : *infra*, chapitre 6.21). Elles constitueraient ainsi des sources possibles de différenciation, susceptibles de se manifester sous une forme quelconque lors d'une rencontre, ou, présentées autrement, des pistes d'explications possibles pour des décalages constatés dans les comportements.

### **Les représentations sociales**

Si les approches comparatives révèlent vite leurs limites pour comprendre les différences de représentations des individus dans une interaction, une autre théorie, française, peut venir combler ce vide théorique. L'avantage de la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1984 ; Jodelet, 1984 ; Abric, 1994 ; Moscovici, 2000 ; Molinier *et al*, 2002) provient du fait qu'elle situe les représentations au niveau du groupe social, et qu'elle les relie au contexte social de l'interaction. Replacer la source des représentations communes dans l'interaction sociale immédiate (et non à un niveau de méta-appartenance sociétale) permet de sortir de l'embarras des chercheurs de l'interculturel, face à une diversité comportementale souvent très marquée au sein d'un même groupe national. Rappelons que la théorie de Moscovici et ses collègues relie les représentations sociales à la position du groupe dans la structure sociétale (leur *ancrage sociologique* : Molinier *et al*, 2002 : 18) et aux pratiques de ses membres. En remplaçant *l'objet référent* par *l'interprétant* peircien comme élément central dans la représentation, la vision *sociocentrique* (Jodelet, 1984 : 374) proposée par cette théorie permet non seulement d'expliquer les différences de représentations entre groupes sociaux, elle fournit également des bases solides pour penser la gestion des représentations dans l'interaction.

Sur le plan conceptuel, les représentations sociales ont un nombre de points communs par rapport à la définition de la culture qui a été proposée dans la première section de ce chapitre. Non seulement elles se situent au niveau du groupe social (peu importe sa taille), mais leur évolution est liée aux pratiques du groupe (Abric, 1994 : 235-236) et leur transmission repose sur l'interaction de ses membres. Or, la notion de culture ne saurait être réduite à des représentations d'objets sociaux divers, même si ces représentations déterminent en partie les actions des sujets (Abric, 1994 : 13). Elle englobe également un savoir-être et des savoir-faire sociaux, des mythes et des valeurs qui représentent son unité, et qui sous-tendent les représentations sociales. La culture permet de structurer et de donner une certaine cohérence aux représentations des différents objets sociaux en vigueur dans le groupe. Les diverses représentations sociales se structurent ainsi dans un rapport systémique, que Jean-Claude Abric décrit comme une « hiérarchisation », selon laquelle une représentation en appelle une autre, dans un enchaînement logique proche des « jeux du langage »

wittgensteiniens ou des sémiosphères décrites par Lotman ou par Semprini (*supra*)<sup>134</sup>. Le système de valeurs préconisé par le groupe détermine les représentations sociales et les relie entre elles, alors que l'ensemble des représentations, associées à des valeurs, constitue l'idéologie du groupe.

Puisque l'individu fait partie de plusieurs groupes, il intègre plus ou moins complètement les représentations de chacun d'entre eux. Cette tâche, caractérisée généralement par l'impératif de réduire la dissonance cognitive<sup>135</sup>, lui est facilitée si ses groupes de socialisation présentent des points communs, mais aussi par la structure des représentations sociales elles-mêmes. Celles-ci comportent un *noyau central* (Molinier *et al*, 2002 : 24) de traits assignés collectivement par les membres du groupe pour caractériser l'objet de la représentation, et d'autres traits, *périphériques*, moins souvent cités<sup>136</sup>. La distribution hétérogène des traits parmi les membres du groupe constitue un degré de flexibilité, permettant à chacun d'accorder une importance relative aux différents traits (notamment périphériques) de la représentation, en fonction de sa structuration cognitive, de son identité narrative et de la situation sociale d'activation de la représentation, marquée par les avis exprimés d'autrui.

Le lien que font les psychologues sociaux entre les représentations et les pratiques sociales rend ce concept particulièrement intéressant et opératoire pour l'étude des interactions (Abric, 1994). Le fait que les individus se comportent en fonction de la représentation *objectivée* préfigurée (et non de l'objet « réel ») implique que les malentendus ou les désaccords sur la signification accordée à un objet mettent en cause toute une « *organisation signifiante* » (Abric, 1994 : 13) de l'expérience au niveau individuel (ou groupal). Une différence constatée sur un point de détail, puisqu'elle est liée au système de valeurs du groupe, peut entraîner, ou être interprétée comme, la remise en cause, non seulement de la signification de l'objet en question, mais de l'ensemble des représentations du groupe et de son identité.

Ses représentations constituent pour l'acteur social un « guide pour l'action » (Abric, 1994 : 13). Il se comporte vis-à-vis de l'objet d'une représentation en fonction de la signification qui lui est attribuée par le groupe. Le comportement de l'acteur social est ainsi défini par « *qui il est* » (*supra*, page 50), c'est-à-dire par les identités sociales activées à ce moment-là précis. Il s'ensuit que la remise en cause d'une représentation liée aux valeurs de son groupe peut être vécue par l'individu comme une agression sur le plan identitaire. Abric souligne l'aspect affectif des représentations sociales, et suggère que :

<sup>134</sup> Abric, 1994 : 24. Selon l'exemple d'imbrication hiérarchique que propose Abric, la représentation « banque » dépend de celle d'« argent », mais détermine « prêt ».

<sup>135</sup> Moscovici avance le concept de « polyphasie cognitive » pour caractériser l'évitement de dissonance cognitive en activant, à différents moments, des systèmes de pensée directement opposés, mais bien séparés dans l'esprit de l'individu (cité par Jodelet, 1984). Cf. aussi les travaux de Camilleri, etc. sur les stratégies identitaires des immigrés, face à des valeurs conflictuelles entre la société « d'origine » et « d'accueil » (*supra*, page 46).

<sup>136</sup> Molinier et ses collègues (2002 : 134-9) considèrent qu'un élément fait partie du noyau central de la représentation sociale si sa mise en cause (en tant que trait constitutif de l'objet) est rejetée par au moins 75% des membres du groupe.

« Les représentations déterminent les pratiques sociales dans les situations où la charge affective est forte et où la référence – explicite ou non – à la mémoire collective est nécessaire pour maintenir ou justifier l'identité, l'existence ou les pratiques du groupe. » (1994 : 231)

Les représentations sociales ressortent de façon plus marquée dans les pratiques des individus lorsque l'identité de leur groupe est impliquée (moments *phoriques* ou *dysphoriques* d'appartenance, lorsque l'identité du groupe est célébrée ou menacée). Ce phénomène est souvent illustré dans les tensions interethniques, qui tournent autour de représentations sociales différentes d'un même objet à forte valeur symbolique. Par exemple, les champions de la laïcité républicaine et les jeunes musulmans de France ont des représentations sociales très différentes du *tchador*, dont la signification est très peu liée, pour les uns comme pour les autres, aux fonctionnalités matérielles du couvre-chef. Leurs pratiques respectives, ostensiblement justifiées par des discours politiques ou religieux, sont surtout chargées de sens sur le plan identitaire, aspect généralement peu reconnu dans les débats de société « politiquement corrects » sur la question.

Les représentations sociales concernant d'autres groupes, deviennent souvent des stéréotypes. À ce titre, elles constituent un prisme déformant de plus qui représente une source possible de conflits identitaires (*infra*, page 145 et seq.). Cependant, la théorie des représentations sociales, tout en situant la différence au niveau du groupe social, ouvre de nouvelles perspectives d'entente dans les rapports interculturels. Contrairement aux approches comparatives des cultures nationales, pour lesquelles les différences inter-nationales définissent la relation, la théorie des représentations sociales n'exclut pas la possibilité de prendre en compte l'appartenance de l'individu à plusieurs groupes. Il devient ainsi possible de concevoir une approche dynamique des identités multiples, identités que les individus peuvent activer dans une interaction afin d'augmenter leur prévisibilité mutuelle (*infra*, page 111). En faisant appel à une facette identitaire partagée (de sexe, d'âge, de profession, etc.), les interlocuteurs peuvent espérer y trouver une source de représentations sociales et de ressources symboliques communes et valorisées.

\*

Relevant du domaine du sens commun lié aux pratiques (qui n'est pas celui de l'opinion publique, énoncée et assumée publiquement)<sup>137</sup>, les représentations sociales sont plus concrètes que les grandes dimensions de comparaison entre cultures, identifiées par Hofstede et ses collègues. De ce fait, et puisqu'elles se situent au niveau du groupe social, elles semblent mieux adaptées à l'analyse des comportements micro-interactionnels. Issues d'une analyse macrosociale, les représentations sociales sont susceptibles de renseigner le chercheur, au même titre que les approches « *cross-cultural* », sur les traits préfigurés de telle ou telle culture nationale. Dans une étude qui situe la culture au niveau du groupe social, ces données restent pertinentes, compte tenu de la prégnance du niveau sociétal dans les interactions multiculturelles (*supra*, page 41). Or, puisqu'elles relient de façon explicite les

<sup>137</sup> Sur cette différence, cf. Beaud, 1997.

pratiques cognitives de l'individu à ses identités sociales multiples, la prise en compte des représentations sociales permet, en même temps, d'ouvrir l'analyse sur des perspectives dynamiques liées aux identités et à la co-construction des repères de signification, perspectives qui seront développées au cours des deux prochains chapitres.

## Résumé du premier chapitre

La notion de culture, concept fondamental dans les sciences humaines, a été la victime de son propre succès. L'exploitation qui en a été faite en anthropologie, mais aussi en sociologie, en psychologie, en philosophie, et de façon plus générale dans tous les domaines qui touchent à la communication humaine, en a fait un terme polysémique peu opératoire, au point où certains renoncent à toute tentative de définition scientifique. Entre des conceptions anthropologiques essentialistes qui relient la culture à la tradition et soulignent sa transmission entre les générations, et les visions plus dynamiques qui mettent en avant la structuration ethnique des traits culturels à forte valeur symbolique entre les groupes, il ne peut y avoir de consensus. Les chercheurs en communication interculturelle ont adopté, pour la plupart, une définition assez vague mais conventionnelle de la culture qui situe ce concept à l'unique niveau national, niveau de pertinence le plus souvent reconnu par les acteurs sociaux. Or, ces chercheurs admettent ce que d'autres travaux, notamment issus de l'interactionnisme symbolique, ont prouvé : produite et transmise par l'interaction sociale, la culture est un phénomène qui se situe d'abord au niveau du groupe social.

Pour sortir de l'impasse conceptuelle, et pour rendre la notion de culture opératoire dans l'analyse des interactions interculturelles, la présente étude en propose une définition qui met en avant son caractère processuel, en tant que produit des interactions au sein d'un groupe (définition communicationnelle). Dans un double rapport dialectique, la culture préfigure les interactions microsociales intra-groupes et inter-groupes, interactions qui la *performent*<sup>138</sup> et qui sont également susceptibles de la faire évoluer. D'éventuelles activités propres au groupe, et un éventuel sentiment d'appartenance envers le groupe, peuvent, à leur tour, exercer une influence sur la culture. Par le jeu des rapports symboliques et matériels entre les groupes qui composent une même société, la dimension symbolique (identitaire) de l'appartenance au groupe peut aussi contribuer à en modifier les traits, dans un processus de différenciation active inter-groupes. La définition proposée rend compte de la prégnance accordée par les acteurs sociaux et par les experts de l'interculturel au niveau national, en soulignant que les groupes évoluent au sein d'une structure sociétale. Celle-ci (qui peut correspondre à l'État-nation) forme un cadre institutionnel pour l'ensemble des groupes de socialisation primaire de l'individu, et favorise ainsi l'émergence de traits communs à tous ces groupes. Puisque la culture est un phénomène groupal, pour décrire ses manifestations au niveau de l'individu, il convient de parler non pas d'une « culture individuelle », mais de la « structuration cognitive culturelle » de chacun. Cette terminologie reflète l'influence de ses divers groupes de socialisation sur le comportement cognitif et social de l'individu, mais permet de prendre en compte l'activation pragmatique des structures culturelles (valeurs, représentations sociales) liées à la situation sociale en cours.

Si la culture d'un groupe peut être comprise comme un système de communication, la structuration cognitive culturelle de l'individu influence également, dans une certaine mesure, la façon dont il appréhende des situations de communication. Non seulement les codes utilisés

---

<sup>138</sup> La généralisation de l'emprunt du verbe anglais « *to perform* », parmi les recherches francophones liées à l'interactionnisme et à l'ethnographie de la communication (Olliver, 2007b : 21), permet de justifier cet anglicisme.

dans la communication multimodale diffèrent souvent d'un groupe à un autre, les cultures de sa socialisation primaire conditionnent les facultés perceptives et productives de l'individu face à des interlocuteurs de groupes différents. Les codes affectent également la pensée, à l'image du code linguistique qui impose ses formes préfigurées sur l'activité sociale. Cependant, l'influence du relativisme linguistique sur les interactions peut être moindre entre locuteurs non-natifs qui ont conscience de l'imprévisibilité de l'Autre. Au-delà de la langue parlée, chaque culture est porteuse de représentations différentes. Les travaux comparatifs entrepris par les chercheurs dans la communication « *cross-cultural* », permettent de dégager certaines dimensions, à partir desquelles ces cultures, ou familles de cultures, semblent différer (0). Mais ces analyses macro-sociétales ne sont pas adaptées à l'étude des micro-interactions. La théorie des représentations sociales, compatible avec une analyse de la culture au niveau du groupe social, semble plus pertinente pour aborder la question des représentations dans les interactions. En les reliant à l'ancrage sociologique du groupe, elle ouvre la voie à la compréhension de la manière dont les individus appréhendent leur environnement, en fonction de la situation sociale et, en particulier, à l'ensemble des identités différentes qu'elle mobilise.



## Chapitre 2. Le rôle des identités dans les interactions interculturelles

*« The object of study of intercultural communication is not the culture-specific categories and ways of interaction of the interlocutors, but the way in which these categories etc. contribute to the construction of a situation-dependant consensus ».*

Jan Blommaert<sup>139</sup>

Situer le concept de culture au niveau du groupe social permet de concevoir l'interaction interculturelle de façon plus ouverte. Celle-ci n'est pas la rencontre d'individus « monoculturels » que la façon de vivre et de comprendre l'expérience oppose. Elle apparaît, au contraire, comme un échange bâti entre acteurs sociaux complexes, membres de plusieurs groupes sociaux et capables de mobiliser différents systèmes culturels en fonction de la situation. Comme le souligne Jan Blommaert (citation, *supra*), l'un des défis les plus riches, pour le chercheur en communication interculturelle, n'est pas de comparer différentes cultures, mais d'étudier la façon dont une relation et un cadre signifiants sont définis et évoluent tout au long d'une rencontre, malgré les différences culturelles perçues.

Le comportement de l'individu, influencé par les cultures de ses groupes de socialisation, dépend en grande partie des appartenances sociales activées dans la situation. Pour se comporter de façon prévisible pour autrui et pour prévoir à son tour les actes de ses interlocuteurs, l'individu a besoin de signaler clairement les repères de signification culturellement préfigurés qu'il entend appliquer lors de la rencontre. L'adoption d'un cadre culturel de référence est liée au contexte social et aux identités revendiquées par les acteurs sociaux : « je me présente comme membre de tel ou tel groupe, je m'engage à me comporter comme j'estime qu'un membre de ce groupe est censé se comporter dans cette situation ». De ce point de vue, les identités jouent un rôle central dans les interactions multiculturelles.

Sur le plan épistémologique, la notion d'identité utilisée ici s'appuie sur une vision interactionniste symbolique de l'activité sociale, appliquée à la communication interculturelle. Celle-ci n'apparaîtra, alors, ni comme quelque-chose de mathématique, dont le résultat peut être calculé en fonction des « différences culturelles », ni comme un phénomène qui obéit aux lois d'une éthique consensuelle dans le sens d'Habermas, mais comme une dynamique interpersonnelle émergente dans laquelle chaque participant s'investit sur le plan affectif<sup>140</sup>. La rencontre résulte de la performance collective de la situation, d'une négociation qui ne porte pas uniquement sur les codes et sur les rites, mais sur l'identité même de chacun des participants. Comme l'écrit Anthony Giddens :

<sup>139</sup> Blommaert (1991 : 23) : « L'étude de la communication interculturelle ne porte ni sur les catégories représentationnelles, ni sur le style interactionnel des interlocuteurs, qui sont spécifiques aux cultures, mais sur la manière dont ces catégories, etc. contribuent à la construction d'un consensus propre à la situation ». (Notre traduction).

<sup>140</sup> Les liens affectifs portent en partie sur les autres individus, mais notamment sur une image de soi que chaque individu cherche à défendre (*infra* page 106).

*« The social world [...] should not be understood as a multiplicity of situations in which 'ego' faces 'alter', but one in which each person is equally implicated in the active process of organising predictable social interaction. »<sup>141</sup>*

La prévisibilité, notion clé de la vision présentée ici, renvoie directement aux représentations de l'Autre mobilisées par les individus, aux stéréotypes et au statut de sujet accordé ou non à l'étranger dans l'interaction. Ces questions seront abordées dans la suite du chapitre. Dans un premier temps, afin de resituer le débat dans son contexte sociologique, nous évoquerons le concept de soi, qui caractérise la perspective interactionniste symbolique, et les conséquences, pour l'identification, de l'évolution constatée entre les formes communautaires et sociétaires dans les sociétés occidentales. Ensuite, grâce aux apports de la « théorie de l'identité » (« *Identity Theory* »), mais aussi de la « théorie de l'identité sociale »\* (« *Social Identity Theory* »), le fonctionnement du processus d'identification dans les interactions interpersonnelles sera examiné, afin de définir le concept d'identité tel qu'il sera employé dans cette étude, en insistant sur la dimension interculturelle de la communication.

## 2.1. Les identités dans l'interaction

*« Il n'existe [...] pas d'identité qui ne se communique pas, et il n'y a pas d'identité qui ne se transmette pas ou que l'on ne cherche pas à transmettre ».*

Bruno Ollivier<sup>142</sup>

En soulignant l'importance des identités dans la communication, la formule de Bruno Ollivier n'est pas sans rappeler celle de Hall à propos de la culture (*supra*). Ce parallèle reflète les liens d'interdépendance postulés ici, entre les deux concepts de culture et d'identité. Alors que la culture préfigure la structuration de l'expérience et les comportements communicationnels, les identités constituent des « étiquettes », ou des repères symboliques, permettant aux acteurs sociaux de faire appel, dans leurs interactions, à des savoirs culturels bien précis, associés notamment aux groupes et aux rôles sociaux. Formulées en termes d'attentes sociales et liées à l'estime de soi, ce sont les identités, selon les interactionnistes symboliques, qui sous-tendent et structurent l'activité humaine au niveau micro-social.

---

<sup>141</sup> Giddens, 1991 : 52. « *Le monde social [...] ne devrait pas être conçu comme une multiplicité de situations dans lesquelles « ego » confronte « alter », mais comme une seule, dans laquelle chaque individu est impliqué, au même degré, dans le processus actif qui consiste à organiser des interactions sociales prévisibles* ». (Notre traduction).

<sup>142</sup> Ollivier, 2007 : 15

## 2.11. Une vision interactionniste symbolique de l'activité humaine

*« Fundamentally, action on the part of a human being consists of taking account of various things that he notes and forging a line of conduct on the basis of how he interprets them. The things taken into account cover such matters as his wishes and wants, his objectives, the available means for their achievement, the actions and anticipated actions of others, his image of himself, and the likely result of the given line of action. »*

Herbert Blumer<sup>143</sup>

La culture ne détermine pas le comportement des individus dans une interaction. Tout au plus, sauf exceptions, elle prédispose les individus à interpréter et à agir d'une certaine façon, mais la performance collective de la situation dépend de nombreux facteurs, dont un processus d'interprétation réfléchie de la situation, des objets, et des acteurs présents. *« The actor selects, checks, suspends, regroups, and transforms the meanings in the light of the situation in which he is placed and the direction of his action »*<sup>144</sup>, écrit encore Herbert Blumer (1969 : 5). Ce sont les significations qu'il accorde à ces différents éléments dans ce contexte particulier, et la façon dont il cherche à se positionner par rapport à elles, qui déterminent le comportement de l'individu. Tel est le message des interactionnistes symboliques aux sociologues et aux psychologues de leur époque qui, selon eux, sous-estiment la subjectivité de l'individu dans les rapports sociaux. Les écrits de Mead (1934), et de son disciple Blumer (1969), sont marqués par la volonté de rompre avec le déterminisme, autant psychologique que sociologique. L'accent est mis sur le sens que l'individu fait de l'ensemble des éléments signifiants dans la situation.

L'interaction sociale apparaît comme une coopération, une « prise en compte » (*« taking into account »*) mutuelle et continue d'autrui. L'individu se présente à ses interlocuteurs en fonction de son image d'eux ; il leur transmet en même temps cette image de façon plus ou moins explicite et, ce faisant, il exerce une pression sur ses interlocuteurs pour qu'ils se conforment à l'image qu'ils se voient ainsi attribuée. Comme le remarque Blumer, la victime d'un braquage doit forcément lever les mains en l'air, pour reconnaître l'autre comme braqueur et pour valider la définition commune de la situation (1969 : 9).

Les interactionnistes symboliques situent leur analyse de l'activité sociale au niveau des « actions collectives » (*« joint action »*), tel un braquage par exemple, plutôt que de focaliser sur les différentes actions individuelles. Chacun agit en fonction d'une situation commune, et détermine ses actes en fonction d'un rôle socialement normé, défini par rapport à cette situation. L'action collective fournit le cadre de référence, qui définit à son tour les rôles sociaux. Pour Blumer :

<sup>143</sup> Blumer (1969 : 15) : *« Au fond, l'activité d'un être humain consiste à prendre en compte les divers éléments qu'il remarque, et à élaborer une ligne de conduite en fonction de l'interprétation qu'il en fait. Les éléments pris en compte recouvrent de telles variables que ses volontés et désirs, ses objectifs, les moyens dont il dispose pour les poursuivre, les actes accomplis et anticipés d'autrui, son image de soi, et le résultat probable de ladite ligne de conduite »*. (Notre traduction).

<sup>144</sup> *« L'acteur sélectionne, vérifie, suspend, regroupe et transforme les significations, à la lumière de la situation dans laquelle il se trouve, et de la ligne de conduite qu'il entend poursuivre »*. (Notre traduction).

« *The preponderant portion of social action in a human society, particularly in a settled society, exists in the form of recurrent patterns of joint action. In most situations in which people act toward one another they have in advance a firm understanding of how to act and of how other people will act. They share common and pre-established meanings of what is expected in the action of the participants, and accordingly each participant is able to guide his own behavior by such meanings.* »<sup>145</sup>

Or, les interactionnistes insistent sur le fait que ces actions collectives ne sont pas automatiques, que les rôles ne déterminent pas le comportement. C'est la manière dont l'individu interprète la situation, les identités d'autrui, et ses propres objectifs dans l'interaction qui guident son comportement. Il y a différentes manières d'être braqueur ou otage, et chacun se comporte dans son rôle en fonction non seulement d'autrui, mais de son image de soi-même et de ses expériences passées. Il exprime son individualité en tant qu'acteur social (son « je ») par la façon dont il assume et performe le rôle qu'il revendique ou qu'il se voit attribué. Les actions collectives demandent une attention de tous les instants pour vérifier les différentes lignes de conduite, la façon dont les autres interprètent et jouent la situation et la relation. Les acteurs peuvent tenter d'imposer une nouvelle interprétation de la situation ou des rôles, ou jouer les rôles d'une façon inédite. « *It is the social process in group life that creates and upholds the rules, not the rules that create and uphold group life* »<sup>146</sup> écrit Blumer (1969 : 19).

Malgré des différences de sensibilité entre chercheurs qui s'inscrivent dans la perspective interactionniste symbolique (l'École de Chicago, l'École d'Iowa, les approches dramaturgique, ethnométhodologique, et la théorie des rôles), différences qui seront évoquées plus loin, tous s'appuient sur le concept du « soi » (« *self* ») tel qu'il a été retravaillé par George Herbert Mead. Étant donné l'importance de cette notion dans une conception interactionniste symbolique de l'identité, cette section rappelle les principaux arguments avancés par Mead.

### Soi comme objet

« *To be self-conscious is essentially to become an object to one's self in virtue of one's social relations to other individuals.* »

George Herbert Mead<sup>147</sup>

<sup>145</sup> Blumer, 1969 : 17. « *La plupart des actions sociales dans une société humaine, notamment dans une société stabilisée, prennent la forme d'actions collectives préfigurées. Dans une majorité des situations où les gens adaptent leur comportement aux autres, ils ont, par avance, une représentation claire de la façon dont ils doivent se comporter et dont les autres vont se comporter. Ils partagent des significations communes et préfigurées de ce qui est attendu des participants et, par conséquent, chaque participant est capable de façonner son comportement en fonction de ces significations.* » (Notre traduction).

<sup>146</sup> « *C'est le processus social dans la vie de groupe qui crée et maintient les règles, et non pas les règles qui créent et maintiennent la vie du groupe.* » (Notre traduction).

<sup>147</sup> Mead, 1934 : 172. « *Être conscient de soi consiste essentiellement à devenir un objet pour soi-même, grâce à ses relations sociales avec autrui.* » (Notre traduction).

Plus ancien que le concept d'« identité » dans la littérature savante, le concept de « soi » (« *self* ») est utilisé par les précurseurs de Mead<sup>148</sup>, notamment William James (les multiples facettes du soi, 1890), ou Charles Horton Cooley (« *the looking-glass self* », 1902<sup>149</sup>). Si le concept de soi est aujourd'hui souvent associé à Mead, c'est parce qu'il en a fait l'élément central de sa conception de l'activité humaine. Pour ce philosophe du « behaviorisme social », la conscience de soi sépare l'homme des animaux et permet l'émergence de l'esprit, l'épanouissement de l'intelligence humaine, la communication symbolique, et la vie organisée en société. C'est la socialisation au sein d'un groupe qui est à l'origine de la conscience de soi. À travers le jeu, et ensuite dans toutes les situations sociales, l'enfant, puis l'adolescent, se projettent dans le rôle d'autrui (« *role-taking* »). Ils adoptent une perspective attribuée à un autre individu sur la situation en cours, y compris pour se considérer eux-mêmes. C'est cette capacité de se percevoir de l'extérieur, comme un objet social signifiant, que Mead identifie comme le propre de l'homme, et la base de ses comportements sociaux. Peu à peu, l'individu socialisé intériorise le regard d'« autrui généralisé » (« *the generalized other* »), ce qui lui permet de prévoir les réactions de toute sa communauté, dans une situation précise, et face à une ligne de comportement donnée, adoptée par tel ou tel acteur social. Grâce à sa conscience de soi, l'individu est capable d'adapter son comportement en fonction de ses interlocuteurs et de la situation, en projetant sur lui-même le regard qu'il leur attribue, afin d'évaluer, de leur point de vue, les différentes lignes de conduite qu'il envisage<sup>150</sup>.

Les facteurs que l'individu prend en compte pour déterminer son comportement sont multiples mais, pour Mead, ils se cristallisent dans deux composantes contrastées du soi, le « moi » (« *me* ») et le « je » (« *I* »). Le « moi » représente les pressions sociales exercées sur l'individu dans la situation, ce que les autres attendent de lui. Le « je » est constitué de la réaction de l'individu face à la demande sociale incarnée dans le « moi ».

*« The "I" is the response of the organism to the attitudes of the others; the "me" is the organized set of attitudes of others which one himself assumes. The attitudes of the others constitute the organized "me," and then one reacts toward that as an "I." »*<sup>151</sup>.

C'est à travers le décalage entre le « moi » et le « je » que s'exprime la subjectivité de l'individu, son degré de liberté face aux contraintes sociales. Cette part de subjectivité fait la

<sup>148</sup> Pour une analyse détaillée des influences sur Mead et sur les interactionnistes symboliques qui se sont inscrits dans cette tradition théorique, cf. Le Breton, 2004 (chapitre 1) ou Stryker, 1980 (chapitre 2).

<sup>149</sup> Voir *infra*, page 104.

<sup>150</sup> Mead distingue la « conscience de soi » de la « conscience » générale, en insistant sur le fait que le soi doit être conçu comme un processus, et non une structure. Lorsque l'individu conscient perçoit un stimulus extérieur, Mead affirme qu'il ne réagit pas, en règle générale, directement au stimulus en fonction de ses attributs psychologiques (déterminisme psychologique). Au contraire, dit Mead, il perçoit le stimulus, l'interprète, et décide du comportement le mieux adapté de son propre point de vue (conscience de soi) face à ce stimulus. C'est seulement ensuite qu'il passe à l'action. Ce processus réflexif et semi-automatique (Lipiansky, 1992 : 123) constitue le soi de l'individu. Il nécessite l'adoption d'un regard extérieur sur soi-même et sur la situation.

<sup>151</sup> Mead, 1934 : 175. « *Le "je" est la réponse de l'organisme aux attitudes d'autrui ; le "moi" est l'ensemble organisé des attitudes d'autrui que l'individu assume. Les attitudes d'autrui constituent un « moi » organisé, face auquel on régit en tant que "je" ».* (Notre traduction).

force de la conception de Mead : elle permet de rompre avec les approches behavioristes<sup>152</sup>, et elle ouvre la voie à une vision de l'activité sociale qui postule l'importance fondamentale des choix individuels dans son fonctionnement. Le « je » est la clé de la créativité sociale, de l'évolution et de la nouveauté :

« *The "I" gives a sense of freedom, of initiative. The situation is there for us to act in a self-conscious fashion. We are aware of ourselves, and of what the situation is, but exactly how we will act never gets into experience until after the action takes place* »<sup>153</sup>.

Mead insiste tout particulièrement sur le fait que le « je » n'est pas entièrement maîtrisé par l'individu, et qu'il n'échappe pas aux aléas de la performance collective. Il reste toujours une part de chance dans la façon dont l'individu interprète les attentes d'autrui, dont il réussit à performer la ligne de conduite adoptée, et aussi dans l'interprétation que les autres font de celle-ci.

Le processus du soi, autrement dit, la manière dont l'individu conjugue « je » et « moi », est, pour Mead, la source ou la manifestation de sa *personnalité*<sup>154</sup> pour ce groupe (1934 : 182). Son comportement lui permet de signifier les valeurs et les principes qu'il privilégie, de mettre en avant certains aspects de son expérience, de jouer sur la façon dont les autres le considèrent. Or, la personnalité, ou la facette du soi, cultivée auprès d'un certain groupe, peut être différente de l'image de soi mise en avant dans une autre compagnie. « *We divide ourselves up in all sorts of different selves with reference to our acquaintances* »<sup>155</sup> écrit Mead (1934: 142). À la connaissance de l'auteur, Mead n'a fait qu'évoquer la question de la coexistence des différentes facettes du soi au niveau intra-individuel<sup>156</sup>. Il n'a pas non plus cherché à comprendre les rapports qui peuvent exister entre l'image de soi qui se manifeste dans une interaction, et la conception de soi plus persistante que l'individu se fait à partir de son récit de vie. Ces questions ont été traitées par d'autres chercheurs, travaillant non pas directement sur le concept de soi, mais sur l'identité.

<sup>152</sup> Mead qualifie sa propre approche de « behavioriste social » (« *social behaviorist* »), puisqu'il cherche à traiter le problème de la conscience humaine, que les psychologues behavioristes peinaient à expliquer, d'un point de vue compatible avec une conception physiologique du comportement humain. Or, les perspectives ouvertes par sa conception du soi sont à ce point opposées à la vision behavioriste que l'on voit souvent dans son travail une volonté de rompre avec elle.

<sup>153</sup> Mead, 1934 : 177-8. « *Le "je" donne un sens de liberté, d'initiative. La situation est là pour que l'on puisse se montrer conscient de soi à travers son comportement. Nous sommes conscients de nous, et de la situation, mais la manière exacte dont nous nous comportons dans une situation précise ne fait jamais partie de l'expérience jusqu'à ce que l'action ait eu lieu* ». (Notre traduction).

<sup>154</sup> Ce concept de personnalité est proche de la définition de l'identité proposée plus tard par Stryker (1980) (*infra*).

<sup>155</sup> « *L'on se divise en beaucoup de "soi" différents, par rapport aux individus que l'on connaît* ». (Notre traduction).

<sup>156</sup> Ces évocations se trouvent dans la troisième et dernière partie de son ouvrage de 1934, *Mind, Self and Society*. Mead y fait référence aux conflits internes que l'individu peut connaître entre des facettes de soi opposées (page 307) et il remarque « la nature réflexive de la conscience de soi » (note de bas de page, page 309), qui permet à l'individu d'« intégrer et d'unifier les divers aspects du soi, pour former une personnalité unique, cohérente et organisée ».

## 2.12. L'âge des identités

« *Qui ne parle pas aujourd'hui de l'identité ou des identités ? Quels conflits, sociaux, nationaux, internationaux, ne sont pas associés aux identités ? De la guerre en Irak aux mouvements séparatistes, autonomistes ou souverainistes, des conflits sociaux à la gestion des « quartiers difficiles » ou à la crise de l'école, on n'entend parler que d'elles ».*

Bruno Ollivier<sup>157</sup>

« *La modernité ne saurait être appréhendée comme le temps de la disparition graduelle des relations communautaires. Elle se définit plutôt par la relativisation des formes d'appartenance qui va de pair avec une affirmation des relations sociétaires et une pluralité des communautés vécues ».*

Jean-Louis Laville & Renaud Sainsaulieu<sup>158</sup>

Bien que ses travaux soient cités dans presque tous les ouvrages écrits sur l'identité, il semble que Mead n'a jamais utilisé lui-même ce terme. Sa première utilisation en psychologie sociale est généralement attribuée à Erikson, dans son ouvrage *Enfance et Société*, paru en 1950<sup>159</sup>. Or, les idées recouvertes par cette notion précèdent, bien évidemment, le recours au terme dans le langage scientifique. Au-delà des divers travaux sur le concept de soi, dans le sens plus général de la distinction entre ce qui est le même et ce qui est différent, l'identité a intrigué les philosophes depuis Héraclite. Suite à son introduction relativement tardive dans le champ scientifique, le terme a connu une très grande popularité, jusque dans le discours populaire « psychologisant ». Les raisons de ce succès fulgurant, accompagné d'une inflation sémantique certaine, ont été associées à la nature de la société post-moderne, et à l'émergence de l'identité comme enjeu central dans les relations interpersonnelles au cours du vingtième siècle.

À la fin du dix-neuvième siècle, Durkheim constatait déjà la pression sociale dirigée contre l'individu pour se réaliser en tant que personne : « *Nul ne conteste aujourd'hui le caractère obligatoire de la règle qui nous ordonne d'être, et d'être de plus en plus, une personne* », écrit-il en 1893<sup>160</sup>. C'est à la même époque (1887) que Ferdinand Tönnies a publié son célèbre ouvrage, *Communauté et société (Gemeinschaft und Gesellschaft)*, qui souligne les différences entre les formes organiques ou *communautaires* de solidarité sociale, fondées sur des rapports stables de proximité et d'affectivité, et les formes *sociétaires*, qui sont davantage contractuelles, rationnelles, et instrumentales. Pour Tönnies, la distinction entre les deux formes de solidarité sociale correspond au décalage entre, d'un côté, la famille

<sup>157</sup> Ollivier, 2007 : 11

<sup>158</sup> Laville & Sainsaulieu, 1997 : 62.

<sup>159</sup> Voir par exemple Kaufmann, 2004 : 26 ; Lipiansky, 1992 : 9. *Le dictionnaire des sciences humaines* édité par Jean-François Dortier situe cette introduction plus tard encore. Il déclare que le concept « *a fait une irruption soudaine et massive à partir des années [19]90* » (Dortier, 2004 : 230). Bien qu'un certain nombre d'ouvrages publiés depuis les années 1950 (dont un certain nombre sont cités ici) démentent cette dernière affirmation, rappelons qu'il est question de l'utilisation scientifique et non familière du terme. Par ailleurs, le mot « identité », provenant du latin « *identitas* » existe en français depuis fort longtemps, indépendamment de sa « redécouverte » à travers l'acception scientifique attribuée à Erikson. Le Petit Robert atteste une utilisation en langue vernaculaire dès 1370.

<sup>160</sup> Cité par Louis Quéré (1998 : 118).

et le monde rural et, de l'autre, le travail organisé et la ville. Max Weber reprend cette distinction (*Économie et Société*, [1921] 1971 : 41), entre la *communauté* fondée sur un sentiment d'appartenance subjective affective ou traditionnelle (*Vergemeinschaftung*) et la *société* dont les relations sociales (*Vergesellschaftung*) sont motivées par des intérêts rationnels. À la différence des communautés religieuses, des communautés ethniques (ou nationales), ou des communautés locales ou domestiques, les relations humaines induites par le marché sont résolument de type *sociétaire*. Le calcul et le bénéfice remplacent la responsabilité sociale et le sentiment de destin collectif comme moteurs de l'activité sociale dans des échanges marchands de ce type, associés généralement aux sociétés capitalistes industrialisées.

Les changements dans la nature des rapports sociaux associés à l'industrialisation des sociétés modernes, affectent également la façon dont l'individu se perçoit, et sa manière de se présenter à autrui. Norbert Elias intègre cette évolution dans le « *processus de civilisation* », qui implique une reconfiguration des rapports entre le « Nous » et le « Je », dans le sens d'une autonomie grandissante pour l'individu face au collectif. Mead avait déjà noté que les individus avaient beaucoup moins de liberté par rapport à leur présentation de soi dans les sociétés « primitives » que dans les sociétés « civilisées » (1934 : 221-2). Ce constat était réaffirmé lors du séminaire organisé par Claude Lévi-Strauss sur l'identité au Collège de France<sup>161</sup>. Françoise Héritier (1977) y a présenté une étude ethnographique désormais célèbre sur les Samo, une société traditionnelle africaine. Pour les Samo, l'identité de l'individu est déterminée dès sa naissance par l'esprit ancestral qui l'habite et par l'identité de sa mère. Tout au long de la vie, il ne fait que suivre son destin, sa conduite étant conforme aux règles sociales, en fonction de la position qu'il occupe dans la communauté. Le décalage entre un tel fonctionnement et celui d'une société moderne (dans laquelle l'individu « forge son propre destin » et redéfinit partiellement son identité à travers ses rapports différenciés à autrui) mène Jean-Claude Kaufmann à proposer « *peut-être la seule définition de l'identité susceptible de rester valable pour toutes les formations historiques : un reflet de la structure. Élément individuellement négligeable pour les sociétés dans lesquelles la structure commande tout.* »<sup>162</sup>

Pour Kaufmann, il y a eu une évolution qualitative dans le fonctionnement identitaire des acteurs sociaux, évolution qu'il situe dans la deuxième moitié du vingtième siècle. L'identité, telle qu'elle peut être conçue dans les sociétés modernes « *est un processus, historiquement nouveau, consistant à sortir de soi (par l'image ou l'émotion) pour s'inventer différent* » (Kaufmann, 2004 : 257). Le sociologue insiste sur le passage des « identités objectives » aux « identités subjectives » de la société moderne. Les premières fonctionnent comme des catégories générales projetées sur l'individu en fonction de sa place dans la société. Elles caractérisent les rapports au sein des sociétés traditionnelles comme celle des

<sup>161</sup> Lévi-Strauss, 1977.

<sup>162</sup> Kaufmann, 2004 : 67. Italiques rajoutés. Il est intéressant de remarquer, encore une fois, le parallèle entre la culture et l'identité jusque dans leur conception par les anthropologues. À l'image de la culture, l'identité est perçue comme étant simple et unique dans les sociétés traditionnelles, et complexe et multiple dans les sociétés modernes. Dans le sens de Kaufmann, les deux concepts sont liés à la structure sociétale.

Samo. Les deuxièmes sont multiples, réflexives et narratives (*infra*). Elles sont associées aux formes sociétares, et permettent à l'individu de se définir en fonction de la situation, qu'il soit ou non en présence directe d'autres acteurs sociaux. Bruno Ollivier (2007) souligne l'influence, à ce titre, des produits culturels associés aux évolutions technologiques du vingtième siècle. Les médias audiovisuels, et, plus récemment, les médias en ligne de la société de flux, enrichissent la sémiosphère et fournissent à l'individu des sources d'identification lui permettant de se construire en dehors de ses interactions interpersonnelles (*infra*, chapitre 3.21). En (ré)activant ensuite ces éléments identitaires dans ses interactions, l'individu des sociétés occidentales individualistes<sup>163</sup>, travaille constamment l'image qu'il cherche à donner. Grâce à la flexibilité des rapports de type sociétaire, il « *reformule toujours davantage la substance sociale qui le constitue* » (Kaufmann, 2004 : 90), selon la dialectique entre « moi » et « je » identifiée par Mead.

Or, la liberté offerte à l'individu par une société individualiste caractérisée par des rapports de type sociétaire peut également être vécue comme une perte de repères et une source d'angoisse existentielle<sup>164</sup>. Andrea Semprini (2003 : 91), Claude Dubar (2000) ou encore Alain Ehrenberg (1991) soulignent la pression qui pèse sur l'individu face à une société dans laquelle il doit construire lui-même son identité, « réaliser son destin » :

*« À travers la concurrence s'impose peu à peu, à tous les niveaux de la société, une série d'images de vie et de modes d'action qui poussent n'importe qui, quelle que soit sa place dans la hiérarchie sociale, à occuper une position qui rend visible sa seule subjectivité, ce par quoi chacun est différent, c'est-à-dire simultanément unique et semblable. Chacun doit désormais s'impliquer dans la vie professionnelle, la consommation, les loisirs ou la politique au nom de lui-même. La concurrence est une pédagogie de masse qui, aujourd'hui, incarne pour n'importe qui à la fois la possibilité et la contrainte de devenir quelqu'un »*<sup>165</sup>.

La pression sociale de tous les instants peut pousser certains à réaliser de beaux exploits, dans lesquels ils peuvent puiser de l'estime de soi et de la confiance en soi. Pour d'autres, qui manquent de ressources identitaires (capital symbolique) à mobiliser, la lutte identitaire peut se révéler oppressive voir destructrice. Comme son homologue économique, le capitalisme identitaire favorise les privilégiés au détriment des exclus du système<sup>166</sup>. Les plus démunis du point de vue des ressources symboliques (les minorités « indésirables » de la société et autres stigmatisés) souffrent, à un degré plus ou moins marqué, dans leurs

<sup>163</sup> Les auteurs diffèrent quant aux dates de cette évolution des rapports sociaux, mais identifient généralement le processus aux sociétés marquées par l'individualisme. En ce qui concerne les relations dans le milieu des affaires, Scollon et Scollon (2001 : 148) constatent une tendance communautaire chez les Orientaux opposée à une tendance sociétaire dans l'Ouest. À la lumière de ces remarques, la pertinence de l'approche interactionniste symbolique de l'identité qui sera développée plus loin devra être interrogée dans d'autres contextes sociaux, notamment orientaux.

<sup>164</sup> Une telle vision de la « société de la communication » est défendue par Philippe Breton (1992) qui perçoit, sous l'utopie de transparence offerte par la communication, l'adoption massive d'une perspective relativiste de la réalité, contribuant à une perte de repères ressentie sur le plan individuel.

<sup>165</sup> Ehrenberg, 1991 : 16. Italiques dans l'original.

<sup>166</sup> La métaphore capitaliste est limitée, dans la mesure où des individus qui disposent d'un capital symbolique important peuvent moins bien vivre leur identité que des marginaux qui réussissent à puiser de l'estime de soi dans ce statut. Pour une discussion de l'estime de soi cf. *infra*, page 103 et seq.

interactions sociales du « moi » ou de « l'identité pour autrui » (Camilleri) que la majorité projette sur eux. Carmel Camilleri constate les difficultés que les étrangers peuvent rencontrer dans les sociétés modernes industrialisées pour accorder leurs identités « pour soi » et « pour autrui » :

*« D'où le renforcement considérable, sinon même la naissance d'une « identité polémique » visant à se faire reconnaître pour ce que l'on est (opérations d'identification) contre ce qu'autrui voudrait nous faire être ou faire croire que l'on est (opérations de dénaturation). Et nous savons que cet effort est toujours à reprendre »<sup>167</sup>.*

Mais cette « précarisation de l'identité » n'affecte pas uniquement les minorités sociales. Elle est symptomatique d'une fragilisation plus générale des identités, accompagnée d'un accroissement de leur importance dans les rapports sociaux :

*« D'autre part, tout est prêt dans les sociétés modernes pour provoquer et multiplier la crise du sens. Car la circulation sociale du sujet lui impose sans cesse le contact avec les représentations et valeurs disparates ou conflictuelles qui mettent constamment à l'épreuve l'unité de signification sur laquelle il vit. Or, le système culturel ne présentant plus les anciennes caractéristiques, c'est à lui qu'il incombe essentiellement de rétablir cette unité, de mener les négociations réclamées par la dynamique identitaire. L'opération est difficile et les résultats obtenus plus fragiles, car moins étayés par la confirmation sociale.*

*Enfin, étant donné les possibilités de mobilité sociale et l'intense compétition en tous domaines de nos sociétés, l'image de soi des individus y est beaucoup plus constamment menacée que dans les collectivités traditionnelles. L'identité de valeur de la personne est donc tout autant mise en question que l'identité de sens. »<sup>168</sup>*

La distinction que fait Camilleri entre « identité de valeur » et « identité de sens » provient de son travail sur les « stratégies identitaires » des immigrants (*supra*, page 46). À travers ces stratégies, le sujet poursuit un double objectif : maintenir une image valorisante de soi, tout en respectant sa propre unité de sens (ne pas travestir ses origines) en tant que sujet. Cette dialectique, applicable à tout acteur social, dépasse le concept de soi meadien<sup>169</sup> en posant le problème des rapports entre l'image de soi revendiquée dans la situation et le récit de vie de l'individu. Telle est peut-être la plus-value (mais aussi l'un des pièges) de l'utilisation de la notion d'identité pour comprendre les rapports interpersonnels : elle renvoie à la fois à ce qui fait l'essence d'un objet (acception essentialiste), et à ce même objet qui peut prendre différentes configurations (acception nominaliste héraclitienne : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve »). De cette façon, l'identité individuelle peut faire référence aussi bien à l'« identité de sens », que d'autres ont appelée « identité biographique »

<sup>167</sup> Malewska-Peyre, 2000 : 29. Cet article, publié après la mort de Camilleri, avait été préparé par les deux chercheurs. La citation est tirée de la partie écrite par Camilleri.

<sup>168</sup> *Ibid*, 2000 : 29-30.

<sup>169</sup> Bien qu'il parle des « facettes » du soi (que l'individu montre dans différentes situations sociales), Mead ne présente pas de réflexion, à notre connaissance, sur les dynamiques intrasubjectives qui peuvent caractériser le rapport entre les facettes et le soi total.

(Kaufmann, 2004), « identité narrative » (Dubar, 2000) ou « concept de soi » (Turner, 1982), qu'à l'« identité situationnelle » (Weinstein)<sup>170</sup>, « soi interactionnel » (McCall & Simmons, 1978) ou « image de soi » (Turner) : celle actualisée à un moment donné dans une situation sociale. L'identité situationnelle (que Kaufmann nomme encore « identité immédiate » ou « identité ICO » (Immédiate, Contextualisée et Opératoire – Kaufmann, 2004 : 172), est définie par Stryker comme : « *the locus of all attributes and characteristics imputed to a person by those present in a given encounter* »<sup>171</sup>.

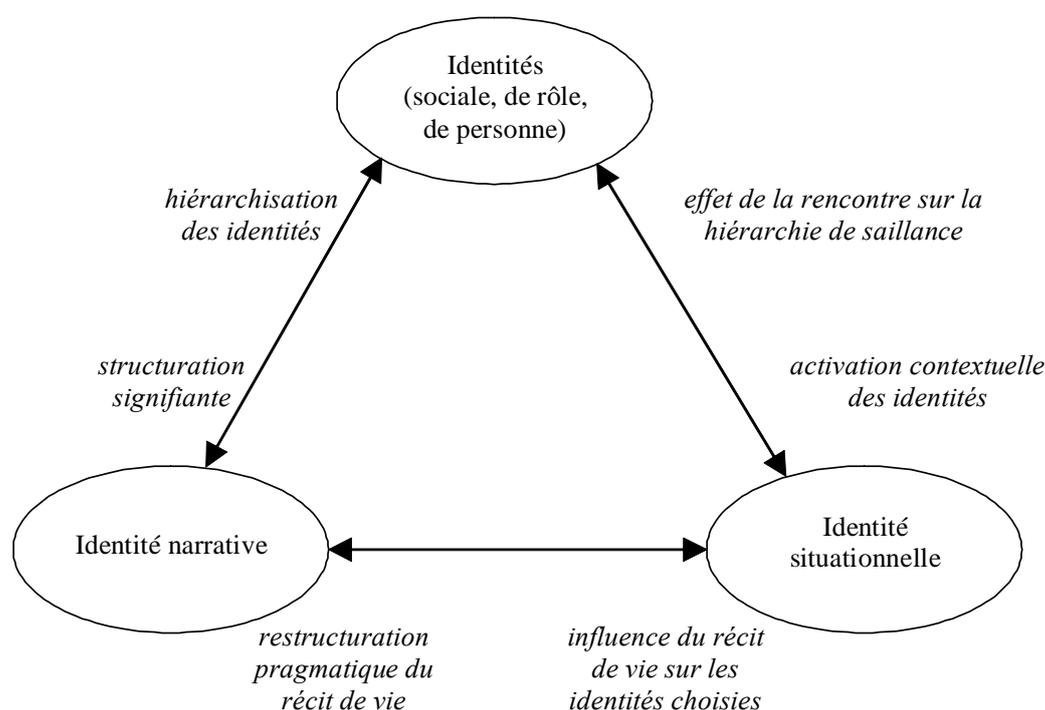
---

<sup>170</sup> La première utilisation de ce terme, repris par d'autres interactionnistes symboliques, est attribuée à Eugene Weinstein par Stryker (1980 : 124-9).

<sup>171</sup> « ...l'ensemble des traits et des caractéristiques attribués à une personne par ceux présents à une rencontre donnée » Stryker, 1980 : 125-6 (notre traduction). L'Annexe III (page 594) présente un tableau récapitulatif des différents qualificatifs employés avec le terme « identité », cités dans la thèse, ainsi que le sens que les auteurs leur attribuent.

### L'identité : une définition terminologique

Dans la suite de la thèse, la terminologie des interactionnistes symboliques (*infra*, page 99 *et seq.*) sera adoptée. Elle définit une « identité » (le résultat d'un processus d'identification) comme un construit social, un ensemble de traits associé à un type, à un rôle ou à un groupe social. Dans ce sens, il sera question des différentes « identités » (de pompier, de jeune, de Marocain, de bavard, etc.) qui peuvent servir de repères pour caractériser l'individu dans une interaction, et qui contribuent à structurer son « identité situationnelle ». L'appellation « identité narrative » sera employée pour évoquer le récit structuré de vie grâce auquel l'individu définit ses caractéristiques semi-permanentes. La figure 3 résume les rapports entre les différents types d'identité :



**figure 3 : les différents types d'identité**

Dans un rapport dialogique, *l'identité narrative* (récit de vie) limite les *identités* (construits sociaux de référence) revendiquées par l'individu (du moins celles qu'il assume fréquemment). En même temps, les *identités situationnelles* (celles attribuées à l'individu dans ses interactions) constituent et contribuent à faire évoluer son identité narrative. Les identités résultent des interactions et les interactions sont déterminées par les identités :

*« The life history of an individual is a reflexive sequence of interactions in which any given interaction is influenced by the sum of past interactions and in turn influences the sum of future interactions. »*<sup>172</sup>

<sup>172</sup> McCall & Simmons, 1978 : 201. « *Le récit de vie d'un individu est une séquence réflexive d'interactions dans laquelle une interaction donnée est influencée par l'ensemble des interactions passées et dont l'influence porte, à son tour, sur toutes les interactions futures* ». (Notre traduction).

L'identité narrative assure une fonction de structuration cognitive pour l'individu contraint de conjuguer différentes identités lors de ses interactions. Pour Paul Ricœur (1990 : 167), elle relie identité et diversité, en réunissant des éléments contradictoires dans une structuration cohérente de la personne. L'individu construit son identité narrative non seulement à partir des actions et des événements de sa vie passée, mais également en fonction de ses idéaux ou « plans de vie ». La construction correspond à : « *un double mouvement de complexification ascendante à partir des actions de base et des pratiques, et de spécification descendante à partir de l'horizon vague et mobile des idéaux et des projets à la lueur desquels une vie humaine s'appréhende dans son unicité* » (1990 : 186-187). De cette manière, la réflexivité, qui rend possibles les stratégies identitaires, permet également à l'individu de se fixer des repères dans une société moderne caractérisée par l'incertitude, comme l'écrit Anthony Giddens :

« *A reflexively ordered narrative of self-identity provides the means of giving coherence to the finite lifespan, given changing external circumstances* »<sup>173</sup>.

Pour Giddens, le récit identitaire permet à chacun de justifier sa réussite personnelle en termes culturellement valorisés. Sa flexibilité, suggère Dubar, est la clé pour surmonter les diverses crises identitaires quasi inévitables dans les sociétés occidentales contemporaines.

Or, affirmer l'importance de l'aspect narratif de l'identité (et notamment son caractère réflexif) revient à souligner le fait que l'identité résulte toujours du processus d'identification<sup>174</sup>. Les identités situationnelles de l'individu résultent de son identification par les acteurs, y compris lui-même, dans un contexte social précis, alors que l'identité narrative correspond à la structuration interne des identités en un récit cohérent, mais dynamique car influencé par les identités situationnelles. L'identité narrative influence à son tour la saillance (*infra*) des différentes identités.

Comme l'identité narrative, les identités que l'individu revendique doivent pouvoir se justifier sous forme d'un récit. À tout moment lors d'une interaction, l'individu peut être questionné sur une identité affichée : comment il est devenu militaire, d'où est venue sa volonté de s'engager, ce qu'il a fait dans l'armée, etc. À chaque identité son récit, taillé sur mesure en fonction de la situation et de la compagnie, que l'individu peut exposer si nécessaire. En tant que produits d'un processus sans cesse renouvelé, toutes les identités sont indissociables du contexte qui les façonne. L'identité narrative de l'individu varie, elle aussi, en fonction de l'état d'esprit de l'individu, par rapport à ses identités situationnelles, selon le mécanisme de la réduction de la dissonance cognitive (Festinger, 1957). Le caractère permanent attribué à la personnalité de l'individu est une illusion qui résulte non seulement

---

<sup>173</sup> Giddens, 1991 : 215. « *Un récit identitaire structuré par la réflexivité est nécessaire pour fournir une cohérence apparente à la vie de l'individu, face à des conditions externes en perpétuelle évolution* ». (Notre traduction).

<sup>174</sup> Andrea Semprini note que si la postmodernité marque la fin des grandes narrations inébranlables, elle ne correspond nullement à la fin de la narration tout court. Dans la « société de flux », chaque individu se voit contraint de structurer son récit à partir des vestiges brisés des narrations d'autrefois : « *Il est important de souligner que ce travail sémiotique demandé à l'acteur est lui aussi transformé par rapport au passé. Il s'agit d'un travail actif de construction de sens, d'application d'une significativité et non pas de simple décodage ou interprétation d'un sens préexistant* » (Semprini, 2003 : 172).

d'un besoin de rationalisation intrapersonnelle, mais d'une « présupposition pragmatique » de la communication (Ferry, 1994a : 59). Ainsi, l'individu doit faire preuve d'*accountability* par rapport à certains traits supposés permanents. Il doit apparaître comme quelqu'un de prévisible pour lui-même et pour autrui, afin de pouvoir assumer le statut de sujet dans l'interaction (*cf. infra* page 132 *et seq.*).

### **La dimension affective (pathos) de l'identité**

Même si sa manifestation évolue au gré des humeurs et des rencontres sociales de l'individu, l'identité narrative est caractérisée par un certain nombre d'éléments que l'individu puise dans son passé, et auxquels il accorde habituellement une importance symbolique particulière. La persistance de ces éléments généralement valorisants représente pour l'individu un capital d'estime de soi<sup>175</sup> qu'il peut exploiter, et qui peut l'aider à compenser des identités situationnelles dévalorisantes. Des individus en bas de l'échelle sociale, ou qui manquent, pour une raison ou pour une autre, d'estime de soi<sup>176</sup>, peuvent ne plus rien se trouver de valorisant dans leur identité narrative. Le manque affectif occasionné par des échecs répétés dans la quête de sens(atons)<sup>177</sup> identitaires peut être comblé par d'autres sources de sensations fortes. Ehrenberg (1991), ou encore Kaufmann (2004 : 112 *et seq.*), soulignent la fonction que peuvent assumer les pratiques sportives extrêmes ou de haut niveau, et la prise de drogues, en remplaçant momentanément chez l'individu le besoin de quête identitaire, et en lui redonnant la sensation d'exister (se sentir vivre)<sup>178</sup>.

L'identification à un groupe pendant une interaction peut également servir à combler un besoin affectif chez l'individu. Bien que liée au processus cognitif de catégorisation, l'identification se manifeste à travers le sentiment d'appartenance commune que l'individu peut éprouver vis-à-vis d'un autre individu ou d'un groupe sous la forme d'une réaction affective. D'après Anthony Giddens, les pressions existentielles de la société individualiste et sociétaire sont responsables de l'émergence d'une nouvelle forme de relation interpersonnelle d'amitié, fondée sur la confiance et non sur la position sociale. Les « relations pures » (« *pure relationships* ») sont caractérisées par un dévoilement précoce de la personnalité intime, seul gage de confiance valable dans une société dans laquelle les repères sociaux traditionnels sont brouillés. Pour prévoir le comportement de l'Autre, sa personnalité prime sur ses rôles sociaux, et l'amitié passe par le partage d'expériences communes :

*« Self-identity is negotiated through linked processes of self-exploration and the development of intimacy with the other. Such processes help create "shared histories" of a kind potentially more tightly bound than those*

<sup>175</sup> Pour une discussion de l'estime de soi voir *infra*, page 106.

<sup>176</sup> Dans ces cas, leur capacité réflexive peut desservir les individus, qui ont tendance à tout « peindre en noir », dans une spirale infernale à l'intérieur de laquelle ils se complaisent à confirmer leur propre manque de valeur.

<sup>177</sup> L'importance des sensations et du sensible dans le processus identitaire est attestée par la réaction affective qui peut être associée à des stimuli évocateurs de souvenirs d'identifications passées. À l'image de la madeleine de Proust, une musique, un parfum, ou même la voix d'un commentateur sportif réveillent par métonymie les émotions ressenties lors des expériences évoquées par ces symboles déclencheurs.

<sup>178</sup> Edmond-Marc Lipiansky affirme que, lors de ses expériences sur la « dynamique groupale », un manque de considération de la part d'autres membres du groupe est apparenté à l'inexistence (1992 : 144).

*characteristic of individuals who share experiences by virtue of a common social position.* »<sup>179</sup>.

L'investissement affectif est total, et la trahison de cette amitié fondée principalement sur la confiance, est une trahison de l'intimité de l'Autre.

Lipiansky (1992) décrit l'identification affective de l'individu à un groupe social, dans le cadre de ses expériences psychologiques qui peuvent être rapprochées des « relations pures » décrites par Giddens<sup>180</sup>. Les participants expriment leur bien-être lorsque le groupe est au complet et que l'interaction en son sein est phorique. Ils éprouvent un besoin de reconnaissance, qui prend souvent la forme d'une attitude de séduction dont la visée est moins sexuelle qu'affective : « *une demande d'amour* » (1992 : 152). L'auteur remarque également une tendance, de la part des participants, à projeter leurs propres émotions sur d'autres individus ou sur le groupe. Il constate leur détresse lors d'un conflit, ou encore lorsque le groupe se dissout en fin de séance. Pour Lipiansky, l'investissement de l'individu dans le groupe est davantage affectif que cognitif. L'illusion de fusion groupale, tant qu'elle dure, lui permet d'échapper aux responsabilités sociales de ses identités individuelles. Il profite d'une identification collective qui le valorise souvent davantage par la relation qu'elle implique que par les significations que l'on y attache. La fonction affective de l'abandon de soi dans une identification collective est identifiée par G.H. Mead (1934 : 275-6) lorsqu'il décrit les identifications religieuses ou patriotiques (nationalistes) caractérisées par la fusion du « je » et du « moi »<sup>181</sup>.

Parmi d'autres sources de ce qu'il appelle (faisant écho aux « institutions totales » de Goffman) les « identités totalitaires », Jean-Claude Kaufmann liste la participation à des mouvements sociaux, ou l'appartenance à des bandes<sup>182</sup>. L'action collective contourne la dialectique réfléchie entre le « moi » et le « je ». L'individu s'abandonne au sentiment d'appartenance et se conforme volontiers aux pressions sociales du groupe. Il échappe ainsi à la perpétuelle indécision du soi, et jouit de l'approbation, voire de l'admiration de ses pairs, qui se poussent, au nom du groupe, à aller de plus en plus loin dans les comportements extrêmes.

Kaufmann rappelle que les identités collectives, à tendance totalitaires, existent chez tous les acteurs sociaux pour qui elles sont généralement bénéfiques en tant que ressources

<sup>179</sup> Giddens, 1991 : 96. « *L'identité de l'individu est négociée à travers les processus interdépendants de l'exploration de soi et du développement d'une relation intime avec autrui. De tels processus contribuent à créer des « histoires partagées » dont les liens sont potentiellement plus forts que ceux qui caractérisent les [relations entre] individus partageant des expériences en fonction d'une position sociale commune* ». (Notre traduction).

<sup>180</sup> Les membres du groupe, initialement inconnus les uns aux autres, reçoivent, comme seule consigne, de réfléchir à leurs relations au sein du groupe, et de rester discrets sur leur vie extérieure. L'importance de la position sociale se trouve ainsi réduite par rapport aux détails plus intimes des sentiments individuels.

<sup>181</sup> Pour Mead (1934 : 276), le travail en équipe présente le même potentiel affectif, même si les individus restent généralement plus conscients de ce que fait chacun, et se laissent moins aller dans la dynamique du groupe.

<sup>182</sup> Les identifications peuvent être aussi banales que le supporterisme. Jean-Claude Kaufmann (2004) donne l'exemple de Walter, que les réactions passionnelles devant un match de football transportent en dehors de sa « vraie vie ». Walter témoigne des émotions procurées si « son » équipe (que ce soit l'équipe nationale, locale, ou simplement une équipe quelconque qui confronte un adversaire peu apprécié) gagne ou perd un match. L'euphorie ou la dysphorie associées à la victoire ou à la défaite perdurent longtemps après la fin du match, au-delà de l'identification immédiate à l'équipe en action.

affectives, « *fournisseurs de significations* ». Pour l'individu, « *les identités collectives sont des « plus » lui permettant, en se dépassant, de se sentir paradoxalement davantage lui-même* » (2004 : 148). Ces identités sont nombreuses, fréquentes et passagères chez les individus disposant de nombreuses facettes identitaires et d'un capital symbolique important. Cependant, chez des individus qui manquent d'estime de soi et d'identités valorisantes pour en générer, les identités collectives sont susceptibles de devenir totalitaires. Défendre une identité polémique c'est « *donner sans cesse un sens particulier à sa vie est mentalement fatigant et pénible* » (Kaufmann, 2004 : 147). Lorsque la posture de résistance perpétuelle devient trop lourde à supporter, l'individu peut être tenté de fuir et de rejeter les contacts avec d'autres groupes sociaux, en se réfugiant dans un groupe d'appartenance et une identité collective. Il adopte les représentations sociales et la grille interprétative du groupe, dont l'importance symbolique augmente au fur et à mesure que le soi de l'individu se réduit à cette seule appartenance collective. Ce processus de « *dépersonnalisation* » peut, à la longue, s'avérer irréversible.

Pour Ehrenberg, les identités totalitaires sont une réaction d'autodéfense des plus démunis, face au développement des formes sociétales sur le modèle entrepreneurial :

*« En effet, plus ce genre de relations sociales se généralisera, plus se développeront les formes communautaires, qui sont nourries par le refus des normes dominantes de réussite (comme le renouveau charismatique) ou le sentiment d'être exclu de l'accès à la concurrence (comme le lepénisme, les sectes, voire les mouvements religieux extrémistes), et des formes tribales (hooliganisme, bandes des banlieues), qui distinguent la rage de paraître des outsiders de l'insertion sociale. » (1991 : 283)*

Parmi les formes (néo)communautaires identifiées par Ehrenberg, les mouvements religieux apparaissent peut-être comme les plus adaptés à l'émergence d'identités totalitaires. Face au déclin de la religion organisée dans les sociétés occidentales, la spiritualité est devenue l'affaire privée de chacun. En tant que croyance, et porteur de ses propres valeurs éthiques, le domaine spirituel échappe à la sphère rationnelle. Chacun est libre d'adhérer ou non à son idéologie autolégitimante, et de justifier ainsi ses actes. Les sectes exploitent des individus démunis, en leur proposant une idéologie totalitaire à laquelle adhérer, et des liens affectifs forts. Les extrémistes islamistes d'Al Quaëda (et anciennement les catholiques de l'IRA, etc.) attirent à leur cause des marginaux des sociétés occidentales, souvent sans passé religieux, mais à la recherche d'une identité valorisante face à l'échec social et, le cas échéant, au racisme quotidien dont ils font l'objet. Les extrémistes proposent à ces recrues occidentales un destin glorieux et l'ennemi parfait : celui qui leur a inculqué ses valeurs et qui les dénigre, le responsable de leur échec. En embrassant l'identité totalitaire et en tournant le dos aux valeurs de leur société d'origine, leur échec aussi disparaît. La nouvelle identité remplace la famille et les anciens amis. L'identité néo-communautaire requiert de l'individu qu'il donne sa personne tout entière, parfois même sa vie<sup>183</sup>.

---

<sup>183</sup> Selon Bruno Ollivier : « *Il n'est pas étonnant en ce sens qu'on puisse mourir pour une revendication identitaire, puisque l'identité peut être ce qui donne sens au transcendant, peut dépasser la conception même que le sujet a de sa mort* » (2007 : 57).

\*

L'explosion du concept d'identité, et l'*explosibilité* des tensions identitaires dans le contexte social actuel, semblent ainsi directement liées à l'évolution des formes sociales, évolution qui fait consensus parmi les sociologues. Les identités deviennent d'autant plus importantes dans l'interaction sociale qu'elles sont instables et doivent faire l'objet d'une négociation et d'une attention de tous les instants. Cette négociation se révèle déterminante pour fixer le sens et la relation dans des situations sociales précises mais, au-delà de cette fonction structurante, les identités contribuent à donner à l'individu un sens de sa valeur existentielle. Dans ce que Philippe Breton appelle les « *sociétés de communication* » (1992 : 124)<sup>184</sup>, la plupart des conflits peuvent être reformulés symboliquement comme des tensions ou des quêtes de reconnaissance identitaire. Aujourd'hui, l'identité, que Dominique Wolton qualifiait déjà en 1993 de « *la grande question anthropologique de cette fin de siècle* » (1993 : 15) apparaît comme une clé incontournable pour comprendre les interactions sociales.

### 2.13. L'identité vue par les interactionnistes symboliques

Le rapport entre identités et interactions, présent en filigrane dans les travaux de Mead, a été adopté en tant que problématique centrale, par certains interactionnistes symboliques que ses travaux ont inspirés. À la suite de Manfred Kuhn à « L'École d'Iowa », George J McCall (à travers le concept de « *role-identity* »), Sheldon Stryker (avec son « *structural symbolic interactionism* »), ou encore Peter J Burke, ont cherché à comprendre les relations entre les différentes significations que l'individu associe à son soi, en fonction de la situation sociale. L'approche de ces chercheurs les distingue d'autres courants souvent mieux connus de l'interactionnisme symbolique, et notamment de la perspective adoptée par Herbert Blumer et l'École de Chicago. Outre des différences considérables de méthodologie (*infra*, chapitre 6.21), Stryker insiste davantage, d'un point de vue conceptuel, sur la structure sociale, alors que Blumer écarte cette notion de son analyse.

#### **L'interactionnisme symbolique blumérien**

Dans son ouvrage synthétique, publié en 1969, Blumer cherche à se démarquer des courants majeurs en sociologie américaine, typifiés par les travaux de Talcott Parsons. Il associe la structure sociale au fonctionnalisme structural et à une vision déterministe du comportement social. Il n'hésite pas à critiquer une utilisation de ce concept qui réduit les acteurs sociaux à des automates :

« *Structural features, such as "culture", "social systems", "social stratification", or "social roles", set conditions for their action, but do not*

---

<sup>184</sup> « Société de non-communication » serait plus appropriée, écrit Éric Dacheux (2000 : 23-5) car, malgré l'explosion de la technique et l'omniprésence de l'utopie communicationnelle dont parle Breton, le temps passé en rencontre face à face a diminué dans beaucoup de ces sociétés.

*determine their action. People – that is, acting units – do not act toward culture, social structure or the like. They act toward situations »<sup>185</sup>.*

Blumer retient de l'enseignement de Mead sa remise en cause des idées dominantes, selon lesquelles la société est un système structuré, et l'interaction humaine est une expression et un reflet de cette structure. Il insiste sur la capacité herméneutique de l'acteur social. L'interaction prend la forme de la construction commune d'actions collectives (« *joint actions* ») dans un contexte social précis, en fonction des significations que les acteurs prennent en compte dans la situation. Malgré sa volonté de souligner la nécessité de changer l'accent mis en sociologie sur la structure sociale pour focaliser sur la structuration des interactions, Blumer reconnaît l'importance pour une analyse de prendre en compte à la fois ces deux éclairages de son objet :

*« The differences [between these two sociological conceptions of society] do not mean, incidentally, that Mead's view rejects the existence of structure in human society. Such a position would be ridiculous. There are matters as social roles, status positions, rank orders, bureaucratic organizations, relations between institutions, differential authority arrangements, social codes, norms, values, and the like. And they are very important. But their importance does not lie in an alleged determination of action nor in an alleged existence as parts of a self-operating societal system. Instead, they are important only as they enter into the process of interpretation and definition out of which joint actions are formed »<sup>186</sup>.*

### **Stryker et la version « structurale »**

Alors que Blumer entreprend de se démarquer de l'existant en revendiquant le caractère révolutionnaire de l'interactionnisme symbolique dans le domaine de la sociologie, Sheldon Stryker cherche à se rapprocher des autres courants de la discipline. Dans son ouvrage principal de 1980, il dessine une « version structurale » de l'interactionnisme symbolique (assortie d'une méthodologie quantitative), censée rendre la « perspective » plus accessible sur le plan théorique et méthodologique aux sociologues d'autres courants. Son ouvrage répond à plusieurs critiques qui ont été formulées à l'égard de l'interactionnisme symbolique pendant les années soixante et soixante-dix. En se dissociant des « excès » de la vision de Blumer (à la fois dans sa méthodologie et dans sa focalisation sur le microsocial),

<sup>185</sup> Blumer, 1969 : 87-8. « *Des éléments structuraux, tels que la « culture », les « systèmes sociaux », la « stratification sociale », ou les « rôles sociaux » établissent les conditions de leurs actions, mais ne déterminent pas celles-ci. Les gens – c'est-à-dire des unités agissantes – n'agissent pas par rapport à la culture, à la structure sociale, etc. Ils agissent par rapport à des situations ».* (Notre traduction).

<sup>186</sup> Blumer, 1969 : 75. « *Les différences [entre ces deux conceptions sociologiques de la société] ne signifient pas, par ailleurs, que la vision de Mead rejette l'existence de la structure dans la société humaine. Une telle position serait ridicule. Il existe des phénomènes tels que les rôles sociaux, les positions liées à des statuts, des hiérarchies de grade, des organisations bureaucratiques, les relations entre des institutions, des structures d'autorité différenciées, des codes sociaux, des normes, des valeurs, etc. Et ces phénomènes sont très importants. Mais leur importance ne provient pas d'une détermination supposée de l'action, ni de leur existence supposée en tant que parties d'un système social autopoïétique. Leur importance est plutôt liée à la contribution qu'ils apportent au processus d'interprétation et de définition à partir duquel les actions collectives se forment ».* (Notre traduction).

Stryker défend un interactionnisme symbolique capable de prendre en compte des phénomènes macrosociaux, notamment à travers la notion de « structure sociale »<sup>187</sup>.

Le qualificatif « structural » (ou « *social structural* »), que Stryker rajoute à sa version de l'interactionnisme symbolique, s'inscrit dans ce contexte idéologique. Sur le fond, Stryker s'appuie, tout comme Blumer, sur les idées de Mead, et prend ses distances par rapport au déterminisme du fonctionnalisme structural (Stryker, 1980 : 126-7). S'il revendique l'importance de la structure sociale, cette importance se limite à sa fonction de cadre ou de repère pour l'activité sociale, auquel les individus se réfèrent dans leurs interactions. La structure sociale, faite de « positions », comporte un nombre de « rôles » (définis comme des comportements attendus associés aux positions). Les individus interagissent par rapport aux rôles, mais ces rôles ne constituent qu'une base par rapport à laquelle peuvent être mesurées les variations d'interprétation que les individus y apportent (le « je » de Mead), en fonction de leurs représentations de leurs interlocuteurs et de la situation. Bien qu'ils intériorisent les positions et les rôles qui composent la structure sociale, en tant que partie intégrante de leur socialisation, les individus ne se conçoivent pas et n'agissent pas (habituellement) conformément aux rôles. C'est précisément là que Stryker et ses collègues font intervenir la notion d'« identité »<sup>188</sup>. Une identité est définie comme l'ensemble de significations que l'individu s'attribue en tant qu'occupant d'une position sociale<sup>189</sup>.

*« Identities are self-meanings, and [...] self-meanings develop in the context of meanings of roles and counter roles »*<sup>190</sup>.

Une identité ne résulte pas de la simple adoption par l'individu d'un rôle prédéterminé. Elle est définie à travers la manière idiosyncrasique dont l'individu cherche à incarner pragmatiquement un rôle particulier, ancré dans un contexte social spécifique avec (le cas échéant) son historique propre<sup>191</sup>. C'est par rapport à ses identités (et non aux rôles qui les préfigurent) que l'individu détermine les lignes de conduite qu'il adopte dans l'interaction sociale.

La structure sociale apparaît, chez Stryker, non comme un état préexistant et stable mais comme un processus qui se réactualise dans l'activité sociale. Il s'agit de « *quelque-chose qui se passe* » et non de « *quelque-chose qui est* » (Stryker, 1980 : 128) :

<sup>187</sup> Voir Stryker, 1980 (tout particulièrement l'introduction et le chapitre 5) et Callero, 2003.

<sup>188</sup> McCall, ainsi que Burke dans ses travaux les plus anciens, utilise le terme « identité de rôle » (« *role-identity* ») dans ce sens (*infra*). Pour des raisons de clarté d'expression, nous conservons le terme d'identité, que Stryker emploie dans sa « théorie de l'identité » (*IT*).

<sup>189</sup> Plus tard (voir *infra*, page 100 et *seq.*), Stryker élargit la notion d'identité pour inclure non seulement les différentes positions dans la structure sociale, mais différents groupes sociaux, et des traits de personnalité.

<sup>190</sup> Stryker & Burke, 2000 : 287. « *Les identités sont des significations attribuées à soi, [...] des significations qui se développent dans le contexte des significations de rôles et de rôles complémentaires* ». (Notre traduction).

<sup>191</sup> Eugene Weinstein (cité par Stryker, 1980 : 128) parle de « traces » (« *traces* ») pour caractériser les souvenirs d'interactions passées avec les mêmes ou différents interlocuteurs, qui influencent la ligne de conduite (« *line of action* ») adoptée par l'individu.

« *Social structure is a continuous accomplishment through the coordination of action made possible through symbolic mediation. Social structure is the patterning of social process and becomes manifest in social process.* »<sup>192</sup>

La théorie identitaire de Stryker (« *Identity Theory* » : *infra*, chapitre 2.2) découle de la vision structurale de l'interactionnisme symbolique. Elle représente une théorisation de la manière dont les individus font sens de leur être et de leurs actes sociaux face à la structure sociale, qu'ils réactualisent à travers leurs interactions. Grâce au concept d'identité qu'elle introduit, la théorie constitue un point de départ pour penser les identités multiples et les rapports qui existent entre elles dans l'interaction sociale (*infra*, page 115 *et seq.*).

### **La théorie de rôles, l'approche dramaturgique, et le « *role-identity model* » de McCall et Simmons**

Avant de développer la théorie identitaire, il convient d'évoquer brièvement d'autres travaux, conduits en partie parallèlement à ceux de Stryker, dont ils sont épistémologiquement proches. La théorie de rôles, l'approche dramaturgique, et le « *role-identity model* » ont influencé (et parfois ont été influencés par) la théorie identitaire, qui partage une partie de leur terminologie et de leurs postulats théoriques. Ces approches, souvent associées ou confondues, font toutes plus ou moins référence à une métaphore théâtrale pour exprimer la pensée de Mead. L'individu, acteur, qui cherche à représenter un personnage, correspond au « je ». Il mesure sa performance par rapport aux attentes de son public intériorisé, son « moi », et le personnage qu'il incarne (avec plus ou moins de succès) apparaît comme son « soi » socialement reconnu. (McCall & Simmons, 1978 : 55-7 ; Goffman, 1973). La métaphore dramaturgique ne se réduit pas à un simple outil heuristique ou didactique : sa visée est descriptive<sup>193</sup> mais également explicative. Outre les personnages goffmaniens en lutte sociale permanente, d'autres théoriciens se servent de la métaphore pour expliquer le « pourquoi du comment » de l'interaction sur le plan cognitif. Les mécanismes cognitifs qui relient le comportement interactionnel aux besoins figuratifs de l'individu, selon la vision développée par Peter Burke (Burke, 2003b ; Cast & Burke, 2002), seront évoqués plus loin (*infra*, chapitre 2.21).

Selon McCall et Simmons (1966 : 6), la théorie de rôles (« *Role theory* ») a été inspirée par l'interactionnisme symbolique sur le plan conceptuel, bien que les deux approches soient parfois opposées. Stryker associe cette théorie, qui remonte à Simmel et à Weber, en passant par Linton et Parsons, à une vision excessivement structurée et assez peu dynamique de l'activité sociale, en raison de sa focalisation sur la société en tant que structure préétablie composée de positions ou « statuts » (Stryker, 1980 : 40-7). Face aux critiques que Blumer ou Cicourel ont pu formuler à l'égard de la théorie des rôles, Stryker, à l'image de

<sup>192</sup> Stryker, 1980 : 128. « *La structure sociale est une réalisation continue provenant de la coordination d'actions et est rendue possible par la médiation symbolique. La structure sociale est la configuration du processus social, et elle se manifeste dans ce processus* ». (Notre traduction).

<sup>193</sup> Goffman (1973), par exemple, développe la métaphore en ce sens, grâce au langage théâtral utilisé pour décrire « la scène » de l'interaction, avec ses coulisses, son décor, etc.

Turner, de Goffman<sup>194</sup>, ou de McCall et Simmons, s'empresse de souligner le degré de liberté dont dispose l'individu qui se comporte en fonction des rôles sociaux mais, en principe, ne s'y conforme pas. McCall et Simmons s'appuient sur une métaphore théâtrale qui s'inspire non pas du théâtre classique, où chaque réplique est programmée, mais d'un théâtre d'improvisation : les rôles sont distribués, mais ils évoluent en fonction de la situation et de la volonté des comédiens (1966 : 6).

Selon le « *role-identity model* » de ces auteurs, le personnage improvisé correspond au « rôle interactionnel » adopté, et non au « rôle social » qui sert uniquement de référence partagée. En fonction du « soi » situationnel qu'il projette, l'individu cherche à faire correspondre ce personnage (« *character* ») à l'une ou à plusieurs de ses « identités de rôle » (synonyme d'« identités » dans la terminologie de Stryker). L'ensemble des personnages associé à un individu particulier constitue son « *persona* » : le caractère imputé à l'individu par un autre individu ou groupe précis, au-delà des interactions spécifiques. Le modèle de McCall et Simmons utilise également de nombreux concepts qui ont été intégrés dans la théorie identitaire, et qui seront évoqués dans la section suivante. Ils comprennent la « prise de rôles » (« *role-taking* ») décrite par Mead (1934 : 151), et les notions de tension et de conflit de rôles (« *role strain* » et « *role conflict* ») utiles pour comprendre la gestion des identités multiples.

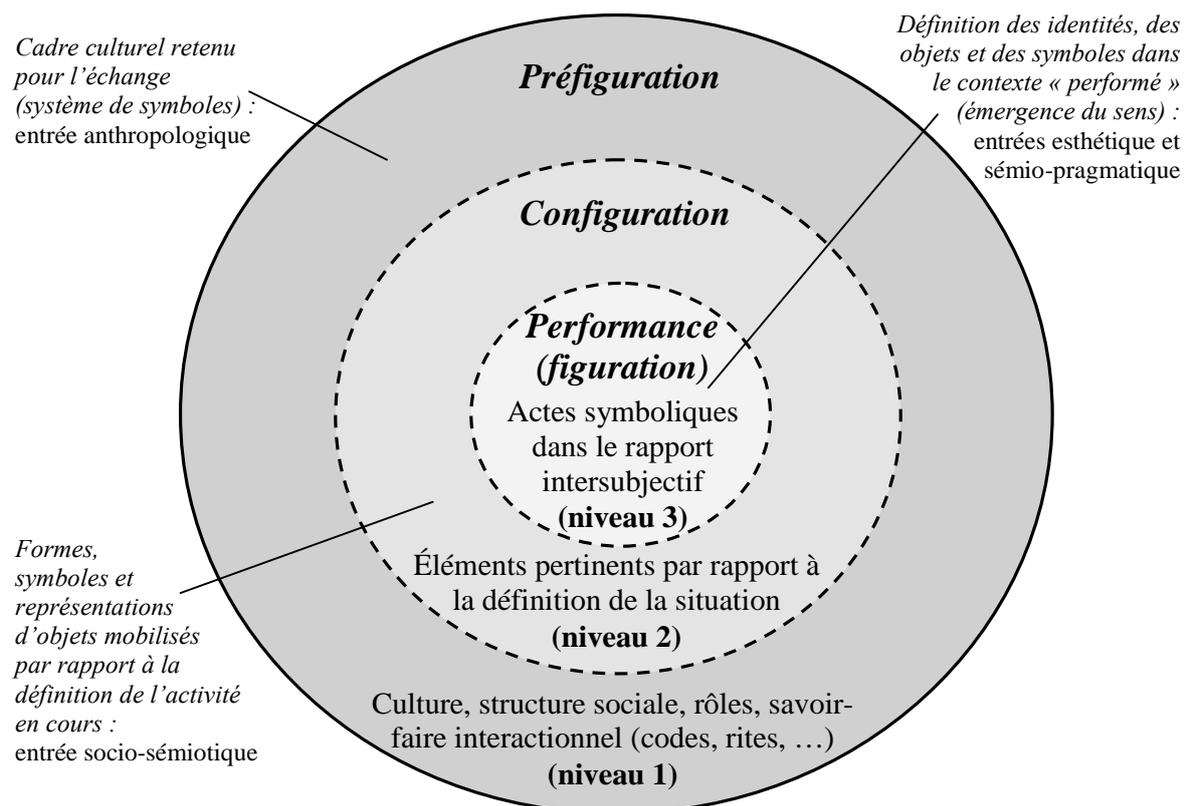
### **Les multiples niveaux de signification dans une interaction**

Les apports de la théorie des rôles permettent à l'interactionnisme symbolique de relier l'individu et la structure sociale (Stryker, 1980 : 68). L'analyse montre que les comportements des acteurs sociaux dans les micro-interactions reposent sur des savoirs d'ordre culturel, liés à une définition partagée des rôles sociaux et de la situation. Suivant Jean-Jacques Boutaud<sup>195</sup>, il est ainsi possible de distinguer trois niveaux de signification différents, qui servent à comprendre la construction de sens dans une interaction. Ils sont représentés dans la figure 4 :

---

<sup>194</sup> Goffman utilise la notion de « distance au rôle » (« *role distance* ») (1991 : 290-2) pour évoquer les comportements volontairement non-conformes aux rôles, destinés à donner une idée de la « *personnalité* » qui se cache derrière le rôle.

<sup>195</sup> Pour une discussion et une illustration de ces trois niveaux de signification, appliqués à l'imaginaire de la table cf. Boutaud, 2005 : 171 *et seq.*



**figure 4 : Les trois niveaux de sens dans une interaction sociale**

La connaissance de la structure sociale, des positions et des rôles appropriés à différentes situations, le savoir-faire interactionnel (et plus généralement la culture des groupes concernés) *préfigurent* l'échange, dans la mesure où ces éléments sont intériorisés par les acteurs sociaux. La *configuration* précise de l'échange (la situation telle qu'elle est appréhendée par les différents acteurs à travers leurs représentations) limite les comportements possibles et permet de fixer le cadre interprétatif utilisé par les acteurs sociaux. Mais ce n'est qu'à travers les lignes de conduite qu'ils adoptent, en fonction de leurs interprétations de ces différents éléments, de leurs objectifs et dispositions (*infra*) que les acteurs « *performent* » l'échange (niveau de la *figuration*). Selon cette perspective sémiopragmatique, qui sera reprise et explicitée plus loin (chapitre 3), la forme émerge de la dynamique interactionnelle. Ce paradigme performatif permet d'échapper à une vision trop déterministe, qu'elle soit sociale (niveau 1 uniquement), subjective (niveau 3 uniquement) ou liée au dispositif (niveau 2 uniquement). Chaque niveau se situe par rapport au précédent, sur lequel son propre système de significations repose. Le sens que les participants accordent à l'interaction, résulte de leurs actes symboliques, fondés sur leur herméneutique individuelle, qui s'inscrit, elle, dans ce système de signes plus ou moins partagé. Le paradigme permet d'illustrer les différentes façons dont les cultures et les identités interviennent dans la construction de sens, tout en respectant la marge d'autonomie subjective mise en avant par les interactionnistes<sup>196</sup>.

<sup>196</sup> Grâce à la notion de performance, il dépasse peut-être même cette dernière approche, en introduisant la dimension sensible à côté de la dimension symbolique des interactionnistes (*infra*, page 239 et seq.).

## 2.2. Une théorie de l'identité appliquée aux interactions sociales

Pour la suite de cette thèse, la théorie identitaire sera privilégiée, plutôt que ses variantes dramaturgiques, en tant que cadre théorique et terminologique. Ce choix suit la tendance des travaux les plus récents de Stryker, Burke, McCall et leurs collègues (Burke *et al.*, 2003), et souligne une volonté de recentrer l'analyse sur le concept d'identité, rendu opératoire par un cadre théorique qui sera détaillé dans la présente section.

La discussion théorique présentée ici ne se limite pas, cependant, à un résumé de la théorie identitaire (« *Identity Theory* ») de Stryker et Burke<sup>197</sup>. En s'asseyant sur ses fondations théoriques, elle cherche à dépasser quelques-unes de ses limites actuelles, en y associant explicitement les travaux de McCall, et en développant une réflexion sur la coexistence et la co-gestion des identités multiples. Ce dernier point constitue l'un des axes de recherches identifiés par Peter Burke et Sheldon Stryker comme prioritaires pour le développement futur de la théorie (Stryker & Burke, 2000 : 290-1 ; Burke, 2003b ; Stryker, 2003).

Les techniques figuratives grâce auxquelles les acteurs cherchent à faire correspondre leur identité situationnelle à leur idéal de moi, ont été traitées, de façon compréhensive, par Erving Goffman (1963 ; 1973 ; 1991 ; 1992). Ses travaux sont bien connus des chercheurs francophones en général. Ils ont été exposés et repris par de nombreux auteurs (Winkin, 1981 ; Winkin, 1988 ; Vion, 1992), et pour cette raison ils ne seront qu'évoqués ici. De ce fait, la présente section est consacrée moins au « comment » de la figuration identitaire, qu'à son « pourquoi ». Il sera question des différents rapports qui existent entre l'individu et son activité sociale, entre les multiples identités qu'il est susceptible de revendiquer à travers ses interactions, et son soi.

### 2.2.1. La théorie identitaire (« *Identity Theory* »)

La théorie identitaire cherche à préciser la vision meadienne de l'interaction symbolique, que Stryker et Burke résument par la formule suivante : « *society shapes self shapes social behavior* »<sup>198</sup>. La manière dont les structures sociales conditionnent le soi a été traitée prioritairement par Stryker et d'autres, alors que la deuxième partie de la formule, la façon dont le soi détermine le comportement social, a été examinée par Burke et ses collègues (Stryker & Burke, 2000 : 285). Ensemble, ces travaux constituent la théorie identitaire, telle qu'elle a récemment été formulée (Burke *et al.*, 2003).

<sup>197</sup> La théorie est attribuée à Stryker (Hogg *et al.*, 1995 ; Stets et Burke, 2000 ; Stryker et Burke, 2000 ; Burke, 2003), et présentée comme « *une extension naturelle de la perspective structurale de l'interactionnisme symbolique* » (Burke, 2003 : 1, notre traduction). Mais, comme cela a été suggéré, la théorie identitaire intègre de nombreux éléments associés à l'approche dramaturgique et inspirés directement des travaux de Burke et ses collègues (Stryker et Burke, 2000 : 284). Dans l'article qui vient d'être cité, Stryker rappelle que, lors de sa première présentation du cadre de la théorie identitaire, en 1966, George J McCall s'est approché de lui en s'exclamant : « Vous venez de présenter notre livre ! » (il faisait référence à McCall et Simmons, *Identities and Interactions*, 1966, livre encore sous presse à ce moment-là).

<sup>198</sup> Stryker & Burke, 2000 : 285. « *La société forme le soi qui forme le comportement social* ». (Notre traduction).

Cette partie du chapitre est consacrée à la description du modèle théorique proposé par la théorie identitaire<sup>199</sup>. Les principaux concepts utilisés par ce modèle sont repris et mis en relation sous une forme schématisée à la fin de la présentation (*infra*, page 113).

### La notion d'identité

Stryker et Burke (2000 : 284) identifient au moins trois utilisations de la notion d'identité en psychologie sociale<sup>200</sup>, dont les deux premières sont souvent évoquées à propos de la communication interculturelle. La première consiste à réduire la notion à une étiquette associée à une culture, dans le sens d'ethnie. Le conflit identitaire renvoie, dans ce cas, à des tensions interethniques. C'est dans ce sens, par exemple, que Camilleri emploie le terme de « *stratégies identitaires* » (*supra*, page 46). La deuxième utilisation est celle de la « *Social Identity Theory* » de Tajfel, Turner et leurs collègues (*infra*, page 145 *et seq.*). Dans cette perspective, une identité (de groupe) résulte d'une identification commune à une collectivité ou à une catégorie sociale<sup>201</sup>. Ces deux utilisations de la notion d'identité sont opposées à celle de la théorie identitaire, employée, elle, « *with reference to parts of a self composed of the meanings that persons attach to the multiple roles they typically play in highly differentiated contemporary societies* »<sup>202</sup>.

Le concept d'identité tel qu'il est avancé par les interactionnistes symboliques de la théorie identitaire a déjà été évoqué. Ses principales caractéristiques sont résumées ici :

1. Une identité se manifeste chez l'individu sous la forme de significations associées à une position sociale.

« *An identity is a set of meanings that represent the understandings, feelings, and expectations that are applied to the self as an occupant of a social position* »<sup>203</sup>.

2. Bien que définie par rapport à un rôle social, l'identité dépasse le rôle et comporte des significations idiosyncrasiques propres à chaque individu.

« *[A role-identity] may be defined as the character and the role that an individual devises for himself as an occupant of a particular social position.*

<sup>199</sup> Afin de privilégier la précision de définition des concepts sur lesquels repose cette théorie américaine encore peu connue en France, cette section comporte de nombreuses citations en anglais, dont le lecteur trouvera les traductions françaises en note infrapaginale.

<sup>200</sup> À ces définitions s'ajoute la notion « psychologique » de « l'identité narrative » (*supra*, page 88 ; Annexe III).

<sup>201</sup> L'approche de Camilleri et celle de la « théorie de l'identité sociale » ont, par ailleurs, un certain nombre de points communs, ce qui mène Dasen et Ogay (2000 : 59) à plaider un rapprochement, ou du moins une reconnaissance mutuelle de ces traditions, respectivement francophone et anglophone, qui semblent s'ignorer.

<sup>202</sup> Stryker & Burke, 2000 : 284. « [...] en référence à des parties d'un soi composé des significations que des individus associent aux multiples rôles qu'ils ont typiquement à jouer dans des sociétés contemporaines [dont les rôles sont] hautement différenciés ». (Notre traduction).

<sup>203</sup> Cast & Burke, 2002 : 1042. « Une identité est un ensemble de significations qui recouvre les sous-entendus, les sentiments et les attentes qui s'appliquent à soi en tant qu'occupant d'une position sociale ». (Notre traduction).

*More intuitively, such a role-identity is his imaginative view of himself as he likes to think of himself being and acting as an occupant of that position »<sup>204</sup>.*

3. L'individu possède de multiples identités.

*« Persons have as many identities as distinct networks of relationships in which they occupy positions and play roles »<sup>205</sup>.*

4. Les identités activées dans une situation influencent fortement le comportement de l'individu.

*« Theorists understand identities as cognitive schemas – internally stored information and meanings serving as frameworks for interpreting experience »<sup>206</sup>.*

Dans sa version initiale de l'interactionnisme symbolique structural, qui focalise sur les rapports entre les individus et les positions sociales, Stryker (1980) réduit l'identité à la seule identité de rôle. Sous l'influence d'autres travaux extérieurs à cette perspective, les théoriciens du courant l'élargissent plus tard pour prendre en compte trois types d'identité. Ainsi, l'identité renvoie non seulement aux différentes *positions* dans la structure sociale (*identité de rôle* : mère, médecin, client, ...), mais aux différents *groupes sociaux* (*identité sociale* : blanc, Parisien, communiste, ...), et aux *traits de personnalité* (*identité de personne*<sup>207</sup> : intelligent, avare, optimiste, ...).

En ce qui concerne les identités de rôle, l'accent est souvent mis sur la complémentarité des rôles au sein d'un groupe ou dans une situation sociale : médecin – malade – infirmière / mari – femme – enfant, etc. Les identités structurent la relation entre les participants à l'interaction. L'identité sociale renvoie, au contraire, à une appartenance groupale commune ou opposée. Ce sont les traits du groupe qui viennent renforcer l'identité individuelle<sup>208</sup>. L'« identité culturelle » entre dans la catégorie des identités de type social car elle est fondée sur l'appartenance à un groupe. Ses membres sont supposés (vision

<sup>204</sup> McCall & Simmons, 1978 : 65. « [Une identité de rôle] peut être définie comme le personnage et le rôle qu'un individu s'invente en tant qu'occupant d'une position sociale particulière. Plus intuitivement, une telle identité de rôle est sa vision imaginative de lui-même comme il aime penser qu'il est et qu'il agit en tant qu'occupant de cette position-là ». (Notre traduction, italiques dans l'original). Dans l'ouvrage de McCall et Simmons, la notion de « role-identity » peut être considérée comme synonyme d'« identity » chez Stryker. Burke passe de la première à la deuxième appellation au cours de ses travaux.

<sup>205</sup> Stryker & Burke, 2000 : 286. « Les individus ont autant d'identités que de réseaux de relations distincts dans lesquels ils occupent des positions et jouent des rôles ». (Notre traduction).

<sup>206</sup> Stryker & Burke, 2000 : 286. « Les théoriciens conçoivent les identités comme des schémas cognitifs – des informations et des significations intériorisées, qui servent de cadres pour interpréter les expériences ». (Notre traduction).

<sup>207</sup> Dans leurs différentes publications, Burke, Stets et Smith-Lovin semblent utiliser comme synonymes les appellations de « *person identity* » et de « *personal identity* » pour le troisième type d'identité. La première appellation présente l'avantage de distinguer la conception propre à la théorie de l'identité de celle propre à la théorie de l'identité sociale (*infra*). Pour des raisons de clarté, cette distinction est reproduite dans la traduction française adoptée ici.

<sup>208</sup> Voir *infra*, page 144 et seq. pour une discussion des phénomènes de catégorisation et de stéréotypie, dans le cadre théorique de la *Social Identity Theory*.

objectiviste) être susceptibles de manifester les traits de la culture associée au groupe, à travers leurs représentations et leurs actes<sup>209</sup>.

Enfin, l'identité de personne renvoie aux traits de caractère de types socialement reconnus, aux figures que sont le colérique, l'altruiste, etc<sup>210</sup>. À travers les traits de *personnalité* qu'il revendique, l'individu cherche à se différencier des autres membres de ses groupes sociaux mais aussi à doter son soi d'une cohérence qui le définit et le structure<sup>211</sup>. En identifiant sa gentillesse, par exemple, comme une caractéristique qui le distingue d'autrui, l'individu se voit dans l'obligation de tenter de « vérifier » cette identité de personne à travers ses différentes identités sociales et de rôle. Pour se prouver qu'il est « quelqu'un de gentil », et ainsi se convaincre de sa propre *authenticité* (Burke, 2004 : 10), il est susceptible de privilégier cette signification dans ses autres identités, en montrant de la gentillesse (relative aux normes sociales en vigueur pour l'identité en question) en tant que policier, ou père, ou voisin, etc. En raison de leur transversalité, Burke théorise les identités de personne (« *person identities* ») comme des « identités maîtresses » (« *master identities* »). Il remarque avec Jan Stets (Stets et Burke, 2000 : 229) que le choix des identités sociales et de rôle peut être influencé par l'identité de personne (un individu qui se définit comme « juste » ne devient pas cambrioleur et n'abuse pas de ses privilèges), mais aussi que les conditions sociales peuvent obliger l'individu à adopter une identité sociale incohérente par rapport à une ou plusieurs identités de personne : on devient cambrioleur par nécessité plus que par vocation. Dans le cas de conflit entre des identités sociales (ou de rôle) et de personne, écrivent Stets et Burke, l'individu cherche généralement à réduire ces tensions en renonçant à l'une des identités impliquées ou à les réconcilier : le personnage de Robin des Bois est l'archétype du brigand qui agit au nom de la justice.

Puisque les identités, selon la conception de la théorie de l'identité, sont idiosyncrasiques et non pas le simple reflet des rôles ou des groupes sociaux, d'un point de vue analytique, il s'avère parfois impossible de distinguer entre les différentes identités activées. L'identité sociale « officier de police » d'un individu X, par exemple, peut être colorée par son identité de personne qui met en avant son côté autoritaire<sup>212</sup>. Par ailleurs, les trois types d'identité (de rôle, sociale et de personne) ne sont pas exclusives, et dépendent

<sup>209</sup> La définition de la culture utilisée ici, qui la situe au niveau du groupe (*supra*), rapproche les significations des deux adjectifs « culturel » et « social », car les deux renvoient au groupe. « Culturel » renvoie aux traits du groupe (ou aux traits que l'individu est censé manifester en tant que membre du groupe), alors que « social » renvoie simplement au fait d'appartenir au groupe. Il s'ensuit que l'identité sociale d'un individu en tant que membre d'un groupe est également culturelle si on lui impute les caractéristiques associées à la culture du groupe.

<sup>210</sup> Cette définition de l'« identité personnelle » diffère de celle de la Social Identity Theory (*infra*, page 145), pour laquelle l'identité personnelle s'intègre dans une théorie de la relation interpersonnelle. À partir de la catégorisation (identité sociale) initiale, les individus apprennent à se connaître en tant que « personnes » (processus de particularisation). L'identité personnelle (individualisée) est ainsi opposée à l'identité sociale (caractéristiques groupales). Voir *infra*, page 126, sur la prise en compte des relations interpersonnelles dans la théorie identitaire.

<sup>211</sup> En raison de cette fonction structurante de l'identité de personne, elle peut être fortement liée à l'identité narrative : le récit de vie de l'individu comportant des explications sous la forme de théories implicites qui justifient (« *account for* ») ses traits de personnalité.

<sup>212</sup> Ce raisonnement ouvre la voie à la théorisation naissante de l'activation de multiples identités dans l'interaction (Burke, 2003b). Voir *infra*, page 115 *et seq.* pour une discussion de ce phénomène.

souvent de la perspective analytique adoptée. L'identité sociale (officier de police), peut également être une identité de rôle (dans un rapport policier – criminel, par exemple). De la même manière, une identité sociale peut coïncider avec une identité de personne, lorsque les deux partagent les mêmes significations. Pour Burke, puisqu'ils sont impliqués dans un même processus de « vérification de soi » (*infra*, page 104), les trois types d'identités sont « *theoretically isomorphic, but having different bases or sources* »<sup>213</sup>. À l'image de Linda Smith-Lovin (2003 : 170), Burke précise que toutes les identités sont liées à des rapports de réseaux (2004 : 9). Leur source peut être une relation entre positions dans un même réseau social (identité de rôle), un lien à ceux qui occupent (ou non) une même place dans un réseau social (identité sociale) ou les relations différenciées au sein d'un réseau qui créent des différences saillantes entre individus (identité de personne)<sup>214</sup>. L'identité est ainsi un construit individuel défendu (et reformé) socialement, fondé sur des éléments socialement définis et liés à la structure sociale. L'individu agit pour maintenir ses identités socialement, cherchant à les faire « valider » par autrui (« *identity validation* ») à travers ses interactions sociales. Le soi de l'individu est composé de l'ensemble des identités (« *identity set* ») et par leur structuration interne (« *salience hierarchy* ») (*infra*, page 108).

#### « **Role-taking** » et « **altercasting** »

La théorie identitaire associe l'interaction sociale à des mécanismes cognitifs grâce auxquels l'individu réagit par rapport à un éventuel décalage entre ses identités et l'image qu'autrui lui renvoie. Dans une interaction, l'individu « prend le rôle » (« *role-taking* ») de chacun de ses interlocuteurs (*infra*, page 81). En se projetant mentalement dans les identités qu'il leur confère, il cherche à déterminer quelles peuvent être les lignes de conduite que ses interlocuteurs sont susceptibles d'adopter dans la situation. McCall et Simmons (1966 : 126-9) remarquent que la prise de rôle ne consiste pas à essayer de comprendre le caractère de l'Autre dans sa complexité, mais simplement à chercher à concevoir l'identité qu'il projette dans la situation actuelle, afin de se positionner par rapport à celle-ci. L'individu essaie également de juger ce que ses interlocuteurs attendent de lui, et comment ils peuvent réagir face à différents comportements de sa part. C'est grâce à la prise de rôles que l'individu adapte son comportement à autrui.

Si les identités de ses interlocuteurs influencent la ligne de conduite adoptée par l'individu, il s'ensuit que l'individu exerce à son tour une pression de complémentarité normative sur les autres participants à l'interaction. Les théoriciens de l'identité appellent ce processus le « *altercasting* » : la distribution de rôles complémentaires. Ainsi, selon un mécanisme bien connu de l'analyse transactionnelle, un rôle appelle un rôle complémentaire : le client de la banque s'attend à un comportement approprié de la part du guichetier, alors que le braqueur lui impose un système de significations tout autre. McCall et Simmons (1966 : 132) remarquent que le rôle que l'individu adopte en fonction de ses interlocuteurs n'est pas

<sup>213</sup> Burke, 2003 : 2. « *isomorphes d'un point de vue théorique, mais avec différentes bases ou sources* ». (Notre traduction).

<sup>214</sup> Cette notion de « réseau » (qui n'est, finalement, autre que la structure sociale d'un groupe ou d'une société), n'est pas sans importance lorsqu'il s'agit de relations entre individus de sociétés différentes (*infra*, page 128 et *seq.*).

nécessairement le rôle complémentaire. Face à la pression qu'il ressent de la prise de position d'autrui, l'individu tente d'exploiter<sup>215</sup> sa ligne de conduite pour servir ses propres objectifs dans l'interaction (*infra*, page 124). Dans la mesure où elle ouvre plusieurs possibilités figuratives, la ligne de conduite affichée de l'Autre représente ce que McCall et Simmons appellent une « structure d'opportunité » (« *opportunity structure* ») : elle constitue une occasion pour l'individu de faire valoir certaines significations qu'il souhaite mettre en avant<sup>216</sup>. Alicia Cast a montré que le rapport de pouvoir entre les différents partis dans une relation joue un rôle décisif sur leur capacité à revendiquer une identité, ou à projeter une identité sur autrui. Dans les couples qu'elle a étudiés :

« *individuals with more structural and relationship power are even more able to behave in ways that are consistent with their identity [...], even more able to influence others' behavior, and even more resistant to the identities that others seek to impose on them* »<sup>217</sup>.

### La « vérification de soi »

D'après la théorie identitaire, le comportement social de l'individu est motivé par sa volonté de faire valoir les significations liées à certaines identités. Cette compréhension des interactions repose sur la métaphore du miroir (le « *looking-glass self* » de Cooley, 1902)<sup>218</sup>. Le processus de contrôle grâce auquel l'individu évalue le « reflet » de l'identité qu'il projette, et intervient pour le modifier, si nécessaire, a été nommé la « vérification de soi » (« *self-verification* »).

Le processus de vérification des identités a été un objet central de la recherche de Peter Burke, qui l'a théorisé sous la forme de la « théorie de contrôle identitaire » (« *identity control theory* ») (Burke, 1991 ; Burke & Stets, 1999 ; Stryker & Burke, 2000 ; Cast & Burke, 2002 ; Burke, 2004). Cette sous-partie de la théorie identitaire s'occupe prioritairement de la relation entre le soi et le comportement social de l'individu. Elle postule que, dans une situation donnée, l'individu est sans cesse en train de comparer (grâce à la fonction « *comparator* ») les significations qui lui sont associées dans l'interaction (« *self-relevant meanings from the situation* ») et les normes intériorisées de son identité (« *self-meanings held in the identity standard* » Burke, 2003 : 4). Le résultat (« *output* ») de la fonction « *comparator* » prend la forme d'actions destinées à intervenir pour faire évoluer les significations dans la situation.

Burke (1991 : 838) propose la figure suivante pour modéliser le fonctionnement interne de ce processus :

<sup>215</sup> Ces mécanismes opèrent, la plupart du temps, au niveau sous-conscient.

<sup>216</sup> Le mécanisme d'« altercasting » est fondamental pour le processus de négociation identitaire qui sera examiné au chapitre 3.1 (page 171).

<sup>217</sup> Cast, 2003 : 196. « *Les individus qui disposent de davantage de pouvoir structural et relationnel jouissent d'une capacité plus élevée à se comporter conformément à leur identité [...], à influencer le comportement d'autrui, et à résister aux identités que d'autres individus cherchent à leur imposer* ». (Notre traduction).

<sup>218</sup> Lipiansky (1992) traduit ce concept comme « soi reflété dans un miroir ». La métaphore du miroir constitue une idéalisation utopique (Breton, 1992), car l'observation des comportements sociaux dément la prétendue fidélité de son reflet. Le miroir est un prisme déformant : l'individu ressent souvent dans le regard d'autrui ce qu'il a peur que l'autre voie. Lipiansky remarque que le cadet d'un groupe a l'impression que les autres le voient comme un enfant, en raison de son âge, alors que le doyen a l'impression qu'on le traite comme un vieillard (Lipiansky, 1992 : 187 et seq.).

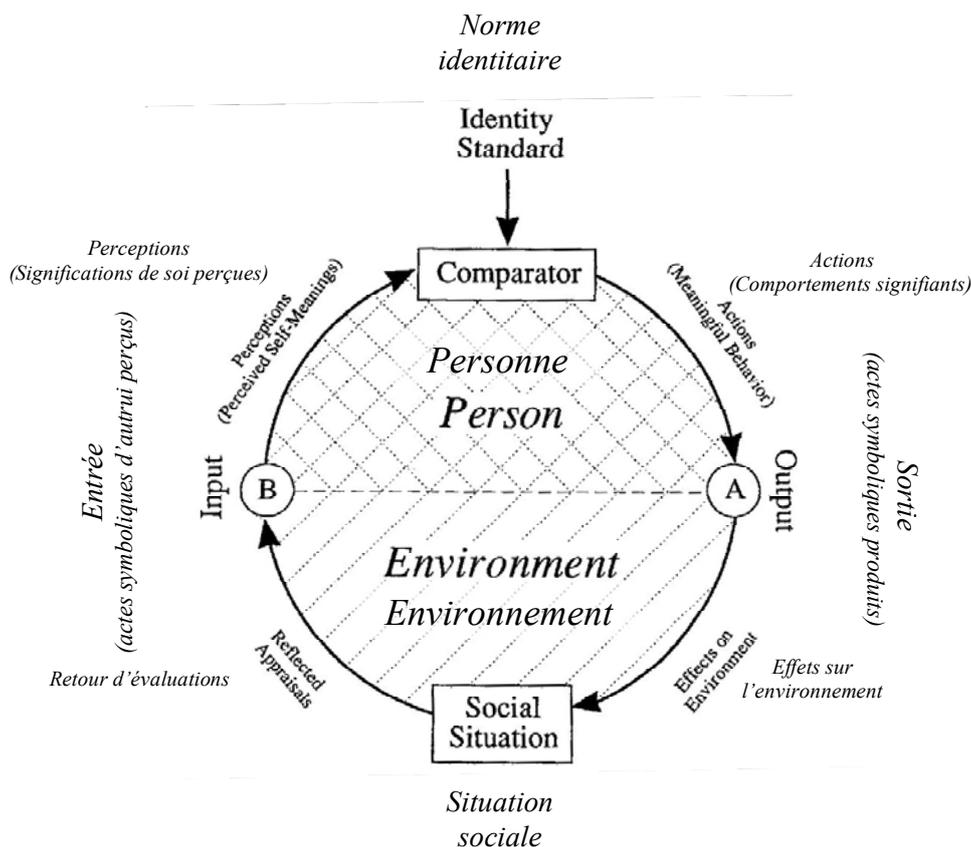


figure 5 : Le modèle de contrôle identitaire de Burke (1991)<sup>219</sup>

Lorsque les significations perçues à l'arrivée (point B sur le schéma) correspondent aux normes intériorisées, la fonction « *comparator* » donne un résultat égal à zéro, et l'individu est satisfait (la vérification de soi « a lieu » dans la terminologie de la théorie identitaire<sup>220</sup>). Ses actes (point A) visent à maintenir le statu quo, ou l'homéostasie du système, diraient certains. Au fur et à mesure que les significations et les normes s'écartent, le résultat de la fonction augmente, et l'individu se sent de plus en plus mal à l'aise. Un écart grand ou grandissant est source de détresse, alors qu'un petit écart ou un écart qui se réduit est source de bien-être interactionnel pour l'individu concerné.

La détresse associée à un soi « non vérifié » est habituellement le stimulus pour un changement quasi-automatique de comportement, afin de tenter de se conformer à l'idéal identitaire, ou alors pour le rejet de l'identité en faveur d'une autre. Burke (2004 : 6) remarque que les actions nécessaires à la vérification de soi ne peuvent être connues d'avance d'aucun parti. L'individu réagit à son interprétation de la situation, avec ses impondérables et

<sup>219</sup> Titre original de la figure : « *The Control-System View of the Identity Process: The Cycle of Meaning Showing Possible Points of Interruption at A and B* » (« Le processus identitaire vu à travers le système de contrôle : le cycle de sens qui montre des points de rupture possible à A et à B » - notre traduction). Nos traductions françaises ont été rajoutées en italiques au schéma original.

<sup>220</sup> « *Self-verification occurs when meanings in the social situation match or confirm meanings in an identity.* » (Cast & Burke, 2002 : 1042 : « la vérification de soi a lieu lorsque les significations dans une situation sociale correspondent ou confirment les significations associées à une identité ». Notre traduction).

ses ratés performatifs. Ses actes prennent la forme de réactions dynamiques aux imprévus. Elles ne sont ni rationnelles ni planifiées.

Le rapport, entre l'image de soi et les actes symboliques des individus dans l'interaction sociale, a été théorisé grâce à la notion de face, positive et négative (Goffman 1992 : 15 ; Smith & Bond, 1998 : 139). Pour McCall et Simmons (1966 : 132-7), la figuration (le « *face-work* » de Goffman : voir *supra*, note 95, page 50) recouvre la plupart des « mécanismes expressifs », ces stratégies de légitimation ou de défense de la face que l'individu emploie dans l'interaction sociale. Les mécanismes expressifs viennent compléter les mécanismes cognitifs du processus identitaire tels que le modèle de Burke (figure 5) les présente.

Or, comme nous l'avons déjà suggéré (*supra*), l'interaction n'est pas une activité isolée. Pour mesurer son importance, il faut l'inscrire dans la vie de l'individu, perçue comme une suite d'interactions. Non seulement les identités se réfèrent à des rencontres passées et à venir<sup>221</sup>, mais le succès relatif de l'individu dans ses rencontres affecte son niveau d'estime de soi, la monnaie d'échange des interactions.

### **L'estime de soi**

Selon Cast et Burke (2002 : 1043), l'estime de soi est une notion employée en psychologie sociale dans au moins trois sens différents, mais non pas incompatibles. Pour certains chercheurs, elle est perçue comme un produit ou un résultat (« *outcome* ») d'une interaction : ils s'attachent à examiner ce qui la favorise ou non<sup>222</sup>. Pour d'autres, elle représente une motivation (« *self-motive* ») : les individus agissent pour augmenter leur estime de soi. Enfin, pour d'autres encore, elle est comparée à un tampon (« *buffer* ») : une ressource (énergétique) qui permet de faire face à des interactions défavorables, mais qui peut entraîner des troubles interactionnels et psychologiques lorsque l'individu en manque<sup>223</sup>. Dans leur article de 2002, Cast et Burke présentent les résultats d'une étude empirique qui cherche à mesurer l'estime de soi et ses fonctions. Leur analyse permet de mesurer empiriquement les trois fonctions de l'estime de soi, qu'ils conceptualisent dans le cadre de la théorie de l'identité.

S'appuyant sur des recherches antérieures sur cette question, Cast et Burke postulent l'existence de deux types d'estime de soi : celle fondée sur l'impression de compétence individuelle (« *competence / efficacy-based self-esteem* »), et celle qui repose sur une idée de la valeur de l'individu (« *worth / worth-based self-esteem* ») (2004 : 1042). Dans le cadre de la théorie identitaire, ils associent l'estime de soi à la vérification d'une identité. Plus précisément, l'estime de soi fondée sur la compétence semble provenir prioritairement de la

<sup>221</sup> Sur la notion de capitale symbolique qui relie interactions passées et futures cf. *infra*, page 126 et seq.

<sup>222</sup> Tout en s'inscrivant dans cette première acception, Paul Ricœur (1990 : 201 et seq.) voit dans cette notion un guide éthique, qui fournit aux acteurs sociaux des repères pour se comporter envers autrui, notamment lorsque les normes sociales s'avèrent inappropriées à la situation.

<sup>223</sup> C'est selon ce troisième éclairage que la notion a déjà été évoquée ici (*supra*, page 90 et seq.).

vérification d'une identité de rôle, alors que celle qui met en avant la valeur de l'individu résulte généralement de la validation d'une identité sociale (Cast & Burke, 2002 : 1047)<sup>224</sup>.

Les premières formulations de la vision interactionniste symbolique structurale (Stryker, 1980 : 84) postulent que l'estime de soi résulte du processus de vérification de soi, lorsque celui-ci peut-être mené à bien. D'une conception de l'estime de soi en tant que produit (« *outcome* ») de l'interaction, les chercheurs passent facilement à une vision selon laquelle l'individu cherche activement à en accumuler dans ses interactions (« *self-motive* »). Cette idée est illustrée par les travaux de Goffman (1963), et de McCall et Simmons, qui suggèrent que les individus cultivent activement les relations dans lesquelles ils pensent pouvoir trouver du soutien pour leur identité de rôle (« *role-support* » - 1966 : 166). Cast et Burke apportent un soutien empirique à cette idée (2002 : 1050)<sup>225</sup>.

Enfin, l'estime de soi que l'individu cherche à accumuler lors de ses interactions semble pouvoir servir de tampon (« *buffer* ») pour l'aider à faire face à des situations difficiles. D'après Cast et Burke, l'estime de soi fondée sur une impression de compétence (« *efficacy-based* ») assume le plus souvent cette fonction. Un niveau élevé de ce type d'estime de soi aide l'individu à minimiser les effets d'une incapacité à vérifier une identité dans une interaction. Cependant, en tant que ressource énergétique, l'estime de soi est consommée par ce processus. Dans le cas d'identités non validées à répétition, l'individu peut garder très peu d'estime de soi, et peut être victime d'états dépressifs ou d'autres pathologies (Cast & Burke, 2002 : 1059)<sup>226</sup>.

L'estime de soi motive l'acteur social à valider ses identités valorisantes, et constitue un capital symbolique qui peut le « protéger » face à des relations dévalorisantes<sup>227</sup>. Dans sa quête de cette ressource monnayable, l'individu emploie diverses stratégies de légitimation de ses identités, même lorsqu'elles ne sont pas validées par le groupe (McCall & Simmons, 1978 : 92-97 ; Camilleri, 1999). Grâce notamment aux effets de la catégorisation (*infra*, page 144) sur les significations perçues, l'individu interprète souvent ses interactions de façon à redorer son propre blason, et à conserver son estime de soi<sup>228</sup>.

Or, la théorie de l'identité fait intervenir une dernière notion qui influence directement l'importance du gain ou de la perte d'estime de soi associée à la vérification réussie ou non

<sup>224</sup> Cette distinction est suggérée par l'étude diachronique de couples que les chercheurs présentent dans cet article. Elle trouve un soutien dans les travaux de Lipiansky sur la dynamique du groupe. Celui-ci observe que le fait de ne pas être connu par son prénom au sein du groupe est comparé par les participants au sentiment de ne pas exister (du moins pour le groupe), ce qui est insupportable du point de vue de l'estime de soi (1992 : 144). C'est bien la valeur accordée à l'individu qui est remise en cause par ce manque de (re)connaissance.

<sup>225</sup> En France, Lipiansky observe également de telles stratégies de valorisation personnelle, utilisées comme source d'estime de soi. Il remarque que les individus s'efforcent de présenter autrement ces stratégies, qui auraient un effet contraire au but escompté s'il apparaissait clairement que leur auteur cherchait à se mettre en avant ou à se faire faire des compliments (1992 : 151).

<sup>226</sup> Sur le lien entre des identités non-validées ou connotées négativement et la santé, voir également Francis, 2003.

<sup>227</sup> Jean-Claude Kaufmann remarque (comme Elias et Scotson, 1997) que même ceux au plus bas de l'échelle sociale et symbolique, privés de choix en matière de ressources identitaires, cherchent individuellement à se valoriser en dénigrant leurs pairs (2004 : 212).

<sup>228</sup> Mais l'inverse est également vrai. Un individu qui souffre d'un manque d'estime de soi peut très bien « noircir le tableau » de façon quasi-paranoïaque, en s'arrêtant sur chaque détail qui lui semble défavorable (*cf. supra*, note 176, page 90).

d'une identité. Il s'agit de l'« engagement » (« *commitment* ») de l'individu envers l'identité en question, lié à sa place dans la « hiérarchie de saillance » (« *saliency hierarchy* »).

### Saillance, hiérarchie de saillance, engagement

La notion de « saillance » (« *saliency* ») est centrale dans la théorie de l'identité. Elle renvoie à l'organisation interne du soi.

*« Identity saliency is defined as the probability that an identity will be invoked across a variety of situations; or alternatively across persons in a given situation »<sup>229</sup>.*

La saillance d'une identité correspond à son importance relative pour l'individu, en dehors de tout contexte social. Elle renvoie à la place qu'occupe l'identité par rapport au « jeu d'identités » (« *identity set* ») de l'individu, structuré en « hiérarchie de saillance » (« *saliency hierarchy* »).

*« The higher the identity in that hierarchy, the more likely that the identity will be invoked in a given situation or in many situations »<sup>230</sup>.*

Ainsi, chaque individu comporte des identités qui sont plus susceptibles que d'autres d'être activées, selon le contexte :

*« Not all situations invoke more than one identity, but it is likely that an identity's location in a saliency hierarchy will increase its “call-up” threshold in interaction with other defining characteristics of situations »<sup>231</sup>.*

L'importance d'une identité pour l'individu s'exprime à travers l'« engagement » (« *commitment* ») qu'il ressent à son égard. Les identités au sommet de la hiérarchie de saillance sont celles pour lesquelles l'engagement est le plus important. La théorie de l'identité postule l'existence de deux types d'engagement : « interactionnel » (« *interactional* ») et « affectif » (« *emotional* »). Ces deux formes sont fondées respectivement sur des critères quantitatifs (nombre de relations associées à l'identité) et qualitatifs (l'investissement affectif vis-à-vis d'une identité). Plus un individu considère une

---

<sup>229</sup> Stryker & Burke, 2000 : 286. « *La saillance identitaire est définie comme la probabilité selon laquelle une identité sera activée à travers une variété de situations ou, alternativement, en présence de différents individus dans une situation donnée* ». (Notre traduction).

<sup>230</sup> Stryker, 1980 : 61. « *Plus l'identité est élevée dans cette hiérarchie, plus elle aura de chance d'être activée dans une situation donnée ou dans plusieurs situations* ». (Notre traduction).

<sup>231</sup> Stryker, 1980 : 61. « *Une situation n'invoque pas obligatoirement plus d'une identité, mais il est probable que la place [élevée] d'une identité dans une hiérarchie de saillance augmentera son seuil d'activation [rendra son activation plus facile], en rapport avec d'autres caractéristiques qui définissent la situation* ». (Notre traduction).

identité comme valorisante, et plus il a de liens sociaux qui reposent sur cette identité<sup>232</sup>, plus sa position sera élevée dans la hiérarchie de saillance<sup>233</sup>.

L'engagement envers une identité détermine également la facilité avec laquelle l'individu est capable d'accepter sa remise en cause, et son éventuel abandon. Plus l'identité est élevée dans la hiérarchie de saillance, plus l'individu s'attache symboliquement à pouvoir la vérifier, et plus il lui est difficile de s'en départir. Or, le « jeu des identités » évolue tout au long de la vie de l'individu, en fonction des aléas de celle-ci, mais aussi des appartenances sélectionnées et entretenues. Des identités peu saillantes, par faute d'activation ou par changement d'habitude, peuvent être abandonnées en faveur d'autres. D'autres identités, même très haut placées dans la hiérarchie, peuvent être remises en cause définitivement par les diverses crises de la vie dont parle Dubar (2000, *cf. supra*) : perte d'emploi, divorce, etc. Nonobstant cette instabilité qui caractérise les sociétés modernes, McCall & Simmons notent que les identités individuelles évoluent avec l'âge et la position sociale. L'individu suit un parcours vital de la dépendance pendant son enfance (il ne choisit pas ses identités) vers l'indépendance du jeune adulte (qui dispose d'une marge de manœuvre plus importante pour définir ses identités), avant de s'enfermer dans ses identités plus ou moins définitives (professionnelle, maritale, parentale, etc.), présentées comme le début du déclin vers la dépendance (physique mais aussi interactionnelle) de l'âge mûr (McCall & Simmons, 1978 : 223-5).

Pour Stryker et Burke (2000), la notion d'engagement (interactionnel) permet de souligner le lien entre le comportement social individuel et la structure sociale. La position sociale pèse lourd dans le choix d'une identité. L'individu doit faire preuve de constance ou, au moins, de cohérence, dans les identités revendiquées face à un même individu ou groupe, sous peine de perdre sa crédibilité en tant qu'acteur prévisible. Pour Stryker et Burke, le résumé de la pensée de Mead : « *society shapes self shapes social behavior* » (*supra*) qui constitue le programme de recherche de la théorie identitaire, peut être reformulé dans la terminologie de celle-ci comme : « *commitment shapes identity salience shapes role choice behavior* »<sup>234</sup>.

Face à une telle formule, volontairement réductrice, il convient de souligner la nature non déterministe de la relation exprimée par le verbe « *to shape* » (« former »). La saillance d'une identité, qui repose sur sa position dans la hiérarchie de saillance, est une probabilité absolue (hors contexte) d'activation. Elle intervient dans la décision que prend l'individu à

<sup>232</sup> Dans la version qu'ils présentent de cette notion, McCall & Simmons prennent également en compte l'importance du groupe en question pour l'individu (1966 : 218). Dans la pratique, les formes interactionnelle et affective d'engagement sont souvent difficilement dissociables.

<sup>233</sup> Lipiansky (1992) témoigne du recours, dans une stratégie individuelle défensive, à une « fausse identité » protectrice, activée pour éviter d'exposer un « vrai self » dévalorisant ou dévalorisé. L'individu « se fait passer pour quelqu'un de drôle », alors qu'il dit ne pas « se considérer » ainsi. Puisque l'individu ne ressent pas d'engagement vis-à-vis de l'identité dans laquelle il prétend ne pas croire, il limite le risque d'une perte d'estime de soi si elle est rejetée (Lipiansky, 1992 : 124-5). Dans ce cas, l'identité saillante n'est pas associée à un niveau d'engagement élevé puisqu'elle n'est pas valorisée par l'individu. Cependant, de tels comportements restent marginaux.

<sup>234</sup> Stryker & Burke 2000 : 286. « *L'engagement forme la saillance identitaire, qui forme le choix de rôles* ». (Notre traduction).

revendiquer une identité particulière dans une interaction précise, mais elle ne constitue pas l'unique facteur pris en compte.

Les notions de saillance et de hiérarchie de saillance, chez Stryker et ses collègues, trouvent un écho dans les notions de « proéminence » (« *prominence* ») et de « saillance » (« *saliency* »), chez McCall et Simmons. Malheureusement, la terminologie utilisée n'est pas la même. La « proéminence », « *loosely patterned in a somewhat plastic hierarchy* »<sup>235</sup> correspond à ce que Stryker appelle la « saillance » (et la hiérarchie de saillance). Quant à la « saillance » de McCall et Simmons, elle renvoie à la probabilité contextuelle d'activation d'une identité. L'identité saillante, pour ces auteurs, est l'identité la plus susceptible d'être activée dans une situation précise, qui peut (ou non) être également une identité proéminente. Cette formulation a le mérite d'éviter certaines confusions terminologiques qui peuvent être constatées chez les théoriciens de l'identité<sup>236</sup>. Elle a également mené McCall et Simmons à expliciter les facteurs qui contribuent à pousser un individu à activer une identité dans une situation sociale, malgré un manque de « proéminence » :

« *The over-all saliency of a given role-identity, then, is the resultant of five factors : (1) its prominence ; (2) its need of support ; the person's need or desire for the kinds and amounts of (3) intrinsic and (4) extrinsic gratification ordinarily gained through its performance; and (5) the perceived degree of opportunity for its profitable enactment in the present circumstances* »<sup>237</sup>.

Pour simplifier, en regroupant dans la catégorie des avantages perçus par l'individu, les gratifications intrinsèques (estime de soi, plaisir physique, etc.) et extrinsèques (matérielles), ainsi que le soutien qu'autrui peut lui apporter en vérifiant une identité, les cinq facteurs de McCall et Simmons peuvent être réduits à trois. De cette manière, l'identité mise en avant par un individu dans une interaction, apparaît comme liée à sa place dans la hiérarchie des identités, aux avantages (de toutes sortes) qu'il pense pouvoir tirer de son activation dans le contexte précis (*infra*, chapitre 3.13), et à l'évaluation qu'il fait, de ses chances de pouvoir vérifier l'identité de façon avantageuse, grâce aux « structures d'opportunité » (« *opportunity structures* ») de la situation présente.

McCall & Simmons (1966 : 152-4) analysent les relations interpersonnelles (« *interpersonal relationships* ») comme des structures d'opportunité qui représentent une occasion quasi-assurée de vérification de soi. L'individu noue avec d'autres des rapports presque contractuels de soutien identitaire mutuel. Les relations interpersonnelles constituent une source 'facile' d'estime de soi (l'individu réduit le risque qu'il prend à chaque fois de voir

<sup>235</sup> McCall & Simmons, 1966 : 74. « *Grossièrement structurée dans une hiérarchie quelque peu plastique* ». (Notre traduction).

<sup>236</sup> Pour certains, à l'image de Matthew Hunt (2003), la saillance d'une identité signifie sa probabilité d'être activée dans une situation précise, alors que pour Stryker (1980), il s'agit clairement d'une probabilité absolue, soumise à d'autres facteurs contextuels (*supra*). L'utilisation du terme par Burke est parfois ambiguë (*cf.*, par exemple, Burke, 2003b : 195).

<sup>237</sup> McCall & Simmons, 1978 : 81-2. « *La saillance finale d'une identité donnée résulte, alors, de cinq facteurs : (1) sa proéminence ; (2) son besoin de soutien ; le besoin ou le désir de la part de l'individu de types et de quantités de gratifications (3) intrinsèques et (4) extrinsèques qu'il perçoit ordinairement à travers son activation ; et (5) le degré perçu d'opportunité d'une activation profitable à l'individu, dans les circonstances présentes* ». (Notre traduction).

son identité rejetée). Le gain d'estime de soi en tant que ressource peut également être différé d'une rencontre à une autre. L'individu peut accepter moins de soutien de la part d'un interlocuteur dans une rencontre, sans pour autant perdre en estime de soi, car il peut assumer que la 'dette' sera payée la fois suivante. McCall et Simmons appellent ce type de relation la « fiabilité du gain » (« *reward dependability* ») (1966 : 168).

Des développements récents de la théorie de l'identité ne sont pas sans rappeler ces analyses de McCall et Simmons. Dans un article de 1999, Burke et Stets examinent la notion de confiance (« *trust* ») qui s'instaure entre des individus suite à des vérifications de soi réussies. Ils concluent que la confiance que l'individu ressent par rapport à un autre individu ou à un groupe, affecte la façon dont il se comporte dans ses relations ultérieures avec cet individu ou ce groupe. Stryker et Burke (2000) soulignent le fait que l'individu doit sélectionner, en fonction du contexte, non seulement une identité, mais les significations associées à cette identité qu'il souhaite mettre en avant dans l'interaction. Ainsi, expliquent-ils, une identité « étudiante » peut impliquer plusieurs significations différentes, voire opposées. La façon dont l'individu présente cette identité (conviviale, studieuse, responsable, irresponsable, ...) dépendra du contexte et, plus précisément, affirment les auteurs, de l'évaluation que l'individu fait de ses chances de vérifier telles ou telles significations dans la situation sociale (Stryker & Burke, 2000 : 287). Cette conception de l'adaptation (dynamique) d'une identité (ensemble de significations) à une situation précise permet d'intégrer la dimension esthétique de l'interaction (la forme qui émerge de la performance collective de la situation).

Malgré ces rapprochements récents, l'analyse de McCall et Simmons diffère de celle de la théorie identitaire par rapport à la priorité accordée à l'identité ou aux objectifs individuels dans l'interaction. Stryker, Burke, et leurs collègues semblent partir du principe que l'activité sociale ne sert d'autres objectifs que de permettre la vérification de soi (et ainsi l'équilibre psychologique de l'individu). McCall et Simmons présentent une vision de l'activité sociale dans laquelle l'identité est, au contraire, instrumentalisée pour servir les divers objectifs de l'individu. Il peut ainsi obtenir des gratifications intrinsèques et extrinsèques, en plus du soutien qui lui permet de vérifier ses identités (1966 : 80). La conception de l'interaction symbolique dans laquelle l'individu est parfois capable de se servir de ses identités (voire à en créer de nouvelles) en tant que prétextes pour justifier ses actes, est centrale dans l'approche développée ici (*infra*, page 124 *et seq.*).

### **Schéma récapitulatif de la théorie**

La figure 6 (*infra*, page suivante) illustre les rapports entre les principaux éléments théoriques de la théorie identitaire. Elle permet de conceptualiser une interaction entre deux ou plusieurs individus<sup>238</sup>, en focalisant sur le fonctionnement des identités. Les identités apparaissent comme le produit de l'ensemble des expériences de l'individu et de sa position dans la structure sociétale, liées à son estime de soi. La saillance des identités, ainsi que les

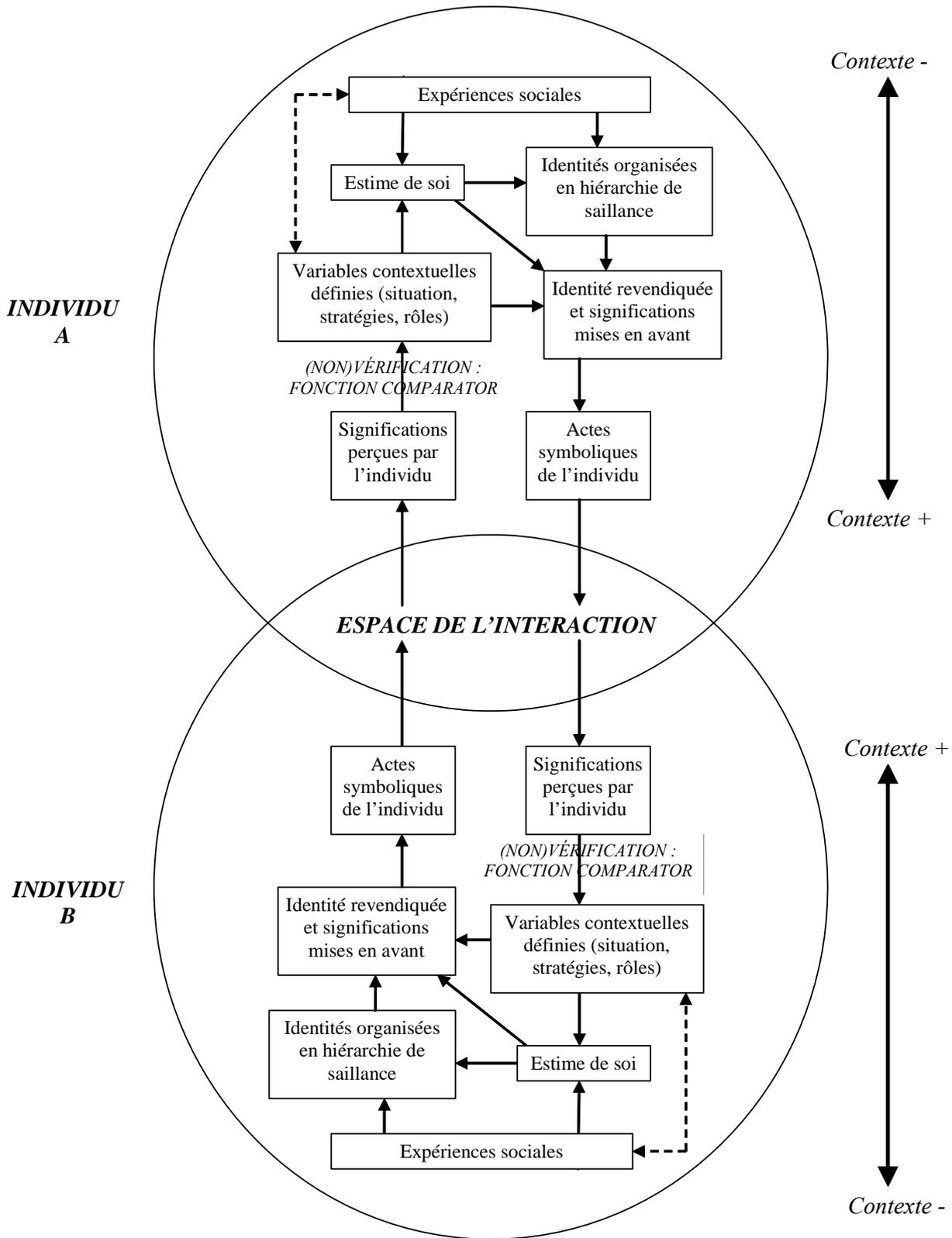
---

<sup>238</sup> Pour des raisons de clarté de présentation, la figure 6 ne met en scène que deux individus, mais le nombre d'individus dans l'interaction peut être multiplié autant que nécessaire.

« variables contextuelles »<sup>239</sup>, déterminent l'identité et les significations que l'individu revendique dans l'interaction. Ces significations, sous l'influence des éléments contextuels, sont exprimées à travers les actes symboliques de l'individu, volontaires ou non. Les autres participants à l'interaction perçoivent (selon leurs sensibilités) une partie plus ou moins importante de ces actes symboliques, auxquels ils réagissent en produisant des actes symboliques à leur tour. L'individu perçoit, lui, les actes de ses interlocuteurs, et en infère des significations le concernant, ainsi que des significations sur les identités des autres, leur ligne de conduite et sur la situation telle qu'ils la définissent. En comparant les significations perçues avec l'identité qu'il revendique, l'individu « vérifie » ou non cette identité. Le résultat de la fonction « *comparator* » peut pousser l'individu à réagir pour réaffirmer l'identité revendiquée, à redéfinir celle-ci, et / ou il peut avoir un effet sur son niveau d'estime de soi. Au fur et à mesure que l'interaction se déroule, les participants peuvent être amenés à remettre en cause leurs définitions des rôles et des stratégies imputés aux uns et aux autres, leur définition de la situation, et l'identité qu'ils cherchent à mettre en avant. Ils peuvent gagner ou perdre en estime de soi, jusqu'à remettre en cause, le cas échéant, la structuration de leurs identités dans la hiérarchie de saillance.

---

<sup>239</sup> Conformément à la focalisation du modèle présenté, ces « variables contextuelles » sont volontairement réduites à leur plus simple expression (les principales variables identifiées par différents chercheurs travaillant sur la théorie identitaire). La volonté individuelle et la dimension sensible, ainsi que des considérations sur la négociation collective du cadre et des codes spécifiques à l'interaction viendront expliciter et enrichir le modèle proposé ici (*infra*, chapitre 3).



*Processus intra-individuels mis en jeu dans les représentations de chaque individu impliqué dans l'interaction*

**figure 6 : Une modélisation de l'interaction sociale selon la théorie identitaire**

Cette modélisation de la théorie identitaire, bien que nécessairement « réductrice », se veut fidèle aux travaux des chercheurs les plus influents ayant contribué à l'élaboration de la théorie. Son avantage est de conceptualiser les rapports entre les différentes identités que mobilise l'acteur social, même si le fait de considérer une seule identité à la fois dans les interactions peut sembler réducteur (*infra*). Pour que les processus décrits « fonctionnent », écrit Peter Burke<sup>240</sup>, les participants doivent partager une culture commune, afin de communiquer et de vérifier leurs identités respectives. La section suivante aura pour objectif d'élargir cette vision quelque peu problématique pour la communication interculturelle, et de l'associer à une théorisation des interactions entre individus de nationalités différentes.

## 2.22. Critiques et extensions de la théorie

Bien que ses principes aient été formulés pour la première fois il y a plus de quarante ans (1966), la théorie de l'identité se développe encore, grâce à de nombreuses publications récentes. Le concept d'identité permet de conceptualiser le rapport à l'Autre dans l'interaction, à travers les représentations (*cf.* section suivante) associées aux différents rôles, appartenances, et traits qui lui sont imputés. Ce cadre théorique de l'identité permet également d'intégrer, dans cette compréhension des interactions sociales, le concept de culture, tel qu'il a été défini ici (*supra*, chapitre 1.12). Les traits associés à des types sociaux (représentations sociales) ou à des rôles sociaux, relèvent d'une culture de socialisation, généralement d'ordre sociétal (*supra*). À l'intérieur (ou non) de cette culture partagée, les identités sociales se présentent comme des distinctions symboliques entre groupes qui développent des traits différenciateurs à travers l'interaction continue de leurs membres. Mais l'identification est un processus dynamique qui ne reflète pas simplement des différences culturelles existantes. L'individu peut s'avérer très inventif, en constituant de nouvelles catégories d'appartenance, sources de solidarité ou de différence, en amont de toute structuration d'ordre culturel. Ainsi, il formule (implicitement ou explicitement) des identifications collectives du type : « les clients qui font la queue avec moi depuis vingt-cinq minutes et qui n'ont toujours pas été servis », ou « les gens qui ont voyagé en Amérique du Sud ». Provenant d'identifications généralement moins permanentes que celles fondées sur des relations plus institutionnalisées dans la structure sociétale, ces identités reposent sur des oppositions plus ou moins clairement affichées (par rapport au guichetier du bureau de poste, ou aux gens qui n'ont pas voyagé en Amérique méridionale, selon les exemples cités). Elles sont définies par rapport à la situation en cours et à ceux qui y participent symboliquement (qu'ils soient physiquement présents ou absents), selon les volontés des participants de développer ou non des liens de solidarité.

Cette conception plus dynamique de l'identification, qui sera défendue dans la modélisation des interactions sociales présentée au chapitre trois, dépasse le cadre théorique proposé par la théorie identitaire, tout en restant compatible avec les mécanismes qu'il

---

<sup>240</sup> « Les définitions et les significations de ces catégories de groupe et de rôle doivent être partagées parmi les membres de la culture (locale). Grâce à ce partage [...], la communication, la coordination, et la vérification mutuelle sont possibles ». (Notre traduction). Burke, 2004 : 11.

décrit<sup>241</sup>. Cette partie du chapitre a pour objectif de cerner quelques-unes des limites actuelles de la théorie identitaire, et de l'associer à d'autres pistes de réflexion, notamment en ce qui concerne la gestion des identités multiples, et l'interculturalité.

### Les identités multiples

*« We carry on a whole series of different relationships to different people. We are one thing to one man and another to another. There are parts of the self that exist only for the self in relationship to itself. We divide ourselves up in all sorts of different selves with reference to our acquaintances. »*

George Herbert Mead, 1934<sup>242</sup>

Le « *Twenty Statements Test* » de Manfred Kuhn est un outil exploité, depuis les années soixante, par les chercheurs qui s'intéressent à l'identité (McCall, 2003 : 12). Ce test, qui consiste à demander à un sujet de répondre sur papier vingt fois à la question « Qui suis-je ? », suppose que chacun a au moins vingt identités plus ou moins distinctes. La théorie identitaire postule une structuration interne de ces différentes identités sous la forme de la hiérarchie de saillance. Or, jusqu'à récemment (Stryker et Burke, 2000 ; Burke, 2003b ; Smith-Lovin, 2003 ; Stryker, 2003 ; Thoits, 2003 ; Burke, 2004) ce cadre théorique a généralement postulé l'activation d'une seule identité à la fois.

Dans sa formulation majeure de la vision interactionniste symbolique structurale, Stryker reste ambigu sur la question de l'activation simultanée de multiples identités :

*« To the degree that a situation is structurally isolated – has no implications for other interactive situations – it is less likely that more than one identity will be invoked. But to the degree that there is a structural overlap among situations – i.e., when analytically distinct sets of social relationships do impact with one another – different identities are likely to be concurrently called up. If different identities are called up, they may or may not carry conflicting or contradictory expectations. If they do, their relative location in the identity salience hierarchy becomes a potentially important predictor of subsequent behavior »<sup>243</sup>. (1980 : 61)*

Dans certains cas, plusieurs identités peuvent être activées simultanément, mais Stryker ne précise ni : (a) si les différentes identités (contradictoires ou non) peuvent parfois

<sup>241</sup> L'importance de la hiérarchie de saillance, par exemple, se trouve réduite dans une conception plus dynamique des interactions selon laquelle les acteurs créent, *in vivo*, certaines identités, mais elle reste néanmoins essentielle pour comprendre la structuration du soi.

<sup>242</sup> Mead, 1934 : 142. « *On entretient toute une série de relations différentes auprès de différentes personnes. On est une personne face à quelqu'un et une autre, face à quelqu'un d'autre. Il y a des parties du soi qui existent uniquement pour le soi en relation avec lui-même. On se divise en toutes sortes de soi différents par rapport aux personnes que l'on fréquente* ». (Notre traduction).

<sup>243</sup> « *Dans la mesure où une situation est isolée d'un point de vue structural – elle ne comporte pas d'implications concernant d'autres interactions – il y a peu de chance que plus d'une identité soit activée. Mais dans la mesure où il y a un chevauchement structural entre des situations – c'est-à-dire, lorsque des séries analytiquement distinctes de relations sociales s'affectent mutuellement, des identités différentes sont susceptibles d'être activées simultanément. Si différentes identités sont activées, elles peuvent, ou non, comporter des attentes conflictuelles ou contradictoires. Si c'est le cas, leur position relative dans la hiérarchie de saillance identitaire devient un indicateur potentiellement important des comportements ultérieurs* ». (Notre traduction).

être maintenues à un même niveau d'activation ; ni (b) si, en cas de conflit, certaines identités (moins hautes dans la hiérarchie de saillance) peuvent rester activées à côté d'une ou de plusieurs identités dominantes ; ni (c) si plusieurs identités peuvent rester activées ensemble lors d'une interaction.

Malgré cette formulation initiale de la théorie, censée ouvrir des perspectives pour le développement d'une théorie des identités multiples selon Lynn Smith-Lovin (2003 : 173), il n'y a pas eu jusqu'en 2003, d'autres travaux de recherches sur cette question à l'intérieur du champ théorique. Les chercheurs qui ont suivi Stryker ont eu tendance à percevoir les identités multiples comme une source de conflit ou de tensions identitaires. La résolution de ces conflits apparaît généralement comme une décision en faveur de l'une ou l'autre, et non pas comme une activation simultanée, comme le remarquent Stryker et Burke dans un article commun qui dresse le bilan et traite des perspectives d'avenir de la théorie identitaire (Stryker & Burke, 2000 : 290)<sup>244</sup>. Dans cet article, les auteurs identifient la gestion des identités multiples comme l'une des problématiques majeures qui restent à explorer pour la théorie<sup>245</sup>. Cette question fait l'objet de la discussion qui suit, présentée en trois parties.

### Le soi composé d'identités multiples

*« Properly speaking, a man has as many social selves as there are individuals who recognize him and carry an image of him in their mind. To wound any one of these images of his, is to wound him. But as the individuals who carry the images fall naturally into classes, we may practically say that he has as many social selves as there are distinct groups of persons about whose opinions he cares. »*

William James, 1890<sup>246</sup>

Depuis les travaux de William James (*supra*), l'existence de multiples facettes de soi (ou de multiples soi) est souvent évoquée par les théoriciens de l'interaction sociale. Alors que ces facettes différentes semblent correspondre à différentes relations ou positions sociales, les modalités d'agencement des facettes pour former le soi ne sont pas souvent rendues explicites. Comment l'individu évite-t-il l'impression d'un soi fragmenté, potentiellement pathologique (schizophrène) ? Une prise en compte de la multiplicité des identités individuelles aboutit-elle nécessairement à « un émiettement territorial du sujet, sans perspective d'unification », d'après des critiques formulées à l'égard de l'œuvre goffmanienne, relevées par Daniel Véronique (Véronique, 1998 : 97-8) ?

<sup>244</sup> Cette tendance à vouloir réduire l'objet de recherche à sa plus simple expression est peut-être liée à la méthodologie quantitative adoptée par la plupart des chercheurs du courant. La pratique d'isoler (artificiellement) des variables (le cas échéant dans des mises en scène contrôlées en laboratoire), si elle est mal maîtrisée, peut aboutir à un réductionnisme incapable de saisir la complexité de la situation sociale. La question de méthodologie ne sera pas traitée directement ici, car elle fera partie intégrante de la discussion méthodologique du chapitre sept.

<sup>245</sup> Ce sentiment est réitéré par Stryker trois ans plus tard (2003 : 222).

<sup>246</sup> James, 1890 : 294. « À proprement parler, un homme a autant de soi sociaux qu'il y a d'individus qui le reconnaissent, et qui portent dans l'esprit une image de lui. Blessé une de ses images, c'est le blesser, lui. Mais comme les individus qui portent ces images tombent naturellement dans des classes, nous pouvons dire, d'un point de vue pratique, qu'il a autant de soi sociaux qu'il y a de groupes de personnes distincts dont les opinions lui importent ». (Notre traduction).

La structuration des identités dans une hiérarchie de saillance, activées selon le contexte, soumises à des critères de cohérence et associées à un mécanisme d'estime de soi, permet de dépasser, dans un premier temps, ces reproches. Anthony Giddens insiste sur la nécessité de différencier les identités multiples (dans le sens des interactionnistes symboliques) et la « personnalité » (« *personality* ») (image de soi) qu'elles composent. Alors que les identités multiples relèvent de l'activité sociale, le soi est un processus de construction de sens personnel, intériorisé (*supra*, page 81).

*« It would not be correct to see contextual diversity as simply and inevitably promoting the fragmentation of the self, let alone its disintegration into multiple selves »<sup>247</sup>.*

Le soi n'est pas fragmenté, mais peut être structuré sous la forme d'une identité narrative cosmopolite :

*« A person may make use of diversity in order to create a distinctive self-identity which positively incorporates elements from different settings into an integrated narrative. Thus a cosmopolitan person is one precisely who draws strength from being at home in a variety of contexts »<sup>248</sup>.*

La vision constructiviste selon laquelle l'individu cherche à se créer un récit de vie cohérent à partir de ses différentes identités, même contrastées, rejoint l'analyse de l'identité narrative présentée plus haut (page 88 *et seq.*) dans ses dimensions pragmatique et évolutive. La cohérence attribuée au soi peut être comparée à une « présupposition pragmatique » (Ferry, 1994 : 59), à une certitude ontologique qui guide l'individu dans l'élaboration de ses actions à travers les contextes sociaux. Comme le constate Turner, cette cohérence n'est pas respectée d'une situation à une autre :

*« The evidence for the situational specificity of self-images [...] suggests the interesting conclusion that people have learnt to regulate their social behaviour in terms of different self-conceptions in different situations. Different situations tend to 'switch on' different conceptions of self so that social stimuli are construed and social behaviour controlled in the appropriately adaptive manner »<sup>249</sup>.*

Les conclusions de Turner rejoignent de nouveau ce qui a été dit sur la structuration culturelle de l'individu, et sur l'influence des « cultures de socialisation » activées selon le contexte, sur la conception de soi et sur le comportement individuel (*supra*, page 50). La vision défendue n'est pas celle d'un soi fragmenté en raison des identités multiples, mais d'un

<sup>247</sup> Giddens, 1991 : 190. « Il serait trompeur de suggérer que la diversité contextuelle promet simplement et inévitablement la fragmentation du soi, et encore moins sa désintégration en soi multiples ». (Notre traduction).

<sup>248</sup> Giddens, 1991 : 190. « Un individu peut se servir de la diversité afin de créer une identité distinctive qui rassemble activement des éléments de différents environnements pour créer un récit intégré. Ainsi, un individu cosmopolite tire précisément ses forces du fait de se sentir à l'aise dans divers contextes ». (Notre traduction).

<sup>249</sup> Turner, 1982 : 20. « Les preuves de la spécificité des images de soi par rapport à la situation [...] suggèrent la conclusion intéressante, selon laquelle les individus ont appris à réguler leur comportement social en fonction de conceptions de soi différentes dans des situations différentes. Des contextes différents ont tendance à 'activer' des conceptions de soi différentes, de sorte que les stimuli sociaux soient conçus, et que le comportement social soit maîtrisé, de façon adaptée à la situation en cours ». (Notre traduction).

soi (en tant que processus) conçu différemment en fonction des identités activées, malgré une (illusion de) cohérence entretenue par l'action du « je »<sup>250</sup>.

Au-delà de la structuration en hiérarchie de saillance, McCall et Simmons affirment que l'individu structure ses identités par « *clusters* » (1966 : 73 *et seq.*). Des identités qui partagent de nombreux traits ou significations, ou qui risquent d'être activées en présence des mêmes groupes, forment un « *cluster* », ce qui augmente les chances qu'elles soient activées ensemble<sup>251</sup>. Les auteurs constatent le lien entre ce phénomène de cohésion et la hiérarchie de saillance (« proéminence » selon leur propre terminologie), en affirmant qu'une identité qui ne fait pas partie d'un *cluster* a moins de chance d'être activée, voire d'être conservée par l'individu<sup>252</sup> (1966 : 219). Pour ces chercheurs, dans des cas extrêmes, lorsque les *clusters* sont dominés par des identités à traits opposés, l'individu risque de développer une condition de « personnalité multiple », potentiellement pathologique (1966 : 74). Écrivant sur *L'homme pluriel*, Bernard Lahire distingue la pluralité individuelle qui constitue, selon lui, un phénomène ordinaire dans la communication interpersonnelle (2001 : 68), et la condition schizophrène dont parle Freud dans ce contexte. À ce même propos, Anthony Giddens avance la notion de « *lifestyle sectors* » (secteurs de vie) pour caractériser la structuration interne des identités. Dans chacun des « secteurs » de sa vie, explique-t-il, l'individu mobilise un certain nombre d'identités généralement compatibles entre elles, alors que dans les différents secteurs, l'individu peut présenter des identités très éloignées (Giddens, 1991 : 81-3).

Enfin, tous les individus ne disposent pas des mêmes ressources identitaires. Jean-Claude Kaufmann (2004) ou encore Lynn Smith-Lovin (2003) suggèrent que les individus des couches supérieures de la société ont une panoplie d'identités plus étendue que leurs homologues des couches inférieures, puisqu'ils fréquentent des réseaux qui s'étendent plus loin dans la structure sociale. Smith-Lovin (2003 : 172) s'appuie sur une « théorie écologique des identités » pour défendre également l'idée, selon laquelle les individus appartenant à des groupes minoritaires développent des combinaisons d'identités plus complexes que les membres de groupes majoritaires, en raison de l'effort accru qu'ils doivent fournir dans leurs relations sociales diverses, pour se présenter de façon valorisante<sup>253</sup>.

### La gestion intrasubjective des identités multiples dans l'interaction

En adoptant une conception du soi qui structure les multiples identités de l'individu, notre approche cherche à dépasser la position traditionnelle de la théorie identitaire<sup>254</sup> pour

<sup>250</sup> Sur le rôle structurant du « je » qui impose une certaine cohérence et limite les possibilités interactionnelles de l'individu cf. Le Breton, 2004 : 71.

<sup>251</sup> Burke (2003b : 196-7) identifie un certain nombre de travaux autour de l'« espace identitaire » de Hoelter, qui postulent, à l'image de McCall et Simmons, que les identités sont associées par le nombre de significations partagées, et que les identités « proches » peuvent être activées ensemble, et sont souvent plus élevées dans la hiérarchie de saillance.

<sup>252</sup> Les identités « protectrices » de Lipiansky (voir *supra*, note 233, page 109), ou encore les « jardins secrets » (ces identités intimes que l'on cultive en guise d'échappatoire, et que l'on montre rarement à d'autres individus) pourraient constituer des exceptions à cette règle générale.

<sup>253</sup> Sur cette question, voir les travaux de Camilleri et ses collègues (*supra*, note 90, page 46).

<sup>254</sup> Lynn Smith-Lovin (2003 : 174) affirme que, lorsque les individus appartiennent à plusieurs groupes en commun, leurs interactions sont susceptibles de mettre en scène des identités multiples, mais regrette le manque de modèle théorique apte à comprendre ce phénomène.

défendre l'hypothèse selon laquelle l'individu active simultanément de multiples identités dans ses interactions<sup>255</sup>. Comme le rappellent McCall et Simmons, la structuration des identités en *clusters* présuppose leur activation multiple :

« *It is of great importance to recognize that the actual performance of any person is multiply relevant, is relevant to, or involves, a number of the person's role identities* »<sup>256</sup>.

Dans son article visant à ouvrir des pistes de réflexion sur les identités multiples, Burke (2003b) différencie l'activation d'identités globalement complémentaires et les contradictions qui peuvent résulter lorsqu'on fait appel à des facettes contradictoires d'un individu, notamment dans des situations qui impliquent plusieurs de ses groupes d'appartenance. Les identités qui correspondent à des rôles distincts, mais souvent activées ensemble dans un même contexte (mère, épouse, et voisine, par exemple), ont tendance, d'après Burke, à regrouper de nombreuses significations communes (il rejoint ainsi la notion de « *cluster* »). Ils ne présentent que relativement peu d'incohérence pour l'individu qui les assume. Or, l'intrusion d'un autre « *lifestyle sector* » (Giddens), comme (pour reprendre un exemple de Goffman) lorsqu'un père qui promène son enfant rencontre son employeur dans la rue, peut provoquer de l'embarras chez l'individu qui cherche à réconcilier les significations associées à deux identités, difficiles à maintenir simultanément.

Les interactionnistes symboliques appellent ce phénomène le « conflit de rôles » (« *role conflict* »)<sup>257</sup>. Il survient à chaque fois que l'individu ressent des attentes sociales contradictoires par rapport aux normes ou aux valeurs associées à une identité activée. Plus l'identité est saillante et plus l'embarras risque de gêner l'individu, au point de lui faire fuir une rencontre. La plupart des individus gèrent de nombreux conflits (mineurs) de ce type tous les jours, conflits qui résultent de la compartimentation de la vie sociale<sup>258</sup>. Lorsque le conflit est moins fortement ressenti, le terme de « tension entre rôles » (« *role strain* ») est généralement employé (Stryker, 1980 : 73-6). Très souvent, cette tension est très bien tolérée. Goffman souligne la distance que peut prendre un acteur social par rapport à un rôle particulier, à travers la notion de « *role distance* » (1991 : 268). Il évoque également « *the well-established etiquette of the 'courtesy introduction'* »<sup>259</sup> qui prend en compte (à l'intérieur

<sup>255</sup> Kaufmann (2004 : 151-162), Smith-Lovin (2003 : 167-78), Molinier *et al* (2002 : 212) et Vion (1992 : 111), ainsi que de nombreux chercheurs ayant travaillé sur le « *role conflict* » ou le « *role strain* » (*infra*), partagent l'observation selon laquelle de multiples identités peuvent être activées ensemble pendant une interaction.

<sup>256</sup> McCall & Simmons, 1966 : 82. « *Il est capitale de reconnaître que la performance d'un individu est pertinente à de multiples niveaux : elle implique, ou évoque, plusieurs de ses identités* ». (Notre traduction, italiques dans l'original).

<sup>257</sup> Bien que les conventions le veuillent ainsi, dans la terminologie de la théorie identitaire, l'appellation « conflit d'identités » aurait été plus précise. Sur la distinction entre les identités et les rôles multiples dans l'interaction, voir *infra* page 121.

<sup>258</sup> Pour Erving Goffman, écrivant avant Internet et ses « pseudos », le fait de savoir qu'il peut, à tout moment et par hasard, se trouver en présence de connaissances de plusieurs « compartiments » de sa vie, constitue pour l'individu une limite à l'incohérence qu'il peut introduire entre ses différentes identités. « *Les contacts apparemment arbitraires de la vie quotidienne peuvent encore constituer une sorte de structure qui restreint l'individu à une seule biographie, et cela malgré la multiplicité de soi que la ségrégation de publics et de rôles lui permet* » (1963 : 92 ; notre traduction).

<sup>259</sup> Goffman, 1963 : 92. « *Ce mécanisme de politesse bien huilé qu'est la 'présentation de courtoisie'* ». (Notre traduction).

de certaines limites) le fait que « *the person we have a role relation to quite properly has other kinds of relationships to other kinds of persons* »<sup>260</sup>. D'une manière plus générale, l'individu socialement habile réussit à réconcilier certaines significations associées à ses différentes identités, de façon à éviter une remise en cause trop importante de l'une d'entre elles, et des rapports établis dans l'interaction.

Parfois, l'activation de plusieurs identités mène l'individu à dévoiler des aspects de sa « personne » jusque-là inconnus de l'Autre, ce qui peut éventuellement renforcer la relation d'amitié qui les relie. McCall et Simmons suggèrent que les « relations interpersonnelles » se développent, ainsi, à partir de rencontres (qui impliquent généralement un seul « secteur de vie ») dans lesquelles les individus sont attirés les uns vers les autres. Grâce à la relation qu'ils cultivent, les interlocuteurs se voient dans d'autres contextes, et multiplient les identités 'montrées' à l'Autre (Burke, 2003b : 201). Alors que l'individu peut s'efforcer, dans un premier temps, de montrer des significations cohérentes entre ses identités, ses amis intimes peuvent connaître beaucoup d'identités liées à différents secteurs de vie, qui sont difficiles à réconcilier dans une même situation. Ces identités sont activées dans toute interaction avec des interlocuteurs qui les connaissent, dans la mesure où elles constituent des explications possibles du comportement de l'individu<sup>261</sup>. Or, ce n'est pas pour autant que l'individu cherche à faire valoir simultanément les identités conflictuelles, qui restent liées (par *clusters*) à des situations ou à des secteurs de vie distincts. Dans une interaction particulière, les participants se référeront prioritairement à certaines identités, liées au contexte social, et en laisseront d'autres « en filigrane ». Pour rejoindre l'analyse de Goffman, ses relations intimes reconnaissent le droit de l'individu d'avoir des identités différentes et peu compatibles entre elles dans différents contextes sociaux.

Par ailleurs, toutes les identités sont loin d'être conflictuelles. Beaucoup d'entre elles partagent des significations communes, ou sont complémentaires les unes aux autres. Par exemple, les identités sexuelles, nationales, professionnelles, etc., n'apparaissent que rarement comme contradictoires, mais correspondent à différentes significations associées à un même individu, qui s'additionnent pour compléter l'image de celui-ci. Comme le suggère Brewer (1988), l'hypothèse privilégiée ici est que ces identités sont activées plus ou moins en permanence, et prises en compte de façon semi-automatique, sauf en ce qui concerne les

---

<sup>260</sup> Goffman, 1963 : 92. « *La personne vis-à-vis de laquelle nous adoptons une certaine relation de rôle, vit, tout naturellement, d'autres relations envers d'autres personnes* ». (Notre traduction).

<sup>261</sup> Cette conception des relations interpersonnelles (qui doit beaucoup aux travaux de McCall et Simmons) est capable ainsi de différencier les rencontres initiales et les relations d'amitié par rapport au traitement des identités. Elle représente une alternative intéressante par rapport à la conception de la *Social Identity Theory* (*infra*, page 145) qui postule le passage, avec le temps, entre deux représentations de l'Autre. D'après cette théorie, l'individu passe de ses premières impressions, fondées sur « l'identité sociale » (les catégories sociales) à une conception plus particularisée de l'Autre, appréhendé en tant que personne complexe, qui s'appelle (dans la terminologie de la *SIT*) « l'identité personnelle ». Or, ce « passage » entre les deux types de représentation doit être compris comme une tendance générale, qui n'exclut pas des retours à une vision basée sur la catégorisation. Cependant, l'avantage de la conception fondée sur de multiples identités, développée ici, est de prendre en compte la possibilité pour les individus de s'appuyer sur différentes identités à différents moments. Si l'approfondissement d'une relation avec quelqu'un implique une meilleure connaissance des significations attachées à plusieurs de ses identités, activées simultanément, il n'empêche pas les individus de se référer principalement à une seule identité dans une situation précise.

contacts sociaux les plus superficiels<sup>262</sup>. Ainsi, l'on n'est pas « femme » ou « française » ou « infirmière », mais infirmière française. Selon les circonstances, elle peut être reconnue, à travers ses actes symboliques, davantage en tant que femme (relations de complicité avec d'autres femmes, rapports de séduction ou de conflit face aux hommes, etc.), ou Française (comme lorsqu'elle se trouve à l'étranger), ou infirmière (dans son milieu de travail, par des amis qui lui demandent des conseils de santé, par exemple). Or, dans la plupart de ses relations, les trois identités (ainsi que d'autres) sont activées lors de leurs interactions avec cette personne, dans la mesure où elles peuvent servir à expliquer ses comportements symboliques.

Stryker & Burke (2000 : 292) soulignent la différence entre les « identités multiples » et les « rôles multiples » : un individu dans un même rôle peut faire appel à différentes identités, tout comme une même identité peut être activée dans des rôles différents. Un étudiant peut activer cette identité dans ses relations avec d'autres étudiants, avec le corps enseignant, avec l'administration de l'université, avec un employeur, etc. sans nécessairement mettre en avant les mêmes significations à chaque fois. D'un autre côté, dans un même rôle, de demandeur de bourse, par exemple, un individu peut s'appuyer principalement sur son identité étudiante, mais il essaiera peut-être de faire valoir également ses identités de fils du chef de service et de père de deux enfants. La représentante du service des bourses se montre plus ou moins sensible aux différentes identités présentées, réajustant peut-être une identification initiale qui s'était arrêtée, par exemple, à l'origine ethnique apparente du postulant.

### L'activation multiple des identités dans l'interaction

*« It is clear that theories of intercultural communication must take account of the impact and variable salience of multiple roles, and that considering ethnic or cultural group alone is not sufficient to capture the complexities of these encounters. »*

Cynthia Gallois, Howard Giles, Elizabeth Jones, Aaron Cargile et Hiroshi Ota<sup>263</sup>

Selon Scollon et Scollon (2001 : 207-8), les tensions provenant du croisement des multiples identités activées (« *cross-cutting identities* ») caractérisent pratiquement toutes les conversations. Une hypothèse centrale de cette recherche consiste à postuler l'existence et l'activation simultanée de multiples identités dans l'interaction, que les individus doivent prendre en compte, et dont ils peuvent se servir pour justifier symboliquement (« *accountability* ») de leurs actes. Les identités activées sont celles dont les autres participants à l'interaction ont connaissance, et qui risquent donc d'être utilisées pour interpréter le comportement de l'individu. Certaines identités seront plus centrales que d'autres en fonction de la situation sociale, et certaines resteront en filigrane, sans être évoquées tout au long de l'interaction.

<sup>262</sup> Des rapports de type administratif, lorsque l'individu « n'est qu'un numéro », constituent un réductionnisme exceptionnel qui les oppose à la plupart des relations interpersonnelles.

<sup>263</sup> Gallois et al., 1995 : 136. « *Il est évident que des théories de la communication interculturelle doivent prendre en compte l'impact et la saillance variable de multiples rôles, et que la prise en compte des seuls groupes culturels ou ethniques ne suffit pas à cerner la complexité de ces rencontres* ». (Notre traduction).

Ainsi, lors de la visite d'une jeune maman chez le médecin, les identités de « médecin » et de « patiente » peuvent s'avérer centrales à l'interaction. Si, par exemple, les deux individus ont également des enfants dans la même classe dans leur village, ils peuvent mobiliser leurs identités respectives de « parent », lorsqu'ils discutent brièvement de la nouvelle maîtresse. Les identités sexuelles des deux partis sous-tendent leur interaction, et influencent le comportement mutuel malgré le cadre interactionnel de la visite médicale (*infra*, note infrapaginale 333). Le diagnostic du médecin repose en partie sur les identités de « ex-alcoolique » et de « dépressive » qu'il attribue à sa patiente, alors que celle-ci s'inquiète du manque d'expérience que peut avoir un « jeune médecin ». Leur identité nationale commune, ainsi que l'identité professionnelle de « vendeuse » de la patiente (connue du médecin), bien qu'activées, ne sont pas mobilisées par les acteurs dans l'interaction. De cette manière, les identités *activées* (celles attribuées à l'individu) peuvent être distinguées des identités *mobilisées* à un moment donné, dont l'individu se sert pour guider ses actes. Par ailleurs, cet exemple illustre la nécessité d'adopter un point de vue systémique des identités activées ensemble. L'individu ne représente pas seulement la somme de ses différentes identités : chacune d'entre elles peut déterminer (à un degré plus ou moins important) toutes les autres.

L'individu qui se comporte d'une certaine façon (selon des motivations qui peuvent ou non être d'origine identitaires : *infra*), se conforme généralement à au moins une de ses identités activées, afin de maintenir son statut de sujet et sa prévisibilité dans une situation et de pouvoir justifier éventuellement son comportement par rapport à cette identité. Au cours de leurs discussions, les individus mobilisent souvent plusieurs identités, parfois contradictoires. Par exemple, un responsable chargé de veiller au respect d'une nouvelle réglementation peu populaire, peut présenter la question de la manière suivante : « Je vous transmets ces consignes en tant que responsable, mais je raisonne aussi comme un collègue, et je comprends tout à fait que ce soit difficile à mettre en place ». En se comportant ainsi, l'individu s'appuie sur des obligations institutionnelles pour éviter de contredire une identité de « collègue » au nom de laquelle il doit veiller à ne pas porter atteinte aux conditions de travail de ses pairs. Il s'expose, en revanche, à des demandes de la part de ces derniers pour que, compte tenu de leur proximité, il se montre peu rigide quant à la mise en application de la législation en question<sup>264</sup>.

Le patrimoine littéraire abonde d'exemples de « grands » personnages aux multiples visages dont la complexité assure leur popularité auprès de générations de lecteurs. Les grands séducteurs comme Don Juan ou Cléopâtre, les manipulateurs comme le Scapin de Molière ou l'Iago de Shakespeare (*Othello*) doivent leur succès (et celui des ouvrages qui les ont rendus célèbres) à leur capacité à jouer de leurs identités pour arriver à leurs fins. À la fois reine conquise, impératrice, femme fragile et séductrice, le pouvoir que la Cléopâtre de

---

<sup>264</sup> Cette éventualité dépend, bien évidemment, de la teneur (les significations mises en avant) de l'identité « collègue » du responsable : est-ce quelqu'un sur qui on peut exercer de l'influence ? Puisqu'il s'agit d'identités et non pas de rôles, les individus prennent en compte leurs expériences de cet individu *en tant que* collègue ou responsable, afin d'évaluer les différentes stratégies qu'ils peuvent adopter (les identités qu'ils cherchent à faire valoir) auprès de lui.

Shakespeare exerce sur Antony et sur ses hommes, s'explique par son habilité à passer d'une identité à une autre au cours d'un même échange, dictant ainsi ses rapports à autrui.

Chez le Créon d'Anouilh (*Antigone*), le caractère irréconciliable des identités de Roi et d'oncle, parallèlement au dilemme de la Princesse déshéritée, déterminée à rester fidèle à son identité de sœur malgré son devoir de sujet, est le pivot autour duquel tourne l'intrigue de la pièce. Dans un contexte moderne, la souffrance des personnages réside dans l'activation simultanée de ces identités. De cette façon, Anouilh se démarque de ses prédécesseurs. Le stoïcisme tel qu'il est mis en scène par Sophocle<sup>265</sup>, par Shakespeare ou dans les grandes tragédies de Corneille, est lié à l'effacement de l'identité face au rôle social. L'ordre du monde dépend du respect de la hiérarchie sociale, des positions et des rôles sociaux de chacun. Selon la métaphore mécaniste, le rétablissement de l'ordre passe par la remise en marche de la machine, qui ne peut qu'écraser dans ses rouages tous ceux qui ne sont pas à leur place. La dimension tragique de la légende telle qu'elle est présentée par Anouilh au début du vingtième siècle, provient non seulement du décalage entre le rôle et l'individu qui l'incarne, mais de la tentation, toute moderne, de faire passer l'identité (interprétation idiosyncrasique) avant le rôle. Projeté de façon ironique dans une fausse société antique (pré-individualiste) à cosmologie post-Romantique et constructiviste, le stoïcisme chez Anouilh implique un vrai choix individuel et non seulement une obéissance active. Les personnages ne sont pas dans une problématique de rôles mais d'identités.

Dans un contexte plus moderne, McCall et Simmons donnent l'exemple d'une activation simultanée de deux identités, lorsqu'un homme se rendant au cinéma reconnaît le guichetier, également un ami. Les deux individus (guichetier et client) doivent se mettre d'accord sur la façon de jouer la situation :

*« Most often some sort of compromise interpretation is negotiated so that both sets of identities receive partial recognition in the situation without either completely prevailing to the exclusion of the other.*

*In the typical concrete interaction, the "working consensus" arrived at is such that several identities of each of the interactors are involved. Usually the several identities are so blended together in the unfolding interaction that they can be separated only analytically »<sup>266</sup>.*

La mobilisation de plusieurs identités dans l'interaction apparaît ainsi comme un phénomène complexe, dans lequel différentes identités peuvent se succéder rapidement, ou dont les significations peuvent se confondre les unes avec les autres. Dans ce dernier cas,

<sup>265</sup> Les remarques de Ricoeur à propos de la version sophocléenne de la légende (1990 : 281-91), dans laquelle il décèle une tension entre éthique et moral, semblent reposer sur une lecture résolument moderne du texte antique. En effet, à un autre niveau d'analyse, la dimension tragique de l'œuvre de Sophocle reste très liée à la capacité d'agir négligeable des hommes face à la volonté divine. Le héros tragique du théâtre classique est tragique car son sort est scellé, comme le rappelle de façon ironique le prologue de la pièce d'Anouilh.

<sup>266</sup> McCall & Simmons, 1978 : 125. « *La plupart du temps, l'on négocie une interprétation sous la forme d'un quelconque compromis, qui assure une reconnaissance partielle aux deux paires d'identités, sans que l'une d'entre elles l'emporte de façon exclusive. Dans une interaction concrète typique, le « consensus de travail » auquel on arrive, est tel qu'il implique plusieurs identités de chacun des participants. Habituellement, les diverses identités sont tellement mélangées dans l'interaction qui en résulte, qu'elles ne sont séparables que d'un point de vue analytique* ». (Notre traduction). Sur le concept de « consensus de travail » appelé plus loin « *modus vivendi identitaire* », cf. *infra* chapitre 3.12.

certaines identités peuvent s'avérer plus influentes que d'autres, selon le contexte. Les identités les plus saillantes sont presque toujours activées et mobilisées, car centrales dans la plupart des activités de l'individu, ou essentielles à sa définition de lui. Des identités minoritaires qui distinguent l'individu des membres de la société en général (McGuire *et al.*, 1978) ou des identités qui représentent une source de conflits entre les participants (Giles & Johnson, 1986) risquent d'être mobilisées souvent par les uns et par les autres. La nature polémique (Malewska-Peyre, 2000 : 29) de ces identités peut les rendre hyper-saillantes au point qu'elles en occultent d'autres (*infra*, page 156 *et seq.*).

Burke suggère qu'il est possible de prendre en compte l'activation simultanée de multiples identités, grâce à la multiplication de la fonction *comparator* dans sa théorie de contrôle identitaire (2003b : 198). Chaque identité activée est vérifiée (ou non) simultanément, par rapport aux normes correspondantes, en fonction des significations perçues dans la situation. Tous ces contrôles résultent (a) dans des actes symboliques destinés à intervenir pour faire évoluer les représentations, ou (b) dans la remise en cause des normes identitaires d'autres identités. Pour simplifier, Burke suggère que les identités activées simultanément doivent s'accorder entre elles au niveau des significations qu'elles impliquent. Des identités opposées à ce niveau finissent par s'accorder, ou par ne plus être activées ensemble. La vérification des identités, écrit-il, se fait dans l'ordre de la hiérarchie de saillance.

Bien que le modèle de Burke, présenté en 2003, intègre dans la théorie identitaire la plupart des arguments avancés par McCall et Simmons et leurs collègues, il s'inscrit toujours dans une problématique de la réduction du conflit de rôles. Il semble rejeter la possibilité qu'un individu puisse cultiver, ou du moins assumer, l'ambiguïté offerte par ses multiples identités (Camilleri, 1989a ; 1999). D'un point de vue conceptuel, le modèle ne pose pas la question (pas plus que les versions antérieures de la théorie identitaire) des finalités de l'interaction. La seule motivation de l'individu semble être le fait de vérifier et d'harmoniser les différentes identités afin de gagner en estime de soi. Or, une vérification hiérarchisée et en parallèle de toutes les identités activées semble excessivement lourde d'un point de vue cognitif, et finalement peu représentative de la conscience et de la créativité individuelles lors d'une interaction. Une discussion des finalités de l'interaction s'avère nécessaire pour ne pas laisser s'enfermer ce propos dans une vision trop déterministe, et pour mieux caractériser le traitement dynamique des identités activées dans l'interaction.

### **Les finalités de l'interaction**

À l'image d'un certain nombre de « théories » qui s'intéressent à un seul aspect de l'activité humaine, la théorie de l'identité présente une tendance à réduire l'interaction sociale à l'expression de ce même aspect. Selon la plupart des formulations de la théorie identitaire, le comportement de l'individu est décidé sur la base des seules considérations identitaires, liées à la quête de l'estime de soi.

Dans un article publié en 2004, Burke (2004) intègre dans la théorie de l'identité la notion de « ressources ». Il suggère que tout objet social est potentiellement une ressource

(matérielle ou immatérielle). Une ressource active est présentée comme un signe, alors qu'une ressource potentielle (qui n'est pas exploitée dans la situation) est un symbole. À chaque identité est associé un niveau idéal de ressources (signes ou symboles). L'interaction symbolique peut ainsi être reliée à la gestion de ressources. Pour chaque identité, le décalage entre les ressources possédées (ou perçues) et le niveau idéal, détermine l'utilité de la ressource pour l'identité. Les individus agissent pour ramener les ressources à un niveau qui correspond aux identités activées. Burke affirme que le lien, entre les significations et les ressources, permet d'ouvrir la théorie identitaire à des considérations d'ordre économique ou autres (Burke, 2004 : 8). Or, bien que la théorie de l'identité intègre, à travers la notion de ressources, de nouveaux paramètres qui interviennent dans la vérification de soi, les actes individuels restent motivés uniquement par des considérations identitaires.

Cependant, l'attraction sexuelle, des facteurs physiologiques, des motivations comme la cupidité, des contraintes sociales, etc. jouent sur l'individu en tant qu'acteur social, et ne sont pas réductibles à leur seule dimension identitaire. Le toxicomane qui devient cambrioleur pour nourrir sa dépendance n'agit pas par considération identitaire, pas plus que lorsqu'il se rend devant le juge pour répondre de ses actes. Comme nous l'avons déjà remarqué (*supra*), les motivations du comportement individuel sont multiples. Elles ne se réduisent pas plus à l'unique expression de considérations identitaires, qu'à la simple conformité aux contraintes imposées par la structure sociale, ou à l'exercice d'une rationalité autonome, comme le soulignent Éric Dacheux (2000 : 63) ou Alain Caillé<sup>267</sup>. L'intégration de la « théorie de l'échange » que proposent McCall et Simmons (*supra*, page 110 *et seq.*) permet d'élargir les perspectives de la théorie identitaire et de prendre en compte les gains intrinsèques et extrinsèques (outre l'estime de soi), visés, plus ou moins consciemment, par les participants à une interaction (McCall & Simmons, 1978 : 151-4).

Or, plutôt que multiplier les « théories » unidimensionnelles de l'activité humaine, il semble pertinent de réaffirmer une vision davantage holistique et herméneutique de l'individu meadien en tant que sujet social, capable d'interpréter et de réagir par rapport aux significations qu'il perçoit, en fonction d'un ensemble de motivations qui se recourent, et qui ne prennent forme que dans une situation précise. Le comportement individuel est guidé par divers facteurs, et l'identité apparaît comme une justification parmi d'autres (sociales, psychologiques) que chacun peut mobiliser pour expliquer des comportements qui peuvent ou non correspondre aux motivations identifiées. Ainsi, le prétendant d'une femme riche peut lui faire part de l'attraction sexuelle et de l'amour qu'il ressent à son égard, alors que ses motivations sont *également* économiques et identitaires. Inversement, un homme peut se déclarer (sincèrement) fier de ses talents de bricoleur, alors que la décision de faire lui-même ses travaux a été motivée en grande partie par des considérations financières. Souvent, les différentes motivations se mélangent, mais l'explication préférée par l'individu est celle qui se révèle la plus flatteuse en termes de gain potentiel en estime de soi. Socialement, il vaut mieux être amoureux qu'ambitieux, bricoleur qu'avare. Souvent, les chercheurs de la théorie identitaire restent au premier niveau d'analyse (l'identité qui motive), plutôt que de souligner

---

<sup>267</sup> « Postface » in Lardellier, 2003 : 213-8.

la récupération identitaire psychologique et sociale des actes autrement motivés, au profit de l'estime de soi. Certains actes (ceux que l'on explique plus généralement par la théorie utilitaire et que l'on dénonce habituellement comme égoïstes) sacrifient l'estime de soi à un désir de gain matériel ou immatériel. L'identité n'est pas un facteur déterminant dans la ligne de conduite adoptée. Enfin, au-delà de ses considérations stratégiques, identitaires ou autres, l'individu réagit par rapport à une relation qui prend forme dans un contexte précis<sup>268</sup>, processus sensible qui dépasse d'abord et contribue ensuite à façonner les volontés et les représentations individuelles.

\*

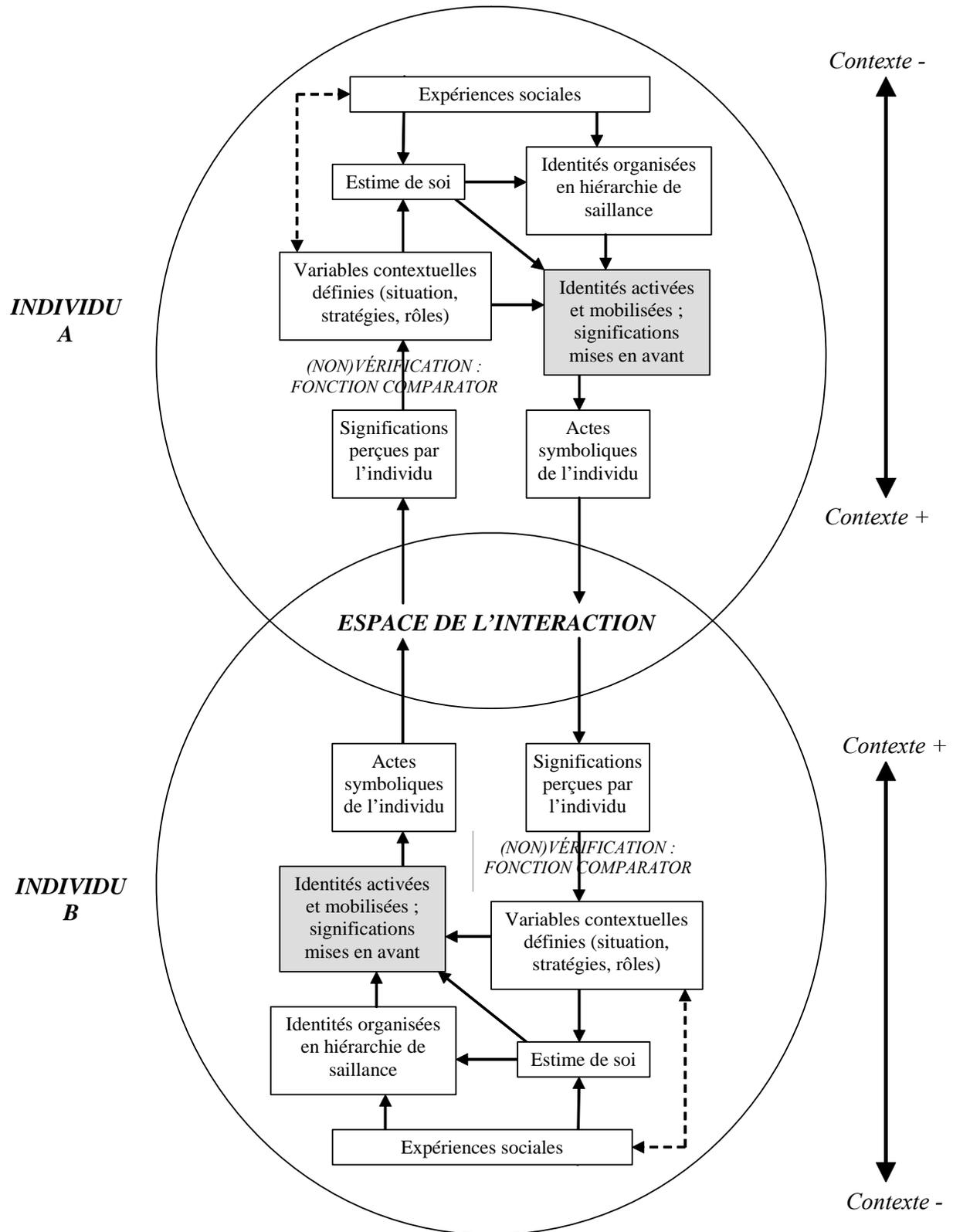
Suite à la discussion des identités multiples et des finalités de l'interaction, une légère modification peut être apportée à la modélisation de l'interaction d'après la théorie identitaire, telle qu'elle a été présentée dans la figure 6. Ce n'est pas une seule mais plusieurs identités qui sont activées dans une situation précise, toutes potentiellement porteuses de significations, que les participants à l'interaction peuvent employer pour interpréter les actes de l'individu. Les identités activées ne sont pas toutes prises en compte en même temps ou au même degré dans la justification du comportement symbolique individuel. Parmi les identités activées, l'individu en choisit une ou plusieurs à mettre en avant, en fonction du contexte, des actes symboliques dont il doit justifier, et des possibilités offertes (« *opportunity structures* ») pour gagner en estime de soi<sup>269</sup>. Selon le contexte, les considérations identitaires pèseront plus ou moins lourd dans la détermination du comportement individuel. Ce fonctionnement est résumé dans la figure 7<sup>270</sup> :

---

<sup>268</sup> La prise de forme de la relation n'est pas seulement influencée par les « *opportunity structures* » (*supra*). Elle dépend également de la nature des liens (affectifs) qui se nouent entre les acteurs sociaux (*infra*, page 239 *et seq.*).

<sup>269</sup> Si l'individu profite d'une situation, de façon opportuniste, pour valider une identité (à l'image de l'avare qui valide son identité de bricoleur – *supra*), il est susceptible, selon l'analyse de Cast et Burke (2003 ; *supra*, page 106), de gagner davantage en estime de soi « de compétence » (efficacité individuelle) qu'il ne gagnera en estime de soi « de valeur » (valorisation résultant d'une appartenance méritée).

<sup>270</sup> Les changements par rapport à la figure 6 sont signalés par leur fond grisé.



*Processus intra-individuels mis en jeu dans les représentations de chaque individu impliqué dans l'interaction*

**figure 7 : La prise en compte de multiples identités dans la théorie de l'identité**

## L'application aux interactions interculturelles

La théorie de l'identité appliquée aux identités multiples, telle qu'elle est représentée dans la figure 7, est un cadre conceptuel prometteur pour explorer les interactions entre des individus qui s'attribuent des identités mutuellement exclusives. Elle relie les identités revendiquées et vérifiées aux motivations individuelles et à l'estime de soi. En outre, elle implique un fonctionnement dynamique des identités dans l'interaction, façonnées par la performance collective, qui permet notamment de traiter la question des stratégies identitaires (la gestion des identités activées en fonction du contexte social). Cependant, la théorie comporte deux limites non négligeables qui rendent difficile son application aux interactions interculturelles dans sa forme actuelle. Ces limites, et la possibilité de les dépasser, seront discutées tour à tour dans cette section.

### Une théorie ethnocentrique

Premièrement, le développement de la théorie aux États-Unis et son application restreinte aux sujets socialisés dans la société américaine induisent une conception ethnocentrique du fonctionnement cognitif individuel. Confrontée aux exigences méthodologiques de la psychologie *cross-cultural* (*supra*, chapitre 1.23, page 62) et aux typologies sociétales de Hofstede et de ses collègues, la théorie de l'identité ne peut prétendre à une applicabilité universelle. Elle suppose un fonctionnement cognitif plutôt individualiste, contrairement à la *Social Identity Theory*, au sujet de laquelle Smith & Bond (1998 : 174) remarquent que les mécanismes cognitifs qu'elle postule sont *a priori* mieux adaptés à une société collectiviste (bien qu'elle ait été formulée et testée principalement dans des contextes sociaux individualistes)<sup>271</sup>. Des individus dont la structuration cognitive est marquée par leur socialisation dans des cultures sociétales non-occidentales risquent de se comporter de manière non conforme (selon le contexte) aux préconisations de la *Identity Theory* par rapport aux points suivants :

- *La capacité de « changer de casquette »*. À la différence des cultures « spécifiques » (comme celle des États-Unis), les cultures « diffuses » (Parsons, 1951 ; Trompenaars, 1993) ne distinguent pas si facilement les différentes facettes identitaires de l'individu, qui est perçu généralement de façon plus globale (Earley & Ang, 2003 : 136). Ainsi, les éventuelles contradictions entre identités dans des « secteurs de vie » différents risquent d'être moins bien supportées, et l'activation d'une identité nécessite davantage sa prise en compte dans l'interaction (*cf.* discussion *supra*, page 120 *et seq.*).
- *Le degré de liberté admise dans l'interprétation d'un rôle*. Comme nous l'avons déjà remarqué (*supra*, page 64 *et seq.*), le degré de déviation permis, dans le développement d'une identité idiosyncrasique fondée sur un rôle, diffère d'une culture à une autre (Gudykunst & Kim, 1992 : 75 *et seq.*).

---

<sup>271</sup> En réalité, les deux théories mettent en avant différents aspects du fonctionnement de chaque « type » de société. Aussi, la *SIT* se montre plus pertinente pour caractériser les dynamiques inter-groupes, alors que la *IT* paraît mieux adaptée pour analyser des rapports entre individus (*infra*, page 150).

- *La possibilité d'approfondir les relations.* Alors que pour la plupart des sociétés de type individualiste, le développement de relations interpersonnelles est associé à un processus d'ouverture (« *self-disclosure* » : Gudykunst & Kim, 1992 : 200) qui consiste à livrer progressivement des détails de plusieurs « secteurs de vie » de plus en plus intimes (*supra*, page 120 *et seq.*), cette pratique reste généralement étrangère dans de nombreuses sociétés de type collectiviste. Pour ces dernières, la relation interpersonnelle est dictée par le statut social et n'évolue pratiquement pas. Le processus de « *self-disclosure* » a lieu (uniquement) en début de rencontre pour fixer les relations (Smith & Bond, 1998 : 138).
- *La hiérarchie de saillance.* Comme le suggèrent Earley et Ang (2003 : 17), l'importance accordée aux identités collectives, dans les sociétés de type collectiviste, aura pour résultat de rendre ces appartenances plus saillantes dans ces sociétés que des identités qui distinguent l'individu des autres (identités personnelles et de rôle).
- *Le concept de soi et la gestion de la face collective et individuelle.* Alors que les sociétés collectivistes ont tendance à privilégier le respect de la face du groupe, leurs homologues individualistes mettent davantage l'accent sur l'estime de soi générée à titre individuel (Smith & Bond, 1998 : 140 ; Scollon & Scollon, 2001 : 147). Le concept de soi et la notion d'« idéal de moi » doivent être adaptés à un contexte social dans lequel leur importance est moindre (Gudykunst & Kim, 1992 : 68).

Ces limites de la théorie identitaire ne peuvent être dépassées qu'en effectuant des études comparatives dans les sociétés en question (selon la méthodologie de la psychologie « *cross-cultural* » : Smith et Bond, 1998). En l'absence de telles études, les limites identifiées nuisent à la validité de la théorie en dehors des rapports interindividuels au sein de la société américaine, voire dans les sociétés de type 'occidental'<sup>272</sup>.

### Un cadre culturel unique

Le deuxième aspect de la théorie de l'identité, difficilement réconciliable avec le fonctionnement d'une interaction interculturelle, est sa focalisation (historique) sur les interactions entre individus socialisés à l'intérieur d'une même structure sociétale. La théorie ne prévoit pas ce qui peut se passer lorsqu'il n'existe pas de cadre culturel commun présupposé, ou lorsque celui-ci n'est pas d'ordre national :

*« The relevant dimensions of meaning upon which we as individuals draw are dictated by the culture in which we live. To be verified in an interaction with others, those others must share the dimensions of meaning and must respond similarly to the symbols and signs that underlie the communication »<sup>273</sup>.*

<sup>272</sup> Ces limites s'appliquent ainsi à cette thèse, dans la mesure où les cultures sociétales de socialisation des pays européens diffèrent du modèle américain. Or, le fonctionnement des rapports interpersonnels dans ces sociétés est beaucoup plus proche de ce modèle que celui associé aux sociétés orientales.

<sup>273</sup> Burke, 2004 : 10. « *Le cadre signifiant sur lequel nous nous appuyons en tant qu'individus, est dicté par la culture dans laquelle nous vivons. Pour [que l'individu puisse] être vérifié dans une interaction avec autrui, les autres doivent partager [avec lui] le cadre signifiant, et ils doivent réagir de la même manière aux symboles et aux signes qui sous-tendent la communication* ». (Notre traduction).

Bien que démentie par l'observation d'interactions entre étrangers, la généralisation de Burke sert à clôturer le champ d'application de la théorie identitaire. Il est vrai que la prise en compte de cadres culturels différents complexifie considérablement la négociation du sens dans l'interaction. Non seulement faut-il prendre en compte les différences de structuration cognitive liées aux différentes cultures dans le modèle proposé (ci-dessus), mais il faut également admettre la possibilité que différents partis à l'interaction aient des approches différentes. La négociation d'un cadre commun, auquel les participants peuvent se référer, sera évoquée plus loin (page 203 *et seq.*).

Indépendamment des éventuelles différences de cadre interprétatif, l'interaction entre étrangers pose le problème des représentations de l'Autre. L'impression selon laquelle l'Autre ne partage pas les mêmes références culturelles que soi introduit de l'incertitude (Gudykunst, 1995, 1998) dans la façon dont l'individu analyse les rapports sociaux. Un degré élevé d'incertitude peut rendre moins précise et efficace la vérification identitaire entre étrangers. L'identité d'« étranger » peut également bouleverser la hiérarchie de saillance individuelle. Objet d'une catégorisation dans l'esprit de ses interlocuteurs, l'individu peut se trouver prisonnier d'une identité culturelle hyper-saillante, identité peut-être rarement mise en avant dans d'autres contextes. Propres au « cadre de la communication interculturelle »\*, ces phénomènes de prise en compte de la différence d'autrui et de catégorisation feront l'objet de la prochaine et dernière partie du chapitre.

### 2.3. L'identité d'étranger : la dimension symbolique de la culture

*« Bien que ses attaches avec le groupe ne soient pas de nature organique, l'étranger est cependant membre du groupe, et la cohésion du groupe est déterminée par le rapport particulier qu'il entretient avec cet élément. Seulement, nous ne savons pas comment désigner l'unité particulière de cette situation, sinon en disant qu'elle comporte une dimension de distance et une dimension de proximité, et, bien que ces dimensions caractérisent dans une certaine mesure toutes les relations, ce n'est qu'une combinaison particulière et une tension mutuelle qui produit cette relation, spécifique et formelle, à l'étranger. »*

Georg Simmel<sup>274</sup>

La vision de l'interaction sociale qui a été défendue ici met en avant l'importance des identités attribuées aux uns et aux autres, et liées à la culture à travers l'appartenance groupale, en tant que guide de comportements et source de prévisibilité. À l'intérieur de ce cadre général, il est désormais possible d'aborder, plus directement, la question des interactions interculturelles, caractérisées par une prise en compte de la différence de l'Autre.

Les interactionnistes symboliques traitent des interactions dans lesquelles les participants partagent, en général, des connaissances culturelles qu'ils reconnaissent comme étant communes (*infra*, page 129). Dans une situation vécue comme multiculturelle, cette

<sup>274</sup> Simmel, 1979 : 59. Traduction de l'allemand et de l'anglais : Éditions du Champ Urbain. Italiques dans l'original.

présomption de références partagées ne va plus de soi. Parfois elle est inversée : le trait le plus saillant de l'identité d'étranger devient le fait de *ne pas* partager les mêmes interprétations que soi. Or, la transparence que des individus qui estiment communiquer dans le cadre d'une culture commune mettent sur le compte de connaissances partagées, est souvent une illusion qui cache des différences insoupçonnées<sup>275</sup>. Inversement, dans une interaction qui a lieu sous le signe de la différence, il peut y avoir une quantité non-négligeable de références communes<sup>276</sup>.

Notre propos dépasse, ici, le cadre d'application habituel de l'interactionnisme symbolique, pour traiter une zone d'ombre, là où les matériaux de construction de sens ne sont pas forcément taillés aux mêmes dimensions, où l'interaction est perçue, au mieux, comme une affaire de bricolage, et, au pire, comme une entreprise caractérisée par une incompatibilité insurmontable. L'application de la perspective interactionniste symbolique aux interactions interculturelles, fait écho aux débuts de l'École de Chicago, aux travaux de Simmel, de Blumer, de Park, et de Becker<sup>277</sup> sur les immigrants et les marginaux de la société urbaine. L'approche adoptée ici s'inscrit également dans la suite des travaux sociolinguistiques de John Gumperz (1982 ; 1989 ; 1996) qui expliquent certains malentendus, par le fait que des individus de groupes socioethniques différents sous-estiment leur différence sur le plan sociolinguistique. Pourtant, la différence n'est pas seulement source d'inévitables incompréhensions. Prise en compte, elle devient une variable qui transforme les conditions de construction du sens dans l'interaction. Pour cette raison, notre analyse focalisera non pas sur les éléments culturels partagés ou non, mais sur la notion de prévisibilité, qui apparaît comme la clé pour comprendre l'importance accordée à l'identité étrangère dans l'interaction. La prévisibilité imputée à autrui est le point de départ pour la construction de sens.

Pour penser la différence, les rapports inter-groupes et l'identité culturelle, d'autres outils conceptuels sont habituellement préférés à ceux des interactionnistes symboliques. La *Social Identity Theory* de Tajfel et de Turner est généralement évoquée pour traiter les questions de la catégorisation et des stéréotypes, ces mécanismes cognitifs qui opèrent pendant les interactions, plutôt que la théorie de l'identité, moins connue, de Stryker et de Burke. Or, tout en reconnaissant l'utilité des apports de la théorie psychologique des dynamiques inter-groupes, le postulat initial de cette thèse, selon lequel la communication interculturelle n'est qu'une forme particulière de la communication ordinaire, nous pousse à argumenter l'applicabilité de la théorie identitaire aux contacts interculturels, et de rappeler la relativité de ce qui sera présenté comme « le cadre de la communication interculturelle ». À travers la question de l'intersubjectivité, cette dernière partie du chapitre dressera une

<sup>275</sup> Il s'agit d'une utopie, un « présupposé pragmatique » (Ferry, 1994) qui s'érige contre la nature irréalisable de l'entreprise communicationnelle. Plus objectivement, les bagages culturels sont souvent moins homogènes que les individus peuvent le croire (*supra*, page 45 et seq.).

<sup>276</sup> Cependant, la question de références communes ne doit pas cacher la profondeur et la structure complexe de la culture (figure 2) : bien évidemment, ce n'est pas parce qu'une représentation sociale d'un objet (notamment au niveau superficiel) existe dans les deux cultures qu'elle recèle les mêmes significations. Jerry Adams, bien connu des Irlandais du Nord, n'est pas perçu de la même façon par les Protestants et par les Catholiques.

<sup>277</sup> Voir *L'École de Chicago* de Grafmeyer et Joseph (éds.) (1979) pour la traduction française d'une sélection d'articles écrits par ces chercheurs.

typologie heuristique des modalités de représentation de l'étranger dans l'interaction. Cette typologie permettra ensuite (chapitre 3) de cerner le dynamisme des interactions et leur impact sur les interactions.

### 2.31. La place de l'étranger dans la relation intersubjective

*« Le fait d'être étranger est naturellement une relation tout à fait positive, une forme particulière d'interaction. »*

Georg Simmel<sup>278</sup>

À l'origine d'un certain nombre de travaux de l'École de Chicago sur l'« homme marginal » (Park) et sur les « déviants » (Becker)<sup>279</sup>, les réflexions de Simmel, sur la figure sociale de l'étranger, posent la problématique de la relation au groupe, pour celui dont la place est définie (de façon positive) par sa différence :

*« L'étranger est un élément du groupe lui-même, tout comme le pauvre et les divers « ennemis de l'intérieur », un élément dont la position interne et l'appartenance impliquent tout à la fois l'extériorité et l'opposition » (Simmel, 1979 : 54).*

L'étranger est conceptualisé comme un acteur social intégré dans le groupe mais en même temps tenu à l'écart. Ayant quitté son groupe social d'origine, il bénéficie, d'après Simmel, d'un recul, d'une ouverture d'esprit, et d'une objectivité accrue par rapport aux autochtones, davantage prisonniers de leurs codes et leurs rites<sup>280</sup>. En revanche, les rapports qu'il entretient avec la majorité sont marqués par une distance et parfois une méfiance, qui contribuent à réduire sa capacité d'action. D'un point de vue conceptuel, la figure de l'étranger permet de souligner la pertinence simultanée des rapports interpersonnels et intergroupes dans toutes les relations sociales (Gudykunst, 1998). L'identité sociale différenciatrice de l'étranger est hyper-saillante, et affecte ses identités de rôle et de personne (identités « interpersonnelles »). Si l'individu est lié socialement à l'étranger, c'est par un rapport de similitude générale au-delà ou malgré les différences, une appartenance communautaire commune plus large mais très peu exclusive, explique Simmel (1979 : 57-8). Ce rapport se révèle déterminant pour la façon dont l'individu aborde l'étranger dans la relation intersubjective.

<sup>278</sup> Simmel, 1979 : 54. Traduction de l'allemand et de l'anglais : Éditions du Champ Urbain.

<sup>279</sup> L'ouvrage de Goffman sur le stigmaté - la condition de « celui qui se trouve privé d'une reconnaissance sociale normale » (1963 : 9 ; notre traduction) - s'inscrit dans ce même courant de recherches.

<sup>280</sup> En suggérant que l'étranger puisse être plus objectif que des autochtones, et ainsi plus apte à juger leurs différends, Simmel l'idéalise, au point d'écarter la possibilité qu'il ait un rapport affectif vis-à-vis de ses propres valeurs, son propre filtre perceptif, et des besoins de valorisation identitaires non-négligeables, du fait de son statut particulier dans la société en question.

## Les postulats de l'intersubjectivité

*« Nombre de sociologues ont insisté sur la réciprocité des perspectives comme une condition nécessaire au fait d'être un acteur social. Réciprocité ne voulant pas dire qu'il s'agit d'atteindre par empathie une vérité des intentions de l'Autre, mais simplement une capacité d'évaluer de manière plausible les raisons de ses comportements afin de pouvoir s'ajuster à lui. »*

David Le Breton<sup>281</sup>

Ce n'est que dans sa relation par rapport aux autres dans l'interaction que l'individu devient sujet, en assumant une identité négociée avec autrui (*supra*). Le sujet peut être défini comme un individu vivant et socialisé, avec les capacités d'imagination, de réflexivité et d'activité délibérée, qu'il applique à une (inter)action (Quéré, 1998). À la différence de l'individu, le sujet n'a aucune existence en dehors de l'interaction. La notion d'intersubjectivité, intimement liée aux identités, constitue un éclairage supplémentaire pour comprendre l'interaction sociale. Selon Quéré :

*« Il existe quelque-chose comme une intersubjectivité, c'est-à-dire à la fois un milieu d'attentes normatives réciproques, où les membres d'une collectivité s'imposent d'honorer un certain nombre d'exigences à la validité à travers leurs actes et leurs paroles, et une confiance mutuelle. S'ils savent qu'ils peuvent compter les uns sur les autres, ils se tiennent eux-mêmes pour comptables de ce qu'ils font ou disent. » (Quéré, 1998 : 125).*

À suivre cette définition, l'intersubjectivité se présente comme un dispositif symbolique relationnel qui encadre et rend possibles les interactions, par le biais d'un ensemble d'attentes réciproques entre participants concernant leurs compétences et leurs intentions mutuelles, ainsi que des attentes (plus ou moins) partagées quant à la nature de l'activité interactionnelle. Les attentes réciproques peuvent être considérées comme une sorte de contrat entre les interlocuteurs, avec le statut de sujet à la clé. Chacun est tenu pour responsable de son comportement, selon le « principe de coopération » identifié par Paul Grice (1979), et les quatre « maximes conversationnelles » qu'il en déduit. Le respect par tous des maximes de *quantité* (d'informations), de *qualité* (la vérité de ce qui est dit), de *relation* (la pertinence) et de *modalité* (la compréhensibilité), constitue une « présupposition pragmatique » (Ferry, 1994a : 59). Normative et non cognitive, la présupposition peut être violée dans l'interaction sans remettre totalement en cause l'entreprise commune. Cependant, sans la croyance préalable aux bonnes intentions de chacun, c'est l'illusion de communicabilité qui se trouve remise en cause<sup>282</sup>. Ces conventions sociales rendent possible la communication, en désignant comme un objectif valable l'idéal de la *communion* de sens (Dacheux, 1999b ; Lardellier, 2003).

<sup>281</sup> Le Breton, 2004 : 52.

<sup>282</sup> Le fonctionnement social des maximes de Grice peut être rapproché de l'« éthique de la communication » habermassienne. Pour qu'un acte de parole puisse être recevable, selon Habermas, le locuteur se porte garant de son intelligibilité, de sa sincérité, de sa justesse et de sa vérité (« prétentions à la validité universelle ») (Habermas, 1987).

Le contrat intersubjectif passe ainsi par la volonté de tout un chacun d'accepter, provisoirement, la compétence interactionnelle d'autrui :

*« This kind of mutual acceptance seems to be a basic structural feature of interaction, especially the interaction of face-to-face talk. It is typically a "working" acceptance, not a "real" one, since it tends not to be based on agreement of candidly expressed heart-felt evaluations, but upon a willingness to give temporary lip service to judgements with which the participants do not really agree. »*<sup>283</sup> (Goffman, 1992 : 11).

Cette vision idéalisée d'autrui et de l'activité même de l'interaction, qui privilégie son bon déroulement, est garantie par des engagements de nature éthique de la part des participants. Pour se faire accepter en tant que sujet dans l'interaction, chaque individu doit assumer la responsabilité de ses actes et des propos qu'il avance, prouver qu'il sait respecter les rites en vigueur dans l'interaction, et se montrer capable de s'intégrer dans la visée des buts conversationnels communs que les participants se fixent. Le fait qu'ils acceptent un individu en tant que sujet signifie que les autres le croient capable de *performer* cette subjectivité. De cette manière, suggère John Gumperz, une grande partie de l'interaction (entre membres d'une même culture) est automatique (*infra*, chapitre 3.21). Elle consiste, pour chacun, à confirmer sa subjectivité en fournissant la réponse attendue ou en exprimant l'émotion appropriée dans le contexte, et cela relativement indépendamment de ses pensées intimes sur le sujet (Gumperz, 1982 : 133).

### **L'étranger : un faux sujet**

*« If he and the others were not socialized in this way, interaction in most societies and most situations would be a much more hazardous thing for feelings and faces. The person would find it impractical to be oriented to symbolically conveyed appraisals of social worth, or to be possessed of feelings – that is, it would be impractical for him to be a ritually delicate object. [...] It is no wonder that trouble is caused by a person who cannot be relied upon to play the face-saving game. »*<sup>284</sup>

Erving Goffman

Entre des individus conscients de leur appartenance sociale commune, la subjectivité se résume, la plupart du temps, à une question de degré : l'Autre est élevé *a priori* au statut hypothétique de sujet, hypothèse affinée en fonction de ses actes et propos au cours de l'interaction. En revanche, l'étranger doit souvent prouver tout d'abord qu'il est digne de

<sup>283</sup> « Il semble que cette sorte d'acceptation mutuelle soit un trait structurel fondamental de l'interaction, et particulièrement des interactions à l'œuvre dans les conversations face à face. Il s'agit typiquement d'une acceptation "de convenance" et non "réelle", car elle est le plus souvent fondée non pas sur un accord intime, mais sur le bon vouloir des participants à émettre sur le moment des opinions avec lesquelles ils ne sont pas vraiment d'accord. » (Traduction : Éditions de Minuit, 1974 : 14).

<sup>284</sup> Goffman, 1963 : 31. « Si tous n'étaient pas socialisés de cette manière, l'interaction, dans la plupart des sociétés et des situations, serait un danger bien plus grand pour la sensibilité et la face de chacun. L'expression symbolique des jugements de valeur deviendrait impossible et les sentiments impraticables ; autrement dit, plus personne ne serait un objet rituel délicat. [...] Il n'est donc pas surprenant que celui à qui on ne peut faire confiance dans ce domaine sème la perturbation. » (Traduction : Éditions de Minuit [1974 : 30]).

confiance, pour être pris au sérieux. Si l'individu doute de la compétence communicationnelle (Hymes, 1984) de l'étranger, il peut refuser d'initier des procédés de figuration (« *face-work* ») comme la *déférence* et la *bonne tenue* (Goffman, 1992), procédés qui servent précisément à renforcer la confiance intersubjective.

La confiance repose non seulement sur l'interaction, mais sur les représentations sociales de chacun vis-à-vis de la culture attribuée à l'Autre. Les stéréotypes (positifs ou négatifs : *infra*) ont évidemment un rôle à jouer à ce niveau, mais il faut également prendre en considération les représentations de la situation et de la distance culturelle qui sépare les cultures. Deux Européens qui se trouvent face à face peuvent être plus disposés à s'accorder mutuellement le statut de sujet que ne le seraient un Européen et un Asiatique, par exemple<sup>285</sup>. De même, il y a de fortes chances, sauf exceptions, pour que l'individu moyen écoute plus attentivement un étranger s'il est médecin que s'il est mendiant. Face à un interlocuteur que l'individu identifie comme étant différent de lui, la confiance qu'il est prêt à lui accorder peut être remise en cause à tout moment dans l'interaction. La question de confiance constitue une menace qui pèse constamment sur la rencontre et souligne la fragilité des rapports intersubjectifs dans les interactions interculturelles.

Judee Burgoon (1995) s'appuie sur la théorie de la violation des attentes (« *Expectancy Violations Theory* ») pour souligner la primauté de la confiance intersubjective sur les représentations. Elle précise que la manière dont l'individu est perçu détermine en grande partie la façon dont ses actes, prévus mais surtout imprévus, sont interprétés. Les expériences, sur lesquelles repose cette théorie, ont pu démontrer qu'une violation des attentes intersubjectives de la part d'un individu qui dispose d'une image positivement connotée (« *positive valence communicator* »), semble rajouter au caractère persuasif de ce qu'il dit. Cependant, la même violation, par exemple le non respect des normes proxémiques en vigueur par un individu qui se rapproche trop de son interlocuteur, commise par quelqu'un avec une valence communicationnelle négative (« *negative valence communicator* ») a l'effet inverse (Burgoon, 1995 : 211). La chercheuse suggère que plus l'individu jouit d'une image valorisante au sein d'un groupe, plus il a à gagner, sur le plan intersubjectif, à se comporter de façon (légèrement) non-conforme. Elle avance l'hypothèse selon laquelle l'individu qui attire l'attention sur lui en montrant qu'il a un caractère suffisamment affirmé (« *self-assertiveness* ») pour ne pas respecter les normes du groupe, convainc facilement ses partenaires que ce qu'il dit mérite d'être entendu. Inversement, le contraire est vrai pour ceux, notamment étrangers, dont la subjectivité peut sembler suspecte au départ.

Lorsqu'il est perçu comme étant plus ou moins ignorant des rites de la société dans laquelle il se trouve et, par conséquent, susceptible de se conduire de façon imprévisible, l'étranger représente une menace pour la face de chacun et pour le bon déroulement de l'interaction en général. L'interaction devient anxiogène (Gudykunst, 1995 ; 1998 ; *infra*, page 190), et exige de l'individu une concentration et une tolérance accrues. Nier ou invalider poliment la subjectivité de l'étranger permet de réduire l'anxiété ressentie à son contact. En

---

<sup>285</sup> La validité de cet exemple dépendra évidemment des représentations mutuellement attribuées par les différents partis, et de l'expérience personnelle de chaque individu.

tant que « *fawltly persons* »<sup>286</sup>, ces acteurs sociaux « défectueux » ou « discrédités » que sont les enfants, les handicapés et les étrangers, peuvent se voir infliger des traitements tels le faux-semblant (« *phantom acceptance* » et « *phantom normalcy* » - Goffman, 1963 : 148). Ce procédé consiste à faire ouvertement comme si l'étranger était un sujet à part entière, mais en discréditant ses actes, à l'image de l'enfant à qui l'on fait plaisir en le traitant de « grand ». Rapprocher l'identité étrangère de la notion de « stigmaté » permet de comprendre la façon dont cette identité peut devenir totalitaire aux yeux d'autrui et finir par occulter toutes les autres caractéristiques de l'individu, qui devient alors un simple objet unidimensionnel (voir *infra*).

D'un point de vue phénoménologique, Guy-Félix Duportail (1999) rappelle l'importance du postulat du recouvrement Je-Tu dans la relation à l'Autre. Fondé sur un rapport analogique (la ressemblance physique révèle la ressemblance psychique) et sensible, l'individu se projette ou non dans la personne de son interlocuteur. S'il voit dans l'étranger un semblable, capable de se montrer pertinent à travers ses actes symboliques, il lui accorde provisoirement le statut de sujet. Inversement, si l'impression d'altérité prime, et l'étranger n'apparaît pas comme une version possible de soi, il peut être réduit au statut d'objet dans l'interaction. D'après Gudykunst et Kim, l'impolitesse parfois imputée aux Japonais dans leurs relations anonymes est liée à une conception des étrangers qui les exclut du champ interactionnel. Ne pas saluer des inconnus et les ignorer, même lorsqu'ils les heurtent dans la rue, représente, pour les Japonais, une manière d'éviter le risque d'un comportement qu'ils ne peuvent prévoir de la part d'individus dont ils ne connaissent pas l'identité : ceux qu'ils appellent des « *nakane* » (ou « non-personnes », selon Gudykunst & Kim, 1992 : 82).

L'objectivation de l'étranger, notamment dans des contextes de guerre ou de colonisation (mais également dans le cas du tourisme sexuel, par exemple) peut devenir le prétexte à des actes de « barbarie »<sup>287</sup> de tout genre. Privé de son humanité, l'étranger est réduit à son altérité, contre laquelle l'individu jouit de sa puissance supérieure dans un dialogue imposé de façon monologique<sup>288</sup>. Simmel évoque ce type de rapport pour l'écarter de son propos :

*« Il y a par ailleurs un autre type d'étrangeté qui exclut cette communauté fondée sur les similitudes générales par-delà les parties : c'est le cas typique des rapports des Grecs aux Barbares, mais c'est le cas aussi à chaque fois que ce sont précisément les attributs généraux, ceux que l'on prête à l'espèce ou à l'humanité, que l'on refuse aux autres. Mais alors ce terme d'« étranger » n'a plus aucun sens positif : le rapport à l'étranger devient un non-rapport, et il*

<sup>286</sup> « Personnes défectueuses » : l'expression est attribuée à Goffman par Yves Winkin (1996 : 199).

<sup>287</sup> Rappelons que les « barbares » sont les étrangers non civilisés dont les mœurs, et souvent la langue, restent incompréhensibles. Les atrocités, la « barbarie », dont ils sont responsables sont attribuées à un manque de moralité. Or, ici il s'agit d'actes de barbarie perpétrés contre les étrangers, par ceux qui se considèrent comme le groupe civilisé (cf. aussi Morin, 2005).

<sup>288</sup> Le cas le plus extrême d'objectification d'un individu (étranger ou non) se trouve dans la torture, comme le rappelle Paul Ricœur. Le tortionnaire ne se contente pas de traiter sa victime comme un objet sur lequel il exerce une puissance totale, mais, en la privant de tout « pouvoir sur », il cherche à lui faire accepter et assumer ce statut d'objet, en brisant son estime de soi (Ricœur, 1990 : 256).

*n'a plus rien à voir avec notre propos, puisqu'il n'appartient même pas au groupe »<sup>289</sup>.*

Or, contrairement à Simmel, cette thèse, dans sa volonté de privilégier une vision dynamique du rapport que l'individu établit vis-à-vis de l'étranger, inclut le « barbare » parmi les modalités de représentation possibles de l'étranger (*infra*, chapitre 2.34). Puisque le rapport intersubjectif évolue en fonction de ce que les participants font et ressentent pendant l'interaction, l'identité de « barbare » peut être projetée sur l'étranger à chaque fois que l'individu le considère comme totalement imprévisible et dénué de subjectivité (*infra*, page 160 *et seq.*).

## **L'étranger comme objet esthétique**

*À une dame Créole*

*Au pays parfumé que le soleil caresse,  
J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés  
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,  
Une dame créole aux charmes ignorés.*

*Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse  
A dans le cou des airs noblement maniérés ;  
Grande et svelte en marchant comme une chasserresse,  
Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.*

*Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire,  
Sur les bords de la Seine, ou de la verte Loire,  
Belle digne d'orner les antiques manoirs,*

*Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,  
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes,  
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.*

Charles Baudelaire<sup>290</sup>

Hermann Parret (1999 : 211) rappelle que la subjectivité n'est pas seulement rationnelle ou éthique dans le sens d'Habermas, mais également (et avant tout, dit-il) passionnelle ou esthétique. Ainsi, le rapport à l'étranger ne saurait point être réductible à sa seule dimension cognitive. Selon Jean Caune (1997 : 36), toute expérience esthétique constitue un « *processus relationnel entre perception et intellection* » interne au sujet, par rapport à l'objet, ou à l'autre sujet, qui stimule l'expérience. Les perceptions de la situation et des autres participants influencent l'intellection de ces éléments (fondée sur les représentations et les expériences vécues) dans un rapport dialogique, qui détermine la construction de sens et la prise de forme de l'interaction. L'importance de la dimension esthétique dans la relation intersubjective sera évoquée plus loin (page 239). La présente section s'adresse à la question de l'étranger, appréhendé en tant qu'*objet* esthétique dans l'interaction.

<sup>289</sup> Simmel, 1979 : 58. Traduction de l'allemand et de l'anglais : Éditions du Champ Urbain.

<sup>290</sup> Baudelaire, 1991 [1841] : 108

Caune définit l'objet esthétique comme un objet qui provoque une expérience sensible chez celui qui l'appréhende (1997 : 20). Cette expérience repose sur les sensations et les émotions stimulées par la considération de l'objet, qui passent par le filtre du symbolique (mythes, représentations) pour créer du sens (1997 : 52). Les sensations provoquées par l'appréhension de l'objet peuvent influencer ou non, et être complémentaires ou non, aux représentations cognitives qu'il convoque. Une réaction esthétique de dégoût face à un plat exotique, par exemple, peut faire ressortir des représentations sociales négatives à propos de la gastronomie en question, alors que d'autres sensations ressenties privilégieraient des représentations plus favorables. Inversement, des représentations très positives peuvent réduire la magnitude d'une réaction sensorielle négative, etc. La teneur de l'expérience sensible est déterminée par l'ensemble de ces facteurs.

La dimension esthétique dans le rapport à l'étranger est particulièrement importante, notamment lorsque celui-ci n'est pas perçu comme un sujet dans l'interaction. En l'absence d'un cadre culturel commun, les marqueurs sociaux (tels que l'âge, le sexe ou la profession, par exemple), perdent de leur valeur en tant qu'indices pour prévoir le comportement de l'Autre. La réaction sensorielle devient alors proportionnellement plus pesante dans l'expérience sensible de l'Autre, souvent confortée par des stéréotypes de l'étranger fondés sur des attributs physiques voire sexuels (positifs ou négatifs)<sup>291</sup>. Les traits visuels, le corps, la couleur et la texture de peau, les odeurs, ou encore l'accent ou le timbre vocal de l'étranger deviennent plus saillants, et envahissent les sens de son interlocuteur. La prégnance du rapport sensoriel à l'étranger est attestée par de nombreuses illustrations littéraires : des personnages dépeints par les orientalistes (*Salammô* de Flaubert ou les figures des poésies exotiques de Baudelaire : *supra*) aux relations décrites dans les récits de Gide (*L'immoraliste*) ou de Camus.

Vécue de relativement loin, la réaction face à l'étranger-objet est parfois marquée par l'exotisme, une idéalisation de l'altérité que Todorov définit comme le contraire du nationalisme (1989 : 297). Les traits appréciés chez l'étranger sont généralement ceux qui sont absents du groupe que l'individu a l'habitude de fréquenter. Le rapport à l'étranger-objet se définit alors en fonction du groupe d'appartenance de l'individu, auquel il est opposé. L'étranger peut attirer par son exotisme, mais également pour l'altérité qu'il représente, idéalisée ou non. D'un point de vue psychanalytique, l'étranger au groupe social représente l'interdit. Le séduire, que ce soit par curiosité ou par esprit de rébellion, revient à transgresser les normes et les règles du groupe dominant, s'affirmant, au passage, comme un être indépendant.

Or, séduire un étranger implique souvent des contacts qui dépassent le simple exotisme. La littérature coloniale et post-coloniale met souvent en scène les rapports quotidiens entre colonisateurs et colonisés, généralement strictement codifiés, mais également marqués par des tensions sous-jacentes prêtes à s'embraser en violences dès lors que la

---

<sup>291</sup> L'ambivalence des stéréotypes permet à l'individu de sélectionner ceux qui correspondent le mieux à la réaction affective éprouvée à l'égard de l'Autre. Citons, à titre d'exemple, le stéréotype du petit Italien machiste à peau grasse, qui harcèle les touristes féminines, opposé à l'image du « latin lover », Casanova galant à peau mate. Voir aussi *infra*, page 145.

proximité engendre des contacts trop intenses. *L'exil et le royaume* ou *L'étranger* de Camus et *En route vers l'Inde* de Forster offrent des exemples d'une relation sensorielle violente envers l'étranger-objet qui est l'antithèse de l'exotisme vécu de loin. La perte de contrôle de Meursault lors de son crime, victime de ses sens qui l'éblouissent, rappelle l'expérience d'Adèle Quested, personnage clé de l'ouvrage de Forster. Victime de ce qu'elle qualifie d'« avances outrageuses »<sup>292</sup> de la part d'Aziz, son hôte musulman hindou, Adèle assimile à un viol sexuel, ce qui apparaît plus « objectivement » comme un viol de cadre expérientiel. Une telle lecture illustre parfaitement la violence symbolique qui éclate lorsque l'étranger objectivé, pris dans une relation esthétique dans le cadre naturel<sup>293</sup> d'une grotte obscure, se transforme en sujet à la lumière aveuglante du jour. Le désir se transforme en dégoût sous les projecteurs des représentations sociales rendues incontournables par un changement de contexte social. Comme en témoigne cet exemple, la limite de l'esthétique est éthique. Lorsque l'exotisme dépasse les limites et remet en cause des valeurs fondamentales culturellement ancrées, l'individu peut rapidement basculer de l'idolâtrie à la répulsion face à l'altérité<sup>294</sup>.

En tant qu'objet esthétique, l'étranger peut inspirer de l'attraction ou de la répulsion, mais la réaction qu'il provoque est souvent d'ordre passionnel. Cependant, les étrangers ne sont évidemment pas toujours abordés ainsi : généralement, les réactions qu'ils inspirent sont plus tempérées. Dans un deuxième cas de figure, l'individu peut chercher à comprendre les normes propres de l'étranger, à établir une forme de prévisibilité fondée sur l'observation de sa propre logique culturelle. De ce fait, il accorde à l'étranger le statut de sujet, mais il s'agit d'une subjectivité particulière : l'étranger n'est pas un sujet comme les autres. Nous nous appuyerons sur la théorie des cadres de l'expérience (*Frame Analysis*) de Goffman (1991), afin de mieux décrire les rapports qui résultent de cette relation intersubjective bien spécifique, grâce au concept du « cadre de la communication interculturelle ».

## 2.32. Le cadre de la communication interculturelle

*« In my judgment, the most important feature of human association is that participants take each other into account. »*

Herbert Blumer<sup>295</sup>

Par rapport à un individu du même groupe social, la subjectivité de l'étranger dans une interaction peut être en partie compromise par son imprévisibilité. Or, l'étranger n'est

<sup>292</sup> Forster, 1963 : 200.

<sup>293</sup> Goffman, 1991 : 30-4 (*cf.* aussi *infra*). Un cadre naturel est marqué par l'absence de conventions sociales : l'activité des individus est soumise aux seules lois naturelles. Le sens savant goffmanien recouvre ici son acception plus familière.

<sup>294</sup> Arjun Appadurai développe la thèse selon laquelle la violence extrême des actes souvent associés aux conflits interethniques les plus meurtriers, est liée à un sentiment de trahison. L'auteur suggère que si l'on viole ou tue ses voisins d'ethnie différente, c'est parce que l'on se sent soudainement trahi, à l'intérieur d'un contexte social particulier, par ces « imposteurs » que l'on côtoyait depuis des années, sans jamais qu'ils montrent leur « vrai » visage. Il ajoute que les discours primordialistes des médias ou des hommes politiques qui réduisent les membres de différentes ethnies à cette seule identité, ne font qu'accentuer ce phénomène (Appadurai, 2001 : 216-7).

<sup>295</sup> Blumer, 1969 : 108. « *À mon sens, la caractéristique la plus importante de l'association humaine est que les participants se prennent mutuellement en compte* ». (Notre traduction, italiques dans l'original).

véritablement imprévisible que tant que l'individu refuse de voir en lui une version possible de lui-même. Considérer l'étranger comme un être socialisé dans une autre société, dont le comportement social prend en compte des codes et des normes (bien que ceux-ci lui soient inconnus), rend possible de nouveau la relation intersubjective.

La notion de prévisibilité recouvre ainsi non seulement la conformité aux règles culturelles mutuellement attendue par des individus d'une même culture, mais également les attentes que des interlocuteurs qui se perçoivent comme culturellement différents peuvent formuler les uns à l'égard des autres. L'individu prend en compte les identités activées de ses interlocuteurs (*role-taking*), pour mettre au point sa ligne de conduite en fonction de leurs réactions anticipées, même si sa prédiction est qu'ils réagissent de façon *étrange* (*l'imprévisibilité prévisible*). La forme que prend la prévisibilité est ainsi corrélative aux représentations en vigueur dans l'interaction (*infra*, page 161 *et seq.*). Dans ce contexte, le cadre de l'interaction interculturelle peut être défini comme un espace intersubjectif caractérisé par une prévisibilité fondée sur la prise en compte de la différence d'autrui.

Selon la terminologie de Goffman, le cadre de la communication interculturelle est un cadre social « modalisé ». Il s'agit, plus exactement, d'une transformation (un « mode » ou « *key* »<sup>296</sup>) appliquée à n'importe quel cadre social, qui est réinterprété à la lumière de cette relation intersubjective particulière. Ainsi, par exemple, le cadre social primaire mobilisé lors d'une réunion au sein d'une petite entreprise, est modalisé à l'occasion de la présence exceptionnelle de partenaires étrangers. Bien que les employés conduisent la réunion plus ou moins selon leur habitude, le non-respect des rites et des codes par les étrangers n'entraîne pas les sanctions habituelles à leur égard (à moins, bien sûr, qu'ils soient censés connaître la procédure locale). Tous les partis sont conscients de la nécessité de rester attentifs aux malentendus, de tolérer certains écarts, et de rendre explicites un certain nombre d'informations habituellement tenues pour acquises. Maintenir le cadre primaire non-modalisé (et sanctionner les transgressions), dans ce contexte, reviendrait à refuser de prendre en compte la différence des autres (comportement délibérément ethnocentrique).

Or, ce cadre est un construit herméneutique que l'acteur social applique à l'interaction, et non une condition objectivable associée à la co-présence d'individus socialisés dans des groupes différents. Le cadre de la communication interculturelle provient d'une projection identitaire sur autrui plutôt que de différences culturelles quelconques dans l'absolu. Puisque toute communication est interculturelle, selon la terminologie adoptée dans cette thèse, il s'ensuit qu'un individu peut avoir recours au cadre de la communication interculturelle lors de n'importe quelle interaction<sup>297</sup>, aussitôt qu'il projette sur ses interlocuteurs une identité qui symbolise une différence culturelle<sup>298</sup>. Par exemple, une femme peut dire de l'un de ses

---

<sup>296</sup> Comme le précise Goffman : « *Par mode, j'entends un ensemble de conventions par lequel une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente.* » (1991 : 52)

<sup>297</sup> Bien entendu, le cadre peut être appliqué à l'interaction par un seul participant, s'il est seul à focaliser sur l'altérité de son ou de ses interlocuteur(s).

<sup>298</sup> L'utilisation de l'adjectif « interculturelle » pour décrire ce cadre particulier n'est cependant pas un pléonasme, car un cadre n'est pas propre à une situation, mais à son interprétation par les individus.

collègues, avec plus ou moins d'ironie : « C'est un homme, et les hommes, je ne les comprendrai jamais ! ».

Le « cadre de la communication interculturelle » ne recouvre pas l'ensemble des interactions qui composent le champ de la communication interculturelle, tel que cette étude le définit<sup>299</sup>. Toute interaction peut être conçue, à un degré quelconque, comme interculturelle, mais une proportion relativement faible d'interactions sociales entre dans ce cadre. Même certaines interactions entre individus qui s'identifient comme étant de nationalité différente y échappent. Cela peut être le cas, par exemple, lorsqu'il existe un cadre culturel commun suffisamment bien repéré pour leur permettre de négliger (momentanément) leurs différences (*infra*, page 160) ou, inversement, lorsqu'ils se sentent tellement différents qu'ils ne voient l'Autre qu'en tant qu'objet (*supra*). Le cadre de la communication interculturelle n'est pas non plus présenté ici comme un outil pédagogique qui peut faciliter les relations entre individus de cultures différentes. À la différence de chercheurs comme Gudykunst (1998 : 4) ou Demorgon (1989), par exemple, qui travaillent dans une perspective de formation et dont les préconisations auraient tendance à privilégier la mise en place d'un tel cadre, cette étude reste descriptive et compréhensive dans sa visée. À ce propos, il convient toutefois de noter que le recours au cadre de la communication interculturelle, si elle permet d'instaurer des relations d'intersubjectivité, implique également un certain nombre de limites à l'intercompréhension, associées à la nature de ces relations. Plus permissive qu'une interaction entre personnes de la même culture, l'activité sociale induite par le cadre de la communication interculturelle est marquée par une plus grande *tolérance* des écarts mais également, en contrepartie, par plus de *superficialité* et d'*instabilité*.

### La spécificité des relations induites par le cadre

*« Identifier quelqu'un d'autre comme appartenant au même groupe ethnique que soi implique que l'on partage avec lui des critères d'évaluation et de jugement. De là, les deux acteurs en viennent à assumer qu'ils jouent au fond « le même jeu », et cela veut dire qu'il y a entre eux un certain potentiel de diversification et d'expansion dans leurs relations sociales qui est susceptible éventuellement de recouvrir l'ensemble des différents secteurs et domaines d'activité. Inversement, une dichotomisation des autres comme étrangers, comme membres d'un autre groupe ethnique, implique de reconnaître des limitations dans la compréhension commune, des différences dans les jugements de valeurs et des actes, et une restriction de l'interaction aux seuls secteurs présumés offrir des possibilités d'intercompréhension et d'intérêt mutuel. »*

Fredrik Barth<sup>300</sup>

Un comportement qui paraîtrait choquant de la part d'un membre de sa propre culture devient tolérable, voire normal, de la part de l'étranger dans le cadre de la communication

<sup>299</sup> Autrement dit, ce cadre est un construit social exploité par les acteurs pour interpréter une interaction sociale, qu'il s'agit de distinguer du construit théorique proposé par le chercheur pour rendre compte de l'ensemble des phénomènes qui composent son objet de recherche.

<sup>300</sup> Barth, 1995 : 213. Traduction des Presses Universitaires de France.

interculturelle. La transgression des rites ou des codes par l'étranger qui n'est pas censé les connaître, n'est pas de la même nature que la transgression délibérée d'un membre (perçu comme socialement compétent) du groupe social, qui recherche un effet dans l'acte même de transgression. À l'intérieur du cadre, toute source potentielle d'incompréhension identifiée par l'individu peut être sujette à des écarts *tolérables* de la part de l'étranger. Les tentatives de figuration sont également facilitées par le fait d'être dans un cadre dans lequel chacun tient compte de la différence d'autrui. Les efforts faits pour comprendre les rites de l'étranger, ou pour lui expliquer ses propres rites, sont un gage de respect. En présence d'un interlocuteur qui semble tolérant et ouvert sur la différence, la prise de risque concernant la face diminue, et la déférence et la bonne tenue deviennent de nouveau des moyens de s'assurer mutuellement que « le courant passe ». Toute « bourde » peut être rejetée sur le compte des différences culturelles. Ce dernier point soulève la question des limites des transgressions dans le cadre de l'interaction interculturelle. Si la différence peut toujours servir, en dernier recours, d'échappatoire pour protéger la face, la figuration devient, par conséquent, presque sans risque.

Or, un tel système serait ouvert à l'anarchie, s'il n'existait pas un seuil au-delà duquel les transgressions des règles commises par l'étranger ne peuvent plus être tolérées. Ce seuil, propre à chaque individu et à chaque interaction et lié aux représentations de l'Autre et de la situation, marque les limites de ce cadre interactionnel. Le modèle de la culture de Spencer-Oatey (2000 ; *cf. supra* page 44), suggère que l'individu est capable de remettre en cause certains traits culturels normatifs plus facilement que d'autres. Dans la terminologie goffmanienne (Goffman, 1992 : 52 *et seq.*), la transgression des « règles de conduite » (« *rules of conduct* »), et notamment des « règles cérémonielles » (« *ceremonial rules* ») de valeur symbolique, est moins dérangeante que la transgression des « règles substantielles » (« *substantive rules* »), liées aux valeurs de la société en question<sup>301</sup>. De la même façon, alors que certains comportements déviants sont attendus de l'étranger (qu'il parle mal sa langue, qu'il n'ait pas les mêmes références musicales, gustatives etc.), d'autres différences, souvent moins apparentes, peuvent se révéler déroutantes pour l'individu. Celui-ci peut s'étonner d'un comportement 'étrange' à un niveau où il ignorait que son propre comportement était culturellement déterminé. Passé un certain niveau de transgression, il est probable que l'individu se met à douter des présuppositions pragmatiques de la transparence communicationnelle et de la vérité, autrement dit, il se demande s'il n'est pas futile de s'entretenir avec un étranger avec qui il a si peu en commun.

La *superficialité* perçue des rapports est le prix à payer, remarque Catherine Kerbrat-Orecchioni, face aux incertitudes générées par le cadre de la communication interculturelle :

*« Les incompréhensions sont monnaie courante dans les échanges entre membres d'une même culture, et comme elles n'ont pas l'excuse de la disparité des codes, elles sont dans une certaine mesure plus mal vécues que les »*

<sup>301</sup> Tout ceci est, bien évidemment, sujet à des considérations pragmatiques. La classification ne doit pas non plus limiter l'analyse. Parmi les règles cérémonielles, certaines (peut-être celles dont il reste le moins conscient) peuvent être plus importantes pour l'individu que d'autres, et leur transgression peut également perturber l'interaction.

*malentendus qui surgissent en situation interculturelle : on est alors plus indulgent, et plus acquis à l'idée que de tels malentendus ont quelque-chose de fatal.* » (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 138)

L'incompréhension devient quelque-chose de banal, d'attendu, dans des rapports caractérisés par un haut degré de réflexivité. Chacun se met à la place de l'autre, il essaye de le comprendre : la conclusion hâtive est écartée, les propos reformulés, explicités, recontextualisés. Or, si une telle approche favorise l'intercompréhension ponctuelle, elle fragilise l'illusion de transparence communicationnelle. L'individu qui accepte de remettre en cause, d'office, son interprétation culturellement déterminée d'un acte ou d'un propos d'autrui, ne peut jamais se fier à cent pour cent à la signification qu'il y attribue par la suite. Le doute persiste toujours, une signification reste susceptible de subir des modifications ultérieures en fonction du cours de l'interaction. Alors qu'il est possible, grâce à la tolérance des uns et des autres face à la différence, de s'entendre de façon pragmatique sur des questions concrètes, toute compréhension plus profonde et durable semble, pour les participants à une interaction, être hors de leur portée.

Jacques Demorgon dénonce les relations de politesse établies entre étrangers, qui se contentent d'une communication superficielle afin d'éviter un contact approfondi potentiellement porteur de conflits. Pour cet auteur, « *le passage est obligé par l'incompréhension et même souvent par le conflit* » (1989 : 55) pour apprendre à connaître l'Autre. Si une telle prise de position est sans doute valable dans une perspective de « recherche-formation » comme celle de l'OFAJ, elle ne reflète néanmoins pas une majorité de relations entre étrangers. La politesse et le non-contact sont des modalités de communication au même titre que d'autres, et elles servent à réduire les risques réels de rupture violente de la rencontre.

Bien que le cadre de communication interculturelle soit caractérisé par la tolérance, il ne faut pas négliger les tensions qui persistent et qui peuvent refaire surface à tout moment de l'échange. Accepter de s'entretenir avec un étranger est une marque de confiance à son égard, et une prise de risque de la part de l'individu, qui accepte ainsi « *[l]es soucis et [l]es sacrifices qui vont de pair avec la fiction sociale de la conversation entre égaux* » (Goffman, 1991 : 366). La confiance intersubjective repose tacitement sur l'obligation mutuelle pour les acteurs de se montrer aussi prévisibles que possible dans l'interaction. La *cohérence* perçue de la conduite de chacun vient remplacer les codes sociaux de l'interaction entre membres d'une même culture<sup>302</sup>. Si l'individu a l'impression que l'étranger a trahi cette confiance, sa réaction risque d'être d'autant plus virulente que sa mise, en termes d'efforts accomplis et de confiance accordée, est importante. Face à un étranger qui se comporte soudain de façon non conforme aux rites (notamment par rapport à des rites dont il s'était auparavant montré conscient), l'individu peut se demander s'il les ignore réellement, ou s'il profite de la tolérance que lui offre le cadre d'interaction pour manipuler les conditions de celle-ci en sa faveur, au nez et à la barbe de son interlocuteur. Ce phénomène peut survenir notamment dans les interactions de plus de deux participants, lorsque la situation peut être rapprochée de ce

<sup>302</sup> La manière dont la prévisibilité se construit dans l'interaction, et les stratégies d'« accommodation » de l'étranger (Gallois *et al.*, 1995) que les interlocuteurs peuvent adopter, feront l'objet du chapitre suivant.

que Goffman (1991) appelle la communication *collusive*<sup>303</sup>. Mais l'étranger peut également abuser de la confiance qui lui a été accordée dans des interactions à deux. Dans le domaine des relations entre les sexes, par exemple, l'ambiguïté des codes lui donne une occasion de se comporter de façon plus permissive qu'il n'oserait peut-être le faire en présence de quelqu'un de son propre groupe social.

Les participants à l'interaction qui appliquent le cadre de la communication interculturelle peuvent ainsi éprouver, par moments, un degré relativement élevé d'anxiété, associé à la remise en cause de la bonne foi de l'Autre. Les stéréotypes négatifs à l'égard du groupe étranger viennent renforcer les doutes de l'individu, qui peut très vite basculer entre deux représentations, même fortement contrastées, de son interlocuteur (*infra*, page 182 *et seq.*). Goffman décrit l'« expérience négative » (1991 : 392), ce moment de flottement, de perte de repères, où l'individu hésite entre plusieurs identités possibles qu'il peut attribuer à l'Autre en fonction de la façon dont il interprète ses actes. À la différence de la prise de conscience des limites du cadre, qui mettent en avant la futilité de la communication entre étrangers, des doutes qui touchent à la confiance intersubjective peuvent entraîner une rupture plus violente de l'interaction. Ce n'est pas le cadre de l'interaction, mais l'interlocuteur qui est perçu comme fautif, avec, pour conséquence possible, un endurcissement des stéréotypes négatifs que l'individu entretient à l'égard de son groupe social.

### 2.33. Catégorisation inter-groupes et stéréotypes

*« Lorsque l'étranger est d'un pays, d'une ville, d'une race différents, ses caractéristiques individuelles ne sont pas perçues : on ne fait attention qu'à son origine étrangère, qu'il partage ou peut partager avec beaucoup d'autres. C'est pourquoi nous ne considérons pas les étrangers véritablement comme des individus, mais surtout comme des étrangers d'un type particulier : l'élément de distance n'est pas moins général, en ce qui les concerne, que l'élément de proximité. »*

Georg Simmel<sup>304</sup>

Le cadre de la communication interculturelle dote l'étranger d'une forme particulière de subjectivité dans l'interaction, en rendant prévisible son imprévisibilité. Au-delà de la construction de codes et de rites communs qui peut être associée à la performance de l'interaction (*infra*, chapitre 3), la prévisibilité de l'étranger en tant que sujet est déterminée en grande partie par les représentations que l'individu entretient à l'égard de son groupe social. La catégorisation en tant que processus cognitif, et la théorie des représentations sociales de Moscovici et de ses collègues (*supra*, page 70) permettent d'expliquer l'utilisation par l'individu de stéréotypes sociaux pour représenter un groupe social avec lequel il a eu peu de contact personnel. Les réflexions de « l'École de Bristol » autour de Henri Tajfel (1981 ; 1982) apportent un éclairage complémentaire sous l'angle des rapports inter-groupes qui

<sup>303</sup> Rappelons que dans ce genre de relation, plusieurs individus se moquent d'un tiers présent, alors que celui-ci est ignorant de ce qui se passe.

<sup>304</sup> Simmel, 1979 : 59. Traduction de l'allemand et de l'anglais : Éditions du Champ Urbain.

influencent le contenu des stéréotypes et la manière dont ils affectent la perception de l'Autre dans l'interaction.

### Les stéréotypes comme représentations sociales

« *The cognitive output of a functioning social identification is, in a nutshell, stereotypic perception* ».

John Turner<sup>305</sup>

Bien que le caractère réducteur et souvent négatif des stéréotypes ait été considéré tout d'abord comme un obstacle au bon déroulement des relations entre groupes sociaux (Amossy, 1994 : 9-17 ; Smith & Bond, 1998 : 185), les chercheurs en sciences humaines soulignent désormais la fonction cognitive essentielle qu'ils occupent. Produits de la catégorisation, et en tant que représentations sociales d'un type particulier, les stéréotypes constituent des raccourcis cognitifs qui permettent à l'individu de structurer son expérience et sa compréhension du monde, tout en adaptant celles-ci à la vision préconisée par ses groupes sociaux d'appartenance. Comme le suggère John Turner (*supra*), l'acquisition de stéréotypes à propos d'objets ou de groupes dont l'individu a peu d'expériences personnelles est le résultat ordinaire de la socialisation à l'intérieur d'un groupe. Un stéréotype est une représentation socialement partagée d'un objet, qui le réduit à un « noyau dur » de significations souvent objectivement contestables. Bien qu'ils conservent la structure et les ancrages sociologiques et psychologiques (*supra*, page 70 *et seq.*) des représentations sociales, les stéréotypes sont généralement peu dynamiques et n'impliquent que peu de contact avec l'objet en question<sup>306</sup>. Représentations d'objets ou de groupes lointains constamment réactualisés dans le système (quasi) hermétique du discours social, les stéréotypes sont souvent peu sophistiqués. Ils sont fréquemment composés de traits contradictoires, et le même stéréotype peut être positif ou négatif selon le contexte de son utilisation<sup>307</sup>. Dans une étude sur les stéréotypes réciproques des Allemands et des Français, Lipiansky observe que les hétéro-images évoluent en fonction des rapports de domination et des relations politiques entre les pays (1989 : 139 *et seq.*).

La fonction cognitive et sociale structurante des stéréotypes, en dehors du contact avec l'objet sur lequel ils portent, peut être distinguée de l'influence qu'ils exercent sur le comportement individuel lors d'éventuelles interactions avec cet objet. Dans la mesure où l'interaction serait inenvisageable si l'individu ne pouvait mobiliser aucune représentation de

<sup>305</sup> Turner, 1982 : 29. « *Le produit cognitif du processus d'identification sociale est, en résumé, une perception stéréotypée* ». (Notre traduction).

<sup>306</sup> La distinction entre les notions de représentation sociale et de stéréotype n'est pas nette. Certaines représentations sociales revêtent un caractère de stéréotype, lorsqu'elles se figent et perdent le lien avec l'objet qui les motive. Inversement, il existe des stéréotypes qui se développent et évoluent en fonction du contact inter-groupes ou avec leur objet (*infra*, page 156 *et seq.*). Ces notions correspondent à deux éclairages différents d'un même phénomène : le concept de représentation sociale insiste sur la nature motivée et subjective de la représentation adoptée par un groupe à propos d'un objet, alors que la notion de stéréotype souligne habituellement le caractère réducteur et peu dynamique de la représentation. Ruth Amossy identifie de semblables difficultés pour distinguer nettement le stéréotype du « type » social (1994 : 40).

<sup>307</sup> Le noyau dur de significations d'une représentation sociale et, bien entendu, ses éléments périphériques, peuvent également comporter des traits contradictoires (Molinier *et al.*, 2002 : 25).

l'objet, les stéréotypes jouent un rôle essentiel sur le plan cognitif. McCall et Simmons (1966 : 113-114) suggèrent que le stéréotype est à l'identité sociale ce que la réputation d'un inconnu est à l'identité personnelle avant une première rencontre. Bien que les deux se révèlent souvent quelque peu trompeurs par rapport à l'impression que l'individu se fait de son interlocuteur par la suite, ils l'aident à se préparer à la rencontre. La façon dont les stéréotypes interviennent dans les rapports inter-groupes est une problématique centrale dans les travaux de l'École de Bristol.

### **Les stéréotypes dans une dynamique inter-groupes : les apports de la *Social Identity Theory***

Issue de la réflexion d'Henri Tajfel sur les dynamiques inter-groupes, l'École de Bristol représente un courant majeur de la psychologie sociale anglo-saxonne en Europe (Hogg & Terry, 2000 : 121 ; Smith & Bond, 1998 : 173). Suite aux travaux initiaux sur les effets de la catégorisation inclusive (« *ingroup* ») ou exclusive (« *outgroup* ») sur les représentations des membres de différents groupes, la théorie s'est développée et a connu de nombreuses applications<sup>308</sup>. Les chercheurs se sont intéressés notamment à des phénomènes intra-groupes et à l'influence de l'identité sociale sur le comportement individuel, à travers des concepts tels que la « catégorisation de soi », les « prototypes », la « saillance contextuelle », et la « dépersonnalisation ».

Alors que cette discussion tourne, dans l'immédiat, autour de la question des représentations de l'Autre, les développements plus récents de la théorie seront évoqués plus loin, à l'égard des relations intra-organisationnelles (chapitre 5). Pour cette raison, les principaux arguments avancés par la théorie de l'identité sociale seront rappelés brièvement ici. Puisque cette théorie recouvre un certain nombre de phénomènes déjà évoqués dans le cadre de la théorie de l'identité (*Identity Theory*), une comparaison des deux théories (psychologique et sociologique) sera ensuite présentée (page 150). Elle soulignera les points communs des deux approches, en intégrant les apports de la théorie de l'identité sociale dans le cadre théorique déjà présenté, inspiré plus directement de la théorie identitaire (*supra*).

Les travaux de l'École de Bristol partent du postulat selon lequel il n'existe pas de coupure, sur le plan théorique, entre le fonctionnement des relations inter-groupes et celui des relations interpersonnelles. Face à une tradition psychologique qui traitait habituellement ces objets d'étude indépendamment l'un de l'autre, Tajfel et ses collègues les conçoivent comme deux pôles d'un même continuum des relations sociales qui mobilisent, à des degrés différents, l'identité sociale et l'identité personnelle (*cf. infra*, figure 9, page 153). Les rapports interpersonnels mettent en scène parfois des identités issues de la catégorisation, tout comme, dans des rapports tendus entre deux ou plusieurs groupes, l'individu peut se démarquer du collectif grâce à son identité personnelle.

Afin de cerner le rôle joué par l'identité sociale dans les relations sociales, Tajfel définit ce concept comme :

---

<sup>308</sup> Voir par exemple Hogg & Terry, 2000 : 121.

« *that part of the individuals' self-concept which derives from their knowledge of their membership of a social group (or groups) together with the value and emotional significance attached to that membership.* »<sup>309</sup> (1981 : 255)

Cette conception de l'identité sociale est dynamique, dans la mesure où le contenu de l'identité varie en fonction du contexte social. Les traits mis en avant dans une situation de concurrence entre plusieurs groupes, par exemple, sont généralement ceux qui permettent de maximiser les différences perçues (Hogg, Terry & White, 1995 : 261). La définition donnée par Tajfel et ses collègues de l'identité sociale diffère de celle adoptée par les partisans de la théorie de l'identité, en raison de l'inclusion de la notion de valeur<sup>310</sup>. Cette différence s'explique en partie par la conception du lien social groupal défendue par la théorie de l'identité sociale. Comme le précise Turner (1982 : 15), Tajfel avance l'hypothèse originale selon laquelle l'appartenance au groupe ne repose pas sur le partage de valeurs, mais que, *a contrario*, c'est le sentiment d'appartenance qui motive les membres du groupe à revendiquer des valeurs communes. Les chercheurs s'appuient sur le paradigme du groupe minimal (« *minimal group paradigm* ») pour soutenir cette hypothèse. Ainsi, le « modèle de l'identification sociale » (primauté du sentiment d'appartenance) vient remplacer le « modèle de la cohésion sociale » (primauté des valeurs partagées) comme source de liens sociaux<sup>311</sup>.

Le modèle de l'identification sociale repose sur les processus sociocognitifs de catégorisation et d'auto-valorisation (« *self-enhancement* »), pour expliquer la tendance des membres d'un groupe à se comparer à l'autre groupe, par rapport à des traits qui mettent en valeur leur groupe d'appartenance (selon « le principe de différenciation positive »). Comme le précise la « loi de catégorisation » de Tajfel :

« *as category memberships become salient, there will be a tendency to exaggerate the differences on criterial dimensions between individuals falling into distinct categories, and to minimize these differences within each of these categories* »<sup>312</sup>.

Cette loi est à la fois inductive et déductive : un critère du groupe est induit à partir du cas d'un individu, avant d'être projeté sur les autres membres du groupe. De cette façon, l'identité sociale influence plus ou moins fortement la perception de l'activité sociale lorsque ceux présents peuvent être divisés en plusieurs groupes sociaux. Le processus de catégorisation accentue la manière dont les traits catégorisés sont perçus, et conduit l'individu

<sup>309</sup> « [...] *cette partie de la conception de soi de l'individu qui provient de sa conscience de son appartenance à un ou à plusieurs groupes sociaux, à laquelle se rajoutent la valeur et la signification affective associées à cette appartenance* ». (Notre traduction).

<sup>310</sup> Stets et Burke (2000 : 225) remarquent que les travaux les plus récents s'inscrivent dans le cadre théorique de l'identité sociale excluent la valeur de la définition de l'identité sociale, afin d'examiner le rapport entre les identités et l'estime de soi.

<sup>311</sup> Cf. *supra*, note infrapaginale n°67. Notre propre position, indiquée plus haut, est que les valeurs partagées qui se manifestent sous la forme d'une culture proviennent à la fois du sentiment d'appartenance (notamment lorsqu'il est mis en avant des rapports interethniques, par exemple), de l'interaction (développement d'habitudes interactionnelles) et éventuellement de la pratique d'une activité commune qui peut définir, le cas échéant, l'appartenance au groupe (*supra*, page 39).

<sup>312</sup> Cité par Turner (1982 : 28). « *Lorsque des appartenances catégorielles deviennent saillantes, il y aura une tendance à exagérer les différences selon divers critères entre des individus qui tombent dans des catégories différentes, et à minimiser les différences à l'intérieur de chaque catégorie* ». (Notre traduction).

à les appliquer à tous les membres du groupe. Les féministes peuvent ainsi être amenés à percevoir *tous* les hommes comme plus agressifs qu'ils ne le sont 'objectivement', expliquent Hogg, Terry et White, (1995 : 260). Les membres du groupe présentent une tendance à attribuer davantage des qualités ou des exploits valorisants à une causalité interne lorsqu'il s'agit de leur propre groupe, mais à une causalité externe chez le membre d'un autre groupe (Gudykunst & Kim, 1992 : 139-40 ; Smith & Bond, 1998 : 178-9<sup>313</sup>). À la lumière de ce phénomène, l'identité de l'étranger est par définition une identité négativement connotée qui sert à renvoyer à l'individu une image valorisante de son propre groupe<sup>314</sup>. Les représentations sociales à propos des membres d'un autre groupe mettent souvent l'accent sur les traits dévalorisants imputés à ce groupe, ce qui explique en partie le racisme<sup>315</sup> ambiant qui caractérise les discours populaires à l'égard d'autres groupes (notamment rivaux), ainsi que les tensions sociales que cela peut provoquer.

La théorie de l'identité sociale a connu un éclairage complémentaire sous la forme de la « théorie de catégorisation de soi » de Turner (Turner *et al.*, 1987 ; Hogg, Terry & White, 1995 : 260), non sans conséquences pour les questions de l'action collective et les violences inter-groupes. Cette émanation de la théorie originelle focalise plus particulièrement sur les rapports à l'intérieur du groupe, et sur le processus de « dépersonnalisation » (« *depersonalization* ») subi par l'individu qui cherche à se conformer au « prototype »<sup>316</sup> de son groupe. Pour Hogg et Terry :

*« This transformation of self is the process underlying group phenomena, because it brings self-perception and behavior in line with the contextually relevant ingroup prototype »*<sup>317</sup>.

Se conformer au prototype du groupe permet à l'individu de choisir une ligne de conduite clairement définie, et dont il sait d'avance qu'elle sera approuvée par le groupe. La conformité aux prescriptions du groupe constitue ainsi une source d'estime de soi (*supra*, page 106 *et seq.*). La théorie de la catégorisation de soi reprend également le principe de la « conformité supérieure de soi » (« *primus inter pares* ») de Codol (1975). Ce principe postule que les individus cherchent à se dépasser mutuellement dans la conformité dont témoignent

<sup>313</sup> Comme le remarquent Smith et Bond, cette tendance générale est toutefois atténuée voire renversée lorsque l'autre groupe est idéalisé ou perçu comme supérieur à son groupe d'appartenance.

<sup>314</sup> Hewstone et Jaspers (1982) rappellent que certains groupes ont inversement tendance à survaloriser d'autres, plus haut placés dans la structure sociétale, dont la position semble inébranlable. Ainsi, l'étude de Bourhis et Hill (1982) conclut que les professeurs des universités technologiques (« *polytechnic colleges* ») britanniques surestiment l'intelligence et les conditions salariales de leurs homologues des plus prestigieuses universités généralistes (« *universities* ») de façon à ce que la comparaison entre les deux (toujours défavorable aux enseignants des établissements technologiques) leur permette d'entretenir une image de soi relativement plus valorisante. On met l'Autre sur un piédestal afin de monter plus haut en essayant de l'atteindre.

<sup>315</sup> Le groupe ethnique est un niveau privilégié de discrimination pour des raisons précédemment évoquées, liées en partie à la structure sociale (*supra*, page 41). Or, ce même phénomène affecte tous les groupes sociaux, et notamment ceux qui font l'objet de jalousies ou de rivalités (ancrage sociologique). Ainsi, le fonctionnaire, en France, apparaît comme la cible privilégiée (dans les deux sens) du secteur privé, par exemple.

<sup>316</sup> Le prototype est conçu selon cette théorie comme une représentation cognitive des traits prescrits par le groupe à ses membres (voir *infra*, page 173).

<sup>317</sup> Hogg & Terry, 2000 : 123. « Cette transformation du soi est le processus sous-jacent aux phénomènes groupaux, car elle aligne la perception de soi et le comportement sur le prototype du groupe contextuellement pertinent ». (Notre traduction).

leurs comportements aux prototypes du groupe. Puisqu'ils cherchent tous à se différencier en incarnant des traits positivement connotés au sein du groupe, cette concurrence encourage la différenciation par rapport à d'autres groupes et le sentiment d'appartenance collective, plutôt que remettre en cause la cohésion interne au groupe (Turner, 1982 : 35)<sup>318</sup>. Encouragé par cette concurrence et porté par la relation affective au sein du groupe, l'individu vit et affirme son appartenance au collectif en se livrant à des exploits rendus moralement admissibles par le jeu émulateur du groupe. Hooliganisme, violences interethniques ou inter-groupes, mais aussi des viols en réunion peuvent être reliés à ce phénomène, amplifié par une vision objectivante de l'Autre.

Les partisans de la théorie de l'identité sociale ont d'abord expliqué le principe de différenciation positive par une volonté de valoriser son groupe afin de se valoriser soi-même (Turner, 1982 : 34). Or, un manque de preuves empiriques et un certain nombre de contre-exemples ont conduit à la mise en cause d'une explication insuffisamment complexe (Bourhis & Hill, 1982 ; Hewstone & Jaspars, 1982 ; Jaspars & Warnaeen, 1982 ; Tajfel, 1982 ; Stets & Burke, 2000). Si l'estime de soi semble être un facteur majeur dans ce phénomène, l'affect, les rapports de pouvoir, l'instrumentalisme, et le positionnement au sein de la structure sociale doivent également être pris en compte. Hinkle et Brown (1990)<sup>319</sup> identifient deux variables supplémentaires qui peuvent atténuer ou accentuer le principe de différenciation positive. D'une part, ils remarquent que la différenciation par rapport à d'autres groupes dépend non seulement du contexte social, mais également de l'idéologie du groupe : certains groupes, à l'image des équipes sportives par exemple, se définissent par rapport à une relation de concurrence, alors que d'autres peuvent évoluer dans une idéologie davantage « non comparative ». D'autre part, le type de culture (individualiste ou collectiviste) serait à l'origine d'une différence de comportements au niveau de la catégorisation. Alors que la valorisation de soi reste une motivation importante pour des groupes individualistes, la réputation du groupe prime au sein des cultures collectivistes. En outre, les individus dans ces dernières sociétés semblent focaliser davantage sur les relations à l'intérieur de leurs groupes d'appartenance que sur leurs rapports avec des non-membres (Smith & Bond, 1998 : 182)<sup>320</sup>.

Les correctifs apportés à la théorie de l'identité sociale par ces différents chercheurs ont en commun de souligner la complexité des rapports sociaux, dont les rapports inter-groupes ne sont qu'un élément. Or, intégrée dans une vision plus complexe de l'activité sociale, la théorie permet de comprendre la façon dont les relations de concurrence entre deux ou plusieurs groupes peuvent être génératrices de stéréotypes, et la manière dont ces stéréotypes sont susceptibles d'intervenir au niveau de la perception du comportement des

---

<sup>318</sup> Lipiansky suggère que le manque de conflit, malgré une situation de concurrence, peut également s'expliquer par le fait que les individus n'intègrent que partiellement les normes du groupe et, par conséquent, jugent autrui en fonction de normes qui leur sont en partie propres. Selon un mécanisme qui reproduit le fonctionnement constaté au niveau groupal, chacun choisit les critères de comparaison afin de valoriser ses propres exploits (Lipiansky, 1992 : 100).

<sup>319</sup> Cités par Smith et Bond (1998 : 181-2)

<sup>320</sup> Earley et Ang (2003 : 113) affirment que les individus socialisés dans des cultures individualistes ont tendance à opérer des catégorisations par analogie, alors que dans des sociétés collectivistes, ce sont les relations entre les membres qui constituent généralement les critères de différenciation. D'un côté, l'on oppose les hommes aux femmes, de l'autre, on ne voit que des familles différentes.

membres de l'autre groupe. La prise en compte de ces mécanismes permet d'enrichir la vision de l'interaction sociale présentée par la théorie de l'identité (et résumée dans la figure 7, page 127).

### Deux approches théoriques de l'identité

*« Identity theory and social identity theory are two remarkably similar perspectives on the dynamic mediation of the socially constructed self between individual behavior and social structure. Yet there is almost no systematic communication between these two perspectives: they occupy parallel but separate universes. »*

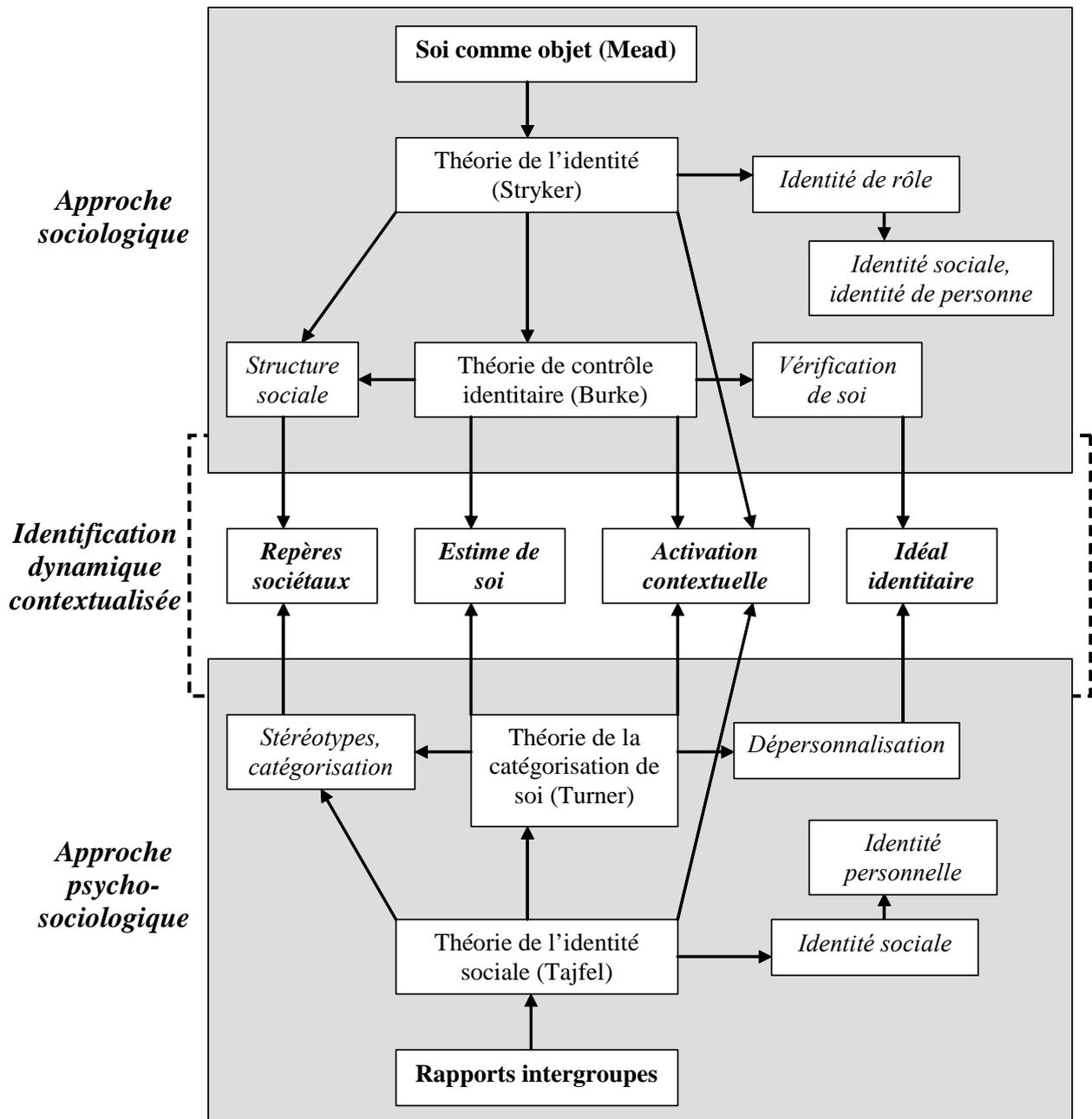
Michael Hogg, Deborah Terry et Katherine White<sup>321</sup>

Le constat avancé par ces théoriciens de l'identité sociale en 1995 reste en grande partie valable treize ans plus tard. Si l'article de Hogg, de Terry et de White, et la 'réponse' de Stets et de Burke, publiée cinq ans plus tard dans le même journal<sup>322</sup>, ont permis à ses lecteurs de réfléchir sur les points communs partagés par les deux théories, des équipes de recherche mixtes et des publications communes n'ont pas encore vu le jour. Bien que ces deux théories relèvent de deux épistémologies différentes, (sociologique pour la théorie identitaire et psychologique pour la théorie de l'identité sociale), elles se sont progressivement rapprochées l'une de l'autre du fait d'un déplacement de leur point focal vers une même problématique : l'effet de l'identification dynamique sur le comportement individuel dans les interactions sociales. La figure 8 représente cette convergence historique et épistémique :

---

<sup>321</sup> Hogg, Terry & White, 1995 : 255. « La théorie de l'identité et la théorie de l'identité sociale sont deux perspectives très similaires qui s'intéressent à la médiation dynamique du soi socialement construit entre le comportement individuel et la structure sociale. Cependant, il n'existe presque aucune communication systématique entre ces deux perspectives : elles occupent des univers parallèles mais cloisonnés ». (Notre traduction).

<sup>322</sup> Stets et Burke, 2000. Il s'agit du *Social Psychology Quarterly*, édité en 2000 par Lynn Smith-Lovin et Linda D. Molm. Cette revue regroupe un grand nombre d'articles de recherche s'inscrivant dans le cadre de la théorie de l'identité.



**figure 8 : la convergence des deux approches théoriques de l'identité**

Ces deux théories identifient quatre facteurs clés qui influencent le processus d'identification dans une situation sociale. Le premier est l'importance de certains repères relevant de la structure sociétale : les individus se positionnent par rapport à la place accordée à autrui au sein d'une structure partagée. La structure sociale (théorie de l'identité) est prise en compte à travers le processus de catégorisation par la théorie de l'identité sociale. Deuxièmement, l'identification est conçue comme un processus dynamique lié à un contexte social précis, qui implique un soi à multiples facettes. Pour la théorie de l'identité, une identité est activée en fonction de la situation et de sa saillance, liée à sa place dans la hiérarchie de saillance. Selon la terminologie de la théorie de l'identité sociale, en revanche, une identité saillante est une identité activée et cette condition dépend à la fois de son

« accessibilité » (« *accessibility* » : la prédisposition de l'individu à convoquer l'identité dans le contexte), et de sa « correspondance » (« *fit* ») perçue par rapport à la situation en cours. Stets et Burke (2000 : 231) suggèrent que ces deux conceptions de la saillance sont complémentaires : la motivation contextuelle de la notion telle qu'elle est présentée par la théorie de l'identité sociale vient éclairer une zone d'ombre de la théorie de l'identité, alors que la prise en compte de l'engagement envers une identité par cette dernière enrichit la vision purement pragmatique de la théorie de l'identité sociale, en la reliant à la structure sociale.

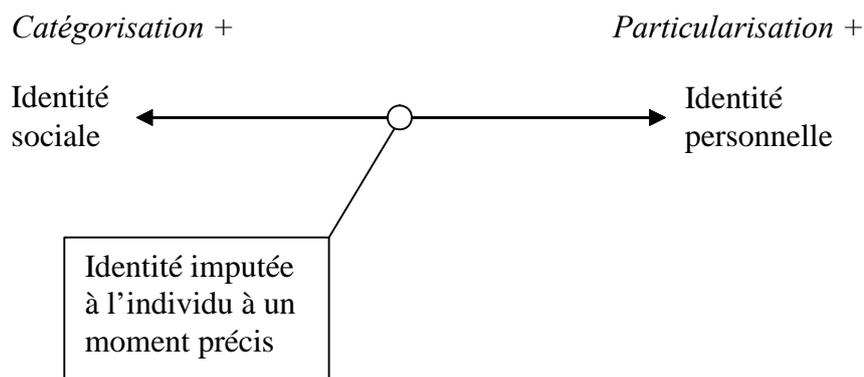
Alors que ces deux premiers facteurs faisaient partie des formulations originelles des deux théories, il a fallu attendre les travaux autour de Burke (Burke, 1991 : théorie de contrôle identitaire) et ceux autour de Turner (Turner *et al.*, 1987 : théorie de la catégorisation de soi) pour identifier les deux derniers facteurs partagés par les deux approches : l'estime de soi et l'idéal identitaire. Tout d'abord conceptualisée par Tajfel (1981) sous la forme de la valeur attachée à une identité sociale, l'estime de soi a été conçue plus tard comme un facteur pouvant influencer le choix d'une identité. C'est dans ce sens que la notion est présentée dans le cadre de la théorie de l'identité (Cast & Burke, 2002). Pour Burke, l'estime de soi est liée à la vérification de soi, processus qui s'appuie sur un idéal identitaire : un ensemble de significations intériorisées par rapport auquel l'individu compare l'image qui lui est renvoyée dans l'interaction (*supra*, page 104 *et seq.*). Pour la théorie de l'identité sociale, cet idéal de l'identité est constitué par le prototype du groupe, auquel l'individu essaie de se conformer.

Malgré ces points communs, les deux approches théoriques de l'identité conservent un certain nombre de points de divergence, dont deux principaux : les définitions de l'identité qu'elles utilisent<sup>323</sup>, et leur focalisation sur l'interaction. En tant que distinctions majeures dans le traitement du concept de l'identité par les deux théories, il convient de retenir, d'une part, l'absence de prise en compte de l'identité de rôle par la théorie de l'identité sociale (*cf. infra*) et, d'autre part, les différences de définition entre l'identité sociale et l'identité personnelle. Ces différences proviennent du fait que le processus d'identification, en tant que dialectique entre catégorisation et particularisation, est modélisé différemment par les deux théories.

La théorie de l'identité sociale postule qu'il se fait une première identification par catégorisation, l'identité sociale, suivie par un processus de particularisation qui fait émerger les traits de l'identité personnelle. Ensuite, l'identification résulte du contexte social (Stets & Burke, 2000). L'identité personnelle est activée comme par défaut, lorsque les groupes sociaux ne sont pas saillants, alors que l'identité sociale ressort davantage en situation de relations polémiques entre groupes. À d'autres moments, l'identité imputée à l'Autre peut se situer quelque part entre ces deux extrêmes, qui peuvent être représentés comme deux pôles sur un même continuum :

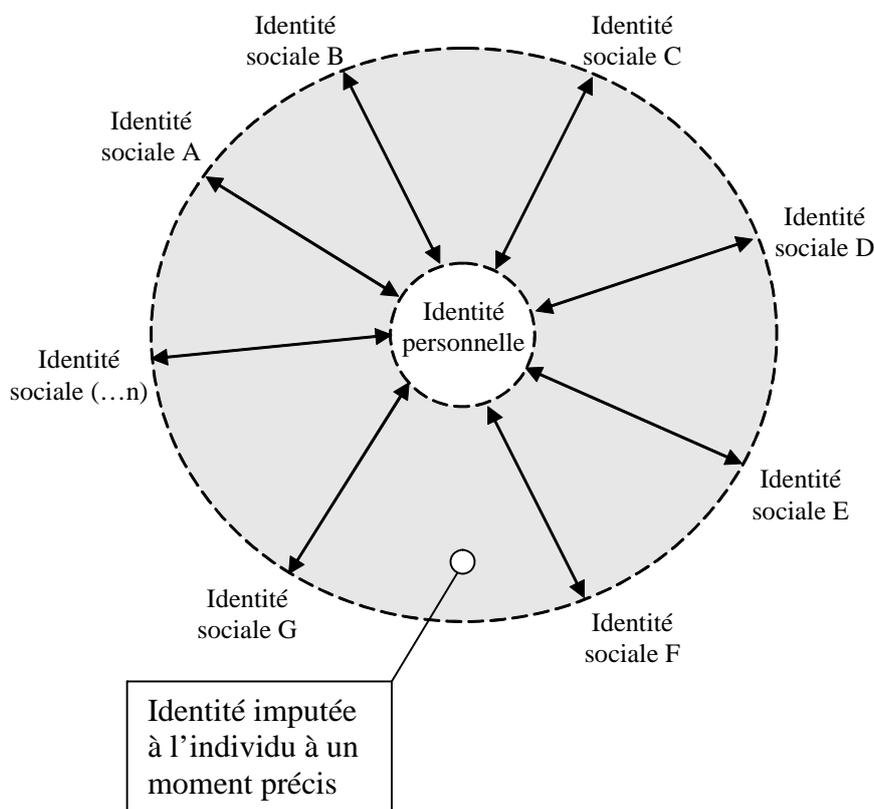
---

<sup>323</sup> Voir les discussions terminologiques et épistémologiques des déclinaisons du concept d'identité (sociale, de personne, et de rôle) (*supra*, pages 100 *et seq.* et 146 *et seq.*). Pour une comparaison détaillée, *cf.* Stets et Burke (2000 : 226-229).



**figure 9 : Le continuum d'identification selon la SIT**

Puisque l'individu a autant d'identités sociales que de groupes d'appartenance, l'ensemble des identités qu'il est susceptible d'endosser peut être représenté sous la forme d'un espace « identitaire » à l'intérieur duquel il navigue :



**figure 10 : L'espace identitaire d'un individu selon la SIT<sup>324</sup>**

En se contentant de modéliser la dialectique entre catégorisation et particularisation, la théorie (psychologique) de l'identité sociale met en avant une conception de l'identité

<sup>324</sup> Étant donné les rapports complexes de similitude entre les différentes identités sociales qu'un individu peut assumer et, le cas échéant, activer simultanément, ce schéma bidimensionnel pourrait être enrichi d'une troisième dimension pour mieux refléter les « distances » entre les différentes identités ou groupes (*clusters*) d'identités, mesurées à travers les significations partagées ou non. Il se peut également que l'identité personnelle, qui partage davantage de traits avec certaines identités sociales qu'avec d'autres, ne se trouve pas en plein centre de la sphère.

personnelle en tant qu'invariant qui regroupe les traits de caractère essentiels de l'individu. Celui-ci gravite autour de cette identité intime, en fonction du contexte social et de ses stratégies figuratives (*infra*). Pour l'individu, son identité personnelle correspond à son idéal de moi, à l'image qu'il veut donner de ce qu'il estime ou de ce qu'il voudrait être. Pour ses interlocuteurs, l'identité personnelle de l'individu correspond au caractère de celui-ci, terme que Ricœur définit comme « *l'ensemble des dispositions durables à quoi on reconnaît une personne* » (1990 : 146). Selon Ricœur, le caractère correspond à une sédimentation intériorisée des traits et des valeurs valorisés chez les modèles sociaux de référence. L'effet de cette sédimentation est de créer une régularité de comportement prévisible :

« *Ainsi se stabilisent les préférences, appréciations, estimations, de telle façon que la personne se reconnaît à ses dispositions qu'on peut dire évaluatives. C'est pourquoi un comportement qui ne correspond pas à ce genre de dispositions fait dire qu'il n'est pas dans le caractère de l'individu considéré, que celui-ci n'est plus lui-même, voire qu'il est hors de soi* » (1990 : 147).

Même si le caractère représente un idéal théorique qui ne se manifeste jamais pleinement dans une interaction ancrée dans un contexte social, en exprimant l'essence de l'individu, il permet aux uns et aux autres de prévoir la manière dont celui-ci est susceptible de « jouer » tel ou tel rôle ou identité sociale. Or, Ricœur met en garde contre la tentation de réduire l'identité personnelle au caractère, au risque d'un déterminisme qui endigue la créativité d'*ipse*. Il remarque qu'*ipse* et *idem* peuvent se rencontrer dans le caractère, dans la mesure où l'individu affirme son identité particulière (*ipse*) en restant le même (*idem*) dans le temps. Cependant, à d'autres moments, l'individu cherche à s'affirmer en tant qu'individu (*ipse*) en se démarquant des attentes à son égard (*idem*), voire en les transformant, à l'image du geste altruiste du misanthrope censé confondre les « mauvaises langues », par exemple. À travers l'identité personnelle qu'il projette, l'individu cherche à faire évoluer son caractère aux yeux de tous. Tout comme le personnage littéraire qui apparaît comme un construit du récit (Ricœur, 1990 : 175), le caractère n'est pas une essence mais un construit de l'individu, qui s'efforce de le maintenir comme une constante qui donne une cohérence à ses actes aux yeux d'autrui et à ses propres yeux. La tension dialectique entre le soi-*ipse* et le soi-*idem*, doit faire partie, suggère Ricœur, d'une conception de l'identité personnelle qui assume pleinement sa part de narrativité dans la quête individuelle (interne et externe) de sens (1990 : 150).

Curieusement, la notion d'*identité de personne* de la théorie (sociologique) de l'identité est associée à une vision psychologiquement complexe de l'individu, qui échappe au réductionnisme essentialiste de la notion d'*identité personnelle* de la théorie de l'identité sociale. Contrairement à la théorie de l'identité sociale, selon la théorie de l'identité, une identité sociale ne renvoie pas à une catégorie sociale *stricto sensu*, mais à l'incarnation idiosyncrasique de cette catégorie par un individu. La dialectique entre catégorisation et particularisation à laquelle se borne la théorie de l'identité sociale, est déjà implicite dans la notion d'identité telle que la théorie de l'identité la définit. La particularisation se manifeste au niveau des identités mêmes : l'identité d'enseignant de Jacques n'est pas l'identité d'enseignant de Paul. Si l'un ou l'autre se comporte de façon non conforme à l'identité

idiosyncrasique qui lui est attribuée, les significations associées à cette identité idiosyncrasique peuvent éventuellement être réajustées en fonction du prototype de l'identité en question (ici l'identité d'enseignant). Étant donné que le processus de particularisation, produit de l'interaction, marque chaque identité individuelle, la théorie de l'identité réserve la notion d'identité de personne à l'image de soi idéale (idéal de moi) volontairement construite et entretenue par l'individu. Liée à son identité narrative, cette identité constitue la source de cohérence qui unifie ses différentes identités. Sur le plan noétique<sup>325</sup>, il s'agit non pas simplement de l'expression d'une structuration cognitive liée à la socialisation, mais de la constance orchestrée de celui qui s'affirme singulier en restant fidèle, dans le temps, à lui-même et à l'image que les autres ont de lui. Burke (2004 : 10) décrit l'identité de personne comme une « identité maîtresse » (« *master identity* ») qui joue sur le choix des autres identités (*supra*, page 102). En dépit de ce statut particulier, le chercheur insiste sur le fait que cette identité est une identité à part entière, liée à l'estime de soi, qui fonctionne comme les autres identités dans la mesure où sa mobilisation est liée à des critères de saillance contextuels. Même si elle reste en partie déterminée par le caractère, l'identité de personne constitue une ressource à dévoiler ou non de façon stratégique dans l'intelligence de la relation. Selon la théorie de l'identité, le comportement individuel ne peut pas être réduit à une tension entre les prescriptions des catégories sociales et l'expression de l'essence de l'individu à travers son identité personnelle, comme semble l'affirmer la théorie de l'identité sociale. Il est plutôt à rapprocher d'une dialectique entre les identités sociales et de rôle telles que l'individu s'évertue à les incarner (la combinaison du « Je » et du « Moi » meadiens) et les valeurs auxquelles il cherche à associer son identité de personne, dialectique qui se déroule sur fond d'une situation sociale précise. La forme que prend cette dialectique à un moment donné repose à la fois sur des motifs intersubjectifs stratégiques, sur le contexte social et sur la quête de sens personnelle de l'individu (dimension narrative).

La deuxième différence majeure entre les deux théories concerne leur focalisation : alors que la théorie de l'identité sociale insiste sur la tendance à la conformité aux normes du groupe, la théorie de l'identité, avec le concept de l'identité de rôle, prévoit des comportements complémentaires mais différents de la part des membres d'un groupe engagés dans une même activité sociale. Hogg, Terry & White (1995 : 266) concluent que ces deux points de vue « très différents » ne peuvent être réconciliés. Ils jettent le gant au camp adverse, en suggérant de les tester sur un même objet pour voir laquelle des deux théories se révèle la plus convaincante. Face à cette préconisation quelque peu radicale<sup>326</sup>, Stets et Burke (2000 : 234) voient dans les deux théories les fondations d'une théorie générale du soi, qui serait capable de conjuguer à la fois l'identité liée à ce que l'on *est* (l'appartenance aux groupes) et celle provenant de ce que l'on *fait* (les rôles occupés). En faisant écho à Durkheim, les relations *organiques* entre les membres d'un groupe ne sont pas incompatibles

<sup>325</sup> La dimension « noétique » renvoie à la manière dont l'individu se construit en tant qu'objet de connaissance (approche phénoménologique).

<sup>326</sup> En effet, plutôt que de choisir entre deux visions partielles et forcément incomplètes, il pourrait sembler plus judicieux et scientifiquement constructif, à un esprit « continental » (*infra*, note 526), de tenter de les intégrer dans une méta-vision compréhensive.

avec les relations *mécaniques* entre les participants à une interaction. Il s'agit simplement de deux regards différents sur un même objet.

La présente étude se fixe pour ambition non pas d'inventer de toutes pièces une « théorie générale du soi », mais de poursuivre la démarche épistémologique déjà bien entamée, en cherchant à intégrer les apports de la théorie de l'identité sociale dans un cadre théorique construit à partir de la théorie de l'identité. Bien que les deux articles comparatifs des théories leur attribuent des champs d'application distincts (un contexte social marqué par des tensions inter-groupes pour la théorie de l'identité sociale, et un contexte plutôt neutre en ce qui concerne la théorie de l'identité), une telle différenciation artificielle des contextes sociaux peut sembler regrettable. Conformément à une vision dynamique des interactions sociales, dont les conditions et les tensions interindividuelles et inter-groupes évoluent sans cesse, ces deux éclairages sur l'activité sociale peuvent et doivent être conçus comme un continuum. Plus la situation se polarise sur des identités de groupes opposées, plus les phénomènes de catégorisation, de dépersonnalisation et de stéréotypie sont susceptibles de devenir prégnants, *caeteris paribus*. De cette façon, la théorie de l'identité sociale vient compléter le cadre théorique présenté dans la figure 7 (page 127), sans pour autant le remettre en cause<sup>327</sup>.

### Les stéréotypes culturels dans l'interaction

*« Comment aborder l'Autre, si ce n'est au travers d'un certain nombre d'idées toutes faites ? On ne peut aborder l'Autre en faisant fi de tous les mécanismes cognitifs qui permettent de l'identifier. »*

Dominique Wolton<sup>328</sup>

Les processus décrits par la théorie de l'identité sociale trouvent une application privilégiée dans les rapports entre groupes ethniques ou nationaux, en raison de la prégnance constatée de ce niveau d'appartenance sur le plan microsocial(*supra*, page 41). L'ethnocentrisme (à travers leur structure et leurs contenus) des médias, des systèmes éducatifs, et des espaces publics nationaux<sup>329</sup> encourage le recours aux stéréotypes pour représenter l'étranger, notamment lorsqu'il y a peu de contact entre les groupes concernés. Si l'identité de l'étranger est réduite à un stéréotype, elle peut influencer de manière significative la forme que prend la relation intersubjective.

L'identité nationale peut devenir particulièrement saillante dans une relation si l'étranger se démarque des membres du groupe majoritaire, par exemple en raison de son apparence physique ou de sa maîtrise imparfaite de la langue. Une appartenance minoritaire ou négativement connotée pour le groupe majoritaire peut également contribuer à faire remarquer l'identité correspondante. Ladmiral et Lipiansky observent le caractère souvent contraignant de cette identité :

<sup>327</sup> Rappelons que par rapport à la vision de l'interaction présentée par la théorie de l'identité (figure 6), la figure 7 a déjà été enrichie par la prise en compte de l'activation simultanée des identités multiples.

<sup>328</sup> Wolton, 1993 : 382.

<sup>329</sup> Ces arguments seront développés plus loin : page 279 *et seq.*

« *L'identité nationale, lorsqu'elle est attribuée de l'extérieur, apparaît donc comme une image imposée et réifiante niant la spécificité de chaque personne, d'autant plus que les hétéro-images sont très souvent à dominante négative.* » (1989 : 188)

Selon la théorie de l'identité sociale, non seulement des individus conscients de la différence de l'Autre (et *a fortiori* dans un contexte social tendu) sont susceptibles de percevoir celui-ci initialement en fonction des représentations (stéréotypées) qu'ils ont de son groupe, mais, comme l'expliquent Hogg, Terry et White, (1995 : 260), ils ont ensuite tendance à percevoir son comportement comme étant conforme à ces mêmes représentations. Dans un cas extrême, la rencontre interculturelle pourrait ressembler à un multiple quiproquo, dans lequel chacun interagirait avec sa propre image d'autrui : quoi qu'il fasse, l'étranger ne peut échapper aux stéréotypes. Tels ces touristes ignorants, les « passagers programmés » que décrit Landowski (1997 : 93-109), contents de plaquer leurs représentations préfigurées sur le pays qu'ils visitent, les participants se plaisent à conserver leurs représentations stéréotypées, en ignorant les traits non conformes à leurs idées préconçues.

Bien que les frustrations occasionnées par une telle situation puissent vite mener à la rupture de la rencontre, le recours à des identités stéréotypées ne provoque pas nécessairement des relations dysphoriques entre les participants à une interaction. En tant que représentations structurantes et bases de prévisibilité, les stéréotypes servent à réduire l'anxiété (Gudykunst, 1995 ; 1998) que l'individu peut ressentir face à quelqu'un qu'il identifie comme un étranger. Selon Smith et Bond, « *it is probable that mutual, interaction-facilitating stereotypes arise among all groups that work together* »<sup>330</sup>. Les auteurs donnent l'exemple, d'après les observations de Bond, des étudiants chinois et américains de l'Université Chinoise de Hong Kong, qui s'accordent sur le fait que les Américains sont plus extravertis que les Chinois. Dans leurs interactions, les normes implicites instaurées laissent généralement aux Américains le soin d'initier les échanges verbaux, alors que leurs homologues chinois se contentent d'y répondre. Le fonctionnement des stéréotypes dans les interactions de ce type correspond bien aux modalités décrites (*supra*) du cadre de la communication interculturelle : ils structurent les échanges (réduction d'anxiété), tout en les condamnant à conserver une certaine superficialité<sup>331</sup>.

<sup>330</sup> Smith & Bond 1998 : 188. « *Il est probable que le recours mutuel à des stéréotypes qui facilitent l'interaction ait lieu dans tous les groupes qui travaillent ensemble* ». (Notre traduction).

<sup>331</sup> Dans certains cas, les interactions peuvent faire évoluer et renforcer les stéréotypes. Le travail de Fredrik Barth (1995) sur l'ethnicité, complémentaire et antérieur à la théorie de l'identité sociale, explique le renforcement des traits différenciateurs par le contact entre groupes sociaux (*supra*, page 32). En cherchant à tester l'hypothèse de Tajfel, Jaspars et Warnaen (1982 : 335-366) apportent des preuves empiriques du renforcement des stéréotypes nationaux entre deux groupes, suite à un contact prolongé en milieu urbain.

### 2.34. Figures de l'étranger : une typologie

Le non-sujet (la figure du barbare) ou le sujet réduit à son appartenance culturelle, sont deux figures-types, ou *modalités de représentation*<sup>332</sup> possibles de l'étranger dans une interaction. Distinguées par la prise en compte ou non de la différence de l'Autre, ces deux figures de l'étranger le réduisent à sa seule catégorie différenciatrice, la différence étant absolue (dans le cas du barbare), ou relative au groupe culturel de l'individu. À ces deux premières figures se rajoutent deux autres, grâce à la prise en compte de la complexité de l'étranger en tant qu'individu à identités multiples. Les deux dernières identités seront brièvement évoquées ici, puis une discussion, autour de la typologie axiologique des modalités de représentation de l'étranger, clora ce deuxième chapitre.

#### **L'étranger à identités multiples**

Dans la discussion concernant les identités multiples dans le cadre de la théorie de l'identité (*supra*, page 115 *et seq.*), nous avons suggéré que plusieurs identités peuvent être activées simultanément dans une interaction, même si l'individu ne les vérifie pas toutes en même temps. Nous avons également affirmé que l'étranger peut constituer une exception à ce principe de multiple activation, en raison de l'hyper-saillance, dans certains contextes, de l'identité nationale. Dans d'autres cas, en revanche, conformément à l'idée selon laquelle la communication entre étrangers n'est qu'une occurrence particulière de la communication interpersonnelle ordinaire, les multiples identités de l'étranger en tant qu'individu complexe peuvent être prises en compte, en plus de l'identité culturelle qui le distingue.

Parfois, la situation sociale, ou le rôle que l'étranger y joue, sont suffisamment marqués pour attirer (en partie) l'attention sur une ou plusieurs identités en dehors de celle qui le démarque comme quelqu'un d'imprévisible. Le médecin consulté à l'étranger par des touristes en est un exemple. Dans la plupart des destinations touristiques, (et quelles que soient leurs représentations de la culture locale), les vacanciers s'attendent généralement à trouver dans le cabinet médical un diplômé universitaire en médecine. À travers l'attitude qu'il adopte et les objets qui l'entourent, le médecin cultive, le cas échéant, son identité professionnelle dans un cadre interactionnel soigneusement respecté, susceptible de faire oublier momentanément l'identité étrangère<sup>333</sup>. Or, la réticence dont peuvent faire preuve certains patients dans une telle situation, atteste des liens difficilement dissociables entre les différentes identités. Le médecin reste étranger, et le malade prend en compte cette identité dans ses attentes par rapport aux soins qu'il va recevoir (et il prévoit peut-être de passer une contre-visite dès le retour dans son pays).

---

<sup>332</sup> Ce sont des modalités de représentation, car elles peuvent s'appliquer à n'importe quelle représentation fondée sur une catégorie sociale ou autre. Par exemple, à l'intérieur d'une relation homme-femme, la femme peut concevoir, à un moment donné, l'homme comme un objet étrange et incompréhensible, selon la modalité de représentation qui correspond à la figure-type du barbare.

<sup>333</sup> Dans n'importe quel contexte, le maintien du cadre, et le respect des rites d'ouverture et de clôture, sont indispensables au bon exercice de la médecine. Sans doute thérapeutique en lui-même, ce cadre rend socialement acceptable le caractère intime de certains gestes du médecin, au point de faire oublier aux deux partis la saillance de leur identité sexuelle, et la signification de ces actes dans un cadre naturel. (Goffman, 1991 : 44-5).

Des situations ou des contextes qui réunissent des individus de nationalités différentes sont souvent marqués par des cadres ou des dispositifs sociaux clairement affichés ou dont la pertinence internationale est reconnue : du protocole diplomatique aux rites de la rencontre sportive (Ladmiral & Lipiansky, 1989 : 155), en passant par la procédure et le langage associés au fonctionnement d'un aéroport international, par exemple (Lie, 2001 : 140). L'individu peut faire abstraction du risque d'imprévisibilité lié à la culture étrangère de l'employé au guichet d'enregistrement à l'aéroport. Grâce à un code international qui prévoit le langage, les contenus, et la relation intersubjective, l'étranger est perçu tout d'abord à travers la fonction qu'il occupe.

Dans des contextes sociaux plus neutres, l'étranger peut également être abordé à travers plusieurs identités. Nombre des arguments développés pour expliquer la saillance de l'identité sexuelle chez l'étranger-objet (*supra*, page 137 *et seq.*) peuvent également concerner l'étranger-sujet. L'étranger appartient aussi à une classe d'âge, à une classe sociale et éventuellement à une classe professionnelle : autant de catégorisations qui peuvent donner lieu à des identifications saillantes pour son interlocuteur, le cas échéant<sup>334</sup>.

Pour la pédagogie interculturelle (Clanet, 1993, Camilleri, 1989 : 364-397), une telle prise en compte de multiples identités correspond à la posture préconisée face à la différence de l'Autre. Telle est la finalité du processus de « décentration » de l'individu, mis en valeur par cette approche et défini comme :

*« la prise de conscience et la « déconstruction » des attitudes et des autres éléments de la personnalité qui empêchent de prendre en compte l'Autre dans sa différence »* (Camilleri, 1989 : 393).

Opposée à l'ethnocentrisme, la décentration implique une prise de distance par rapport aux représentations sociales, et une sensibilité au fonctionnement du système culturel de l'étranger, et à ses différentes identités. Puisque l'individu décentré ne réduit pas l'étranger à une vision stéréotypée fondée sur sa seule étiquette différenciatrice, il est davantage capable de prendre en compte ses diverses facettes identitaires. Gudykunst et Kim rappellent que la représentation initiale peut également s'avérer déterminante pour le développement de la relation intersubjective. En s'appuyant sur une étude longitudinale des rapports instaurés entre binômes d'étudiants nord-américains et japonais, ils suggèrent qu'une perception de l'Autre comme son semblable est un préalable à l'éventuelle prise en compte des différentes identités (et au développement d'une relation d'amitié) au sein du binôme (1992 : 199). Non seulement l'individu doit-il être compétent pour reconnaître la complexité de l'individu sous l'étiquette culturelle, mais il doit aussi être prédisposé à le faire.

La prise en compte des multiples identités de l'étranger correspond à la distance interpersonnelle idéale d'après la « théorie de la gestion de l'anxiété et de l'imprévisibilité » (« *Anxiety Uncertainty Management Theory* » : *infra*, page 190) de Gudykunst (Gudykunst & Kim, 1992 ; Gudykunst, 1998). Selon ce point de vue, le potentiel d'intercompréhension maximal entre deux individus est corrélé à un niveau bas (mais non nul) d'anxiété et

---

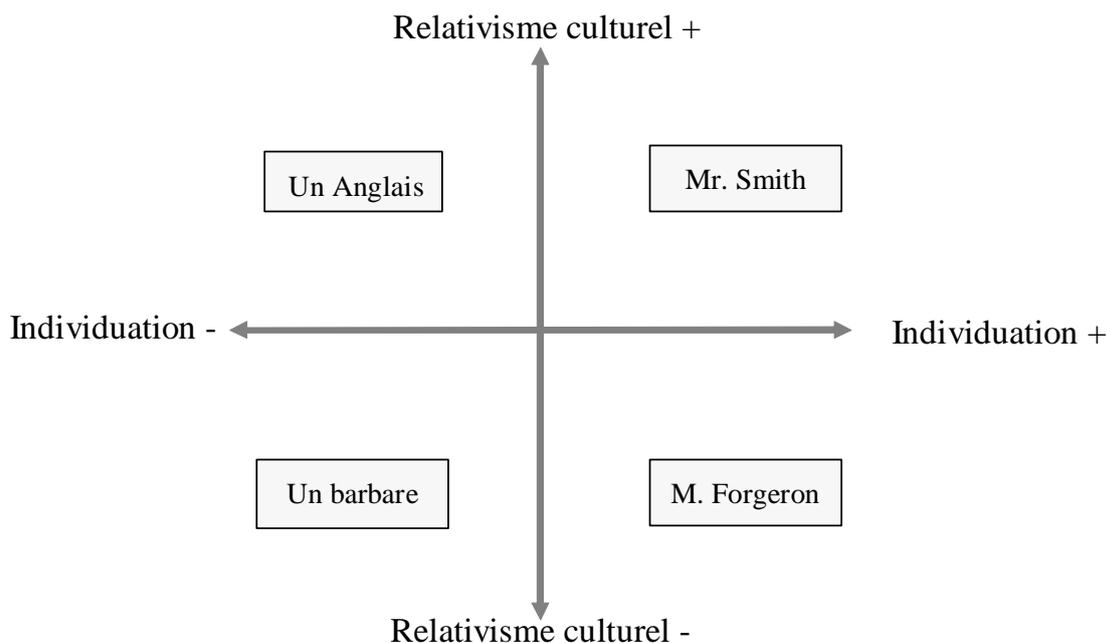
<sup>334</sup> Les conditions qui favorisent ou non la prise en compte de multiples identités dans une interaction interculturelle seront évoquées plus loin (*infra*, chapitre 3.1).

d'imprévisibilité. Si les niveaux de ces variables sont trop élevés (comme lors d'une rencontre dans laquelle l'Autre est réduit à une identité culturelle, seule source de prévisibilité), l'individu n'ose généralement pas faire confiance à son interprétation des actes susceptibles d'être signifiants, et la relation reste superficielle (*supra*, chapitre 2.32). Inversement, dans des interactions dans lesquelles les individus comptent sur la prévisibilité de l'Autre (notamment à l'intérieur d'un même cadre culturel), les malentendus peuvent surgir en raison d'une inattention de la part des participants, qui traitent de manière cognitivement semi-automatique les informations perçues (Gudykunst & Kim, 1992 : 112).

Cette dernière possibilité constitue la quatrième figure de l'étranger, selon la typologie représentée ci-dessous. Lorsque l'étranger est suffisamment bien intégré dans la société de l'individu, ou lorsque l'identité situationnelle est suffisamment saillante, l'identité différenciatrice peut être (momentanément) oubliée ou non-détectée. Dans ce cas, l'étranger acquiert un statut de sujet à part entière dans l'interaction et, de ce fait, l'interaction ne rentre pas ou plus (à ce moment-là) dans le cadre de la communication interculturelle. L'individu traite l'étranger comme son semblable, ce qui peut parfois donner lieu à des malentendus encore plus marqués (*infra*, chapitre suivant).

### **L'espace représentationnel de l'étranger**

La discussion qui précède s'est bâtie autour de deux variables qui caractérisent la prise en compte par un individu de l'identité étrangère de son interlocuteur. Elle repose, d'une part, sur la capacité et la volonté de l'individu à se mettre à la place de son interlocuteur, en prenant en compte la différence culturelle identifiée (ou non) en tant que source de prévisibilité (axe du relativisme culturel). D'autre part, l'importance accordée à l'identité différenciatrice dans la représentation que l'individu se fait du soi de l'étranger lui permet ou non de prendre en compte ses autres identités, plus ou moins marquées par l'identité différenciatrice (axe de l'individuation). Croiser les deux variables permet d'obtenir quatre positions contrastées, modalités de représentation théoriques de l'étranger :



**figure 11 : Modalités de représentations de l'étranger**

Dans le chapitre 1.2 (*supra*), un certain nombre de sources potentielles d'incompréhension imputables aux différences culturelles ont été identifiées. Plus loin, il a été rappelé avec Catherine Kerbrat-Orecchioni (*supra* page 142) que si l'incompréhension est vécue comme perturbatrice dans les interactions entre individus d'une même culture, elle devient parfois presque banale entre individus de cultures différentes. Or, la figure 11 permet de mieux cerner ce « parfois », et de comprendre le rôle joué par les malentendus dans une interaction interculturelle. D'après cette figure, l'individu peut percevoir l'étranger (ici un ressortissant britannique vu par un Français) comme « un barbare » (étranger-objet), comme « un Anglais » (stéréotype culturel), comme « Mr. Smith » (Anglais à identités multiples), ou comme « M. Forgeron » (son semblable)<sup>335</sup>. Chaque représentation-type correspond à une forme de prévisibilité et à une attitude face à l'incompréhension, différentes.

La modalité de représentation la plus simpliste réduit l'étranger au statut de « barbare ». Cette figure est prévisible uniquement dans son imprévisibilité<sup>336</sup>. Pour l'individu, son comportement semble impénétrable et non structuré, comme le note Éric Landowski :

*« Les attitudes et les comportements qui font la « différence » du dissemblable étant regardés, à peu de choses près, comme de purs accidents de nature – et*

<sup>335</sup> Ces figures idéales heuristiques représentent les quatre positionnements obtenus par le rapprochement des deux pôles avoisinants. De tels positionnements servent à caractériser les différentes modalités de représentation de l'étranger, appliquées par l'individu aux identités saillantes de son interlocuteur.

<sup>336</sup> Même si le recours à une représentation quelconque est, par définition, une manière de rendre plus prévisible son interlocuteur dans l'interaction interculturelle, cette condition à elle seule ne garantit pas que les deux participants vont poursuivre la rencontre. Sauf cas exceptionnels, une interaction dans laquelle l'individu caractérise son interlocuteur comme imprévisible, reste limitée dans sa durée et dans sa profondeur potentielles, et risque de s'avérer peu attractive pour les différents partis.

*non pas comme des éléments qui prendraient sens à l'intérieur d'une (autre) culture – l'Autre se trouve d'emblée disqualifié en tant que sujet : sa singularité ne renvoie apparemment à aucune identité structurée ». (1997 : 20)*

Cette figure correspond à la représentation que Camilleri dénonce comme caractérisée par une « *approche défectueuse de la différence* » (1989 : 364) dans la vision prescriptive de l'interculturalité qu'il propose. À l'image des Barbares vus par les Grecs de Simmel (*supra*), l'étranger subit un processus d'*objectivation* aux yeux de l'individu ethnocentrique<sup>337</sup>.

Lorsque l'individu se représente l'étranger comme un type culturel, (ici « un Anglais »), il lui attribue une culture dont il reconnaît qu'elle a sa propre logique, mais cette logique apparaît comme opposée à la sienne. S'il ne cherche pas à intérioriser la culture étrangère, l'individu se réfère à ce qu'il en sait (ses théories implicites, liées éventuellement aux représentations sociales) pour décider comment son interlocuteur est susceptible de se comporter. Réduit à son *étiquette* culturelle, l'étranger reste en partie imprévisible, dans la mesure où l'individu n'est pas (totalement) familier avec le système de valeurs associé à son groupe, et que la culture de ce groupe ne constitue pas, à elle seule, un repère fiable pour prévoir le comportement de l'étranger<sup>338</sup>.

J. Downey remarque qu'il peut y avoir une hiérarchie dans les représentations des étrangers, qui affecte la manière dont l'individu les considère, *caeteris paribus*. En s'appuyant sur une étude effectuée en Allemagne en 1982, il distingue les étrangers en quatre groupes, selon les représentations sociales allemandes : les étrangers perçus comme « nobles » (les Britanniques, les Français, les Américains et les Suédois) ; les « étrangers » (tout court) ; les « étrangers bizarres » ; et les « étrangers rejetés ». Cette dernière catégorie comporte les Africains de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Noire, les Pakistanais, les Perses, et les Turques. Les remarques de Downey concernant « l'altérité différenciée », et le « néo-racisme » prêtent à croire (du moins en ce qui concerne les Allemands impliqués dans cette étude, mais le principe décrit est universel) que ce n'est pas seulement un manque de représentations d'une culture qui peut amener l'individu à considérer certains groupes étrangers comme des « barbares » imprévisibles. Dans certains cas, ce serait les stéréotypes mêmes qu'il entretient à propos d'un groupe qui véhiculeraient l'image d'imprévisibilité de ses membres.

L'étranger caractérisé comme « Mr. Smith » se voit attribué un soi complexe, défini à la fois par son origine culturelle différenciatrice, et par d'autres identités. Sa prévisibilité est liée à chacune de ces identités. Le degré d'influence accordé à l'identité différenciatrice sur les autres facettes du soi varie dans le contexte, mais plus l'individu réussit, en se *décentrant*, à percevoir chaque identité indépendamment de l'identité culturelle différenciatrice, plus il aura de points de repère pour prévoir les réactions de son interlocuteur, et moins il aura tendance, toutes choses égales d'ailleurs, à s'appuyer sur l'identité différenciatrice.

<sup>337</sup> Or, comme les trois autres modalités de représentation présentées par la suite, celle-ci peut être positivement ou négativement connotée, selon la nature de la réaction sensible face à l'Autre (exotisme, attirance, répulsion, peur...).

<sup>338</sup> Il peut également y avoir des effets de filtre perceptif, liés aux phénomènes décrits par la théorie de l'identité sociale (*supra*).

En ce qui concerne la dernière modalité de représentation, la facette culturelle différenciatrice disparaît complètement de la conscience de l'individu, qui se représente l'étranger comme quelqu'un qui a une connaissance parfaite de la culture associée à son propre groupe. Face, typiquement, à un étranger qui possède une certaine expérience du système et qui semble en maîtriser les codes, l'individu peut oublier sa différence, en lui accordant le statut de sujet à part entière<sup>339</sup>. Il le considère comme totalement prévisible dans l'interaction. Cette dernière modalité de représentation peut parfois correspondre à une « stratégie de gestion de la différence », qualifiée, dans la classification publiée par Carmel Camilleri et Geneviève Vinsonneau, comme « la stratégie de *similarisation* » (1996 : 58-9). Or, une telle « stratégie », lorsque l'individu considère sincèrement l'étranger comme son semblable, doit être distinguée d'éventuels traitements « politiquement corrects »<sup>340</sup> qui peuvent aussi lui être réservés. Dans ces derniers cas, l'individu nie *publiquement* qu'il traite l'étranger différemment des membres de son propre groupe, alors qu'en réalité il le considère selon l'une des autres modalités : « M. Smith », « un Anglais, ou même « un barbare ». Comme le rappelle Goffman, un traitement semblable est parfois réservé aux enfants (Goffman, 1991 : 366) et aux stigmatisés (Goffman, 1963 : 148) sous la forme de la « normalité fantôme » (« *phantom normalcy* ») avec laquelle on les accrédite. Condamnés à accepter cette considération que tout un chacun sait fautive, mais entretient par pudeur, les stigmatisés<sup>341</sup> doivent garder leur place, sous peine de se voir exclus de l'interaction.

Les quatre figures-types de l'étranger présentées dans la figure 11 résultent de quatre processus de représentation (ou d'identification) différentes : l'*objectivation*, l'*étiquetage*, la *décentration* et la *similarisation*. À chaque modalité de représentation correspondent un type de prévisibilité et un rapport particulier au malentendu. Comme le souligne Kerbrat-Orecchioni (*supra*), dans les interactions entre étrangers, les malentendus ne sont pas nécessairement perturbants. Puisqu'ils sont généralement attendus dans les interactions interculturelles, ce ne sont pas les malentendus (prévus), qui remettent en cause et font évoluer les représentations dans ces interactions, mais l'imprévisibilité (imprévue), source

---

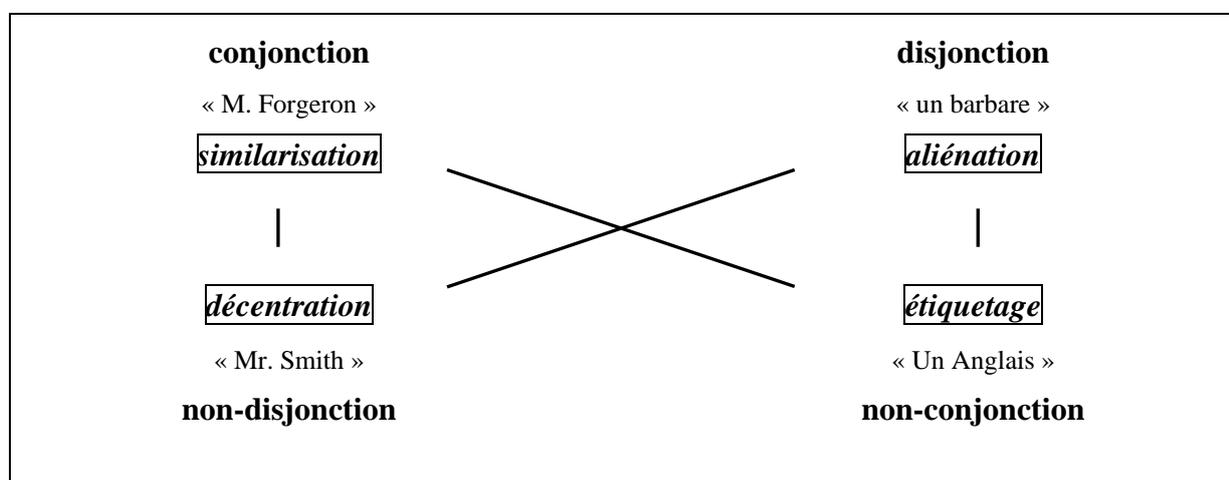
<sup>339</sup> Cependant, le recours à une telle identité ne suppose pas nécessairement des connaissances culturelles préalables de la part de l'étranger. Dans une rencontre initiale, il peut « passer » (Goffman, 1991) pour un 'autochtone', jusqu'à ce qu'il rende évidente sa différence, ou son manque de compétence (Hymes, 1966) par rapport à la culture en question.

<sup>340</sup> Rappelons que le mouvement américain du « *politically correct* » (*cf.* Semprini, 1997) cherche à mettre fin aux discriminations, en enrayant de la langue et des représentations sociales les références négativement connotées à la différence. Dans certains contextes, son idéologie apparaît comme purement esthétique : une manière d'enjoliver la réalité sociale en niant des conditions sociales très inégales. En cela, le politiquement correct s'apparente à une forme institutionnalisée des idéologies de tolérance superficielle qui existent dans de nombreuses sociétés.

<sup>341</sup> L'identité étrangère constitue souvent une identité stigmatisée, définie comme l'identité de « celui *qui est disqualifié d'une considération sociale complète* » (Goffman, 1992 : 63). Les remarques de Goffman fournissent des pistes de réflexion très riches sur les spécificités de cette condition.

d'incertitude et d'anxiété (Gudykunst, 1995)<sup>342</sup>. L'influence de l'imprévisibilité sur l'évolution des représentations sera traitée au prochain chapitre (page 182 *et seq.*).

Des quatre modalités de représentation présentées, seules deux fondent la prévisibilité de l'étranger sur la prise en compte de sa différence constatée. Critère de définition du cadre de la communication interculturelle, cette prise en compte de la différence correspond à la valence positive de l'axe relativiste de la figure 11. Lorsque l'individu se représente l'étranger par étiquetage (« un Anglais ») ou d'une manière décentrée (« Mr Smith »), il essaie de prévoir son comportement en fonction des propres valeurs de celui-ci. Inversement, lorsqu'il l'aborde comme un objet, ou lorsqu'il le traite comme un semblable, il sort du cadre de la communication interculturelle, en le jugeant (imprévisible ou prévisible) en fonction de ses valeurs à lui. En empruntant à Éric Landowski les notions de conjonction et de disjonction culturelles qu'il emploie dans son carré sémiotique fondé sur la réception sociopolitique des immigrés<sup>343</sup>, les logiques opposées de « non-conjonction » et de « non-disjonction » viennent caractériser le cadre de la communication interculturelle :

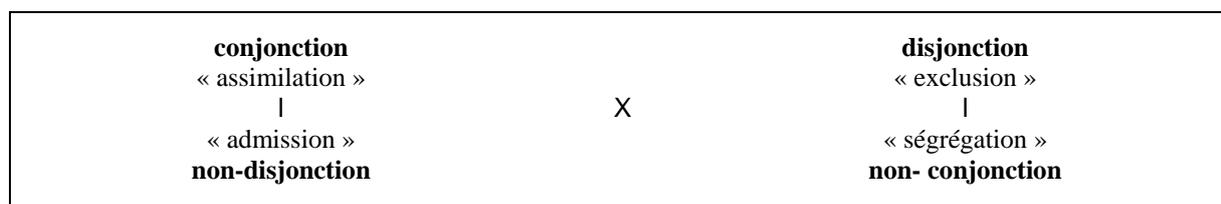


**figure 12 : Carré sémiotique des rapports-types à l'étranger**

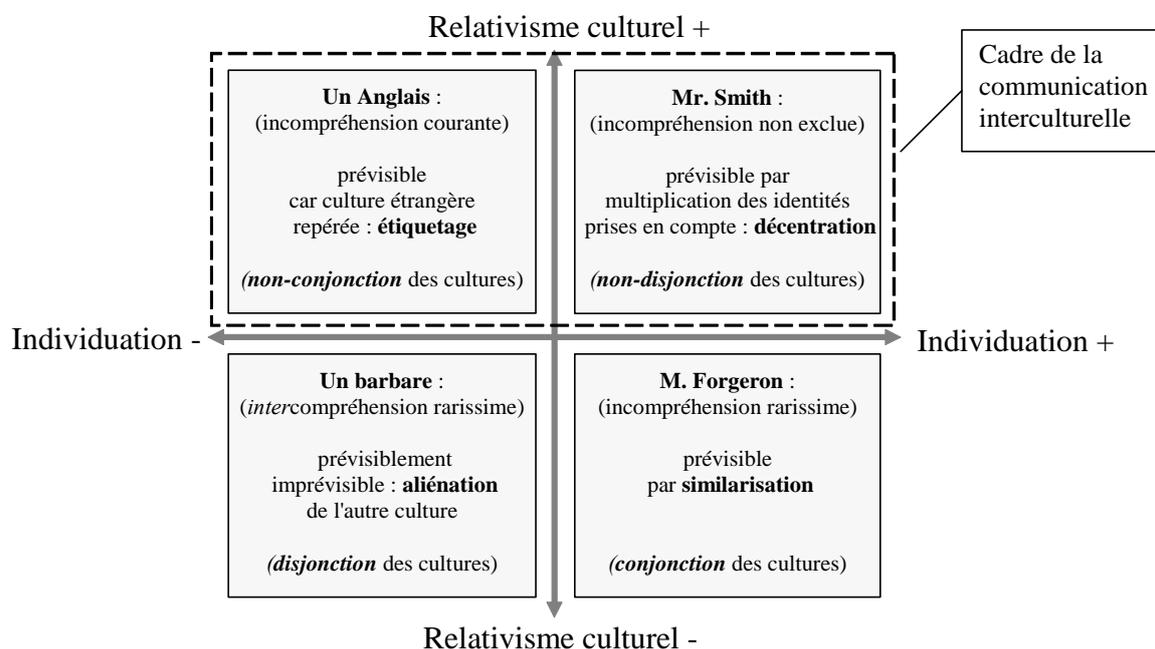
Alors que l'identification de l'étranger par étiquetage signifie reconnaître sa culture comme légitime mais différente (non-conjonction), l'individu qui adopte un regard décentré sur l'étranger reconnaît qu'il partage avec lui des bases de prévisibilité, tout en lui attribuant

<sup>342</sup> Rappelons à cet égard que « l'évitement de l'incertitude » constitue l'une des cinq dimensions de différenciation culturelle constatées par Hofstede (*supra*). Il affirme que les sociétés dont les scores sont élevés sur cette dimension sont généralement moins tolérantes envers les étrangers. Tout en prenant soin de distinguer les niveaux macro et microsociaux, il se peut que cette analyse aide à éclairer qualitativement le constat d'Hofstede.

<sup>343</sup> Landowski, 1997 : 29. Landowski s'appuie sur le carré sémiotique suivant pour décrire les attitudes sociopolitiques classiques adoptées envers les étrangers :



une (plus ou moins grande) différence dans une ou plusieurs facettes culturelles (non-disjonction)<sup>344</sup>. Compte tenu de ces remarques, la figure 11 peut être enrichie de la façon suivante :



**figure 13 : La prévisibilité des figures-types de l'étranger**

Au lieu de préconiser une modalité de représentation plutôt qu'une autre, cette discussion descriptive et compréhensive se concentrera, au prochain chapitre, sur l'évolution des représentations au cours de l'interaction, évolution indissociable de la co-construction du sens par les participants. La prise en compte de la variable temporelle et de la performance de l'échange permettra de dynamiser cette figure, en soulignant le lien entre les conditions et les imprévus de la rencontre et le passage entre les différentes modalités de représentation de l'Autre.

<sup>344</sup> L'objectif de la pédagogie interculturelle peut ainsi être décrit comme la volonté de privilégier l'évolution de la non-conjonction à la non-disjonction (*supra*).

## Résumé du deuxième chapitre

L'explosion récente de l'utilisation du concept de l'identité en sciences humaines et sociales semble liée à l'importance que cette notion assume dans les relations sociales de type sociétaire qui caractérisent de nombreuses sociétés occidentales contemporaines. Dans des rapports sociaux contractuels et rationalisés, l'identité, devenue la responsabilité de chacun puisque affranchie des liens communautaires, reste ancrée dans l'affect car elle détermine l'estime de soi. La perspective interactionniste symbolique, et plus précisément la version structurale de Stryker à partir de laquelle il a bâti son *Identity Theory*, permet de comprendre le fonctionnement des identités dans les interactions sociales. Ce cadre théorique fait le lien entre les savoirs socialement partagés d'un groupe à propos de la structure sociétale, et l'activité sociale des membres du groupe dans leurs micro-interactions sociales, marquées par la nécessité pour chacun de respecter une double cohérence identitaire à la fois sociale et psychologique. La théorie de l'identité met en avant la nécessité d'une analyse qui prend en compte l'influence réciproque des multiples identités de l'individu, au niveau de la structuration du soi, ainsi que dans l'interaction.

L'identité culturelle joue un rôle privilégié dans les interactions interculturelles, lorsque celles-ci sont définies par la prise en compte d'une identité de groupe (identité sociale) différenciatrice. Le « cadre de la communication interculturelle » est une modalisation de cadre appliquée aux interactions dans lesquelles les individus sont conscients de la différence de l'étranger, différence qu'ils cherchent à prendre en compte dans leur comportement, en prévoyant, le cas échéant, l'imprévisibilité de leur interlocuteur. Or, puisque tous les individus sont multiculturels, toutes les interactions sont interculturelles au sens plus large. Pour cette raison, l'analyse développée ici ne se restreint pas au seul cadre de la communication interculturelle, mais s'étend également aux interactions dans lesquelles l'individu juge l'étranger de façon ethnocentrique, en fonction des valeurs et des normes de son propre groupe. La prise en compte ou non de la différence culturelle et le degré de complexité attribuée à l'Autre permettent d'identifier quatre représentations-types de l'étranger, pouvant prendre des valences positives ou négatives, associées à quatre rapports à l'Autre et à quatre formes de prévisibilité différentes.

Les interactions interculturelles sont souvent considérées du point de vue de la théorie des relations inter-groupes. La *Social Identity Theory* de l'École de Bristol fournit un éclairage complémentaire sur les rencontres interculturelles, pertinent notamment en situation de tensions entre deux ou plusieurs groupes. Dans des contextes sociaux conflictuels, cette théorie permet d'expliquer l'image dépréciative souvent attribuée à un groupe étranger. On cherche à se distinguer de l'étranger en mettant l'accent sur ses traits perçus comme dévalorisants. De là, au mépris et à la haine de l'Autre, il ne reste qu'un petit pas à franchir. Dans d'autres contextes sociaux, l'identité étrangère peut être valorisante (exotisme), ou peut perdre de sa saillance dans la relation établie (vision complexe de l'étranger). La focalisation sur l'unique identité groupale différenciatrice s'avère, alors, réductrice, ce qui expose les limites de la théorie de l'identité sociale, insuffisante pour aborder l'ensemble des interactions. Selon Burke et la théorie de l'identité, les identités de différentes sources

(sociales, de rôle, de personne) fonctionnent selon les mêmes principes. Cela permet d'intégrer, dans un même paradigme théorique, les niveaux interpersonnel et inter-groupe de l'analyse. La même interaction peut, ainsi, être marquée tour à tour ou simultanément, par des rapports de rivalité entre groupes et / ou de complicité au sein d'un même groupe, par des relations de complémentarité entre occupants de rôles sociaux différents, et par la mise en avant de certaines caractéristiques personnelles, partagées ou non par les participants. Cette analyse permet, dans une certaine mesure, d'intégrer dans un même modèle théorique, les approches psychologiques de l'interaction sociale, centrées sur l'individu, et les approches d'inspiration ethnométhodologique qui focalisent sur la dimension pragmatique. En rendant idiosyncrasiques les identités sociales et de rôle, activées par la situation et assorties d'une identité de personne, la théorie identitaire permet de comprendre, aussi bien les phénomènes émergents dans un contexte social donné, que l'influence de son passé sur les actes de l'individu.

La vision exposée ici, qui distingue entre l'activation et la mobilisation de multiples identités pendant une rencontre exposée ici, prépare la voie à une analyse complexe des rapports interpersonnels au sein d'une association multiculturelle comme AEGEE. Qu'ils se présentent, simultanément ou non, comme étudiants, comme Européens, comme jeunes hommes ou femmes, ou comme ressortissants de telle ou telle nationalité ou région de l'Europe, les membres de cette association cherchent à définir les conditions de l'interaction qui les réunit. Ainsi, dans le prochain chapitre, nous développerons une conception plus globale et plus dynamique de l'interaction interculturelle (problématique intersubjective et performative), dans laquelle les acteurs, selon leurs motivations diverses, construisent et renégocient sans cesse leurs identités, le cadre et le sens de leur échange.



### Chapitre 3. Une approche sémiopragmatique des interactions interculturelles

*« The gist of intercultural or interdiscourse analysis, then, is not simply to try to describe discourse systems and to theorize about what might happen if members from two different systems come into contact. The gist is to focus on people taking action in particular and concrete tasks and then to ask, without presupposing, what is the role of culture and of discourse systems in their taking these actions. How are these actions productive of “culture” or of membership in particular discourses or communities of practice? How are these actions significant in producing “others”, that is, out-group members, through practices of inclusion and exclusion? »*

Scollon et Scollon<sup>345</sup>

Ce troisième chapitre a pour objectif de réunir les définitions épistémologiques des concepts clés de la culture et de l'identité, qui ont été présentées dans les deux premiers chapitres, dans une conceptualisation sémiopragmatique des interactions interculturelles. La sémiopragmatique de la communication (Boutaud, 1998) puise dans la tradition sémiotique, ouverte au social, pour éclairer l'émergence et la structuration de formes signifiantes dans une situation donnée. En ce qui concerne l'étude des interactions sociales, le chercheur de sensibilité sémiopragmatique focalise moins sur le *résultat* de l'interaction en tant que « texte » figé (la forme et le contenu des échanges terminés, les repères de signification performés), que sur le *processus* complexe de formation de sens et de repères signifiants à travers les actes symboliques coordonnés des acteurs sociaux (la figuration). Étant donné les conditions de prévisibilité propres aux interactions avec des étrangers (supra), l'approche sémiopragmatique semble particulièrement bien adaptée à l'objet de cette thèse.

En posant les concepts fondamentaux du cadre épistémologique retenu, nous avons identifiés et remis en cause un certain nombre de tropismes conceptuels, véhiculés par les approches théoriques concernées. Entre autres, la diversité des motivations des acteurs sociaux a été soulignée : elle dépasse les seules considérations identitaires, qui doivent être considérées comme un prétexte ou une justification *a posteriori* pour l'action, autant que comme un objectif visé. La complémentarité des apports de la théorie de l'identité sociale et du cadre théorique de la théorie de l'identité a également été mise en avant. Le premier chapitre a défendu une vision paloaltiste de la culture, à la fois le produit et la condition de la communication interpersonnelle / inter-groupes. Or, afin de continuer dans cette voie vers une compréhension holistique et pragmatique des interactions, il faut désormais examiner de

<sup>345</sup> Scollon & Scollon, 2001 : 275. « *Le principe de l'analyse interculturelle ou interdiscursive, n'est pas simplement d'essayer de décrire des systèmes discursifs et de théoriser ce qui pourrait se passer si des membres de deux systèmes différents devaient entrer en contact. Le principe est de focaliser sur des acteurs sociaux impliqués dans des tâches concrètes précises et puis de demander, sans idées préconçues, quelle est l'influence de la culture et des systèmes discursifs sur leurs actes. Comment ces actes sont-ils producteurs de « culture » ou de l'appartenance à des discours ou des communautés de pratiques ? Comment ces actes significatifs produisent-ils des « autres », c'est-à-dire des membres du groupe opposé, à travers des pratiques d'inclusion et d'exclusion ?* ». (Notre traduction).

nouveau la relation de réciprocité, entre les identités et les cultures qui constituent la trame figurative (Parret), pour l'émergence du sens dans la situation. Cette approche nous conduira à renouer avec le pragmatisme de la perspective interactionniste symbolique, en dehors de tout tropisme ou parti pris théorique<sup>346</sup>, pour chercher à décrire les différents facteurs qui contribuent à motiver tout un ensemble de situations sociales. Comme le suggère Herbert Blumer :

*« In making the process of interpretation and definition of one another's acts central in human interaction, symbolic interaction is able to cover the full range of the generic forms of human association. It embraces equally well such relationships as cooperation, conflict, domination, exploitation, consensus, disagreement, closely knit identification, and indifferent concern for one another »*<sup>347</sup>.

En s'inscrivant dans cette approche globale de l'interaction sociale comme processus de co-construction continue de sens, cette thèse développera la vision, présentée dans la figure 4 (*supra*, page 98), selon laquelle il existe de multiples sources de signification dans une interaction. Pour ce faire, un certain nombre de micro-théories de la communication interpersonnelle et interculturelle, focalisant sur différents aspects du phénomène, seront passées en revue. Nous évoquerons ainsi, tour à tour, les motivations des acteurs à réduire l'incertitude dans l'interaction (l'*AUM* de Gudykunst), l'influence réciproque de la relation intersubjective établie et des codes utilisés (la *CAT* de Giles) et le mécanisme d'inférence conversationnelle (les indices de contextualisation de Gumperz). Ces théories seront ensuite intégrées dans un paradigme voulu compréhensif et transcendantal de la communication interculturelle. Les points les plus importants du paradigme seront résumés sous forme d'un schéma à la fin du chapitre (figure 24). À la suite de cette présentation épistémologique de la communication interculturelle, notre propos se recentrera sur le contexte organisationnel européen et notamment sur la question des identités et des cultures dans les interactions interculturelles dans ce contexte (partie II). Ces considérations nous permettront enfin de confronter le cadre théorique au terrain, dans la troisième et dernière partie de la thèse.

---

<sup>346</sup> Sur les reproches faits à l'égard des limitations conceptuelles de l'interactionnisme symbolique dans ses formulations initiales voir Stryker (1980 : 145-146). Pour des critiques plus récentes, qui épargnent la version structurale capable de faire le lien avec la macrosociologie, voir Callero (2003 : 57 et seq.).

<sup>347</sup> Blumer, 1969 : 67. « *En considérant comme central, dans l'interaction humaine le processus d'interprétation et de définition des actes réciproques des individus, l'interaction[nisme] symbolique recouvre l'ensemble des formes génériques de l'association humaine. Il comprend des relations aussi diverses que la coopération, le conflit, la domination, l'exploitation, le désaccord, les identifications fortes et les rapports de politesse* ». (Notre traduction).

### 3.1. La négociation identitaire

« *Un rapprochement dynamique entre deux entités qui se donnent mutuellement un sens* »

Martine Abdallah-Preitceille<sup>348</sup>

Cette définition que Martine Abdallah-Preitceille donne de la communication interculturelle interpelle, dans la mesure où elle s'appuie non pas directement sur la différence culturelle pour expliquer l'interculturel, mais sur la question identitaire. En plus de conforter la thèse selon laquelle il n'y a pas de rupture entre la communication interculturelle et la communication interpersonnelle ordinaire, cette définition souligne le fait que la co-construction ou la négociation du sens suppose une prise en compte des identités de chacun. La primauté apparente de la négociation identitaire dans la détermination des conditions de l'échange a été remarquée également, entre autres, par McCall et Simmons (*infra*), et par Scollon et Scollon (2001 : 269).

La question identitaire occupe également la première place dans l'argumentaire développé dans ce chapitre. Or, si la négociation des identités est traitée en premier et à part, principalement pour des raisons de clarté, il convient d'insister sur le fait que les processus cognitifs décrits ici, tributaires de la relation intersubjective, sont intimement mêlés à la négociation des codes et du sens. Cette première partie du chapitre est consacrée aux mécanismes cognitifs associés à la prise en compte de l'Autre, à la négociation identitaire et à l'évolution des identités pendant l'interaction, ainsi qu'à la question des stratégies identitaires adoptées par les acteurs. Malgré une attention toute particulière accordée aux premières rencontres, les mécanismes et processus décrits ici s'appliquent, à différents degrés, à toutes les interactions interpersonnelles.

---

<sup>348</sup> Abdallah-Preitceille, 1985 : 11.

### 3.11. L'identification en tant que dialectique entre catégorisation et particularisation

*« We would [...] suggest that individual observers who are more “open” to new experience and ways of doing things will be more likely to move from stereotypes to sociotypes (accurate representations of the target culture) as a function of increasing amounts of exposure to another culture. However, if an individual is not open, then mere exposure will exacerbate stereotyping. »*

Earley et Ang<sup>349</sup>

Cette analyse d'Earley et d'Ang, quoique réductrice à plusieurs titres<sup>350</sup>, a le mérite de soulever la problématique du fonctionnement de la représentation en tant que processus cognitif dans des interactions interculturelles. Dans une interaction, l'individu fait appel à toutes les identités activées (sociales, de rôle et de personne) de son interlocuteur pour tenter de prévoir son comportement, selon les mécanismes qui ont été décrits plus haut (page 121 *et seq.*). Or, lorsque l'individu se trouve en présence d'un interlocuteur qui lui est inconnu, ou qu'il connaît (directement ou par réputation<sup>351</sup>) dans un autre rôle ou une autre identité sociale, il tente de combler son ignorance vis-à-vis des comportements probables de son interlocuteur, en se référant, à différents degrés, aux éventuelles identités connues de celui-ci<sup>352</sup> et aux représentations qu'il associe à la situation sociale. Selon les circonstances de la rencontre, l'individu se voit alors plus ou moins dans l'obligation, faute d'indices de prévisibilité plus personnalisés, d'aligner temporairement ses attentes sur les représentations qu'il entretient à l'égard des catégories sociales ou des rôles sociaux qu'il attribue à son interlocuteur. La présente section interroge la manière dont l'individu développe des attentes précises vis-à-vis de l'Autre, en tant qu'occupant d'un rôle social ou membre d'une catégorie sociale, à partir de ses représentations initiales.

<sup>349</sup> Earley & Ang, 2003 : 135. « *Nous voudrions [...] suggérer que des observateurs plus « ouverts » à de nouvelles expériences et façons de faire auront davantage tendance, au fur et à mesure de leur exposition à une culture étrangère, à recourir à des sociotypes (des représentations objectives de la culture cible) qu'à des représentations stéréotypées de celle-ci. Cependant, si un individu n'est pas ouvert, la simple exposition [à une autre culture] accentuera son recours aux stéréotypes* ». (Notre traduction).

<sup>350</sup> L'analyse de ces chercheurs, axée sur la question de « l'intelligence culturelle », ne précise pas par rapport à quels critères d'objectivité est défini le « sociotype », en tant que représentation (cognitive) « objective » (« *accurate* »). Elle ne prend pas non plus en compte les variations pragmatiques des représentations selon les conditions de l'interaction (*infra*) et le recours à la seule variable de l'« ouverture » individuelle, pour expliquer le recours ou non aux stéréotypes, semble critiquable.

<sup>351</sup> Si la majorité des interactions sociales ont lieu entre des personnes qui « se connaissent », (autrement dit, qui disposent de représentations particularisées les unes à l'égard des autres, provenant de leurs expériences), même les rencontres qui mettent en contact des « inconnus » (des individus n'ayant pas « fait connaissance » directement) mobilisent souvent des représentations particularisées. En effet, les interactions n'ont jamais lieu dans un « vide » social : les individus évoluent au sein de réseaux sociaux complexes qui se recoupent et qui jouent un rôle important dans la formation d'impressions, notamment à travers le mécanisme de la réputation sociale, selon la définition que Nicholas Emler en donne : « *le jugement porté par une communauté sur un individu appartenant généralement, mais pas nécessairement, à cette même communauté* » (Emler, 2000 : 119).

<sup>352</sup> Même un inconnu rencontré dans la rue possède généralement des identités repérables liées à son sexe, à son âge, éventuellement à sa classe sociale et à sa profession, par exemple. Cela ne préjuge pas le degré (élevé ou non) de pertinence de ces identités par rapport à la situation en cours.

De nombreux chercheurs postulent que les individus ont recours, par défaut, à la catégorisation stéréotypée en tant que processus cognitif semi-automatique qui intervient pour augmenter la vitesse de traitement des informations sur un inconnu lors d'une rencontre initiale (Pendry, Macrae & Hewstone, 2000 : 184). Bien que, dans certaines conditions, les filtres perceptifs associés aux représentations sociales de l'étranger aient pour effet de maintenir le recours aux stéréotypes, comme source de prévisibilité pendant l'interaction (*supra*, page 156), ce phénomène ne concerne qu'une petite minorité des interactions sociales en général. Plus habituellement, le recours initial aux stéréotypes, pour gérer de façon semi-automatique l'identité (sociale) attribuée à un inconnu, est simplement le préalable à une identification particularisante plus satisfaisante.

Pendry, Macrae et Hewstone affirment que l'individu prend en compte ou non par la suite des caractéristiques propres à l'étranger en fonction de l'importance qu'il lui accorde dans ses relations interpersonnelles, et de sa disponibilité (son taux d'occupation cognitive). Plus un étranger semble important, et plus l'individu est libre de s'y intéresser, moins il est susceptible de « se contenter » d'une vision stéréotypée de son interlocuteur. Smith et Bond (1998 : 236-7) rappellent que le comportement de l'étranger est également un variable signifiant à cet égard. Plus l'étranger se montre atypique de sa catégorie sociale (malgré les filtres perceptifs), plus l'individu est enclin à rejeter les stéréotypes en tant que repère pour prévoir son comportement. Gudykunst (1998) souligne l'effet de la prise en compte de la différence de l'étranger (conceptualisée ici sous la forme de l'activation du cadre de la communication interculturelle), susceptible, dans certaines conditions, de rendre l'individu plus attentif à l'égard du comportement de son interlocuteur (*infra*), ce qui exclut le recours au traitement cognitif semi-automatique par stéréotypes. Dans tous ces cas, l'interaction avec l'étranger implique la remise en cause, voire le dépassement, des stéréotypes les plus réducteurs, intenable face à un étranger qui se démarque en tant qu'individu. Quelles représentations viennent alors remplacer ou compléter les stéréotypes en tant que sources de prévisibilité appliquées à l'étranger ? La réponse à cette question, à chercher dans la dialectique entre catégorisation et particularisation, ne peut faire l'économie, à un niveau intermédiaire, du recours à une notion plus dynamique et plus adaptée à l'interaction que la stéréotypie : le prototype.

### **Les prototypes**

Quoique utiles en tant que raccourcis cognitifs structurants de l'expérience, dans des situations de non contact ou de contact superficiel, les stéréotypes et autres représentations sociales sont trop figés pour constituer les seules modalités de représentation possibles dans une interaction sociale, dont il importe de souligner le caractère praxéologique. Bien qu'ils puissent ressurgir à certains moments, les stéréotypes sont souvent écartés au profit de représentations moins caricaturales de la culture en question. La notion de prototype permet de caractériser cette représentation de l'Autre qui peut intégrer des acquis de l'expérience

individuelle<sup>353</sup>, en prenant en compte, mais en dépassant souvent, les représentations sociales et les stéréotypes.

Dans le cadre de la théorie de l'identité sociale, Hogg, Terry et White définissent le prototype comme :

« *a subjective representation of the defining attributes (e.g., beliefs, attitudes, behaviors) of a social category, which is actively constructed from relevant social information in the immediate or more enduring interactive context* »<sup>354</sup>.

Bien qu'appliquée le plus souvent par cette théorie à la dépersonnalisation de l'individu au sein d'un groupe d'appartenance (*supra*), cette définition du prototype peut tout aussi bien porter sur un groupe étranger. Violaine De Nuchèze (2001) et Shaeda Isani (2004) appliquent le concept à la communication interculturelle, pour expliquer la gestion de l'anxiété et de l'incertitude dans la rencontre. Le prototype devient alors complémentaire du stéréotype, une représentation figurative fondée sur la prise en compte des comportements observés (et non préfigurés) de l'Autre dans l'interaction (De Nuchèze, 2001 : 50)<sup>355</sup>.

Alors que son aspect pragmatique est l'un des éléments centraux qu'il conviendra d'associer à la notion de prototype, la définition retenue ici comprend également un certain nombre de significations préfigurées, dont les stéréotypes. Compte tenu de son étymologie du « premier modèle » (le prototype), à côté du « modèle figé » (le stéréotype), ainsi que sur l'utilisation généralement faite du terme en sciences du langage ou en psychologie sociale<sup>356</sup>, le prototype peut être conceptualisé comme une première représentation globale, réunissant toutes les significations de sources différentes que l'individu peut potentiellement mobiliser pour caractériser les membres d'un groupe. En tant que représentation préfigurée mais non coupée de l'interaction, le prototype est propre à l'individu et évolue au fil de ses contacts avec les membres du groupe représenté. Font partie du prototype les représentations sociales et autres stéréotypes des groupes d'appartenance de l'individu, ainsi que les expériences de contacts (directs ou médiatisés) qu'il a pu avoir avec des objets culturels ou avec des membres du groupe en question<sup>357</sup>. Dynamique, le prototype évolue par antonomase pour refléter les

<sup>353</sup> Tajfel (1981) distingue les stéréotypes sociaux des stéréotypes (personnels), qui peuvent être propres à un seul individu. Or, non seulement cette distinction implique une définition plus large du terme de stéréotype (qui ne serait pas uniquement un produit des représentations sociales), mais elle réduit encore moins la différence entre les notions de stéréotype et de représentation (cognitive). Dans la présente étude, l'appellation de stéréotype sera réservée aux représentations sociales d'un objet devenues figées et emblématiques pour les membres d'un groupe.

<sup>354</sup> Hogg, White & Terry, 1995 : 261. « [...] *une représentation subjective des traits caractéristiques (par exemple, les croyances, les attitudes et les comportements) d'une catégorie sociale, activement construite à partir d'informations sociales pertinentes, dans le contexte interactionnel immédiat ou de plus long terme* ». (Notre traduction).

<sup>355</sup> Voir aussi Frame, 2007.

<sup>356</sup> En sciences du langage, le prototype renvoie à ce qui est *généralement* associé à un objet ou à une catégorie sémantique (Isani, 2004 : 32). À propos des représentations sociales, Denise Jodelet (1984 : 381) utilise le terme pour désigner une représentation mobilisable parmi d'autres pour catégoriser un objet, qui peut être activée ou non en fonction du contexte.

<sup>357</sup> Le prototype s'oppose au « sociotype » cité par E arley et Ang (*supra*, citation de début de section) car il est particulier à l'individu. Le sociotype, à l'inverse, est d'ordre social et correspond à une représentation sociale élargie de la culture en question.

significations associées aux comportements de l'étranger perçus pendant l'interaction qui sont imputés à son appartenance à ce groupe.

Lorsqu'il rencontre un inconnu identifié comme le membre d'un groupe particulier, l'individu fait appel (entre autres) au prototype associé au groupe pour prévoir son comportement. La richesse du prototype dépend des contacts que l'individu a eus avec le groupe en question : si le groupe lui est inconnu, le prototype peut se résumer aux seuls stéréotypes intériorisés pendant sa socialisation. En fonction de ce qu'il observe pendant l'interaction, l'individu élimine de sa représentation de l'étranger certains traits et en confirme d'autres. Il passe ainsi progressivement d'une identité catégorielle prototypique à une identité particularisée de l'Autre. Cela n'exclut pas des retours à une identité davantage prototypique voire stéréotypique face à la dissonance cognitive, à chaque fois que l'Autre se comporte de manière inattendue. Même si, passés les premiers instants de l'interaction, l'identité de l'Autre se différencie progressivement par particularisation de la représentation prototypique du groupe, ce prototype, enrichi suite à chaque contact, est conservé par l'individu pour des utilisations ultérieures.

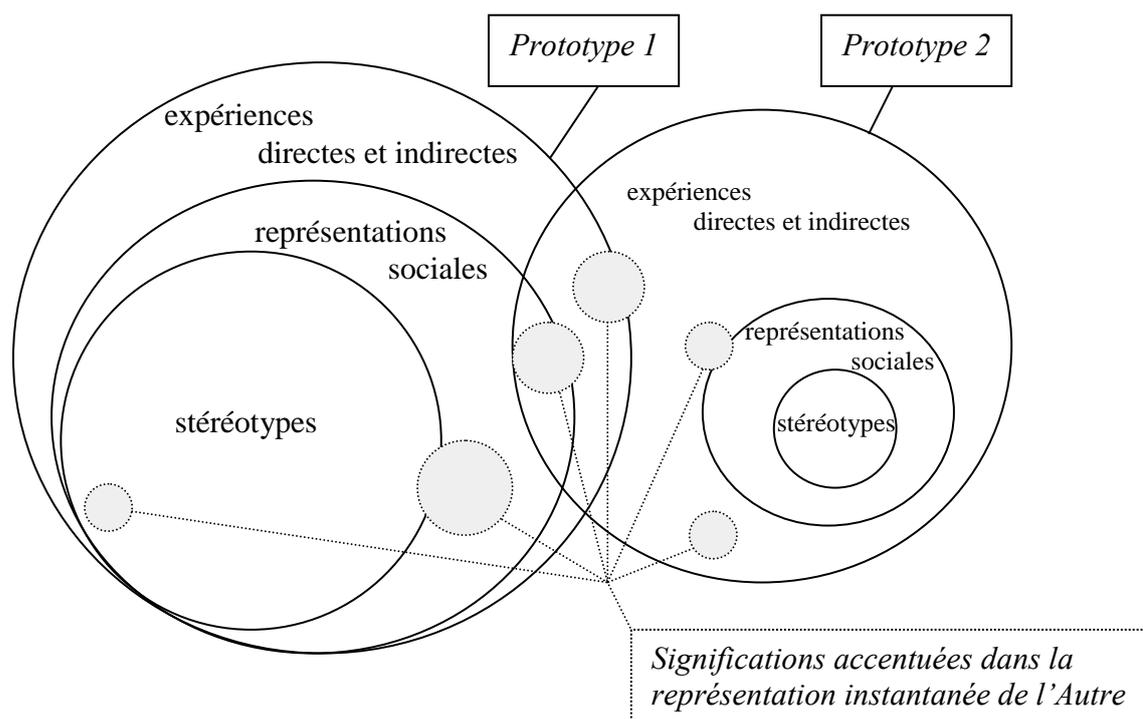
Le repérage des traits qui distinguent l'individu des autres membres de son groupe ou de sa catégorie d'appartenance résulte du processus de particularisation, complément inverse de la catégorisation qui forme avec elle le processus d'identification. La notion de prototype illustre cette double action identifiante, qui consiste à attribuer à l'Autre des traits catégoriels, avant d'éliminer ceux qui ne semblent pas correspondre à l'individu en question. Gudykunst et Kim (1992 : 25) insistent sur la nécessité d'une catégorisation préalable sans laquelle la particularisation est impossible<sup>358</sup>. De ce point de vue, les stéréotypes, en tant que prototypes dans leur forme la plus appauvrie, se révèlent incontournables dans la communication avec des membres de groupes peu connus, y compris lorsqu'ils sont ensuite dépassés<sup>359</sup>.

La figure 14 représente le fonctionnement des prototypes des identités mobilisées à un instant donné dans une interaction :

---

<sup>358</sup> En pratique, le processus se révèle moins linéaire que ne semble le suggérer cette présentation. Si la particularisation suppose une catégorisation préalable, rien n'exclut la possibilité, courante, pour l'individu de « revenir en arrière » et de réévaluer son partenaire à la lumière d'une catégorie d'appartenance, suite notamment à un comportement de sa part non conforme à la représentation particularisée que l'individu s'en était faite.

<sup>359</sup> Ainsi, les travaux de l'OFAJ, dans leur perspective pédagogique, incitent à la confrontation des stéréotypes pour les dépasser. Or, il ne faut pas oublier que le dépassement éventuel des stéréotypes dépend strictement de la forme que prend cette confrontation. Ce point sera évoqué plus loin à propos d'AEGEE.



**figure 14 : Les prototypes de deux identités mobilisées lors d'une interaction**

Ce schéma reflète la représentation de son interlocuteur qu'un individu entretient à un moment donné dans une interaction, représentation cognitive composée de certaines significations puisées dans ses prototypes associés à deux identités mobilisées<sup>360</sup>. Cette représentation évolue tout au long de l'interaction, en fonction des actes symboliques des uns et des autres, et de la manière dont l'individu définit la situation. Des deux prototypes représentés dans la figure 14, le premier correspond à une identité dont l'individu a relativement peu d'expériences personnelles directes ou indirectes (d'où l'importance relative des stéréotypes et des représentations sociales), par rapport au deuxième, dont les significations reposent principalement sur le vécu individuel. Il s'ensuit que le premier prototype est davantage susceptible d'évoluer suite à la rencontre représentée ici, grâce à la découverte de nouvelles significations pouvant être rattachées au prototype en question.

La figure illustre également le phénomène de l'activation et de la mobilisation simultanée de multiples identités dans l'interaction. Non seulement deux identités contribuent-elles à structurer une même représentation, mais le chevauchement des deux prototypes indique qu'ils partagent certaines significations. L'individu considère, en fonction de ses expériences, que quelques traits attribués au « prototype un », selon ses expériences et les représentations sociales de (certains de) ses groupes d'appartenance, s'appliquent également aux membres de la catégorie représentée par le « prototype deux »<sup>361</sup>.

<sup>360</sup> Bien évidemment, la représentation peut reposer sur une ou plusieurs identités mobilisées, en fonction de la situation. Pour la différence entre une identité mobilisée et une identité activée, voir *infra*, page 122.

<sup>361</sup> Cette analyse rejoint celle de McCall et Simmons, lorsqu'ils postulent une structuration de la hiérarchie de saillance identitaire par *clusters* d'identités qui partagent des significations communes et qui ont tendance à être activées ensemble (*supra*, page 118).

### La particularisation au sein de la relation interpersonnelle

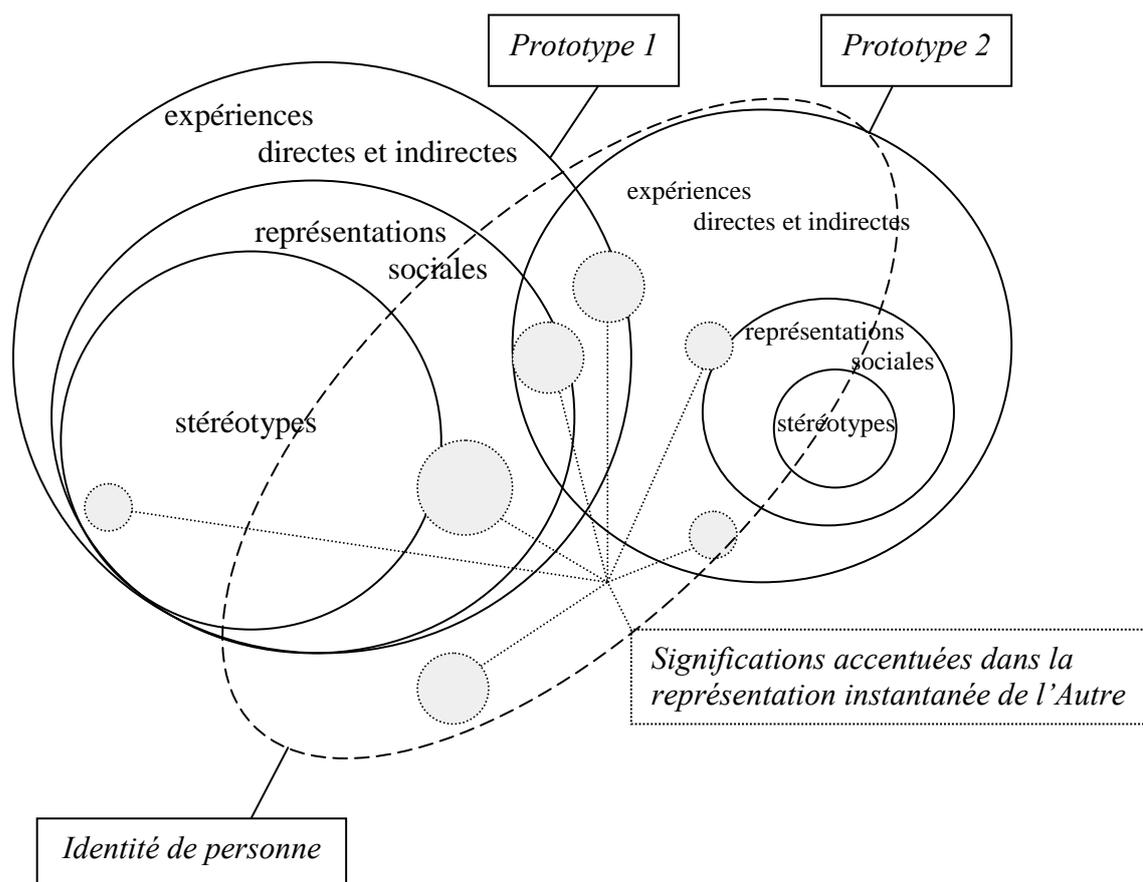
La représentation illustrée par la figure 14, qui réduit l'Autre à un nombre limité de significations ciblées à l'intérieur des prototypes, est typique de la représentation qu'un individu peut se faire d'un interlocuteur qu'il connaît peu, lors d'une phase relativement avancée de la rencontre. D'un côté, l'individu a pu cerner les traits qui différencient son interlocuteur des prototypes de ses groupes d'appartenance mais, de l'autre, il se sert uniquement des identités sociales ou de rôle comme guides pour déterminer la prévisibilité de l'Autre, et non d'une éventuelle identité fondée sur les traits propres à la *personne* qui pourrait transcender les contextes sociaux<sup>362</sup>.

L'identité de personne devient saillante notamment dans le cadre d'une relation interpersonnelle, lorsque les individus commencent à se connaître à travers plusieurs identités sociales ou de rôle. Peter Burke suggère qu'elle le devient également lorsqu'un individu se sent mal à l'aise dans l'identité sociale ou de rôle qu'il se voit attribuée. Lorsqu'il n'y a pas beaucoup de significations communes entre leurs identités sociales ou de rôle et leur identité de personne, affirme-t-il, les acteurs sociaux cherchent à mettre en avant les traits liés à leur identité de personne et nouent plus facilement des relations d'amitié (Burke, 2004 : 11). Son identité de personne permet à l'individu de revendiquer une constance au niveau de son caractère, à travers des significations ou des valeurs qui transcendent ses différentes identités, ou qu'il soutient en dépit d'elles. Structurante pour l'individu sur le plan cognitif, l'identité de personne lui permet, face à des interlocuteurs plus ou moins intimes, de conforter certaines significations associées à ses différents prototypes et de mettre en avant une source de prévisibilité rassurante et anxiolytique. À l'image des autres identités, lorsqu'elle est vérifiée, l'identité de personne constitue une source d'estime de soi<sup>363</sup>. La prise en compte de cette identité dans la représentation de l'Autre, à un moment donné dans une interaction, peut être représentée comme suit :

---

<sup>362</sup> Comme nous l'avons déjà remarqué, la prise en compte du processus de particularisation met en conflit les deux principales théories identitaires, qui diffèrent quant à la place qu'elles lui réservent (*supra*, page 152 *et seq.*). Pour la théorie de l'identité sociale, la variable temporelle dans une rencontre initiale favorise le passage d'une identité sociale catégorielle à une identité personnelle spécifique à l'individu. L'individu navigue ensuite entre les deux pôles (social et personnel) en fonction du contexte social. La théorie de l'identité, quant à elle, appelle « identité sociale » l'identité idiosyncrasique qui émerge de l'observation de la manière particulière dont l'individu occupe un rôle social. Les significations associées à une identité (sociale ou de rôle) varient en fonction du contexte et des autres identités activées. Face à un comportement dissonant de l'individu, l'identité en question peut être réévaluée à la lumière de la catégorie sociale ou du rôle social auquel elle correspond. Alors que les deux théories sont compatibles avec le mécanisme du prototype tel qu'il a été défini ici, seule la théorie de l'identité est capable de rendre compte en plus de la variable temporelle sous la forme des relations interpersonnelles qui peuvent se développer entre les acteurs sociaux. En prenant en compte la particularisation dans la notion même d'identité (sociale ou de rôle), la théorie de l'identité investit le concept d'« identité de personne » de son plein pouvoir structurant et narratif dans le sens de Ricœur (1990 : 142-143), dépassant ainsi en richesse d'analyse, de ce point de vue, la théorie de l'identité sociale.

<sup>363</sup> Burke précise que la vérification de l'identité de personne renforce plus spécifiquement le sentiment d'*authenticité* que l'individu peut éprouver dans une situation sociale (2004 : 10).



**figure 15 : La prise en compte de l'identité de personne dans une représentation prototypique de l'Autre**

La figure 15 illustre le chevauchement possible de plusieurs identités mobilisées simultanément, dont l'identité de personne. Dans le cas représenté ici, l'identité de personne renforce certaines significations qui font partie des prototypes appliqués aux groupes ou aux rôles sociaux de l'Autre. Or, ce recouvrement n'est pas total : à ce moment de l'interaction, l'individu attribue à son interlocuteur un stéréotype associé au « prototype 1 », qui ne fait pas partie de l'identité de personne et, inversement, il lui impute une signification qui ne relève que de cette identité. Comme nous l'avons affirmé plus haut, les traits associés à l'Autre évoluent tout au long de la rencontre, qui peut mobiliser différentes identités. Même entre connaissances intimes, l'identité de personne sera plus ou moins saillante à différents moments, en fonction du contexte social et des identités activées.

### 3.12. La complémentarité et l'évolution des représentations dans l'interaction

Cette discussion des mécanismes cognitifs de la représentation de l'Autre dans une interaction a fait ressortir le caractère dynamique de ce processus sans cesse renouvelé. Puisque l'interaction sociale est, par définition, une affaire à plusieurs, il convient de s'intéresser désormais au rapport dialogique qui s'établit entre les représentations des différents partis de l'interaction. D'une vision unilatérale, la discussion passe ainsi à une perspective multilatérale de l'identification dans les interactions.

## Le début de l'interaction

« *In their first encounter, unacquainted people face the problem of identification in its purest and most agonizing form. Who is the other person? Who am I in this situation? Who could I be? What do I want to be? Who does he want me to be? The processes of interaction [...] attain the zenith of their difficulty and importance in first encounters.* »

George J McCall et Jerry L Simmons<sup>364</sup>

Le début de toute interaction, *a fortiori* dans le cas d'une interaction entre inconnus, est un moment marqué par une relative incertitude et parfois de l'anxiété<sup>365</sup>, à plusieurs titres. Bien qu'il soit très rare qu'un individu approche une interaction sans avoir une idée plus ou moins élaborée de la situation sociale dans laquelle il entre et des identités de ceux qu'il est susceptible d'y rencontrer, le moment de la négociation initiale des identités reste une phase caractérisée par un niveau d'imprévisibilité plus élevé que la moyenne. Chaque individu cherche à répondre simultanément à de nombreuses interrogations, dont celles détaillées ici par McCall et Simmons, en confrontant ce qu'il perçoit à ses représentations préfigurées de la situation et des acteurs. Les premières impressions se fondent sur la réputation sociale des uns et des autres, les indices physiques et comportementaux, ainsi que le vécu, les prototypes et les préjugés de chacun.

Lorsqu'il s'agit d'une interaction dans laquelle les participants se considèrent comme des étrangers, les premières impressions peuvent très vite déterminer les modalités de représentation (*supra*, figure 11) des uns et des autres, qui conditionnent leurs attentes mutuelles en termes de prévisibilité. Dans certains cas<sup>366</sup>, lorsque l'Autre est représenté par *aliénation* (« un barbare ») ou par *étiquetage* (« un Anglais »), l'anxiété ou la répulsion ressenties à son égard peuvent pousser l'individu à mettre fin à la rencontre afin d'éviter ou de fuir son contact. D'une manière générale, suggèrent Gudykunst et Kim (1992 : 197) et Smith et Bond (1998 : 238), le degré de similitude perçue détermine l'attraction envers l'Autre, et la relative aise avec laquelle les participants abordent une interaction initiale<sup>367</sup>.

Selon leurs motivations et leurs objectifs concernant la rencontre (*infra*), les individus peuvent mettre en œuvre des stratégies destinées à les rendre plus (ou moins) attirants aux yeux de leurs interlocuteurs. Dans une première rencontre, suggèrent McCall et Simmons (1966 : 179-80), l'individu qui cherche à faciliter la mise en place des bonnes relations, tente de minimiser le risque de déplaire à ses interlocuteurs, en mobilisant des identités attendues et

<sup>364</sup> McCall & Simmons, 1978 : 179. « *Lors de leur première rencontre, des inconnus doivent faire face au problème de l'identification sous sa forme la plus pure et la plus aigüe. Qui est l'Autre ? Qui suis-je dans cette situation ? Qui pourrais-je être ? Que veux-je être ? Qui veut-il que je sois ? Les processus d'interaction [...] atteignent leur zénith de difficulté et d'importance dans les rencontres initiales* ». (Notre traduction).

<sup>365</sup> Les fonctions de l'incertitude et de l'anxiété dans les interactions sont évoquées plus loin dans le cadre de la théorie AUM de Gudykunst (*infra*, page 190).

<sup>366</sup> Voir plus loin (chapitre 3.31) la discussion des variables situationnelles qui viennent peser sur le choix de chaque individu de continuer ou non l'interaction.

<sup>367</sup> Or, comme le remarque Simard (1981), les ressemblances peuvent être masquées par des tensions entre groupes qui se définissent ethniquement comme différents.

non polémiques<sup>368</sup>. En projetant une image de soi inoffensive et prévisible, il contribue à réduire l'anxiété générale, et il ouvre la voie aux « stratégies d'acquisition de connaissances » (« *knowledge acquisition strategies* ») directes, indirectes ou interactives (*infra* ; Smith & Bond, 1998 : 234) grâce auxquelles les participants de l'interaction cherchent à mieux connaître et à mieux prévoir leurs interlocuteurs.

Or, l'interaction étant une activité collective (« *joint action* »), l'individu n'est pas seul à déterminer les identités mobilisées à son égard. Certaines identités, notamment des identités hyper-saillantes dans le contexte, peuvent être activées contre les souhaits de l'individu, qui doit ensuite les assumer, ou tenter de s'en dissocier au risque d'éveiller la méfiance de ses interlocuteurs. Dans une interaction où l'individu se trouve réduit à une étiquette culturelle, devenue pertinente en raison du contact avec d'autres groupes, il peut se trouver dans une *double contrainte* symbolique. Puisque la dynamique inter-groupes a souvent tendance à amplifier les différences culturelles perçues, notamment dans un contexte interethnique (Barth, 1995 ; Simard, 1981), l'individu est confronté au choix entre une tentative d'éloignement de la culture en question pour privilégier d'autres bases d'entente (au prix de renoncer à une identité qui peut lui être chère), ou l'acceptation d'une identité potentiellement compromettante pour la relation intersubjective.

McCall et Simmons (1966 : 118-20) rappellent que selon la « théorie de l'étiquetage » (« *labelling theory* », également connue sous le nom de « l'effet Pygmalion »), le fait de projeter une étiquette sur quelqu'un induit souvent un comportement associé à l'étiquette en question. De cette manière, notamment dans le cas d'un étiquetage qui constitue une source potentielle d'estime de soi pour son destinataire, le comportement adopté par l'individu à l'égard de son interlocuteur en début d'interaction peut déterminer son comportement et l'identité qu'il revendique par la suite.

Quelles que soient les idées préconçues des uns et des autres au début de l'interaction, à travers leurs premiers *gestes* symboliques (dans le sens de Mead), les individus arrivent à négocier leurs identités respectives, selon le processus représenté dans la figure 7 (*supra*). Chacun analyse les actes de ses interlocuteurs, qu'il décode par rapport aux codes sociaux en vigueur<sup>369</sup>, pour en déceler les identités qu'ils revendiquent et celles qu'ils projettent sur lui et sur autrui. En comparant ces identités à celles qu'il souhaite revendiquer et celles qu'il impute, à son tour, à autrui, l'individu évalue le décalage qui existe entre les représentations affichées des uns et des autres. En fonction de ses objectifs (*infra*) identitaires ou autres dans l'interaction et de ses représentations d'autrui et de la situation, chaque individu adapte plus ou moins son comportement symbolique pour tenter de négocier, le cas échéant, ce que

---

<sup>368</sup> En même temps, disent les auteurs, il peut laisser paraître certaines idiosyncrasies susceptibles de le distinguer de ces catégories et de le rendre ainsi plus intéressant pour son interlocuteur.

<sup>369</sup> Pour la co-construction et la négociation des codes, voir *infra*, chapitre 3.31.

McCall et Simmons appellent un « *modus vivendi* » (« *working agreement* ») <sup>370</sup> sur les identités de tous. Ils représentent cet équilibre intersubjectif comme suit :

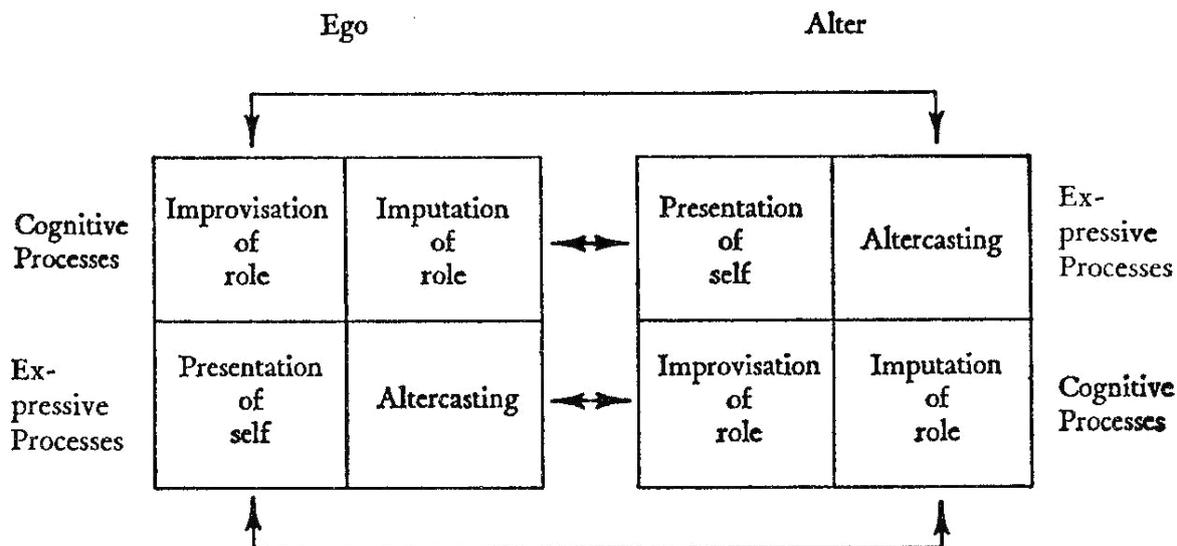


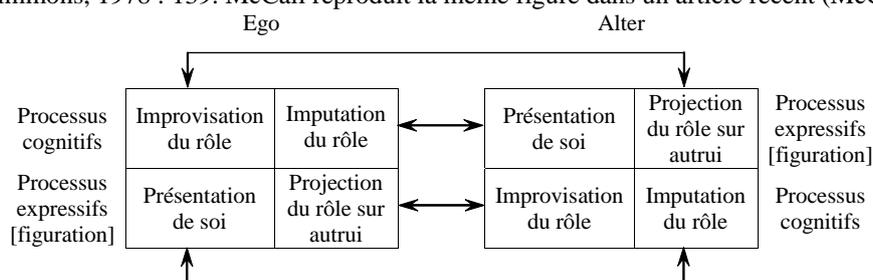
figure 16 : Le *modus vivendi* interactionnel selon McCall et Simmons <sup>371</sup>

D’après ces chercheurs :

« *A working agreement can be said to exist when the cognitive processes of one person, with respect to social identities, are not in gross conflict with the expressive processes of the other person. It exists, that is, when the altercasting of one party is not greatly inconsistent with the improvised role of*

<sup>370</sup> Il se peut, bien entendu, que les interlocuteurs ne veuillent pas ou ne puissent pas atteindre cet accord de principe. La diplomatie internationale fournit quelques exemples : l’État qui refuse de reconnaître un gouvernement étranger, ou les deux partis dans un conflit qui refusent d’entreprendre des pourparlers faute d’un geste symbolique en leur faveur de la part de leur adversaire. Dans ce cas, l’interaction ne peut continuer par les voies officielles. Elle peut se solder ou par une rupture, ou continuer par voie détournée, par exemple grâce à la médiation d’un tiers.

<sup>371</sup> McCall & Simmons, 1978 : 139. McCall reproduit la même figure dans un article récent (McCall, 2003 : 21).



*the other party, and when the presentation of self by one party is not in conflict with the role imputed him by the other »<sup>372</sup>.*

L'équilibre relationnel que constitue le *modus vivendi* est à la fois fragile et imparfait. Il est susceptible d'être bouleversé par la suite des échanges, en raison d'un changement de la définition de la situation, des ambitions figuratives des uns ou des autres, ou par un imprévu quelconque. Nonobstant ce caractère temporaire, il constitue un préalable nécessaire à la spécification des codes liés à la situation en cours, un point de départ qui permet aux individus de poser des repères, sur lesquels ils peuvent bâtir la rencontre.

### **La redéfinition du *modus vivendi* identitaire**

*« The most frequent pattern of interaction is that of accommodation, in which each actor accepts only imperfect fulfilment of his views of himself in return for performing mildly inconvenient or slightly distasteful services. »*

George J McCall et Jerry L Simmons<sup>373</sup>

Au-delà de la catégorisation initiale qui sert à déterminer les premières représentations d'autrui, ce sont les actes symboliques des uns et des autres qui leur permettent de se démarquer ou non des catégories qui leur sont attribuées, et qui définissent les identités sur lesquelles se fonde le *modus vivendi* initial. Erving Goffman (1973 : 13) affirme que les participants à l'interaction fonctionnent par hypothèses successives quant aux identités de leurs partenaires, hypothèses fondées sur la catégorisation, sur la représentation sociale et sur l'observation des comportements des uns et des autres. Chaque comportement renvoie, par abduction<sup>374</sup>, à des significations associées à une ou plusieurs identités. Face à un acte inattendu, on cherche une explication qui peut être liée à la situation ou à l'environnement (attribution externe) ou encore au caractère ou au groupe social de l'individu (attributions internes). L'attribution d'un comportement à des causes internes ou externes est souvent influencée par l'appartenance ou non de l'interlocuteur en question aux groupes sociaux de l'individu, comme l'attestent de nombreuses études menées dans le cadre de la théorie de l'identité sociale<sup>375</sup>. Dans certains cas, le raisonnement par abduction est associé à un raisonnement par imputation. L'individu impute à son interlocuteur des intentions (« bonnes »

<sup>372</sup> McCall & Simmons, 1966 : 138-9. « On peut considérer qu'un « *modus vivendi* » existe lorsque les processus cognitifs d'une personne, du point de vue des identités sociales, ne présentent pas de conflit majeur par rapport aux processus expressifs de l'autre personne. Autrement dit, il existe, lorsque le rôle projeté d'un parti n'est pas fortement opposé au rôle improvisé de l'autre parti, et lorsque la présentation de soi d'un parti n'est pas en conflit par rapport au rôle qu'il se voit imputé par l'Autre ». (Notre traduction). La notion de « rôle » de McCall et Simmons doit être comprise comme un synonyme d'« identité » dans la terminologie de la théorie de l'identité et de la présente étude.

<sup>373</sup> McCall & Simmons, 1978 : 249. « La configuration interactionnelle la plus fréquente est celle de l'accommodation, selon laquelle chaque acteur accepte de vérifier seulement une partie de son image de soi et d'accomplir, en contrepartie, des services légèrement gênants ou désagréables ». (Notre traduction).

<sup>374</sup> Ce processus intuitif qui formule une hypothèse explicative en réaction à un fait (surprenant) constaté, est important dans la réflexion de Charles Peirce (Catellin, 2003). Il a été appliqué à la communication notamment par Hermann Parret (1999 : 87-99).

<sup>375</sup> Voir par exemple Hewstone & Jaspers, 1982. La question de l'attribution des comportements est également à relier au « *locus of control* » (LOC) de Rotter (Beauvois & Dubois, 2000), et le type d'attribution faite peut également dépendre de dimensions culturelles de type individualiste / collectiviste (Gudykunst & Kim, 1992 : 136-8).

ou « mauvaises ») qui peuvent motiver ses actes, intentions souvent associées à une théorie implicite de la personne ou de son groupe social. (Moscovici, 1984 : 382).

De cette manière, tout décalage entre auto-représentations et hétéro-représentations dans le *modus vivendi* initial peut entraîner la remise en cause de cet accord de principe, à travers des comportements ressentis comme surprenants, qui occasionnent une réévaluation de leur auteur. Si le *modus vivendi* identitaire constitue une étape préliminaire permettant de stabiliser les codes et les rites reconnus comme pertinents dans le contexte social, sa remise en cause n'a rien de fatale pour la continuité de l'interaction<sup>376</sup>. En général, il suffit que les interlocuteurs se redéfinissent légèrement pour retrouver un équilibre nouveau et poursuivre leurs échanges. L'équilibre du système n'est souvent que momentané (McCall & Simmons, 1966 : 140-3).

Outre un changement dans la définition de la situation ou du cadre social qui entraîne la mobilisation de nouvelles identités, le *modus vivendi* peut également être renversé par un individu qui se montre trop ambitieux ou trop sensible, par exemple, quant aux identités qu'il revendique. Toute la figuration (« *facework* ») interactionnelle décrite par Goffman (1973) concerne les différentes manières dont les individus renégocient leurs identités au cours de l'interaction. Lorsqu'il y a une différence entre l'identité revendiquée par l'individu et celle qu'il se voit attribuée, que ce soit une identité revendiquée non attribuée, ou une identité attribuée qu'il rejette, il entreprend de la « figuration proactive » (« *proactive identity work* ») ou « réactive » (« *reactive identity work* ») selon McCall (2003 : 22)<sup>377</sup>. En mettant en avant les significations identitaires qu'il revendique, à travers ses actes symboliques, l'individu cherche à vérifier les identités en question. La figuration sert également à tenter de réajuster la relation (plus ou moins hiérarchisée) entre les participants à l'interaction<sup>378</sup>. Toute remise en cause d'une identité préalablement accordée se complète par un échange réparateur, qui sert à justifier cette remise en cause.

Si le *modus vivendi* identitaire s'avère facilement bouleversé dans certains contextes, il peut également assumer un caractère prescriptif, pour des individus qui cherchent à maintenir le statu quo, en tenant leurs interlocuteurs pour responsables (« *accountable* ») de leurs actes, devant les identités préalablement validées. Si l'Autre sort du rôle prévu par le *modus vivendi*, il peut être rappelé à l'ordre par l'individu qui se sert de ses techniques expressives pour menacer de lui projeter une identité moins flatteuse. McCall et Simmons (1966 : 147) donnent l'exemple d'un couple de jeunes amoureux dont la demoiselle se sert de la définition initiale de la situation et des identités pour calmer les ardeurs de son prétendant. Soucieuse de conserver son image vertueuse devant un comportement jugé trop entreprenant, elle remet en

<sup>376</sup> L'ambiguïté du terme anglais de « *working agreement* » a l'avantage de souligner le double aspect pragmatique de l'accord qui ne sert que de prétexte *fonctionnel* pour pouvoir *travailler*. La remise en cause et la renégociation de cet accord imparfait apparaissent comme essentielles dès lors qu'un comportement inattendu vient compromettre son impératif fonctionnel.

<sup>377</sup> Ces procédés correspondent à ce que Goffman (1973) appelle les « *preventative practices* », pour la figuration proactive, et « *corrective practices* » pour le variant réactif.

<sup>378</sup> Bien entendu, la relation entre les acteurs sociaux étant difficilement dissociables du contenu et des conditions de leur rencontre, parler de la figuration en tant que phénomène isolé a peu de sens. La dimension figurative (dans le sens de Goffman) reste une dimension parmi d'autres de la négociation du sens dans l'interaction.

cause le statut de « gentleman » de son partenaire, et plus précisément le trait « respectueux de l'intimité de jeunes filles ». Étant donné que la légitimité sociale de la rencontre repose sur le maintien de cette identité et de la relation qu'elle implique (en dehors d'un avenant bilatéral qui viendrait invalider l'accord initialement fixé), le jeune aspirant n'a d'autre choix que de rétablir un comportement respectueux des limites imposées par son identité mobilisée.

Dans d'autres cas, ce sont les faits observés ou rapportés et non les identités préalablement déterminées, qui s'avèrent déterminants. Des actes inexplicables dans le cadre du *modus vivendi* identitaire suscitent l'adoption de nouvelles représentations, accompagnées parfois de questions ou de demandes de justification (« *accountability* ») à propos des comportements inattendus. La jeune fille peut finir par se voir contrainte d'accepter que son prétendu « gentleman » n'est autre qu'un Dom Juan cynique, qui manipule les codes sociaux. La complexification des représentations, liée aux expériences partagées, est un processus qui accompagne la plupart des interactions sociales, notamment initiales. Elle peut constituer un objectif poursuivi par certains participants qui entreprennent des « stratégies d'acquisition de connaissances » (« *knowledge acquisition strategies* » : Smith & Bond, 1998 : 234), éventuellement dans une logique de réduction de l'incertitude (*infra*) en multipliant les bases de prévisibilité. Une fois le *modus vivendi* initial validé par tous, suggèrent McCall et Simmons, les individus, davantage sécurisés dans la relation qui les réunit, peuvent chercher à vérifier d'autres identités moins conventionnelles (1966 : 179). Par commentaires mi-ironiques ou par questions détournées, ils « sondent » discrètement leurs interlocuteurs, de manière à évaluer la façon dont ils seraient susceptibles de réagir devant telle ou telle autre identité. Une telle démarche, motivée par le souhait de valider d'autres identités et / ou de renforcer les liens intersubjectifs (*infra*, page 199), s'inscrit généralement, écrivent McCall et Simmons, dans une logique de développement de la relation interpersonnelle qui peut, le cas échéant, recouvrir plusieurs rencontres.

### **L'évolution des représentations de l'étranger**

Comparée à l'évolution des représentations dans une interaction où les individus estiment partager une appartenance culturelle principale, la négociation identitaire entre étrangers se trouve confrontée tout d'abord à l'obstacle de la prise en compte de la différence. L'identité étrangère, plus ou moins saillante en fonction du contexte et des individus concernés, forme une partie plus ou moins importante de la représentation syncrétique de l'Autre. Par rapport aux modalités de représentation de l'étranger qu'illustre la figure 13 (page 165), une modalité de représentation par *similarisation* (conjonction des cultures : « M. Forgeron ») correspond à une prise en compte minimale de l'identité étrangère. Inversement, une prise en compte maximale d'une identité culturelle précise est associée à *l'étiquetage* (non-conjonction des cultures : « un Anglais) qui consiste à ramener le comportement individuel aux stéréotypes du groupe. *L'aliénation* (disjonction des cultures : « un barbare ») revient à refuser d'imputer une quelconque logique culturelle à l'Autre, également réduit à sa facette étrangère, alors que son contraire, la *décentration* (non-disjonction des cultures : « Mr Smith ») correspond à une prise en compte modérée de l'identité étrangère, associée à d'autres identités. Ces modalités de représentation, dont chacune suppose un rapport

particulier au malentendu (*supra*, figure 13), ont des conséquences notables sur l'évolution des représentations dans l'interaction. Puisque chaque modalité correspond à une forme de prévisibilité différente, l'évolution des représentations, lorsqu'elle s'accompagne d'un bouleversement des modalités de représentation de l'identité étrangère, peut être lourde de conséquences au niveau de la relation intersubjective.

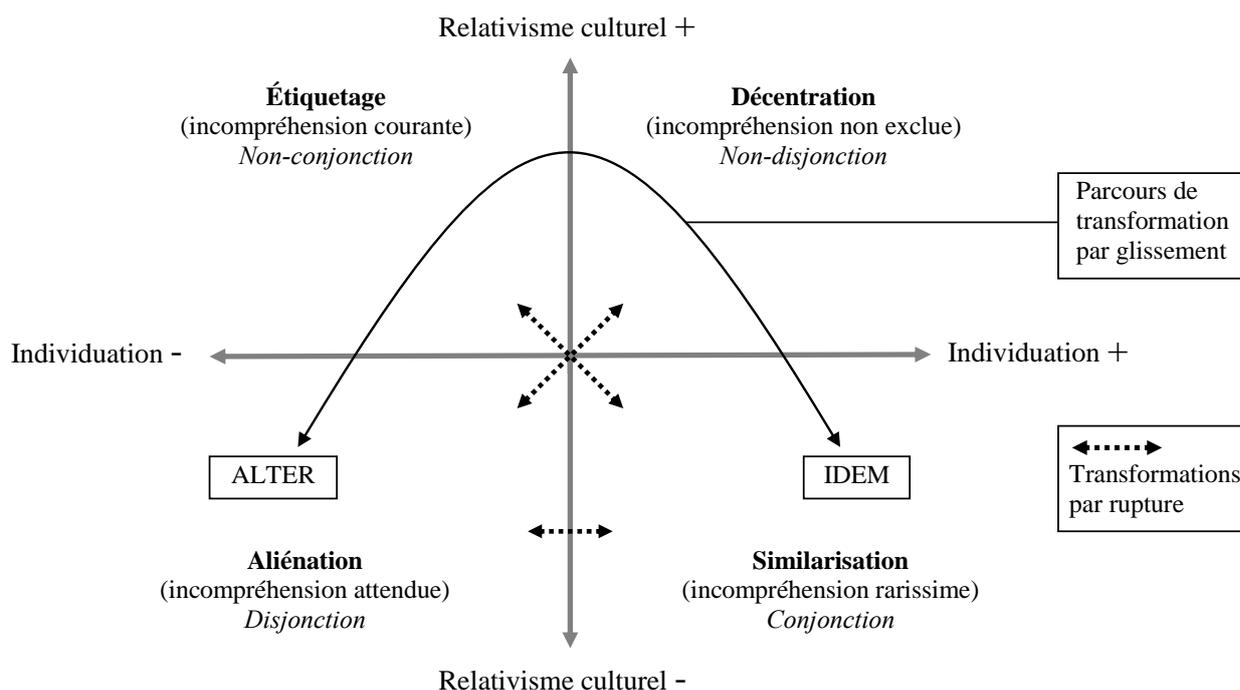
Dans une interaction où les participants s'identifient comme des étrangers<sup>379</sup>, les modalités de représentation que chacun adopte dépendent de plusieurs facteurs. D'une part, les expériences de l'individu, concernant le groupe d'appartenance de l'étranger, et les connaissances ou la compétence de communication<sup>380</sup> dont il fait preuve, dans la culture cible, sont déterminants. D'une manière générale, plus les acteurs sociaux ont d'expériences ou de connaissances de la culture de l'Autre, plus les représentations adoptées sont individualisantes. D'autre part, plus les modalités de représentation adoptées par les uns et les autres se rapprochent, plus elles contribuent à stabiliser la relation, en raison de la complémentarité des attentes vis-à-vis des malentendus<sup>381</sup>. Comme nous l'avons déjà suggéré, les malentendus ne sont pas nécessairement aussi dérangeants dans une interaction « interculturelle » que lorsqu'ils ont lieu entre des individus qui se considèrent comme les membres d'une même culture (*supra*, page 142). Cependant, le constat d'un comportement non conforme à celui prévu par la modalité de représentation adoptée, peut faire basculer les représentations et remettre en cause la relation intersubjective. La figure 17 résume certains changements de modalités de représentation, susceptibles d'être induits par des comportements non conformes aux attentes :

---

<sup>379</sup> Rappelons que l'identité étrangère renvoie ici à une identité sociale identifiée comme source de différence entre les individus. La distinction peut être d'ordre national, régional, générationnel ou sexuel, par exemple.

<sup>380</sup> Cf. Hymes, 1984. Gudykunst et Kim (1992 : 232) font part au lecteur de leur désaccord sur la question de la compétence de communication. Pour Kim, il s'agit d'une qualité objectivable développée par l'individu, alors que Gudykunst la situe au niveau de l'interaction : l'individu n'est compétent que si les autres le considèrent ainsi. Selon lui, la compétence d'un individu varie d'une situation à une autre. En dehors de ce qui semble se réduire à une question de précision terminologique, il faut, en effet, souligner le fait que la maîtrise des codes sociolinguistiques, prosodiques et autres qui peuvent être définis comme constituant une « compétence » communicationnelle, doit être reconnue par les autres participants, pour que l'individu puisse bénéficier du statut de sujet compétent dans la relation intersubjective.

<sup>381</sup> Puisque les attentes de l'un vis-à-vis de l'Autre ne dépendent que de sa propre représentation, il se peut que les modalités de représentation adoptées par différents individus soient opposées, sans que cela ne porte atteinte à la relation intersubjective. Or, c'est principalement en fonction du nombre (ou de l'absence) de malentendus constatés et de la signification que les participants leur attribuent que d'éventuelles différences de représentations risquent de se révéler et d'exposer l'asymétrie de la relation (*infra*).



**figure 17 : Changements de modalités de représentation d'une identité étrangère**

Les modalités de représentation, telles qu'elles apparaissent dans la figure 17, ne constituent pas un espace homogène, dans le sens où l'individu ne navigue pas librement entre elles en fonction du comportement de son interlocuteur étranger : elles se structurent le long d'un parcours entre *alter* et *idem*. Le terme de « parcours » ne suppose en rien une quelconque « progression » d'un pôle à l'autre, il désigne simplement une tendance générale pour les modalités d'évoluer le long non pas d'un axe, mais d'une parabolique précise, représentée dans la figure ci-dessus. À un extrême, se trouve l'étranger-objet, un *alter* dépourvu de toute logique et même de toute humanité. À l'autre, s'oppose à lui l'individu parfaitement compétent dans la culture du groupe par rapport auquel il est « étranger », un *idem* à l'apparence totalement prévisible<sup>382</sup>. Plus la représentation de l'identité étrangère se rapproche du pôle *alter*, plus cette identité assume d'importance dans la représentation globale (identité situationnelle) de l'Autre. Inversement, plus la représentation de l'étranger se rapproche du pôle *idem*, moins elle s'avère saillante pour l'individu dans son identification.

Un retour au carré sémiotique (figure 12, page 164) inspiré par Éric Landowski (1997 : 29), permettra d'éclairer ce parcours particulier de transformation des modalités de représentation. La structuration de l'outil heuristique qu'est le carré sémiotique, fondée sur les divers types de relations entre les termes qu'il met sous tension (Boutaud, 1998 : 101), implique un rapprochement ou un passage plus facile entre certaines positions par rapport à d'autres. Ainsi, le rapport de contrariété entre les modalités de représentation « similarisation » (conjonction des cultures) et « aliénation » (disjonction des cultures) rend exceptionnelle toute transformation directe entre ces deux positions primaires. Bien que

<sup>382</sup> Bien entendu, « alter » et « idem » sont indissociables dans toute identification. Ces deux « pôles » représentent le degré relatif d'altérité imputé à l'Autre par l'individu.

possible, un tel changement de représentations implique une remise en cause totale de l'identité de l'Autre et entraîne un bouleversement des dispositions et des attentes envers lui<sup>383</sup>. De la même manière, une transformation sur les axes diagonaux de la figure 17 (les traits obliques du carré sémiotique, figure 12) entre un processus et son contraire, constitue un renversement des représentations. Le passage direct entre les modalités d'« aliénation » (disjonction des cultures) et de « décentration » (non-disjonction des cultures), par exemple, suppose une rupture dans la conception de l'Autre à la lumière d'une réévaluation fondamentale de son comportement ou d'un changement de situation (*infra*). Cette rupture est représentée dans la figure par les flèches en pointillés.

La dernière relation entre les positions du carré, celle de la complémentarité, rend possible le passage graduel d'une modalité à une autre. Entre « aliénation » (disjonction des cultures) et « étiquetage » (non-conjonction des cultures) ou encore entre « décentration » (non-disjonction des cultures) et « similarisation » (conjonction des cultures) les transformations peuvent ainsi s'effectuer par glissement, sans rupture, le long du parcours de transformation de la figure 17. Cela est également vrai des positions occupées par les termes secondaires (non-conjonction et non-disjonction des cultures). Négations des termes primaires en opposition qui constituent les deux extrêmes du parcours décrit, les termes secondaires apparaissent comme des positions médianes sur la courbe. Le passage entre les deux modalités d'« étiquetage » et de « décentration » peut aussi se faire sans rupture.

Un individu qui se représente l'étranger par étiquetage a toute raison de conserver cette modalité de représentation, tant que son interlocuteur se comporte de manière conforme à son prototype. Face à un comportement qui remet en cause ce prototype, l'individu peut attribuer ce comportement à :

1. Une insuffisance du prototype que l'on sait évolutif. Il conserve la modalité de représentation, mais enrichit le prototype.
2. Une autre identité de l'étranger. Il glisse vers une représentation décentrée, dans laquelle l'identité étrangère n'est qu'une facette parmi d'autres de la personnalité complexe de son interlocuteur.
3. La totale imprévisibilité de ce groupe particulier, ou des étrangers d'une manière générale. L'identité d'étranger (*alter*) remplace celle associée à un groupe étranger spécifique, et l'individu abandonne toute tentative de prévoir le comportement de l'Autre (aliénation).

---

<sup>383</sup> Une telle transformation (de « M. Forgeron » à « un barbare » ou *vice versa*) reste la plus plausible en début d'interaction, lorsque les représentations préfigurées de l'Autre sont démenties par sa performance dans les premiers échanges de la rencontre. Une fois le *modus vivendi* identitaire établi, un tel retournement reste nécessairement plus rare, étant réservé à des cas de « fabrication » (Goffman, 1991 : 93) exposés, ou à des quiproquos exceptionnels.

Face au constat de comportements non conformes, l'individu peut alors conserver la modalité d'étiquetage, ou glisser vers la décentration ou l'aliénation<sup>384</sup>. Un éventuel changement de modalité n'a rien de définitif. Puisque le parcours est bidirectionnel, l'individu peut très bien adopter de nouveau l'*étiquetage* comme modalité de représentation, si son interlocuteur se comporte, à nouveau, de façon conforme au prototype de son groupe étranger. Bien que ces glissements de représentation soient susceptibles de remettre en cause le *modus vivendi* identitaire<sup>385</sup>, leur caractère graduel et souvent temporaire tempère leurs éventuels effets sur la relation intersubjective.

Le contraire est vrai des ruptures (flèches en pointillés) entre différentes modalités de représentation, associées à une remise en cause plus profonde de l'identité de l'Autre. Volker Hinnenkamp (1991) témoigne des effets d'une telle rupture, dans sa description d'une rencontre enregistrée dans la rue, entre un mendiant allemand et un travailleur turc immigré en Allemagne. Alors que le mendiant fait preuve de déférence dans la manière dont il aborde le passant et pendant les premiers échanges de leur interaction, sa posture identitaire (*infra*) change, lorsqu'il se rend soudain compte qu'il s'agit d'un immigré turc. Selon Hinnenkamp, la dynamique identitaire de la rencontre tourne autour d'une réplique du mendiant lorsqu'il demande à son interlocuteur : « *Türkischmann Du ?*<sup>386</sup> ». Cet énoncé implique une alternance des codes (« *code-switching* ») qui signale une rupture dans les représentations et dans les relations entre les deux interlocuteurs également. Le comportement du mendiant avant cette interrogation témoigne de la position sociale inférieure qu'il assume, alors que le travailleur turc montre des signes d'agressivité à son égard. Or, après la question (l'accusation ?) le contraire est vrai : le mendiant devient laconique et hostile, et le Turc s'excuse vite, laissant au pauvre quelques pièces, que celui-ci refuse, au moins verbalement. Sur le plan des représentations, le mendiant, trompé par l'apparence et par la compétence de communication développée de son interlocuteur, ne se rend pas compte, tout d'abord, de son identité étrangère, qu'il aborde sous le régime de la similarisation. Cependant, après quelques répliques, les propos du Turc trahissent son groupe d'origine, ce qui provoque son reclassement précipité à la position inverse de l'axe diagonal, par étiquetage. L'Allemand se sert de la formulation même de la question, « *Türkischmann Du ?* » pour affirmer la primauté des identités nationales sur les autres identités dans l'interaction. Le langage adopté (simplification hostile et insultante pour le Turc qui a déjà démontré son bon niveau d'allemand) est censé remettre le Turc « à sa place », qui se trouve, aux yeux du mendiant, vers le bas de l'échelle sociale allemande. Celui-ci accepte le rôle qu'il se voit ainsi attribué, et les échanges reprennent sur ces nouvelles bases.

<sup>384</sup> Son choix dépend de nombreux facteurs qui seront discutés plus loin (chapitre 3.31). Ils comprennent, entre autres, son interprétation du comportement en question, sa définition de la situation et les objectifs (identitaires ou autres) qu'il se fixe, ses représentations et expériences du groupe étranger et des étrangers en général, ses sentiments envers son interlocuteur en tant qu'individu (dimension sensible), son état physiologique, etc.

<sup>385</sup> La remise en cause peut être le fait de l'individu, qui ne tolère plus l'identité revendiquée par l'étranger, ou elle peut venir de celui-ci, qui n'arrive plus à vérifier ses identités, à la lumière de l'image que l'individu projette sur lui.

<sup>386</sup> « Vous homme Turc ? » L'énoncé peut être identifié comme un exemple (le seul dans la rencontre) de « *foreigner talk* » (*infra*) car elle n'obéit pas aux règles syntaxiques de l'allemand standard.

Une évolution dans la modalité de représentation de l'identité étrangère peut être occasionnée par un comportement inattendu de la part de l'Autre, comme dans l'exemple cité, mais elle peut tout aussi bien faire suite à un changement de la définition individuelle ou collective de l'activité en cours ou de la situation. Dans le cas d'un match de football contre une équipe étrangère, par exemple, la prise en compte de l'identité étrangère ne sera pas la même pendant le jeu sur le terrain que pendant une éventuelle rencontre sociale de troisième mi-temps. Face à son numéro opposé, le joueur, quoique conscient, peut-être, de différences nationales entre les styles de jeu, concevra son adversaire tout d'abord comme un footballeur professionnel qui joue à une certaine position dans son équipe, avant de réduire ce prototype en éliminant des traits qui ne correspondent pas au jeu observé de son homologue (modalité de similarisation)<sup>387</sup>. Lors d'une rencontre sociale en dehors du terrain et des règles du jeu (règles sociales) qu'il impose, l'identité de joueur, tout en restant activée ou mobilisée comme une source de significations et d'appartenance partagées<sup>388</sup>, sera moins saillante dans l'esprit de l'individu. L'identité étrangère risque d'assumer un rôle plus central comme base de prévisibilité.

Que ce soit une instance de rupture, ou un glissement entre deux modalités rapprochées (selon la figure 17), l'évolution des représentations, notamment lorsqu'elle implique un réajustement du *modus vivendi* identitaire, s'accompagne de ce que Gumperz appelle des « moments inconfortables » ou de l'« asynchronisation »<sup>389</sup>. Ce phénomène résulte de la prise de conscience par l'individu que l'hypothèse identitaire qu'il appliquait jusque-là à son interlocuteur n'est plus tenable, et que, par conséquent, il doit réajuster son interprétation de tout ce qui s'est passé au préalable dans la rencontre, en fonction du nouveau prisme interprétatif qu'il lui applique désormais. Cette prise de conscience peut être accompagnée d'un sentiment momentané de vulnérabilité figurative, dans la mesure où une réévaluation de la figuration antérieure risque de s'avérer moins valorisante pour la face de l'individu. Ces moments transitionnels, que Goffman appelle l'« expérience négative »<sup>390</sup>, peuvent passer presque inaperçus lors de transformations mineures. Dans d'autres circonstances, ils peuvent remettre en cause la suite de l'interaction, comme le témoigne l'exemple d'Hinnenkamp. Le Turc ne sait pas comment se placer face à l'énervement peu dissimulé de l'Allemand, énervement qui l'accuse implicitement de duperie et qui sert à renier, sur le plan symbolique lié à l'estime de soi, la déférence dont avait fait preuve jusqu'alors le mendiant.

---

<sup>387</sup> Dans le cas d'une rencontre avec une équipe prestigieuse où l'individu se trouve face à un joueur étranger connu ou qu'il connaît personnellement, cette identité de joueur (réputation sociale) peut également être partiellement élaborée avant la rencontre, et inclure des significations ayant trait au style de jeu adopté généralement par ce joueur, etc.

<sup>388</sup> Les multiples niveaux d'appartenance sociale trouvent leur reflet dans la métaphore footballistique. L'appartenance à une équipe, source de rivalités sociales et sportives lors de la partie, cache l'appartenance à une classe professionnelle caractérisée par une passion et un entraînement de haut niveau dans des gestes précis. C'est ce deuxième niveau d'appartenance qui rend possible, bien évidemment, les transferts de joueurs entre équipes et qui fournit du « terrain » commun sur le plan social à des membres d'équipes adverses. Les appartenances et les rivalités (non-appartenances) locales, régionales et nationales influencent les préférences des supporters envers une équipe plutôt qu'une autre, lors de rencontres qui ne concernent pas directement « leur » équipe (Kaufmann, 2004).

<sup>389</sup> Cité dans Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 139.

<sup>390</sup> Goffman, 1991 : voir chapitre 11 « L'élaboration de l'expérience négative » (pages 370 à 430).

### 3.13. Les motivations des acteurs

Le cas cité par Hinnenkamp pose également la question des motivations des individus dans l'interaction. Pour un travailleur turc en Allemagne, une interaction avec un mendiant natif ne constitue-t-elle pas une occasion de redorer son image de soi face à un interlocuteur autochtone moins fortuné que lui, dans un contexte social caractérisé par des tensions ethniques ? Pour le mendiant, en tout état de cause, la dimension identitaire l'emporte sur la motivation matérielle. En refusant (verbalement) les pièces proposées par le passant, il réaffirme symboliquement qu'il se considère au-dessus du Turc dans la structure sociétale. Refuser son argent est une manière de chercher à conserver, lui aussi, son estime de soi, en se maintenant dans une position sociale supérieure à celle de l'immigré.

La présente section s'adresse à la question des considérations identitaires qui motivent les acteurs à chercher à mettre en avant telle ou telle identité dans le contexte multiculturel. En fonction des gratifications intrinsèques ou extrinsèques visées (*supra*, page 110) et des facteurs liés au contexte (*infra*, chapitre 3.31), l'individu peut revendiquer certaines identités ou significations pour tenter d'influencer de telle ou telle manière la nature de la relation intersubjective. L'une des motivations majeures, soulignée par la discussion (*supra*) de l'expérience négative, concerne la volonté, généralement commune aux participants, de favoriser la mise en place des conditions de prévisibilité intersubjective fiables. William Gudykunst a théorisé cette motivation sous la forme de la « théorie de la gestion de l'incertitude et de l'anxiété ».

#### **La Anxiety / Uncertainty Management Theory (AUM)**

*« The management of anxiety and uncertainty is the basic cause influencing effective communication. Other variables (e.g., identity, positive expectations, similarity), therefore, are treated as « superficial causes » of effective communication. [...] The influence of these superficial causes on effective communication and adaptation is mediated through uncertainty and anxiety ».*

William Gudykunst<sup>391</sup>

William Gudykunst<sup>392</sup> part du principe, rappelé ailleurs par Anthony Giddens<sup>393</sup> et d'autres, selon lequel les relations sociales peuvent devenir anxiogènes en raison de la part plus ou moins importante d'incertitude qu'elles engendrent. Bien que toutes les interactions impliquent un degré quelconque d'incertitude, Gudykunst postule que les rencontres avec des

<sup>391</sup> Gudykunst, 1995 :17. « *La gestion de l'anxiété et de l'incertitude est le facteur fondamental qui influence l'efficacité de la communication. D'autres variables (par exemple l'identité, les attentes positives, la ressemblance), sont ainsi traitées comme des « causes superficielles » de la communication efficace. [...] L'influence de ces causes superficielles sur l'efficacité de la communication et sur l'adaptation passe par la médiation de l'incertitude et de l'anxiété* ». (Notre traduction).

<sup>392</sup> Ce rappel des principaux arguments de la théorie repose essentiellement sur les sources théoriques suivantes : Gudykunst & Kim, 1992 ; Gudykunst, 1995 ; Gudykunst, 1998.

<sup>393</sup> Anthony Giddens (1991 : 36) affirme que le contexte post-moderne occidental caractérisé par le risque et par le stress, rend anxiogènes les relations interpersonnelles de type sociétaire. Il souligne le rôle stabilisateur des rites sociaux dans ce contexte, car ils contribuent à réduire l'incertitude éprouvée par les acteurs sociaux.

étrangers<sup>394</sup> sont caractérisées par un niveau d'incertitude (« *uncertainty* ») plus élevé que la moyenne. En s'appuyant sur la notion d'incertitude, telle qu'elle est définie par Berger et Calabrese dans leur « théorie de réduction de l'incertitude » (« *Uncertainty Reduction Theory* »), Gudykunst (1995 : 10) distingue deux types d'incertitude : l'incertitude « prévisionnelle » (« *predictive uncertainty* ») et l'incertitude « explicative » (« *explanatory uncertainty* »). Comme leurs noms le suggèrent, ces deux types d'incertitude renvoient respectivement à la difficulté pour l'individu de prévoir et ensuite de s'expliquer les actes de son interlocuteur.

L'anxiété constitue le pendant affectif de l'état cognitif de l'incertitude :

« *While uncertainty results from our inability to predict others' behavior, anxiety stems from the apprehension of negative consequences* »<sup>395</sup>.

Selon Gudykunst, l'anxiété résulte d'une dialectique entre la peur et la confiance (1995 : 14). Lors d'une rencontre initiale, l'incertitude qui entoure ce que l'Autre est capable de faire peut provoquer un niveau élevé d'anxiété chez l'individu. Lorsqu'il connaît mieux son interlocuteur étranger, il lui fait confiance, une confiance fondée sur l'expérience et sur l'idée que l'Autre fera non pas ce dont l'individu a peur, mais ce qu'il désire qu'il fasse. Gudykunst & Kim (1992 : 29) se réfèrent aux travaux de Stephan et Stephan pour identifier quatre sources d'anxiété. Ils distinguent ainsi la peur que l'individu peut avoir de subir :

- des conséquences négatives pour le concept de soi
- des conséquences négatives sur le plan du comportement (peur de se faire manipuler)
- des jugements négatifs de la part des étrangers
- un rejet par son propre groupe, puisqu'il s'entretient avec des étrangers.

Pour Gudykunst, l'anxiété et l'incertitude sont les facteurs de base qui déterminent la nature de la communication interpersonnelle (*cf. supra*, citation en tête de sous-section). Les autres variables jouent sur les niveaux d'incertitude et d'anxiété, mais non pas directement sur la communication<sup>396</sup>. L'état psychique de l'individu est ainsi marqué par un niveau plus ou moins élevé de ces deux facteurs de base interdépendants lors de toute interaction. L'individu ne cherche à réduire l'incertitude, affirme Gudykunst, que lorsqu'il pense que l'Autre peut lui apporter quelque-chose, qu'il pense le revoir à l'avenir, ou lorsque celui-ci se comporte de façon non conforme à la représentation que l'individu a de lui.

La théorie de l'*AUM* prend le parti de décrire les interactions (interculturelles) d'une manière qualitative, en évaluant l'« efficacité » (« *efficiency* ») de la communication, jugée en

<sup>394</sup> Après Simmel, Gudykunst définit les étrangers comme des individus appartenant à un autre groupe mais non pas forcément inconnus (1995 : 19).

<sup>395</sup> Gudykunst & Kim, 1992 : 11. « *Alors que l'incertitude résulte de notre incapacité à prévoir le comportement d'autrui, l'anxiété provient de la crainte de conséquences négatives* ». (Notre traduction).

<sup>396</sup> Ce tropisme réducteur, lié au parti-pris normatif de la théorie, en constitue sa faiblesse majeure. En rendant la communication contingente des seules dispositions individuelles envers la relation intersubjective, Gudykunst exclut de nombreuses variables contextuelles, par exemple, qui sont déterminantes pour la nature de la communication (*infra*, chapitre 3.31) sans passer forcément par la médiation de l'anxiété et l'incertitude.

termes de sa relative transparence<sup>397</sup>. Dans ce sens, l'anxiété et l'incertitude ne sont pas nécessairement « nuisibles » à l'efficacité communicationnelle, à condition que ces variables ne dépassent pas certaines limites, décrites par des seuils maximaux et minimaux. Au-dessus de ses propres seuils maximaux d'incertitude et d'anxiété, l'individu ne se sent pas à l'aise (excès d'imprévisibilité ou de peur) et se rabat sur un fonctionnement qui tient son interlocuteur à distance :

*« When anxiety is above our maximum thresholds, we tend to process information in a simplistic fashion. To illustrate, when our anxiety is too high, we only use our stereotypes to predict other people's behavior »<sup>398</sup>.*

En revanche, en dessous d'un seuil minimal, l'individu peut avoir tendance à s'ennuyer (excès de prévisibilité), ou à se sentir « trop » en confiance face à l'Autre, ce qui peut provoquer des malentendus liés à l'inattention (« *mindlessness* »)<sup>399</sup>. Si l'individu dépasse l'un des seuils, il agit pour repasser de nouveau entre les deux, ou il cherche à mettre fin à l'interaction, précise Gudykunst (1995 : 11). Du point de vue de l'efficacité communicationnelle, la théorie précise que l'intercompréhension maximale est atteinte avec un niveau minimal (mais non nul) d'anxiété et d'imprévisibilité (Gudykunst & Kim, 1992 : 112). En ce qui concerne les interactions interculturelles, ce niveau optimal implique une conscientisation du processus de communication que Gudykunst associe au concept de « *mindfulness* » de Langer (1989). Le traitement cognitif des informations dans une interaction, affirme-t-il, est un processus généralement automatique pour l'individu socialisé, processus fondé sur des théories implicites culturellement déterminées (Gudykunst, 1995 : 15 ; cf. *infra*, chapitre 3.21). À d'autres moments, l'individu focalise plus directement sur l'interaction et remplace le traitement automatique des informations (« *automatic information processing* ») par un traitement conscient. C'est ce traitement conscient que Langer (et Gudykunst) appellent « *mindfulness* », défini comme un processus qui implique :

*« (a) creation of new categories ; (b) openness to new information ; and (c) awareness of more than one perspective »<sup>400</sup>.*

En devenant conscient (« *mindful* ») du processus de communication, tout en restant en dessous des seuils maximaux d'incertitude et d'anxiété, l'individu optimise son

<sup>397</sup> La notion de transparence communicationnelle, comme le remarquent Éric Dacheux et Pascal Lardellier (*supra*, page 133), est un idéal, ou un mythe (Boutaud, 2006) selon lequel la communication tend vers la communion des esprits. L'approche adoptée ici, résolument descriptive et compréhensive, évite cette visée prescriptive focalisée sur la seule dimension informationnelle (paradigme de la transmission), afin de tenter de prendre en compte la complexité de la co-construction de sens (paradigme sémiopragmatique).

<sup>398</sup> Gudykunst, 1995 : 13. « *Lorsque l'anxiété dépasse les seuils maximaux, nous avons tendance à traiter les informations de manière simpliste. Par exemple, lorsque l'anxiété est trop élevée, nous nous servons uniquement des stéréotypes pour prévoir le comportement d'autrui* ». (Notre traduction).

<sup>399</sup> Lipiansky constate que la recherche de similitude est un processus normal dans les premières phases d'une interaction, mais que : « *lorsque la peur de l'Autre s'estompe, [la similitude apparaît] comme une limitation aliénante. Alors le besoin de distinction devient prévalent.* » L'absence d'anxiété peut mener, dans certains cas, à des stratégies ou des postures (*infra*) identitaires provocatrices (Lipiansky, 1992 : 227).

<sup>400</sup> Langer, 1989 : 62 (cité par Gudykunst, 1995 : 16). « *(a) la création de nouvelles catégories ; (b) l'ouverture d'esprit envers de nouvelles informations ; et (c) la conscience qu'il existe une pluralité de perspectives* ». (Notre traduction).

« efficacité » communicationnelle, en s'ouvrant à l'Autre de façon à prendre en compte sa différence et sa particularité :

*« When we are mindful, we can create new categories that are more specific. The more subcategories we use, the more personalized the information we use to make predictions »*<sup>401</sup>.

Bien que la vision théorique de Gudykunst, telle qu'elle est exposée ici, se voie confrontée à des limites évidentes<sup>402</sup>, son intérêt principal pour la présente étude réside dans le fait qu'elle identifie la réduction des niveaux d'anxiété et d'inquiétude comme une motivation susceptible d'influencer le comportement individuel. Cependant, le concept de « *mindfulness* » permet de faire ressortir un certain nombre de parallèles entre la théorie de l'AUM et les modalités de représentation de l'étranger telles qu'elles ont été présentées plus haut. Gudykunst associe le recours aux stéréotypes à un niveau élevé d'anxiété (*cf. supra*, note infrapaginale 398). Cela vient renforcer la suggestion (*supra*) selon laquelle l'individu adopte une représentation stéréotypée de l'Autre lorsque l'identité étrangère est fortement ressentie. Puisque la modalité d'étiquetage est associée à un nombre relativement élevé de malentendus, il s'ensuit qu'altérité, stéréotypes et anxiété sont liés les uns aux autres. Inversement, un niveau trop peu élevé d'inquiétude et d'anxiété, notamment dans un contexte interculturel, est susceptible de provoquer des malentendus par la non prise en compte de la différence (« *mindlessness* »), note Gudykunst. Ce traitement cognitif de l'étranger correspond à la modalité de similarisation, qui consiste à aborder l'étranger comme un membre de son propre groupe :

*« When we are mindful, we recognize that strangers interpret our messages differently than we do. When we are mindless, in contrast, we tend to assume strangers interpret our messages the same way we intended »*<sup>403</sup>.

L'absence d'anxiété et d'incertitude associée à la similarisation l'oppose, à son tour, à la décentration, modalité caractérisée par la prise en compte de la différence. La décentration correspond à une approche « *mindful* » de son interlocuteur, dont l'identité étrangère n'est qu'une identité parmi d'autres, et aux niveaux optimaux d'anxiété et d'incertitude, selon la théorie de l'AUM. Par rapport à la figure 17, la portée prescriptive de la théorie de Gudykunst

---

<sup>401</sup> Gudykunst, 1995 : 16. « *Lorsque nous sommes conscients de l'activité communicationnelle, nous pouvons créer de nouvelles catégories plus spécifiques. Plus nous utilisons de sous-catégories, plus les informations dont nous nous servons pour prévoir le comportement de l'Autre sont personnalisées* ». (Notre traduction).

<sup>402</sup> Outre la visée prescriptive à travers la notion d'efficacité communicationnelle (*supra*) qui peut sembler nuire à l'impartialité scientifique de la théorie, le manque de prise en compte des divers facteurs pouvant influencer les représentations de l'Autre, qui pré-déterminent la capacité ou non de l'individu à adopter une posture « *mindful* » à son égard, réduit considérablement son potentiel analytique. Or, Gudykunst lui-même prend soin de circonscrire la portée de la théorie en précisant qu'elle ne prétend pas prendre en compte les interrelations entre les nombreux facteurs qui constituent les « causes superficielles » de l'anxiété et de l'incertitude (1995 : 17-18).

<sup>403</sup> Gudykunst, 1995 : 17. « *Lorsque nous sommes conscients de l'activité communicationnelle, nous sommes conscients que les étrangers interprètent nos messages différemment de nous. Inversement, lorsque notre comportement est automatique, nous avons tendance à supposer que les étrangers interprètent nos messages de la même manière que nous* ». (Notre traduction).

peut être résumée comme la nécessité, pour atteindre une efficacité communicationnelle optimale, de passer des modalités d'étiquetage et de similarisation à la décentration<sup>404</sup>.

Gudykunst précise, cependant, que les individus ne sont pas égaux devant l'anxiété et l'incertitude liées à la communication avec des étrangers. Il distingue plusieurs critères qui contribuent à réduire ces facteurs chez un individu, à savoir : son intelligence, la souplesse de ses représentations, sa sensibilité quant à l'image de soi qu'il donne (« *self-monitor* »), sa tolérance de l'ambiguïté et sa capacité à se mettre à la place d'autrui (Gudykunst, 1995 : 24-7). Ces caractéristiques sont détaillées davantage par P. Christopher Earley et Soon Ang (2003) à travers le concept d'« intelligence culturelle » qu'ils développent. Ce concept résulte d'une déconstruction de la notion globale d'intelligence en ses différentes composantes, appliquées à la rencontre interculturelle. L'intelligence culturelle est définie comme l'ensemble des compétences qui contribuent à rendre un individu plus « efficace » dans une telle rencontre<sup>405</sup>.

Le degré d'anxiété plus élevé qui caractérise, d'une manière générale, les rencontres entre étrangers par rapport aux interactions qui ne mobilisent pas le cadre de la communication interculturelle, laisse à penser que les représentations risquent d'évoluer de façon plus marquée lors de ces rencontres. Une anxiété ambiante peut, en effet, pousser les individus à réévaluer plus rapidement leurs interlocuteurs à la lumière de comportements inattendus, ce qui peut contribuer à rendre les rencontres interculturelles relativement plus volatiles (moins stables), que les rencontres dans lesquelles les individus se considèrent comme membres d'un même groupe d'identification principale. Cette instabilité peut, à son tour, contribuer à renforcer la motivation des uns et des autres, dans une interaction interculturelle, à réduire cette anxiété et l'incertitude qui la produit en partie, à travers les stratégies figuratives qu'ils adoptent.

### **Les postures identitaires en situation multiculturelle**

*« Les différences pertinentes, celles sur la base desquelles se cristallisent les véritables sentiments identitaires, ne sont jamais entièrement tracées par avance : elles n'existent que dans la mesure où les sujets les construisent et que sous la forme qu'ils leur donnent. »*

Éric Landowski<sup>406</sup>

Le processus d'identification a été présenté ici comme une construction pragmatique, liée à la saillance de certaines identités selon le contexte social (théorie de l'identité sociale), selon la hiérarchie de saillance de l'individu (théorie de l'identité) et selon le potentiel à

<sup>404</sup> Le point de vue de Gudykunst rejoint ainsi celui souvent exprimé par les chercheurs en pédagogie interculturelle tels que Claude Clanet, Jacques Demorgon ou Martine Abdallah-Preitceille, qui travaillent dans le cadre de l'OFAJ et qui préconisent le développement d'une vision décentrée de l'Autre (*supra*, page 143).

<sup>405</sup> Ce concept rejoint, dans sa visée didactique, la notion d'« individu interculturel » (« *intercultural person* ») de Young Yun Kim, défini comme un individu qui se sent à l'aise dans plusieurs cultures simultanément, qui est capable de se soustraire d'une appartenance particulière pour adopter une posture d'empathie (Gudykunst & Kim, 1992 : 253).

<sup>406</sup> Landowski, 1997 : 25.

obtenir un certain nombre d'avantages perçus, telles que les gratifications intrinsèques et extrinsèques poursuivies par l'individu (*supra*, page 110). Jean-François Bayart précise que :

« L'identification qu'effectue un acteur social est toujours contextuelle, multiple et relative. L'habitant de St Malo se définira comme Malouin face à un Rennais, comme Breton face à un Parisien, comme Français face à un Allemand, comme Européen face à un Américain, comme Blanc face à un Africain, comme ouvrier face à son patron, comme catholique face à un protestant, comme mari face à sa femme, comme malade face à son médecin. »  
(Bayart, 1996 : 98)

La théorie *AUM* de William Gudykunst, ainsi que, certainement, le sentiment d'intégrité groupale engendré par le processus de socialisation (*infra*, chapitre 4.11) contribuent à expliquer, d'un point de vue constructiviste, la saillance contextuelle des identités sociales ou de rôle *opposées*, constatée ici par Bayart<sup>407</sup>. D'une certaine manière, les interactions interpersonnelles reposent toujours sur la gestion de la différence dans la relation à autrui. L'exemple cité illustre des relations caractérisées par la mise en avant de la différence, mais ce n'est qu'une modalité de gestion de la différence parmi d'autres. L'acteur social dispose, en effet, d'une marge d'autonomie (toute relative – *cf. infra*), lui permettant de poursuivre différents objectifs dans l'interaction, à travers les stratégies et les « postures » identitaires qu'il adopte.

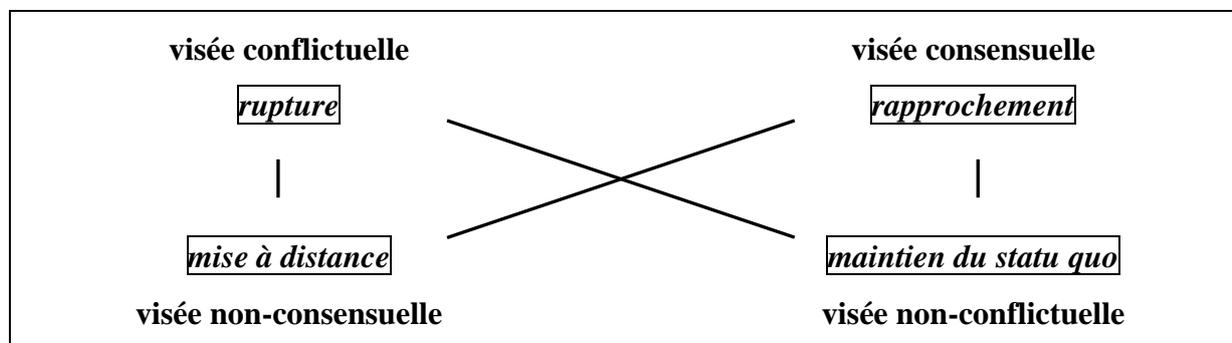
En développant l'exemple de Jean-François Bayart, à la lumière de la « multiplicité » des identités qu'il affirme, il s'ensuit que le Malouin peut également se définir comme Breton face à un Rennais, comme Français face à un Parisien, comme Européen face à un Allemand, etc. Il peut tout aussi bien revendiquer une autre de ses identités sociales ou de rôle (homme marié, ou catholique, ou malade, etc.) face à n'importe lequel de ses interlocuteurs, en fonction de ses stratégies figuratives. Dans l'interaction, l'individu adopte sans cesse des « postures identitaires », terme qui recouvre ici l'ensemble de traits ou de significations que l'individu cherche à mettre en avant, associé à ses différentes identités mobilisées. La vérification ou non de ces significations identitaires dépendent d'une négociation intersubjective, dans laquelle chacun essaie de faire valoir ses propres objectifs à travers les postures successives qu'il adopte. L'analyse d'Éric Landowski, citée en début de sous-section (*supra*), conforte cette vision, selon laquelle les identités sont des construits, négociés par les acteurs dans un contexte, qui émergent de la performance de la rencontre.

Les postures identitaires s'intègrent dans des stratégies figuratives<sup>408</sup>. Ces stratégies correspondent aux lignes de conduite adoptées par les individus, qui consistent à assumer certaines postures identitaires pour chercher à atteindre certains objectifs dans l'interaction. Les stratégies peuvent utilement être distinguées, d'un point de vue analytique, en fonction de

<sup>407</sup> Cette prise en compte de la différence, rappelons-le, est le critère qui a été retenu pour définir le cadre de la communication interculturelle. Le présent constat revient à réaffirmer la pertinence de la dimension interculturelle dans la grande majorité des interactions interpersonnelles.

<sup>408</sup> La terminologie choisie cherche à éviter toute confusion avec le concept de « stratégie identitaire », devenu indissociable des travaux de Carmel Camilleri (*cf. Camilleri et al., 1990*). À la différence de ce dernier, la notion de « stratégie figurative » ne se limite ni aux stratégies psychologiques intra-individuelles, ni au contexte de l'immigration. Sur la pertinence de la notion d'action stratégique dans un cadre interactionnel, voir *infra*, page 200.

leur visée par rapport à la relation intersubjective. Par déduction logique à partir des deux visées opposées qui sont la visée conflictuelle (logique de rupture) et la visée consensuelle (logique de rapprochement), il est possible de distinguer un total de quatre visées distinctes, dont chacune correspond à une logique relationnelle particulière. La figure 18 présente ces visées sous la forme d'un carré sémiotique :



**figure 18 : Les visées relationnelles des stratégies figuratives**

Une stratégie peut ainsi s'inscrire dans une logique de maintien du statu quo relationnel ou de mise à distance de l'Autre, en plus des deux visées déjà citées<sup>409</sup>. Les divers facteurs contextuels et représentationnels qui peuvent mener l'individu à adopter l'une de ces visées plutôt qu'une autre feront l'objet d'une discussion plus loin (chapitre 3.31).

Il est désormais possible de relier les différents choix de stratégies figuratives évoquées plus haut à propos de l'exemple de Bayart (mise en avant de la différence ou de l'appartenance commune) aux différentes relations visées sur le plan intersubjectif. La gestion de la différence trouve une conceptualisation psychosociologique sous la forme de la théorie de l'identité sociale de l'École de Bristol. Or, en évaluant les stratégies figuratives à la lumière des rapports de tension inter-groupes, il faut éviter la réduction erronée qui consisterait à supposer que les individus ont tendance à se servir uniquement du dénominateur commun identitaire dans une visée consensuelle, et du premier niveau de différence (*cf.* l'exemple de Bayart) dans une visée conflictuelle. La doctrine du politiquement correct, associant comme elle le fait des relations sociales harmonieuses au reniement des différences interindividuelles sur les plans linguistique et cognitif, semble soutenir une telle position théorique. Cette doctrine sociopolitique, qui s'accompagne souvent de discours et de législations institutionnelles sur la tolérance et l'égalité universelles, a fortement marqué de

<sup>409</sup> La distinction habermassienne entre agir *stratégique* et agir *communicationnel* (Habermas, 1987) n'est pas reprise ici, étant donné que l'agir communicationnel (ainsi que son contraire) apparaît souvent comme un préalable à l'agir stratégique. Il est nécessaire d'entretenir la relation intersubjective (visée consensuelle / non-conflictuelle) afin de poursuivre des objectifs d'ordre stratégique, sauf lorsque l'agir stratégique implique une remise en cause, voire une rupture, de cette relation (visée conflictuelle / non-consensuelle). Il devient alors quasi-impossible de dissocier les deux modalités d'agir dès lors que l'objectif ciblé nécessite la continuité de la relation.

nombreuses sociétés occidentales vers la fin du vingtième siècle<sup>410</sup>. Or, son application aux interactions interpersonnelles se révèle infructueuse en raison de son incompatibilité avec les processus cognitifs de catégorisation et de particularisation que celles-ci impliquent, affirme Andréa Semprini (1997 : 56)<sup>411</sup>.

Comme nous l'avons suggéré, et comme l'affirme également la théorie de l'identité sociale<sup>412</sup>, l'appréhension de l'Autre à travers sa différence est une réaction cognitive quasi-spontanée, liée aux représentations (sociales) et aux phénomènes d'anxiété et d'incertitude décrits par William Gudykunst. De ce point de vue, l'individu qui cherche à réduire l'anxiété et l'incertitude que ses interlocuteurs peuvent ressentir à son contact (visée consensuelle), peut adopter une posture de mise en avant de son identité étrangère, afin de se montrer prévisible. Erving Goffman donne l'exemple d'un groupe de Noirs sudistes qui se conforment au stéréotype que leurs interlocuteurs entretiennent à leur égard, afin de ne pas attirer l'attention sur eux (Goffman, 1973 : 43). Un étranger qui possède une compétence de communication développée dans la culture de ses interlocuteurs a le choix entre plusieurs postures et plusieurs stratégies qui correspondent à une même visée relationnelle. Il peut chercher à adopter une posture qui consiste à renier sa différence, dans une stratégie de réduction de l'anxiété d'autrui (visée consensuelle) qui consiste à se montrer prévisible selon les normes culturelles des autres. Inversement, compte tenu du risque de basculement des représentations dans le cas de la « découverte » intempestive d'une identité non préalablement déclarée, il peut décider de mettre en avant l'identité étrangère, dans une stratégie de transparence anticipatrice<sup>413</sup> ou de réduction de sa propre anxiété<sup>414</sup>.

À partir de ces deux postures principales opposées de revendication et de reniement de l'identité en question, la prise en compte de leurs contraires permet de construire un carré sémiotique qui résume les différentes postures que l'individu peut adopter envers une identité (ici étrangère) :

---

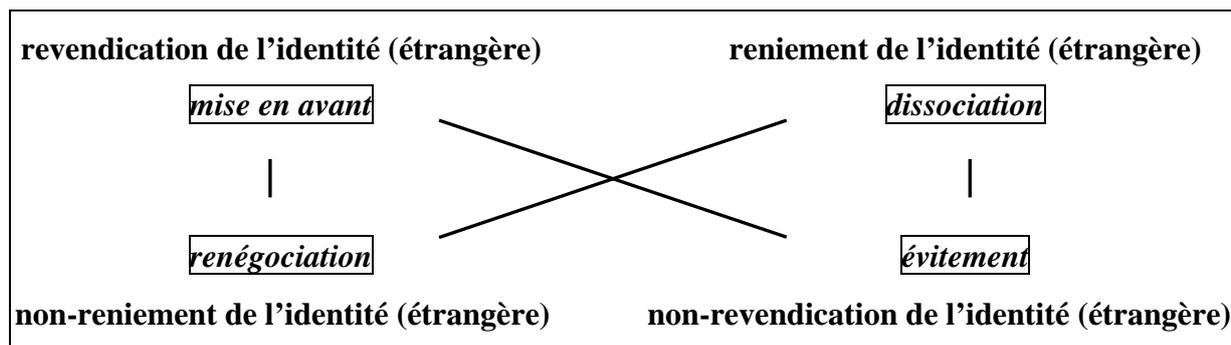
<sup>410</sup> Cette doctrine, apparue aux États-Unis à la deuxième moitié du vingtième siècle (Semprini, 1997) dans un contexte idéologique marqué par le mythe du rêve américain et par le modèle politique du multiculturalisme (*infra*), a-t-elle connu un point culminant avant les attentats terroristes du onze septembre 2001 ? L'adoption de l'appellation politiquement incorrecte de « *freedom fries* » pourrait le laisser croire.... En Europe, Dominique Wolton (1993 : 48 *et seq.*) ou encore Éric Dacheux (2004 : 61) regrettent que la question de l'identité européenne soit victime de cette même volonté de nivellement institutionnel, caractérisée par la non prise en compte des identités nationales. Cette question sera développée plus loin (chapitre 4) à propos de l'identité européenne.

<sup>411</sup> Le décalage entre les représentations et la stratégie de similarisation adoptée envers l'Autre aboutit à ce qu'Erving Goffman appelle la « normalité fantôme » (« *phantom normalcy* »). Cf. *supra*, page 163.

<sup>412</sup> Bien que la théorie de l'identité sociale mette généralement en avant les tensions sociales provoquées par la catégorisation, elle souligne également l'importance de ce phénomène sur le plan cognitif, en tant que processus nécessaire à toute identification.

<sup>413</sup> À ce propos, Earley et Ang (2003 : 180) vont même jusqu'à préconiser qu'un individu qui parle couramment une langue étrangère mette en œuvre une stratégie destinée à souligner son statut de locuteur non-natif de cette langue, afin que d'éventuelles erreurs ne remettent pas en cause sa subjectivité auprès de ceux qui l'auraient pris pour un autochtone.

<sup>414</sup> Goffman évoque l'anxiété des stigmatisés qui adoptent une posture de reniement de l'identité stigmatisée (qu'il appelle « *passing* »), face à la crainte de la découverte. Dans les contes pour enfants, cette peur de se faire démasquer est celle de Cendrillon lorsque l'horloge sonne minuit....



**figure 19 : Postures vis-à-vis de l'identité étrangère**

Ainsi, les postures de renégociation et d'évitement viennent compléter le carré. Encore une fois, ces deux postures peuvent faire partie d'une stratégie de réduction de l'anxiété d'autrui, dans une visée consensuelle. L'individu qui cherche à renégocier son identité étrangère peut tâcher, le cas échéant, de montrer que son groupe n'est pas aussi imprévisible que ses interlocuteurs semblent le croire, ou alors qu'il n'est pas typique du groupe. Quant à l'évitement, cette posture peut permettre de ne pas éveiller les soupçons d'un interlocuteur susceptible de se montrer hostile à l'identité étrangère passée sous silence.

### Les stratégies figuratives

Les postures présentées dans la figure 19 peuvent être appliquées à toute identité que l'individu risque de mobiliser dans une interaction. Elles peuvent également s'inscrire dans de nombreuses stratégies et visées différentes, en fonction du contexte. Selon la situation, une posture d'évitement d'une identité partagée avec un interlocuteur peu apprécié peut constituer, par exemple, une stratégie figurative destinée à protéger l'estime de soi, tout en visant une rupture ou une prise de distance dans la relation intersubjective. Les combinaisons possibles des postures, des stratégies et des visées sont aussi nombreuses que les situations sociales sont variées<sup>415</sup>. Pour mieux cerner cette diversité, nous proposons de classifier les stratégies en trois grandes catégories en fonction de la nature des objectifs interactionnels imputables<sup>416</sup> aux acteurs sociaux :

1. Les motivations intersubjectives : la volonté d'influer sur la relation intersubjective, par exemple en réduisant les niveaux d'incertitude et d'anxiété (Gudykunst, 1995).
2. Les motivations internes, liées à la quête de l'estime de soi (*supra*) mise en avant notamment par la théorie de l'identité.

<sup>415</sup> Cependant, la distinction entre les trois niveaux d'intentionnalité permet de sortir de la dialectique stérile entre agir communicationnel et agir stratégique (*supra*, note 409) et de décrire plus précisément les motivations des acteurs sociaux.

<sup>416</sup> Comme le rappelle Paul Ricœur (1990 : 86 *et seq.*), seul l'individu, auteur conscient de ses actes, peut connaître ce qui les motive et, même lui, n'a pas une perception transparente de ses propres impulsions et autres facteurs sous-conscients (*infra*). La catégorisation proposée ne résout pas ce problème posé à l'analyste des interactions sociales.

3. Les motivations externes, qui relèvent de la poursuite de « ressources » non symboliques (Burke, 2004 : 8)417.

Bien qu'en pratique, les trois types de motivations puissent se confondre : un gain matériel attendu peut constituer également une source d'estime de soi, par exemple, cette distinction heuristique permet de différencier les aspects motivationnels qui ont tendance à ressortir d'une analyse selon l'éclairage théorique adopté (relationnel, identitaire ou utilitaire).

La première catégorie de motivations est celle qui a été principalement évoquée jusqu'alors. Elle recouvre toutes les stratégies qui visent à entretenir la relation et à revendiquer sa subjectivité, y compris à travers la confirmation des codes en vigueur (*infra*) et les stratégies de politesse et de déférence (Goffman). Une autre stratégie figurative qui permet de réduire l'incertitude et l'anxiété face à un étranger est de privilégier la recherche de points communs (Gudykunst, 1995 : 29 ; Gudykunst & Kim, 1992 : 237). La découverte d'identités partagées permet, en effet, d'augmenter la prévisibilité mutuelle et de mettre en avant sur le plan symbolique des valeurs et des appartenances communes.

La volonté de découvrir et de vérifier des identités communes, notamment s'il s'agit d'identités peu usitées (McCall & Simmons, 1978 : 180), peut même entrer dans les deux premières catégories de motivations figuratives, car il s'agit d'une activité qui peut également générer de l'estime de soi pour les individus concernés. L'adoption d'une posture permettant la valorisation collective (visée consensuelle) constitue une stratégie moins risquée, moins coûteuse sur le plan symbolique et susceptible de rencontrer moins de résistance qu'une tentative de mise en avant d'une identité exclusive<sup>418</sup>. Or, dans certains cas, un individu peut se voir contraint, ou choisir (logiques de rupture ou de mise à distance) de tenter de (re)valoriser une identité (postures de mise en avant ou de renégociation) susceptible de dévaloriser ses interlocuteurs. Telle est la démarche agressive de l'étranger qui adopte la stratégie de défense d'une « identité polémique » selon les « stratégies identitaires » décrites par Camilleri (1999).

La troisième catégorie de motivations relève des conditions matérielles de la vie sociale et du commerce ordinaire des ressources et du pouvoir liés aux différentes positions dans la structure sociétale. « Faire bonne impression », flatter ou enjôler ses « supérieurs » ou sa clientèle ou, au contraire, les « remettre à leur place » : les stratégies font légion pour obtenir un traitement de faveur ou pour protéger ses privilèges. Cette dernière catégorie recouvre également les fabrications, les impostures et les détournements de cadre que décrit Erving Goffman (1991 : 83-121), dans lesquels l'identité devient le prétexte qui justifie un comportement dont l'objectif est tout autre qu'identitaire. Chaque stratégie s'insère dans une visée relationnelle particulière, et nécessite des postures identitaires bien étudiées, qui se traduisent en actes symboliques ou gestes (« *gestures* ») codifiés par rapport aux normes

<sup>417</sup> Cette dernière catégorie correspond aux « gratifications extrinsèques de McCall et Simmons (*infra*, page 110), et d'un point de vue plus général, elle rejoint la théorie de l'échange appliquée aux interactions.

<sup>418</sup> Remarquons au passage, que la valorisation collective n'implique nullement une relation symétrique ou une même identité adoptée par tous. Comme le montre Pascal Lardellier (2003), le défilé royal ou l'apparence publique d'un homme politique éminent sont nécessairement (et indissociablement) aussi valorisants pour ceux à qui l'on rend visite (et honneur) que pour celui qui reçoit l'hommage de tous.

sociales ou culturelles en vigueur (*infra*). Les décalages successifs entre le locutoire, l'illocutoire et le perlocutoire sont riches de prises de position identitaires. Les bribes de conversation rapportées par des interlocuteurs scandalisés (« *Pour qui il se prend...* ») témoignent de l'importance de la forme en matière linguistique. En revanche, il faut souvent l'œil expérimenté du romancier populaire ou du chercheur spécialiste du domaine pour décrire ce que tout un chacun produit, perçoit et analyse presque automatiquement dans ses interactions de tous les jours : ces grognements, ces silences, ces grimaces et autres attitudes corporelles qui confirment ou remettent en cause les postures affichées des uns et des autres.

Car les postures et les stratégies identitaires trouvent leurs limites dans l'équilibre délicat de la relation intersubjective, selon les mécanismes décrits par McCall et Simmons (*infra*, figure 16). Quelles que soient les prises de position adoptées à titre individuel, elles sont soumises à une validation collective, dans la négociation du *modus vivendi* identitaire respectueux du principe d'équité. Dans la (re)négociation de l'accord de principe (« *working agreement* »), chacun dispose d'un capital symbolique à la hauteur de sa position soci(ét)ale reconnue. Une stratégie individuelle trop ambitieuse risque d'être refusée ou réfutée par les autres participants de peur de se voir lésés dans la redistribution des ressources symboliques qu'elle implique<sup>419</sup>. Si la vie sociale est une scène (Goffman, 1973 ; Shakespeare, 1599<sup>420</sup>), il s'agit bien d'un théâtre d'improvisation (McCall & Simmons, 1978 : 6), où le jeu des acteurs demande, parfois, autant les talents d'un joueur stratège, que ceux d'un comédien.

### Sur l'intentionnalité

*« Sans être transparent à ces actes, l'individu n'est pas pour autant aveugle à ce qu'il fait, il a des raisons d'agir et c'est cela que l'interactionnisme prend en considération, tant au niveau du sujet lui-même que des logiques sociales où il est immergé. Mais aucun point de vue supérieur ne permet d'énoncer une vérité ou une fausseté de l'action au regard d'une conscience de classe ou d'une position soi-disant objective. L'interaction est la seule mesure de l'analyse. »*

David Le Breton<sup>421</sup>

Mais comment comprendre cette notion de stratégie dans un contexte interactionnel ? La question renvoie de nouveau à l'équilibre à trouver entre une vision du sujet autonome sous-socialisé (déterminisme psychologique), et celle du sujet sur-socialisé, qui ne fait qu'incarner les rôles sociaux (déterminisme sociologique). D'un côté, les interactions sociales apparaissent comme les instances de médiation entre individus acteurs dans la société qui les réunit. Elles permettent à chacun de chercher à influencer le cours de sa vie (en tant que récit

<sup>419</sup> Une exception est constituée par les relations interpersonnelles dans lesquelles les individus peuvent accepter d'encaisser une « dette » symbolique qu'ils pensent faire valoir sur une autre occasion. McCall et Simmons appellent ce mécanisme la « *reward dependability* » (*infra*, page 111).

<sup>420</sup> « *Le monde entier est une scène,*

*Hommes et femmes, tous, n'y sont que des acteurs*

*Chacun fait ses entrées, chacun fait ses sorties,*

*Et notre vie durant, nous jouons plusieurs rôles dans une pièce en sept âges. »*

(*Comme il vous plaira*, Acte II, scène 7, 1599)

<sup>421</sup> Le Breton, 2004 : 48.

structuré de son expérience) et de contribuer activement à structurer les expériences de ceux qui dépendent de lui au sein du collectif. D'un autre côté, rappelle Goffman, une interaction est une co-construction, dans laquelle chaque individu dispose d'un nombre limité d'actions possibles, étant donnée la définition collective de la situation, ses identités, et les contraintes de la relation intersubjective. De ce point de vue, il s'agit de prendre en compte « *not, then, men and their moments. Rather moments and their men* »<sup>422</sup>.

Robert Vion, qui réagit à une vision téléologique de l'interaction interpersonnelle, rejette totalement l'idée d'un comportement stratégique dans l'interaction, et fait de la notion une interprétation structurante *a posteriori*, imposée par le chercheur :

*« Nous appellerons donc stratégies les lignes d'actions conjointes effectivement constatées, par l'analyste, une fois l'interaction achevée. Ces lignes d'action ne sauraient correspondre aux buts réellement poursuivis ni à la conscience que les sujets ont de ce qui vient de se passer. Si elles ne peuvent parfois être simples, les stratégies auront, le plus souvent, tendance à être complexes et hétérogènes du fait même qu'elles résultent d'un travail conjoint »*<sup>423</sup>.

Or, l'observateur extérieur n'est pas le seul analyste sensible à la dimension stratégique de l'(inter)action. En s'interrogeant sur la subjectivité de l'acteur (agent des ses actes), Paul Ricœur (1990 : 93-108) distingue les actions par rapport aux événements grâce à la prise en compte du critère d'intentionnalité. Selon Ricœur, dans la mesure où l'individu s'affirme en tant que soi à travers ses actes sociaux, il fait preuve d'une intentionnalité : ses actions visent à créer des effets (physiques ou de sens). Le postulat même de subjectivité qui sous-tend la relation intersubjective, ainsi que la possibilité d'attribution d'une signification aux actes symboliques des uns et des autres, reposent sur l'hypothèse (la présupposition pragmatique : *supra*) selon laquelle les actes individuels s'inscrivent dans une visée relationnelle quelconque. Les participants à une interaction interprètent les actes de leurs interlocuteurs par rapport non seulement aux identités de ceux-ci, mais à une ligne d'action plus ou moins complexe, plus ou moins développée et plus ou moins stable, qu'ils attribuent à chacun d'entre eux. Ricœur remarque également (1990 : 86) que les intentions des acteurs restent par définition inaccessibles aux observateurs impliqués ou non dans l'interaction sociale. L'individu seul a accès directement à ses intentions conscientes, bien que le sous-conscient puisse aussi jouer un rôle non négligeable dans certaines situations. L'observateur ne peut que lui imputer des intentions, en se mettant à sa place (*role-taking*), suppositions qui s'accordent ou non à ses éventuelles déclarations à ce sujet.

La dimension stratégique de l'interaction apparaît ainsi comme un postulat intersubjectif nécessaire, mais, comme le souligne Robert Vion, l'idée d'un comportement stratégique de la part d'un individu semble difficile à concilier avec la nature émergente du

<sup>422</sup> Goffman, 1992 : 3. « *Ainsi, donc, non pas les hommes et leurs moments, mais les moments et leurs hommes* » (traduction : Editions de Minuit, 1974).

<sup>423</sup> Vion, 1992 : 196. Texte en italiques dans l'original.

sens lors d'une interaction<sup>424</sup>. En effet, bien que l'individu puisse formuler ses objectifs et les stratégies qu'il pense employer pour les obtenir en amont d'une rencontre, et que le chercheur puisse en reconstituer certains à travers son analyse des échanges, l'activité sociale qui caractérise l'interaction même ressemble assez peu, dans les faits, à la mise en œuvre d'une action stratégique. Pris dans les feux de l'action et dans l'affectivité de la relation, l'individu ne peut réfléchir calmement à ses différents choix d'actions possibles, choix qui se trouvent sévèrement limités par les contraintes de la relation intersubjective.

Louis Quéré décrit l'activité sociale d'une interaction comme une suite d'« actions situées » (1998 : 128). L'individu ne formule pas de stratégies qu'il met ensuite en œuvre et en actes dans l'interaction, mais il réagit sans cesse à des stimuli provenant d'autres sujets, et réoriente son action en fonction de ceux-ci. De la même façon, David Le Breton défend une vision de l'interaction dans laquelle l'individu agit en sujet réfléchissant, mais s'oriente généralement par rapport à « *la seule vérité de l'instant* » (2004 : 47-48). Ses intentions, même de court terme, ne déterminent pas ses actions dans la mesure où, dans la complexité de l'interaction, il ne maîtrise nécessairement ni leur mise en œuvre ni leur portée. Il peut lui arriver de regretter ses actes tout de suite après les avoir accomplis. Or, quel que soit leur rapport à ses intentions initiales, les actions « font acte ». Elles restent significatives pour autrui et pour l'individu qui, en tant que sujet, se doit de les justifier *a posteriori* (« *accountability* »). Selon Ron et Suzanne Wong Scollon :

« *The idea of habitus is used to capture the idea of social practice. That is to say, our theoretical position is that we do not largely act out of conscious purpose and planning. We act as we do, not because we want to accomplish X, Y, or Z, but because we are the sort of person who normally does that sort of thing* »<sup>425</sup>.

Cette vision d'un comportement interactionnel réactif et lié aux contraintes identitaires ne remet pas en cause une réflexion stratégique en amont de la part de l'acteur, qui détermine en partie le sens qu'il cherche à donner à ses rencontres. McCall et Simmons affirment l'importance, à ce titre, des « programmes » (« *agendas* ») de plus ou moins long terme que l'individu se fixe (1966 : 241-8). Par rapport à un objectif identitaire (idéal de moi) qu'il se donne, par exemple de se voir promu ou « marié et heureux » dans un délai quelconque, l'individu planifie son comportement dans différentes sphères. En raison du décalage entre les

---

<sup>424</sup> Quant aux « stratégies identitaires » de Carmel Camilleri et ses collègues, bien qu'elles soient façonnées par les relations intersubjectives, leur portée est surtout intrasubjective : « *Les « stratégies » identitaires [sont des processus] par lesquelles chacun vise à restaurer l'image d'un monde et d'un moi qu'il accepte à l'intérieur de ce monde. Cette notion de stratégie affirme non seulement que mon « moi » se fabrique, mais aussi qu'il se fabrique à plusieurs, en compagnie des individus qui constituent mon univers : il n'est rien de plus collectif que l'identité personnelle. Ce souci du rôle de l'Autre dans la constitution de soi répond à la dimension « pragmatique » ou « instrumentale » de l'identité. L'articulation de ces deux dimensions – ontologique et pragmatique, souvent antagonistes, d'où jaillissent les stratégies pour les accommoder – est un axe majeur de leur interprétation.* » (Camilleri, 1999 : 254).

<sup>425</sup> Scollon & Scollon, 2001 : 269. « *La notion d'habitus est utile pour concevoir les pratiques sociales. C'est-à-dire, selon notre position théorique, que le comportement des acteurs sociaux n'est pas planifié, et ne correspond pas à des objectifs consciemment visés. L'individu se comporte de telle ou telle façon non pas pour accomplir une mission X, Y, ou Z, mais parce que c'est le genre de personne qui fait habituellement ce genre de choses* ». (Notre traduction).

idéaux rêvés et le potentiel de situation, ou encore entre une action stratégique anticipée et les impondérables dans une interaction sociale dont le sens émerge de la performance collective, l'individu rencontre de grandes difficultés à mener à bien ses divers programmes<sup>426</sup>. D'un point de vue pragmatique, suggèrent McCall et Simmons, la capacité d'agir stratégique de tout un chacun est liée aux « structures d'opportunité » (« *opportunity structures* » - *supra*) qui se présentent à lui dans une situation sociale précise.

Compte tenu de l'importance de la dimension performative (non stratégique) des interactions, les théoriciens de la *IT* parlent non pas de stratégies mais d'actions « orientées vers un but » (« *goal-oriented* » : Stryker & Burke, 2000 : 288). Burke explique ce terme :

*« In light of [the nature of interactions], it seems to make little sense to speak of “rational action” or “planned behavior”. Instead we need to talk about the goal states that our behavior accomplishes in spite of disturbances, disruptions, interruptions, accidents, and the contrivances of others. [...] A variety of means is always available to accomplish some goal, and if one doesn't work, we try another »*<sup>427</sup>. (Burke, 2004: 6).

Les actions individuelles, diversement maîtrisées par leurs auteurs, assument ainsi un caractère pragmatique en se pliant aux impératifs de la relation intersubjective tout en cherchant, par opportunisme, à satisfaire des motivations plus ou moins immédiates. L'individu passe d'une posture identitaire à une autre en fonction du déroulement de l'interaction, postures dont chacune s'inscrit dans une visée relationnelle quelconque. Pour l'observateur extérieur, mais également pour les individus concernés, les postures et les visées adoptées se structurent en stratégies qui permettent de donner un sens au comportement de chaque acteur.

Dans ce contexte, la performance qui intéresse cette étude n'est pas individuelle mais collective. Il ne s'agit pas de mesurer l'efficacité avec laquelle l'individu stratège mène à bien ses projets face à un camp adverse projeté dans le rôle de figurant passif. Au contraire, les notions de négociation, d'émergence et de prise de forme viennent remplacer le paradigme utilitariste (Scollon & Scollon, 2001 : 110 *et seq.*) des relations interpersonnelles pour souligner l'importance de la relation intersubjective dans la performance des inter-actions. Cette réflexion permet de faire le lien entre cette première partie du chapitre et la deuxième, entre les éléments que chacun apporte à l'interaction (ses identités, ses représentations, ses objectifs) et l'activité de co-construction proprement dite. Celle-ci réside dans le bricolage de sens et dans la négociation des codes : les repères de signification sur lesquels repose tout le construit intersubjectif.

<sup>426</sup> Très souvent, estiment McCall et Simmons, les grandes décisions de la vie sont le fruit du hasard (dans les domaines du travail, du mariage, et de la région de résidence, par exemple) mais obligent l'individu à dépenser beaucoup d'énergie pour maîtriser les éléments qui en découlent, et les intégrer dans un récit de vie structuré.

<sup>427</sup> « *Compte tenu de [la nature des interactions], il semble peu censé de parler d'« action rationnelle » ou de « comportements planifiés ». Nous devrions plutôt évoquer les états visés auxquels notre comportement nous permet d'accéder malgré les dérangements, les perturbations, les interruptions, les accidents et les manœuvres d'autrui. [...] Pour atteindre un but, une variété de moyens se présente toujours, et si une méthode ne fonctionne pas, nous en essayons une autre ».* (Notre traduction).

### 3.2. L'émergence du contexte significatif dans une interaction interculturelle

*« À chaque instant les partenaires d'une interaction évaluent les circonstances et se positionnent mutuellement, en un jeu de réévaluation et de réajustement réciproque. Chacun réagit selon l'interprétation qu'il opère des comportements de ceux qui l'entourent. La situation ne cesse de se redéfinir, connaissant parfois des rebondissements inattendus. [...] Les points de vue des uns et des autres se conjuguent pour produire le réel avec son dosage de compromis. La signification d'un objet ou d'une situation ne réside jamais en eux-mêmes mais dans les définitions ou les débats qui les visent. Le sens est ce processus qui se joue en permanence entre les acteurs. »*

David Le Breton<sup>428</sup>

Processus dynamique et systémique, la construction de sens dans l'interaction interpersonnelle s'avère presque insaisissable à l'analyse, tellement elle repose sur des facteurs différents. Des notions comme « l'émergence » reflètent cette complexité, tout en renonçant à indiquer une quelconque relation causale entre les facteurs situationnels et le sens comme produit. Logiques culturelles, logiques situationnelles et logiques d'acteurs s'influencent mutuellement et de façon continue, dans un processus de signification qui ne se réduit pas à un simple rapport dyadique saussurien : le tournant pragmatique en linguistique et en sciences humaines en général souligne la nature triadique (Peirce) du *sémiosis*, ancré (« *grounded* ») dans une relation et dans un contexte précis. Que ce soit les signes, les codes (Scollon & Scollon, 2001 : 272), les rites et les normes sociaux<sup>429</sup>, ou encore les identités, tout se (re)définit dans l'interaction au service du sens.

À la lumière des travaux du sociolinguiste interactionnel<sup>430</sup> John Gumperz (1982 ; 1989 ; 1996), ce processus de construction collective des repères de sens dans une interaction sera examiné dans la section 3.21, à la lumière des trois niveaux de signification : culturelle, situationnelle et performative (*supra*, figure 4). La démarche adoptée sera proche de celui de l'ethnométhodologie, tel qu'A. et M. Matellart définissent son travail, à savoir :

<sup>428</sup> Le Breton, 2004 : 50.

<sup>429</sup> Un exemple permet d'illustrer ces propos. Les règles ou normes socioculturelles qui gouvernent une interaction sociale au sein d'un groupe peuvent être comparées au règlement intérieur formalisé d'une école. Ce règlement détaillé comporte des prescriptions idéales communément admises qui guident le comportement de chaque membre de la communauté scolaire, d'une manière générale et dans certaines situations précises. Or, bien que le règlement contienne suffisamment de consignes pour réduire considérablement l'incertitude et l'anxiété des individus lorsqu'ils se trouvent dans une situation nouvelle, il est probable que certains aspects ne seront pas couverts et, comme le sait tout écolier, que les consignes ne seront pas toujours respectées partout de la même façon. Certains points seront, peut-être, laissés à la discrétion de l'enseignant, qui en oubliera ou en réinterprétera d'autres, en fonction de ses prérogatives et des pressions diverses qu'il subit (contextuelles ou non). Après une courte période d'observation et de mise à l'épreuve, les élèves s'adapteront aux normes que chaque enseignant applique habituellement, application encore susceptible de varier considérablement en fonction du contexte. Bien que les différents acteurs puissent se montrer plus ou moins d'accord sur ce qui fait partie ou non du règlement, cette homogénéité cache des modes de fonctionnement bien différents, mais non sans lien symbolique avec le repère collectif signifiant.

<sup>430</sup> Gumperz souligne plusieurs fois l'importance de la dimension interactionnelle de sa réflexion sociolinguistique. « *Discourse Strategies* », son ouvrage de synthèse publié en 1982, est le premier volume apparu dans la collection « Études en sociolinguistique interactionnelle » de la prestigieuse *Cambridge University Press*.

« Identifier les opérations à travers lesquelles les gens se rendent compte et rendent compte de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font dans les actions courantes et dans des contextes d'interaction variés » (2004 : 76).

Cette analyse sera appliquée ensuite (section 3.22) aux interactions interculturelles dans le cadre de la « théorie de l'accommodation communicationnelle » (« CAT ») de Howard Giles et de ses collègues.

Placée à la suite d'une première partie du chapitre consacrée à la négociation des identités, cette discussion de la co-construction des repères signifiants et du sens dans l'interaction ne doit pas pour autant être reléguée au deuxième rang d'importance en ce qui concerne l'attention accordée à ce processus par les participants. Comme le précisent McCall et Simmons :

« The establishment of identities in an encounter is usually little more than a necessary prerequisite to the execution of other social tasks »<sup>431</sup>.

Dans cette perspective, les identités permettent de fixer la définition de la situation, et de flécher les formes préfigurées susceptibles d'être mobilisées par les acteurs sociaux. Les identités contribuent à fixer le décor de fond, sur lequel est inscrite l'activité sociale en tant que processus figuratif qui détermine le sens qui émerge de la situation. À certains moments, le *modus vivendi* identitaire peut se trouver remis en cause, pour une raison ou pour une autre, ce qui a pour effet de ramener les identités au premier plan en tant que *figures* dans l'interaction. McCall et Simmons font ainsi la distinction entre les échanges « *task-focused* » et « *identity-focused* » (1966 : 144). La figuration identitaire constitue moins, alors un objectif à poursuivre en soi (théorie de l'identité), qu'un élément structurants dans la rencontre : c'est en se définissant mutuellement que les participants définissent les modalités d'interaction.

Vue sous cet angle, la relation entre identité et culture (*supra*) assume toute son importance. Étant donné qu'une interaction mobilise plusieurs identités à la fois ou consécutivement, et qu'une identité renvoie à un ensemble de significations ou de traits souvent assimilés, plus ou moins parfaitement, à une culture, il s'ensuit qu'une interaction, *a fortiori* « interculturelle », peut être conçue comme un mélange de cultures à la fois au niveau des représentations et des comportements attendus. La question se pose ensuite de savoir selon quelles modalités les cultures activées dans une interaction se combinent pour préfigurer les échanges. Nous proposerons un début de réponse à cette question, sous la forme de l'esthétique de la situation : une entreprise collective de construction pragmatique de repères signifiants, à partir des traits culturels mis à disposition par les identités évoquées et par le contexte. L'analyse sera ensuite approfondie (chapitre 3.31), grâce à la prise en compte de divers facteurs qui affectent la nature de la relation intersubjective.

---

<sup>431</sup> McCall & Simmons, 1966 : 143. « L'accord sur les identités dans une rencontre ne constitue souvent qu'un préalable nécessaire à l'exécution d'autres tâches sociales ». (Notre traduction).

### 3.21. La coordination des codes et la co-construction du sens

*« Dans la construction conjointe du tissu discursif, les sujets sont amenés à produire des énonciations préalables visant à rendre présents des univers discursifs et des implicites culturels auxquels ils pourront se référer »*

Robert Vion<sup>432</sup>

En dépit de sa complexité, le processus de construction de sens dans l'interaction repose sur des opérations cognitives automatiques, fondées sur des théories implicites de la communication liées à la socialisation primaire (Gudykunst, 1995 : 15). Étant donné la rapidité des échanges et l'impossibilité de prévoir à la lettre les actes des uns et des autres, la plupart des comportements ne sont pas froidement réfléchis, mais sont produits spontanément, comme par défaut, en fonction de la définition de l'activité en cours et de la relation intersubjective (*supra*). Les individus visent à se comporter (adopter une posture) en fonction de qui ils sont ou de qui ils voudraient être (idéal de moi) et de « *ce que font ces gens-là dans une telle situation* » (Scollon & Scollon, 2001 : 12).

Cette démarche peu consciente fait appel à des savoirs culturels implicites dans l'interaction, ce que les ethnométhodologues appellent, à la suite d'Harold Garfinkel, « les connaissances des structures sociales relevant du sens commun » (« *common sense knowledge of social structures* », Garfinkel, 1984 : 76)<sup>433</sup>, notion proche de l'*habitus* bourdieusien. Ces savoirs culturels préfigurent à la fois la forme (théories implicites de la communication) et le fond (représentations partagées) de l'interaction (*supra*, chapitre 1.2). Objet d'étude des ethnographes de la communication, les savoirs culturels implicites font partie de la « compétence de communication » (Dell Hymes, 1984 ; *supra*, page 55) associée à une culture (sociétale) particulière. Outre la maîtrise lexicale, syntaxique et prosodique des divers codes communicationnels (*infra*, chapitre 1.21) associés à la culture en question, la compétence de communication comprend des savoir-faire socioculturels tels que ceux identifiés par l'analyse conversationnelle : les signaux d'écoute, la durée des pauses entre les tours d'une conversation (selon le contexte) et les autres mécanismes de prise de parole (Kerbrat-Orecchioni, 1994 : 24-29). Elle recouvre également certaines formes préfigurées (« *set forms* ») étudiées notamment par l'analyse du discours, que ce soit des échanges verbaux tout faits (les formules), des séquences attendues d'événements ou d'actions (les scripts) ou des manières culturellement déterminées de structurer l'expérience (les schémas). Une connaissance des cadres interactionnels culturellement pertinents alimente encore la compétence de communication, cadres que John Gumperz présente à travers la notion d'« activités discursives » (« *speech activities* ») :

*« A speech activity is a set of social relationships enacted about a set of schemata in relation to some communicative goal. Speech activities can be characterized through descriptive phrases such as “discussing politics,” “chatting about the weather,” “telling a story to someone,” and “lecturing*

<sup>432</sup> Vion, 1992 : 207.

<sup>433</sup> Garfinkel définit encore ces connaissances comme les « *faits-de-la-vie-en-société-socialement-sanctionnés-que-connaît-tout-membre-authentique-de-la-société* » (« *socially-sanctioned-facts-of-life-in-society-that-any-bona-fide-member-of-the-society-knows* » : 1984 : 76 ; notre traduction).

*about linguistics.” Such descriptions imply certain expectations about thematic progression, turn taking rules, form, and outcome of the interaction, as well as constraints on content »<sup>434</sup>.*

En insistant sur la nécessité pour chaque définition d'une activité discursive de comporter une relation prédicative et non simplement un verbe, Gumperz suggère que c'est à ce même niveau de détails que l'individu se représente, *en termes socialement signifiants*, la situation dans laquelle il se trouve<sup>435</sup>. Le savoir social en question est celui des « jeux de langage » wittgensteiniens, ou encore, dans un esprit plurisémiotique, celui des figures sensibles (Boutaud & Lardellier, 2003), dont l'évocation d'un ou de plusieurs éléments déclenche par analogie tout un imaginaire socialement structuré. Comme l'exprime Bernard Lahire :

*« Dans cette ouverture du passé incorporé par le présent, dans cette mobilisation des schémas d'expérience passée incorporés, le rôle de l'analogie pratique semble tout particulièrement important. C'est dans la capacité à trouver – pratiquement et globalement et non intentionnellement et analytiquement – de la ressemblance (un « air de ressemblance » dirait Wittgenstein) entre la situation présente et des expériences passées incorporées sous formes d'abrégés d'expérience, que l'acteur peut mobiliser les « compétences » qui lui permettent d'agir de manière plus ou moins pertinente »<sup>436</sup>.*

---

<sup>434</sup> Gumperz, 1982 : 166. « Une activité discursive implique des relations sociales particulières organisées autour d'un ensemble de schémas cognitifs préfigurés en vue d'un objectif communicationnel quelconque. Les activités discursives peuvent être décrites à travers des phrases telles que « discuter de la politique », « parler de la pluie et du beau temps », « raconter une histoire à quelqu'un » et « donner un cours de linguistique ». De telles descriptions impliquent certaines attentes par rapport à la progression thématique, aux règles de changement de tours, à la forme et à l'issue de l'interaction, en plus de certaines contraintes au niveau des contenus ». (Notre traduction).

<sup>435</sup> Le concept d'« action jointe » (« *joint action* ») d'Herbert Blumer constitue un cadre théorique alternatif très séduisant pour penser les définitions partagées des situations sociales (Blumer, 1969 : 70-2). Cette théorie sociologique envisage la société comme un processus qui résulte de la coordination des actions interindividuelles (et non comme une structure qui les préexiste). Pour Blumer, la dimension interactionnelle de l'activité sociale consiste à s'accorder sur la définition négociée de l'action en cours. Alors qu'elle s'avère très prometteuse et présente l'avantage de s'appliquer à toute activité sociale et non simplement aux activités langagières, cette théorie ne sera pas développée ici. À sa place, nous évoquerons le cadre théorique de la sociolinguistique interactionnelle de Gumperz, approche qui se situe au niveau des micro-interactions et qui intéresse directement notre argumentation à présent.

<sup>436</sup> Lahire, 2001 : 117-118. Italiques dans l'original.

## Le processus d'inférence conversationnelle

*« This process [conversational inference] works one turn at a time as participants move through a face-to-face interaction. At each turn they simultaneously interpret the preceding discourse, give an indication of their own inferences drawn from that discourse, and make their contribution to the continuation of the discourse. This complex process of inference is both an essential aspect of communication and a major source of miscommunication. »*

Ray et Suzanne Wong Scollon<sup>437</sup>

L'implicite culturel partagé par les participants à une interaction leur permet non seulement de se comprendre, mais également de structurer leur rencontre en fléchant le sens (métacommunication) qu'ils attribuent aux signes symboliques. Le sens que les individus en interaction attribuent à des énoncés, écrit John Gumperz, repose autant sur la valeur *indicielle* (« *indexical* ») attendue, que sur la valeur *symbolique* des signes employés (1996 : 379). L'auteur insiste sur la fonction métacommunicationnelle des « indices de contextualisation » (« *contextualisation cues* ») dans l'interaction, définis comme des :

*« verbal and non-verbal metalinguistic signs that serve to retrieve the context-bound presuppositions in terms of which component messages are interpreted »*<sup>438</sup>.

Par définition ancrés dans un contexte et une relation particuliers (« *context-bound* »), les indices de contextualisation n'ont pas d'existence en dehors des interactions, dans la mesure où un même signe ou suite de signes peut se voir attribué des sens opposés selon le contexte et la relation intersubjective. Ainsi, la signification de l'énoncé : « il est dix heures, déjà », peut varier du tout au tout, en fonction de la vitesse et du volume auxquels il est produit, des marqueurs intonatifs utilisés, des mimiques faciales et des gestes qui l'accompagnent, etc. et du contexte et de la relation dans lesquels il s'inscrit<sup>439</sup>. Le décalage entre la valeur locutoire et la force illocutoire d'un énoncé se situe en grande partie au niveau des indices de contextualisation qui l'accompagnent.

Les indices de contextualisation jouent ainsi un rôle central dans ce que Gumperz appelle le processus d'« inférence conversationnelle », processus selon lequel les participants structurent progressivement le sens dans la rencontre (*cf.* citation de début de section). Car, si

<sup>437</sup> Scollon & Scollon, 2001 : 63. « *Ce processus [l'inférence conversationnelle] fonctionne tour à tour pendant l'interaction interpersonnelle. À chaque tour et simultanément, ils interprètent le discours qui précède, exposent les inférences qu'ils en tirent, et contribuent à la continuation discursive de la rencontre. Ce processus complexe d'inférence est à la fois un aspect essentiel de la communication et une source majeure de malentendus* ». (Notre traduction).

<sup>438</sup> Gumperz, 1996 : 379. « *Des signes métalinguistiques verbaux et non-verbaux qui servent à signaler les présuppositions liées au contexte, par rapport auxquelles sont interprétés les messages associés* ». (Notre traduction).

<sup>439</sup> Ce même énoncé, émis par un responsable d'entreprise envers un subordonné pourrait gloser, par exemple, selon le contexte, la nature de leur relation et les indices de contextualisation qui l'accompagnent : « nous avons bien travaillé », « je suis en colère face à vos retards à répétition », « c'est la fin de la réunion », « je m'attends à ce que vous ayez fini votre tâche » ou encore, « ce n'est pas la peine d'attendre plus longtemps », à ne citer qu'un échantillon très restreint des possibilités. Les éventuelles modalisations des cadres interactionnels (Goffman, 1991) multiplient encore le nombre des significations potentielles que les individus peuvent viser à travers les modalités d'« *implying* » (« implicitation » : Vion, 1992 : 229) choisies.

ces indices métacommunicationnels permettent de flécher le sens voulu des énoncés, ils ne sauraient ni les rendre transparents, ni imposer une interprétation unilatérale. Indépendamment de l'implicite culturel partagé dans la conduite d'une interaction, le processus de signification reste idiosyncrasique car il dépend de la structuration individuelle de l'expérience, qui détermine la manière dont l'individu formule sa pensée à travers le code linguistique (plus ou moins bien défini). Ray et Suzanne Wong Scollon soulignent, à ce titre, la part d'ambiguïté inhérente à toute production verbale (et à un moindre degré, faudrait-il rajouter, à une production multimodale). Faute de matière plus sûre, l'individu doit interpréter les actes symboliques d'autrui tels qu'il les perçoit (Scollon & Scollon, 2001 : 6). Face aux impératifs de la relation qui exigent d'un sujet compétent qu'il prenne tout de suite position dans la conversation de gestes (Mead, 1934 : 141), l'interprétation des actes prend la forme d'une présomption de sens (inférence) validée ou non par la suite (Rastier, 1999 : 119). Une inférence revêt ainsi un caractère incontournable, quasi-immédiat, ferme (évacuation de l'ambiguïté) et définitif (dans le sens étymologique du terme uniquement, car une signification peut très bien être révoquée plus tard). En prenant en compte tout un ensemble d'éléments signifiants dans le contexte, le sens attribué à un signe (*l'interprétant* de Peirce) reflète non seulement ce qui est dit ou fait, mais les impressions de l'individu sur les jugements que porte son interlocuteur sur la situation en général.

Le processus d'inférence conversationnelle est constitué d'une suite d'inférences individuelles, retraduites dans l'activité symbolique à travers les actes et les prises de position qu'elles provoquent, qui, à défaut d'engendrer une rupture, permet l'instauration progressive d'un accord temporaire, plus ou moins détaillé, sur la définition des objets communément évoqués. Ce processus passe souvent par de nombreuses reformulations respectives des propos d'autrui, qui s'apparentent à autant de prises de positions subjectives dans une négociation qui cherche à influencer ou à s'accorder sur le sens attribué à un objet conversationnel et à la situation générale. Dans les termes de John Gumperz :

*« A successful interaction begins with each speaker talking in a certain mode, using certain contextualisation cues. Participants, then, by the verbal style in which they respond and the listenership cues they produce, implicitly signal their agreement or disagreement; thus they 'tune into' the other's way of speaking. Once this has been done, and once a conversational rhythm has been established, both participants can reasonably assume that they have successfully negotiated a frame of interpretation, ie. they have agreed on what activity is being enacted and how it is to be conducted »<sup>440</sup>.*

Le cadre d'interprétation négocié n'a pourtant rien de définitif. Tout comme le « *modus vivendi* » identitaire qui en est indissociable, la définition de la situation peut évoluer tout au long d'une rencontre, pilotée par les indices de contextualisation. Selon les cas, le fait

<sup>440</sup> Gumperz, 1982 : 167. « *Au début d'une interaction réussie, chacun parle dans un mode particulier, se servant d'indices de contextualisation adaptés à ce mode. Ensuite, les participants, à travers le style verbal dans lequel ils répondent et les indices d'écoute qu'ils produisent, signalent implicitement leur accord ou désaccord ; de cette manière, ils 'règlent la fréquence' par rapport au style discursif de leur interlocuteur. Une fois ce processus effectué, et une fois le rythme conversationnel établi, les deux participants peuvent raisonnablement assumer qu'il sont parvenus à négocier un cadre interprétatif, c'est-à-dire qu'ils se sont mis d'accord sur une définition de l'activité en cours et comment elle doit se conduire* ». (Notre traduction).

que l'un des participants se mette à parler de manière plus formelle ou plus informelle, par exemple, peut suffire pour que les autres individus, en y voyant un changement de cadre, suivent son modèle en adoptant le nouveau style discursif<sup>441</sup>.

Le principe de coordination sur lequel repose ce processus d'inférence, bien que dépendant de la relation intersubjective (*infra*, page 226), a fait l'objet d'un certain nombre d'expériences en psychologie sociale (Clark, 1996 : 326)<sup>442</sup>. La manière dont ce principe structure l'activité conversationnelle en tant qu'activité naturellement organisée (« *naturally organized activity* ») fait également partie des interrogations d'Harold Garfinkel dans ses *Studies in Ethnomethodology*. Il y décrit (Garfinkel, 1984 : 76 *et seq.*) une série d'expériences dans lesquelles un « conseiller », complice de l'investigation, répond aux questions que des sujets lui posent par un simple « oui » ou « non », *selon un ordre prédéterminé*. Les sujets interprètent et réinterprètent les réponses arbitraires de leur interlocuteur pour construire du sens. Ils s'expliquent les réactions incohérentes par rapport aux conseils antérieurs, en imaginant, par exemple, des logiques cohérentes sciemment mises en oeuvre par le conseiller à des fins thérapeutiques<sup>443</sup>. Garfinkel s'appuie sur ces résultats pour affirmer la nature processuelle, intersubjective et progressive de la construction du sens dans une interaction.

### L'esthétique de la situation

« Dans une position constructionniste, nous dirons que non seulement les contextes contribuent à forger la signification des échanges, mais que contextes et significations se construisent à travers les échanges eux-mêmes. Elles ne sont donc pas des « données », mais des « émergences ». Le sens émerge des configurations situationnelles dans lesquelles les activités se déroulent et qui sont co-construites par les acteurs en coprésence. »

Alex Mucchielli<sup>444</sup>

Selon le principe de *dialogisme* bakhtinien, tout énoncé s'inscrit dans un contexte plus large (intertextualité) (Vion, 1992 : 30). Par rapport aux différents niveaux de construction de sens représentés dans la figure 4 (*supra*, page 98), la signification accordée aux actes symboliques des participants à une rencontre est non seulement *préfigurée* par un certain nombre de savoir-faire culturels et *configurée* en fonction des attentes individuelles concernant la définition de la situation<sup>445</sup>, elle est également *performée* (niveau de la *figuration*) dans la rencontre même, en fonction des conditions de sens négociées. En se

<sup>441</sup> La montée de violence dans le contexte d'une foule apparaît comme un exemple extrême de ce même processus, motivé par une logique de concurrence intra-groupe pour se conformer à un prototype (*supra*, page 146). Presque par communication empathique, l'agressivité monte en crescendo, emportée par la dynamique intersubjective (Reicher, 1982 : 40-78).

<sup>442</sup> Clark cite les « jeux de Schelling » dont l'objet est d'explorer les mécanismes de coordination (« *coordination devices* »), en étudiant la manière dont les individus cherchent à anticiper la stratégie que les autres vont adopter dans une situation de concertation.

<sup>443</sup> Cette illustration dadaïste du principe constructiviste peut être rapprochée de la « théorie de la violation des attentes » (« *expectancy violations theory* ») de Judy Burgoon (*supra*, page 135).

<sup>444</sup> Mucchielli, 2006 : 177.

<sup>445</sup> Ces attentes sont fondées sur les représentations et les expériences de l'individu et portent notamment sur l'activité discursive (« *speech activity* ») prévue et les identités projetées sur l'ensemble des participants.

surajoutant aux deux premiers niveaux, la figuration vient les supplanter, dans la mesure où elle constitue des repères signifiants actualisés et validés dans le contexte de l'interaction. Les trois niveaux de signification se trouvent ainsi dans une relation tensive de figure sur double fond, relation qui évolue au cours de l'interaction. De ce point de vue, les repères ou le « langage commun » (Ferry, 1994 : 45) performés dans l'interaction constituent des points d'appui que les participants peuvent utiliser pour justifier leurs actes, plus sûrs que les repères implicites non actualisés des deux autres niveaux de référence<sup>446</sup>.

C'est dans ce sens d'*actualisation* et de *coordination du sens* des concepts utilisés dans l'interaction que Herbert H. Clark emploie la notion de « *grounding* » (*supra*, page 61). Cette notion, traduite ici par la « *performance* » des concepts, renvoie à la nécessité pour des interlocuteurs de confirmer, à travers des signaux d'écoute positifs, par exemple, qu'ils ont suffisamment bien compris le sens que l'énonciateur a voulu transmettre ou attribuer à un signe particulier, pour qu'il puisse continuer de développer ses idées sans crainte d'incompréhension (Clark, 1996 : 330). Les individus se conforment généralement, précise Clark, à un principe du moindre effort (« *optimal design principle* »), qui consiste à ne pas donner plus de détails qu'il ne faut pour que leur interlocuteur puisse déchiffrer leur énoncé, tout en fournissant suffisamment d'informations pour ne pas être obligés de repréciser le sens que l'on cherche à faire passer (1996 : 328)<sup>447</sup>. L'utilisation de déictiques ou d'ellipses permet d'« aller à l'essentiel » en économisant du temps et de l'effort, tout en entretenant une certaine complicité avec ses interlocuteurs, en les laissant compléter « les trous » pour montrer qu'ils sont « sur la même longueur d'onde ». Alors que la « concordance » n'implique pas forcément un désaccord et une renégociation du sens entre les participants à une interaction, Robert Vion rappelle, à travers le concept de « référenciation » (1992 : 211), que la simple évocation verbale<sup>448</sup> d'une idée implique forcément une connotation et une prise de position à son égard, qui contribue à structurer l'imaginaire collectif, à faire avancer le thème conversationnel et à fixer les codes (repères tacites actualisés<sup>449</sup>) pour la suite de la rencontre.

À travers la concordance du sens, les interlocuteurs *performent* la rencontre, en négociant peu à peu des représentations communément admissibles, qui contribuent, à leur tour, à réduire l'incertitude et l'anxiété que peuvent ressentir les uns et les autres dans les

<sup>446</sup> De cette manière, le niveau figuratif de construction de sens (figure 4) dépend des deux autres niveaux de sens, mais les dépasse. Dans ce sens, les interactions interpersonnelles apparaissent comme le dispositif de médiation sociale responsable de la réaffirmation et de l'évolution des valeurs et des pratiques culturelles (*supra*, chapitre 1.12. Voir aussi *infra*, chapitre 8.32).

<sup>447</sup> Ce principe, issu d'un raisonnement psychologique, recoupe l'impératif intersubjectif de la maxime conversationnelle gricéenne de quantité : ne pas produire trop ou trop peu d'informations (Grice, 1975). Or, il existe bien des situations et des stratégies dans lesquelles les interlocuteurs ne respectent pas ce principe de la conversation. Ils peuvent chercher à cultiver l'ambiguïté pour faire passer une décision contestable par exemple, ou, au contraire rendre leurs propos très explicites, comme lorsqu'un malentendu pourrait s'avérer dangereux, ou s'ils craignent que l'on cherche à « détourner » leurs propos pour exploiter d'éventuelles zones d'ombre.

<sup>448</sup> Rajoutons que la non-évocation a souvent le même effet structurant : nombreuses sont les conversations qui « tournent autour du pot » sans nommer un référent, bien présent à l'esprit des interlocuteurs, dont la désignation explicite pourrait menacer la relation intersubjective.

<sup>449</sup> Bien qu'elle puisse parfois être évoquée de manière explicite (*infra*, section suivante), la négociation des codes culturellement fondés se fait généralement de manière tacite. Les codes sont actualisés à travers l'utilisation que chaque énonciateur en fait, et validés par les signes de compréhension que lui renvoient ses interlocuteurs.

phases initiales de l'interaction (Gudykunst). Les repères de signification posés par consensus constituent des sources symboliquement chargées de prévisibilité, susceptibles d'être réactivées ultérieurement de manière anaphorique. Les phénomènes de répétition et de circularité propres à toute conversation qui alterne thème et rhème, phase « intégrationnelle » et phase « nouvelle informationnelle » (Winkin, 1981 : 72), font que les participants reviennent parfois sur les objets préalablement définis pour réaffirmer ou réajuster les significations communément attribuées. Gumperz insiste sur la fonction « ritualisant » de l'interaction qui permet aux participants de créer des conditions d'intercompréhension ponctuelles (1969 : 153). Il souligne, par ailleurs, qu'une telle réussite dépend non pas d'éventuels critères de vérité absolue, mais de la capacité des interlocuteurs à construire une vision commune qui sous-tend leur rencontre :

*« What distinguishes successful from unsuccessful interpretations are not absolute, context-free criteria of truth value or appropriateness, but rather what happens in the interactive exchange itself, i.e. the extent to which proffered context bound inferences are shared, reinforced, modified or rejected in the course of an encounter »<sup>450</sup>.*

En tant que construction pragmatique, la structuration des repères de signification est indissociable des identités et de la négociation identitaire (*supra*, chapitre 3.1) dans la rencontre. Herbert Clark souligne ce point lorsqu'il identifie deux sources de références partagées : le « terrain commun communautaire » (« *communal common ground* ») et « personnel » (« *personal common ground* ») entre les interlocuteurs. Alors que la première recouvre leurs appartenances partagées (identités sociales ou de rôle partagées), la deuxième source de prévisibilité et de repères significatifs provient de l'expérience directe préalable que les interlocuteurs ont les uns des autres (Clark, 1996 : 332-5). Bien évidemment, le terrain commun personnel partagé par deux interlocuteurs varie énormément en fonction de leur intimité. Inexistant entre inconnus, il peut remplacer presque totalement les repères significatifs situationnels en tant qu'élément configurant d'une interaction entre membres d'une même famille, par exemple.

La distinction artificiellement introduite au début de ce chapitre, entre la négociation identitaire et la co-construction des repères de signification, atteint sa limite dans cette réflexion. Dans la négociation des identités comme dans la négociation du sens, les individus prennent position et réagissent par rapport aux énoncés multimodaux de leurs interlocuteurs, pour tenter de faire valoir, à l'intérieur des limites de la relation intersubjective, leur propre définition de la situation, du rôle qu'ils y jouent, et plus généralement leur vision du monde. L'identitaire et le significatif correspondent à deux facettes d'un même processus de co-construction intersubjective de l'expérience à travers les interactions. Ils ont été abordés ici grâce à deux épistémologies différentes mais complémentaires, sociologique et linguistique, qu'il faut désormais réunir pour aborder la complexité du processus en question.

---

<sup>450</sup> Gumperz, 1982 : 171. « *Ce ne sont pas des critères universels absolus de valeur de vérité ou de convenance qui distinguent les interprétations réussies ou non, mais plutôt ce qui se passe dans l'échange interactionnel, c'est-à-dire le degré auquel les inférences contextualisées que l'on propose sont partagées, consolidées, modifiées ou rejetées au cours d'une rencontre* ». (Notre traduction).

En plus de définir les concepts et de fixer un thème conversationnel à propos duquel les individus en tant que sujets peuvent produire des énoncés prétendus vrais, la performance de la rencontre implique l'élaboration d'une vision idéale négociée du monde. Cette vision partagée, au moins superficiellement, met en scène les acteurs sociaux au sein d'une situation et d'une relation idéalement définies et sous-tendues par des représentations valorisées, des objectifs et un rapport particulier à la société ou au monde en général. Cette vision idéale est également une visée, dans la mesure où elle dynamise la rencontre en fixant les enjeux subjectifs mais surtout intersubjectifs, à travers les figures qu'elle actualise.

Théorisée par Arjun Appadurai (2001)<sup>451</sup>, entre autres, et reprise en sociologie et en communication par Andréa Semprini (2003) et par Jean-Jacques Boutaud (2006 : 3-4), cette vision d'un « monde possible » idéal se situe entre le monde réel et le monde textuel des représentations socioculturelles. Le monde possible idéal est créé dans la communication, en négociant quelles représentations (figures sensibles) culturellement ou socialement préfigurées (monde textuel) sont à activer, ou à redéfinir, en tant que formes idéales à viser, pour aborder la rencontre en tant que modélisation (et modalisation) du réel. Le processus de co-construction des repères de sens dans l'interaction dépasse ainsi la simple concordance des concepts, la négociation des codes ou encore des identités, dans la mesure où il fait appel à la créativité et à l'imagination des acteurs. Selon Semprini :

*« Le processus d'imagination est un processus d'attribution et d'organisation des significations selon des scénarios alternatifs par rapport au plan de la réalité référentielle immédiate et aux significations qui lui sont associées selon des codes institués et partagés. Pour garder une force et une cohérence, le processus d'imagination doit alors se déployer en constructions organisées, douées d'un sens et d'une attractivité pour les acteurs. Nous proposons d'appeler ces constructions "mondes possibles". » (Semprini, 2003 : 156)*

Appréhendée en tant que phénomène holistique, la prise de forme d'une rencontre dans l'esprit des interlocuteurs (l'esthétique de la situation) s'apparente à un processus de *crystallisation* du sens, fondé sur leurs représentations négociées (socioculturelles ou personnelles) plus ou moins communes de la situation (activités discursives, univers sensibles) et des identités (*modus vivendi* identitaire), sous-tendu par des valeurs et par un projet individuel ou collectif. Ce monde possible négocié met en scène<sup>452</sup> les individus en tant qu'acteurs sociaux dans des rôles idéaux, en même temps qu'il leur fournit un cadre significatif par rapport auquel ils peuvent structurer leurs actes symboliques.

Ainsi, un jeune couple, pour évoquer de nouveau l'exemple de McCall et Simmons (*supra*, page 183), peut négocier un monde possible, dans lequel ils finiront par se marier et vivre ensemble en amoureux jusqu'à la fin de leurs jours. Ce monde fait appel aux figures du

<sup>451</sup> Appadurai, 2001 : 30-5 et 66-75. L'anthropologue de la mondialisation s'appuie notamment sur Benedict Anderson (1983) en évoquant l'importance de l'imaginaire dans toute action humaine, et tout particulièrement dans la construction, au-delà de « communautés », de « mondes imaginés » ou de « mondes possibles ».

<sup>452</sup> L'argumentation développée ici renoue, une fois de plus, avec la métaphore théâtrale, véritable leitmotiv de l'interaction. Le réel n'étant accessible à l'individu que par représentation, le monde possible prend des airs d'une *Commedia dell'Arte* dans laquelle les interprètes improvisent le détail, tout en se référant aux figures génériques (monde textuel) d'Arlequin, de Scaramouche et de leurs complices.

jeune homme et de la jeune femme amoureux, modèles auxquels les acteurs peuvent se montrer plus ou moins fidèles, en fonction des identités mises en avant. Il suggère également certaines activités socialement imputables aux jeunes amoureux, telles que les sorties au cinéma ou à la discothèque et les promenades au clair de la lune. Il prescrit des comportements de référence, comme les baisers langoureux, les regards intenses et les étreintes passionnées, tout en en proscrivant d'autres : ne pas entretenir des relations jugées trop proches avec d'autres membres du sexe opposé. Il redécoupe le calendrier, avec des moments symboliquement forts tels que la Saint-Valentin, l'anniversaire de la première rencontre, ou les vacances d'été, par exemple.

Or, bien qu'il lui doive une grande partie de ses références, le monde possible n'est pas le monde textuel. Le monde possible ne recouvre que certains aspects de celui-ci, sélectionnés et mis en relation pour former une vision qui semble à la fois compréhensive et naturalisée (Semprini, 2003 : 85). À l'intérieur de leur univers socialement reconnaissable, les jeunes négocient les modalités de la mise en scène : les éléments qui assument pour eux une importance symbolique particulière ; la manière dont ils se comportent ensemble en public et en privé, la fréquence des échanges de SMS ou encore la place accordée à une vie sociale en dehors de leur couple. Par ailleurs, le monde possible idéal n'est pas un monde de rêve. Il est lié aux signifiants perçus du monde réel et son caractère idéal n'implique pas forcément qu'il s'agisse d'une configuration sociale souhaitée. Un agresseur et sa victime font également appel à un univers sensible qu'ils redéfinissent en le performant, tout comme le font les élèves d'un professeur ennuyeux.

Semprini affirme que les mondes possibles puisent dans les ressources significatives du flux sémiotique, structuré en sémiosphères (*supra*, page 52) :

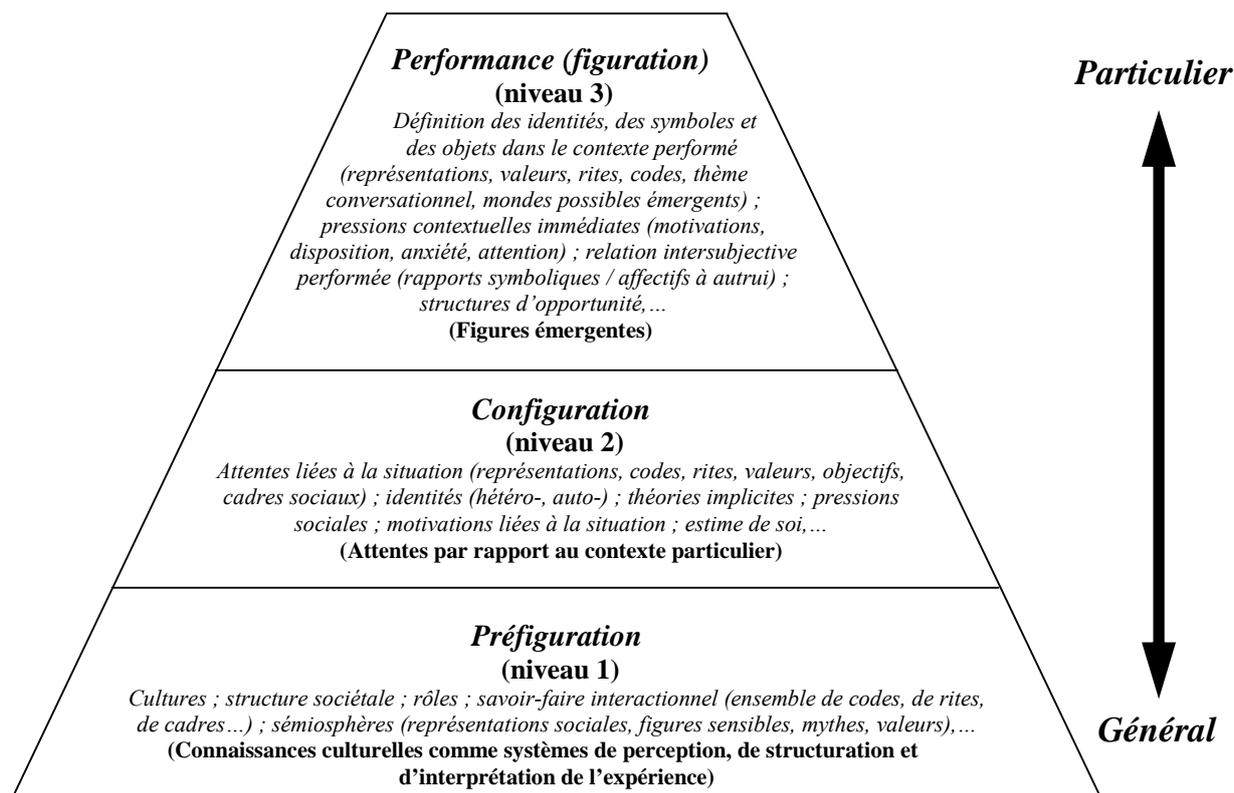
*« En premier, nous avons le flux sémiotique, la masse de sens inorganisée, où toutes sortes d'éléments culturels circulent de manière fluide. Ensuite, il y a la sémiosphère, qui regroupe le flux en entités sémantiques cohérentes et définissables, mais encore relativement peu organisées. Le sens est ici essentiellement d'ordre conceptuel et abstrait. Enfin nous trouvons le monde possible, qui utilise la sémiosphère comme un stock où puiser les matériaux pour construire des scénarios et des récits cohérents et organisés. » (Semprini, 2003 : 192)*

Les mondes possibles s'appuient, entre autres, sur les vestiges des « grandes narrations institutionnelles » de la modernité, sur les productions symboliques de l'industrie culturelle et des médias, sur les discours autour des TIC ou de la consommation, ou encore sur les mouvements sociaux (2003 : 166-9). Or, la sélection et la structuration de ces éléments en mondes possibles dépendent des sémiosphères actualisées dans l'interaction (identités sociales), du contexte immédiat de réception et du contexte socioculturel dont on applique les normes d'interprétation. La réinterprétation et la reconstruction continues des mondes possibles résultent ainsi d'une dialectique entre le monde textuel (des médias, de la communication) et l'espace social d'interaction. Si les acteurs sociaux reprennent des éléments d'un imaginaire mis à disposition par des acteurs institutionnels, ils les transforment en fonction de leurs propres représentations sociales pour les convertir en repères de

signification actualisés. Comme le témoignent l'énergie et l'argent dépensés par les annonceurs pour être « à la page » et « en phase » avec la « réalité du terrain » sociale, ce sont ces repères actualisés que le monde textuel s'évertue de reprendre pour mieux se faire le reflet des aspirations sociales des consommateurs. Grâce à cette circularité constatée, Semprini rajoute sa voix à celles qui rejettent les thèses de l'École de Francfort (2003 : 163). L'instauration d'un monde possible partagé, taillé sur mesure à partir d'éléments significatifs socialement reconnaissables, semble constituer la forme la plus aboutie de co-construction de sens dans une interaction, susceptible d'être associée à une « prise » de la relation intersubjective (*infra*, page 242 *et seq.*). Pour Semprini, cette mise en accord des visions de l'activité sociale pragmatiquement ancrée et des valeurs qui la sous-tendent, est essentielle non seulement à la structuration de l'expérience individuelle, mais également à la performance et au renouvellement des cultures qui se nourrissent du flux sémiotique des sociétés postmodernes.

\*

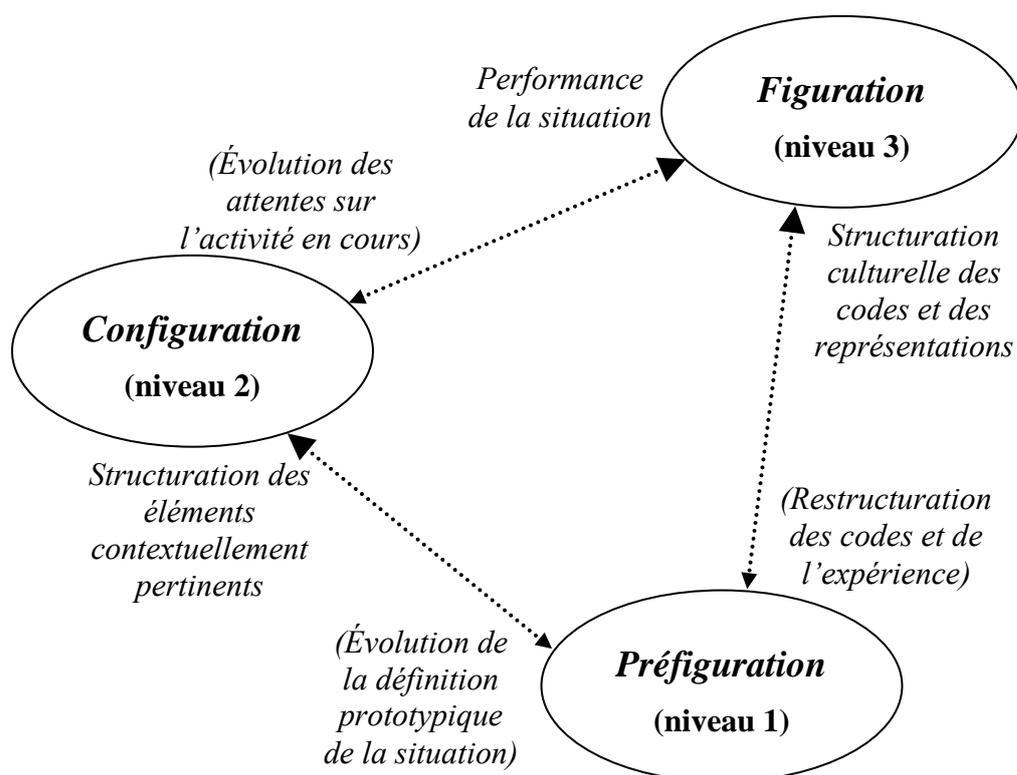
À l'issue de cette discussion de la co-construction du contexte significatif dans l'interaction, la figure 4 peut désormais être réexaminée, afin de préciser les rapports qui existent entre les différents niveaux de sens et la manière dont ils influent sur la structuration des repères de signification dans l'interaction. La figure 20 représente les niveaux de signification sous forme non pas de cercles concentriques mais de pyramide, dans laquelle chaque niveau s'appuie sur le niveau inférieur :



**figure 20 : Représentation en profondeur des trois niveaux de signification**

Le passage entre le premier et le troisième niveaux correspond au passage entre le général et le particulier, entre les savoirs de l'individu socialisé et les repères significatifs « explicités » dans la figuration, en passant par les attentes (non actualisées) de l'individu par rapport à la configuration de la rencontre<sup>453</sup>. Or, étant donné que la performance fait évoluer non seulement ces attentes liées à la définition de la situation mais, à un degré bien moindre, la structuration expérientielle de l'individu socialisé, il s'ensuit que les rapports entre les différents niveaux de signification sont multiples. Ces rapports sont schématisés dans la figure 21 :

<sup>453</sup> Un parallèle à cette approche, inspirée par Jean-Jacques Boutaud (2005 : 171 *et seq*), se trouve dans le travail de Tamar Katriel. Outre la distinction faite depuis Malinowski entre le contexte culturel (niveau de la préfiguration) et le contexte situationnel (niveau de la figuration), Katriel (1995 : 271-3) cherche à prendre en compte le niveau qu'il appelle « institutionnel » de la rencontre (niveau de la configuration).



**figure 21 : Rapports dynamiques entre les trois niveaux de signification**

Comme le suggère la double flèche de la figure 20, la structuration de la signification de la rencontre ne doit pas être conçue comme une simple particularisation des référents en adéquation avec une définition plus précise de la rencontre (parcours de sens 1-2-3). Le fait que chaque niveau repose sur le niveau inférieur, et que certains signifiants préfigurés soient redéfinis dans la figuration, pousse Louis Quéré (1989 : 69) à affirmer que, dans les interactions, « *tout est à la surface* », que les structures se manifestent dans le comportement des acteurs. Or, étant donné l'impossibilité, pour des interlocuteurs, d'explicitier et de s'accorder sur tous les repères de signification, il nous semble essentiel de souligner l'importance des trois niveaux de signification dans l'encodage ou le décodage d'un énoncé quelconque<sup>454</sup>. Le système de symboles sous-jacent (préfiguration) et les attentes précises par rapport à la situation dans laquelle l'individu se trouve (configuration), en tant qu'éléments intériorisés non explicités, ont également leur rôle heuristique à jouer à côté des définitions *performées* dans la rencontre (figuration). Puisque c'est dans la performance de l'interaction que les savoirs culturels évoluent et se renouvellent (*supra*, note 446) sur les plans individuel, social, et même sociétal, l'influence de la figuration sur les autres niveaux de signification est représentée par les petites flèches qui retournent vers les niveaux 2 et 1 dans la figure 21.

Alors que les attentes sur la situation et la définition de celle-ci (niveau 2) évoluent facilement au fil de la rencontre, la structuration individuelle de l'expérience, les savoirs et les

<sup>454</sup> L'affirmation de Quéré est plus facilement défendable en ce qui concerne les interactions interculturelles pour lesquelles l'absence perçue de savoirs implicites culturels nécessite une organisation endogène explicite de la construction de sens (*infra*, section suivante).

savoir-faire culturels (niveau 1) se révèlent logiquement plus stables. Cependant, dans le cas d'un individu qui se trouve au contact d'un groupe étranger dont la culture lui est peu connue, par exemple, il se peut que ses représentations de la culture étrangère évoluent relativement vite au fil de ses premières interactions. Or, dans de telles interactions (interculturelles) le premier niveau de signification est souvent mal défini ou ambigu. Compte tenu de la structuration du contexte significatif qui vient d'être exposée, cette caractéristique des interactions qui s'inscrivent dans le cadre de la communication interculturelle change sensiblement la manière dont les individus y abordent la construction de sens.

### 3.22. Les spécificités de l'interculturel

*« Communicating with a person from another culture may be either easier or more difficult than communicating with someone from the same culture »*

William B Gudykunst et Young Yun Kim<sup>455</sup>

John Gumperz (1982 : 208) remarque le caractère universel des « *discourse tasks* », ou modes d'interaction (discuter, négocier, expliquer, demander, décrire,...). Bien que toutes les cultures, en tant que systèmes de communication, aient recours aux différents modes, la définition des activités discursives (« *speech activities* » - *supra*) et les conventions de contextualisation sont spécifiques à chaque groupe, poursuit-il. Le processus d'inférence, tel qu'il a été décrit ici, est fondé sur la nécessité de remédier à l'incertitude provoquée par des différences interpersonnelles dans la conceptualisation des référents (prise en compte de l'interprétant) et dans la compétence communicationnelle, différences imputables non seulement à la socialisation, mais aux attentes pragmatiques liées aux représentations de la situation et des identités. Au niveau des codes, suggère Herbert Clark, il n'y a pas, par exemple, de langue standard en ce qui concerne les interactions. L'individu ne considère pas (seulement) son interlocuteur comme un francophone, mais comme un enseignant, un médecin, un artisan ou un enfant, un Parisien, un Breton ou un Corse. Il adapte son langage (ou son jargon) en fonction de sa représentation de l'Autre et du « terrain » communautaire ou personnel (*supra*) qu'il partage avec lui, de la posture identitaire qu'il cherche à adopter et du contexte (Clark, 1996 : 334).

Ce processus d'adaptation (ou d'« accommodation » : *infra*) à ses interlocuteurs ne présente pas en soi d'incompatibilité avec les rencontres interculturelles, puisque, selon le cadre épistémologique adopté ici, tout individu intègre de multiples cultures et toute interaction sociale comporte obligatoirement une dimension interculturelle. C'est précisément cette dimension qui rend nécessaire le processus d'inférence conversationnelle. Cependant, il reste une différence importante sur le plan de la construction des repères de signification entre les interactions qui concernent des individus perçus comme membres d'une même culture et celles qui ont lieu entre « étrangers ». C'est la prise en compte symbolique de l'identité étrangère (l'activation du cadre de la communication interculturelle) qui est responsable de cette distinction qualitative perçue, distinction qui affecte la nature de l'activité

<sup>455</sup> Gudykunst & Kim, 1992 : 5. « Communiquer avec quelqu'un d'une autre culture peut être ou plus facile ou plus difficile que la communication avec un individu de la même culture que soi ». (Notre traduction).

interactionnelle. En prenant en compte l'identité étrangère de l'Autre sur le plan intersubjectif, l'individu débraye, en quelque sorte, les mécanismes automatiques (« *mindless* » : *supra*) d'encodage et de décodage qu'il emploie pour établir le sens des énoncés face à des individus dont il est persuadé idéalement qu'ils partagent *grosso modo* les mêmes représentations et repères culturels que lui (Gudykunst & Kim, 1992 : 8). Étant donné la relation de complémentarité entre culture et identité, la prise en compte de l'altérité de l'étranger sur le plan symbolique remet en cause l'existence d'un système symbolique commun<sup>456</sup>. De ce point de vue, la manière dont l'individu évalue le potentiel de construction de repères communs de signification dans l'interaction est déterminée par les identités qu'il attribue à ses interlocuteurs. Ces identités incluent non seulement l'identité d'étranger (qui peut faire l'objet de différentes modalités de représentation – *supra*, figure 11), mais également les autres identités saillantes dans la situation.

La transition de « *mindlessness* » à « *mindfulness* » dans une interaction avec un étranger n'est pourtant ni automatique ni totale. Associé généralement aux seules représentations décentrées ou stéréotypées (étiquetage) de l'étranger (*supra*, figure 13), l'état de conscience éveillé de l'interaction peut également être déclenché, comme dans toute rencontre, par un malentendu constaté (Gumperz, 1982 : 132) ou par une violation des attentes sur le comportement de la part de son interlocuteur (Gudykunst & Kim, 1992 : 90). Même lorsque l'attention de l'individu est focalisée sur l'interprétation des actes symboliques, certains codes lui restent inaccessibles car ils sont trop profondément intériorisés pour qu'il en soit conscient (ethnocentrisme). Or, la prise en compte, à un certain niveau, de leur propre ethnocentrisme constitue la raison pour laquelle les individus activent le cadre de la communication interculturelle face à quelqu'un identifié comme étranger. Si ce cadre permet potentiellement d'éviter un certain nombre de malentendus, parfois symboliquement chargés<sup>457</sup>, il modifie la nature de la construction de sens intersubjective. Alors que toute communication comporte une dimension interculturelle, les interactions qui font appel au « cadre de la communication interculturelle » se distinguent ainsi de ce que l'on appelle parfois la communication « ordinaire ».

---

<sup>456</sup> En fonction de la « proximité » perçue entre les cultures concernées, l'individu peut éventuellement postuler leur (semi-)transparence, et tenter de procéder comme avec un membre de son propre groupe. Cela peut notamment être le cas en ce qui concerne les interactions entre groupes qui partagent un héritage linguistique commun, par exemple entre Français et Canadiens (modalité représentationnelle de similarisation – *supra*, figure 11). Inversement, une culture qui semble trop éloignée de la sienne peut pousser l'individu à abandonner tout espoir d'une entente possible (représentation aliénante).

<sup>457</sup> John Gumperz remarque que le fait de rater des indices de contextualisation est souvent attribué, en raison de la nature inconsciente de ce processus et *a fortiori* dans un contexte interethnique, à des défauts de personnalité de la part du parti « coupable » et à l'erreur linguistique due à une méconnaissance des codes (1982 : 132).

## La construction d'un contexte de signification partagé en situation interculturelle

« Dans certains cas, notamment avec la communication exolingue, les sujets mettent en œuvre des procédures d'aide afin de faciliter le travail interactif du partenaire. Ces procédures concernent aussi l'activité discursive du locuteur qui va effectuer une structuration particulière des contenus. Il pourra ainsi les présenter par séquences lexicales "légères" dont il vérifiera, sur le champ, la réception. Elles concernent également des encouragements à l'activité du partenaire, encouragements qui pourront aller jusqu'à l'aide à l'"encodage". En fait, plus qu'une aide à l'encodage, il s'agit de l'accomplissement en commun d'une tâche discursive. »

Robert Vion<sup>458</sup>

Dans sa discussion des indices de contextualisation, John Gumperz distingue les interactions au sein de « groupes à réseau fermé » (« *closed-network groups* ») et celles qui concernent des « groupes à réseau ouvert » (« *open-network groups* ») (1982 : 71) du point de vue de l'utilisation de l'implicite. Dans une interaction qui implique des individus de plusieurs groupes différents (réseau ouvert), suggère Gumperz, il y a une tendance générale à limiter le niveau d'implicite employé dans les énoncés, lorsque les participants s'inscrivent dans une visée consensuelle<sup>459</sup>. Cette tendance est à relier à l'application du principe de design optimal (« *optimal design principle* » : *supra*, page 211) à des situations perçues comme multiculturelles. Ce type de situation nécessite, en toute logique, une concordance plus extensive des codes (« *grounding* »), en passant par une utilisation plus développée des procédures de reformulation, par exemple, qu'une interaction à réseau fermé (Smith & Bond, 1998 : 238).

La concordance des codes passe tout d'abord par le choix d'une langue et d'un langage adaptés à la situation et aux participants. Dans le cas d'une interaction entre locuteurs de langues différentes, ce choix (qui peut être plus ou moins définitif) se révèle crucial non seulement pour les conditions d'intercompréhension relative qu'il permet, mais également, lorsqu'il s'agit notamment d'un libre choix des participants, en raison de son importance sur les plans relationnel et identitaire (*infra*)<sup>460</sup>. Or, souvent, ce choix entre l'une des langues

<sup>458</sup> Vion, 1992 : 255. Italiques rajoutés.

<sup>459</sup> Cette affirmation doit être tempérée non seulement par rapport à la théorie de l'accommodation communicationnelle (*infra*), mais également face aux variantes culturelles. La distinction que fait Edward Hall entre les cultures à contexte fort et à contexte faible (*cf.* 0), généralement assimilées à la distinction entre cultures collectivistes (contexte fort : degré élevé d'implicite) et individualistes (contexte faible : explicitation des propos) suggère que la prise en compte de l'identité étrangère n'a un impact que relatif sur cette variable. Le théâtre de l'Absurde a su exploiter à des fins de détournement le rôle de l'implicite dans les interactions. Voir par exemple la scène d'exposition de la *Cantatrice Chauve* d'Ionesco.

<sup>460</sup> La question de la langue renvoie évidemment au débat autour de l'hypothèse de Sapir –Whorf (*supra*, chapitre 1.22). Pour un résumé des conclusions (mitigées) des travaux effectués en situations multiculturelles sur la tendance d'un individu à adopter un comportement cognitif et discursif conforme au groupe ethnolinguistique dont il emprunte la langue, voir Smith & Bond, 1988 : 99.

maternelles des individus présents ou encore une langue véhiculaire<sup>461</sup> échappe au contrôle des individus, car il est lié à la définition de la situation en cours.

Lorsque les participants à l'interaction n'ont pas un même niveau de compétence communicationnelle dans la langue adoptée, celui ou ceux qui en possèdent la maîtrise supérieure peuvent tenter de mettre en place des procédures d'aide au décodage et à l'encodage, telles qu'en décrit Robert Vion (*supra*, citation de début de section). Connues en anglais sous le nom de « *foreigner talk* » (littéralement, le « parler de l'étranger » : Smith *et al.*, 1991 ; Smith & Bond, 1998 : 248) et étudiées en tant que phénomène linguistique à part entière, ces procédures doivent être reliées à la théorie de l'accommodation communicationnelle (*infra*). Elles consistent à modifier consciemment certaines caractéristiques de la prononciation (débit lent, volume accru,...), du lexique (simplification, explicitation, intégration de mots étrangers,...) et de la syntaxe (syntaxe dite « de petit nègre », etc.) pour rendre ses propos plus facilement compréhensibles au locuteur non natif<sup>462</sup>. Ces procédures peuvent également être accompagnées, le cas échéant, d'une gestuelle iconique.

La prise en compte par des individus des différences qui séparent leurs systèmes de symboles intériorisés affecte non seulement leur faculté de perception et leurs représentations des malentendus qui peuvent surgir, mais elle peut également rendre leur résolution plus aisée. En se servant d'une situation qui lui est arrivée personnellement, Jan Blommaert illustre la façon dont les individus peuvent recourir aux connaissances partagées, à l'anaphore et à la reformulation pour résoudre des malentendus<sup>463</sup>. Blommaert identifie trois phases dans le traitement des malentendus. Suite au constat de l'incompréhension lors d'une phase initiale de contrôle (« *scrutinizing phase* »), les individus cherchent à retrouver un point de repère déjà actualisé dans l'interaction, relié à l'élément qui semble poser problème (« *search for common ground phase* »). À partir de ce point d'ancrage rassurant, il devient possible de clarifier le contexte avant de réintroduire le nouvel élément lors de la phase de dialogue (« *dialogue phase* »), en précisant ainsi le sens voulu à l'interlocuteur désormais averti.

La conscientisation du phénomène de communication (« *mindfulness* ») permet ainsi d'intégrer au fonctionnement cognitif de l'individu des phénomènes de recatégorisation et de remise en cause des catégories existantes face aux comportements observés. De la même

---

<sup>461</sup> Bien sûr, les langues véhiculaires ne sont pas uniquement linguistiques. Le langage des signes ou le langage gestuel internationalement reconnu des plongeurs sous-marins constituent des exceptions intéressantes, bien que limitées à des contextes bien précis.

<sup>462</sup> Ces procédures peuvent être plus ou moins formalisées. Ron et Suzanne Wong Scollon (Scollon & Scollon, 2001 : 147-8) citent le japonais en tant que langue qui comporte des formes simplifiées réservées aux interactions avec des étrangers (non japonais). Or, vu sous un autre angle, cela est vrai de toute langue, notion qu'il faut déconstruire pour parler plutôt de langages à héritage linguistique partagé, associés à des situations et à des groupes sociolinguistiques différents.

<sup>463</sup> Blommaert donne l'exemple (1991 : 24) d'une rencontre faite en Belgique avec un collègue tanzanien, au cours de laquelle il propose à l'Africain d'aller prendre un café. Le Tanzanien décline poliment son invitation en précisant qu'il n'a pas faim. Après une répétition de sa proposition, en mettant l'accent sur le mot « café », qui sollicite une pause et la même réponse, l'auteur demande simplement si son collègue aimerait quelque-chose à boire. Cette fois, la réponse est positive. Lorsque Blommaert lui propose de boire un café, la réponse est encore positive.... Il apprend par la suite que les Tanzaniens ont pour habitude d'offrir à un invité des grains de café (à mâcher) en signe d'amitié.

manière, sur le plan identitaire et en fonction de leurs motivations (*infra*, page 234), les individus peuvent chercher à faire abstraction d'une identité qui les met en opposition, afin de chercher « *some common base of experience on which to build the interaction* » (Gumperz, 1982 : 142)<sup>464</sup>. Selon une hypothèse qui sera reprise et explorée dans la deuxième et dans la troisième parties de la thèse, il s'ensuit que des interlocuteurs étrangers qui adoptent une visée consensuelle peuvent chercher à minimiser ou à dépasser les différences qui les sépare au niveau de leur culture principale de socialisation (le premier niveau de notre figure 4), en se conformant aux normes de conduite et aux représentations dominantes associées à un autre groupe dans lequel ils sont tous socialisés. Ainsi, lors d'une rencontre entre universitaires étrangers, par exemple, les différents partis, conscients des différences de culture nationale, peuvent tenter de se rendre mutuellement prévisibles et intelligibles en fondant leur communication sur les rites, les normes, le langage (scientifique) et l'appareil conceptuel qui sont plus ou moins partagés par les cercles académiques du monde entier, tout en restant vigilants pour prévenir d'éventuels malentendus. Toute source de socialisation commune peut être exploitée de la sorte, qu'il s'agisse d'une socialisation au sein d'un même cadre (la culture d'une organisation multinationale, par exemple : *infra*, chapitre 5.2), ou d'une socialisation au sein de groupes homologues dans des sociétés différentes (« cultures transnationales » : *supra*, page 42).

Entre des étrangers qui se connaissent déjà, le vécu commun et les interactions passées fournissent une source importante de prévisibilité et de repères signifiants qu'ils peuvent exploiter. Smith et Bond citent plusieurs études récentes faites sur l'adaptation du comportement communicationnel dans de tels cas, notamment entre des collègues de travail américains et japonais (Smith & Bond, 1998 : 254). L'adaptation observée affecte les deux parties et ne concerne que les interactions qui mobilisent les deux nationalités. Elle est à la fois *linguistique* (utilisation alternée des deux langues pour vérifier la compréhension), *conversationnelle* (répétition « à la japonaise » de mots que l'autre vient de prononcer, signaux d'écoute plus fréquents et prononcés que la norme américaine), *contextuelle* et *personnelle* (de fréquentes plaisanteries partagées et plaintes à propos des collègues). Le cadre temporel des études citées, qui concernent, pour certaines d'entre elles, des sujets qui travaillaient ensemble depuis plus d'un an, suggère que certains aspects de cette adaptation (notamment ce qui relève du style conversationnel) deviennent, avec le temps, des automatismes chez les sujets observés.

Cependant, comme l'indique la discussion précédente sur la construction de sens, l'activité interactionnelle entre individus socialisés au sein d'un même groupe implique souvent plus que des normes partagées ou des repères de signification communs. En effectuant un saut qualitatif dans le type de rapports établis entre étrangers, et en anticipant la discussion à venir sur le phénomène de « prise » dans la relation intersubjective, le caractère spontané et unitaire de la cristallisation du sens lors de certaines interactions, peut être imputé à l'adhésion des interlocuteurs à une vision commune vectorisée de la situation et des identités, fondée sur des univers sensibles partagés (mondes possibles). La cristallisation de sens est ici

---

<sup>464</sup> « *Un quelconque substrat commun d'expériences partagées sur lequel bâtir l'interaction* ». (Notre traduction).

entendue comme un phénomène émergeant d'un autre ordre que l'abduction ou que la déduction rationnelles. Sur le plan phénoménologique, les individus ne sont pas dans une métalogique réflexive de la recherche de ce qui peut « faire sens », mais vivent leur rencontre, au contraire, au premier degré. Le monde possible idéal contient ses propres vérités axiologiques et sa trame narrative, par rapport auxquelles les individus se situent pour asseoir leur sentiment de l'« authenticité » de la situation et de leurs identités<sup>465</sup>. Or, compte tenu de la nature « *mindful* » d'une grande partie de l'activité interactionnelle entre étrangers, la question se pose de savoir si celle-ci n'est pas incompatible avec l'instauration d'une telle vision partagée. Si tel était le cas, les limites de la communication interculturelle seraient, alors, intersubjectives.

### Les limites du monde possible interculturel

*« Cross-cultural communication tends to break down not because interlocutors do not understand one another at all, but rather because, from the perspective of one or other interlocutor, the stance or act display was not expected (a breakdown in the domain of scope) or was unusual (a breakdown in the domain of preference) or went on too long or not long enough for the particular social identity or activity underway (a breakdown in the domain of extent). Some understanding is shared but not all, and that difference between some and all makes a difference, generating the bases for culture shock and negative stereotyping ».*

Eleanor Ochs<sup>466</sup>

Dans une vision dynamique des interactions, il convient de mettre l'accent sur l'évolution de la relation intersubjective entre différents états ponctuels. Il ne s'agit alors pas d'associer un « type » d'interaction (« interculturelle » ou « ordinaire ») à un état de conscience (« *mindful* » ou « *mindless* ») et à l'instauration ou non d'un monde possible partagé. Encore faudrait-il définir les critères de discontinuité qui permettraient éventuellement d'isoler et de mesurer ces différents états et phénomènes. Dans la vision de la communication interculturelle esquissée ici, il sera plutôt question de visées et de postures temporaires plus ou moins abouties, liées à l'émergence ponctuelle de différentes configurations de la relation intersubjective et de différentes définitions plus ou moins partagées de la situation et des identités.

<sup>465</sup> À travers la notion d'authenticité, cette réflexion sur le monde possible idéal rejoint celle de Peter Burke sur l'identité de personne (Burke, 2004). Dans les deux cas, c'est en se conformant à un idéal de soi individuel (identité de personne) ou collectif (monde possible partagé) que l'individu ressent l'impression d'être « en phase » avec lui-même et avec la situation.

<sup>466</sup> Ochs, 1996 : 431. « *Les communications multiculturelles ont tendance à s'effondrer non pas parce que les interlocuteurs ne se comprennent pas du tout, mais plutôt parce que, du point de vue de l'un ou l'autre interlocuteur, la posture ou les actes mis en scène n'étaient pas attendus (une rupture dans le domaine de la portée), ou n'étaient pas habituels (une rupture dans le domaine de la préférence), ou ont duré trop ou pas assez longtemps par rapport à l'identité sociale mobilisée ou à l'activité en cours (une rupture dans le domaine de l'étendue). La compréhension est partiellement mais non pas totalement partagée, et la différence entre ces deux degrés fait toute la différence : elle génère les conditions propices aux chocs culturels et à la stéréotypie négative ».* (Notre traduction).

De ce point de vue, le monde possible interculturel apparaît comme un état émergent possible lié à une configuration possible de la relation intersubjective (*infra*) et à un niveau de conscience (réflexivité) relativement bas de l'activité interactionnelle en cours. Il repose sur une vision partagée de la situation, qui fait appel à des univers sensibles communs et qui attribue aux participants des rôles particuliers par rapport auxquels ils peuvent adopter diverses postures identitaires<sup>467</sup>. La « prise » momentanée d'un monde possible partagé nécessite des représentations suffisamment clairement définies pour permettre aux individus d'y adhérer et de communiquer implicitement cette adhésion à leurs interlocuteurs à travers leurs actes. Une socialisation au sein d'un même groupe, de groupes différents dans une même société, ou de groupes homologues dans différentes sociétés, un vécu personnel important de l'Autre ou un contexte suffisamment déterminant peuvent constituer les fondements de ces représentations ou univers sensibles communs.

Le flux, selon la définition qu'Andrea Semprini (2003) donne à cette notion pour décrire les sociétés occidentales postmodernes, fournit une conception théorique qui permet d'envisager l'instauration d'un monde possible interculturel. En différenciant les trois niveaux de configuration des matériels signifiants dans la sphère sociale (*supra*, page 214), l'auteur souligne bien la structuration du flux sémiotique en sémiosphères non distinctes ou fermées mais ouvertes, perméables et qui se recouvrent.

*« La configuration de l'espace de flux est donc caractérisée par la présence d'une multiplicité de sémiosphères qui peuvent entretenir des rapports « horizontaux » ou « verticaux ». Dans le premier cas, le flux sémiotique est découpé en plusieurs sémiosphères, de taille variable, mais qui se situent toutes sur un même plan. Dans le deuxième cas, les sémiosphères se disposent sur plusieurs plans, avec des niveaux de généralité différents. Ainsi, par exemple, on peut considérer qu'en France l'univers de sens de la citoyenneté républicaine constitue une sémiosphère qui est très étendue, car elle est associée à l'idée même de la nation, et qu'elle se situe à un niveau de généralité très élevé, car elle définit certains éléments propres aux fondations du pacte social. En revanche, des univers de sens comme « la pensée unique », « le libéralisme sauvage » ou « l'exception culturelle » constituent des sémiosphères qui se situent à un niveau de généralité différent » (Semprini, 2003 : 191).*

Cette structuration souligne le potentiel transculturel des sémiosphères et des mondes possibles que l'on en construit<sup>468</sup>. Bien que le découpage du flux en sémiosphères dépende largement des groupes socioculturels, il est fort possible que des noyaux durs soient partagés par des groupes différents, notamment aux niveaux de généralité les plus élevés. Puisque la

<sup>467</sup> En fonction de la posture et de la stratégie figurative adoptées, l'individu peut chercher à se conformer à une identité sociale ou de rôle (idiosyncrasique) valorisante (recherche d'estime de soi), chercher à mettre en avant des traits liés à son identité de personne (recherche d'authenticité personnelle), ou se contenter d'incarner le rôle au plus près de la norme en vigueur (recherche d'authenticité situationnelle). Ces choix identitaires ne sont pas nécessairement mutuellement exclusifs.

<sup>468</sup> Semprini précise lui-même, par ailleurs, l'interpénétration des sémiosphères de groupes culturels différents à l'intérieur d'une même société : « Dans une société multiculturelle, pénétrée profondément par le paradigme communicationnel, les sémiosphères particulières ne sauraient vivre dans un état d'autarcie sémiotique. Chaque sphère partage une portion plus ou moins grande de son contenu avec les autres sphères et avec la sémiosphère générale » (Semprini, 1997 : 91-2).

construction des mondes possibles résulte d'un dialogue entre les acteurs et le dispositif auquel ils se trouvent confrontés, elle n'est point réservée aux membres d'un même groupe socioculturel. Pour reprendre l'exemple des jeunes amoureux cité plus haut, la structuration du monde possible peut s'appuyer sur une sémiosphère largement partagée, alimentée par des discours littéraires ou filmiques sur l'amour et sur la vie sentimentale, véhiculés par des biens culturels « mondialisés » et de ce fait communs à de nombreux groupes autour de la planète. Arjun Appadurai (2001) explore les fortes attaches qui réunissent, grâce à des sémiosphères partagées et aux TIC, les membres délocalisés de différents groupes dans de nombreuses sociétés postmodernes. Il souligne le rôle considérable joué par les médias dans la propagation du flux et des sémiosphères qu'il véhicule.

Si rien n'empêche, d'un point de vue théorique, l'émergence ponctuelle de mondes possibles partagés dans des interactions interculturelles, cette question des représentations partagées semble poser quelques limites, d'une manière générale, quant à la stabilité et à la pérennité potentielles des mondes possibles interculturels. Bien que la culture sur laquelle se fonde l'interaction puisse faire l'objet d'une négociation intersubjective pour déterminer des repères communs (le niveau 1 de la figure 4), le monde possible fait appel à des univers sensibles dont les résonances intertextuelles risquent de dépasser la situation en cours, une culture organisationnelle ou un vécu personnel de l'Autre. Jean-Jacques Boutaud insiste sur le caractère transversal du processus de signification :

*« Il est nécessaire d'aborder toute valeur, toute figure sensible de la vie en société de façon longitudinale, sans couper par exemple, l'émergence des signes et des valeurs dans les organisations, des formes même de vie développées et valorisées en société »<sup>469</sup>.*

Le malentendu cité par Jan Blommaert (*supra*, note infrapaginale n°463) illustre ce propos, à travers la différence de signification du lexème « café » dans l'univers sensible de la convivialité pour un Belge ou pour un Tanzanien. Le non recouvrement des références dans les différentes sphères risque, à tout moment, de provoquer une conscientisation du processus communicationnel et une remise en cause de la possibilité pour des étrangers de partager un monde commun idéal. Nous avons déjà remarqué la fragilité et la relative volatilité de la relation intersubjective, dans des interactions où l'on invoque le cadre de la communication interculturelle, par rapport à l'évolution des représentations de l'étranger et les conséquences pour les conditions de prévisibilité attendues (*supra*, page 184 *et seq.*). La labilité des représentations fondées sur les comportements observés peut entraîner, face à un étranger dont le système symbolique intériorisé reste en grande partie oblique pour l'individu, une remise en cause totale des repères de signification jusqu'alors considérés comme pertinents<sup>470</sup>.

<sup>469</sup> Boutaud, 2006 : 5. Italiques dans l'original.

<sup>470</sup> Smith et Bond citent des travaux qui suggèrent que des locuteurs non natifs en entreprise peuvent hésiter à admettre des problèmes d'incompréhension de peur de l'amalgame représentationnel, selon lequel ils pourraient voir juger l'ensemble de leurs compétences en fonction de leur seule compétence linguistique. De tels individus, suggèrent les auteurs, ont tendance, par conséquent, à mettre en œuvre moins de procédures de concordance du sens afin de ne pas trahir leur niveau linguistique jugé insuffisant (Smith & Bond, 1998 : 248). Cette remarque souligne la nécessité de prendre en compte des phénomènes relationnels ou autres, liés au contexte (*infra*, chapitre 3.31), dans cette discussion de la négociation du sens.

Il s'ensuit que le monde possible idéal s'avère très généralement plus difficile à la fois à instaurer et à maintenir lorsque les participants à une interaction sont conscients d'être séparés par une différence d'ordre culturel.

\*

La recherche d'un monde possible partagé n'est qu'une stratégie parmi d'autres face au constat de la différence. En s'inscrivant dans une autre visée relationnelle, l'individu peut tout aussi bien chercher, par exemple, à maintenir voire à souligner la « distance » culturelle qui le sépare, avec les membres de son groupe, de ses interlocuteurs étrangers. Howard Giles et ses collègues linguistes ont développé un cadre théorique qui permet de comprendre et, affirment-ils, de prévoir les diverses réactions individuelles, face aux différences de codes dans des rapports inter-groupes, en les reliant à des visées relationnelles et à des stratégies identitaires.

### **La Communication Accommodation Theory (CAT)**

*« By uncovering such links between language, situation, and identity, CAT aims not only to explain episodes of intercultural communication, but also to predict them based on features of the communicators and the context. »*

Cynthia Gallois, Howard Giles, Elizabeth Jones, Aaron Cargile et Hiroshi Ota<sup>471</sup>

### L'histoire d'une théorie de la communication<sup>472</sup>

La théorie de l'accommodation communicationnelle a été progressivement élaborée à partir de travaux initiaux en linguistique dans les années 1970, d'un groupe de chercheurs autour de Howard Giles. Giles s'est tout d'abord intéressé aux phénomènes de convergence et de divergence de styles discursifs entre des interlocuteurs, notamment en ce qui concerne l'accent. Il s'est appuyé sur la théorie de l'identité sociale pour suggérer qu'un locuteur cherche à se démarquer, ou à se confondre dans un groupe, à travers le style discursif qu'il adopte et qu'il adapte à ses interlocuteurs, en fonction de ses motivations identitaires intersubjectives. La théorie initiale, portant uniquement sur le discours, a été développée sous le nom de « *Speech Accommodation Theory* » (SAT). Vers la fin des années 1980, l'intégration des travaux de Coupland et de ses collègues sur la communication intergénérationnelle et de ceux entrepris autour de Giles sur la question de la vitalité ethnolinguistique, a conduit à un enrichissement de la théorie initiale et à son application à la communication en général.

---

<sup>471</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 116. « *En mettant à jour ces liens entre le langage, la situation et l'identité, la théorie de l'accommodation communicationnelle (CAT) vise non seulement à expliquer des instances de communication interculturelle, mais également à les prévoir, en fonction des caractéristiques des interlocuteurs et du contexte* ». (Notre traduction).

<sup>472</sup> Ce rappel de la genèse et des principales caractéristiques de la théorie s'appuie notamment sur les écrits suivants : Gallois *et al.*, 1992 ; Gallois *et al.*, 1995 ; Giles & Coupland, 1991 ; Gudykunst & Kim, 1992 : 167-9 ; Smith et Bond, 1998 : 246-7.

La « *Communication Accommodation Theory* » (*CAT*) correspond à une perspective élargie qui prend en compte tout un ensemble de motivations pour prédire le comportement interactionnel. Ainsi, la *CAT* part de l'état sociopsychologique initial des participants : leurs motivations préalables en fonction des représentations préfigurées des autres individus et groupes sociaux impliqués dans l'interaction. Cet état évolue ensuite en fonction des comportements interactionnels des uns et des autres, que l'individu prend en compte à travers sa focalisation sur ses interlocuteurs (« *addressee focus* »), définie comme la prise en compte des besoins et des comportements symboliques perçus d'autrui. Cette focalisation sur l'Autre est utilisée pour expliquer les stratégies individuelles de *convergence*, de *divergence* ou de *maintenance* de son style discursif, déjà conceptualisées par la *SAT*, appelées collectivement les « stratégies d'approximation » (« *approximation strategies* »). À ces stratégies initiales, la *CAT* rajoute trois « *nonapproximation strategies* », qui sont :

- L'*interprétabilité* (« *interpretability* »), qui recouvre l'ensemble des mécanismes censés rendre le discours plus transparent pour ses interlocuteurs. Cette stratégie recouvre notamment les mécanismes associés au « *foreigner talk* » (*supra*).
- La *gestion du discours* (« *discourse management* »), qui se résume à la collaboration intersubjective pour développer en commun le thème, le registre, et certains repères de sens dans l'interaction. Cette stratégie correspond à une conscientisation du processus d'inférence conversationnelle (*supra*).
- Le *contrôle interpersonnel* (« *interpersonal control* »), ces procédés figuratifs qui sont utilisés pour exercer une pression sur ses interlocuteurs afin de leur faire endosser certaines identités ou rôles au sein de la relation intersubjective.

Toutes les stratégies d'approximation et de non-approximation peuvent viser, selon les motivations des uns et des autres, le rapprochement (« *accommodation / attuning* ») ou l'éloignement (« *non-accommodation / counterattuning* ») au sein de la relation intersubjective (Gallois *et al.*, 1995 : 117-8).

Les travaux de Coupland sur l'accommodation communicationnelle dans les rapports intergénérationnels permettent d'identifier le dynamisme du système, grâce à la prise en compte de la dimension métacommunicationnelle des mécanismes d'accommodation perçus dans l'interaction et attribués à une quelconque causalité relationnelle :

« Overall, the model is dynamic, in that the reactions by one speaker feed back into subsequent and contingent behavior by the other speaker. Nevertheless, the model presents a path, starting with the psychological orientations of speakers toward each other, going through goals, behavior, and reactions to it, and finishing with speakers' evaluations of each other »<sup>473</sup>.

Pour expliquer les motivations des acteurs à adopter une stratégie plutôt qu'une autre, la *CAT* intègre la variable de l'« identité ethnolinguistique » (« *ethnolinguistic identity* »).

---

<sup>473</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 118. « Dans l'ensemble, le modèle est dynamique, dans la mesure où les réactions d'un individu alimentent à leur tour les comportements ultérieurs de son partenaire qui en dépendent. Néanmoins, le modèle dresse un parcours qui commence au niveau des orientations psychologiques des interlocuteurs les uns envers les autres, en passant par leurs objectifs, leurs comportements et les réactions qu'il suscite et en se terminant par les évaluations réciproques des individus ». (Notre traduction).

Cette variable détermine en partie les prédispositions des individus, avant la rencontre, à considérer celle-ci dans ses dimensions interpersonnelle ou inter-groupe. La « vitalité » d'une identité de groupe ethnolinguistique est déterminée par rapport au statut social (son prestige) et à la taille du groupe (son importance), au soutien institutionnel dont il dispose (sa légitimité) et à la possibilité qu'ont les individus d'y accéder (son ouverture). La vitalité des groupes ethnolinguistiques influence ainsi les stratégies de convergence ou de divergence adoptées par les individus dans des contextes qui mettent en contact différents groupes, ou entre membres d'un même groupe. Plus il y a de chances que les membres d'un groupe ethnolinguistique fassent appel à cette appartenance collective dans une interaction, plus le groupe a de *vitalité*. (Gallois *et al.*, 1995 : 126). Cet aspect de la théorie a notamment été développé pour prendre en compte ce que Camilleri appelle des rapports « polémiques » (*supra*) entre les partisans de langues minoritaires face à la majorité.

Les développements les plus récents de la *CAT* concernent son adaptation à des contextes multiculturels<sup>474</sup> (Gallois *et al.*, 1992 ; Gallois *et al.*, 1995). Outre la prise en compte de la vitalité linguistique, les théoriciens s'inscrivent dans une métalogue « *cross-cultural* » (*supra*) en cherchant à prévoir les variantes possibles du paradigme théorique de base en fonction des dimensions de variation (individualiste vs collectiviste, etc. – *cf.* 0) entre les cultures impliquées dans les interactions interpersonnelles<sup>475</sup>. Malgré certaines limites dont il sera question plus loin, la prise en compte des variables culturelles, des tensions sociales inter-groupes, des facteurs sociopsychologiques qui pèsent sur l'individu et de son intentionnalité, identitaire ou non, contribuent à faire de la *CAT* l'une des théories formalisées<sup>476</sup> de la communication interpersonnelle actuellement les plus abouties.

\*

Gallois et ses collègues distinguent trois dimensions de l'accommodation : « *psychological (or motivational), linguistic (or communicative) and subjective (perceived) versus objective (actual behavior)* »<sup>477</sup>, qui peuvent être rapprochées du triptyque, que nous avons déjà évoqué, de *visée*, de *stratégie* et de *posture*. La *visée* (dimension motivationnelle) résulte de la prise en compte, plus ou moins consciente, de l'ensemble des motivations de l'individu (*infra*) et se résume au choix entre des stratégies d'accommodation ou de non-

<sup>474</sup> Malgré une volonté déclarée de situer la culture au niveau du groupe social (*supra*, page 36), les théoriciens de la *CAT* ne prennent en compte qu'un niveau de culture à la fois. Ainsi, ils opposent la communication interculturelle à la communication intergénérationnelle, par exemple, plutôt que de prendre en compte, à l'intérieur d'une même interaction, les différences liées aux deux identités.

<sup>475</sup> Ces variantes sont présentées dans l'article de Gallois *et al.*, 1995, sous la forme de « propositions », qui précisent quels aspects du paradigme théorique de base sont susceptibles de varier dans des cultures de type (généralement) collectiviste ou individualiste. Or, ces méta-règles sont potentiellement aussi nombreuses que les différences culturelles constatées et leur pertinence peut être remise en cause en raison de l'importance de la performance pragmatique de l'activité interactionnelle (non pas entièrement culturellement déterminée). Ne serait-ce pas une solution plus élégante pour la théorie que d'intégrer plutôt un principe général de variabilité culturelle, en précisant l'influence de la socialisation au sein d'une culture sociétale sur le comportement communicationnel de l'individu et en identifiant dans la théorie les éléments culturellement déterminés, susceptibles de varier (de manière prévisible) en fonction de la socialisation des individus ?

<sup>476</sup> Pour une représentation schématique du paradigme théorique, voir *infra*, page 230.

<sup>477</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 127-8. « *psychologique (ou motivationnelle), linguistique (ou communicationnelle) et subjective (perçue) ou objective (comportements produits)* ». (Notre traduction).

accommodation (visée consensuelle ou conflictuelle). Les stratégies (dimension communicationnelle) recouvrent toutes les lignes de conduite envisagées par l'individu pris dans la complexité de la situation, stratégies censées être en adéquation avec la visée dominante. Les postures identitaires adoptées influencent les actes symboliques produits par l'acteur (dimension objective), censés se conformer à la stratégie retenue, mais en réalité susceptibles d'être interprétés différemment par ses interlocuteurs (dimension subjective).

Grâce à ces distinctions entre ces trois niveaux de prise en compte de l'intentionnalité (*supra*, page 198), la théorie identifie plusieurs sources de malentendus dans les multiples opérations qui séparent l'adoption d'une visée par l'individu et la réception par ses interlocuteurs d'un acte symbolique censé en résulter. Des décalages peuvent exister entre la visée adoptée et une stratégie mal choisie (Gallois *et al.*, 1995 : 136), entre une stratégie et une posture inappropriée ou mal exécutée, ou encore entre la signification voulue d'une posture, et le sens que ses interlocuteurs en retiennent. Par exemple, le « *foreigner talk* » (*supra*, page 221) était évoqué comme une mesure d'accommodation adoptée à l'égard d'un étranger qui maîtrise moins bien que soi une compétence communicationnelle. Elle était associée à une posture identitaire (la complicité), à une stratégie de non-approximation (l'interprétabilité)<sup>478</sup>.

Or, selon le contexte, le recours au « parler de l'étranger » peut ne pas correspondre à une stratégie d'interprétabilité. Son utilisation peut également servir à nier la subjectivité de l'étranger dont la maîtrise de la langue en question dépasse largement le niveau implicitement suggéré par le recours à ces procédures d'« aide », comme dans l'exemple du mendiant face au travailleur turc, cité par Volker Hinnenkamp (1991 : 92 ; *supra*, page 188). Le mépris signalé par l'énoncé « *Türkischmann Du ?* » correspond à une posture identitaire qui pose la supériorité de l'identité allemande sur celle de l'identité turque dans la structure sociale allemande. Dans d'autres contextes, attestent Gudykunst et Kim, le recours de son interlocuteur au « *foreigner talk* », notamment lorsqu'il se contente de parler sa langue lentement à volume élevé, peut être considéré comme de l'indifférence ou comme un manque de respect vis-à-vis de l'individu (Gudykunst & Kim, 1992 : 99). Selon l'image qu'il pense que son interlocuteur a de lui, l'individu peut se voir ainsi projeté dans un rôle d'acteur socialement incompetent, ou qui ne vaut pas la peine (statut inférieur) qu'on essaie de parler sa langue à lui.

En soulignant l'importance symbolique (identitaire) de l'utilisation d'une langue et d'un style discursif qui peut, selon le contexte, correspondre à des stratégies et à des visées différentes, la *CAT* boucle la boucle de la discussion entreprise ici, sur la négociation des identités et des codes. Non seulement les identités influencent-elles le choix des codes, mais l'utilisation par un individu d'un code par rapport à un autre renvoie une certaine image à ses

---

<sup>478</sup> La visée relationnelle de cette mesure d'accommodation n'était pas évoquée. Elle aurait pu s'inscrire dans une visée consensuelle (logique de rapprochement : figure 18) si le but que l'individu s'était fixé était de mieux faire comprendre l'Autre pour bâtir une relation d'amitié, par exemple, mais cela n'était pas la seule logique possible. L'individu aurait pu chercher à expliquer, de façon aussi claire que possible, qu'il voulait mettre fin à ses relations avec l'étranger (logique de rupture), et la visée aurait tout aussi bien pu être non-conflictuelle ou non-consensuelle.

interlocuteurs (*altercasting*). Ce choix n'est jamais neutre mais calculé par rapport à ses effets probables sur la relation intersubjective<sup>479</sup>.

Dans leur article de 1995, Gallois, Giles, Jones, Cargile et Ota présentent la schématisation suivante qui résume, selon eux, les principaux facteurs pris en compte par la CAT en tant que théorie de la communication interculturelle :

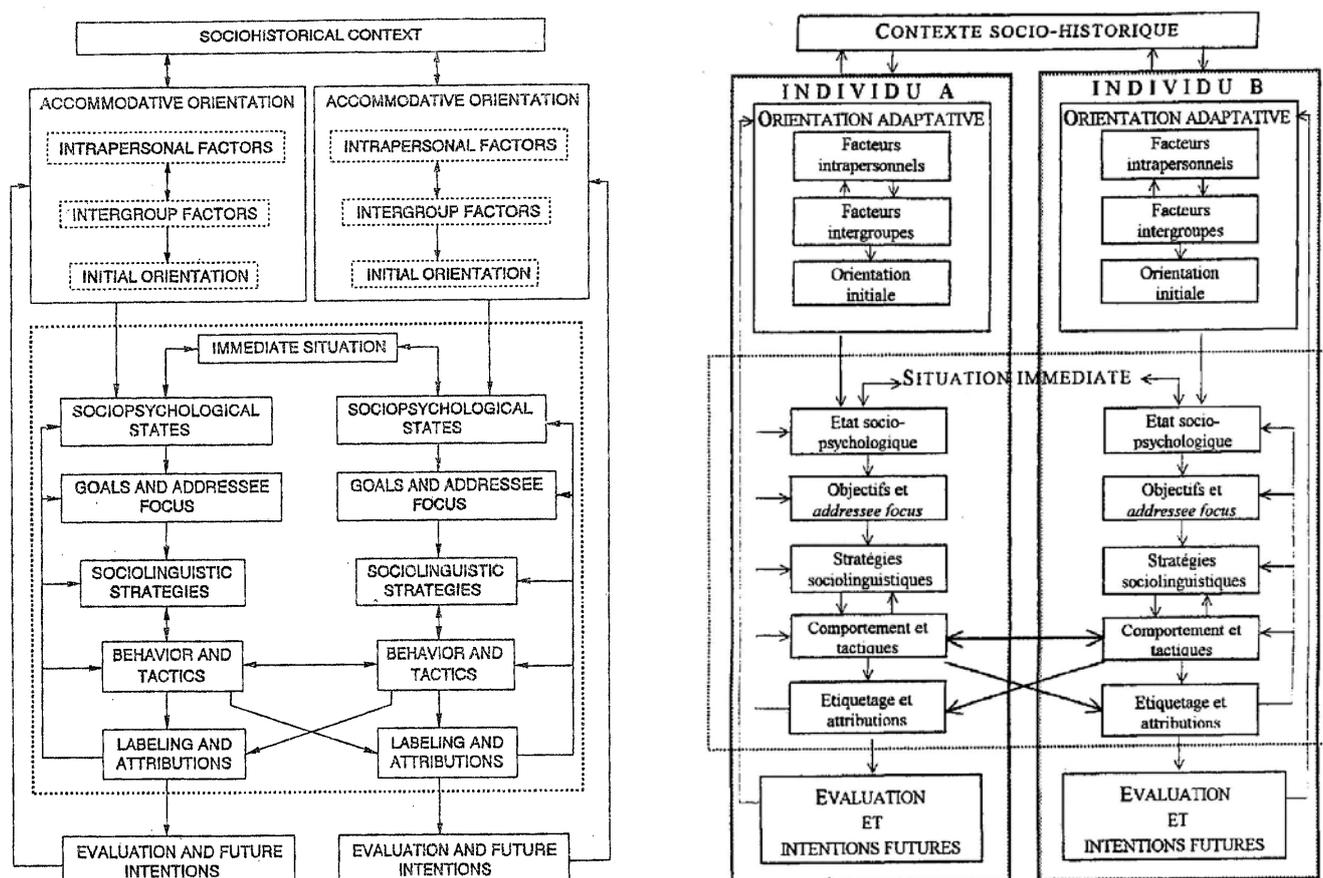


figure 22 : Une schématisation de la CAT selon Gallois *et al.*, 1995<sup>480</sup>

Les étiquettes peu évocatrices de cette figure nécessitent des explications et les commentaires qui suivent reprennent en grande partie celles données par ses auteurs<sup>481</sup>. Le paradigme théorique part du « contexte sociohistorique » sur le fond duquel l'interaction se situe, qui préfigure notamment les rapports sociaux entre les groupes concernés. Ce contexte comprend la prise en compte des statuts sociétaux des groupes impliqués et leur histoire

<sup>479</sup> Le phénomène d'alternance des codes (*code switching*) est en grande partie imputable à de telles considérations (Blommaert & Verschueren, 1991 : 6 ; Gudykunst & Kim, 1992 : 169).

<sup>480</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 138 (© Sage, 1995). Les auteurs précisent que, alors que la figure ne représente que deux individus pour mieux montrer son dynamisme, elle peut très bien s'appliquer à une interaction qui mobilise plusieurs participants. Pour la traduction française : Ogay, T, 2001 (© L'Harmattan, 2001). La version d'Ogay prend soin de différencier les deux individus A et B.

<sup>481</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 136-47. Les auteurs précisent que la figure représente la dynamique d'une interaction entre deux individus, mais qu'elle peut également s'appliquer à des interactions où il y a davantage de participants.

commune, les normes communicationnelles habituellement en vigueur lors de contacts entre ces groupes et les différences culturelles entre leurs membres. Le contexte sociohistorique est lié réciproquement à « l'orientation adaptative » de l'individu. Celle-ci repose sur certains « facteurs intrapersonnels » et « inter-groupes ». Les premiers comprennent notamment les identités sociales et de personne, ainsi que l'attitude envers les relations interpersonnelles en général. Les deuxièmes concernent les représentations de l'autre groupe et de sa vitalité : son statut social, son degré d'ouverture (accessibilité) et la légitimité et la stabilité perçues du décalage dans les statuts sociaux des groupes. La prise en compte des facteurs inter-groupes détermine une « orientation initiale » d'un groupe par rapport à l'autre, qui se résume à la menace perçue au préalable d'un conflit inter-groupe. Cette orientation initiale est commune à toute interaction entre ces mêmes groupes.

L'orientation adaptative de chaque individu influence son « état sociopsychologique ». Alimenté également par la « situation immédiate » qui fait intervenir les normes communicationnelles associées à chaque groupe, et à d'éventuels autres groupes dont l'identité serait saillante, cet état résume la motivation immédiate de l'individu pour s'accommoder à son interlocuteur, en fonction de ses multiples appartenances. Aux motivations sociopsychologiques pragmatiquement ancrées se rajoutent des motivations à court terme et la prise en compte de la compétence communicationnelle et de l'identité de son partenaire (« objectifs et *addressee focus* »). Les objectifs dont il est question renvoient aux motivations de l'individu à propos de l'activité en cours, à la nécessité de performer sa subjectivité et de gagner l'approbation<sup>482</sup> de son interlocuteur. La prise en compte du partenaire permet à l'individu de juger des besoins communicationnels, relationnels ou autres de celui-ci, afin d'y adapter son propre comportement, le cas échéant. L'ensemble de ces informations et de ces motivations est pris en compte à travers les « stratégies sociolinguistiques » adoptées, stratégies qui peuvent impliquer l'approximation, l'interprétabilité, la gestion du discours et le contrôle interpersonnel (*supra* : liste non exhaustive).

Les stratégies adoptées sont ensuite traduites en « comportements et tactiques » (postures) par les individus. Les comportements recouvrent tous les actes symboliques produits selon les divers codes en vigueur, actes motivés par les stratégies, mais également par les comportements et les postures attribués à l'Autre. Ce rapport de réciprocité entre les différents acteurs est indiqué par la flèche bidirectionnelle qui relie les deux cases « comportements et tactiques » des individus A et B. L'influence des comportements de son interlocuteur peut également remonter pour affecter les stratégies sociolinguistiques de l'individu. La dernière case dans la partie situationnelle de la figure, « étiquetage et attributions », est consacrée au traitement cognitif des comportements produits et observés. Ce n'est qu'en déchiffrant et en associant les actes perçus à une causalité interne ou externe que les individus peuvent les prendre en compte et faire évoluer l'ensemble des

---

<sup>482</sup> L'approbation dont il s'agit peut se résumer à la simple reconnaissance que l'individu est présent en tant qu'acteur et ne nécessite pas forcément une adhésion de la part de l'interlocuteur aux valeurs et aux idées auxquelles l'individu s'associe.

représentations et des objectifs en vigueur dans l'interaction. Cette évolution en temps réel est signalée par les boucles rétroactives à l'intérieur de la partie situationnelle du schéma.

À l'issue de la rencontre, les individus retiennent un sens global de l'activité accomplie, ce qui peut faire évoluer leur orientation adaptative lors de futures interactions (« évaluation et intentions futures »), notamment avec les mêmes individus ou avec d'autres individus des mêmes groupes. De cette manière, la figure reflète dans son dynamisme l'évolution des représentations à la fois pendant l'interaction, mais également entre les interactions et jusqu'à ses effets sur la culture même (flèche de retour au contexte sociohistorique).

### La CAT en tant que paradigme de la communication

La structure tripartite de la modélisation proposée par Gallois et ses collègues de la théorie de l'accommodation communicationnelle présente certaines similarités lorsqu'elle est comparée à la figure 4 présentée plus haut. Les deux visions de la communication posent comme préalable à toute rencontre les connaissances culturelles (niveau 1) de l'individu socialisé qui permettent de structurer ses attentes par rapport à l'interaction particulière (niveau 2). Ces attentes déterminent en partie les motivations et le comportement de l'individu pendant l'interaction, y compris la manière dont il perçoit les actes symboliques de ses interlocuteurs.

Passée l'étape anticipatrice de la rencontre, pourtant, les similarités entre les deux paradigmes de la communication s'estompent. Le niveau orientationnel du paradigme de la CAT étant purement relationnel et déconnecté de la rencontre particulière (contexte social préétabli), ce n'est qu'au troisième niveau que se pose la question de la définition de la situation et des attentes pragmatiques. La situation apparaît ainsi comme une donnée extérieure qui vient se plaquer sur une relation préétablie (même si elle définit par la suite la forme que la relation prend) et non comme le produit de la *performance* des acteurs. C'est cette dernière notion qui constitue la différence majeure entre les deux visions de la communication. Alors que la CAT prévoit des boucles rétroactives qui font évoluer en temps réel les représentations, les visées relationnelles, les stratégies et les postures adoptées dans la situation, elle ne prend pas en compte l'interaction même en tant que dispositif structurant et signifiant (le niveau 3 du modèle développé dans la thèse). Mise à part la relation sociale préétablie, la CAT ne différencie pas en tant que niveaux d'analyse les normes culturelles, la définition de la situation, et d'éventuels aspects performés. Inversement, le modèle proposé par la figure 4 distingue les repères significatifs sur lesquels reposent les actes symboliques des participants : que ce soit des savoirs issus de la socialisation (niveau 1), les attentes actualisées par rapport aux représentations de la situation et des acteurs sociaux (niveau 2), ou les repères de sens validés et les formes émergentes de la rencontre même (niveau 3).

Si les préoccupations de la CAT restent, en définitive, davantage linguistiques et identitaires que sémiotiques, cela est sans doute lié à sa genèse épistémologique. Née de la prise en compte des rivalités inter-groupes dans des phénomènes d'accommodation linguistique, elle constitue, aujourd'hui, une approche identitaire du style discursif, enrichie par la prise en compte des contextes situationnel et socioculturel. L'intégration des

motivations individuelles et des rapports intersubjectifs médiatisés par les actes symboliques, donne à la théorie un caractère dynamique. Or, une grande partie des travaux qui mobilisent ce cadre théorique restent d'une prédominance linguistique. Ils focalisent sur les changements (infimes) de la langue utilisée : sur le style mais non pas sur le sens. Peut-être en raison de son héritage commun avec l'École de Bristol, la théorie véhicule une vision déterministe des codes propres à chaque groupe<sup>483</sup>. Le choix triptyque entre convergence, divergence ou maintien de son style langagier par rapport à celui du groupe « adverse » ne laisse la place ni à l'émergence d'un code et de repères de signification élaborés en commun<sup>484</sup>, ni à une relation capable de subsumer le tout.

Les déclarations de Gallois et de ses collègues à propos des qualités prévisionnelles de leur théorie (*supra* – citation de début de section, page 226) semblent de ce point de vue surfaites. Prévoir en amont les réactions d'une autre personne, même un intime, représente déjà un défi considérable pour les acteurs sociaux, pourtant les premiers concernés. Suggérer qu'une théorie serait apte à établir avec une quelconque précision ce qui va se passer dans une interaction particulière semble, de ce fait, impossible à soutenir. Le chercheur, content de pouvoir anticiper quelques facteurs susceptibles de se révéler pertinents pour la construction du sens lors d'une rencontre précise, doit accepter qu'il est ici face à un phénomène complexe dont il ne peut jamais être sûr de la forme qu'il prendra. Les pressions contextuelles ressenties, les malentendus, les attirances et les représentations enfouies des individus sont autant de facteurs qui, dans la dynamique imprévisible d'une rencontre, peuvent se révéler d'une importance capitale pour son déroulement.

Ce qui ne transparaît pas dans la présentation linéaire des facteurs par la *CAT* est l'importance que peut assumer un seul élément de l'interaction, au point de remettre en cause tout le reste. La répulsion ressentie face à mon interlocuteur, le fait que ce soit mon supérieur, sa couleur de peau, la remarque blessante qu'il m'a faite plut tôt, ce que je pense être ses vraies motivations dans notre rencontre, mon état actuel de béatitude, ou le rendez-vous qui m'attend dans cinq minutes : tous ces facteurs sont susceptibles de bouleverser le cours de la rencontre. Devenus hypersaillants pour une raison quelconque, ces éléments peuvent se poser comme filtres perceptifs sur l'interaction, comme des points de passage obligés de la conscience qui font que l'individu ramène tout à eux dans une logique circulaire voire centripète. Les motivations initiales des participants, plutôt que de guider la rencontre, peuvent se trouver complètement redéfinies voire écartées selon la forme que prend la co-construction sociale.

---

<sup>483</sup> La vision des relations sociales prônée par la *CAT* reste, par ailleurs, strictement liée à l'appartenance aux groupes sociaux. Tania Ogay (2001) remet en cause cette polarité trop prononcée qui ne reflète pas les rapports qu'elle a pu observer entre les Suisses romands et alémaniques de son étude, qui cherchent à esquiver la question de la prise en compte ou non de la différence.

<sup>484</sup> Bien que des stratégies adoptées de façon volontaire, comme la « gestion du discours », consistent à rendre plus clairs les codes appliqués et la négociation du thème conversationnel, il s'agit de clarifier l'utilisation d'un code préétabli, et non de développer un code en commun selon les principes de l'inférence conversationnelle (*supra*).

### 3.3. La performance de l'interaction interculturelle comme phénomène complexe

La difficulté pour la *CAT* de refléter la complexité et la performance d'une interaction interculturelle provient de l'approche synchronique qu'elle adopte à son égard. En tant que modélisation de la communication interculturelle, la théorie de l'accommodation communicationnelle cherche à identifier et à comprendre les différents facteurs qui influencent le comportement d'un individu à un moment et dans un contexte interactionnel donnés. De ce point de vue, s'il parvient à identifier l'ensemble des variables prises en compte, consciemment et inconsciemment, par un individu, le chercheur peut, en principe, espérer prévoir le comportement qu'il est susceptible d'adopter à un instant précis dans l'interaction, ou du moins tenter de le justifier *a posteriori* en fonction de ces facteurs. Or, l'approche synchronique reste nécessairement aveugle par rapport à la performance d'une rencontre comprise comme la co-construction progressive des conditions de signification à travers les échanges. La conceptualisation défendue ici, de la structuration du sens dans une interaction (figure 4), suppose la prise en compte de sa prise de forme (niveau figuratif) dans ses dimensions pragmatique et intersubjective, question à laquelle s'intéresse directement la présente section. Elle aborde le phénomène de complexité en réaffirmant l'importance du contexte à différents niveaux dans la structuration de l'expérience et dans la détermination des actes symboliques, avant d'adopter un regard diachronique sur l'interaction, afin d'évoquer les questions des formes émergentes et de la « prise » de la relation intersubjective.

#### 3.31. L'influence du contexte sur les comportements interactionnels

*« Interactants from different cultures come together in the light of a history of relations between their cultural groups, which may include rivalry, conflict, and social inequality, and almost always involve some degree of prejudice [...]. At the same time, intercultural encounters can also involve the coming together of two or more individuals to form a relationship, to complete a task, or perhaps both. They may like or dislike each other, and the task at hand may be either important or trivial to them. Indeed, the interpersonal aspects of the encounter may be so important that they completely override the intergroup aspects, or vice versa. »*

Cynthia Gallois, Howard Giles, Elizabeth Jones, Aaron Cargile et Hiroshi Ota<sup>485</sup>

En ce qui concerne la prise en compte du contexte, le défi face auquel se trouve toute conceptualisation de la communication est celui d'équilibrer le degré d'autonomie associé à la volition individuelle pragmatiquement ancrée et la complexité de la situation en tant

<sup>485</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 125. « Des individus de cultures différentes qui se rassemblent dans une interaction y apportent symboliquement toute une historique de relations entre leurs groupes culturels, relations faites de rivalités, de conflits, d'inégalités sociales et, presque toujours, d'un certain nombre de préjugés [...]. En même temps, les rencontres interculturelles peuvent également comprendre la rencontre de deux individus pour former une relation, ou pour mener à bien une tâche, ou peut-être les deux. Ils peuvent s'aimer ou se détester, et la tâche en cours peut leur sembler indispensable ou triviale. En effet, les aspects interpersonnels de la rencontre peuvent se révéler si importants qu'ils effacent complètement les aspects inter-groupes, ou vice versa ». (Notre traduction).

qu'obstacle à toute action planifiée. Pour penser cette dialectique, la prise en compte des trois niveaux de signification qui composent le contexte figuratif (figure 4), permet d'identifier les pressions d'ordre culturel, social et situationnel qui peuvent peser sur l'individu pendant une interaction.

Or, à la différence des approches « *cross-cultural* » (*supra*, page 65) qui focalisent uniquement sur les prétendues différences entre systèmes culturels, et des approches sociolinguistiques qui s'intéressent à la co-construction situationnelle des repères de signification, la *CAT* ne se limite pas à un seul niveau d'analyse. Même si ce cadre théorique ne prend pas en compte le processus de performance d'un point de vue longitudinal, le cliché synchronique qu'elle propose peut saisir le vif de la rencontre et ainsi refléter les identités et les repères de sens performés (les changements induits par les boucles rétroactives de la figure 22). Les motivations à court terme des individus sont prises en compte, fondées sur les identités saillantes dans la situation, sur la possibilité de vérifier différentes identités dans le contexte, sur la relation intersubjective établie et sur les objectifs dans la situation immédiate. En amont de cette contextualisation actualisée et dynamique, les participants à l'interaction anticipent celle-ci, grâce à leurs savoirs culturels de sujets socialisés dans un groupe et dans une structure sociétale précis (« contexte sociohistorique ») et à leurs rapports sociaux antérieurs, inter-groupes et interpersonnels (« orientation adaptative »)<sup>486</sup>.

Grâce à cette prise en compte de ces différents niveaux, la *CAT* reflète l'influence du contexte sur les motivations *internes*, *externes* et *intersubjectives* de l'individu (selon la typologie dressée plus haut : page 198). Les structures d'opportunité (« *opportunity structures* ») déterminent le choix des identités mises en avant, choix lié à la quête *interne* de l'estime de soi (théorie de l'identité : *supra*). Le choix des identités dans le contexte situationnel doit prendre en compte l'image que l'individu se voit projetée (*altercasting*) par ses interlocuteurs. Il dépend également du contexte institutionnel (définition du contexte social), tel qu'il est défini par le groupe socioculturel de l'individu (contexte culturel). Le choix des identités respecte, dans la mesure du possible, les principes de « *self-enhancement* » : la volonté de promouvoir, dans la situation, la meilleure image possible de soi ; et de « *self-consistency* » : le devoir de projeter une image de soi cohérente par rapport au vécu au sein du groupe (Earley & Ang, 2003 : 73-6). Ces deux principes sont limités par la définition de la situation et par la relation intersubjective.

Les motivations *internes* sont liées également aux motivations *externes*, à savoir la poursuite de ressources non symboliques (argent, pouvoir, pulsions, ...). Les gratifications intrinsèques et extrinsèques (*supra*, page 110) que l'individu peut espérer dépendent évidemment de la situation et du contexte social, mais les ressources poursuivies peuvent également varier selon la culture. Les motivations provenant de la relation *intersubjective*, sont elles aussi liées aux autres types de motivations. Déterminés en partie par l'affect et les représentations, les objectifs que l'individu se fixe dans sa relation avec ses interlocuteurs

---

<sup>486</sup> Bien qu'elle sépare les niveaux culturel et social (contexte social préétabli) du situationnel en ce qui concerne l'anticipation initiale de la rencontre, la *CAT* ne différencie pas, dans l'interaction principale, l'origine des normes, des codes et des représentations. Ils sont associés, sans discrimination, aux savoirs culturels, aux attentes vis-à-vis d'un contexte social particulier, ou à d'éventuels repères de sens performés.

sont influencés par le contexte performatif, notamment en fonction des attirances interpersonnelles, des théories implicites sur les stratégies de ses partenaires, ou des menaces perçues pour la face, par exemple. Comme il l'a été suggéré plus haut (page 64), les pressions institutionnelles (contexte social) ainsi que les normes culturelles influencent également les intentions relationnelles de l'individu.

Cette discussion, abstraite, de la question de la volition individuelle ancrée dans le contexte avec ses trois niveaux de pertinence, ne fait qu'illustrer quelques facteurs qui peuvent motiver l'individu à chercher à agir dans un certain sens dans l'interaction. Bien sûr, les motivations ne s'excluent pas mutuellement. Plusieurs volontés peuvent coexister dans l'esprit de l'individu, non pas hiérarchisées de façon rationnelle, mais davantage prises dans l'affect et dans la réactivité de l'instant. Elles peuvent être liées, ou subordonnées, à une tâche en cours. Cette tâche, régler son plein d'essence dans une station service, par exemple, peut aussi exclure toute motivation autre que la revendication de la subjectivité et de la normalité nécessaires à l'activité en cours.

L'objectif de cette section n'est pas de revenir sur ce qui a déjà été dit à propos de la possibilité d'actions stratégiques dans les interactions (*supra*, page 200 *et seq.*). En revanche, elle insiste de nouveau sur la complexité des rapports humains qui les rend imprévisibles même en amont de l'étape de négociation intersubjective, du fait du nombre important de facteurs qui pèsent sur chaque individu. Qui plus est, même s'il est possible d'imputer certaines motivations à un individu dans une situation donnée en prenant en compte différents facteurs et niveaux de contexte, ces motivations ne se traduisent pas directement en actes. Elles passent d'abord par la médiation de la *disposition individuelle* façonnée, elle aussi, par le contexte.

### **La médiation des motivations par la disposition contextuellement déterminée de l'individu**

La « disposition » individuelle désigne ici l'effet de l'ensemble des facteurs internes, externes et intersubjectifs susceptibles de déterminer la perception et la réaction de l'individu, dans un contexte donné, face à un stimulus quelconque (ici une motivation). Parmi les facteurs *internes* qui peuvent se révéler pertinents, un certain nombre, plus ou moins influencés par la socialisation (contexte culturel) de l'individu, transcendent les situations individuelles et prédisposent son comportement social en général. Le niveau d'intelligence culturelle (Earley et Ang, 2003) imputable à un individu influence sa conduite dans toutes ses interactions interculturelles, tout comme le fait son caractère, qui peut être orienté vers les relations (« *relationship-orientated* ») ou vers les tâches (« *task-orientated* ») selon Gallois *et al.* (1995 : 139). D'autres facteurs sont plus strictement liés aux contextes situationnel et social. Ils reposent sur les représentations individuelles de la situation et des interlocuteurs, tels l'impression de pouvoir ou non mener à bien la tâche en cours (« *self-efficacy* »), la confiance en soi ressentie, les enjeux perçus de la rencontre, le niveau d'anxiété (Gudykunst,

1995) et l'effort perçu comme nécessaire à la poursuite de l'échange<sup>487</sup>. Enfin les facteurs physiologiques, comme le stress, la fatigue, les pulsions (faim, attirance sexuelle), ainsi que des facteurs qui dépassent le cadre de l'interaction<sup>488</sup> affectent à leur tour le niveau d'attention que l'individu peut accorder à l'interaction, ainsi que la manière dont il ressent et cherche, ou non, à poursuivre ses différents objectifs.

Des facteurs *externes* à l'individu viennent également influencer son état psychique dans l'interaction. Outre les règles de vie sociale culturellement déterminées (contexte culturel), d'éventuelles pressions sociales (relations avec des personnes extérieures à la situation) peuvent peser sur la rencontre. Comme l'ont montré Edward T Hall (1971) et Gudykunst et Kim (1992 : 115), l'environnement géographique ou spatial<sup>489</sup> d'une rencontre dans ses dimensions physique (climat / température ; architecture / dispositif) et symbolique (mise en narrative d'un espace signifiant – Semprini, 2003) constitue un facteur susceptible d'influencer la disposition individuelle.

Sur le plan *intersubjectif*, les représentations sociales des autres groupes et le contexte sociohistorique (*CAT*) qui les réunit correspondent au niveau culturel de contextualisation de la rencontre. Au niveau social, les rites (Lardellier, 2003 : 67) et les cadres institutionnels (Ladmiral & Lipiansky, 1989 : 153-5), parfois rassurants et plus ou moins propices à l'émergence de conditions phoriques (niveau performatif), influencent la manière dont l'individu aborde un échange. Des rivalités ou des attirances inter-groupes ou interpersonnelles perçues et le rôle que l'acteur social se voit confié, notamment en présence d'une figure centrale puissante (McCall & Simmons, 1978 : 158-61) sont également des facteurs déterminants du point de vue du contexte social. Or, c'est dans la situation que la relation intersubjective performée influence le plus l'état psychique de l'individu. Des rapports identitaires polarisés ou non, les pressions sociales ressenties par un groupe minoritaire (Gudykunst & Kim, 1992 : 129), d'éventuelles complicités intra-groupes (Goffman, 1973 : 79-103), des liens d'interdépendance autour d'une tâche, voire de fusion affective dans une dynamique interactionnelle performée (Lipiansky, 1992 : 103) changent du tout au tout la manière dont l'individu aborde la rencontre et les motivations par rapport auxquelles il est susceptible d'agir. Le tableau 2 présente de façon synthétique des manifestations possibles des différents types de facteurs aux trois niveaux de contextualisation :

---

<sup>487</sup> Les efforts que l'individu pense devoir dépenser pour atteindre un degré mutuellement acceptable d'intercompréhension avec ses interlocuteurs étrangers dépendent en partie de ses représentations de ces derniers. Alors qu'une représentation fondée sur la similarisation (figure 13) n'implique pas plus d'efforts qu'une interaction face à quelqu'un identifié au même groupe que l'individu, faire comprendre quelque-chose à des étrangers représentés selon les modalités de décentration, d'étiquetage et d'aliénation semblent nécessiter respectivement de plus en plus d'efforts. Pour une prise en compte de cette variable dans le comportement adaptatif de l'individu, voir Smith *et al.*, 1991.

<sup>488</sup> Ceux-ci comprennent les maladies ou des conditions psychiques avérées telles la dépression nerveuse, par exemple.

<sup>489</sup> La temporalité de l'interaction en est un autre.

<b>Contexte</b>	<b>Culturel (préfiguration)</b>	<b>Social (configuration)</b>	<b>Situationnel / performatif (figuration)</b>
<i>Types de facteurs</i>			
<i>Internes à l'individu</i>	caractère / intelligence culturelle	niveau d'anxiété lié aux représentations (situation / identités)	états physiologiques
<i>Externes à l'individu</i>	normes culturelles	pressions sociales extérieures	environnement spatio-temporel
<i>Intersubjectifs</i>	représentations sociales / contexte sociohistorique	dynamiques de groupes / rites	dynamiques intersubjectives performées

**tableau 2 : Les facteurs contextuels susceptibles d'influencer la disposition d'un individu envers une interaction**

Ce tableau, ainsi que la discussion qui le précède, ne vise point l'exhaustivité, quant à la diversité de facteurs contextuels qui peuvent potentiellement affecter la disposition d'un individu envers une rencontre<sup>490</sup>. Cependant, les facteurs cités illustrent la complexité inhérente à toute situation interactionnelle, ancrés dans un contexte à multiples niveaux de pertinence. Dans un modèle de la communication interpersonnelle synchronique comme la *CAT*, l'individu se trouve, dans l'instant, tiraillé par de nombreux facteurs différents indissociables du contexte. Le comportement qu'il produit résulte d'un mélange de mécanismes cognitifs semi-automatiques, de calculs intrasubjectifs semi-éclairés (« *goal-orientated* » : cf. *supra*, page 203) et de réactions affectives, le tout soumis à l'obligation de faire sens et encodé imparfaitement dans des langages plus ou moins partagés par les autres participants à l'interaction. Puisque la prise en compte des actes symboliques ainsi produits dépend ensuite de leur décodage et de leur acceptation ou non par ses différents interlocuteurs, l'individu ne voit pas plus loin dans la rencontre que le tour modélisé par la *CAT*. Bien évidemment, il peut développer des stratégies anticipatrices contingentes (une ligne d'action prévue) et structurer son expérience pour faire ressortir une unité de sens dans le déroulement de l'interaction, mais il ne peut aucunement prédire avec certitude la réaction de ses interlocuteurs<sup>491</sup>.

\*

Ce constat n'est pas une critique des théories de la communication interpersonnelle comme la *CAT*, dont il faut réaffirmer la visée. Ces théories et les modélisations qui en résultent cherchent à décrire l'ensemble des facteurs qui pèsent sur un individu à un moment donné dans une interaction. Elles prennent en compte, parmi d'autres, le contexte et la relation

<sup>490</sup> Les facteurs choisis le sont à titre d'illustrations uniquement. D'autres éléments auraient très bien pu les remplacer, en fonction des exemples retenus.

<sup>491</sup> Cela n'empêche pas le paradoxe (*infra*) selon lequel, du point de vue de la phénoménologie de l'expérience interactionnelle, l'acteur social a souvent l'impression que ses paroles et gestes vont de soi et que ceux d'autrui lui sont parfaitement prévisibles.

intersubjective, facteurs « performés » selon l'analyse que nous en avons présenté. À partir des facteurs identifiés et leur prise en compte par l'individu, ces paradigmes théoriques cherchent à justifier (voire à prévoir) les actes symboliques produits. Le repérage des opérations cognitives qui permettent d'établir ce lien causal est en soi un objectif fort ambitieux, face à la complexité de la conscience humaine.

Puisque les modèles comme la *CAT* décrivent l'ensemble des processus entre la prise en compte des actes symboliques d'autrui dans l'espace interactionnel et la production d'actes par l'individu en question, on peut penser qu'il suffit de les appliquer tour à tour aux différents participants à l'interaction pour modéliser la suite des échanges. Or, la notion de « tour » interactionnel implique le paradigme de la transmission, contrairement à la conceptualisation qui a été développée ici de la communication interpersonnelle en tant que phénomène collectif simultané. L'analyse conversationnelle a bien démontré que les individus n'attendent pas la fin d'une intervention pour réfléchir à son sens et réagir à leur « tour ». Il serait ainsi plus judicieux d'envisager une prise en compte simultanée et en temps réel de l'activité communicationnelle multimodale par tous les participants, qui produisent des actes symboliques en continue, tout en interprétant ceux de leurs interlocuteurs. Pour modéliser une interaction, il faudrait alors appliquer une schématisation comme la *CAT* simultanément à tous les participants, renouvelée à chaque mot ou geste potentiellement signifiant. Outre l'extrême lourdeur de la démarche qu'elle impliquerait, une telle entreprise se méprendrait sur la portée des théories en question. Ce ne sont pas des modélisations d'interactions, mais des aperçus synchroniques de la manière dont la prise en compte cognitive de différents facteurs, y compris des facteurs intersubjectifs, détermine le comportement communicationnel d'un individu à un moment précis dans son activité sociale.

### 3.32. La performance comme approche diachronique de l'interaction

En passant d'une perspective synchronique à une perspective diachronique, la présente section cherche à compléter cette discussion à propos du phénomène de communication interculturelle, à la lumière d'un certain nombre de concepts qui ressortent de l'analyse de la progression d'une interaction, telles la performance, l'« émergence » de sens et la « prise » d'une relation. Or, face au constat de l'impuissance des acteurs sociaux devant la complexité et face à la quasi impossibilité, pour eux et pour le chercheur, de prévoir au-delà de quelques millisecondes d'une interaction à la fois, certains intellectuels renoncent tout simplement à l'analyse des micro-interactions, ou décrivent les résultats théoriquement maigres de ceux qui s'y attèlent et notamment des ethnométhodologues<sup>492</sup>. Mais la complexité des situations et des rapports ne justifie pas l'abandon des recherches, à partir du moment où une approche longitudinale des interactions peut enrichir la vision d'ensemble du chercheur. À condition de

---

<sup>492</sup> De telles critiques, formulées oralement pendant des débats scientifiques, par exemple aux Journées Doctorales de la SFSIC en novembre 2005, ou encore lors de la journée d'étude sur la pragmatique organisée en hommage à Daniel Bounoux à Grenoble en janvier 2004, se trouvent également sous une forme plus tempérée à l'écrit. Ainsi Bernard Miège, dans sa *Pensée communicationnelle* (2005 : 48-60), critique la faible productivité des théories de la communication d'inspiration palo-altienne, dès lors qu'elles sortent de l'analyse *a posteriori* des interactions.

ne pas espérer élaborer un cadre théorique apte à anticiper le cours d'une rencontre, la possibilité d'identifier des épiphénomènes utiles pour mieux comprendre et caractériser l'activité sociale observée lors d'une interaction, constitue sûrement une justification suffisamment solide pour défendre une telle approche.

Alors que le phénomène d'interaction sociale ou symbolique est relativement facile à définir, la notion d'interaction en tant qu'unité de la vie sociale (rencontre pragmatiquement ancrée) reste plus difficile à saisir. Même en cantonnant artificiellement l'analyse aux situations de communication interpersonnelle directe dans lesquelles les participants se trouvent en co-présence (intégrité spatio-temporelle<sup>493</sup>), les limites de l'interaction restent difficiles à identifier. Face à l'impossibilité de ne pas communiquer (Winkin, 1981 : 22), l'École de Palo Alto suggère que des individus sont en interaction à partir du moment où ils se trouvent en co-présence. Or, une interaction correspond à une segmentation individuelle de l'expérience. Bien que souvent associée à des rites d'ouverture et de clôture qui cherchent à fixer les repères sociaux et à définir la rencontre, les individus peuvent différer quant aux limites reconnues de leur interaction<sup>494</sup>. D'une part, ils peuvent situer ou non celle-ci dans la continuité d'éventuelles rencontres précédentes. D'autre part, l'arrivée de nouveaux participants ou encore les changements matériels ou symboliques associés à des changements de situation, peuvent constituer des ruptures pour les uns mais non pas pour les autres.

Si les limites d'une interaction apparaissent comme des repères avant tout subjectifs, un certain nombre de caractéristiques qualitatives de la relation établie permettent de mieux cerner le phénomène. Sur le plan intersubjectif, l'interaction implique une prise en compte des autres participants et une revendication de sa propre subjectivité. Elle implique également l'élaboration d'une définition plus ou moins partagée de la situation et des identités (« *modus vivendi* identitaire » : *supra*), définition par rapport à laquelle les participants doivent pouvoir justifier leurs actes symboliques (« *accountability* »). La relation ainsi balisée à l'intérieur d'un cadre permet aux individus de prévoir le type de comportement que leurs interlocuteurs sont susceptibles de produire (réduction d'anxiété) et de chercher à accomplir des tâches collectives (« *joint actions* ») et / ou à poursuivre des objectifs personnels.

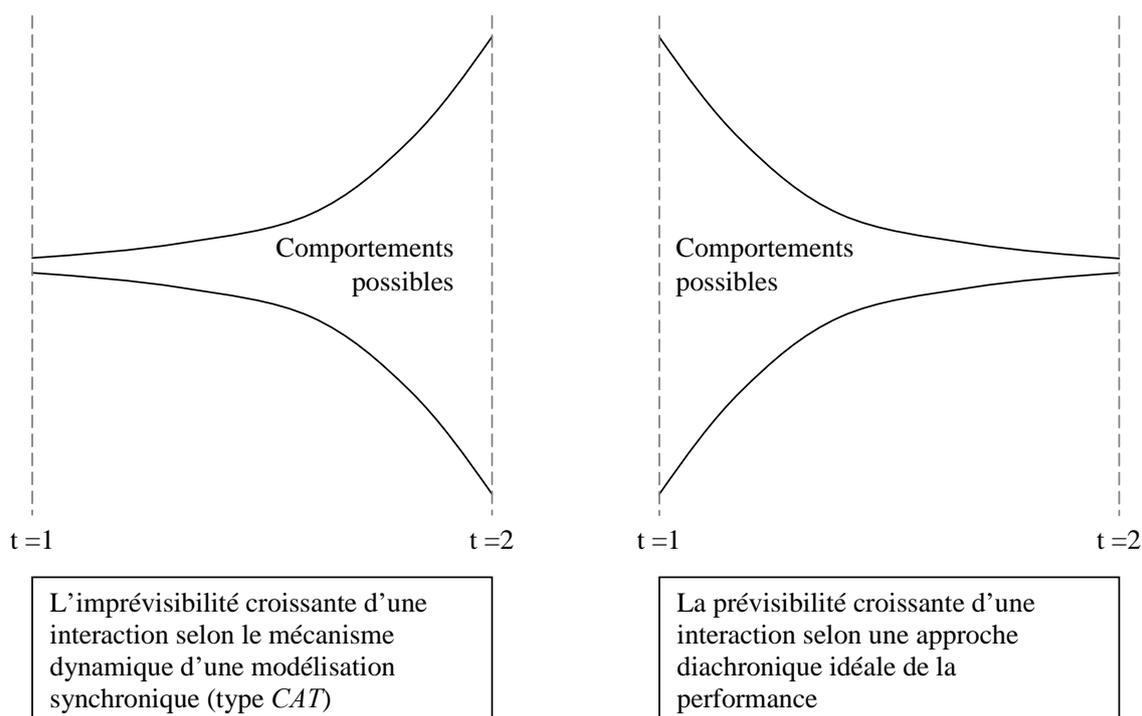
Cette définition intersubjective de l'interaction fait apparaître un paradoxe vis-à-vis de la prise en compte de la complexité. Alors que des modèles théoriques comme la *CAT* sont incapables d'anticiper la tournure que prendra une interaction particulière, d'un point de vue phénoménologique, non seulement les participants ont l'impression de maîtriser leurs actes et

---

<sup>493</sup> Dans une « société de flux » (Semprini, 2003) à temporalité fluide et marquée par le recours à la médiation technique de différents outils de communication, les interactions incluent également celles dont les échanges sont différés dans le temps et / ou éclatés dans l'espace (les conversations téléphoniques ou en ligne, le courrier électronique et ses variantes, descendants de l'échange épistolaire). Compte tenu notamment des usages phatiques de certaines technologies comme le téléphone portable, une interaction face à face peut très bien être associée, dans l'esprit des participants, à des échanges antérieurs médiatisés.

<sup>494</sup> Il s'agit de cas limites dans lesquels l'un des participants n'aurait pas, par exemple, perçu l'autre, alors que celui-ci pourrait prendre l'absence de réaction comme de l'indifférence affichée à son égard. Dans d'autres cas, notamment dans des rapports très hiérarchisés, un individu anonyme (« *spect-acteur* ») peut considérer être rentré en interaction avec une figure proéminente lors d'une cérémonie, par exemple (Lardellier, 2003 : 184 *et seq.*).

de prévoir ceux d'autrui, mais ils se trouvent souvent contraints à suivre une ligne de conduite qu'ils ont l'impression qu'on leur impose. Ce paradoxe est illustré par la figure 23 :



**figure 23 : Deux approches de la prévisibilité d'une interaction**

Cette figure présente deux modèles heuristiques idéaux opposés de l'interaction qui se déroule dans un intervalle de temps entre  $t=1$  et  $t=2$ . Du côté gauche de la figure, l'interaction apparaît, du point de vue apriorique suggéré par la dynamique intersubjective d'une théorisation synchronique de la communication, comme de plus en plus imprévisible au fur et à mesure des tours. Chaque intervention augmente les possibilités de divergence par rapport à une ligne initialement prévue. En revanche, du côté droit de la figure, la prise en compte de la performance suggère que les actes des uns et des autres deviennent de plus en plus prévisibles pendant ce même laps de temps, comme le remarque William Gudykunst (*supra*).

Une analyse plus pertinente de la question de la prévisibilité pourrait superposer les deux côtés de la figure, en insérant la partie droite à l'intérieur de la partie gauche. Ainsi, parmi toutes les interactions virtuelles qui existent au début de la rencontre, les individus définissent-ils progressivement les repères de sens qui leur permettent de « flécher le parcours » qu'ils vont prendre, avec de plus en plus de précisions. La progression circulaire ou anaphorique de la rencontre, dont il a été question plus haut (page 233), s'explique en partie par la nécessité de resituer sans cesse ses propos par rapport à des éléments déjà évoqués et perçus comme importants dans la situation<sup>495</sup>.

<sup>495</sup> Par ailleurs, Andrea Semprini identifie la temporalité circulaire comme le propre du « flux » qui structure les significations dans la société postmoderne (*infra*) : « Une configuration typique du flux temporel est celle de la boucle, où la logique de la récursivité permet au flux de s'envelopper sur lui-même, en volutes ou en spirales. » (2003 : 114)

C'est ce processus de performance de la rencontre qui permet de donner de l'ordre à la complexité, de repérer les facteurs que les individus considèrent importants, et de négocier une expérience partagée à défaut d'être commune. Or, comme l'attestent les nombreux malentendus de la vie quotidienne et pour des raisons déjà longuement évoquées, la complexité triomphe souvent de l'ordre imposé. À ces moments-là, les individus sont obligés de remettre en cause les significations jusqu'alors tenues pour validées, et de chercher de nouvelles bases solides d'entente, comme l'explique Jan Blommaert (*supra*, page 221). À d'autres moments, la performance intersubjective permet l'émergence de la complexité de figures partagées sur la base desquelles la relation intersubjective peut momentanément « prendre ». Ces notions d'émergence et de « prise » dans la relation intersubjective viendront désormais compléter cette discussion.

### **L'esthétique intersubjective : du « flux » au « flow »**

*« Dans l'épreuve de communication, on ne peut jamais assurer que le discours et la relation vont prendre, qu'il y a entente, contrat ou communion, à partir de cette fiction de nous-mêmes que construit idéalement l'énonciation, au moment où l'on communique, où l'on se met en scène, par toutes les médiations possibles. »*

Jean-Jacques Boutaud<sup>496</sup>

La notion de performance a été présentée, dans une perspective diachronique, comme la mise en forme collaborative des éléments signifiants lors d'une rencontre. Face à la complexité des rapports sociaux, il semble plus approprié de parler non pas de la mise en forme, mais de la « prise de forme » ou de l'« émergence » de repères signifiants. Andrea Semprini a théorisé ce processus qui réunit les niveaux macro- et microsociaux, à travers sa conceptualisation de la « société de flux » (2003 ; *supra*, page 214). Dans ces sociétés postmodernes caractérisées par la perte des grandes narrations structurantes de la modernité, il ne reste, selon Semprini, plus qu'un flux de symboles qui alimente tous les esprits et les imaginaires :

*« Les significations ne sont que des radeaux à la dérive dans un océan sans coordonnées. Les individus ne peuvent que surfer sur des bribes de sens, en sont réduits à pratiquer la citation des codes cristallisés du passé, le mélange des styles et des genres, et, par-dessus tout, à se distancier en pratiquant une nécessaire et salutaire ironie. »* (Semprini, 2003 : 118)

Face à la faillite des modèles culturellement prédéterminés, poursuit Semprini, c'est au sujet de faire sens des différents stimuli qui se présentent à lui dans une interaction donnée. Le cadre interactionnel qu'il applique à la situation, ses représentations de ses interlocuteurs et ses souvenirs de situations semblables constituent la *trame figurative* de la rencontre que Herman Parrett définit comme « une macro-structure comportant sa propre mémoire et permettant l'opération interprétative de remplissage » (1999 : 107-8). C'est sur cette trame propice à l'émergence de figures que l'individu bâtit sa vision du monde possible de

---

<sup>496</sup> Boutaud, 2006 : 4.

l'interaction. C'est en fonction d'elle qu'il analyse les actes d'autrui et qu'il produit ses propres actes symboliques pendant la rencontre. En raison de la complexité de ce processus (*supra*), Semprini affirme qu'il ne peut pas être de nature rationnelle, mais qu'il implique directement la conscience de l'acteur. Il s'agit d'un deuxième type de flux, cette fois interne à l'individu. Ce « flux de conscience » (« *stream of consciousness* ») est celui rendu célèbre par le romancier américain, William James. Semprini le définit comme :

*« un processus ouvert et foisonnant, où images, souvenirs, sensations, envies, remontent à la surface de la conscience du sujet dans un apparent désordre et selon les logiques d'association qui dépendent bien davantage de l'expérience et des émotions hic et nunc du sujet que des règles objectives de catégorisation ou de succession temporelle. Bien qu'inorganisés, ces fragments et ces séquences ne sont pas dépourvus de sens, du moins pour le sujet. Souvent ils permettent au contraire une compréhension plus claire ou une expérience plus lucide. »* (2003 : 101-2).

La signification que l'individu attribue à l'activité en cours va progressivement émerger de ce bouillon de conscience, en grande partie en fonction de sa mise en relation avec les visions de ses partenaires, à travers la médiation des actes symboliques. C'est dans l'intersubjectivité que les formes signifiantes émergent et que la trame de la rencontre se précise. À travers leurs propos et leurs actes, les individus évoquent indirectement des sémiosphères (référents culturels) plus ou moins partagées dans l'imaginaire de leurs interlocuteurs. Alors que leurs définitions de la situation et du monde possible ne coïncident pas obligatoirement, dans certains cas, les interlocuteurs réussissent à instaurer un monde possible partagé. Leurs propos se recentrent alors, peu à peu, sur des références à un monde idéal qui non seulement confère du sens (fonction symbolique), mais qui confère également *un sens* à la rencontre (fonction vectorielle) à travers l'image qu'elles véhiculent des identités des uns et des autres. Ainsi, affirme Jean-Jacques Boutaud :

*« Il faut mettre l'accent non pas sur les valeurs, mais sur les dynamiques de signification dans lesquelles les valeurs s'inscrivent : le sens des valeurs ne se détermine que dans leur activation dans la communication, par rapport à un processus de signification qui inclut mais dépasse le contexte immédiat, pour se référer, entre autres, à un futur idéal visé. Le monde possible de la communication (énonciation) inclut les représentations (collectives ou non) d'un monde idéal, par rapport auquel on se positionne symboliquement ».* (Boutaud, 2006 : 5).

Bien évidemment, la prise de forme d'un monde possible invoqué dépend non seulement des acteurs et de leurs volontés (identitaires ou autres), mais du contexte et des rapports qu'il permet d'instaurer entre monde « réel » et monde idéal. L'imaginaire, individuel ou collectif, dont il s'agit ici, n'est pas nécessairement fantaisiste mais bien celui des *Imagined Communities* de Benedict Anderson (1983). Pour que l'interaction puisse devenir une expérience esthétique, autrement dit pour qu'un imaginaire collectif (monde possible idéal) puisse prendre forme (*gestalt*) dans les esprits des sujets, il doit y avoir une relation figurale entre le monde réel perçu et l'imaginaire auquel il fait appel. Le dispositif y joue un rôle prédominant car, comme l'affirme par ailleurs Jean-Jacques Boutaud à propos de

la table (2005 : 49 *et seq.*), la sauce prend d'autant mieux que toutes les conditions extérieures sont réunies pour l'encourager<sup>497</sup>.

Dans la vision phénoménologique de la conscience que propose Semprini (*supra*), il a raison de souligner l'importance première des émotions dans l'émergence de sens. Selon la jolie formule de David Le Breton : « *Comprendre n'est jamais univoque, mais toujours emporté dans l'affectivité de l'interaction* » (2004 : 52). À un premier niveau, l'adoption d'un monde possible relève du *pathos* dans la mesure où l'individu prend position par rapport à des valeurs et à une image de soi projetée, liées à son estime de soi. À un deuxième niveau, l'émergence de formes et de sens communs (esthétique de la situation) se trouve liée à la prise de forme d'une relation intersubjective (esthétique de la relation ou intersubjective)<sup>498</sup>. Or, notre propos s'intéressera désormais à la nature de ce lien et aux conditions et à la nature d'une éventuelle « prise » de la relation.

De nombreux travaux sur le concept d'« homophilie » (Smith-Lovin, 2003 : 170) suggèrent que les individus sont davantage attirés socialement par des individus qui leur ressemblent, peut-être pour augmenter leurs chances de trouver un partenaire susceptible d'approuver leurs identités. En général, l'attraction interpersonnelle est présentée comme un facteur qui détermine la volonté de poursuivre ou non la relation (Gudykunst & Kim, 1992 : 68 ; Lipiansky, 1992 : 222). Cependant, la prise d'une relation n'implique pas nécessairement l'attraction entre les différents partis. Des individus peuvent, par exemple, se trouver spontanément « *antipathiques* », le faire comprendre l'un à l'autre, valider cette relation et entamer une rencontre sur ces bases.

De la même manière, il est important de différencier analytiquement les deux esthétiques. La prise d'une situation n'implique pas nécessairement la prise d'une relation, et *vice versa*. Des individus peuvent s'apprécier ou se détester sans qu'il y ait un rapport à leurs identités dans la situation, tout comme ils peuvent être d'accord sur une vision vectorisée de la rencontre, sans savoir exactement comment se placer les uns par rapport aux autres. Or, bien que cette différenciation puisse se révéler heuristiquement intéressante, dans une interaction, la prise d'une relation s'appuie souvent sur un monde possible qui clarifie les identités de chacun et la visée de la relation, tout comme un monde possible peut s'instaurer plus facilement si la relation entre les participants est pressentie<sup>499</sup>.

Tout comme la prise de forme d'une situation à travers l'autoprojection dans un monde possible idéal est ressentie comme « naturalisante » par les participants à une

<sup>497</sup> De la même manière, peut-on entendre, « un mariage à la mairie n'est pas un mariage ». Le cadre solennel de l'église s'avère inimitable pour souligner le symbolisme de l'acte, afin que celui-ci prenne « tout son sens », autant social que religieux.

<sup>498</sup> Sur le plan terminologique, l'on distinguera non seulement l'esthétique de la situation (la performance d'un imaginaire idéal commun) et l'esthétique intersubjective (la prise de forme de la relation) mais également l'esthétique de la communication. Celle-ci englobe les deux premières esthétiques en tant que processus global de prise de forme de la communication. Dans une interaction précise, elle recouvre la signification holistique attribuée à la rencontre, définie comme unité de sens, par les acteurs.

<sup>499</sup> Cela ne revient pas à suggérer que les relations initiales sont figées dès le départ. Puisque la rencontre fait évoluer les significations identitaires mises en avant par les individus, une impression apriorique négative peut se transformer suite à la découverte de nouveaux traits. Selon William Gudykunst, les ressemblances inattendues initialement constituent une force d'attraction au moins aussi puissante que celle provoquée par des ressemblances attendues (Gudykunst, 1995 : 35-6).

interaction (Semprini, 2003 : 85-6), la prise de forme d'une relation entraîne une suspension de la focalisation sur les identités. L'expérience esthétique au niveau de la relation intersubjective fait oublier à l'individu ses questionnements identitaires, au profit d'un abandon de soi. La relation « prime » et les considérations figuratives cèdent la place au vécu affectif du moment<sup>500</sup>. Gudykunst et Kim soulignent l'aspect formel de la « synchronisation interpersonnelle », en affirmant que la relation prend forme lorsque les deux individus synchronisent leurs comportements non-verbaux, alors qu'une focalisation consciente sur la forme produit l'effet inverse :

*« Interpersonal synchronization occurs when the nonverbal behavior of two people becomes unique to the relationship, efficient, flexible, smooth, spontaneous and when evaluation is suspended. Misalignment, on the other hand, occurs when two people's nonverbal behavior becomes stylized, difficult, rigid, awkward, hesitant, and when overt judgments are made »<sup>501</sup>.*

La synchronisation intersubjective est examinée du point de vue de la psychologie intra-individuelle par Mihaly Csikszentmihalyi (1991). Il introduit notamment le concept de « *flow* » pour caractériser l'abandon de soi lors d'une activité intensément vécue sur le plan psychique<sup>502</sup>. Parmi les activités identifiées comme étant particulièrement propices à cet état, Csikszentmihalyi cible le travail et les relations interpersonnelles comme les plus importantes (1991 : 164). L'auteur décrit la façon dont les relations conviviales peuvent mener à une expérience collective de « *flow* » :

*« Friends may be having dinner together, and someone brings up a topic that involves everyone in the conversation. One by one they begin to make jokes and tell stories, and pretty soon all are having fun and feeling good about one another »<sup>503</sup>.*

Csikszentmihalyi et ses collègues associent le « *flow* » au bonheur à travers leur notion d'« expérience optimale ». Cette désignation qualitative de l'expérience comporte un

<sup>500</sup> Cela est également vrai face à un interlocuteur peu apprécié. L'interrogatoire d'un avocat ou d'un policier peut viser à déstabiliser un témoin ou un suspect pour que celui-ci « s'oublie » sous la pression intersubjective et face à la mise en cause de son intégrité. Dans la mesure où de telles procédures réussissent à faire admettre des éléments niés ou cachés, leur succès peut être attribué à l'emprise de la relation sur le comportement interactionnel de l'interrogé.

<sup>501</sup> Gudykunst & Kim, 1992 : 180. « *La synchronisation interpersonnelle a lieu lorsque les comportements non-verbaux de deux personnes deviennent propres à leur relation, efficaces, flexibles, continus, spontanés et lorsqu'ils ne sont pas évalués. Inversement, la désynchronisation a lieu lorsque les comportements non-verbaux de deux personnes deviennent stylisés, difficiles, rigides, maladroits et lorsqu'on juge ouvertement ce qui est fait* ». (Notre traduction).

<sup>502</sup> La traduction du terme pose quelques problèmes dans le contexte de notre présentation. Le terme anglais est très proche du français « flux », dans le sens de Semprini (*supra*). L'expression courante « *go with the flow* » peut être rendue en français par l'idée d'être en harmonie spirituelle avec soi-même ou avec un objet, et de se laisser guider par ses instincts. L'auteur souligne la puissance des pratiques spirituelles orientales pour qui, écrit-il, atteindre un état d'harmonie grâce à la maîtrise totale et au dépassement de la conscience constitue l'objectif ultime (Csikszentmihalyi, 1991 : 103-5). Dans le titre de la version française de l'ouvrage dont il s'agit, sortie en avril 2005, « *Flow* », est rendu par « *Vivre* ». Afin d'éviter toute confusion avec le concept sociologique de Semprini, nous conservons ici le terme anglais en italiques.

<sup>503</sup> Csikszentmihalyi, 1991 : 71. « *Des amis peuvent dîner ensemble et soudain, quelqu'un lance un sujet qui fait entrer tout le monde dans la conversation. Un par un, ils commencent à plaisanter et à raconter des histoires et, très vite, ils commencent tous à s'amuser et à se sentir bien en compagnie les uns des autres* ». (Notre traduction).

jugement éthique sur les bienfaits de ce type d'expérience, mais elle est également descriptive : selon ces chercheurs, le phénomène de « *flow* » permet de concentrer l'expérience pour l'individu. Dans cette perspective, ils se sont intéressés aux différents facteurs qui semblent déclencher cet état décrit comme :

*« A sense that one's skills are adequate to cope with the challenges at hand, in a goal-directed, rule-bound action system that provides clear clues as to how well one is performing. Concentration is so intense that there is no attention left over to think about anything irrelevant or to worry about problems. Self-consciousness disappears, and the sense of time becomes distorted. An activity that produces such experiences is so gratifying that people are willing to do it for its own sake, with little concern for what they will get out of it, even when it is difficult, or dangerous »<sup>504</sup>.*

L'auteur souligne l'importance de la correspondance perçue par l'individu entre ses compétences et les difficultés posées par la tâche en cours. Il affirme que l'état de « *flow* » ne peut être prévu que lorsqu'il y a un équilibre entre ces deux facteurs. Dans une conceptualisation de l'expérience qui partage beaucoup de points communs avec la théorie *AUM* de Gudykunst (*supra*, page 190 et seq.), Csikszentmihalyi explique qu'un déséquilibre entre les compétences perçues de l'individu et le défi que présente une situation empêche le « *flow* ». Trop de compétences ou peu de défi entraînent l'ennui, alors que trop peu de compétences ou un défi trop important provoquent la peur et le stress chez l'individu (1991 : 52-3). Or, contrairement à Gudykunst qui s'intéresse à l'efficacité communicationnelle (dans le sens de transparence – *supra*), les chercheurs travaillant sur le « *flow* » focalisent sur l'intensité de l'expérience. Ils précisent qu'il ne faut pas seulement un équilibre entre les compétences et les défis, mais que les niveaux de ces deux facteurs doivent se situer au-dessus de leurs niveaux moyens pour l'individu (Csikszentmihalyi, 1991 : 252). Plus la tâche est perçue comme difficile mais à la portée de l'individu, plus celui-ci est susceptible d'entrer dans un état de « *flow* » en l'accomplissant.

En ce qui concerne les interactions, l'auteur souligne également le rôle structurant de la culture qui fournit les règles et valeurs (mondes possibles) nécessaires pour cadrer l'activité interactionnelle et la transformer en expérience propice au « *flow* ». De ce point de vue, suggère-t-il, la culture peut être comparée à un grand jeu très complexe :

*« When a culture succeeds in evolving a set of goals and rules so compelling and so well matched to the skills of the population that its members are able to experience flow with unusual frequency and intensity, the analogy between*

---

<sup>504</sup> Csikszentmihalyi, 1991 : 71. « L'impression que ses compétences sont suffisantes pour surmonter les difficultés face auxquelles l'individu se trouve, dans un système structuré par des règles et orientés vers des objectifs, qui fournit des indices précis quant à sa performance. La concentration est tellement intense qu'il ne reste plus d'attention à consacrer à des questions peu pertinentes ou pour s'inquiéter d'éventuels problèmes. La conscience de soi disparaît, et la conscience du temps est faussée. Une activité qui produit de telles expériences est tellement gratifiante que les individus sont prêts à s'y consacrer sans autre motif et sans s'occuper de ce qu'ils en tireront, même lorsqu'elle s'avère difficile ou dangereuse ». (Notre traduction).

*games and culture is even closer. In such a case we can say that the culture as a whole becomes a “great game” »<sup>505</sup>.*

Ces remarques permettent de relier épistémologiquement la « prise » de la relation intersubjective au cadre conceptuel développé plus haut, en rapprochant la « prise » de l'entrée dans un état de « *flow* » vis-à-vis de l'interaction interpersonnelle en cours. Compte tenu de la description de Csikszentmihalyi, la possibilité de prise semble reposer sur la concordance des représentations pragmatiques (des acteurs, de la situation) et de l'imaginaire culturellement structuré de ces mêmes éléments (mondes possibles). Suivant Semprini, il faut rajouter que l'imaginaire culturellement préfiguré est également performé dans l'interaction. Les mondes possibles ne sont pas uniquement le fait d'une culture dissociée de l'interaction en cours, mais le résultat de l'actualisation de certaines références ou représentations culturelles lors de la rencontre. De cette manière, les règles de l'activité, nécessaires à la fermeture du système qui permet l'accession à l'état de « *flow* », ne sont pas entièrement tracées d'avance, mais dépendent également de la rencontre.

Toujours selon Csikszentmihalyi, la correspondance entre représentations et mondes possibles à l'intérieur d'un système fermé par des règles et marqué par des valeurs visées, n'est qu'un facteur qui pourrait favoriser l'émergence d'un état de « *flow* » lors d'une interaction. Il faut également trouver un équilibre entre des niveaux élevés de difficultés et compétences individuelles perçues. Comme le suggère Gudykunst à travers sa notion de « communication efficace », la relation ne « prend » que lorsque l'anxiété et l'ennui se trouvent en dessous de certains seuils. Suivant Csikszentmihalyi, la « prise » est d'autant plus probable lors d'une interaction « réussie »<sup>506</sup> dont la difficulté ou les enjeux sont perçus comme importants.

Ce dernier point permet de faire le lien avec les interactions interculturelles. Si la « prise » de la relation intersubjective entre étrangers risque de s'avérer plus difficile à atteindre en raison de la fragilité des mondes possibles construits (*supra*, page 223 *et seq.*), elle est favorisée, en revanche, par la difficulté perçue de la relation. Ainsi, un individu qui « sent » qu'il « réussit » à communiquer avec un étranger peut être davantage susceptible d'accéder à un état de « *flow* », s'il considère son succès comme le résultat de ses compétences interpersonnelles face à une situation difficile<sup>507</sup>.

---

<sup>505</sup> Csikszentmihalyi, 1991 : 81. « *Lorsqu'une culture réussit à développer une série de règles et d'objectifs si stimulante et si bien adaptée aux compétences de la population que ses membres sont capables d'accéder à l'état de « flow » avec une fréquence et une intensité inhabituelles, l'analogie entre les jeux et la culture est encore plus forte. Dans un tel cas, on peut dire que la culture dans son ensemble devient « un grand jeu ».* ». (Notre traduction).

<sup>506</sup> La notion d'interaction réussie fait référence ici à la réussite perçue ou non de l'individu, que Csikszentmihalyi identifie comme une condition de l'émergence d'un état de « *flow* » (*supra*). Il ne s'agit pas d'une évaluation qualitative de la communication d'un point de vue externe comme celle impliquée, par exemple, par la notion d'efficacité communicationnelle de Gudykunst.

<sup>507</sup> Cet exemple peut également être relié aux croyances internes et externes de la théorie du « *Locus of Control* » (*LOC*) de Rotter (Beauvois & Dubois, 2000).

Compte tenu de la théorie de Gudykunst, il semble paradoxal que la « prise » d'une relation soit associée à l'abandon de soi<sup>508</sup>. Or, Csikszentmihalyi précise bien que, lorsqu'ils accèdent à l'état de « *flow* » :

*« One of the most universal and distinctive features of optimal experience takes place: people become so involved in what they are doing that the activity becomes spontaneous, almost automatic; they stop being aware of themselves as separate from the actions they are performing »*<sup>509</sup>.

Dans ce contexte, le soi constitue une barrière à « l'expérience optimale ». Une focalisation trop pesante sur les considérations figuratives (Goffman) empêche la prise, car elle constitue de l'entropie psychique qui réduit l'attention que l'individu est capable de consacrer à l'activité en cours (Csikszentmihalyi, 1991 : 227-8)<sup>510</sup>. Dans ses expériences sur la dynamique du groupe, Edmond Marc Lipiansky relève également le phénomène de « fusion » groupale, qui passe par un abandon de soi ou une projection affective de soi sur le groupe (Lipiansky, 1992 : 103 *et seq.*). Les individus oublient momentanément leur identité individuelle, au profit d'une identification affective avec le groupe (*supra*, page 91). Cette identification à un objet ou à un groupe, autre que l'individu, est la clé, selon Csikszentmihalyi, de la croissance du soi, une fois l'interaction terminée :

*« When a person invests all her psychic energy into an interaction – whether it is with another person, a boat, a mountain, or a piece of music – she in effect becomes part of a system of action greater than what the individual self had been before. This system takes its form from the rules of the activity; its energy from the person's attention. But it is a real system – subjectively as real as being part of a family, a corporation, or a team – and the self that is part of it expands its boundaries and becomes more complex than what it had been »*<sup>511</sup>.

L'enrichissement du soi, suite à son abandon dans une relation groupale qui prend forme, rejoint la discussion sur ce qui fait la puissance des relations « néocommunautaires » dans un contexte postmoderne (*supra*, page 83 *et seq.*). D'autre part, elle permet de réaffirmer la pertinence d'une réflexion sur l'interculturel qui ne fait qu'accentuer des phénomènes observables dans les relations sociales en général à l'intérieur de ce que Semprini nomme les « sociétés de flux ». Puisque l'émergence de mondes possibles dans ces sociétés résulte d'un

<sup>508</sup> Cette « sortie de soi », associée par Gudykunst à la communication « *mindless* » (*supra*), n'est peut-être pas favorable à une communication « efficace » dans le sens de ce chercheur, mais elle est associée à une certaine qualité de relation qui détermine la façon dont l'individu se comporte dans l'interaction.

<sup>509</sup> Csikszentmihalyi, 1991 : 53. « *L'une des caractéristiques les plus universelles et marquantes de l'expérience optimale se produit : les individus s'impliquent tellement dans ce qu'ils font que l'activité devient spontanée, presque automatique. Ils perdent la conscience d'eux-mêmes en tant qu'êtres indépendants des actions qu'ils effectuent* ». (Notre traduction).

<sup>510</sup> De ce point de vue, suggère Csikszentmihalyi, les animaux se trouvent plus souvent en harmonie avec leurs pulsions, car ils n'ont pas de conception de soi (Mead) pour venir troubler l'attention consacrée à l'activité en cours. Ils ressentent de la frustration s'ils ne peuvent satisfaire une pulsion, mais l'entropie psychique est une condition humaine, liée en grande partie à la conscience de soi (Mead).

<sup>511</sup> Csikszentmihalyi, 1991 : 65. « *Lorsqu'une personne investit toute son énergie psychique dans une interaction, que ce soit avec une autre personne, avec un bateau, avec une montagne ou avec une partition musicale, elle intègre effectivement un système d'action qui dépasse le soi individuel. La forme du système provient des règles de l'activité ; son énergie provient de l'attention de la personne. Mais il s'agit d'un système réel, subjectivement aussi réel qu'une famille, une organisation ou une équipe. Le soi qui en fait partie repousse ses limites et devient plus complexe qu'auparavant* ». (Notre traduction).

bricolage, fait à partir d'éléments culturels hétérogènes et performé dans l'interaction, toute « prise » de la relation fondée sur ces formes émergentes enrichit potentiellement les représentations culturelles de l'individu et la complexité de son soi.

\*

En décrivant les différents facteurs qui peuvent contribuer à la prise d'une relation ainsi que la nature de l'expérience qui y est associée, la théorie de Csikszentmihalyi ne cherche toutefois pas à prédire l'émergence d'un état de « *flow* » dans tel ou tel contexte. Tel n'a pas non plus été l'objectif de cette section, consacrée à l'approche diachronique des interactions. Dans la discussion précédente, les mondes possibles partagés et la prise de la relation sont présentés comme des éventualités qui reposent sur le contexte et sur la performance de la rencontre. Ils ne sont ni systématiques, ni stables, mais apparaissent éventuellement en tant que phénomènes transitoires ou ponctuels liés aux changements dans les conditions de l'interaction. Comme nous l'avons remarqué plus haut, l'intérêt d'une telle approche est de pouvoir prendre en compte ces phénomènes performatifs dans une vision synchronique de l'interaction. Ce n'est qu'à condition de comprendre le fonctionnement progressif et la prise de forme esthétique d'une rencontre, notamment sur le plan phénoménologique, qu'il devient possible d'intégrer la notion de performance dans un paradigme qui cherche à rendre compte des différents facteurs qui influencent le comportement interactionnel des individus. Cela constitue l'objectif de la dernière partie de ce chapitre.

### 3.4. Une description systémique de la communication interculturelle

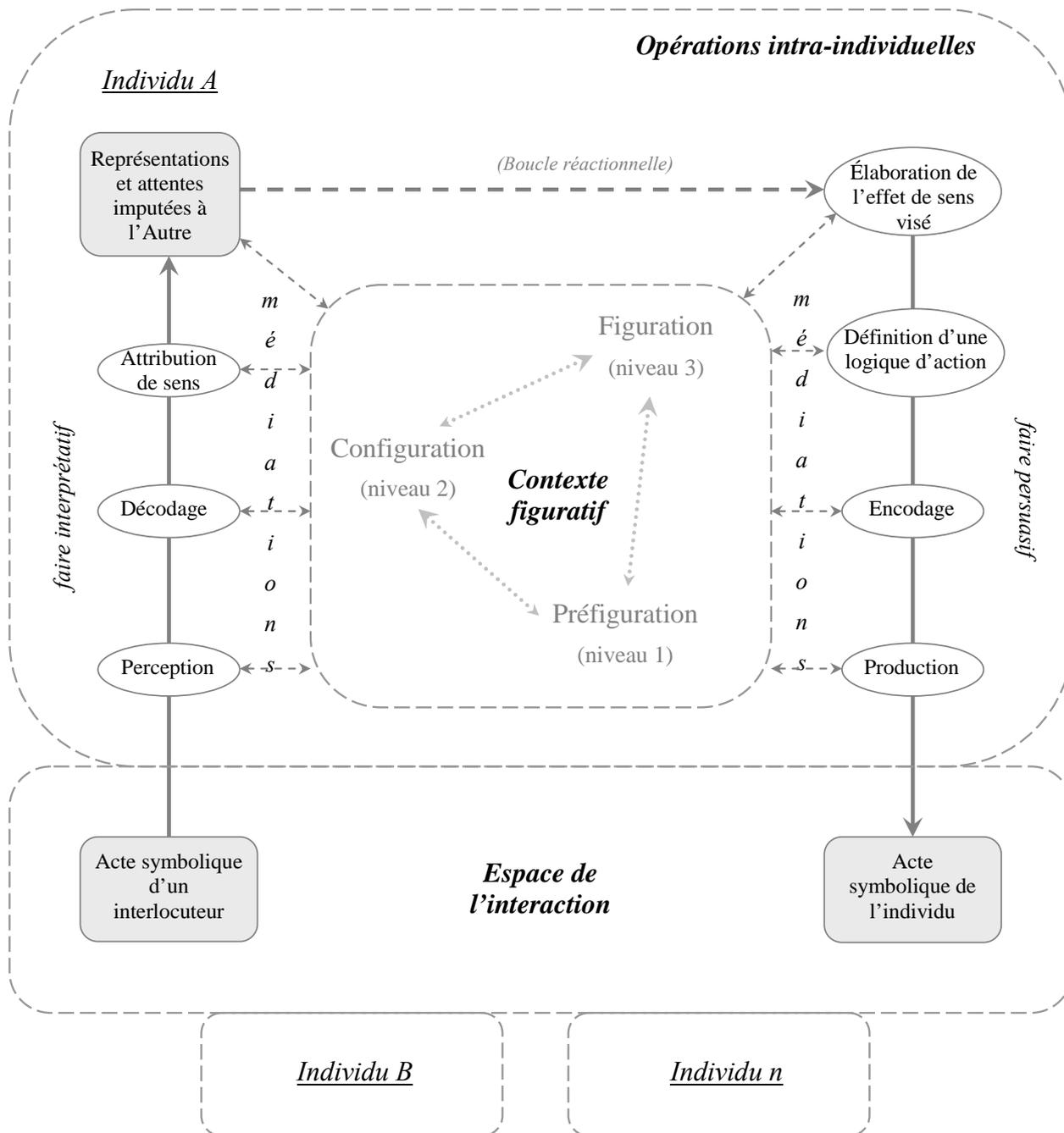
La première partie de ce travail de recherche a été consacrée à l'élaboration d'une épistémologie adaptée à l'analyse des interactions interculturelles selon la perspective offerte par la SIC. Pour clore la longue discussion qui la précède, cette fin de chapitre cherche à relier, dans un schéma, les différents processus intrapersonnels et intersubjectifs les plus importants qui sous-tendent la construction de sens lors d'une interaction interpersonnelle interculturelle. Modélisation descriptive de la rencontre interpersonnelle abordée en tant que système dynamique, cette schématisation, nécessairement réductrice<sup>512</sup>, reste partielle et liée à la problématique sémiopragmatique qui caractérise notre axe de recherche. Elle met en avant les facteurs les plus saillants qui influencent la prise de forme de l'interaction et la construction de sens au niveau micro-sociologique, mais trouve ses limites dans la complexité des phénomènes qu'elle décrit. Étant donnés les rapports systémiques entre les très nombreux facteurs qui déterminent la prise de forme de l'interaction, ce modèle heuristique ne prétend nullement prévoir ce qui va se passer lors d'une rencontre particulière. Il ne sert qu'à proposer au chercheur une conceptualisation cohérente de ce phénomène complexe, qui lui permet d'identifier, *a posteriori*, un certain nombre de facteurs susceptibles d'être pertinents pour comprendre un comportement ou une rencontre qu'il a observés. Bien que la modélisation soit synchronique, elle intègre également les réflexions issues de l'analyse diachronique des phénomènes esthétiques et performatifs, grâce à la prise en compte du contexte figuratif, véritable « boîte noire » de la schématisation<sup>513</sup>.

---

<sup>512</sup> Éric Dacheux souligne le caractère heuristique et pédagogique, mais nécessairement réducteur, de toute schématisation dont l'objectif est de donner un aperçu lisible d'un phénomène complexe (Dacheux, 2000 : 114).

<sup>513</sup> Voir la figure 20 et la figure 21. Certains processus sont nommés dans le paradigme, et dans l'explication qui suit. D'autres n'y sont que sous-entendus. Ainsi, les tensions sociales, les rapports de pouvoir, les échanges et la coordination d'actions collectives sont évoqués à titre de conditions extérieures qui déterminent l'activité interactionnelle. Une vision méta-sociologique s'intéresserait également à des problématiques telles que l'intégration, les mouvements sociaux, ou l'évolution culturelle, par exemple, qui ne sont pas évoquées par ce paradigme, pour des raisons évidentes.

## 3.41. Une modélisation de la communication interpersonnelle (interculturelle)



**figure 24 : Une schématisation communicationnelle de l'interaction interpersonnelle**

La figure 24 trace le parcours intra-individuel de construction de sens, entre l'appréhension de l'acte d'un interlocuteur, jusqu'à la production d'un acte par l'individu. La partie intra-individuelle (individu A) est à lire en deux parties : une partie centrale, le contexte figuratif complexe, et une partie périphérique composée d'un parcours de sens en deux parties : de l'acte interprété, à l'acte (éventuellement) produit. De cette manière, le schéma permet de souligner la médiation du contexte figuratif dans tous les processus qui font partie

des régimes du faire interprétatif et du faire persuasif. Ces processus se réfèrent aux repères significatifs performés, en même temps qu'ils contribuent à les restructurer.

La partie centrale du schéma condense la figure 20 et la figure 21. Elle regroupe les trois niveaux de signification auxquels l'individu fait appel pour comprendre et structurer la rencontre, du plus superficiel ou spécifique (niveau 3) au plus profond ou général (niveau 1). Les différents processus périphériques, représentés par les étiquettes en forme d'ellipse, sont susceptibles de faire appel, simultanément ou non, aux trois niveaux de sens (*infra*). Pour cette raison, la partie centrale ne doit pas être lue comme une superposition des « couches » de sens, mais bien comme un espace structuré simultanément par les différents niveaux. Le caractère dynamique de cet ensemble de repères de signification est souligné par les multiples rapports établis avec les différents processus qui l'entourent. C'est à travers ces processus que les repères de signification sont « performés », principalement au niveau de la figuration. Les changements induits peuvent également avoir des répercussions sur les autres niveaux<sup>514</sup>. Au sein du contexte figuratif, aucune distinction n'est faite entre les différents facteurs cognitifs (individuels et sociaux) et affectifs qui contribuent à déterminer la signification pour l'individu. De même, certains de ces facteurs semblent plus objectivables que d'autres, ressentis davantage comme intuitifs, lorsqu'ils ne sont pas inconscients. L'hétérogénéité de ces éléments n'empêche pas certaines affinités pragmatiques. Selon des mécanismes déjà décrits (*supra*), des représentations positivement ou négativement connotées sont souvent associées à des réactions affectives homologues, par exemple. Toute tentative de distinguer artificiellement ces éléments serait, à notre sens, une simplification abusive d'un fonctionnement complexe.

La grande boucle extérieure de la figure 24, représentée par des pointillés, permet une lecture linéaire du schéma, entre le stimulus initial qu'est l'acte symbolique d'un interlocuteur et l'éventuelle (ré)action de l'individu. La linéarité de ce « parcours de sens » ne doit pas induire en erreur : si le faire interprétatif et le faire persuasif constituent deux régimes de « sens » opposés qui peuvent ou non être reliés par la « boucle réactionnelle », ce sont des suites logiques de processus plus ou moins abouties dont le « résultat » final, représenté par un rectangle arrondi, est entièrement déterminé par la médiation du contexte figuratif (*supra*, chapitre 3.31). La linéarité peut très bien ne pas être respectée dans certains cas. Des actes perçus peuvent ne pas être interprétés, par exemple, tout comme des attentes imputées à l'autre peuvent reposer entièrement sur le contexte figuratif (représentations, pressions sociales, ...) sans qu'il y ait eu un acte déclencheur perçu. De même, certains gestes produits s'avèrent « involontaires », dans la mesure où ils ne correspondent ni à un effet de sens (consciemment) visé, ni à une logique d'action clairement définie. La linéarité causale du modèle reflète tout au plus une imbrication logique mais non pas une linéarité temporelle. Il

---

<sup>514</sup> Le sens attribué à l'énoncé d'un interlocuteur peut, le cas échéant, intervenir directement aux niveaux de signification plus profonds si, par exemple, elle enrichit ou remet en cause des « connaissances » culturelles. Si l'individu accepte l'énoncé en question, l'objet ainsi (re)défini est intégré non seulement au niveau de la performance de l'échange (niveau 3), mais également au niveau de la structuration individuelle de l'expérience en général (niveau 1) ou de celle liée à un contexte précis (niveau 2).

arrive souvent qu'un individu commence à parler sans savoir comment il va continuer son énoncé, par exemple. La question de la temporalité du schéma sera évoquée plus loin.

Pour des raisons de clarté, les différents processus qui forment la boucle extérieure seront évoqués en fonction de leur position sur le « parcours » interprétatif / persuasif. La perception constitue le premier filtre interprétatif qui influence l'effet sur l'individu des actes symboliques de ses partenaires (*supra*, page 58 *et seq.*). Le contexte figuratif joue un rôle discriminant à ce premier niveau, non seulement à travers la structuration cognitive de l'individu, mais aussi en raison de nombreux autres facteurs, tels le niveau d'attention, les pressions sociales, les représentations, le rapport affectif ou intersubjectif à l'Autre, etc. La flèche de retour entre le processus de perception et le contexte figuratif représente les éventuelles modifications que ce processus peut occasionner au niveau de la manière dont l'individu comprend la situation. Il peut, par exemple, devenir sensible à des comportements spécifiques à tel ou tel individu, qu'il apprend à remarquer (consciemment ou non) en tant que signes de tel ou tel état affectif. L'étiquette de « perception » ne doit pas cacher l'importance de la « non-perception », lorsqu'un interlocuteur ne produit pas un acte attendu. L'absence d'un acte anticipé peut être aussi lourde de significations pour l'individu que son contraire.

La deuxième médiation du contexte figuratif dans le parcours interprétatif intervient au niveau du décodage des actes perçus (*supra*, chapitre 1.21). À cette étape, le rôle des repères de signification va de soi, qu'ils soient performés (*supra*, chapitre 3.21) ou non. Mais ils ne doivent pas occulter l'éventuelle influence de facteurs affectifs sur ce processus, comme la disposition individuelle (*supra*, page 236), par exemple. Le décodage joue un rôle important dans la structuration du contexte figuratif, à travers la fonction *indicielle* des énoncés (*supra*, page 208). Ainsi, chaque individu peut tenter de préciser ou de faire évoluer les codes grâce aux choix qu'il effectue en formulant ses énoncés.

À côté de la valeur indicielle qui peut être attribuée à certains signes, leur valeur symbolique détermine le sens que l'interlocuteur semble avoir voulu transmettre, ou transmet malgré lui, à travers ses actes. L'individu se sert du contexte figuratif pour se mettre à la place de son interlocuteur et essayer de comprendre son point de vue (*role-taking*), pour mobiliser des théories implicites à son égard et pour interpréter les signes grâce aux codes et aux valeurs, etc. en vigueur. Le sens attribué à l'Autre alimente à son tour cet ensemble des référents significatifs, en faisant avancer le thème de la conversation, par exemple. Tout nouvel élément de sens peut aussi amener l'individu à réévaluer des énoncés passés, à la lumière de ce qu'il vient de comprendre. L'attribution de sens concerne alors également des souvenirs de ce qui a déjà été dit ou fait. Le résultat de ce processus, représenté par le rectangle arrondi des « représentations et attentes imputées à l'Autre », peut servir, le cas échéant, de point de départ pour la formulation d'une réaction de la part de l'individu (boucle réactionnelle), réaction dont la causalité peut être plus ou moins simple et plus ou moins explicite. Les éléments de sens imputés à l'Autre servent également à évaluer la relative correspondance des visions implicitement véhiculées de la situation, des identités, etc. Face à un décalage détecté, l'individu peut tenter ou non d'agir pour résoudre les différences, en

fonction de ses représentations de l'Autre, des enjeux perçus, de sa chance perçue de réussite, de sa disposition, et ainsi de suite.

Le faire persuasif, divisé ici en quatre processus imbriqués, peut se constituer ou non en tant que réaction à l'acte d'un interlocuteur<sup>515</sup>. Parfois, le fait de ne rien faire peut être une réaction signifiante en elle-même et, inversement, une action de l'individu peut ne pas résulter d'un stimulus externe. Comme le suggère le schéma, l'élaboration d'un effet de sens voulu dépend fortement du contexte figuratif. Des facteurs tels que la relation intersubjective, les motivations ressenties par l'individu, sa disposition individuelle et les structures d'opportunité que présente la situation peuvent ici jouer un rôle décisif. Le fait de « viser » (consciemment ou non) un effet de sens a également un effet structurant sur le contexte figuratif, dans la mesure où l'énoncé est susceptible de contribuer à performer le contexte, en faisant avancer le thème conversationnel, par exemple.

Dans un deuxième processus qui n'est guère dissociable du premier, l'individu interroge les identités, la relation intersubjective et sa définition de la situation (codes, rites, mondes possibles...) pour définir une logique d'action « *accountable* » par rapport à ses identités mobilisées, qui implique une visée relationnelle, une stratégie actorielle et une posture spécifiques (*supra*, page 194 *et seq.*). La logique développée concerne non seulement l'individu mais également ses interlocuteurs, car elle leur confie implicitement des rôles et des traits plus ou moins compatibles avec leurs identités revendiquées, selon le mécanisme d'*altercasting* (*supra*, page 103 *et seq.*). Enfin, elle affecte la définition des identités au niveau du contexte figuratif (flèche de retour). En séparant ces deux premiers processus du faire persuasif, la figure 24 exagère une distinction qui s'avère sûrement plus subtile dans les faits. Comme nous l'avons dit plus haut, les considérations identitaires sont indissociables des motivations et des choix d'actions faits par l'individu. Bien qu'il sépare artificiellement ces deux processus, le schéma ne cherche pas à affirmer le contraire. Les considérations identitaires peuvent très bien intervenir, voire se montrer déterminantes au niveau de l'élaboration de l'effet de sens voulu. Pourtant, que ce soit ou non le cas, l'effet de sens visé doit nécessairement être mis en forme par rapport à la relation intersubjective et aux identités. C'est cette mise en forme au nom de l'*accountability* que le deuxième processus représente.

Une fois le sens « mis en forme » par rapport au contexte figuratif, il est encodé selon les normes socioculturelles performées en vigueur dans l'interaction, ou telles que l'individu cherche à les définir. Le choix des signes est influencé à son tour par l'humeur de l'individu, les identités, la représentation de la situation et les rapports affectifs, etc. Les signes utilisés contribuent à la performance des codes dans le contexte figuratif. La dernière étape du faire persuasif est celle de la production de l'acte. La manière dont les signes sont traduits en actions concrètes est reliée, encore une fois, au contexte figuratif (niveaux d'anxiété, pressions sociales, estime de soi, ...) et les actes produits peuvent être le reflet plus ou moins fidèle des souhaits de l'individu. Le sentiment d'avoir plus ou moins bien réussi sa

---

<sup>515</sup> Pour une définition de ce qui peut être considéré comme un « acte », voir plus loin.

« prestation »<sup>516</sup> est répercuté, une dernière fois, sur le contexte figuratif. Face à un échec au niveau de la mise en actes (« *enactment* ») des signes, par exemple, l'individu peut subir une perte de face et d'estime de soi ou remettre en cause, le cas échéant, une identité revendiquée<sup>517</sup>.

Les multiples médiations du contexte figuratif, dans le parcours de construction de sens, permettent de mieux comprendre la tendance occasionnelle du système à « s'emballer » ou à partir en spirale, dans un mouvement de cercle vertueux ou vicieux. Des représentations positives de l'Autre, par exemple, affectent à la fois la *perception* de ses actes, leur *décodage* (Scollon & Scollon, 2001 : 58), *l'attribution de sens* et la réévaluation de ses identités en fonction de ses actes (ce que Burke appelle la fonction *comparator*). Ensuite, ces mêmes représentations positives sont reprises dans *l'élaboration d'un effet de sens visé* et dans la mise en forme du sens (*logique d'action*) à travers le rôle réservé à l'Autre (*altercasting*). Les codes et les signes choisis (*encodage*) et leur *production* peuvent également refléter cet *a priori* positif envers l'interlocuteur en question. Bien entendu, le mécanisme fonctionne tout aussi bien en ce qui concerne des représentations négatives. Cela permet de comprendre la manière dont des stéréotypes négatifs peuvent devenir des prophéties autoréalisantes (*supra*, page 157).

Le schéma met en avant non seulement la complexité d'une interaction et ses progressions circulaires entropiques ou négentropiques<sup>518</sup>, mais il illustre également la performance dynamique de la rencontre. Au fur et à mesure de ses médiations dans les actes symboliques, le contexte figuratif devient de plus en plus finement défini, ce qui contribue à renforcer le sentiment de prédétermination précédemment évoqué : sur le plan phénoménologique, l'individu socialisé paie sa prévisibilité par une impression que ses choix dans l'interaction sont limités.

Malgré cette prise en compte de la performance, la représentation de la communication interpersonnelle, résumée par la figure 24, accentue paradoxalement ses aspects intrasubjectifs aux dépens de sa dimension intersubjective. La perspective temporelle reste notamment une faiblesse puisque le cliché synchronique que représente le schéma n'a presque pas de consistance temporelle. Comme nous l'avons déjà remarqué, la vision orchestrale de la communication insiste sur la simultanéité des actes symboliques, mal représentée par le modèle transmissif émetteur-récepteur. Selon l'approche paléoaltiste, multimodale de surcroît, un « acte symbolique » est défini non pas comme un tour de parole ou même une phrase, mais comme l'unité minimale d'activité significative que l'individu peut appréhender. De cette manière, le modèle résumé dans le schéma fonctionne simultanément et presque en continu chez tous les participants de l'interaction, en fonction de leur niveau d'attention. Selon cette définition pauvre de l'acte symbolique, les opérations cognitives associées au parcours de

<sup>516</sup> Le terme est ici utilisé comme un synonyme théâtral de « performance » (la forme que prend un acte à travers sa production physique), afin de réserver ce dernier à l'utilisation diachronique qui en a été faite jusqu'alors.

<sup>517</sup> À ce propos, Erving Goffman parle des « ratages » (« *muffings* ») et de leurs conséquences sur l'interaction (1991 : 37).

<sup>518</sup> De tels cercles vertueux ou vicieux ne sont pas inéluctables, et ne constituent pas les seuls mouvements de l'interaction. Comme nous l'avons déjà suggéré, les représentations sont susceptibles d'évoluer tout au long de la rencontre, par rapport notamment aux actes symboliques observés et au sens qui leur est attribué.

sens n'ont qu'une durée infime. Le système intrasubjectif tourne ainsi à un rythme très cadencé chez l'individu éveillé qui surveille les actes symboliques produits par ses différents interlocuteurs. En les décodant et en leur attribuant un sens en temps réel, il enrichit sa définition du contexte figuratif. Alors que le régime interprétatif est activé de manière presque continue, le régime persuasif n'intervient que ponctuellement. À des moments opportuns et notamment face à des actes qui semblent appeler une réponse de sa part, il produit lui-même un acte ou une suite d'actes symboliques dans l'espace de l'interaction, analysés à leur tour par les autres participants.

### **La prise en compte de la dimension interculturelle**

La modélisation de la communication interpersonnelle présentée dans la figure 24 n'est pas spécifique à la communication « interculturelle », selon l'acception habituelle de ce qualificatif. Cependant, puisqu'il prend en compte les variables culturelles et identitaires au sein du contexte figuratif, le modèle est tout aussi pertinent pour décrire ce dernier phénomène. Les commentaires qui suivent, alors qu'ils abordent les spécificités de la communication entre individus qui se considèrent mutuellement comme des étrangers, ne changent rien au paradigme de base tel qu'il a été présenté ci-dessus. Nous ne souhaitons point suivre l'exemple de William Gudykunst (Gudykunst, 1995) ou de Cynthia Gallois et de ses collègues (Gallois *et al.*, 1995) qui, lorsqu'ils cherchent à adapter respectivement l'*AUM* et la *CAT* à la communication « interculturelle », ne font que multiplier le nombre de conditions et d'exceptions à l'application de la théorie pour tenter de prendre en compte les « variables culturelles » à la Hofstede<sup>519</sup>. En emboîtant le pas à ces chercheurs en communication, cette analyse aurait pu remarquer, par exemple, avec Hofstede ou encore Earley et Ang (2003 : 110-120), que les ressortissants de cultures orientales ont tendance à attribuer davantage les événements au contexte qu'aux individus, par rapport à leurs homologues occidentaux. Elle aurait pu noter encore, avec Gudykunst et Kim, que les cultures collectivistes sont plus généreuses envers les non membres de leurs groupes que ne le sont les cultures individualistes (1992 : 67).

Or, tenter d'intégrer ces réflexions dans notre modèle des interactions interpersonnelles reviendrait à ignorer la mise en garde de Smith et Bond et de Hofstede lui-même contre une application micro-sociologique d'une théorie méta-sociologique (*supra*, page 67). Pour des raisons déjà longuement évoquées au premier chapitre, de telles généralisations ne sont que peu pertinentes pour l'analyse d'interactions spécifiques, qui mettent en scène des individus multiculturels dans des contextes particuliers. Par ailleurs, le modèle que nous avons décrit prend déjà en compte les cultures au pluriel, au niveau de la préfiguration du contexte figuratif. La pertinence ou non des spécificités de la culture sociétale de socialisation primaire est déterminée ensuite en grande partie par la configuration et par la performance de la rencontre, mais peut également varier d'un acte symbolique à un autre.

---

<sup>519</sup> Par exemple, Gudykunst décrit en quarante-sept « axiomes » la théorie « principale » et en rajoute quarante-sept autres pour rendre compte des spécificités des interactions entre étrangers, notamment autour des différences entre les cultures « collectivistes » et « individualistes » (Gudykunst, 1995 : 46-54).

Outre les éventuelles différences culturelles au niveau des codes et des savoir-faire interactionnels, c'est sur le plan symbolique que la communication « interculturelle » se démarque le plus des autres situations de communication. La prise en compte de l'identité étrangère d'autrui et l'activation du « cadre de la communication interculturelle » (*supra*, chapitre 2.32) contribuent à structurer le contexte figuratif, selon notre schématisation (figure 24). Les différentes modalités de représentation de l'étranger (*supra*, figure 11) contribuent ainsi à déterminer les conditions de l'interaction et le statut accordé aux malentendus et à l'incompréhension, par exemple. La fragilité de ces représentations et des éventuels mondes possibles co-construits rend ces interactions potentiellement moins stables que celles qui ne font pas appel au cadre de la communication interculturelle (*supra*, figure 17). Enfin, la performance de l'interaction assume une importance toute particulière dès lors que les individus sont conscients du besoin de négocier et de vérifier la correspondance des codes et des conditions intersubjectives de l'interaction.

### **La prise en compte de la dimension temporelle des relations sociales**

Une anecdote rapportée par Earley et Ang (2003 : 101-2) illustre parfaitement la continuité entre les deux « types » de communication, à travers la prise en compte de la dimension temporelle des relations entre des étrangers. Ces chercheurs analysent un constat fait par un formateur qui prépare des cadres à travailler en Inde. Ce professionnel de la communication interculturelle dit souvent avoir remarqué que le comportement des Indiens envers l'étranger nouvellement arrivé évolue avec le temps. En premier lieu, ils s'accommodent volontiers, par politesse et hospitalité, aux aspects de son comportement non conformes aux habitudes culturelles indiennes. Au fil des mois, lorsqu'ils considèrent que l'individu en question a eu le temps de s'habituer à leurs coutumes, ils l'aménagent de moins en moins. Enfin, dans une troisième phase identifiée par le formateur, ils sont aussi exigeants avec lui qu'avec n'importe quel Indien. Il remarque que, chez le nouvel arrivé, ce phénomène pousse souvent à l'échec, car il pense, lors de la première phase, avoir bien réussi son adaptation, moins dure que ce qu'il avait anticipé. Au fil du temps, il s'étonne que les événements deviennent de plus en plus difficiles à comprendre, avant de se résigner, lors de la troisième phase, à une désorientation plus ou moins permanente.

Bien que le traitement différencié de l'expatrié par ses collègues autochtones puisse rendre plus compliqué le travail du formateur à l'interculturel, il ne faut pas mettre ce comportement sur le compte d'autre chose que la prise en compte de l'identité d'autrui dans l'interaction. Le changement d'attitude intervient au fur et à mesure que les interlocuteurs se connaissent « mieux », dans la mesure où les uns et les autres ont normalement de moins en moins recours à la catégorisation et à une modalité de représentation par étiquetage (incompréhension attendue - figure 13) pour prévoir le comportement de l'étranger. Le comportement des Indiens est tout à fait naturel, même si l'expatrié peut mal avoir été préparé pour le prendre en compte, en raison d'une formation qui repose sur une vision trop simpliste de la communication interculturelle. Si les Indiens aménagent de moins en moins l'individu au fil du temps, c'est également par respect pour l'individu en question. Le traiter autrement que comme l'un d'entre eux, ce serait le supposer incapable de comprendre le système

culturel dans lequel il travaille depuis un certain temps, et remettre ainsi en cause son « intelligence culturelle » (selon la terminologie employée par Earley et Ang). Cela est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit d'un cadre qui occupe une position plus élevée dans la structure organisationnelle que celle des Indiens en question.

Cet exemple illustre la relativité de la notion d'interculturalité et la complexité des interactions qui reposent entièrement sur le contexte figuratif. L'évolution d'un seul facteur (ici le temps passé dans le pays) suffit à en faire modifier beaucoup d'autres : les représentations de l'individu et des mondes possibles ; les codes et rites en vigueur ; la relation intersubjective induite ; et les niveaux d'anxiété et d'estime de soi de l'étranger qui se trouve aliéné. L'éclairage offert par la prise en compte de cette complexité contextuelle, associée à une théorie de l'identité capable de rendre compte des identités multiples (*supra*, page 115 *et seq.*), permet ainsi de comprendre les interactions entre étrangers, tout en évitant de les réduire aux seules différences culturelles.

De la même manière, les interactions au sein d'un couple dont les individus sont de nationalités différentes, ou les rapports de travail entre collègues de bureau issus de groupes ethniques différents, ne sont pas nécessairement explicables en termes de la différence culturelle. Lorsqu'une femme allemande considère son mari de vingt ans, un Portugais, ce n'est que rarement qu'elle se fonde sur son origine nationale pour prévoir ses comportements. Ce qu'elle sait de ses autres identités (de mari, de père, d'agent de police, ...) et de son identité de personne, du contexte social et de ses actions et réactions passées sont en général de bien meilleurs indices comportementaux. Or, cela n'empêche pas certains de ses actes d'être colorés par l'appartenance ethnique, appartenance jamais loin non plus des esprits lorsqu'il s'agit de chercher l'explication d'un malentendu. Dans des contextes précis, devant un match de football qui implique « son » équipe nationale, par exemple, l'identité nationale est susceptible d'être fortement ressentie, à la fois par le mari portugais, et par son entourage<sup>520</sup>. Loin des paradigmes binaires proposés par la communication *cross-cultural*, c'est dans la complexité qu'est née l'interculturalité.

---

<sup>520</sup> Le modèle proposé permet ainsi d'échapper aux deux types de réductionnisme (macro et micro) identifiés dans la problématique (*supra*, page 10).

## La place du modèle proposé par rapport au champ de la communication interculturelle

« CAT is a large-scale theory and provides a framework rather than a tightly-interlocked set of predictions. [...]. We have seen ways – yet frankly resisted them for this context at least – of amalgamating other theories' tenets (that is, building on notions of anxiety, resourcefulness, and so on). Clearly, we would not wish to be seen as imperialistic. This could yield a hopelessly irrefutable grand theory when minitheories – whose boundaries should judiciously and comparatively be drawn – are perhaps ideal for the current state of the development of our art. »

Cynthia Gallois, Howard Giles, Elizabeth Jones, Aaron Cargile et Hiroshi Ota<sup>521</sup>

Cette conclusion politiquement correcte de l'article de Gallois *et al.* qui se trouve, rappelons le, au milieu d'une collection d'articles consacrés aux « théories de la communication interculturelle » (Wiseman [éd.], 1995), n'est pas sans soulever des questions intéressantes quant à la place qu'un modèle tel que celui que nous venons de présenter, au sein du champ de la communication interculturelle. Gallois et ses collègues suggèrent que les théories de la communication peuvent être catégorisées, en les situant le long d'un axe entre les approches objectives et les approches subjectives :

« Objective theories are those that focus on predicting communicative outcomes, such as competence or adaptation, while subjective theories focus on understanding the interactive process of communication. Within the study of intercultural communication, objective theories belong primarily to the effectiveness tradition (e.g., Hammer, Gudykunst, & Wiseman, 1978), and subjective theories to an ethnographic approach (e.g., Hymes, 1972) »<sup>522</sup>.

Les auteurs rajoutent que la théorie de l'accommodation communicationnelle se situe à mi-chemin entre les deux pôles, car non seulement elle prétend prévoir la forme que prendra une situation communicationnelle donnée mais, contrairement aux autres théories objectives, ce n'est pas un état qu'elle prévoit (anxiété, efficacité, compétence, adaptation, ...) mais les processus *subjectifs* eux-mêmes.

Comment situer notre propre approche par rapport à cette analyse ? Il faut ici reprendre les débats épistémologiques présents en filigrane tout au long de ce dernier chapitre. Nous avons critiqué les prétentions prévisionnistes d'une théorie par ailleurs fort intéressante,

<sup>521</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 147. « La CAT est une théorie de grande échelle et fournit un cadrage plutôt qu'une série de prévisions fortement dépendantes les unes des autres. [...]. Nous avons vu des solutions, auxquelles nous avons franchement résisté du moins en ce qui concerne le contexte présent, qui nous permettraient d'intégrer les principes d'autres théories (c'est-à-dire, développer les notions d'anxiété, d'ingéniosité, etc.). En clair, nous ne voudrions pas nous voir accusés d'impérialisme. Cela pourrait donner lieu à une grande théorie désespérément irrefutable alors que des mini-théories, dont les limites se doivent d'être établies judicieusement et comparativement, sont peut-être idéales pour l'état de développement actuel de notre science ». (Notre traduction).

<sup>522</sup> Gallois *et al.*, 1995 : 124. « Les théories objectives sont celles qui visent à prévoir les résultats de la communication, tels que la compétence ou l'adaptation, alors que les théories subjectives focalisent sur la compréhension des processus interactionnels de la communication. Au sein du champ de la communication interculturelle, les théories objectives appartiennent, pour la plupart, à la tradition de l'efficacité (ex. : Hammer, Gudykunst & Wiseman, 1978) et les théories subjectives sont assimilables à l'approche ethnographique (ex. : Hymes, 1972) ». (Notre traduction).

mais qui passe trop vite sur la question fondamentale de la performance et qui aurait tendance à considérer les relations sociales à travers le seul prisme tendu de la théorie de l'identité sociale. Notre approche est-elle subjective ? Une réponse résolument positive à cette question ne signifie pas pour autant que le caractère opératoire du modèle présenté ici s'efface devant la complexité constatée du réel. En mettant en avant la médiation entre les processus intrasubjectifs de construction de sens et le contexte figuratif performé, nous voulons proposer une modélisation holistique et opératoire de la communication comme processus de co-construction dynamique, aussi rudimentaire et perfectible que ce modèle puisse paraître.

L'ambition du paradigme communicationnel présenté ici est de dépasser le clivage caricatural entre, d'un côté, la « mini-théorie » qui s'applique à un seul aspect de l'interaction humaine analysé hors contexte et, de l'autre, l'observation pragmatique de situations complexes qui échappent à tout cadrage théorique. Nous sommes persuadés que ce n'est qu'en réunissant les différentes analyses partielles au sein d'un cadrage épistémologique global, que le chercheur peut appréhender la complexité sans la dénaturer. L'ambition d'une théorie générale, à laquelle renoncent Gallois et ses collègues (*supra*, citation de début de section), n'est pas sans risques. Une incohérence conceptuelle en raison de l'éclectisme des emprunts théoriques et un niveau de généralité peu productif sont des failles auxquelles s'expose toute entreprise de ce genre. L'enjeu de la suite de la thèse est d'illustrer le caractère opératoire de ce cadrage théorique, en le mettant à l'épreuve d'un objet spécifique (deuxième partie) et d'un terrain (troisième partie) bien concret.

## Résumé du troisième chapitre

La co-construction intersubjective du sens lors d'une interaction a été abordée à travers différents modèles de la communication, fondés sur la prise en compte des identités (Burke, Stryker, McCall et Simmons) de l'anxiété (Gudykunst) et de l'adaptation des codes et du style (Giles, Gallois, Coupland, etc.). Ces différentes approches plus ou moins complètes et les facteurs qu'elles mettent en avant constituent des entrées analytiques complémentaires qui mettent en avant différents aspects de la complexité des interactions sociales.

Dans le système complexe de relations sociales et intersubjectives, l'intentionnalité apparaît comme un construit subjectif indissociable du contexte. Qu'elles soient intersubjectives, internes ou externes, les volontés individuelles doivent composer avec les structures d'opportunité et les contraintes de la relation intersubjective sur laquelle repose la légitimité de chacun en tant que sujet. Dans la mesure où il est possible encore de parler de stratégies dans ce contexte, ce terme garde un sens subjectif : c'est l'individu qui fait sens de son activité en la structurant en stratégies, pendant ou après l'interaction. Vu de l'extérieur, à la place de l'action stratégique, il convient de parler d'actes orientés vers un ou plusieurs objectifs (« *goal-orientated* »). Ces objectifs servent généralement à structurer et à donner un sens à l'expérience individuelle, mais ne sont que rarement associés à une ligne d'action préalablement tracée.

La notion de performance permet de rendre compte du dynamisme de l'interaction appréhendée dans une perspective diachronique. Ce n'est que dans la rencontre, grâce aux processus d'inférence conversationnelle (Gumperz), que les codes, les valeurs et les représentations (mondes possibles) sont définis et que la relation intersubjective prend forme (esthétique de la communication). Les repères de sens performés constituent le troisième niveau de signification dans le modèle que nous avons proposé (figure 4.). Les différentes cultures de socialisation (niveau 1) et les codes et rites etc. associés au contexte social (niveau 2) sont relativement prévisibles avant la rencontre, car ils sont socialement définis. Au contraire, la performance des codes, de la situation et de la relation, permet aux individus de négocier les conditions de leur rencontre au-delà des déterminismes culturels. Phénomène d'émergence, c'est elle qui rend possible la communication interculturelle en accordant aux acteurs une certaine autonomie face aux systèmes symboliques préfigurés. La figuration, ainsi que la complexité des situations de communication, sont à relier à un paradoxe de la communication interpersonnelle (figure 23). Alors qu'il est impossible pour les acteurs, comme pour le chercheur, de prévoir, avec un degré quelconque de certitude, le cours d'une rencontre, d'un point de vue phénoménologique, les individus ont souvent l'impression de ne faire qu'obéir aux contraintes intersubjectives et situationnelles. Loin d'être désemparés face aux choix d'actions possibles, les acteurs sociaux ont généralement l'impression d'agir et de réagir, de manière quasi automatique, en fonction de « qui ils sont » (Scollon & Scollon, 2001 : 269).

Afin d'identifier les facteurs les plus importants qui pèsent ainsi sur l'individu dans une situation sociale donnée, nous avons bâti un modèle censé refléter la complexité de la construction de sens lors d'une interaction (figure 24). Puisqu'une interaction sociale n'a pas

de substance matérielle en dehors des actes symboliques produits par les participants, et que la forme qu'elle prend est différente pour chaque individu, les différentes étapes de construction de sens lors d'une interaction ont été schématisées d'un point de vue intra-individuel. La représentation de l'interaction que véhicule le schéma met en avant les multiples médiations du contexte figuratif complexe dans le double parcours de construction de sens, tel qu'il se manifeste à travers les régimes du faire interprétatif et du faire persuasif. Cette modélisation, dont la représentation schématique condense mais simplifie les différents arguments développés tout au long de cette première partie de la thèse, servira de cadre théorique pour structurer la réflexion menée par la suite.

## Discussion synthétique de la première partie

Le titre de cette thèse annonce l'intention de « repenser l'interculturel en communication ». Cette première partie a été animée par une volonté de réagir à une certaine banalisation de la notion d'interculturalité, en la réinterrogeant pour la démythifier. Ce terme ne doit pas être une simple étiquette qu'il suffit de rajouter à une étude pour l'immuniser contre des reproches d'ethnocentrisme, ou pour indiquer qu'elle traite d'un objet d'ordre international. Du point de vue des Sciences de la Communication, l'interculturalité constitue une vraie problématique d'intersubjectivité qui touche au cœur de l'expérience humaine structurée par la socialisation. Pour mettre en évidence l'apport de cette notion, il a tout d'abord été nécessaire de remettre à plat une notion de culture que l'inflation sémantique du discours pseudo-scientifique a peu à peu déconnectée des processus dont elle résulte, jusqu'à ce qu'elle devienne pour certains un instrument politique mis au service du nationalisme (*infra*, chapitre 4.11).

De même, resituer la culture au niveau du groupe social n'est pas une simple question de terminologie, mais une condition nécessaire pour redonner à ce concept sa pertinence opératoire, afin qu'elle puisse contribuer à notre compréhension de l'activité humaine. Cette réflexion suit des pistes déjà tracées par des anthropologues de la modernité et de la post-modernité, et non pas des moindres, tels que Alfred Radcliffe-Brown (1952), Claude Lévi-Strauss (1958), Clifford Geertz (1973) et Arjun Appadurai (2001). Elle permet d'éviter l'impasse conceptuelle constatée par des spécialistes de l'interculturel : Gudykunst & Kim (1992 : 17), Smith & Bond, (1998 : 40), Scollon et Scollon (2001: 174), qui pousse même ces derniers à abandonner le concept de culture. Ramener le concept au niveau du groupe social ne remet pas en cause le statut particulier du niveau d'appartenance nationale et la force symbolique et socialisante de la culture sociétale, mais permet, en multipliant les niveaux d'appartenance, de comprendre la complexité des interactions dans les sociétés postmodernes.

Cette réflexion sur la culture aboutit nécessairement à la conclusion que la communication interculturelle n'est pas un phénomène d'un autre ordre que la communication « ordinaire », comme le soulignent Scollon et Scollon, et d'autres théoriciens de la communication<sup>523</sup>. Les liens entre culture et communication mis en avant par les chercheurs de Palo Alto, dont la vulgarisation qui a été faite de leur travail porte sans doute sa part de responsabilité dans la mythification de la communication interculturelle, permettent paradoxalement de montrer que la communication ne repose pas *uniquement* sur la culture. Les travaux d'Edward Hall (1971 ; 1984), soulignent les différences de comportement communicationnel associées à des cultures nationales, mais affirment en même temps, l'existence de certains universaux de la communication humaine « au-delà de la culture », pour lui emprunter le titre d'un ouvrage publié plus tardivement. Alors que la représentation de l'expérience par catégorisation, la conscience et l'estime de soi, et l'esprit des principes

---

<sup>523</sup> Les théoriciens de la *CAT* (Gallois *et al.*, 1995 : 126) font partie de ceux-là, dont une liste a été dressée plus haut (page 15).

gricéens<sup>524</sup> semblent être partagés par l'ensemble des sociétés humaines, l'approche pragmatique de ces chercheurs affirme également le fait que la construction de sens dépasse largement la préfiguration culturelle. Les expériences individuelles et les attentes liées à des situations particulières (niveau de la configuration), mais surtout la performance des codes, de la situation et des identités dans l'interaction (niveau de la figuration), reposent sur, mais dépassent, les seules prescriptions culturelles. À la place d'une conception superstitieusement réductrice et bien trop répandue de la communication interculturelle, qui repose par commodité sur une méconnaissance de la portée des travaux comparatifs de la communication *cross-cultural*, il semble capital d'interroger la complexité des rencontres interpersonnelles pour resituer la notion de culture au sein du processus de communication.

Le postulat, selon lequel toute communication est interculturelle, est compatible avec ce que Pierre Bourdieu appelle « *la représentation du réel* » (1980 : 65). Indépendamment des éventuels malentendus attribuables aux différences culturelles affectant les représentations et le comportement attendu des uns et des autres, c'est souvent au niveau de la représentation de l'Autre que la communication entre « étrangers » (dans le sens de Simmel et de Gudykunst) se démarque de la communication interpersonnelle ordinaire. Le « cadre de la communication interculturelle »<sup>525</sup> correspond à la prise en compte de la différence de l'Autre sur le plan symbolique, ce qui se révèle généralement déterminant au niveau du contexte figuratif, et de la relation intersubjective qui se développe dans l'interaction.

### **La structure de la thèse**

La visée, épistémologique, de cette première partie de la thèse, a été de poser et de relier entre eux un certain nombre de concepts clés qui définissent le champ de la communication interculturelle. En l'absence d'une théorie compréhensive spécifique à ce phénomène, mais aussi en raison de notre postulat initial sur la nature de la communication interculturelle (*supra*, page 12), la discussion théorique a trouvé son point d'ancrage dans les théories de la communication interpersonnelle « ordinaire » de Palo Alto et des interactionnistes symboliques. Cela a permis par la suite de proposer de resituer la communication interculturelle au sein des SIC, en soulignant l'importance de la culture dans toute communication. Contrairement aux autres approches de l'interculturalité (*supra*, figure 1), une entrée par la communication a l'avantage de prendre en compte la complexité des rapports interpersonnels entre étrangers. Ce « bricolage » épistémologique aboutit à un paradigme global de la communication interculturelle, dont l'enrichissement, la confrontation approfondie aux modèles existants, y compris à ceux sur lesquels il s'appuie, et l'application à différents domaines de la vie sociale, nécessiteraient tout un programme de recherches.

---

<sup>524</sup> Dans un débat qui est loin d'être fermé, Catherine Kerbrat-Orecchioni conclut dans ce sens : « *les maximes de Grice sont bien dans leur principe universelles (on ne peut pas concevoir de société où le mensonge, ou la non-informativité soient revendiqués comme la norme discursive), mais [...] elles sont aussi soumises à d'importantes variations culturelles, en ce qui concerne leur degré de contrainte et leurs modalités d'application* » (1994 : 71).

<sup>525</sup> Rappelons qu'il s'agit de distinguer le cadre de la communication interculturelle (modalisation goffmanienne d'un cadre social correspondant à la prise en compte de la différence sur le plan des représentations) du phénomène plus général de communication interculturelle telle que nous la définissons (*supra*, page 140).

La lourdeur du modèle obtenu en termes de variables résulte de la démarche adoptée, qui se veut à la fois compréhensive et synthétique. Elle se trouve ainsi au croisement entre deux traditions en sciences humaines, entre une approche qui peut être qualifiée d'« anglo-saxonne » et une autre « continentale ». D'un côté, la valorisation de l'empirisme par les chercheurs anglo-saxons conduit à une segmentation du champ conceptuel<sup>526</sup>, à la réduction des problèmes complexes à des variables minimales, ou même à la renonciation des concepts (*infra*, chapitre 6.21) pour privilégier la « *grounded theory* ». De l'autre, les penseurs du vieux continent privilégient une approche plus théorique avec un ancrage conceptuel fort, assortie d'une méfiance envers ce qui ressemble parfois à un empirisme peu éclairé. Alors que les uns risquent de se voir reprochés d'éventuelles inconsistances, voire des lacunes conceptuelles criantes, les autres courent le risque de glisser de la rationalité à la rationalisation (Morin), en perdant le contact entre leurs conceptualisations puissantes et la réalité qu'elles sont censées représenter<sup>527</sup>.

En cherchant à bâtir un paradigme théorique à partir de différents modèles américains et français, ce projet de recherche tente de combiner, tant bien que mal, les deux approches, dans une dialectique davantage opératoire qu'élégante. Pour aboutir à une vision synthétique de l'activité sociale, tout en gardant le contact avec la recherche empirique, plusieurs théories ont été évoquées, en sortant les travaux de leur contexte initial, et reliées grâce à des connexions et à des ponts qui restent à étayer empiriquement. Tirillée entre les deux approches, cette démarche risque de s'avérer insatisfaisante pour des puristes anglo-saxons, car elle est trop générale et insuffisamment soutenue empiriquement, tout en manquant l'élégance d'une conceptualisation à la française. La suite de l'étude aura pour objectif de pallier, du moins partiellement, ces défauts.

Dans les deuxième et troisième parties de la thèse, la vision épistémologique élaborée dans la première partie, mise en rapport dialogique avec d'autres éléments théoriques, servira de point de départ pour regarder de plus près le recours que font les acteurs sociaux à différentes identités et cultures en fonction du contexte, au sein de l'organisation multiculturelle, AEGEE. Cette réflexion théorique, nécessairement abstraite, sera ainsi affinée et enrichie, mise à l'épreuve du Réel grâce à un corpus particulier d'interactions. L'objectif final, mais aussi la caution de toute recherche en sciences humaines, reste son applicabilité à la vie sociale.

---

<sup>526</sup> Cette tendance analytique à tout découper pour identifier les unités minimales provoque une parcellisation des activités en sciences humaines. Plusieurs « théories » et sous-théories peuvent chercher à expliquer, souvent de manière contradictoire, les mêmes faits observés. La proposition de Hogg, Terry & White de « mettre à l'épreuve d'un corpus » la théorie de l'identité sociale et la théorie de l'identité pour voir laquelle des deux se révèle la plus *performante*, est symptomatique de cette tendance (1995 : 266).

<sup>527</sup> Nous soulignons ici de manière caricaturale les excès associés à des tendances générales dans une analyse qui n'engage que nous. S'il nous semble que ces tendances reflètent des traditions imputables aux communautés scientifiques en question, les dérives dont il est question ne concernent qu'une minorité infime de travaux, et les contre-exemples sont nombreux.



## ***Partie II Les identités supranationales et transnationales dans la communication entre étrangers : de l'Europe aux organisations multiculturelles***

*« The EC can be considered the biggest laboratory in intercultural cooperation of today's world ».*

Geert Hofstede<sup>528</sup>

La discussion portant sur le phénomène de la communication interculturelle nous a amenés progressivement à concevoir celle-ci, non pas comme l'affrontement entre des individus culturellement programmés à l'intérieur de systèmes sociaux hermétiques et totalitaires, mais comme l'interaction dynamique entre des acteurs sociaux en quête de légitimité et socialisés, tout un chacun, dans de nombreux groupes culturels différents, dont la structuration par chevauchement dépasse la seule sphère nationale. Selon cette conception, qui implique des individus à multiples facettes culturelles, la problématique de la communication interculturelle devient moins un problème de traduction, entre des systèmes culturels différents, qu'une question de la prise en compte dynamique et pragmatiquement ancrée de l'Autre, de ses différences affichées et de ses éventuelles ressemblances (plus ou moins superficielles) à l'individu. Par ailleurs, pour des raisons qui seront évoquées plus loin (chapitre 4.11), le contexte actuel de mondialisation renforce et met en valeur toute la pertinence d'une approche identitaire (IT) et interculturelle de la communication interpersonnelle.

Afin d'explorer et de mettre en abyme l'effet sur la communication « interculturelle » des multiples appartenances culturelles de chacun, notre choix d'un terrain d'étude a porté sur un environnement dans lequel les acteurs sociaux, conscients de la diversité culturelle, peuvent ressentir de multiples affiliations susceptibles d'être activées simultanément. L'association étudiante européenne, AEGEE (*infra*, Chapitre 6), fournit un tel environnement organisationnel, caractérisé par des tensions identitaires notamment entre les niveaux d'appartenance local, national et européen, et mobilisant des dispositifs de communication à dimensions internationales. L'association présente également un cadre institutionnel marqué par une idéologie proeuropéenne qui peut être qualifiée, en un sens, d'« anti-nationale », puisque les identités nationales sont perçues, selon la philosophie de l'association, comme un obstacle à la construction européenne (chapitre 7). En occultant le niveau national de sa structure, l'association cherche à dépasser les clivages nationaux au profit d'un projet européen. Ce terrain, bien particulier, nous a semblé fertile pour étudier les effets du contexte sur l'activation de différentes identités, plus ou moins différenciatrices, par les acteurs sociaux (postures identitaires) et sur la manière dont ces identités se manifestent culturellement.

Cette deuxième partie de la thèse examine plus en détail, à la lumière de notre cadre épistémologique, l'articulation entre les différents niveaux d'appartenance, conformément à la

---

<sup>528</sup> Hofstede, 1991 : 145. « On peut considérer la CEE comme le laboratoire de coopération interculturelle le plus important du monde actuel ». (Notre traduction).

problématique formulée en introduction<sup>529</sup>. Cette problématique pose la question des identités collectives. Les identités sociales et de rôle sont de nature individuelle, idiosyncrasiques (*supra*, page 100 *et seq.*). Mais, symboliquement, elles peuvent marquer une appartenance partagée entre plusieurs individus (Kaufmann, 2004 : 121-3) et c'est dans ce sens que la notion d'identité collective est employée ici. Alors qu'une identité constitue une source de repères de sens plus ou moins élaborés et plus ou moins fiables, exploitée par les acteurs sociaux lors d'une interaction (*supra*), sa valeur symbolique varie considérablement selon qu'elle soit ou non partagée par les différents partis présents à la rencontre. Une analyse goffmanienne suggère qu'une identité qui oppose l'individu à ses interlocuteurs aura tendance à provoquer des tensions liées à l'altérité (rivalités, relations hiérarchisées), alors qu'une identité collective est susceptible de produire l'effet inverse (réduction de l'anxiété, valorisation mutuelle dans la figuration). Les identités collectives, notamment sociales, reposent sur l'existence présumée de cultures partagées. Selon Rico Lie (2003 : 54), ces cultures jouent ainsi le rôle d'idéalisations utopiques, faisant croire aux individus, à tort ou à raison, à l'existence d'un socle commun préfiguré de représentations et de valeurs, susceptible de rendre leur interaction plus transparente (*infra*, page 316 *et seq.*).

Cette deuxième partie examine ainsi, le rôle joué par les identités et les cultures collectives dans la communication entre étrangers. Quand et comment sont-elles susceptibles d'être activées ? Quels effets peuvent-elles avoir sur la communication ? Dans quelles conditions sont-elles suffisantes pour permettre le dépassement symbolique des différences et la mise en place d'une relation intersubjective mutuellement valorisante ? Et quand, au contraire, servent-elles à attiser les tensions sociales et le choc culturel quasi inévitables, en tâchant de dissimuler les petites différences sous un semblant de consensus superficiel ? Nous nous intéressons plus spécifiquement à deux sources, parmi d'autres, d'identités et de cultures collectives pour les membres de l'association AEGEE, à savoir : l'appartenance européenne et l'appartenance organisationnelle. Dans quelle mesure l'Europe constitue-t-elle un cadre de socialisation susceptible de rivaliser, en tant que repère de signification, avec l'appartenance nationale (Chapitre 4) ? Comment le cadre institutionnel d'une organisation multiculturelle, lui-même porteur de culture, peut-il influencer l'activité communicationnelle de ses membres (Chapitre 5) ? Ces interrogations nous amèneront à évoquer de nouveau le lien entre la culture et la communication dans des contextes marqués par la différence, pour souligner l'activation multiple, selon le contexte, des identités et des traits culturels que les uns et les autres y associent.

De cette manière, la deuxième partie de la thèse assure la transition entre le cadre épistémologique (première partie) et l'application empirique de ce modèle de communication aux interactions sociales au sein de l'association AEGEE (troisième partie). Dans cette dernière partie, nous chercherons à mesurer et à analyser les différentes postures identitaires

---

<sup>529</sup> *Supra*, page 10. Rappelons-la par commodité : « Dans quelle mesure et de quelle manière, l'activation de cultures et d'identités non-nationales partagées peut-elle permettre, à des acteurs sociaux étrangers, de dépasser symboliquement leurs différences culturelles perçues, et de créer des conditions de prévisibilité mutuelle, leur permettant de « faire sens » d'une interaction, sachant que les analyses qui situent les différences culturelles sur le plan national uniquement ont tendance à écarter les autres niveaux d'appartenance commune, au même titre que les approches microsociologiques, axées davantage sur la situation ? ».

des membres de l'association, à travers diverses situations sociales, en employant une méthodologie triangulaire (prescriptions, actes, représentations). Grâce à la prise en compte de la dimension intersubjective des médiations culturelles associées à la négociation des identités et du sens pragmatiquement ancrée, nous espérons non seulement mettre en avant des processus fondamentaux à l'interculturalisation et aux tensions inter-groupes dans le contexte de la mondialisation, mais également contribuer plus généralement à la compréhension de la gestion interpersonnelle de la différence. À travers la discussion qui suit, à propos des identités et des cultures européennes et organisationnelles, ainsi qu'avec l'examen, plus loin, des conditions dans lesquelles ont lieu les interactions particulières dans le cadre de cette association, nous avons pour ambition, non seulement d'identifier les principaux symboles et repères de sens que mobilisent les uns et les autres dans la communication entre étrangers, mais également de comprendre la manière dont les acteurs sociaux emploient ces différents éléments pour construire la signification de leurs échanges.



## Chapitre 4. L'identité européenne à l'ère de la mondialisation

Ce chapitre aborde ce que Dominique Wolton appelle « *l'impossible* [à résoudre] *question de l'identité culturelle européenne* » (Wolton, 1999b : 16). Il ne s'agit pas, ici de tenter de définir cette identité une fois pour toutes, ce qui serait véritablement impossible, pour la simple raison qu'une identité, selon la conceptualisation utilisée ici, est propre à chacun et au contexte social. Il s'ensuit que la discussion de ce chapitre aborde les différentes manières dont les individus peuvent faire appel à cette identité en tant qu'identité sociale collective dans une interaction.

D'un point de vue historique, les significations contradictoires associées à l'identité européenne ont évolué considérablement au cours du dernier millénaire, comme ne manque pas de le souligner Edgar Morin (1987). Au début du vingt-et-unième siècle, cette identité s'emploie dans un contexte de mondialisation qui l'oppose souvent fortement aux identités nationales des États-nations européens. Associée à ce que certains n'hésitent pas à appeler la condition « post-nationale » (*infra*), la mondialisation a contribué à renforcer la vitalité<sup>530</sup> de nombreuses identités d'appartenance, qu'elles soient locales, régionales, nationales, internationales, ou autres. Parallèlement aux effets culturels complexes qu'il a pu engendrer par ailleurs, ce phénomène de rapprochement planétaire a contribué à ressusciter les petites différences à travers lesquelles on cherche à préserver la distance, en soulignant, parfois en les réintroduisant, les spécificités des uns et des autres à tous les niveaux.

Afin de mieux cerner quelles peuvent être les valeurs et les significations associées à l'identité européenne aujourd'hui, au sein d'une association comme AEGEE, nous nous intéresserons, dans un premier temps (chapitre 4.1), à la dialectique identitaire nationale / européenne. Ce qui fait actuellement la force de l'identité nationale, conceptualisée comme un obstacle, un modèle, un précurseur, et, enfin, comme un complément à l'identité européenne, nous aide à comprendre ce que certains appellent un « déficit » d'identité européenne, du moins sur le plan politico-social. La deuxième partie du chapitre (4.2) abordera la question de l'identité européenne directement d'un point de vue social et communicationnel. Grâce à un sondage effectué auprès de plusieurs centaines d'Européens de nationalités différentes, nous examinerons la nature du prototype européen et les variations, nationales ou autres, qu'il peut connaître.

---

<sup>530</sup> Dans le sens de Giles (*supra*, page 228).

## 4.1. Identités nationales et européenne

*« L'identité européenne ne se substituera probablement jamais, ou en tout cas pas avant un certain temps, aux identités nationales préalables. »*

Dominique Wolton<sup>531</sup>

Très souvent, lorsqu'on parle du projet politique d'intégration européenne, c'est pour constater, généralement avec dépit, la faiblesse, voire l'absence, d'une identité européenne face aux vigoureuses identités nationales. Ainsi, selon Claude Dubar :

*« Cette construction politique n'implique, pour l'instant, aucune « identité européenne » au sens de projet commun partagé par la grande majorité des habitants des pays concernés. Les anciennes « identités nationales » restent des ressources et des références prioritaires pour eux, notamment pour s'identifier les uns et les autres, et elles ont même tendance à être réactivées par la perspective européenne réduite à un vaste marché déréglementé » (Dubar, 2000 : 28).*

C'est cette même appréhension de la prédominance des identités nationales sur l'identité européenne qui pousse l'association proeuropéenne AEGEE à exclure de sa structure le niveau national (en faveur d'un niveau européen et d'un niveau local : voir *infra*, chapitre 7.11). Mais à quoi attribuer la force de ce sentiment d'appartenance nationale, face auquel l'idée européenne a tant de mal, semble-t-il, à s'ériger ? La première partie de ce chapitre (4.11) pose directement cette question, ce qui nous mènera ensuite (4.12) à demander dans quelle mesure cette situation semble susceptible de changer à l'avenir.

### 4.11. La puissante identité nationale

*« Le nationalisme n'est pas ce qu'il paraît être et, surtout, il n'est pas ce qu'il se paraît être à lui-même. Les cultures qu'il prétend défendre et faire revivre sont souvent ses propres inventions ou sont transformées au point d'être méconnaissables. Néanmoins, distingué de toutes ses formes particulières et de l'absurdité de chacun des cas, le principe nationaliste, en tant que tel, a des racines enfouies très profondément dans notre culture commune contemporaine. Il n'est nullement contingent et il sera difficile à rejeter. Durkheim nous a enseigné que la société adore dans le culte religieux son image déguisée. À l'âge nationaliste, les sociétés se vouent un culte à elles-mêmes, de manière tout à fait ouverte et impudente, au mépris de toute pudeur ».*

Ernest Gellner<sup>532</sup>

Quelle est la nature de cette construction politico-idéologique qu'est la nation et pourquoi s'impose-t-elle avec autant de force dans l'imaginaire collectif de nos sociétés ? Les

<sup>531</sup> Wolton, 1993 : 82.

<sup>532</sup> Gellner, 1989 : 87. Rappelons que Gellner emploie le terme de « nationalisme » pour évoquer le sentiment d'appartenance nationale, indépendamment des éventuels mouvements politiques qui peuvent y être liés : « le nationalisme est essentiellement un principe politique, qui affirme que l'unité politique et l'unité nationale doivent être congruentes. [...] Le sentiment nationaliste est le sentiment de colère que suscite la violation de ce principe ou le sentiment de satisfaction que procure sa réalisation. » (1989 : 11)

penseurs et les chercheurs qui se sont intéressés à cette question depuis Ernest Renan (1887)<sup>533</sup>, en passant par Rupert Emerson (1905)<sup>534</sup>, Max Weber (1921), Clifford Geertz (1973), Benedict Anderson (1983), Ernest Gellner (1987 ; 1989 ; 1994), Edgar Morin (1987), Jürgen Habermas (1992) et Arjun Appadurai (2001), ont en commun de souligner le fondement imaginaire de la nation et l'illusion de primordialité qu'elle renferme. En nous appuyant sur cette vision, condensée dans le terme de « communauté imaginée » de Benedict Anderson<sup>535</sup>, nous définissons une nation comme une communauté imaginée, fréquemment structurée autour d'une culture, d'une langue et / ou d'un territoire donnés, dont le sentiment d'appartenance collectif émerge à un moment donné dans l'histoire, et qui a une propension à chercher à asseoir institutionnellement son autonomie en se dotant de l'appareil institutionnel d'un État-nation.

Depuis Renan qui, rappelons-le, en cherchant le fondement primordial du sentiment meurtrier déchaîné lors de la guerre franco-allemande à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, rejette toute définition de la nation fondée sur des critères de race, de langue, de religion, de communauté d'intérêts, ou de frontières naturelles, les chercheurs n'ont eu de cesse de réaffirmer la primauté du sentiment d'appartenance nationale sur ses éventuelles manifestations. « *C'est le nationalisme qui crée les nations et non pas le contraire* » écrit Gellner (1989 : 86). Max Weber souligne le caractère souvent arbitraire des découpages opérés par ce sentiment (1921 : 424), ainsi que celui des arguments qui sont avancés pour le justifier :

*« Le sentiment d'avoir quelque-chose en commun [Gemeinsamkeitsegefühl], désigné par le terme collectif de [sentiment] « national », n'est en rien univoque, mais [...] il peut être alimenté par des sources des plus diverses : les différences des articulations économiques et sociales et celles de la structure interne du pouvoir avec leurs influences sur les « mœurs » peuvent jouer un rôle [...] ; les souvenirs politiques communs, la confession religieuse et finalement la communauté linguistique peuvent agir en tant que sources. En outre, l'habitus conditionné par la race peut agir lui aussi » (Weber, 1921 : 426-7).*

Edgar Morin oppose la conception française de la nation, volontariste, à la vision allemande dans laquelle la géographie, la langue et la culture prévalent (Morin, 2005 : 21). La conception de la nation peut ainsi différer d'une culture à une autre, mais également d'une époque à une autre. Arjun Appadurai constate l'évolution entre les premiers nationalismes postcoloniaux, ceux de Nasser, de Nehru ou de Sukarno, selon lesquels la nation est conçue comme un projet collectif, un construit citoyen, universel et ouvert, et puis les formes

<sup>533</sup> Rappelons la définition bien connue que donne Renan de ce concept : « *Or, l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses* » (in Girardet, 1996 : 228).

<sup>534</sup> « *The simplest statement that can be made about a nation is that it is a body of people who feel that they are a nation; and it may be that when all the fine-spun analysis is concluded this will be the ultimate statement as well* » (Emerson, 1905). « *L'affirmation la plus simple qu'on peut faire à propos d'une nation, c'est qu'il s'agit d'un groupe de personnes qui a le sentiment d'être une nation ; et il se peut bien qu'une fois toutes les analyses méticuleuses terminées, celle-ci s'avèrera également être l'affirmation la plus adéquate* ». (Notre traduction).

<sup>535</sup> Anderson dit de la nation : « *it is an imagined political community – and imagined as both inherently limited and sovereign* » (1983 : 6). « *Il s'agit d'une communauté politique imaginée – imaginée à la fois comme naturellement limitée et souveraine* ». (Notre traduction).

contemporaines de nationalisme en Égypte, en Inde et en Indonésie, davantage marquées par des visions d'appartenance primordiale (Appadurai, 2001 : 226). Afin de comprendre la force du nationalisme aujourd'hui, il est ainsi utile de considérer les différentes formes qu'a pu prendre le sentiment nationaliste par rapport à des contextes socio-historiques successifs.

### **Le contexte historique de l'émergence des États-nations européens**

*« Les liens de type local, seigneurial ou dynastique tissés avec un pouvoir qui tirait sa force de justifications religieuses se sont peu à peu desserrés et ont laissé place à un type d'appartenance plus active, reposant sur une conscience politique formée dans le cadre d'une nation pourvue d'une Constitution démocratique : cette évolution illustre la façon dont des obligations et des loyautés traditionnelles se transforment en ressources communicationnelles. »*

Jürgen Habermas<sup>536</sup>

Les thèses complémentaires sur l'émergence des nations défendues par Benedict Anderson (une analyse culturalo-linguistique liée au contexte historique) et par Ernest Gellner (une analyse socio-économique liée à une volonté d'état), sont désormais bien connues. Or, certains de leurs arguments seront réexaminés ici, notamment en ce qui concerne l'apparition soudaine du sentiment nationaliste, et le lien entre l'État et la nation, arguments essentiels à l'analyse que nous proposerons ensuite, du postnational et de la coexistence des identités nationales et européenne à l'époque contemporaine (chapitre 4.12).

Les deux sociologues mettent en avant le contexte sociohistorique particulier qui a, selon eux, favorisé l'émergence d'une conscience nationale, rapidement devenue nationaliste (dans le sens de Gellner) en Europe. Rappelons que selon Anderson, cette conscience est liée au déclin des dynasties gouvernantes européennes et à la perte progressive de l'emprise de la religion sur le savoir, notamment à travers l'utilisation des langues sacrées. Le passage au vernaculaire et l'imposition normative d'un dialecte standard, la centralisation du pouvoir administratif et la séparation de l'église et de l'État, la stabilisation relative des frontières territoriales dans un contexte de conflits interétatiques : tous ces facteurs ont contribué, à des degrés divers dans les différents États et royaumes en Europe, à l'émergence d'une conscience collective d'appartenance à une même nation (Anderson, 1983 : 9-46).

Alors qu'Anderson insiste sur l'importance du domaine des idées dans cette prise de conscience collective qui semble atteindre son terme au siècle des Lumières, Gellner l'associe plutôt à la Révolution Industrielle et aux besoins socio-économiques de la modernité. Pendant ce même dix-huitième siècle, en Angleterre et puis ailleurs, s'annonce une nouvelle structuration socio-économique reposant sur la mobilité et sur l'interchangeabilité des travailleurs, explique Gellner. L'imposition d'un langage standard et l'alphabétisation d'une partie des travailleurs, qu'Anderson relie à la création d'un espace public journalistique et littéraire d'ordre national, correspondent, pour Gellner, aux besoins de l'industrialisation associée à l'accroissement démographique des grands centres urbains. La généralisation de

---

<sup>536</sup> Habermas, 2006 : 34. Habermas parle ici des États-nations européens tout particulièrement.

l'éducation, toute relative qu'elle soit, a préparé ainsi l'économie moderne, fondée sur une main d'œuvre suffisamment instruite pour pouvoir se servir d'une langue écrite abstraite. Cela permet une mobilité sociale et une division de travail au sein de laquelle les individus peuvent théoriquement se remplacer mutuellement, moyennant une formation courte. Ce dix-huitième siècle marque ainsi la transition entre une société majoritairement agraire, caractérisée par l'immobilité sociale et par une socialisation héritée de père en fils, et une structure sociale moderne à l'intérieur de laquelle les différents groupes s'ouvrent à une culture commune aux dimensions nationales (Gellner, 1989 : 13-23). Les bouleversements politiques de la fin de ce siècle en France, et puis ailleurs pendant le siècle suivant, apparaissent comme les conséquences irrépessibles d'une conscience nationale en plein développement.

Anderson et Gellner, puis d'autres, ont souligné le rôle important joué par les États pour faciliter l'émergence du sentiment d'appartenance nationale. Jean-Marc Ferry différencie, d'une part, la *formation* historique très longue et « quasi-naturelle » des nations et, d'autre part, les voies « artificielles, volontaristes et politiques » qui ont abouti à leur *construction* en États-nations, sous l'impulsion des élites (Ferry, 2005 : 236). Il rejoint Gellner en soulignant l'importance, pour la structuration des nations modernes, de la mise en place du système « exoéducatif », qui contribue à harmoniser les connaissances de tous, afin de renforcer la socialisation collective et accessoirement le mythe unificateur de la nation, notamment à travers l'enseignement de l'historiographie (Ferry, 1992 : 41-2 ; 2005 : 239). D'autres écrits mettent en avant le rôle joué par les intellectuels, dans certains cas, au développement et à la propagation du sentiment nationaliste parmi la classe ouvrière sous la forme de revendications et de mouvements sociaux particuliers, (Hroch, 1984 ; Gellner, 1994). Malgré le volontarisme dont ont pu faire preuve certains, il semble, dans l'analyse finale, que tous ces acteurs bien placés ont exploité, tout au plus, un potentiel de situation déjà existant à un moment historique donné. Toutes les conditions sociales, politiques et idéologiques nécessaires étaient réunies, à la fin du dix-huitième siècle, pour engendrer la mise en place des États-nations en Europe<sup>537</sup>.

Pour Youri Lotman, l'émergence quasi inévitable d'un État centralisé est un élément essentiel qui contribue à institutionnaliser la culture / sémiosphère nationale. À un certain moment dans son histoire, affirme-t-il, une sémiosphère atteint une importance et une hétérogénéité critiques. Dès lors, face à l'entropie, l'institutionnalisation d'un modèle central, standard, s'impose. Ce modèle normatif, diffusé depuis le haut, provoque une prise de conscience de l'identité propre de la sémiosphère, à travers la mise en place de ses frontières (géographiques et /ou symboliques : Lotman, 1999 : 17-26). L'émergence de cette

---

<sup>537</sup> Pour une description et une analyse détaillées des vagues successives de nations qui se sont construites en États-nations, en Europe et ailleurs, voir Anderson, 1982 : 47-140 ; Gellner, 1989 : 129-56 et Gellner, 1994 : 20-33.

« haute »<sup>538</sup> culture standardisée est, selon la vision utilitariste / fonctionnaliste de Gellner, la clé du sentiment nationaliste qui se développe dans le contexte des États-nations. Grâce à l'éducation et à leur socialisation dans la culture normative de la nation, les citoyens nationaux peuvent aspirer à une mobilité sociale jusqu'alors impensable. C'est ainsi par intérêt économique et social que la culture devient, d'après Gellner, un élément sacré que les individus, devenus nationalistes, cherchent à protéger à tout prix :

*« It is this new importance of a shared culture which makes men into nationalists: the congruence between their own culture and that of the political, economic and educational bureaucracies which surround them, becomes the most important single fact of their lives. They must be concerned with that congruence, with its achievement or its protection: and this turns them into nationalists. Their first political concern must be that they are members of a political unit which identifies with their idiom, ensures its perpetuation, employment, defence. That is what nationalism is »*<sup>539</sup>.

Une prise en compte de la psychologie inter-groupes (École de Bristol) rendrait d'autant plus pertinente l'analyse de Gellner telle qu'elle se résume ici, en renforçant sa dimension identitaire. Mais cette analyse a déjà le mérite de souligner le lien et l'unité perçue entre les institutions étatiques, la culture, la langue<sup>540</sup> et le peuple nationaux. Ce qui distingue les États-nations modernes des autres structures politiques, selon Gellner, est que « *cette fusion de la volonté, de la culture et de la société politique devient la norme* » (1989 : 86). Le particularisme de cette structure est son caractère auto-légitimant, facteur important pour penser le postnational (*infra*). Une fois les institutions de l'État-nation mises en place, il se crée un espace public, médiatique, juridique et social dont les interactions sociales qu'il suscite contribuent à en renforcer à la fois la clôture et la volonté de clôture. La langue, l'ethnicité, la religion, etc. sont autant d'arguments primordiaux qui viennent se greffer à cette volonté de clôture et d'homogénéité voire de « purification », avec des résultats parfois d'une barbarie extrême, comme le souligne Edgar Morin (2005 : 63).

---

<sup>538</sup> Nous employons ce terme dans le sens que Gellner lui donne : « *L'expression 'haute culture' [« high culture »] est utilisée ici, bien sûr, dans son acception sociologique et non évaluative. Elle renvoie à une culture standardisée, transmise, grâce à l'alphabétisation, par des éducateurs professionnels, selon des normes codées relativement rigides. Elle s'oppose à la culture populaire [« low culture »], transmise sans enseignement formalisé, au cours d'autres activités sociales généralement non spécialisées.* » Gellner, 1994 : 26 (notre traduction).

<sup>539</sup> Gellner, 1994 : viii. « *C'est cette nouvelle importance de la culture partagée qui transforme les hommes en nationalistes : la congruence entre leur propre culture et celle des bureaucraties politiques, économiques et éducationnelles qui les entourent, devient l'élément le plus important de leur vie. Ils doivent s'attacher à cette congruence, à sa réalisation ou à sa perfection, et c'est cela qui les transforme en nationalistes. Leur première préoccupation politique doit être leur appartenance à une unité politique qui s'identifie à leur idiome, qui en assure sa perpétuation, son emploi et sa défense. C'est cela, le nationalisme.* » (Notre traduction, italiques dans l'original).

<sup>540</sup> Même si certaines nations européennes ont plusieurs langues officielles, la cohabitation de plusieurs communautés linguistiques à l'intérieur d'un même État-nation va souvent de pair avec des tensions identitaires, entre ces mêmes communautés, susceptibles d'alimenter des projets séparatistes.

## Le nationalisme précoce

« Au Xe siècle, dans les premières chansons de geste, [...] tous les habitants sont des Français ».

Ernest Renan<sup>541</sup>

Les analyses présentées par Gellner et par Anderson, tout en identifiant avec perspicacité les différents facteurs qui ont contribué à l'émergence des nations modernes industrialisées à un moment particulier de l'histoire européenne, opèrent un découpage de cette histoire qui leur permet d'insister sur l'originalité des États-nations (cf. par exemple, Anderson, 1983 : 22 *et seq.*). Tout comme les Révolutionnaires français de l'année Une qui proclamaient un nouveau début de l'histoire, ils mettent l'accent sur les aspects modernes du sentiment d'appartenance nationale devenu indissociable de l'État, mais ils passent presque sous silence les formes précurseurs de ce « nationalisme »<sup>542</sup>. Même sans remettre en cause la distinction qualitative entre les différentes formes de ce sentiment d'appartenance avant ou après la mise en place des États-nations, il peut être intéressant, dans une analyse qui tend vers le « postnational », de chercher également à comprendre les formes d'appartenance imaginée qui ont pu précéder le nationalisme moderne.

Malgré la remarque, tout à fait juste, de Renan, concernant l'identité « française » des protagonistes des chansons de geste du dixième siècle (cf. citation de début de section)<sup>543</sup>, les premières utilisations attestées du mot « *nacion* » dans la littérature médiévale anglo-normande remontent au douzième siècle<sup>544</sup>. Edgar Morin situe les premières manifestations de l'esprit national français en 1214, à l'occasion de la bataille de Bouvines<sup>545</sup>, et indique que cette identité naissante prend véritablement racine dans l'imaginaire collectif anglais et français seulement lors de la guerre des Cent ans (1337-1453 ; Morin, 1987 : 49).

Dans les pièces historiques qu'il consacre à cette époque, Shakespeare confère un caractère national aux conflits franco-britanniques, au goût des spectateurs anglais de la fin du seizième siècle. *Henri V*, écrit en 1599, est éloquent à ce propos. Les spectateurs de cette pièce assistent à la rencontre de trois capitaines de l'armée anglaise : un Écossais, un Gallois et un Irlandais, dont chacun montre certains traits associés à son identité nationale. Ils parlent

<sup>541</sup> Renan, 1887 [1996] : 227.

<sup>542</sup> Gellner (1989 : 194) parle d'un « patriotisme » qui existait avant les États-nations, mais oppose celui-ci au « nationalisme » moderne fondé sur une communauté imaginée.

<sup>543</sup> Selon le *Dictionnaire de l'ancien français*, édité par Larousse sous la direction d'A. J. Greimas, la première utilisation de l'adjectif « *franceis* » apparaîtrait dans la *Chanson de Roland* (1080).

<sup>544</sup> Le *Dictionnaire de l'ancien français* date ce mot aux environs de 1120, date du manuscrit du *Psautier d'Oxford*, dans lequel il figure au sens de « *naissance* ». Ce n'est qu'un siècle plus tard (1220) qu'il apparaît dans la *Queste de Saint-Graal* au sens de « *pays, patrie* [de naissance] ». Le *Petit Robert* lui confère ce sens figuratif à partir de 1270 seulement.

<sup>545</sup> Le *Petit Robert* identifie également cette victoire des forces alliées de Philippe Auguste comme « le premier témoignage du sens national chez les habitants de la France ».

des différences nationales et le capitaine irlandais, MacMorris, se vexe lorsque son homologue gallois, Fluellen, évoque son identité nationale<sup>546</sup> :

*« FLUELLEN. Captain MacMorris, I think, look you, under your correction, there is not many of your nation-*

*MACMORRIS. Of my nation? What ish my nation? Ish a villain, and a bastard, and a knave, and a rascal. What ish my nation? Who talks of my nation? » Shakespeare, Henry V (III.iii)*

Les Charles VI et Henri V shakespeariens anticipent Louis XIV (« L'État, c'est moi ») en utilisant le nom de l'État adverse pour évoquer la personne de leur adversaire (« Angleterre » et « France » respectivement), mais cette personnification de la nation dans la figure de son roi n'empêche pas une sensibilité de la part du dramaturge quant aux différences perçues entre les peuples. Le Roi Henri s'exclame :

*« My people are with sickness much enfeebled;  
My numbers lessen'd; and those few I have  
Almost no better than so many French;  
Who when they were in health, I tell thee, herald,  
I thought upon one pair of English legs  
Did march three Frenchmen. Yet forgive me, God,  
That I do brag thus; this your air of France  
Hath blown that vice in me; I must repent. » Henry V (III.vi)<sup>547</sup>*

Selon Edgar Morin, les cinq siècles entre 1200 et 1700 constituent une première période de nationalisme croissant. À cette époque, les États nationaux se dessinent autour d'un monarque et la Raison d'État remplace peu à peu la religion supranationale comme la justification de la politique, que l'on dirait aujourd'hui « étrangère », des guerres et des conquêtes. Alors que l'Europe remplace le Christianisme comme identifiant continental (Morin, 1987 : 50), les États nationaux européens se lancent dans l'âge de l'exploration (XV<sup>ième</sup> siècle). La course à la conquête et à la richesse, parallèlement au commerce étranger, met en contact et en concurrence les États européens qui se construisent par opposition. Nombreux sont les conflits interétatiques en Europe et dans les colonies. Si la richesse associée au commerce international contribue à l'industrialisation et à l'émergence d'une

<sup>546</sup> « FLUELLEN. Capitaine MacMorris, je crois, voyez-vous, sauf votre erreur, il n'est pas beaucoup de votre nation...

MACMORRIS. De ma nation ? Qu'est-ce que ma nation ? C'est un vilain, et un bâtard, et un coquin, et une canaille ? Qu'est-ce que ma nation ? Qui parle de ma nation ? » (Traduction : Éditions de l'Age d'Homme, 1992).

<sup>547</sup> « Mes gens sont par la maladie fort affaiblis,  
Mes nombres amoindris, et ce peu que j'ai  
A peine meilleur qu'autant de Français.  
Desquels, lorsqu'en santé, je te dis, héraut,  
Je pensais sur une paire anglaise de jambes  
Qu'il marchait trois Français. Mais pardonne-moi, Dieu,  
De me targuer ainsi. Cet air vôtre de France  
Souffla ce vice en moi. Je dois me repentir. » (Traduction : Éditions de l'Age d'Homme, 1992).

classe bourgeoise dans de nombreux pays européens, deux facteurs importants dans l'évolution vers l'État-nation, cette période renforce également l'imaginaire national bien avant cette deuxième époque du nationalisme (Morin, 1987 : 53) qui commence à l'aube de la Révolution française.

En insistant lourdement sur les aspects socio-économiques de l'avènement des États-nations, Gellner ne souligne pas suffisamment sa dimension identitaire. Même si le sentiment d'appartenance nationale et la promotion d'une culture commune peuvent faciliter la mobilité sociale de tout un chacun dans une société moderne centralisée, le sentiment naît et se développe dans un contexte de rivalité et de guerres interétatiques qui contribuent à forger une solidarité non pas d'intérêt économique, mais véritablement communautaire. Certes, sa forme évolue pour refléter la structure politique de l'État-nation, mais puisque le sentiment « nationaliste » préfigure bel et bien cette structure, il s'ensuit que l'éventuelle déchéance de la structure politique n'entraîne pas nécessairement l'extinction de ce sentiment.

C'est dans ce contexte que nous réaffirmons la pertinence pour notre analyse de la distinction que fait Jean-Marc Ferry (*supra*) entre, d'une part, la *formation* longue des nations et, d'autre part, leur *construction* artificielle en États-nations, à un moment historique propice, autour d'un système éducatif et d'une structuration économique, militaire et institutionnelle. À une époque où la mondialisation et les migrations démographiques qu'elle entraîne (Appadurai, 2001) posent de nouveaux défis à l'État-nation, la question du sentiment d'appartenance nationale est plus que jamais projetée sur le devant de la scène.

### La fin de l'État-nation ?

« [Les États-nations] *n'ont de sens qu'en tant qu'ils appartiennent à un même système. Ce système – même si on le considère comme le système de leurs différences – n'est guère préparé à gérer les réseaux de diasporas d'individus et d'images, qui caractérisent notre « ici et maintenant ». Unités au sein d'un système interactif complexe, les États-nations n'arbitreront sans doute pas à long terme les relations entre globalité et modernité ».*

Arjun Appadurai<sup>548</sup>

Depuis le début des années quatre-vingt-dix, quelques voix s'élèvent, parmi les philosophes et les sociologues, pour proclamer la déchéance des États-nations, notamment en Europe, et l'entrée dans une ère « postnationale »<sup>549</sup>. Jean-Marc Ferry (1992 ; 2005), Jürgen Habermas (1992 ; 2006) et Arjun Appadurai (2001) désignent la mondialisation, les NTIC et l'intégration des États dans des structures politiques supranationales, comme des facteurs ayant contribué au développement de consciences collectives capables de rivaliser avec le niveau national.

<sup>548</sup> Appadurai, 2001 : 51.

<sup>549</sup> Kjeldahl (1998 : 126) remarque que la recherche occidentale en sciences sociales s'est intéressée à d'autres formes de collectivité que l'État-nation depuis le début des années 1980, notamment dans le cadre d'études sur les identités minoritaires.

Ces chercheurs dressent le portrait d'un monde interconnecté, dans lequel les identités et les structures politiques ne se recoupent plus nécessairement (Habermas, 1992 : 18). Sa structuration recèle « *un nouveau modèle politique plus directement ancré dans la société civile, et qui transcende allègrement les frontières nationales* » (Appadurai, 2001 : 19), notamment à travers des actions des organisations non-gouvernementales (ONGs) ou de divers réseaux religieux idéologiques, ou ethniques, par exemple. Si les États-nations se trouvent de plus en plus impuissants à empêcher leurs citoyens de s'affilier à ces groupes transnationaux (Appadurai, 2001 : 56), cela est peut-être lié à une libéralisation des rapports sociaux liée à la « *formation de la conscience postnationale* » selon Habermas (2006 : 37). Alors que l'appareil de l'État continue d'incarner le sentiment national, explique le philosophe, les rapports entre citoyens, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de l'État-nation, reposent désormais sur des bases juridiques et constitutionnelles, et non communautaires. Dans ce contexte, Edgar Morin déclare que tous les ingrédients sont réunis (l'économie, les moyens de communication, le territoire) pour l'émergence d'une conscience d'appartenance planétaire, à l'exception près d'une institution assez puissante pour prétendre régler l'économie mondiale (Morin, 2005 : 57).

Bien que de telles analyses semblent parfois commettre l'erreur, à notre sens, de réduire le sentiment d'appartenance nationale à un indice qui correspond au niveau de suprématie perçue de l'État-nation en tant que structure politique par excellence, il demeure néanmoins intéressant de tenter de comprendre les causes et les conséquences sociopolitiques d'un affaiblissement de l'État dont l'économie mondiale serait la principale responsable. Outre les tensions sociales domestiques qu'elle peut provoquer (Habermas, 2006 : 7), des effets liés à la mondialisation économique menacent les États-nations à deux titres. Premièrement, sur le plan idéologique et en s'appuyant sur l'exemple de la France, Jean-Marc Ferry suggère que les sociétés nationales déchantent des États-nations, au fur et à mesure que le coût de ceux-ci semble plus lourd, dans une économie mondiale où tout est mesuré à court terme. Or, la pression sociale et économique sur l'État de supprimer ce qui n'est pas rentable dans l'immédiat, poursuit-il, finit par compromettre la mission de socialisation humaniste, ciment du lien social et ingrédient essentiel de la recette « nationaliste » de Gellner (Ferry, 2005 : 243). Deuxièmement, en tant que garant de la culture nationale, l'État se doit d'encadrer le commerce international, afin d'éviter une remise en cause de sa légitimité symbolique et institutionnelle. Or, une politique isolationniste étant souvent économiquement peu viable, les États se voient généralement contraints d'ouvrir leur économie domestique au marché international, au prix d'une déstabilisation sociale :

*« En général, l'État est devenu l'arbitre de ce rapatriement de la différence (sous la forme de marchandises, de signes, de slogans et de styles). Mais le rapatriement ou l'exportation de concepts et de marchandises marqués du signe de la différence exacerbe continuellement la politique interne de majoritarisme et de l'homogénéisation, qui est la plus fréquemment affichée dans les débats sur les questions d'héritage »* (Appadurai, 2001 : 80).

La mondialisation affaiblit l'État non seulement en mettant en cause sa légitimité, mais également en intensifiant les tensions entre les partisans du libéralisme économique et ceux pour qui il représente une menace, tant économique qu'identitaire.

Outre l'influence de la mondialisation, selon Appadurai, le projet national que décrivent Gellner et Anderson contient au départ le germe de son déclin et finit par provoquer sa propre chute pour les raisons intrinsèques que dénonce Edgar Morin (2005). Quelle que soit l'idéologie citoyenne à la base du projet national, la dynamique culturelle identifiée par Gellner tend à favoriser l'émergence, dans le temps, de traits primordiaux présentés comme la source d'unité et de légitimité de la nation<sup>550</sup> :

*« Dans ces théories de la nation imaginée, il y a toujours une suggestion que le sang, la parenté, la race et le sol sont quelque part moins imaginés et plus naturels que l'imagination de l'intérêt ou de la solidarité collective. Le trope de la tribu réactive ce biologisme dissimulé, notamment parce que les alternatives à ce concept restent encore à articuler. »* (Appadurai, 2001 : 225)

Paradoxalement, ce sont les défenseurs de l'identité nationale, généralement motivés par une volonté de préserver la souveraineté de l'État-nation face à la mondialisation, qui contribuent à propager une idéologie nationale primordialiste. Sous l'effet des primordialismes, les États et les nations ont tendance à essayer de se cannibaliser, écrit l'anthropologue. Les groupes majoritaires dans les États cherchent à en exclure les minorités, alors que celles-ci aspirent à se servir de l'État pour institutionnaliser leur différence. Dans certains cas, les nations ont également tendance à vouloir dépasser l'État, en essayant d'annexer des « membres » d'autres États sur la base de divers critères ethniques (Appadurai, 2001 : 76-7). Cette analyse des tensions sociales produites par le mythe nationalo-primordialiste recouvre à la fois le multiculturalisme\* des États dans lesquels les droits civiques sont suffisamment bien établis pour rendre possible une cohabitation institutionnalisée, et les tragédies génocidaires qui se produisent ailleurs (Bayart, 1996 ; Morin, 2005).

L'analyse d'Appadurai rejoint celle d'Edgar Morin lorsque celui-ci insiste sur le fait que l'État-nation voit naître un nouveau type de barbarie, fondée sur la purification religieuse, ethnique ou autre (Morin, 2005 : 63). Même s'il reconnaît que les États-nations européens sont devenus moins barbares depuis qu'ils ont perdu leurs colonies, ainsi que, en ce qui concerne la plupart de leurs ressortissants, leur croyance à des critères ethniques d'appartenance et de supériorité nationales (2005 : 31), Morin dénonce la volonté d'homogénéisation intrinsèque au projet national. Plus hétérogènes que les cités-états et plus homogénéisants que les empires, les États-nations intègrent des populations diverses en les faisant se conformer à un modèle culturel dominant.

Sapés de l'extérieur (mondialisation, réseaux transnationaux) et de l'intérieur (tensions sociales primordialistes), pris entre l'Europe et les régionalismes qu'elle contribue à renforcer (Jalowiecki 1998 : 54), les États-nations européens semblent actuellement menacés de tous les côtés. Dans le contexte post-colonial, l'immigration est une source d'hétérogénéité qui

<sup>550</sup> Sur la revendication des liens primordiaux dans le contexte postcolonial voir aussi Geertz, 1973 : 159-63.

préoccupe l'actualité de la scène politique dans de nombreux pays européens. Or, ces événements, qui ont été présentés ici comme des signes de l'affaiblissement de l'État-nation, peuvent contribuer à renforcer, paradoxalement, le sentiment d'appartenance nationale. Les résultats électoraux de l'extrême droite en Europe de l'Ouest n'en sont qu'un témoin parmi d'autres. Afin de cerner l'évolution qu'a pu connaître l'identité nationale dans ce contexte, nous allons désormais nous interroger non pas sur le sentiment d'appartenance « postnationale », mais sur ce qu'il serait peut-être plus judicieux de qualifier de « nationalisme post-moderne ».

### **La force du sentiment d'appartenance nationale au 21<sup>ème</sup> siècle**

*« The vivid nationalism of the present period should, in the end, call out an international attitude of the larger community ».*

George Herbert Mead<sup>551</sup>

Contrairement aux prévisions de George Herbert Mead, le sentiment d'appartenance nationale qu'il constatait déjà au début du vingtième siècle persiste encore un siècle plus tard. Or, la forme que prend le sentiment d'appartenance nationale, à un moment historique donné est, bien évidemment, étroitement liée au contexte politique, social, et même technologique. Si Gellner et Anderson n'ont pas tort de présenter l'État-nation comme une forme politique propice à l'avènement d'un « nationalisme » puissant et auto-légitimant, la question se pose ensuite de savoir comment ce sentiment est susceptible d'évoluer dans un contexte postmoderne de mondialisation. Selon Jürgen Habermas :

*« Le concept de « nation » a donc connu un déplacement de signification. Il ne désigne plus tant une entité pré-politique mais une caractéristique constitutive pour l'identité politique des citoyens d'une communauté démocratique. »*  
(Habermas, 1992 : 21)

Étant donné que, pour Habermas, la démocratie repose sur l'existence d'un espace public, c'est à ce niveau que se construit l'identité politique. En effet, la structure même de l'État-nation moderne, qui rassemble des groupes sociaux divers en son sein et qui les façonne grâce à ses institutions (politiques, mais aussi médiatiques, éducatives, etc.), contribue à renforcer l'identité nationale. Non seulement ce niveau d'appartenance sociétale constitue-t-il une référence partagée de socialisation pour les différents groupes qui composent la société<sup>552</sup>, mais l'espace public national fournit à ces groupes un espace de communication à l'intérieur duquel les traits culturels nationaux se dessinent et s'affirment.

Arjun Appadurai souligne l'importance de la médiation textuelle dans la structuration de l'imaginaire collectif au sein d'un espace public national qui est non seulement politique et social mais économique :

<sup>551</sup> Mead, 1934 : 265. « *Le nationalisme vivace de l'époque actuelle devrait finir par entraîner une attitude internationale de la part d'une communauté plus large* ». (Notre traduction).

<sup>552</sup> Certains groupes, généralement minoritaires, peuvent s'affirmer grâce à leur opposition aux modèles dominants, mais même cette opposition constitue une prise en compte de ces modèles et des valeurs qu'ils incarnent.

*« Les nationalismes modernes impliquent des communautés de citoyens qui, dans un État-nation territorialement défini, partagent l'expérience collective, non pas d'un contact en face à face ou d'une subordination commune à une personne royale, mais de la lecture commune de livres, de brochures, de magazines, de cartes et d'autres textes modernes » (2001 : 224-225).*

Si les *cultural studies* et la théorie de la réception ont permis la relativisation des hypothèses francfortistes, elles soulignent également l'adaptation nécessaire des médias au marché et à l'espace public nationaux. Les rares journaux, magazines, chaînes télévisées ou radiophoniques internationaux ou transnationaux restent encore minoritaires, et même les médias contestataires (régionalistes, etc.) s'inscrivent généralement dans l'espace public national<sup>553</sup>. Lorsque les médias nationaux traitent d'événements internationaux, c'est presque toujours en les resituant d'un point de vue ethnocentrique<sup>554</sup>. Mais encore, comme le conclut Ernest Gellner, en faisant écho à MacLuhan, les contenus des médias importent moins que leur forme. Quelle que soit la position qu'ils défendent sur la légitimité de l'État-nation, le fait qu'ils s'adaptent à cet espace public contribue à renforcer sa légitimité en tant que structuration « naturelle » dans l'imaginaire collectif :

*« C'est le principe même des médias, l'importance et l'omniprésence d'une communication abstraite, centralisée, standardisée, avec un seul émetteur pour de nombreux récepteurs qui par lui-même engendre automatiquement l'idée fondamentale du nationalisme, sans qu'importe ce que l'on transmet précisément dans les messages explicites. Le message le plus important et qui persiste est produit par le médium lui-même et par le rôle joué par les médias dans la vie moderne. Le message essentiel réside dans la langue et dans le style. Seul celui qui peut le comprendre ou en atteindre le sens appartient à une communauté morale et économique ; sinon, il en est exclu » (Gellner, 1989 : 180).*

La langue joue, en effet, un rôle important, que ce soit dans les médias ou dans l'espace public en général, en tant que marqueur d'appartenance ethnolinguistique (nationale) et source de représentations sociales partagées. L'existence de nations plurilingues, de nations différentes qui parlent une même langue et de guerres civiles, témoigne que ce facteur ne suffit pas à lui seul à fonder le sentiment d'appartenance nationale. Or, les images ou les représentations sociales évoquées, propres à une communauté linguistique nationale, qui font référence à une histoire ou à une littérature nationale, sont susceptibles de rappeler implicitement cette appartenance partagée à ceux qui les utilisent.

Cependant, ce n'est pas uniquement le contact entre ressortissants nationaux à l'intérieur de l'espace public national, qui contribue à expliquer la force de ce sentiment dans

<sup>553</sup> Même des médias idéologiquement motivés, tels qu'Euronews, se voient contraints par les lois du marché à respecter jusqu'à un certain point les espaces publics nationaux. Ainsi, la traduction des « informations » en huit langues différentes n'a pas pour seul objectif de prendre en compte la diversité linguistique européenne. Elle permet également de réajuster ce qui est dit par rapport aux représentations sociales nationales, afin de mieux cibler ces informations. En outre, ces médias internationaux n'ont que très peu d'audience par rapport à leurs homologues nationaux. Seul 0,4% de la population regarde Euronews, par exemple, selon Éric Dacheux (2005 : 66).

<sup>554</sup> Ainsi, l'éditorial de Jean-Marie Colombani dans *Le Monde* du 23 mars 2007 est pour le moins paradoxal, en présentant aux lecteurs français les raisons, d'intérêt national, pour lesquelles il ne faut pas mettre la nation avant l'Europe.

les sociétés postmodernes. La présence d'un Autre de plus en plus visible et du contexte international y jouent également un rôle. La mondialisation et les flux migratoires (Appadurai, 2001), mais aussi une impression de proximité confortée par les technologies de la communication (Wolton, 1998 ; 1999 : 130), sont sources d'angoisse et de repli identitaires, qui ne sont que partiellement évacuées grâce aux affrontements symboliques fortement médiatisés, qui mobilisent les équipes sportives nationales (Bromberger, 1999). D'une part, les identités nationales sont de plus en plus souvent activées dans un contexte international toujours plus présent ; d'autre part, elles se renforcent face à ce qui est perçu comme une menace qui pourrait provoquer leur nivellement et leur éventuelle disparition (Bourdieu, 1980 : 71). Pour Dominique Wolton :

« *L'identité se réfugie dans l'invisible. C'est ce que ne comprend pas le discours modernisateur qui, constatant combien les ressemblances l'emportent sur les différences, ne réalise pas que l'importance des différences est à la mesure de leur disparition.* » (1993 : 83)

Même si la mondialisation entraîne une proximité croissante des différents groupes jusqu'au niveau des mondes possibles qu'ils partagent (Appadurai, 2001 : 30), sur le plan symbolique, cette tendance s'accompagne d'une évolution inverse au niveau des identités, ce qui correspond à un besoin accru de différenciation inter-groupes<sup>555</sup>.

En l'espace d'un siècle, le sentiment d'appartenance nationale semble avoir évolué dans sa signification, notamment sous l'influence des thèses relativistes issues de l'anthropologie. Sa valeur tient aujourd'hui moins à l'image de supériorité éthique et civilisationnelle qu'elle conférait autrefois, qu'à sa simple fonction différenciatrice. Confronté à l'Autre comme à un égal, pour la première fois, l'individu ressent davantage le besoin de se convaincre de la justesse de la vision du monde qu'il partage avec les autres membres de sa société. Paradoxalement, le sentiment d'appartenance se renforce, en partie, grâce aux mécanismes que décrit la *Social Identity Theory*, au fur et à mesure que l'identité nationale perd ses prétentions de supériorité éthique ou autre.

Enfin, la sphère d'activation des valeurs et de l'identité nationales semble s'être élargie, pour comprendre également certains rapports intra-sociétaux, grâce notamment à l'ouverture des sociétés à la migration massive et à l'influence de médias internationaux (Dacheux, 2005 : 21). Arjun Appadurai remarque que les médias modernes (y compris Internet) permettent aux groupes de migrants de continuer à cultiver, à distance, leur identité d'origine, en profitant pleinement de la diaspora, au prix de leur intégration dans la société d'accueil (Appadurai, 2001 : 234 *et seq.*). La contestation explicite ou implicite du modèle dominant par des groupes minoritaires au sein des sociétés postmodernes, contribue ainsi à

---

<sup>555</sup> Cette réaction de peur face à la mondialisation ne touche pas de la même manière l'ensemble de la société. Comme le remarque Éric Dacheux, le sentiment nationaliste se manifeste plus fortement chez les individus qui ont le plus peur de la concurrence internationale, que ce soit sur le plan économique, social, ou symbolique (Dacheux, 2003 : 131-3). Cette analyse est confirmée par l'enquête coordonnée par Lynn Jamieson sur l'identité européenne des jeunes dans différents pays du continent (2005 : 54). Jamieson remarque également que, dans la majorité des pays étudiés, les jeunes femmes sont plus nombreuses à revendiquer l'identité européenne que les jeunes hommes (2005 : 21).

renforcer les nationalismes jusque dans les rapports inter-groupes domestiques<sup>556</sup>. Si le patriotisme qui a poussé, au vingtième siècle, autant de citoyens ordinaires à commettre l'ultime sacrifice au nom de leur nation, semble désormais étranger aux sociétés occidentales (Habermas, 2006 : 36), c'est peut-être parce que le lieu d'affirmation nationaliste s'est déplacé du champ de bataille international aux banlieues urbaines multiculturelles.

#### 4.12. L'Europe face aux identités nationales

*« Consider the situation in Europe at the present time. There is an evident desire on the part of national communities to get together in a rational organization of the community in which all nations exist, and yet there is no desire to dispense with the sense of hostility as a means of preserving national self-consciousness. »*

George Herbert Mead<sup>557</sup>

Dans ce contexte postmoderne, comment penser le rapport entre les États-nations européens et l'Europe ? Quelle place peut-on accorder à l'identité européenne dans ces sociétés dans lesquelles la remise en cause du modèle national semble renforcer l'identité nationale ? Dans quelle mesure, l'Europe pourra-t-elle remplacer, voire épauler, les États-nations en crise de légitimité ? Différents travaux consacrés notamment à la construction politique et sociale de l'Europe cherchent à apporter des éléments de réponse à ces questions. Leur vision de l'identité européenne reste soumise, à chaque fois, au modèle politique et culturel proposé.

#### **Quel modèle d'intégration sociopolitique pour l'Europe ?**

Parmi les modèles d'intégration sociopolitique proposés par les chercheurs, nous distinguons trois grandes catégories, différenciées par rapport à la relation qu'elles préconisent entre l'Europe et les États-nations qui la composent<sup>558</sup>. Ce sont : le modèle de la « super-nation », le modèle « multiculturel » et le modèle « postnational ».

<sup>556</sup> Les débats autour de l'identité nationale lors de la campagne présidentielle française au premier semestre 2007 en sont un exemple. Cette réflexion française ne constitue pas une exception : la Grande-Bretagne connaît actuellement un débat semblable autour de la « britannitude ».

<sup>557</sup> Mead, 1934 : 316. « Regardez la situation actuelle en Europe. Il y a un désir évident de la part des communautés nationales de se rassembler dans une organisation rationnelle de la communauté dans laquelle toutes les nations évoluent déjà. Or, il n'y a aucune volonté de dispenser du sens de l'hostilité qui permet de conserver la conscience de soi nationale ». (Notre traduction).

<sup>558</sup> Il s'agit d'une typologie heuristique, car elle simplifie les modèles proposés, tous différents, en les ramenant à ces trois catégories.

### Le modèle de la « super-nation »

*« Si nous admettons que la nation est une volonté et donc un artifice pour garantir le lien d'égalité, et non l'expression spontanée d'un peuple historique, alors il n'y a pas de raison de limiter l'application de cette idée aux États existants. Toute nation est une volonté composée. Nous pouvons donc penser que cette idée régulatrice est encore en extension, et qu'il nous appartient aujourd'hui d'analyser à quelles conditions l'idée de nation européenne a un sens logique et une chance effective. »*

Pascal Meyer-Bisch<sup>559</sup>

Paradoxalement, l'idée que l'Europe viendrait remplacer les nations pour n'en faire qu'une, vision souvent crainte voire décriée par les populations face à l'hégémonie supposée des administrations bruxelloises, est rarement formulée, tout du moins explicitement, par les chercheurs ou les politiques. La vision d'une nation européenne dont le gouvernement siègerait à Bruxelles, chère à la rhétorique d'une extrême droite isolationniste, semble refléter moins un projet politique que l'incapacité des populations européennes à concevoir un cadre politique autre que l'État-nation. Faute d'un autre modèle, elles projettent leur système politique de référence sur l'Europe.

Que ce soit parmi les Européens en général (Ferry, 1992 : 43), ou les jeunes en particulier (Tapia, 1997 : 212), deux visions populaires de l'Europe se dessinent. La vision culturaliste d'une Europe dans laquelle tous les Européens partagent un héritage culturel commun à travers les valeurs « universalistes », s'oppose à la vision constructiviste, qui associe au projet politique et économique un nécessaire rapprochement culturel autour de valeurs consensuelles. Derrière ces deux visions, suggère Jean-Marc Ferry, l'importance de la culture partagée fait peser la menace d'un nivellement des cultures au sein d'un modèle calqué sur l'État-nation.

En effet, suivant Gellner, le bon fonctionnement de l'état industrialisé suppose une culture homogène qui assure la mobilité sociale et constitue le fondement du sentiment nationaliste. Kevin Robins (2003 : 206) rappelle avec Chris Shore que les institutions européennes cherchent à reproduire les outils du symbolisme national au niveau européen, à travers le drapeau, l'hymne, le passeport et la monnaie européenne, entre autres. Or, actuellement, les identités nationales constituent justement l'obstacle insurmontable qui empêche une telle culture de se développer spontanément au niveau européen. Comme l'écrit Ferry (2005 : 248), les institutions de l'Union européenne ne peuvent se permettre, dans ce contexte, de construire verticalement la socialisation comme cela s'est généralement fait dans les États-nations. Au lieu d'imposer des obligations d'en haut, elles se voient contraintes d'agir horizontalement sur l'existant, de chercher à établir le consensus, risquant à tout moment de heurter les sensibilités nationales existantes. L'émergence des États-nations en Europe correspond à un moment historique et à un contexte politico-social particuliers. Le contexte actuel en Europe est loin de réunir des conditions similaires. Le modèle stato-national est lui-même en crise, il n'existe pas de sentiment d'unité massive réunissant les

---

<sup>559</sup> Meyer-Bisch, 1999 : 37.

populations européennes, et les institutions européennes sont impuissantes pour leur en inculquer une. L'Europe devra se tourner vers d'autres modèles politiques pour rassembler ses populations nationales.

### Le modèle « multiculturel »

*« Nations have to preserve their sense of self; they cannot just go to pieces and disappear. The getting of this national self-consciousness was a distinct step ahead, as was the earlier setting-up of an empire. The communities at Geneva would rather go for one another's throats than give up the self-consciousness that makes their organization possible. »*

George Herbert Mead<sup>560</sup>

Le modèle « multiculturel » (Kastoryano [dir.], 2005)<sup>561</sup> prône la diversité culturelle entre groupes nationaux différents, réunis au sein d'une même structure politique supranationale. Selon ce modèle, associé à une vision fédéraliste, l'identité politique européenne constitue l'identité publique qui viendrait cimenter l'Union. Les identités ethniques, religieuses et même nationales, seraient réduites au statut d'identités privées : des idiosyncrasies restreintes à la sphère domestique et sous-tendues par des valeurs partagées dans l'espace public (Kastoryano, 2005 : 21)<sup>562</sup>. L'Europe se présente ainsi comme un cadre institutionnel plus lâche<sup>563</sup> et ainsi mieux adapté que l'État-nation pour canaliser les appartenances multiculturelles, mais dont l'activité politique favorise toutefois une identité et un sentiment d'appartenance communs.

Dominique Wolton remarque que, à la différence du multiculturalisme américain, né d'une volonté de reconnaître les particularismes de groupes sociaux menacés par l'hégémonie d'une majorité à l'intérieur d'un système préexistant, un éventuel multiculturalisme européen ne peut se reposer sur aucune structure préexistante. Alors que le système américain s'est développé, en quelque sorte, pour éviter la décomposition de la nation (non pas sur des lignes fédérales, mais ethniques), l'Europe est actuellement dans une démarche inverse, de composition. Jean-Marc Ferry rajoute qu'il n'y a aucun État fédéraliste (Suisse, États-Unis, Allemagne, ...) au monde qui n'est pas en même temps une nation (Ferry, 2005 : 231-2). L'imaginaire national partagé constitue, pour ces États, une source de valeurs communes et d'identité qui manque, justement, à l'Europe. En ce sens, le projet multiculturel semble

---

<sup>560</sup> Mead, 1934 : 316. « *Les nations doivent conserver leur conscience de soi – elles ne peuvent pas simplement se décomposer et disparaître. La mise en place de cette conscience de soi nationale était un vrai pas en avant, comme, précédemment, l'instauration d'un empire. Les communautés à Genève préféreraient s'égorger les unes les autres plutôt que renoncer à la conscience de soi qui rend possible leur organisation* ». (Notre traduction).

<sup>561</sup> Une première édition du livre *Quelle identité pour l'Europe ? Le multiculturalisme à l'épreuve* est parue en 1998. Nous nous référons à la deuxième édition, révisée dans le contexte du projet de Traité Constitutionnel européen.

<sup>562</sup> Cette vision est proche de celle défendue par l'association AEGEE (cf. *infra*, chapitre 7.1).

<sup>563</sup> Andréa Semprini (1997) rappelle qu'il existe plusieurs types d'organisations multiculturelles. Celle décrite ici correspond à ce qu'il appelle le « modèle politique libéral classique », avec une opposition entre les domaines public et privé, mais peu d'autonomie au niveau de chaque groupe. Une autre variante est le « modèle libéral multiculturel », selon lequel les différents groupes sociaux se voient dotés d'une autonomie partielle pour organiser leur vie sociale selon leur propre modèle culturel (1997 : 97-100). Un éventuel multiculturalisme européen pourrait ainsi prendre différentes formes.

menacé des deux côtés : soit l'absence d'un sentiment d'appartenance suffisamment fort compromet la cohésion sociale, soit, inversement, cette cohésion nécessite en contrepartie une homogénéisation culturelle sur le modèle de l'État-nation qui remet en cause le projet multiculturel en lui-même.

### Le modèle « postnational »

Une troisième voie « postnationale » pour l'Europe est proposée par les philosophes de la communication, Jürgen Habermas (1992 ; 2006) et Jean-Marc Ferry (1992 ; 2005)<sup>564</sup>. Pour ce dernier, l'Europe ne saurait être « *ni un État-nation supranational, ni un empire multinational* » (Ferry, 1992 : 45). Ce modèle pose l'existence d'« *une culture politique démocratiquement partagée* » (*ibid.*), comme le préalable nécessaire à toute structuration politique sous la forme d'un État fédéraliste supranational, réunissant les différents États-nations (« *cadres culturels d'appartenance* ») au sein d'une structure politique commune (« *cadre politique de référence* »). Par rapport au modèle multiculturel, le modèle postnational laisse paradoxalement plus de place à la nation, dans la mesure où elle reste le foyer d'appartenance communautaire, alors que les liens tissés au niveau supranational sont d'ordre sociétair. C'est la culture politique partagée qui permettrait la médiation entre ces différents cadres culturels nationaux, symboliquement intacts. Pour instaurer cette vision citoyenne commune qui ne saurait être dictée d'en haut<sup>565</sup>, les auteurs invoquent le besoin de démocratiser le débat politique européen, en s'appuyant sur la conception habermassienne de l'éthique conversationnelle pour assurer sa légitimité. Ainsi s'instaurerait progressivement un « patriotisme constitutionnel », (Habermas, 1992 ; 2006 : 38 ; Ferry, 2005 : 285) grâce à la mise en place de débats à différents niveaux, tout d'abord au sein des gouvernements nationaux, puis d'instances socioéconomiques transnationales et, enfin, d'un espace public européen naissant, (2005 : 287-8)<sup>566</sup>. Puisque l'appareil institutionnel lourd fait peur en l'absence d'une culture politique partagée, il doit s'effacer, dans un premier temps, en faveur d'actions situées en amont, notamment à travers le système éducatif et les médias et la vision de l'appartenance citoyenne qu'ils véhiculent. Enfin, l'émergence de la culture politique partagée exige le temps lent de la restructuration des représentations sociales<sup>567</sup>.

<sup>564</sup> Pour une description de ce modèle, voir aussi Dacheux, 2005 : 119. Alors que Habermas et Ferry appliquent leur modèle à l'Europe, Arjun Appadurai (2001 : 57) prévoit un nouvel ordre *mondial* postnational, structuré autour de groupes d'intérêts dont les rapports seraient fondés sur la négociation.

<sup>565</sup> Dans son analyse de la réception sociale des informations publiées par les institutions européennes sur le Traité de Maastricht, Dominique Wolton souligne l'absence d'une opinion publique sur l'Europe comme la raison principale de cet échec communicationnel. Les citoyens ne peuvent réagir aux informations que s'ils disposent déjà d'une grille affective (positive ou négative) à travers laquelle les décoder (Wolton, 1993 : 50 *et seq.*). Les difficultés éprouvées par ces mêmes institutions, plus d'une décennie plus tard, lors de leurs tentatives d'encourager le débat public autour du traité constitutionnel (Dacheux, 2005), et le caractère résolument national qu'a finalement pris ce débat, témoignent du peu d'évolutions dans ce domaine entre les deux traités.

<sup>566</sup> À ce propos, Habermas souligne la différence entre l'ONU et l'UE. La première ne demande qu'une adhésion à des principes très larges fondés sur le droit international, alors que la deuxième suppose un mode de vie ou une vision commune, qui permet aux Européens de parler d'une voix commune sur des sujets importants. Dans ce dernier cas, précise Habermas, l'éthos doit résulter d'un débat démocratique à l'intérieur d'un espace délimité, un débat d'ordre identitaire (Habermas, 2006 : 40-2).

<sup>567</sup> Pour Edgar Morin, l'intégration sociale des populations constitutives de l'Europe nécessite ainsi la réécriture progressive de l'histoire européenne pour faire ressortir ce qu'il y avait en commun, ainsi que les antagonismes autrefois mortels, mais qui ont contribué à façonner l'évolution collective (Morin, 1987 : 169-70).

## Que faire de l'identité européenne ?

« *Le processus d'unification bute aujourd'hui sur l'absence d'une identité européenne.* »

Jürgen Habermas<sup>568</sup>

Quel que soit le modèle politique qu'ils préconisent, la plupart des chercheurs qui analysent les difficultés que connaît actuellement l'intégration politique européenne, les attribuent, au moins en partie, à la variable identitaire<sup>569</sup>. Face à des revendications identitaires nationales fortes, ils dénoncent une identité européenne « *en crise* » (Dacheux, 2000 : 126-7), « *presque impossible à saisir* » (Wolton, 1993 : 16) ou, tout simplement, « *absente* » (Habermas, ci-dessus). Pour Dominique Wolton, l'identité européenne a connu son apogée au Moyen-Âge, lorsque le continent était réuni par l'Église chrétienne, par les universités, par les routes commerciales et par la langue latine (Wolton, 1993 : 16). Edgar Morin souligne l'absence désormais de la menace communiste qui structurait autrefois par opposition l'identité européenne sous forme de « communauté de destin » (Morin, 1987 : 167). Il inscrit l'identité européenne dans l'éclatement, les divisions, les antagonismes qui caractérisent l'histoire du continent, et finit par poser la question : « *N'y a-t-il que cette diversité, cette pluralité, qui soit européenne ?* » (1987 : 67). Geert Hofstede remarque que la diversité culturelle en Europe est presque aussi grande que dans le monde entier (Hofstede, 1996), et Carmel Camilleri conclut qu'il n'y a pas de culture européenne à exhumer en tant que fondement identitaire (Camilleri, 1997 : 165). Comment le projet de construction européenne peut-il tenter de pallier ce manque d'un « Nous » collectif fédérateur ?

Or, l'équilibre préconisé entre les identités nationales et européenne n'est pas le même selon les trois modèles politiques qui ont été évoqués. Le modèle de la « super-nation » et le modèle « multiculturel » nécessitent un effacement total ou partiel du sentiment d'appartenance nationale, en faveur d'une identité européenne qui le remplacerait complètement ou en partie. Pour ces deux modèles, la puissance actuelle des identités nationales est particulièrement problématique, notamment parce que les tentatives de développement d'une identité européenne contribuent souvent à les renforcer. L'imaginaire n'obéit pas à une simple logique de transmission informationnelle, comme l'ont constaté plusieurs fois les institutions européennes à travers leurs tentatives peu médiatiques, ou médiatiquement peu réussies, de renforcer l'image d'un monde possible européen (Foret, 2003 : 67 *et seq.* ; Dacheux, 2003 : 83 *et seq.*). Comme le rappelle Andrea Semprini :

« *Un monde possible est toujours la résultante d'une alchimie complexe de plusieurs ingrédients et d'une interaction permanente entre instances générales et instances particulières, entre le « système » et les acteurs.* » (2003 : 12-13).

À ce niveau, la transformation des représentations collectives prime sur la transformation du réel (Bourdieu, 1980 : 71). Ainsi, le modèle « postnational » préconise non pas d'œuvrer à la « construction » politique d'une identité européenne, mais de faciliter la

<sup>568</sup> Habermas, 2006 : 18

<sup>569</sup> Pour un contre exemple, voir Bayart, 1996 : 73.

« *formation* » de celle-ci, dans le sens de Bayart (1996 : 231 ; 1999 : 339). Par ailleurs, le rapport entre identités européenne et nationales n'est pas le même. Contrairement aux deux autres modèles politiques, le paradigme postnational différencie la *culture d'appartenance* nationale et la *culture de référence* politique européenne. Traduite sur le plan identitaire, cette distinction oppose une identité communautaire nationale, à une identité sociétale européenne.

Carmel Camilleri (1997) présente cette distinction comme la différence entre une identité « *fusionnelle* » et une identité « *critique* ». L'identité fusionnelle est définie comme l'identité prévalente, celle dans laquelle l'individu se dissout (*cf. supra, SIT*) pour se mêler au collectif, et pour laquelle il est susceptible de réagir de façon passionnelle si elle se trouve menacée. Elle « *institue un fonctionnement de clôture* » (1997 : 162-3), contrairement à l'identité critique qui reste ouverte à d'autres groupes. Une identité critique résulte d'une « *identification libre* », « *plus ou moins réfléchie* », qui engage l'individu davantage intellectuellement qu'affectivement. Selon Camilleri, l'Europe devrait idéalement inspirer une identification qui se situe quelque part entre ces deux extrêmes, tout en errant du côté de l'identité critique<sup>570</sup>. En effet, suggère Riva Kastoryano à propos de la question turque (2005 : 17), toute clôture identitaire de l'Europe sur des lignes religieuses risquerait d'ouvrir la voie à un sentiment d'appartenance communautaire, un « *Euronationalisme* » potentiellement aussi dangereux que les nationalismes européens du siècle dernier que dénonce Edgar Morin (2005). Pour les partisans du modèle postnational, le développement d'une telle identité est à éviter à tout prix.

Contrairement aux deux autres modèles, la voie postnationale relègue la question identitaire au deuxième plan. Comme l'écrit Habermas :

*« La question n'est donc pas de savoir s'il y a » une identité européenne, mais si les arènes nationales peuvent s'ouvrir suffisamment les unes aux autres afin que puisse se développer, au-delà des frontières nationales, une dynamique spécifique de formation commune de l'opinion et de la volonté politiques sur des sujets concernant l'Europe » (2006 : 42).*

Les deux ingrédients clés sont un espace public partagé, dans lequel se formeraient l'opinion publique citoyenne, et une utopie européenne pour animer cet espace public. La citoyenneté supranationale permet de sortir d'office du paradigme national : il ne s'agit pas de dresser, les unes contre les autres, les identités nationales et européenne, mais de laisser se former cette dernière sur le mode sociétale, une conséquence secondaire de l'espace public naissant.

Deux études récentes issues d'enquêtes financées par la Commission Européenne permettent d'abonder dans ce sens. Le projet *EURONAT* préconise d'axer la communication des institutions bruxelloises davantage sur les sujets qui concernent au premier chef les Européens dans leur vie quotidienne, que sur les questions de culture ou d'histoire partagées

---

<sup>570</sup> Camilleri remarque que l'idéologie utilitariste, qui domine la construction européenne depuis le projet d'intégration économique de Jean Monnet, vise à créer une identification critique et commence à porter ses fruits (1997 : 164). Or, il souligne également le fait que cette identité critique ne pourra s'épanouir qu'à condition que l'Europe représente vraiment les intérêts de ses citoyens, ce qui suppose davantage d'échanges qu'un bulletin de vote occasionnel (1997 : 167).

au niveau continental. Quant à l'identité européenne : « *It rather will come up as an epiphenomenon of actual deeper European integration and as part of the experience of living together within a common supranational polity* »<sup>571</sup> (EURONAT, 2005 : 33). Le projet « *jeunesse et identité européenne* », coordonné par Lynn Jamieson, met en avant le fait que, parmi les jeunes enquêtés, l'appartenance à une ville est souvent plus fortement ressentie que celle envers le pays ou la région de naissance ou de résidence, ou encore envers l'Europe (Jamieson, 2005 : 17). Cette même enquête suggère que l'identité européenne repose sur une identité nationale fortement ressentie. En général, les répondants qui déclarent ressentir un sentiment d'appartenance fort envers l'Europe éprouvent également un sentiment du même ordre envers leur État-nation, même si, inversement, un sentiment d'appartenance nationale fort ne suffit pas à lui seul à provoquer un sentiment d'appartenance européenne (Jamieson, 2005 : 18). Il s'ensuit que l'identité nationale ne doit pas être perçue comme une menace pour l'intégration européenne, du moins dans le cadre du projet postnational, mais, au contraire, comme un complément nécessaire du développement d'un sentiment d'appartenance supranationale.

### **Communication, citoyenneté et identités**

*« Hier, l'identité était un obstacle à l'ouverture. Aujourd'hui elle en devient la condition. En effet, l'identité n'a pas le même statut dans une société fermée et dans une société ouverte. Aujourd'hui, avec l'Europe, l'ouverture l'emporte, encouragée par toutes les techniques de communication. Les citoyens sont face à un espace économique, politique et culturel neuf, et de plus en plus vaste. Maintenir et renforcer les identités antérieures n'est donc pas un obstacle mais une condition à l'acceptation de ce nouvel espace politique. »*

Dominique Wolton<sup>572</sup>

Depuis quelques années déjà, Dominique Wolton et Éric Dacheux dénoncent « *le contresens fait par le modernisme : croire que l'identité est synonyme de l'exclusion de l'Autre alors qu'elle est la condition de la relation à l'Autre* » (Wolton, 1993 : 81). Leurs recherches au sein du laboratoire CNRS « Communication et Politique », dirigé par Wolton, ont permis à ces chercheurs d'aborder la question de l'intégration européenne d'un point de vue communicationnel. Ils partent de la vision postnationale habermassienne d'une démocratie délibérative, pour réfléchir aux conditions sociales nécessaires à l'émergence d'un véritable espace public européen, espace de légitimation de la politique. Leur focalisation sur les processus communicationnels au niveau microsocial les amène à insister sur l'importance de la dimension identitaire de la « cohabitation » européenne et sur la problématique des multiples appartenances qui la sous-tend :

*« Tout individu appartient à plusieurs groupes et, souvent au cours de sa vie, change de milieu ; c'est la raison pour laquelle l'identité culturelle de*

<sup>571</sup> « *Il adviendra plutôt comme un épiphénomène accompagnant l'approfondissement de l'intégration européenne, et comme une partie intégrante de l'expérience de la vie collective au sein d'un polis supranational commun* ». (Notre traduction).

<sup>572</sup> Wolton, 1993 : 16.

*l'homme moderne est, forcément, plurielle. En conséquence, loin de signifier une uniformisation culturelle, la construction européenne peut devenir le moyen d'enrichir d'une nouvelle dimension l'identité collective de chaque habitant de l'Union. Comment ? Justement en créant un cadre symbolique commun autorisant la communication entre individus de cultures différentes. Car, en définitif, le problème central de la communication interculturelle est moins la réduction de la différence culturelle que le respect de l'identité des protagonistes.* » (Dacheux, 2004 : 37)

Selon l'approche communicationnelle qu'ils préconisent, chercher à remplacer telle identité par telle autre est un non-sens. Les identités ne se décrètent pas. Elles ne sont ni constantes ni exclusives, mais multiples, et c'est leur coordination qu'il faut penser (*supra*, chapitre 2.2)<sup>573</sup>. « *Pas de communication sans relations entre les identités mutuellement reconnues* », rappelle Wolton (2005 : 91). Or, pour l'instant, l'absence d'un débat sur l'identité européenne et le mythe du fondement culturel commun des différents pays européens « unis dans la diversité », contribuent, écrivent Wolton et Dacheux, à alimenter la xénophobie et les peurs d'hégémonie culturelle des populations européennes.

Critiques de la politique actuelle de facilité qui laisse la problématique identitaire aux détracteurs populistes du projet européen (Wolton, 1993 : 101 ; Dacheux, 2005 : 154-5), ces chercheurs insistent sur la nécessité de renforcer les identités nationales, afin de rassurer les populations européennes pour qu'elles se laissent s'ouvrir à l'Europe. « *Plus on va vers le rapprochement politique, plus il faut légitimer et respecter les différences* » écrit Wolton dans un numéro d'Hermès dédié à cette question (1999 : 179). En effet, face à l'idée d'un Nous européen aux frontières sans cesse grandissantes, l'identité nationale est appelée à jouer un rôle important pour fixer l'idée de soi (Wolton, 1993 : 97-100 ; Dacheux, 2004 : 61). Pour une majorité de citoyens<sup>574</sup>, la sécurisation d'une identité nationale *communautaire* ou *fusionnelle* forte constitue un préalable nécessaire à l'acceptation d'une identité européenne *sociétaire* ou *critique* :

*Il s'agit, dans un monde globalisé et déstabilisant, de ne pas remettre en cause les identités nationales. Plutôt que de travailler à leur disparition, il convient d'organiser un dialogue avec elles afin de créer un espace de confiance permettant une connaissance réciproque. Autrement dit, faciliter la cohabitation culturelle (Hermès, n° 23-24), et laisser le temps de faire émerger une identité européenne venant s'ajouter à l'identité nationale.* » (Dacheux, 2004 : 85).

<sup>573</sup> Sur ce point, voir aussi Camilleri, 1997 : 161-2.

<sup>574</sup> Selon Dacheux : « *L'immense majorité de citoyens se perçoit comme appartenant à une nationalité ; une minorité – qui milite pour l'Union, qui travaille dans un autre pays membre et/ou qui vit avec une personne d'un autre pays – se sent européenne. Dans les deux cas, l'ethos et le démos restent unis* » (2005 : 98). Pour des analyses complémentaires du vote français lors du référendum pour le traité du Maastricht, selon les différents profils sociologiques, voir Wolton, 1993 ou Mercier, 2003 : 132-3.

La vision de « l'Europe interculturelle »<sup>575</sup> en devenir que développe Éric Dacheux repose alors sur la communication au sein d'un espace public européen en construction, sur une reconnaissance et une valorisation des identités nationales, et sur l'émergence d'une utopie européenne, capable de passionner le débat public. Parmi ces éléments, le plus important, écrit-il, reste la naissance d'une utopie (Dacheux, 2005 : 154) car, sans elle, la communication aurait autant tendance à polariser les relations qu'à les renforcer. « *La communication ne joue en effet son rôle d'intégration qu'au sein d'États-nations ou de communautés suffisamment constituées* », rappelle Wolton (2005 : 91). Dacheux voit dans la société civile et, plus précisément, dans les associations européennes de citoyenneté (*infra*, chapitre 6.11), un précurseur de l'espace public européen, porté par une utopie politique (Dacheux, 2004). Bien que ces micro-espaces ne concernent actuellement qu'une élite très minoritaire et non représentative des populations européennes, leur dynamisation et leur généralisation, grâce à un débat public naissant autour de l'Europe et à une exposition médiatique accrue, constituent un scénario possible (Dacheux, 2005 : 150-2). À travers l'exemple de l'association AEGEE, nous espérons ainsi non seulement mieux comprendre les rapports possibles entre identités nationales et identités européennes dans ce contexte multiculturel particulier, mais également découvrir quelles formes pourraient prendre cette identité européenne en construction.

Le paradigme de « l'Europe interculturelle » nous semble être de loin le plus pertinent pour penser les interactions entre identités nationales et identités européennes au sein d'AEGEE. Or, à la différence des travaux de Dacheux et de Wolton cités ci-dessus, notre problématique ne consiste pas à essayer de comprendre comment cette identité peut se généraliser en Europe, à travers l'émergence d'un espace public et d'une utopie politique européenne. Au contraire, du point de vue sémiopragmatique, cette identité apparaît comme une ressource symbolique susceptible, d'ores et déjà, d'être définie et exploitée par des individus dans leurs interactions. Comme le remarque Bruno Ollivier (2007 : 36), lorsqu'il s'intéresse à une identité en tant qu'objet de recherche, l'objectif du chercheur en communication n'est pas, habituellement, de mesurer ni de se prononcer sur le caractère, bien fondé ou non, des significations liées à cette identité, dans l'absolu. En revanche, ce qui lui importe est de remarquer que les acteurs sociaux ont recours à telle ou telle identité dans tel ou tel contexte social, et la définissent de telle ou telle manière. Il s'ensuit que notre interrogation porte, alors, sur les conditions intersubjectives propices à l'utilisation de l'identité européenne, et sur les différentes formes qu'elle peut prendre dans les relations sociales des Européens.

---

<sup>575</sup> « *L'Europe interculturelle est une Europe où l'État-nation reste fort, où la représentation continue à jouer un rôle clef et où le développement des pratiques sociales transfrontières (tourisme, travail, études, etc.) et la multiplication des espaces de médiation (associations, médias, universités, etc.) permettent de dépasser la simple « cohabitation culturelle » (Hermès, 1999), afin de créer une nouvelle dimension politique et culturelle venant s'ajouter, et non se substituer, aux identités collectives existantes. Dans cette perspective, l'espace public européen reste un lieu d'affrontement idéologique régulé par la communication politique et la persuasion politique, mais cesse d'être dominé par les mass media et le marketing politique. Il ne vient pas remplacer les espaces publics nationaux, mais marque une nouvelle complexification de l'espace public contemporain.* » (Dacheux, 2000 : 124).

## 4.2. Vers une définition interactionniste de l'identité européenne.

*« L'identité européenne, comme toute identité, ne peut être qu'une composante dans une poly-identité. Nous vivons dans l'illusion que l'identité est une et indivisible, alors que c'est toujours un unitas multiplex. Nous sommes tous des êtres poly-identitaires dans le sens où nous unissons en nous une identité familiale, une identité locale, une identité régionale, une identité nationale, une identité transnationale (slave, germanique, latine) et, éventuellement, une identité confessionnelle ou doctrinale. »*

Edgar Morin<sup>576</sup>

Les mises en garde répétées des chercheurs en communication et en sciences humaines en général pour lutter, à l'image d'Edgar Morin, contre une vision trop réductrice et hégémonique des identités nationales et européennes, semblent pour l'instant avoir relativement peu d'effet sur la pensée des instances européennes. En tant que concept politique, l'identité est présentée trop souvent comme une conséquence secondaire planifiable, découlant naturellement de tel ou tel partage de pouvoir politique au sein de l'Union, entre les gouvernements nationaux et les institutions centrales européennes. Sans nier l'importance du concept pour la politique européenne, il nous semble primordial de différencier la négociation politique et la vision « *top down* » de l'identité propre à cette sphère, et la négociation identitaire qui a lieu au niveau des interactions microsociales.

Cette différenciation permet d'exposer les insuffisances méthodologiques de certains sondages européens, tel l'Eurobaromètre, lorsqu'ils traitent de questions liées à l'identité. Afin de suivre leur évolution, l'Eurobaromètre sonde semestriellement, entre autres, les sentiments d'appartenance nationale et européenne, auprès d'échantillons de citoyens, habitant dans de nombreux pays du continent européen. Nonobstant l'exploitation scientifique qui a été faite de ces sondages, pourtant critiqués<sup>577</sup>, sur des questions liées à l'identité (Hanf, 1998 ; Maurits van der Veen, 2002), force est de reconnaître que la nature de l'enquête porte préjudice aux données récoltées. Comme le souligne Éric Dacheux, « *le sondage ne mesure pas une opinion, il reproduit et additionne des réponses immédiates à une question qui préoccupe le sondeur* » (2000 : 130). Pour cette raison, lorsque l'Eurobaromètre interroge les sondés sur leur sentiment d'appartenance européenne<sup>578</sup>, les chiffres obtenus ne sont autre chose que le reflet du nombre de personnes prêtes à affirmer ces sentiments dans la situation sociale tout à fait particulière et fortement connotée que représente le sondage. D'un point de

<sup>576</sup> Morin, 1987 : 199.

<sup>577</sup> Pour Dominique Wolton, l'Eurobaromètre reste un outil exploité à des fins politiques, qui reflète le volontarisme des élites qui le construisent et l'analysent (1993 : 288-90). Éric Dacheux dénonce la prétention de cette agrégation de sondages nationaux à refléter une opinion publique européenne qui ne peut exister faute d'un espace public à ces dimensions. Il évoque les problèmes méthodologiques liés à la traduction de l'enquête (grilles de lecture différentes), et au recours à des organismes nationaux différents pour l'administrer (Dacheux, 2000 : 130 ; 2005 : 37).

<sup>578</sup> Par exemple, à la question : « *Vous voyez-vous, dans un avenir proche, comme un citoyen de votre pays et / ou comme un citoyen européen ?* », quarante-huit pour cent des répondants à l'Eurobaromètre 64 (sondage effectué en octobre – novembre 2005) indiquent qu'ils se voient comme citoyens nationaux et européens à la fois, quarante-et-un pour cent comme nationaux uniquement, sept pour cent comme Européens avant d'être nationaux et deux pour cent comme citoyens européens uniquement.

vue interactionniste, les indications récoltées lors d'un sondage sont susceptibles d'avoir une forte valeur symbolique : ce sont les affirmations du « je », face au « moi » de la situation sociale. Même l'individu qui cherche à répondre de manière objective, dispose de relativement peu de recul par rapport à son activité sociale qui met en œuvre des processus en grande partie sous-conscients.

Or, une vision interactionniste de l'identité (*supra*, chapitre 2.1) insiste sur l'activation pragmatique et la co-construction des identités dans les interactions sociales. Selon cette perspective, le sentiment d'appartenance européenne n'est pas absolu mais contextuel, jusque dans la forme qu'il prend dans une situation donnée, par opposition à une identité américaine (Winkin, 1996 : 159 *et seq.*), japonaise, turque, française, etc. André Berten préfère focaliser non pas sur l'identité mais sur la formation identitaire. Selon lui, l'identité européenne doit être considérée comme :

*« Essentiellement procédurale, c'est-à-dire une identité dont la définition n'est jamais considérée comme simplement donnée, ni liée à un contenu fixé sémantiquement, mais constamment reformulée dans le cadre d'une discussion démocratique »* (Berten, 1992 : 82).

De cette manière, lorsque l'Eurobaromètre pose la question de savoir s'il existe ou non, selon les répondants, une identité culturelle européenne partagée, la réponse engendrée relève plus de la profession de foi abstraite que d'une quelconque réflexion sur les réalités sociales européennes<sup>579</sup>. Une telle identité ne doit pas être conçue de manière ontologique mais pragmatique : ce n'est pas une donnée mais un construit dynamique ponctuel, appelé à prendre une forme quelconque dans une situation sociale. De même, il ne s'agit pas de choisir, comme le suggère Arnaud Mercier, entre trois identités collectives européennes possibles<sup>580</sup>, mais d'observer les facteurs sociaux qui peuvent rendre pertinentes, à différents moments, ces différentes formes d'identité, entre autres.

Dans le cadre du paradigme identitaire que nous avons développé à partir de la théorie de Stryker et Burke (*IT – supra*, chapitre 2.2), l'identité européenne est une facette identitaire parmi d'autres, susceptible d'être mobilisée par l'individu ou par ses interlocuteurs lors de leurs interactions sociales. L'objectif de la présente section est de repérer les plus importants des significations, des valeurs et des traits culturels, susceptibles de lui être attribués par les acteurs sociaux, selon le contexte. Après un bref passage en revue d'un certain nombre de sources d'identité européenne potentiellement signifiantes, nous présenterons les résultats d'une enquête électronique que nous avons menée sur la nature de cette identité, telle que se la représentent un certain nombre d'Européens d'horizons différents, y compris des membres de l'association AEGEE. Ces réflexions serviront ensuite, dans la troisième partie de la thèse,

<sup>579</sup> Cette question a été posée dans l'Eurobaromètre 52.0 de l'automne 1999, et reprise dans la publication spéciale de la Commission Européenne, « *How Europeans See Themselves* » (Bruxelles, 2001). Appelés à se prononcer dans l'absolu pour ou contre l'affirmation selon laquelle il existait bien une identité culturelle européenne, trente-huit pour cent des Européens étaient d'accord, quarante-neuf pour cent n'étaient pas d'accord et treize pour cent ne savaient pas....

<sup>580</sup> Mercier oppose l'identité « primordialiste » à l'identité « culturaliste » et à l'identité « universaliste » (2003 : 121-9). Pour ce chercheur, il s'agit de variantes de l'identité collective européenne susceptibles d'être promues par les élites européennes.

à alimenter notre analyse des comportements et des postures identitaires nationaux et européens observés dans les interactions entre les membres d'AECEE.

#### 4.21. D'un déficit à un surplus d'identité

*« C'est bien parce qu'il existe un fond culturel commun [...] que l'Europe a pu se réaliser si rapidement. Mais en même temps, chacun sait qu'en grattant un peu ce fond culturel indéniablement commun, on retombe vite sur des différences, pour ne pas dire les antagonismes qui expliquent cette même histoire violente de l'Europe. C'est ainsi que cette phrase manifeste cent fois répétée est à la fois vraie et fausse : « L'Europe est forte de ses diversités ». Elle est vraie car elle correspond à la réalité historique ; fausse car elle relève plus de la langue de bois et du programme que de la réalité. Dans les faits cette diversité est souvent la manière élégante de reconnaître tout ce qui sépare les Européens du point de vue de leurs souvenirs, des références, des systèmes symboliques. Avec l'idée de remettre à beaucoup plus tard le moment de l'inventaire réel de ces différences et celui d'une réelle intégration culturelle. »*

Dominique Wolton<sup>581</sup>

La face cachée de la diversité culturelle européenne est la fragilité de l'identité continentale. Lorsqu'il met le doigt sur l'ambivalence de cette « richesse » culturelle, Wolton évoque un sentiment partagé par de nombreux travaux sur l'identité politique<sup>582</sup>. La diversité explique toute la difficulté, pour les hommes politiques et les chercheurs, de trouver des valeurs véritablement communes et en même temps particulières à l'Europe, sur lesquelles bâtir d'en haut la solidarité européenne. Or, dès que l'on s'éloigne de l'arène politique et de l'identité institutionnellement définie, pour s'intéresser aux interactions sociales entre Européens, l'absence problématique d'une identité universellement reconnue s'efface. À sa place surgit une abondance de sources potentielles d'identité, dans lesquelles les acteurs sociaux peuvent puiser les fondements d'un « Nous » européen pragmatique.

En effet, lorsqu'un individu se trouve face à d'autres Européens ou non-Européens, la construction identitaire repose moins sur la précision historique, géographique, ou même culturelle, que sur la relation et l'affect. L'identité européenne et les traits culturels à travers lesquels elle se manifeste naissent dans la définition pragmatique que les acteurs sociaux leur donnent. L'histoire, la géographie, la religion, ou même l'intelligence (Winkin, 1996 : 159 *et*

<sup>581</sup> Wolton, 1999b : 11.

<sup>582</sup> Voir par exemple, Mercier, 2003 : 122-8. En parlant de l'Europe, Edgar Morin remarque : « Lorsque nous voulons lui trouver une origine fondatrice ou une originalité intransmissible, nous découvrons qu'il n'y a rien qui lui soit propre aux origines, et rien dont elle ait aujourd'hui l'exclusivité. La notion d'Europe doit être conçue selon une multiple et pleine complexité. » (1987 : 26).

*seq.*)<sup>583</sup>, deviennent des marqueurs d'appartenance convaincants, en fonction de ce à quoi l'on se compare et à condition de ne pas regarder de trop près. En passant dans le domaine des micro-interactions, nous quittons le regard de l'anthropologue, dans le sens traditionnel, en faveur de celui du sociologue. Nous nous intéressons non pas aux traits culturels objectivement observables à travers le comportement des Européens, mais à ceux qui leur servent provisoirement d'appuis symboliques, dans leurs interactions, pour valider socialement cette appartenance.

En raison du caractère pragmatique des identifications sociales, presque toute signification différenciatrice peut éventuellement servir d'ancrage symbolique à une identité européenne, en fonction du contexte social d'activation. Or, faute de viser l'exhaustivité à ce sujet, notre propos se limite à un certain nombre de traits souvent évoqués en lien avec les représentations sociales de l'Europe et de l'Européen. Quoi qu'elles puissent varier d'un groupe à un autre, ces représentations sociales, prises ensemble, constituent un noyau dur de traits ou d'aspects de l'eupéanéité susceptibles d'être évoqués habituellement par les acteurs sociaux pour définir l'appartenance européenne<sup>584</sup>.

Face au nombre limité d'études approfondies, à notre connaissance, sur la question spécifique de l'identité européenne à travers les interactions sociales, et même sur les représentations sociales du prototype européen (*supra*, page 173 *et seq.*)<sup>585</sup>, l'approche « littéraire » de la question sera complétée, dans un deuxième temps (*infra*, chapitre 4.22), par l'analyse des résultats de l'enquête menée sur le prototype européen.

### **La saillance de l'identité européenne**

Le concept d'identité, élaboré à partir de la théorie de l'identité (*IT*: chapitre 2), permet de distinguer la saillance d'une identité, dans l'absolu, et son activation dans une situation sociale donnée. Une identité sociale est plus ou moins saillante pour l'individu, en fonction des relations qui le lient au groupe social en question et au potentiel de valorisation

<sup>583</sup> Dans son étude ethnographique de la Maison internationale de Philadelphie, Winkin remarque que, parmi les étudiants de différentes nationalités, il s'était formé un groupe d'Européens, dont l'identité reposait sur l'idée de leur supériorité prétendue, relative aux Américains. Le groupe maintenait son identité propre en cherchant des preuves de l'infériorité de ses hôtes. Ainsi, une des valeurs qui constituait le prototype européen de ce groupe pouvait être « la supériorité face aux Américains ». Ensuite, le contexte (l'hébergement avec d'autres nationalités dans une résidence universitaire aux États-Unis grâce à une initiative américaine), les événements et les expériences des membres du groupe, ont fait émerger cette signification plutôt qu'une autre. Les membres du groupe « européen », au nom de la cohésion et de l'émulation intragroupe, ont alors tout fait pour valider ce trait identitaire. Il est presque impossible de prévoir *a priori* quel trait d'un prototype sera activé dans quel contexte. Le groupe étudié par Winkin aurait très bien pu choisir un autre trait différenciateur, voire plusieurs, dans des conditions similaires.

<sup>584</sup> Nonobstant la note précédente, notre raisonnement est le suivant : en dépit de leur nature pragmatique, les traits qui sont susceptibles d'émerger dans une interaction sociale donnée en tant que traits identitaires européens, sont davantage susceptibles, d'un point de vue purement statistique, d'être des traits liés au préalable aux représentations sociales de l'Europe et des Européens. À travers la discussion qui suit, nous ne cherchons pas à dresser un catalogue des traits qui « composent » l'identité européenne, mais uniquement la liste de certaines ressources symboliques pouvant potentiellement être mises à contribution pour définir intersubjectivement cette appartenance.

<sup>585</sup> Parmi les quelques études ou programmes de recherche consacrés à ces sujet, le projet européen, « *Youth and European Identity* » (<http://www.ed.ac.uk/sociol/youth/>), financé en partie par la Commission Européenne et dirigé entre 2001 et 2004 par Lynn Jamieson, examine l'activation pragmatique de l'identité européenne des jeunes.

sociale que cette identité lui offre. En ce qui concerne l'identité européenne, de nombreuses études<sup>586</sup>, y compris l'Eurobaromètre, observent un taux de revendication de cette identité, plus élevé dans les pays qui ont accédé plus récemment à l'Union, ou dans ceux qui sont encore candidats, que dans l'Europe occidentale. Certes, les inégalités économiques et sociales par rapport à une moyenne européenne peuvent expliquer en partie une volonté d'intégration qui touchent plus fortement les populations qui ont plus à y gagner. Mais sur le plan symbolique également, l'identification à l'Europe peut être vécue comme plus valorisante lorsqu'elle connote des valeurs perçues positivement par rapport à l'identité nationale.

Lynn Jamieson et ses collaborateurs dans le projet européen « *Youth and European Identity* » remarquent que l'identité européenne est également plus saillante chez des individus qui ont l'habitude de voyager ou de travailler dans d'autres pays en Europe, qui parlent ou qui étudient d'autres langues européennes, qui ont des amis étrangers et plus de connaissances des actions politiques et sociales de l'Union Européenne. (Jamieson, 2005 : 24 et 54). Or, comme le constatent eux-mêmes ces chercheurs, selon le contexte national, social et éducatif, les individus n'ont pas tous les mêmes occasions de voyager ou de parler d'autres langues. Ces facteurs peuvent également se renforcer mutuellement. Plus on évolue dans un contexte européen, plus on s'intéresse à la politique européenne, plus on cherche à visiter d'autres pays, etc.

Mise à part la saillance de l'identité européenne dans la hiérarchie de saillance individuelle (*supra*, page 108 *et seq.*), certains facteurs peuvent venir déclencher cette identité dans un contexte social particulier. Les jeunes Européens interviewés par Jamieson et ses collègues pendant leur enquête, en citent plusieurs. Les rencontres avec des Européens de différentes nationalités peuvent le faire, tout comme des situations « banales » comme, par exemple, l'utilisation de la monnaie commune dans d'autres pays de la zone Euro, ou l'obtention d'un passeport européen. Les interviewés font également part d'expériences personnelles, de voyages effectués à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Europe, qui leur permettent de se sentir Européens, face au constat de similitudes culturelles entre les peuples européens et de différences par rapport à d'autres pays. Enfin, les événements sportifs et la politique domestique (l'impact d'une politique européenne au niveau local) ou internationale<sup>587</sup> déclenchent aussi l'identification européenne chez les sujets interviewés (Jamieson, 2005 : 50).

Dans un espace public européen, ou dans le cadre d'une association européenne de citoyenneté telle qu'AEGEE (*infra*, chapitre 6.11), le prototype européen peut potentiellement être activé non pas face à un Autre non-Européen, mais entre Européens. Dans une situation dans laquelle l'individu dispose de très peu d'informations sur ses interlocuteurs, outre leur

<sup>586</sup> Cf., par exemple, Jamieson, 2005.

<sup>587</sup> Lors de l'enquête en question, les répondants ont notamment cité la réaction européenne à la guerre en Irak comme une source d'identité et de fierté européennes face aux États-Unis.

identité européenne<sup>588</sup>, il peut être amené à se servir du prototype européen en tant que représentation préfigurée. Il projette ainsi le prototype sur ses interlocuteurs en début d'interaction, mais aussi, dans une tentative de rendre la rencontre plus transparente, il peut essayer de se conformer au prototype au niveau de son propre comportement.

Dans certains contextes marqués par une idéologie pro-européenne (*infra*), le recours au prototype européen est possible, relevant d'une dynamique intra-groupe. Aussi, l'identité européenne constituerait un idéal à atteindre dans l'interaction, qui risquerait, à tout moment, de sombrer dans la *dysphorie*, face à un constat collectif de différences entre les interlocuteurs. Une variante performée du prototype européen serait alors projetée sur l'interaction pour définir le Nous collectif, et les individus revendiqueraient leur appartenance au groupe en manifestant les traits associés à ce prototype, selon les mécanismes décrits par la *Social Identity Theory*<sup>589</sup>. Le fait que le « contrat » intersubjectif reposerait sur la reconnaissance d'une appartenance collective européenne, n'empêche pas l'individu d'appliquer des prototypes nationaux ou autres pour décoder les comportements de ses interlocuteurs.

Or, dans toutes les situations où l'identité européenne est mobilisée, la forme qu'elle prend, d'un point de vue pragmatique, est déterminée en grande partie par le contexte social ou institutionnel (*supra*, chapitre 3.31). L'identité peut être réduite à des traits particuliers, même périphériques, du prototype, ou alors, elle peut être façonnée par des variables externes liées au dispositif ou à d'autres appartenances culturelles communes (*infra*, chapitre 5)<sup>590</sup>. Ces réflexions servent à souligner la prudence nécessaire pour aborder la question de l'activation des prototypes, question pour laquelle une approche ethnographique s'avère prometteuse (*infra*, chapitre 8). La présente discussion se limite à déterminer *dans l'absolu* les principales significations potentielles du prototype européen.

Afin de clarifier leur analyse, les différentes sources de traits identitaires européens peuvent être divisées en deux catégories. D'un côté, toutes les définitions ontologiques de l'Europe en tant qu'entité politique, juridique, géographique, économique etc. constituent autant de définitions *de facto* de ce que c'est que d'être Européen. Les Européens sont caractérisés par leur appartenance à cet ensemble. Les identifications basées sur l'Euro, sur le passeport européen, sur l'identité politique internationale et sur les rencontres sportives sont à situer à ce niveau. De l'autre côté, l'identité est fondée non pas sur l'appartenance mais sur l'activité sociale. L'Europe est perçue comme un espace public qui permet l'épanouissement d'une culture et de valeurs proprement européennes, fondées sur la tradition, mais également sur le commerce des idées à l'intérieur de cet espace. L'identité européenne prend alors appui

<sup>588</sup> Pour prendre l'exemple d'AEGEE, dans plusieurs types de situations courantes, les membres de l'association disposent de très peu d'indices pour attribuer une identité culturelle à autrui. Les seuls indices visuels ou linguistiques lors d'une interaction face à face ne suffisent pas à identifier clairement une nationalité. Lors de communications médiatisées par ordinateur, l'individu a accès à moins d'informations encore (*infra*, chapitre 8).

<sup>589</sup> Ce phénomène a été noté à plusieurs reprises par les théoriciens de la *SIT*, dont John C. Turner (1982 : 31) : « *Leur comportement devient davantage normatif (conformiste), au fur et à mesure que leur appartenance à une catégorie devient saillante* ». (Notre traduction).

<sup>590</sup> Dans le cas d'AEGEE, le chercheur peut se poser la question de savoir si le prétendu cadre culturel européen que les membres de l'association projettent sur leurs rencontres avec des inconnus, ne serait pas plutôt le reflet d'une culture étudiante, ou d'une culture propre à l'association.

sur ces valeurs plus ou moins spécifiques, comme en témoignent les jeunes qui se sentent Européens lorsqu'ils voyagent et qu'ils rencontrent d'autres nationalités semblables ou dissemblables<sup>591</sup>.

Qu'elle soit fondée sur le collectif ou sur les valeurs, l'identité européenne, à l'image de toute identité, peut être définie de façon positive (par ce qu'elle est) ou négative (par ce qu'elle n'est pas). Souvent, ce sont les différences qui cristallisent plus fortement le sentiment d'appartenance : savoir ce que l'on n'est pas renforce la définition de ce que l'on est. Pour cette raison, Éric Dacheux se prononce en faveur du débat public autour de l'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne, question qui fâche précisément parce qu'elle pose le problème de l'identité négative :

*« Pour justifier l'intégration ou le rejet de la Turquie, les débattants doivent, au moins implicitement, définir leur ennemi : l'unilatéralisme américain, l'Islam, la xénophobie, la sociale démocratie, le libéralisme, etc. »*  
(2005 : 144).

Enfin, l'identité européenne peut aussi être vécue négativement, c'est-à-dire comme dévalorisante, par certains Européens et dans certains contextes (Jamieson, 2005 : 23). Les définitions qui suivent prennent en compte l'ensemble de ces identités, dans une visée descriptive qui cherche non pas à évaluer le bien-fondé ou encore la précision historique de telle ou telle identification, mais bien à examiner les différents éléments susceptibles d'être retenus comme signifiants pour les acteurs sociaux dans leurs interactions.

### **Les définitions fondées sur l'appartenance à une structure communautaire**

L'identité européenne comme reflet d'une appartenance à l'Europe inspire généralement des représentations sociales liées à des définitions géographiques, historiques, politiques ou économiques de cette entité supranationale. Lors de l'enquête de Jamieson et de ses collaborateurs, les jeunes répondants citaient la géographie et l'Union Européenne pour définir « le sens de l'Europe », plus souvent qu'ils ne faisaient mention des valeurs européennes ou encore de l'Euro (Jamieson, 2005 : 14)<sup>592</sup>. Or, d'un point de vue pragmatique, la signification de cette identité est rarement rigoureusement définie et c'est plus souvent le mélange voir l'amalgame qui l'emporte sur une définition particulière.

### La définition politico-économique : L'Europe par les institutions de l'Union

Paradoxalement, si certains dénoncent des institutions européennes déconnectées et loin des populations qu'elles sont censées représenter, ces mêmes institutions restent une

<sup>591</sup> Dans les interactions, les différentes sources d'identité sont souvent difficiles à distinguer, comme, par exemple, lorsqu'on évoque les valeurs de la démocratie constitutionnelle pour différencier les Européens d'autres groupes. S'agit-il d'une valeur ancrée dans une « mentalité » spécifiquement européenne, née d'une tradition idéologique, ou alors du simple reflet des institutions politiques européennes ou nationales ? Peu importe... la distinction n'est qu'heuristique.

<sup>592</sup> Notre propre enquête auprès d'une population de jeunes Européens (*infra*, section suivante) suggère que les aspects les plus signifiants de l'Europe pour ces répondants sont (dans l'ordre) : la géopolitique, l'histoire européenne, la géographie, et les valeurs partagées. Inversement, l'ethnicité et la religion sont identifiées comme des facteurs peu pertinents pour définir l'Europe. Il s'agit des réponses enregistrées aux questions de l'écran 11 du deuxième questionnaire – cf. Annexe IV.i.2.

source d'identification sociale. L'Europe, c'est Bruxelles, Luxembourg, Strasbourg et La Haye : c'est là que Marc Abélès (2005) cherche la culture européenne, c'est de là également que sont dictées les lois tant réprochées par les détracteurs de l'Union. Roger Cohen, écrivant dans le *New York Times* du 14 janvier 2000, voit dans les Cours Européennes une source d'identité humaniste à l'échelle continentale (Cour Européenne des Droits de l'Homme) et une occasion pour les populations de l'Union de s'approprier ses traités (Cour Européenne de Justice). Les réalisations économiques, scientifiques ou industrielles européennes, telles Eurospace, l'ITER ou Airbus, permettent également de cultiver une identité et une fierté européennes<sup>593</sup>, à travers des projets et des partenariats concrets, notamment face à l'industrie américaine.

Dans ce contexte, l'Europe est souvent personnifiée par ses institutions, que l'on peut admirer, mais dont on dénonce souvent la lenteur, l'inefficacité et le caractère technocratique. Dans ce contexte, être Européen, c'est subir l'interférence de Bruxelles dans ses affaires nationales, mais c'est aussi pouvoir voyager ou étudier plus librement, connaître un certain niveau de vie et faire partie de la zone Euro (Eurobaromètre 64, 2005 : 43). Cette définition est également très liée à la définition géopolitique (*infra*).

#### La définition historico-géographico-religieuse

Pour les jeunes Européens interrogés dans le cadre de l'enquête de Jamieson, la géographie européenne ne se limite pas forcément aux frontières de la zone Euro, ni à celles de l'Union (Jamieson, 2005 : ix). Au contraire, elle s'étend sur tout le continent « européen », continent plus facile à nommer qu'à en dessiner les contours. L'unité topographique du continent est indissociable de son histoire : la contiguïté géographique des pays leur assure un passé marqué par des événements souvent vécus en commun, même s'ils mettaient généralement les nations en opposition les unes contre les autres.

Le discours qui consiste à présenter l'Europe comme une entité géographique, liée par son histoire, peut puiser ses justifications dans l'âge d'or médiéval (Morin, 1987). Les familles royales, les villes universitaires et les routes de commerce reliaient et traversaient alors l'Europe, bien avant l'hégémonie centripète des États-nations. Cette définition touche aussi à la religion, car c'est bien sûr l'église qui a contribué à unifier l'Europe, synonyme de christianisme du sixième au quinzième siècle. De ce point de vue, le premier Autre, l'ennemi non-européen, est un Autre religieux sous la forme du Sarrasin (Villain-Gandossi, 1999 : 188-189).

*« Aussi peut-on dire que, dans un premier temps, l'Islam fait l'Europe en y enclosant la Chrétienté (VIIe siècle), et que, dans un second temps, l'Europe se fait contre l'Islam, en le faisant refluer à Poitiers »* (Morin, 1987 : 37).

À partir du quinzième siècle, l'Europe s'ouvre à la pensée laïque des Lumières et le christianisme commence à s'éroder lentement sur le Vieux Continent, tout en poursuivant son prosélytisme dans le Nouveau Monde. Faute d'une identité religieuse clairement définie, au

---

<sup>593</sup> Voir, par exemple, l'article de Michel Rocard dans *Libération* (2 mars, 2007), où il cite Airbus en tant que réussite européenne.

vingt-et-unième siècle, c'est souvent l'identité géographique qui sert de prétexte pour évoquer négativement des différences religieuses, mais également géopolitiques et même ethno-civilisationnelles. On est Européen à défaut d'être Américain, Africain, Asiatique ou Arabe, etc., mais la signification accordée à ce découpage en zones, ostensiblement géographiques, est, en réalité, plurielle et liée au contexte social.

### La définition géopolitique

L'ambiguïté de la définition géographique / géopolitique / religieuse de l'identité européenne ressort de l'enquête coordonnée par Jamieson, lorsque ses jeunes répondants définissent l'Europe négativement, par opposition à l'Asie, aux États-Unis et à « l'Islam » (Jamieson, 2005 : ix). Même si le rôle géopolitique du continent semble aujourd'hui moins critique par rapport à la Guerre Froide, lorsqu'il était scindé en deux par les deux superpuissances, l'Europe peut toujours être définie par le rôle qu'elle joue sur la scène mondiale. Jean-Marie Colombani (2007) oppose l'Europe « à la puissance des "empires forces" chinois et américain ». L'invasion de l'Irak par les forces américaines, britanniques, espagnoles et italiennes a été un moment critique pour l'identité géopolitique européenne. La position de l'Europe, menée par la France et l'Allemagne, associées à la Russie, contre celle des Américains et leurs alliés politiques européens, a été l'occasion pour l'Union de gagner l'approbation des peuples européens, même dans les pays dont les gouvernements ont participé à l'offensive. L'enquête « *Youth and European Identity* » a pu enregistrer une réaction favorable à cette prise de position (identification européenne valorisante) parmi tous les échantillons nationaux interrogés, dont des jeunes Britanniques et Espagnols (Jamieson, 2005 : 15).

### La définition ethno-civilisationnelle

Or, s'identifier à cette entité à contours flous qu'est l'Europe, est également parfois un moyen détourné de rejeter un Autre selon des critères religieux ou raciaux que l'on n'ose pas prononcer. La distinction coloniale entre les Européens et les autochtones se fondait autrefois sur l'amalgame entre la religion, le groupe ethnique et un jugement de valeur sur une civilisation perçue comme inférieure. Cette identité européenne puise dans la logique essentialiste : les Européens sont de sang européen. L'amalgame existe toujours, mais l'identité européenne se construit désormais contre un Autre issu de l'immigration<sup>594</sup>. À ce titre, dit Dominique Wolton, le non-Européen est actuellement musulman (Wolton, 1993 : 131) et les activités attribuées à la nébuleuse Al Quaëda n'ont fait que renforcer cet amalgame dans l'esprit de nombreux Européens depuis 2001. Rémy Leveau décrit la mise en place, *de facto*, d'une logique de « l'Europe aux Européens », à travers les accords multilatéraux des forces de polices à l'intérieur de l'espace Schengen, soutenus par des opinions publiques

---

<sup>594</sup> Dans la période post-coloniale, de nombreux migrants viennent des anciennes colonies, et l'on continue ainsi à traiter les ex-colonisés comme autrefois leurs ancêtres.

nationales qui approuvent les expulsions forcées d'étrangers clandestins (Leveau, 2005 : 337)<sup>595</sup>.

Il est quelque peu paradoxal, pouvons-nous noter avec Dominique Wolton, que les nationalistes d'extrême droite, habituellement anti-européens, se liguent entre les différents pays de l'Union pour lutter contre les immigrés non-européens (Wolton, 1993 : 130). Ils contribuent ainsi à renforcer une vieille identité européenne, xénophobe, parmi les individus les plus racistes de nos sociétés.

### **Les définitions fondées sur la culture et les valeurs européennes**

*« La culture européenne, dit-on justement, est judéo-christiano-gréco-latine. [...] C'est sur cette base que l'Europe a produit une civilisation originale, marquée par la spiritualité, l'humanisme, la rationalité, la démocratie.*

*Tel est le mythe que nourrit l'Europe sur elle-même. S'il comporte une incontestable vérité, celle-ci reste mutilée, faussée dans cette mutilation même, car elle ampute la vérité contraire qui lui est inséparable. »*

Edgar Morin<sup>596</sup>

Les définitions structurales de l'identité européenne sont souvent liées à des définitions fondées sur les valeurs censées refléter cette appartenance. Edgar Morin a raison d'insister sur l'antagonisme qui sous-tend ces valeurs ambivalentes, notamment lorsqu'elles servent de prétexte à des actes de barbarie (Morin, 2005 : 17 *et seq.*). L'identité européenne peut ainsi être évoquée de manière xénophobe pour défendre un amalgame raciste, comme nous venons de le suggérer. Edgar Morin témoigne des associations négatives qu'il attribuait autrefois à l'identité européenne (Morin, 1987 : 9-12), et ces mêmes représentations sont relevées par Jamieson et ses collègues parmi les répondants à leur enquête qui disent mal vivre ou avoir honte de cette identité. Pour expliquer ce sentiment, ils citent l'exclusion de minorités religieuses et l'histoire belliqueuse du continent, à côté des inégalités de pouvoir au sein de l'Union et de la bureaucratie superflue (Jamieson, 2005 : 23). Or, généralement, ce ne sont pas ces valeurs-là que l'on cherche à mettre en avant, du moins officiellement, en évoquant l'identité européenne, mais des valeurs moralement plus défendables, voire « universelles », liées à l'histoire européenne des idées.

### L'héritage des Lumières

Dominique Wolton dénonce une vision de l'Europe culturelle fidèle à : « *la tradition de l'élite culturelle de la première partie du XXe siècle, où on parlait en termes de patrimoine commun, à travers les œuvres, les musées, les traditions philosophiques et littéraires, les*

<sup>595</sup> Leveau suggère que les technocrates ne font rien pour résister aux amalgames populaires qui voient dans l'Islam la source de tous les maux, des tensions sociales domestiques à l'immigration clandestine et au terrorisme. Au contraire, écrit-il : « *l'Europe se sert de la crainte qu'inspire, depuis la chute du mur de Berlin et la guerre du Golfe (1991), un péril islamique imaginaire qui allierait les minorités installées aux populations refoulées pour construire des mécanismes de contrôle autoritaire de l'espace unifié par les accords de Schengen* » (Leveau, 2005 : 327).

<sup>596</sup> Morin, 1987 : 71.

voyages et les villes d'art ». Or, prévient-il, « l'Europe culturelle de demain n'aura rien à voir avec celle d'hier qui était évidemment celle d'une minorité aristocratique et bourgeoise » (Wolton, 1999b : 12). Cette observation est certes juste, mais, encore une fois, les représentations sociales priment sur les réalités objectives dans le domaine des interactions. L'héritage culturel européen, de la Renaissance au Romantisme, peut ainsi être exploité comme une source de traits identitaires. Le brassage des traditions nationales, ce « *bouillonnement dialogique permanent* » (Morin, 1987 : 79), est tenu pour responsable de la richesse perçue de la « civilisation » européenne, forte de ses multiples influences. Non sans une certaine ambivalence et un certain aveuglement sélectif (*cf.* Morin, *supra*)<sup>597</sup>, évoque-t-on, ainsi, une identité fondée sur l'humanisme, la démocratie et les droits de l'homme (Camps, 1992 : 99 ; Wolton, 1999b : 30).

Or, ces valeurs culturelles européennes ont été victimes de leur propre succès, dans la mesure où leur propagation, notamment à travers la colonisation, en a fait des valeurs « universelles » pour le monde occidental<sup>598</sup>. Comme le remarque Edgar Morin, ce caractère universel prive les valeurs européennes de leur spécificité, ce qui contribue à affaiblir leur potentiel identitaire (Morin, 1987 : 126). D'un point de vue plus cynique, l'on retient que leur propre comportement moral plus que douteux à certains égards, n'empêche pas les Européens de juger sévèrement le non-respect des droits de l'homme par les forces américaines en Irak, par exemple. Par définition, l'autovalorisation identitaire est rarement associée à un regard impartial sur le monde.

### Les valeurs émergentes

À côté des valeurs liées à l'histoire des idées en Europe, d'autres traits semblent émerger de l'espace public européen naissant, notamment ceux en relation avec les institutions, avec l'espace civique et avec la politique extérieure de l'Union. Si la démocratie libérale existe déjà depuis un certain temps dans l'histoire idéologique du continent<sup>599</sup>, la valeur de paix puise ses origines dans l'idéologie de la construction européenne de post deuxième guerre mondiale. Cette valeur a également été remise au goût du jour suite aux attentats terroristes du 11 septembre et à la réaction américaine face à ceux-ci. L'écologie est une autre valeur parfois évoquée (*infra*, chapitre 4.22) pour distinguer les Européens notamment des Chinois et des Américains, en ce qui concerne l'adhésion aux Accords de Kyoto, par exemple. L'influence des pays scandinaves et des militants associatifs, mais peut-être aussi la proximité de Tchernobyl, ont contribué à focaliser les efforts politiques et technologiques des institutions européennes dans ce domaine. Alors que la signification

<sup>597</sup> Wolton rappelle l'importance de l'influence byzantine sur les idées européennes, influence largement négligée par les Européens qui citent presque exclusivement l'héritage judéo-chrétien (Wolton, 1993 : 351-2).

<sup>598</sup> La prétendue universalité de ces valeurs doit être comprise davantage comme une prise de position idéologique impérialiste de la part des pays occidentaux, que comme le reflet d'une éventuelle homogénéité dans le comportement culturel humain.

<sup>599</sup> Dans l'enquête menée dans le cadre du projet « *Youth and European Identity* », les deux premières valeurs citées comme européennes étaient la démocratie libérale laïque ou les valeurs chrétiennes. Dans les deux cas, elles opposent l'Europe aux pays musulmans, notamment par rapport au traitement des femmes (Jamieson, 2005 : 14). Pour Wolton, la chute du mur de Berlin (1990) et la désintégration de l'empire soviétique (1991) ont laissé un creux identitaire, comblé grâce au Traité de Maastricht (entré en vigueur en janvier 1993), qui a été remanié pour mettre en avant la volonté démocratique comme valeur centrale de l'Union (Wolton, 1993 : 25-7).

écologique de l'identité européenne est relativement consensuelle, des différences sont plus perceptibles sur la question de l'économie. Face à l'ultralibéralisme américain, certains, les Français en tête, défendent l'image d'une Europe construite selon un modèle social gaulliste, voire altermondialiste pour les plus extrêmes. Or, les débats autour du traité constitutionnel ont révélé des visions contradictoires, notamment dans les pays anglo-saxons et ceux de la « Nouvelle Europe », pour qui le modèle américain attire davantage, face à un contre-modèle communiste encore présent dans les souvenirs.

L'équipe de sociologues dirigée par Lynn Jamieson relève plusieurs motifs évoqués par leurs enquêtés pour justifier la fierté qu'ils ressentent en se disant Européen. Ces sources d'identité valorisantes recouvrent : « la culture, les valeurs et le style de vie européens » ; « les réussites européennes dans le monde » ; « le niveau de vie en Europe » ; « la démocratie libérale » ; « l'égalité des sexes » et « la tolérance religieuse ». Pour certains, le fait que l'Europe a permis de « dépasser le stade du nationalisme », ainsi que la prise de position des institutions contre la guerre en Irak, font également partie de cette liste (Jamieson, 2005 : 23). Ces différents éléments potentiels de l'identité européenne seront évoqués plus en détail dans la prochaine section, grâce à l'enquête que nous avons nous-même menée sur les significations de l'appartenance européenne.

#### 4.22. L'enquête en ligne sur l'identité européenne

L'enquête électronique constitue une deuxième approche qui poursuit et complète cette réflexion sur les traits et les significations les plus communs du prototype européen, activables selon le contexte. Malgré ses limitations méthodologiques (*infra*), le caractère empirique de l'enquête permet de multiplier les perspectives sur cette question, et d'examiner les représentations de l'Européen typique auprès des membres d'AEGEE. Ces données viendront éclairer l'analyse des identités activées au sein de l'association, dans la troisième partie de l'étude (*infra*, chapitre 8.21).

Puisque l'enquête ne cible pas uniquement les membres d'AEGEE, l'un de ses objectifs secondaires était de déceler d'éventuelles différences dans le prototype européen entre les diverses strates de la population étudiée : nationales<sup>600</sup>, socioprofessionnelles, sexuelles, etc. Quelques-uns de ces résultats seront présentés à la fin de cette section, afin de mieux cerner ce qui pourrait constituer, pour les uns et pour les autres, l'identité européenne.

#### **La méthodologie de l'enquête et ses limites**

Les données de l'enquête électronique, composée de deux questionnaires successifs (Annexe IV.i), ont été recueillies entre mai et septembre 2005. Les résultats et l'analyse de chaque questionnaire ont fait l'objet d'une discussion *a posteriori*, dans un atelier composé d'un groupe représentatif de l'échantillon. La pré-enquête (le premier questionnaire - Annexe IV.i.1) visait à obtenir des données de nature qualitative, tout en laissant aux répondants la plus grande liberté possible dans leurs réponses. Les réponses que les quarante-deux

<sup>600</sup> Certains résultats de cette enquête ont déjà fait l'objet d'une publication (Frame, 2007).

répondants (échantillon test) ont données aux onze questions ouvertes<sup>601</sup> ont été clarifiées lors de la discussion en atelier. Grâce à l'analyse de la pré-enquête et à la discussion, la plupart de ces questions a été transformée en questions fermées dans le questionnaire final, afin de le rendre plus facile à compléter et à analyser de façon quantitative. Les modalités des questions fermées du questionnaire final ont été établies en fonction des réponses obtenues à une ou plusieurs questions ouvertes de la pré-enquête, complétées si nécessaire selon le principe des paires contrastées.

Le deuxième questionnaire (Annexe IV.i.2) visait à obtenir des résultats d'ordre quantitatif, sur un échantillon plus important, pouvant servir à établir des comparaisons entre des strates de la population totale, selon des modalités prédéfinies. Il a fait l'objet de 322 réponses (dont 315 exploitables<sup>602</sup>) de trente-six pays, dont trente-trois pays et 310 répondants sur le continent européen. 53% des répondants étaient des femmes ; 57% étaient étudiants, 41% actifs et 2% retraités ou au chômage ; la moyenne d'âge était de vingt-sept ans (maximum 81, minimum 16). Au minimum, un tiers des répondants étaient membres d'AEGEE.<sup>603</sup> L'échantillon comprend trois nationalités pour lesquelles le nombre de répondants (n) est supérieur ou égal à trente : les Français (n=55), les Allemands (n=40), les Britanniques (n=32), auxquelles ont été rajoutés les Roumains (n=29) afin de fournir un contre-éclairage de l'Europe du Sud-Est. Ces quatre nationalités disposent d'un effectif assez élevé pour permettre une comparaison statistiquement valable entre elles des variables dépendantes, mais, à elles seules, elles ne reflètent pas la diversité de l'échantillon. Pour mieux prendre en compte celle-ci, les pays du continent européen ont été divisés en quatre régions :

---

<sup>601</sup> Il s'agit de huit questions ouvertes et trois semi-ouvertes (représentant le choix entre des modalités indiquées dans une question ouverte). Les questions ouvertes de type « autre réponse » associées à des questions fermées et la question « réactions / suggestions » ne sont pas comptabilisées ici.

<sup>602</sup> En raison d'abandon en cours de saisie (2) et de double envoi du formulaire (5).

<sup>603</sup> Il s'agit d'une estimation conservatrice. Bien que seuls 107 répondants aient indiqué qu'ils appartenaient à l'association, la formulation de la question n'était pas suffisamment claire étant donné que certains ont pu penser qu'il s'agissait d'une enquête interne à AEGEE, et que la question sur leur appartenance à des organisations européennes s'appliquait uniquement à d'autres associations. La discussion en atelier qui a eu lieu après la fin de l'enquête a accredité cette hypothèse.

<i>Zone</i>	<i>Pays</i>
1.Sud-Ouest (latin)	<b>Espagne ; France ; Italie ; Portugal</b>
2.Nord-Ouest (germanique)	<b>Allemagne ; Autriche ; Belgique ; (Danemark) ; Finlande ; (Irlande) ; (Islande) ; (Liechtenstein) ; (Luxembourg) ; Pays-Bas ; (Norvège) ; Royaume-Uni ; Suède ; Suisse</b>
3. Est	Biélorussie; <b>République Tchèque; Estonie; Hongrie; Lettonie; Lituanie;</b> (Moldavie) ; <b>Pologne;</b> Roumanie; Russie; <b>Slovaquie; Slovénie;</b> (Ukraine)
4. Centre-Sud	Albanie; Bulgarie; Bosnie-herzégovine; Croatie; <b>Chypre; Grèce;</b> République Macédoine; <b>Malte;</b> Serbie et Monténégro; Turquie

**tableau 3 : La division en régions des pays du continent européen<sup>604</sup>**

La portée de l'enquête connaît un certain nombre de limites liées à la méthodologie employée et à l'échantillonnage. D'un point de vue méthodologique, le questionnaire porte sur les représentations déclarées des répondants à propos de leurs interactions, alors qu'ils ne se trouvent pas dans une situation d'interaction au moment d'y répondre. Malgré l'anonymat affiché, il se peut que des considérations sociales aient favorisé les réponses « politiquement correctes » aux questions sur les représentations, notamment, par exemple, si l'individu s'est senti responsable de l'image de son groupe national. Au niveau de l'échantillon, l'utilisation exclusive de la langue anglaise pour le questionnaire a vraisemblablement introduit des problèmes de compréhension, limité les possibilités d'expression et simplement empêché certains de répondre. L'accès à Internet reste aujourd'hui un autre facteur d'inégalité<sup>605</sup>, bien qu'un public étudiant puisse souvent y accéder facilement par le biais des universités. Il est fort probable que le mode de sélection de l'échantillon (contacts personnels et par le biais de l'association sur la base du volontariat), ainsi que la lecture du questionnaire en lui-même, attiraient davantage ceux qui s'intéressaient déjà à l'Europe, proeuropéens de surcroît.<sup>606</sup> Concernant la question sur le prototype européen : malgré toutes les précautions prises dans le choix des modalités, l'utilisation de questions fermées limite les possibilités d'expression d'un répondant (bien que leur utilisation évite le degré de subjectivité introduit par le recodage a posteriori de questions ouvertes). Les répondants du premier questionnaire étaient tous des membres d'AEGEE, et étant donné que les questions fermées étaient ensuite établies en fonction des réponses à ce premier questionnaire, il s'ensuit que les modalités retenues ne sont adaptées que pour le public de l'association. Les réponses fournies par des non-membres

<sup>604</sup> Les pays considérés comme appartenant au continent européen ainsi que leur division en régions résultent d'un choix subjectif de la part du chercheur. La sélection des pays est fondée sur la carte européenne de l'Atlas géopolitique et culturel (Éditions Le Robert, Paris, 1999). Le choix des régions a été guidé par leur situation géographique et culturelle, se référant à la typologie des pays européens suggérée par les répondants au questionnaire (*infra*, page 316 *et seq.*). Les pays membres de l'Union européenne en 2005 sont en gras ; les pays dont les noms apparaissent entre parenthèses ne sont représentés par aucun répondant.

<sup>605</sup> Une version papier téléchargeable imprimable à renvoyer par courrier a également été mise à la disposition des répondants, pour leur permettre de la distribuer à des personnes n'ayant pas de connexion à Internet. Un seul exemplaire papier a été renvoyé, par le doyen de l'enquête.

<sup>606</sup> L'attitude déclarée des répondants envers l'Europe semble étayer cette hypothèse : 77% se disent fortement ou généralement pro-européens, alors que 22% se disent neutres ou anti-européens.

au deuxième questionnaire ne peuvent ainsi pas servir à établir un prototype européen propre à ce public : elles ont uniquement une valeur contrastive par rapport aux réponses des membres de l'association. Enfin, une dernière faiblesse de l'enquête est contextuelle, car elle a été menée dans le climat politique très particulier qui a suivi les « non » français et néerlandais aux référendums sur le projet de traité constitutionnel européen à la fin du mois de mai 2005. Nonobstant ces limites considérables, l'enquête nous permet d'identifier des tendances représentationnelles valables dans l'absolu pour les membres d'AEGEE. Les remarques suivantes sont à interpréter dans ce contexte.

### **Le prototype européen**

L'objectif premier de l'enquête était d'identifier les représentations associées à l'Européen par la population étudiée, représentations constituant un cadre identitaire virtuel préfiguré pouvant être projeté sur une interaction interpersonnelle (le prototype européen). Ces représentations ont été abordées grâce la question suivante :

*Choose up to five of the following words, which would best describe a "typical" European. (Things which characterise Europeans in general when compared to other groups of people in the world).<sup>607</sup>*

Les résultats pour chacune des modalités retenues pour la question fermée du questionnaire final (par ordre décroissant) sont les suivants<sup>608</sup> :

---

<sup>607</sup> « Sélectionnez jusqu'à cinq adjectifs dans la liste qui suit, pour mieux décrire l'Européen "typique" (des éléments qui caractérisent les Européens en général, comparés à d'autres groupes dans le monde). »

<sup>608</sup> Il y avait également une modalité « other » (autre), que les répondants pouvaient cocher et détailler. Les quinze réponses provoquées ont été étudiées, et quatre réintégrées dans les modalités de la question fermée (la réponse était synonyme d'une modalité non citée par le répondant : peut-être en raison d'un problème de compréhension). Cinq réponses n'étaient pas valables (le répondant commentait la difficulté de répondre à la question) et les six autres ont été ignorées dans l'analyse (modalités non prévues dans la question fermée).

<i>Traits du prototype européen</i>	<i>Nombre de citations</i>	<i>Fréquence de citation</i>
(bien) éduqué	137	9,8%
multilingue	90	6,5%
libéral	86	6,2%
matérialiste	86	6,2%
amical / accueillant	83	6,0%
ouvert / tolérant	79	5,7%
ambitieux	64	4,6%
écologiste	63	4,5%
travailleur	61	4,4%
fier / arrogant	57	4,1%
laïque	57	4,1%
organisé	56	4,0%
progressif	54	3,9%
traditionaliste / conservateur	53	3,8%
rationnel / calculateur	49	3,5%
pratique / pragmatique	42	3,0%
tourné vers la famille	39	2,8%
riche / prospère	39	2,8%
sens de l'humour	31	2,2%
jovial	29	2,1%
expressif	27	1,9%
détendu	20	1,4%
émotionnel	20	1,4%
sentimental / fleur bleue	19	1,4%
honnête	19	1,4%
réservé	18	1,3%
gentil	13	0,9%
NOMBRE DE CITATIONS	1391	100%

**tableau 4 : Réponses à la question fermée multiple sur le prototype européen<sup>609</sup>**

Ces résultats donnent un aperçu du prototype européen de la population étudiée, vu à travers le prisme des catégories retenues par les membres d'AEGEE. Un certain nombre de valeurs fait écho aux analyses déjà citées (style de vie, libéralisme, écologie, laïcité), mais d'autres viennent compléter le tableau, notamment des traits de caractère (amabilité, pragmatisme, sentimentalité, honnêteté, gentillesse). Or, la nature et l'étendue de ces résultats sont, bien évidemment, étroitement liées à l'énoncé de la question. Demander aux répondants de sélectionner jusqu'à un maximum de cinq adjectifs implique que les résultats obtenus se répartissent prioritairement entre les modalités les plus récurrentes (le « noyau central » de la représentation sociale – *cf. supra* page 70 *et seq.*). Cependant, la sélection d'un nombre restreint de modalités (vingt-sept) invalide déjà une approche qualitative de ces informations. Un objectif secondaire de l'enquête étant d'explorer les éventuelles différences parmi les composantes de l'échantillon, quant à leur vision du prototype européen, la focalisation des données sur les significations à haute valence rend plus marqués les contrastes entre ces

<sup>609</sup> Résultats pour les 303 Européens ayant répondu à la question. Le nombre d'observations est supérieur au nombre de citations (303) en raison des réponses multiples (maximum 5). Pour les termes anglais originaux, voir Annexe III.1.

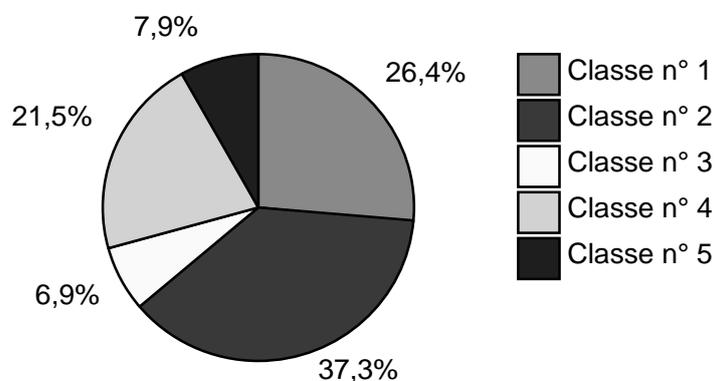
différentes strates de la population étudiée. Cela facilite les comparaisons entre les significations les plus importantes pour les uns et pour les autres.

Or, une question à vingt-sept modalités ne présente pas beaucoup de possibilités d'analyse comparative entre des composantes de l'échantillon total, en raison du nombre restreint de réponses pour certaines d'entre elles. Pour cette raison, les résultats obtenus ont été étudiés grâce à la méthode de l'analyse des correspondances multiples, afin de créer une typologie regroupant les modalités fréquemment citées ensemble. La carte factorielle obtenue grâce à cette méthode (Annexe IV.iii.1) a permis d'isoler cinq profils (regroupements sémantiques de modalités, appelés « classes ») associés à l'Européen typique<sup>610</sup> :

profil <sup>611</sup>	adjectifs représentatifs du profil
classe 1	amical, détendu, honnête, convivial, etc.
classe 2	cultivé, organisé, respectueux, prévoyant, etc.
classe 3	expressif, sentimental, émotif, etc.
classe 4	travailleur, ambitieux, pragmatique, libéral, matérialiste, etc.
classe 5	fier, arrogant, conservateur, etc.

**tableau 5 : Les cinq profils de l'Européen typique**

Le pourcentage des 303 Européens ayant répondu qui peut être rattaché de chaque profil est représenté dans la figure 25 :



**figure 25 : Répartition proportionnelle des cinq profils de l'Européen typique**

L'Européen typique serait alors majoritairement conçu, dans l'absolu, comme un individu cultivé, respectueux et tolérant (classe numéro deux), sympathique et convivial (classe numéro un) et un travailleur pragmatique, attaché aux choses matérielles (classe numéro quatre). La popularité de ces profils plutôt valorisants au niveau de l'échantillon total pourrait traduire une volonté d'autovalorisation de la part d'une majorité de répondants. Un

<sup>610</sup> Le nombre de classes était choisi par rapport aux catégories de modalités sémantiquement proches, tout en limitant ce nombre afin d'obtenir des classes quantitativement représentatives.

<sup>611</sup> Les classes / profils n'ont pas été nommés de façon plus évocatrice pour ne pas inciter le lecteur à les réduire à un seul trait.

côté « fleur bleue », voire passionnel, et une arrogance xénophobe sont des traits moins fréquemment cités, mais qui font également partie du prototype pour un certain nombre de répondants.

### **Variations nationales du prototype européen**

Étant donné que le prototype européen se fonde sur des représentations sociales, et que celles-ci sont liées à des groupes sociaux, il s'ensuit qu'il puisse y avoir des variations à l'intérieur de l'échantillon global, quant aux traits qui composent le prototype, ou à leur importance relative. Afin d'explorer cette hypothèse, des analyses croisées ont été effectuées, pour déterminer l'influence éventuelle de l'appartenance aux différentes « régions » de l'Europe (*supra*), de la nationalité, de l'âge, du sexe, du groupe professionnel et de l'appartenance ou non à une organisation européenne, sur la composition du prototype européen. Parmi ces différentes influences culturelles potentielles, la culture nationale marque le plus les représentations de l'Européen typique, conformément à notre analyse (*supra*, page 45 *et seq.*) du rôle structurant privilégié de la culture sociétale de socialisation primaire sur les représentations de l'individu.

Une première analyse a été effectuée, en croisant les répartitions entre les régions du continent européen identifiées précédemment et les cinq profils de prototype. Le prototype fait l'objet d'un consensus tout relatif entre les Européens de différentes parties du continent : dans toutes les régions, l'on identifie tous les profils, à une exception près, même si la proportion de répondants qui citent chaque profil varie quelque peu (voir tables en Annexe IV.iii.2). Il y a également des écarts significatifs par rapport à l'effectif théorique d'indépendance ( $\chi^2 = 22,86$ , degrés de liberté = 12, 1-p = 97,11%), signalés par des cases encadrées ou surlignées dans les tableaux. Par exemple, la proportion de ressortissants de la région « Est » qui voit l'Européen typique conforme au profil « classe 1 » (amical, détendu, honnête, convivial) est significativement plus élevée (37% de la région) que celle des autres régions. De la même façon, une correspondance positive significative peut être remarquée entre la région « nord-ouest » et le profil « classe 3 » (expressif, sentimental, émotif). Alors qu'une majorité (53%) des ressortissants de l'Europe du centre / sud pense à l'Européen typique à l'image du profil « classe 2 » (cultivé, organisé, respectueux, prévoyant), le troisième profil est minoritaire parmi cette population (seuls 12% des ressortissants ont recours au profil).

Cependant, l'analyse des différences nationales dans le prototype européen, parmi les quatre nationalités dont le nombre de répondants est le plus élevé, remet en cause la pertinence de ces variations régionales (Annexe IV.iii.3). L'Allemagne et le Royaume-Uni, deux nations classées au sein d'une même région, présentent des différences considérables entre les profils cités. Ainsi, 45% des Allemands contre 13% des Britanniques (et 37% de l'échantillon total) décrivent l'Européen typique conformément au deuxième profil (cité majoritairement par les ressortissants de la région centre / sud). Inversement, 26% des Britanniques voient l'Européen comme expressif, sentimental, émotif (classe 3), contre 8% des Allemands et 7% de la population totale. Cette analyse montre que la division de l'Europe

en régions, du moins en ce qui concerne ces deux nations « germaniques », a davantage de pertinence pour se représenter l'Autre (*infra*, page 316 *et seq.*) que pour connaître les représentations propres à celui-ci.

Afin de pouvoir explorer plus en détail le lien entre la nationalité et le prototype européen, nous avons voulu essayer de mettre en relation le prototype, ou autostéréotype<sup>612</sup>, national et le prototype européen. À ce titre, la question suivante a été posée parmi les premières de l'enquête :

« Choose five words (positive or negative) to describe people from your country »<sup>613</sup>.

Cette question ouverte comportait la consigne supplémentaire que la réponse devrait porter sur le *caractère* ou le *comportement* des ressortissants du pays. Les prototypes nationaux ainsi obtenus sont très clairement contrastés entre les nationalités (des traits cités plusieurs fois par une nationalité ne le sont nulle part ailleurs), et sont sensiblement différents du prototype européen<sup>614</sup> (voir Annexe IV.ii.2).

En comparant les prototypes nationaux des deux nationalités aux plus forts effectifs de l'enquête, les Français et les Allemands, au prototype européen de chacune de ces nations, il semble y avoir un lien entre les deux représentations. Une des particularités du prototype français est que de nombreux répondants caractérisent leurs compatriotes comme « fiers », « ethnocentriques », « chauvins », « nationalistes » et « arrogants » (termes traduits de l'anglais). Quant à la vision française de l'Européen typique, il a été noté que le cinquième profil identifié (fier, arrogant, conservateur) est cité presque deux fois plus souvent par les Français que la moyenne pour l'échantillon (15,4% des Français contre 7,9% de la population

<sup>612</sup> Le prototype national recoupe souvent l'autostéréotype, car l'individu a relativement peu d'occasions de voir son propre groupe national « de l'extérieur ». Il est, en effet, très peu probable qu'il ait recours à un prototype national pour prévoir le comportement interactionnel d'un de ses compatriotes. Puisqu'il n'a pas lieu de se constituer un prototype opérationnel, les traits qu'il identifie restent stéréotypés (d'autant plus que notre question n'en demande que cinq). Jaspers et Warnaen (op. cit., p. 352) remarquent que « l'individu a tendance à décrire son propre groupe ethnique de façon plus stéréotypée que d'autres groupes ne le font ». (Notre traduction).

<sup>613</sup> « Choisissez cinq adjectifs (positifs ou négatifs) pour décrire les habitants de votre pays. » (cf. écran 5 dans l'Annexe IV.i.2).

<sup>614</sup> Il ne peut pas y avoir de méthode statistique fiable pour comparer les réponses à une question ouverte à celles d'une question fermée, d'autant plus que la nature des réponses engendrées par chaque type de question fait qu'elles ne peuvent être considérées à égale valeur. Une approche sémantique a été entreprise dans une perspective exploratoire, consistant à recoder les réponses à la question ouverte à l'aide d'un nombre important de modalités fermées, y compris celles du prototype européen. Les prototypes nationaux pouvaient ensuite être comparés entre eux et par rapport au prototype européen. Or, les résultats obtenus ne permettaient pas de dégager des tendances qui dépassent celles identifiées grâce à l'analyse au coup par coup de chaque prototype national par rapport au prototype européen. Cette approche étant infructueuse, et risquant de dénaturer les données spécifiques à chaque groupe, la suite de la discussion s'appuiera uniquement sur les réponses données (ayant subi un recodage minimal) concernant les quatre prototypes nationaux les plus représentés dans l'échantillon.

générale étudiée : cf. Annexe IV.iii.3)<sup>615</sup>. Pour les Allemands, les traits du prototype national « organisé », « précis », « intelligent », parmi les plus fréquemment cités (voir Annexe IV.ii.2) se rapprochent du deuxième profil (cultivé, organisé, respectueux, prévoyant), cité plus souvent que la moyenne par les Allemands. Pour les Roumains ensuite, la combinaison de gentillesse et d'hospitalité ressort comme le trait le plus important du prototype national. Le pourcentage de Roumains qui associent à l'Européen typique les traits du premier profil (amical, détendu, honnête, convivial) est également plus élevé que la moyenne, que ce soit pour les quatre nationalités ou pour l'échantillon total.

Si les résultats relatifs à ces trois nationalités semblent suggérer qu'une partie de leurs ressortissants se représente l'Européen typique à sa propre image, les données britanniques viennent s'opposer à la tendance générale. Les ressortissants du Royaume-Uni citent sensiblement plus souvent que la moyenne le troisième profil d'Européen typique (expressif, sentimental, émotif), et significativement moins souvent que la moyenne le deuxième (cultivé, organisé, respectueux, prévoyant). Or, leur prototype national représente la situation inverse : ils se voient comme « prévoyants », « réservés », « fiables » et « polis » (traits qui peuvent être rapprochés au deuxième profil) ou alors « fiers » et « fermés au monde », traits plutôt associés au cinquième profil d'Européen, pour lequel leur taux de citation est également inférieur à la moyenne. Ils ne se décrivent ni comme « expressifs », ni « sentimentaux » ni « émotifs ».

Le cas britannique nous défend d'établir un rapport simple entre le prototype national et le prototype européen<sup>616</sup>. Plusieurs facteurs peuvent expliquer cette « exception » britannique<sup>617</sup>, mais l'effectif peu important ne permet pas des analyses supplémentaires fiables à l'intérieur de cette population pour chercher des profils différents. Seules des explications hypothétiques peuvent être évoquées, qui nécessiteraient d'être explorées dans le cadre de nouvelles études<sup>618</sup>. À la différence des autres populations examinées, un seul des trente-deux répondants britanniques est membre d'AEGEE ; il s'agit également du seul

---

<sup>615</sup> Dans son ouvrage sur les représentations des Européens de l'Ouest, Jean Stœtzl remarque que les Français sont les plus méfiants des neuf peuples interrogés dans son enquête, mais à l'égard de leurs compatriotes uniquement car ils ne se méfient pas des autres nations européennes (Stœtzl, 1983 : 268). Notre résultat suggère que, toutes proportions gardées, à vingt deux ans d'intervalle, l'autostéréotype plutôt négatif des Français reste d'actualité, mais aussi que, lorsqu'ils se projettent en Européens, les Français attribuent ces mêmes traits aux membres de l'instance supranationale en général. Or, puisque notre enquête ne comporte pas de question sur les stéréotypes des autres nationalités, nous ne pouvons savoir s'il s'agit d'une simple projection de l'identité nationale des Français sur l'Europe, ou si cette méfiance caractéristique des Français s'est désormais généralisée pour porter sur les autres peuples du continent.

<sup>616</sup> Il est clair pour le lecteur que cette analyse doit plus aux intuitions et aux interprétations subjectives des termes choisis par les répondants qu'à la bonne méthode scientifique. Pour cette raison, nous ne chercherons pas à tirer des conclusions de ces résultats, mais plutôt à identifier des voies pouvant utilement être explorées ultérieurement de façon plus empirique.

<sup>617</sup> Une exception toute relative, car seules quatre nationalités ont été comparées.

<sup>618</sup> Des enquêtes futures, effectuées auprès d'échantillons plus importants, pourraient rendre plus « scientifique » l'analyse des liens entre ces différents prototypes en se servant d'une même question fermée pour identifier les prototypes européens et nationaux. Il faudrait que cette question ait un nombre très élevé de modalités pour comprendre également les traits des différents prototypes nationaux, et pour rester à la portée de tous, elle devrait être traduite dans les langues des répondants. Enfin, une enquête s'intéressant à la population européenne en général, et non seulement à une élite d'étudiants, devrait viser un échantillon plus important et plus socialement diversifié.

*étudiant* britannique ayant répondu au questionnaire, alors que cette catégorie regroupe plus de la moitié des répondants au total. La moyenne d'âge des répondants de quarante-quatre ans est la plus élevée de dix ans par rapport aux trente-deux autres nationalités (la deuxième moyenne la plus élevée est celle des Roumains, à trente-trois ans, et la moyenne générale est de vingt-sept ans). Se peut-il que la spécificité de l'échantillon britannique reflète une distinction plus générale entre, d'un côté, de jeunes pro-européens engagés qui voient l'Européen typique à leur propre image et, de l'autre, des adultes d'âge mûr, davantage tournés vers la nation, qui définissent l'Européen comme quelqu'un qui ne vient pas de leur pays et lui attribuent ainsi des traits opposés au prototype national ?

Selon les quelques éléments de réponse que notre enquête nous permet d'établir, il semble qu'une telle analyse resterait encore trop simple. Des analyses croisées au niveau de l'échantillon total, pour examiner d'éventuelles différences dans le prototype européen en fonction de l'âge et de l'activité professionnelle du répondant, tout comme le sexe de celui-ci, ne permettent pas d'identifier des variations statistiquement significatives liées à ces facteurs. Si ces variables semblent sans rapport avec les différences dans les profils de prototype européen, l'engagement identitaire du répondant envers l'Europe s'avère, au contraire, plus probant. Pour déterminer d'une manière plus fiable la saillance (*supra*, page 108 *et seq.*) de l'identité européenne pour chaque répondant, un indicateur composite, calculé à partir de quatre questions recoupées, a été utilisé<sup>619</sup>, conformément aux recommandations de Jamieson (2005 : 58).

Une analyse croisée révèle des différences significatives par rapport aux prototypes européens, en fonction de la saillance de l'identité européenne (Annexe IV.iii.4). Globalement, plus l'individu s'identifie à l'Europe, plus il a recours au profil numéro deux (cultivé, organisé, respectueux, prévoyant), et moins il cite le troisième profil (expressif, sentimental, émotif). Inversement, les individus pour qui leur identité européenne est peu saillante citent significativement plus le premier profil (amical, détendu, honnête, convivial) et significativement moins le deuxième, par rapport à l'échantillon global.

Quoiqu'il soit impossible de vérifier si ces variations correspondent aux prototypes nationaux particuliers (en raison des effectifs nationaux trop limités), la saillance de l'identité européenne semble pouvoir expliquer la différence britannique. En effet, une comparaison de la saillance relative de l'identité européenne entre les populations nationales interrogées<sup>620</sup>, met en évidence le peu de saillance de cette identité chez les répondants britanniques,

---

<sup>619</sup> La saillance de l'identité européenne a été déterminée par un score calculé à partir des questions portant sur l'attitude envers l'Europe (Annexe IV.i.2, écran 13 : 0 à 8 points), l'appartenance ou non à une organisation européenne (écran 13 : 0 ou 2 points), le fait de résider dans un pays européen autre que celui dans lequel le répondant a grandi (écran 6 : 0 ou 1 point) et la fréquence de contacts avec d'autres européens (écran 4 : 0 à 3 points). Le score ainsi généré, sur un maximum de 14, a été recodé comme suit : moins de 7 = peu ou pas de saillance ; 7, 8 ou 9 = saillance modérée ; 10 ou 11 = haute saillance ; 12 et plus : très haute saillance. De cette manière, non seulement les déclarations des participants, mais leur implication ou non dans la vie associative européenne, le fait d'avoir vécu dans plusieurs pays européens, et d'évoluer dans un milieu multiculturel européen étaient pris en compte pour qualifier l'importance habituelle pour eux de l'identité européenne. Ce choix d'indicateurs s'appuie en partie sur les facteurs qui, selon Éric Dacheux (2005 : 98), contribuent à renforcer le sentiment d'appartenance européenne.

<sup>620</sup> Rappelons qu'il ne s'agit pas d'échantillons représentatifs de chaque groupe national.

contrairement aux trois autres « nationalités » (Annexe IV.iii.5). En effet, pour la moitié des britanniques, l'identité européenne est peu ou pas saillante, alors que cela est le cas de moins d'un répondant sur six en moyenne venant des autres pays. Inversement, les citoyens des trois autres pays sont davantage susceptibles que la population britannique d'avoir une identité européenne fortement saillante (dans trente pour cent des cas pour ceux ayant grandi en Allemagne). Seul un répondant britannique fait preuve d'une telle saillance identitaire.

Ces données semblent conforter l'analyse selon laquelle l'identité européenne serait une identité alter chez la majorité des Britanniques. Pour ceux-ci, vue des Îles Britanniques, l'Europe est le continent et l'identité continentale se construit en opposition par rapport à l'identité insulaire. L'Européen apparaît ainsi comme tout le contraire du prototype national. Pourtant, deux autres indicateurs, portant sur les attentes des répondants vis-à-vis d'un interlocuteur européen de nationalité inconnue, remettent en cause une telle analyse. Une première question demandait si certains traits du prototype national s'appliquent ou non également aux Européens en général (Annexe IV.i.2, écran 5). La deuxième interrogeait le répondant sur d'éventuelles ressemblances comportementales entre ses compatriotes et les Européens en général, lors d'une interaction (Annexe IV.i.2, écran 6). Alors qu'il n'y a pas de différences significatives dans les réponses à ces questions en fonction de la saillance de l'identité européenne chez le répondant, elles varient considérablement selon la population nationale interrogée. Bien qu'aucun répondant britannique n'indique qu'il s'attend à ce qu'un Européen d'un autre pays se comporte tout à fait comme lui, contrairement aux trois autres nationalités, à l'inverse, les trois quarts des insulaires pensent qu'un Européen agit « plus ou moins » de la même façon que leurs compatriotes (*cf.* Annexe IV.iii.6). Ce chiffre dépasse largement ceux des autres nationalités, mais il ne s'agit pas d'un simple effet de rééquilibrage entre les deux premières catégories : seul un quart des Britanniques s'attendent à ce que le comportement de l'Européen diffère considérablement du leur, contre environ une moitié de chacune des trois autres nationalités<sup>621</sup>.

Ce résultat, qui suggère que les Britanniques se sentent paradoxalement moins différents de l'Européen typique que les autres populations nationales sélectionnées, est confirmé par le deuxième indicateur. Seuls six et demi pour cent des insulaires estiment que leur prototype national n'a aucun trait en commun avec le prototype européen, contrairement notamment aux Allemands, dont la moitié juge que c'est le cas (*cf.* Annexe IV.iii.7). Les Britanniques sont, à cet égard, proches des Roumains interrogés, car ils sont plus nombreux que les autres nations à lister respectivement deux ou trois traits partagés entre le prototype national et le prototype européen.

Que faire, en définitive, de ces indicateurs en apparence contradictoires ? Une explication possible du décalage réside dans une différence de perspective induite par les questionnements. En effet, il n'est pas surprenant que des répondants dont l'identité européenne est peu saillante aient tendance à surestimer leurs ressemblances avec une

---

<sup>621</sup> Ce calcul combine les deux catégories « différemment » et « complètement différemment » (Annexe IV.iii.6).

population qu'ils ne fréquentent que peu, mais qui ne leur est pas hostile<sup>622</sup>. Inversement, ceux qui ont davantage l'habitude de côtoyer d'autres Européens, notamment dans le contexte organisationnel<sup>623</sup>, sont plus conscients des différences qu'il puisse y avoir par rapport à leurs concitoyens nationaux. Or, lorsqu'il s'agit non pas de caractériser les éventuels points de convergence, mais de décrire les Européens, ceux pour qui l'identité est saillante ont tendance à les voir à leur propre image nationale, alors que ceux qui ne se sentent moins Européens les représentent comme un Autre, opposé au prototype national. Cependant, la taille de l'échantillon examiné interdit d'affirmer définitivement l'existence d'un lien entre la saillance de l'identité européenne chez l'individu et sa propension à projeter sur l'Européen typique des traits de son prototype national<sup>624</sup>.

### **L'identité européenne comme « utopie » communicationnelle ?**

Or, même à défaut de pouvoir affirmer, avec une quelconque certitude, le pourquoi des différences constatées dans le prototype européen, le simple fait d'identifier ces différences d'ordre national comporte des conséquences pour l'analyse des interactions entre Européens au sein d'AEGEE. Si l'Europe constitue une utopie politique pour certains chercheurs (*supra*), en ce qui concerne les interactions entre Européens, l'identité européenne peut également être considérée comme une « utopie » communicationnelle dans le sens des « présuppositions pragmatiques » de Jean-Marc Ferry (*supra*, page 133). Elle constitue ainsi, pour les sujets, un gage qu'il existe bien un terrain d'entente représentationnel sur lequel bâtir la relation intersubjective. Le postulat selon lequel les Européens sont porteurs de qualités préfigurées qui leur confèrent une certaine prévisibilité dans leurs interactions, même si cette prévisibilité est ensuite performée, permet symboliquement de dépasser les rapports d'opposition qui définissent les identités nationales. Une identité européenne activée est un marqueur d'appartenance commune qui peut aider les interlocuteurs à dépasser en partie l'incertitude et l'anxiété (Gudykunst, 1995 ; 1998), voire la méfiance, souvent associées à la communication entre étrangers.

Cependant, la pluralité relative des prototypes européens remet en cause le rôle fédérateur de l'identité européenne dans les interactions, dans la mesure où d'éventuelles différences représentationnelles inattendues peuvent provoquer des malentendus, susceptibles de nuire à la relation. Considérer l'identité européenne comme une source préfigurée et

---

<sup>622</sup> Seuls seize pour cent des Britanniques de notre échantillon se déclarent généralement ou fortement anti-européens.

<sup>623</sup> Rappelons que l'échantillon britannique se démarque des autres nationalités par son faible taux d'appartenance à des organisations européennes (trois pour cent des Britanniques, contre dix-sept pour cent des Roumains, vingt-sept pour cent des Français et quarante-cinq pour cent des Allemands).

<sup>624</sup> Une autre possibilité qu'il conviendrait d'envisager est le fait que les répondants, lorsqu'ils se représentent l'Européen typique, le voient à l'image d'une nationalité européenne particulière (non pas la leur). Les pays « les plus européens », selon les répondants à l'enquête (Annexe IV.i.2, écran 10) sont l'Allemagne et la France, suivis des pays Benelux, classification qui fait l'objet d'un relatif consensus international (pour un autre éclairage voir Tapia, 1997 : 207). Ainsi, les Britanniques, à défaut de se projeter sur l'Europe, voient-ils l'Européen typique comme un Allemand, un Français, etc. ? Pour explorer cette voie, il faudrait examiner d'éventuels liens entre les prototypes ou les stéréotypes de la nationalité perçue comme européenne, et le prototype européen.

consensuelle de cohérence symbolique supranationale n'est pas sans danger, car cette identité, comme toutes les autres, se construit dans et à travers les interactions.

Avant de clore ce chapitre sur l'identité européenne, il reste à évoquer deux autres questions de l'enquête qui permettent de mettre en perspective la place de cette identité dans l'imaginaire des Européens. Étant donné que les interactions sociales font généralement intervenir de multiples identités, activées simultanément, les répondants au questionnaire ont été interrogés quant aux différents critères qu'ils estiment utiles pour mieux prévoir le comportement d'un inconnu européen. Parmi les six modalités proposées dans cette question fermée, ils ont pu en choisir jusqu'à trois (Annexe IV.i.2, écran 6). Le premier choix des enquêtés porte sur la nationalité, suivie de près par l'âge<sup>625</sup>, et ensuite par la classe sociale et la profession. Le sexe, la religion et l'état civil sont considérés moins pertinents comme indicateurs de prévisibilité (cf. Annexe IV.ii.3). Selon les déclarations des répondants, la nationalité reste ainsi l'indicateur comportemental le plus utile dans un contexte européen.

Mais il existe également d'autres niveaux d'appartenance collective intermédiaires entre l'État-nation et l'Europe, jugés pertinents par les enquêtés. Ils étaient soixante-dix pour cent à répondre positivement à la question suivante :

*« “In order to understand how Europeans think and act, we can divide up European countries according to different cultural profiles”. Do you agree with this statement? »<sup>626</sup>*

Ceux qui répondaient positivement à cette question étaient ensuite invités à choisir parmi huit modalités de regroupement déterminées par le premier questionnaire, pour indiquer lesquelles ils considéraient les plus significatives (Annexe IV.i.2, écran 12). Une analyse au niveau de l'échantillon européen total identifie le style de vie (fracture nord / sud) comme le critère le plus pertinent, suivi des familles de langues, de la prospérité (Est vs Ouest), des affinités historiques et des divisions géographiques (nord, sud, est, ouest). L'attitude envers l'Europe, l'idéologie économique et la religion étaient des indicateurs perçus comme moins utiles (Annexe IV.ii.4). Il n'y a que très peu de variantes nationales ou régionales par rapport à ces réponses.

L'enquête sur l'identité européenne nous permet ainsi de mettre en relief les traits qui composent le prototype européen. Cette identité fournit des repères symboliques préfigurés globalement partagés par les individus qui forment notre échantillon, ce qui laisse à penser qu'elle peut constituer le point de départ d'une identité collective fédératrice relativement fiable, sur laquelle fonder une relation intersubjective lors d'une interaction. Or, l'enquête suggère également que les individus ont recours à d'autres identités, notamment nationale et générationnelle, pour déterminer la prévisibilité des uns et des autres dans une situation multiculturelle européenne, mais qu'ils se réfèrent aussi pour cela à des prototypes

<sup>625</sup> Alors que la nationalité était plus souvent citée en premier (trente-quatre pour cent des répondants contre vingt-sept), l'âge était davantage cité parmi les trois réponses possibles.

<sup>626</sup> « “*Afin de comprendre la manière dont les Européens pensent et agissent, nous pouvons diviser les pays européens selon des profils culturels différents.*” Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ? » (Annexe IV.i.2, écran 12).

correspondant à des regroupements intermédiaires, entre l'identité nationale et l'identité européenne.

En définitive, si l'identité collective européenne reste un niveau signifiant d'appartenance possible, il y en a bien d'autres que les individus peuvent utiliser pour faire sens de leurs interactions, selon le contexte et le jeu des relations intersubjectives. Mises à part les identités géographico-politiques, d'autres regroupements sociaux font également office de sources d'identités collectives. Parmi ceux-ci, les organisations occupent une place de choix. Le cinquième chapitre examinera la manière dont la culture et l'identité organisationnelles peuvent influencer les interactions au sein d'AECEE.

## Résumé du quatrième chapitre

Au début du vingt-et-unième siècle, après un cinquantenaire de construction européenne, le sentiment d'appartenance européenne reste faible par rapport à la force de rassemblement des États-nations. Or, même le déclin proclamé de ce niveau de structuration politique, annonçant l'entrée dans l'ère postnationale, ne signale pas pour autant la fin du sentiment « nationaliste » (dans le sens de Gellner), mais sa transformation en un nationalisme « postmoderne ». La mondialisation économique, politique et sociale contribue ainsi à fragiliser symboliquement les États-nations, qui réagissent à cette « menace » extérieure en se repliant sur des idéologies primordialistes peu propices à l'harmonie sociale. Dans ce contexte, l'Europe « postnationale », selon Habermas et Ferry, doit se positionner non pas en rivale mais en complément : le garant d'une culture politique établie par consensus démocratique, qui n'enlève en rien aux nations le monopole de l'appartenance affective communautaire. L'intégration européenne passe ainsi par le respect des identités nationales.

L'identité européenne qui viendrait soutenir l'intégration, reste impossible à imposer d'en haut, en raison des résistances nationales, mais également de la difficulté pour les acteurs politiques de définir des critères objectifs et consensuels d'européanité. L'identité européenne devient saisissable uniquement dans une analyse « d'en bas » (*bottom-up*), des micro-interactions sociales. Selon une approche interactionniste symbolique, l'identité européenne n'existe réellement que dans les rencontres pour lesquelles elle sert de repère symbolique. Or, cette identité n'est pas définie rationnellement, mais performée dans l'interaction. Sa nature pragmatique lui confère un caractère éphémère qui la rend impossible à arrêter : l'identité n'existe que dans un contexte social donné.

Pour cette raison, et afin d'appréhender les ressources interactionnelles associées à l'appartenance européenne, la discussion s'est intéressée non pas directement à l'identité, mais au *prototype* européen (*supra*, chapitre 3.11). De cette manière, nous avons cherché à mettre en avant les différents traits les plus habituellement associés à l'Européen typique, traits à partir desquels l'identité européenne est susceptible de s'actualiser dans une interaction. Une enquête en ligne, sur un échantillon liée à notre terrain d'étude, a permis d'établir les principaux traits généralement associés à ce prototype, à la fois des traits ontologiques et axiologiques liés à l'histoire et à la politique européennes, et des traits de caractère attribués à l'Européen typique. L'enquête révèle un consensus relatif parmi les répondants, bâti autour de différents profils d'Européen (*supra*, tableau 5), mais également l'existence de différences d'ordre national concernant ce prototype. Il se peut que ces différences soient liées à une tendance à voir l'Européen typique à l'image de son type national, ou non, selon la saillance individuelle de l'identité européenne, mais la taille de l'échantillon ne nous a pas permis de vérifier cette hypothèse.

Même si d'autres identités, notamment nationale et générationnelle, mais aussi des identités fondées sur des appartenances régionales européennes, peuvent la concurrencer en tant que source de prévisibilité, l'existence de traits prototypiques communément reconnaissables atteste de la pertinence potentielle de l'identité européenne lors d'une

interaction. De ce point de vue, elle constitue un Nous idéal fédérateur pouvant rassembler symboliquement, dans une rencontre, des acteurs de nationalités européennes différentes.

## Chapitre 5. Identités et cultures collectives dans les organisations multiculturelles

À la recherche de la culture européenne, c'est auprès de ceux dont la mission professionnelle est de mettre l'Europe avant la nation, les fonctionnaires de la Commission et du Parlement européens, que Marc Abélès (2005) mène son enquête :

*« Si culture européenne, même en gestation, il y a, c'est donc auprès de ces praticiens de l'Europe – ne les appelons pas eurocrates, terme lourd de connotations ambiguës – que nous devrions les trouver » (2005 : 60).*

Pourtant, l'anthropologue constate d'énormes différences de style dans la manière de fonctionner, entre les différentes Directions Générales de la Commission Européenne, différences liées notamment à leur taille, à leur idéologie, à leur mission et au caractère de leur personnel dirigeant. À défaut de pouvoir affirmer l'existence d'une culture européenne unie, Abélès suggère que, malgré ces variations entre services, *« on aurait affaire en quelque sorte à une "culture de métier" : dans la mesure où « faire l'Europe » peut apparaître comme un métier récent » (2005 : 65).*

Plus généralement, la focalisation de nombreux travaux en communication interculturelle sur l'importance des cultures nationales, voire des appartenances supranationales, ne doit pas voiler les réalités pragmatiquement ancrées de l'activité humaine. Lors du contact avec le terrain, le besoin se fait sentir de remettre une « couche » de contexte. Il ne s'agit pas uniquement du contexte géographique ou politique dans le sens des « aires culturelles », mais de l'ancrage social et institutionnel de l'activité en question : là où se trouvent les acteurs sociaux et la tâche qu'ils essaient d'accomplir en commun. Autrement dit, c'est le niveau organisationnel qui nous intéresse dans ce chapitre.

Conformément à la démarche détaillée au début de cette deuxième partie de la thèse et entamée au chapitre précédent, il s'agit, dans le présent chapitre, de revisiter des études et des concepts déjà existants en sciences humaines, pour les interroger sous l'éclairage épistémologique de la communication interculturelle (*supra*, première partie), afin de préparer l'étude du corpus (troisième partie). L'influence des dispositifs organisationnels a déjà été explicitée dans le paradigme de la communication interculturelle, présenté plus haut (chapitre 3.41). Or, deux concepts développés par la science des organisations semblent particulièrement intéressants pour l'analyse de notre corpus. Tout d'abord, nous examinerons le concept de culture organisationnelle (chapitre 5.1), concept quelque peu passé de mode, mais dont les travaux qui y ont été consacrés restent tout à fait pertinents pour cette étude, car compatibles avec sa définition des rapports entre la culture et la communication (*supra*, chapitre 1). Ensuite, nous évoquerons le champ du « *management interculturel* » (chapitre 5.2), champ encore émergent en France, mais davantage développé Outre-Atlantique. Si les travaux menés sur les organisations multiculturelles sont riches d'enseignements sur les différences internationales dans les méthodes de gestion, notre analyse ne fera pas l'économie d'une réflexion plus holistique sur les relations complexes entre toutes les cultures qui touchent, de près ou de loin, à l'activité humaine au sein d'une organisation.

## 5.1. Des cultures et des organisations

Le transfert du concept de culture de l'anthropologie aux sciences de la gestion, est symptomatique de la grande influence de cette notion au cours du vingtième siècle (*supra*, chapitre 1). Penser une entreprise comme une organisation humaine faite d'acteurs sociaux, et non comme un système bureaucratique déshumanisé, c'est tout d'abord reconnaître l'importance de sa dimension symbolique. L'organisation est un univers signifiant, animé par des rites, des mythes et des valeurs, accessibles à ceux qui en font partie. Si le concept de culture organisationnelle a connu, en l'espace d'une décennie, un succès fulgurant, suivi d'un déclin tout aussi rapide, cet effet de mode est étroitement lié à la vision fonctionnaliste qui caractérisait la vulgarisation des travaux scientifiques mis au service des objectifs managériaux.

Or, une fois la poussière retombée et des proportions plus modestes retrouvées, les travaux scientifiques menés sur la culture organisationnelle, de sensibilités différentes, conservent cette vision de l'entreprise comme un univers de sens. En les confrontant à un modèle de la communication qui met en avant sa dimension culturelle, l'on aboutit à une vision de l'organisation en tant que *contexte* de médiation culturelle (chapitre 5.11), contexte bien spécifique à un type particulier d'organisation (entreprise ou association : chapitre 5.12). Caractérisé par des rapports tensifs entre une culture organisationnelle que l'on peut tenter de décrire (chapitre 5.13), et des cultures liées aux différentes identités des acteurs organisationnels mais non pas spécifiques à l'organisation en question, le contexte organisationnel (Mucchielli, 2004) constitue un milieu (*medium*) riche pour l'étude de la co-construction des repères de sens dans les interactions symboliques.

### La culture organisationnelle : histoire d'un concept

*« The early and mid-1980s had been a time of faddishness about the topic [of organizational culture] with consultants, academics and managers reaching out to “organizational culture” as a link between the way people in organizations work and high company performance. By 1986 the peak of this fad seemed to have passed. Writers such as Smircich and Calas were describing culture as a concept that had been absorbed by those who dominate thinking about organization life – it had become thought of as a functionalist tool. But it was also a concept, they argued, that was dead”.*

Peter Frost, Larry Moore, Meryl Reis Louis, Craig Lundberg & Joanne Martin<sup>627</sup>

À la différence de nombre de concepts scientifiques, l'origine du concept de culture organisationnelle fait presque consensus : il est généralement attribué à un article paru dans le numéro de *Business Week*, daté du vingt-sept octobre 1980 et intitulé « *Corporate Culture* :

<sup>627</sup> Frost *et al.*, 1991 : 1. Italiques dans l'original. « Du début au milieu des années 1980, il y avait un engouement pour le sujet [de la culture organisationnelle]. Les consultants, les chercheurs et les managers embrassaient la « culture organisationnelle », pour mettre en relation les manières de travailler dans les organisations et la performance de l'entreprise. En 1986, la notion semblait déjà quelque peu passée de mode. Des auteurs tels que Smircich et Calas décrivaient la culture comme un concept qui avait été absorbé par ceux qui dominent la pensée sur la vie des organisations – on l'assimilait à un outil fonctionnaliste. Mais c'était également un concept, affirmaient-ils, qui était mort ». (Notre traduction).

*the hard to change values that spell success or failure* »<sup>628</sup>. Le concept a véritablement « percé » en 1982, grâce à la publication de deux livres : « *In Search of Excellence* » de Peters et Waterman, et « *Corporate Cultures* » de Deal et Kennedy. Inspirés par le succès apparent du « modèle » japonais, ces auteurs vantaient les mérites d'une analyse organisationnelle axée sur le facteur humain, sur l'éthique de travail et sur les représentations, liés à l'organisation même. L'entreprise tient les clés de son propre destin, disaient-ils, à condition de savoir mettre en place une « culture » propice au travail et à la réussite.

Les mythes, les rites, la structure et les relations sociales, ainsi que le rapport à l'environnement externe à l'entreprise : autant d'éléments habituellement pris en compte pour définir la « culture » d'une organisation, attestent des origines anthropologiques du concept. Parmi les aspects qui intéressent tout particulièrement les consultants et les chercheurs, Maurice Thévenet (2003 :78-9), cite les suivants :

- l'activité (sa technicité, les notions de service et d'excellence, etc)
- la personne (la place de l'individu dans l'organisation, ses droits, ses devoirs, les contrats implicites)
- l'environnement (l'extérieur comme source de menaces ou d'opportunités)
- le rapport au temps
- les attitudes envers le futur et le changement.

La culture est parfois associée à la notion de « *leadership* » : le culte d'un dirigeant ou d'un fondateur (Schein, 1985 : 223 *et seq.*) qui marque l'activité de l'entreprise par la vision particulière qu'il y impose. Enfin, la socialisation des acteurs dans la culture de l'organisation, la transmission culturelle *formelle* (rites, cérémonies et formations) et *informelle* (l'appropriation d'objets, de dispositifs et de jargon culturellement marqués), peuvent renseigner le chercheur à la fois sur la culture et sur les éventuelles tensions qu'elle peut créer (Buchanan et Huczynski, 1997 : 523-8)<sup>629</sup>.

Même si nombre des idées associées à ce concept étaient déjà dans l'air du temps au début des années quatre-vingt<sup>630</sup>, son émergence à ce moment donné dans l'histoire des sciences de la gestion a sans doute été précipitée par une volonté de dépassement de l'idéologie dominante du déterminisme bureaucratique (D'Iribarne, 1989 : 261 ; Thévenet, 2003 : 18). La prise en compte de l'individu et des interactions symboliques n'était pas uniquement une perspective nouvelle face à l'analyse des procédures, mais elle semblait offrir

<sup>628</sup> « *La culture organisationnelle : les valeurs difficiles à changer qui amènent à la réussite ou à l'échec* ». (Notre traduction). Hofstede (1991 : 179) date les premières utilisations de l'appellation « culture organisationnelle » aux années soixante, lorsque la notion était utilisée comme un synonyme de « climat ».

<sup>629</sup> Peggy McDonald décrit divers dispositifs formels et informels de socialisation touchant les employés du comité d'organisation des Jeux Olympiques de Los Angeles en 1984 (McDonald, 1991 : 26-38). Entre autres, elle témoigne des réactions affectives très fortes provoquées par les cérémonies d'intégration mises en place pour assurer la motivation du personnel dont la durée de mobilisation était souvent de quelques mois seulement. La question de la socialisation rapide de nouveaux membres dans une culture organisationnelle, notamment à travers des manifestations affectives fortes, sera évoquée plus loin à propos d'AEGEE (chapitre 7).

<sup>630</sup> Nous pensons notamment à l'ouvrage célèbre de Renaud Sainsaulieu, « L'identité au travail : les effets culturels de l'organisation », paru en 1977, qui traite de la dimension identitaire, notamment entre services, et des représentations des uns et des autres et de leurs conséquences sur la performance de l'entreprise.

des possibilités d'action concrètes permettant aux entreprises d'améliorer leurs performances à travers la gestion de la culture. Or, les travaux sur la culture organisationnelle peuvent être divisés, entre ceux dont la visée descriptive fait renoncer à toute prétention d'instrumentalité, et ceux qui s'inscrivent dans le courant fonctionnaliste, prescriptif, en faisant de la culture un outil managérial au service de la productivité (Bouzon, 2002 : 174). L'approche fonctionnaliste montre ses limites, face à une activité sociale dont la complexité redoutable met vite en échec les tentatives d'influencer artificiellement la culture d'entreprise (Thévenet, 2003 : 41). Cela dit, rares sont les analyses ostensiblement descriptives et respectueuses de la complexité, qui résistent totalement à la tentation de laisser entrevoir une application possible de leurs conclusions, afin d'améliorer les conditions de travail au sein de l'organisation étudiée.

Si le recul semble favoriser l'adoption d'une position intermédiaire et un semblant de consensus sur la question de la portée des interventions managériales dans le domaine de la culture<sup>631</sup>, les différentes postures adoptées par les uns et les autres ont longtemps été citées pour caractériser différents courants de travaux dans ce champ. Ainsi, Buchanan et Huczynski (1997 : 514-5) opposent deux visions de la culture organisationnelle, qu'ils appellent : « *culture as variable* » (*culture comme variable*) et « *culture as metaphor* » (*culture comme métaphore*). Dans le premier cas, la culture, variable plus ou moins dépendante, permet de comprendre l'activité de l'organisation, et réagit à des interventions managériales. Lorsque la culture est perçue, au contraire, non pas comme une variable mais comme une métaphore, elle apparaît comme un phénomène incontrôlable au sein d'une entreprise. La culture comme métaphore explique les pratiques sociales grâce à leur dimension culturelle, mais la culture n'est ni singulière, ni une force homogénéisante. Elle donne souvent lieu à des tensions entre différents groupes intra-organisationnels, entre pratiques et représentations spécifiques à chaque département ou service, par exemple. Joanne Martin résume ces deux positions par les points de vue implicites qu'elles comportent sur le rapport entre l'organisation et la culture, et les resitue au sein du « débat entre spécialistes et généralistes » (« *The specialist versus generalist debate* » : Martin, 1992 : 40-3). Les « spécialistes », qui voient la culture comme une variable, considèrent que l'organisation *possède* une culture. Ils abordent celle-ci à travers l'étude de différents de ses aspects : les pratiques communicationnelles, les histoires, les rites, etc. Les généralistes, conformément à l'idée de la culture comme métaphore, considèrent que l'organisation *est* une culture. Ils l'appréhendent de manière holistique, mais il devient alors difficile de définir les frontières de la culture et notamment de maintenir une distinction entre la culture et le contexte organisationnels (*infra*).

La multiplication des approches et des épistémologies dans l'étude de la culture organisationnelle et la menace d'une dispersion des idées ont poussé un groupe de chercheurs

---

<sup>631</sup> Voir par exemple, Thévenet, 2003 : 113-8. Cet auteur suggère qu'il est impossible d'inventer une culture d'entreprise de toutes pièces mais que les cultures évoluent de façon analogique à la personnalité d'un individu, qui peut changer au gré des années et des expériences, mais qui garde toujours un fond commun. Il s'ensuit que des interventions systémiques sur la culture au niveau de l'organisation sont possibles, mais il faut toujours, dit Thévenet, partir des représentations existantes pour tenter de les influencer, sans jamais être certain du résultat obtenu. De la même manière, Sylvie Bourdin avance l'intérêt d'une « *approche contingente de la culture* », qui se situe à mi-chemin « *entre management symbolique et émergence* » (2005 : 172).

influent aux États-Unis, autour de Joanne Martin et de Peter Frost à tenter de faire le point, en 1989, sur une décennie de travaux et de progrès (*cf. supra* citation de début de section). L'ouvrage collectif qui en est sorti (Frost *et al.*, 1991) se donne comme objectif, en « *recadrant la culture organisationnelle* »<sup>632</sup> de souligner l'unité et la cohérence des courants, à l'apparence contradictoires, qui forment ce champ de recherche. Pour ce faire, les auteurs ont adopté la typologie des « trois perspectives », développée par Joanne Martin et Debra Meyerson, qui explique les nombreux points de désaccord qui caractérisent les travaux sur la culture organisationnelle, grâce à la perspective que les différents chercheurs adoptent sur celle-ci.

### Trois perspectives sur la culture organisationnelle

« *Organizational culture researchers do not agree about what culture is or why it should be studied. They do not study the same phenomena. They do not approach the phenomena they do study from the same theoretical, epistemological, or methodological points of view. These fundamental disagreements have impeded the exchange of ideas and the ability to build on others' empirical work. It has therefore been difficult to clarify what has been learned or how cultural studies contribute to other traditions of enquiry.* »

Peter Frost, Larry Moore, Meryl Reis Louis, Craig Lundberg & Joanne Martin<sup>633</sup>

Martin et Meyerson (Meyerson et Martin, 1987 ; Martin, 1992) distinguent trois manières totalement différentes, mais complémentaires, de considérer la culture organisationnelle : la perspective *intégrationniste* (« *Integration Perspective* »), la perspective *différenciationniste* (« *Differentiation Perspective* ») et la perspective *fragmentationniste* (« *Fragmentation Perspective* »). Les trois perspectives varient dans leur orientation envers le consensus, la cohérence et l'ambiguïté.

La perspective intégrationniste, la plus répandue parmi les études sur la culture des organisations, est compatible, le plus souvent, avec une définition de la *culture comme variable*. Cette perspective s'attache à tout ce qui fait la *cohérence* d'une culture organisationnelle : les manifestations observables au niveau de l'organisation toute entière, qui font *consensus* parmi ses membres. Selon cette perspective, les valeurs de l'entreprise, les modalités d'interaction, etc. sont connues de tous et contribuent à rendre plus claire et transparente l'activité au sein de l'organisation (*absence d'ambiguïté*).

Les deux autres perspectives sont généralement associées à une définition de la *culture comme métaphore* (l'entreprise est une culture). La perspective différenciationniste met en relief les contradictions inhérentes à l'activité de l'organisation, par exemple entre les

<sup>632</sup> L'ouvrage s'intitule « *Reframing Organisational Culture* ».

<sup>633</sup> Frost *et al.*, 1991 : 7. « *Les chercheurs en culture organisationnelle ne s'accordent pas sur ce qu'est la culture ni sur les raisons pour lesquelles il convient de l'étudier. Ils n'étudient pas les mêmes phénomènes. Ils n'abordent pas les phénomènes qu'ils étudient d'un même point de vue théorique, épistémologique ou méthodologique. Ces désaccords fondamentaux ont fait obstruction à l'échange des idées et à la possibilité de construire sur le travail empirique des uns et des autres. Il est ainsi difficile de clarifier ce qui a été appris et la manière dont les études culturelles contribuent à d'autres traditions de recherche* ». (Notre traduction).

prescriptions d'une politique managériale et les logiques d'acteurs ou de services qui façonnent son implémentation. Elle insiste sur la coexistence de plusieurs (sous-)cultures au sein d'une entreprise, cultures qui peuvent s'accorder à certains égards et s'opposer à d'autres. Le consensus est alors partiel et souvent réservé à des sous-groupes de l'organisation. De l'ambiguïté se trouve aux interstices, liée aux tensions inter-groupes, notamment lorsque les acteurs se trouvent tiraillés entre plusieurs visions différentes.

La perspective fragmentationniste, d'inspiration postmoderne, met l'ambiguïté au centre de son analyse. Plutôt que de chercher à l'évacuer en faveur d'un modèle cohérent fondé sur le consensus, les quelques travaux qui embrassent cette perspective partent du principe que la vie sociale en général, y compris dans les organisations, se caractérise par un flux changeant dont la manifestation la plus régulière est l'ambiguïté. La cohérence transparente, tout comme l'incohérence constatée, est un état rare, et les acteurs fluctuent entre le consensus et son contraire, au hasard des événements, des urgences et de leurs états de phorie ou de fatigue, etc. Les manifestations culturelles peuvent être interprétées de diverses manières et aucun consensus durable n'existe à quelque niveau que ce soit de l'organisation, selon cette perspective.

Le tableau 6, traduit d'un tableau de Martin (1992 : 13), résume les principales différences entre les perspectives :

<i>Perspective</i>	<i>Intégrationniste</i>	<i>Différenciationniste</i>	<i>Fragmentationniste</i>
<b>Orientation envers le consensus</b>	consensus au niveau organisationnel	consensus au niveau des sous-cultures	multiplicité des points de vue (absence de consensus)
<b>Relation parmi les manifestations culturelles</b>	cohérence	incohérence	complexité (ni cohérence ni incohérence)
<b>Orientation envers l'ambiguïté</b>	l'exclure	l'évacuer en dehors des sous-cultures	focaliser sur elle
<b>Des métaphores</b>	la clairière dans la jungle ; le monolithe ; l'hologramme	des îlots de clarté dans une mer d'ambiguïté	la toile ; la jungle

**tableau 6 : les trois perspectives de Martin (1992)**

Bien que Martin et Meyerson utilisent les perspectives, au départ, en tant que typologie permettant de caractériser les divers travaux sur la culture organisationnelle, elles insistent également sur leur *complémentarité* en tant que postures de recherche ou éclairages différents d'un même objet, et vont jusqu'à suggérer que ce n'est qu'en alternant les perspectives que le chercheur peut prétendre à l'exhaustivité face à son objet de recherche<sup>634</sup>. Frost, Martin, et leurs collègues (1991 : 157-61) suggèrent que le fait d'adopter une perspective qui semble peu adaptée à l'organisation étudiée peut parfois s'avérer d'autant plus

<sup>634</sup> À un certain niveau, les différentes perspectives semblent convenir à la description d'une entreprise selon les différentes phases de son cycle de vie (typiquement, le modèle intégrationniste pour une période de stabilité, la fragmentation pour le changement imprévu, et la différenciation pour des périodes de lutte interne ou des fusions / acquisitions).

éclairante qu'elle correspond à une analyse qui avait jusque-là été ignorée. Du point de vue de la sociologie de la connaissance, expliquent-ils, il s'agit de trois points de vue subjectifs qui servent à appréhender un même objet. Le chercheur qui regarde une organisation à travers le filtre perceptif de l'intégration, a tendance à voir ce qui tient, ce qui réunit ses différents membres. Pour celui qui la perçoit tout d'abord comme un lieu de conflits sociaux, en revanche, ce sont les tensions entre services qui lui sautent généralement aux yeux. Enfin, le chercheur qui part du principe qu'il n'y a pas de logique simple dans l'activité humaine (approches poststructuraliste et postmoderne), arrive à focaliser sur l'ambiguïté et sur les contradictions que d'autres études préfèrent le plus souvent écarter de leurs analyses. Ce sont bien trois perspectives différentes, non réductibles, qui permettent de comprendre les différences qui divisaient jusqu'alors les chercheurs sur la culture organisationnelle.

### Un concept aux ailes brûlées

Or, les analyses de Martin et de Meyerson, qui font encore office d'autorité dans les études anglo-saxonnes de la culture des organisations<sup>635</sup>, vont dans le sens d'une complexification analytique. Trempées dans le postmodernisme<sup>636</sup> et la subjectivité, elles ne font rien pour rendre plus accessibles au monde professionnel les études de la culture organisationnelle<sup>637</sup>. Le début des années quatre-vingt dix marque la fin de l'engouement des entreprises pour la notion de culture. Déçues du potentiel instrumental du concept (Caune, 1995 : 94-5), les entreprises se sont tournées vers d'autres « outils » managériaux, tels le projet d'entreprise (Bouzon, 2002 : 175). Si la mode de la culture organisationnelle était, à bien des égards, un produit de son époque, correspondant en partie à une réaction aux méthodes quantitatives de gestion de la période post-guerre (Bouzon, 2002 : 174), sa perte de popularité a été précipitée, écrit Sylvie Chevrier, par la définition de la culture généralement retenue. Trop souvent réduite à une variable dépendante dans des modèles comportementalistes déterministes, déjà rejetés en sciences humaines, la notion de culture organisationnelle était alors inopératoire et vouée à l'échec (Chevrier, 2003 : 33). La complexification théorique nécessaire sur le plan scientifique a fini par rendre le concept moins accessible et surtout moins instrumentalisable. Au lieu d'être repris sérieusement à la lumière d'une théorie plus évoluée, la notion de culture organisationnelle semble avoir été reléguée à l'histoire des sciences du management, en tout cas dans sa dimension grand public, comme le craignaient Frost et ses collègues en 1989<sup>638</sup>.

<sup>635</sup> En France, les trois perspectives sont bien moins connues. Dans son ouvrage de la collection « Que-sais-je ? », Maurice Thévenet (2003 : 39) les cite... pour les attribuer erronément à Peter Frost !

<sup>636</sup> Dans le dernier chapitre de l'ouvrage de Martin, intitulé : « Laisser tomber le jeu de l'autorité : une critique postmoderne du cadre analytique des trois perspectives », l'auteur souligne l'antinomie postmoderne, selon laquelle aucun travail de recherche ne peut échapper ni à la subjectivité ni à la relativité. La dernière partie, introspective, de l'ouvrage de Frost *et al.* s'inscrit dans la même veine.

<sup>637</sup> La complexification des modèles théoriques proposés par les chercheurs dans le domaine de la communication des organisations contribue ainsi à aliéner les professionnels, et à accroître l'écart entre les manières de penser les organisations au sein de ces deux groupes, comme le constate Axel Gryspeerdt (2004).

<sup>638</sup> L'émergence récente dans les entreprises de la notion de « communauté de pratique », pour exprimer la transmission culturelle informelle à travers les interactions (Giroux, 2005 : 4) peut-elle être interprétée comme le signe d'une résurgence d'intérêt pour des phénomènes d'ordre culturel dans les organisations ?

Or, le déclin de la popularité du concept auprès de praticiens n'exclut pourtant pas son intérêt en tant qu'outil heuristique pour comprendre l'activité sociale au sein des organisations. Maurice Thévenet identifie trois phases dans la recherche sur la culture organisationnelle. Après la première explosion fonctionnaliste du concept, une deuxième phase de sensibilisation et d'ouverture à d'autres perspectives s'est installée, à l'image des travaux autour de Joanne Martin. Désormais, selon Thévenet, le concept scientifique est rentré dans la phase suivante qui est celle de la consolidation de la théorie (Thévenet, 2003 : 41). Ainsi, des chercheurs comme Philippe d'Iribarne (1989 : 125) et Renaud Sainsaulieu (1997 : 234-9), prennent soin de se dissocier du modèle fonctionnaliste de la culture organisationnelle, mais cherchent à inscrire la notion dans une vision plus large de l'activité sociale, caractérisée par la *pluralité culturelle*.

Pour Philippe d'Iribarne et le groupe de chercheurs qui travaillent autour de lui, c'est en partie sous l'impulsion du management interculturel (*infra*, chapitre 5.21) que l'idée de la pluralité culturelle s'impose. Pour Sainsaulieu, la posture de recherche provient de ses analyses *in situ* :

*« Plus on aborde la réalité culturelle des rapports de travail, plus on découvre les interdépendances complexes entre le milieu humain de l'entreprise et aussi de la société environnante. Nombreuses sont les situations où les systèmes de représentation à l'œuvre dans les fonctionnements sociaux dépendent en effet de valeurs professionnelles, de cultures nationales ou encore de volontés militantes qui, en aucun cas, ne sont limitées aux frontières de l'entreprise. »* (Sainsaulieu, 1997 : 254).

L'auteur souligne le potentiel heuristique et gestionnaire de la notion de culture d'entreprise, dès que l'on prend en compte la pluralité des cultures et des identités dans l'organisation :

*« [...] la culture d'entreprise peut devenir un véritable concept de développement. Loin d'être l'effet de la seule diffusion des valeurs d'un groupe dominant, il faut y voir la possibilité de développer un processus de créativité interne fondé sur la reconnaissance des différences et l'émergence de nouvelles identités et la formulation collective de projets. »* (Sainsaulieu, 1997 : 248).

### 5.11. La réhabilitation d'un concept au service des SIC : l'« entreprise culturelle » ou les « cultures dans les organisations »

*« Loin d'être un isolat sociotechnique, l'entreprise « culturelle » serait un véritable outil de développement sociétal par l'ampleur des phénomènes d'apprentissage culturels qu'elle engendre et reproduit au cœur même de l'intensité des relations vécues en organisation. L'approche culturelle des rapports de travail amorcerait ainsi une autre compréhension sociale de l'entreprise, puisqu'on devrait l'apparenter aux diverses institutions qui façonnent les mentalités collectives au sein d'une même société. »*

Renaud Sainsaulieu<sup>639</sup>

La vision de l'entreprise « culturelle » que dessine Sainsaulieu, replace celle-ci au cœur de la cité. Point de rencontre de groupes culturels différents, l'organisation est également un foyer culturel, dans la mesure où elle exerce elle-même une force de socialisation sur ses membres (Sainsaulieu, 1997 ; Laville & Sainsaulieu, 1997 : 303). Qui plus est, grâce à l'influence de ses institutions sur les groupes qui évoluent en son sein, l'organisation peut être considérée comme une « société », dans le sens que nous donnons à ce terme (*supra*, chapitre 1.12, pages 40 *et seq.*)<sup>640</sup>. Afin de rendre opératoire le concept de culture organisationnelle, appréhendée comme l'une des multiples cultures qui servent de repères de signification aux acteurs organisationnels dans un contexte pluriculturel, nous la considérons, dans cette section, à la lumière de notre conceptualisation des interactions, caractérisées par la pluralité culturelle (*supra*, chapitre 3). Or, prendre en compte, grâce à notre cadrage théorique, les différents travaux sur les organisations que nous avons évoqués, nécessite une relecture préalable de ceux-ci, sous l'éclairage d'une définition de la « culture » organisationnelle qui la rend compatible avec la *pluralité* culturelle.

#### **La culture : variable ou métaphore ?**

La culture organisationnelle continue de faire l'objet de colloques, d'ouvrages et d'articles scientifiques, qui admettent la coexistence de plusieurs cultures au sein de l'entreprise. À cet égard, la culture organisationnelle est généralement présentée comme étant

---

<sup>639</sup> Sainsaulieu, 1997 : 254.

<sup>640</sup> Rappelons que, selon notre définition, une société est considérée comme un regroupement institutionnalisé de plusieurs groupes sociaux. Alors que cette définition cherche à démythifier le niveau national afin de mieux comprendre l'imbrication des groupes sociaux et leurs influences culturelles les uns sur les autres, nous ne voulons pas suggérer que toutes les « sociétés » représentent la même capacité de socialisation.

de la même nature que d'autres cultures<sup>641</sup>. La culture nationale, et les cultures d'autres groupes sociaux, qu'elles soient externes (culture ethnique) ou internes (culture de service) à l'organisation, ou encore transorganisationnelles (culture de métier), concurrencent ou coexistent avec la culture au niveau de l'organisation.

*« Le rapport de ces cultures est dialectique, les rapports de pouvoir dont l'organisation est tissée agissent fortement sur la culture mais ne parviennent pas à annuler d'autres ancrages culturels. La culture organisationnelle est un lieu de rencontres et relève d'un processus continu à évolution lente »* (Bourdin, 2005 : 173).

Comme l'explique Sylvie Bourdin, la culture organisationnelle est continuellement façonnée par les institutions organisationnelles, mais aussi par les contacts avec des cultures associées à d'autres niveaux de structuration sociale<sup>642</sup>. Les individus sont porteurs de ces différentes cultures, qu'ils mobilisent lors de leurs interactions sociales. Joanne Martin parle dans ce contexte de « *Feeder cultures* » (« cultures tributaires »)<sup>643</sup>, des cultures environnantes, externes à l'organisation qui contribuent à façonner sa culture :

*« Once feeder cultures are considered, cultures in organizations must be seen as multiple, overlapping, and nested within each other. Boundaries of the organization must be viewed as permeable and, in a sense, arbitrary. This challenges the usual notions of what an organization includes and excludes, opening new topics for study by organizational scholars, such as the unemployed and the family »*<sup>644</sup>.

L'auteur affirme qu'il faut parler plus précisément, dans ce contexte, non pas de « cultures organisationnelles », mais de « *cultures dans les organisations* » (1991 : 113). Or, le fait de postuler la coexistence de cultures plurielles au sein de l'organisation est davantage

<sup>641</sup> Cela est vrai notamment pour les chercheurs anglo-saxons. Alors que le Dictionnaire de la Communication de Silem et de Lamizet contient des entrées différentes pour les notions de « culture » et de « culture d'entreprise », de nombreux travaux d'ordre pratique s'inscrivant dans la tradition américaine et en particulier dans le domaine du management interculturel (*infra*), mettent sur un même plan, ou presque, la culture nationale et la culture « *corporate* ». Pour Hofstede, au contraire, « *les deux types de culture sont de nature différente* » (1991 : 181, notre traduction). Cet auteur s'arrête aux degrés différents de socialisation dans une société nationale et dans une organisation. Puisque les valeurs et les présupposés de base d'un individu sont davantage influencés par la culture nationale que par l'organisation, raisonne-t-il, il ne faut pas mettre sur un même plan les deux cultures. Cette position n'est pas partagée ici, car une définition processuelle de la culture s'attache, par définition, au fonctionnement du phénomène, et non à ses différentes manifestations. De ce point de vue, il n'y a pas de différence qualitative entre une culture nationale et les cultures d'autres groupes.

<sup>642</sup> Ou sociétale. Alors que la structure sociétale renvoie à la structuration d'une *société* particulière (nationale ou organisationnelle, par exemple), la structure sociale est utilisée ici, plus globalement, pour décrire l'ensemble plus vaste d'interrelations entre groupes sociaux.

En focalisant sur le même niveau de structuration, Françoise Bernard (2005 : 294-6) identifie également les contacts *inter-organisationnels* comme sources d'influence sur les cultures respectives.

<sup>643</sup> Martin (1992 : 111) attribue l'expression à Meryl Reis Louis, mais la référence donnée est erronée.

<sup>644</sup> Martin, 1991 : 113-4. « *Dès que l'on prend en compte les cultures tributaires, il faut conceptualiser les cultures dans les organisations comme multiples, chevauchées et imbriquées. Les frontières de l'organisation doivent être perçues comme perméables et, dans un sens, arbitraires. Cela remet en cause les notions habituelles de ce que l'organisation comprend et exclut, offrant aux chercheurs organisationnels de nouveaux objets d'étude, tels les chômeurs et la famille* ». (Notre traduction).

compatible avec une vision de la culture comme une variable que comme une métaphore<sup>645</sup>. Dire que l'entreprise *est* une culture met en avant l'importance de la dimension culturelle dans l'activité interprétative des acteurs organisationnels, mais à partir du moment où l'on reconnaît l'influence de plusieurs cultures<sup>646</sup> sur cette activité, la métaphore de la métaphore ne fonctionne plus. Aussi le concept de « contexte organisationnel » (*infra*) sera préféré ici, pour évoquer la dimension culturelle des rapports sociaux intra-organisationnels, associé à une vision de la culture comme variable<sup>647</sup>, dans le sens où il s'agit d'un produit de l'activité sociale associée à un groupe particulier. L'organisation engendre le développement de connaissances d'ordre culturel. En ce sens, une culture organisationnelle n'impose pas des comportements standardisés de part et d'autre de l'entreprise (perspective intégrationniste), mais constitue un ensemble de significations, lié à d'autres cultures et plus ou moins conscientisable, par rapport auquel les acteurs peuvent se repérer dans leur activité sociale au sein de l'organisation.

### La place de la culture organisationnelle dans les interactions

Ce type d'analyse est proche de la perspective différenciationniste de Martin. Sans nier pour autant l'existence potentielle d'une culture et d'une identité taillées aux dimensions de l'organisation toute entière, il faut souligner la complexité identitaire liée aux interactions sociales. Joanne Martin suggère elle-même le lien qui existe entre les identités personnelles dynamiques et multiples, et la complexité des rapports au sein d'une organisation (« *cultures in organisations* ») :

*« The complexity of relationships among subcultures can have implications for how individual self-identity is conceptualized. Subcultures can overlap. They can be nested within each other and they can be subdivided. [...] »*

*When a person belongs to more than one subculture, that individual can feel "pulled into" several potentially conflicting groups, none of which captures all aspects of the person's identity. For example, Bell describes the bi- or tri-cultural pulls experienced by some upwardly mobile black women, who may work in an organisation dominated by white men, feel limited affinities with white women, and no longer fit comfortably in the black communities where*

<sup>645</sup> Cf. titre de section. Malgré son impartialité voulue et affichée, l'importance que Martin attache à cette vision des « cultures dans l'organisation » est confirmée par le titre finalement choisi pour son ouvrage dédié aux trois perspectives : « *Cultures in Organizations. Three Perspectives* ». Ce titre a finalement été préféré au suivant : « *Harmony, conflict and ambiguity in organizational culture* », intitulé provisoire donné par l'auteur à l'ouvrage encore inachevé, dans la bibliographie de Frost *et al.*, 1991.

<sup>646</sup> Conformément à notre définition de la culture plus haut, le terme de sous-culture, utilisé par Martin et ses collègues, n'est pas reproduit ici. Alors que les cultures des différents groupes qui composent une organisation sont liées à la culture organisationnelle, sociétale, la notion de sous-culture peut sous-entendre des liens trop exclusifs entre celle-ci et la « culture » sociétale, alors que généralement les rapports entre différents groupes au sein d'une société ou inter-sociétaux sont plus complexes. De ce fait, là où Martin parle de la culture comme une métaphore, car composée d'éléments divers et incohérents sur le plan sociétal, selon la perspective différenciationniste, cette étude voit l'existence de plusieurs cultures qui représentent autant de systèmes de signification en rapport les uns avec les autres.

<sup>647</sup> Or, cette variable ne serait ni dépendante, dans le sens des fonctionnalistes, car la culture échappe en grande partie à l'instrumentalisation, ni indépendante, étant donné qu'elle est liée à d'autres facteurs. Comme Sylvie Bourdin, nous situons la culture d'entreprise « *entre management symbolique et émergence* » (Bourdin, 2005 : 172).

*they were raised. According to this view, multiple subcultural identities create self-concepts that are stable and compartmentalized rather than unitary, contextually responsive rather than autonomous »<sup>648</sup>.*

La reconnaissance de la pluralité des cultures qui se rencontrent dans l'organisation conduit à un déplacement de la problématique de la culture organisationnelle, notamment par rapport à la perspective intégrationniste. La question pertinente, pour les gestionnaires, n'est plus, comment agir sur les traits de la culture d'une entreprise, façonnée par les « cultures tributaires », mais, comment comprendre et faciliter l'interaction de plusieurs cultures au sein de l'organisation. Comment la culture de l'organisation, les cultures de métier, les différentes cultures nationales liées aux multiples implantations d'une organisation multinationale, y compris celle de son pays « d'origine », les cultures ethniques revendiquées des membres de l'organisation, etc., pèsent-elles sur les interactions ? Certes, ces différentes cultures influencent l'évolution de la culture organisationnelle (Martin, 1992 ; Chevrier, 2003 ; *supra*), mais elles interviennent aussi, plus directement encore, sur l'activité sociale entre les membres de l'organisation.

Selon la conceptualisation des interactions utilisée ici, chaque individu peut mobiliser, lors d'une interaction, plusieurs identités culturelles, afin de négocier la relation, organiser et faire sens de la situation (chapitre 3). L'organisation peut fournir une ou plusieurs de ces identités : membre de l'entreprise, du site X, du département Y, etc., identités assorties, à chaque fois, à des traits culturels plus ou moins exclusifs, conscientisables, et repérés par les différents acteurs sociaux. Les identités et les traits culturels associés sont activés en fonction de l'interprétation que fait chaque acteur de la situation. Dans une situation de travail entre collègues d'un même département, la culture du département (le jargon, les habitudes de travail du personnel), liée à celle de l'organisation, pourrait servir de référence principale. Cela n'exclut bien évidemment pas le recours ponctuel à d'autres références culturelles, lors de la mobilisation d'autres identités. Comme le suggère Martin, une femme peut, par exemple, mobiliser son identité de femme lors des rapports de camaraderie féminine, ou de séduction, en faisant appel aux traits culturels associés. Face à un collègue d'un autre service, une employée peut se référer, entre autres, à une culture commune d'appartenance, celle de l'entreprise, par exemple, pour fonder la relation et tenter d'augmenter la prévisibilité mutuelle. Inversement, elle peut adopter une posture identitaire différenciatrice, mettant en avant ce qui la distingue de son interlocuteur, afin de préserver une plus grande distance dans la relation interpersonnelle, pour faire valoir des rapports hiérarchiques entre les services, par exemple.

---

<sup>648</sup> Martin, 1992 : 94-6. « *La complexité des relations parmi les sous-cultures peuvent affecter la manière dont l'image de soi individuelle est conceptualisée. Les sous-cultures peuvent se chevaucher. Elles peuvent s'imbriquer les unes dans les autres et elles peuvent comporter des divisions internes. [...]* Lorsqu'un individu appartient à plusieurs sous-cultures, cet individu peut se sentir « tirillé » entre plusieurs groupes potentiellement opposés, dont aucun ne reflète tous les aspects de l'identité de l'individu. Par exemple, Bell décrit les tensions bi- ou tri-culturelles que ressentent des femmes noires en voie de réussite sociale, qui peuvent travailler dans une organisation dominée par des hommes blancs, sentir des limites à leurs affinités avec des femmes blanches, et ne plus se sentir à l'aise dans les communautés noires dans lesquelles elles ont grandi. Selon ce point de vue, les identités sous-culturelles multiples provoquent des conceptions de soi stables et compartementalisées plutôt qu'unitaires, façonnées par le contexte plutôt qu'autonomes ». (Notre traduction).

Dans la troisième et dernière partie de la thèse, cette conceptualisation de la dimension culturalo-identitaire de la communication sera appliquée à l'étude des interactions interpersonnelles au sein d'AEGEE, afin de juger de sa pertinence pour éclairer les rapports sociaux dans les organisations, comme ailleurs. De ce point de vue, la notion de culture organisationnelle pourrait éventuellement servir encore les acteurs du monde professionnel (entreprises et associations). Elle pourrait intéresser notamment les services de communication interne et les directions de ressources humaines, non pas en les encourageant à tenter de plaquer une « culture » sur l'organisation, mais au contraire pour les aider à mieux comprendre et à gérer les diverses identités culturelles présentes en son sein. Tel pourrait être un nouveau défi managérial dans le domaine de la culture d'entreprise : concevoir l'entreprise « culturelle » pour développer une « gestion du multiculturel » (*infra*, chapitre 5.22) sans prétentions d'hégémonie.

### **Cultures et contextes organisationnels**

Or, l'existence de plusieurs cultures ne signifie pas que les interactions ont lieu dans un flou symbolique, dans lequel chacun peut faire valoir différentes identités selon ses besoins de figuration du moment. Les interactions se déroulent dans un *contexte* marqué par l'organisation, qui préfigure les rapports entre les différents groupes (les services, la hiérarchie managériale, mais encore les sexes, les groupes ethniques, etc.). Le « contexte organisationnel » d'Alex Mucchielli (2004) se rapproche de ce que Martin décrit comme la « culture comme métaphore » de l'organisation<sup>649</sup>. Lorsque ce « contexte interprétatif commun » préfiguré, que Mucchielli compare à un cadre expérientiel goffmanien, est activé, les individus décodent les actes symboliques des uns et des autres selon les normes de la culture organisationnelle performée. Le contexte organisationnel préfigure ainsi les rapports sociaux normés entre services, entre métiers etc., mais aussi entre les sexes, les ethnicités, etc., au sein de l'organisation.

Le contexte organisationnel est appris à travers la socialisation dans l'organisation et fait ainsi partie de la culture de celle-ci. Un membre de l'organisation connaît et reconnaît les attentes sociales normées en vigueur lorsque le cadre social de l'organisation est activé. De la même manière, un « contexte départemental » ou de service peut exister, constituant le reflet des normes culturelles au niveau du département. Plus ou moins distinct de celui de l'organisation, le contexte départemental peut, par exemple, préconiser une ponctualité plus ou moins stricte que celle qui est admise au niveau de l'organisation dans son ensemble. En calculant le retard tolérable pour son arrivée à une réunion, par exemple, l'employé doit décider quels seront le contexte et, par conséquent, les normes, appliqués à cette rencontre par ses interlocuteurs<sup>650</sup>.

<sup>649</sup> Si la définition de la culture utilisée ici s'avère incompatible avec l'idée selon laquelle l'organisation puisse être une culture, nous insistons par ailleurs sur l'influence de l'organisation sur les interactions multiculturelles, au-delà et en dehors d'une éventuelle conformité des acteurs à des normes préfigurées par la culture de l'organisation (*infra*, 8.3).

<sup>650</sup> De tels calculs prennent aussi en compte, bien évidemment, d'autres facteurs, tels que le statut social de l'employé et de ses interlocuteurs, l'importance perçue de la réunion, etc.

Le contexte organisationnel est souvent associé à un ou plusieurs (méta)contextes situationnels, par exemple : une réunion de travail, un repas de fin d'année, une rencontre dans les toilettes, .... Ces métacontextes viennent surdéterminer les attentes préfigurées des acteurs, conformément à la théorie de Goffman (1991 ; cf. aussi *supra*, chapitre 2.32). En tant que cadre, le contexte est aussi performé socialement : la forme qu'il prend est étroitement liée à la situation en cours. L'activation du contexte organisationnel comme cadre de l'expérience n'implique pas forcément la présence des interlocuteurs au sein de l'organisation. Des collègues en voyage d'affaires peuvent maintenir le cadre, performé, dans leurs interactions, tout comme, à certains moments pendant la journée de travail, des interactions dans l'enceinte d'une entreprise peuvent échapper momentanément à ce contexte. Les notions d'alternance voire d'hybridation des cadres performés, en fonction de la situation sociale, permettent de dynamiser ce concept pour en faire un outil pertinent pour l'analyse des interactions sociales.

L'exemple déjà cité (*supra*, page 119) de Goffman, au sujet d'une rencontre fortuite d'un patron et d'un employé et son fils, lors d'une promenade en dehors du travail (Goffman, 1963 : 92), permet d'illustrer ce propos. Face à une telle situation sociale, susceptible de mettre en conflit des identités différentes, écrit Goffman, des conventions sociales telles que la « *salutation de courtoisie* » (« *courtesy greeting* ») permettent aux acteurs sociaux d'éviter l'embarras. L'employeur admet que son employé a plusieurs identités sociales et, en présence de son fils, n'exige pas qu'il lui montre le même degré de déférence que lors de leurs rapports au sein de l'entreprise. Or, une analyse qui prend en compte la multiplicité des identités, de cultures et de contextes, est plus apte à comprendre la forme que prend une telle rencontre. Les histoires personnelles des deux hommes, leurs différentes identités susceptibles d'être activées, leurs éventuels rapports passés, les relations entre l'employé et son fils, la culture sociétale dominante, mais également la culture organisationnelle et la manière dont elle préfigure les rapports hiérarchiques au sein de l'entreprise, influencent le déroulement de la rencontre. Afin de comprendre la façon dont les acteurs interprètent et se comportent lors d'une situation sociale, il est nécessaire de prendre en compte la complexité des rapports sociaux et les multiples identités et cultures qui peuvent y être impliquées. Face à ce constat, la culture et le contexte organisationnels ne constituent en rien une exception nécessitant un traitement différencié : ce sont des variables susceptibles de jouer un rôle dans les interactions, au même titre que d'autres identités culturelles et d'autres contextes sociaux.

Liée à cette vision de l'organisation comme un groupement sociétal parmi d'autres, qui s'inscrit dans un contexte social plus large, la perspective fragmentationniste permet de conceptualiser, du point de vue subjectif, les rapports entre les différents groupes. L'impression d'ambiguïté recensée par les partisans de cette perspective peut être rapprochée de l'« expérience négative » goffmanienne, liée à l'incertitude et à l'hésitation, voire au flottement, entre les différents identités et cadres conceptuels activables. L'absence de pratiques cohérentes, au niveau organisationnel et même au niveau des sous-groupes de l'organisation, peut également s'expliquer en partie par la prise de forme des traits culturels, en tant que repères de sens *performés*, dans les interactions. Notre cadre théorique des interactions suggère que cette ambiguïté ne soit pas spécifique aux interactions en milieu

organisationnel, mais qu'elle touche l'ensemble des interactions sociales (*cf.* aussi Gudykunst, 1995 ; 1998), du fait de la cohabitation culturelle, et du besoin pour les uns et pour les autres de déterminer, à un moment donné, quelles ressources symboliques sont mobilisées, par qui et dans quel contexte.

Sans remettre en cause la validité des différentes perspectives subjectives adoptées dans les études sur la culture organisationnelle et décrites par Joanne Martin, l'application de notre cadre théorique des interactions sociales à ces travaux, permet de réaffirmer qu'il s'agit de perspectives différentes sur un même objet de recherche. Là où Martin (1992) conclut sur l'irréductible complémentarité de ces trois manières de considérer l'objet, et sur la nécessité et l'intérêt méthodologique pour un chercheur d'apprendre à adopter différents regards, l'analyse de la culture organisationnelle présentée ici, met en relation les trois perspectives autour d'une définition recentrée du concept de culture. De ce point de vue, la perspective d'intégration consiste à mettre en avant les traits culturels partagés du groupe organisationnel (culture du groupe sociétal) ; la perspective de différenciation focalise sur la pluralité culturelle dans les interactions au sein de l'organisation (structuration complexe, multiculturalité\* et interculturalité) ; et la perspective de fragmentation s'attache à mettre en évidence l'ambiguïté inhérente dans une activité sociale complexe aux formes émergentes (performance de repères culturellement préfigurés). Cette relecture des trois perspectives de Martin ouvre de nouvelles pistes d'analyse pour mettre en relation les différents travaux passés en revue par l'auteur. Elle permet également de faire le lien entre ces études et notre propre cadrage théorique, afin de pouvoir exploiter, en connaissance de cause, les outils élaborés par les différents chercheurs pour inventorier les principaux traits d'une culture organisationnelle (*infra*, chapitre 5.13).

## 5.12. Les spécificités du « nous » associatif

*« Contrairement à l'entreprise, l'association ne peut se contenter d'une légitimation basée sur la production de biens et de services. L'association est indissociable d'une production de lien social qui suppose l'élaboration des règles régissant les rapports entre les membres. »*

Jean-Louis Laville et Renaud Sainsaulieu<sup>651</sup>

Jusque-là, cette discussion de la culture organisationnelle n'a pas différencié le secteur professionnel (des PME aux entreprises multinationales) du secteur associatif. Or, les sociologues des associations affirment non seulement que le fonctionnement d'une association peut différer considérablement de celui d'une entreprise, mais que la culture et les identités associatives jouent un rôle bien particulier dans ce fonctionnement. L'objectif de cette section est d'explorer ce en quoi les spécificités des associations, vis-à-vis des autres organisations, sont susceptibles d'affecter la manière dont les acteurs associatifs se servent de leur culture commune et de leurs identités de bénévoles ou de militants, dans leurs interactions interpersonnelles. Malgré la diversité des structures recouvertes par le terme

<sup>651</sup> Laville & Sainsaulieu, 1997 : 68.

d'« association », ces remarques s'appliquent principalement à celles, de plus ou moins grande taille, structurées sur le modèle français d'association couverte par la loi de 1901<sup>652</sup>.

Une différence majeure qui distingue les associations d'autres types d'organisations est la nature de l'engagement de leurs membres. Sur le plan identitaire, la gratuité de l'engagement associatif, souvent au service de ce qui est perçu comme une « bonne » cause, est génératrice d'estime de soi. Peggy Thoits (2003) distingue les rôles *obligatoires* (identités liées au travail, à la famille, au statut social, ...) et les rôles *bénévoles* (implication dans une association, aide à la personne, ...) tenus par un individu, en affirmant que les derniers ont pour caractéristique d'être une source de bien-être. Grâce à une double enquête téléphonique décalée dans le temps, Thoits démontre empiriquement une corrélation entre le nombre d'identités bénévoles cultivées par un individu, son niveau (positif) d'estime de soi, et la probabilité qu'il développe d'autres identités de ce type (Thoits, 2003 : 187 *et seq.*). Comme l'écrit Éric Dacheux :

*« La participation est fondée sur l'envie d'agir. Celle-ci est régie par l'estime et la confiance en soi, l'estime et la confiance en l'Autre, l'intérêt pour le projet. Autrement dit, la participation est une action qui, parce qu'elle est désintéressée (sur le plan monétaire), augmente l'estime de soi, donne une image positive de soi et ainsi renforce la confiance en soi. De plus, la participation donne la chance d'exercer de nouvelles fonctions, de faire des rencontres, etc., bref offre les moyens d'une certaine revalorisation sociale. »* (Dacheux, 2000 : 64).

Selon la théorie de l'identité (*supra*, chapitre 2.2), plus une identité est valorisante, génératrice d'estime de soi, plus sa position est élevée dans la hiérarchie de saillance individuelle. Il s'ensuit que l'identité associative est susceptible d'être assez saillante, c'est-à-dire assez facilement mobilisable par l'individu, *caeteris paribus*, par rapport à d'autres identités perçues comme potentiellement moins valorisantes. Mais au-delà de l'estime de soi imputable à l'engagement associatif, les relations au sein de l'association, opposée à l'entreprise, sont tout à fait particulières dans leur fonctionnement, aux plans culturel et identitaire.

### **Culture et identités associatives**

Une entreprise peut être considérée comme une entité économique, productrice de biens ou de services à but lucratif, qui mobilise ses acteurs sous contrat, moyennant une contrepartie financière. L'association, au contraire, écrit Jean-Louis Laville, « réunit des personnes par adhésion libre et instaure des rapports entre elles fondés sur l'égalité de droit quel que soit leur apport de capital » (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 75). Au départ, l'association combine deux objectifs : « celui de coopérer volontairement, celui de créer une solution à un problème précis » (*ibid.*, 1997 : 16)<sup>653</sup>. Ces objectifs façonnent les modalités d'organisation de l'activité associative : créée en tant qu'organisme égalitaire pour répondre

<sup>652</sup> Cette définition des associations sera reprise et développée plus loin (*infra*, chapitre 6.11) pour préciser les spécificités d'AEGEE, en tant qu'« association européenne de citoyenneté » (Dacheux, 1999 : 123).

<sup>653</sup> Cette citation, ainsi que la suivante, est tirée de l'introduction à l'ouvrage, signée par Joseph Haeringer en plus des deux auteurs.

aux préoccupations de ses membres engagés de leur plein gré, l'association ne correspond pas aux modèles de gestion développés dans le contexte des entreprises, qui lui sont parfois appliqués à mauvais escient (*ibid.*, 1997 : 23-5).

En fonction de sa taille, l'association doit chercher un équilibre entre, d'une part, la professionnalisation nécessaire pour assurer la continuité et l'efficacité de son activité et une image de sérieux auprès de ses partenaires, et, d'autre part, les relations (informelles) de solidarité autour du projet utopique qui cultivent, parmi les bénévoles, la volonté de travailler pour la bonne cause<sup>654</sup>. Contrepartie de l'engagement volontaire des membres associatifs, chacun s'attend, généralement, non seulement à travailler selon des modalités relationnelles qui lui conviennent, mais également à pouvoir participer, à titre d'égalité, à l'élaboration de l'action collective. Or, entre cette idéologie participative et égalitaire, et la réalité du faire associatif, qui exige une prise de décisions fondée sur l'expérience du terrain, sur une bonne connaissance des dossiers et des réseaux et sur une prise en compte de l'histoire de l'action collective, il existe parfois un décalage considérable, notamment dans les associations de taille importante. Afin de réduire les tensions, voire les tendances d'éclatement, associées à ce décalage, Laville et Sainsaulieu soulignent l'importance de développer une structure et des repères sociaux bien définis :

*« La résistance à de telles tendances passe globalement, pour préserver un espace commun, par un mouvement de différenciation acceptée qui entérine les inégalités issues du fonctionnement réel au lieu de s'enfermer dans la réaffirmation d'une égalité formelle. Pour réussir une telle gageure l'association doit pouvoir s'appuyer sur une culture forte susceptible d'engendrer l'inter-compréhension, la reconnaissance mutuelle et le débat. »*  
Laville & Sainsaulieu, 1997 : 287.

Face à un besoin permanent de (re)définition et de justification des objectifs poursuivis et des actions menées dans un contexte social qui évolue, et en l'absence d'un système de pouvoir hiérarchique comme dans les entreprises, les associations s'appuient sur leurs statuts, mais encore plus, écrit Laville, sur leurs « logiques institutionnelles » internes. Ces logiques constituent des repères communs, sanctionnés par le collectif, qui servent de guides à l'action pour les membres associatifs. Elles reposent sur des raisonnements consensuels (appelés « principes de justification »), qui émergent du débat au sein de l'association. De cette façon, les acteurs associatifs peuvent assurer une cohérence entre des principes débattus et fixés collectivement, et des actions menées au nom du groupe.

C'est ainsi la culture associative, à travers les logiques institutionnelles, qui détermine le projet collectif et ses modalités de mise en œuvre. De ce point de vue, l'association se

---

<sup>654</sup> Comme le remarque Jean-Louis Laville au premier chapitre de *Sociologie de l'association*, le modèle utilitariste se révèle encore moins convaincant pour expliquer les logiques des acteurs sociaux dans les associations que dans les entreprises. Pour comprendre la solidarité associative, il faut faire appel, suggère l'auteur, aux dimensions normative et communautaire de l'activité humaine. Ainsi, les individus s'engagent dans une association en partie parce qu'ils jugent leurs actions éthiquement justifiées, mais encore, sur le plan symbolique, pour investir une appartenance particulière (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 40-9). Or, ce serait réducteur, poursuit Laville, de réduire les relations sociales associatives à des relations uniquement de type communautaire, ou encore sociétaire. Les deux modalités de relations peuvent intervenir, en fonction des individus, des associations, et des situations (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 51 ; Laville, 1998 : 66).

distingue clairement de l'entreprise. À la différence des décideurs de l'entreprise, pour qui la culture idéale est généralement considérée comme le reflet d'une politique globale qu'ils cherchent à mener, les décideurs de l'association se voient contraints de respecter la culture associative, au prix de perdre leur légitimité, leurs adhérents, ou leur place. Mais la culture associative joue un deuxième rôle, tout aussi important pour le succès du projet collectif : celui d'établir les modalités d'« être ensemble » propres à l'organisation. Comme le précisent Laville et Sainsaulieu :

*« La vie associative dépend de l'existence d'une culture du lien social fondée sur l'affirmation constante des identités individuelles et collectives au cœur même de la réussite de ses fonctionnements quotidiens. L'un des problèmes majeurs des fonctionnements associatifs rejoint donc la préoccupation de la création et de l'entretien d'une culture commune du lien social et de l'identité de ses membres au sein de toutes ses activités. De ce point de vue, l'identité dans l'association ne peut être abordée uniquement en termes de l'identité au travail. La création associative met en jeu un imaginaire collectif car « sans imaginaire, il n'existe pas de projet, de rêve à réaliser, d'utopie, de monde à construire ensemble. »<sup>655</sup> » (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 289).*

À la différence d'un employé dans une entreprise, le bénévole qui s'inscrit dans une association peut tout simplement la quitter, dès lors qu'il ne croit plus à ce qu'il fait ou, sur le plan identitaire, qu'il ne se sent plus « à sa place »<sup>656</sup>. Les objectifs, les moyens et les actions de l'association doivent ainsi être à la hauteur de sa mission autoproclamée mais, peut-être plus encore<sup>657</sup>, l'individu doit pouvoir vivre, à travers l'association, une expérience positive sur le plan intersubjectif. Laville et Sainsaulieu notent, avec Ferrand-Bechmann, que « *la récompense du bénévole [...] n'est pas salariale ; il s'agit en fait d'un lien social suffisant pour créer de l'identité et du positionnement personnel dans un milieu collectif* » (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 287). « *Si l'on ne s'entend pas, écrivent-ils, il n'y aura pas de vie associative durable* » (p288).

Quatre facteurs semblent expliquer principalement l'importance de l'identité et du lien social dans le contexte associatif. Tout d'abord, l'estime de soi générée par un engagement « gratuit » peut contribuer à rendre l'identité associative plus saillante (*supra*). Ensuite, l'activation en masse d'une identité collectivement valorisante peut contribuer à construire une dynamique identitaire affective. Un peu à l'image des membres d'une équipe sportive (ou de ses supporters) qui remportent une victoire, les membres d'une association, lorsqu'ils travaillent ensemble pour la « bonne cause » et lorsqu'ils s'approchent de leurs objectifs collectifs, peuvent vivre des moments intenses d'appartenance groupale, qui dépassent le simple gain d'estime de soi. Parfois assistée par des dispositifs rituels cérémoniaux (*infra*, chapitre 7), l'identification devient alors une expérience affective forte qui, dans des cas extrêmes, peut même devenir totalitaire (*supra*, chapitre 2, pages 83 *et seq.* ; *infra*, chapitre 8).

<sup>655</sup> La citation est de F. Guist-Desprairies, *L'imaginaire collectif*. Thèse de Doctorat, Paris VIII, 1986, page 498.

<sup>656</sup> Bien sûr, d'autres facteurs peuvent également entrer en jeu. Selon la place qu'occupe l'association en question dans le tissu social, par exemple, l'individu peut se sentir plus ou moins contraint d'y rester, par rapport à des identités et / ou à des réseaux sociaux non pas internes mais externes à l'association.

<sup>657</sup> À en croire les observations effectuées au sein de l'association AEGEE (*infra*, chapitre 8).

Le troisième facteur est lié à l'investissement symbolique du sujet, à titre individuel, dans l'association. À la différence de nombreux contextes organisationnels, où l'individu s'appuie sur son rôle, en tant que titulaire de telle ou telle fonction, pour justifier ses interventions et les points de vue exprimés, la structure associative fait intervenir les membres en tant qu'individus. Mis à part les représentants du bureau et les éventuels salariés de l'association, les bénévoles / militants n'occupent généralement pas un rôle particulier et ne se distinguent ainsi les uns des autres que par leur identité en tant qu'individu. Lorsqu'ils défendent un projet ou un point de vue, la plupart du temps, ils le font principalement à titre personnel<sup>658</sup>. À la différence d'une entreprise qui dispose d'une structure productive souvent très élaborée, dans une majorité des associations, l'individu qui propose et défend un projet devant une assemblée va tout naturellement jouer un rôle majeur dans son implémentation. Un tel investissement personnel peut s'avérer très valorisant en cas de réussite du projet, y compris pour le positionnement politique de l'individu au sein de l'association, mais il peut aussi provoquer le résultat contraire en cas d'échec. Comme le rappelle Jean-Louis Laville :

*« Les situations vécues dans les associations ne peuvent être réduites à des séquences courtes d'action, les personnes qui y sont plongées sont des acteurs engagés qui mobilisent dans leurs justifications des histoires garantes de leur cohérence individuelle et de la cohérence dans le temps de l'action collective. »* (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 70)

Enfin, le quatrième facteur qui permet d'expliquer l'importance de la dimension identitaire dans les relations intersubjectives au sein d'une association est lié, selon Philippe Chaniel (1998), à la nature du lien social associatif. Chaniel rapproche la solidarité associative de la logique du don maussienne. L'anonymat de la plupart des démocraties modernes, explique-t-il, est responsable d'un déclin de la « citoyenneté » (au sens de civisme) montrée à l'égard d'inconnus. Dans les rapports sociétaires anonymes, la réputation sociale n'entre plus en compte et l'individu risque de mettre en péril sa face, en s'exposant aux incivismes d'un autrui imprévisible, à moins de s'enfermer sur lui-même et de minimiser les contacts sociaux. L'impunité sociale des rapports anonymes cède ainsi la place à une logique de « chacun pour soi » qui s'instaure en cercle vicieux. À l'opposé de cette tendance sociétale et sociétaire, Chaniel voit, dans la solidarité associative, une forme de « *citoyenneté modeste* » fraternelle, permettant « *de surmonter l'absence de confiance due au caractère anonyme de l'espace démocratique* » (1998 : 39). Au sein d'une association, tous sont différents, mais se réunissent pour œuvrer vers un but commun. Même si les membres ne se connaissent pas tous directement, les relations ne sont pas pour autant « anonymes », dans un réseau où les réputations devancent souvent les individus, et où les membres, de statut égal, peuvent être appelés à se revoir ultérieurement. La menace d'une sanction sociale est ainsi présente, ce qui pousse les acteurs associatifs à se conduire de manière « citoyenne » et à en attendre autant de

<sup>658</sup> Ainsi, sur les listes de diffusion d'AEGEE, à moins de représenter un organisme particulier, il est de coutume pour un membre de signer un message « *On a personal behalf* » (« à titre personnel »). En réalité, bien évidemment, il ne s'agit là que d'une posture figurative (dans le sens de Goffman) : un individu est indissociable de ses multiples appartenances, autant d'identités activées parallèlement qui légitiment ou non la prise de position, comme nous l'avons suggéré plus haut (chapitre 2.22). Nonobstant ce constat, l'argumentation ici repose sur l'égalité statutaire des adhérents à une association, qui les pousse à prendre la parole en tant qu'individus et à en assumer les conséquences sur le plan identitaire.

leurs homologues. Dans ces conditions, suggère Chaniel, il devient possible de faire « *le pari* » de la confiance, d'exposer sa face « *sans craindre d'être floué, de se retrouver seul au milieu d'une bande de resquilleurs* » (1998 : 40)<sup>659</sup>.

Alors que l'argumentaire défendu par Philippe Chaniel peut s'appliquer, dans une certaine mesure, à toutes les organisations, deux facteurs complémentaires nous permettent de justifier la spécificité des rapports sociaux associatifs. Encore une fois, la relative absence de relations hiérarchiques formalisées dans les associations, à la différence de la plupart des entreprises, met l'accent sur le caractère « inter-individuel » des rapports, par opposition à des rapports hiérarchiques « inter-rôles » dans lesquels les fonctions l'emportent sur les individus<sup>660</sup>. Enfin, l'engagement associatif, plus encore que l'appartenance à une même entreprise, apparaît comme la garantie intersubjective que deux individus partagent des valeurs communes. Puisque l'Autre ressemble à soi-même à travers sa mobilisation associative valorisante, chacun peut être confiant que ses interlocuteurs seront prédisposés (pour des raisons on ne peut plus égocentriques...) à projeter sur lui une identification positive<sup>661</sup>. De cette manière, le bâton de la réputation sociale au sein de l'association, est complété par la carotte de la valorisation collective, pour pousser tout un chacun à faire « le pari de la confiance intersubjective », à exposer sa face en allant vers l'Autre. Selon ce mécanisme, les rapports sociaux associatifs constituent une sorte de cercle vertueux maussien, caractéristique, selon Chaniel, d'une démocratie saine, grâce auquel l'espoir d'un traitement réciproque pousse l'individu à se comporter de façon « citoyenne » envers autrui.

\*

Pour toutes ces raisons, le fonctionnement de la culture et des identités organisationnelles au sein d'une association, risque ainsi de s'avérer considérablement différent de celui observable dans la plupart des entreprises<sup>662</sup>. La culture associative est susceptible de jouer un rôle bien plus conséquent dans la structuration de l'activité organisationnelle, y compris au niveau des rapports sociaux qui constituent une condition préalable à l'implication continue de ses membres. La culture associative appelle à l'investissement symbolique individuel, et fournit à ses adhérents une identité généralement perçue comme valorisante et saillante. Ce fonctionnement par consensus semble assez peu

---

<sup>659</sup> En suivant la ligne de pensée de Chaniel, on peut se demander dans quelle mesure l'explosion du nombre d'associations, remarquée vers la fin du vingtième siècle (Dacheux, 2000 : 10), ne traduit pas une volonté de la part des individus de retrouver des relations de type communautaire dans des sociétés de plus en plus individualistes et sociétaires. Par ailleurs, cette analyse fait apparaître la principale limite de tous les travaux cités dans cette section : leur validité limitée au modèle français d'association, et des considérations pouvant être extrapolées, au plus, aux sociétés industrialisées occidentales. Leur pertinence pour l'association AEGEE sera discutée plus loin (chapitre 8).

<sup>660</sup> Remarquons au passage que ce type de sociabilité est également plus probable entre employés d'une même catégorie dans l'entreprise, qu'entre travailleurs de statuts différents.

<sup>661</sup> En revanche, tout « abus » suspecté de cette prédisposition positive par un imposteur (qui ne partage pas un sincère engagement associatif) est susceptible de provoquer de la méfiance, à la mesure de la confiance préalablement accordée (*infra*, chapitre 8).

<sup>662</sup> Bien évidemment, cette discussion se limite à des cas de figure généraux, voulus représentatifs d'un « type » d'organisation, dont toute association particulière peut différer considérablement en fonction des spécificités de sa structure et de sa culture propres.

propice à intégrer le changement, que ce soit interne ou externe à l'organisation (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 290). L'importance de la culture aboutit parfois à une certaine réification des principes, des valeurs et des modes d'action, que l'on n'ose remettre en cause de peur de perdre ses repères. Lorsque la situation extérieure évolue à un tel point que le mythe collectivement entretenu ne tient plus :

*« Dans ces cas, c'est la crise, longtemps niée en interne et révélée par le pouvoir de sanction des autorités extérieures, qui met à nu les contradictions dont l'occultation préservait l'unité. Sur le plan collectif, elle débouche sur un réaménagement incluant des départs de certains membres, un renouvellement ou une disparition de l'association ; sur le plan individuel, elle signifie des effondrements, des désengagements partiels mais aussi des possibilités de progression. Dans ces moments où surgit la crise longtemps différée, éclate la violence des rapports interpersonnels qui peut aussi être la contrepartie de l'engagement collectif et individuel » (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 290).*

Or, l'importance de la culture et de l'identité associatives et de la dimension identitaire personnelle dans les rapports sociaux internes, fait, parallèlement, de l'association un « cadre fort » pour les échanges interculturels. La saillance des identités associatives et la prééminence de la culture de l'association augmentent la tendance que les membres s'en servent pour dépasser leurs différences, et en tant que source de repères de signification partagés. Selon les prévisions de notre cadre théorique, ces identités sont mobilisées en même temps ou en alternance avec d'autres, en fonction de la situation et des intentionnalités des interlocuteurs. En interprétant les traits culturels qu'ils associent aux différentes identités, en fonction de leurs propres représentations et du contexte performé, les acteurs sociaux cherchent à en faire sens, et à construire ensemble un échange significatif.

### 5.13. Décrire une culture organisationnelle

*« The nature of this work can be likened to trying to bring to the surface something that is hidden but not concealed deliberately. It is so taken for granted that it escapes notice, but it is perfectly visible once it has surfaced into consciousness. »*

Edgar Schein<sup>663</sup>

À côté des études anthropologiques traditionnelles qui cherchent à inventorier les traits qui caractérisent une culture sociétale, les travaux menés sur les cultures organisationnelles sont précieux du point de vue des enseignements méthodologiques qu'ils contiennent sur l'étude d'une culture. Afin d'aborder, dans la dernière partie de la thèse, la manière dont les acteurs sociaux construisent dynamiquement les repères de sens dans une interaction, il faut établir, au préalable, une méthodologie permettant d'identifier les principaux traits liés à une culture, qu'elle soit organisationnelle ou non.

<sup>663</sup> Schein, 1985 : 113. « La nature de ce travail peut être rapprochée d'une tentative de ramener à la surface un objet caché, mais qui n'a pas été volontairement dissimulé. Il va tellement de soi que l'on ne le remarque pas, mais il devient parfaitement visible une fois qu'il a refait surface dans le domaine du conscient ». (Notre traduction).

Les théoriciens de la culture organisationnelle, toutes perspectives confondues, préconisent généralement de travailler à partir des outils et des méthodes traditionnellement employés pour la collecte de données en sciences humaines et sociales : l'entretien, l'analyse ethnographique, le questionnaire, etc. Ils mettent en garde le chercheur sur les possibles décalages entre les discours des acteurs et leurs actes, entre les prescriptions managériales et leur application habituelle. À la suite de Schein (1985 : 17), Maurice Thévenet (2003 : 72-3) distingue ainsi les valeurs *déclarées* et les valeurs *opérantes* dans l'organisation. Pour identifier ces dernières, écrit Thévenet, il faut examiner l'organisation à plusieurs niveaux : non pas seulement les discours, mais les systèmes de prise de décision, les critères d'évaluation adoptés, etc. Si une telle démarche permet, en effet, de ne pas rester à la surface de la culture, en se coupant des manifestations culturelles sous-conscientes, le chercheur ne saurait faire ce travail tout seul, avertit Edgar Schein. Accéder à la compréhension des « présupposés de base » sur lesquels se fonde une culture, nécessite une approche collective qui réunit le chercheur et des informateurs internes à l'organisation, écrit-il (Schein, 1985 : 112-3). Alors que seul le regard externe et informé du chercheur peut découvrir les valeurs et les croyances implicites qui sous-tendent les actes, devenus « naturels » pour les membres de l'association, il revient à ces mêmes acteurs de valider ou d'invalider les hypothèses formulées par le chercheur, afin de l'aider à échapper (partiellement) à sa posture subjective d'observateur. Grâce à ce travail collectif, le chercheur, souvent dans un rôle de consultant, tente d'explicitier des processus sous-conscients, tâche que décrit Schein (ci-dessus, citation de début de section).

Schein, dont l'ouvrage de 1985 constitue encore une référence dans le domaine de la culture organisationnelle<sup>664</sup>, part d'un modèle de la culture à trois niveaux : les *artefacts* (superficiels), motivés par les *valeurs*, elles-mêmes fondées sur les *présupposés de base* (Schein, 1985 : 14). Le modèle, avec sa structure en profondeur, rappelle ceux, progressivement plus élaborés et plus récents, d'Hofstede, de Trompenaars et de Spencer-Oatey (*supra*, page 44). La compréhension d'une culture, selon Schein, nécessite l'explicitation de la manière dont les présupposés de base forment, pour les membres de la culture, des paradigmes cognitivement cohérents (1985 : 109). Alors que la plupart des études s'attachent à l'analyse des artefacts culturels, leur utilité repose sur leur capacité à faire le lien entre ces manifestations objectivables et le système interprétatif qui leur donne un sens pour les acteurs sociaux. L'approche empirique que prônent Edgar H. Schein, Geert Hofstede (1991 : 183 *et seq.*) ou encore Stephen R. Barley (1991)<sup>665</sup>, a recours à une combinaison de la

---

<sup>664</sup> Publié en pleine ferveur des années 1980 autour du concept, cet ouvrage a su confronter les analyses de la culture organisationnelle à une rigueur conceptuelle et méthodologique qui explique son succès encore aujourd'hui. Représentant de la perspective intégrationniste, sans être fermé à d'autres points de vue, Schein construit sa pensée autour d'une définition de la culture comme le produit de la vie sociale d'un groupe, quelque soit sa taille. Malgré le lien fort qu'il dessine entre les notions de culture et de « *leadership* » (les qualités d'un « leader ») dont la causalité semble aujourd'hui trop réductrice, sa définition de la culture et ses considérations méthodologiques sont régulièrement citées par les chercheurs qui travaillent dans ce domaine, comme en témoignent, par exemple, les actes du colloque de la SFSIC, « Culture organisationnelle et DISTIC », qui s'est déroulé à Nice en décembre 2005.

<sup>665</sup> Barley démontre de manière convaincante la pertinence de la méthode sémiotique mise au service de l'analyse de la culture organisationnelle (1991 : 39 *et seq.*).

méthodologie ethnographique et d'un travail d'élucidation effectué à l'aide d'un ou de plusieurs informateurs. L'analyse part de ce qui surprend le regard externe à l'organisation<sup>666</sup>, et procède, grâce à la complicité des acteurs internes, à l'élucidation du système de communication qui permet de transformer ces éléments surprenants en faits culturellement attendus. Schein (1985 : 114-8) décrit le processus, en dix étapes, résumé ici, qu'il préconise pour mettre à jour une culture organisationnelle :

1. observer l'activité du groupe et noter ce qui surprend ;
2. observer en détail et vérifier la nature systématique des occurrences « surprenantes » ;
3. trouver un informateur motivé et complice ;
4. révéler ses observations à l'informateur ;
5. chercher ensemble une explication, en confrontant les observations à différents domaines de savoirs culturels, afin de découvrir les valeurs articulées et les présupposés de base qui peuvent les motiver ;
6. formaliser des hypothèses par rapport aux modèles herméneutiques en vigueur ;
7. tester les hypothèses grâce à différentes méthodes (de l'observation, des entretiens, mais aussi de la recherche documentaire, des enquêtes par questionnaire, etc.) ;
8. chercher à exposer les présupposés de base et les paradigmes herméneutiques pertinents pour les membres du groupe ;
9. remettre à jour continuellement le paradigme culturel naissant en vue des données les plus récentes ;
10. produire une description écrite de la culture.

**figure 26 : Les dix étapes de l'explicitation d'une culture organisationnelle selon Schein**

Schein distingue son approche, qu'il qualifie de « clinique », de l'ethnographie pure, qui aboutit trop souvent, selon lui, à des résultats ciblés sur une seule partie de l'activité d'un groupe, mais en même temps perdus dans le détail. L'approche clinique, selon l'auteur, est caractérisée par sa focalisation non pas sur le détail mais sur le système de significations sous-jacent, et par son recours à l'aide d'informateurs complices qui partagent les objectifs du chercheur. L'approche ethnographique, suggère-t-il ailleurs, conçoit la culture comme

---

<sup>666</sup> C'est bien le chercheur qui porte la première pierre à l'édifice. Maurice Thévenet souligne la différence entre le *climat* qui peut régner dans une organisation, et sa *culture*. Une étude qui repose sur les représentations des acteurs, écrit-il, est susceptible de parler du climat, de l'ambiance générale à un moment donné, mais de ne révéler que peu sur le système de significations qui sous-tend les pratiques sociales (Thévenet, 2003 : 53). Puisque la culture est, en effet, enfouie dans le sous-conscient, les acteurs ne l'extériorisent pas spontanément à travers leurs propos, ce qui invalide les méthodes analytiques qui prennent en compte uniquement ceux-ci.

performée, ce qui est incompatible avec une vision qui la définit comme une série de règles interprétatives abstraites (Schein, 1991 : 244-5)<sup>667</sup>. L'auteur critique également d'autres méthodes utilisées pour étudier la culture, mais reconnaît leur éventuelle utilité pour contrôler des résultats obtenus selon le principe de la triangulation<sup>668</sup>.

### **Des manifestations superficielles aux présupposés de base de la culture**

L'explicitation d'une culture passe par plusieurs niveaux d'analyse, selon Schein ou encore Spencer-Oatey (*supra*). Schein qualifie d'« artefacts » les traits culturels les plus immédiatement et facilement observables, alors que Spencer-Oatey met sur le même niveau, d'un côté les « artefacts et produits » et de l'autre les « rites et comportements » culturellement marqués<sup>669</sup>. C'est à ce niveau que se situent les histoires, les mythes et les slogans (Buchanan & Huczynski, 1997 : 522) liés au groupe et souvent à ses origines, mais aussi son langage, ou jargon, ses rites, ses prescriptions et valeurs dominantes, sa philosophie, ses règles informelles et l'ambiance ou le climat lié aux dispositifs sociaux qui caractérisent les relations interpersonnelles (Schein, 1985 : 6).

Alors que la focalisation sur les grandes figures et les mythes qui ont marqué l'histoire d'une organisation peut folkloriser, en quelque sorte, nombre d'études sur la culture organisationnelle, Stephen Barley (1991) souligne le fait que tout, y compris les objets les plus banals, est sujet à l'interprétation culturellement marquée, en fonction du contexte. Il démontre, par exemple, que la position des chaises et d'autres meubles dans une pièce et la disposition des rideaux (ouverts ou fermés), lors de l'enlèvement d'un corps par les pompes funèbres, sont des éléments culturellement signifiants pour les professionnels de ce métier. La mystification de la culture organisationnelle qui accorderait le statut de « culturel » à certains objets et non pas à d'autres est, en effet, à éviter. Puisque la culture d'une entreprise est une culture comme toute autre, ses manifestations sont multiples : ce ne sont pas autant les objets

---

<sup>667</sup> Les critiques que dresse Schein semblent peu fondées à l'égard de la méthodologie ethnographique en elle-même. Non seulement les anthropologues et les interactionnistes symboliques emploient couramment cette méthode, pour décrire les configurations culturelles des groupes qu'ils étudient, mais le recours aux informateurs est une pratique assez commune. Il se peut que les remarques de Schein cherchent plutôt à le dissocier des travaux des ethnométhodologues et de certains courants de l'interactionnisme symbolique (*cf.* le débat entre Blumer et Stryker, *infra*, chapitre 6.21), qui expriment une aversion pour la théorisation, présentée comme une défiguration des données provenant de l'observation.

<sup>668</sup> Mise à part l'approche ethnographique, Schein dénonce, dans un article publié en 1991, l'approche descriptive analytique (« *analytical descriptive approach* ») et l'approche par questionnaire (« *survey research approach* »). Alors que la première s'appuie trop sur les manifestations superficielles d'une culture, pour essayer de reconstruire le système herméneutique sous-jacent du seul point de vue externe du chercheur, la deuxième induit une subjectivité, à travers les catégories préconstruites du questionnaire, qui fausse les résultats. Au mieux, écrit Schein en 1985, les distinctions axiologiques proposées par le chercheur trouvent une quelconque résonance dans la culture étudiée, mais, dans aucun cas, ce type de recherche peut espérer déceler et comprendre le système de sens sous-jacent (1985 : 135). Or, les analyses d'Hofstede, si souvent prises comme des fondamentaux de la communication interculturelle, proviennent de ce type d'étude. Hofstede assume la subjectivité implicite à sa méthode (1991 : 183) et illustrée par l'étude reproduite par la « *Chinese Culture Connection* » (*supra*, page 67). Nonobstant ce problème méthodologique, les axes de différenciation culturelle sont présentés comme des postulats de départ dans nombre d'études et contribuent ainsi à structurer la perception de l'interculturel au sein de la communauté scientifique, et le travail qui se fait à l'intérieur de ce champ aujourd'hui.

<sup>669</sup> Il s'agit d'une simple différence terminologique, car Schein liste parmi les « artefacts » les « rites sociaux ».

qui seraient culturellement marqués<sup>670</sup> que leur signification pour les membres du groupe. Par delà ses manifestations, c'est au niveau des interprétations que la culture devient compréhensible (Geertz, 1973).

S'il est relativement facile de relier une manifestation à une valeur, il est plus difficile de savoir quelle place la valeur occupe dans la culture du groupe étudié. Le problème des valeurs déclarées et des valeurs opérantes a déjà été évoqué et peut induire en erreur à ce niveau. Par exemple, des employés dans un service matériellement bien équipé, qui expriment l'importance pour eux de travailler avec des outils technologiques de pointe, au sein d'une entreprise qui se dit moderne et innovante, peuvent très bien partager une culture fondée sur la valorisation de l'innovation. Mais une autre explication possible réside dans la possibilité d'une rivalité entre services, dans laquelle le niveau d'équipement est interprété comme un marqueur de statut. Une autre possibilité encore, ce serait que les discours des employés visent à cacher un malaise face à de nouvelles machines qu'ils n'arrivent pas à faire fonctionner, mais dont ils savent l'importance aux yeux de leur direction, qui cherche à créer une image innovante. Dans ce dernier cas, la culture peut être tout le contraire d'une valorisation de l'innovation : dans la culture de la qualité artisanale qu'est la leur, les employés ne croient pas que les machines puissent produire une finition aussi soignée que le travail à la main, ce qui explique en partie la difficulté qu'ils constatent à les faire fonctionner correctement.... Ainsi la valeur d'innovation irait à l'opposé du présupposé de base qui veut que les capacités artisanales de l'homme dépassent en qualité les productions industrielles des machines.

Une valeur opérante, selon Schein, fait sens par rapport à un présupposé de base. Seules ces valeurs transcendent les modes et les discours managériaux (Schein, 1985 : 16-17). De la même manière, tout comportement régulièrement constaté n'est pas nécessairement à relier à la culture (Schein, 1985 : 9). Puisque les comportements dépendent à la fois d'influences culturelles diverses et du contexte social, certains comportements, tels l'utilisation des machines dans l'exemple ci-dessus, peuvent être provoqués par des pressions contextuelles, sans pour autant que ces agissements soient dictés par la culture du groupe.

Enfin, Schein met en garde le chercheur contre les analyses partielles. Les présupposés de base sont multiples et la forme de la culture dépend de leur articulation. Une culture qui valorise l'innovation, par exemple, peut prendre différentes formes, en fonction des autres présupposés. La littérature *cross-cultural* abonde d'exemples de ce type, notamment par rapport à la dimension individualiste-collectiviste. Une culture « individualiste » et pro-innovation peut valoriser l'autonomie et encourager chacun à développer ses propres méthodes et habitudes de travail. Inversement, une culture pro-innovation de type collectiviste peut mettre l'accent sur le changement perpétuel et coordonné de l'organisation toute entière, etc. Un paradigme culturel opératoire prend nécessairement en compte l'ensemble des présupposés de base (Schein, 1985 : 109-11).

---

<sup>670</sup> La distinction de Spencer-Oatey entre les artefacts et les produits prend ici son sens. Alors qu'un artefact s'inscrit dans une logique d'usage culturelle, un produit est marqué par la culture dans sa fabrication même : sa forme traduit ses origines liées à la culture d'un groupe. Cela n'empêche pas, bien sûr, les emprunts et les nouvelles utilisations du produit par d'autres groupes.

## Quels outils pour décrire la culture ?

Afin de ne négliger aucun aspect de la culture étudiée, Schein se sert des travaux de Parsons, d'Hofstede, et d'autres pour identifier les dimensions de comparaison pertinentes entre cultures (Schein, 1985 : 85-111). Il résume ces différences dans un tableau lui servant de « pense-bête », écrit-il, lors de ses entretiens avec ses informants pour chercher à expliquer ses observations « surprenantes » (*supra*, figure 26, étape numéro cinq) :

Dimensions	Questions à poser
1. La relation entre l'organisation et son environnement	L'organisation se perçoit-elle comme dominante, soumise, en harmonie, positionnée dans une niche ?
2. La nature de l'activité humaine	Quelle est la « bonne » manière pour les hommes de se comporter ? Doivent-ils être dominants, proactifs, consensuels, ou passifs / fatalistes ?
3. La nature de la réalité et de la vérité	Comment définit-on ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas ? Comment la vérité est elle déterminée dans le monde physique et le monde social : à l'aide de tests pragmatiques, ou en se remettant à la sagesse, ou au consensus social ?
4. La nature du temps	Quelle est notre orientation de base par rapport au passé, au présent et à l'avenir ? Quelles unités de temps sont les plus pertinentes pour mesurer l'activité quotidienne ?
5. La nature de la nature humaine	Les hommes sont-ils fondamentalement bons, neutres, ou mauvais ? La nature humaine est-elle perfectible ou figée ?
6. La nature des relations humaines	Quelle est la « bonne » manière pour les hommes de se comporter les uns envers les autres, de distribuer le pouvoir et de l'affection ? La vie est-elle caractérisée par la compétition ou par la coopération ? La société s'organise-t-elle en fonction du principe d'individualisme ou de collectivisme ? Le système d'autorité est-il autocrate et paternaliste ou collégial et participatif ?
7. Homogénéité vs. Diversité	Le groupe est-il plus performant en étant fortement diversifié ou fortement homogène ? Les individus dans un groupe devraient-ils être encouragés à innover ou à se conformer ?

**tableau 7 : Sept dimensions de la culture organisationnelle selon Schein<sup>671</sup>**

Ces catégories et les questions qui en découlent recouvrent les principaux domaines de comparaison entre cultures, selon les typologies les plus connues (*cf.* Annexe II)<sup>672</sup>. De ce point de vue, le tableau de Schein constitue un outil de base précieux pour toute analyse

<sup>671</sup> Traduit de Schein, 1991 : 250. Alors que l'ouvrage de 1985 présente un tableau à cinq dimensions (1985 : 86), reprises plus loin sous forme de questions associées à une méthodologie d'entretiens de groupe (1985 : 128-35), les cinq dimensions initiales sont élargies à sept dans l'adaptation du tableau présentée dans un article en 1991. C'est ce dernier tableau qui est reproduit ici.

<sup>672</sup> Au même titre, l'ensemble des dimensions de comparaison identifiées en annexe peuvent être utilisées pour aider le chercheur à réfléchir à propos des traits culturels observés.

culturelle. Or, les typologies ne sont pas exhaustives<sup>673</sup> et ne doivent pas empêcher le chercheur de détecter d'autres spécificités culturelles davantage liées, par exemple, à l'activité du groupe étudié. Stephen Barley (1991) expose ainsi les différentes mesures prises (manifestations de surface) par les employés des pompes funèbres, pour tenter de maintenir, à tout prix, le cadre social de la « vie ordinaire » autour du défunt, en évitant toute perturbation qui pourrait faire basculer les représentations vers le cadre naturel de la mort. Le respect du cadre social constitue un présupposé de base inconscient chez les acteurs concernés, que Barley expose grâce à l'analyse sémiotique<sup>674</sup>. Alors que les critères de Schein peuvent servir de point de départ, pour arriver à une telle analyse, le chercheur doit nécessairement adapter ses questionnements aux spécificités du groupe étudié, tout en se référant, dans le détail, à ses observations.

Un autre outil, complémentaire aux critères d'investigation de Schein, car il vise à enregistrer les manifestations superficielles de la culture, est le « cadrage matriciel » (« *Matrix Framework* ») de Joanne Martin (1991 : 36-43). À l'aide de ce dispositif, le chercheur construit une matrice à partir des différents éléments observés, en vue d'interroger leurs rapports internes. La culture est appréhendée à travers la configuration des interprétations qui sous-tendent la matrice (1991 : 38). Présentée comme une grille de lecture à renseigner par l'observateur de l'organisation (figure 27), le cadrage matriciel distingue les « thèmes discursifs » (« *content themes* »), des « pratiques » et des « formes » culturelles :

thèmes discursifs		pratiques		formes			
externes	internes	formelles	informelles	histoires	rites	jargon	dispositifs physiques

**figure 27 : un exemple de cadrage matriciel proposé par Martin (1992)<sup>675</sup>**

Les thèmes, externes ou internes à l'organisation, regroupent les valeurs déclarées et les présuppositions de base. De cette manière, le discours présidentiel sur l'importance de l'innovation au sein d'un groupe, que ce soit pour une audience externe ou interne, mais

<sup>673</sup> Puisque la grande majorité de ces travaux sont d'inspiration américaine et souvent fondés sur des enquêtes par questionnaire, la pertinence des critères de comparaison reste à vérifier, malgré leur popularité (cf. fin de note 668).

<sup>674</sup> L'étude de Barley semble exemplaire sur le plan méthodologique : elle éclaire les liens entre les différents présupposés de base du groupe et contrôle leur pertinence symbolique à travers plusieurs domaines de son activité.

<sup>675</sup> Martin, 1992 : 38-9 ; notre traduction. Martin préconise d'adapter les intitulés des formes (deuxième ligne) en fonction des données étudiées.

encore les pratiques innovantes ou non des membres, font partie des thèmes discursifs<sup>676</sup>. À côté de ces thèmes, Martin préconise de noter les pratiques, formelles et informelles, qui semblent y être reliées. Les pratiques formelles correspondent à des dispositifs et à des procédures officielles qui se réfèrent, par exemple, à la structure organisationnelle, aux règles internes, aux dispositifs technologiques, etc. Les pratiques informelles ne sont généralement pas écrites : ce sont des usages qui se développent dans le temps, relevés par l'observateur. Enfin, dans une troisième série de colonnes, les formes culturelles sont divisées en différents types, dont les plus communs, selon Martin, sont les histoires, les rites, le jargon, l'humour et les dispositifs physiques. Ces formes peuvent venir confirmer ou contredire les pratiques et les thèmes discursifs sur une même ligne de la matrice.

Puisque les différents éléments, reliés par thème, présentent divers degrés de cohérence, la matrice est compatible avec les trois perspectives identifiées par Martin. En fonction de la sensibilité de l'observateur, elle peut refléter la cohérence, l'incohérence ou l'ambiguïté, et mettre en évidence ou non une culture au niveau de l'organisation (une matrice pour l'organisation) ou dans ses sous-groupes (plusieurs matrices). Pour une étude qui cherche à focaliser sur une culture particulière, la matrice semble utile, non seulement lors de la phase d'observation pour informer le regard du chercheur, en mettant en relation différents éléments, mais également lors des discussions avec les informateurs (étape cinq dans la méthodologie de Schein, *supra*, figure 26). Ainsi, les membres de l'organisation peuvent être mis face à des éléments apparemment contradictoires, à la fois pour en expliquer la cohérence s'il en existe une, pour aider le chercheur à départir les influences respectives de plusieurs cultures au sein de l'organisation, ou encore pour confirmer l'incohérence entre les discours et le système interprétatif profond.

\*

La méthodologie qui sera préconisée ici pour l'étude d'une culture, qu'elle soit organisationnelle ou autre<sup>677</sup>, allie les approches et les outils développés par Martin et par Schein. Dans l'esprit du processus d'explicitation en dix étapes de Schein (figure 26), une période initiale d'observation ethnographique sera suivie d'une étroite collaboration avec un ou plusieurs informateurs pour tenter d'élucider le système de sens qui sous-tend les manifestations superficielles. Lors de cette première période d'observation, le cadrage matriciel de Martin (figure 27) pourra servir à « mettre à plat » toutes les manifestations diverses relevées. Si l'analyse des résultats obtenus, grâce à cet outil, peut générer un certain

---

<sup>676</sup> Le fait de mélanger, à l'intérieur d'une classe, les valeurs déclarées et les valeurs opérantes (à travers les présuppositions de base), n'est pas problématique sur la grille de Martin. Souvent difficiles à distinguer pendant la phase initiale d'observation, les discours et les actes font les deux parties de l'environnement organisationnel décrit par la matrice. Ce n'est que plus tard, lors de la phase de modélisation de la culture, que le chercheur tente de mettre en relation des différents éléments de la grille. À ce moment-là, l'incohérence entre la thématique et des formes ou des pratiques qui semblent aller à l'opposé, permet d'identifier le thème comme faisant ou non partie des présupposés de base de la culture.

<sup>677</sup> Bien entendu, la description d'une culture nationale, par exemple, est susceptible de dépasser en complexité une culture organisationnelle qui se réfère à cette même culture. Par ailleurs, puisque la démarche de description d'une culture « autre » est nécessairement comparative, c'est-à-dire relative aux normes implicites du chercheur, plus une culture semble « exotique », plus sa description sera longue et difficile à analyser.

nombre de questions et d'hypothèses préliminaires, à partir desquelles sera construite la phase d'approfondissement assisté, le recours aux critères et aux questions de Schein (tableau 7) peut également constituer un complément d'analyse utile. En passant systématiquement en revue les différents domaines, le chercheur peut compléter le portrait culturel naissant par rapport à des points jusqu'alors négligés, à condition, bien sûr, qu'ils s'avèrent pertinents pour le groupe étudié.

Or, la méthodologie de Schein, à la différence de celle de Martin, s'inscrit dans une perspective intégrationniste. Il ne prend pas en compte la pluralité culturelle, partant du principe que toute manifestation culturelle est liée à la culture organisationnelle<sup>678</sup>, et il cherche à dresser un portrait de cohérence ou, face à un manque de cohérence constaté, conclut sur l'absence de culture (1985 : 111). Le paradigme théorique développé plus haut, qui postule l'influence de plusieurs cultures sur les interactions interpersonnelles au sein de l'organisation, impose des contrôles supplémentaires face à cette approche binaire. En effet, la notion de « vide » culturel semble être à proscrire : chaque acteur social est porteur de plusieurs identités et cultures, et toute interprétation est culturellement marquée. Ce sont les acteurs qui négocient et performant les repères culturels pertinents dans la situation, en fonction des possibilités qui s'offrent à eux. De ce fait, le chercheur doit rester éveillé à la probabilité forte que sa « matrice » culturelle, issue de l'observation, comporte des manifestations liées à plusieurs cultures<sup>679</sup>. Lors de la phase de collaboration avec des informants internes à l'organisation, il est nécessaire de tenter de leur faire projeter des actions dans des contextes spécifiques (organisationnels, départementaux, mais aussi informels, etc.) pour tester leur validité dans telle ou telle culture. En multipliant les informants et en demandant quelle serait la signification de tel discours ou de tel acte, reproduits auprès de différents publics, par exemple, cela devient plus facile de distinguer une culture organisationnelle, d'une culture de service, de métier, ou encore d'une culture générationnelle, régionale, etc.

Alors que, paradoxalement, cette démarche de vouloir isoler les traits d'une culture particulière semble aller à l'opposé de la vision dynamique et pragmatique des interactions préconisée plus haut, il s'agit d'une étape préliminaire nécessaire à l'analyse. En effet, pour bien étudier l'influence de différentes cultures dans une interaction, il faut tout d'abord étudier les attentes et les comportements préfigurés, associés, dans l'absolu, aux identités activables. De cette manière, la troisième partie de ce travail comportera une description de la culture organisationnelle de l'association AEGEE (chapitre sept), suivie d'une analyse (chapitre huit) de la manière dont cette culture influence (à quels moments et comment) l'émergence sémiopragmatique du sens dans une interaction.

---

<sup>678</sup> Lorsque Schein écrit qu'il faut travailler dans son propre milieu culturel (sous-entendu « national ») pour tenter de déchiffrer une culture organisationnelle, il trahit son impression d'oeuvrer dans un contexte culturellement « neutre », où la seule variable (par rapport aux normes de la culture sociétale nationale) serait la culture organisationnelle (1985 : 117).

<sup>679</sup> Le fait que les observations reposent sur des repères de sens *performés* est peut-être atténué par la tendance du chercheur à focaliser sur des manifestations répétées par différents acteurs sociaux. Cependant, la performance peut entrer en jeu si l'on prend en compte dans les observations des cas particuliers ou des occurrences non généralisées.

## 5.2. Cultures, organisations et management interculturel

« Nous pénétrons ici dans le monde de l'interculturel, où les décalages conceptuels, la coexistence de systèmes de valeurs différents viennent déstabiliser la norme de la rationalité qui fonde toute entreprise bureaucratique. L'ordonnement rationnel peut se trouver mis en péril par le contact entre cultures ».

Marc Abélès<sup>680</sup>

Lorsque l'organisation est conçue comme étant de caractère multiculturel, sa gestion repose sur la prise en compte du contact entre les cultures qu'elle abrite. La plupart des travaux menés dans cette direction focalisent sur des organisations multinationales et mettent en avant les différences culturelles d'ordre national. D'autres s'intéressent à la mixité ethnique au sein d'une organisation locale. Prises ensemble, ces études et leur épistémologie peuvent apporter, à cette thèse, des éclairages intéressants par rapport aux effets des cultures et des identités plurielles et collectives sur l'activité sociale au sein de l'organisation.

Alors que la gestion de la diversité a succédé, en quelque sorte, à la culture organisationnelle comme paradigme managérial, il est paradoxal de noter que, parfois, celle-là consiste à tenter d'imposer celle-ci. Face à l'échec constaté du modèle bureaucratique dans le contexte multiculturel (Abélès : *supra*), le premier réflexe de la direction consiste parfois à tenter d'imposer d'en haut une culture organisationnelle homogénéisante (Chevrier, 2003 : 106-10). Ainsi, les managers d'IBM pensaient que Geert Hofstede ne trouverait pas de différences culturelles parmi les cadres de l'entreprise multinationale, en raison de l'influence de la culture d'entreprise activement entretenue (Smith & Bond, 1998 : 226-7). Selon Andréa Semprini (1997 : 101), le modèle « *corporate management* » de structuration multiculturelle, qui s'est imposé dans nombre de multinationales, fières d'afficher leur caractère cosmopolite, consiste à habiller, d'un récit euphorique de gestion réussie de la différence, une réalité dans laquelle on impose à la collectivité les normes de la majorité. Le discours utopique, qui fait de la différence une richesse, écrit l'auteur, cache généralement une politique d'intégration qui ne prend absolument pas en compte les spécificités de l'Autre.

Dans cette section, nous revisiterons différents travaux du domaine du management interculturel, en cherchant à mettre des études et des préconisations souvent appliquées et prescriptives, au service de notre projet descriptif et compréhensif. Les théoriciens du management interculturel soulignent le caractère souvent national des procédures managériales et des pratiques organisationnelles, peu adaptées à la transposition à d'autres contextes culturels (chapitre 5.21). Mais, conformément à notre conception de l'organisation, qui en fait un lieu de croisement entre cultures différentes, les travaux sur le multiculturalisme et sur les tensions identitaires apportent, à cette étude, un éclairage complémentaire sur la cohabitation culturelle en entreprise (chapitre 5.22). Si une culture organisationnelle peut constituer, dans certains contextes, une source de références partagées et de prévisibilité pour les employés, la prise en compte des différentes identités collectives s'avère cruciale pour le management interculturel.

---

<sup>680</sup> Abélès, 2005 : 79.

## 5.21. Paradigmes et expériences proposés par le management interculturel.

« *Le management interculturel consiste donc à construire des articulations entre porteurs de cultures différentes afin de minimiser les conséquences négatives des différences pour les individus et les entreprises et de bénéficier des ressources potentielles qu'offre chaque culture.* »

Sylvie Chevrier<sup>681</sup>

Dans son ouvrage dédié au champ du management interculturel en pleine émergence, Sylvie Chevrier souligne un certain manque de consensus parmi les chercheurs sur ce qui devrait en fait partie, ainsi que sur la notion de culture retenue (Chevrier, 2003 : 7). Selon le découpage qu'elle effectue, ce champ inclut les interactions humaines, les interactions avec les objets et avec les outils de gestion culturellement marqués. Parmi les précurseurs du management interculturel, Chevrier identifie les travaux de Tocqueville sur les États-Unis, de Max Weber sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme et de Michel Crozier sur les différences entre les bureaucraties françaises, russes et américaines. Enfin, Edward T Hall et Geert Hofstede sont présentés comme les pères fondateurs du champ<sup>682</sup>, réinvesti plus récemment par Philippe d'Iribarne.

Collaboratrice de d'Iribarne, Sylvie Chevrier distingue trois types ou niveaux de recherches sur le management interculturel (Chevrier, 2003 : 60-1). Les travaux menés par Hall sont relégués à un premier niveau d'analyse, réservé aux monographies subjectives basées sur les expériences de l'auteur. Ces études sont de nature pragmatique : leur objectif est d'aider un manager expatrié à comprendre les rudiments d'un système culturel pour « s'en sortir » dans un autre pays. Au deuxième niveau se situent les travaux *cross-cultural*, illustrés par les recherches comparatives de Geert Hofstede<sup>683</sup>. Ce type d'étude permet d'identifier de grandes catégories de différences entre systèmes culturels, de manière plus méthodique et plus explicite, mais moins détaillée, que les monographies subjectives (niveau 1). Enfin, le troisième niveau d'étude, selon Chevrier, est la démarche interprétative telle que d'Iribarne l'a développée<sup>684</sup>. Les travaux inspirés par d'Iribarne, explique-t-elle, se distinguent de ceux de Hall (observation des comportements typiques) et d'Hofstede (recensement des valeurs moyennes d'un groupe) par leur focalisation sur les processus d'interprétation propres à une culture, selon une vision issue de l'anthropologie symbolique geertzienne.

D'Iribarne s'attache à montrer l'adéquation entre les pratiques et les représentations au sein d'une culture d'entreprise et la culture politique nationale dans laquelle ces pratiques ont évolué. Ses analyses de ce qui fait sens dans différents contextes nationaux (D'Iribarne,

<sup>681</sup> Chevrier, 2003 : 4.

<sup>682</sup> Pour les travaux de Hall et de Hofstede, voir chapitre 1.2.

<sup>683</sup> Dans son ouvrage de 1991, Hofstede consacre son sixième chapitre à l'influence de la distance au pouvoir et de l'évitement de l'incertitude sur les pratiques et les normes managériales au sein de différentes sociétés.

<sup>684</sup> Chevrier décrit *Une logique de l'honneur* (D'Iribarne, 1989) comme le texte fondateur de ce troisième courant du management interculturel. Elle regrette la contreproductivité des analyses à la Hall ou à la Hofstede qui informent la plus grande partie des formations managériales sur l'interculturel, car elle suggère que ces approches génèrent souvent des stratégies individuelles bricolées (autonomase), fondées sur un comportement global qui ne différencie pas le facteur culturel et la personnalité d'un individu particulier, l'influence d'une culture professionnelle, etc. Les construits cognitifs qui en résultent ne fonctionnent plus dès que l'individu change de contexte et se trouve face à d'autres interlocuteurs.

1989 ; 2002) partent de l'hypothèse selon laquelle les formes signifiantes de la culture organisationnelle sont le reflet des institutions politiques du pays. Une compréhension de la culture politique permet, explique-t-il, d'éclairer les différentes méthodes de travail des entreprises, des filières ou des succursales implantées dans différents pays. En matière de culture organisationnelle et de pratiques de travail, « *on ne triche pas avec les grands principes qui régissent la culture de son pays* », écrit Philippe D'Iribarne (1989 : 201).

Outre les parallèles intéressants entre cette vision systémique de la culture, selon laquelle les institutions politiques sociétales influencent la culture des groupes constitutifs de la société, et la perspective théorique développée ici (*supra*, chapitre 3), trois aspects de l'approche proposée par d'Iribarne semblent compromettre sa pertinence pour l'étude de notre corpus. Outre les parallèles parfois fort discutables, dressés entre les pratiques organisationnelles et l'histoire politique du pays étudié,<sup>685</sup> l'approche semble critiquable, tout d'abord, par rapport à une définition de la culture souvent trop figée et trop consciente chez le sujet. Le caractère historique de l'hypothèse initiale, ainsi que des remarques comme celle qui vient d'être citée, suggèrent que les cultures nationales sont marquées par les événements politiques liés à l'avènement de la nation, et évoluent peu ensuite. Malgré cet ancrage historique fort, la culture serait suffisamment observable et conscientisable pour que l'étranger puisse s'adapter sans trop de difficultés. À propos des ingénieurs qui évoluent dans une succursale hollandaise de leur entreprise mère, d'Iribarne affirme :

*« Ces questions de style de relations sont ouvertement « culturelles », et les erreurs à ne pas commettre se voient relativement vite. Pour peu qu'il soit animé de quelque bonne volonté, un étranger arrivera sans trop de mal à ajuster ses pratiques »* (1989 : 244).

Or, dans le compte-rendu qu'il présente d'une étude mettant en scène des ingénieurs français et suédois qui devaient travailler ensemble sur un projet, l'auteur montre que les individus ont tendance à analyser ces malentendus en fonction de leur propre culture nationale (D'Iribarne, 2002). Ainsi, face à des malentendus d'ordre culturel relevant de différences de pratiques, au lieu de saisir la logique du système « étranger », les ingénieurs attribuent au comportement de l'Autre la signification qu'il aurait dans le système qui leur est familier.

Deuxièmement, malgré l'accent qu'il met sur le sens, d'Iribarne ne prend que peu en compte la dimension symbolique de la culture dans les interactions, sur le plan identitaire (*supra*, chapitre 2.3). Puisqu'il étudie des cultures en isolation et non pas les contacts entre cultures, l'approche qu'il défend reste une combinaison des deux autres niveaux identifiés par Chevrier. Certes, les monographies qu'il dresse dépassent, par leur complexité, les analyses d'Hofstede. D'autre part, leur nature herméneutique et comparative (*cross-cultural*) explicite les différences des travaux d'Edward Hall. Cependant, leur focalisation macrosociale réduit leur pertinence pour l'étude de situations d'interculturalité microsociale, comme le souligne Hofstede (*supra* page 67).

---

<sup>685</sup> Ces explications pseudo-scientifiques ont une certaine valeur didactique, et ornent tout particulièrement les versions vulgarisées de la pensée d'Iribarne.

Enfin, tout en reconnaissant l'influence de la culture et des institutions nationales sur les cultures des groupes sociaux (des organisations) qui composent la nation, d'Iribarne semble évacuer, paradoxalement, la question des cultures multiples. Selon Sylvie Chevrier :

*« Toute société ne peut être d'emblée associée qu'à une multiplicité de formes de rapports sociaux, et encore plus de conduites individuelles et d'opinions, même si certaines formes de régulation, comportements ou avis sont susceptibles d'apparaître avec quelque récurrence. En revanche, si l'on s'intéresse aux représentations auxquelles renvoient les rapports sociaux, aux logiques qui fondent les conduites et aux termes des débats dans lesquels les opinions se confrontent, c'est le partage d'un même univers de sens par les membres de la communauté qui se fait jour. » (2003 : 69).*

Clairement, la vision que donne Chevrier de l'approche de d'Iribarne semble quelque peu réductrice. Si l'on situe la structuration du sens au seul niveau sociétal national, comment, alors, comprendre des différences ou des clivages intra-organisationnels au sein d'une organisation nationale, tels que ceux mis en évidence par les travaux que Martin situe dans la perspective différenciationniste (*supra*) ? S'agit-il de différences entre des logiques d'acteurs ou de groupes au sein d'un même système de signification ? Nous persistons à penser que non, d'autant plus que d'Iribarne contredit lui-même cette analyse dans la conclusion d'*une logique de l'honneur*, lorsqu'il reconnaît les limites de l'étude des cultures nationales :

*« Une entreprise est marquée par de multiples traditions, ayant de multiples origines, dont la plupart échappent totalement, ou du moins largement, à l'emprise des responsables. Les cultures nationales, bien sûr, pèsent de tout leur poids, même là où les plus grands efforts sont faits pour créer, au-delà des frontières, une culture d'entreprise originale. Elles sont loin d'être les seules ; elles ne font en effet que définir, à grands traits, des manières de vivre ensemble d'individus et de groupes qui, restant à maints égards très différents les uns des autres, possèdent leur culture (on dit parfois leur sous-culture) singulière. Il existe, dans un pays donné, une infinité de traditions propres à des groupes régionaux, ethniques, religieux, sociaux, professionnels, de sexe, d'âge, etc. Et chaque entreprise est riche d'un vaste ensemble de traits culturels liés aux multiples origines des membres de son personnel. En outre, chaque cuisine, atelier, équipe de travail qui existe en son sein, a ses traditions particulières. Parmi les traits culturels que l'on y rencontre, ceux qui, étant à la fois entièrement spécifiques et communs à l'ensemble des parties, constituent au sens strict sa culture propre, ne forment qu'un élément d'un vaste ensemble. » (1989 : 265).*

Malgré cette mise en perspective finale, l'influence d'autres niveaux de culture n'a que peu de place dans l'œuvre de Philippe d'Iribarne. À quelques exceptions près,<sup>686</sup> la recherche française ne semble pas encore avoir pris cette direction dans l'analyse de l'activité organisationnelle interculturelle, tandis qu'il s'agit d'une direction davantage exploitée aux États-Unis, remarque Chevrier :

---

<sup>686</sup> P Pierre (2002) définit le management interculturel comme la gestion des diverses identités culturelles des acteurs de l'organisation.

« Dans la littérature américaine, le management interculturel est apparenté au management de la diversité et recouvre la gestion des interactions entre communautés ethniques, entre hommes et femmes, et entre générations, reflétant ainsi les clivages sociaux significatifs dans le monde du travail aux États-Unis. » (2003 : 29)

En effet, nombreux sont les chercheurs Outre-Atlantique à se pencher sur la question du lieu de travail multiculturel (« *multicultural workplace* »), dans le contexte domestique américain, ou appliquée aux organisations multinationales. Smith et Bond (1998 : 288-90) résument certains de ces travaux, à travers les procédures qu'ils proposent pour faciliter la cohésion et l'efficacité dans une organisation culturellement plurielle. Cependant, en raison de leur caractère appliqué, conformément à la tradition pragmatique anglo-saxonne<sup>687</sup>, les principaux enseignements de ces travaux restent d'ordre opérationnel. Ils préconisent, par exemple, l'instauration de programmes de formation pour les managers, d'une identité organisationnelle forte, ou encore de politiques de ressources humaines qui visent à respecter la répartition équitable des différents groupes dans l'ensemble de la structure organisationnelle (Smith & Bond, 1998 : 289).

### **Le manager « transculturel »**

Une solution souvent préconisée, pour faire face à la diversité culturelle en entreprise, est le recours à un médiateur. Il peut être externe à l'organisation, ou encore interne, incarné en la personne du « manager transculturel », notamment dans une succursale étrangère d'une entreprise multinationale (Chevrier, 2003 : 104). Généralement issue de la culture locale « subordonnée », mais ayant une expérience professionnelle importante dans (au moins) la culture nationale associée à l'entreprise mère, cette figure est supposée « *polycentrique* » (Hofstede, 1991 : 211) capable, grâce à ses multiples socialisations, de comprendre et de réconcilier les différents points de vue et interprétations. Comme le rappelle P. Pierre, il s'agit alors, en vérité, non pas de managers « transculturels » (décentrés et aptes à travailler dans n'importe quelle culture), mais d'individus pluriculturels qui ont appris à devenir opérationnels en un ou plusieurs contextes culturels étrangers bien particuliers (Pierre, 2002 : 33).

Alors que des individus ayant des connaissances de différentes cultures peuvent jouer un rôle clé dans une organisation, il convient, à notre sens, de démythifier la figure du « manager transculturel », si souvent érigée en idéal à atteindre, dans les formations destinées à préparer les cadres à l'expatriation. Plutôt que d'évacuer le « problème » de la différence culturelle, en le reléguant au domaine de l'expertise, les organisations pourraient examiner l'influence de différentes cultures en leur sein. Les cultures nationales, tout comme la culture organisationnelle, sont des éléments très importants à prendre en compte pour comprendre les rapports au sein d'une multinationale, mais ils n'expliquent pas, à eux tout seuls, la complexité des relations performées. En prenant en compte les rapports entre l'ensemble des

---

<sup>687</sup> Nombre des travaux en question trouvent des applications directes à travers la formation managériale ou le conseil en entreprise. Ils s'inscrivent ainsi dans une tradition, qui remonte aux travaux effectués par Edward Hall au service du gouvernement, de réponses apportées à une demande concrète et opérationnelle, plutôt que théorique.

cultures mobilisées au sein de l'organisation : les cultures propres aux différents services ou sites, les cultures de métier ou professionnelles, les cultures générationnelles, ethniques, et ainsi de suite, les dirigeants de l'organisation peuvent intégrer ce facteur dans la constitution de leurs équipes, mais aussi se servir des diverses allégeances pour créer des dynamiques de travail<sup>688</sup>.

## 5.22. La gestion symbolique du multiculturel

Les travaux appliqués de management interculturel, à l'image de ceux, déjà évoqués, sur la culture d'entreprise, ont parfois tendance à réduire la complexité de l'activité organisationnelle, en privilégiant un seul facteur présenté comme maîtrisable, dans une perspective managériale instrumentaliste. Destinées à aider les gestionnaires à repenser des pratiques et des innovations managériales étrangères dans un contexte local, ces études ne s'appliquent que peu aux phénomènes de contact entre individus de groupes culturels différents et à l'approche descriptive adoptée ici. En revanche, leur épistémologie, issue de travaux sur la dynamique des groupes (théorie de l'identité sociale) et sur le multiculturalisme, peut enrichir le cadre théorique de la thèse (*supra*, chapitre 3) notamment pour penser la complexité de l'activité organisationnelle.

La culture professionnelle et la « culture de métier »<sup>689</sup>, avons-nous suggéré, peuvent constituer des cultures trans-sociétales ou transnationales (*supra*, page 42). Que de telles cultures existent et permettent aux individus de nationalités différentes de poser les bases de prévisibilité nécessaires pour structurer pragmatiquement leurs relations intersubjectives (professionnelles), constitue l'une des principales hypothèses de cette étude (*infra*, page 365). Or, le potentiel fédérateur d'une culture de métier entre des employés de nationalités différentes dépend strictement du contexte. Les pratiques, représentations, et références partagées peuvent engendrer un sentiment d'appartenance commune liée à une dynamique de groupe, dans le cadre d'une rencontre multinationale de formation, par exemple<sup>690</sup>. Pourtant, comme le rappelle Sylvie Chevrier (2003 : 106-10), la culture de métier ne réunit que des individus qui partagent le même métier, alors qu'en général, une équipe de projet regroupe des individus de métiers et de compétences différents. Par ailleurs, rajoute l'auteur, une lecture attentive de l'ouvrage de Philippe d'Iribarne (1989) suggère que la culture de métier

---

<sup>688</sup> Il ne s'agit pas de faire de la ségrégation culturelle au sein de l'organisation. La socialisation commune dans un groupe particulier n'est, bien évidemment, pas une garantie de l'affinité sociale, et le fait de diviser l'organisation en groupes sociaux facilement repérables, aurait toutes les chances d'exacerber les tensions intergroupes (Hogg & Terry, 2000 : 132). Il s'agirait plutôt de rester sensible aux affinités et aux rivalités potentielles entre groupes et individus différents, et de s'interroger sur la possibilité d'encourager la mise en place de dynamiques sociales permettant de dépasser certaines différences symboliques.

<sup>689</sup> Pour illustrer la différence que nous entendons entre ces deux termes, la culture professionnelle serait celle qui regroupe, plus ou moins, les différents acteurs d'une même profession, telle la culture « hospitalière », par exemple, alors que la culture de métier serait celle des médecins anesthésistes, des infirmières des urgences, etc. Alors que la première regroupe pratiquement tous les employés des hôpitaux, la deuxième (notamment dans le sens d'Iribarne) ne réunit que les acteurs qui partagent une même fonction (et intitulé de poste) particulière. La culture « de site » est propre à un établissement, alors que la culture organisationnelle regroupe, le cas échéant, tous les sites de l'organisation.

<sup>690</sup> Bien sûr, une telle situation pourrait également, selon le contexte, engendrer des rivalités, par exemple face au constat de différences nationales entre les pratiques.

est un facteur davantage pertinent selon une conception française de l'entreprise (logique de l'honneur) que pour la plupart des autres nations. Dans des organisations non françaises où les différents acteurs sauraient mieux adapter leurs pratiques à un fonctionnement global, la culture de métier aurait moins de poids (Chevrier, 2003 : 119)<sup>691</sup>.

Cet exemple permet de réitérer l'importance du contexte, de la performance intersubjective, et des identités, afin de comprendre la mobilisation de différentes cultures lors d'une interaction. Dans une situation sociale, les cultures interviennent inconsciemment (au niveau des représentations, des pratiques, etc. de l'acteur) et consciemment, à travers la revendication (implicite ou explicite) d'identités sociales et culturelles. La performance des repères de signification de la rencontre reposent ainsi en partie sur la négociation des identités mobilisées par les acteurs (*supra*, chapitre 3.1). Pour mobiliser une identité, l'individu se conforme à des traits culturels prévisibles pour ses interlocuteurs. C'est ainsi au niveau des identités culturelles, raisonne P. Pierre, qu'il faut situer sa réflexion, afin de comprendre les rapports interculturels au sein d'une organisation (Pierre, 2002 : 43).

Considéré de ce point de vue, le contexte organisationnel active un certain nombre d'identités, parmi lesquelles l'individu en revendique ou s'en voit attribuer une ou plusieurs, en fonction de la situation et des enjeux perçus, des identités revendiquées par autrui, de son intentionnalité, etc. Tout comme la famille, étudiée par Jill Kiecolt et Anna LoMascolo (2003 : 27-40), le contexte organisationnel constitue une source de repères identitaires et culturels, par rapport auxquels se positionne le sujet en interaction. S'il estime que la situation s'y prête, il peut revendiquer une identité collective propre à l'organisation (identité organisationnelle, identité de service, etc), à travers la manifestation de traits culturels (jargon, représentations des concurrents, des partenaires, code vestimentaire, etc). À l'inverse, comme l'adolescent qui, dans certaines situations, se construit *contre* l'identité familiale, il peut également chercher à se démarquer de cette appartenance collective, en adoptant une posture identitaire autre : le rebelle, le novice, l'étranger, etc<sup>692</sup>. Enfin, le sujet peut tenter de se construire d'une manière non directement connectée au contexte organisationnel, en faisant valoir son identité d'homme ou de femme ou son groupe ethnique, par exemple<sup>693</sup>. À l'image des femmes cadres afro-américaines que décrit Joanne Martin (*supra*), les individus jonglent ainsi entre plusieurs identités, parfois conflictuelles<sup>694</sup>, en se situant par rapport aux identités (et aux cultures) que l'organisation leur propose.

<sup>691</sup> De la même manière, poursuit Chevrier, le *feedback* souvent préconisé par le management à l'américaine, peut s'avérer peu efficace, voire contreproductif, dans un environnement marqué par une culture à contexte faible, où l'explicitation des problèmes risque de heurter les sensibilités.

<sup>692</sup> Renaud Sainsaulieu (1997 : 200 *et seq.*) identifie quatre « identités » ou « cultures » au travail (que nous appellerons « postures » dans la terminologie utilisée ici), que les individus peuvent adopter par rapport à une identité collective. Ce sont : la « fusion », la « négociation », les « affinités » ou le « retrait ». Même sans les projeter formellement en carré sémiotique, il semble que ces quatre postures idéelles reflètent autant de points sur une opposition tensives entre l'adoption et le rejet d'une identité collective.

<sup>693</sup> Bien évidemment, ces identités peuvent très bien être interprétées par rapport à leur signification au sein de l'organisation, notamment sur fond de tensions sociales entre les groupes en question.

<sup>694</sup> En activant, tour à tour, des identités différentes, l'individu peut intégrer des systèmes de pensée parfois directement opposés, tout en évitant la dissonance cognitive (Jodelet, 1984 : 379), grâce à ce que Moscovici appelle la « polyphasie cognitive » (*supra*, note infrapaginale 135).

Renaud Sainsaulieu, il y a une trentaine d'années déjà, a mis en avant l'importance des *Identités au travail*, dans divers contextes organisationnels. En s'intéressant à l'identification au groupe ouvrier, il remarque la solidarité manifestée à certains moments, qu'il attribue à :

*« l'expérience d'identification affective entre travailleurs, que le conditionnement du travail monotone et imposé finit par déclencher en tout individu. Au moment de l'action collective face à l'événement, cette identification facilite la fusion des membres du groupe et coule naturellement de l'action sur le modèle de la masse unitaire »* (Sainsaulieu, 1977 : 42)

La culture ouvrière, forgée dans les pratiques du travail, constitue, entre autres, un système de symboles et de comportements que les travailleurs peuvent mobiliser pour renforcer et donner sens à cette identification, dans un contexte de protestation, par exemple. Sainsaulieu souligne la forte dimension affective de l'identification collective qui « porte » un mouvement de contestation, mais remarque qu'à d'autres moments, les ouvriers sont vite divisés selon leurs identités, nationale ou autres (1977 : 49).

L'« hypothèse d'attraction sociale » (« *social attraction hypothesis* »), appliquée aux organisations par Michael Hogg et Deborah Terry (2000 : 126), distingue qualitativement les différentes formes de cohésion sociale entre travailleurs. L'hypothèse distingue l'« attraction sociale dépersonnalisée » (« *depersonalised social attraction* ») ressentie envers un compagnon de groupe en raison de l'identité collective partagée, et l'« attraction personnelle » (« *personal attraction* ») qui peut, ou non, relier des individus lorsqu'une identité collective n'est pas activée. En s'appuyant sur des « preuves » empiriques qui suggèrent que les deux types d'attraction sont dissociables, Hogg et Terry montrent l'intérêt, pour les organisations, de développer une gestion des identités collectives. En effet, le phénomène d'identification groupale peut favoriser la cohésion sociale tout comme, à l'inverse, elle peut faire éclater les tensions inter-groupes.

## Identités collectives et gestion multiculturelle : les apports de la SIT

« Consistent with Social Identity theory's group level of analysis and cognitive definition of the social group [...], we consider organizations to be groups, units or divisions within organizations to be groups, professions or sociodemographic categories that are distributed across organisations to be groups, and so forth – all with different social identities and group prototypes. Thus intergroup relations can exist between organizations, between units or divisions within an organization, between professions that are within but transcend organizations and so forth. »

Michael Hogg et Deborah Terry<sup>695</sup>

Chercher à mobiliser une identité collective pour faire oublier leur différence est une stratégie identitaire individuelle parfois adoptée par les ressortissants de groupes minoritaires (Malewska-Peyre, 2000 : 46). D'un point de vue managérial et instrumentaliste, favoriser les identifications partagées par différents membres et catégories de personnel, peut aider à consolider des rapports sociaux parfois difficiles. Au lieu de « diviser pour mieux régner », la promotion des identités collectives, en tant que stratégie de gestion, vise à outrepasser des tensions sociales, à créer « l'esprit d'équipe » malgré les différences. À coups de discours managériaux et d'« *incentives* » d'entreprise, une telle politique cherche souvent à intervenir sur la culture organisationnelle, source de valeurs communes. Très difficile à manipuler (*supra*, section 5.1), la culture organisationnelle *peut* jouer un rôle fédérateur, dans certains contextes, en tant que source de prévisibilité et de valorisation collective, lorsqu'elle incarne des valeurs réellement partagées, qui « font sens » pour les acteurs. Mais quels contextes semblent favoriser l'activation d'une identité collective ? La théorie de l'identité sociale (*Social Identity Theory*) apporte quelques éléments de réponse à cette question.

Rappelons que, selon la théorie de l'identité sociale, les acteurs sociaux ont tendance à valoriser ce qui touche à une appartenance collective et, inversement, à dévaloriser ce qui relève d'un groupe (rival) de non-appartenance, pour des raisons liées à l'estime de soi (*supra*, page 146 *et seq.*). Bien évidemment, ce phénomène peut tout aussi bien entretenir des rivalités entre groupes différents au sein d'une organisation, que favoriser une dynamique organisationnelle plus large. Tout comme les institutions européennes qui cherchent à faire valoir une identité globale pour dépasser les rivalités nationales (chapitre 4), le manager d'une organisation multiculturelle peut tenter de renforcer l'identification au collectif, pour désamorcer des identifications conflictuelles à d'autres niveaux.

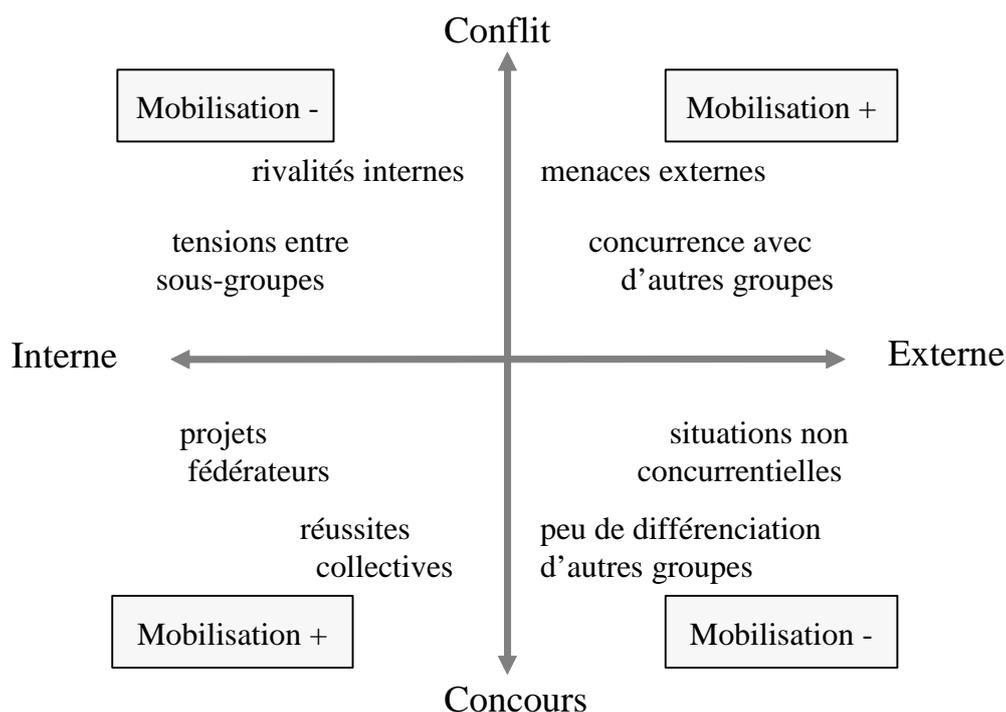
La discussion du processus d'identification (l'activation et la négociation d'une identité situationnelle : *supra*, chapitre 2) a insisté sur son ancrage contextuel. Nombre de facteurs différents influencent l'individu, dont ses représentations d'autrui, de la situation et

<sup>695</sup> Hogg et Terry, 2000 : 122. « Conformément à la définition cognitive du groupe social et au niveau d'analyse (le groupe social) adoptés par la théorie de l'identité sociale [...], nous considérons que les organisations sont des groupes, que les unités ou les divisions à l'intérieur des organisations sont des groupes, que les professions ou les catégories sociodémographiques distribuées à travers les organisations sont des groupes, et ainsi de suite. Tous impliquent des identités sociales et des prototypes de groupe différents. Ainsi, des relations inter-groupes peuvent exister entre les organisations, entre les unités ou les divisions à l'intérieur d'une organisation, entre les professions qui sont à l'intérieur mais qui transcendent les organisations, et ainsi de suite ». (Notre traduction).

des enjeux, du potentiel de gain ou de perte d'estime de soi selon les identités revendiquées, des facteurs physiologiques, etc. La mobilisation d'une identité collective dépend également de la perception du groupe en question et des rapports que l'individu entretient envers ses membres. La complexité de la gestion multiculturelle se mesure à celle du contexte figuratif (figure 20), car les interactions au sein de l'organisation reposent sur ce même ensemble de facteurs.

G. H. Mead décrit le fonctionnement des « pulsions » (« *impulses* ») sociofuges et sociopètes des individus au sein d'un groupe. En général, ces pulsions contribuent à maintenir un équilibre relatif. Les forces sociofuges se manifestent à travers la compétition et les rivalités interindividuelles, qui tendent à l'éclatement du groupe. Les forces sociopètes sont représentées par les actes de solidarité et les différents liens sociaux qui fondent le groupe et assurent sa cohésion. Or, remarque Mead, lorsque le groupe se sent menacé de l'extérieur, les pulsions sociofuges sont dirigées non pas envers d'autres membres du groupe, mais envers la menace, ce qui renforce encore plus les liens de solidarité entre les membres du collectif menacé (Mead, 1934 : 306).

Edward Lawler souligne également l'importance de la dimension affective de l'identification. Il formule l'hypothèse selon laquelle les émotions ressenties en tant que membre d'un groupe (« expériences affectives positives ou négatives ») peuvent influencer la saillance de l'identité collective en question. Plus la mobilisation d'une identité est vécue positivement (à travers la valorisation individuelle et collective, mais aussi dans le rapport à l'Autre), plus un sujet aura tendance à vouloir la mobiliser de nouveau, *cæteris paribus* (Lawler, 2003 : 135). Prises ensemble, les analyses de Mead et de Lawler suggèrent que la probabilité de mobilisation d'une identité collective augmentera lorsque (a) le groupe se trouve face à une menace externe, et (b) l'identité collective est perçue comme valorisante et associée à des expériences affectives agréables au sein du groupe. L'influence de ces facteurs, appliqués au contexte organisationnel, est représentée dans la figure 28 :



**figure 28 : Facteurs contextuels qui affectent la probabilité de mobilisation d'une identité collective**

Comme le savent fort bien les étudiants de sciences politiques, une combinaison de conflit externe et de concours interne est la recette « idéale » pour promouvoir la solidarité intracommunautaire<sup>696</sup>, et pour encourager la cohésion intra-organisationnelle. Alors que le « conflit » prend généralement la forme atténuée de « concurrence », dans un contexte organisationnel, il faut souligner ici, le caractère engagé, actif du terme « concours » (figure 28), qui dépasse le simple « consensus »<sup>697</sup>. À la différence d'un consensus interne qui peut parfois pousser l'individu à revendiquer sa différence par rapport aux autres membres du groupe (Lipiansky, 1992 : 154-5 ; Tap, 1999 : 67), le concours, vers un objectif collectif (et non individuel) poursuivi, focalise les esprits sur celui-ci. Les notions d'*équipes*, de *projets*, et même d'*objectifs collectifs* ou *partagés*, fréquemment utilisées dans les discours managériaux, contribuent ainsi à donner un sens actif à l'appartenance collective<sup>698</sup>.

Ce schéma s'applique à toute identité collective, à tout niveau d'une organisation ou d'une société. Le projeter sur une identité qui constitue une source de conflits au sein de l'organisation, permet de comprendre les facteurs qui peuvent renforcer, ou, au contraire, désamorcer de tels conflits. Ainsi, la différenciation de l'identité en question au sein de l'organisation peut être un facteur important. Comme le remarquent Hogg et Terry

<sup>696</sup> Mead remarque que cette combinaison de facteurs contribue à renforcer le sentiment de patriotisme en périodes de guerre.

<sup>697</sup> Le terme « concours » est ici entendu dans un sens proche de « collaboration » ou de « coopération » : le fait de travailler ensemble pour atteindre un but collectif.

<sup>698</sup> Hogg et Terry affirment que l'incertitude organisationnelle contribue au désir d'homogénéité et au rejet des minorités par les membres du groupe majoritaire (2000 : 133). Plus les objectifs et les rapports sont clairs et bien définis pour tous, moins il y a de place pour l'incertitude et la méfiance inter-groupes.

(2000 : 132), lorsque les catégories d'emploi correspondent à des catégories ethniques, les tensions interethniques ont tendance à être plus prononcées. Une politique de ressources humaines qui assure une réelle mixité sociale aux différents niveaux de l'entreprise peut contribuer à rendre cette identité moins saillante, conseillent les auteurs.

De la même manière, écrivent-ils, des sous-groupes au sein d'une organisation peuvent se sentir menacés par une politique affichée (nouvelles règles ou procédures, ...) qui semble traduire, pour eux, une volonté d'assimilation de la part du groupe majoritaire. En effet, tout ce qui est vécu comme une menace externe aura tendance à renforcer l'identité de groupe (ici de sous-groupe). Hogg et Terry préconisent, preuves empiriques à l'appui, de reconnaître simultanément l'identité de sous-groupe et de groupe, pour désamorcer ces tensions<sup>699</sup> :

*« To secure harmonious and cooperative relations among departments or divisions within a large organization, it may be best to balance loyalty to and identification with the subunit with loyalty to and identification with the superordinate organization, and not overemphasize either one to the detriment of the other »<sup>700</sup>.*

Afin de prendre en compte et valoriser suffisamment les différentes identités collectives au sein de l'organisation pour éviter les tensions sociales, les auteurs prônent l'adoption d'une politique normative de pluriculturalisme. Pour réussir, cette stratégie nécessite un réel engagement de l'ensemble des acteurs organisationnels, de manière à éviter les dérives d'un multiculturalisme « *corporate management* » de complaisance (*supra*, page 350). Cependant, la passerelle intellectuelle que construisent Hogg et Terry entre les travaux sur les identités collectives et ceux qui s'intéressent aux sociétés multiculturelles semble prometteuse. Puisque le présent travail ne s'inscrit pas dans une logique managériale prescriptive, tout le potentiel de ce rapprochement ne sera pas examiné ici<sup>701</sup>. Il convient, pourtant, de remarquer que le fil de la discussion, dans cette section dédiée à la gestion interculturelle, a guidé notre propos d'une face à l'autre de la médaille : de la culture aux identités, et enfin de nouveau à la culture. L'analyse « culturelle » d'une interaction comporte toujours une dimension identitaire, et *vice versa*. Ainsi, une approche compréhensive des phénomènes organisationnels doit absolument prendre en compte non seulement la multitude d'influences culturelles et leurs spécificités, mais également la manière dont les différents groupes coexistent symboliquement au sein de l'organisation étudiée.

<sup>699</sup> À la lumière de ce qui a été écrit au sujet de l'identité européenne (*supra*, chapitre 4.12), il est évident que ces réflexions et ce schéma s'appliquent tout aussi bien aux identités collectives nationales et européennes qu'aux différentes identités associées à un contexte organisationnel donné.

<sup>700</sup> Hogg & Terry, 2000 : 131. « *Pour promouvoir des rapports harmonieux et coopératifs entre des départements ou des divisions dans une organisation de grande envergure, la meilleure politique est peut-être de chercher un équilibre entre, d'une part, la loyauté et l'identification à l'égard de la sous-unité et, d'autre part, celles ressenties à l'égard de l'organisation-mère, de façon à ne pas accorder trop d'importance à l'une au détriment de l'autre* ». (Notre traduction).

<sup>701</sup> Sur ce point, cf. notamment Kymlicka, 1996 et Semprini, 1997.

## Résumé du cinquième chapitre

Penser les interactions interculturelles au sein d'AEGEE nécessite une prise en compte de leur dimension organisationnelle. Issus de l'étude des organisations, la notion de culture d'entreprise et les principes du management interculturel, viennent alors informer notre discussion, fondée sur le cadre théorique décrit dans la première partie de la thèse. La culture organisationnelle, concept passé de mode à la fin des années quatre-vingt, en partie en raison de l'utilisation trop instrumentaliste qui en a été faite, a conservé sa place dans une certaine littérature scientifique. La définition communicationnelle de la culture (chapitre 1), située au niveau du groupe social, permet de faire articuler la culture organisationnelle avec les autres cultures liées à la socialisation, et de revisiter ensuite des travaux qui érigent souvent l'organisation et sa culture en objets à part entière, les coupant artificiellement de la société. En (ré)inscrivant, avec Sainsaulieu, l'organisation au cœur de la cité, elle apparaît comme un contexte social et socialisateur (le contexte organisationnel : Mucchielli), point de rencontre de différentes cultures, dont celles liées à l'organisation. Cette lecture de la notion de culture reste cohérente par rapport aux « trois perspectives » identifiées par Joanne Martin. La perspective d'*intégration* focalise sur les traits culturels partagés au niveau de l'organisation, la perspective de *différenciation* insiste sur la coexistence de plusieurs cultures dans le contexte organisationnel, et la perspective de *fragmentation* met en avant toute l'ambiguïté qui peut caractériser les rapports sociaux performés dans ce contexte. Outre cette approche épistémologique, les travaux appliqués de Martin, ainsi que ceux de Schein, proposent des outils et des méthodes de collecte et d'analyse de données, afin d'étudier les cultures organisationnelles ou autres.

Alors que le contexte organisationnel peut privilégier, dans les interactions, l'activation des identités et des cultures liées à l'organisation, le rôle qu'elles jouent dans son fonctionnement, varie considérablement selon le type d'organisation (entreprise, association, ...). L'identité associative est susceptible de s'avérer particulièrement saillante dans les interactions (par rapport à une culture d'entreprise, par exemple), en raison du gain potentiel en estime de soi qu'elle représente, mais également grâce aux dynamiques identitaires groupales et à l'importance accordée aux relations sociales et à l'investissement symbolique identitaire, au sein des associations en général. La culture d'une association, en tant que système de significations partagé, traduit l'idéologie associative en lignes d'action concrètes. Parallèlement, elle véhicule les modalités du lien social associatif, condition *sine qua non* de son action.

La prise en compte de la définition de la culture défendue ici, dans le champ du management interculturel, permet de mesurer l'impact potentiel des cultures nationales sur les pratiques organisationnelles, mais aussi de rappeler que la culture (organisationnelle ou nationale) ne détermine pas le comportement, mais le préfigure. Puisque l'activation de tels ou tels traits culturellement préfigurés repose en partie sur l'identification, la problématique de la gestion multiculturelle s'avère indissociable de celle des identités collectives au sein de l'organisation. Alors que le « management interculturel » d'un point de vue *cross-cultural* peut être utile pour comprendre les gros traits d'une culture exotique inconnue, ses apports

passent presque sous silence les phénomènes de contact entre groupes différents. Pour mieux prendre en compte cette dimension, le management interculturel pourrait se tourner, comme aux États-Unis, vers la gestion de la diversité, structurée épistémologiquement par la théorie de l'identité sociale et par différents travaux sur le multiculturalisme américain. L'approche présentée ici pourrait également faciliter la compréhension de l'ensemble complexe de facteurs contextuels qui peuvent favoriser ou non la mobilisation d'une identité collective consensuelle ou conflictuelle (figure 28) et éclairer ainsi la gestion des tensions sociales liées à un environnement multiculturel.

## Discussion synthétique de la deuxième partie

La deuxième partie de la thèse a appliqué le cadre épistémologique développé dans la première partie, à deux objets d'étude, l'Europe et les organisations, choisis en fonction de leur importance, en tant que sources potentielles d'identifications collectives, pour les interactions au sein de l'association AEGEE. Les débats et les travaux existants, portant sur les cultures et les identités européennes et organisationnelles, informent ainsi l'approche du terrain. La reproblématisation de ces travaux, grâce à la définition communicationnelle de la culture (chapitre 1.12), permet de les appliquer aux micro-interactions, et de les rendre compatibles par rapport au cadrage théorique de la thèse. À au moins un égard, les deux chapitres de cette partie se rejoignent, car les promoteurs de l'identité européenne, comme les managers d'une multinationale qui tentent de mettre en avant les valeurs de l'entreprise, se heurtent (entre autres) à la résistance des groupes qui perçoivent leurs actions comme une menace pour leur propre identité. Dans chaque cas, l'approche adoptée a consisté à chercher à dépasser les discours et les recettes interventionnistes qui prônent la promotion artificielle d'une culture collective, pour focaliser sur la manière dont les cultures et les identités collectives se développent lors des interactions microsociales. L'identité européenne et l'identité organisationnelle ont été abordées comme des identités collectives potentielles, dont l'activation est liée à un contexte social. Il a été suggéré que ces identités collectives peuvent constituer des sources de repères de signification partagées et d'appartenance symbolique commune, qui permettent parfois aux individus de dépasser leurs différences, nationales ou autres.

La dernière partie de la thèse examinera, sur le terrain, les conditions dans lesquelles les acteurs sociaux ont recours à ces identités et à ces repères de signification culturels collectifs, ainsi que les formes qu'ils prennent dans les interactions. Référence sera alors faite au phénomène d'interculturalisation (Demorgon, 2000) au niveau microsocial, tel qu'il peut être observé dans les interactions. Puisque tout regard est subjectif, nous avons tenté de rendre aussi clairs que possible nos partis pris épistémologiques et théoriques, développés dans le texte de la première partie et synthétisés à la fin de chaque chapitre. Ils sont résumés ici :

### Postulats théoriques liés au paradigme de la communication interculturelle appliqué aux interactions entre étrangers :

1. La culture se situe au niveau du groupe social. Les interactions au sein d'un groupe sont génératrices de culture. Cette culture, associée à l'identité du groupe, devient une base de prévisibilité valorisante pour les membres socialisés du groupe.
2. Chaque individu est porteur de différentes cultures, auxquelles il accède par sa socialisation (primaire ou secondaire) dans différents groupes. Alors que les groupes sociaux s'imbriquent et se chevauchent dans une structuration sociétale dynamique, la nature de la socialisation et le rapport de l'individu au groupe déterminent les effets, en termes de structuration cognitive culturelle, de son exposition à chaque culture.

3. Les attentes, les représentations, et les pratiques d'un individu sont affectées par ses cultures de socialisation (notamment primaire) de manière largement inconsciente. Alors que les cultures de socialisation primaire structurent généralement de façon plus ou moins permanente la cognition de l'individu, d'autres cultures (notamment de socialisation secondaire) sont davantage associées à des groupes particuliers et activées pragmatiquement. Dans un contexte propice, se conformer au prototype culturel du groupe semble tout à fait naturel pour l'individu : il se comporte « comme il se doit, pour quelqu'un comme lui dans une telle situation ».
4. Les cultures sont associées aux identités dans les interactions. La mobilisation de telle ou telle identité par un individu entraîne des attentes sur son comportement, liées à la culture d'un groupe (identité sociale), à tel ou tel rôle défini par la culture d'un groupe (identité de rôle), ou aux actions passées de l'individu (identité de personne).
5. Les identités sont *activées* par le contexte social, les attentes des participants, etc. Une identité est *mobilisée* lorsqu'un individu s'en sert pour justifier (implicitement ou explicitement) à des fins d'*accountability* intersubjectif, un acte symbolique par rapport aux traits culturels associés à l'identité en question. Pendant une interaction, il est habituel pour chaque individu d'avoir plusieurs identités activées, voire mobilisées, simultanément.
6. Les différentes identités et cultures mobilisées dans une interaction préfigurent et configurent les rapports intersubjectifs, mais les traits associés sont *performés* dans la figuration pour constituer des repères de signification actualisés. Si la performance des traits structure la rencontre, la forme qu'elle prendra est imprévisible, car elle est dépendante d'un ensemble systémique de variables pragmatiques.

La discussion théorique de cette deuxième partie de la thèse, a permis de relier la problématique générale<sup>702</sup> à l'objet d'étude et au corpus qui sera examiné dans la troisième partie. Nous sommes désormais en mesure de formuler des hypothèses à mettre à l'épreuve du terrain, afin d'apporter des éléments de réponse à la question posée :

#### Hypothèses de recherche appliquées aux interactions interpersonnelles au sein de l'association AEGEE :

1. La culture et l'identité associatives d'AEGEE, association européenne de citoyenneté, fournissent un cadre fort pour les échanges interculturels. Elles constituent des sources sémiotiques de prévisibilité intersubjective, permettant aux acteurs sociaux de dépasser symboliquement, dans certains contextes, les différences culturelles nationales.

<sup>702</sup> *Supra*, page 10. Rappelons-la ici par commodité : « Dans quelle mesure et de quelle manière, l'activation de cultures et d'identités non-nationales partagées peut-elle permettre, à des acteurs sociaux étrangers, de dépasser symboliquement leurs différences culturelles perçues, et de créer des conditions de prévisibilité mutuelle, leur permettant de « faire sens » d'une interaction, sachant que les analyses qui situent les différences culturelles sur le plan national uniquement ont tendance à écarter les autres niveaux d'appartenance commune, au même titre que les approches microsociologiques, axées davantage sur la situation ? ».

2. Les interactions au sein de l'association mobilisent différentes cultures et identités. La saillance de la culture et de l'identité associatives est favorisée par des situations de menace externe ou d'euphorie interne à l'organisation, et défavorisée par des dynamiques de sous-groupes internes.
3. Les traits culturels mobilisés sont performés dans les interactions, en fonction du déroulement de la situation et des autres identités et cultures activées. Cette « actualisation » microsociale des traits culturels associatifs peut faire évoluer la culture au niveau méso-social (au niveau de l'association).
4. Alors que l'association se dit européenne, cette identification relève davantage d'une identité épousée pour des raisons idéologiques que d'une culture associative qui serait le reflet fidèle d'une culture européenne, étant donné le non-recouvrement des deux groupes.

Ces hypothèses guideront la constitution du corpus et l'élaboration des méthodes retenues pour la récolte et l'analyse des données (chapitre 6). Elles permettront également de structurer la description du fonctionnement des interactions au sein d'AEGEE (chapitre 8).

### ***Partie III L'interculturalité dans une association de culture(s) européenne(s)***

*« En militant pour la création d'un « espace civique européen », les associations européennes de citoyenneté oeuvrent pour une cohabitation culturelle harmonieuse. Leur étude offre donc la possibilité d'analyser empiriquement les problèmes liés à la cohabitation culturelle. Analyse d'autant plus riche d'enseignements qu'elle porte sur un idéal type qui réunit, a priori, toutes les conditions pour un dialogue interculturel fécond. En effet, conscients des différences culturelles faisant obstacle à la communication et porteurs de bagage culturel et symbolique généralement plus élevé que la moyenne, les membres de ces associations ont toutes les raisons de s'entendre. De plus, ils partagent la même utopie politique et possèdent une connaissance étendue des institutions et problématiques européennes. Étudier les succès et les échecs de la cohabitation culturelle dans ce type d'associations ne permet pas de tirer des conclusions généralisables à l'ensemble de l'Union européenne, mais donne aux chercheurs en sciences de la communication, en science politique ou en psychologie interculturelle, un terrain d'analyse permettant de vérifier – ou de falsifier – certaines hypothèses théoriques. »*

Éric Dacheux<sup>703</sup>

Tirée d'un article du numéro 23-24 de la revue *Hermès*, dirigé par Patrice Meyer-Bisch et Éric Dacheux et consacré à « la cohabitation culturelle en Europe », cette citation exprime parfaitement les enjeux de la troisième partie de la thèse. Le choix d'une « association européenne de citoyenneté » (*infra*, chapitre 6.11) n'est pas le choix d'un terrain neutre ou représentatif du plus grand nombre, mais celui d'un objet susceptible de mettre en exergue le processus de co-construction pragmatique de sens dans un contexte multiculturel. Il réduit, en principe, au minimum les barrières sociales, symboliques et linguistiques qui interviennent davantage dans une grande majorité d'interactions entre individus de nationalités différentes. L'objectif épousé n'est alors ni de décrire des interactions « typiques », ni de réfléchir sur ce que « devrait » ou « pourrait » être la communication interculturelle ou la citoyenneté européenne, mais d'examiner, dans une sphère sociale restreinte et délimitée, un environnement privilégié, la nature des rapports sociaux sur le plan des micro-interactions.

Le chapitre six présentera brièvement le terrain (partie 6.1), avant d'évoquer les questions et les partis pris méthodologiques qui ont guidé la constitution et le traitement du corpus (partie 6.2), en adéquation avec la problématique soulevée et les hypothèses formulées plus haut. Le chapitre sept sera consacré aux résultats de l'étude de la culture d'AEGEE, et le chapitre huit au déroulement et à l'analyse des interactions interpersonnelles observées.

---

<sup>703</sup> Dacheux, 1999 : 123.



## Chapitre 6. Éléments de méthode pour l'étude des interactions au sein d'AEGEE

### 6.1. AEGEE : du terrain à l'objet scientifique

Puisqu'une discussion sur la méthode scientifique s'appuie nécessairement sur la nature précise du terrain d'étude, cette première partie du chapitre est consacrée à la description de l'Association des États Généraux des Étudiants de l'Europe. L'association est présentée comme objet d'étude, en tant qu'association européenne de citoyenneté (chapitre 6.11), mais également en tant qu'objet particulier, avec ses propres spécificités qui le distingue des autres associations de ce type (chapitre 6.12). Comme toute catégorisation, ce travail préliminaire s'avère délicat, en raison des choix subjectifs que nécessite une description non exhaustive, choix susceptibles de refléter le point de vue du chercheur, mais utilisés ensuite pour définir la méthodologie de la recherche. Pour choisir ses outils, il faut s'approcher de son objet, au risque de perdre sa neutralité avant même de franchir l'étape de l'analyse. D'un point de vue déontologique, les meilleures protections dont le chercheur semble pouvoir se doter, face à ce risque de subjectivité, sont la transparence, la lucidité et l'honnêteté intellectuelle. En assumant ses choix et en écrivant noir sur blanc les raisons qui les motivent, il donne un point de référence, par rapport auquel on pourra mesurer les conclusions auxquelles aboutissent ces choix.

#### 6.11. Les associations européennes de citoyenneté

Statutairement, AEGEE est une association française de loi 1901, domiciliée à Paris et à Bruxelles. Indépendamment de tout ce qui a été dit sur la nature des relations sociales propres à une structure associative (*supra* chapitre 5.12), sur le plan juridique, cette appellation implique un certain nombre de traits, qu'il convient de rappeler brièvement ici, afin de cerner l'association en tant qu'objet d'étude. Selon le premier article du texte de loi de 1901 :

*« L'association est la convention par laquelle deux ou plusieurs personnes mettent en commun, d'une façon permanente, leurs connaissances ou leur activité dans un but autre que de partager des bénéfices ».*

La loi de 1901 et les modifications qui y ont ensuite été apportées, affirment le droit des citoyens de s'associer (droit également soutenu par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en 1948), afin de poursuivre tout objectif permis par la loi et à visée non lucrative. Ce dernier point distingue les associations des entreprises commerciales. Mis à part le fait que l'association implique, par définition, plusieurs personnes, la loi ne prévoit ni sa forme, ni sa structuration interne, ni son domaine d'activité. Elle n'oblige pas non plus que l'association soit déclarée auprès des autorités. Il s'ensuit que les associations de loi 1901 peuvent varier énormément en taille, en structure et en secteur d'activité, même si certaines conventions sociales (constitution d'un bureau, concentration des associations dans certains domaines de la vie économique et sociale) et des contraintes liées à l'exercice de leur activité,

servent à réduire considérablement cette hétérogénéité potentielle du point de vue statistique. La nécessité pour une grande majorité d'associations de gérer des finances les contraint à se déclarer auprès des autorités préfectorales, afin de devenir personnes morales (article cinq de la loi de 1901). En France, selon un rapport du CerPhi (« Centre d'étude et de recherche sur la Philanthropie ») publié en novembre 2007, les principales activités des associations de loi 1901 *déclarées* en préfecture sont partagées entre quatre rubriques (par ordre décroissant d'importance) : les activités dites « culturelles », les loisirs, le sport et l'action sociale.

Sur le plan juridique, rien ne distingue AEGEE de toute autre association de loi 1901 : des associations de quartier, des clubs sportifs, des ateliers de théâtre et des groupes d'aide à l'insertion professionnelle. C'est donc son secteur d'activité qui nous permet de mieux cerner notre objet de recherche. Selon le rapport du CerPhi, les associations à vocation civique, comme AEGEE, restent très minoritaires en France. Seulement 4,2 pour cent des créations d'associations, entre septembre 2006 et août 2007, concernent des associations à vocation civique ou de défense des droits fondamentaux (CerPhi, 2007 : 9).

Alors qu'AEGEE est enregistrée à la préfecture de Paris, depuis sa fondation dans cette ville en 1985, le siège du *comité directeur* de l'association est à Bruxelles, capitale symbolique et administrative de l'Union Européenne. Elle est abordée ici, non pas en tant qu'association française de loi 1901, mais en tant qu'« association européenne de citoyenneté ». La catégorie et l'appellation sont empruntées à Éric Dacheux (*cf.* citation de début de troisième partie, page 367) qui s'en sert notamment dans ses discussions sur le rôle joué par la société civique dans la construction d'un imaginaire européen, discussions dans lesquelles il évoque le fonctionnement des réseaux associatifs au niveau européen<sup>704</sup>. En définissant les associations et les réseaux associatifs par leur domaine d'activité, Dacheux réduit d'abord son objet de recherche aux seules associations « de transformation sociale » : associations à but non lucratif avec un projet politique d'intérêt général (2000 : 14-15). Le critère du projet politique permet de distinguer ces associations de toutes celles qui s'organisent autour d'activités purement sociales, sportives, etc. Celui de l'intérêt général écarte de la définition les associations politiques qui cherchent à promouvoir les intérêts de leurs membres dans un but d'intéressement mutuel, de quelque nature que ce soit. Parmi ces dernières figurent, par exemple, les partis politiques qui cherchent à accéder au pouvoir législatif.

Ensuite, parmi les associations à transformation sociale, Éric Dacheux distingue celles « à vocation civique », qui « *se perçoivent comme des acteurs politiques à part entière et revendiquent leur rôle de contre-pouvoir* » (2000 : 16), face aux autres associations, davantage institutionnalisées, au sens où elles se développent afin d'assurer une fonction d'intérêt général initialement prévue par l'État. Souvent, elles signent des accords de partenariat avec celui-ci, et financent en grande partie leurs activités grâce à des subventions publiques, à l'image de nombreuses associations d'aide à la personne. Les associations de transformation sociale se divisent également, selon Dacheux, entre celles qui se

<sup>704</sup> Nos principales références dans ce domaine sont : Dacheux, 1999 ; 2000 ; 2001 ; 2003 ; 2004 ; 2005. La thèse de doctorat de Julien Weisbein (Weisbein, 2001) fournit également des éclairages importants sur le fonctionnement des réseaux associatifs européens (*cf. infra*).

professionnalisent (qu'elles soient à vocation civique, à l'image de Greenpeace, ou davantage inscrites dans l'économie sociale, comme l'Aide à Domicile des Mutualités Rurales) et celles, à plus petite échelle, qui restent bénévoles.

Parmi les quatre catégories d'associations de transformation sociale qui résultent logiquement de la prise en compte de ces deux facteurs (Dacheux, 2000 : 15), AEGEE, ainsi que la plupart des associations de citoyenneté européenne, se positionnent comme des associations à vocation civique, fondées sur le bénévolat<sup>705</sup>. Par rapport aux autres associations de ce type, les associations de citoyenneté européenne se démarquent grâce à deux derniers critères. Ce sont la dimension européenne de leur activité (leur présence dans plusieurs pays de l'Union ou du continent européen) et l'idéologie qui les motive : la question spécifique qui les intéresse est l'intégration européenne (à la différence de réseaux européens qui militent pour les droits de l'homme, de la femme, des migrants, etc.)<sup>706</sup>. Il est à noter que cette définition, aussi restrictive soit-elle, ne détermine pas la nature de l'engagement politique européen. Alors que l'histoire montre que les associations se sont traditionnellement organisées autour d'une idéologie pro-européenne, fédéraliste ou non, et d'une sensibilité plus ou moins marquée selon le clivage gauche-droite, la définition n'exclut pas des associations eurosceptiques qui s'organisent au niveau européen, pour promouvoir, par exemple, le maintien de souverainetés nationales fortes.

### **L'histoire des associations européennes de citoyenneté**

Si les associations européennes de citoyenneté ont véritablement pris racine pendant la deuxième moitié du vingtième siècle, les premières organisations cherchant à rapprocher les différents pays européens datent d'avant la première guerre mondiale (Weisbein, 2001 : 302). Ces précurseurs ont été suivis, pendant l'entre-deux-guerres, par d'autres associations civiques européennes, telle l'Union PanEuropéenne créée en 1923, qui ont milité auprès des hommes politiques de l'époque pour favoriser les débuts du projet européen (Dacheux, 2004 : 13).

Mais « *l'âge d'or des associations européennes* » se situe entre 1948 et 1954, selon Julien Weisbein. Après la deuxième guerre mondiale, de nombreuses personnalités ont créé des mouvements européens, à l'image du « *United Europe Movement* » de Winston Churchill, fondé en 1947. C'est également à cette époque que sont nés les partis politiques transnationaux, issus des partis nationaux, à l'image du « *Mouvement Socialiste pour les États-unis d'Europe* »<sup>707</sup> (Weisbein, 2001 : 301). En mai 1948, le « *Congrès de l'Europe* » s'est réuni à la Haye, sous la présidence de Churchill, en préconisant des mesures concrètes

<sup>705</sup> L'hétérogénéité de ces associations (*cf. infra*), notamment au niveau de leur structure, est telle que toute classification trop restrictive risque d'en exclure un certain nombre. Si certaines reçoivent des subventions nationales et la plupart dépendent, à différents degrés, de subventions européennes, leur vocation civique est attestée par le fait qu'elles cherchent à faire évoluer le système politique actuel, d'une façon ou d'une autre.

<sup>706</sup> Comme le remarque Éric Dacheux (1999 : 123 ; 2000 : 11), la rigueur terminologique voudrait que l'on distingue les « associations européennes de citoyenneté » et les « associations de citoyenneté européenne » : est-ce l'association ou la citoyenneté qui est européenne ? En ce qui concerne la présente étude, une appellation plus exacte, mais plus lourde, serait « association européenne de citoyenneté européenne », mais nous suivons la terminologie employée par Dacheux pour ne pas compliquer le jargon de ce champ de recherche.

<sup>707</sup> En 1961, ce mouvement a été rebaptisé la « *Gauche Européenne* ».

pour favoriser l'instauration d'une paix durable en Europe, dont la création d'organismes chargés de cette mission, l'adoption d'une Charte Universelle des Droits de l'Homme au niveau européen, et la création d'une Cour Européenne de Justice. Au plan institutionnel, le Conseil de l'Europe a été créé en 1949, suivi de l'instauration de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier en 1951, puis de la signature du Traité de Rome en 1957.

L'institutionnalisation de l'Europe, sous l'impulsion d'organisations civiques pro-européennes, dans le contexte d'après guerre et face à la « menace » soviétique, a marqué une nouvelle période dans la société civile européenne. Contre quinze « mouvements pro-européens » nés entre 1943 et 1957, selon les chiffres de la Commission Européenne (retravaillés par Weisbein, 2001 : 319), il ne s'en est créé que cinq durant les trente-cinq années suivantes<sup>708</sup>. Alors que l'intégration européenne, du moins économique et institutionnelle, semblait être en marche, l'enjeu n'était plus le même. Les associations européennes de citoyenneté cherchaient moins à « fonder l'Europe » qu'à la façonner, en menant le débat civique quant à la forme qu'elle devait prendre, notamment autour de la question fédérale.

Il est quasi impossible d'indiquer, avec quelque ordre de précision que ce soit, le nombre d'associations européennes de citoyenneté qui existent aujourd'hui et comment ce chiffre a pu évoluer pendant le dernier demi-siècle. Il y a deux raisons principales à cela. Tout d'abord, comme l'explique Julien Weisbein, les associations étaient exclues *de facto* de l'Union Européenne avant le traité de Maastricht. En introduisant la notion de « citoyenneté », ce traité a préparé la voie pour que les associations soient reconnues en tant que partenaires sociaux des institutions (Weisbein, 2001 : 240 *et seq.*). Cela a notamment induit leur reconnaissance officielle par la Commission Européenne en 1997, à travers sa « *Communication sur la promotion du rôle des associations et fondations en Europe* » (Commission Européenne, 1997). Des relations ont toujours existé entre la Commission et des associations européennes de citoyenneté, au même titre qu'avec d'autres organisations non gouvernementales (ONG), comme le précise le « document de discussion » de la Commission publié en l'an 2000 : « *La Commission et les Organisations Non Gouvernementales : le renforcement du partenariat* » (Commission Européenne, 2000). Mais ce n'est qu'en 1997 que les associations sont définies par rapport à leur contribution à l'intérêt général, et deviennent des partenaires officiellement légitimes des institutions européennes. Consultées à travers des instances comme les « forums nationaux de la société civile », les associations contribuent désormais parfois décisivement à la formation de la politique, en réussissant même, occasionnellement, à faire adopter par le parlement des propositions de loi (Weisbein, 2001 : 253).

Mis à part le manque de reconnaissance des associations avant 1997, la deuxième raison, pour laquelle leur passé collectif reste difficile à cerner, réside dans leur situation juridique. Lorsque la reconnaissance officielle européenne est venue, cela a été sous la forme d'un texte volontairement peu contraignant, qui insistait sur leur caractère institutionnalisé,

---

<sup>708</sup> Or, l'auteur note que, faute de « mouvements européens », de nombreux « groupes d'intérêt » se sont constitués pendant cette période.

leur implication politique visant l'intérêt général, leur indépendance des pouvoirs publics et la nature désintéressée de leur activité (Commission Européenne, 1997 : 3). Or, malgré les demandes exprimées par certains acteurs européens de la société civile<sup>709</sup>, la Commission n'a pas encore créé un statut d'« association européenne ». Il s'ensuit que les associations qui ont pour vocation de travailler au niveau européen se trouvent dans l'obligation de choisir un pays pour se domicilier juridiquement. Beaucoup d'associations choisissent de s'implanter à Bruxelles, comme le suggère le rapport du FAIB (Fédération des Associations Européennes et Internationales établies en Belgique), publié en 2003<sup>710</sup>. D'autres, pour des raisons liées à leur histoire ou à leur structure, par exemple, choisissent d'autres pays. En l'absence de chiffres européens et face à des statistiques nationales qui ne distinguent pas les associations dont l'activité est nationale de celles qui sont actives dans plusieurs pays, il ne nous est pas possible d'avancer une quelconque estimation réaliste sur le nombre d'associations européennes de citoyenneté qui peut exister actuellement.

Le calcul est d'autant plus délicat qu'il faudrait prendre en compte la notion de réseaux : certaines associations à vocation principalement nationale font partie de réseaux européens<sup>711</sup>. Ainsi, parmi les membres du Forum Civique Européen, « *un réseau européen composé de 81 associations et ONG nationales, régionales et locales de 21 pays de l'Union européenne, engagées dans leur pays sur les questions de civisme et d'éducation à la citoyenneté* »<sup>712</sup>, trois sont domiciliés en Allemagne, six en Belgique, un au Danemark, trois en Espagne, deux en Estonie, un en Finlande, trente-trois en France, un en Géorgie, un en Grèce, deux en Hongrie, un en Irlande, deux en Italie, deux en Lituanie, un au Luxembourg, trois au Pays-Bas, deux en Pologne, deux au Portugal, un en République de Macédoine, deux en République Tchèque, un en Roumaine, un au Royaume-Uni, trois en Slovaquie, un en Slovénie. Les six autres membres de ce réseaux sont eux-mêmes des « réseaux européens », et également domiciliés nationalement. Certains membres sont des associations dédiées à la question de la citoyenneté européenne, d'autres non. Alors que la Maison Européenne de Budapest semble une candidate typique au statut d'association européenne de citoyenneté, une association irlandaise de travailleurs sociaux semble moins bien correspondre à la définition retenue, même si son engagement au sein d'un réseau européen d'associations à vocation civique peut être le reflet de son réel intérêt pour la citoyenneté européenne.

Comme en témoigne cet exemple, quantifier les associations européennes de citoyenneté est loin d'être évident. De plus, dans le contexte politique actuel, les pays européens assistent à une européanisation des réseaux sociaux, selon Éric Dacheux, qui

<sup>709</sup> Cf. le compte-rendu du conseil d'administration du Forum Civique Européen du 20 septembre 2007 (disponible en ligne : [http://www.forumciviqueeuropeen.org/documents/CR-%205%20sept%2007\\_FR.pdf](http://www.forumciviqueeuropeen.org/documents/CR-%205%20sept%2007_FR.pdf)). Document consulté en septembre 2008.

<sup>710</sup> Ce communiqué de presse précise que, grâce à l'augmentation constante du nombre d'associations internationales, notamment européennes, installées à proximité des institutions bruxelloises, « *la Belgique et Bruxelles se situent au premier rang des pays et villes hôtes d'organisations internationales dans le monde* » (communiqué consultable en ligne : [http://www.faib.org/press\\_f](http://www.faib.org/press_f)). Document consulté en septembre 2008.

<sup>711</sup> Inversement, il existe des réseaux composés d'associations nationales, ou même locales comme AEGEE, dont l'existence est fondée sur l'appartenance au réseau. Dans une certaine mesure, c'est le réseau qui leur donne leur sens et leur identité, et qui concentre leur activité. Faudrait-il alors comptabiliser les réseaux ou les associations membres ?

<sup>712</sup> <http://www.forumciviqueeuropeen.org/membres.php> (page consultée en septembre 2008).

s'appuie sur les travaux d'autres chercheurs spécialisés (Dacheux, 2005 : 93). Notamment au plus haut niveau, les associations nationales, dans tous les domaines, se retournent de plus en plus vers leurs homologues dans d'autres pays, pour partager leurs expériences et leurs ressources, bénéficier d'une logique de réseau, et militer au niveau, non seulement national, mais européen. L'activité accrue au niveau européen, d'associations qui étaient, à la base, nationales, peut correspondre à ce que Guillaume Soulez qualifie d'approche *utilitaire* des institutions bruxelloises (Soulez, 2003 : 170-1). Les associations nationales se servent du niveau européen notamment pour peser sur les décisions politiques nationales, en ce qui concerne, par exemple, la mise en pratique de législations européennes actuelles ou futures. Dans ce cas, l'Europe n'est qu'un prétexte pour influencer le débat national<sup>713</sup>.

En même temps, l'Europe encourage l'eupéanisation des associations, en favorisant financièrement la « coopération territoriale européenne », une coopération non seulement transfrontalière mais transnationale, censée augmenter la porosité des frontières à l'intérieur de l'Union. Malgré le constat que les associations nationales n'exploitent généralement pas encore toutes les possibilités en matière de soutien financier européen (*Rapport du Conseil National de la Vie Associative*, 2005 : 5), ce facteur peut également contribuer à une augmentation du nombre d'associations qui développent, pour des raisons financières, une dimension européenne.

D'un point de vue général, le nombre d'associations, notamment en France, mais aussi dans les autres pays européens, semble être en nette augmentation depuis une trentaine d'années. Le rapport du CerPhi fait état de plus de soixante-dix mille créations d'associations en France entre septembre 2006 et août 2007, chiffre le plus élevé jamais enregistré (CerPhi, 2007 : 7)<sup>714</sup>. Alors que les associations de citoyenneté européenne semblent ne représenter qu'une partie infime de cette activité, en France, il se peut qu'elles connaissent un plus grand succès dans les pays européens qui se trouvent en périphérie, notamment extérieure, de l'Union. En effet, si l'exemple d'AEGEE peut se généraliser à d'autres réseaux ou associations européennes de citoyenneté, il semble que ces associations risquent de rencontrer une popularité accrue dans les pays en attente d'adhésion ou récemment devenus membres de l'Union Européenne.

Enfin, en soulignant toute la précaution imposée par les réflexions qui précèdent, quelques chiffres, empruntés à Éric Dacheux, peuvent apporter un ordre d'idée du nombre

---

<sup>713</sup> D'autres actions peuvent viser, au contraire, la Commission ou le Parlement, afin d'agir en amont sur le processus législatif (Weisbein, 2001 : 271), ce qui reflète une dimension davantage « européenne » de l'activité militante.

<sup>714</sup> Pour éclairer la lecture des chiffres sur le nombre de créations, deux observations s'imposent. D'abord, l'augmentation dans le nombre de créations reflète, certes, le dynamisme du secteur associatif en France, mais aussi la faible pérennité de certaines associations. Des recherches complémentaires effectuées par le CerPhi ont permis de mettre en avant une corrélation inverse entre le nombre de créations par département français (plus élevé dans les départements du Sud) et la pérennité des structures associatives, qui s'avèrent généralement plus stables dans les départements du Nord de la France (CerPhi, 2007 : 11). Par ailleurs, le CerPhi évoque la possibilité d'un lien entre l'augmentation du nombre de créations, et une diminution du nombre de modifications enregistrées dans les statuts des associations (2007 : 15). Le nombre record de créations peut ainsi s'expliquer en partie par une tendance progressive à l'abandon des associations devenues peu actives ou dont l'activité évolue. Au lieu de les rénover, en modifiant leurs statuts, les acteurs associatifs, notamment dans le Sud, préféreraient créer de toutes pièces une nouvelle structure.

d'associations de citoyenneté européenne susceptibles d'être actives actuellement. Dacheux estime qu'en 2005, il existait aux alentours d'un millier de réseaux associatifs européens tous confondus, mobilisant au plus cent cinquante mille adhérents (2005 : 93). Parmi ces réseaux associatifs, une deuxième estimation du même auteur, apparue l'année précédente, chiffre spécifiquement le nombre d'associations européennes de citoyenneté à environ cinq cents, constituées d'environ quarante mille membres au total (Dacheux, 2004 : 83).

### **L'association européenne de citoyenneté en tant qu'objet scientifique : un lieu privilégié d'expression de l'identité européenne**

*« Les associations européennes de transformation sociale sont, avant tout, des réservoirs d'utopie. »*

Éric Dacheux<sup>715</sup>

Or, l'intérêt principal, porté sur l'association européenne de citoyenneté par la présente étude, n'est pas quantitatif mais qualitatif. Pourtant, ce travail se distingue de la grande majorité des autres travaux sur ce même objet, y compris de ceux déjà cités qui ont servi à définir cet objet. La différence réside dans le niveau d'analyse. Alors qu'Éric Dacheux, Dominique Wolton, Julien Weisbein et bien d'autres situent leurs analyses sur le plan macrosocial, et cherchent à mesurer l'impact des associations européennes de citoyenneté sur l'intégration européenne, cette thèse focalise sur le plan microsociale et sur la nature des relations interpersonnelles qui peuvent exister entre les membres associatifs.

La majorité des travaux autour de ces associations traite de leur possible rôle en tant qu'acteurs politiques en Europe, ou acteurs sociaux porteurs d'utopie et précurseurs d'un espace public européen qui pourrait se dessiner à plus grande échelle. Selon Dacheux, un tel espace public est déjà en voie de construction, grâce notamment aux associations, mais aussi aux communautés scientifiques et politiques, à la minorité qui revendique le sentiment d'appartenance européenne, et grâce aux médias nationaux et locaux qui rapportent les événements européens (2004 : 112)<sup>716</sup>. La Commission Européenne abonde également dans ce sens, lorsqu'elle écrit, dans son document de discussion sur les associations, publié en janvier 2000, que :

*« En encourageant les ONG nationales à collaborer pour atteindre des objectifs communs, les réseaux européens d'ONG apportent une contribution importante à la formation d'une "opinion publique européenne", généralement considérée comme une condition préalable à l'établissement d'une véritable entité politique européenne. Elles contribuent aussi à promouvoir l'intégration européenne d'une manière pratique et souvent en partant de la base. »*  
(Commission Européenne, 2000).

Dans la mesure où ces différents travaux scientifiques parlent d'« interculturalité européenne », (*supra*, page 289 *et seq.*), celle-ci apparaît généralement comme un idéal à atteindre. Comme l'explique Éric Dacheux :

<sup>715</sup> Dacheux, 2001 : 14.

<sup>716</sup> Pour ces questions, voir les ouvrages d'Éric Dacheux, déjà cités, ou encore Habermas, 2006.

« Le mot *interculturalité* n'est donc pas employé, ici, dans un sens descriptif (rencontre entre des cultures différentes), mais dans un sens normatif propre à certains chercheurs se réclamant de la psychologie interculturelle (Camilleri, 1989 ; Clanet, 1990). L'*interculturalité* est un idéal caractérisé par : le maintien des différences culturelles, le respect mutuel de ces différences, la volonté de dépasser ses différences pour forger un langage commun. Il s'agit donc d'ajouter aux identités collectives nationales une dimension commune dans une volonté de dépassement de l'alternative dangereuse entre assimilation culturelle (disparition des différences culturelles) et multiculturalisme (recherche de la préservation à tout prix de la spécificité culturelle de chaque communauté). On l'aura compris, l'espace public européen interculturel n'est pas un futur probable, mais un avenir souhaitable, une utopie. » (Dacheux, 2001 : 8-9)

Dans ce contexte, il convient de rappeler que l'approche normative de l'interculturalité n'est pas celle adoptée dans cette recherche, qui se donne pour objectif d'examiner la nature des rapports interpersonnels observés, en dehors de tout parti pris idéologique. Cependant, il est important de remarquer avec Dacheux (*supra*, citation de début de partie, page 367) que les rapports sociaux peuvent eux-mêmes être marqués par cette vision normative de l'interculturalité. Étant donnée l'idéologie généralement pro-européenne des membres de ces associations, le fait de « dépasser les différences » apparaît comme un enjeu de l'activité associative. Dans la mesure où les associations européennes de citoyenneté se veulent avant-gardistes et protectrices du rêve européen, leurs membres se voient dans l'obligation d'entretenir des relations vécues collectivement comme transparentes et harmonieuses. Cette contrainte morale vient s'ajouter à la spécificité du contexte associatif, dont nous avons déjà remarqué que l'efficacité et la pérennité du collectif reposent sur la qualité des rapports sociaux (*supra*, chapitre 5.12)

Cet aspect idéologique attribué aux associations européennes de citoyenneté, qui reste à étayer empiriquement, explique pourquoi nous les avons sélectionnées en tant qu'objets d'étude, afin d'examiner, d'un point de vue descriptif, le fonctionnement des relations interpersonnelles entre des individus de nationalités différentes. Il constitue également l'une des limites de l'étude, car la pertinence des conclusions ne peut dépasser cet objet bien particulier.

### **Vers une typologie des associations européennes de citoyenneté**

Contrairement aux associations nationales déjà évoquées, qui se servent des lobbies européens pour intervenir sur les questions qui les intéressent au plan national, les associations européennes de citoyenneté cherchent à agir sur l'Europe pour l'Europe. Or, cela ne veut pas dire qu'elles sont absentes de la politique nationale. Comme le rappelle Julien Weisbein, elles aussi peuvent très bien faire du lobbying auprès de tel ou tel acteur national au sein du Conseil des Ministres européen, par exemple, pour tenter de faire évoluer la législation au niveau de l'Union (Weisbein, 2001 : 270). Une association totalement coupée de la sphère nationale se priverait non seulement d'une source potentielle de subventions, mais elle ne refléterait pas la structure actuelle de l'Union Européenne, dans laquelle les

logiques des acteurs (politiques ou citoyens) demeurent en grande partie nationales. Un enjeu capital pour les associations européennes de citoyenneté consiste, alors, à conjuguer ces deux niveaux d'organisation, au service d'une mission européenne. Différentes configurations et fonctionnements organisationnels ont été adoptés, d'une association à une autre, pour tenter de réconcilier les niveaux national et européen. Certains seront évoqués ici, afin de faire émerger, d'une manière contrastive, ce qui fait la spécificité de l'association AEGEE.

D'après Julien Weisbein, il existe trois contraintes qui déterminent le degré de réussite d'une association au niveau supranational. Elle doit : « *se présenter comme un acteur véritablement européen* », « *fournir un effort organisationnel et financier conséquent* » et « *maîtriser le plus grand nombre de réseaux* » (Weisbein, 2001 : 274-5). D'un point de vue structural, ce dernier point est important. Si les associations européennes de citoyenneté ont intérêt à se fédérer pour mieux s'entendre et se faire entendre, ce n'est pas leur seule motivation pour se structurer de manière réticulaire. Étant donné la difficulté matérielle qui consisterait à réunir physiquement et d'une façon régulière, des adhérents de part et d'autre de l'Europe, les associations se trouvent quasi obligées de s'inscrire dans une logique de réseaux, qui fédère les différents « antennes », « sections » ou « groupes locaux » de proximité. Nous avons déjà suggéré que la nature des liens sociaux associatifs semble nécessiter des contacts « présentiels » réguliers entre militants (*supra*, chapitre 5.12) au sein de bureaux ou d'associations locales. Pour cette raison, le choix d'une structuration à plusieurs niveaux s'impose à la plupart des associations européennes de citoyenneté. Ce qui reste à définir, ce sont le nombre de niveaux différents à inclure dans l'organigramme associatif, ainsi que la nature et le degré de leurs interrelations et de leur intégration dans la structure globale. Sur ces points également, les différentes associations varient considérablement.

#### Les réseaux de personnes morales : le FCE et les CIC

Une première distinction peut être faite entre les réseaux de personnes morales et les réseaux dédiés faits de sections nationales et / ou locales. Parmi les premiers, se trouvent le Forum Civique Européen (FCE)<sup>717</sup>, déjà évoqué (page 373), ou les « Conférences Inter-Citoyennes » (CIC)<sup>718</sup>. Ces réseaux associatifs ne sont ouverts qu'à des personnes morales, qu'ils encadrent d'une manière assez souple, en les réunissant ponctuellement pour débattre de thématiques liées à l'Europe. Ils englobent des organisations d'ordre local, régional, national et même transnational : l'échelle n'a guère d'importance dans la mesure où les associations sont simplement appelées, à travers leurs représentants, à s'exprimer et à prendre position au sein du collectif. Alors que le FCE dispose d'un exécutif élu à partir des représentants de ses quatre-vingt-une associations membres<sup>719</sup>, les CIC mettent en avant leur souplesse structurelle :

*« visant à mutualiser des forces et des expériences militantes et ce, sans déboucher sur une structure formelle, hiérarchisée et bureaucratique, dotée*

<sup>717</sup> <http://www.forumciviqueeuropeen.org> (site consulté en septembre 2008).

<sup>718</sup> <http://www.cise.it/eurit/Eurplace/orga/icc/index.html> (site consulté en septembre 2008). Cette association, lieu de débats et de prise de positions collectives par la société civile européenne, est longuement décrite dans la thèse de Julien Weisbein. Elle semble, pourtant, être tombée en inactivité depuis 2001.

<sup>719</sup> Chiffre publié sur le site Internet du FCE en décembre 2007.

*d'un personnel statutaire et des règles précises de fonctionnement. Dans cet esprit, les CIC ne sont donc qu'un label, qu'un logo, voire un état d'esprit. »* (Weisbein, 2001 : 633).

Malgré cette souplesse, remarque Weisbein, le réseau des CIC, fortement développé en France, n'échappe pas à des clivages nationaux. Des différences nationales se sont ainsi fait sentir lors de la discussion autour de la monnaie unique en 1997, par exemple (2001 : 631). Par ailleurs, en dépit d'un « *usage très prononcé des médias électroniques* » en tant qu'outils de communication, le niveau d'implication des sections locales des associations membres dans les CIC reste très bas (Weisbein, 2001 : 635-6). De cette manière, le niveau européen, malgré toute sa visibilité, demeure, en quelque sorte, une « coquille vide », animée par quelques membres actifs.

### Le MEI et ses composantes

Situé à mi-chemin entre les réseaux regroupant différentes réseaux et associations, et les réseaux composés de sections locales et / ou nationales, le « Mouvement Européen International » (MEI)<sup>720</sup> fait figure d'exception, pour autant qu'il rassemble à la fois des sections régionales et nationales du Mouvement Européen, et d'autres associations nationales de citoyenneté européenne. Cette association se compose d'un niveau européen, sorte de tête pensante de l'organisation, selon Julien Weisbein (2001 : 466), qui chapote une trentaine d'organisations nationales, par exemple le « Mouvement Européen – France » (ME-F)<sup>721</sup>, elles-mêmes fédératrices de sections locales ou régionales. D'autres associations peuvent également adhérer ou s'associer aux instances nationales ou directement au niveau européen du mouvement. Le niveau européen comporte un exécutif assez élaboré, avec un président, assisté par six vice-présidents, un secrétariat, un comité exécutif, un comité directeur, un conseil fédéral et plusieurs groupes de travail et commissions. Le conseil fédéral constitue le lieu privilégié d'échanges entre le niveau européen, les différentes associations nationales et les organisations membres ou associées. Les associations nationales sont ensuite chargées d'implémenter dans chaque pays les décisions prises au niveau européen, en les adaptant à chaque société et à chaque public national. Il y a peu de collaboration directe entre les différentes sections nationales qui, selon Weisbein, conçoivent leur rôle avant tout comme national : elles œuvrent à la traduction des directives pour les faire correspondre au cadre institutionnel national, avant de les transmettre vers la base militante.

Cette structuration nationale, et l'ampleur des actions entreprises par le Mouvement Européen – France et par ses partenaires et associés, dont la section des « Jeunes Européens – France » (JE-F), permet à la branche française de prétendre à d'importantes subventions du Ministère français des Affaires Européennes<sup>722</sup>. En revanche, le peu de coopération qui existe entre les sections nationales, sections qui constituent en réalité des réseaux d'associations nationales, rend difficile l'obtention de fonds européens. La Commission Européenne préfère subventionner des initiatives clairement affichées comme trans-nationales (Weisbein, 2001 :

<sup>720</sup> <http://www.europeanmovement.org> (site consulté en septembre 2008).

<sup>721</sup> <http://www.mouvement-europeen.eu> (site consulté en septembre 2008).

<sup>722</sup> Elles étaient de l'ordre de trois cent mille euros par an pendant les années quatre-vingt-dix selon Weisbein (2001 : 503).

466). Dans un article dédié au mouvement, publié en 2000, Marc Germanangue remarque le paradoxe structurel du Mouvement Européen :

*« Curieusement, l'organisation du Mouvement Européen semble se calquer sur un modèle qu'elle tend à dépasser : parce que l'opinion européenne n'existe toujours pas, le cadre d'exercice du Mouvement Européen reste national »<sup>723</sup>.*

#### Les réseaux fédéralistes d'associations dédiées : l'UEF et les JEF

Membres du MEI, l'« Union des Fédéralistes Européens » (UEF)<sup>724</sup> et les « Jeunes Européens Fédéralistes » (JEF)<sup>725</sup> sont des réseaux associatifs composés uniquement d'associations nationales, régionales ou locales ayant été créées spécifiquement en tant que membres du réseau. D'autres associations ou réseaux européens peuvent devenir partenaires, mais non pas adhérents de ces réseaux<sup>726</sup>. L'UEF réunit des fédéralistes dans une vingtaine de pays européens. Ses adhérents sont regroupés en sections nationales et locales, coordonnées au niveau européen par un comité fédéral, un bureau et un Président, selon le principe fédéraliste. À la différence du MEI, l'Union rassemble ainsi des individus motivés spécifiquement par la question fédéraliste. Malgré cette focalisation thématique, bien plus développée que dans les réseaux de personnes morales précédemment cités, l'UEF souffre, écrit Weisbein, d'un déficit de cohérence, liée à son mode de gestion :

*« L'UEF est organisée dans les faits sur un mode confédéral et non pas comme une entité politique dotée d'une ligne cohérente et d'une stratégie commune » (Weisbein, 2001 : 577).*

Par rapport à leur homologue « majeur », les *Jeunes Européens Fédéralistes* semblent transcender plus facilement les cloisons nationales. L'association se structure d'une manière semblable à l'UEF, avec des sections nationales, régionales et locales, en dessous du niveau européen. Dans cette configuration hiérarchique, les sections locales sont représentées au niveau régional, les régions au niveau national, et les différentes sections nationales au niveau du comité fédéral. Alors que Weisbein constate que « *les JEF témoignent également de cette difficulté à coordonner un réseau vaste, marqué par des cultures nationales hétérogènes* » (2001 : 578), il remarque que :

*« Cette persistance des filtres nationaux ne doit cependant pas être trop soulignée car une identité militante bien plus affirmée autour de principes communs (la jeunesse, un certain esprit d'irrévérence, une fraîcheur revendiquée par rapport à l'ancienne génération fédéraliste, la prégnance de trajectoires individuelles, universitaires ou professionnelles favorables aux compromis culturels, [...]) semble garantir au réseau de la JEF-Europe une gestion plus facile. » (Weisbein, 2001 : 579).*

<sup>723</sup> Cité par Weisbein (2001 : 527).

<sup>724</sup> <http://www.federaleurope.org> (site consulté en septembre 2008).

<sup>725</sup> <http://www.jef-europe.net> (site consulté en décembre 2007). À ne pas confondre avec les JE-F (*cf.* note suivante).

<sup>726</sup> En réalité, les liens entre les associations et les réseaux différents sont souvent complexes. Par exemple, le site Internet des JEF (Jeunes Européens Fédéralistes) contenait, en décembre 2007, une rubrique dédiée au Taurillon (<http://www.taurillon.org>), le magazine électronique publié par les JE-F (Jeunes Européens – France), branche junior du Mouvement Européen – France.

Les jeunes fédéralistes se nomment les « JEF-ers », et « *font de ce label une vraie marque d'identité* » (Weisbein, 2001 : 586). En intégrant fortement et en valorisant la dimension de mobilité et d'échanges culturels, dans une ambiance décontractée, l'association favorise l'émergence d'une identité commune qui permet à ses membres de dépasser parfois les clivages nationaux. Or, l'aspect « jeune » (et non simplement « européen ») de cette identification mérite d'être souligné. Toujours selon Weisbein :

*« La dimension festive, source d'amusement (« fun »), est propice à des rencontres (éventuellement amoureuses) et fonde une sociabilité « jeune », recherchée comme emblème du militantisme aux JEF » (2001 : 586-7).*

### Les réseaux étudiants : l'ESN et le BEST

Une sociabilité « jeune » partagée par une élite européenne mobile semble également être la recette mise en avant par deux autres réseaux dédiés d'associations européennes qui recrutent, cette fois, parmi les étudiants. Le « Réseau des Étudiants Erasmus » (*Erasmus Student Network – ESN*)<sup>727</sup> et le « Comité des Étudiants Européens de Technologie » (*Board of European Students of Technology – BEST*)<sup>728</sup> ne militent pas directement pour l'intégration européenne en soi, mais ils revendiquent une identité spécifiquement européenne, et déclarent encourager les échanges culturels, la tolérance de la diversité et une meilleure compréhension entre les cultures en Europe.

L'ESN existe pour promouvoir et soutenir les échanges universitaires dans le cadre du programme européen « Erasmus ». Le réseau comporte<sup>729</sup> deux cent cinquante-huit sections locales dans des villes universitaires dans trente-quatre pays, quatorze sections nationales, et un niveau européen, destiné à coordonner l'activité du collectif. Alors que vingt pays (dont quatorze qui ne comportent que trois sections locales ou moins) n'ont pas recours à une section nationale en plus des sections locales, tous les pays sont représentés dans le « Conseil des Représentants Nationaux ». Celui-ci travaille en liaison tous les deux mois avec le comité directeur, afin de mettre en relation les niveaux local, (national) et européen pendant les douze mois qui séparent deux assemblées générales.

Contrairement à l'ESN, l'association BEST, qui se destine à des étudiants de technologie, au sens large, ne dispose pas d'un niveau national. Des membres des soixante dix-sept sections locales<sup>730</sup> se retrouvent tous les six mois lors de l'assemblée générale (au printemps), pour élire le nouvel exécutif, ou de la réunion des Présidents (à l'automne). Lors de ces rassemblements, la stratégie associative est discutée, et les membres ont l'occasion de se voir, de se former et d'échanger car, selon le site Internet, la plupart des contacts en dehors de ces réunions générales se font par clavier interposé.

En dehors des échanges culturels, du « Jamboree »<sup>731</sup> et des diverses formations organisées par l'association, il existe également des rencontres « régionales » (mais non

<sup>727</sup> <http://www.esn.org> (site consulté en septembre 2008).

<sup>728</sup> <http://www.best.eu.org> (site consulté en septembre 2008).

<sup>729</sup> Chiffres relevés sur le site Internet de l'ESN en décembre 2007.

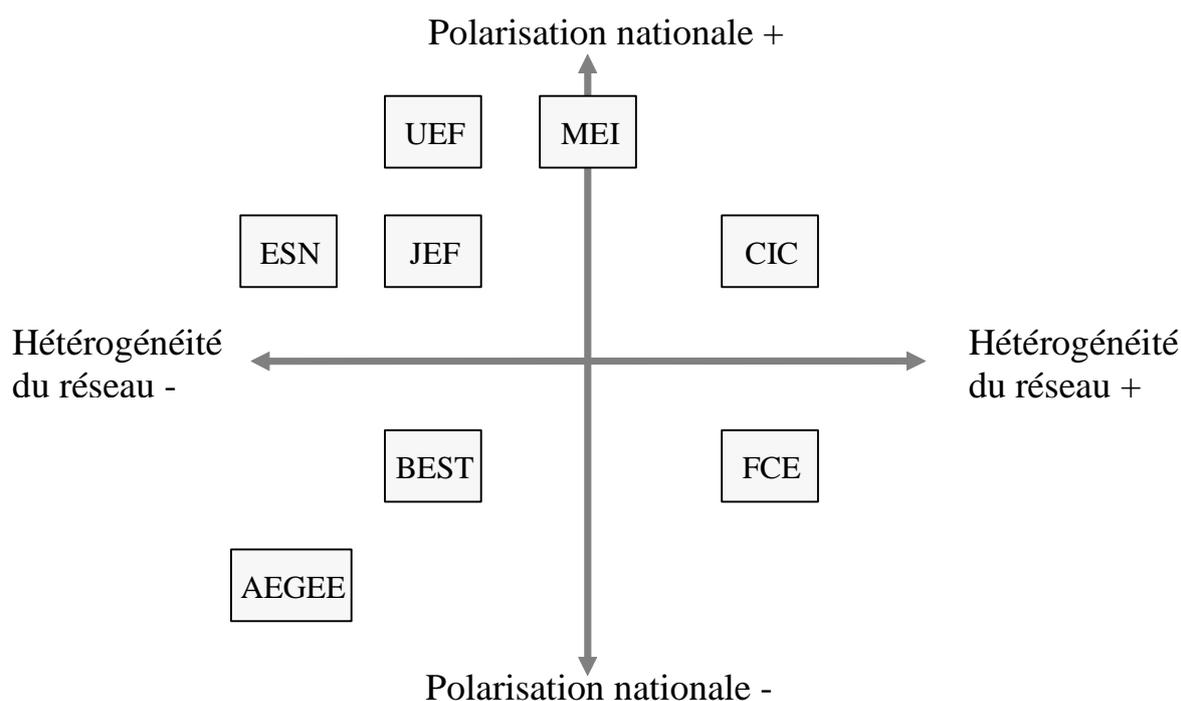
<sup>730</sup> Chiffre relevé sur le site Internet du BEST en décembre 2007.

<sup>731</sup> Il s'agit d'une rencontre destinée à transmettre les savoirs associatifs, à ressouder les liens entre les membres existants et à présenter l'association à de nouveaux membres, selon le site de l'association.

nationales), entre des sections locales plus ou moins proches sur le plan géographique. Alors que l'association n'est présente qu'en Europe, elle ne comporte pas de sections allemandes, car, pour éviter la concurrence, elle a préféré créer un partenariat officiel avec une association homologue allemande, nommée « Bonding ». Elle est également partenaire d'une association canadienne d'ingénieurs, « CFES ». À l'image des JEF, le BEST cultive une forte identité de groupe, appelant ses membres les « *BESTies* ». Les rapports sociaux généralement très chaleureux semblent tourner autour de cette identité collective « jeune » et « riche de sa diversité »<sup>732</sup>.

\*

Afin de mieux situer l'association AEGEE, qui ressemble à maints égards au BEST, par rapport à l'ensemble des réseaux associatifs qui ont été évoqués, une représentation axiologique s'avère utile. La figure 29 reprend les principaux critères qui ont été utilisés pour décrire les différentes associations européennes de citoyenneté, à savoir : le degré d'intégration en leur sein d'autres associations et la structuration qui prend en compte, ou non, le niveau national.



**figure 29 : Huit associations européennes de citoyenneté**

Cette figure reflète quatre niveaux d'hétérogénéité du réseau. Les CIC et le FCE sont composés d'associations et réseaux divers non dédiés à leur thématique principale, contrairement au MEI qui développe son propre réseau dédié, mais qui l'ouvre également à d'autres associations ou réseaux. L'UEF, les JEF et le BEST, ensuite, disposent d'un réseau d'associations dédiées à une thématique centrale, mais font également la part belle, dans leur

<sup>732</sup> Selon le témoignage de deux membres du comité international de BEST, rencontrés lors de l'assemblée générale (« agora ») d'AEGEE à Varsovie en mai 2006, où ils étaient présents en tant qu'observateurs.

structure, aux associations et réseaux « partenaires ». Enfin, l'ESN et AEGEE, n'incluent que leur réseau dédié dans leur propre structure, même si ces associations participent elles-mêmes à d'autres réseaux, dont nombre de ceux qui viennent d'être évoqués.

Quatre niveaux ont également été identifiés en ce qui concerne la polarisation nationale. Tout d'abord, l'UEF et le MEI sont structurées autour de sections nationales qui jouent un rôle important de coordination de l'activité associative, et qui communiquent peu entre elles. L'ESN, les JEF et les CIC présentent tous des divisions nationales dans leur structure interne ou dans leur fonctionnement, même si la dimension européenne de leur action est également valorisée. Ensuite, le BEST et le FCE ne comportent pas de niveau national dans leur structure, tout comme AEGEE. Or, cette dernière association se détache des autres, par rapport à l'importance qu'elle accorde, du moins formellement, à l'exclusion des clivages nationaux. Il s'agit d'un vrai parti pris idéologique qui contribue à créer un contexte tout particulier d'identification au sein de l'association, que nous allons désormais présenter.

## 6.12. AEGEE comme association européenne de citoyenneté

*« En préalable à toute analyse organisationnelle, c'est donc le cadre institutionnel de l'association qui mérite d'être abordé pour expliquer l'entrée en association. »*

Jean-Louis Laville et Renaud Sainsaulieu<sup>733</sup>

Par rapport aux autres associations européennes de citoyenneté, AEGEE se distingue non seulement par sa structure, mais par son histoire propre. Conformément aux bons conseils de Laville et de Sainsaulieu (citation ci-dessus), cette présentation générale de l'association aborde, pour commencer, sa fondation et son évolution, afin de présenter ensuite sa structure actuelle. L'objectif de cette présentation, comme cela est écrit en début de chapitre (*supra*, page 369), est de fournir un contexte à la discussion méthodologique ultérieure. La présentation se pose en préalable à l'analyse culturelle d'AEGEE, qui fera l'objet du prochain chapitre. Afin d'éviter des raisonnements circulaires, la présentation se fonde principalement sur quatre documents qui ne seront pas pris en compte au chapitre prochain. Le premier<sup>734</sup> est le livre publié en 1996 par le fondateur de l'association, Franck Biancheri, intitulé : *L'Émergence des Eurocitoyens* et consacré aux trois premières années de son existence. Le deuxième est le livret, voulu historique, publié lors du dixième anniversaire de l'association et qui en rappelle les étapes importantes de son développement. Le troisième est un film d'une vingtaine de minutes produit par l'association lors du vingtième anniversaire de sa fondation,

<sup>733</sup> Laville et Sainsaulieu, 1997 : 37.

<sup>734</sup> Ces ressources, incluses dans le CD-Rom des documents sources, étaient, en mai 2008, téléchargeables ou consultables en ligne aux URLs suivants :

Le livret du 10<sup>ème</sup> anniversaire : <http://www.karl.aegee.org/10th-anb/index.htm>

Le film « AEGEE-20 » : <http://www.aegee.tv/movies/archive/movies/242.html>

Key to Europe : <http://www.karl.aegee.org/key05/key20.pdf>

*L'Émergence des Eurocitoyens* (Biancheri, 1996) :

[http://www.franck-biancheri.info/pdf/L\\_emergence des Eurocitoyens.pdf](http://www.franck-biancheri.info/pdf/L_emergence_des_Eurocitoyens.pdf)

Corpus Iuridicum Aegeense :

[http://www.karl.aegee.org/aeg-info.nsf/0/1c45c6428bf9ae30c125730c0034d3dd/\\$FILE/CIA18.pdf](http://www.karl.aegee.org/aeg-info.nsf/0/1c45c6428bf9ae30c125730c0034d3dd/$FILE/CIA18.pdf)

et le quatrième document est le numéro spécial de la revue « *Key to Europe* », également publié (tirage à vingt-cinq mille exemplaires) en 2005, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'association. Référence est également faite aux statuts juridiques de l'association (« *Corpus Iuridicum Aegeense* », la version 18 de mai 2007). Ces documents ont été choisis en fonction de leurs cibles à la fois interne et externe à l'association, puisqu'ils datent de différents moments dans l'histoire d'AEGEE, et en raison de leur visée historique. La pluralité des cibles permet d'accéder à des informations non pas déconnectées de l'expérience des adhérents, mais à la portée de quelqu'un qui ne connaît pas l'association. La pluralité des dates de publication permet de comparer entre eux des documents écrits à partir de différentes perspectives sur l'histoire associative. Enfin, puisque les documents cherchent à « écrire l'histoire », leur aspect narratif (structuration d'un récit) à travers le choix des événements et la signification qui leur est donnée, permet d'identifier l'évolution de l'histoire « officielle » de l'association. Le récit écrit ci-dessous tente de restituer cette histoire en atténuant les colorations particulières que donnent les uns et les autres<sup>735</sup>.

### **La naissance et les premiers succès de l'association**

L'histoire d'AEGEE a commencé en 1984, lorsque les représentants des Bureaux des Élèves (BDE) de cinq Grandes Écoles françaises se sont réunis pour discuter de la possibilité d'organiser ensemble un congrès étudiant rassemblant des étudiants de différents pays européens. En avril 1985, les premiers « États Généraux des Étudiants de l'Europe » (« EGEE 1 ») ont eu lieu, réunissant environ quatre cents étudiants<sup>736</sup> des dix pays membres de la CEE pendant une semaine à Paris. L'événement a bénéficié du parrainage du Président français de l'époque, François Mitterrand, de Valéry Giscard d'Estaing, de Jacques Chirac (alors Maire de Paris) et de l'ex-Premier Ministre Raymond Barre. Il a su attirer des intervenants très prestigieux, et a connu une couverture médiatique exceptionnelle en France<sup>737</sup>.

Le succès de cette manifestation initiale a contribué à dynamiser et à pérenniser l'association qui l'avait organisée. Contraints de continuer leur travail afin de rembourser le déficit financier occasionné par la manifestation, les organisateurs parisiens, ainsi que des groupes d'étudiants dans sept autres villes universitaires européennes, ont officiellement fondé, en juillet 1985, une association de loi 1901. Le siège européen d'EGEE<sup>738</sup> a été enregistré à Paris (*cf. supra*), à la tête d'un réseau initialement constitué d'antennes locales à Bruxelles, à Leiden, à Luxembourg, à Milan, à Munich, à Nice, à Paris, et à Strasbourg. Les

<sup>735</sup> Ainsi, par exemple, le livre de Franck Biancheri, qui présente en détail les débuts de l'association, semble chercher à justifier les décisions prises par son auteur en tant que fondateur et premier Président d'AEGEE.

<sup>736</sup> Puisque la tendance générale des documents source choisis semble être à la glorification de l'association, à chaque fois que des divergences ont été constatées (sur les effectifs, par exemple), les chiffres les plus modestes ont été retenus.

<sup>737</sup> L'identité des intervenants et des parrains de l'événement explique en partie ce succès médiatique. Le carnet d'adresses personnel des organisateurs semble y être également pour quelque-chose, selon Biancheri. Mais il ne faut pas négliger le caractère exceptionnel d'une telle rencontre en 1985. La veille du Programme Erasmus et d'Internet, Franck Biancheri explique que les organisateurs ont dû passer par les ambassades pour essayer d'entrer en contact avec des étudiants des autres pays de la CEE.

<sup>738</sup> Franck Biancheri explique que l'association a dû rajouter le « A » initial à son nom en 1987, face à « *la menace d'un procès avec une association de cadres français retraités ayant aussi pour nom EGEE* » (Biancheri, 1996 : 18). Pour éviter toute risque de confusion, l'orthographe actuelle est celle qui sera utilisée par la suite.

membres de l'association, indépendante de tout parti politique, étaient réunis par la volonté de militer pour l'Europe, au sein d'une structure innovante qui rassemblait, à travers des événements, des étudiants<sup>739</sup> de toute la CEE. Le semestre suivant a été consacré à l'organisation d'autres événements et à la structuration interne de l'association. Entre autres, en mars 1986, l'association a orchestré la mise en place d'une liaison télévisée par satellite entre neuf villes universitaires européennes. Cette « Nuit de l'Europe » a duré quatre heures et réuni entre quatre mille cinq cents et dix mille étudiants (selon les sources), ainsi que de nombreux intervenants célèbres de la télévision et de la scène politique nationale et européenne. Le mois suivant, l'événement « EGEE 2 », la première assemblée générale, appelée « agora » dans le jargon de l'association, a eu lieu à Munich. Rassemblement semestriel où des représentants de toutes les antennes débattent et fixent la politique associative, l'agora sert à élire l'exécutif, appelé « Comité Directeur ». La toute première agora de Munich en avril 1986 a réuni une cinquantaine de membres représentant dix-huit antennes, pour entériner la politique de l'association et élire officiellement la première équipe multinationale au rang de Comité Directeur, sous la présidence de Franck Biancheri.

Dans son ouvrage, Biancheri insiste sur la volonté, de la majorité de ceux présents lors de la fondation de l'association, de créer une organisation innovante, dans la mesure où (a) elle ne comportait pas de niveau national (*infra*) et (b) elle cherchait à faire vivre aux étudiants leur appartenance européenne, plutôt que d'en parler. Chaque antenne locale devait ainsi organiser au moins un colloque annuel, réunissant au moins cent étudiants, dont au moins cinquante en provenance d'autres pays européens. Ces colloques ne traitaient pas nécessairement de questions européennes, mais « *des thèmes intéressant les étudiants européens en tant qu'étudiants ou jeunes* » (Biancheri, 1996 : 21). En effet :

« Dès EGEE I, nous avons décidé de viser « l'étudiant européen moyen », intéressé par l'Europe sans plus, mais à coup sûr attiré par Paris en avril ; à nous de lui donner l'envie de s'impliquer plus fortement par la suite » (Biancheri, 1996 : 60).

La dimension sociale des colloques était mise en avant, à travers des soirées informelles et formelles : les rassemblements se terminaient généralement par une « nuit européenne » (« *European Night* »), célébration festive de la diversité européenne, à travers la dégustation de produits et d'alcools nationaux amenés par les participants. L'accent mis, dès le début, sur l'application sociale de l'intégration européenne est un point qui rapproche AEGEE des associations de jeunes Européens que sont les JEF et le BEST (*supra*).

L'association a connu un succès rapide, marqué par l'augmentation du nombre d'antennes et de membres, dont les derniers sont passés de cinquante en juillet 1985 à cinq cents au début de 1986, et à environ deux mille en 1987<sup>740</sup>. Entre les colloques et les congrès sur divers thèmes organisés lors de ces premières années, certaines actions et engagements de

<sup>739</sup> L'association n'est pas une association étudiante au sens strict, car les critères d'appartenance sont fondés sur l'âge (entre dix-huit et trente-cinq ans) plutôt que sur le statut d'étudiant. En réalité, l'association recrute beaucoup parmi les étudiants, étant donné que les antennes sont rattachées aux universités, mais de nombreux membres continuent d'adhérer et de participer aux événements de l'association après leur entrée dans la vie active.

<sup>740</sup> Chiffres basés sur les estimations les plus modestes contenues dans les documents sources déjà cités.

l'association ont également contribué à sa notoriété croissante. Un exemple cité avec fierté par Franck Biancheri, et plus généralement par l'association, est la rencontre décisive en mars 1987 entre le comité directeur et François Mitterrand, alors Président de la République, autour du programme Erasmus. Ce programme, déjà voté par la Commission Européenne, risquait alors de ne pas voir le jour, selon Biancheri, en raison d'un refus britannique et allemand, mais surtout français, de débloquer les crédits nécessaires à sa mise en place. Profitant d'une invitation à l'Élysée pour assister à un déjeuner en l'honneur du trentième anniversaire de la création de la Communauté Européenne, les membres du comité directeur ont réussi à attirer l'attention du Président français sur la menace qui pesait sur le programme Erasmus, menace liée à un blocage administratif qu'il aurait ignoré. Toujours d'après l'auteur, le Président a reconnu, lors d'un entretien télévisé datant du lendemain de leur rencontre, l'influence déterminante des étudiants sur l'évolution de sa position (Biancheri, 1996 : 51). Le programme Erasmus fut définitivement adopté quelques semaines plus tard.

### **La phase de maturation**

La croissance et la renommée initiales d'AEGEE semblent avoir été considérablement facilitées par l'influence de ses membres fondateurs, auprès des institutions politiques, financières et médiatiques, notamment en France<sup>741</sup>. Cette influence traduit un certain élitisme paradoxal, présent, alors, dans l'association. Alors qu'AEGEE se vantait de son ouverture et de sa structure hiérarchique presque horizontale (*infra*), un certain nombre de conflits divisaient le comité directeur et une partie du réseau, notamment autour des modalités de gouvernance de l'association et de son impartialité. Par exemple, en 1987, certains membres de l'antenne de Cologne ont créé un projet de colloque, destiné à réunir universités, étudiants et employeurs prospectifs, autour de la question du recrutement européen. Le succès de cet événement a mené ensuite à la création d'une association à part, dont la vocation était de répéter l'expérience l'année suivante, en réunissant entreprises et recrues potentielles, dans le premier salon de l'emploi européen, appelé « Euromanagers ». Les contraintes organisationnelles et les risques financiers étaient tels qu'AEGEE a préféré se dissocier officiellement de l'événement, tout en restant partenaire de l'association nouvellement créée. Or, les succès ultérieurs de cette foire de recrutement annuelle, notamment depuis la transformation de l'association « Euromanagers » en société privée, ont provoqué des accusations d'intéressement personnel à l'égard des membres à l'origine de l'initiative, liées au comité directeur. D'autres craintes d'usurpation de l'identité de l'association qui aurait été utilisée pour faire avancer les carrières professionnelles des membres du comité directeur, ont été exprimées en 1988. Un groupe, mené par Franck Biancheri, qui avait quitté la présidence d'AEGEE en avril, s'est constitué en parti politique. L'« Initiative pour une Démocratie Européenne » (IDE) a présenté des candidats aux élections européennes de 1989. Dans le contexte de l'indépendance politique d'AEGEE, l'ambiguïté de la relation entre les deux

---

<sup>741</sup> Dans son livre, Franck Biancheri, lui-même président du Bureau des Élèves de l'IEP de Paris, reconnaît s'être tout naturellement servi de l'influence personnelle de certains membres de l'organisation à travers leurs familles ou contacts, pendant l'organisation d'EGEE 1 et par la suite.

organisations a contribué à déstabiliser un comité directeur perçu comme éloigné du réseau grandissant.

Les trois prochaines années ont témoigné d'un bouleversement à l'intérieur de l'association. Des tensions ont éclaté entre le comité directeur et le réseau, désormais composé de huit mille membres, à l'agora d'Orléans en novembre 1988. Le point de contention était le système de représentation défendu depuis le début par Franck Biancheri, à savoir : l'élection du comité directeur par liste de candidats. Étant donné qu'une seule liste était présentée à chaque agora, ce système maintenait au pouvoir, de fait, un noyau dur qui n'avait que peu évolué depuis 1986. Bien qu'il ait réussi à conserver le statu quo en 1988, le comité directeur, composé alors de vingt personnes plus dix suppléants, dont seule une minorité était réellement active pour le compte de l'association, a dû réduire son effectif à seize à l'agora de novembre 1989<sup>742</sup>, au moment même où le rideau de fer tombait. L'ouverture soudaine du continent européen a été vécue comme une opportunité pour AEGEE. Jusque-là, les soixante-quinze antennes étaient concentrées au sein des douze pays de la Communauté Européenne, conformément à la politique de l'association. La décision a été prise à l'agora de novembre 1989 d'ouvrir le réseau à des étudiants de l'AELE, ainsi que de l'Europe centrale et orientale. L'Europe ne se réduisait plus, dans l'esprit de l'organisation, aux pays de la Communauté, mais recouvrait tout le continent<sup>743</sup>.

Le bouleversement de politique externe a progressivement été accompagné de la transformation, tant attendue par certains, de la politique interne, en 1990 et 1991. En novembre 1990, la seule liste d'opposition jamais présentée au sein de l'organisation, sous l'intitulé « Quo Vadis AEGEE ? », a été élue. Conformément à son programme qui promettait le changement, le nouveau comité directeur a présenté, à l'agora suivante, une proposition pour modifier le système électoral. Depuis cette date, les membres du comité directeur ont toujours été élus en tant qu'individus, responsables individuellement des actions menées au titre de leur fonction.

Au terme de cinq ans d'existence, AEGEE avait trouvé la structure et le fonctionnement qui lui ont permis de pérenniser son activité. Avec la première antenne fondée à l'intérieur de l'ex bloc soviétique à Leipzig en janvier 1991, et la première agora organisée, en novembre de la même année, par celle nouvellement créée à Budapest, l'association a entamé une expansion très rapide vers l'Est. En 1994, elle comptait plus de dix mille membres dans approximativement cent cinquante antennes, un chiffre qui avait doublé depuis 1989. L'Europe centrale, orientale et ensuite les Balkans et la Turquie allaient devenir progressivement le nouveau berceau de l'association, qui perdait de la vitesse en France notamment, mais en Europe occidentale d'une manière générale (à l'exception notable des Pays Bas : *infra*), tout au long des quinze prochaines années. En 2005, vingt ans après sa création, le réseau comptait environ deux cent vingt antennes, situées dans des villes

<sup>742</sup> En 1992, l'effectif du comité directeur a été de nouveau réduit, cette fois à neuf membres au total.

<sup>743</sup> Plus tard, l'entrée dans le réseau des antennes turques (Istanbul en 1992 et d'autres à partir de 1995), et ensuite de celles situées dans le Caucase, a signifié une nouvelle remise en cause de cette définition géographique de l'Europe, en faveur de la vision de « l'Europe des valeurs ».

universitaires dans une quarantaine de pays sur ou proche du continent européen. Au total, cela représentait environ dix-sept mille membres.

Pendant les vingt premières années de son existence, les activités de l'association ont également évolué peu à peu. En dehors des conférences ou des colloques européens toujours organisés (au rythme d'un par semaine en moyenne en 2005), d'autres types d'activités se sont développés. Depuis 1988, AEGEE propose, à des membres et à des non-membres de l'association, des « universités d'été » d'une quinzaine de jours. Majoritairement des formations linguistiques au début, les universités d'été se sont diversifiées au fil du temps, autour de thèmes plus ou moins sérieux ou ludiques. En 1994, quatre-vingt-une universités étaient organisées, chiffre qui a continué d'évoluer irrégulièrement pour atteindre pour la première fois la centaine en 2005. Ces universités d'été ont alors profité à environ trois mille étudiants. Depuis 1993, l'organisation met également en place des « voyages d'étude » dans des zones encore peu connues du continent. En 1993, une vingtaine d'étudiants est parti en Albanie pour mener une enquête (par voie d'entretiens et de questionnaires) sur la vie quotidienne dans ce pays. Les « voyages d'étude » servent notamment à explorer et à établir des rapports sur des zones de conflit (comme l'ex-Yougoslavie tout de suite après la guerre) et à établir des contacts avec des groupes d'étudiants sur place. Sur le plan purement politique, les missions de veille électorale consistent à envoyer des groupes d'étudiants, en tant qu'observateurs indépendants, pour évaluer le degré d'impartialité respecté pendant des élections, principalement nationales. Une telle mission a rassemblé, par exemple, trente-cinq étudiants étrangers en Ukraine en 2004, lors du deuxième tour des élections présidentielles qui ont vu triompher la « Révolution Orange ».

Si l'échange culturel et l'enseignement supérieur ont toujours constitué des thèmes majeurs dans les activités d'AEGEE, la focalisation précoce sur le management ou le recrutement (Euromanagers) semble progressivement avoir cédé la place à des actions autour de la citoyenneté européenne au sens large. Dans le contexte d'un réseau et d'une diversité d'activités grandissants, et en raison du manque de spécialisation de ses membres dans un domaine précis lié à son activité, AEGEE s'est peu à peu dotée d'outils lui permettant de coordonner ses différentes actions, et de maintenir ses compétences dans certains domaines stratégiques. La coordination passe par l'implémentation, dès 1993, d'une planification annuelle des activités, centrées sur trois thèmes fixés à l'avance (nombre réduit à deux à partir de 2000). Les antennes sont ainsi encouragées à organiser des actions dans le cadre du plan annuel, en échange d'un soutien logistique. Afin de privilégier la cohérence de l'ensemble de ses activités, l'association a également élaboré, en 1993, un document qui affirme les principes réunissant ses membres. Ce document met en avant la vision d'une Europe riche dans sa diversité, mais unie par les valeurs humanistes, démocratiques, et de liberté. Il met l'accent sur l'importance de l'éducation et du progrès sur le continent européen, pour servir de bases à des relations de prospérité et de compassion entre l'Europe et les autres zones du monde. L'« affirmation de principes », figurant en tête des statuts de l'association, a été légèrement remaniée en 2000, pour mettre davantage l'accent sur l'échange culturel et la mobilité étudiante, comme principaux moyens de combattre les préjugés et la xénophobie. En 1994, le « programme triennal » était également introduit, programme censé faciliter la

planification stratégique de l'ensemble des actions de l'association. En pratique trop abstrait, ce programme a été remplacé en 2000 par les quatre « champs d'action » actuellement utilisés pour cadrer les activités, ainsi qu'un plan stratégique triennal. Ce dernier est un outil de planification interne portant sur les ressources humaines, la finance, et la direction générale que souhaitent donner à l'association le comité directeur et l'agora. Il fixe accessoirement des objectifs pour chacun des quatre champs d'action, champs intitulés : « l'enseignement supérieur », « la paix et la stabilité », « l'échange culturel » et « la citoyenneté active ». Dans le cadre des champs d'action, de grands projets sont entrepris, souvent liés à une thématique du plan annuel, mais dont le déroulement peut durer plusieurs années. Tel était le cas, par exemple, du Concept né initialement du plan annuel « Académie de la paix » de 1999, le projet de « Dialogue entre Turcs et Grecs », s'est ainsi déroulé entre 2001 et 2004. Le projet a constitué le cadre pour de nombreux événements destinés à rapprocher les deux communautés, et a concentré la plupart des activités dans le champ d'action « Paix et Stabilité » pendant les quatre années en question.

Les actions entreprises dans le cadre des projets, mais aussi d'une manière générale, sont souvent coordonnées et soutenues par un autre élément important dans la structure de l'association : les groupes de travail. Au nombre de douze en 2005, ces groupes rassemblent des membres de partout en Europe, intéressés par une certaine thématique. Les thématiques peuvent être d'ordre idéologique ; il existe, par exemple, le groupe de travail sur la politique internationale (*International Politics Working Group*), ou encore le groupe de travail sur les Droits de l'Homme (*Human Rights Working Group*). Elles peuvent aussi être davantage fonctionnelles, à l'image du groupe de travail sur la communication (*Public Relations Working Group*) ou sur l'informatique (*IT Working Group*). D'autres, enfin, sont axées sur la « culture » en ses différentes acceptions (*Culture Working Group*, *Dance Working Group*).

Pendant longtemps, à l'image de ses groupes de travail, le réseau AEGEE était coordonné par des membres élus, habitant dans différentes parties de l'Europe et communiquant notamment par téléphone. Le niveau européen (le comité directeur) disposait d'un bureau au sein de l'IEP de Paris, dans un tout premier temps, avant de se voir proposer des bureaux équipés à Amsterdam, puis à l'Université de Delft. Or, à partir de 1996, l'importance du réseau et la lourdeur de sa gestion ont poussé l'association à chercher des locaux plus grands, où la dizaine de membres du comité directeur<sup>744</sup> pouvait également habiter pour travailler ensemble à plein temps. La décision a été prise de localiser le bureau (ou la « maison » dans le jargon associative) à Bruxelles, à proximité des institutions européennes partenaires.

En effet, depuis 1993, l'association avait élargi ses rapports avec différentes institutions bruxelloises. Cette année a été marquée par deux faits signifiants au plan institutionnel. D'un côté, AEGEE a été reconnue officiellement en tant qu'Organisation Non

---

<sup>744</sup> Le système des élections des membres du comité directeur, adopté à partir de 1992, limite à neuf le nombre de membres permanents du comité, mais ne stipule pas la nature de leurs fonctions, en dehors des fonctions de Président, de Secrétaire Général, et de Responsable Financier. En pratique, des chargés de mission viennent parfois compléter l'équipe de direction, en fonction de ses besoins particuliers. Sur la structure de l'association, cf. *infra*.

Gouvernementale (ONG) par le Conseil de l'Europe, alors que, de l'autre, l'association a dû s'opposer à la Commission Européenne qui a refusé la participation à une déléguée hongroise (ressortissante d'un pays non-membre de la CEE) lors d'une réunion sur l'avenir d'Erasmus. Liée depuis ses origines à la Commission Européenne, dont elle dépend toujours pour des subventions importantes<sup>745</sup>, l'association a décidé alors de se rapprocher davantage du Conseil de l'Europe (CdE) et de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe (CSCE)<sup>746</sup>. Ces deux organisations partageaient une vision plus large de l'Europe que celle de la Commission, dans la mesure où elles réunissaient des États de tout le continent et même d'au-delà. Cette vision semblait alors correspondre davantage à celle d'AEGEE, qui regroupait désormais nombre d'antennes dans des pays en dehors de la CEE. À travers ses actions de lobbying, menées directement par des membres du comité directeur, ou par l'intermédiaire de délégués permanents aux institutions (*Liaison Officers*), AEGEE cherche à faire valoir ses priorités auprès de ses institutions partenaires<sup>747</sup>.

Trois derniers aspects de l'association ont été essentiels à sa croissance et à sa pérennité en tant que réseau de grande taille. D'abord, la formation a joué un rôle de plus en plus important. Les « écoles européennes » étaient progressivement introduites au cours de la première décennie. Face au renouvellement rapide des effectifs, ces formations d'une semaine ou de quinze jours permettaient la transmission des savoirs entre les « nouveaux » membres (essentiellement ceux qui briguaient une position au niveau européen) et ceux, plus expérimentés, ayant eux-mêmes occupé des postes à responsabilité. En 1999, l'« Académie AEGEE » a été créée en tant que groupe de travail, chargé de formaliser, de développer et de veiller sur la formation interne et le transfert des connaissances. Désormais, il existe plusieurs types de formations, spécialisées en communication ou dans la collecte des fonds, par exemple, ou plus généralistes, jusqu'aux « formations des formateurs ». En dehors des formations régulières qu'il organise au niveau européen, ce groupe de travail met également en place des formations locales ou régionales à la demande des antennes, et leur fournit un matériel important sur tous ses domaines d'expertise.

Liée à la mission de formation, l'association produit régulièrement des publications à destination de cibles internes et / ou externes. Parmi celles-ci figurent notamment la « Clé de l'Europe », revue annuelle de l'activité de l'association (*infra* chapitre 6.22), le magazine trimestriel « Une Europe » qui focalise sur des actions militantes et des thèmes d'actualité

---

<sup>745</sup> AEGEE est financée en partie par des subventions européennes, liées à son statut d'association et aux financements ponctuels de certains projets, et en partie grâce à un prélèvement (entre cinq et cent euros, en fonction du nombre d'adhérents) effectué sur les frais d'adhésion annuels versés par chaque membre. Les associations locales s'autofinancent également, grâce aux frais d'adhésion (plafonnés à trente euros par membre mais dont elles fixent elles-mêmes le montant), à d'éventuelles subventions d'organismes locaux, ou en faisant payer certaines activités, etc. La plupart des événements européens sont subventionnés ou financés par les antennes locales, mise à part une petite somme qui reste à la charge des participants. Or, le manque de niveau national (*infra*) empêche l'association de prétendre à certains financements publics nationaux, à la différence d'autres associations européennes de citoyenneté (*supra*, note 722).

<sup>746</sup> Fondée en 1973 et devenue, depuis 1995, l'*Organisation* pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE), cette organisation avait reconnu AEGEE comme ONG en 1992.

<sup>747</sup> L'association bénéficie d'un statut consultatif non seulement au sein de différentes institutions européennes, mais également aux Nations Unies, à l'UNESCO (un délégué siège en permanence à Paris) et à l'ODCE (l'Organisation de Développement et de Coopération Économiques).

marquants, et, enfin, le bulletin mensuel d'informations publié par le comité directeur. De plus, lors de la clôture d'un projet majeur, un livret de résultats est publié, qui résume les principales actions entreprises, leurs succès, et les réflexions menées sur le thème abordé. Or, les publications, à l'image de l'association en général, ont été marquées par une dernière évolution importante du fonctionnement d'AEGEE : l'implémentation progressive des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication.

L'un des succès emblématiques de la première année d'existence de l'association a été la « Nuit de l'Europe » (*supra*), une soirée animée simultanément en sept villes différentes, grâce à une liaison satellite. Cet événement était censé illustrer concrètement, écrit Franck Biancheri (1996 : 29), la manière dont les Européens pouvaient travailler ensemble en direct, grâce à la technologie. L'importance croissante des NTIC au sein de l'association pendant les vingt prochaines années atteste de la pertinence de cette vision. En 1988, les premières tentatives d'installer un forum sous forme de babillard (*Bulletin Board*) pour remplacer le téléphone et le fax comme outils de communication principaux, s'est heurté au manque de matériel et d'infrastructures capables de permettre aux utilisateurs d'accéder à ces informations en ligne. Or, en 1990, le réseau de recherches académiques européennes (*EARN – European Academic Research Network*) a permis à sept antennes d'établir des échanges par courrier électronique. Le premier serveur FTP de l'association a été installé en 1992, permettant le partage de fichiers en ligne. En 1993, la première page web dédiée à l'association a été créée. En 1996, le réseau avait mis en ligne une soixantaine de sites. Le *chat* a été introduit en 1994, grâce à l'IRC (*Internet Relay Chat*), logiciel remplacé plus tard par la messagerie MSN, devenu un outil de communication incontournable dans les réunions à distance au niveau européen. Le système Lotus Notes est également utilisé depuis 1995, intégré dans le portail Internet de l'association. Il permet notamment la gestion du carnet d'adresses partagé de tous les membres et du calendrier d'événements centralisé en ligne. Le portail Internet [www.aegEE.org](http://www.aegEE.org) a été créé en 1997 et constitue, aujourd'hui, un outil incontournable de communication (*infra*, chapitre 6.22). Il permet l'accès, entre autres, aux 450 listes de diffusion internes gérées par l'association, au profit de leurs quarante mille abonnés (chiffres de 2005). En 2001, le groupe de projet « AEGEE-TV » a été créé, pour soutenir les grands événements organisés par l'association, à travers des documentaires publicitaires et des reportages humoristiques produits à l'occasion de ces manifestations et hébergés sur son site Internet. Enfin, depuis 2004, la téléphonie par Internet (VOIP) a permis au bureau bruxellois de réduire considérablement ses factures téléphoniques. À l'exception d'AEGEE-TV, toutes ces innovations technologiques sont mises en place et entretenues par les membres du groupe de travail informatique (*IT Working Group*), créé en 2000, pour officialiser l'activité des techniciens bénévoles, commencée une décennie auparavant. Cette main d'œuvre experte et non payée, ainsi que l'accès facile et généralement gratuit à du matériel et aux réseaux informatiques par le biais des universités, font des TIC une solution peu onéreuse aux problèmes communicationnels posés par la structure de l'association. Présente en germe depuis le début du projet associatif, l'implémentation des TIC a

accompagné et permis la croissance d'AEGEE<sup>748</sup>. Il semble désormais très difficile d'imaginer le fonctionnement de n'importe quelle association paneuropéenne sans ces technologies. Pour AEGEE, leur rôle est accentué encore davantage par l'absence de niveau national dans la structure de l'association.

### **Une association européenne sans niveau national**

L'absence de niveau national dans AEGEE constitue un enjeu à la fois structurel, philosophique et identitaire. Franck Biancheri insiste sur l'importance de cette caractéristique du projet associatif, depuis ses origines. Non seulement le fait de ne pas s'organiser à l'échelle nationale différencie AEGEE des autres associations européennes, mais ce mode d'organisation était présenté comme la solution la plus efficace pour permettre à l'association de mener des actions concertées, en minimisant le nombre de niveaux et donc le risque de dispersion (Biancheri, 1996 : 20). De ce point de vue, les membres à la tête de l'association voyaient celle-ci comme étant en avance sur les autres organisations étudiantes, avec lesquelles ils refusaient alors toute coopération (1996 : 32). Ce positionnement explique la différenciation qui a été faite entre AEGEE et les autres associations européennes de citoyenneté dans la figure 29 (page 381). Non seulement son réseau est composé uniquement de composantes dédiées à l'association européenne, mais la polarisation non nationale constitue un parti pris associatif.

Le « niveau européen » de l'association se compose du comité directeur d'AEGEE-Europe, des délégués chargés de la liaison avec les institutions, des commissions de travail (commission juridique, commission d'audit financier, la commission du réseau et la commission des membres<sup>749</sup>), des équipes de projet et des groupes de travail (*supra*). Alors que la plupart de ces positions font l'objet d'élections à l'agora, les équipes de projet et les groupes de travail se constituent sur la base de volontariat parmi les membres « ordinaires » du réseau, et élisent leur bureau en interne. Le niveau local, souvent appelé simplement le « réseau », regroupe toutes les antennes permanentes et les contacts (*contact antennae*). Ceux-ci correspondent aux antennes en cours d'établissement, qui n'ont pas encore organisé un événement européen d'envergure, condition nécessaire à l'obtention du statut d'antenne permanente (*antenna*).

Comme le précise Franck Biancheri, l'absence de médiation nationale rend nécessaires des efforts de coordination importants entre les niveaux local et européen. Bien qu'aujourd'hui consolidées par les TIC, les relations entre le comité directeur européen et le « réseau » passent traditionnellement par un certain nombre de rencontres programmées. La

<sup>748</sup> Le niveau européen d'AEGEE correspond à ce que Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth appellent une « communauté virtuelle hybride » (Proulx & Latzko-Toth, 2000 : 109), car les membres de l'association cumulent à la fois des interactions en ligne et des rencontres hors-ligne. Si l'association a précédé les échanges numériques, les dispositifs techniques figurent désormais comme partie intégrante de sa culture (*infra*, chapitre 7).

<sup>749</sup> La première est chargée de tenir à jour et de veiller au respect des statuts de l'association. La deuxième effectue un contrôle financier sur les comptes de l'association. La troisième est chargée de faciliter le passage d'informations entre les deux niveaux de l'association, alors que la quatrième sert d'instance indépendante d'investigation : elle peut être saisie par n'importe quel membre pour enquêter et se prononcer sur des conduites jugées irrégulières de la part d'autres membres ou des instances de l'association.

plus importante de ces rencontres est l'agora, l'assemblée générale semestrielle qui réunit, en principe, toutes les instances de l'association (*cf. infra*, chapitre 6.22). Une fois par an, avant l'agora du printemps, se tient la « réunion européenne des comités » (*European Boards' Meeting – EBM*), une sorte d'agora réduite, qui réunit des membres actifs pour débattre de la stratégie à long terme et des questions présentées lors de l'agora suivante. Cette rencontre unique a remplacé des rassemblements semestriels destinés à préparer l'agora : la « réunion des présidents » (*Presidents' Meeting*), initiée en 1986 comme simple réunion préparatoire, et la « réunion de planification » (*Planning Meeting*), à vocation plus purement stratégique, qui lui avait succédé entre 2001 et 2004.

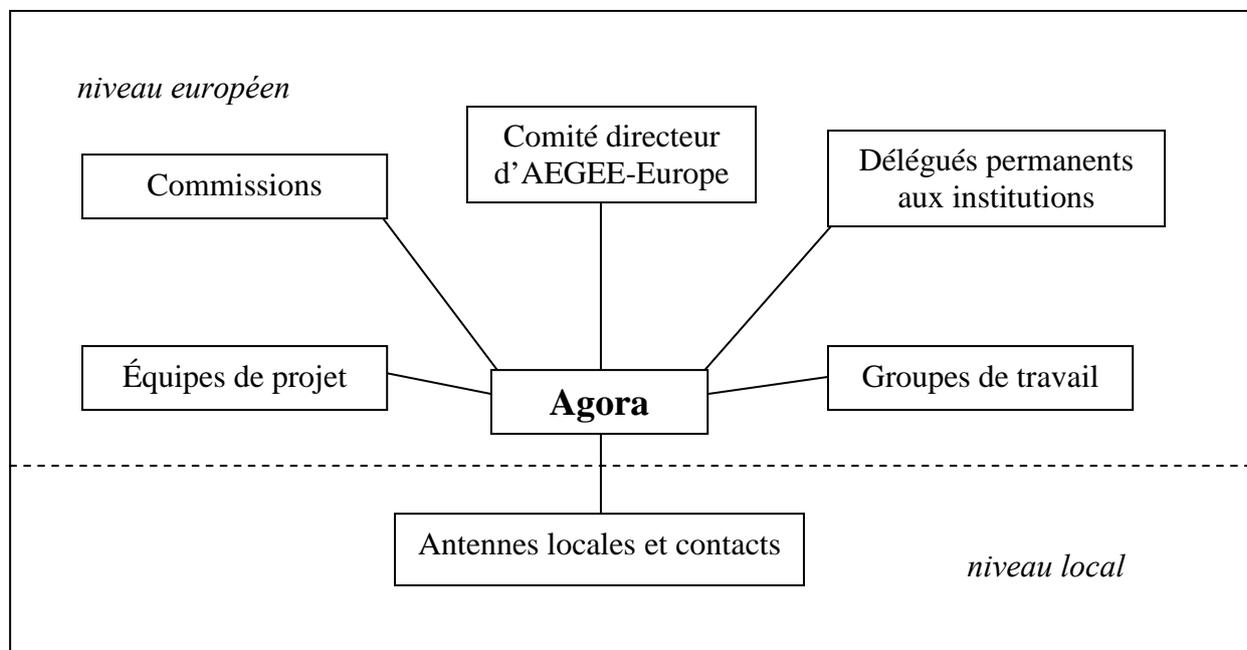
Mises à part ces rencontres de masse, censées rassembler la grande majorité des acteurs du réseau, d'autres événements « européens » peuvent mettre en contact des antennes différentes. Il s'agit des colloques, des échanges, des universités d'été, etc. organisés au niveau local<sup>750</sup> mais qui sont ouverts à des membres de tout le continent. En principe, les langues pratiquées lors d'événements européens sont l'anglais, le français et la langue de l'antenne hôte. Franck Biancheri explique les raisons qui ont motivé l'adoption de deux langues officielles par l'association. Tout d'abord, le français et l'anglais étaient parlés par environ quatre-vingt quinze pour cent des adhérents, selon les estimations de Biancheri (1996 : 22). Le choix de ces deux langues, non traduites entre elles, permettait alors d'inclure le plus grand nombre, tout en évitant une multiplication des frais de traduction. Le fait d'insister sur la non-traductibilité de ces deux langues obligeait les francophones et les anglophones de maîtriser, eux aussi, au moins une langue étrangère. Or, force est de constater que la pratique du français a aujourd'hui cédé presque entièrement la place à l'anglais au niveau européen de l'association (*infra*), y compris dans ses productions documentaires. Toutefois, des cours de langues, pour apprendre quelques mots de la langue du pays hôte, sont toujours dispensés, en principe, lors de chaque événement européen. Les événements européens viennent s'ajouter aux réunions, généralement hebdomadaires, des antennes, et aux autres événements organisés localement. Ce sont ces derniers qui constituent le quotidien de l'association, du moins d'un point de vue quantitatif. Pour faire écho, une fois de plus, à Laville et à Sainsaulieu (1997), ce sont les contacts journaliers directs entre les membres d'une association qui lui permettent d'entretenir le lien social, si important à son fonctionnement et à l'investissement continu de ses adhérents.

Bien qu'il n'existe toujours pas de sections nationales au sein d'AEGEE, les pressions qui ont pesé sur la structure de l'association, du fait de son expansion rapide, ont rapidement poussé les acteurs à chercher un niveau intermédiaire d'organisation, notamment pour des raisons logistiques. En effet, les coûts de communication et de déplacements même au sein de la CEE, avant l'ère des nouvelles technologies, étaient tels, qu'il semblait pratique de prévoir des rencontres et des formations au niveau *régional*. Des réunions régionales ont ainsi eu lieu depuis 1988, même si l'association a pris soin de définir les « régions » de l'Europe de façon à ce qu'elles ne suivent pas les frontières nationales. Depuis l'ouverture vers l'Europe centrale

---

<sup>750</sup> Pour être bien précis, l'agora est également organisée par l'antenne locale qui s'est présentée et qui a été élue pour l'accueillir lors de l'agora douze mois auparavant, mais celle-ci dispose alors de l'aide logistique et de la garantie financière d'AEGEE-Europe.

et orientale et au-delà, la logique des régions a été maintenue et développée selon les nouveaux contours du réseau. La commission du réseau, chargée de la transmission d'informations montantes et descendantes entre les niveaux local et européen, se structure en régions, bien qu'aucun membre ne soit officiellement élu pour représenter une région précise, car ce niveau n'existe pas, officiellement, au sein de l'organisation (*infra*) :



**figure 30 : La structure d'AEGEE**

La figure 30 représente graphiquement la structure organisationnelle d'AEGEE. Centrale à cette structure est l'agora qui représente, statutairement, bien plus qu'un simple rassemblement des différents organismes qui composent le réseau<sup>751</sup>. L'agora est un organe à part entière de l'association, même si elle ne se constitue que pendant quatre jours tous les six mois. Elle est composée de délégués votants, provenant de toutes les antennes présentes, des équipes de projet, des groupes de travail et des commissions. L'agora débat et se prononce sur les rapports d'activité de l'ensemble des acteurs qui composent le niveau européen de l'association, sur la stratégie de l'association et sur d'éventuels changements statutaires recommandés par les commissions. Elle élit les candidats aux postes à pourvoir dans les commissions, les équipes de projet et le comité directeur, ainsi que les délégués permanents aux institutions. Enfin, c'est l'agora qui statue sur les antennes et les contacts nouvellement créés, et qui décide de dissoudre officiellement celles tombées en désuétude, tout comme elle peut supprimer ou créer de nouveaux groupes de travail ou d'autres organes.

Étant donné que la vaste majorité des votes à l'agora est entre les mains des délégués des antennes<sup>752</sup>, le niveau européen est effectivement contrôlé par le niveau local. Frank Biancheri insiste sur l'importance d'une agora forte pour assurer le lien entre la politique de

<sup>751</sup> De ce point de vue, l'agora se différencie de la réunion européenne des comités locaux (*European Boards Meeting*), car celle-ci débat en amont de la stratégie à proposer lors de l'agora, mais ne possède pas de pouvoir de décision pour imposer ses conclusions. Les décisions de l'agora, en revanche, sont exécutoires.

<sup>752</sup> Le nombre de votes dont dispose chaque antenne est proportionnellement lié au nombre de membres déclarés lors du paiement des frais d'inscription au début de l'agora.

l'association forgée au niveau européen (et son implémentation locale) et les souhaits des membres des antennes locales (Biancheri, 1996 : 20). Le fondateur d'AEGEE ironise sur le fait que, très rapidement après sa création, les membres de l'association semblaient avoir oublié que c'était le niveau européen qui avait été à son origine et qui avait fourni une structure aux antennes locales. Le pouvoir des antennes à l'agora, selon Biancheri, favorise cette impression selon laquelle AEGEE-Europe serait une simple émanation exécutive du réseau, une sorte de prestataire de services (1996 : 61). Par ailleurs, un ancien responsable de la commission pour le réseau estime, en 2005<sup>753</sup>, que c'est bien en raison de l'importance accordée au réseau et à ses idées exprimées à travers l'agora, qu'AEGEE réussit à fédérer autant d'individus et d'antennes : ils ne font pas que suivre des directives provenant d'en haut.

L'agora se nomme en fonction de la date et de la ville dans laquelle elle se tient, par exemple : l'agora d'Enschede d'automne 2005. Chaque comité directeur porte le nom des deux agoras qui délimitent l'intervalle pour lequel il a été élu. Celui qui a administré la période entre l'automne 2005 et le printemps 2006, s'appelle ainsi le « Comité Directeur Enschede – Izmir »<sup>754</sup>. Les autres organes de l'association s'organisent autour de l'agora et du comité directeur. La figure 30 différencie, par leur position, ceux du niveau européen qui travaillent plus directement avec le comité directeur (les commissions et les délégués permanents), et ceux qui ont davantage de contacts avec les antennes locales, notamment à travers l'organisation d'événements (les équipes de projet et les groupes de travail)<sup>755</sup>. En dépit de ce positionnement schématique, forcément figé et réducteur, il va sans dire que toutes les composantes de l'association sont incidemment appelées à travailler ensemble, notamment au niveau européen. Seuls les groupes de travail se démarquent des autres organes de ce niveau, par le fait que leurs membres ne sont pas élus à l'agora, mais adhèrent librement au groupe. Chaque groupe se structure ensuite en interne, à l'image des antennes locales, en élisant un président et une équipe vouée à l'assister dans ses fonctions. Cette structuration très peu hiérarchisée n'élimine pas les différences, entre les niveaux et les composantes, sur le plan symbolique (*infra*), mais tend à éviter les divisions sur le plan politique. Structurellement, le niveau national est exclu du fonctionnement formel d'AEGEE. En outre, des précisions dans les statuts, limitant le nombre de personnes de même nationalité qui peuvent participer en même temps au sein du comité directeur ou d'une commission, visent à exclure la possibilité de divisions nationales, même à l'intérieur des organes qui composent l'association.

### **Un objet de recherche bien particulier**

Sa structuration particulière contribue au caractère unique d'AEGEE en tant qu'association européenne de citoyenneté et en tant qu'objet de recherche. L'importance de la

<sup>753</sup> Cité dans *Key To Europe*, 2005 :13.

<sup>754</sup> Même si ce n'est généralement qu'une grande moitié des membres du comité directeur qui est élue à chaque agora (les candidats choisissent de se présenter pour un terme de six mois ou d'un an), son identité change, aux yeux de l'association, suite à chaque agora.

<sup>755</sup> Or, comme toute schématisation, celle-ci simplifie une réalité plus complexe : dans les faits, la commission pour le réseau, en tant qu'organe de liaison entre le comité directeur et les antennes, a de nombreux contacts avec le niveau local, comme le comité directeur lui-même.

structure réside, du point de vue de l'approche interactionniste présentée ici, dans ses dimensions non seulement organisationnelle (dispositif interactionnel) mais idéologique, dans le sens de Paul Ricœur (1997). En effet, non seulement les discours d'AEGEE (*infra*) semblent-ils porteurs d'une utopie européenne, comme le suggère Éric Dacheux (*supra*, citation page 375), mais la structure de l'association peut être analysée comme *espace utopique* : un espace à l'intérieur duquel les conditions sociales sont réunies pour faire vivre une utopie<sup>756</sup>.

D'une manière schématique, le monde possible idéal d'une utopie peut être considéré comme un système politique ou social parfait, qui correspond au monde réel tel qu'il serait ou pourrait être en l'absence d'un élément, présenté par l'auteur de l'utopie comme la source de toutes les peines de l'humanité. Pour AEGEE, l'obstacle à l'épanouissement de l'Europe serait, alors, les identités nationales, sources de discorde et de conflits. En excluant de sa propre structure le niveau national, l'association met effectivement en place une structure politique permettant de transformer cette utopie européenne en idéologie. À l'intérieur de l'espace utopique, l'utopie devient alors le reflet de la structure, donc l'idéologie (système dominant) selon Ricœur (1997).

En cherchant à outrepasser le niveau national, l'association entend éliminer également les rivalités qui pourraient exister à ce niveau. Cette démarche rappelle celle du mouvement « politiquement correct » américain (Semprini, 1997 : 42), qui s'évertue à éliminer tous les termes qui peuvent véhiculer symboliquement la dévalorisation sociale. Du point de vue linguistique, l'on cherche à « gommer » la relation sociale en « gommant » le terme. D'une manière analogue, est-ce que, pour AEGEE, le fait de ne pas se dire d'une certaine nationalité, suffit à faire de l'individu un Européen par défaut ? S'agit-il d'une idéologie utopiste qui réduit la nationalité à des traditions idiosyncrasiques, des excentricités ethniques, pour laisser s'épanouir la culture européenne, fondée sur des valeurs qui sont partagées entre les nations ? Une telle exclusion du national irait strictement à l'inverse des préconisations de Dominique Wolton et d'Éric Dacheux, défenseurs de l'« Europe interculturelle », où l'intégration passe nécessairement par la mise en exergue des différences nationales (*supra*, page 291).

Cette question centrale de l'identification sera, bien évidemment, développée plus loin, en relation avec l'analyse conduite sur les interactions au sein de l'association (*infra*, chapitre 8). Or, en la posant sitôt, nous tenons à souligner le caractère particulier de cette association en tant que terrain d'étude, particularité qui donne tout leur sens désormais aux hypothèses une et quatre, formulées plus haut<sup>757</sup>. Dans ce contexte organisationnel, l'identification est plus que jamais un enjeu de la relation, ce qui met au premier plan les

<sup>756</sup> Pour une discussion plus approfondie d'AEGEE comme espace utopique, cf. Frame, 2008.

<sup>757</sup> Cf. page 365. Rappelons ici, par commodité, les deux hypothèses dont il est question :

1. « *La culture et l'identité associatives d'AEGEE, association européenne de citoyenneté, fournissent un cadre fort pour les échanges interculturels. Elles constituent des sources sémiotiques de prévisibilité intersubjective, permettant aux acteurs sociaux de dépasser symboliquement, dans certains contextes, les différences culturelles nationales.* »

4. « *Alors que l'association se dit européenne, cette identification relève davantage d'une identité épousée pour des raisons idéologiques que d'une culture associative qui serait le reflet fidèle d'une culture européenne, étant donné le non-recouvrement des deux groupes.* »

processus qui intéressent cette étude. Évoquons désormais les méthodes employées pour les analyser.

## 6.2. Considérations méthodologiques sur l'étude du corpus

*« La science est, en elle-même, propulsée par une dialogique permanente entre le rationalisme, qui donne le primat à la cohérence théorique et tend à rationaliser l'Univers en l'enfermant dans la théorie, et l'empirisme, qui donne le primat aux données et aux faits, et se méfie des systèmes. D'où une stimulation permanente du dialogue rationnel/réel au détriment de la rationalisation. À cette première dialogique se lie une seconde entre imagination (invention d'hypothèses) et vérification. Parmi les scientifiques, il en est qui sont plutôt rationalistes, d'autres plutôt empiristes, d'autres plutôt imaginatifs, d'autres encore plutôt vérificateurs, et ce sont leurs discussions et leurs conflits qui font avancer la science. Celle-ci, donc, marche sur quatre pattes : la raison, l'expérience, l'imagination, la vérification. »*

Edgar Morin<sup>758</sup>

La légitimité d'un travail de recherche en sciences humaines et sociales, repose en grande partie sur l'explicitation des méthodes utilisées. Comme le suggère Edgar Morin, il s'agit non pas de défendre à tout prix une approche comme supérieure à une autre, mais plutôt de bien identifier les limites de celle adoptée, et de rendre ses méthodes aussi transparentes que possible. Dans une certaine mesure, la scientificité d'une démarche réside moins dans le choix d'une approche, que dans la manière dont elle est présentée. Sa présentation doit mettre en avant, à la fois, les *a priori* théoriques qu'elle implique, et les biais induits par le rôle subjectif du chercheur. La réflexivité méthodologique est d'autant plus nécessaire, lorsque les méthodes employées sont qualitatives et reposent sur les descriptions, les jugements et les interprétations du chercheur. C'est sur lui que tombe la responsabilité de signaler clairement la coloration épistémologique et les limites méthodologiques de sa recherche, afin qu'elle puisse être comparée, de manière utile, aux autres travaux dans le domaine dans lequel il l'inscrit.

La présente section précise les méthodes employées dans cette étude, du point de vue de leur motivation épistémologique et théorique (chapitre 6.21), et de leur adaptation à l'objet de recherche précédemment construit. Les méthodes de recueil et d'analyse de données portent notamment sur deux aspects de cet objet, traités séparément. D'abord, il est question de la culture propre d'AEGEE (chapitre 6.22), appréhendée à travers différentes méthodes. Cette partie de l'analyse a pour objectif d'isoler les références généralement partagées par les membres de l'association, susceptibles de leur servir de ressources identitaires et de repères de sens, dans leurs interactions. Ensuite, ce sont ces interactions au sein de l'association qui constituent le point focal de l'étude (chapitre 6.23). Un corpus fondé sur l'observation participante est examiné, à la lumière du cadre théorique précédemment détaillé, afin

---

<sup>758</sup> Morin, 1987 : 108.

d'interroger la pertinence du modèle performatif, de voir dans quelle mesure et dans quelles conditions les acteurs semblent faire appel à différentes cultures et identités afin de construire du sens au sein de la relation intersubjective.

## 6.21. Quelle méthodologie pour une étude des interactions ?

*« All researchers use a (biased) model in looking at reality. They always see social facts, institutions, cultural phenomena, groups in relation to other social phenomena and have this relational focus as a bias. The problem is that such a relational model is often implicit and not problematized. In an interpretative participatory approach the model should be made as explicit as possible. The model is subject to the researcher's bias and should enable everyone to trace the bias and to determine the subjectivity ».*

Rico Lie<sup>759</sup>

En plaidant pour un « béhaviourisme social » qui viendrait remplacer l'approche behaviouriste, George Herbert Mead (1934) soulignait l'importance de la prise en compte du rôle de la conscience humaine dans l'étude des interactions sociales. La pensée de Mead a ouvert la voie à un débat, autour de la méthodologie appropriée pour étudier les interactions, qui divise encore l'interactionnisme symbolique. Certains points font généralement consensus parmi les interactionnistes, tels l'idée meadienne qui affirme qu'il convient de regarder un objet social non pas en soi, mais à travers sa signification pour le sujet. De la même manière, la plupart des chercheurs travaillant sur les interactions suivent Garfinkel, lorsqu'il suggère que la rationalité subjective d'un être pensant ne correspond pas à la rationalité scientifique (Garfinkel, 1984 : 262-277). Le sujet, rappelle Habermas, construit ses expériences en interprétant la « réalité » sociale dans un contexte précis, à travers le filtre de ses émotions (Habermas, 2000 : 3-10). Ainsi, dans une interaction sociale, les individus, à la différence des atomes étudiés en physique, par exemple, ne suivent pas un parcours individuel prédéterminé : ils s'adaptent en fonction les uns des autres selon leurs interprétations de la situation (McCall & Simmons, 1978 : 44-8).

Alors que ces concepts clés de la pensée symbolique ne sèment guère la discorde parmi les interactionnistes, les divisions apparaissent quant à la manière dont l'activité sociale peut être abordée scientifiquement, et quant à la nature des conclusions de ces recherches. Les interactionnistes symboliques autour de Herbert Blumer (l'École de Chicago) et les ethnométhodologues prennent une position radicale à l'encontre de la méthodologie sociologique classique, ce qui les oppose historiquement à l'École d'Iowa (autour de Manfred Kuhn) et à Sheldon Stryker.

<sup>759</sup> Lie, 2003 : 18. « Tous les chercheurs utilisent un modèle (biaisé) pour explorer la réalité. Ils voient toujours les faits sociaux, les institutions, les phénomènes culturels et les groupes par rapport à d'autres phénomènes sociaux, et cette focalisation relationnelle constitue un biais. Ce qui pose problème, c'est que de tels modèles relationnels sont souvent implicites et non problématisés. Dans une approche participative interprétative, le modèle doit être rendu aussi explicite que possible. Le modèle reflète le biais du chercheur et devrait permettre à tout le monde d'identifier ce biais et de déterminer sa subjectivité ». (Notre traduction).

## Les débats méthodologiques de l'interactionnisme symbolique

Le parti pris méthodologique de l'interactionnisme symbolique, généralement associé à Herbert Blumer, est souvent présenté comme un rejet de la sociologie quantitative de la première moitié du vingtième siècle, dont Talcott Parsons constitue la tête de file<sup>760</sup>. Puisque deux interactions ne se ressemblent jamais, disaient les chercheurs de l'École de Chicago, les méthodes quantitatives, qui réduisent le sujet à un simple acteur interchangeable et dissociable du contexte, négligent ce qui se passe réellement dans les interactions. Plutôt que de prendre en compte le contexte et la manière dont les sujets construisent du sens, les enquêtes réduisent artificiellement leur action à un certain nombre de variables dépendantes ou indépendantes, censées expliquer l'activité sociale, alors qu'en vérité, elles la simplifient et la dénaturent. L'autonomie du sujet pensant, face à la structure sociale, invalide les méthodes quantitatives pour penser le niveau micro, disent Aaron Cicourel<sup>761</sup> ou encore Blumer (1969 : 24-26). Ce dernier insiste tout particulièrement sur le danger des concepts et des théorisations que les scientifiques utilisent, en toute légitimité, pour aborder leurs objets, mais qu'ils ne remettent pas en cause ensuite. Il dénonce des outils et des protocoles méthodologiques développés sans suffisamment de recul critique, qui viennent trop souvent conforter les conceptualisations préexistantes, en faisant entrer l'objet dans les cases préétablies des grilles de lecture, indépendamment du monde empirique (1969 : 33)<sup>762</sup>.

Pour Blumer, l'observation directe est capitale dans la recherche empirique. Les théories et les concepts, bien que nécessaires pour informer cette observation, doivent être suffisamment souples pour ne pas masquer l'objet. Les propositions théoriques qui résultent de l'observation sont nécessairement liées au groupe étudié et au contexte des interactions observées<sup>763</sup>. Blumer distingue ce qu'il appelle les « *sensitizing concepts* » (les « concepts sensibilisateurs », ou « sensibles » selon la traduction de David Le Breton, 2004), des « concepts définitifs », où ces derniers sont les concepts précis qui appartiennent, selon lui, au domaine des sciences dures. À la différence de ceux-ci, les concepts sensibilisateurs ne dictent pas au chercheur les catégories préétablies et fixes par rapport auxquelles il doit raisonner, mais simplement le type de question qu'il peut être intéressant de poser, comme point de départ dans l'observation :

<sup>760</sup> Cf., par exemple, Le Breton, 2004.

<sup>761</sup> Souvent classé parmi les ethnométhodologues, Cicourel insiste sur la « non-calculabilité » des comportements sociaux, qui échappent nécessairement aux mesures quantitatives car les acteurs n'appliquent pas des règles préétablies pour déterminer leurs conduites dans un contexte particulier (cité dans Stryker, 1980 : 140 et dans Le Breton, 2004 : 169).

<sup>762</sup> Pour appuyer ses propos, Blumer donne l'exemple du concept d'intelligence, tel qu'il est présenté à travers le fameux test du « Quotient d'Intelligence ». Il remarque que ce test mesure un certain type d'intelligence seulement. Dans le monde empirique, on peut observer de l'intelligence sociale, pratique, musicale, corporelle ou même culturelle (Earley et Ang, 2003 : 43-45), mais puisque la notion d'intelligence qui sous-tend le test ne prend en compte que l'intelligence logique, socialement, écrit Blumer, il y a une tendance à ramener l'intelligence à cette seule dimension. Le manque de prise en compte de la situation empirique dans la théorisation conduit à produire des outils qui déforment le monde réel, en le faisant entrer dans des catégories pré-supposées (Blumer, 1969 : 31).

<sup>763</sup> Par ailleurs, les observations préconisées focalisent non pas sur les actes d'un individu particulier, et leur cohérence interne, mais sur l'acte social (collectif) dans lequel ils participent (Blumer, 1969 : 71).

*« A definitive concept refers precisely to what is common to a class of objects, by the aid of a rather clear definition in terms of attributes or fixed bench marks. This definition, or the bench marks, serve as a means of clearly identifying the individual instance of the class and the make-up of that instance that is covered by the concept. A sensitizing concept lacks such specification of attributes or bench marks and consequently it does not enable the user to move directly to the instance and its relevant content. Instead, it gives the user a general sense of reference and guidance in approaching empirical instances. Whereas definitive concepts provide prescriptions of what to see, sensitizing concepts merely suggest directions along which to look. The hundreds of our concepts [in social sciences] – like culture, institutions, social structure, mores, and personality – are not definitive concepts but are sensitizing in nature. They lack precise reference and have no bench marks which allow a clean-cut identification of a specific instance, and of its content. Instead they rest on a general sense of what is relevant. »<sup>764</sup>*

Les concepts sensibilisateurs sont un outil théorique plus adapté, suggère Blumer, à une science qui ne maîtrise pas encore ses divers objets. Il laisse penser que ces concepts pourront éventuellement gagner en précision, plus les objets sociaux seront élucidés, ce qui les rapprocherait, dans la nature de leurs contenus, des concepts définitifs. Cependant, peu importe les progrès faits par la sociologie, ces concepts ne pourraient jamais être tout à fait remplacés par des concepts définitifs, car ils résultent d'une posture épistémologique non négociable : le monde empirique est nécessairement inconnu du chercheur, et, pour cette raison, la bonne démarche scientifique consiste à privilégier l'observation aux dépens des modélisations théoriques, aussi élaborées et aussi performantes soient-elles (1969 : 48).

Face à la posture radicale de Blumer, Manfred Kuhn, figure de proue de l'École d'Iowa, ou encore Sheldon Stryker<sup>765</sup> adoptent une position plus classique, en tentant de réconcilier la pensée interactionniste et des méthodes sociologiques plus traditionnelles de récolte et d'analyse de données. La version « structurale » de l'interactionnisme symbolique

---

<sup>764</sup> Blumer, 1969 : 147-8. « Un concept définitif renvoie précisément à ce qui est commun dans une classe d'objets, grâce à une définition claire qui repose sur des attributs ou des points de comparaison fixes. Cette définition, ou les points de comparaison, servent à établir, sans ambiguïté, l'appartenance d'un cas particulier à la classe en question, et les attributs du cas recouvert par le concept. Un concept sensibilisateur ne spécifie pas de cette façon des attributs ou des points de comparaison et, par conséquent, il ne permet pas à l'utilisateur de passer directement au cas particulier et à ses contenus. En revanche, il fournit à l'utilisateur des indications et des références d'ordre général, dont il peut se servir pour aborder un cas particulier. Alors que les concepts définitifs prescrivent ce qu'il faut voir, les concepts sensibilisateurs suggèrent simplement des directions dans lesquelles regarder. Nos centaines de concepts [en sciences humaines et sociales] – comme la culture, les institutions, la structure sociale, les mœurs, et la personnalité – ne sont pas des concepts définitifs mais sensibilisateurs de nature. Ils manquent de références précises et n'ont pas de points de comparaison qui permettraient une identification nette d'un cas particulier et de ses contenus. Mais ils reposent sur une idée générale de ce qui est pertinent ». (Notre traduction).

<sup>765</sup> Dans son ouvrage séminal publié en 1980 et réédité en 2002, Stryker identifie sa position comme proche de celle de Kuhn et de ses disciples de l'Université d'Iowa (Stryker, 1980 : 99-100). Selon Stryker, Kuhn partage avec lui les préoccupations méthodologiques qui l'opposent à Blumer. Nous focalisons ici sur Stryker en raison de son importance pour la théorie de l'identité, centrale à notre discussion théorique de ce concept (*supra*, chapitre 2.2).

développée par Stryker ne renie pas la notion de structure sociale chère aux sociologues<sup>766</sup>. Cherchant à se défaire de l'image scientifiquement peu rigoureuse de l'interactionnisme symbolique, Stryker affirme dans son ouvrage de 1980 que « *Blumer's rejection of conventional science is not in principle necessary* »<sup>767</sup>. Sa propre position est toute autre :

« *A premise of this account of symbolic interactionism is that there is no inherent contradiction between the methods of experimentation, mathematical or statistical analysis, historical analysis, or whatever, and the fundamental ideas of symbolic interactionism* »<sup>768</sup>.

Selon sa vision épistémologique, Stryker donne, comme objectif de la sociologie, le « *développement d'explications théoriques du comportement social* » (1980 : 13), tout en précisant qu'il ne s'agit pas de lois scientifiques immuables, mais d'explications théoriques des régularités qui peuvent exister au niveau de l'activité sociale. Les différentes explications théoriques doivent être testées grâce à des « *techniques contrôlées d'observation* », que ce soit de manière déductive (hypothèses et expérimentation contrôlée) ou inductive (observation). Ces techniques se complètent, affirme-t-il, dans une investigation nécessairement sans fin, étant donné que le comportement social n'est pas un objet fixe, contrairement aux objets des sciences naturelles. De cette manière, Stryker rejette habilement la position de Blumer, tout en incluant les travaux inductifs qu'elle inspire, dans le champ de l'interactionnisme symbolique, lui-même une branche de la sociologie. Il accorde plus d'importance que Blumer à la théorie en tant que finalité, même si elle est toujours perfectible : pas de théorisations trop figées ou de lois immuables.

Cependant, en cherchant à réintroduire une rigueur expérimentale dans leurs travaux et à renouer avec la sociologie classique, Stryker et ses collaborateurs semblent s'être rendus coupables de quelques-uns des travers dénoncés par Blumer, notamment lorsqu'il parle des expériences contrôlées :

« *The exacting study establishes a situation necessarily unique, because of the rigorous restriction of the factors being dealt with, and the resolute elimination of the conditions found in the real world. Whatever generalization it allows is restricted to the particular composition of factors embodied in the experiment. Because of the uniqueness of this composition, which is a necessary consequence of the design of the study, the results do not fit real-life situations.* »<sup>769</sup>

<sup>766</sup> Au contraire, la place qu'elle lui réserve contribue à la puissance de la théorie identitaire issue des travaux de Stryker, car celle-ci permet de penser ensemble le niveau micro- et le niveau macro-, en reliant explicitement les identités négociées dans l'interaction aux positions sociales occupées par les acteurs (*supra*, page 86 et seq.).

<sup>767</sup> Stryker, 1980 : 151-152. « *Le rejet que fait Blumer de la science conventionnelle n'est pas nécessaire en principe* ». (Notre traduction).

<sup>768</sup> Stryker, 1980 : 12-13. « *Cette version de l'interactionnisme symbolique repose sur l'idée selon laquelle il n'y a pas de contradiction implicite entre les méthodes d'expérimentation, d'analyse mathématique, statistique, historique ou quoi que ce soit, et les idées de base de l'interactionnisme symbolique* ». (Notre traduction).

<sup>769</sup> Blumer, 1969 : 190. « *L'étude contrôlée met en place une situation nécessairement unique, en raison de la restriction rigoureuse des facteurs pris en compte, et de l'élimination déterminée des conditions trouvées dans le monde réel. Toute généralisation qu'elle permet se limite à la combinaison particulière de facteurs incorporée dans l'expérience. En raison de l'unicité de cette combinaison, conséquence obligée de la conception de l'étude, les résultats ne correspondent pas à des situations du monde réel* ». (Notre traduction).

La tentative de réduire des phénomènes sociaux complexes à un ensemble de variables isolables perd de vue l'interrelation de ces variables : comme dans tout système, le total n'est pas égal à la somme des parties. En outre, la capacité des acteurs sociaux, à interpréter et à agir selon une rationalité subjective, en fait de mauvais objets pour des études en laboratoire. Comme le remarquent avec ironie McCall et Simmons, il convient alors de traiter les gens, d'un point de vue scientifique, comme des êtres humains (McCall & Simmons, 1978 : 254).

Plusieurs exemples pourraient être évoqués pour illustrer ces travers. Le chapitre sept de l'ouvrage collectif de Burke et al. (2003) sur la théorie de l'identité, rédigé par Jan Stets, cherche à tester en laboratoire des hypothèses formulées à partir de la théorie de l'identité et de la « théorie de la justice distributive ». Contrairement aux prévisions de la théorie, l'auteur découvre, grâce à un jeu expérimental, qu'un individu qui perçoit trop, (et qui n'a pas l'impression de défavoriser quelqu'un d'autre), se sent parfois heureux et non pas coupable face à cette injustice. Par ailleurs, face à la répétition d'une injustice, la réaction n'est pas forcément plus intense à chaque fois, mais l'individu peut aussi s'y habituer. Alors que de telles « découvertes » ont l'avantage d'être scientifiquement contrôlées, elles semblent motivées par une volonté de privilégier la discussion théorique plutôt que la compréhension du monde empirique. L'auteur ne semble pas se préoccuper du pourquoi, n'interroge pas les sujets pour savoir quels facteurs liés à la situation les poussent à se conduire ainsi. Son article n'aborde pas la question des conditions qui peuvent encourager de telles réactions, étant donné que l'expérience en laboratoire postule l'universalité des réactions en situation contrôlée face aux mêmes variables.

L'analyse d'une autre étude, publiée par Alicia Cast (2003), permet d'illustrer le réductionnisme décrié par Blumer par rapport à certaines pratiques de « l'analyse par variables » (« *variable analysis* »). Cast examine la relation entre le « pouvoir » au sein d'un couple, et la possibilité pour l'un et l'autre des partenaires (de jeunes mariés) d'influencer la définition de la situation. L'article a pour objectif de rendre compte, dans le cadre de la théorie de l'identité, de l'influence des rapports du pouvoir sur la relation intersubjective. Il s'appuie sur un corpus d'entretiens, de carnets de notes et de vidéos de deux cent sept couples enregistrés trois fois à un an d'intervalle. Afin de pouvoir procéder à une analyse statistique du corpus, Cast cherche à définir le « pouvoir » au sein du couple comme un variable. Elle le divise en deux types : le « pouvoir structural » et le « pouvoir dans la relation ». Le premier indicateur est défini comme étant positivement corrélé au statut professionnel et au niveau d'éducation de chacun. Le deuxième correspond au niveau d'amour ressenti envers son partenaire, et à l'importance de la relation pour l'individu. La combinaison de ces deux types de pouvoir, écrit Cast, engendre des niveaux relatifs de dépendance et de pouvoir au sein du couple. L'hypothèse est que celui ou celle qui dispose de plus de pouvoir dispose également de plus d'influence sur sa propre identité et sur celle de son époux (ce qui revient à décider qui fait quoi dans le couple), et que plus il y a de décalage de pouvoir, plus l'influence sera forte. Les résultats de l'étude confirment ces hypothèses, ce qui semble valider le point de vue resté implicite dans la construction de l'étude, selon lequel les individus cherchent toujours à dominer autrui. Cependant, la vision théorique de l'activité sociale qui sous-tend l'étude semble fort réductrice, dans la mesure où elle n'accorde pratiquement pas de place au

contexte. Cast a recours à huit critères de « l'échelle de l'amour de Rubin », pour déterminer le niveau d'amour exprimé (plus élevé pour l'homme, selon cette échelle). Cependant, l'amour déclaré lors d'une enquête scientifique correspond-il réellement à ce que l'on peut ressentir lors d'une dispute à propos de celui à qui c'est le tour de faire le ménage ? L'article n'évoque pas les autres facteurs qui peuvent intervenir lors d'une interaction, dont l'état physiologique ou les enjeux sous-jacents autres que la définition de la situation, par exemple. La nature de la méthode retenue semble difficilement conciliable avec la prise en compte de la capacité de l'individu à être autonome, au sein d'une situation sociale complexe.

D'un point de vue historique, il faut situer la pensée de Stryker dans un contexte en sociologie peu favorable au radicalisme méthodologique de Blumer. La position épistémologique qu'il adopte, plus compréhensive que celle de Blumer, ouvre l'interactionnisme symbolique à la théorisation qu'il convient de tester par voie déductive ou inductive. Cela dit, une relecture attentive de l'ouvrage principal de Blumer (1969) le montre moins hostile à la théorie que certains ont pu le prétendre. Pour lui, la théorisation reste l'objectif de la science compréhensive, mais elle doit savoir s'effacer et s'adapter face au monde réel. Une démarche hypothético-déductive comporte le risque, au contraire, de réduire le monde empirique à la théorie préconçue, comme nous venons de le suggérer.

Presque trente ans plus tard, la pensée de Mead a définitivement gagné sa place dans l'épistémologie des sciences humaines et sociales, et l'importance du symbolique est désormais reconnue par bon nombre de chercheurs. Il s'ensuit que le radicalisme méthodologique de Blumer semble moins marqué aujourd'hui, et les méthodes qu'il propose (observation participante, multiplication des méthodes d'analyse, phase exploratoire, ...) sont bien plus facilement admises en sciences humaines, du moins par une grande partie des chercheurs. En sciences de la communication, des auteurs comme Alex Mucchielli (2006), par exemple, défend l'épistémologie compréhensive-systémique qui repose sur la complexité (Morin), et qui exige une compréhension subjective, plutôt qu'une analyse objective, des phénomènes communicationnels<sup>770</sup>. Les mises en garde méthodologiques de Blumer trouvent ici leur cadre épistémologique formalisé.

### **La démarche adoptée**

La position méthodologique adoptée ici s'inspire à la fois de Blumer et de Stryker, mais plus particulièrement du premier. Si l'importance de la théorisation, comme objectif ultime de la science compréhensive, mérite d'être soulignée, cette théorisation doit, comme le concède Stryker, être un travail approximatif et sans cesse renouvelé de refonte des idées par le contact avec le terrain. En revanche, les méthodes dites « scientifiques » ou « expérimentales », issues des sciences positivistes, ne nous conviennent pas pour saisir la complexité. La complexité demande d'être abordée dans son ensemble, en conditions réelles

---

<sup>770</sup> Or, si cette épistémologie est admise, ce n'est point de manière exclusive. Comme le conclut Mucchielli : « *Le débat de fond sur la posture épistémologique préférentielle des SIC n'est donc pas tranché dans la communauté scientifique des sciences de la communication. Je soutiens qu'il n'est pas possible de le trancher avec des arguments « scientifiques » et je propose donc que les chercheurs se situent volontairement dans un des courants et en affichant leur appartenance* ».

et non pas en laboratoire. La déconstruire artificiellement en faveur d'une mise en scène contrôlée, serait naïf du point de vue de notre épistémologie. Pour cette raison, cette étude privilégie des méthodes d'investigation inductives, afin de confronter la théorie au terrain.

Ce travail s'inscrit ainsi dans une vision constructiviste, dans le sens qu'Alex Mucchielli donne à ce positionnement épistémologique, appliqué aux études de la communication (Mucchielli, 2006 : 48-53). Son objectif est de comprendre et d'explicitier, à l'aide d'une théorisation informée, la manière dont les identités et les cultures nationales, ou autres, sont conçues et utilisées par les individus dans leurs interactions au sein d'AEGEE. Sur le plan théorique, l'étude est orientée par la discussion théorique à laquelle la plus grande partie de la thèse a été consacrée. Cette discussion, informée par les premiers contacts avec le terrain (*cf. infra*), a eu pour objectif de définir la problématique et d'identifier les enjeux et les concepts clés, pour construire l'objet de recherche et la méthodologie de son étude. La théorisation met en avant l'importance de la dimension pragmatique performée dans les interactions sociales. Il ne s'agit pas d'un cadrage théorique rigide, mais de ce que Mucchielli appelle une « *théorie à mailles larges* » (2006 : 204). Une telle théorie est constructiviste, car elle affirme l'impossibilité de prévoir, à l'avance et dans le détail, ce qui peut se passer dans une interaction précise<sup>771</sup>. De plus, la discussion théorique a été entreprise dans une visée non pas réductionniste mais compréhensive : il ne s'agit pas de ramener le corpus aux seuls concepts postulés mais, au contraire, de l'observer pour déterminer quelle peuvent être les relations entre les concepts et leur utilité ou non pour décrire l'objet concerné.

La démarche n'est donc pas de tester un phénomène social à la lumière d'une théorie, mais de tester une théorisation à la lumière d'un terrain particulier. La théorie est ici conçue non pas comme une vérité, mais comme un modèle construit et provisoire de la réalité, qui sert à penser un phénomène, à l'aide d'outils et de méthodes constructivistes, autrement dit, qui « *participent à la découverte d'une réalité supposée au départ dans sa nature mais pas dans sa forme concrète* » (Mucchielli, 2006 : 64). L'activité « scientifique » consiste alors à formuler des théories pour en déduire des hypothèses, qui seront ensuite invalidées pour faire avancer la théorie, en la remplaçant par une version plus adéquate (Mucchielli, 2006 : 54-5). En testant les hypothèses formulées à l'issue de la discussion théorique (parties I et II de la thèse), il sera possible de compléter la théorie et de déterminer dans quelle mesure elle permet d'éclairer et de comprendre l'objet qu'elle prétend décrire.

Bien que la démarche adoptée soit d'un dominant empirico-inductif, il mérite d'être souligné, avec Yves Winkin (1996 : 199), que le choix absolu entre une démarche inductive ou déductive apparaît artificiellement binaire par rapport à la pratique d'un chercheur. Comme le remarque Blumer (1969 : 36), celui-ci ne peut s'extraire de sa vision conceptuelle pour aborder un terrain de façon « neutre », tout comme le chercheur positiviste ne peut raisonner

---

<sup>771</sup> Selon Mucchielli : « *Une théorie est constructiviste si elle postule et démontre qu'un certain nombre de phénomènes qu'elle étudie sont des émergences liées à des processus qu'elle décrit* » (2006 : 54).

de manière totalement déconnectée du monde empirique<sup>772</sup>. De la même manière que cette discussion méthodologique a été précédée, nécessairement, par une description de l'objet de recherche qui lui donne son sens (objet lui-même issu de la théorisation présentée auparavant), l'abord du terrain a été divisé, artificiellement, en deux phases. Ces phases correspondent *grosso modo* aux deux modes d'investigation préconisée dans la méthodologie blumérienne, qualifiés d'« *exploration* » et d'« *inspection* » (Blumer, 1969 : 40-47).

### La phase d'exploration

*« The purpose of exploratory investigation is to move toward a clearer understanding of how one's problem is to be posed, to learn what are the appropriate data, to develop ideas of what are significant lines of relation, and to evolve one's conceptual tools in the light of what one is learning about the area of life ».*

Herbert Blumer.<sup>773</sup>

La phase d'exploration est une phase préliminaire, pendant laquelle le chercheur se familiarise avec son objet de recherche, en testant sans cesse des hypothèses de travail et en relevant les faits qui lui semblent pertinents. Blumer souligne l'importance de cette première phase, dont les outils employés peuvent être de tout genre, qui permet au chercheur d'améliorer autant que possible ses facultés de jugement, en se rapprochant de son objet d'étude par rapport auquel il est généralement ignorant au départ (1969 : 182). Dans la présente étude, cette phase a permis de comprendre le fonctionnement de l'association, et de constater le recours aux identités nationales, ainsi que certains traits qui semblaient propres à l'association. La phase d'exploration a été accompagnée d'une réflexion théorique qui cherchait à faire sens des divers écrits sur la communication interculturelle, ensuite sur la culture et sur l'identité, en testant mentalement les différents modèles par rapport aux comportements constatés sur le terrain, mais également dans la vie en général. Du point de vue de l'intertextualité scientifique, l'exploration nous a ainsi permis de faire sens de l'existant, afin d'échapper au flou conceptuel autour de la question de la communication interculturelle. La phase de structuration épistémologique, essentielle dans tout travail

---

<sup>772</sup> L'inductif et le déductif, approches mutuellement exclusives d'un objet sont, *dans l'absolu*, aussi stériles l'un que l'autre. L'inductif pur consisterait à aborder un objet sans le moindre filtre conceptuel qui pourrait servir de guide pour expliquer son comportement. Le chercheur serait alors condamné à « redécouvrir » sans cesse les mêmes principes. Le déductif pur construit une barrière artificielle entre la pensée et le monde réel, qui interdit l'accès à l'objet pour le penser. La théorisation devient alors un jeu totalement arbitraire, où les théories n'ont que peu de chance de représenter fidèlement l'activité sociale. Or, aucune de ces deux approches ne correspond à la réflexion humaine. Celle-ci consiste toujours en un mélange d'inductif et de déductif, en un aller et retour constant entre l'expérience et les idées. Pour penser un objet, le chercheur a besoin d'adopter un regard informé, mais non étriqué, de celui-ci. C'est dans ce sens qu'on parlera de « bricolage » en sciences humaines et sociales (Lévi-Strauss). Toute recherche dans ce champ doit partir d'une conceptualisation quelconque de l'objet (sinon, les chercheurs apparaissent comme les moins bien placés pour faire de la recherche), mais elle doit également interroger sans cesse le terrain, pour éviter la stérilité théorique.

<sup>773</sup> Blumer, 1969 : 40. « *La finalité de l'investigation exploratoire [pour le chercheur] est d'aller vers une compréhension plus précise de la manière dont la problématique doit être posée, d'apprendre quelles sont les données les plus utiles à prendre en compte, de développer ses idées sur la structuration signifiante des relations, et d'élaborer ses outils conceptuels, à la lumière de ce que l'on apprend sur la sphère de la vie sociale étudiée* ». (Notre traduction).

doctoral, l'était d'autant plus qu'il s'agissait, dans ce cas, de traiter des concepts notoirement polysémantiques de culture et d'identité.

Or, il est important de souligner que la théorisation issue de la phase d'exploration est obligatoirement provisoire, n'ayant pas été confrontée formellement au terrain. Les concepts de culture et d'identité, tels qu'ils ont été définis plus haut, sont des concepts sensibilisateurs. Ils ont été suffisamment bien clarifiés théoriquement pour devenir utiles heuristiquement, mais non pas au point où leur fonctionnement serait totalement arrêté, à l'image de « concepts définitifs » (*supra*). Ainsi, notre cadre théorique s'appuie sur la théorie de l'identité pour postuler l'existence de différentes identités chez les individus, qui peuvent être activées simultanément pendant une interaction. Or, elle ne précise ni quand ni comment telle ou telle identité peut être utilisée, ni la manière dont les multiples identités peuvent être activées ensemble. Plutôt que de donner libre cours à ce type d'approche spéculative, la théorisation initiale de la phase d'exploration doit se contenter d'évoquer différentes pistes pour la recherche empirique. Il s'agit d'une théorisation lâche, destinée à être complétée par le travail inductif, même si, rappelons-le, la validité des conclusions de ce travail ne dépassera pas le corpus étudié.

### La phase d'inspection

*« Without this inspection, one is captive to one's prior image or conception of this relation [between analytical elements], without the benefit of knowing whether that conception is empirically valid and without the means of refining and improving the conception through a meticulous examination of empirical instances ».*

Herbert Blumer.<sup>774</sup>

La deuxième phase dans l'explicitation des phénomènes est constituée par un retour au terrain. En interrogeant un corpus bien identifié, le chercheur tente d'élucider le fonctionnement en tant que système complexe des différents facteurs ou aspects de la situation retenus comme pertinents pendant la phase précédente. Or, au lieu de tenter d'expliquer tout simplement la situation en fonction de ces facteurs, il doit tenter de se mettre à la place des acteurs sociaux, de comprendre la situation de la même façon qu'eux, afin d'interpréter la valeur perçue de leurs actes. Dans cette deuxième phase, écrit Blumer, le chercheur tente de comprendre les relations entre les éléments analytiques qu'il a retenus comme pertinents dans les situations étudiées. Pour décrire la démarche qui convient à cette partie compréhensive du travail, il adopte la métaphore d'un objet inconnu que l'on prend, le retourne, le scrute, le teste par différents moyens, pour essayer de savoir ce qu'il fait et comment il fonctionne. Il insiste sur le besoin d'adopter différentes perspectives pour aborder l'objet. Ce n'est pas le travail du technicien qui met en œuvre des tests bien précis par rapport à des pannes déjà répertoriées. Il faut balayer au plus large, en testant toutes les possibilités.

---

<sup>774</sup> Blumer, 1969 : 46. « Sans cette inspection, l'on reste prisonnier de son image ou de sa conception préalables de la relation [entre des éléments analytiques], sans le bénéfice de savoir si cette conception est valable empiriquement, et sans le moyen de raffiner et d'améliorer la conception, grâce à un examen méticuleux des conditions empiriques ». (Notre traduction).

En reprenant l'exemple de l'intelligence, Blumer précise que dans l'inspection, on ne donne pas une « nature » à un élément, comme à l'intelligence à travers le test du QI. Une approche interactionniste symbolique de ce phénomène consisterait à observer le monde empirique, pour répertorier, dans un premier temps, les différentes instances d'intelligence. Ensuite, grâce à l'inspection, il faudrait essayer d'établir ce qu'est l'intelligence et quelle peut être sa manière de fonctionner. Blumer qualifie d'« investigation naturaliste » (« *naturalistic investigation* ») cette méthode qui combine exploration et inspection, qu'il oppose à la méthodologie classique en sociologie (Blumer, 1969 : 42-6).

Or, il faut souligner un certain nombre de différences entre l'approche adoptée ici et celle préconisée par Herbert Blumer. Si la recherche peut utilement être divisée en deux phases plus ou moins distinctes, la théorisation lors de la phase d'exploration dans la présente étude dépasse ce que Blumer préconise. Pour ce dernier, il s'agit de choisir des concepts sensibilisateurs à tester ensuite par rapport au terrain. De notre côté, il semblait nécessaire de procéder à une élaboration théorique conséquente pour éclairer les phénomènes étudiés et le terrain, étant donné l'inscription de notre travail dans un champ, celui de la communication interculturelle, caractérisé par un certain flou épistémologique (*cf. supra*). Cette « surthéorisation », par rapport à une approche inductive plus traditionnelle, induit un biais qu'il faut souligner, quant à l'importance des concepts de culture et d'identité dans les processus de communication. La question de recherche, abordée de manière inductive, devient alors non pas « *comment fonctionne la communication interculturelle ?* », mais « *si la communication interculturelle est conçue à travers ces concepts de culture et d'identité, quelle est la nature du rôle qu'ils jouent ?* ». Nous assumons ce biais qui nous permet de focaliser sur cette question théorique particulière, même s'il expose le projet de recherche à des accusations de non-représentativité de la part de ceux qui rejetteraient la pertinence d'appliquer ces concepts au phénomène étudié.

Le deuxième point qui différencie notre approche de celle préconisée par Blumer est le recours à un corpus précis pour la phase d'investigation. Au lieu d'aborder l'objet « dans tous les sens possibles », comme Blumer le suggère, nous avons choisi de restreindre notre analyse à un corpus bien identifié, étudié à l'aide de différentes méthodes (*infra* sections 6.22 et 6.23). Un tel choix pourrait être critiqué, dans le sens de Blumer, comme une réduction artificielle et arbitraire de l'objet à seulement certaines de ses manifestations. Or, son avantage est de privilégier les critères scientifiques de transparence et de reproductibilité (limitée) : à travers

les éléments fournis en annexes, une grande partie de cette étude peut être reproduite par un autre chercheur<sup>775</sup>.

### Sur les méthodes employées

Pendant la phase d'*exploration* peu formalisée de cette recherche, des techniques participatives et quantitatives ont été mises en œuvre<sup>776</sup>. Les méthodes participatives comprennent tous les contacts, formels ou non, que nous avons eus avec l'association, dont les visites au siège du comité directeur à Bruxelles pour présenter le projet de recherche, ou à Lyon pour assister à des réunions de l'antenne lyonnaise d'AEGEE. Nous avons également fait partie du groupe de travail sur la culture, au niveau européen de l'association, organisant et animant trois ateliers pendant des agoras, rédigeant des articles pour la revue électronique du groupe, et animant une liste de diffusion sur la question des stéréotypes nationaux. En tant que membre au niveau local et européen, nous avons également pu avoir accès à une documentation assez conséquente sur l'association elle-même, que nous avons lue, afin de nous familiariser avec les pratiques et discours dominants de l'association. Ces contacts, exclus du corpus sur lequel se fonde la phase d'inspection, ont contribué à structurer notre vision de l'association et de son fonctionnement.

En méthode quantitative, nous avons conçu et administré l'enquête en ligne sur l'identité européenne qui a déjà été évoquée (*supra*, chapitre 4.22 et *infra* Annexe IV.i)<sup>777</sup>. L'enquête a permis d'identifier des discours qui, par rapport à la population totale interrogée, étaient davantage, ou moins souvent, associés aux membres de l'association AEGEE. Elle nous a également renseignés sur la vision de l'Europe et sur les comportements interactionnels déclarés des militants associatifs. Alors que ce type de méthode interrogative hors contexte ne représente qu'un intérêt très limité pour une étude des interactions, le questionnaire a servi, notamment à travers ses questions ouvertes, à identifier les impressions

---

<sup>775</sup> Cela étant, il convient de souligner, une fois de plus, la dimension subjective de cette recherche. Puisque nous travaillons sur un objet complexe et « vivant », il est très peu probable que d'autres chercheurs, suivant la même méthodologie, puissent arriver aux mêmes résultats, étant donné les sensibilités conceptuelles propres à chacun, et en raison du recours extensif à l'observation participante (*infra*). L'impossibilité de respecter totalement le critère de reproductivité rend-il futiles les recherches sur des corpus vivants qui n'échappent pas à la subjectivité du chercheur ? Telles sont les critiques parfois formulées à l'égard de l'entreprise ethnométhodologique. Or, partant du double postulat de l'irréductibilité de la complexité et du caractère pragmatique de l'activité sociale, ces recherches tentent d'illustrer, en identifiant bien leurs propres limites, la manière dont les individus créent collectivement et individuellement du sens, dans une situation sociale particulière. L'intérêt collectif de ce travail, et la démarche dans laquelle nous nous inscrivons ici, est de contribuer à élaborer un corpus dont l'analyse d'ensemble permet de voir émerger des pratiques qui apparaissent plus ou moins généralisables aux différentes situations étudiées. Expliquer la manière dont différents facteurs semblent intervenir et fonctionner dans une situation sociale particulière, et comparer ce fonctionnement observé à d'autres situations, qui ont également fait l'objet d'études et de questionnements similaires, permet, peu à peu, de définir contextuellement les concepts « sensibilisateurs » et de construire une meilleure compréhension des processus qui sous-tendent l'activité sociale ou communicationnelle dans toute sa complexité.

<sup>776</sup> Blumer précise que pendant cette phase de familiarisation avec l'objet et son fonctionnement général, toute technique éthiquement valable est permise, à condition qu'elle aide le chercheur à comprendre les acteurs (Blumer, 1969 : 41-41).

<sup>777</sup> Les détails de la population étudiée et des deux questionnaires utilisés, ont été précisés plus haut (page 305 *et seq.*).

déclarées des répondants : autant de pistes de recherche à explorer plus empiriquement par la suite.

Dans la deuxième phase, davantage formalisée que la première, la méthodologie se présente de nouveau en deux étapes : celle du recueil et celle du traitement des données. Le défi méthodologique d'une phase d'*inspection* réduite à l'étude d'un corpus choisi pour sa représentativité de l'objet, devient alors de sélectionner des outils permettant d'observer et d'analyser cette objet de façon pertinente<sup>778</sup>, tout en limitant au maximum la déformation inévitablement induite par l'approche conceptuelle préfigurée. Puisque aucun outil n'est théoriquement ni épistémologiquement neutre, il convient d'interroger le degré de partialité de chaque méthode vis-à-vis de la problématique et des théories de référence, en évitant les méthodes qui « *agencent des techniques d'une façon telle que les données recueillies s'organisent en fonction de l'agencement de départ de l'utilisation des techniques* » (Mucchielli, 2006 : 64). Même en évinçant les méthodes réductionnistes de recueil de données, susceptibles de dénaturer le plus considérablement l'objet (questionnaires, entretiens directifs,...), la subjectivité du chercheur qui entreprend de l'observation participante ou de l'analyse textuelle, par exemple, risque d'influencer sa perception des faits qui ne correspondent pas à sa conceptualisation préfigurée, selon les principes de la théorie de la dissonance cognitive. Ainsi, si certaines méthodes semblent, par leur conception, plus « dangereuses » que d'autres, un manque de réflexion ou de réflexivité peut très vite transformer n'importe quelle technique en vecteur d'un biais subjectif. Le meilleur remède semble être cognitif et déontologique : le chercheur doit rester conscient des biais qu'il induit, en les explicitant, et en visant à invalider ses hypothèses, afin de réajuster sa théorie. Enfin, la prise en compte du terrain implique également un aller et retour constant entre celui-ci et les méthodes et concepts utilisés pour l'interroger. De ce point de vue, les méthodes doivent pouvoir évoluer en fonction des résultats trouvés (Mucchielli, 2006 : 52), de même que les concepts doivent être utilisés en fonction de leur pertinence apparente. Tels sont les principes qui ont guidé notre choix des méthodes, détaillé ci-dessous.

## 6.22. Étudier la culture aegéenne

Comme cela a déjà été suggéré (*supra*, chapitre 5.13), il peut sembler paradoxal, dans une approche qui rejette une vision culturaliste au profit d'un modèle performatif de la communication interculturelle, de commencer à aborder le terrain par une analyse culturelle. Or, il s'agit de chercher à établir, dans une visée de type structuraliste, les *patterns* et les repères de sens qui font plus ou moins consensus, parmi la population étudiée, du fait de son appartenance à l'association, avant de *déconstruire* ce système cohérent, pour exposer les autres références à l'œuvre dans les interactions et la manière dont les individus les performant. Ce sera alors dans une perspective post-structuraliste, voire postmoderne, que seront abordées les interactions<sup>779</sup>. L'analyse focalise sur la culture associative au niveau

<sup>778</sup> Par rapport à l'approche conceptuelle retenue.

<sup>779</sup> L'utilité de la distinction entre ces trois perspectives (structuraliste, post-structuraliste et postmoderne), distinction reflétée dans le travail de Martin sur la culture organisationnelle (1992 ; *supra*, page 325 *et seq.*), sera précisée plus loin (chapitre 8.4).

européen uniquement, afin de déterminer les différents éléments qui l'organisent : les présuppositions de base et leurs manifestations à travers les discours, les pratiques et les formes observées. Cette partie de l'étude permettra d'adresser la quatrième hypothèse formulée plus haut (*supra*, page 366) sur les éventuelles différences entre la culture associative et une culture européenne plus large, tout en préparant l'étude des interactions.

Sur le plan méthodologique, l'étude de la culture d'AEGEE s'appuie sur la démarche et les outils préconisés par Edgar Schein et par Joanne Martin, qui ont déjà été présentés (*supra*, chapitre 5.13). La démarche de Schein, en deux phases<sup>780</sup>, rappelle, dans la posture d'ouverture qu'elle implique, celle défendue par Herbert Blumer (*supra*). La grille matricielle proposée par Martin ne limite pas l'observation par un cadrage préconçu, à l'exception près de la division des manifestations de la culture en thèmes discursifs, pratiques et formes. Puisque les rubriques émergent des observations, l'outil s'adapte à l'objet étudié<sup>781</sup>. La part la plus importante de subjectivité vient du regard du chercheur et non de cet outil de mesure.

Cependant, la méthodologie de Schein et de Martin a également été adaptée pour prendre en compte d'autres contraintes. La première phase, pendant laquelle la grille matricielle est élaborée, ne se limite pas à la seule observation participante, mais interroge les discours et les pratiques associatifs à travers différentes approches. La démarche respecte ainsi le principe de triangulation préconisé dans ce type d'étude pour réduire le biais subjectif du chercheur (Scollon & Scollon, 2001 : 19 ; Hofstede, 1991 : 249-50). D'autre part, la vision non déterministe des manifestations des différentes cultures dans les interactions qui a été développée plus haut, conçoit l'activité sociale non pas comme un reflet de la culture du groupe, mais comme un construit pragmatique performé, fondé sur les multiples appartenances des acteurs sociaux et dont les repères de sens négociés sont spécifiques à l'interaction en cours. De ce point de vue, et contrairement à ce que suggère Schein, il est important qu'une étude culturelle ne s'appuie pas uniquement sur l'observation d'interactions, susceptibles de refléter autre chose que la culture.

En raison du caractère multi-national de notre corpus, la deuxième phase de l'analyse diffère également de la démarche préconisée par Schein, à savoir, le recours à un informateur bien disposé, membre de l'organisation. Étant donné le risque d'un biais national (ou purement idiosyncrasique) dans le recours à un seul informateur, il a semblé préférable de démultiplier les points de vue, en effectuant plusieurs entretiens semi-directifs approfondis, afin d'explorer les présuppositions culturelles de base permettant de relier et de comprendre les différents éléments exposés sur la grille matricielle. Cette démultiplication permettait de contraster les points de vue des uns par rapport aux autres. Or, pour des raisons évoquées plus loin, le seuil de saturation n'a pas été atteint grâce à cette méthode, ce qui aurait permis de renforcer encore plus les résultats obtenus, même si elle représente déjà une amélioration par rapport au recours à un seul informateur.

---

<sup>780</sup> Rappelons qu'il s'agit d'une phase d'observation et de recueil de données de tous types, suivie d'une phase de construction raisonnée et réflexive, à l'aide d'un informateur, du système de significations culturel.

<sup>781</sup> En outre, le recours à l'outil informatique pour structurer la grille a permis de remanier de nombreuses fois, en modifiant les catégories discursives présentées, afin de « faire sens » des données recueillies à travers leur mise en relation.

Enfin, la division de l'étude de la culture en deux phases n'a pas non plus été scrupuleusement respectée. Plutôt que d'arrêter une description matricielle des manifestations superficielles de la culture, qui aurait ensuite été étudiée en tant que « matériau mort » pour en déterminer les présupposés de base, il a semblé préférable de retoucher la description matricielle à la lumière des données recueillies lors de la deuxième phase. Pour cette raison, il a fallu abandonner les entretiens semi-directifs devenus un cadrage investigationnel trop étroit pour aborder l'objet (*infra*).

Selon Hofstede (1991 : 249), toute étude d'une culture doit être descriptive (sans jugements de valeur), vérifiée à partir de plusieurs sources indépendantes (pour réduire la subjectivité de l'analyse), appliquée à une majorité statistique (pour éviter les fausses généralisations) et elle doit être discriminante par rapport à d'autres cultures (insister sur la spécificité de la culture pour échapper à la trivialité). Souvent, remarque l'auteur, c'est le critère de subjectivité qui s'avère le plus dur à satisfaire. La méthodologie proposée plus haut correspond en partie aux contraintes énumérées par Hofstede. La démarche est d'abord descriptive, avant de chercher à comprendre et non pas à juger le fonctionnement du système culturel. Le principe de triangulation des méthodes et les différents dispositifs analysés (*infra*) permettent en partie de réduire la subjectivité qui pourrait être liée à une focalisation trop étroite, bien que la subjectivité reste inhérente à l'approche adoptée. La multiplication des informateurs, ainsi que le choix des dispositifs analysés (*infra*) dont la plupart touche la majorité des membres actifs au niveau européen de l'association, réduisent le risque de fausses généralisations. Enfin, il revient au chercheur de garder à l'esprit la quatrième contrainte, afin d'isoler, dans la deuxième phase de l'analyse, les traits et les présupposés sous-jacents qui sont propres à la culture associative.

### **Le corpus et les méthodes de recueil des données**

Comme cela vient d'être souligné, la pertinence potentielle d'une étude de la culture est conditionnée par le choix du corpus à partir duquel elle est menée. Pour la présente étude, le corpus peut être grossièrement divisé en trois types de données : les discours, les pratiques et les représentations des acteurs. Les discours et les pratiques viennent renseigner la grille matricielle dans la première phase de l'étude de la culture. À travers l'observation de ces éléments, se dégagent les « formes » cristallisées qui constituent le troisième volet de la grille de Martin (*supra*, page 347). Une fois la « matrice culturelle » construite, les représentations qu'ont les acteurs de la signification des différents traits culturels peuvent être prises en compte dans la deuxième phase de l'étude, pour informer le chercheur de la manière dont les sujets « font sens » de la culture associative.

#### (a) les discours officiels de l'association

Une recherche documentaire a été entreprise, afin d'identifier, parmi tous les textes publiés par l'association, ceux susceptibles de refléter les discours de l'association sur elle-même et sur des sujets qui semblent importants pour ses adhérents. Le choix des textes a été guidé par une volonté de rassembler des textes compréhensifs et représentatifs, comprenant des discours adressés par le comité directeur à des individus externes à l'association, mais

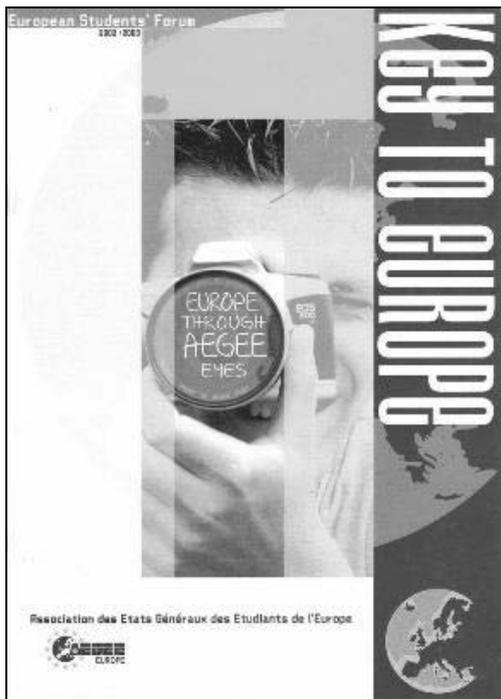
aussi ceux réservés aux adhérents. L'objectif de cette analyse discursive est de mettre en avant à la fois le fonctionnement de l'association, ses valeurs déclarées et le contexte normatif dans lequel évoluent ses membres. Le corpus retenu est composé de plusieurs textes et d'un dispositif, produits avec l'aval du comité directeur :

- deux rapports annuels d'activité : « *Key to Europe* », correspondant aux années 2003 et 2004<sup>782</sup>. À l'image du numéro spécial de 2005, déjà utilisée pour présenter l'association (*supra*), ces rapports annuels visent une cible externe, principalement institutionnelle, mais aussi interne. Ils sont diffusés à toutes les antennes et rappellent les événements clés de l'an passé et les projets à venir. Ils mettent en avant des membres ou des ex-membres particulièrement actifs au niveau européen, et présentent leurs expériences au sein d'AEGEE du point de vue de leur développement personnel et professionnel. Longs de soixante pages en format A4, les rapports sont préparés par une équipe éditoriale composée parfois d'une trentaine de bénévoles, tous rôles confondus, et sont imprimés professionnellement en quadrichromie à vingt-sept mille exemplaires, sur un papier « glacé » de bonne qualité. Le choix de ces documents s'explique en partie par l'importance de leur cible externe : ils présentent l'association telle que l'équipe éditoriale et le comité directeur souhaitent qu'elle apparaisse aux partenaires professionnels, institutionnels et militants.

---

<sup>782</sup> Documents inclus dans le CD-Rom des documents sources (*infra*, page 643), et téléchargeables, en septembre 2008, à partir du site de l'association :

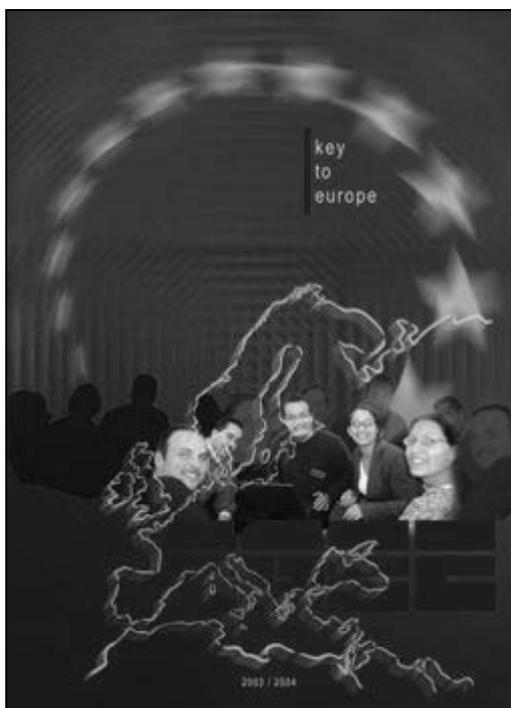
<http://www.karl.aegge.org/aeg-web.nsf/a9a324fb68f85480c12567f7007e0760/d42368db49560fd6c12569430075236c?OpenDocument>.



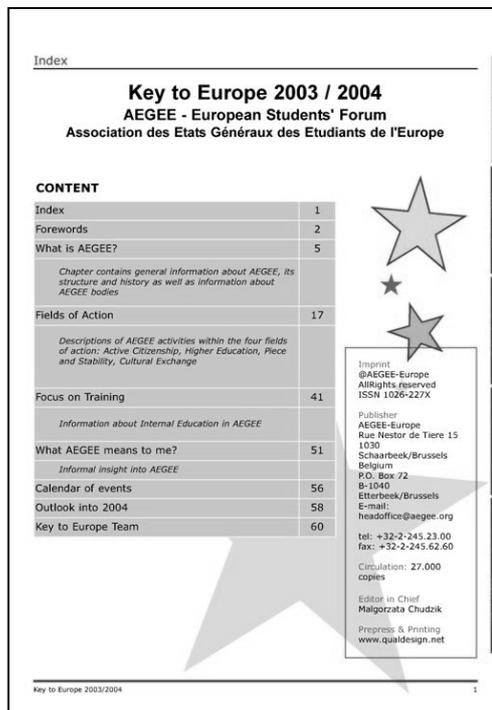
Key to Europe 2002 / 2003 couverture



Key to Europe 2002 / 2003 table des contenus



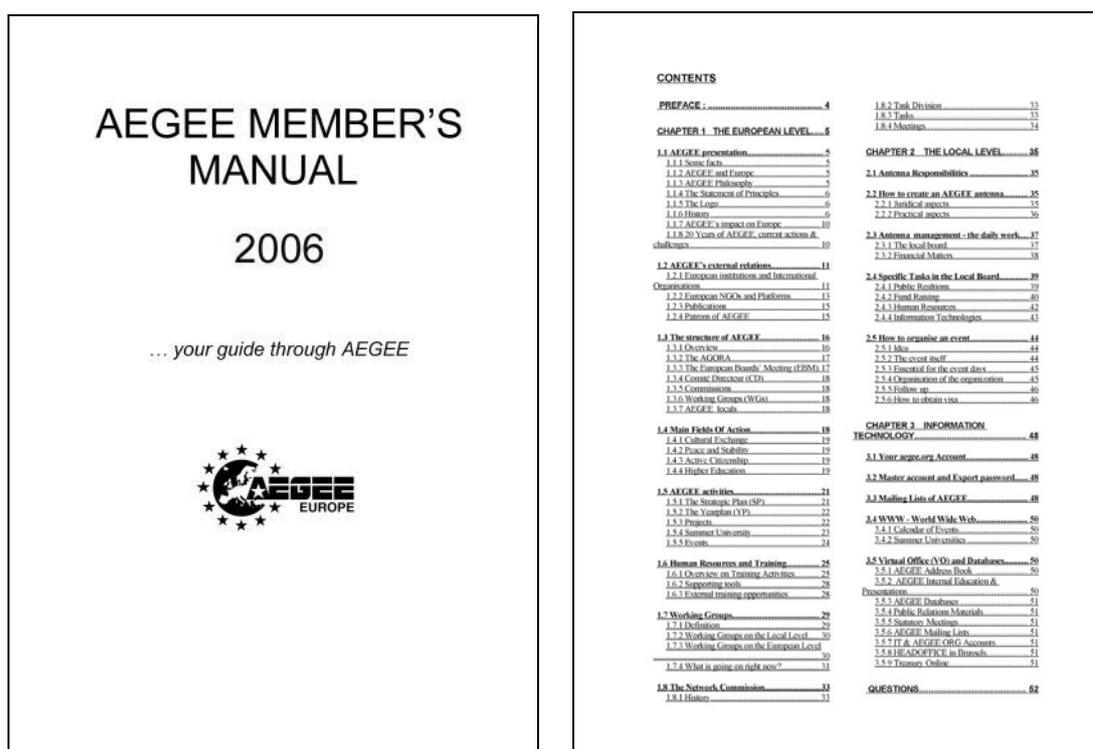
Key to Europe 2003 / 2004 couverture



Key to Europe 2003/2004 table des contenus

figure 31 : les rapports d'activité inclus dans l'étude des discours de l'association

- le guide de l'adhérent : « *AEGEE Members' Manual* ». Long de cinquante-deux pages, ce guide décrit, explique et justifie le fonctionnement interne et externe d'AEGEE au niveau européen et au niveau local. Il donne un aperçu global qui fait sens de l'action de l'association et qui renvoie le lecteur, pour plus d'informations, aux rubriques correspondantes du site Internet associatif (*infra*). Le guide a été mis à jour et largement diffusé en 2005 et 2006 par une équipe composée de membres du comité directeur, du groupe de travail chargé des ressources humaines, et d'autres bénévoles. Il a été sélectionné en raison de sa cible, uniquement interne, et de sa fonction anticipée : de transmettre de manière structurée des savoirs culturels à des novices de l'association.



*Member's Manual*, couverture

*Member's Manual*, table des contenus

### figure 32 : le guide de l'adhérent inclus dans l'étude des discours de l'association

- le site Internet de l'association : [www.aegEE.org](http://www.aegEE.org)<sup>783</sup>. Le site, qui combine les fonctions de vitrine et de portail (Pignier et Drouillard, 2004 : 202), comporte de nombreux types d'informations et de fonctionnalités à destination de différents profils d'utilisateurs : des communiqués de presse, des documents à télécharger, des forums de discussion et des listes de diffusion. Tous les membres inscrits peuvent afficher des informations sur des événements futurs ou mettre à disposition de la communauté des documents téléchargeables. Le site permet également de gérer les contacts administratifs entre les

<sup>783</sup> L'étude a été faite sur la version du site en ligne au mois de juin 2005 (*cf.* CD-Rom des sources pour des captures d'écran en couleur – *infra*, page 643). Pour plus de détails sur l'analyse, *cf.* Frame, 2005. Le site est régulièrement mis à jour de manière collaborative au niveau des contenus. Il a subi un léger rafraîchissement graphique à la fin de 2005, sans changement de structure ou d'arborescence.

antennes et le comité directeur (dépôt de rapports d'activité, par exemple) et il héberge de nombreux sites et sous-répertoires thématiques (les sites des groupes de travail, etc). Le site a été retenu en raison de sa place centrale dans la communication de l'association, notamment interne. Son analyse permet non seulement d'examiner, sur le plan des contenus, les discours de différents acteurs de l'association, mais l'étude de la forme du dispositif met en avant la manière dont il préfigure les relations et les pratiques communicationnelles entre les différents niveaux.



La page d'accueil du site Internet, novembre 2005

figure 33 : le portail Internet inclus dans l'étude des discours de l'association

### (b) les pratiques communicationnelles

L'analyse des pratiques de communication au sein de l'association repose sur l'observation des comportements des acteurs, comparés ensuite aux discours. Nous entendons ici « comportements » au sens large car, au nom de la représentativité, les pratiques privilégiées ne comprennent pas uniquement des interactions en face à face, mais des interactions médiatées par ordinateur, sur une liste de diffusion à laquelle sont abonnés environ deux mille adhérents. Ces pratiques sont abordées à travers :

- les messages de la liste de diffusion principale de l'association : « AEGEE-L », entre le dix-sept mai 2005 et le vingt novembre 2006<sup>784</sup>. Cette liste interne de l'association est très active (plus de trois messages par jour en moyenne pendant cette période). Elle n'est pas modérée, mais elle est réservée aux sujets généraux : les annonces d'événements, les messages personnels ou les messages qui touchent à des questions abordées par l'une des quatre-vingt dix autres listes spécialisées<sup>785</sup> y sont prescrites. À quelques très rares exceptions près, la langue utilisée sur cette liste est l'anglais. L'inclusion de ce dispositif parmi les « pratiques » plutôt que les « discours » est contestable, mais nous la justifions en raison de l'importance de ce dispositif de communication électronique au sein de l'association<sup>786</sup>. « Parler c'est agir », a rappelé Austin (à la suite de l'abbé d'Aubignac) : les messages de cette liste de diffusion permettent, une fois de plus, de montrer les limites de la distinction entre les deux termes. À travers ses débats sur la politique à adopter face à tel ou tel événement interne ou externe, la liste met en scène des conflits de sensibilités sur des questions qui touchent aux valeurs fondamentales de l'association, et aux identités nationales et européennes. Débattues passionnément à la vue de tous, ces questions animent l'espace public associatif jusqu'à ce qu'un consensus soit, ou non, trouvé parmi les membres. Étant donné le caractère engagé des interventions idéologiques personnelles, la force perlocutoire des débats et des éventuelles prises de position collectives, mais aussi le caractère performatif (au sens strict d'Austin) de bon nombre de messages qui organisent l'action collective, nous considérons que ces « pratiques discursives » vont au-delà des simples « discours sur » pour atteindre le statut d'actions.
- les interactions interpersonnelles lors de quatre événements européens : trois agoras et une université d'été. Les agoras ont eu lieu à Enschede (Pays Bas) du cinq au huit mai 2005, à Izmir (Turquie) du vingt au vingt-trois octobre 2005, et à Varsovie (Pologne) du quatre au sept mai 2006. Ils ont regroupé, à chaque fois, environ huit cents participants des différentes antennes et organes d'AEGEE. L'université d'été s'est déroulée à Lyon du neuf au vingt-trois juillet 2005, avec la participation de vingt-et-un visiteurs étrangers d'autres antennes. Nous avons fait partie de l'équipe d'organisation de l'université d'été, mais notre rôle de chercheur a également été explicité (*infra*). De

<sup>784</sup> Soit un total de 1838 messages. Ces dates prennent leur signification du calendrier de l'association. Il s'agit du lendemain de l'agora d'Enschede et de la veille de celle de Naples en novembre 2006. Ces dix-huit mois correspondent à la période pendant laquelle la majorité des autres données ont été recueillies. Ils permettent de satisfaire au principe de saturation : certaines discussions reviennent périodiquement et le nombre de messages semble suffisant pour l'utilisation qui leur est réservée. Afin de respecter la vie privée, et pour des raisons de confidentialité, la copie des messages de la liste de diffusion a été exclue de la version publiée de la thèse. Elle a été fournie uniquement aux membres du jury de la thèse pour les aider à évaluer le caractère scientifique de ce travail.

<sup>785</sup> À la différence de celui donné plus haut (page 390), ce chiffre est un décompte des listes selon leur descriptif, après la suppression des listes non actives à la fin 2007. Il ne prend pas en compte les listes de diffusion des antennes locales également hébergées par AEGEE.

<sup>786</sup> Si le comité directeur peut être comparé à la tête de l'association, et l'agora (*supra*) à son corps, la liste de diffusion principale serait le système artériel. Alors que les différents organes (niveau européen) et les muscles (niveau local) communiquent directement à travers le système nerveux, c'est le système sanguin qui régule leur activité en leur apportant régulièrement l'oxygène qu'il leur faut pour fonctionner. Du point de vue de cette métaphore, les interactions sur la liste s'avèrent ainsi vitales pour la survie de l'association.

la même manière, lors des agoras, nous avons profité du statut d'universitaire pour proposer des ateliers, mettant les participants dans des situations, et focalisant leur attention sur des questions, qui intéressaient directement nos recherches.<sup>787</sup>

Pendant ces vingt-sept journées d'immersion sur une période d'un an, les interactions ont été étudiées grâce à la méthode d'observation participante, technique de choix de l'anthropologie de la communication (Winkin, 1996 ; Lardellier, 2003) et développée par la tradition sociologique. Cette méthode a été pratiquée à *découvert*, par volonté de transparence, déontologiquement plus sûre et socialement moins risquée qu'une observation *incognito*<sup>788</sup>. Des notes ont été prises pendant et suite à ces périodes passées au sein de l'association : les observations ayant été notées à des moments « calmes » pendant les différentes manifestations et sur le trajet du retour, ont été complétées les jours et les semaines suivants par des comptes-rendus dactylographiés. Ces derniers reprenaient et cherchaient à faire sens des observations isolées, et constituent ainsi le début de la phase d'analyse (*infra*).

En tant que méthode de recueil de données, l'observation participante semble particulièrement exposée à différents biais subjectifs, liés à la présence du chercheur qui influence l'activité sociale (Winkin, 1996 : 55 ; Arborio & Fournier, 1999 : 85), et à la grille perceptive et conceptuelle qui structure nécessairement son regard sur l'objet (Blumer, 1969 : 178 ; Mucchielli, 2006 : 64-68). Or, étant donné que le cadre théorique avancé plus haut postule qu'une culture s'élabore et se transmet grâce aux interactions entre les membres d'un groupe, l'observation participante se présente comme un élément quasi incontournable dans l'étude d'une culture et ce, malgré la difficulté pour le chercheur d'isoler des phénomènes proprement « culturels » (*supra*).

L'observation participante donne accès à la fois aux pratiques opérantes des acteurs sociaux dans leurs interactions interpersonnelles (niveau micro) et à leurs pratiques déclarées, notamment à travers des conversations informelles souvent liées au projet de recherche en cours. La posture adoptée a été celle de l'observation contrastive (« *contrastive observation* » : Scollon & Scollon, 2001 : 18) consistant à focaliser autant sur ce que les acteurs sociaux ne font pas que sur ce qu'ils font. Les différents dispositifs sociaux observés ont été pris en compte en tant que facteurs susceptibles de façonner le système de significations associatif, que ce soit au niveau de l'association toute entière (niveau macro), ou dans des petits groupes lors d'ateliers, par exemple (niveau méso)<sup>789</sup>. La participation aux interactions a permis de découvrir certaines formes culturelles qui auraient été difficilement repérables par d'autres méthodes, telles des anecdotes ou des plaisanteries récurrentes non pas

---

<sup>787</sup> Le premier atelier a porté sur les stéréotypes et prototypes européens et nationaux et sur le premier questionnaire à propos de l'identité européenne ; le deuxième a servi à présenter et à discuter les résultats du questionnaire final ; et le troisième a abordé la question de l'identité étrangère et l'attrance exotique, y compris au sein de l'association.

<sup>788</sup> Comme le remarquent Arborio et Fournier (1999 : 91), la distinction entre ces deux postures n'est pas absolue. Alors que le chercheur peut saisir la première occasion de dévoiler son rôle scientifique à ses interlocuteurs, les situations peuvent être socialement peu propices à un tel « aveu » comme, par exemple, lorsqu'il se trouve dans une salle avec plusieurs centaines de personnes. Comme pour les stigmatisés de Goffman (1963 : 95), parfois le pragmatisme s'impose face à la double-contrainte situationnelle.

<sup>789</sup> Sur le caractère relatif et les limites de ces classifications *macro* et *méso*, voir *infra*, note infrapaginale n°1087.

nécessairement identifiées comme des formes culturelles par les acteurs eux-mêmes. Enfin, grâce à notre présence, de chercheur « à visage découvert », nous nous sommes vus confier les théories implicites des acteurs sociaux, sur la culture et sur la nature des relations sociales au sein du groupe. Ainsi, cette méthode nous a aidés à commencer à penser les relations entre les différents éléments de la matrice culturelle en cours de construction.

### (c) les représentations de la culture

Les relations entre les différentes manifestations culturelles (discours, pratiques et formes), structurées par les présuppositions de base, ont été abordées plus en détail lors de la deuxième phase de l'étude grâce à l'analyse des représentations. Les représentations ont été interrogées grâce à deux entretiens semi-directifs et à des conversations informelles avec différents membres de l'association. La méthode retenue à l'origine de l'étude était une série d'entretiens semi-directifs, qui permettrait d'interroger différents informateurs à l'aide d'un même dispositif d'investigation, afin d'atteindre le seuil de saturation. À partir d'une première analyse de la grille matricielle, nous avons établi, en français et en anglais, une liste de points à évoquer au fil de l'entretien, sans ordre prédéterminé<sup>790</sup>. La démarche suivie était expliquée aux interviewés, dont l'aide a été sollicitée afin de « *nous aider à faire sens des pratiques observées au sein d'ÆGEE, selon leurs propres expériences et de leur propre point de vue* ».

Un premier entretien semi-directif avec une informatrice appelée « Hanna »<sup>791</sup>, membre d'ÆGEE Lund (Suède) lors de l'agora de Varsovie (mai 2006), a permis d'explorer la manière dont elle expliquait les différents éléments alors mis en avant sur la grille matricielle. Cette informatrice a été choisie en raison de son appartenance particulièrement longue à l'association. Ayant eu des fonctions au niveau local, elle avait participé, pendant dix ans, à de très nombreux événements européens, sans pour autant prendre un poste à responsabilités à ce niveau. Ouverte et intéressée par notre étude, il s'agissait d'un membre « ordinaire » (et non un responsable) avec une grande expérience des interactions au niveau européen. De ce point de vue, « Hanna » semblait correspondre au profil de l'informateur privilégié idéal de Schein. L'entretien a duré trente-cinq minutes, et a permis d'aborder de manière satisfaisante tous les points prévus.

Environ trois mois plus tard, un deuxième entretien a été effectué, avec un informateur, ici nommé « Bruno »<sup>792</sup>, membre d'ÆGEE Lyon. Cette personne, de nationalité allemande, avait appartenu précédemment à ÆGEE Kaiserslautern, avant de venir s'installer à Lyon. Elle avait également une longue expérience au sein de l'association, aux niveaux local et européen. Cet informateur a été sélectionné en partie en raison de sa vision plus critique de ceux qui sont actifs au niveau européen de l'association, ce qui a permis, lors de

---

<sup>790</sup> L'analyse a été effectuée au printemps 2006, avant l'agora de Varsovie. Pour des raisons développées plus loin, la liste a continué d'évoluer notamment après le premier entretien. La chronologie stricte des deux « phases » de l'étude de la culture n'a donc pas été respectée. La liste des points à évoquer, ainsi que les enregistrements et les transcriptions des deux entretiens réalisés (un en anglais et l'autre en français) se trouvent sur le CD-Rom de documents sources.

<sup>791</sup> Il s'agit d'un pseudonyme inventé pour respecter l'anonymat de l'informatrice.

<sup>792</sup> Il s'agit également d'un faux prénom.

l'entretien qui a duré près d'une heure et demie, de compléter le point de vue de la première informatrice.

Or, notamment lors du deuxième entretien, les limites de la méthode retenue sont apparues. En raison de la liste préétablie de points à évoquer, l'entretien semi-directif standardisé ne permettait pas de prendre en compte l'évolution de la grille matricielle, en fonction de nouvelles observations et des entretiens eux-mêmes. Changer les points abordés aurait signifié l'abandon du principe de standardisation central à la méthode. En même temps, il était impossible de faire, à la place, des entretiens libres, car ils devaient porter sur la matrice culturelle. Pour cette raison, les entretiens semi-directifs étaient abandonnés, en faveur de conversations informelles, focalisant directement sur l'explicitation des présupposés culturels de base. Ces conversations, avec les deux mêmes informateurs, ont été effectuées à plusieurs reprises par téléphone<sup>793</sup>. Elles ont accompagné l'analyse de la grille culturelle : à chaque fois le répondant a été interrogé sur une liste de points préparée à l'avance, afin de solliciter ses représentations des comportements observés.

Ce changement de méthode a permis d'interroger plus en profondeur les représentations qu'avaient les deux informateurs de la culture d'AEGEE au niveau européen, conformément à l'approche préconisée par Schein. Or, il convient de rappeler qu'en réalité, ce sont les discours et non les représentations qui étaient interrogés. Même si la relation privilégiée développée avec les informateurs, et plus particulièrement avec Bruno, a permis d'instaurer des rapports de confiance mutuelle propices à réduire les considérations d'ordre social, il restait le problème de l'explicitation de représentations généralement pas conscientes. Des conversations successives à plusieurs semaines d'intervalle avec Bruno ont facilité ce processus réflexif, qui paraît désormais très difficile à accomplir en une fois, à travers un simple entretien.

### **Les méthodes de traitement des données**

Toutes les données recueillies à partir du corpus qui vient d'être identifié ont un caractère textuel<sup>794</sup>. En sciences de la communication, discipline proche des *cultural studies*, avant d'être un support d'analyse, le texte constitue un objet d'étude à son propre titre. Les avancées philosophiques du vingtième siècle et notamment le structuralisme, les théories de la réception et la position relativiste du post-structuralisme, soulignent la prégnance des codes herméneutiques et la nature instable du langage, à ne considérer que cette dimension du texte. Dans ce climat et ce champ scientifique, comment aborder le débat méthodologique sur l'analyse textuelle ?

---

<sup>793</sup> Hanna a été contactée une fois par téléphone et Bruno plusieurs fois successivement en 2006 et 2007, pour évoquer ces questions. Nous avons également abordé ce sujet lors d'une rencontre avec Bruno à Lyon en mars 2007. Pour des raisons en grande partie techniques, ces conversations n'ont pas été enregistrées.

<sup>794</sup> Sans entrer dans un débat de spécialistes qui dépasse le présent propos, le texte est ici défini au sens large d'une production, au moins en partie langagière (écrite ou orale), considérée comme porteuse de sens. Les notes de terrain issues de l'observation participante et, dans une certaine mesure, les transcriptions des entretiens, ne sont pas des textes primaires comme les autres données. Les détails du traitement de chaque type de données seront précisés plus loin.

La tentation peut sembler grande de faire appel à la pseudo-scientificité (dans le sens positiviste) d'une approche quantitative ou statistique du texte (écrit), qui exploite le potentiel en calcul offert par l'outil informatique. Le repérage lexical automatisé permet, statistiques rassurantes à l'appui, de fixer une fois pour toutes le contenu d'un texte, afin d'en catégoriser ses éléments constitutifs, pour en déduire le sens par des procédés objectifs. De manière analogue, « l'analyse propositionnelle du discours » (Molinier *et al.*, 2002 : 101), découpe le texte en propositions pour le recoder, à partir de ses éléments constitutifs, afin d'arriver à une présentation mathématique précise du corpus et ainsi d'en faciliter la compréhension de sa structure. Mais quelles conclusions tirer, dans la présente étude, à partir du constat de la relative pauvreté lexicale d'un corpus de textes préparés en anglais par des non-anglophones ? Si les outils d'analyse informatiques peuvent s'avérer d'une certaine utilité, pour explorer telle ou telle facette d'un texte, ils ne doivent pas aveugler le chercheur quant à d'autres aspects. L'énonciation (contextes et relations), la fonction poétique du langage, la polyphonie, la polysémie, bref, l'ambiguïté du texte qui fait sa richesse, sont autant d'indicateurs qu'il peut être autant, voire plus intéressant, de prendre en compte, mais qui résistent aux méthodes *analytiques* (et non *compréhensives*) généralement associées à l'outil informatique.

Si les philosophes et les critiques littéraires ont échoué à trouver le sens définitif du texte, ce n'était pas en raison de leur ignorance des avancées de l'informatique, mais parce que, ont-ils conclu, un tel sens ultime et profond ne peut exister. Comme nous l'enseignent les Sciences de l'Information-Communication, le sens d'un texte résulte d'un processus de prise de forme d'éléments considérés comme signifiants, lié à un contexte (de réception, d'énonciation), à des codes, et à une relation, et qui implique un individu « lecteur » particulier, dont l'appareil perceptif et conceptuel a été façonné par ses expériences préalables. Il s'ensuit que l'analyse doit focaliser non pas sur la recherche *du* sens mais *des* sens possibles du texte, en rapport à ces différents éléments. Elle doit s'attacher à élucider non seulement le texte, dans sa forme et ses contenus, mais aussi les lectures socialement dominantes (négociées, oppositionnelles) qu'il est susceptible de provoquer dans les groupes auxquels il est destiné<sup>795</sup>.

### Les discours

Les trois dispositifs textuels (site Internet, revues annuelles, et guide du membre) ont été analysés d'un point de vue sémiotique, afin de mettre en avant les principales significations liées aux relations entre la forme et les contenus, par rapport aux codes sociaux, linguistiques et textuels, susceptibles d'être invoqués. L'analyse s'est appuyée sur le procédé de la « lecture critique » (« *close reading* »), issu des études littéraires et des *cultural studies*. Plutôt que de focaliser sur tel ou tel aspect du texte, ce procédé cherche à identifier les systèmes de significations à différents niveaux d'interprétation du dispositif. Son utilité repose sur la faculté d'analyse et l'esprit critique du chercheur et sur l'attention portée aux détails. Il nécessite des lectures répétées du texte afin de le déconstruire. Or, l'objectif final

---

<sup>795</sup> Ce critère relie les intentions possibles de l'auteur, produisant son texte pour un ou plusieurs publics ciblés, et les « lectures » possibles par ces publics. Bien évidemment, d'autres lectures sont également possibles, mais cette focalisation correspond le mieux au cadre analytique qui est le nôtre.

visé ici, à l'inverse de certaines pratiques déconstructionnistes, n'est pas de remettre en cause le pouvoir de signification du texte, mais de faire émerger sa polysémie à travers différentes « lectures »<sup>796</sup> qui peuvent en être faites.

Même si une telle approche subjective ne présente pas de coefficient d'erreur statistique, elle reste transparente, dans la mesure où les différentes lectures explicitées peuvent être comparées au texte par n'importe quel lecteur qui y a accès. Puisqu'il s'agit de trouver non pas *la* lecture définitive, mais *les* lectures les plus probables (des heuristiques plutôt que les lois), les résultats peuvent être évalués en fonction de leur efficacité apparente face au dispositif étudié. Or, la subjectivité n'est point le relativisme. Il convient de relier toutes les lectures proposées aux conditions sociales de réception censées les motiver. Enfin, ce procédé pourrait utilement être complété par une étape de validation ou de contrôle qui consisterait à confronter les lectures proposées aux publics concernés. En ce qui concerne l'étude de la culture d'ÆGEE, une telle dernière étape n'a pas été envisagée. Les textes ont été abordés en tant qu'artefacts culturels, dont la richesse polysémique intéresse davantage l'étude de la culture que les différentes lectures nécessairement réductionnistes. Les analyses ont permis de renseigner directement la grille matricielle présentée au chapitre suivant.

### Les pratiques

Le corpus des messages a également fait l'objet d'une analyse sémiotique du type déjà évoqué, mais qui a focalisé sur la lecture dominante ou superficielle plutôt que sur la polysémie. Les messages ont été analysés principalement au niveau de leurs contenus et des idées véhiculées, même si les codes propres au dispositif et la manière dont la langue est utilisée ont également été pris en compte dans la matrice culturelle. Par rapport à l'ensemble des messages qui composent le corpus, l'analyse a insisté sur ceux qui semblaient traduire des valeurs ou des prises de position particulièrement consensuelles ou non.

Enfin, la grille matricielle de la culture a également été renseignée à partir des notes de terrain prises lors des périodes d'observation participante, et grâce aux comptes-rendus saisis *a posteriori*. Puisque la grille a été en grande partie renseignée avant la dernière agora en mai 2006, elle a également dû structurer le regard de l'observateur pendant cette dernière période. Les notes de terrain ont constitué une source importante pour renseigner les deux volets de droite de la matrice : les pratiques et les formes. En raison de l'utilisation de l'observation participante dans l'étude des interactions (*infra*, page 421), une description centrée spécifiquement sur la culture n'a pas été rédigée à partir des notes de terrain.

### Les représentations

Les entretiens semi-directifs ont été conduits dans l'esprit de la démarche préconisée par Schein qui implique une collaboration entre informateur et enquêteur. Pour cette raison, les transcriptions des deux entretiens ont été analysées, surtout par rapport aux idées exprimées sur les différents points évoqués, afin de comprendre les relations entre les

---

<sup>796</sup> Associée à une approche sémiotique, la lecture critique ne s'attache pas à la seule partie digitale du texte / dispositif, mais interroge les relations entre ses différents éléments constitutifs sur le plan de la forme et du contenu.

éléments de la matrice selon la vision des deux informateurs. Les différentes langues utilisées pour ces entretiens, ainsi que la maîtrise imparfaite de l'anglais (par Hanna) et du français (par Bruno) ont réduit la pertinence d'une approche s'intéressant au langage utilisé<sup>797</sup>.

L'abandon de la méthode initiale, et le recours aux conversations informelles sans transcription, ont renforcé le rapport collaboratif. Les comptes-rendus de conversations ont été exploités directement comme sources pendant l'écriture de l'analyse de la culture associative (*infra*).

### 6.23. Étudier la construction de sens dans les interactions

Après l'analyse de la culture associative, la deuxième partie de l'étude du terrain consiste à examiner de plus près les processus de construction de sens abordés par la discussion théorique de la première partie de la thèse. Il est question, ici, d'une deuxième approche du terrain car, pour le même objet, l'accent est mis non pas nécessairement sur ce qui fait consensus et qui réunit au sein de l'association (les repères culturels partagés), mais sur tout le travail pragmatique d'ajustement mutuel que font les acteurs pendant une interaction. Au lieu d'étudier la culture d'une perspective d'*intégration* (Joanne Martin, *supra*, page 325 *et seq.*), cette deuxième partie étudie les interactions dans une perspective de *différenciation* (multiplicité des influences culturelles et identitaires) et de *fragmentation* (mise en avant de l'ambiguïté et de sa résolution partielle).

C'est ainsi la deuxième partie de l'analyse du terrain qui cherche à établir dans quelle mesure les comportements sociaux peuvent être attribués à différentes influences identitaires et culturelles, et à leur performance, dans différents contextes. Elle s'adresse aux épineuses questions de détail soulevées mais non résolues par le cadre théorique esquissé dans la première partie de la thèse :

- Entre l'influence du contexte et celle des différentes appartenances, comment déterminer le système culturel que les acteurs utilisent pour préfigurer leurs échanges ?
- S'agit-il d'un recours à un seul système culturel, ou à plusieurs, en combinaison ou en alternance ?
- Comment se produit, concrètement, la co-construction des repères de sens dans l'interaction ?
- Comment ce processus est-il lié aux différentes identités activées ou mobilisées ?

Par rapport à la discussion menée dans la deuxième partie de la thèse, l'analyse des interactions vise à éclairer, en ce qui concerne le corpus particulier retenu, les relations notamment entre les identités européenne et nationales au sein de l'association :

- Quelle peut être la relation entre l'identité européenne et les identités nationales au sein d'une association pro-européenne de ce type ?

---

<sup>797</sup> Le niveau de maîtrise linguistique des deux informateurs ne semble pas leur avoir posé de grands problèmes pour exprimer leurs idées, même si cette limite ne peut pas être exclue totalement.

- Dans quelles conditions une identité européenne peut-elle servir de référent supranational permettant aux individus de dépasser les clivages identitaires nationaux ?
- Quel rôle joue l'identité nationale au sein d'AEGEE ?
- De quelle manière coexistent l'identité nationale et l'appartenance et la conviction européennes ?

Des réponses partielles à ces questions, issues de la discussion théorique, ont déjà été proposées sous forme d'hypothèses générales (*supra*, page 365). En confrontant les hypothèses au terrain, la deuxième partie de l'analyse vise à vérifier leur utilité heuristique<sup>798</sup>, tout en induisant une compréhension plus détaillée du fonctionnement observé au sein du corpus particulier. Enfin, la question sera posée de la relativité culturelle des pratiques observées : distingue-t-on des différences de comportement imputables à l'appartenance nationale (mais aussi sexuelle ou autre) au niveau des processus étudiés, ou face à des identités ou à des traits culturels particuliers activés dans les interactions ?

Sur le plan méthodologique, la vision complexe de l'interaction sociale que nous souhaitons examiner semble bien correspondre à la méthode de l'observation participante (*supra*) chère aux ethnométhodologues. Le cadre théorique mise, en effet, sur l'existence de ce que ces derniers appelleraient des *ethnométhodes* : le recours à des indices sociaux pragmatiques afin de performer la signification dans une situation particulière. Sans nous limiter à l'étude de ces indices, nous voulons examiner la manière dont les acteurs s'en servent pour exploiter les différentes ressources symboliques à leur disposition.

### **Le corpus et les méthodes de recueil et de traitement des données**

La deuxième partie de l'étude du terrain s'appuie sur le même corpus d'interactions sociales que la première partie : les vingt-sept journées d'observation participante qui ont déjà été détaillées (*supra*, page 415). Le recours au même corpus ne doit pas cacher l'exploitation différenciée qui en a été faite. Les observations relevées ont permis à la fois de renseigner la grille culturelle de Martin et d'examiner la manière dont les acteurs sociaux dépassent les repères culturellement préfigurés dans leurs interactions. De cette manière, à la perspective d'intégration ont succédé les deux autres perspectives de Martin. Autrement dit, la recherche structuraliste du système commun de références (perspective intégrationniste) a cédé la place à une accentuation poststructuraliste du caractère indéfini et glissant des repères de signification, et à une focalisation postmoderne sur l'intertextualité, sur le mélange des genres et des repères de sens et sur le caractère subjectif et éphémère de l'expérience.

Plus concrètement, les données issues de l'observation qui ont été utilisées pour enrichir la vision de la culture associative lors de la première partie de l'étude du terrain,

---

<sup>798</sup> Il s'agit bien de leur utilité heuristique et non de leur prétendue validité : étant donnée la subjectivité inhérente à l'approche adoptée, elle ne peut déboucher que sur des interprétations possibles des données observées, dont chacun jugera ensuite de l'utilité pour comprendre l'activité communicationnelle.

servent, dans la seconde, à l'écriture d'une description sémiopragmatique<sup>799</sup> des interactions sociales. Cette description (chapitre 8) interroge les observations à la lumière des hypothèses émises plus haut sur la nature des interactions, afin de préciser et de détailler le fonctionnement particulier du corpus étudié, selon l'éclairage heuristique fourni par le cadre théorique proposé<sup>800</sup>.

---

<sup>799</sup> Il ne s'agit pas d'une description « ethnographique », dans la mesure où le système décrit dans la deuxième partie de l'étude du terrain n'est pas une culture. Le qualificatif « ethnométhodologique », bien que plus proche de l'entreprise en cours, n'a pas été retenu non plus, en raison de la focalisation non pas exclusive sur les ethnométhodes mais sur le recours aux différentes cultures et identités. L'anthropologie de la communication, telle qu'elle a pu être traduite en France par Yves Winkin (1999) et Pascal Lardellier (2002) pourrait également correspondre à la focalisation de notre étude, mais le qualificatif « sémiopragmatique » (Boutaud, 1998 : 291 *et seq.*) a finalement été retenu pour bien identifier le cadre épistémologique du départ.

<sup>800</sup> Nous assumons la subjectivité de la démarche décrite ici, qui est l'aboutissement de l'approche inductive *informée* que nous avons choisie (*cf. supra*). Son objectif, répétons-le, est d'évaluer, grâce à une observation ciblée, la pertinence du cadre théorique élaboré, et de l'ajuster à la lumière du terrain en tant qu'heuristique pour penser les interactions spécifiques à notre objet.

## Résumé du sixième chapitre

En tant qu'objet d'étude, AEGEE peut être abordée comme une association française de loi 1901, du point de vue de ses statuts, mais aussi comme une association européenne de citoyenneté (Dacheux) avec ses propres spécificités. Par rapport à d'autres associations ou réseaux associatifs de ce type, AEGEE peut être caractérisée par l'absence d'une polarisation nationale et par son caractère exclusif : seuls des antennes locales ou des organes internes à l'association peuvent faire partie du réseau. Ces deux traits sont liés à la structure particulière de l'association qui ne comporte pas de niveau national. Ce parti pris idéologique et identitaire est rendu possible politiquement par l'importance accordée au niveau local au sein de l'organe central qu'est l'agora, et logistiquement grâce à une utilisation développée des NTIC. Il en résulte qu'AEGEE peut être conçue comme un « espace utopique », du fait de l'exclusion effective du niveau national de sa structure opérationnelle. Compte tenu de ses spécificités, l'association semble constituer un terrain privilégié pour étudier les interactions interculturelles du point de vue culturel et identitaire.

La présentation initiale de l'objet de recherche a permis ainsi de justifier sa sélection en tant que terrain d'étude, mais son objectif principal a été de soulever les questionnements liés à ses particularités, notamment structurelles, et de fournir un contexte à la discussion méthodologique. Cette discussion se situe par rapport aux grands débats qui divisent toujours les chercheurs en interactionnisme symbolique aux États-Unis. L'approche adoptée dans le présent travail s'apparente, à certains égards, à celle préconisée par Herbert Blumer. Elle repose sur un cadre théorique et conceptuel lâche (concepts sensibilisateurs), informé par des contacts *exploratoires* avec le terrain, qui est ensuite rigoureusement mis à l'épreuve d'un corpus fondé en partie sur l'observation directe *in situ* (phase d'*inspection*). Cette approche est constructiviste, inductive et nécessairement subjective, compte tenu du rôle discriminant du chercheur dans le recueil des données et dans les méthodes d'analyse retenues. Les méthodes adoptées sont ouvertes, dans la mesure où leur mise en œuvre a permis de les adapter au terrain. La rigidité constatée d'autres méthodes a conduit à leur abandon en cours d'étude.

Or, la méthodologie de l'étude du terrain (phase d'*inspection*) repose tout naturellement sur le cadre théorique et sur la problématisation qui ont été élaborés plus haut. La vision théorique de l'influence de la culture dans les interactions explique la décision de diviser en deux parties l'étude du terrain, différenciant ainsi la description de la culture associative, de celle des interactions susceptibles de l'exploiter en tant que sources de repères de sens. Enfin, le parti pris théorique, qui consiste à recentrer l'analyse sur les concepts d'identité et de culture, induit un biais évident dans le rapport au terrain. Ces limites du projet de recherche s'expliquent par son objectif qui est d'aboutir, non pas à des lois d'ordre général, mais à des heuristiques pouvant servir d'outils au chercheur, pour décrire et comprendre le fonctionnement d'un objet d'étude, du point de vue des interactions interculturelles.

## Chapitre 7. La culture d'AEGEE

Décrire une culture est un vaste projet, impossible à accomplir de manière exhaustive, en raison de la multiplicité des manifestations culturelles, superficielles et profondes, mais aussi de leur évolution perpétuelle. Si la structuration de la culture présentée par Helen Spencer-Oatey (figure 2, page 44) peut donner l'impression d'une culture facile à cerner, tout du moins à son niveau le plus manifeste, cette schématisation ne met peut-être pas suffisamment en avant la structuration autour d'un « noyau dur » de la culture, de manière analogue à celle d'une représentation sociale, décrite par Molinier, Rateau et Cohen-Scali (2002 : 24). De cette manière, certaines manifestations culturelles sont reconnues comme telles par la quasi-totalité des membres, alors que d'autres le sont par une partie seulement du groupe. Cela relève du fait que chaque individu appréhende différemment la culture ou certains de ses aspects. La description de la culture d'AEGEE présentée ici tente de regrouper une grande partie des traits, appréhendés de manière différenciée par les membres de l'association. De ce point de vue, elle correspond à ce que Joanne Martin appelle une vision *intégrationniste* de la culture (*supra*, page 325 *et seq.*), dans la tradition des études comme celles d'Edgar Schein, ou encore la plupart des entreprises ethnographiques ou anthropologiques.

La vision de la culture d'AEGEE, développée par la suite, est forcément subjective. À la fois partielle et partiale, elle résulte des observations et des interrogations du chercheur, qui doit focaliser, préconise Edgar Schein (*supra* chapitre 5.13), sur ce qui le surprend. Cette approche résiste aux grilles préconçues trop rigides qui risqueraient de déformer l'objet étudié, mais elle les remplace par les grilles de lecture intériorisées du chercheur : celle de l'observateur informé par sa science et ses théories implicites, et celle de l'acteur social avec ses propres réflexes et interprétations culturelles. Le biais ainsi induit n'est que partiellement redressé ensuite grâce aux explications des manifestations observées, fournies par des informateurs. Enfin, la description de la culture d'AEGEE est nécessairement synchronique, et correspond à un condensé de la période au long de laquelle le corpus a été constitué, à savoir les dix-huit mois entre mai 2005 et novembre 2006.

La culture de l'association est présentée à partir de la grille matricielle de la culture (*cf.* Annexe V). La grille met en avant les niveaux les plus superficiels de la culture, selon la schématisation qu'en présente Helen Spencer-Oatey. À travers les thèmes discursifs, les pratiques et les formes culturelles qu'elle décrit, la grille matricielle regroupe « les artefacts et les produits », « les rites et les comportements » (niveau un) et « les systèmes et les institutions » (niveau deux) de Spencer-Oatey. La grille permet également de cerner des conventions culturelles, à travers les pratiques et les rites observés, et renseigne partiellement le chercheur sur certaines croyances et attitudes partagées par les membres du groupe. Aussi traite-t-elle en partie du troisième niveau de la culture selon Spencer-Oatey, « les croyances, les attitudes et les conventions ».

À ce troisième niveau, l'analyse de la grille matricielle met en avant plusieurs logiques qui peuvent sembler contradictoires, que ce soit entre thèmes discursifs, ou à l'intérieur d'un

seul thème. Les contradictions ne peuvent être en partie résolues que grâce à la deuxième phase de l'étude de la culture, à savoir, le travail d'explicitation des valeurs et des présupposés de base de la culture, à l'aide d'informateurs. C'est ainsi que l'on accède au niveau le plus profond de la culture, selon la schématisation de Spencer-Oatey.

La grille matricielle a été élaborée, de manière inductive, au fil et en fonction de l'analyse du corpus. Au long de l'analyse, des thèmes discursifs ont été choisis, qui semblaient relier thématiquement plusieurs manifestations parmi les pratiques et les formes observées. Ces thèmes discursifs servent à structurer la matrice culturelle, dans laquelle chaque ligne relève d'un même thème discursif. Comme le préconise Joanne Martin, les sous-rubriques des formes culturelles ont également évolué en fonction des manifestations observées, à partir des quatre catégories initiales.

La description de la matrice culturelle est ici organisée en trois parties, selon une logique de regroupement thématique des différents thèmes discursifs qui ont retenu l'attention du chercheur pendant l'analyse du corpus, et qui ont ensuite fait l'objet de discussions avec les deux informateurs. En tant qu'ensembles de traits culturels, tous les thèmes discursifs sont liés entre eux et touchent de près ou de loin à la structuration et au fonctionnement social du groupe AEGEE. Pour faciliter leur présentation, les thèmes ont été divisés entre ceux qui touchent aux aspects proprement organisationnels de l'association, (7.1), ceux qui sont liés à sa mission européenne (7.2) et ceux qui relèvent plus directement des rapports à autrui (7.3)<sup>801</sup>. Enfin, une dernière section du chapitre (7.4) pose la question du caractère européen de la culture décrite, afin d'examiner la quatrième hypothèse énoncée à la fin de la deuxième partie de la thèse (*supra*, page 366)<sup>802</sup>.

## 7.1. Éléments d'organisation structurale d'AEGEE

La première catégorie de thèmes discursifs regroupe divers aspects de l'association relevant de sa structuration et de son fonctionnement social. Dans un contexte normatif qui met en avant le caractère innovant de la structure de l'association (niveaux européen et local), il sera question d'éléments qui ne semblent pas, à première vue, avoir beaucoup de place dans l'organisation de l'association : le niveau national, le niveau régional et la question des langues. Or, ces dimensions, souvent passées sous silence, façonnent de manière déterminante la culture associative.

### 7.1.1. L'absence de niveau national dans la structure de l'association

L'importance symbolique accordée à l'absence du niveau national de la structure de l'association, a déjà été soulignée. Au-delà du parti pris philosophique, l'idéologie « anti-

<sup>801</sup> Le choix des trois catégories n'est ni archétypal, ni absolu : il s'agit d'une organisation possible parmi d'autres qui vise à structurer les informations à des fins de présentation. L'étude d'une autre culture ne produirait certainement ni les mêmes thèmes discursifs, ni les mêmes catégories.

<sup>802</sup> Cette hypothèse, rappelons-la, est la suivante : « *Alors que l'association se dit européenne, cette identification relève davantage d'une identité épousée pour des raisons idéologiques que d'une culture associative qui serait le reflet fidèle d'une culture européenne, étant donné le non-recouvrement des deux groupes.* »

nationale » engendre un contexte normatif qui affecte à la fois le fonctionnement organisationnel de l'association et les rapports interpersonnels.

Au plan discursif, l'absence de niveau national figure en bonne place sur tous les supports de communication internes et externes de l'association, que ce soit le site Internet, les revues « *Key to Europe* » ou encore le guide de l'adhérent<sup>803</sup>. Ce dernier expose la structure de l'association comme un élément clé de « la philosophie d'AEGEE » (*AEGEE Member's Manual*, page 5) et présente ce niveau comme une menace potentielle. Pour en témoigner, il rappelle la sécession des antennes françaises en 1988, précisant que « *les antennes rétablies en France n'ont jamais retrouvé la même vigueur* »<sup>804</sup>.

À quelques exceptions près (*infra*), toutes les publications de l'association évitent d'évoquer l'appartenance nationale, sur le plan du contenu, mais également de l'expression. Contrairement à la grande majorité d'autres sites d'associations européennes de citoyenneté, le site Internet ne comporte pas de niveau national. L'internaute peut chercher à situer les antennes en Europe, grâce à une carte géographique qui figure sur le site, celle utilisée dans l'ensemble de la communication de l'association. Or, cette carte ne contient pas d'informations sur l'appartenance nationale. Elle représente en bleu le continent européen<sup>805</sup>, couvert d'étoiles jaunes qui indiquent le positionnement des antennes locales. Aucune frontière politique nationale n'y est dépeinte, pas plus que les frontières de l'Union Européenne, ni même celles d'une Europe plus large<sup>806</sup>. Si la carte évite ainsi de trancher sur la question des limites de l'appartenance européenne (*infra*), elle symbolise et véhicule l'organisation structurale de l'association qui se passe du niveau national.

Les appellations utilisées par les antennes sont, par ailleurs, strictement définies dans les statuts de l'association. L'article 9 des statuts<sup>807</sup> précise que les antennes doivent être locales, et doivent prendre le nom de la localité géographique qui représente le mieux l'endroit dans lequel elles se trouvent. L'unique nom que les antennes ont le droit d'utiliser, après signature de la convention d'adhésion, est « AEGEE- » suivi du nom de la localité. Elles ne peuvent utiliser le nom « AEGEE-Europe » que pour des événements européens soutenus par le comité directeur, et ne doivent en aucun autre cas se servir du nom « AEGEE » dans leur communication. Du point de vue des statuts, il ne peut y avoir des appellations du type « AEGEE-France ».

<sup>803</sup> Le lecteur est prié de se référer au CD-Rom des sources, situé à la fin de la thèse (troisième de couverture), afin de prendre connaissance des différents documents sources utilisés tout au long des chapitres sept et huit. La liste des documents inclus est présentée à la page 643.

<sup>804</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2005: 7, notre traduction. Cet épisode est curieusement absent des autres documents qui retracent l'histoire de l'association. Dans son livre, qui raconte les débuts de l'association jusqu'en 1987, Franck Biancheri utilise l'exemple de la sécession manquée de quelques antennes allemandes de la même manière, pour mettre en garde contre la menace que représenterait un niveau national.

<sup>805</sup> Il s'agit du continent au sens large, car l'Islande, une bonne partie de la Russie, la Turquie, et le Caucase y figurent également.

<sup>806</sup> Le guide de l'adhérent précise, par ailleurs, que l'Europe d'AEGEE n'est pas une Europe géographique, mais une « *Europe des valeurs* » (*AEGEE Member's Manual*, page 5).

<sup>807</sup> *Corpus Iuridicum Aegeense 16.0*, page 18 pour la version française du texte.

L'exclusion du niveau national s'inscrit dans les statuts, non seulement lorsqu'ils décrivent les organes et le fonctionnement de l'association, mais jusque dans les mesures prises pour limiter le nombre d'individus d'une même nationalité qui peuvent être élus au sein d'un même organe (*Corpus Iuridicum Aegeense 16.0*, page 19 *et seq.*). Ce dispositif formel vise à prévenir la possibilité pour une seule nationalité de s'imposer, sur le plan numérique, dans les positions de pouvoir au sein de l'association. L'organisation s'appuie sur des critères d'appartenance nationale, dans l'objectif de maintenir un équilibre et éviter l'apparition de tensions d'ordre national. De cette manière, sa démarche ne consiste pas à nier l'existence de ce sentiment d'appartenance, mais à le prendre en compte pour tenter de l'écarter de la structure politique associative.

L'idéologie « anti-nationale », se trouve diversement traduite dans les discours et dans les actes des membres de l'association. Certains « idéalistes » (*infra*), à l'image de Bruno, affirment toujours éviter de dire leur nationalité dans une conversation informelle et de revendiquer uniquement l'identité européenne. De la même manière, des membres expérimentés de l'association, qui ont souvent passé du temps dans une ville universitaire étrangère pour leurs études, se réclament de deux ou de plusieurs antennes de pays différents, afin de souligner cette appartenance cosmopolite<sup>808</sup>.

Sur le plan des relations interpersonnelles, Bruno identifie comme un tabou le fait d'attribuer les caractéristiques comportementales d'une tierce personne à sa nationalité<sup>809</sup>. Expliquer la rigidité d'un Allemand ou le manque de productivité d'un Espagnol par son appartenance nationale, dit-il, risque d'être mal vu par rapport à la norme associative, sauf dans le cadre de plaisanteries, généralement à l'égard de soi-même ou de l'un de ses interlocuteurs.

### Un niveau national qui refait surface dans les interactions

Cependant, la nationalité n'est pas taboue au point que les membres d'AEGEE évitent d'en parler. Dans une rencontre avec un inconnu, affirme Hanna, la question de sa nationalité est quasi-incontournable pour des raisons identitaires :

« *It is like always the first question somebody asks, well, your name, and then where you're from* »<sup>810</sup>.

Conformément à l'idéologie dominante au sein de l'association, la réponse conventionnelle à cette question consiste à donner le nom de l'antenne uniquement. Parfois, ce nom est accompagné du nom du pays, mais il est très rare que l'on se contente de donner sa nationalité

<sup>808</sup> Par exemple, lors de la séance de questions au comité directeur à l'agora de Varsovie, moment par excellence pour jouer de son image au sein de l'association (*infra*, section 7.32), un membre franco-allemand qui a posé deux questions espacées de quelques minutes s'est présenté comme étant de l'antenne de Munich et ensuite de l'antenne de Paris.

<sup>809</sup> Cf. la transcription de l'entretien avec Bruno, page 11.

<sup>810</sup> Entretien avec Hanna, page 9 : « *C'est comme la première question qu'on pose, enfin, votre prénom, puis d'où vous venez* » (toutes les traductions françaises de l'entretien en anglais avec Hanna sont de l'auteur de la thèse, en essayant de respecter le style et le ton de l'original).

ou son pays de résidence, sans nommer son antenne<sup>811</sup>. Lorsque son interlocuteur ne donne que le nom de son antenne, les membres avouent qu'ils ressentent une gêne à demander dans quel pays elle se trouve (*cf.* par exemple, la transcription de l'entretien avec Hanna, page 9). Cela reflète certainement une volonté de déguiser son ignorance, et de ne pas faire perdre la face à son interlocuteur. En effet, puisque celui-ci a décidé, au nom du principe de design optimal (« *optimal design principle* », *supra* page 211), de ne pas préciser dans quel pays sa ville se trouve, poser la question, reviendrait à remettre en cause, intersubjectivement, l'importance que son interlocuteur semble accorder à sa ville, au sein de l'Europe. Une autre explication de ce sentiment de gêne est liée à l'identité associative. Selon Bruno<sup>812</sup>, le fait d'ignorer l'endroit où se trouve une ville européenne ne serait pas compatible avec l'identité de membre impliqué dans l'association. Non seulement, en tant que bons Européens, les adhérents sont censés savoir où en Europe se trouvent les principales villes universitaires, mais ceux qui ont de l'expérience dans l'association ont généralement voyagé et connaissent la localisation des différentes antennes. À l'inverse de l'argument avancé plus haut, préciser le pays dans lequel telle ou telle antenne se trouve, poserait alors problème, également du point de vue du « *optimal design principal* », car, celui qui le ferait suggérerait implicitement que son interlocuteur ne connaît pas bien l'association. Cette interprétation est renforcée par le fait qu'à d'autres moments, les membres désignent par leur nationalité des individus ou des groupes. Ainsi, par exemple, pendant la première soirée de l'Université d'été à Lyon, certains participants étaient désignés dans les conversations par leur pays ou antenne d'origine, plus faciles à retenir que leur prénom à consonance étrangère.

Un autre fait remarqué lors de l'Université d'été, et plus généralement lors des agoras, était une tendance aux regroupements nationaux pendant ces rencontres. Hanna, d'origine suédoise, explique qu'elle cherche généralement le contact avec les représentants des autres antennes suédoises, lors d'un événement de l'autre côté de l'Europe. À l'agora de Varsovie, à laquelle les participants étaient logés dans des gymnases, de nombreuses antennes de la même nationalité se trouvaient côte à côte, les premiers arrivés ayant gardé des places pour ceux venus plus tard. À Enschede, un groupe de Français s'est formé, à Varsovie, Français et Belges ont passé une soirée ensemble. La langue commune (*cf. infra*) semble ainsi être un facteur plus important que la nationalité dans ces regroupements, ce qui explique à la fois leur cohésion et la difficulté pour d'autres individus de s'y immiscer. Cette analyse est confortée par le fait que des individus francophones d'autres pays ont pu facilement les intégrer.

Pour cette raison, et comme le conclut Marc Abélès, dans son étude de la culture du Parlement Européen, il semble judicieux de ne pas attacher trop d'importance culturelle à « *cette sociabilité spontanée entre gens du même pays* » (Abélès, 2005 : 67). Il suffit de remarquer que les normes de la culture associative ne l'excluent pas : les gens de son propre pays sont également des Européens.

---

<sup>811</sup> Outre l'idéologie associative, une autre explication possible de cette convention se trouve dans le fait que de nombreux membres ne résident plus dans leur pays de naissance, ce qui complique la question : « *D'où venez-vous ?* ».

<sup>812</sup> *Cf.* les notes d'entretiens téléphoniques avec Bruno, page 1.

Cela étant, certains arguments poussent à croire qu'il faut différencier ces regroupements spontanés de la sociabilité particulière des Néerlandais. Selon Hanna :

« *We always make a joke about that, that there is the European level, the local level, and the Dutch level* »<sup>813</sup>.

Les antennes néerlandaises représentent environ vingt-cinq pour cent des votes dans l'agora<sup>814</sup>, et le nombre de membres néerlandais qui se déplacent est également très important. Ce facteur explique une certaine visibilité des Néerlandais au sein du réseau, visibilité renforcée par leur comportement pendant et en dehors des assemblées. Critiques et attentifs à l'activité associative sur les plans juridique et procédural, notamment pendant les réunions statutaires où ils jouent généralement un rôle actif (*infra*, note infrapaginale n°1001), les Néerlandais forment également un groupe facilement identifiable en dehors des séances formelles. Non seulement leur stature physique est souvent imposante, mais ils ont un sentiment d'appartenance particulièrement développée envers leur antenne, qu'ils assimilent à une confrérie dans le contexte social néerlandais. Pour cette raison, ils se livrent à des jeux, comme celui qui consiste à tenter de voler le drapeau d'autres antennes (*infra*, page 468). Puisqu'ils sont nombreux à se déplacer et se comportent de manière similaire, un clan néerlandais se forme, habituellement, pendant les événements européens, clan facilement repérable en soirée par les comportements excessifs de ses partisans. En raison de leur nombre, les membres néerlandais se trouvent moins souvent seuls, face à d'autres nationalités, ce qui affecte leur comportement social (*infra*) et contribue à faire parler certains de ce « *niveau néerlandais* ».

Enfin, les différences nationales se manifestent aussi contextuellement, à travers une certaine coloration nationale des événements « européens » en fonction du pays hôte. Hanna remarque que ce n'est pas seulement l'alimentation qui change d'un pays à un autre, mais également l'ambiance de l'événement et son organisation<sup>815</sup>. Les inévitables agacements sont vite reliés à des traits de stéréotypes nationaux lorsque des participants se plaignent de Néerlandais rigides et austères (agora d'Enschede) ou de Turcs volages ou sournois (agora d'Izmir).

### **Tensions inter-nationales**

Les différences nationales donnent ainsi lieu, parfois, à des tensions au sein de l'association, qu'elles soient liées à des propos, à des façons de faire, ou simplement à des différences au niveau des contextes sociaux nationaux dans lesquels évoluent les antennes. De telles tensions ont été ressenties à l'agora de Varsovie, durant laquelle une proposition a été faite de changer les statuts concernant les frais d'adhésion à l'association. La proposition a été présentée par des antennes néerlandaises, qui souhaitaient augmenter la limite maximale des

<sup>813</sup> Cf. l'entretien avec Hanna, page 10 : « *Nous plaisantons toujours là-dessus : il y a le niveau européen, le niveau local, et le niveau néerlandais* ».

<sup>814</sup> Ce chiffre est celui utilisé lors de l'agora de Varsovie (novembre 2006). La revue *Key to Europe* de 2003 comptabilise les Néerlandais à dix-huit pour cent des membres (page 8), alors que dans sa version 2004, le chiffre passe à vingt-trois pour cent (page 10).

<sup>815</sup> Cf. l'entretien avec Hanna, pages 10-11.

droits d'inscription aux antennes locales, de trente à cinquante euros annuels. En effet, expliquaient les Néerlandais, il y avait de nombreuses associations et confréries étudiantes aux Pays-Bas, dont la plupart demandait des participations beaucoup plus importantes à leurs membres. Les antennes néerlandaises souffraient ainsi d'un problème d'image : une association aussi peu chère qu'AEGEE ne pouvait pas peser très lourd aux yeux des étudiants qu'ils essayaient de recruter, et ne pouvait rivaliser avec ses homologues au niveau des services proposés aux membres. En même temps, la proposition d'amendement aux statuts préconisait que les antennes qui utiliseraient ce dispositif, payeraient, comme toutes les autres, vingt-cinq pour cent des trente premiers euros à AEGEE-Europe, mais seulement dix pour cent de la tranche entre trente et cinquante euros. Cette mesure, présentée par les Néerlandais comme résultant d'une volonté de transparence et d'équité (ils auraient pu lever ces fonds à leur propre initiative), a été perçue par d'autres membres de l'association comme une demande de traitement privilégié qui laisserait les antennes dans les pays « riches » payer au collectif une moindre proportion de leurs frais d'inscription que les pays pauvres. Cette interprétation s'est sans doute également appuyée sur une perception des Néerlandais au sein de l'association, comme étant à la fois procéduriers et regardants sur le plan financier<sup>816</sup>.

Dans un autre registre, les tensions éclatent également pour des raisons de politique inter-nationale. L'agora à Enschede a ainsi été la scène d'une dispute entre Grecs et Macédoniens, à l'occasion d'un atelier animé avec trop peu de sensibilité, à propos du contentieux entre ces deux nations. Les mêmes tensions ont refait surface sur la liste de diffusion principale de l'association, neuf mois plus tard, lorsque le Président d'AEGEE-Skopje a vu rejetée sa candidature pour assister à une réunion de sa région en Grèce.

D'une manière générale, la liste de diffusion semble particulièrement propice à la résurgence de tensions nationales. Ce phénomène semble être lié à plusieurs facteurs. L'analyse médiatique (nationale) et les représentations sociales nationales autour d'un événement influencent les réactions exprimées et les arguments avancés par les différents acteurs. Des positions « nationales » ont ainsi parfois tendance à se dessiner, parmi les avis personnels exprimés, pendant les discussions sur la liste de diffusion. Par ailleurs, dès qu'un pays semble visé dans une discussion, il n'est pas rare que des personnes de la nationalité en question cherchent à expliquer, voire à légitimer ou à justifier, les actes de leurs concitoyens. La volonté d'éclairer par rapport à un contexte national, des événements jugés difficiles à comprendre pour des étrangers, se transforme parfois et pour certains, en une volonté de défendre à tout prix le comportement de ses concitoyens nationaux. Plusieurs débats sur la liste de diffusion illustrent une telle polarisation des avis, comme par exemple la condamnation des « Non » français et néerlandais, lors des referenda sur le traité constitutionnel européen, et les réactions française et néerlandaise qui l'ont suivie<sup>817</sup>. Plusieurs membres ont alors pris position, en tant que Français ou Néerlandais, pour défendre

<sup>816</sup> En effet, de nombreux membres, comme Bruno (entretien avec Bruno, page 3) regrettent l'attitude procédurière traditionnellement associée à certains membres néerlandais, lorsqu'ils posent de nombreuses questions critiques pendant l'agora, notamment sur les dépenses de l'association. Selon le message de Jaap Commijs du 19.10.05, aux Pays-Bas, la notion d'« *accountability* » des élus (le fait de devoir rendre des comptes précis) devant l'électorat serait plus développée que dans les nations du sud de l'Europe.

<sup>817</sup> Cf. les messages du 30.05.05 au 03.06.05.

telle ou telle position, ou pour donner leur vision de la situation. La discussion autour des caricatures de Mahomet (messages du quatre au vingt février 2006), a opposé des Turcs à d'autres membres de l'association, notamment à des Allemands et à des Néerlandais, au même titre qu'une discussion provoquée par les violences consécutives à la défaite de l'équipe nationale de football turque face à la Suisse lors de son match retour qualificatif pour la Coupe du Monde en 2006 (*infra*).

### **L'intégration pragmatique du niveau national**

Or, les conflits liés aux différences culturelles restent généralement sous-jacents. Cela s'explique non pas par une attitude de refus, par l'association, d'admettre l'existence du niveau national, mais plutôt par le fait que les conflits sont contraires à l'idéologie dominante de tolérance voire de célébration de la différence au sein d'AEGEE (*infra* page 435 *et seq.*). Comme nous l'avons déjà suggéré, le niveau national est bien pris en compte dans le fonctionnement de l'association, mais ne doit pas constituer une menace pour la cohésion sociale.

Pour militer de façon efficace dans une Europe structurée socialement, politiquement et économiquement en États-nations, AEGEE doit s'adapter à cette réalité, autant dans sa communication qu'à travers les actions qu'elle mène. Pour cette raison, le groupe de travail qui milite pour l'abolition des visas internes au continent européen, a regretté publiquement, pendant l'agora de Varsovie, le manque d'implication dans leur projet de certaines antennes peu touchées par ce problème. Face à une législation nationale, les actions de lobbying, en Europe de l'Ouest, devaient obligatoirement être relayées par des antennes situées dans ces pays. Ce groupe de travail n'est pas seul à s'occuper de problèmes d'ordre inter-national, qui nécessitent des actions mises en place dans le cadre national. Entre 2002 et 2006, le projet emblématique de « *dialogue civique entre Turcs et Grecs* » a mobilisé directement, selon les organisateurs, trois mille cinq cents participants. Le projet avait pour objectif de favoriser les échanges et les projets en partenariat entre la jeunesse grecque et turque (*supra*). Dans un message publié sur la liste de diffusion, les organisateurs l'ont décrit comme « *un projet qui touche deux pays, mais qui exprime tous les principes d'AEGEE* »<sup>818</sup>.

Malgré le choix de ne pas représenter les nations sur les supports de communication de l'organisation (*supra*), référence est parfois faite, même officiellement, au niveau national, pour des raisons pragmatiques. Ainsi, à l'agora de Varsovie, un local qui a rendu son rapport d'activité en retard a été identifié uniquement par sa nationalité, afin, peut-être, de faire appel à la fierté nationale comme motivation de respecter les règles à l'avenir. De la même manière, la revue *Key to Europe* présente une analyse statistique par pays du nombre d'universités d'été organisées dans l'année<sup>819</sup>. Afin d'assurer la mixité nationale, les universités d'été les plus demandées appliquent un système de quotas nationaux lors de la sélection des participants parmi tous les candidats. Comme en témoigne la discussion vive<sup>820</sup>, à propos de

<sup>818</sup> Cf. le message de Karolina W du 04.09.06.

<sup>819</sup> *Key to Europe*, 2003 : 38.

<sup>820</sup> Cf. les messages du 16.06.06 au 18.06.06 à ce sujet.

cette pratique, sur la liste de diffusion, la question de la prise en compte du national soulève de fortes émotions parmi les adhérents à AEGEE.

Le débat avait déjà été soulevé explicitement, un an plus tôt, lors d'un échange autour de la réaction officielle d'AEGEE suite aux refus français et néerlandais au referendum sur le traité constitutionnel en mai 2005. La discussion a porté sur un site Internet créé à l'initiative de plusieurs antennes néerlandaises, afin de militer sur le plan national pour le « Oui » au referendum. Certains membres ont critiqué cette action concertée au niveau national, alors que d'autres ont défendu la nécessité pragmatique de se regrouper ainsi, afin de coordonner la campagne et d'en accroître l'efficacité dans un débat dont le caractère national était incontournable<sup>821</sup>. La question, non résolue, met en avant un paradoxe de la culture associative. Comme tous les paradoxes culturels, celui-ci résulte d'une contradiction entre deux valeurs, à savoir l'absence de niveau national dans la structure associative, et le besoin de développer des actions efficaces au service de sa mission d'intégration.

### **De l'Europe des nations à l'Europe des régions ?**

Pour contourner partiellement ces tensions idéologiques, mais aussi pour introduire un niveau intermédiaire afin de faciliter son organisation interne, l'association a créé les régions (*supra*, chapitre 6.12). Les antennes sont partagées ainsi, entre dix « régions », formées sur la base de la proximité géographique mais évitant, dans la mesure du possible, les frontières nationales. Les rapports entre le niveau régional et les autres niveaux sont coordonnés par la « commission du réseau », sous la responsabilité d'un membre du comité directeur. Ce dernier est épaulé par dix individus, appelés « *netcommies* » dans le jargon associatif, élus à la commission pour mener à bien une mission, d'assistance aux antennes faibles, et d'aide à l'ouverture pour de nouvelles antennes. Ils facilitent également la transmission d'informations entre les niveaux local et européen, et aident les antennes à organiser des événements régionaux (échanges, formations, etc.). Chaque *netcommie* est assisté dans son travail par une équipe de « *subcommies* », ou sous-commissaires du réseau, qui peuvent être des individus ou des antennes. Les membres de la commission du réseau sont élus à la commission mais non pas pour une région précise : de cette manière, fait non pas anodin dans le contexte idéologique de l'association, il n'y a pas de postes à responsabilité au niveau régional dans l'association (*supra*).

La revue « *Key To Europe* » explique que le concept de région était, à l'origine, une simple division des tâches parmi les membres de la commission du réseau<sup>822</sup>. Elle précise que cet outil de gestion s'est avéré particulièrement efficace pour combattre les rivalités plus ou moins actives, qui existent souvent entre pays voisins en Europe<sup>823</sup>. Mais ce discours semble cacher une certaine ambivalence envers la notion de région, qui risquerait de venir diluer la pureté idéologique d'une association qui se présente comme un modèle institutionnel, reliant

<sup>821</sup> Cf. notamment les messages de Theijs V. W. (31.05.05), d'Adam G (31.05.05) de Peter D (01.06.05 et 08.06.05) et de Bernhard M (07.06.05).

<sup>822</sup> *Key To Europe*, 2003 : 8.

<sup>823</sup> Or, à en croire Bruno, une telle conception de la région connaît également ses limites pragmatiques. Par exemple, il a en mémoire que, suite aux conflits dans la zone de l'ex-Yougoslavie, la commission du réseau n'a pas osé inclure dans une même région des antennes serbes, slovènes et croates.

directement le global (européen) et le local. Cette ambivalence peut être détectée au niveau de la forme que prennent les discours sur les régions lorsque, par exemple, le niveau régional est présenté davantage comme un outil de gestion du réseau que comme un aspect structural de l'association. Sur les divers supports de communication de l'association, les informations sur les régions sont généralement placées sous la rubrique « réseau ». Cela est vrai même pour le guide de l'adhérent, support réservé *a priori* à une utilisation interne. L'adhérent y trouve très peu de mentions des régions et apprend même que les rassemblements que l'on nommait autrefois les « réunions régionales » s'appellent désormais les « réunions du réseau » (*AEGEE Member's Manual*, page 33). Dans l'annexe réservée à l'explication du fonctionnement des NTIC, les listes de diffusion régionales sont présentées non pas sous ce nom, mais comme des listes « destinées à rapprocher encore plus des gens qui habitent proches les uns des autres » (page 49).

Que ces euphémismes formels résultent ou non d'une stratégie éditoriale volontaire, il semble que la plupart des membres considèrent les régions comme relativement peu importantes dans la structure de l'association. Selon Hanna, qui n'a jamais assisté, en dix ans, à une réunion régionale en dehors des agoras (où les antennes présentes se retrouvent avec les responsables de leur région), ces manifestations au niveau de la région permettent à de nouveaux membres de faire un premier voyage pour découvrir le fonctionnement de l'association à un autre niveau. Depuis son antenne à Lund, il faut quarante minutes pour aller à Copenhague, au Danemark, alors que l'autre antenne suédoise se trouve à Stockholm, à plus de six heures. Pour cette ex-Présidente de son antenne locale, le niveau régional permet ainsi de bénéficier d'une proximité qui dépasse les frontières nationales, et de retrouver un réseau d'amis, mais n'a pas beaucoup de sens en tant qu'élément structurel de l'association<sup>824</sup>. De son côté, Bruno, habitué des réunions régionales avec des antennes espagnoles (*infra*), rejoint le discours d'Hanna. En tant qu'ex-Président, lui aussi, il a trouvé ces contacts particulièrement utiles sur le plan de l'entraide, notamment pour des antennes qui n'ont que peu de ressources. Il retient avant tout l'utilité pragmatique des régions, qui n'avaient pas, pour lui, d'identité concrète :

« C'est assez théorique, quand même, la région, tu sais, il y a une seule carte qui existe quelque part qu'on [ne] voit jamais, et les régions changeaient tout le temps leur nom »<sup>825</sup>.

Cependant, une polémique sur la liste de diffusion suggère que l'appartenance régionale n'est pas aussi anodine que ces éléments ne le feraient croire. En général, le mailing mensuel de la commission du réseau, qui présente un compte-rendu d'activité par région<sup>826</sup>, ne provoque guère de réaction sur la liste de diffusion. Or, un message envoyé par le Président du groupe de travail « *Bobigosa* » (groupe qui se charge d'attirer l'attention, avec ironie, sur des mauvais fonctionnements de l'association) vers la fin des vacances d'août, a suscité une controverse. Le message<sup>827</sup>, intitulé « *un changement énorme et transparent* »,

<sup>824</sup> Cf. l'entretien avec Hanna, pages 5-6.

<sup>825</sup> Entretien avec Bruno, page 6.

<sup>826</sup> Cf., par exemple, le message de Piret K du 19.09.05

<sup>827</sup> Il s'agit du message de Fabrizio F, du 24.08.06.

félicitait le comité directeur et la commission du réseau pour la transparence avec laquelle ils avaient procédé au redécoupage des régions, tout en s'étonnant de quelques-unes des prétendues modifications. Lorsque l'information s'est avérée, en substance, exacte, nombreuses ont été les réactions de colère, non seulement pour reprocher à ceux impliqués leur manque de communication, mais également pour protester contre les divisions proposées. Si la polémique est en partie à relier à une remise en cause des rapports de pouvoir entre le réseau et le comité directeur (*infra*, page 479 *et seq.*), elle témoigne d'un attachement à une identité régionale à laquelle le Président de la commission du réseau s'est attaqué dans sa réponse également envoyée à la liste :

*« AEGEE friends, Regions mean nothing. We are in AEGEE because we are the pioneers on intercultural co-operation and exchange all over a borderless Europe. Any kind of administrative change shouldn't mean anything to us as AEGEE-members, cause we simply don't feel divided by any (regional) borders »*<sup>828</sup>.

Même si la région semble ainsi ne pas laisser totalement indifférents tous les membres de l'association, elle permet de contourner, d'une manière efficace, le niveau national, du point de vue de la structure de l'association, sans susciter un sentiment d'appartenance forte qui pourrait remettre en cause le modèle politique défendu par AEGEE.

### **La célébration de la diversité culturelle**

Puisque les groupements nationaux sont exclus de la structure politique de l'association, la menace pour la cohésion sociale que pourrait constituer le sentiment d'appartenance nationale se trouve, en principe, réduite. Pour cette raison, à l'inverse de l'appartenance régionale, dont on nie l'importance pour éviter qu'elle ne constitue une source de rivalités, l'appartenance nationale est célébrée au sein d'AEGEE, sous la forme des différences culturelles.

Le désir de préserver la diversité culturelle est explicitement déclaré dans l'affirmation des principes de l'association (*Key To Europe*, 2003 : 60). À l'image du discours adopté par l'Union Européenne, les différences culturelles sont généralement présentées comme une source de richesse pour l'association, richesse qui faciliterait même la coopération transnationale<sup>829</sup>. La « Maison » à Bruxelles, où habite et travaille le comité directeur, est souvent décrite comme étant cosmopolite : chacun fait sa cuisine selon sa propre tradition nationale, et l'équipe entière apprend à connaître des musiques très différentes. La lettre d'informations hebdomadaire publiée sur la liste de diffusion fait parfois état des visiteurs passés à la maison, où chacun apporte sa dose d'exotisme. Au même titre, la revue annuelle de 2004 comporte une rubrique spéciale sur les différences culturelles repérées pendant des

<sup>828</sup> Message envoyé par Vaggelis M, le 28.08.06 : « *Mes amis d'AEGEE, les Régions ne veulent rien dire. Nous faisons partie d'AEGEE parce que nous sommes les pionniers de la coopération et de l'échange interculturels partout au sein d'une Europe sans frontières. N'importe quel changement administratif ne devrait rien dire pour nous en tant que membres d'AEGEE, car nous n'avons simplement pas le sentiment d'être divisés par des frontières (régionales)* ». (Notre traduction).

<sup>829</sup> Selon le guide de l'adhérent (*AEGEE Member's Manual*, 2006 : 5).

voyages en Europe<sup>830</sup>. Très souvent, les événements ou les annonces d'événements font référence aux stéréotypes nationaux. À titre d'exemple, les organisateurs de la réunion européenne des comités directeurs à Sofia, ont envoyé une série de messages<sup>831</sup> autour du thème des stéréotypes sur les Bulgares pour promouvoir leur événement.

Ces différences culturelles et les représentations qui en sont faites, sont généralement traitées avec humour ou dans une ambiance conviviale. L'exemple emblématique en est la *Nuit Européenne*, qui fait partie des traditions les plus appréciées de l'association (*supra*). Dans un retournement quasi carnavalesque des pratiques associatives en journée, la soirée européenne voit fleurir costumes et chants nationaux, spécialités gastronomiques et alcools forts en tout genre. Interrogés sur la signification de cette explosion de symboles nationaux au sein de l'association, la réaction de la plupart des membres est semblable à celle d'Hanna, qui s'étonne : « *je ne l'avais jamais vue comme un problème* »<sup>832</sup>. De cette manière, la culture associative distingue nettement l'absence de niveau national dans la structure, et la célébration des identités nationales à travers la notion de richesse culturelle.

Un dernier exemple, celui d'une discussion sur la liste de diffusion lors de la Coupe du Monde de football en 2006, permet d'illustrer par analogie le fonctionnement de l'association sur la question des identités nationales. Les victoires dans des matchs internationaux de football font parfois l'objet de messages de félicitations à caractère national. En règle générale, ces messages sont tolérés, même ceux dans lesquels l'auteur se vante des prouesses de son équipe nationale<sup>833</sup>. La Coupe du Monde a ainsi occupé la liste de diffusion pendant quelques semaines en juin et juillet 2006. L'un des messages semble particulièrement révélateur des tensions identitaires sous-jacentes à cet événement. Publié lors de la sortie de la compétition de la dernière équipe non européenne, il célébrait le fait qu'une nation européenne, quelle qu'elle soit, allait nécessairement gagner la coupe. Dans la mesure où l'Europe allait être suprême, suggérait-il, la compétition devenait une « *fête entre amis* »<sup>834</sup>. La réaction exprimée reflète une superposition de deux identités : puisque une équipe européenne allait gagner dans tous les cas, il devenait possible de laisser s'épanouir les rivalités nationales qui ne menaçaient plus la domination européenne. En même temps, l'appartenance à l'Europe dominante représenterait une consolation pour les supporters des équipes perdantes.

La place que la culture d'AEGEE laisse aux identités nationales est conditionnée par le fait qu'elles ne doivent pas mettre en cause l'appartenance européenne. Ce fonctionnement peut être comparé au principe de laïcité de la République Française. Selon les principes républicains, la laïcité de l'État n'empêche pas les citoyens français de parler de religion, de

---

<sup>830</sup> *Key To Europe*, 2004 : 54-5.

<sup>831</sup> En règle générale, les annonces d'événements sont interdites sur la liste de diffusion principale, car d'autres listes existent dans ce but. Or, le message envoyé par AEGEE-Sofia le 27.1.6 a échappé à la vigilance du système de modération.

<sup>832</sup> Entretien avec Hanna, page 8.

<sup>833</sup> Il convient de remarquer que ce ne sont que les matchs internationaux qui sont (parfois) commentés ainsi, et non pas les ligues nationales.

<sup>834</sup> Il s'agit du message de Peter D, du 02.07.06.

montrer leur appartenance religieuse et de s'en servir pour se différencier d'autrui, à condition que cela ne menace ni l'intégrité ni la neutralité affichée des institutions étatiques.

C'est ainsi que la culture d'AEGEE rend possible la « cohabitation interculturelle en Europe » dont parlent Éric Dacheux et Patrice Meyer-Bisch, dans le numéro qu'ils ont dirigé de la revue *Hermès* (Meyer-Bisch & Dacheux (dirs.), 1999). L'association laisse s'exprimer, d'une manière forte, les identités nationales (condition de l'acceptation possible d'une identité européenne selon l'hypothèse de Wolton et de Dacheux : *supra*, chapitre 4.12), sans pour autant permettre à ces extériorisations de l'appartenance nationale de remettre en cause le projet européen ou la cohésion sociale de l'association. Le dispositif idéologique et structurel mis en place pour favoriser l'émergence de tels rapports sociaux a été qualifié, ailleurs, d'« *espace utopique* » européen<sup>835</sup>.

---

<sup>835</sup> Cf. *supra*, page 394, et Frame, 2008.

### Valeurs et présupposés de base<sup>836</sup>

L'analyse qui précède fait apparaître un certain nombre de principes de base de la culture associative, liés à l'appartenance nationale et parfois contradictoires, mais qu'une analyse intégrationniste de la culture doit permettre de mettre en relation de manière explicite. L'absence de niveau national est un principe fondamental de l'idéologie d'AEGEE. Les membres de l'association l'évoquent explicitement pour le défendre, dès lors qu'ils le sentent menacé. Durant la discussion autour de l'action concertée des antennes néerlandaises pour mener campagne pendant le referendum sur le traité constitutionnel, un ancien membre, qui s'est identifié comme tel, a mis en garde les membres actuels sur ce point. Il a affirmé le caractère primordial de ce principe sur lequel se fonde tout le projet associatif<sup>837</sup>. Inscrit dans les statuts de l'association, ce présupposé fondamental est appliqué de manière pragmatique pour permettre à l'association de mener des actions dans un contexte politique marqué par les distinctions nationales. Lorsque les tensions entre idéologie et pragmatisme sont ressenties et explicitées au sein de l'association, c'est généralement l'idéologie qui est symboliquement imposée sur le pragmatisme, comme dans le cas des régions. L'absence de niveau national est parfois interprétée, dans certains contextes, comme une injonction à rejeter toute distinction nationale entre les membres de l'association. Or, les identités nationales reviennent inévitablement dans les interactions (*cf.* chapitre 8), et elles sont instrumentalisées par certains pour définir le « Non-Européen » (*infra*, section 7.32). Enfin, ces identités sont mises en avant, selon un deuxième principe idéologique d'AEGEE, à savoir, la célébration de la diversité. Cette dernière contribue à faire évacuer les éventuelles tensions nationales, en les laissant s'exprimer de manière à ne pas remettre en cause la cohésion sociale. Or, c'est justement le consensus général sur l'absence du niveau national dans l'organigramme associatif qui rend possible la célébration des identités nationales sans que cela ne soit vécu comme une menace politique.

### 7.12. Les langues dans AEGEE

Autre élément essentiel dans le fonctionnement de l'association et lié à la célébration de la diversité, la question du plurilinguisme<sup>838</sup> ne figure pas explicitement dans l'affirmation des principes de l'association. Malgré les compétences linguistiques de ses membres et

<sup>836</sup> Les encadrés qui apparaissent tout au long de ce chapitre ont pour fonction de faire le lien entre les comportements observés et les présupposés de base de la culture associative. Elles synthétisent et mettent en relation les descriptions de traits culturels qui les précèdent.

<sup>837</sup> Il s'agit du message de Bernhard M, du 07.06.05

<sup>838</sup> Cette section reprend un certain nombre d'éléments déjà évoqués lors du colloque international « Les assises internationales du plurilinguisme » (Paris, 24 et 25 novembre, 2005). *Cf.* Frame, 2005b.

contrairement aux pratiques adoptées à ses débuts<sup>839</sup>, AEGEE ne préconise pas une vraie politique interne de plurilinguisme.

### Une hégémonie de l'anglais

Les documents officiels de l'association étudiés ici, externes et internes, ne focalisent pas sur la question des langues au sein de l'association. Ils sont écrits presque exclusivement en anglais<sup>840</sup>. Parmi les archives sur le portail Internet, le dernier dossier de presse publié en français date de 1999. Ce portail donne accès à de très nombreux documents ressources sur l'association, dont seule une petite fraction<sup>841</sup> est écrite dans une langue autre que l'anglais. Il s'agit généralement de documents publicitaires, destinés à une utilisation locale et mis à disposition par des antennes. Alors qu'il existe des listes de diffusion en différentes langues, la liste principale ne contient pratiquement que des messages en anglais. Pendant la période étudiée, un message en polonais a été posté sur cette liste par erreur<sup>842</sup>, alors qu'un autre message, écrit en anglais mais contenant des liens vers des pages en russe, s'est vu reprocher le fait que la majorité des abonnés ne parlent pas cette langue<sup>843</sup>. Enfin, le directeur de la commission du réseau a envoyé un message rédigé dans un français approximatif, suivi d'une traduction anglaise, pour rappeler une date limite à respecter. En bas de son message, en guise de plaisanterie, il est écrit :

« *Who doesn't know that AEGEE official languages are both English and French?* »<sup>844</sup>

Or, malgré le discours répandu parmi les membres de l'association, selon lequel l'anglais et le français sont les deux langues officielles, cela ne constitue plus une obligation statutaire. Les statuts de l'association sont rédigés en anglais et traduits en français par la commission juridique<sup>845</sup>, la traduction étant nécessaire pour l'enregistrement des statuts à la Préfecture de Paris. Cependant, ils ne fixent pas de langue officielle pour l'association. Les seules mentions de la langue se trouvent dans les formats de travail des trois réunions statutaires annuelles, pour lesquelles les adhérents doivent pouvoir s'exprimer dans les deux

<sup>839</sup> Rappelons (cf. *supra*, page 392) que les premiers statuts de l'association prônaient l'usage de l'anglais et du français comme langues de travail non traduites entre elles, avec la traduction vers la langue du pays hôte lors de manifestations européennes dans des pays non-anglophones et non-francophones. D'après Franck Biancheri, cette politique a été motivée par des questions de coût, d'efficacité (il affirme que les deux langues de travail suffisaient pour toucher 95% des membres à l'époque), et enfin de cohérence par rapport aux principes de l'association. Ainsi, même les anglophones et francophones natifs devaient apprendre au moins une autre langue. Interrogé en septembre 2005 par un membre que nous avons rencontré à Izmir, Franck Biancheri a regretté la rapide imposition de l'anglais comme langue de travail de l'association.

<sup>840</sup> La revue *Key to Europe* de 2003 contient une page (la page 20) qui regroupe des articles de la presse nationale ou internationale, dans différentes langues, sur l'activité de l'association. Le guide de l'adhérent est publié uniquement en anglais, alors que le site est (très) partiellement traduit en différentes langues (*infra*).

<sup>841</sup> Il s'agit de moins d'un dixième des documents dans les différentes bases de données, selon notre estimation.

<sup>842</sup> Cf. le message d'Ilona W du 07.03.06.

<sup>843</sup> Il s'agit du message de Jan-Willem Veldhuis du 03.03.06.

<sup>844</sup> Message envoyé par Vaggelis M, le 27.01.06 : « *Qui ne sait pas que les deux langues officielles d'AEGEE sont l'anglais et le français ?* ». Nous avons également pris la parole en français, devant l'agora d'Enschede, pour annoncer un atelier. Les premières phrases de l'intervention ont provoqué un rire et des applaudissements, mais il a vite fallu parler anglais face à l'incompréhension d'une grande partie de l'assemblée.

<sup>845</sup> Ce fonctionnement a été instauré par un vote de l'agora en novembre 1992 : *Corpus Iuridicum Aegeense* 16.0, page 17.

langues officielles, avec traduction sur demande entre ces deux langues<sup>846</sup>. En ce qui concerne les autres événements européens, le guide de l'adhérent recommande aux organisateurs de prévoir des interprètes « *si les participants à un évènement ne parlent pas tous anglais* »<sup>847</sup>. Quant aux événements locaux, les statuts préconisent qu'ils se tiennent dans la langue « *la plus appropriée à la population cible* »<sup>848</sup>.

Sur le plan des pratiques discursives, lors des manifestations européennes, l'anglais est utilisé systématiquement pour les communications officielles, à l'exception parfois des universités d'été linguistiques, dont l'objectif est d'apprendre aux participants la langue du pays hôte. Lors de l'université d'été organisée à Lyon en 2005 sur le thème de l'environnement, le comité d'organisation a exigé que les candidats parlent suffisamment bien le français pour pouvoir suivre des explications techniques dans cette langue. Cependant, plusieurs candidats ayant surestimé leur niveau, il a fallu mettre en place un système de traduction pour leur permettre de suivre les débats avec des intervenants français, alors que l'anglais s'est rapidement imposé en tant que langue de travail.

L'anglais de l'association est un anglais international, véhiculaire, marqué par des gallicismes, notamment dans le jargon associatif<sup>849</sup>. Cependant, le français semble avoir été relégué à la place d'un symbole qui évoque les origines historiques de l'association. Par exemple, lors de la signature d'une nouvelle convention d'adhésion pendant l'agora, toute l'assemblée chante en français (*cf. infra*, page 448). De la même manière, les membres de l'association l'appellent couramment par l'acronyme du nom français, plutôt que par la traduction anglaise officielle : « *European Students' Forum* ». Compte tenu du nombre réduit de francophones parmi les membres, une rubrique spéciale figure sur la page d'accueil du site Internet. En cliquant sur le lien : « *how to pronounce AEGEE correctly* »<sup>850</sup>, l'internaute accède à un enregistrement à plusieurs voix de la prononciation française du nom de l'association.

La langue anglaise s'est imposée comme langue de travail, en partie en raison de la proportion élevée d'anglophones (non natifs) parmi l'élite européenne, à laquelle la plupart des adhérents s'identifient. De plus, la maîtrise de cette langue semble être devenue une marque d'appartenance à l'élite. Ainsi, des participants qui ne s'exprimaient pas très clairement en anglais à la tribune n'étaient pas écoutés par la salle à Enschede. Le même constat a pu être fait pendant le discours de bienvenue, prononcé par un notable turc, en langue turque, lors de la cérémonie d'ouverture de l'agora d'Izmir. D'une manière générale, ceux qui ont un bon niveau en anglais, lorsqu'ils prennent la tribune, privilégient la vitesse à la clarté. Ils favorisent ainsi l'image de bien parler la langue internationale par rapport à la

<sup>846</sup> Il n'est ainsi plus question de la langue du pays hôte, comme à l'origine de l'association. Or, lors de l'agora d'Izmir, de nombreux Turcs présents ne parlaient que peu l'anglais.

<sup>847</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006* : 45. D'après ce même livret, les membres souhaitant devenir formateurs au niveau européen « *doivent parler couramment anglais* » (page 28). Il n'est nulle part question de leur niveau de français.

<sup>848</sup> *Corpus Iuridicum Aegeense 16.0*, page 46.

<sup>849</sup> Il est ainsi question de « *responsables* », de « *conventions d'adhésion* » et de « *comités directeurs* ». En revanche, le français utilisé dans les statuts est marqué à son tour par l'anglais : il y est question d'« *AEGEE locales* », plutôt que d'« *antennes locales d'AEGEE* », par exemple.

<sup>850</sup> « *Comment prononcer AEGEE correctement* ».

compréhension par le plus grand nombre. Cela était le cas à Izmir, ce qui a exclu des débats un certain nombre de Turcs qui ne maîtrisaient pas ce qui apparaissait comme « la langue européenne ».

La contrepartie de cette logique exclusive de monolinguisme au niveau européen est un sentiment d'isolement au niveau local. Certains membres expliquent qu'ils ne cherchent pas à devenir actifs au niveau européen (ou même à écrire à une liste de diffusion) à cause de la barrière de la langue.

### **Une sociabilité multilingue**

Bien que l'anglais domine comme langue officielle au niveau européen, les rapports sociaux *informels* des adhérents sont beaucoup plus diversifiés du point de vue linguistique. En effet, l'association compte parmi ses membres de nombreux linguistes, des voyageurs expérimentés capables de tenir une conversation plus ou moins rudimentaire dans de nombreuses langues.

En général, lorsque des adhérents, qui ne se connaissent pas, se rencontrent à un événement européen, ils se saluent en anglais, mais en général ils négocient très vite la langue la plus appropriée pour l'ensemble du groupe<sup>851</sup>. Si un groupe parle dans une langue autre que l'anglais, lorsque quelqu'un d'autre arrive, on lui demande généralement s'il comprend la langue parlée. Si ce n'est pas le cas, le groupe commence à parler en anglais<sup>852</sup>.

Au lieu de parler l'anglais véhiculaire, parfois, les membres préfèrent s'entraîner à parler une langue qu'ils ne connaissent que peu, par goût et non par nécessité. Plusieurs personnes se sont ainsi appliquées à parler français avec les représentants des antennes françaises. Il n'est pas rare d'entendre des salutations et des toasts portés en plusieurs langues, qui viennent ponctuer les échanges quotidiens.

### **La promotion du plurilinguisme**

En dehors de ce plurilinguisme social spontané, il existe un certain nombre d'initiatives au sein d'AEGEE, pour promouvoir plus systématiquement cet aspect de l'échange culturel. Face à l'hégémonie de la langue anglaise, des projets pour promouvoir d'autres langues ont vu le jour. Les langues y sont présentées avant tout comme l'occasion de s'ouvrir sur une autre culture. Ces projets, détaillés sur le portail Internet de l'association, comprennent :

- la participation d'AEGEE dans le projet « *Journée Européenne des Langues* », lancé par le Conseil de l'Europe en 2001. Entre vingt et trente antennes organisent chaque

---

<sup>851</sup> Cette question sera davantage développée dans l'analyse des interactions au chapitre suivant, mais il convient de noter que la culture associative, tout en ayant recours à l'anglais comme langue de travail, ne l'impose pas socialement en dehors des instances formelles.

<sup>852</sup> Parfois, ce n'est pas le cas. Bruno se souvient avec regret de la tendance de certains Allemands à vouloir lui parler tout le temps en allemand, même en présence de non-germanophones (entretien avec Bruno, page 13). De telles situations ont également pu être observées à l'agora d'Izmir, parmi des membres allemands de l'équipe éditoriale du bulletin d'informations de l'agora (*infra*).

année des manifestations pour sensibiliser les citoyens européens à des problématiques de plurilinguisme ;

- les universités d'été « linguistiques » ;
- les cours de langue accélérés qui ont lieu au début de tout événement européen, dans le cadre du projet de promotion de la diversité culturelle européenne : « *Trouver l'Europe* » ;
- les partenaires de langue. Depuis avril 2005, le portail Internet donne accès à une base de données destinée à permettre aux adhérents qui souhaitent apprendre une nouvelle langue de trouver un correspondant dans le pays concerné.

Face à cette diversité relative d'initiatives vouées à la promotion de la pluralité linguistique, l'utilisation de la seule langue anglaise, en tant que langue officielle, semble être un nouveau paradoxe culturel. Ce paradoxe a été mis en avant et débattu par les membres, lors d'une discussion sur la liste de diffusion portant sur la traduction du site officiel en différentes langues. La discussion a fait suite à la présentation, vers la fin septembre 2005, du nouveau site Internet qui était, pour la première fois, traduit partiellement en français<sup>853</sup>.

La traduction française était bien accueillie par les adhérents, mais certains ont voulu aller plus de l'avant dans le plurilinguisme, en proposant de voir figurer sur le site des traductions envers d'autres langues européennes. Cette proposition reposait sur l'argument selon lequel des traductions rendraient plus facile la communication interne, car certains membres ne se servent que peu du portail Internet en raison de leur faible niveau en anglais. En même temps, un dispositif multilingue augmenterait la visibilité externe, et pourrait faciliter les démarches auprès de sponsors potentiels. Sur le plan idéologique enfin, la traduction du site témoignerait de la volonté et du travail de l'association pour promouvoir la diversité culturelle et linguistique.

À l'égard de cette proposition, d'autres membres ont évoqué la quantité de travail et les ressources humaines nécessaires pour développer et maintenir un portail multilingue, ainsi que le problème de choisir les langues à utiliser. Les langues nationales ne représentent pas la totalité du paysage linguistique européen et, AEGEE n'ayant pas de niveau national, il n'y a pas de raison d'exclure les autres langues. Or, si la traduction était également faite dans des langues régionales, le problème était de savoir combien de langues proposer en tout. De plus, de nombreuses informations sur l'association étaient déjà disponibles en différentes langues sur les sites locaux ou aux adresses nationales ([www.aegge.pl](http://www.aegge.pl), [www.aegge.it](http://www.aegge.it), ...). L'anglais et le français étant les deux langues officiellement utilisables à des événements statutaires de l'association, le recours à ces deux seules langues uniquement semblait cohérent.

La discussion s'est ensuite réorientée sur une remise en cause des langues dites « officielles » : en raison du peu d'anglophones et de francophones natifs au sein de l'association, pourquoi ne pas rajouter d'autres langues plus représentatives ? À cette question, l'on a répondu que l'anglais était la langue commune de beaucoup de membres, alors que le français était la traditionnelle langue diplomatique, et liée historiquement à

---

<sup>853</sup> Le premier message a été posté par Virag S, le 28.09.05. La discussion continue jusqu'au 05.10.05.

AEGEE. Puisque aucune autre langue n'était partagée par une majorité d'adhérents, l'adoption de langues officielles supplémentaires nécessiterait la mise en place de dispositifs de traduction lourds à gérer.

Finalement, la discussion a trouvé un consensus relatif autour de la proposition de maintenir les deux langues officielles, et de traduire seule la page d'accueil du site, dans toutes les langues européennes pour lesquelles il serait possible de trouver des traducteurs.

### **Pratiques et valeurs : présupposés de base**

La culture d'AEGEE réconcilie ainsi idéologie et pragmatisme, à travers la place réservée aux langues au sein de l'association. Idéologiquement, le plurilinguisme apparaît comme un idéal à atteindre, lié à la diversité culturelle. Les membres prennent plaisir à parler différentes langues ensemble et, dans le cadre de son domaine d'activité d'« échange culturel », l'association œuvre activement à cette fin. Parallèlement, l'impératif d'efficacité s'impose. Si deux langues sont maintenues symboliquement lors d'événements européens, seul l'anglais non traduit est utilisé par convention plus ou moins tacite. La maîtrise de l'anglais est devenue un signe d'appartenance à l'élite européenne, donc un trait culturel valorisé parmi les membres de l'association, même si ce choix empêche l'accès d'un certain nombre d'adhérents au niveau européen. Finalement, l'association ne voit que peu d'incohérence dans le fait d'utiliser une seule langue pour préconiser et mettre en œuvre des actions visant à promouvoir la diversité linguistique en Europe.

## **7.2. AEGEE et l'Europe**

La deuxième catégorie des thèmes discursifs présentée ici est liée à la dimension proprement européenne de l'activité de l'association et de la mission qu'elle se donne. AEGEE cultive certains mythes autour de son rôle passé et présent en Europe, rôle lié au caractère européen de sa mission autoproclamée. Les rapports entretenus avec les institutions européennes sont contestés par certains membres. De la même manière, la vision de l'Europe qu'elle défend ne fait pas consensus en son sein.

### **7.21. L'image européenne de l'association : un héritage lourd à assumer**

Indissociable de l'absence de niveau national, la lutte pour l'intégration européenne est l'une des valeurs fondamentales de l'association, exprimées sur le plan discursif. L'image qu'AEGEE cherche à cultiver auprès de ses partenaires est celle d'une association professionnelle et innovante, qui milite de manière dynamique et efficace pour l'intégration européenne. En interne, le discours porte davantage sur la nécessité de mener des actions efficaces, et d'aider à se poursuivre l'expansion continue de l'association.

### **Un acteur de poids dans l'intégration européenne**

Envers ses collaborateurs externes, AEGEE communique sur sa taille (l'association étudiante interdisciplinaire la plus importante en Europe), sur sa légitimité institutionnelle et

sur la quantité importante des actions organisées sur le plan européen. La revue *Key to Europe* consacre ainsi plus de la moitié de ses pages aux différents événements européens qui se sont déroulés pendant l'année passée, que ce soit dans le cadre de grands projets, des formations, ou des universités d'été. La revue contient également un listing complet de ces événements européens (cent trente-huit en 2003, en dehors des quatre-vingt sept universités d'été). Elle focalise également sur les grands événements à venir, et sur les projets menés par l'association. Tous ces éléments peuvent conforter l'image d'une organisation active et engagée.

Le portail Internet contribue également à souligner le dynamisme de l'association, à travers la richesse de sa page d'accueil<sup>854</sup>. Selon une logique de vitrine, les prochains événements à venir y sont présentés, extraits du calendrier électronique, qui est également directement accessible depuis cette page. Certains événements ou projets sont sélectionnés et mis en avant dans un cadre central, à côté du dernier communiqué de presse. En regroupant sur sa première page autant d'éléments liés à l'actualité de ses activités, le site peut contribuer à accentuer cette image d'une association tournée vers l'action.

L'efficacité des actions menées est attestée dans les différents documents, par des références à l'histoire de l'association<sup>855</sup>. À l'agora de Varsovie, le comité directeur a annoncé son intention de continuer cette politique, en communiquant davantage sur les vingt ans d'histoire de l'association, afin de souligner sa légitimité en tant qu'acteur expérimenté sur la scène européenne. La légitimité perçue d'AEGEE passe aussi par sa reconnaissance institutionnelle. La liste des parrains d'AEGEE inclut de nombreux hommes et femmes politiques d'influence en Europe, et les premières pages de la *Key to Europe* contiennent toujours des messages de soutien, de personnages connus pour leur engagement pro-européen.

Ces éléments de légitimation d'AEGEE auprès d'une cible externe contribuent, en interne, à créer l'image d'une élite européenne qui s'ouvre aux membres d'AEGEE. L'histoire des contacts entre le premier Président de l'association et François Mitterrand autour du programme Erasmus (*supra*, chapitre 6.12) se rapproche d'un mythe fondateur dans la culture associative. L'un des candidats pour le comité directeur à l'agora de Varsovie a ainsi cité « *le programme Erasmus que nous avons mis en place* ». Les carrières européennes d'anciens membres devenus influents en affaires ou en politique font l'objet d'une rubrique spéciale dans les revues annuelles, intitulée : « figures du passé ». Les articles ou les entretiens qui présentent ces personnes s'attachent tout particulièrement à mettre en avant la manière dont AEGEE les a aidées dans leur réussite professionnelle<sup>856</sup>. Le guide de l'adhérent contient également une rubrique sur l'influence en Europe des anciens d'AEGEE, dont la Macédoine Radmila Sekerinska :

<sup>854</sup> *Supra*, page 414. Des captures d'écran, provenant de la version du site étudiée, sont également fournies sur le CD-Rom des documents sources (*cf. infra*, page 643).

<sup>855</sup> La *Key To Europe* de 2004 présente ainsi une chronologie des moments clés dans l'histoire de l'association (2004 : 8).

<sup>856</sup> *Cf.*, par exemple, *Key to Europe*, 2003 : 18.

*« Once the founder of AEGEE-Skopje, now the patron of AEGEE-Europe - Radmila Sekerinska is at the moment the Deputy Prime Minister of her country and she is in head of European Integration Affairs »<sup>857</sup>.*

Les plus connues de ces figures, comme Franck Biancheri ou Christophe Leclercq, servent d'inspiration aux membres actuels de l'association. À l'occasion du vingtième anniversaire de l'association, fêté à Prague en septembre 2005, la présence de Franck Biancheri, aux côtés du Premier Ministre Tchèque, à la cérémonie d'ouverture, symbolisait la possibilité, pour des membres qui en rêvaient, d'accéder un jour à une position d'influence en Europe. Comme le rappelle également le guide de l'adhérent :

*« AEGEE so far had two success stories of its members awarded a title of Young European of the Year: David Stulik in 1997, and Oana Mailatescu in 1999 »<sup>858</sup>.*

Après l'échec de la candidature de Karolina Wysocka en 2005, Burcu Becermen a également été élue en 2006. Les deux nominations, ainsi que la victoire de la première présidente turque d'AEGEE-Europe ont été relayées sur la liste de diffusion<sup>859</sup>. Conformément à cette image d'une pépinière pour l'élite européenne du futur, les « figures du présent » – les membres les plus actifs ou engagés dans des projets importants – sont présentées dans la *Key to Europe*, à côté des « figures du passé » et des parrains de l'association. Cela contribue à mettre sur un même plan les projets développés actuellement et ceux qui ont fait la gloire de l'association au fil de son histoire.

Or, en interne, la rémanence de ce passé réputé glorieux s'avère très lourde et pèse sur l'association. Derrière les discours confiants, se cache une crainte plus rarement formulée, selon laquelle les actions présentes ne seraient plus à la hauteur de celles du passé. Les références à l'histoire sont ainsi à double tranchant. D'un côté, l'on rappelle avec fierté les actions menées par les anciens membres, dans les publications ou pendant les rassemblements. D'un autre côté, l'histoire sert à rappeler aux membres actuels la nécessité de continuer à œuvrer à la gloire de l'association, à travers des actions qui marquent l'actualité. Ce principe d'action est inscrit dans la « philosophie d'AEGEE », présentée dans le guide de l'adhérent, où il est rappelé que :

*« AEGEE's approach was based on the belief that action speaks louder than words. Therefore, AEGEE offers a pragmatic approach to Europe »<sup>860</sup>.*

L'injonction à l'action se manifeste sous deux formes contrastées. Premièrement, l'on cultive, en interne, l'image d'une association dynamique qui conduit des actions de poids.

<sup>857</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2006 : 10. « Autrefois la fondatrice d'AEGEE-Skopje, désormais marraine d'AEGEE-Europe, Radmila Sekerinska est actuellement la Vice Premier Ministre de son pays, et chargée des affaires liées à l'intégration européenne ». (Notre traduction).

<sup>858</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2006 : 10. « Jusque-là, AEGEE a connu deux succès lorsque ses membres ont été élevés au titre de « Jeunes Européens de l'année » : il s'agit de David Stulik en 1997 et de Oana Mailatescu en 1999 ». (Notre traduction).

<sup>859</sup> Cf. les messages de « Headoffice AEGEE-Europe » (18.07.05), de Karolina W (04.09.06) et de Maria N (13.10.06), ainsi que la discussion qui suit ce dernier message.

<sup>860</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2006 : 5 : « l'approche d'AEGEE est fondée sur la croyance que les actions valent plus que les paroles. Pour cette raison, AEGEE propose une approche pragmatique de l'Europe ». (Notre traduction).

L'annonce sur la liste de diffusion d'une prochaine mission de veille électorale en Albanie a ainsi mis en garde les membres d'AEGEE : « *Cet été... entre le vingt-huit juin et le six juillet... l'avenir démocratique de l'Albanie est entre vos mains* »<sup>861</sup>. Chaque mois, les abonnés à la liste de diffusion reçoivent également le calendrier des événements à venir, ainsi que des comptes-rendus d'activité réguliers de la part des envoyés (officiers de liaison) auprès d'institutions comme l'UNESCO, les Nations Unies ou le Forum Européen de la Jeunesse (« *European Youth Forum* »). Moins prestigieuse, mais servant également à souligner le dynamisme de l'association, une nouvelle initiative a été mise en place depuis l'agora de Varsovie. Il s'agit de la « clé voyageuse » : une clé (rappelant le titre de la revue annuelle et le logo d'AEGEE - *infra*, page 459) qui est transportée d'antenne à antenne, à la manière de la flamme olympique, par des membres qui voyagent ou qui assistent à des événements lointains. À chaque agora, le parcours de la clé est retracé, et le nombre total de kilomètres parcourus annoncé<sup>862</sup>.

Or, parallèlement à cette image dynamique, l'injonction à l'action prend également la forme de reproches, formulés par des anciens membres ou des membres expérimentés, à propos du caractère jugé trop festif, de la majorité des événements actuellement organisés par l'association. Ces reproches sont souvent formulés de manière à faire réagir les membres, en les poussant à s'engager. Ils sont adressés au réseau, jugé somnolent ou peu sérieux<sup>863</sup>, ou au comité directeur, critiqué pour son absence de prise de position (radicale) sur telle ou telle question de l'actualité<sup>864</sup>. Ces reproches reviennent assez régulièrement dans le corpus de messages de la liste de diffusion. Or, il ne s'agit pas d'un phénomène uniquement récent. Selon la rubrique « histoire » de la revue annuelle de 2004, l'an 1993 a déjà vu une tentative de restaurer la dimension idéaliste d'AEGEE avec le slogan : « *Mobility with a purpose* »<sup>865</sup>. Les reproches constituent, peut-être, de la part d'anciens membres, des revendications symboliques de leur propre appartenance à l'histoire (glorieuse) de l'association. Ils font aussi certainement partie de tensions plus générales entre différents « profils » de membre au sein de l'association (*infra*, page 453 *et seq.*). Mais ils traduisent également une stratégie de valorisation d'AEGEE. En acceptant ces reproches, les membres valident implicitement l'image d'une organisation dont le destin est de jouer un rôle important sur la scène européenne. Ils peuvent être fiers d'en faire partie. Les reproches servent également à provoquer des professions de foi en l'association, constituant ainsi une occasion de plus pour les membres de rappeler toutes les actions d'envergure qu'ils entreprennent. De cette manière, ils peuvent rassurer les « anciens » sur l'intégrité de leur héritage<sup>866</sup>.

<sup>861</sup> Message d'Arleta B du 21.05.05, notre traduction.

<sup>862</sup> Cf. le message de Marek U du 17.05.06.

<sup>863</sup> Cf. par exemple le premier message de Bernhard M du 08.06.05.

<sup>864</sup> Ainsi, le message envoyé par « Divin » le 16.10.06 critique l'exécutif qui ne se juge pas compétent pour réagir officiellement à la décision du gouvernement français de rendre illégale la négation du génocide arménien, décision généralement interprétée comme une volonté politique de faire obstacle à la candidature turque à l'Union Européenne.

<sup>865</sup> *Key to Europe*, 2004 : 8. Une traduction française pourrait être : « *la mobilité vers un but* ».

<sup>866</sup> Cf. par exemple la réponse d'Alexianne G à Bernhard M du 08.06.05 et ensuite la réponse de celui-ci de la même date.

Or, le discours et l'apparence de dynamisme comptent parfois plus que les résultats concrets. Bruno se souvient d'une réunion régionale à laquelle il a assisté :

*« En fait, il faut faire des ateliers de travail et tout ça, tout le monde fait un super truc... tout le monde raconte, « mais oui, on va améliorer ça, on va faire des listes de diffusion et tout ça » et moi je dis bon, je vais voir ça, et le lendemain, après la fête et tout ça les papiers étaient dans la poubelle, quoi, les grands « Paperboard schemes ». »<sup>867</sup>.*

D'après ce témoignage, il semblerait que la posture de dynamisme importe davantage, pour une majorité d'adhérents, que le résultat obtenu. Finalement, c'est l'engagement, lui-même la garantie de l'efficacité associative, qui est valorisé et qui permet aux adhérents de vivre et croire en leur appartenance à une organisation qui joue un rôle important en Europe.

### **Une expansion continue**

Le discours sur l'importance de l'association sur le plan européen, est complémentaire d'un deuxième discours sur l'expansion continue du réseau. À l'extérieur, l'association communique sur sa vision de l'Europe et de son implantation qui dépasse l'Union et même le continent européen. Toutes ses publications mettent en avant le nombre d'adhérents, d'antennes et de pays au sein desquels l'association affirme être présente. En interne, tout est fait pour favoriser l'image d'un réseau géographiquement important et en pleine expansion. La taille du réseau est un fait auquel aucun abonné à la liste de diffusion ne peut échapper, compte tenu des diverses provenances des messages, et de leurs contenus. Certains auteurs ont pris l'habitude d'indiquer au début ou à la fin du message le temps qu'il fait à l'endroit où ils se trouvent, de la Grèce à la Scandinavie. Le directeur de la commission du réseau annonce toujours les nouveaux contacts sur la liste de diffusion, alors que l'inverse n'est pas vrai : la liste n'est pas informée des antennes qui ont cessé d'être actives et qui sont dissolues à l'agora.

Lors de l'agora également, fait peu surprenant, l'accent est mis davantage sur l'adhésion de nouvelles antennes que sur la dissolution des anciennes. Alors que les éventuelles dissolutions se résument à une simple déclaration de la commission juridique, l'accession de nouveaux contacts au statut d'antenne est collectivement identifiée comme étant le moment fort de l'agora. Ce moment solennel est généralement placé en fin de journée, souvent vers la fin de l'agora, avant les résultats des élections des membres du nouveau comité directeur. Les témoignages s'accordent pour dire qu'il fait partie des points de l'ordre du jour les plus attendus et les plus appréciés par les participants. Pour devenir une antenne, une délégation, venue de la ville candidate, signe la convention d'adhésion devant l'agora. La force symbolique de l'occasion vient de son fort degré de ritualisation. Il est anticipé à travers plusieurs annonces avant l'événement. À l'agora d'Izmir, le début de la cérémonie a été marqué par une demande de silence. Ensuite, le Président de séance a annoncé qu'il était désormais temps pour un moment très spécial et très attendu de l'agora. Les délégués viennent ensuite sur le podium, face à environ six cents membres de l'association réunis dans

---

<sup>867</sup> Entretien avec Bruno, page 2.

l'amphithéâtre, fatigués mais euphoriques du travail accompli ensemble, et conscients que leur rassemblement touche à sa fin. Vient ensuite le discours des intéressés, qui ont dû accomplir un long processus d'initiation, qui parlent des épreuves qu'ils ont dû franchir pour y arriver, dans des termes marqués par leurs émotions. Il est habituellement suivi ou précédé par un diaporama qui présente la ville, au rythme d'une musique pulsée, rythme que les participants reprennent en tapant des mains. Enfin vient la signature, moment symbolique de l'ouverture du réseau à la nouvelle antenne. Pendant que la délégation signe le document juridique, l'assemblée chante en crescendo, sur l'air du *Pont d'Avignon*, en tapant des mains :

« *Convention, d'adhésion, on la signe, on la signe,  
Convention, d'adhésion, on la signe tous ensemble....* »<sup>868</sup>

Le fait d'opter pour la langue française, comme l'appellation française des contrats, permet de replacer chaque cérémonie dans son contexte historique, en l'inscrivant ainsi dans l'évolution de l'association. Cette séquence d'actes, prédéterminée, anticipée et connue d'une grande partie de ceux présents, monte en intensité jusqu'à l'acte de signature, à l'image du chant rythmé par le tapement des mains. Ces éléments rituels contribuent à créer dans la grande salle de l'agora, parmi les centaines de personnes présentes, une joie collective contagieuse, transmise comme par empathie à tous. L'adhésion de deux ou de trois contacts lors de chaque agora constitue ainsi la preuve vivante de la vitalité et de la progression continue de l'association.

Un autre moment apprécié des membres, qui met également en avant la taille et la vigueur de l'association, est l'appel formel des antennes au début de la première journée pleine de l'agora<sup>869</sup>. Du point de vue purement fonctionnel, étant donné que chaque antenne doit s'inscrire dès son arrivée sur place, pour signaler le nombre de membres votants et éventuellement s'acquitter de ses frais d'inscription, l'appel n'a pas d'utilité administrative. Pendant une trentaine de minutes, les deux cent cinquante antennes, appelées par ordre alphabétique, répondent présentes et font rire l'assemblée, avec des cris et des slogans plus originaux les uns que les autres. Ce rite, où chaque antenne cherche à se faire reconnaître et à se distinguer, sert également à souligner l'importance et l'étendue du réseau.

À l'agora de Varsovie, l'appel avait été précédé, la veille au soir, d'une présentation par des organisateurs, sur le thème des stéréotypes de la Pologne<sup>870</sup>. À la fin de ce diaporama, l'équipe de Varsovie a voulu accueillir tous ses invités, antenne par antenne. Pour ce faire, ils ont préparé une version animée de la carte de l'Europe utilisée par l'association (*supra*, section 7.11). Les étoiles se mettaient une par une au premier plan, accompagnées du nom de l'antenne, avant de se retirer, au bruit des applaudissements et des cris, des membres des antennes présentées. Nombre d'adhérents ont exprimé leur appréciation suite à cette présentation, qui a tout de même provoqué quelques confusions. Il y avait, en effet, une étoile pour chaque antenne ayant jamais existé, et notamment un nombre assez important en France

<sup>868</sup> Pour l'origine de ce chant, voir *infra*, chapitre 8.3.

<sup>869</sup> Pour deux membres chevronnés de l'association, responsables de produire la lettre d'informations de l'agora de Varsovie, l'appel, comme les questions aux candidats pour le comité directeur et la signature des conventions d'adhésion, figuraient parmi les moments de l'agora qu'ils disaient ne manquer pour rien au monde.

<sup>870</sup> Le thème de l'agora était : « *Cassons les stéréotypes* ».

et en Grande-Bretagne, pays où il ne reste que très peu de membres actifs. Ce malentendu a souligné le déplacement progressif de l'effectif d'AEGEE vers le Sud et vers l'Est du continent européen, tendance par ailleurs bien connue au sein de l'association<sup>871</sup>. À cette occasion, certains se sont interrogés sur les raisons du déclin des antennes de l'Europe de l'Ouest, et ils ont exprimé leur désir de les voir renaître.

La commission du réseau regrette régulièrement cette situation, et concentre tout particulièrement ses efforts pour essayer de raviver l'intérêt des étudiants dans ces régions. La *Key to Europe* de 2003 fait état de la situation, mais exprime également de l'espoir suite à des contacts renoués avec succès<sup>872</sup>. Parmi les mesures prises pour inciter de nouvelles antennes à se créer, et pour soutenir celles en difficulté dans ces régions, l'association déroge aux principes généraux concernant les frais d'inscription à AEGEE-Europe. Alors que les autres antennes versent, sur le budget européen, vingt-cinq pour cent des droits d'inscription locaux, avec un minimum de six euros vingt-cinq par membre, le montant minimum ne s'applique pas aux antennes françaises et irlandaises. En raison de ses frais d'inscription peu élevés, par exemple, AEGEE-Lyon n'a versé à AEGEE-Europe en 2005 que trois euros soixante-quinze par membre, soit vingt-cinq pour cent des quinze euros demandés. Ce traitement de faveur a été accordé aux antennes françaises et irlandaises suivant un vote à l'agora, pour alléger financièrement des antennes en manque de croissance.

Les membres provenant de l'Europe centrale et orientale expriment assez souvent leur surprise et leur déception face au fait que l'association ne trouve que si peu de soutien en France et en Grande-Bretagne notamment, des pays importants dans l'histoire de l'Europe. L'on peut entendre alors un discours critique à l'égard de la « mauvaise volonté » des habitants de ces pays. Bruno se rappelle qu'on lui a souvent demandé d'expliquer cette situation, mais il rejette l'argument, réducteur d'après lui, selon lequel les étudiants dans ces pays ne seraient plus pro-européens<sup>873</sup>. En plus de l'attitude critique envers des pays qui ne soutiendraient pas suffisamment le projet associatif, Bruno identifie, comme un tabou, l'idée de remettre en cause la nécessité d'une expansion continue du réseau :

*« C'était un peu tabou de dire : « Pourquoi tout ça ? Pourquoi AEGEE ? Ça sert à quoi d'être dix-huit mille membres ? Peut-être avec trois mille, c'est mieux ». Ça c'est un peu un tabou de mettre en question, de mettre certains développements de l'expansion en question, c'est tabou. Plus on est, mieux c'est, ça c'est un peu le dogme... »*<sup>874</sup>

Il semblerait ainsi que l'expansion continue d'AEGEE fasse partie de l'idéologie même de l'association. Elle serait le corollaire de son bon fonctionnement et de sa réussite dans sa mission de promouvoir la citoyenneté européenne. En tant qu'association visionnaire, son expansion, à la fois géographique et dans le nombre total des adhérents, semble anticiper celle des structures politiques de l'Europe. Une stabilisation ou une réduction des effectifs de

<sup>871</sup> Le guide de l'adhérent constate ainsi : « *Le réseau AEGEE disparaît dans les villes de l'Europe occidentale où il était fondé, et jour après jour de nouvelles antennes locales s'établissent dans l'Europe orientale, et notamment dans le Caucase* » (*AEGEE Member's Manual*, 2006 : 11, notre traduction).

<sup>872</sup> *Key to Europe*, 2003 : 8.

<sup>873</sup> Pour les raisons données par Bruno pour expliquer cette situation, cf. notes d'entretien, page 7.

<sup>874</sup> Entretien avec Bruno, page 10.

l'association serait ainsi vécue comme un échec idéologique et le signe que l'intégration européenne stagnait, elle aussi.

### **Valeurs et présupposés de base**

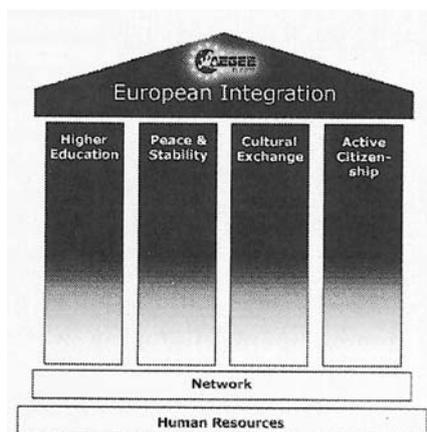
Les membres d'AEGEE sont conscients et fiers de faire partie d'une association d'élite dont les actions s'inscrivent dans l'histoire de l'intégration européenne. Cet héritage, lourd de responsabilités, est associé à un double discours. La promotion externe de l'association, de sa taille, de son dynamisme et de l'importance des actions menées, cache la remise en cause en interne des actions menées et une lutte entre différents sous-groupes au sein d'AEGEE (*infra*). Alors que la remise en cause des actions est une critique admise, dans la mesure où elle contribue à souligner la gloire passée de l'association, le principe de l'expansion continue du réseau, même après vingt ans d'existence, reste sacré. Sa remise en question pourrait être interprétée comme l'effondrement de l'idéologie associative, dont l'objectif est de convertir toujours plus d'étudiants en citoyens européens.

### **7.22. La mission associative proeuropéenne**

Cette idéologie proeuropéenne se manifeste, dans la culture d'AEGEE, à travers les actions entreprises, en son nom, par les membres de l'association. Sur le plan discursif, l'on distingue plusieurs objectifs à ces différentes actions, objectifs politiques, culturels ou sociaux en faveur de l'intégration européenne. En regardant de plus près, il semblerait que les motivations idéologiques reconnues soient mêlées à d'autres logiques, davantage individualistes pour certaines d'entre elles, et que c'est l'interaction systémique de l'ensemble qui caractérise le fonctionnement de l'association. Ce fonctionnement particulier, façonné par les différentes logiques, influence aussi les rapports entre AEGEE et les institutions européennes, ainsi que la manière dont l'association conçoit l'intégration européenne.

### **Les quatre champs d'action**

Traditionnellement, les activités de l'association sont plus ou moins formellement divisées entre les quatre champs d'action ou les quatre « piliers » de l'intégration européenne selon AEGEE (*supra*, chapitre 6.12). La liste et l'explication de ces différents domaines d'activité, qui reflètent l'affirmation des principes associatifs, sont présentées dans l'ensemble des publications étudiées, souvent sous forme graphique :



**figure 34 : Les quatre champs d'action d'AECEE<sup>875</sup>**

Pourtant, les quatre piliers ne sont pas aussi homogènes et si solides que les discours et les représentations graphiques voudraient le faire croire. Historiquement et symboliquement, la culture associative ne leur accorde pas un poids égal.

### L'enseignement supérieur

Ce premier champ d'action est indissociable de l'histoire et même du nom d'AECEE (ou du « *European Students' Forum* »), qui fait référence aux étudiants dans les deux langues. Sur le plan historique, la campagne menée par Franck Biancheri et ses collègues militants, en faveur du programme Erasmus, a donné son impulsion à ce champ et reste une référence dans la mythologie associative (*supra*). Malgré l'existence de l'ESN, association fondée par des anciens d'AECEE<sup>876</sup> et dédiée aux échanges Erasmus (*supra*, chapitre 6.11), AECEE reste toujours liée au programme. Nombre d'adhérents ont rencontré l'association en suivant leurs études à l'étranger. Pour eux, AECEE constitue un moyen de rester en contact avec des étudiants étrangers, de retrouver l'ambiance des échanges pendant les manifestations, et de pouvoir continuer à voyager. D'autres membres partent étudier à l'étranger dans le cadre d'Erasmus, et souvent ils tentent d'inciter des étudiants dans leur ville hôte à fonder une antenne AECEE. L'association participe à des actions dans le cadre du programme, parfois en collaboration avec l'ESN. Par exemple, une enquête en ligne, destinée à être remplie par d'actuels ou d'anciens étudiants Erasmus a été disséminée sur la liste de diffusion principale, sous le titre évocateur pour les membres d'AECEE : « *Erasmus a besoin de votre aide* »<sup>877</sup>.

Mis à part le programme Erasmus, le groupe de travail dédié à l'enseignement supérieur (« *Education Working Group* ») conduit des projets, tels que « l'éducation pour la démocratie », une initiative qui fait venir en Europe de l'Ouest, pour une année d'études, des étudiants de zones qui ne peuvent pas bénéficier du programme Erasmus, comme les Balkans ou le Caucase<sup>878</sup>. Le groupe de travail participe également au processus de Bologne et milite

<sup>875</sup> Figure reproduite à partir de *Key to Europe*, 2003 : 6. La version utilisée en 2004 développe davantage la signification de chaque « pilier » (de *Key to Europe*, 2004 : 16).

<sup>876</sup> Selon le guide de l'adhérent : *AECEE Member's Manual*, 2006 : 10.

<sup>877</sup> Il s'agit du message de Francesco M, envoyé le 01.06.05.

<sup>878</sup> Cf. *Key to Europe*, 2003 : 46.

pour favoriser la mobilité étudiante en Europe et dans le monde. En matière d'éducation, AEGEE a mis en place un certain nombre d'initiatives pour favoriser l'apprentissage des langues (*supra*), et organise régulièrement des colloques universitaires sur des sujets plus ou moins liés à l'intégration européenne. Au niveau des pratiques, comme le constate Bruno, les membres d'AEGEE ont tendance à être très mobiles dans leur propre parcours dans l'enseignement supérieur<sup>879</sup>. De ce point de vue, ils participent tous à la réalisation de l'objectif collectif, celui d'un espace européen intégré de l'enseignement supérieur.

### La paix et la stabilité

Alors que l'enseignement supérieur semble presque *de facto* un domaine d'activité privilégié d'AEGEE, la paix et la stabilité constituent un enjeu historique de l'Europe, que l'association a repris à son compte. Ce champ d'activité reste très abstrait pour de nombreux adhérents, qui peinent souvent à associer des activités concrètes à son nom. Cependant, de grands projets comme l'EuroIslam<sup>880</sup>, ou le projet de dialogue civique entre Grecs et Turcs, s'inscrivent dans ce champ d'action, tout comme les actions ponctuelles de monitoring électoral, ou des projets axés autour de la diplomatie et de la négociation, comme l'Académie de la Paix<sup>881</sup>.

### L'échange culturel

Aujourd'hui, mais également depuis le début de l'association, selon le livre de Franck Biancheri (*supra*), l'échange culturel constitue la dimension de l'activité associative la plus appréciée par une majorité de membres. Il contribue de façon importante à la cohésion sociale au sein de l'association. Historiquement, l'échange culturel passe par tous les événements qui mobilisent des étudiants en Europe. Les universités d'été sont devenues un vecteur important de cet axe de l'activité associative. Comme tous les événements, la dimension sociale en constitue un aspect essentiel, dont la symbolique « nuit européenne ».

Selon certains, la place accordée à l'échange culturel nuit aux autres champs d'activité : AEGEE serait devenue un réseau pour faire la fête comme autant d'autres associations étudiantes, jugées banales<sup>882</sup>. Le contre-argument, avancé par Bruno, place l'échange culturel au centre de toute l'activité de l'association<sup>883</sup>. Pour Bruno, l'échange culturel représente le moyen d'accéder à la paix et à la stabilité : d'après lui, c'est en voyageant à la rencontre de l'Autre, que l'on dépasse les tensions entre nations. De la même manière, la citoyenneté active, quatrième champ d'action, constitue un engagement politique pro-européen que l'on prend lorsqu'on a appris à connaître l'Europe à travers l'échange culturel. Étant donné que l'enseignement supérieur en Europe, et notamment le programme Erasmus, implique de changer de pays, il semblerait que l'échange culturel relie tous les

<sup>879</sup> Entretien avec Bruno, pages 9 et 10.

<sup>880</sup> Ce projet a pour objectif d'examiner la condition des Musulmans d'Europe, et d'œuvrer à une meilleure compréhension entre Musulmans et non-Musulmans.

<sup>881</sup> Cet ancien projet est présenté à l'URL suivant :

<http://www.karl.aegge.org/aeg-web.nsf/a9a324fb68f85480c12567f7007e0760/76258b7bbec98f49c125684e005f863e?OpenDocument>.

<sup>882</sup> Pour un condensé de ce point de vue, exprimé à plusieurs reprises par différents membres de l'association, cf. le message de Bernhard M du 07.06.05.

<sup>883</sup> Ce débat est symptomatique des tensions entre les différents profils de membre (*infra*, section suivante).

autres champs d'action qui en découlent presque naturellement. Pour cette raison, Bruno dit avoir toujours favorisé l'échange culturel par-dessus les autres objectifs.

### La citoyenneté active

Selon la revue annuelle de 2004<sup>884</sup>, la citoyenneté active consiste à mener des débats et à se prononcer sur des questions d'actualité en tant que jeunes Européens actifs, afin de faire valoir les positions défendues par l'association auprès de l'opinion publique et des institutions. Cet axe, fidèle aux origines révolutionnaires du nom d'AEGEE<sup>885</sup>, fédère des actions aussi variées que des conférences sur la mondialisation, des manifestations en faveur des droits des personnes à mobilité réduite, ou un groupe de travail qui milite pour l'abolition des visas. Or, la diversité des thèmes traités et la frilosité du comité directeur lorsqu'il renonce à prendre position sur différentes questions, de peur de froisser ses partenaires institutionnels<sup>886</sup>, font que ce quatrième champ d'action n'est parfois pas très clairement défini pour les adhérents.

### **Trois profils pour faire l'Europe**

Dans les entretiens semi-directifs menés avec les informateurs, la question leur a été posée de savoir quels champs d'action leur semblaient les plus importants pour l'activité associative<sup>887</sup>. Si Bruno avait, de toute évidence, réfléchi à cette question, Hanna ne se souvenait même pas des intitulés des quatre champs. Lorsqu'une liste erronée lui était présentée<sup>888</sup>, elle n'a pas remarqué l'erreur. Elle a nommé l'axe d'« échange culturel » comme celui qui avait le plus de sens pour elle, en précisant que c'était le champ le plus facile à reconnaître dans l'activité de l'association. L'incapacité d'Hanna à nommer des champs d'action, même après dix ans passés en tant que membre de l'association, dont plusieurs comme présidente d'une antenne, n'est pas simplement anecdotique : elle semble symptomatique d'un décalage plus général entre les discours associatifs (selon lesquels les quatre champs d'action sont fondamentaux dans l'activité associative) et les représentations des adhérents. Les quatre « piliers » ne semblent pas très signifiants au niveau de la culture, alors que d'autres différences d'orientation vis-à-vis de la mission associative créent des tensions conséquentes au sein de l'association.

---

<sup>884</sup> *Key to Europe*, 2004 : 16.

<sup>885</sup> La *Key to Europe* rappelle la référence à la Révolution Française dans l'appellation « Association des États Généraux des Étudiants de l'Europe ».

<sup>886</sup> Tel a été le cas, par exemple, lorsque le comité directeur a refusé de réagir au sujet du génocide arménien (*cf.* le message de « Headoffice AEGEE-Europe », du 15.10.06). La difficulté de trouver un consensus a été soulignée par la discussion suite aux « Non » français et néerlandais dans les référendums sur le traité constitutionnel (*cf.*, par exemple, le message d'Adam G du 31.05.05).

<sup>887</sup> Cette question avait également été posée pendant une formation à l'agora pour ceux qui n'avaient jamais assisté à l'une de ces manifestations. La formation était assurée par la « chair team », l'équipe de présidents de séance, responsable du bon déroulement des séances plénières. En présentant les quatre champs d'action, les formateurs ont suggéré que les adhérents choisissent un axe en particulier pour donner un sens à leur engagement associatif.

<sup>888</sup> Une erreur s'est glissée dans la liste : l'intitulé du projet « éducation pour la démocratie » a été donné à la place du champ d'action « enseignement supérieur ».

Ces différences, transversales, ont été évoquées à plusieurs reprises, en tant que tensions entre différentes visions dans la discussion sur les quatre champs d'action. Les tensions sont issues, non pas de sensibilités différentes envers tel champ d'action ou tel autre, mais de logiques personnelles associées à différentes conceptions de la mission d'AEGEE. Selon les représentations en vigueur au sein de l'association, les conceptions correspondent à trois profils d'adhérent distincts. Couramment utilisés dans les conversations informelles, par exemple pour qualifier un individu de tel ou tel « type » de membre, les trois profils sont évoqués dans un message posté sur la liste de diffusion<sup>889</sup>. Il distingue les membres qui s'engagent par opportunisme (appelés par la suite les « *carriéristes* »), ceux qui militent par idéalisme (les « *idéalistes* ») et ceux qui sont motivés par hédonisme (qualifiés par la suite de « *membres sociaux* »)<sup>890</sup>. Les débats internes, autour notamment de l'échange culturel ou de la nécessité ou non pour le comité directeur de revendiquer telle ou telle position, lorsque les avis ne sont pas tranchés parmi les adhérents, sont plus lisibles lorsqu'ils sont ramenés à des conflits entre ces postures ou profils-types différents.

### Les carriéristes

Ce profil d'adhérent<sup>891</sup> s'inscrit dans une logique utilitariste. Il s'attache à la dimension élitiste de l'association, conçue, à un moment donné, comme un outil pour permettre à l'individu d'accéder à un poste à Bruxelles ou dans une entreprise multinationale. À ce titre, le portail Internet de l'association, mais également la liste de diffusion principale, fait régulièrement état d'opportunités professionnelles dans de grandes entreprises qui peuvent intéresser les adhérents<sup>892</sup>.

Les carriéristes se reconnaissent dans l'image professionnelle donnée par l'association (*infra*, section 7.31), qu'ils conçoivent comme un terrain d'essai pour façonner certaines compétences et expériences professionnelles. Les annonces des formations proposées par l'« Académie AEGEE » utilisent l'argument des compétences professionnelles acquises pour attirer des participants. Elles se servent également de l'argument selon lequel ceux qui suivent les formations sont destinés à devenir les figures connues de l'avenir. Le guide de l'adhérent suggère que chaque promotion issue d'une école européenne du premier niveau « *forme une génération à l'intérieur de l'organisation* »<sup>893</sup>. De la même manière, sur la liste de diffusion, les participants à l'école européenne de deuxième niveau sont présentés comme les futurs responsables d'AEGEE<sup>894</sup>.

Par rapport aux autres profils-types, celui des carriéristes met l'image externe de l'association (et indirectement leur propre image) avant toute autre considération d'idéologie

<sup>889</sup> Il s'agit du message de Bernhard M du 07.06.05.

<sup>890</sup> Bruno revient également souvent sur cette catégorisation des membres dans son entretien (*cf.* par exemple notes d'entretien page 8).

<sup>891</sup> Il s'agit de profils types qui reflètent les postures que peuvent adopter certains à certains moments. La typologie esquissée est heuristique. Son objectif n'est pas de réduire les membres individuels de l'association à ces trois profils (*cf. infra*).

<sup>892</sup> *Cf.* par exemple, les messages des responsables au comité directeur des relations externes (« AEGEE External Relations ») : Alistair de G (8.11.5) et Vaggelis M (31.7.6).

<sup>893</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006* : 26

<sup>894</sup> *Cf.* message de Tina et de Gosia, du 08.08.05.

ou de fonctionnement. Pour cette raison, ils hésitent parfois à critiquer une action gouvernementale, de peur de nuire aux relations institutionnelles (*infra*). Ils rejettent également l'idée que, pour créer l'Europe, l'échange culturel suffit. Ils préfèrent organiser des actions « sérieuses » de haut profil qui font parler de l'association et qu'ils peuvent utiliser pour la valoriser auprès de ses partenaires institutionnels (*infra*).

Selon Bruno, ce profil semble caractériser de nombreux responsables au niveau européen, prêts à s'investir au quotidien pour gagner en expérience dans la gestion d'un réseau de quinze mille membres. Ils fournissent la motivation d'aller toujours de l'avant dans l'organisation de nouveaux projets, et tissent des réseaux personnels au niveau des institutions, et s'en servent pour faire connaître l'association. Pour ces raisons, les carriéristes sont supportés par les deux autres profils d'adhérents, car ils contribuent au bon fonctionnement quotidien de l'association. Cependant, certains excès liés au profil sont décriés, notamment par les idéalistes.

### Les idéalistes

Parmi les profils, celui d'« idéaliste » est généralement le plus valorisé au sein d'AEGER. Alors que très peu de membres se réclameraient uniquement d'un profil sur les trois, ce serait symboliquement plus acceptable par rapport à la culture associative, dans un contexte social neutre, de se dire motivé par l'idéologie que par l'ambition professionnelle ou même par l'envie de faire la fête.

Bruno se définit comme étant plutôt « idéaliste » : il dit faire partie d'AEGER en raison de ses convictions pro-européennes et non pour l'éventuel profit qu'il pourrait en tirer sur le plan professionnel. Ce qui lui plaît dans cette association, à la différence d'autres, est son caractère « *idea-orientated* » et non « *career-orientated* », même s'il reconnaît que certains membres sont motivés par l'idée d'acquérir de l'expérience professionnelle, et qu'un grand nombre focalise davantage sur la dimension sociale de l'association<sup>895</sup>.

Pour les idéalistes, poursuivre l'intégration européenne par tous les moyens est l'objectif le plus important de l'activité associative. À l'image de Bruno, ils croient davantage que les carriéristes, en l'échange culturel comme élément déclencheur d'un engagement militant plus approfondi chez le membre moyen. Si certains rejoignent les carriéristes en critiquant le manque de teneur militante des événements sociaux, leurs motifs sont strictement idéologiques. Les idéalistes sont les premiers à décrier la lenteur du comité directeur à prendre position, notamment contre les institutions européennes. Leur conception de l'Europe dépasse l'Union Européenne, conçue comme un appareil exclusif, lourd et peu efficace, en partie responsable du sentiment anti-européen dans les pays de l'Europe de l'Ouest. Les idéalistes vont parfois jusqu'au rejet des institutions courtisées par les carriéristes, institutions qui financent une grande partie du budget de l'association (*infra*).

Le profil idéaliste est apprécié par les autres profils qui respectent généralement son engagement exemplaire en apparence altruiste. Au sein de l'association, il occupe le rôle de sage, en contribuant à hausser le niveau des débats et à soutenir l'utopie d'une Europe

---

<sup>895</sup> Entretien avec Bruno, page 8.

intégrée. Les membres les plus proches du profil ont généralement beaucoup voyagé sur le continent, aussi trouvent-ils la patience et les explications pour calmer les tensions et, éventuellement, pour transmettre leur vision de l'Europe. Alors que les carriéristes se montrent ouverts sur le plan interpersonnel, afin de soigner leur image et leur renommée, l'ouverture sur autrui des idéalistes semblerait davantage motivée par leur humanisme.

### Les membres sociaux

Bruno estime que les deux tiers des participants présents à une réunion régionale sont des membres sociaux, venus pour s'amuser avant toute autre chose. Attirés par la dimension sociale de l'association (*infra*, section 7.31), ce sont eux qui contribuent au succès de l'axe de l'échange culturel. Parmi les deux mille huit cents membres de l'association qui ont participé aux universités d'été d'AEGEE en 2003, soixante-deux pour cent étaient membres de l'association depuis moins d'un an<sup>896</sup>. Il semblerait ainsi que la plupart des membres d'AEGEE commencent comme « membres sociaux », avant de développer des sensibilités davantage « carriéristes » ou « idéalistes ».

C'est parce qu'ils connaissent ce fonctionnement que ces deux derniers profils acceptent l'existence d'autant de membres sociaux au sein du réseau. Même si leur manque d'investissement et de participation constructive peut être regretté, les membres sociaux constituent la preuve, pour les idéalistes, de la réussite de l'intégration européenne à travers la mobilité étudiante. Pour les carriéristes, ils contribuent à maintenir la taille importante (et valorisante) de l'association et donc son poids face aux institutions. Par rapport aux autres profils, les membres sociaux ne sont pas associés à des prises de position particulières. Leur volonté de voyager et de participer à des événements européens crée la demande pour l'échange culturel et contribue ainsi à façonner l'activité de l'association.

\*

C'est ainsi l'interaction de ces trois profils de membres, avec leurs priorités différentes, qui permet de mieux comprendre les tensions apparentes au sein de l'association, quant à la forme et la manière dont elle doit organiser ses activités. Chaque membre ne correspond évidemment pas à un seul profil type, et il serait réducteur de présenter les adhérents uniquement en ces termes : chacun est un individu complexe à multiples identités, et dont les raisons qui motivent son engagement associatif sont diverses et complexes. Or, ces profils correspondent, dans leur forme la plus simple, à des postures adoptées par certains, à différents moments, vis-à-vis de l'association, qui traduisent des désaccords quant à la structuration et la hiérarchisation profonde des valeurs associatives au sein de la culture d'AEGEE.

### **Les rapports avec les institutions**

Les tensions par rapport aux différentes priorités de l'association affectent non seulement les débats autour de la manière dont AEGEE doit remplir sa mission, mais aussi sa

---

<sup>896</sup> *Key to Europe*, 2004 : 38.

manière de concevoir l'Europe. Ainsi, des accusations ont été formulées par de nombreux membres à l'égard du comité directeur, suite à sa réaction face aux « Non » français et néerlandais<sup>897</sup>, accusations selon lesquelles les individus dans l'exécutif ne seraient motivés que par l'ambition personnelle. Pour cette raison, disait-on, le comité directeur, trop proche des institutions, ne joue pas son rôle de porte-parole fidèle et représentatif des opinions de ses membres.

Du point de vue des intéressés, le rapprochement des institutions est nécessaire, compte tenu du système de financement des associations européennes de citoyenneté par les instances européennes. Le Président d'AEGEE-Europe et du comité directeur, lors de la présentation de son rapport d'activité pendant l'agora de Varsovie, a rappelé qu'AEGEE, depuis qu'elle est redevenue éligible pour recevoir la subvention générale de la Commission Européenne<sup>898</sup>, reçoit environ trente-cinq mille euros par an, soit la somme la plus élevée pour une ONG. En 2004, l'association a également bénéficié d'une subvention de huit mille trois cents euros du Conseil de l'Europe, en dehors de ce qu'elle a pu obtenir de la Commission dans le cadre de différents projets susceptibles de recevoir un soutien financier.

Le responsable des relations avec les institutions européennes au comité directeur coordonne les demandes de subventions pour des projets ou des actions particulières. À ce titre, il prodigue des conseils sur la manière de bien préparer un dossier de demande, en mettant en avant les points auxquels la commission s'est montrée sensible par le passé, et en essayant de deviner et de prendre en compte les tendances actuelles et les changements de politique dans ce domaine<sup>899</sup>. En raison du professionnalisme et de la continuité nécessaires aux bonnes relations avec les institutions, le comité directeur interdit aux antennes et aux membres du réseau de les contacter directement<sup>900</sup>. L'impression que le comité directeur se réserve ainsi des chasses gardées contribue à alimenter les tensions parfois ressenties entre l'exécutif et le reste du réseau (*infra*, section 7.32), et renforce l'image que ce sont des « carriéristes » qui figurent à la tête de l'association.

La proximité des institutions et le besoin de transparence et de professionnalisme semblent exercer une certaine influence culturelle sur AEGEE. Mise à part la rupture radicale concernant l'absence de niveau national, l'association se structure, à certains égards, par mimétisme par rapport à Bruxelles. La survie des deux langues « officielles » de travail, ainsi que le recours à des commissions et à des sous-commissions (ce que Bruno décrit comme un appareil politique)<sup>901</sup>, peuvent témoigner de cette influence.

<sup>897</sup> Cf., par exemple, les messages d'Adam G et d'Andreea R B, du 31.05.05.

<sup>898</sup> Pendant quelques années, l'association n'a pas pu prétendre à cette subvention, car la Commission avait rajouté comme critère la nécessité pour les associations bénéficiaires d'employer au moins un salarié, ce qui n'est pas le cas d'AEGEE.

<sup>899</sup> Cf. notamment les messages de Katarzyna P du 19.08.05 et du 26.8.5, de Karolina W et de Theijs V W du 22.8.5.

<sup>900</sup> Cf. *AEGEE Member's Manual, 2006* : 40. Dans le même esprit, il existe une « liste noire » régulièrement mise à jour, d'universités, d'entreprises, de fondations et de médias, à laquelle il est interdit pour une antenne ou pour un membre de s'adresser directement (cf. message de AEGEE External Relations / Alistair de G, du 03.05.06).

<sup>901</sup> Entretien avec Bruno, page 3.

Dans sa communication externe, AEGEE revendique cette identité européenne quasi institutionnelle, à travers le choix des parrains qui écrivent dans *Key to Europe*, la focalisation sur les partenaires institutionnels de l'association<sup>902</sup>, ou encore le choix du logo, qui rappelle le drapeau de l'Union Européenne, malgré les problèmes que cela peut provoquer en Suède, d'après l'informatrice Hanna<sup>903</sup>. En interne, le guide de l'adhérent ne suppose pas beaucoup de connaissances préalables des institutions de la part des membres. Il détaille les différents organes politiques et administratifs de l'Union, ainsi que le Conseil de l'Europe et les autres partenaires institutionnels de l'association<sup>904</sup>.

Malgré ces précisions, certains membres ne différencient pas toujours, dans leurs discours, l'Europe et l'Union Européenne, selon Bruno<sup>905</sup>. Il est concevable que le rapprochement des institutions puisse prêter à confusion, car l'Union Européenne est conçue par la majorité des adhérents (à l'exception de certains idéalistes, *cf. supra*) comme un havre de pro-Européens. Pour la plupart des adhérents provenant de pays non-membres de l'Union, elle constitue également un objectif politique national. À l'agora d'Enschede, pour tenir leur badge de délégué, un tour de cou bleu et blanc, provenant du Parlement Européen, a été distribué aux participants. Un observateur extérieur aurait pu s'interroger sur la nature des liens entre le Parlement Européen et ce congrès dont les membres arboraient avec fierté, à l'extérieur, ce marqueur d'identité, comme signe d'appartenance associative (*infra*).

### **L'intégration européenne**

C'est dans ce contexte, d'ambivalence envers les institutions de l'Union Européenne, que s'inscrit la question de l'intégration européenne, objectif reconnu de la mission associative<sup>906</sup>. L'intégration européenne dépasse le cadre de la seule Union, même si ce processus particulier d'intégration politique est suivi de près par l'association et commenté sur la liste de diffusion<sup>907</sup>.

L'intégration européenne, pour AEGEE, est l'intégration à l'intérieur de l'« Europe des valeurs » et non pas d'une Europe géographique, selon le guide de l'adhérent (page 5). L'affirmation des principes de l'association prône une Europe « ouverte », riche de ses

---

<sup>902</sup> *Cf. Key to Europe*, 2004 : 15.

<sup>903</sup> Hanna explique que l'association est généralement tout de suite rejetée par des non-membres comme une initiative de l'Union Européenne, alors que cela ne correspond pas à la portée de ses actions (entretien avec Hanna, page 7).

<sup>904</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2006 : 12 et seq. Le guide explique, par exemple, le fonctionnement des Directorats Généraux et la différence entre le Conseil de l'Europe et le Conseil Européen.

<sup>905</sup> Entretien avec Bruno, page 16. *Cf. infra*.

<sup>906</sup> Bien que l'intégration européenne ne soit pas explicitement mentionnée dans l'affirmation des principes de l'association, les différents éléments qui le sont peuvent être classés sous ce titre. « L'intégration européenne » est ainsi le terme couramment utilisé au sein de l'association pour évoquer la direction dans laquelle vont l'ensemble de ses missions.

<sup>907</sup> *Cf.*, par exemple, les messages de Leon B du 20.08.05, ou les dix messages qui ont suivi l'ouverture des négociations par l'Union Européenne avec la Turquie et avec la Croatie, concernant l'adhésion éventuelle de ces pays, le 03.10.05.

différentes cultures, et « *qui symbolise la liberté, la démocratie et le respect des droits de l'homme* »<sup>908</sup>. L'intégration est également symbolisée par le logo de l'association :



**figure 35 : le logo d'AEGEE-Europe**

D'après le guide de l'adhérent (page 6), ce logo met en avant plusieurs des caractéristiques d'AEGEE. Le guide s'attache à la forme du logo pour suggérer qu'AEGEE est « la clé de l'Europe », Il explique que les étoiles représentent l'unité de l'Europe, mais que le mot « AEGEE », en les transperçant, symbolise « *le fait que dans le processus d'unification européenne, AEGEE cherche à rester en tête, en lançant de nouvelles initiatives osées* ». Enfin, précise-t-il, la carte de l'Europe « *souligne le fait qu'AEGEE s'intéresse à TOUS les pays du continent européen* »<sup>909</sup>.

Malgré ces déclarations d'ouverture, la volonté d'intégration connaît ses limites au sein de l'association, pour des raisons liées au flou autour de la définition de l'Europe en interne. Pour les uns, « l'Europe des valeurs », celle d'AEGEE, a pour vocation d'inclure la Turquie, la Russie, et les pays du Caucase, pays où l'association est présente et milite pour propager ses idées. Pour d'autres, les références aux droits de l'homme, ainsi que de vagues considérations géopolitiques, excluent plus ou moins définitivement tous ou certains de ces pays, de l'Europe des valeurs, même si la présence d'AEGEE en leur sein semble acquise.

Les tensions liées à cette définition de « l'Europe des valeurs » sont indissociables des enjeux de l'autre Europe, du club exclusif de l'Europe des riches : l'Union Européenne. Le malaise par rapport à la question polémique des limites à imposer à l'Union Européenne et notamment par rapport à l'accession éventuelle de la Turquie, met l'association face à des positions difficiles à réconcilier avec ses propres valeurs déclarées. L'informateur Bruno remarque ainsi la gêne occasionnée parmi les membres de l'association au sujet de l'identité européenne, thématique de l'année en 2004, lorsque cette question était interprétée comme portant sur les frontières futures de l'Union Européenne<sup>910</sup>. Lors de la nuit européenne à l'agora d'Izmir, un participant a cherché à poser la question des limites de l'Europe de manière inédite. Parmi toutes les tables nationales sur lesquelles les ressortissants de pays différents faisaient goûter leurs spécialités gastronomiques, ce membre d'une antenne allemande, vêtu d'un habit traditionnel iranien et de lunettes noires, a installé une table nationale pour « AEGEE-Iran ». Il y a présenté, en guise de spécialités iraniennes, des aliments turcs pris dans le buffet où les participants avaient mangé le midi même. S'agissait-il

<sup>908</sup> Rappelons que ces principes sont détaillés dans les statuts d'AEGEE (*Corpus Iuridicum Aegeense 16.0*, page 8), le guide de l'adhérent (*AEGEE Member's Manual, 2006* : 6) et la revue annuelle (*Key to Europe, 2003* : 60), ainsi que sur le site Internet de l'association.

<sup>909</sup> Notre traduction. Majuscules en anglais dans l'original.

<sup>910</sup> Entretien avec Bruno, page 11.

d'un détournement innocent ou d'une position politique sur l'adhésion possible de la Turquie à l'Union Européenne ? Les avis n'étaient pas tranchés. Interrogé deux jours plus tard (*infra*, chapitre 8.31), le participant s'est rappelé la réaction de nombreux Turcs qui ont remarqué les ressemblances entre les spécialités turques et iraniennes, « ce qui pourrait ouvrir le chemin pour l'Iran de devenir un jour membre de l'Union Européenne », a-t-il suggéré avec ironie.

À propos des relations entre la Turquie et l'Union Européenne, certains membres semblent avoir tendance à instrumentaliser la liste de diffusion pour tenter de faire valoir indirectement leurs points de vue. Un échange de messages, qui illustre particulièrement bien ce phénomène<sup>911</sup>, a été provoqué par les violences suite à la défaite de l'équipe nationale de football turque face à la Suisse lors de leur match retour qualificatif pour la Coupe du Monde en 2006. Le message déclencheur, envoyé le dix-sept novembre 2005 par un membre allemand, a vivement critiqué la violence des supporters turcs face aux Suisses, et a regretté le mal qui a ainsi été fait à l'image de la Turquie, dans la perspective d'une éventuelle candidature à l'adhésion à l'Union Européenne. Il a été suivi d'un deuxième message, de la part d'un membre autrichien, qui a rappelé d'autres violences dans le passé de la part de supporters turcs. Ces messages ont provoqué une réaction forte de la part de certains membres turcs, attaqués. La discussion, qui a généré vingt messages dans la soirée et vingt-six autres pendant les six jours suivants, a focalisé non pas seulement sur le match et l'après-match, mais sur la Turquie et l'Europe, la question du génocide arménien, le Chypre, et sur les émeutes en France de début novembre 2005. Sur ce dernier point, le manque total de débat sur la liste de diffusion, autour de ce qui était présenté comme des émeutes raciales, a été interprété par des membres turcs comme le signe d'une volonté de la part des « Européens » (*sic*) de cacher leurs propres problèmes et injustices sociaux en pointant du doigt des « ennemis » extérieurs<sup>912</sup>. Bien que ce soit des propos tenus non pas par des Européens de l'Ouest, mais par des Turcs, l'exemple montre la manière dont la liste de diffusion, en les provoquant, a pu être instrumentalisée pour souligner l'existence des tensions.

Face à de tels comportements discursifs publics<sup>913</sup> qui semblent contredire les discours associatifs dominants sur l'intégration, une interrogation s'impose autour de la nature de l'engagement pro-européen réel des membres. Cette valeur se trouve au centre de l'idéologie déclarée de l'association, et semble effectivement être fondamentale pour une grande partie des membres. Pour d'autres, il y a des raisons de penser que l'engagement pro-européen

<sup>911</sup> Parmi d'autres polémiques, le traitement par les membres de l'affaire des caricatures de Mahomet (*cf.* messages à partir du 04.02.06), celui de l'attaque israélienne sur le Liban (messages à partir du 31.07.06) ou les critiques qui ont suivi une présentation trop « positive » de l'histoire turque (messages à partir du 14.10.05) auraient également pu être cités ici.

<sup>912</sup> *Cf.* notamment les messages de Koray C (17.05.05 et 18.11.05) et d'Onur B (17.05.05).

<sup>913</sup> Puisque de tels propos peuvent être considérés comme des actes symboliques, rappelons que les messages de la liste de diffusion ont été classés comme des « pratiques » et non comme des « discours » (*supra*, page 414 *et seq.*) dans la structuration du corpus. Or, ils restent des pratiques bien particulières, passant par le texte uniquement, et souvent avec un recul et une préméditation étrangers aux pratiques observées lors d'interactions en face à face et en temps réel. Le caractère public de ces messages est attesté par le fait que les membres choisissent de réagir en publiant leur réponse sur la liste ou en l'envoyant par courrier électronique privé. Dans le débat qui vient d'être évoqué, un des membres instigateurs a transféré à la liste générale un courrier injurieux qui lui avait été adressé en privé par un membre turc. La liste pourrait ainsi être qualifiée d'une sorte d'« espace public électronique », du même type que les forums, les chats et les blogs.

déclaré cache plutôt un simple exotisme désintéressé, voire même des sentiments protectionnistes vis-à-vis de ses privilèges nationaux perçus.

Selon les informateurs, un nouveau membre d'AEGEE ne doit pas nécessairement être pro-européen. Le fait même de participer à l'association et de découvrir d'autres Européens est censé suffire à développer ce sentiment, chez les membres actifs. Or, Bruno va plus loin, et souligne non seulement la « fierté nationale » de certains membres, ce qui n'est pas incompatible en soi avec le sentiment européen, mais aussi l'existence de « *beaucoup de membres [...] qui disent* « je vis en Europe, mais je préfère mon pays » »<sup>914</sup>. Ces membres sont soucieux, suggère-t-il, de ne pas perdre les avantages sociaux qu'ils perçoivent à travers leur système de santé, de protection sociale et ainsi de suite, dans une Europe qui nivellerait par le bas. Bruno ajoute, cependant, que si un membre cautionne ce point de vue, « [il ne] *faudrait pas trop en parler* » au sein de l'association.

Des déclarations d'appartenance nationale qui semblent rejeter l'Europe sont parfois affichées sur la liste de diffusion, notamment lors de discussions qui mettent en avant des tensions inter-nationales. Lors de la discussion qui suit le « non » néerlandais au referendum sur le traité constitutionnel européen, un membre néerlandais a exprimé sa volonté de ne pas devenir « Européen », mais de rester « Néerlandais »<sup>915</sup>. D'autres membres ont souligné que les deux identités ne sont pas nécessairement contradictoires. Or, le fait qu'une telle position, à l'opposé de l'idéologie l'associative, ait pu être exprimée sur la liste n'est pas anodin<sup>916</sup>. Cela pourrait être révélateur d'un malaise plus général mais non prononcé, comme le suggère Bruno, face au spectre d'une intégration européenne secrètement ressentie par certains comme une menace, aux privilèges et au style de vie des pays membres historiques de l'Union.

### **Les rapports Est-Ouest / Nord-Sud**

Ce refus apparent de l'intégration européenne doit ainsi être relié à la question des rapports, au sein du réseau, entre des pays riches du Nord-Ouest de l'Europe et ceux moins aisés de l'Est et du Sud. Bruno remarque que le contact avec des étrangers l'a aidé à « surmonter ses stéréotypes »<sup>917</sup>. Mais si le contact peut effectivement permettre un enrichissement des prototypes nationaux (*supra*, chapitre 3.11), il peut également, dans certains contextes et notamment en cas de tensions inter-groupes, renforcer les représentations stéréotypées. Sur le plan des rapports Est-Ouest, des tensions apparaissent parfois autour de l'argent. Par exemple, les organisateurs d'événements européens sont tenus de fournir au moins deux repas quotidiens, les participants devant généralement s'acheter eux-mêmes le troisième repas. Hanna se souvient d'une université d'été où certains participants ont amené

<sup>914</sup> Entretien avec Bruno, page 19. Cf. aussi l'entretien avec Hanna, page 8.

<sup>915</sup> Il s'agit du premier des messages envoyés par Thijs H, le 08.06.05.

<sup>916</sup> Le même membre avait déjà envoyé un message avant le referendum, où il parle des différences de richesse entre les pays de l'Ouest et les pays candidats à l'adhésion (cf. message de Thijs H, posté le 01.06.05). De la part d'un membre néerlandais, cette attitude pourrait également être en partie liée à une frustration de la part du plus grand groupe national au sein de l'association (*supra*) de ne pas pouvoir faire valoir cette appartenance dans les structures internes d'AEGEE.

<sup>917</sup> Entretien avec Bruno, page 14.

des boîtes de conserves pour ne pas être obligé d'acheter de la nourriture sur place<sup>918</sup>. Sensibles à ce problème, les organisateurs d'événements dans les pays réputés chers y font généralement attention, explique Hanna. Mais, lorsque des événements ont lieu dans les pays moins riches, ces tensions peuvent également faire surface. Bruno évoque le souvenir d'une université d'été en Pologne :

*« Je me souviens de l'université d'été d'il y a un an. Je suis parti en Pologne... la première fois où c'était un peu frappant qu'il y avait des participants qui ont créé un esprit entre eux, contre les organisateurs, des Polonais. Parce qu'il y avait des choses qui marchaient pas, et apparemment il y avait d'autres qui ont témoigné de leurs expériences, qui ont été en Ukraine et qui disaient qu'en Ukraine, ils prenaient l'argent de la Summer University, ils organisent un truc pour vingt euros, et ils prennent quatre-vingts euros dans leur poche. Il y avait des soupçons aussi par rapport aux Polonais... organisateurs polonais, parce qu'il y avait trop peu de... trop peu de bouffe le soir. On a fait rando pendant deux semaines, et on était au total vingt-quatre personnes, et ils ont cuisiné pour six personnes, quoi. Et après chacun avait deux pommes de terre et un champignon. Et les participants ont commencé à se poser la question : « Où est notre argent ? » et après il y avait un petit éclat, où il y avait... on a dit... il y avait des gens... moi j'ai dit, « on ne peut pas, on ne peut pas continuer comme ça. Je ne pose pas la question « Où est l'argent ? ». Moi, je dis simplement, on ne peut pas faire la rando si on n'a pas assez mangé, et moi je m'en fous, mais après le repas officiel, moi je vais descendre au village, manger dans une petite auberge : pas de souci, le repas coûte cinq euros, c'est pas cher de bien manger ». Et euh... oui, bon... il y avait certains qui avaient des préjugés et tout : des Européens de l'Ouest par rapport aux Européens de l'Est. C'est la première fois où ça m'était arrivé, hein »<sup>919</sup>.*

Des tensions similaires ont pu être constatées à l'agora d'Izmir. Les huit cents participants y étaient logés loin de la ville, dans un hôtel cinq étoiles où s'est déroulé l'ensemble des activités. Alors que les repas étaient compris dans les frais d'inscription, les participants étaient obligés d'acheter toutes leurs boissons à l'hôtel, eau comprise (l'eau du robinet étant non potable), à des prix « spéciaux » dont les rumeurs disaient qu'ils étaient plus élevés que les prix « normaux ». Alors que cette logique, généralement (mal) perçue comme une volonté d'exploiter de « riches » touristes européens, a fait grincer des dents parmi les Européens de l'Ouest, elle était à peine supportable pour les participants provenant de pays moins prospères. Les organisateurs turcs ont ainsi été critiqués sur l'esprit de l'accord passé avec l'hôtel, qui visait ainsi à faire porter une partie des coûts de logement par les participants, alors qu'ils s'étaient déjà acquittés des frais d'inscription.

Habituellement, les pratiques associatives consistent à éviter ce genre d'arrangement, au nom de la solidarité associative (*infra*, page 480 et seq.). Des actions sont ainsi entreprises pour tenter de compenser le déséquilibre politique et économique au sein du réseau, comme par exemple les actions de lobbying contre l'obligation de visas, ou encore la différenciation

<sup>918</sup> Entretien avec Hanna, page 13. De la même manière, le prix des consommations alcoolisées dans les bars lyonnais a été un problème pour les organisateurs de l'université d'été à Lyon en 2005.

<sup>919</sup> Entretien avec Bruno, page 13.

des frais d'inscription versés au niveau européen de l'association<sup>920</sup>. L'association distingue trois niveaux de richesse, par rapport auxquels les frais versés par les antennes dans chaque pays sont calculés. Dans ce contexte, l'exception accordée aux antennes irlandaises et françaises, afin de privilégier leur développement (*supra*), revient à traiter ces pays de la même manière que les pays les moins riches.

Le traitement particulier réservé à ces antennes semble également accréditer un point de vue parfois exprimé au sein de l'association et développé dans le guide de l'adhérent. En s'appuyant sur le taux de participation peu élevé dans de nombreux pays de l'Europe de l'Ouest, le guide affirme que l'Est de l'Europe constitue le futur du continent et de l'association, face à la décadence et l'eurosepticisme des anciens membres de l'Union<sup>921</sup>. D'après le guide de l'adhérent, c'est la vigueur des nouvelles antennes qui se créent dans l'Est et le Sud du continent qui permettent au réseau de continuer son expansion, malgré sa régression dans les pays de l'Ouest. Les nouvelles antennes seraient aussi la source de l'énergie et des idées nécessaires pour l'association de continuer à s'agrandir et à évoluer (*supra*). Une figure semble bien représenter cette nouvelle génération du Sud-Est de l'Europe : Burcu Becermen. Présidente de l'association à la tête du Comité Directeur « Enschede-Izmir », ce membre d'AEGEE-Ankara, coordinatrice européenne du projet de Dialogue Civique entre Turcs et Grecs, a été nommée Jeune Européenne de l'Année en 2006 (*supra*).

C'est dans ce contexte des idées que Bruno dresse le portrait de deux profils de membre foncièrement différents dans leur approche de l'association<sup>922</sup>. Il distingue les membres de l'Ouest, qui ne croient plus dans l'Europe mais qui cherchent à voyager et à connaître l'Autre, et ceux de l'Est, qui connaissent toujours un engagement politique en Europe, animés par le désir de se rapprocher de l'UE. Cette image valorisante des membres du Sud et de l'Est permet de compenser le déficit symbolique associé au décalage entre les conditions matérielles de vie au sein du réseau.

---

<sup>920</sup> Cf. *AEGEE Member's Manual, 2006* : 38-9.

<sup>921</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006* : 8 et 11.

<sup>922</sup> Entretien avec Bruno, page 13.

### **Valeurs et présupposés de base**

La discussion de la mission associative d'AEGEE a soulevé des tensions entre les discours et les pratiques associatives, mais également entre différentes postures adoptées par les uns et les autres au sein de l'association. D'un côté, les thématiques « sérieuses » abordées font consensus, que ce soit la mobilité étudiante et l'accès à l'éducation, des initiatives pour promouvoir l'entente entre différents groupes, ou encore des questions de citoyenneté. De l'autre côté, la place qui doit être accordée aux événements peu sérieux est disputée. Certains discours « idéalistes » voient l'échange culturel comme le principe fondamental de l'association, alors que d'autres, rejoints par des considérations davantage « carriéristes », prétendent que les contacts superficiels n'ont que peu d'effets durables, et nuisent à l'image de l'association.

De même, des discours pragmatiques, généralement associés au profil « carriériste », cherchent à maintenir des rapports sains de proximité avec les institutions européennes, source principale de financement de l'association. Les concessions qu'ils estiment nécessaires pour maintenir de bonnes relations sont perçues par d'autres, davantage « idéalistes », comme une menace à l'indépendance et donc à la légitimité et à l'efficacité de l'association. Le rapport aux institutions nourricières induit également un flou dans les représentations de l'Europe au sein de la culture associative : les membres ne différencient pas nettement « l'Europe des valeurs », idéal associatif déclaré, et l'Union Européenne avec ses débats tendus autour de son expansion. Dans le contexte idéologique normatif de l'association, les tensions, souvent non avouables, sur l'avenir de l'UE, divisent les membres et remettent en cause, pour certains, la mission autoproclamée d'intégration européenne. Cette question divise notamment, d'un côté, des membres de l'Est et du Sud de l'Europe, souvent dans les pays qui ne font pas partie de l'Union, et, de l'autre, certains ressortissants de pays membres historiques, dans l'Ouest. Selon des représentations parfois exprimées au sein de l'association, les uns seraient dynamiques et motivés par l'idéal européen et la volonté de s'enrichir au sein de l'Union, alors que les autres, en panne d'inspiration européenne, chercheraient davantage à conserver et à tirer profit de leurs acquis historiques. Enfin, ces tensions font écho et touchent à une dernière problématique, à laquelle l'association a dû trouver une solution : comment fonder un groupe sur un principe d'ouverture, tout en créant un sentiment d'appartenance forte ?

### **7.3. Le rapport à l'Autre**

La dernière catégorie de thèmes discursifs concerne plus directement la nature des rapports à l'Autre préconisée par la culture associative, que cet Autre soit un membre d'AEGEE, un organisme ou un individu extérieur. Le rapport paradoxal entre les besoins opposés d'ouverture et de fermeture explique, en partie, les tensions observées dans les rapports à autrui au sein de l'association. À ce niveau, différents imaginaires de l'association entrent en conflit. Entre « auberge espagnole » et élite politique, organisme de solidarité

active et club fermé, AEGEE provoque des comportements souvent contradictoires, liés aux représentations culturelles de l'association et du statut de l'Autre.

### 7.31. Professionnalisme et sociabilité

En rapport avec le mythe de l'élite européenne, cultiver une image de sérieux et de professionnalisme est également capital pour asseoir la légitimité d'une l'association étudiante vis-à-vis de ses partenaires extérieurs (*supra*)<sup>923</sup>. Le professionnalisme d'AEGEE transparaît dans les rapports interpersonnels au niveau européen, surtout pendant les parties formelles des réunions statutaires. En tant que dispositif, l'agora affiche une grande rigueur formelle dans la conduite des séances plénières, sous l'égide de l'équipe de modération, assistée des responsables juridiques qui en contrôlent le déroulement et qui répondent à d'éventuelles questions sur la procédure. Généralement, les membres élus et certains participants s'habillent en costume ou en tailleur à l'agora, comme pour témoigner du sérieux de l'occasion. Le fonctionnement bureaucratique ritualisé de l'événement, caractérisé par l'attention pointilleuse portée à la justification de tous les rapports et les dépenses, est dénoncé comme malsain par Bruno. Il interprète la rigueur procédurale comme étant le propre d'un appareil politique lourd caractérisé par des relations de méfiance, à l'opposé du projet associatif<sup>924</sup>. Selon le témoignage, accueilli à l'agora de Varsovie, d'un membre d'AEGEE-Paris, ayant fréquenté de nombreuses associations étudiantes, le professionnalisme qu'il a pu observer à l'agora dépassait de loin ce qu'il a pu constater dans des associations étudiantes en France.

Cependant, le professionnalisme affiché par l'association est davantage une image souhaitée qu'une valeur opérante. Les détails de l'organisation des agoras sont parfois négligés ou traités à la dernière minute<sup>925</sup>. Les documents externes, quoique imprimés sur un papier de qualité et préfacés par d'éminents Européens, contiennent de nombreuses fautes d'anglais, ce qui véhicule une image d'amateurisme, pour celui qui prend le temps de les regarder de près. Lorsque la responsable des relations institutionnelles du comité directeur a rendu trop tard un dossier de demande de bourse, elle a essuyé des critiques sur la liste de diffusion par rapport à son manque de professionnalisme<sup>926</sup>. Cependant, aux agoras, jusqu'à deux tiers des participants se portent absents pendant les séances plénières, en fonction de l'heure, des sujets traités, du temps qu'il fait dehors, et des autres activités possibles à

---

<sup>923</sup> Comme le rappellent Jean-Louis Laville et Renaud Sainsaulieu, les institutions exigent une certaine professionnalisation de la part des associations : elles doivent pouvoir être reconnues comme des partenaires légitimes et capables de gérer les rapports avec l'appareil bureaucratique. Or, écrivent-ils, trop de professionnalisation comme, à l'inverse, trop de bénévolat, peut nuire à l'efficacité du projet associatif. Pour réussir, une association doit cultiver à la fois une vision utopique et une volonté de travailler pour la bonne cause (Laville & Sainsaulieu, 1997 : 280-1).

<sup>924</sup> Entretien avec Bruno, page 3.

<sup>925</sup> À titre d'exemple, alors que nous avions réservé un vidéoprojecteur pour nos ateliers aux agoras d'Enschede et d'Izmir, il a fallu, à chaque fois, renouveler la demande une fois sur place. À la première agora, un vidéoprojecteur était enfin trouvé, alors que la personne chargée d'en trouver un à Izmir a tout simplement disparu. Cependant, la qualité d'organisation varie considérablement d'un événement à un autre, comme le remarque Hanna (entretien avec Hanna, page 11).

<sup>926</sup> Cf. le message de Katarzyna P envoyé le 30.01.06, et la discussion qui s'ensuit.

proximité<sup>927</sup>. Le professionnalisme serait-il alors le devoir des responsables de l'association uniquement ?

Dans les faits, l'association adopte souvent une attitude pragmatique à l'égard du professionnalisme. À l'agora d'Enschede, les gymnases qui servaient de dortoirs étaient fermés à clé pendant les séances plénières. Si des motifs de sécurité étaient évoqués, d'autres y ont vu une volonté de la part des organisateurs d'obliger les participants à assister aux débats. De la même manière, le guide de l'adhérent conseille aux organisateurs d'événements de « *viser la perfection à quatre-vingt dix pour cent : cela reste tout à fait grandiose* »<sup>928</sup>.

### Une sociabilité jeune

Derrière le visage austère du professionnalisme se cache, selon Hanna, une association « *qui ne se prend pas trop au sérieux* »<sup>929</sup>. Cette image est également présente dans les publications internes et externes, à travers les références aux ambiances festives et à l'alcool, les photos de fêtes et de participants qui prennent plaisir à accomplir les diverses missions de l'association, aussi sérieuses soient-elles. Puisque l'aspect sérieux est bien davantage qu'une simple façade, un masque orné pour légitimer l'association aux yeux de ses partenaires extérieurs, des tensions apparaissent entre cette dimension et la dimension sociale ludique d'AEGEE.

La sociabilité constitue à la fois un facteur de cohésion sociale et un objectif associatif activement poursuivi. Selon Hanna, les adhérents à l'association partagent généralement le même intérêt personnel pour les voyages et la découverte de nouvelles expériences<sup>930</sup>. Bruno remarque que les adhérents sont tous des individus ouverts sur l'international<sup>931</sup>. Il évoque la facilité avec laquelle les membres abordent des inconnus au sein de l'association : il n'y a pas d'appréhension sociale, suggère-t-il, dans les contacts avec autrui. Dans leurs relations interpersonnelles, les membres partent du principe (« présupposition pragmatique » : *supra* page 133) selon lequel leurs pairs au sein de l'association sont bien disposés envers eux. Cet *a priori* positif permet d'aborder l'Autre dans une tranquillité symbolique relative. L'individu est rassuré d'avance qu'il existe un terrain commun d'entente avec l'Autre, à travers l'appartenance commune à l'association, garantie d'un certain nombre de valeurs et de traits partagés.

Sur le plan axiologique, cette sociabilité positive constitue une quasi obligation éthique. Elle résulte du projet idéologique qui prône la tolérance et l'ouverture dans ses rapports à autrui, afin de promouvoir l'idéal européen. Au niveau de ses relations, respecter ces idéaux, sur lesquels reposent l'identité et le projet associatifs communs, devient alors un

<sup>927</sup> À Izmir, où il faisait beau et où l'hôtel de luxe disposait de piscines extérieures et d'une plage et marina privées, l'assistance aux séances plénières a touché à son niveau le plus bas. En règle générale et en moyenne, les deux tiers des participants assistent aux débats, observation corroborée par Bruno (entretien avec Bruno, page 3).

<sup>928</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006* : 44. Comme pour suivre ses propres conseils, la dernière page du guide demande aux lecteurs de signaler d'éventuelles erreurs qu'ils auraient constatées à l'équipe de rédaction.

<sup>929</sup> Entretien avec Hanna, page 13.

<sup>930</sup> Entretien avec Hanna, page 14.

<sup>931</sup> Entretien avec Bruno, page 9.

moyen de souligner son appartenance à l'association. Ce fonctionnement aboutit à un cercle vertueux, dans lequel le sens et le degré de réussite perçue de la co-présence dépendent de la stimulation active du lien social.

La sociabilité contribue ainsi à légitimer ostensiblement la mission de l'association, mais elle fait également partie intégrante de cette mission. Comme le remarque Bruno, les ateliers constituent une occasion de formuler, de manière phorique, des objectifs communs, même si, le lendemain, les notes prises se trouvent à la poubelle<sup>932</sup>. Le fait de réunir, de motiver, de faire discuter et de trouver un consensus relatif parmi des Européens de pays différents constitue autant l'enjeu de l'activité associative que les éventuels résultats en termes d'actions menées sur le terrain. Si l'association existe en partie pour *faire* (mener des actions politiques sur le plan européen), elle existe également pour *être* : animer son réseau d'une quinzaine de milliers d'étudiants constitue un objectif et une légitimation en soi. De cette manière, l'agenda social de l'association et son programme d'actions ne font qu'un seul et même document. Il est formalisé dans le calendrier des événements, publié sur le site Internet, envoyé sur la liste de diffusion tous les mois, et reproduit dans la revue annuelle pour l'année écoulée.

Cette analyse permet de rejoindre celle de Laville et de Sainsaulieu (*supra*, chapitre 5.12), lorsqu'ils soulignent l'importance de la sociabilité intra-associative qui conditionne préalablement la réussite ou non du projet collectif fixé par une association. Comme au sein de toute association, la sociabilité d'AEGEE, ce qui fait sa recette, constitue un mélange bien particulier de traits culturels.

### Une culture jeune

À maints égards, la sociabilité observée au sein d'AEGEE regroupe des références et des traits culturels partagés par de jeunes adultes sur tout le continent européen et au-delà. Musique techno, fêtes bien arrosées qui se terminent tard dans la nuit, une volonté de découvrir l'Autre, mélangée à une dose d'exotisme : ces traits relient, à différents degrés, de nombreux étudiants dans tous les pays industrialisés. L'identité étudiante est revendiquée par AEGEE (*supra*, page 451), même si tous ses membres n'entrent pas dans cette catégorie sociale. Après l'identité européenne, l'identité étudiante est présentée comme un gage d'ouverture et de potentiel. Cette identité met en avant la jeunesse et l'espoir porté par les membres associatifs<sup>933</sup>, ainsi que leur prétention à devenir les dirigeants européens de la génération suivante (*infra*, section 7.32).

Le guide de l'adhérent rappelle les liens entre AEGEE et d'autres ONG étudiantes<sup>934</sup>. Ces organisations constituent des influences sur la culture associative pour différentes raisons. D'abord, même si AEGEE revendique sa propre identité et se distingue des autres associations européennes de citoyenneté par l'absence de niveau national, l'association

<sup>932</sup> *Supra*, note infrapaginale n°867 (page 447). Dans le même entretien (page 4), Bruno définit lui-même comme objectif final des événements, le fait de réunir les gens d'origines différentes, afin de les rapprocher les uns des autres.

<sup>933</sup> Ce potentiel est exprimé, entre autres, par les citations qui ornent les pages de la revue annuelle (*cf.*, par exemple, *Key to Europe*, 2003 : 40 et 55).

<sup>934</sup> *AEGEE Member's Manual*, 2006 : 11.

cherche à profiter de ce statut organisationnel, afin d'augmenter sa visibilité et sa légitimité en tant que partenaire des institutions. De la même manière, les attentes des adhérents sont également façonnées par le statut d'« ONG étudiante » et, enfin, de nombreux adhérents font partie d'autres associations européennes de citoyenneté, ce qui peut contribuer au brassage de certains traits culturels<sup>935</sup>. La tradition qui consiste à voler les drapeaux d'autres antennes lorsqu'ils sont exposés publiquement, provient ainsi d'une pratique courante entre les associations étudiantes aux Pays-Bas, selon un message envoyé à la liste de diffusion<sup>936</sup>. D'une manière plus générale, faire la fête jusqu'au petit matin, tout en buvant beaucoup d'alcool, mais aussi parler de l'Europe ou de l'actualité dans des conversations informelles, sont des traits liés à un profil social plutôt que spécifiquement à la culture d'AEGEE, même si la culture favorise la mise en scène sociale de ces traits dans les relations<sup>937</sup>. Le recours aux médias numériques, à travers AEGEE-TV ou les albums photos publiés sur le site de l'association peut également être perçu comme une manifestation de l'appropriation massive des NTIC par la génération *YouTube* et *Facebook*.

D'autres traits, plus propres cette fois à la culture d'AEGEE, semblent également liés à l'identité « jeune » ou « étudiante » et aux valeurs associées : l'insouciance, l'humour, et la primauté de l'expérience vécue par rapport aux considérations de confort personnel. Ces valeurs sont mises en avant dans les récits contenus dans la revue annuelle, par exemple. L'adoption des poules dans le jardin de la nouvelle « maison » bruxelloise, évoquée dans le guide de l'adhérent et dans la revue annuelle, montre que l'association cultive aussi bien une image « jeune et insolite » qu'une image de professionnalisme<sup>938</sup>. Les descriptions de l'état délabré des locaux d'AEGEE Europe contribuent à renforcer cette même image : celle de jeunes qui sont prêts à supporter des conditions matérielles difficiles, afin de poursuivre leurs idéaux. La même chose est vraie de l'agora, où les participants sont généralement logés dans des gymnases universitaires. Les agoras sont même classifiées par les membres selon le logement, entre les « agoras en gymnase » et les « agoras à l'hôtel ». Pendant l'agora de Varsovie (en gymnase), l'un des membres du comité directeur a exprimé sa préférence de « puriste » pour ce genre d'hébergement, à côté du logement luxueux qui avait été offert aux participants à Izmir. Comme le remarque un ancien membre sur la liste de diffusion :

*« Sleeping in the gym is a nice piece of teeny-folklore, but outside of AEGEE, this is rather seen as weird, to say the least. »*<sup>939</sup>

Étant donné le rythme effréné de l'agora, et le fait que la grande majorité des participants ne dorment que trois ou quatre heures par nuit pendant les quatre jours, le confort s'avère secondaire lorsqu'arrive enfin le moment de se coucher. Pour les organisateurs, cette

<sup>935</sup> Sur l'influence culturelle que peuvent exercer différents groupes les uns sur les autres, cf. *supra*, page 32 et *infra* chapitre 8.32. Les adhérents interrogés focalisent généralement sur les différences entre les diverses associations dont ils sont membres, mais ces différences cachent également de nombreux points communs : des évidences qui semblent aller de soi aux yeux des individus concernés.

<sup>936</sup> Il s'agit du message de Dilyan P, du 10.06.06.

<sup>937</sup> Julien Weisbein remarque ainsi le rôle imputé à l'alcool dans les comptes-rendus d'événements des JEF (Weisbein, 2001 : 586-7).

<sup>938</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006* : 8 ; *Key to Europe, 2004* : 13.

<sup>939</sup> Message de Bernhard M, du 08.06.05 : « *dormir en gymnase est un exemple plaisant de folklore adolescent, mais en dehors d'AEGEE, c'est plutôt perçu, au mieux, comme étant bizarre* ». (Notre traduction).

formule d'hébergement permet non seulement de faire des économies substantielles, mais aussi de réveiller simultanément les cinq à huit cents participants, en diffusant de la musique techno par les haut-parleurs installés dans les gymnases. Du côté des participants, le gymnase constitue une sorte de rite de passage (*infra*). Le manque de sommeil et l'attente devant les sanitaires généralement sales sont présentés comme des maux nécessaires et partagés par tous, qui contribuent à la réalisation de la mission collective.

### La promiscuité festive

Le logement, en gymnases ou en chambres d'hôtel mixtes, contribue également à favoriser les relations amoureuses ou sexuelles de courte durée qui caractérisent, pour certains, la sociabilité d'AEGEE. En effet, le rassemblement, dans une ambiance festive, de nombreux étudiants qui partagent les mêmes intérêts et participent aux mêmes activités, au service d'un même objectif, contribue à encourager ce type de rencontre. Si l'étranger peut exercer une attirance exotique en tant qu'objet esthétique au sein d'une relation intersubjective bien particulière (*supra*, page 137 *et seq.*), les freins sociaux habituels ne sont pas présents au sein d'AEGEE. L'appartenance commune à l'association, son éthique communicationnelle qui encourage les interactions bienveillantes avec des inconnus, la langue partagée et le temps passé ensemble dans une ambiance phorique, contribuent à faire disparaître les barrières sociales qui peuvent diviser, dans d'autres contextes sociaux, des individus de nationalité différente. Les couples impromptus apparaissent comme l'aboutissement du rêve d'intégration européenne, qui se poursuit jusque dans les sphères les plus intimes.

Dans ce domaine, comme d'autres, la culture associative comporte ses mythes et ses figures célébrées. Parmi les figures du présent, un ex-membre du comité directeur, particulièrement connu en tant que séducteur, a témoigné de ses pratiques de « *sharking* », lors d'un atelier sur la question des relations sentimentales entre étrangers à l'agora de Varsovie. « *Faire le requin* » consiste à socialiser dans le seul but de séduire d'autres personnes, et de tirer de la gloire de ce fait<sup>940</sup>. Le même atelier a permis d'explicitier les représentations partagées par de nombreux participants, de couples binationaux typiques qui se forment lors d'événements européens. Les Néerlandais étaient cités en tête de liste, suivis par les Italiens, les deux étant associés aux filles de l'Est en général, et plus particulièrement aux Polonaises.

L'agora de Varsovie a particulièrement mis en avant cette dimension de la sociabilité d'AEGEE. La revue « *Agora Eye* », créée spécialement pour l'événement (un numéro avant, un après, et un chaque jour de la manifestation), portait une rubrique spéciale « rencontres » dans laquelle plusieurs personnes ont fait figurer des petites annonces, d'un ton plutôt humoristique. Le manque d'intimité accordé par l'hébergement en gymnase a obligé certains couples à se réfugier dans le parking souterrain réservé aux enseignants de l'école de

---

<sup>940</sup> Autre requin, mais relativement inconnu au sein de l'association, un membre allemand, « Fredrik », interrogé à l'aéroport au retour de l'agora d'Izmir, avoue être venu à l'agora uniquement pour « flirter ». Ce cadre commercial dans une compagnie aérienne, âgé d'environ trente-cinq ans, dit s'être senti mal à l'aise pendant l'événement, en raison de son âge et de son statut professionnel.

commerce où étaient logés les participants. Selon les organisateurs, les caméras de sécurité ont ainsi filmé les ébats amoureux de dix-sept couples, à la suite de la « nuit européenne ». Le parking souterrain est ainsi devenu brièvement une référence culturelle (*infra*, page 520 et *seq.*)

Les rapports entre différents membres font l'objet de bruits et d'intrigues qui courent tout au long des événements européens. Le caractère éphémère des relations est généralement reconnu : il s'agit plus de vivre des expériences que de chercher un partenaire pour une relation durable, bien que certains couples vivent leur relation à distance, tant bien que mal, entre les manifestations. De même, le sexe et l'alcool sont des arguments utilisés ouvertement pour attirer des participants à certains événements<sup>941</sup>. D'autres demandent en priorité des femmes ou des hommes, afin de respecter l'équilibre des sexes dans le groupe des participants<sup>942</sup>. Or, le participant qui s'est vanté, sur la liste de diffusion, d'avoir « *baisé cinq femmes* » pendant l'agora de Varsovie<sup>943</sup>, a été rappelé à l'ordre par d'autres membres concernant le manque de respect témoigné envers le sexe opposé. Étant donné que le message en question ne donne pas le nom de l'antenne d'origine, il se peut qu'il s'agisse d'un faux nom et d'un message envoyé dans un but de provocation, suite aux événements de cette agora (*supra*). Une telle pratique pourrait être le travail du groupe « Bobigosa » (*supra*, page 434), visant à souligner les excès de l'association et à poser la question des limites à adopter. Les problèmes induits par les excès dans la consommation de l'alcool sont évoqués dans un message de la coordinatrice du projet « EuroIslam », qui met en avant l'incompatibilité entre la sociabilité de la nuit européenne et l'interdiction musulmane de boire de l'alcool. Cette manifestation devient, d'office, un facteur d'exclusion<sup>944</sup>. Enfin, une certaine ironie est détectable dans le message envoyé par la Présidente de la Commission Juridique, lorsqu'elle remarque :

*« I guess it's a wrong perception to say that AEGEE is all about partying, drinking and getting laid - I think there's a whole world there which is being shadowed or not given enough visibility or priority. »*<sup>945</sup>

De tels sentiments rejoignent les critiques formulées par certains à l'égard de l'importance de la dimension sociale de l'activité associative, et leur crainte que cela ne nuise à l'image professionnelle de l'association.

<sup>941</sup> Par exemple, l'événement « *Drink don't think* » a été présenté à l'agora d'Izmir. La *Key to Europe* de 2004 (page 35) décrit la conférence « *Let's talk about sex* » qui s'est tenue à Varsovie en 2003. Conformément à l'image professionnelle donnée en externe, la revue insiste sur le caractère scientifique de la conférence. Sur la même page figure la présentation d'un événement qui s'est déroulé lors de l'*Oktoberfest* à Munich.

<sup>942</sup> Cf. par exemple, les messages de Dolph, intitulé : « *Girlz wanted* », du 29.05.05, et celui de Divin du 16.06.06.

<sup>943</sup> Il s'agit du message de Franske V B, du 12.05.06. Le message en anglais utilise le verbe « *fuck* ».

<sup>944</sup> Cf. le message de Judith Z du 07.02.06.

<sup>945</sup> Message d'Alexianne G du 08.06.05 : « *Je suppose que ce n'est pas très juste de dire qu'AEGEE, c'est faire la fête, boire, et coucher ensemble – je pense qu'il y a tout un monde qui reste à l'ombre ou qui n'est pas suffisamment visible ou prioritaire* ». (Notre traduction).

« L'expérience AEGEE »

*« Until you actually experience the European thing, then you don't get passionate about it »*

Entretien avec Hanna<sup>946</sup>

Il serait, cependant, réducteur, de ramener la sociabilité associative à sa seule dimension festive. Elle constitue également une force de cohésion sociale et de motivation non négligeable pour les adhérents. Il faut voyager et participer à des événements régionaux ou européens, estime Hanna, pour ressentir et vivre « l'expérience AEGEE » (« *the AEGEE feeling* »). Bruno convient, en se souvenant des conseils qu'on lui a prodigués au début de sa « carrière » associative, selon lesquels « *tu peux vivre AEGEE si tu voyages et quand tu voyages* »<sup>947</sup>. Ce n'est qu'en rencontrant d'autres adhérents que le membre se rend compte de l'importance du projet collectif. Sa prise de conscience passe par la rencontre avec des étrangers, dans les deux sens du terme, avec qui il partage des points communs et qui se montrent spontanément intéressés et bienveillants envers lui.

La sociabilité constitue ainsi, comme l'indiquent Laville et Sainsaulieu (*supra*), un moteur essentiel de l'activité associative, car c'est à travers le jeu des interactions sociales que les individus se motivent pour s'impliquer davantage. Le contexte normatif privilégie l'action pour permettre la réalisation des objectifs associatifs, ce qui fait que les individus qui s'engagent en tirent un bénéfice symbolique. Sur le plan identitaire, ils sont reconnus par les autres membres, ce qui les met en confiance socialement. Ils se présentent devant l'agora avec humour et décontraction, devant l'acclamation générale (*infra*, section suivante). Cette sociabilité devient une source importante d'estime de soi, notamment pour les membres les plus appréciés. Selon Bruno :

*« Pour ces gens-là, actifs, [...] ils sont un peu dopés par le fait de se sentir partie [...] d'une entité supérieure, à laquelle ils peuvent participer et apporter quelque-chose »*<sup>948</sup>

Jean-Claude Kaufmann explique ce sentiment par rapport à une identification valorisante, qui deviendrait une source tellement importante d'estime de soi que l'individu ne pourrait plus s'en séparer symboliquement :

*« L'identification collective se vit comme un élargissement de soi, avec tous les aspects revigorants d'un tel surcroît d'être. Elle participe néanmoins aussi à installer les structures de sa propre reproduction (la dynamique de confirmation réciproque, mais aussi des supports plus institutionnels), piégeant alors l'individu lorsqu'il souhaiterait redevenir plus autonome »*<sup>949</sup>.

Des conversations avec les membres les plus expérimentés, dont certains qui enchaînent jusqu'à une trentaine d'événements européens par an, soutiennent cette analyse. Même

<sup>946</sup> Entretien avec Hanna, page 6 : « *on a du mal à se passionner pour le truc européen, avant de le vivre réellement* ». (Notre traduction).

<sup>947</sup> Entretien avec Bruno, page 2.

<sup>948</sup> Entretien avec Bruno, page 21.

<sup>949</sup> Kaufmann, 2004 : 148. Cf. aussi *supra*, page 83 et seq.

Hanna, membre sans responsabilités au niveau européen, atteste de la difficulté pour elle de quitter l'association après dix ans à son actif<sup>950</sup>.

### Valeurs et présupposés de base

Alors que le professionnalisme n'exclut pas la sociabilité en général, la forme que prennent ces deux valeurs dans la culture d'AEGEE les oppose sur le plan symbolique. L'image plus ou moins superficielle de professionnalisme que l'association cultive en interne et en externe est en décalage par rapport à la sociabilité extravagante qu'elle décrit, mais qui est centrale à son fonctionnement.

Si la dimension ludique des activités organisées par l'association étudiante trouve sa place dans les publications externes, c'est pour montrer que l'association réussit à être à la fois efficace, professionnelle, dynamique et, enfin, ludique. Le comité directeur a exprimé ses réserves à propos de l'atelier sur les rapports sentimentaux entre étrangers à l'agora de Varsovie (*infra*), témoignant d'une volonté de laisser en retrait l'image d'une sociabilité « peu sérieuse ». Or, l'atelier a suscité un grand intérêt parmi la soixantaine de participants qui l'ont choisi, et a permis d'examiner plus en détail ce phénomène dans le contexte de la sociabilité au sein de l'association.

Cette sociabilité semble caractérisée par une éthique de l'ouverture qui facilite les contacts étrangers, tout en favorisant une certaine promiscuité. Dans le contexte normatif de la mission associative, elle pousse les militants à s'engager toujours davantage. Mais elle entre alors en tension par rapport à une éthique de la reconnaissance qui devient la drogue identitaire des membres les plus actifs au niveau européen.

### 7.32. Appartenances et solidarité

À la lumière des considérations qui viennent d'être évoquées, le sentiment d'appartenance apparaît comme un corrélat positif de la sociabilité associative. Mais en même temps, l'idée d'appartenance implique une clôture qui remet en cause à la fois l'ouverture prônée par la sociabilité, et la solidarité qui se trouve ostensiblement au cœur du projet associatif.

Le sentiment d'appartenance au collectif se manifeste à plusieurs niveaux dans l'association, soutenue par une éthique de la reconnaissance. Il peut être vécu collectivement, à travers le rituel de l'agora et la signature épictétique<sup>951</sup> de la convention d'adhésion. Il peut être vécu à titre individuel, à travers le processus de « *starification* » (*infra*). Mais des sentiments d'appartenance divers peuvent aussi diviser les adhérents, par exemple entre nations, régions, groupes linguistiques, ou antennes différentes. À côté du niveau national (*supra*), le niveau local est également présent, lors des manifestations européennes qui regroupent plusieurs membres d'une même antenne. En plus des slogans ou des chants utilisés

<sup>950</sup> Entretien avec Hanna, page 3.

<sup>951</sup> Selon Pascal Lardellier (2003 : 143) : « *Dans les classifications de la rhétorique antique, l'axe épictétique caractérisait le ton et la finalité des discours visant à produire un assentiment communautaire, un élan émotionnel mais aussi politique de chacun des membres vers le collectif* ».

pour répondre à l'appel devant l'agora (*supra*), l'appartenance locale peut être signalée par le port de casquettes ou de T-shirts, marqués du nom de l'antenne ou d'un événement qui y a été organisé. Selon le premier Président de l'association, cette tradition remonte à l'agora d'Heidelberg, au printemps 1987, où les membres d'AEGEE-Delft ont lancé la tradition en arrivant vêtus de pulls jaune canari (Biancheri, 1996 : 44).

Or, la tradition, censée souligner l'appartenance locale, a été subvertie, dans la mesure où des participants à des événements dans d'autres antennes ont également acheté ou reçu des vêtements imprimés du logo ou du slogan associés à la manifestation, qu'ils arborent avec fierté. Ainsi, des personnes qui se sont rencontrées lors d'une manifestation passée, se retrouvent ailleurs, en portant le même T-shirt. Certaines se mettent d'accord d'avance pour arriver, le lendemain, vêtues d'un même habit commémoratif, afin de re-former une partie du groupe ayant participé initialement à l'événement. Il existe aussi une hiérarchie dans les T-shirts, qui reflète la hiérarchie sociale qui structure l'association (*infra*). Un vêtement provenant d'une formation du niveau deux ou trois (*infra*), est symboliquement plus valorisant qu'un habit qui commémore une université d'été, par exemple. Les membres les plus « européens » se vantent de posséder tellement de vêtements de ce genre qu'ils n'arrivent pas à tous les porter.

Ces pratiques vestimentaires, destinées à l'origine à souligner une appartenance géographique, ont ainsi fini par signifier l'inverse : c'est l'expérience vécue qui structure les divers sous-groupes, aux appartenances croisées, qui donnent vie au réseau. Cependant, à travers la pratique des T-shirts, les tensions qui sous-tendent la hiérarchie sociale apparaissent également. L'appartenance n'est pas seulement binaire, mais aussi une question de degrés.

### Une hiérarchie sociale tendue

Bruno compare AEGEE à l'église catholique, du fait d'un certain décalage entre la base et la hiérarchie, qui seraient, selon lui, motivées par des principes différents<sup>952</sup>. Alors que la base serait caractérisée par une grande ouverture, la hiérarchie s'avérerait plus impénétrable, voire fermée à l'extérieur. Or, remarque cet informateur, pour appartenir, même au niveau européen de l'association, il suffit de chercher à s'impliquer :

*« C'est bien de prendre la responsabilité, comme dans tout assoc, de s'inquiéter du développement de l'assoc »*<sup>953</sup>.

La limite de la sociabilité ouverte se situe, effectivement, au seuil de l'appartenance *sincère* à l'association. Pendant la première période d'observation participante à l'agora d'Enschede, l'auteur a pu remarquer un changement d'attitude à son égard, dès lors qu'il révélait son identité de chercheur (*infra*). Dans un milieu étudiant, la suspicion semblait venir non pas du statut universitaire, mais d'une remise en cause de la sincérité de l'adhésion au projet associatif, ce qui avait été présupposé au début de la conversation.

L'appartenance à l'association se réfère à une logique de « carrière », selon la terminologie souvent employée par les adhérents. Au début de sa carrière, le membre qui

<sup>952</sup> Entretien avec Bruno, page 4.

<sup>953</sup> Entretien avec Bruno, page 17.

souhaite s'engager est censé prendre un poste à responsabilité au niveau de son antenne locale. Les formations locales et régionales aident les membres à développer leurs compétences dans les domaines clés d'activité de l'association. Ensuite, le membre qui devient actif dans un groupe de travail européen, ou qui, ayant participé à l'organisation de plusieurs événements sur le plan local, souhaite s'impliquer davantage au niveau structurellement et symboliquement supérieur, peut suivre le premier niveau d'« école européenne », censé le préparer à ces responsabilités<sup>954</sup>. Enfin, ceux qui ont une certaine expérience à ce niveau, et qui ont pour ambition de devenir formateur, coordinateur d'un projet important, ou membre du comité directeur, suivent le deuxième niveau de formation européenne, ce qui signale leur engagement, selon le guide de l'adhérent, parmi les futurs cadres de l'association. Après avoir tenu des responsabilités au sein de l'exécutif, les ex-membres du comité directeur peuvent devenir formateurs, faire partie d'une commission, ou postuler pour être délégués auprès des institutions.

Alors qu'une « carrière » moyenne dans l'association semble être de deux ans, elle s'allonge à environ cinq ans pour ceux qui sont actifs au niveau européen<sup>955</sup>. La progression individuelle dans cette carrière définit, en quelque sorte, la place de chacun dans la hiérarchie de l'association. Alors qu'il est possible de court-circuiter ce dispositif maintenu socialement, la légitimité aux yeux de ses pairs est conditionnée par le fait d'avoir accompli ce parcours initiatique. Une adhérente allemande, ayant eu beaucoup d'expérience au sein d'une autre association étudiante, a ainsi pu, par le biais d'une amie formatrice, intégrer exceptionnellement une formation européenne de niveau deux. Or, son amie lui a conseillé de ne pas dévoiler aux autres participants son manque d'expérience au sein de l'association, pendant l'école européenne, de peur de la voir rejetée par le groupe.

La notion de carrière associative est reflétée dans celle de l'« âge AEGEE ». Ainsi, un message sur la liste de diffusion précise que l'âge moyen des membres d'une antenne est de vingt-cinq ans, mais que l'« âge AEGEE » moyen est seulement de vingt-trois *mois*<sup>956</sup>. À l'intérieur de ce système, la vieillesse est une source logique de légitimité revendiquée. Les « *oldies* » restent ainsi présents sur la liste de diffusion, et n'hésitent pas à rappeler à l'ordre les nouveaux responsables de l'association (*supra*)<sup>957</sup>.

### La « starification »

La hiérarchie sociale propre à la culture d'AEGEE repose alors principalement sur la réputation de chacun, réputation fondée sur les actions passées et les contributions faites par la

<sup>954</sup> Le guide de l'adhérent contraste ainsi l'amateurisme encadré du niveau local, et le professionnalisme exigé au niveau européen, qui correspond à un autre niveau de formation (*AEGEE Member's Manual, 2006 : 25 et seq.*).

<sup>955</sup> « Actif au niveau européen » signifie ici la participation régulière à des événements autres que locaux, avec ou sans la prise de responsabilités au niveau supérieur. Ces estimations sont fondées sur des discussions avec différents responsables de l'association. Il faut remarquer que si la moyenne d'âge de ceux qui assistent aux événements européens est d'environ vingt-deux ans, quelques membres restent (plus ou moins) actifs jusqu'à l'âge maximal de trente-cinq ans, malgré leurs obligations professionnelles. Passés cet âge, les « retraités » de l'association retrouvent leurs amis parmi « les Anciens », association sœur appelée également « AEGEE-âgés ». La carrière de dix ans d'Hanna est assez rare dans l'association.

<sup>956</sup> Cf. le message de Dilyan P, du 27.05.05. L'« âge AEGEE » fait donc référence à la durée d'appartenance à l'association.

<sup>957</sup> À ce propos, cf. par exemple le message de Luca F, du 01.08.06.

personne à l'association. À la tête de ce réseau de quinze mille personnes, l'enjeu social est de reconnaître, mais surtout d'être « (re)connu ». Dans le jeu de face si bien décrit par Goffman, les membres qui se reconnaissent mutuellement soulignent symboliquement leur appartenance mutuelle au collectif. Pleinement inscrits dans l'ère de l'image numérique, les membres échangent photos et vidéos d'événements passés, via le site Internet. Ceux qui s'investissent ont également l'honneur de voir leur photo sur les documents officiels de l'association, dont les revues annuelles. Le summum de la célébrité associative, réservé à ceux pressentis à des positions de pouvoir, est de figurer dans la rubrique « figures du présent » dans la revue annuelle, à côté des célèbres « figures du passé » (*supra*).

La renommée des membres se manifeste dans l'importance symbolique qui leur est accordée dans les relations interpersonnelles, mais également lors de leurs prises de parole devant l'agora, ou dans les diverses présentations vidéo. Devant l'assemblée, la parole des membres connus et appréciés est généralement écoutée et respectée, signe de l'approbation collective. Lors du passage d'un film d'annonce d'un événement futur, à l'agora d'Izmir, l'apparition à l'écran de certains membres a provoqué des cris et des applaudissements, traitement réservé aux membres les plus connus.

Sur la liste de diffusion, comme devant l'agora, les membres de renom se permettent des plaisanteries qui reposent sur leur popularité personnelle<sup>958</sup>. Certains de ces membres utilisent également leur seul prénom ou un surnom comme pseudo sur la liste de diffusion, alors que la convention veut que les auteurs des messages donnent à la fois leur prénom et leur nom.

Enfin, là où le fonctionnement de l'association semble le plus ressembler à un « star système » à la Séguéla, c'est au moment des élections vers la fin de l'agora. De la même manière que la signature de la convention d'adhésion, ce moment fort du rassemblement est attendu par les participants. Les applaudissements et le traitement réservé aux présentations des candidats semblent alors refléter davantage leur popularité que les idées qu'ils défendent (*infra*). Ensuite, l'annonce des résultats des élections clôt l'agora. Dans un dernier moment de ferveur et d'acclamation générale, les heureux élus montent à l'estrade « *pour que le réseau les voie* », selon les mots de la Présidente de séance à Varsovie. Cette ascension symbolique de l'équipe entière, qui s'embrasse et qui fait des signes de main envers la salle, marque sa consécration aux yeux de l'agora. La renommée des élus est alors assurée, du moins dans l'instant : ils perçoivent la prime symbolique de leur engagement à travers la reconnaissance dont témoigne le réseau à leur égard.

### L'exclusivité

Puisque la contrepartie de l'investissement personnel est d'ordre symbolique, le fonctionnement continu de l'association dépend du respect de ce système hiérarchisé des relations sociales. En dehors de l'intérêt personnel qu'un individu peut trouver dans l'exercice

---

<sup>958</sup> Par exemple, le message du 11.05.05 d'Olivier G, un membre particulièrement actif et connu au niveau européen est signé « *Olivier d'AEGEE-G* » (où « G » correspond au nom de famille de ce membre).

de telle ou telle fonction, il doit être assuré qu'il sera considéré, à la hauteur de son investissement, par les autres membres de l'association.

De ce fait, certains comportements exclusifs peuvent être observés, destinés à souligner les distinctions sociales. Parfois, cela se traduit par du « snobisme » : une participante peu expérimentée raconte comment, à l'agora d'Izmir, elle a abordé un membre du comité directeur, de manière informelle, en lui demandant ce qu'il faisait dans l'association. En guise de réponse, il lui a suggéré dédaigneusement de regarder sur le site Internet<sup>959</sup>. De la même manière, les membres de l'Académie sont accusés de ne pas s'ouvrir aux autres, et d'être peu transparents dans leur fonctionnement<sup>960</sup>. Bruno décrit ceux qui prennent la responsabilité au niveau européen comme voulant rester à part, réservant leur complicité à ceux qui s'engagent :

*« Je me suis engagé beaucoup à Lyon, et euh, ça s'entendait au niveau européen, et donc j'étais reconnu, hein, j'étais accepté entièrement »<sup>961</sup>.*

La mise en scène de ces rapports est visible lors des séances plénières de l'agora, à travers un jeu entre le podium et la « chair team » (le Président et Vice-président de séance). Selon les règles sociales implicites du jeu, ceux qui parlent essayent de faire durer leur temps de parole au-delà du temps imparti (généralement une ou deux minutes), alors que l'équipe de modération s'applique, de façon autoritaire, à faire respecter ce délai. Plus un membre est « reconnu », plus l'équipe de modération est amenée à tolérer son écart par rapport aux règles, car il dispose d'un soutien dans la salle (rires, applaudissements). Il est rare qu'un membre peu connu qui prend le risque symbolique de se comporter de cette manière, reçoive l'approbation de la salle. Pour cela, son audace doit s'accompagner d'humour, ou alors il doit parler d'un projet particulièrement valorisé par la culture associative, par exemple.

Les élections des candidats au comité directeur à l'agora de Varsovie ont bien mis en avant le fonctionnement de la hiérarchie sociale, et les sanctions collectives imposées à ceux qui ne la respectent pas. Les élections se sont déroulées dans le contexte d'un taux de participation relativement faible, aux séances plénières et aux ateliers. Le manque de questions critiques, de la part d'un réseau qui semblait moins attentif que d'habitude au bon fonctionnement de l'exécutif, avait été commenté dans le bulletin d'informations de l'agora et faisait l'objet de nombreuses conversations. Dans ce contexte, quatre candidats se sont présentés, tardivement, pour les trois postes vacants au comité directeur. Ils ont présenté leur projet individuel le samedi, avant les élections du dimanche. Sur les quatre candidats, l'un d'entre eux, un membre turc, n'avait que deux mois d'expérience dans AEGEE. Son diaporama de présentation a fait preuve de recherche artistique, mais ne semblait pas traduire un projet concret au sein de l'exécutif. Un deuxième candidat, un Italien, avait onze ans d'expérience au sein de l'association, mais non pas au niveau européen. Sa présentation était très narcissique, avec de nombreuses photographies de lui, et sans projet politique véritable.

<sup>959</sup> Cependant, ce comportement isolé ne semble pas vraiment refléter une tendance générale. Envers les membres qui savent quel est leur rôle dans l'association, les membres du comité directeur, bien qu'occupés, se montrent assez faciles d'abord, et respectent les règles de sociabilité décrites plus haut.

<sup>960</sup> Cf. le message de Cristina L I, du 01.04.06, et la conversation qui s'ensuit.

<sup>961</sup> Entretien avec Bruno, page 17.

Le troisième était un membre allemand, connu au niveau européen pour ses questions critiques lors de l'agora et sur la liste de diffusion. Il a développé un discours structuré autour du besoin de réinvestir l'association d'un projet politique. Enfin, la quatrième candidate, une Roumaine, était quelqu'un de discret et de bien connu au sein du réseau, même si elle ne semblait pas avoir compris le travail de la « directrice des relations publiques » (*PR Director*), poste pour lequel elle se présentait.

Par décision de l'équipe de modération, officiellement en raison du retard pris pendant la séance et pour ne pas désorganiser le programme social, les questions aux candidats ont été reportées au lendemain matin. Officieusement, ont suggéré certains, ce délai supplémentaire permettait de mettre en garde le réseau contre des candidats trop peu expérimentés, ou motivés uniquement par leur ambition personnelle. Le dimanche, trente-cinq personnes se sont présentées pour poser des questions, souvent très critiques, aux candidats. Elles portaient notamment sur leurs convictions et leur capacité à former une équipe soudée avec les autres membres du comité directeur.

Les questions posées et les réactions aux réponses des candidats ont permis de comprendre le rejet des deux premiers candidats par la majorité des membres de l'agora. Leurs courtes réponses fières ou agressives, face aux questions hostiles qui leur étaient posées, ont reçu peu ou pas d'applaudissements. Quelques huées ont même dû être sévèrement réprimées par la Présidente de séance, au nom du respect du droit à la parole. Au contraire, les longs applaudissements qui ont suivi les questions critiques, notamment de la part de membres reconnus, ont permis à l'agora d'exprimer son inquiétude face à des candidatures jugées peu sérieuses. Outil de prise de décision collective de l'agora, les applaudissements traduisaient moins l'évaluation d'une question ou de la réponse offerte, que la légitimité accordée à la personne qui la posait ou qui y répondait.

En clôture de la séance de questions, un ancien Président de séance, bien connu et respecté au niveau européen, a pris la parole pour exprimer sa déception quant au manque de contenu des présentations des candidats. Il a demandé aux deux premiers candidats de venir expliquer en quoi ils estimaient avoir les qualités humaines nécessaires pour travailler dans une équipe internationale, « *afin de convaincre les délégués de mettre plus de deux croix sur leur bulletin de vote* ». Sa prise de parole a été longuement applaudie, de même que le commentaire qu'il a fait après les réponses, en leur disant qu'il était désolé qu'ils n'aient pas su saisir leur dernière chance. Sa position très influente dans l'association, et sa rhétorique directe et critique ont donné plus de poids à son intervention, écoutée presque en silence. Interrogé *a posteriori*, il a dit avoir simplement voulu communiquer aux délégués qu'ils pouvaient ne pas voter pour un candidat, et que si celui-ci n'obtenait pas trente pour cent des votes, il ne serait pas élu. Avant le vote, le candidat italien a retiré publiquement sa candidature, décision applaudie debout par l'assemblée. Le candidat turc n'a reçu que trente-trois votes sur les trois cent soixante-cinq possibles. Il n'a ainsi pas été élu.

### La technologie

Comme l'explique Bruno Ollivier (2007 : 34), les dispositifs techniques de communication contribuent à façonner les identités de leurs utilisateurs, en préfigurant les

rapports interpersonnels<sup>962</sup>. De cette manière les dispositifs technologiques utilisés au sein d'AEGEE reflètent et soutiennent la hiérarchie sociale, en mettant en avant la notion de réseau, et en soulignant la place occupée par chacun en son sein. Par exemple, la diffusion en direct sur Internet (*streaming*) des séances plénières de l'agora permet de faire participer indirectement, à cet événement, des membres qui ne sont pas présents, tout en donnant encore davantage d'importance aux paroles de ceux qui y sont, paroles retransmises en direct partout en Europe<sup>963</sup>.

Le portail Internet est central à la gestion de l'association, car il donne accès à un grand nombre de ressources en ligne, notamment aux listes de diffusion, et aux bases de données de l'association. Pour accéder à ces ressources, l'internaute quitte la partie « grand public » du site, avec sa charte graphique qui rappelle le bleu et le jaune des institutions européennes, pour aller dans ce qui peut être qualifié de partie « *faux back-office* »<sup>964</sup>. L'interface y est minimaliste et technique, d'un dominant gris. La technicité rendue visible met en avant les compétences des membres de l'association et sert de gage de professionnalisme. Autre gage de sérieux, et impératif sécuritaire, l'accès aux bases de données est restreint en fonction du profil de l'internaute. Une partie des données est publique, une partie est réservée aux membres, et une partie réservée à l'administration technique et au comité directeur. Or, les liens vers les informations inaccessibles sont visibles, ce qui révèle une volonté de transparence qui ne fait que renforcer, paradoxalement, les barrières perçues entre les différents statuts d'utilisateur. L'internaute anonyme est invité à s'inscrire ou à s'identifier afin d'accéder éventuellement à des informations complémentaires, en fonction de son statut. La consigne du recours ultime est de « contacter le siège » : le portail comporte une serrure, la vitrine protège les informations enfermées à l'intérieur, et l'internaute, en fonction de son degré d'intégration au sein de l'association, peut se trouver bloqué à l'extérieur.

L'importance de ces ressources en ligne est attestée par le guide de l'adhérent, qui explique qu'aucune antenne ne peut fonctionner correctement sans une connexion régulière à Internet<sup>965</sup>. Si la plupart des informations passent sur les listes de diffusion, les responsables des antennes doivent aussi se connecter à distance pour déposer leurs rapports d'activité et les bilans financiers. Plus encore que des contributions régulières aux listes de diffusion, la familiarité avec les systèmes informatiques internes est un signe d'appartenance au cercle restreint d'utilisateurs expérimentés. Celui ou celle qui sait où trouver telle ou telle information montre son expérience, donc son engagement et son intégration au sein de l'association.

<sup>962</sup> Sur l'influence du portail Internet sur la culture et sur les identités associatives, voir aussi Frame, 2005.

<sup>963</sup> Selon les statuts, seuls les délégués, nécessairement physiquement présents, ont le droit de prendre part aux débats pendant l'agora. D'autres participants peuvent prendre la parole uniquement avec la permission du Président de séance. Pour l'instant, il n'y a donc pas d'interactivité entre les internautes et l'agora, mais il est possible que l'association envisage un jour une évolution en ce sens, en modifiant ses statuts.

<sup>964</sup> Le « *back office* » est la partie d'un site non visible à l'internaute, réservée à l'administration. Le « *faux back-office* » du site d'AEGEE se réfère à l'interface technique épurée dans le style des « *back offices* » dédiée à la gestion des bases de données, mais ici visible au public.

<sup>965</sup> AEGEE Member's Manual, 2006 : 37.

Le reflet de la hiérarchie sociale de l'association, les réseaux technologiques viennent ainsi en appui du réseau physique. La technologie sert à organiser et à administrer les rencontres physiques, mais aussi à les partager ou les prolonger après les faits, selon un fonctionnement organisationnel hybride ou mi-virtuel (Proulx & Latzko-Toth, 2000). La bureaucratie lourde et la ritualisation des agoras assoit leur importance symbolique dans ce contexte de relations virtuelles.

### Tensions entre l'agora et le comité directeur

L'importance non seulement symbolique, mais également statutaire de l'organe éphémère qu'est l'agora (*supra*, chapitre 6.12), permet de contrôler la dérive possible introduite dans le système par l'éthique de la reconnaissance (la *starification*). Puisque c'est l'agora qui valide, ou non, les rapports d'activité des membres du comité directeur, la masse anonyme a le pouvoir de sanctionner ses « stars » lorsqu'elle l'estime nécessaire. Pour preuve et rappel symbolique de ce pouvoir face à l'exécutif, le guide de l'adhérent nomme les trois Présidents de l'association, dont les rapports d'activité ont été rejetés par des agoras, à la fin des années quatre-vingt dix<sup>966</sup>. Comme le rappelle également la Présidente de la commission juridique dans un message envoyé sur la liste de diffusion :

*« The highest body in our association remains the AGORA and not the Comité Directeur and the Juridical Commission as guardian of the CIA has the positive obligation to see that this is constantly being respected »<sup>967</sup>*

Les tensions qui peuvent exister entre le comité directeur et les membres du réseau qui portent un regard critique sur leur travail apparaissent également à travers les discussions sur la liste de diffusion. L'on y demande souvent des clarifications sur les actions menées ou les politiques adoptées. Parfois, la gestion de l'exécutif est directement critiquée, comme par exemple leur traitement des malentendus autour de la publication de la *Key to Europe* en 2005<sup>968</sup>.

Si le télégramme hebdomadaire du comité directeur, envoyé sur la liste de diffusion, semble privilégier la transparence et une vision plutôt accessible et humoristique de l'exécutif, cette tentative de rapprochement apparente se détache d'une communication plus souvent défensive que collaborative. Le comité directeur est parfois méprisant envers les membres du réseau. Selon la candidate à la présidence de la commission du réseau à l'agora d'Izmir, il suffirait que les responsables des antennes prennent le temps de consulter les ressources mises à leur disposition pour éviter bien des problèmes<sup>969</sup>. Le guide de l'adhérent adopte à son tour un ton magistral et condescendant envers les membres qu'il est censé renseigner. Sur le plan énonciatif, les niveaux « inférieurs » sont présentés comme indisciplinés, et source de problèmes pour le niveau européen. Le chapitre deux du guide liste les responsabilités des

<sup>966</sup> AEGEE Member's Manual, 2006 : 9.

<sup>967</sup> Message d'Alexianne G, du 24.09.06. « L'organe le plus élevé de notre association reste l'AGORA et non le Comité Directeur. L'obligation active de veiller au respect [de ce principe] revient à la Commission Juridique, responsable des statuts ». (Notre traduction).

<sup>968</sup> Cf. le message de Robert D du 11.06.05.

<sup>969</sup> Bruno semble avoir intériorisé cette attitude, lorsqu'il explique qu'une des raisons de l'existence du niveau régional est « pour ne pas embêter tout de suite le niveau européen » (entretien avec Bruno, page 5)

antennes envers le CD, antennes qui sont mises en garde trois fois dans le même guide qu'ils ne doivent pas contacter directement les institutions, par exemple<sup>970</sup>. Ce guide ressemble ainsi à une liste de directives, issue par un exécutif qui se lasse de devoir répéter sans cesse les mêmes règles à des subordonnés peu rigoureux. Un message sur la liste de diffusion, de la part d'un ancien responsable au niveau local, suggère que le comité directeur, au lieu de répéter ainsi ses directives connues de tous, ferait mieux parfois de les expliquer simplement, et de responsabiliser ainsi les antennes<sup>971</sup>.

Or, le comité directeur n'est pas nécessairement le seul responsable des tensions observables entre lui et l'agora. Certains adhérents semblent déterminés à entretenir une ambiance critique de méfiance à son égard, même lorsque celle-ci semble peu méritée. Quelle qu'en soit la causalité, le fonctionnement du système est le même, et les tensions sont entretenues par les deux partis. Ces tensions, légitimées par le pouvoir de l'agora de sanctionner symboliquement son exécutif, viennent ainsi contrecarrer l'éthique de la reconnaissance nécessaire pour motiver les membres à s'impliquer dans le comité directeur.

Dans leur ouvrage paru en 1997, Jean-Louis Laville et Renaud Sainsaulieu signent ensemble un chapitre dédié au fonctionnement des associations. Ils y décrivent les expériences menées pendant les années quatre-vingts, par des associations qui ont cherché à mettre en place une structure plate sur le modèle démocratique, qui impliquait tous leurs adhérents dans le processus de prise de décision, afin d'augmenter la solidarité autour du projet collectif (1997 : 285-6). Selon les auteurs, cela a conduit à une structuration trop simpliste, focalisée sur la prise de décision et qui ne laissait pas suffisamment de place à l'élaboration de projets, à leur mise en œuvre, à leur évaluation, et ainsi de suite. Ils concluent que l'organisation a besoin d'une hiérarchie et de rapports de pouvoir pour être performante. Le système adopté par AEGEE semble répondre, en partie, à ce dernier modèle, car il possède à la fois une hiérarchie et des rapports de pouvoir. Or, la hiérarchie, pour l'association étudiante, est symbolique et non politique, et les rapports de pouvoir (statutaires) jouent même en défaveur du « sommet » social. Enfin, l'association privilégie une structure plate et une prise de décision démocratique. AEGEE semble ainsi avoir trouvé la recette pour contourner les problèmes identifiés par Laville et Sainsaulieu. En écartant le niveau national intermédiaire, l'association réussit à faire fonctionner un modèle politiquement peu hiérarchisé, dont la réussite dépend, à la fois, de l'éthique de la reconnaissance envers les « stars » qui s'investissent, et du contrôle exercé par le collectif anonyme sur leurs actes individuels.

### **La solidarité**

Laville et Sainsaulieu écrivent que la structure plate a été préconisée afin d'augmenter la solidarité autour des projets organisés par l'association. Or, les tensions qui viennent d'être décrites semblent refléter tout le contraire de la solidarité intra-associative : les uns critiquent

<sup>970</sup> *AEGEE Member's Manual, 2006 : 40 et seq.*

<sup>971</sup> Il s'agit du message de Marek U du 26.01.06.

les autres au lieu de les soutenir. Pourtant, la solidarité est une valeur chère au projet associatif, en interne comme envers l'extérieur.

Les tensions internes contribuent à créer une solidarité entre les antennes, face au comité directeur donneur de leçons. À l'agora d'Izmir, par exemple, les membres de l'antenne espagnole de Saragosse ont dissimulé l'absence, aux yeux de « l'administration », de l'antenne toulousaine en répondant présents à sa place pendant l'appel<sup>972</sup>. D'une manière plus générale et plus officielle, la solidarité entre les antennes permet d'expliquer en partie l'acceptation de la différenciation des frais d'inscription, y compris le traitement de faveur accordé aux antennes françaises et irlandaises (*supra*). Non seulement les antennes occidentales acceptent-elles de payer plus cher en raison de leur situation financière plus aisée, mais les antennes les plus pauvres sont prêtes à aider à leur tour les antennes à l'Ouest en manque d'effectifs<sup>973</sup>. Le partage de ressources sur Internet entre les antennes et l'existence de groupes de travail dont le rôle est de fournir un soutien au collectif, dans les domaines de l'informatique et de la communication, par exemple, illustrent également la solidarité associative à l'œuvre. Sur le plan interpersonnel, l'initiative des « *agora twins* » a permis, à chaque nouveau membre qui le souhaitait, de bénéficier d'un « jumeau » à l'agora de Varsovie. Ce participant expérimenté s'est chargé d'expliquer, au nouveau venu, le fonctionnement de la réunion statutaire.

Sur le plan discursif, la solidarité passe non seulement par l'affirmation des principes associatifs, mais aussi par une focalisation, dans les rapports, sur la réussite et le sacrifice personnels pour le bien collectif. Les organisateurs racontent, par exemple, les difficultés qu'ils ont dû surmonter pour qu'un événement voie le jour, ou alors les sacrifices que les participants ont faits pour le groupe, afin que tout se déroule pour le mieux<sup>974</sup>. Mais la solidarité ne se réduit pas à l'entraide entre adhérents. Citoyenneté active oblige, la liste de diffusion porte des appels à l'aide sur des sujets divers, à l'image du message qui sollicite les abonnés à signer une pétition pour protester contre la pauvreté dans le monde<sup>975</sup>. Des appels à l'aide financière sont également lancés, à la suite du séisme au Pakistan en Octobre 2005<sup>976</sup>, ou concernant un membre d'AEGEE atteint d'une tumeur au cerveau, qui nécessitait des soins médicaux lourds dans un autre pays, soins que ses parents ne pouvaient financer<sup>977</sup>.

Dans les dix-huit mois entre l'agora d'Enschede et l'agora de Naples en novembre 2006, trois morts non naturelles de membres de l'association ont été signalées sur la liste de

<sup>972</sup> En effet, une antenne absente lors de trois agoras successives risque la dissolution, selon les statuts de l'association (*Corpus Iuridicum Aegeense* 16.0, page 10).

<sup>973</sup> Bien sûr, le raisonnement peut aussi être expliqué de manière davantage utilitariste : si l'antenne est étouffée financièrement, elle n'apporte plus rien du tout au collectif. Le débat autour de l'amendement proposé aux statuts par les antennes néerlandaises (*supra*, page 431) montre les limites de cette solidarité entre Est et Ouest.

<sup>974</sup> Cf., par exemple, les descriptions des universités d'été dans *Key to Europe*, 2004 : 38-9. Cette logique de mise en avant de la solidarité n'est pas incompatible avec celle de la « starification » (*supra*) : tous les articles sont signés, et portent parfois même la photo de leur auteur. Le caractère collaboratif des publications ainsi mis en avant, que ce soient les revues annuelles ou le site Internet, peut également être interprété comme un signe de solidarité dans ce contexte.

<sup>975</sup> Il s'agit du message de René K du 02.07.05. Cf. également le message de Devin B du 11.08.05.

<sup>976</sup> Il s'agit du message d'Umut V, du 10.10.05.

<sup>977</sup> Le message était envoyé par AEGEE-Bucuresti, le 31.08.06.

diffusion<sup>978</sup>. Or, le traitement de ces drames n'a pas été à chaque fois le même. Le premier cas a suscité une vague de solidarité et d'expressions de condoléances<sup>979</sup>. Une adhérente relativement bien connue au sein du réseau a été victime d'un accident de la route, en rentrant de l'agora d'Izmir. Annoncée dès le lendemain de ce temps fort de la collaboration associative, la nouvelle de cette mort tragique a suscité soixante et onze messages de deuil et de soutien à la famille sur la liste de diffusion principale, et cela malgré une demande sur la liste que ces messages soient envoyés sur une adresse dédiée, pour être transmis à la famille<sup>980</sup>. Les messages, écrits généralement à titre collectif, au nom de tous les membres de l'antenne ou de l'organe représenté, semblaient alors traduire un besoin d'exprimer publiquement la solidarité de tous au sein du réseau. Six mois plus tard, l'agora de Varsovie a également marqué un silence de deux minutes en mémoire de la victime.

L'annonce des deux autres décès a provoqué des réactions beaucoup plus discrètes. La mort d'une participante, renversée par une voiture lors d'une université d'été, a été annoncée par le comité directeur sur la liste de diffusion, le 09.09.06. Dix jours plus tard, un témoin de l'accident a exprimé sa déception face au manque quasi-total de réaction à cette nouvelle de la part des membres de l'association<sup>981</sup>. Malgré tout, moins d'un mois plus tard, la nouvelle de la noyade d'un membre de l'association, le 13.10.06, n'a suscité que quatre réactions sur la liste de diffusion, malgré une activité intense à la même période autour de la question de la France et du génocide arménien. Il semblerait que la solidarité même intra-associative ne soit pas alors sans limites, mais dépende du degré d'implication de la personne dans l'association, et peut-être aussi de la proximité ressentie envers elle. En tant que participante à l'agora, la première victime aurait pu être n'importe lequel des huit cents participants, alors que les circonstances des autres décès ne les relient qu'à une poignée d'autres membres. Si tous sont égaux devant la mort, la solidarité témoignée envers leurs amis et leur famille dépend davantage du contexte.

Dans d'autres situations, la solidarité fait également défaut, que ce soit dans les tensions Ouest-Est observables à certains moments, par exemple sur l'importance accordée à la question des visas (*supra*), ou sur la religion, ou la Turquie<sup>982</sup>. Dans ce dernier cas, le manque d'intérêt et de solidarité envers les préoccupations des membres turcs se transforment parfois et pour certains en hostilité ouverte. La solidarité, en tant que valeur associative épousée, se trouve alors prise dans le conflit autour de la place accordée à l'Autre au sein de l'association.

---

<sup>978</sup> Il s'agit de deux accidents de la route et d'une noyade.

<sup>979</sup> Bien évidemment, dans la continuité temporelle de la liste de diffusion, la notion de « premier » n'a pas de sens. Il y a bien eu d'autres annonces de ce type avant la période retenue comme corpus d'étude.

<sup>980</sup> Les messages ont même continué malgré la demande répétée par Stefan W (message du 26.10.5) que l'adresse dédiée soit utilisée plutôt que la liste de diffusion.

<sup>981</sup> Il s'agit du message de Marti M, du 19.10.06.

<sup>982</sup> Cf., par exemple, le message de Sander K du 04.02.06, à propos du traitement sur la liste de diffusion de l'affaire des caricatures de Mahomet, message qui accuse l'association d'être chrétienne et fermée.

## Une diversité raisonnée

Tout comme la solidarité, la célébration de la diversité européenne est une valeur épousée par l'association sur le plan discursif. Elle figure ainsi en bonne place dans l'affirmation des principes. Or, encore plus que la solidarité, la célébration de la diversité se heurte, au niveau des pratiques observées, à la problématique identitaire d'ouverture et de clôture, qui limite l'acceptation préconisée de l'altérité.

Dans l'analyse des discours et des comportements individuels des membres d'AEGEE, plusieurs postures envers la diversité peuvent être détectées. Tout d'abord, certains, à l'image de Bruno, s'appuient sur leurs expériences au sein de l'association pour nier la différence fondamentale entre Européens. Celui-ci explique qu'il a découvert la nature superficielle des différences, en voyageant grâce à AEGEE :

*« J'ai [alors] arrêté mes préjugés par rapport à l'origine de quelqu'un, au moins en Europe. Pour le reste, je ne peux pas dire, mais en Europe j'étais de plus en plus ... je commençais à sentir que finalement on est tous pareil, on parle un peu des langues différentes, et on a des subtilités en fonction de la région d'où on vient, mais [le fait de voyager] m'a changé beaucoup »<sup>983</sup>.*

Une deuxième stratégie, ostensiblement inverse mais pourtant non incompatible avec la première, consiste à glorifier la diversité. C'est la stratégie adoptée par Hanna, lorsqu'elle souligne l'importance de l'exotisme dans la cohésion sociale :

*« When you meet people from other countries, you're always a bit special, I mean [...] you always have something new for them. So you could be "normal" and you would still be interesting »<sup>984</sup>.*

La diversité est valorisée de la même manière lors de la signature de conventions d'adhésion, qui symbolisent ainsi l'accroissement de la diversité au sein de l'association. Cette logique est également celle des nuits européennes (*supra*).

Ce qui peut s'avérer socialement plus éprouvant que de glorifier la diversité en tant que principe, les membres doivent aussi l'accepter concrètement dans leurs relations au quotidien<sup>985</sup>. Pour cela, l'ouverture d'esprit s'avère capitale selon Hanna<sup>986</sup>. Bruno affirme à son tour que les membres d'AEGEE peuvent être caractérisés par leur « vision supranationale »<sup>987</sup>, et que cette ouverture sur l'international est même plus importante pour un membre que le fait d'être pro-européen<sup>988</sup>. Le raisonnement induit par cette acceptation volontaire de la diversité et de la relativité culturelles est illustré par un message envoyé sur la liste de diffusion<sup>989</sup>. Son auteur analyse un débat autour de certains changements proposés aux

<sup>983</sup> Entretien avec Bruno, page 14.

<sup>984</sup> Entretien avec Hanna, page 14 : « Lorsqu'on rencontre des gens d'autres pays, on est toujours un peu spécial, je veux dire qu'on a toujours quelque-chose de nouveau pour eux. Donc même si on est « normal », on reste intéressant malgré tout ». (Notre traduction).

<sup>985</sup> Comme nous l'avons déjà suggéré, la culture associative impose à chacun l'obligation éthique de respecter dans ses relations la diversité culturelle dans un esprit de relativisme. Le projet et l'identité associatifs communs reposent, en effet, sur ces valeurs.

<sup>986</sup> Entretien avec Hanna, page 13.

<sup>987</sup> Entretien avec Bruno, page 9.

<sup>988</sup> Entretien avec Bruno, page 18.

<sup>989</sup> Il s'agit du message de Jaap C, du 19.10.05.

statuts, en fonction des différences culturelles. Sans citer Hofstede qui partage son analyse, il prétend que les Européens du Nord préfèrent un système de règles lâche, alors que ceux du Sud cherchent à exclure toute ambiguïté. Même s'il prend lui-même position dans ce débat, ses arguments témoignent de la prise en compte de la relativité culturelle préconisée par la culture associative<sup>990</sup>. Dans le même esprit, le projet de loi français interdisant de nier le génocide arménien a été condamné par l'association en tant que restriction sur la liberté d'expression, malgré de vifs débats autour de l'existence ou non de ce même « génocide » à d'autres moments sur la liste de diffusion<sup>991</sup>.

Or, Hanna témoigne de la difficulté d'accepter, au quotidien, des différences culturelles qui peuvent agacer ou mettre mal à l'aise. Alors qu'un manque de ponctualité par certaines nationalités est une contrainte qu'il faut accepter<sup>992</sup>, l'informatrice avoue qu'elle a appris à ne pas dire son âge aux Européens du Sud, car ceux-ci trouvent surprenant qu'une femme à l'approche de la trentaine ne se soit pas encore mariée<sup>993</sup>.

Enfin, pendant les soirées de l'agora d'Izmir, de nombreux ressortissants de pays de l'Union Européenne<sup>994</sup> se sont plaints, entre eux, de la musique turque qu'ils ne trouvaient pas à leur goût. La question des limites de la tolérance de la diversité se pose alors. Pourquoi cette musique exotique n'a-t-elle pas rencontré l'approbation réservée à d'autres produits culturels exotiques ? Le rejet semble lié, une fois de plus, à l'identité turque. Certes, des musiques polonaises ou néerlandaises pendant les soirées à Varsovie et à Enschede ne rencontrent pas le même succès auprès des participants à l'agora que les tubes internationaux. Mais ces chansons, même si elles utilisent la langue locale, restent dans le genre techno, à la différence de la musique choisie pour l'agora d'Izmir. Alors que les unes, dont la différence se révèle finalement, superficielle, contribuent à renforcer l'idée d'une unité derrière la diversité apparente, l'autre, la musique turque, se distingue trop pour qu'une majorité de membres non-turques puisse ou veuille s'y reconnaître. Au contraire, la musique semble souligner les différences qui séparent la culture turque des cultures « européennes ». Au-delà de toute considération proprement musicale ou ontologique, ne faudrait-il pas alors s'interroger sur les représentations sous-jacentes préfigurées de la Turquie en tant que pays « non-européen », et du rôle que peuvent jouer ces représentations dans le jugement porté sur la musique ?

Ces réflexions mettent en évidence la quatrième posture adoptée vis-à-vis de la différence, à savoir de la *cultiver*. Sur ce point, la rhétorique des différences et les querelles entre des membres turcs et des membres de l'Europe du Nord (*supra*) est intéressante. Par exemple, un message adressé à tous les membres musulmans, envoyé par un membre turc, les

---

<sup>990</sup> Dans un autre exemple, un abonné à la liste de diffusion principale exprime, sans ironie apparente, sa gratitude envers un membre qui, en envoyant cinq fois le même message à différentes listes, lui a permis « d'exercer sa patience et sa tolérance », conformément à l'esprit de l'association (message de Marco O, daté du 14.11.05).

<sup>991</sup> Cf. le message de Robert H du 14.10.06, et les réactions qu'il suscite.

<sup>992</sup> Entretien avec Hanna, page 15.

<sup>993</sup> Entretien avec Hanna, pages 11 et 12.

<sup>994</sup> Il ne s'agit pas d'une distinction politique, seulement cette réaction ne s'est pas cantonnée aux seuls Européens du nord : des Tchèques et des Italiens ont convenu avec des Néerlandais, des Polonais et des Espagnols de leur préférence commune pour la musique techno.

félicite à l'occasion de la fête du « *Ramazan* »<sup>995</sup>. Comme pour rattraper ce premier message maladroit, le Président d'AEGEE Ankara a renvoyé un deuxième message à la liste, adressé à l'ensemble des membres et utilisant cette fois le nom plus habituel en anglais comme en français de « *Ramadan* ». Cependant, le choix de pronoms de ce deuxième message oppose les membres d'AEGEE Ankara (et par extension, peut-on supposer, les membres turcs d'AEGEE), et « *les membres d'AEGEE-Europe* », comme si ceux-là ne faisaient pas partie de ceux-ci<sup>996</sup>. Le « nous » suggère également que tous les membres de son antenne (ou tous les Turcs) sont des Musulmans pratiquants, alors que tous les membres d'AEGEE-Europe ne le sont pas. Ces distinctions artificielles et réductrices sont peut-être symptomatiques des rapports entre les Turcs et les autres membres de l'association, dans la culture d'AEGEE. En tout cas, elles rejoignent les comportements de ceux, parmi les membres ouest-européens, qui cherchent, eux aussi, à souligner ce qui distingue la Turquie des autres pays représentés au sein de l'association (*supra*).

La célébration de la diversité regroupe ainsi des pratiques contradictoires sur le plan symbolique. D'un côté, cette valeur fait partie du prototype associatif : l'ouverture d'esprit et l'exotisme sont des traits positivement connotés. D'un autre côté, la mise en avant de la diversité sert à la différenciation. Focaliser sur des traits libellés comme « autres », exclus du prototype associatif, permet de renforcer celui-ci en décrivant ses limites. Contrairement aux chansons traditionnelles turques, la musique techno polonaise ou néerlandaise reste de la musique techno. Les deux variantes sont suffisamment proches pour conforter les discours comme celui de Bruno lorsqu'il relègue les différences intra-européennes glorifiées, aux niveaux les plus superficiels de la culture.

---

<sup>995</sup> Il s'agit du message de Emre G, du 02.11.05.

<sup>996</sup> Cf. le message de Emrah A, du 02.11.05. Le message se traduit comme suit : « *Lors de cette fête importante pour nous, nous adressons à tous les membres d'AEGEE-Europe nos vœux de santé, de bonheur et de paix* ».

**Valeurs et présupposés de base**

Les rapports interpersonnels au sein de l'association sont marqués par des tensions entre les valeurs d'appartenance (inclusive et exclusive) et d'ouverture envers l'Autre. Dans cette lutte de valeurs, l'appartenance semble l'emporter sur une ouverture déclarée qui ne persiste, finalement, qu'à l'intérieur de l'association et selon une logique de réseaux sociaux. La solidarité anonyme est conditionnée par le fait d'appartenir à l'association, et les multiples réseaux d'appartenances, en apparence complémentaires, servent à mieux définir la place de l'individu dans la hiérarchie sociale associative.

Cette hiérarchie symbolique permet de motiver les membres à s'engager, tout en conservant le pouvoir exécutif entre les mains des membres les plus expérimentés. Elle est soutenue par les dispositifs socio-techniques de l'association, dont l'agora figure en premier rang. En contrôlant et en distribuant les sanctions symboliques (positives et négatives), l'agora incarne la hiérarchie sociale de l'association et contribue à la starification des membres élus, ce qui constitue la compensation symbolique de leur engagement. Ce dispositif social assure, parallèlement que le pouvoir décisionnel, du moins à long terme, est conservé non par l'exécutif, mais par le réseau entier, ce qui oblige ces deux organes à travailler ensemble.

Ce système de relations hiérarchisées fondées sur l'expérience et la visibilité individuelle au niveau européen se trouve au plus profond de la culture associative. Tout comme l'absence de niveau national de la structure, il est indispensable au fonctionnement de l'association. Les discours sur la solidarité et la célébration de la diversité, signes d'ouverture symbolique, sont traduits dans les pratiques associatives uniquement lorsqu'ils ne mettent pas en péril ces valeurs fondamentales. Ainsi, la célébration de la diversité, thème discursif bien identifié au sein de l'association, est traduite en pratiques de manière à renforcer l'appartenance commune.

#### 7.4. Une culture européenne ? Discussion de l'hypothèse numéro 4

*« Alors que l'association se dit européenne, cette identification relève davantage d'une identité épousée pour des raisons idéologiques que d'une culture associative qui serait le reflet fidèle d'une culture européenne, étant donné le non-recouvrement des deux groupes. »*

Hypothèse numéro 4 (*supra*, page 366).

À la fin de ce chapitre dédié à la culture associative, la quatrième hypothèse formulée ci-dessus peut être réinterrogée. À un premier niveau, l'étude empirique donne raison à l'hypothèse. Elle permet de confirmer la prise de position idéologique globalement partagée par les membres de l'association, en faveur de l'intégration européenne. À ce premier niveau, l'étude du corpus ne remet pas en cause de manière fondamentale l'appareil conceptuel par rapport auquel l'hypothèse a été formulée. Étant donné que les traits culturels associatifs identifiés correspondent bien à des pratiques liées à et véhiculées par une activité de groupe social, il s'ensuit tout logiquement que les deux groupes sociaux, que sont AEGEE et « l'Europe »<sup>997</sup>, ont des cultures au moins en partie différentes. Si certains traits sont partagés (*infra*), d'autres, comme les rites et notamment la chanson qui accompagne la signature de la convention d'adhésion, sont strictement propres à l'association. Or, l'intérêt théorique de l'hypothèse ne se trouve pas au niveau de cette platitude conceptuelle.

À un deuxième niveau d'analyse, la question se pose de savoir si la culture associative peut être considérée comme étant européenne, à défaut d'être fondée sur une culture nationale du point de vue des structures dans lesquelles elle s'insère socialement (*supra*, chapitre 1.12). Alors que Renaud Sainsaulieu (1997 : 185) souligne l'influence importante de la culture nationale sur la culture d'une organisation créée dans un pays particulier, il semble logique que cette influence sera moindre dans le cas d'une association transnationale comme AEGEE, qui n'est pas tributaire d'un état particulier et dont les adhérents viennent d'une quarantaine de pays.

#### Déformations nationales et européennes

Les institutions bruxelloises, symbolisant l'Europe politique, ont un impact limité sur la culture associative (*supra*, page 456 *et seq.*). Cet impact se manifeste notamment au niveau de l'identité visuelle associative et dans les pratiques et les procédures bureaucratiques adoptées. En dehors de ce mimétisme institutionnel, et en raison de l'absence d'un cadre européen qui puisse donner lieu à des interactions microsociales régulières, comme il en existe sur le plan national (*infra*), il ne semble pas y avoir d'influence déterminante proprement européenne sur la culture associative.

En revanche, deux cultures nationales semblent également influencer, partiellement, la culture associative. Pays de naissance de l'association où se situe toujours son siège

<sup>997</sup> Il n'a pas été spécifié de quelle « Europe » (politique, sociale, géographique, de valeurs,...) il s'agit. Cette question sera abordée plus loin.

administratif<sup>998</sup>, la France a aidé, dans un premier temps, à façonner les pratiques et les représentations d'ÆGEE. Aujourd'hui, cette influence semble réduite à quelques vestiges terminologiques dans le jargon de l'association (*supra*) et à des statuts toujours traduits en français. Les effets de l'influence française s'effacent progressivement. Ainsi, le système électoral par listes a été remplacé par le scrutin direct, et le fonctionnement « anglo-saxon » des assemblées a été mis en place, qui fait appel à un modérateur indépendant du Président de l'association<sup>999</sup>.

La deuxième culture nationale qui semble avoir marqué la culture associative est celle des Néerlandais. Plus que le fait que les bureaux d'ÆGEE ont été installés pendant quelques années à l'Université de Delft<sup>1000</sup>, le nombre important de Néerlandais dans l'association (*supra*) semble être à l'origine de ce phénomène. Pendant les séances plénières des agoras, une grande partie des questions sont posées par des Néerlandais<sup>1001</sup>, qui ont la réputation d'être très critiques et attentifs aux détails (*supra*, note infrapaginale n° 816). Même si certains regrettent ce qu'ils interprètent comme une remise en cause insuffisante de l'action du comité directeur, la pratique de poser ces questions et la forme qu'elles prennent semblent influencées par des normes et des pratiques culturelles néerlandaises<sup>1002</sup>.

Or, il n'y a pas de commune mesure entre ces influences modérées et la préfiguration culturelle nationale que décrit Sainsaulieu dans le cas d'associations nationales (*supra*). ÆGEE échappe à une telle relation, vis-à-vis d'une quelconque culture nationale archétypale, mais elle n'est pas non plus « européenne » dans ce sens. Parmi les autres cultures qui ont pu influencer celle de l'association, la culture « étudiante » transnationale semble plus importante et facile à cerner à travers l'étude du corpus que la culture « européenne ». Au deuxième niveau d'analyse, l'hypothèse citée préalablement ne peut pas non plus être invalidée.

### **La culture associative à travers le prisme de la fragmentation**

Enfin, un troisième niveau d'analyse permet de contester davantage l'hypothèse, dans la mesure où elle semble présupposer une unicité de la culture que l'étude du corpus remet en cause. La discussion des différentes valeurs culturelles observées au sein de l'association a identifié, en plus des traits consensuels partagés par les membres de l'association, un certain nombre de tensions et de postures conflictuelles. Le débat en 2005 autour du traité constitutionnel européen a ainsi divisé profondément les adhérents, comme l'en témoigne la discussion sur la liste de diffusion à partir du trente mai. Les différentes postures ne relèvent

<sup>998</sup> Le siège se trouve, pour des raisons juridiques (l'association est déclarée à la Préfecture de Paris), au 41, rue de Liège à Paris.

<sup>999</sup> Dans son livre, Franck Biancheri explique qu'il a longtemps résisté à ces deux innovations anglo-saxonnes (Biancheri, 1996 : 53), dont il ne comprenait, alors, guère l'utilité.

<sup>1000</sup> Après le Pays Bas, le bureau de l'association a été installé à Bruxelles (*supra*). Or, il ne semble pas y avoir une influence belge particulièrement marquée sur la culture d'ÆGEE.

<sup>1001</sup> Ainsi, des membres néerlandais ont posé dix-huit sur vingt-huit questions après le rapport d'activité du comité directeur lors de l'agora de Varsovie.

<sup>1002</sup> À ce propos, *cf.* le message sur la liste de diffusion de Jaap C, du 19.10.05. La pratique du vol des drapeaux est également une tradition néerlandaise qui s'est généralisée au sein de l'association (*supra*, note infrapaginale n° 936).

pas uniquement de différences de sensibilité interindividuelles. Au contraire, un même individu peut très bien adopter, tour à tour, plusieurs postures dans différents contextes, l'actualisation des traits culturels étant liée, entre autres, au contexte social (*infra*). De plus, si les figures de « carriériste », d'« idéaliste » et de « membre social », par exemple, constituent des structurations différentes mais cohérentes des traits culturels, susceptibles d'être reconnues par les autres membres de l'association, elles sont nécessairement réductrices par rapport à la réalité sociale. Dans le jeu des interactions interpersonnelles, chacun se définit de manière idiosyncrasique et transitoire par rapport à ces figures, repères de sens. Il les met notamment en relation avec ses différentes identités activées, les stratégies figuratives de ses interlocuteurs et le contexte social, entre autres.

De plus, les membres de l'association, acteurs sociaux, ne connaissent qu'une fraction plus ou moins réduite de l'ensemble des traits culturels qui pourraient composer une description exhaustive de la « culture » associative<sup>1003</sup>. Alors que le chercheur doit recourir à des informateurs pour accéder à une connaissance plus importante de ces traits, la démarche du nouveau membre n'est généralement pas la même. De plus, la manière dont les traits culturels sont peu à peu appropriés, est strictement individuelle : loin du modèle de la *tabula rasa*, l'acteur social intègre progressivement les traits culturels en les mettant en relation avec ses connaissances et ses représentations préalables. Pour cette raison, l'image d'une culture fixe et découvrable se trouve remise en cause, en faveur de systèmes de significations individuels, attribués à un groupe social, construits de manière idiosyncrasique par un processus de médiation de l'expérience impliquant un individu et son vécu social. Ces systèmes de significations (représentations de la culture) regrouperaient des traits plus ou moins consistants et plus ou moins observables, que les individus structurent et s'expliquent différemment en fonction de leurs représentations préfigurées. Il s'ensuit qu'il n'y a que peu de chance que deux individus se représentent une culture de la même manière, parce qu'ils n'auront probablement pas intériorisé les mêmes savoirs culturels. Puis, ils ne structureront probablement pas les savoirs intériorisés de façon analogue, ni encore par rapport à une même axiologie.

C'est pour cette raison que Helen Spencer-Oatey décrit la culture comme un ensemble « flou » de traits plus ou moins partagés par les membres d'un groupe social<sup>1004</sup>. Clifford Geertz et Arjun Appadurai vont plus loin, préférant au substantif réifiant de « culture », sa forme adjectivale (*supra*, chapitre 1.11, page 33). Enfin, le rejet du caractère ontologique de la culture est exprimé également par Joanne Martin, à travers sa perspective de fragmentation (*supra*, page 325 *et seq.*). En focalisant sur le doute, l'ambiguïté et le caractère changeant des repères culturels, cette perspective décrit bien le rapport des membres individuels à la « culture » en tant qu'abstraction artificielle. Alors que l'étude du corpus a été volontairement

<sup>1003</sup> De la même manière, la description qui précède est nécessairement partielle et subjective (*supra*).

<sup>1004</sup> Spencer-Oatey, 2000 : 4. Spencer-Oatey écrit : « *Culture is a fuzzy set of attitudes, beliefs, behavioural conventions, and basic assumptions and values that are shared by a group of people, and that influence each member's behaviour and each member's interpretations of the 'meaning' of other people's behaviour* » (« la culture est un ensemble flou d'attitudes, de croyances, de conventions de comportement, de présuppositions et de valeurs de base qui sont partagées par un groupe d'individus, qui influencent le comportement de chaque membre et le sens qu'il attribue au comportement d'autrui » - notre traduction).

entreprise selon ce que Martin appelle la perspective d'intégration, pour élaborer une description abstraite de la culture associative, la méthode de recueil de données expose le caractère artificiel d'un tel projet<sup>1005</sup>. En effet, l'observation, qui vise à mettre en évidence des manifestations individuelles, nécessairement partielles et partiales, de l'agrégat de représentations qui composent la théorisation appelée « culture », ne manque pas de souligner les limites et le caractère irréel de ce concept heuristique.

À ce propos, l'étude de la culture peut utilement être comparée par analogie aux études en linguistique structuraliste. La distinction saussurienne entre *langue* et *parole* semble s'appliquer également à l'étude de la culture. La perspective d'intégration prendrait ainsi pour objet la culture comme « *langue* » : un système idéal abstrait, diversement connu et utilisé par les acteurs sociaux. La perspective de différenciation focaliserait davantage sur les différences de dialecte ou les différences entre des langues différentes, alors que la perspective de fragmentation prendrait comme objet la « *parole* » : les énoncés réels, étudiés sous l'angle de leur non-conformité au système abstrait théorique. En extrapolant, le traitement épistémologique de la culture par la communication semble focaliser, d'un point de vue historique, sur l'étude structuraliste des cultures comme *langue*. Des projets anthropologiques traditionnels ou l'ethnologie de la communication de Hymes (*supra*, chapitre 1) correspondraient à la perspective d'intégration, en cherchant à décrire des systèmes abstraits complexes. Des approches comparatives, qualifiées de « *cross-cultural* » (*supra*, page 65 *et seq.*), comme celle d'Hofstede, travailleraient du point de vue de la perspective de différenciation, en focalisant sur les différences entre les cultures en tant que systèmes abstraits. Comme le souligne Hofstede, ses conclusions demeurent non applicables aux micro-interactions, qui sont des instances de *parole* culturelle. Enfin, l'approche esquissée dans cette thèse ressemble à celles des ethnométhodologues ou encore des analystes de la conversation, dans la mesure où elle prend pour objet la *parole*, le fonctionnement des micro-interactions, ce qui n'exclut pas la théorisation de ce fonctionnement, du point de vue des rapports qu'il entretient avec la *langue*. Ce que cette thèse propose d'innovant (*infra*), et ce qui justifie l'emploi du terme d'*interculturel*, est une focalisation sur la manière dont les différents repères culturels, associés à plusieurs groupes sociaux, sont utilisés et performés par les individus, à la fois sujets et acteurs sociaux, dans leurs interactions. C'est dans ce sens (fragmentationniste / parole) qu'elle plaide pour une prise en compte de la dimension culturelle de la communication interpersonnelle en général.

Dans ce contexte épistémique, l'hypothèse énoncée plus haut perd en partie sa pertinence, dès lors qu'elle est appliquée aux interactions interpersonnelles. Les « cultures » associative et européenne de l'hypothèse ne correspondent pas aux traits culturels associatifs

---

<sup>1005</sup> Il s'agit, selon la perspective d'intégration, de décrire un ensemble de traits qui n'existe nulle part, mais qui semble regrouper toutes les représentations et les manifestations individuelles ou objectivées, conscientes ou non, associées par les membres à l'appartenance au groupe social. Tout en privilégiant une approche intégrationniste, la description présentée plus haut met en avant des tensions entre différents profils ou tendances au sein de la culture associative globale, ce qui la rapproche également de la perspective de différenciation. Une description différenciationniste de la culture d'AEGEE insisterait davantage sur les tensions imputables aux positions distinctes de différents groupes, que sur les éléments qui semblent faire l'objet d'un consensus collectif, du moins relatif.

et européens mobilisés et performés par des individus particuliers dans un contexte social donné. La culture européenne n'a pas actuellement de traits définitifs durables facilement identifiables, faute peut-être d'institutions sociétales et d'interactions soutenues ou reconnues impliquant des membres du groupe social « Europe ». Or, comme le montre Yves Winkin, l'identification européenne, et les traits culturels qui la soutiennent, peuvent très bien être activés et performés dans des interactions intra- ou extra-européennes<sup>1006</sup>. De ce point de vue, à des moments d'identification forte à l'Europe, il se peut que les traits culturels tenus pour européens et les traits culturels servant à marquer l'appartenance associative se recourent pour certains adhérents. L'utilisation du tour de cou du parlement européen comme marqueur d'appartenance associative (*supra*, page 458) pourrait en être un exemple. De la même manière, à l'intérieur de l'espace utopique de l'association (*supra*, chapitre 6.12), l'identité européenne des membres est mise en avant. Un adhérent peut alors mobiliser le prototype européen pour se représenter le comportement d'un interlocuteur dont il ne connaît pas la nationalité (*supra*). Tous les membres de l'association sont ainsi censés se conformer aux traits culturels associés aux Européens.

Les limites de l'hypothèse discutée ici sont les mêmes que les limites de la description intégrationniste de la culture associative, à savoir, un manque de pertinence pour décrire les interactions microsociales. Au niveau de la *parole* culturelle : les interactions dans leur dimension plurisémiotique, la prise en compte de la dimension performative de la culture devient incontournable, car il s'agit de comprendre comment les individus cherchent à se repérer dans les zones d'ambiguïté qui séparent leurs savoirs culturels idiosyncrasiques, défigurés par le prisme communicationnel. Ce processus complexe de co-construction des repères de sens fait l'objet du dernier chapitre de la thèse, qui explore les interactions multiculturelles au sein d'AEGEE selon la perspective de fragmentation.

---

<sup>1006</sup> Dans le cas attesté par Yves Winkin, le trait culturel majeur revendiqué par les étudiants européens face aux étudiants américains était leur intelligence (Winkin, 1996 : 166 ; cf. également *supra*).

## Résumé du septième chapitre

Les partis pris idéologiques d'AEGEE (*supra*, chapitre 6.12) marquent la culture de l'association. Le niveau national, strictement absent de la structure organisationnelle, est partiellement remplacé par un niveau régional dont la signification symbolique est limitée. Écartée de la structure politique mais incontournable dans les interactions, l'identité nationale peut être intégrée dans la conscience collective, notamment pour être célébrée et évacuée symboliquement, sans danger politique. Le seul aménagement pragmatique de ce principe idéologique fondateur concerne les relations avec le monde extérieur, pour lesquelles l'association s'organise parfois à l'échelle nationale afin de privilégier l'efficacité de son action. À côté du premier principe idéologique, la promotion du plurilinguisme, au nom de la préservation de la diversité culturelle, est un objectif secondaire pour lequel l'association observe une distinction nette, entre le projet entrepris et la manière dont on l'accomplit. L'idéologie est alors sacrifiée à l'efficacité pragmatique, dès lors qu'elle semble constituer un frein à l'action.

L'héritage symbolique d'une association dynamique et importante, dont les membres font partie de l'« élite » européenne, marque également la culture associative. Cet héritage, source de légitimité interne et externe, engage chaque nouvelle génération à « faire ses preuves », afin de mériter la responsabilité qui lui a été léguée. La valeur ainsi accordée à l'image externe de l'association engendre des tensions en interne, lorsque différentes visions de la mission associative, et différentes logiques individuelles, entrent en conflit. L'antagonisme qui peut exister, entre l'image de professionnalisme exigée en interne et en externe, et les excès du comportement social des membres, est symptomatique de ces tensions.

Comme l'observent Laville et Sainsaulieu, la sociabilité est une valeur fondamentale qui motive l'action associative. La sociabilité au sein d'AEGEE conjugue ouverture et clôture liée à l'appartenance. Une éthique de l'ouverture et de la tolérance, prenant appui sur les valeurs déclarées de l'association, coexiste avec une éthique de la reconnaissance davantage exclusive. Cette dernière se fonde sur une forte hiérarchisation sociale, associée à un processus de « starification » des membres les plus connus et populaires. Dans son fonctionnement, l'association apparaît comme une sorte de machine symbolique, ponctuellement incarnée dans l'agora, qui motive, récompense et contrôle l'engagement individuel. Les valeurs déclarées d'AEGEE : la solidarité, la tolérance et même la mission pro-européenne, constituent, à travers la mission associative, le prétexte social de la mise en place de cette machine symbolique. Elles influencent la qualité des rapports interpersonnels, qui doivent respecter symboliquement ces valeurs, mais dans l'ultime analyse, il semble que des considérations d'estime de soi associées à la machine symbolique, peut-être plus encore que les valeurs déclarées en elles-mêmes, fournissent la motivation ultime de s'investir pour le collectif<sup>1007</sup>.

L'étude intégrationniste de la culture d'AEGEE a permis de dresser le portrait d'une culture bien particulière, distincte et différente de la culture « européenne ». La quatrième

<sup>1007</sup> Les cas d'intolérance et de solidarité manquée (*supra*) vont dans le sens de cette analyse.

hypothèse énoncée à la fin de la deuxième partie de la thèse<sup>1008</sup> a ainsi pu être validée. Or, il convient de rappeler que la description intégrationniste / structuraliste de la culture d'AEGEE présentée dans ce chapitre (culture comme *langue*) reste subjective et incomplète et ne peut être transposée sur le plan des micro-interactions, où les manifestations de la culture sont de l'ordre de la *parole*. La culture décrite ici doit être comprise comme un potentiel sémiotique incomplet et changeant, auquel chaque individu peut avoir un accès plus ou moins grand, dans le cadre d'interactions interpersonnelles.

---

<sup>1008</sup> Par convenance, rappelons-la encore : « *Alors que l'association se dit européenne, cette identification relève davantage d'une identité épousée pour des raisons idéologiques que d'une culture associative qui serait le reflet fidèle d'une culture européenne, étant donné le non-recouvrement des deux groupes.* »



## Chapitre 8. L'interculturalité au sein d'AEGEE

« Mais ce vécu partagé, qui est surtout implicite, s'efface lorsque les Européens sont entre eux. Ils laissent alors émerger la perception prédominante de différences nationales catégoriques : car, contrairement à ce qui se passe à l'intérieur des groupes nationaux, ces différences ne sont pas vécues, ici, comme référées à de simples sous-cultures d'une même configuration culturelle. Et cela parce qu'elles ne sont pas encore signifiées comme situées au sein d'un Nous qui les relativise et les « domestique » au sens propre du terme : qui les convertisse en « différences-maison ». »

Carmel Camilleri<sup>1009</sup>

La citation qui précède provient d'un article intitulé : « *Problématique de la construction d'une appartenance européenne* », dans lequel Carmel Camilleri aborde la question de l'émergence d'une identité européenne face aux identités nationales en Europe. L'article part du postulat selon lequel les individus ont de multiples identités, mais conclut que l'identité européenne, de nature *critique* (intéressée), s'efface inévitablement devant les identités nationales d'ordre *fusionnel*, lorsque des Européens se trouvent « *entre eux* ». Le projet de recherche actuel est parti du constat inverse, selon lequel des membres d'AEGEE semblent se servir d'une identité dite « européenne » pour dépasser les clivages nationaux. Ce décalage s'explique par les niveaux respectifs d'appartenance collective dans les deux cas. Les traits culturels mobilisés au sein de l'association sont propres à AEGEE et non à l'ensemble des Européens (*supra*).

Sans perdre de vue la spécificité du corpus étudié, ce dernier chapitre est consacré au fonctionnement particulier, des processus d'identification et de performance des repères culturels, dans les interactions, au sein de l'association. Il est structuré autour des trois premières hypothèses formulées à la fin de la deuxième partie de la thèse (*supra*, page 365). Ainsi, nous évoquerons l'influence de la culture associative sur les interactions (section 8.1), l'activation d'identités autres que celle de l'association (8.2), la performance et l'évolution de la culture (8.3). Enfin, l'examen des hypothèses, et plus généralement du corpus, nous permettront de revisiter le cadrage théorique esquissé à la fin de la première partie de la thèse (*supra*, chapitre 3.4), afin d'étudier son efficacité heuristique pour rendre compte des interactions observées (section 8.4).

---

<sup>1009</sup> Camilleri, 1997 : 165-6. Italiques dans l'original.

## 8.1. Le rôle de la culture associative dans les interactions

*« La culture et l'identité associatives d'AEGEE, association européenne de citoyenneté, fournissent un cadre fort pour les échanges interculturels. Elles constituent des sources sémiotiques de prévisibilité intersubjective, permettant aux acteurs sociaux de dépasser symboliquement, dans certains contextes, les différences culturelles nationales. »*

Hypothèse numéro 1 (*supra*, page 366).

### 8.11. Un cadre fort pour les échanges interculturels

La description de la culture organisationnelle (*supra*) a permis de détailler de nombreux rites, codes et présupposés axiologiques associés à AEGEE. Dans la mesure où les membres s'identifient mutuellement comme membres de l'association, ils peuvent faire appel à ces repères globalement partagés pour justifier et comprendre leurs actes sociaux. Les dispositifs rituels complexes des agoras, par exemple, constituent un cadre social associatif au sens goffmanien (*supra*, chapitre 2.32). À chaque fois que des membres chantent et tapent des mains pendant la signature d'une convention d'adhésion, ils soulignent leur identification et leur appartenance communes, appartenance qui les guide dans le sens qu'ils attribuent à leurs actes coordonnés.

Mais, même en dehors des dispositifs sociotechniques institutionnellement formalisés, la culture associative fournit un cadre social normatif qui permet aux interlocuteurs d'établir rapidement des repères de prévisibilité mutuelle dans leurs relations intersubjectives. Une première rencontre entre des membres qui ne se connaissent pas, suit souvent un modèle préétabli de comportement. Une telle rencontre se fait par défaut en langue anglaise (*supra*, chapitre 7.12) et, en général, les sujets évoqués sont l'origine géographique de la personne, ses expériences au sein de l'association et, le cas échéant, des connaissances communes par le biais du réseau. Le tact et le consensus sont de rigueur, et les relations sont très amicales entre étrangers : chacun apporte un *a priori* positif sur autrui, du fait de son appartenance à l'association (*supra*)<sup>1010</sup>. Ces sujets de conversation servent à situer l'Autre par rapport à la hiérarchie sociale de l'association, à déterminer sa nationalité, à établir une proximité symbolique grâce aux relations et, enfin, à souligner l'appartenance commune, à travers les contenus et la forme des échanges.

À un niveau superficiel, ce cadre social est spécifique à l'association dans la mesure où les sujets évoqués sont propres à AEGEE. Plus généralement, ce type de conversation peut avoir lieu entre deux individus quelconques, participant à un événement réunissant différentes parties d'une organisation, lorsqu'ils se rencontrent socialement pour la première fois. Les questions évoquées sont proches de ce que Ladmiral et Lipiansky (1989 : 145-148) identifient comme la conversation typique, lors d'une rencontre initiale entre des étrangers inconnus : elle commence souvent par des banalités, tels les souvenirs de voyage et ce qu'ils savent sur la culture de l'Autre. Malgré les mises en garde d'Hofstede sur le critère de discrimination

<sup>1010</sup> Ces remarques résultent de l'observation participante, mais elles ont pu être formalisées et attestées lors d'un atelier à l'agora d'Enschede.

entre cultures, (*supra*, page 410), il faut souligner qu'un comportement préconisé par une culture n'est pas nécessairement exclusif au groupe en question. Un trait comportemental apparaît comme culturel lorsqu'il est socialement appris, reproduit régulièrement dans tel ou tel contexte au sein du groupe social, et lorsque la non-conformité de l'individu au comportement attendu pourrait traduire un manque de socialisation dans le groupe ou la non-appartenance. Les comportements en question semblent bien entrer dans cette catégorie.

Les messages sur la liste de diffusion respectent également des normes culturelles, dans leur forme et dans leurs contenus. Les références à la météo, les prises de position, la manière dont on se réfère au comité directeur, la longueur des messages et les sujets pouvant être évoqués sur la liste, font tous l'objet de modèles implicites ou explicites. Par exemple, malgré les protestations systématiques du modérateur, certains continuent à envoyer des annonces d'événements à la liste générale, au lieu d'utiliser la liste dédiée à ce sujet. Or, cette pratique semble être tolérée par les autres membres (personne ne s'en plaint à l'exception du modérateur), alors que des messages en langue étrangère (*supra*) ou des messages trop agressifs soulèvent des protestations d'autres abonnés à la liste. L'auteur d'un message s'est ainsi fait rappeler à l'ordre, concernant le ton d'un reproche qu'il avait adressé à un autre membre, sur la liste. On lui a précisé qu'il ne devait pas se montrer à ce point sarcastique, « *at least on AEGEE-L* »<sup>1011</sup>. Par ailleurs, les seuls messages d'ordre personnel qui apparaissent sur la liste sont des rappels à l'ordre de ce type, qui cherchent à faire respecter les normes culturelles associées à la liste de diffusion. Les remarques faites peuvent traiter de la forme ou du fond. Un ancien membre de l'association intervient ainsi dans la discussion autour du conflit entre Israël et le Liban en août 2006, pour reprocher à la liste un manque de compassion pour les victimes, peu compatible, selon lui, avec les valeurs associatives d'AEGEE<sup>1012</sup>. Plus généralement, les valeurs et présupposés de base de la culture associative servent de guide (repères valorisés) dans les conversations sur la liste de diffusion ou face à face, même si ces deux types de communication doivent être distingués par ailleurs, notamment au niveau de la mobilisation de multiples identités (*infra*, section 8.21).

Ces réflexions semblent valider la première partie de l'hypothèse énoncée plus haut, selon laquelle la culture d'AEGEE, qui se présente comme une association européenne de citoyenneté, fournit un cadre de prévisibilité pour les interactions entre ses membres. Contrairement à ce que suggèrent les modèles comparatifs les plus simplistes de la communication interculturelle, on n'assiste pas à un « choc de cultures » dans lequel le comportement de chacun est conforme à sa culture nationale, source d'incompréhension mutuelle. Au contraire, la culture associative apparaît comme le ciment de la relation entre les individus de nationalités différentes. À ce niveau d'analyse, parler d'« interculturalité » peut même sembler abusif, étant donné que tous ont recours à une même culture collective plus ou moins partagée. Or, par rapport à la position de Camilleri citée en début de section, la logique n'est pas celle du dénominateur commun, où une culture européenne viendrait regrouper en son sein les diverses cultures nationales. À la différence des nations, à leur échelle, les institutions européennes (de l'Union) n'exercent actuellement que de faibles pressions

<sup>1011</sup> « *Du moins pas sur AEGEE-L* ». Il s'agit du message d'Ewa S, envoyé le 01.06.06.

<sup>1012</sup> Cf. le message de Shokoh K du 06.08.06.

d'harmonisation sur les groupes sociaux « *domestiques* » (nationaux) qui en dépendent (*supra*, chapitre 4.12). Dans le cas d'AEGEE, c'est la culture associative qui vient remplir ce vide institutionnel. Il ne s'agit pas d'un dénominateur commun historique mais d'une construction volontariste s'appuyant sur d'autres appartenances, tels que la classe d'âge, l'identité étudiante, ou encore l'engagement politique pro-européen.

Or, suggérer que la culture associative fait disparaître, comme par magie, les divisions nationales ou autres dans les interactions interpersonnelles, serait aussi réducteur que les modèles qui ne prennent pas en compte du tout cette culture. Pour tester de manière convenable la première hypothèse et atteindre un niveau de complexité supérieur dans l'analyse, il faut également considérer les manifestations des cultures nationales dans les interactions. Si l'association fournit, en effet, un cadre social source de prévisibilité, dans quelle mesure ce cadre permet-il de dépasser les différences nationales ?

## 8.12. Identités nationales et identité associative

Au lieu de se dissoudre complètement sous l'influence de la culture associative, les différences nationales persistent à plusieurs niveaux dans les interactions au sein de l'association. Premièrement, la culture associative laisse une place importante à l'expression de ces différences, notamment à travers des dispositifs comme la nuit européenne (*supra*). À ce niveau, il s'agit d'une mise en avant, souvent exagérée et stéréotypée, des traits nationaux qui ne modifie pas profondément le comportement interactionnel vis-à-vis d'autrui. L'informateur « Bruno » remarque qu'il peut plaisanter à propos de sa conformité au stéréotype allemand, sans prendre réellement au sérieux cette assertion<sup>1013</sup>. De tels commentaires métacommunicationnels peuvent parfois faire partie d'une stratégie d'évacuation des tensions intersubjectives à travers les différences culturelles (*infra*, section 8.22). D'une manière générale, la prise en compte de la différence est un trait culturel valorisé au sein de l'association (*supra*).

À un deuxième niveau, des interactions, en apparence marquées par des cultures nationales, peuvent être observées pendant les événements européens. Typiquement, il s'agit de rassemblements d'individus d'une même nationalité ou groupe linguistique, fermés sur eux-mêmes. Au sein d'un groupe francophone, par exemple, l'auteur a pu constater l'évocation de schémas d'analyse qui n'étaient pas ceux de l'association, notamment en ce qui concernait les stéréotypes. Entre francophones<sup>1014</sup>, les commentaires sur la mauvaise qualité des repas à l'agora d'Enschede, ou encore le comportement excessif des Néerlandais sous l'influence de l'alcool, allaient bon train. Or, les mêmes individus se montraient généralement bien plus réservés, dans leurs propos, face à des Européens d'autres nationalités.

La sphère d'influence de la culture associative semble ainsi connaître une limite, face à l'existence d'un dénominateur commun identitaire et culturel plus réduit, notamment lorsqu'il s'agit d'une culture nationale. Cependant, même à l'intérieur des groupements

<sup>1013</sup> Entretien avec Bruno, page 12.

<sup>1014</sup> Il s'agissait d'un groupe dont tous les membres faisaient partie d'antennes françaises, et étaient bien socialisés en France.

nationaux, la culture et l'identité associatives ne sont pas complètement absentes. Elles constituent le lien social entre les individus, et influencent également sa nature. Par exemple, ces interactions entre francophones étaient marquées par l'éthique de la sociabilité (*supra*) identifiée comme inhérente à la culture associative. Les membres pouvaient également parler, sans prétexte, de l'Europe et de leurs convictions pro-européennes (valeurs déclarées de l'association), alors que de telles conversations auraient été symboliquement plus risquées, face à des Français qui n'étaient pas membres de l'association.

En raison des spécificités du comportement interactionnel entre membres français de l'association, par rapport à la société française en général, il faut bien prendre en compte les deux cultures nationale et associative dans l'analyse des interactions<sup>1015</sup>. Lorsqu'il s'agit de penser la coordination de ces identités, le concept de prototypes (*supra*, page 173 *et seq.*) montre toute sa pertinence. Afin de se rendre prévisible à autrui et revendiquer une image de soi valorisante, l'individu peut mettre en avant les traits prototypiques compatibles entre les différentes identités mobilisées. Il sait qu'il y a de grandes chances que ses interlocuteurs, également membres des deux groupes en question, partagent ces mêmes traits. Inversement, les traits qui diffèrent d'un groupe à un autre deviennent un moyen pour les individus de privilégier une identification collective au petit groupe qu'ils forment en soulignant son exclusivité. Se plaindre de la mauvaise qualité de l'alimentation néerlandaise permet de distinguer symboliquement le groupe « français » des autres membres associatifs, grâce à son discernement gustatif (trait valorisé dans la culture française). Inversement, se lancer dans une discussion sur l'Europe (trait valorisé dans la culture associative) peut être perçu comme un moyen de distinguer les membres du groupe des Français eurosceptiques ou simplement pas intéressés par cette question.

### **L'actualisation contextuelle des identités**

Chaque individu apparaît ainsi comme le produit non pas d'une, mais de plusieurs appartenances culturelles différentes, qui peuvent affecter son comportement. Or, il ne s'agit pas d'échanger un déterminisme (culturaliste) simple contre un déterminisme multiple, en suggérant que le comportement social de l'individu résulte d'un tiraillement entre ces différentes influences culturelles. Il ne faut négliger ni le contexte social, responsable en partie de l'activation de certaines identités, mais aussi des pressions qui pèsent sur l'individu, ni la volonté de l'acteur social qui cherche à cultiver son estime de soi (*supra*). Enfin, il convient d'insister sur l'influence réciproque et la performance pragmatique des traits culturels, actualisés et définis par les acteurs sociaux pendant leurs interactions.

De cette manière, dit la théorie de l'identité (*supra*, chapitre 2.2), une identité perçue comme potentiellement valorisante est davantage susceptible d'être mobilisée à côté de l'identité associative qu'une identité soupçonnée d'être moins favorablement reçue par ses interlocuteurs, dans le contexte. Compte tenu des traits culturels associatifs constatés, il semblerait généralement plus payant, sur le plan symbolique, pour un Suédois ou un

---

<sup>1015</sup> Cet argument est simple, mais il est souligné ici car il s'agit d'un raisonnement étranger à la plupart des travaux sur la communication interculturelle (*supra*, chapitre 1).

Britannique de revendiquer son identité nationale au sein d'AEGEE, que pour un Turc ou un Roumain. Alors que les deux premières sont des identités suffisamment minoritaires, selon Hanna, pour garder un intérêt particulier pour les autres membres de l'association<sup>1016</sup>, les deux dernières sont parfois stigmatisées<sup>1017</sup>.

Or, une fois de plus, le contexte social et la figuration (dans le sens de Goffman) sont également à prendre en compte. L'identité britannique peut également être perçue comme dévalorisante, en fonction de l'actualité européenne, mais plus généralement en raison de l'impopularité de l'Europe en Grande-Bretagne. Sur le plan intersubjectif, le membre britannique qui cherche à se valoriser à travers cette identité, peut jouer, par exemple, sur sa quasi-unicité au sein de l'association, ainsi que sur l'histoire de la Grande-Bretagne en Europe, tout en soulignant son désespoir face à l'attitude dominante de ses compatriotes. En termes de traits identitaires performés, il choisit parmi les traits prototypiques ceux qu'il veut mettre en avant. Ainsi, il pourrait souligner sa maîtrise de l'anglais (trait valorisé au sein de l'association – *supra*), tout en prenant ses distances par rapport à l'attitude anti-européenne généralement attribuée à cette identité.

De la même manière, l'identité française a souffert, au sein de l'association, du « Non » dans le referendum sur le traité constitutionnel en 2005. Les membres français à l'agora d'Enschede ont alors dû faire face à l'incompréhension générale. À cette occasion, les Français ont pu choisir entre plusieurs stratégies possibles, vis-à-vis de leur identité nationale. D'abord, ils pouvaient essayer d'expliquer le résultat du vote, en le replaçant dans le contexte national. À travers le raisonnement présenté, ils cherchaient alors, implicitement, à défendre l'identité nationale en justifiant la décision collective. Deuxièmement, ils pouvaient exprimer leur désespoir, en reniant symboliquement l'identité nationale. Enfin, ils pouvaient défendre la décision comme une prise de position pour l'Union Européenne, en s'appuyant, par exemple, sur l'argument selon lequel le traité n'allait pas suffisamment loin sous sa forme actuelle<sup>1018</sup>. Ces différentes positions correspondent à certaines des « *stratégies identitaires* » décrites par Carmel Camilleri (*supra*, page 46), à propos de la manière dont les immigrés gèrent leur identité nationale minoritaire stigmatisée.

Bien évidemment, les membres turcs et roumains peuvent aussi être appelés à mobiliser leur identité nationale. Dans ce cas, ils peuvent adopter différentes *stratégies identitaires* pour en faire une source potentielle d'estime de soi. À d'autres moments, les acteurs sociaux peuvent tenter de ne pas mobiliser d'identités difficiles à valider positivement, comme Hanna, lorsqu'elle essaie de ne pas révéler son âge aux Européens du sud, de peur de provoquer une réaction qu'elle estime négative.

<sup>1016</sup> Cf. l'entretien avec Hanna, page 9.

<sup>1017</sup> Même si les sentiments anti-turcs (*supra*) de certains membres ne sont généralement pas avoués en face à face, cette nationalité semble un peu à part au sein de l'association. L'identité roumaine, quant à elle, souffre d'une image négative notamment parmi les voisins proches de la Roumanie, en raison d'un amalgame entre les Roumains et la minorité romanichelle. Un atelier à l'agora d'Enschede a évoqué cette discrimination.

<sup>1018</sup> Pour un mélange de ces trois positions, cf. le message envoyé par Olivier G à la liste de diffusion, le 30.05.05. Cette discussion est reprise plus loin (*infra*, page 512).

## Discussion de l'hypothèse numéro 1

L'observation des interactions suggère un fonctionnement social plus complexe que ce que prévoit l'hypothèse citée plus haut<sup>1019</sup>. Les identités nationales et associatives, et bien d'autres encore (*infra*, section suivante) peuvent être activées ensemble, en fonction du contexte social et des prises de position figuratives des interlocuteurs. Certaines identités nationales, symboliquement plus valorisantes que d'autres, sont plus facilement mobilisables, mais la façon dont on les mobilise, en effectuant un choix parmi les traits prototypiques, dépend également des autres identités activées. La culture associative, en tant que dénominateur commun présupposé, mais aussi le contexte, influencent ainsi la manière dont la culture nationale est actualisée (ou non).

La culture associative semble, de cette façon, fournir un cadre social et des repères sémiotiques qui *configurent* de nombreuses interactions entre les adhérents (*supra*, figure 4, page 98), pour influencer la *performance* des autres traits culturels. De ce point de vue, la culture associative semble remplacer, parfois et partiellement, le « *cadre de la communication interculturelle* » (*supra*, chapitre 2.32). L'Autre n'est pas perçu (uniquement) en tant qu'étranger, mais comme un membre associatif, susceptible de se conformer aux normes culturelles ambiantes. Le membre étranger apparaît alors comme un « M. Forgeron » (*supra*, figure 13) plutôt que comme une figure stéréotypée, ou un « Mr. Smith », même si ces derniers peuvent surgir d'un moment à un autre. Les références fréquentes aux stéréotypes dans les conversations entre adhérents (notamment à propos de tierces personnes), attestent de la pertinence de ces différentes modalités de représentation dans les interactions.

En somme, l'hypothèse semble pouvoir être validée en partie seulement. La culture associative fournit, en effet, un cadre social qui peut servir de dispositif de prévisibilité dans les interactions entre les adhérents. Mais au lieu de masquer les différences nationales, elle semble les *configurer*, dans la mesure où les acteurs sociaux cherchent à rendre compatibles entre elles les différentes identités, à des fins d'autovalorisation. Face à un membre étranger de l'association, l'individu ne se comporte pas de la même manière que face à quelqu'un de la même nationalité que lui ; mais, dans la mesure où son identité nationale est activée (ou il souhaite la mobiliser), il cherche à rendre cette identité compatible avec les traits et les valeurs de l'identité associative, afin de la rendre valorisante dans ce contexte.

Étant donné que l'identité nationale n'est qu'une identité parmi plusieurs susceptibles d'être activées dans une interaction (*infra*), il faut également prendre en compte les autres identités. L'analyse n'est donc pas binaire (culture associative / culture nationale), comme le suggère l'hypothèse, mais bien plus complexe. Enfin, la discussion qui précède souligne la nécessité d'analyser les processus d'identification et de performance culturelle non pas seulement par rapport aux différentes identités activées et les possibles tensions entre elles, mais également par rapport au contexte social, et aux enjeux identitaires individuels décrits par la théorie de l'identité.

---

<sup>1019</sup> Pour convenance, rappelons-la encore : « *La culture et l'identité associatives d'ÆGEE, association européenne de citoyenneté, fournissent un cadre fort pour les échanges interculturels. Elles constituent des sources sémiotiques de prévisibilité intersubjective, permettant aux acteurs sociaux de dépasser symboliquement, dans certains contextes, les différences culturelles nationales* ».

## 8.2. La saillance de la culture associative

« Les interactions au sein de l'association mobilisent différentes cultures et identités. La saillance de la culture et de l'identité associatives est favorisée par des situations de menace externe ou d'euphorie interne à l'organisation, et défavorisée par des dynamiques de sous-groupes internes. »

Hypothèse numéro 2 (*supra*, page 366).

La vérification de l'hypothèse numéro deux repose sur la possibilité de constater, ou non, l'activation de multiples identités dans les interactions au sein de l'association, et sur la *saillance* relative (*supra*, page 108) de l'identité associative. Or, cela pose plusieurs problèmes au niveau de l'attribution et l'analyse des traits observés. Premièrement, la description de la culture d'AEGEE est partielle et partiale, et contient des traits potentiellement conflictuels (*supra*, chapitre 7). Dans une interaction, cette culture est performée, ce qui peut redéfinir ponctuellement les traits ou leur importance relative au sein de la culture. Deuxièmement, puisque seule la culture associative a été décrite, il est impossible d'établir avec certitude à quelle (autre) culture attribuer tel ou tel (autre) trait culturel. Enfin, si les individus sont susceptibles de mobiliser des traits culturels compatibles avec plusieurs cultures (*supra*), chercher à les isoler et à les rattacher à une seule identité devient alors contreproductif.

À la lumière de ces remarques, cette section focalisera non pas sur des traits culturels individuels, mais sur les différentes identités activées et mobilisées selon le contexte, et en particulier sur le caractère de l'identification collective à l'association.

### 8.21. L'activation simultanée de plusieurs identités

La discussion des identités nationales (*supra*) a souligné la manière dont les acteurs sociaux peuvent faire appel à cette identité, en plus de l'identité collective associative, comme ressource sémiotique et symbolique pendant leurs interactions. La nuit européenne (*infra*) permet d'illustrer l'activation simultanée de ces deux identités, en plus, éventuellement, d'identités locales, sexuelles<sup>1020</sup>, ou autres. Ces identités, et les traits culturels associés, peuvent être invoquées explicitement ou implicitement pour expliquer les actes sociaux des participants.

L'atelier mené par l'auteur à l'agora d'Enschede a porté sur les identités implicitement activées lors d'une rencontre initiale avec un étranger au sein de l'association. Les participants à l'atelier ont indiqué qu'ils cherchent alors à découvrir rapidement l'origine nationale de leurs interlocuteurs, ainsi que leur position au sein de l'association. En dehors des traditionnelles questions sur l'antenne d'origine et le nombre d'années passées en tant que membre de l'association, ils regardent le badge que chacun porte, indiquant son nom et son

<sup>1020</sup> Rappelons que l'identité sexuelle est habituellement une identité qui correspond à une catégorie sociale (identité de rôle) et non à un groupe social (identité sociale). Les identités de rôle ne correspondent pas à une culture propre, mais sont définies par rapport à une culture de groupe sociale. Ainsi, la culture d'AEGEE pourrait servir de référence pour définir les comportements à adopter pour les deux sexes (*cf. supra*, note infrapaginale n°70).

antenne, et ils prêtent également attention à l'accent de leurs interlocuteurs en anglais. Pour la plupart des interactions entre inconnus au sein de l'association, il semblerait que l'identité associative, l'identité nationale, l'identité de rôle au sein de l'association et éventuellement l'identité locale, suffisent en tant que guides de prévisibilité sur lesquelles construire la relation. Elles viennent compléter les informations plus facilement établies à travers l'apparence physique, tels l'âge approximatif, le sexe et l'image revendiquée à travers le style vestimentaire. En tout, au moins six identités différentes, dont deux ou trois identités sociales, sont activées très tôt dans l'interaction. Puisque l'identité associative est présumée, l'identité nationale vient enrichir et compléter le prototype utilisé par l'individu pour se représenter son interlocuteur. Ensuite, les identités de rôle, comme le sexe, l'âge et la place occupée au sein de l'association servent à réduire les traits du prototype en une représentation plus particulière. Enfin, le style vestimentaire, mais aussi la manière d'être, le style d'expression et ce qui est dit (les connaissances, les références à la culture associative partagée) complètent le portrait émergent et permettent à l'individu de contrôler en les croisant les différentes informations ainsi obtenues à l'égard de son interlocuteur.

L'auteur a personnellement été confronté à un problème de crédibilité lorsqu'il s'est présenté à différentes personnes pendant l'agora d'Enschede, notamment lorsque ses interlocuteurs l'avaient identifié auparavant comme l'animateur d'un atelier. En effet, puisque les ateliers sont animés presque toujours par des membres expérimentés de l'association, un inconnu qui se préparait à jouer ce rôle constituait en soi une curiosité. Par ailleurs, il est rare pour quelqu'un, n'ayant que trois mois d'ancienneté dans l'association, d'assister à une agora en tant que délégué de son antenne, notamment pour les antennes qui comptent plusieurs cinquantaines de personnes, à la différence d'AEGEE-Lyon. De cette manière, lorsque l'auteur répondait aux questions traditionnelles de la rencontre initiale, un décalage apparaissait entre les différentes identités activées. Non seulement son identité nationale (britannique) ne correspondait pas à son antenne (lyonnaise), mais son identité de nouveau membre (identité de rôle) était incohérente par rapport à ses autres rôles de délégué et d'animateur d'un atelier.

Face à l'incompréhension provoquée par ces informations en apparence contradictoires, l'auteur s'est trouvé dans l'obligation symbolique de fournir d'autres explications, en mobilisant une identité supplémentaire, celle du chercheur. Le fait d'apprendre que sa présence était cautionnée par le comité directeur, qui avait autorisé le projet de recherche, suscitait généralement une rapide réévaluation de la situation et de l'auteur. Les réactions provoquées étaient diverses. Certaines personnes s'intéressaient au projet de recherche, en suggérant que l'auteur trouverait sûrement du matériel intéressant pour sa thèse. D'autres se montraient plus méfiantes, une méfiance analysée comme provenant non pas en soi du rôle de doctorant, mais plutôt d'une remise en cause de la sincérité de l'engagement dans le projet associatif (*supra*). Pour quelques-uns, l'éthique de la sociabilité, trait culturel associatif (*supra*), ne s'appliquait plus aussi facilement à ce scientifique égaré, dont l'identité de membre de l'association était en partie discréditée et supplantée par une identité d'observateur aux intentions indéterminées.

Dans l'interaction, les actes des uns et des autres sont anticipés ou déchiffrés en fonction des différentes identités activées et des traits culturels associés. En tant que nouveau membre et en tant que chercheur « extérieur », l'auteur s'est vu expliquer certaines choses sur l'association qu'il avait apprises auparavant, à travers ses lectures et ses recherches. Montrer à ses interlocuteurs qu'il connaissait déjà ces informations leur permettait de réévaluer les identités activées ou les traits culturels qu'ils y attribuaient. Alors qu'un nouveau membre n'est généralement pas censé connaître le fonctionnement administratif de l'association, la performance de ce trait montrait qu'il ne s'appliquait pas à ce nouveau membre en particulier, du fait de son identité de chercheur et de son parcours atypique au sein de l'association.

### **La gestion intersubjective d'identités multiples**

Tout le travail de figuration intersubjective (Goffman), consiste à chercher à contrôler les identités mobilisées parmi celles qui sont activées<sup>1021</sup>, et à valoriser les traits performés qui y sont associés. Une gestion valorisante des identités permet, à l'individu, de gagner en estime de soi, même si cela ne constitue généralement pas son seul objectif lors de l'interaction (*supra*, chapitre 3.13). Déterminer un trait potentiellement valorisant nécessite de se référer aux valeurs des cultures dominantes performées. Pour l'auteur, si l'identité de chercheur semblait moins positivement connotée selon la culture d'AEGEE, que celle de militant associatif, expliquer que ses recherches portaient sur la communication interculturelle et l'identité européenne s'est avéré une approche fructueuse. En soulignant des traits partagés et valorisés par les membres de l'association, l'identité de chercheur était plus facile à valider.

La stratégie générale adoptée par l'auteur face à un inconnu était alors de le faire parler de son expérience au sein de l'association, en validant les traits valorisants qu'il évoquait. Pour un membre expérimenté, cet exercice est valorisant en soi. Face à un membre inexpérimenté, le chercheur pouvait également mettre en avant son propre manque d'expérience (facette identitaire / identité de rôle partagée) pour suggérer une relation de complicité. Des questions et des remarques positivement connotées, par rapport au pays d'origine des interlocuteurs, permettaient aussi de les valoriser, tout comme la recherche de connaissances communes par le biais du réseau, ce qui, le cas échéant, mettait en avant une proximité symbolique, mais aussi l'expérience et donc l'importance sociale des interlocuteurs, au sein de l'association. En revanche, l'auteur a cherché à écarter l'idée selon laquelle son intérêt pour l'association était purement scientifique. Ce trait, valorisant au sein de la communauté scientifique, n'aurait pas été perçu comme tel par les membres de l'association, car la subjectivité associative repose sur la présupposition d'un engagement commun. Enfin, l'identification au groupe de « participants à l'agora » était également favorisée, identification véhiculée par des références à ce qui se passait : l'organisation, la nourriture, les logements, et ainsi de suite. Alors que cette identification n'a duré, en principe, que le temps de l'agora

---

<sup>1021</sup> Rappelons que les identités activées recouvrent l'ensemble des identités attribuées les uns aux autres par les protagonistes. Les identités mobilisées sont uniquement celles auxquelles les acteurs sociaux font appel, implicitement ou explicitement, pour justifier ou expliquer (« *accountability* ») tel ou tel acte (*supra*, page 122).

d'Enschede<sup>1022</sup>, les expériences partagées par le groupe des participants ont contribué à créer une culture (*infra*, section 8.3) dont la mise en avant de certains traits (porter le badge de participant sur le tour de cou du Parlement Européen, se plaindre des réveils matinaux et du manque de sommeil,...) permettait d'instaurer une complicité entre les membres du groupe.

Analysée par rapport à la *Communication Accommodation Theory* (*CAT* : *supra*, page 226 *et seq.*), cette stratégie s'apparente à une stratégie de rapprochement, transposée sur le plan identitaire<sup>1023</sup> : l'auteur cherche à adapter son comportement à celui de ses interlocuteurs pour favoriser la complicité intersubjective. Une telle stratégie correspond également à ce que Jacques Demorgon appelle « le « jeu » de la ressemblance » (Demorgon, 1989 : 79), jeu dans lequel les étrangers cherchent à nier leurs différences en se cachant derrière ce qu'ils ont en commun. Tania Ogay a constaté ce phénomène dans son étude fondée sur un échange entre des Suisses romands et alémaniques. Face aux autres, ils ignorent la différence et préfèrent se déclarer tous Suisses (Ogay, 2001 : 113 *et seq.*). Les expériences menées par Edmond-Marc Lipiansky sur la dynamique des groupes<sup>1024</sup> le poussent à remarquer qu'une telle stratégie de rapprochement par rapport à un « idéal de moi » projeté par le groupe ne correspond qu'à une première étape dans l'intégration au sein du groupe. Au début, explique Lipiansky, le groupe est vécu comme un surmoi auquel l'individu doit se conformer pour appartenir. Ensuite, l'individu cherche à présenter son propre idéal de moi et, enfin, il se sent libre de revendiquer d'autres identités au sein du groupe (Lipiansky, 1992 : 99). Étant donné que l'auteur de la thèse essayait de faciliter son acceptation au sein d'AEGEE, la stratégie adoptée semble cohérente par rapport aux conclusions de Lipiansky.

Or, les résultats de cette étude ne confirment pas clairement ceux de Lipiansky en ce qui concerne les membres plus expérimentés de l'association. Puisque ceux-ci n'ont plus à faire preuve de leur appartenance, ils sont plus libres, suggère Lipiansky, de mobiliser d'autres identités dans leurs interactions avec autrui. En effet, Hanna dit se servir de son identité nationale suédoise pour se différencier d'autrui et pour intéresser ses interlocuteurs<sup>1025</sup>. Cependant, les membres les plus connus ne semblent pas pour autant chercher à prendre de la distance par rapport à l'identité associative. Au contraire, l'identité

---

<sup>1022</sup> Lors de rencontres ultérieures entre des participants à cette agora, la réactivation partielle de cette identification a pu constituer une source de solidarité intersubjective et de repères de signification partagés.

<sup>1023</sup> Rappelons que la *CAT* ne s'applique pas, généralement, aux identités, mais au style discursif.

<sup>1024</sup> Les groupes en question étaient composés d'individus de la même nationalité, mais cela ne change pas profondément le fonctionnement par rapport aux interactions étudiées ici.

<sup>1025</sup> Par ailleurs, les identités nationales sont généralement mises en avant, même si elles apparaissent parfois comme un prétexte permettant d'évacuer les différences d'opinion, dissimulées en « différences culturelles » non discutables (*infra*).

de personne particulière, qu'ils cultivent dans leurs interactions, respecte généralement les valeurs associatives<sup>1026</sup>.

Ce phénomène est visible à travers les interactions sur la liste de diffusion. Certains messages sont envoyés à la liste à titre officiel, par les porte-paroles des différents organes d'AEGEE, alors que d'autres sont personnels, ayant généralement pour objet d'exprimer le point de vue de leur auteur sur tel ou tel sujet. Ces derniers messages portent généralement la mention « *à titre personnel* » sous la signature. L'opinion « personnelle » exprimée, véhicule parfois une coloration nationale ou religieuse. Souvent, dans ces cas, l'auteur du message précise sa nationalité et / ou sa religion dans le texte du message<sup>1027</sup>. Dans un cas extrême de réflexivité identitaire, l'auteur d'un message précise qu'il écrit :

*« non pas en tant que citoyen européen, ni en tant que membre d'AEGEE, ni comme un pratiquant de quelque religion que ce soit, mais en tant qu'être humain »*<sup>1028</sup>.

Mais, même sous l'influence de leurs différentes identités, les membres évitent, en général, de prendre des positions en contradiction avec les valeurs de l'association<sup>1029</sup>. Par ailleurs, de nombreux échanges de messages « à titre personnel » ressemblent à des joutes épistolaires, où chacun essaie de surpasser les autres, en faisant concorder son discours avec les valeurs associatives<sup>1030</sup>. Cette concurrence pour se conformer à un prototype identitaire ressemble à ce que prévoit la *Théorie de l'Identité Sociale* (*supra* page 146 *et seq.*).

## 8.22. Conflits et consensus

La théorie de l'identité sociale affirme également, comme l'hypothèse numéro deux citée ci-dessus, que la conformité au prototype identitaire sera plus marquée dans des contextes sociaux dans lesquels cette identité semble menacée. L'étude des interactions au sein d'AEGEE semble valider cette hypothèse dans ses grandes lignes, même si quelques précisions supplémentaires s'imposent, compte tenu de la complexité des situations sociales observées.

---

<sup>1026</sup> Par exemple, « Jean », membre franco-allemand renommé, se vante d'assister à de nombreux événements par an, partout en Europe. Parfaitement trilingue, il se dit Basque et Européen avant tout. Il a dirigé pendant trois ans le groupe de travail sur la politique internationale, et a participé à l'organisation de nombreux projets, préférant rester actif et mobile que prendre un poste au comité directeur. Il est membre honoraire de plusieurs antennes, et plus récemment d'AEGEE-Europe, suite à un vote à l'agora de Varsovie. Des membres comme Jean, souvent présenté comme un modèle pour l'association, semblent avoir intériorisé le prototype associatif. Comme le décrit Jean-Claude Kaufmann, cette identité semble presque totalitaire, développée au point d'en exclure les autres.

<sup>1027</sup> Thomas B envoie ainsi un message, en tant que Français, le 13.10.06 pour tenter de contextualiser le débat autour de la législation française à propos du génocide arménien. De la même manière, Shokoh K met en avant son identité d'ex-réfugié de guerre iranien dans son message sur le conflit au Liban, envoyé le 06.08.06. La plupart des messages postés suite à l'affaire des caricatures de Mahomet font référence à la religion des auteurs.

<sup>1028</sup> Message de Sander K du 04.02.06. Notre traduction.

<sup>1029</sup> À titre d'exception *cf.*, par exemple, le message de Thijs H, du 08.06.05. En revanche, les membres prennent parfois des positions hostiles à celle du comité directeur, en accusant celui-ci de ne pas représenter les valeurs de l'association (*supra*, chapitre 7.32).

<sup>1030</sup> Les « rappels à l'ordre » lancés par des anciens comme Bernhard M (*cf.*, par exemple, son message du 07.08.06), par des « sages » comme Adam G (*cf.*, par exemple, son message du 31.05.05) ou par des membres actifs comme Peter D (*cf.*, par exemple, son message du 04.02.06), semblent être écrits dans un tel esprit.

À la lumière de cette théorie, la plupart des interventions des « anciens » ou des membres expérimentés sur la liste de diffusion peuvent être assimilées à une logique de provocation destinée à réactiver l'identification collective, lorsqu'ils cherchent à mettre en garde l'association contre une éventuelle dérive vers un fonctionnement jugé « peu sérieux » (*supra*, chapitre 7.21). En suggérant que les activités actuelles de l'association ne sont plus à la hauteur de celles du passé, ils dénoncent une menace interne, à la réputation et à la continuité même, du projet associatif. Ces critiques semblent chercher à faire réagir les membres, en suscitant une volonté de défendre l'association et l'identité associative, source d'estime de soi. Les messages de réponse aux critiques sont l'occasion, pour les membres actifs, de rappeler aux désabusés (et à la liste de diffusion toute entière) les actions récentes, ou planifiées dans un futur proche, destinées à assurer la continuité de l'image militante d'AEGEE<sup>1031</sup>.

La réaction des participants à l'agora de Varsovie, lors du renouvellement du comité directeur, peut également être interprétée comme une crispation identitaire autour de l'identité associative, face à une menace perçue. Généralement, les membres, et particulièrement les Européens du Sud, dont les Turcs et les Italiens, nations dont étaient issus les candidats malheureux, font preuve d'une solidarité locale, sinon nationale, lors des élections au niveau européen. Une analyse à la Hofstede identifierait peut-être cette caractéristique comme collectiviste, à la différence des comportements davantage individualistes des Européens du Nord. Or, la menace perçue d'instrumentalisation du comité directeur à des fins liées à l'ambition personnelle a provoqué une réaction générale de colère. Les membres turcs et italiens, dont l'identité nationale ou locale les aurait peut-être poussés, en temps normal, à soutenir « leurs » candidats, ont réagi comme les autres adhérents. L'identification à l'association s'est alors avérée la plus saillante, identification peut-être renforcée par l'envie des membres turcs et italiens de se distinguer de « leurs » candidats jugés indignes.

### **Les conflits internes**

Lorsqu'il n'y a pas de menace avérée sur l'intégrité de l'association, les tensions internes peuvent s'exprimer plus librement, suggère l'hypothèse numéro deux. Cette partie de l'hypothèse semble également validée, jusqu'à un certain point, par l'observation des conflits et des tensions au sein de l'association.

La dispute d'ordre national entre des participants grecs et macédoniens, pendant l'agora d'Enschede (*supra*, page 431), a été résolue en faisant appel aux valeurs de l'identité collective avant que cela ne devienne une menace pour l'image de l'association. Une autre dispute a éclaté à l'agora de Varsovie, entre l'équipe d'AEGEE-TV et celle du bulletin d'informations « M(Eye) Agora ». Une même salle de travail était affectée aux deux équipes, dont l'une faisait du montage vidéo et l'autre éditait le bulletin d'informations quotidien. Étant donné qu'il n'y avait que très peu de prises électriques dans cette pièce, chaque groupe cherchait à s'en procurer le plus possible, débranchant le matériel de l'autre équipe si celle-ci s'absentait. La proximité et la concurrence entre les deux groupes pour l'accès à des

<sup>1031</sup> Cf., par exemple, le message d'Alexianne G, du 08.06.05.

ressources limitées ont contribué à créer une dynamique de rivalité. Bien que la plupart des membres qui composaient les deux groupes se connaissaient bien, les deux équipes ont entretenu une relation d'animosité réciproque. Étant donné que le bulletin « M(Eye) Agora » n'existait pas avant cette agora, les tensions ne pouvaient résulter d'un conflit plus ancien. Au contraire, la rivalité a permis à l'équipe éditoriale du nouveau bulletin d'informations de renforcer son identité collective, en se définissant en partie à travers sa concurrence vis-à-vis de l'équipe d'AEGEE-TV.

L'université d'été polonaise, à laquelle Bruno a assisté (*supra*, page 462), a également suscité, de la part des participants mal nourris, une identification collective qui s'est créée en dépit de l'identité associative. Comme le dit Bruno :

*« Il y avait des participants qui ont créé un esprit entre eux, contre les organisateurs »<sup>1032</sup>.*

Mais ces conflits, qui semblent, de prime abord, aller contre l'identification à l'association, peuvent également être analysés de manière plus nuancée. Le groupe qui s'est créé contre les organisateurs de l'université d'été polonaise, accuse ces derniers de ne pas respecter les valeurs de solidarité et d'honnêteté vis-à-vis d'autrui, valeurs sur lesquelles la cohésion sociale au sein de l'association se fonde. Les participants à l'université d'été, en prenant parti pour défendre ces valeurs dans les rapports interpersonnels entre membres de l'association, peuvent ainsi affirmer, par là, leur appartenance commune à AEGEE. C'est le comportement des organisateurs qui ne respecte pas ces valeurs, et qui invalide implicitement leur légitimité intersubjective en tant que membres de l'association. De la même manière, dans le conflit entre « M(Eye) Agora » et AEGEE-TV, chaque groupe critiquait l'autre pour ses comportements contraires à l'éthique de l'association. Chaque groupe se projetait comme la meilleure équipe du point de vue de ces valeurs.

Enfin, les tensions entre les membres turcs et certains autres membres de l'association, (*supra*, page 458 *et seq.*) peuvent être liées, de manière analogue, à une volonté des « Européens anti-turcs » de s'approprier l'identité associative, en dénonçant des pratiques turques qui ne lui correspondent pas. En même temps, les membres turcs, tout en reconnaissant la polarisation implicite entre l'identité « européenne » et l'identité « turque » (*supra*, page 460), reprochent à ces membres leur hypocrisie par rapport aux valeurs associatives affichées<sup>1033</sup>. Il est, alors, vrai, comme le prévoit l'hypothèse, que les tensions plus ou moins ponctuelles entre sous-groupes au sein de l'association, se produisent plus facilement lorsque l'identification associative n'est pas la plus forte. Mais les différents partis dans ces conflits mobilisent souvent cette même identification associative, et notamment les valeurs associées à la culture d'AEGEE, pour essayer de discréditer l'autre parti. Dans ces cas, les valeurs associatives deviennent alors les normes éthiques par rapport auxquelles l'on peut juger autrui.

---

<sup>1032</sup> Entretien avec Bruno, page 13.

<sup>1033</sup> Cf. notamment les messages de Koray C (17.05.05 et 18.11.05) et d'Onur B (17.05.05).

### **Le consensus euphorique**

L'hypothèse citée ci-dessus prévoit, enfin, que des relations d'euphorie au sein de l'association soient associées à une saillance accrue de l'identité associative, toujours conformément à la théorie de l'identité sociale et à son application aux organisations. Dans son article sur le développement de la culture organisationnelle au sein du comité d'organisation des Jeux Olympiques de Los Angeles en 1984, Peggy McDonald (1991) décrit le développement d'une culture parmi les vingt mille employés et les cinquante mille bénévoles mobilisés autour de l'événement. Parmi les traits culturels repérés, certains semblent résulter d'une volonté de la direction de fédérer les différents acteurs derrière le projet commun, en mobilisant l'identité collective.

McDonald décrit notamment les grandes assemblées du personnel (employés et bénévoles) regroupant plusieurs milliers d'individus pendant des réunions *ad hoc* annoncées au haut parleur. Ces réunions avaient parfois un objectif d'information, explique-t-elle, mais plus souvent elles étaient l'occasion de consolider le sentiment d'appartenance collective autour du projet olympique, inspiré des valeurs de celui-ci. Les réunions mettaient alors les Jeux Olympiques dans une perspective plus globale : historique, politique ou sociale. Des personnalités extérieures populaires, telles que Jesse James, venaient parler de l'esprit olympique et de l'importance du travail effectué par les organisateurs. On fêtait également des dates ou des étapes importantes, comme par exemple l'anniversaire de la décision d'accorder les Jeux à la ville de Los Angeles. Lors de cet anniversaire, écrit McDonald (1991 : 37), on a rassemblé les participants dans un hangar décoré pour l'occasion, et agrémenté par les musiques produites pour les cérémonies d'ouverture et de clôture. Chacun s'est vu offrir une tasse commémorative, remplie de champagne, afin de porter un toast à l'anniversaire du projet commun. Le nouveau film publicitaire a été montré, une bénévole dans l'équipe a décrit ses souvenirs lorsqu'elle a participé, en tant qu'organisatrice, aux précédents Jeux Olympiques de Los Angeles, en 1932. Le Président du comité a décrit de manière humoristique les débuts du projet. Un Vice-président a raconté, en larmes, les moments qui l'ont marqué lorsqu'il a accompagné la flamme olympique sur sa route autour des États-Unis. Les différents témoignages ont suscité de fortes réactions émotionnelles de la part de l'« équipe '84 », nom qui apparaissait sur les pins distribués aux employés et aux bénévoles, à la sortie du hangar.

L'identification affective forte au collectif, décrite par Peggy McDonald, caractérise également certains moments au sein d'AEGEE. Les nuits européennes, ou l'appel au début des agoras, mobilisent l'identité collective de manière euphorique. Ces moments sont marqués par une ritualité qui leur est propre, à l'image de la cérémonie de signature des conventions d'adhésion (*supra*, page 448). Une autre cérémonie, qui a constitué une expression forte de la solidarité intra-associative, a été improvisée, pendant l'agora de Varsovie, à la mémoire de la victime de l'accident de voiture qui s'était produit à la fin de l'agora précédent. L'utilisation de marqueurs rituels a permis de différencier ce moment de recueillement, non annoncé à l'ordre du jour, au milieu des autres points traités. Trois membres du comité directeur sont alors montés sur l'estrade en larmes. Sans autre explication, ils ont posé et allumé deux bougies blanches sur une table. Quelqu'un a également baissé les lumières de la salle, ce qui a provoqué un silence attentif et respectueux. L'un des deux élus, étouffé par l'émotion, a

ensuite pris la parole, pour évoquer ses souvenirs de l'adhérente disparue, et pour demander une minute de silence. Cette minute a été suivie d'un diaporama composé de photos de la victime. Les spectateurs ont alors commencé à taper lentement des mains pour marquer spontanément, semble-t-il, leur solidarité ou leur compassion. Là où la cérémonie de signature est fortement préfigurée dans la culture d'AEGEE, celle de commémoration a fait intervenir des éléments rituels de plusieurs sources différentes. Certains éléments étaient préfigurés par la culture associative, et plus précisément par le cadre social configuratif des séances plénières (la présence des responsables sur l'estrade, les frappings de mains, le diaporama). Mais d'autres éléments rituels associés au deuil au sein d'autres cultures non spécifiques à l'association, dont certains d'origine religieuse, ont également été mobilisés (l'allumage des bougies, la lumière tamisée, les larmes, la minute de silence). Le rite puise ainsi ses marqueurs dans de multiples sources, performées par l'assemblée, de manière lisible pour l'ensemble des acteurs sociaux. Même si la force affective de cette intervention improvisée était d'une intensité comparable à celle qui accompagne la signature des conventions d'adhésion, la réaction de deuil collectif ne peut guère être qualifiée d'euphorique. Plutôt que de focaliser sur l'euphorie, il semble alors plus pertinent d'insister sur le recours à des marqueurs rituels plus ou moins préfigurés dans la culture associative, pour caractériser les moments d'identification collective forte au sein de l'association.

Mais, là encore, il faut éviter une analyse trop réductrice ou exclusive de ces manifestations de l'identité associative. Alors que la cérémonie de l'appel est vécue comme un moment de rassemblement consensuel, selon les témoignages de différents participants, lorsque les membres de chaque antenne se mettent debout pour crier leur slogan, l'identité locale est activée de manière plus explicite que l'identité associative. De la même manière, les nuits européennes sont une célébration des identités nationales, plus saillantes que l'identité collective. Dans ces deux cas, l'identification à AEGEE semble venir cautionner l'expression des autres identités, expression qui s'inscrit dans les traditions culturelles de l'association. Clamer son identité locale ou nationale ne menace pas politiquement la cohésion sociale, dès lors que cela se fait à l'intérieur de dispositifs prévus, à cet effet, par la culture collective. L'activation simultanée des deux identités, associative et nationale ou locale, peut expliquer la force du sentiment d'appartenance à l'association que les participants décrivent à ces occasions. Une identification peut en cacher une autre.

## Discussion de l'hypothèse numéro 2

L'hypothèse numéro deux<sup>1034</sup> est validée par l'observation du terrain jusqu'à un certain niveau de complexité seulement. L'étude des interactions met en avant la multiplicité des identités et des cultures mobilisées par les acteurs sociaux. Le recours à de multiples repères culturels, parfois difficilement différenciables, se fait dans un contexte marqué par la saillance de l'identité associative en général, à l'intérieur des limites déjà établies (*supra*, discussion de l'hypothèse numéro un).

<sup>1034</sup> Rappelons-la pour mémoire : « *Les interactions au sein de l'association mobilisent différentes cultures et identités. La saillance de la culture et de l'identité associatives est favorisée par des situations de menace externe ou d'euphorie interne à l'organisation, et défavorisée par des dynamiques de sous-groupes internes* ».

D'une manière générale, les menaces externes favorisent l'identification collective, dans la mesure où les membres cherchent à défendre l'association contre des atteintes à ses propres valeurs<sup>1035</sup>. Le mécanisme est même parfois instrumentalisé à cette fin. L'euphorie collective entraîne également une identification collective forte. Elle est souvent liée à la ritualité, mais peut également impliquer plusieurs identités, dont l'identité associative, qui constitue un cadre rassurant pour permettre l'épanouissement des autres identités. Or, lorsque l'euphorie collective ne concerne pas l'association entière, mais seulement un petit groupe en son sein, il se peut qu'elle provoque une identification autre qu'à l'association. Par exemple, pendant les quinze jours de l'université d'été organisée par AEGEE-Lyon en juillet 2005, la bonne ambiance générale entre les participants, dont certains sont devenus membres d'AEGEE dans l'unique but de participer à l'université d'été, a créé une identité de groupe et une culture propres, similaires mais distinctes de celles de l'association<sup>1036</sup>.

Alors que les tensions entre sous-groupes internes peuvent avoir tendance à faire disparaître le sentiment d'appartenance collective, comme le suggère l'hypothèse numéro deux, ces mêmes tensions peuvent être associées à une lutte entre les groupes concernés pour s'approprier l'identité associative aux dépens du groupe rival. À d'autres moments, l'identité collective peut être utilisée pour tenter de sortir de conflits entre groupes au sein d'AEGEE. Les membres mettent alors en avant les différences culturelles, présentées comme la richesse de l'association pour évacuer les malentendus. Typiquement, les identités nationales peuvent alors être activées, dans le cadre de l'identité associative, pour défaire un conflit de son importance symbolique grâce à l'argument relativiste, tout en évitant de trancher en faveur de l'un ou l'autre des groupes impliqués<sup>1037</sup>. Les limites de l'hypothèse numéro deux se situent dans l'instrumentalisation, consciente ou non, de l'identité associative par les acteurs sociaux, qui ne font pas qu'obéir aux mécanismes psychosociologiques décrits par la théorie de l'identité sociale.

Enfin, pour traiter de manière compréhensive l'hypothèse, il faut prendre en compte le plan intrasubjectif, difficile à sonder<sup>1038</sup>. Lorsqu'il se représente autrui, l'individu peut, en principe, utiliser une culture collective comme source de repères de signification, tout en se référant à des identités différenciatrices pour se dissocier de l'Autre, en fonction du cours de l'interaction, de la relation intersubjective, et des « stratégies » identitaires poursuivies par les différents partis. Alors qu'il refuse symboliquement de considérer un interlocuteur comme membre du collectif, il peut, cognitivement, prendre en compte cette identité comme source

<sup>1035</sup> Ces atteintes peuvent venir de l'extérieur ou même de l'intérieur de l'association, si ce sont les actes non-conformes aux normes et aux valeurs associatives de certains membres d'AEGEE qui semblent venir menacer l'intégrité de l'association. Remarquons que ce type d'identification partagée n'est pas théoriquement sans limites : lorsqu'il y a trop de décalage entre les identités, ou si la menace à l'association est jugée légitime, il est probable que ce mécanisme ne fonctionne plus.

<sup>1036</sup> L'imbrication des groupes dans une structure de type « sociétale » (*supra*, page 40) peut ici être mis en évidence. La culture du groupe correspond *grosso modo* aux valeurs et aux présupposés de base de l'association. Les interactions entre les membres sont également très semblables, mais certains traits culturels sont différents (*infra*, section 8.32).

<sup>1037</sup> Cf. le message de Jaap C du 19.10.05.

<sup>1038</sup> Le manque de fiabilité des techniques de mesure dans ce domaine, dont la plupart repose sur des déclarations individuelles censées expliciter des mécanismes essentiellement sous-conscients, fait que cette question n'a pas été traitée plus en détails ici.

de prévisibilité. Inversement, il peut reconnaître explicitement l'identification collective, tout en attribuant à son interlocuteur une identité autre que celle-là. Par exemple, un individu peut accepter ostensiblement les identités associative et européenne des Turcs ou des Espagnols, tout en s'appuyant (exclusivement ou en partie) sur leur identité nationale pour anticiper leur comportement social.

Comme le montrent ces réflexions, la réalité sociale semble bien plus complexe que le suggère l'hypothèse numéro deux. Si les mécanismes qu'elle décrit, inspirés de la théorie de l'identité sociale, semblent fonctionner jusqu'à un certain point, ils ne sont pas suffisants pour rendre compte de la complexité des identifications multiples qui s'opèrent sur les plans intrasubjectif et intersubjectif tout au long des interactions. Finalement, si l'identité associative semble être saillante même dans des situations de conflit interne, ce qui renforce l'hypothèse numéro un, la multiplicité des identifications font qu'elle n'est pas la seule identité activée à des moments d'identification collective forte.

Un dernier exemple permet d'illustrer ce fonctionnement social complexe. Le débat autour du traité constitutionnel européen en 2005, notamment suite aux « Non » français et néerlandais, a divisé les membres non seulement par rapport à la gestion de l'identité nationale (*supra*, page 500), mais également par rapport à l'identité associative. Il semble difficile, en effet, de penser l'une sans l'autre. Les stratégies identitaires mises en place par les membres français et néerlandais prennent en compte les deux identités que le contexte semble opposer, dans la mesure où la prise de position nationale va à l'encontre de la position associative déclarée. Or, étant donné que la déclaration du comité directeur a été violemment contestée par certains membres insatisfaits du traité proposé<sup>1039</sup>, les membres français et néerlandais avaient de nombreuses possibilités figuratives pour gérer leurs deux identités. En plus des stratégies décrites plus haut, qui consistaient à réagir à la position officielle de l'association, ils pouvaient s'appuyer sur le manque de consensus autour du projet de traité, pour tempérer la déception exprimée face à la décision nationale, ou pour défendre celle-ci. En fonction de leur propre position, les membres d'autres pays pouvaient également réagir de différentes façons. Pour les uns, cette crise permettait de renforcer la solidarité associative parmi les membres d'AEGEE, visionnaires d'une Europe de l'avenir qui avait été rejetée par ses peuples mal informés. Pour d'autres, elle remettait en cause un projet associatif trop idéaliste et éloigné des citoyens. Certains dénonçaient les Français et les Néerlandais dans une Europe de l'Ouest décadente, en se réfugiant derrière l'image d'une « Nouvelle Europe » à l'Est. D'autres, ou parfois les mêmes, voyaient là la nécessité pour AEGEE de concentrer ses actions dans ces pays du vieux continent, afin de tenter de démocratiser l'idée de l'Union politique.

À travers ce seul exemple, les différentes réactions face à ce qui constitue une menace double pour l'identité associative (la remise en cause du projet associatif et le manque de consensus sur ce point qui semble fondamental dans la mission d'AEGEE) illustrent la nécessité de prendre en compte les multiples identités. La théorie de l'identité sociale a pu être validée dans le cadre d'expérimentations en conditions contrôlées, mais son application

<sup>1039</sup> Cf. la discussion sur la liste de diffusion à partir du message du comité directeur, envoyé le 30.05.05.

directe semble alors peu pertinente au niveau des micro-interactions, face à la complexité des relations intersubjectives contextualisées et performées.

### 8.3. La performance et l'évolution de la culture associative

*« Les traits culturels mobilisés sont performés dans les interactions, en fonction du déroulement de la situation et des autres identités et cultures activées. Cette « actualisation » microsociale des traits culturels associatifs peut faire évoluer la culture au niveau méso-social (au niveau de l'association). »*

Hypothèse numéro 3 (*supra*, page 366).

La troisième hypothèse aborde l'influence des différentes cultures et identités sociales qui peuvent être activées lors d'une interaction, sur la manière dont les membres associatifs font sens d'une rencontre, en définissant ensemble plusieurs paramètres liés aux savoirs culturels. Elle pose la problématique de l'interculturalité aux niveaux microsocial et méso-social. Les interactions observées ont été étudiées sous l'angle de la performance, afin d'interroger la pertinence heuristique de ce concept, ainsi que le fonctionnement des processus qu'il recouvre. L'éventuel impact de cette micro-interculturalité présagée est difficile à établir de manière concluante dans une étude d'esprit synchronique. Mais certains changements semblent transparaître, de manière plus ou moins durable, au niveau des interactions, notamment en ce qui concerne de petits groupes.

#### 8.31. La performance des traits culturels

La performance des traits associés aux différentes cultures activées pendant les interactions est ici divisée en deux processus interdépendants : la figuration identitaire et la performance des repères de signification. Le premier consiste à définir les différentes identités activées et mobilisées par les acteurs sociaux pendant la rencontre. Ce processus est appelé « figuration » à la fois dans le sens goffmanien de « *facework* »<sup>1040</sup> et dans le sens donné à ce terme dans la figure 20 (*supra*, page 216). Car, si la figuration goffmanienne ne concerne que le processus d'identification et de gestion de la face pendant les interactions, le terme a été utilisé dans cette thèse pour évoquer plus globalement le phénomène de repères de signification émergents dans une interaction, opposé à la *préfiguration* et à la *configuration* de ces mêmes repères (*supra*). Le rajout du qualificatif « identitaire » permet ainsi de restreindre cette dernière définition aux processus recouverts par la première.

#### La figuration identitaire

La négociation des différentes identités peut intervenir tout au long d'une rencontre, mais il a été suggéré qu'elle caractérise plus particulièrement la première étape dans l'établissement de la relation intersubjective : la mise en place d'un *modus vivendi* identitaire

<sup>1040</sup> Rappelons que « *figuration* » est la traduction française de « *facework* », utilisée par les Éditions de Minuit dans leurs traductions des ouvrages d'Erving Goffman.

(*supra*, chapitre 3.12). L'observation du terrain semble soutenir ce postulat, dans la mesure où de nouvelles identités ou des mises au point peuvent survenir à tout moment, mais que la remise en cause des identités préalablement validées pose des problèmes, non seulement sur le plan symbolique, mais au niveau du sens attribué aux échanges passés.

### M(Eye) Agora

À titre d'exemple, l'auteur a fait partie de l'équipe éditoriale de *M(Eye) Agora* pendant la première journée de l'agora de Varsovie. L'équipe était composée d'une dizaine de personnes, dont quatre sur lesquelles cette analyse va porter plus particulièrement. Il s'agit de :

- Gunther<sup>1041</sup>, éditeur en chef du bulletin d'informations, ancien membre expérimenté de l'association, de nationalité allemande, éditeur professionnel de magazines d'actualité en Allemagne.
- Jean, collaborateur sur le bulletin (rédaction d'articles), ancien membre expérimenté de l'association, de nationalité française mais vivant en Allemagne, consultant en entreprise.
- Barbora, collaboratrice sur le bulletin (rédaction d'articles), membre récent de l'association, de nationalité hongroise, étudiante en communication.
- l'auteur de la thèse, collaborateur sur le bulletin (rédaction d'articles), membre assez récent de l'association, de nationalité britannique, enseignant d'anglais et doctorant en communication.

L'auteur de la thèse a été abordé par Jean, membre expérimenté, en tant qu'anglophone natif et animateur d'un atelier<sup>1042</sup>, susceptible d'être intéressé par le projet. Jean lui était connu en tant que membre francophone de l'association, rencontré aux deux agoras précédentes. Jean a ensuite présenté l'auteur à Gunther, le « professionnel » de la PAO qui avait été rédacteur en chef du numéro spécial de la revue annuelle, *Key to Europe*, à l'occasion des vingt ans de l'association, ayant lui-même été membre depuis plus de dix ans. La relation établie au sein du groupe, sauf entre ceux qui se connaissaient déjà, était cordiale sans être chaleureuse : si l'identité associative entraînait une attitude spontanément bienveillante envers autrui, Gunther faisait valoir les identités de rôle au sein de l'équipe. Lors du briefing initial, il a réparti les tâches et insisté sur le besoin de travailler de manière efficace face aux contraintes temporelles. Les différents collaborateurs ont dû se mettre d'accord sur la répartition des sujets, de manière à rédiger un article chacun par jour. Le bulletin d'infos étant écrit en anglais, l'auteur de la thèse était identifié comme un anglophone susceptible de seconder Gunther dans la relecture des articles, pour les auteurs qui en ressentaient la nécessité. Étant données sa grande expérience au sein de l'association et son

---

<sup>1041</sup> Tous les noms utilisés pour évoquer des individus rencontrés dans le cadre de l'observation participante sont fictifs.

<sup>1042</sup> Alors que la proposition initiale de Jean était que l'auteur écrive un article sur l'atelier qu'il allait animer, il se peut que sa demande ait également été motivée par le manque, non seulement de main d'œuvre, mais d'ordinateurs portables au sein de l'équipe. En général, les animateurs des ateliers étaient parmi les seuls à avoir apporté un ordinateur à l'agora.

accessibilité, Jean a semblé assumer spontanément le rôle de coordinateur parmi les différents collaborateurs. Il avait déjà une relation d'amitié avec Gunther, et les deux « dirigeants » de l'équipe discutaient souvent des décisions à prendre et se déplaçaient généralement ensemble.

Une discussion avec Barbora a révélé l'appréhension de celle-ci face à l'idée d'écrire en anglais des articles qui pourraient être lus par des centaines de personnes. Apprentie journaliste, elle cherchait de l'expérience professionnelle et se sentait bien dans son rôle au sein de l'équipe. Elle était également contente de travailler pour l'association, et avait peut-être en tête l'idée d'écrire ensuite pour les autres publications associatives. Barbora parlait allemand, contrairement à d'autres membres de l'équipe. Cela ne la dérangeait donc pas que Gunther et Jean s'entretiennent généralement en allemand, y compris en présence des collaborateurs non-germanophones. Pour elle, le fonctionnement du groupe semblait très « allemand », à la fois dans le sérieux exigé des membres, et dans la répartition assez stricte des tâches.

L'auteur se sentait moins à l'aise au sein du groupe. Ne parlant pas allemand, il ne comprenait pas ce que disaient Jean et Gunther, et se sentait écarté des décisions prises, alors qu'il aurait voulu être davantage impliqué. Il avait parfois l'impression que les discussions en allemand, alors que les deux « dirigeants » parlaient couramment anglais, représentaient un moyen de maintenir une distance et de rééquilibrer symboliquement la relation, face à un anglophone dont les compétences linguistiques étaient prisées au sein de l'équipe.

Lorsque l'auteur a remis son article, trop tard au goût de Gunther, celui-ci a très rapidement procédé au raccourcissement de plus de la moitié, en réécrivant certaines phrases, pour le faire tenir dans un nombre de mots inférieur à la limite initialement prévue. En même temps, il a donné son avis sur les différentes parties de l'article, du point de vue de son contenu, du style et de la forme. Se considérant également, à sa manière, un professionnel de l'écriture, l'auteur a alors senti le besoin d'activer ses identités d'enseignant de langue et de doctorant, afin de légitimer et de défendre la qualité de son travail. Gunther a expliqué alors, que l'édition était un métier à part entière, et qu'il avait l'habitude de produire ce genre de publication. Sa stratégie identitaire restait la même que depuis le début : imposer son autorité à travers la mobilisation de son identité professionnelle ainsi que son identité de membre expérimenté au sein de l'association. L'acceptation par les autres membres de l'équipe de ces identités (et des rôles complémentaires qui leur étaient implicitement attribués), a ainsi permis de structurer les échanges et les attentes intersubjectives au sein du groupe. Le tableau 8 regroupe certains traits associés aux différentes identités que Gunther a mobilisées, ainsi que leurs manifestations au niveau des interactions observées :

<i>identité</i>	<i>type d'identité</i>	<i>traits performés</i>	<i>manifestations</i>
membre d'AEGEE	sociale	hiérarchisation +	<ul style="list-style-type: none"> <li>• peu de consultation</li> <li>• recours à l'allemand</li> <li>• contraintes imposées</li> <li>• reprise des travaux finis en tant que matériaux à façonner</li> </ul>
éditeur professionnel	de rôle	sérieux +	
membre expérimenté	de rôle	légitimité +	
nationalité allemande	sociale		

**tableau 8 : la figuration identitaire de Gunther au sein de l'équipe *M(Eye) Agora***

L'activation conjointe de ces identités sociales et de rôle a permis d'influencer les relations entre les membres, en mettant en avant certains traits culturels au détriment d'autres. Ainsi, par exemple, la convivialité, la ludicité, la solidarité, ou l'équité, qui font également partie de la culture associative, n'étaient pas mises en avant dans le fonctionnement du groupe. Le statut professionnel de Gunther, ainsi que sa légitimité en tant que membre ancien, l'ont poussé à privilégier des rapports sociaux hiérarchisés parmi tous les traits activables de la culture associative. La hiérarchisation s'est manifestée à travers différents comportements, attendus et justifiables (*accountable*) dans le contexte par rapport à l'ensemble des identités activées et performées. Le caractère particulier des interactions au sein de cette équipe est ainsi lié aux trois niveaux de signification : la préfiguration (connaissances culturelles préalables), la configuration (potentiel de la situation, complémentarité relative des identités activées et rapports de pouvoir) et la figuration (performance des identités et des traits culturels associés). C'est notamment à ce dernier niveau qu'interviennent les volontés individuelles des acteurs sociaux (identités consciemment mobilisées et traits mis en valeur et définis), dans les limites de la conscientisation partielle de ce processus et des possibilités figuratives offertes par le potentiel de situation.

#### Se défaire de l'identité associative

Une deuxième rencontre, que l'auteur a faite dans le cadre de l'observation participante, semble illustrer encore ce processus de figuration identitaire. Elle a eu lieu à l'aéroport sur le chemin du retour après l'agora d'Izmir. L'auteur s'est alors trouvé assis à côté du participant, qui avait préparé la table nationale d'« AEGEE-Iran », lors de la nuit européenne deux jours auparavant. Il s'est avéré que ce membre, « Fredrik », de nationalité allemande, était, par ailleurs, un attaché de communication à la compagnie aérienne allemande Lufthansa. Il attendait son vol pour rentrer en Allemagne, après avoir accompli une mission professionnelle en Turquie la semaine précédente et avoir passé le week-end à l'agora.

Au cours de la rencontre, le discours de Fredrik a évolué de manière considérable, au fur et à mesure que l'auteur a révélé ses différentes identités. Tout d'abord, la conversation a focalisé sur l'agora et ses moments marquants (selon l'idéologie associative), ainsi que sur la qualité du logement et des prestations disponibles sur place. Peu à peu, en apprenant que l'intérêt de l'auteur pour l'association était avant tout scientifique, Fredrik a révélé de plus en

plus sa propre motivation. Il sympathisait par rapport à la position difficile de chercheur dans les interactions avec les membres « ordinaires », disant qu'il se sentait également mal à l'aise par rapport à son âge et à son activité professionnelle au sein de l'association étudiante. Il a avoué être membre d'AEGEE depuis peu de temps, après avoir assisté, plus ou moins par hasard, à la célébration du vingtième anniversaire à Prague en septembre 2005. Son expérience au sein d'autres associations lui avait donné du recul par rapport à l'activité d'AEGEE, qu'il critiquait par rapport à son idéalisme et sa naïveté. Il s'étonnait de la motivation de certains, en apparence uniquement sociale et non pas intellectuelle ou politique. Il pensait que l'agora devait être plus restreinte, afin de se concentrer sérieusement sur la stratégie de développement de l'association. Selon lui, ni la partie sérieuse, ni la partie festive de l'événement n'étaient réellement réussies, malgré ce qu'il avait pu dire au début de la rencontre.

Fredrik a fini par avouer que son « réel » intérêt pour l'association résidait dans la possibilité de rencontrer facilement et d'avoir des relations de courte durée avec de nombreuses filles. Il a parlé plus généralement de ses voyages, de ses « conquêtes » et de ses idées, notamment concernant son refus de l'idée que la Turquie puisse un jour faire partie de l'Union Européenne, comme il avait essayé de le montrer lors de la nuit européenne. Son discours s'opposait alors totalement à celui préconisé par l'association, lorsqu'il a affirmé que la Turquie et le Kurdistan n'étaient pas européens, et que la religion musulmane idéalisait la violence, citant comme preuve le fait que le Prophète Mohammed avait été un officier dans l'armée. Le tableau 9 résume la figuration identitaire de Fredrik.

<i>identité</i>	<i>type d'identité</i>	<i>traits performés</i>	<i>manifestations</i>
membre d'AEGEE	sociale	critique +	<ul style="list-style-type: none"> <li>• critiques de l'association</li> <li>• intolérance religieuse / raciale</li> <li>• confidences</li> <li>• évacuation des tabous réprimés</li> </ul>
professionnel actif	sociale	franc +	
agenda caché	de rôle	averti +	
masculine	de rôle	opportuniste +	
nationalité allemande	sociale	dragueur + anti-turc +	

**tableau 9 : la figuration identitaire de Fredrik à l'aéroport d'Izmir**

Alors que les participants ont respecté, au début de l'interaction, les préconisations du cadre social associatif, la révélation de différentes identités par l'auteur de la thèse a poussé Fredrik à prendre ses distances, à son tour, par rapport à cette première identité. Le fait de souligner son identité professionnelle et son âge a été associé à une prise de distance critique vis-à-vis de l'association et de son fonctionnement. Enfin, il a révélé l'agenda caché qui permettait d'expliquer sa présence à l'agora et sa vision extrême des rapports entre le monde musulman et l'Europe, sociétés qu'il différenciait totalement. Ce mélange d'identités l'a encouragé à mettre en avant un certain nombre de traits pouvant y être associés, afin d'exprimer une prise de position personnelle (identité de personne). Si aucun des traits ne peut

être attribué sans faille à une identité quelconque, leur performance à travers la figuration identitaire s'explique par le jeu meadien de l'image de soi, lié à la nécessité de rationaliser intersubjectivement ses actes symboliques en les reliant à une identité activée (*accountability*). La nationalité allemande n'était pas une identité revendiquée par Fredrik, mais l'auteur l'a mobilisée implicitement pour s'expliquer sa prise de position forte sur la question turque.

### **La performance des repères de signification dans les interactions**

Les exemples qui viennent d'être cités illustrent le caractère performé des traits associés aux différentes identités activées pendant une interaction. Un deuxième processus, corrélé au premier, dépasse la sphère des identités et concerne la manière dont les acteurs sociaux négocient des repères sémiotiques partagés dans l'interaction. Les deux processus de performance sont liés précisément parce que la figuration identitaire permet de définir certains repères de signification partagés. Ainsi, par exemple, l'attitude adoptée envers l'idéologie associative, dans la conversation entre Fredrik et l'auteur de la thèse, a été progressivement négociée par rapport aux identités mobilisées.

D'autres repères communs de signification, moins directement liés aux identités, sont progressivement mis en place dans l'interaction, à travers les pratiques des acteurs sociaux. Par exemple, pendant l'université d'été à Lyon, le souhait des organisateurs, communiqué aux participants dès leur arrivée, était que la langue de travail soit le français. Or, étant donné le faible niveau en français de certains participants, ainsi que le fait que presque tous parlaient bien l'anglais, celui-ci s'est rapidement imposé comme langue de communication au sein du groupe, traduite en français lorsque cela s'avérait nécessaire. De cette manière, il devenait « normal » d'aborder ses interlocuteurs en anglais, malgré la configuration initiale imposée par les organisateurs.

Les pratiques performées naissent ainsi parfois de conflits ou de tensions entre des préconisations différentes. Par exemple, à l'agora d'Enschede, il était expressément interdit de manger et de boire dans les gymnases qui servaient de dortoirs. Or, le deuxième soir, il a été annoncé que, lors de la « nuit européenne » qui devait avoir lieu dans une discothèque entièrement réservée à l'association, les participants ne pouvaient amener leurs alcools « nationaux » car l'établissement souhaitait qu'ils achètent les boissons sur place. Le même soir, les participants ont dû patienter une heure aux gymnases en attendant les bus pour les emmener en ville. Malgré l'interdiction qui leur avait été répétée à la fin de la séance plénière de l'après-midi, certains participants ont commencé timidement à boire l'apéritif dans les gymnases. En constatant que personne ne les empêchait de continuer, et fidèles à la tradition de la nuit européenne, ils ont proposé leurs alcools nationaux à d'autres personnes, qui ont ensuite fait goûter le leur, jusqu'à ce que presque tous les participants dans les gymnases boivent l'apéritif, y compris certains organisateurs. Quelques participants disaient voir dans ce comportement la preuve qu'une tradition culturelle comme la nuit européenne était irrépressible : partager les produits nationaux était alors un moyen de revendiquer l'identité associative, contre les organisateurs qui ne respectaient pas ses traditions. Le lendemain, le

modérateur de séance a rappelé la règle, qui a pourtant continué à être bafouée, jusqu'à la fin de l'agora, en toute impunité<sup>1043</sup>.

Mais la performance ne se réduit pas à la remise en cause de règles non voulues, et elle n'est pas toujours binaire. Parfois, il s'agit de l'émergence de certains traits ou valeurs à partir des synergies qui opèrent entre les différentes identités activées. De cette manière, la hiérarchisation qui s'est installée dans les rapports au sein de l'équipe *M(Eye) Agora*, correspond à un trait culturel de l'association (*supra*), notamment valorisant pour les membres expérimentés comme Gunther, et reflète également les pratiques professionnelles de celui-ci, qui travaille dans l'édition. Les discours des membres français suite au referendum sur le traité constitutionnel européen (*supra*) peuvent également se fonder sur la synergie entre des traits associés à la position nationale, et des représentations, mêmes minoritaires, au sein de l'association.

La performance des repères de signification peut se faire de manière plus ou moins explicite. Alors que, la plupart du temps, il s'agit d'un processus que les participants à une interaction ne remarquent pas consciemment, à certains moments, ils peuvent recourir à une stratégie métacommunicationnelle consistant à faire appel aux valeurs associées à telle ou telle identité, pour tenter d'imposer ou de rejeter certains traits<sup>1044</sup>. Par exemple, les interventions de plusieurs membres expérimentés de l'association, rappelant l'importance de sa mission politique, face aux candidats jugés peu sérieux à l'agora de Varsovie, ont performé l'identité et la culture associatives dans ce sens. En usant de leur légitimité et en insistant sur l'engagement idéologique et politique nécessaires, selon eux, ils en faisaient une qualité essentielle pour un candidat cherchant à accéder à une position dans laquelle il serait appelé à représenter l'association.

Dans les tentatives de réconciliation entre *M(Eye) Agora* et *AEGEE-TV*, les deux côtés ont également fait appel à l'identité associative, en précisant l'importance de la solidarité et de la tolérance comme valeurs de l'association. Cette performance métacommunicationnelle des traits avait un double effet. D'un côté, elle pouvait dévaloriser symboliquement l'autre groupe, accusé de ne pas se comporter en bons membres de l'association (*supra*). De l'autre, elle mettait en place un repère comportemental mutuellement acceptable, permettant éventuellement aux membres des deux groupes de chercher le consensus, en validant mutuellement une identité partagée et valorisante.

De ce point de vue, la métacommunication au niveau de la performance des identités et des cultures est elle-même un acte de figuration identitaire qui joue sur la légitimité. La

---

<sup>1043</sup> Un cas similaire concerne les séances plénières, et le seuil de tolérance négociée de ceux qui arrivent en retard ou qui se lèvent et qui quittent la salle en pleine séance. Les participants, qui cherchent simplement à éviter une partie jugée ennuyeuse, observent les réactions du président de séance, et exercent plus ou moins de retenue en fonction de la probabilité qu'il leur fasse une remarque désobligeante lorsqu'ils se lèvent pour partir. Il s'agit alors de jauger l'ambiance qui règne pendant la séance et les comportements contextuellement admis par le collectif, dont le président de séance sert de porte-parole. Toutes les « règles » sociales imposées sont performées de cette manière dans les interactions.

<sup>1044</sup> Telle est la logique des injonctions du type : « arrête de pleurer, on dirait un bébé ! ». Adressée à un enfant qui ne souhaite surtout pas être confondu avec un bébé, cette injonction l'encourage à se distinguer de cette identité de rôle en arrêtant de produire des comportements qui y sont associés culturellement.

métacommunication critique<sup>1045</sup> joue sur la légitimité identitaire. L'acteur qui rappelle les valeurs à respecter se positionne comme étant supérieur du point de vue de l'éthique culturelle. Dans la mesure où sa position est acceptée, d'autres acteurs ont besoin de son approbation pour valider la même identité aux yeux de tierces personnes. S'instaure, alors, une dynamique de cercle « vertueux » de concurrence prototypique (*SIT : supra*) propre aux prudes, aux *Précieuses Ridicules* de Molière, aux chrétiens néoconservateurs américains, mais aussi aux hooligans et aux gangs violents<sup>1046</sup>. C'est au niveau de la performance des repères culturels dans l'interaction que cette boucle dynamique se met en place.

Enfin, la performance étant liée à un contexte social particulier, il s'avère que différentes valeurs peuvent être privilégiées à différents moments. Par exemple, à l'agora de Varsovie, l'atelier proposé par l'auteur de la thèse a suscité une réaction hostile de la part de certains « dirigeants » de l'association, dont des membres du comité directeur et l'équipe de modération des séances plénières. Selon ces responsables, l'atelier, qui a porté sur les relations sentimentales et sexuelles entre étrangers, et en particulier entre les membres de l'association, n'était pas suffisamment « sérieux », notamment dans le contexte d'une agora où l'on s'alarmait devant le spectre d'un désintéressement général face à des questions politiques jugées plus « dignes ». Plusieurs personnes ont exprimé leurs réserves à propos de l'atelier, dont le titre accrocheur a dû être abandonné<sup>1047</sup>. La Présidente de séance a incité les participants à assister aux ateliers, en précisant que certains étaient plus importants que d'autres pour l'association. Lors du compte-rendu final devant la séance plénière, la Présidente a changé inopinément l'ordre du jour, en demandant à l'auteur de venir présenter les résultats de son atelier directement à la suite de la commémoration de l'adhérente morte après l'agora d'Izmir (*supra*). Il aurait évidemment été peu approprié de rendre compte dans le détail de l'atelier, compte tenu de l'ambiance de deuil qui régnait encore dans l'agora.

Or, le rejet effectif du sujet de l'atelier par rapport à des valeurs imposées par la « direction » contraste fortement par rapport à la réception qui a été réservée à l'atelier par la cinquantaine de membres qui ont choisi de le suivre. Mobilisant les identités d'étudiants ouverts, de jeunes adultes, mais aussi l'identité associative, le groupe s'est montré intéressé par ce sujet. Les relations avec les étrangers ont alors été présentées comme un aspect valorisé de la sociabilité associative, et même comme un élément important dans l'échange culturel qui contribue au succès de cet axe de l'activité d'AEGEE.

### 8.32. L'évolution de la culture

Puisque les divers traits culturels peuvent être performés de manière différente, ou alors totalement négligés, d'un contexte à un autre, il faut distinguer la performance des repères de signification dans une interaction et l'évolution de la culture du groupe entier, bien

<sup>1045</sup> On pourrait également imaginer une métacommunication consensuelle qui sanctionnerait positivement le fait que les comportements sociaux correspondent bien aux traits culturels associés à l'identité activée et valorisée.

<sup>1046</sup> En ce qui concerne les deux derniers cas, la dynamique se situe généralement davantage au niveau des pratiques qu'à celui des discours métacommunicationnels.

<sup>1047</sup> Le titre initial, provocateur mais formulé par l'auteur en fonction de ses représentations du public visé, était : « *Le sexe à l'interculturel : pourquoi l'adorons-nous autant ?* »

que ces deux processus soient très liés. L'évolution culturelle intervient lorsque suffisamment de membres, ou des membres suffisamment influents sur le plan culturel, adoptent un repère de signification performé en tant que trait culturel du groupe.

Comme le montre Peggy McDonald à propos du comité d'organisation des Jeux Olympiques de Los Angeles en 1984, des éléments contextuels sont élevés au rang de traits culturels (McDonald, 1991 : 33-35), lorsqu'ils sont référencés comme des repères partagés par les membres d'un groupe. Certains traits peuvent être encouragés par des dispositifs mis en place par l'organisation, mais d'autres sont le fruit du hasard<sup>1048</sup>.

L'évolution culturelle d'AEGEE est également affectée à la fois par les dispositifs sociotechniques, dont les dispositifs de formation, et par l'activité informelle de ses membres. Dans la première catégorie se trouvent les formations organisées par l'Académie AEGEE, ou la documentation produite à destination des membres (*supra*, chapitre 6.12). Certains de ces dispositifs portent directement sur la transmission de la culture associative, alors que d'autres visent explicitement d'autres compétences<sup>1049</sup>. Ces supports agissent, dans une certaine mesure, contre l'évolution culturelle, ayant été développés pour assurer la continuité et le transfert des savoirs dans le contexte d'un renouvellement rapide des effectifs et d'une association aux dimensions grandissantes<sup>1050</sup>.

Les dispositifs formels sont complétés par des moyens informels de transmission culturelle. Ces derniers sont généralement de nature implicite et reposent sur la pratique et sur la performance des traits culturels<sup>1051</sup>. Les conversations entre membres, l'observation des pratiques d'autrui et la participation à des manifestations comme l'agora permettent aux individus, de manière informelle, de construire leur propre représentation de la « culture » associative. C'est en grande partie le caractère informel de l'apprentissage culturel qui favorise l'évolution culturelle<sup>1052</sup>.

---

<sup>1048</sup> McDonald souligne ainsi l'importance symbolique accordée aux permis de parking par les membres du personnel. Parmi les traits culturels davantage spontanés, elle décrit les plaisanteries partagées entre collègues à l'égard de l'accent particulier d'un responsable de service (1991 : 34).

<sup>1049</sup> Cette distinction est artificielle, car, en tant que dispositifs d'interaction entre membres de l'association, ils mobilisent tous des savoirs culturels, même si leur contenu porte sur une question particulière.

<sup>1050</sup> Il faut remarquer, au passage, que les dispositifs de formation externes à AEGEE, qui visent à développer des compétences professionnelles et qui attirent de nombreux membres actifs au niveau européen, contribuent à favoriser un certain brassage culturel avec d'autres associations européennes de citoyenneté. En s'ouvrant les unes aux autres au niveau de leurs pratiques et en adoptant des solutions développées ensemble, les différentes associations peuvent assister à une convergence partielle au niveau de leur culture. De nombreux adhérents font également partie, et connaissent le fonctionnement, de plusieurs associations de ce type. Même s'ils les différencient sur le plan symbolique, l'appartenance multiple peut encourager les emprunts culturels (*supra*, chapitre 1.12).

<sup>1051</sup> Des dispositifs formels comme les « *agora twins* » (*supra*, page 481) intègrent la transmission culturelle à la fois explicite (métadiscursive) et implicite.

<sup>1052</sup> Bien sûr, dans la mesure où la notion de « culture » peut être critiquée comme artificiellement réifiante, celle d'évolution culturelle peut l'être aussi. Il s'agit, plus précisément, de déterminer la manière dont les traits culturels les plus souvent mis en avant peuvent changer sous l'impulsion de leur performance au cours des interactions.

## Une culture dynamique

Selon un membre du comité directeur, la chanson qui accompagne la signature de la convention d'adhésion résulte de ce qui pourrait être qualifié d'une innovation culturelle insolite, au niveau de la performance rituelle. L'innovation résulte d'une faute de frappe qui figurait dans le programme officiel d'une agora, dans les premières années d'existence de l'association. Lors de la cérémonie de signature, l'assemblée a pu lire, en anglais, « *singing* » (chanter) et non pas « *signing* » (signer) « *la convention d'adhésion* ». Sur ce, plusieurs adhérents, suivis du reste de l'assemblée, ont improvisé la chanson qui perdure encore aujourd'hui. Le choix de l'air d'une chanson française, *Le Pont d'Avignon*, reflète l'héritage francophone de l'association. À un moment de son histoire où l'association comptait de nombreux Français, cette chanson était connue par une grande partie des participants à l'agora et ils ont pu improviser collectivement de nouvelles paroles. Aujourd'hui, l'innovation culturelle à travers l'emprunt de cet air ne pourrait plus se produire, du fait du faible niveau de français parmi les adhérents. Alors que l'air est connu de la plupart des membres de l'association, les paroles doivent être affichées à chaque fois qu'elle est chantée : du fait de l'évolution démographique, mais aussi de sa ritualisation, la chanson est devenue un artefact culturel figé.

En dehors d'innovations culturelles de ce type, la plupart des évolutions culturelles commencent dans des petits groupes, avant de se généraliser ou non à l'association. Pendant des événements qui ne mobilisent que quelques dizaines de personnes, comme l'université d'été organisée par AEGEE-Lyon, la culture du groupe se montre bien évidemment plus labile que la culture associative. Ainsi, le choix performé de la langue anglaise comme langue de travail, selon la tradition associative mais contre les souhaits des organisateurs (*supra*) est vite devenue une norme, un trait culturel. Le groupe a également adopté quelques plaisanteries récurrentes, comme la forte odeur des pieds d'un membre tchèque, ou la naïveté de l'un des organisateurs, idéaliste et fleur bleue face au cynisme économique des grands acteurs industriels en matière d'environnement. Ainsi, des traits attribués à des individus particuliers, puisque connus de tous, sont devenus des traits culturels, dans la mesure où l'on pouvait s'en servir pour souligner l'appartenance commune à l'association. Évoquer l'une de ces plaisanteries en public provoquait généralement des rires de complicité de la part des autres membres du groupe.

De la même manière, la « nuit européenne » impromptue dans les gymnases à Enschede est devenue un repère culturel, le temps de l'agora. Jusqu'à la fin de l'événement, les membres pouvaient se référer collectivement aux agissements de cette soirée : les discours des organisateurs et les pratiques des participants, en tant que cadre préfigurant permettant de faire sens de différentes conduites. Boire dans les gymnases était devenu, en quelque sorte, un acte de rébellion, contre des organisateurs perçus alors comme rigides, qui imposaient des règles qui n'avaient pas d'importance car ils ne les maintenaient pas. La relation préfigurée entre participants (rebelles, respectueux des traditions culturelles plutôt que des règles administratives) et organisateurs (donneurs d'ordres, irrespectueux des traditions) avait également été modifiée.

Or, il est difficile de savoir si cet incident a modifié de manière durable la culture associative. Certes, la nuit européenne a été maintenue selon la tradition, lors des agoras suivantes. À Varsovie, les organisateurs demandaient également aux participants de manger et de boire en dehors des gymnases. Même si la règle n'était pas toujours respectée, il ne semble y avoir eu ni de résistance massive, ni de références explicites à Enschede au niveau du comportement des participants. Inversement, à l'agora d'Izmir, certains participants se souvenaient encore d'un autre repère de signification performé de l'agora d'Enschede. Lors de l'annonce de l'atelier qu'il allait présider, l'auteur de la thèse s'est exprimé en français devant l'agora, à la surprise générale de l'assemblée (*supra*, note infrapaginale numéro 844). De nombreux participants l'ont alors salué en français dans les jours qui suivaient, et ce comportement a continué à Izmir.

La réaction provoquée par la prise de parole en français témoigne d'une autre évolution culturelle, davantage progressive, depuis les origines de l'association. Au début, les délégués pouvaient s'exprimer, au choix, en français ou en anglais (*supra*). La préférence pragmatique performée de l'anglais a fait que cette langue s'est imposée *de facto* face à un français minoritaire, sans que le discours officiel ne change pour refléter cet état de fait<sup>1053</sup>. Cette évolution culturelle semble bien résulter de choix individuels et collectifs de figuration et non pas d'une quelconque impulsion au niveau des dispositifs formels.

De cette manière, les agoras, et autres grands rassemblements, apparaissent comme des moments critiques dans l'évolution culturelle de l'association, qu'elle soit formalisée ou non. Ils regroupent une grande partie des membres actifs sur le plan européen, qui s'identifient régulièrement à l'association dans sa dimension européenne (alors que d'autres membres, moins mobiles, s'identifient, logiquement, plus souvent à leur antenne locale<sup>1054</sup>). Participer à l'agora ou à l'EBM (*supra*, chapitre 6.12) constitue un moyen d'affirmer son engagement associatif, valorisé par la culture d'AEGEE. Des traits performés lors de ces événements peuvent ainsi être rappelés plus tard comme des signes d'appartenance. Sur la liste de diffusion, on publie des messages suite à l'agora, ostensiblement à destination de tous mais comportant des références connues par ceux qui y ont participé<sup>1055</sup>. Les abonnés à la liste de diffusion qui n'y ont pas assisté sont incités à lire les comptes-rendus, à défaut de regarder la retransmission en direct des séances plénières sur Internet, ou de consulter les présentations ou les films d'AEGEE-TV mis en ligne<sup>1056</sup>.

Enfin, l'atelier, animé par l'auteur de la thèse à l'agora d'Izmir, a été affecté par des tensions créées deux ans auparavant et restées non résolues au sein de la culture associative. Dans le cadre du projet « *Europe's Torn Identity* », les membres de l'association avaient été appelés à débattre, parmi d'autres questions, des frontières de l'Europe (*cf.* l'entretien avec

<sup>1053</sup> Les statuts ont été modifiés pour exclure la traduction demandée vers la langue du pays hôte, et pour imposer la traduction sur demande entre l'anglais et le français, jusque-là non-traduits entre eux (*supra*, chapitre 7.12). Mais, ils ne prennent pas acte de l'hégémonie de l'anglais dans les réunions statutaires.

<sup>1054</sup> Une piste de recherche qui n'a pas été explorée dans cette thèse concernerait les liens entre les niveaux d'une structure sociétale, par exemple, entre la culture de l'association en général et la culture locale (*infra*, page 556).

<sup>1055</sup> *Cf.*, par exemple, le message d'Olivier G, du 11.05.05, ou celui d'Anca C, du 13.05.06.

<sup>1056</sup> *Cf.* le message de Wim V. R. du 18.05.05. Des messages spécifiques sont également envoyés pour présenter des changements ou des innovations, comme celui de Marek U, posté le 17.05.06.

Bruno, page 11). L'atelier à Izmir, sur l'identité européenne, a malencontreusement été perçu comme une suite de ce projet par certains participants. À la plus grande surprise de l'animateur, ils ont alors cherché à ramener le débat à cette question restée polémique. Comme le montre cette anecdote, les évolutions culturelles ne sont pas toujours clairement identifiées, et resurgissent parfois de manière inattendue.

### Discussion de l'hypothèse numéro 3

L'observation du corpus révèle la pertinence limitée de l'hypothèse numéro trois<sup>1057</sup> pour comprendre les interactions, notamment au niveau de la performance des traits. L'analyse suggère que l'accent devrait être mis non seulement sur la performance de traits préfigurés, mais sur la performance d'éléments liés à la *configuration* du contexte, et sur leur éventuelle adoption plus ou moins définitive en tant que traits de caractère culturels.

Certes, les traits mobilisés sont performés dans les interactions. Parfois, comme lors des salutations entre des membres qui ne se connaissent pas, la mise en avant des codes associatifs permet d'établir un cadre de prévisibilité mutuel sur lequel fonder la rencontre (*supra*). Or, au cours des rencontres, sous l'influence d'autres identités ou d'éléments contextuels, l'on met en scène des traits culturels de différentes façons. La mise en avant par Gunther du trait de hiérarchisation, compatible avec ses autres identités activées, correspond à une certaine manière de se comporter, qui fait partie, dans certaines conditions, de la vision des relations interpersonnelles préconisée par la culture associative. Dans d'autres contextes sociaux où l'identité associative est activée, les acteurs sociaux peuvent ne pas avoir recours à ce trait, ou alors le performer de manière différente (hiérarchisation par l'âge, par type d'études, par pays d'origine, etc.).

Le processus semble moins tranché que ne le suggère l'hypothèse, dans la mesure où il est difficile d'associer un trait à une culture particulière, et de savoir quelle peut être sa nature « hors contexte »<sup>1058</sup>. Comment associer un trait à telle ou telle identité, alors qu'il peut être choisi justement en raison de sa compatibilité par rapport à de multiples cultures ? Ce genre de spéculation semble imprudent, d'autant plus qu'il est peu probable que l'analyse retenue ne soit partagée par l'ensemble des participants à l'interaction. Plutôt que de parler de traits culturels sciemment performés, il peut sembler plus intéressant, alors, de penser à des repères situationnels mis en avant partiellement en raison de leur (plus ou moins grande) compatibilité par rapport à une représentation (plus ou moins) partagée de la culture associative, et des autres cultures activées. Ainsi, il semble également pertinent de retourner l'hypothèse numéro trois, et de suggérer que ce ne sont pas les traits culturels qui sont performés, mais les cultures et les identités qui sont performées à travers l'attribution implicite ou explicite de certains traits à ces cultures ou identités.

<sup>1057</sup> Rappelons-la encore : « Les traits culturels mobilisés sont performés dans les interactions, en fonction du déroulement de la situation et des autres identités et cultures activées. Cette « actualisation » microsociale des traits culturels associatifs peut faire évoluer la culture au niveau méso-social (au niveau de l'association) ».

<sup>1058</sup> Bien sûr, l'idée de traits culturels « hors contexte » est une idéalisation artificielle qui sert à rappeler de nouveau l'impossibilité d'établir une description absolue de la culture, qui n'existe que dans l'esprit collectif (*supra*).

Cette hypothèse retournée prévoit un plus grand degré de flexibilité dans l'analyse (le chercheur ne cherche pas nécessairement à rattacher les comportements et les repères de signification mis en avant à une culture quelconque). Elle permet de comprendre des situations comme la conversation entre l'auteur de la thèse et Fredrik, où, malgré l'activation de l'identité associative, ce dernier expose son intolérance vis-à-vis des Musulmans, et critique les membres d'AEGEE. La nouvelle hypothèse permet également d'expliquer la manière dont des agissements, en grande partie provoqués par un contexte particulier, peuvent devenir de nouveaux traits culturels, contrairement à l'ancienne qui prévoyait uniquement le changement incrémental sous l'influence de la performance des traits préexistants. Concrètement, la chanson qui accompagne la signature des conventions d'adhésion, née de manière imprévue et sous la forme d'une plaisanterie liée à un rite préexistant et puisant dans une culture francophone, a ensuite été adoptée comme un trait culturel car, en tant que pratique, elle était associée à l'identité d'AEGEE. Chanter de nouveau la chanson à l'agora suivante, a été un moyen, pour les membres ayant assisté à l'agora où elle avait été introduite, de mettre en valeur leur statut de « connaisseur ». Comme de nombreux rites culturels, cette dynamique de mise en avant des connaissances culturelles, associées à la force affective de l'expérience partagée, explique la popularité continue de la chanson.

La deuxième proposition de l'hypothèse a globalement été validée par l'analyse du corpus, même si certaines qualifications s'imposent. À la lumière des remarques qui précèdent, l'actualisation microsociale de repères communs semble, en effet, liée à l'évolution méso-sociale de la culture associative. Si des comportements et des représentations mis en avant et définis dans l'interaction, sous l'influence du contexte et des multiples identités, sont associés à une identité sociale particulière, ils peuvent faire évoluer la « culture » liée à cette identité, en tant qu'ensemble abstrait et idéal de significations partagées.

Cette discussion permet de théoriser le processus d'*interculturalisation* ou d'emprunt culturel entre groupes différents. Il a été remarqué, plus haut, que les Néerlandais constituent la nationalité la plus importante dans l'association, et que certaines pratiques d'origine néerlandaises, comme le jeu du vol des drapeaux, semblaient s'être propagées vers la culture associative. Les membres d'AEGEE, même s'ils ne sont pas tous Néerlandais, peuvent activer simultanément l'identité néerlandaise et l'identité associative, pour s'expliquer le comportement d'un membre néerlandais. Par un simple transfert, les pratiques associées à l'identité néerlandaise, activées et performées dans les interactions car elles ne sont pas incompatibles avec l'identité associative, peuvent devenir associées à cette dernière identité également. Ainsi, le jeu du vol du drapeau, pratiqué peut-être initialement parmi les antennes néerlandaises au sein de l'association, puisque rien dans la culture associative n'excluait cette pratique, a peu à peu été copié par les autres antennes. Sa reproduction par des membres non-néerlandais de l'association pourrait donner ensuite l'impression qu'il s'agissait non pas d'une pratique « néerlandaise », mais d'une pratique proprement associative. En effet, la pratique serait ainsi devenue associative également et, à travers sa performance au sein de l'association et par rapport à ses valeurs et présupposés de base, elle pourrait évoluer distinctement de la pratique néerlandaise originelle.

Ce mécanisme d'innovation ou de « rénovation » culturelle ne fait pas nécessairement la différence entre les changements de pratiques ou de représentations qui « persistent »<sup>1059</sup> pendant plus ou moins longtemps. De ce point de vue, la structuration de la culture (conçue selon la perspective intégrationniste) proposée par Helen Spencer-Oatey semble cohérente : si toutes les innovations culturelles sont possibles, celles qui respectent davantage les traits préexistants s'imposent le plus facilement. De même, les valeurs et présupposés de base profonds d'une culture sont moins facilement malléables que les traits superficiels. De cette manière, la crainte souvent exprimée (*supra*) selon laquelle AEGEE serait devenue progressivement moins capable de traiter des questions « sérieuses », met en scène un processus long de changement incrémental, correspondant à une modification des présupposés de base de la culture associative. Le bien-fondé ou non de cette crainte, qui témoigne, peut-être, d'un discours instrumentalisant volontairement alarmiste (*supra*), est difficile à évaluer en définitive, car le « sérieux » imputé à l'association résulte d'un amalgame de manifestations qui se réalisent à des occasions et dans des contextes différents. La notion d'une même « culture », dont les valeurs peuvent être comparées à deux moments distincts, relève déjà d'une représentation heuristique réductrice de l'expérience collective humaine.

Enfin, la discussion de cette hypothèse a mis plusieurs fois en avant différentes limites du concept de culture. Mis à part son caractère abstrait et idéal, la question se pose de savoir où se trouve la frontière entre la « culture » et la conscience partagée du contexte ou de l'actualité. À partir de quel moment, un élément contextuel, reconnu par plusieurs membres d'un groupe, peut-il être considéré comme une connaissance culturelle ? La réponse proposée ici à cette question, est qu'un élément devient « culturel » à partir du moment où le fait de le mobiliser peut être attribué (implicitement ou explicitement) à l'appartenance au groupe. Puisqu'il s'agit d'une appréciation individuelle, cette distinction est nécessairement de nature subjective.

Une autre limite, difficile à situer, distingue la culture et l'identité personnelle. Pourquoi qualifier de traits culturels les références faites à la prise de parole en français de l'auteur de la thèse, devant l'agora d'Enschede ? Ces références peuvent simplement être motivées par le fait que ses différents interlocuteurs, ayant assisté à l'assemblée en question, attribuent ce trait à l'identité de personne de l'auteur. Encore une fois, la description est subjective et dépend du point de vue adopté sur l'objet : il n'y a pas de différence qualitative entre un trait dit « culturel », notamment éphémère, et la somme des consciences individuelles à propos d'un élément (ici un individu) associé au groupe en question.

#### **8.4. Repenser la culture en communication : le cadre théorique revisité**

L'examen du corpus met en avant les limites d'une notion de culture trop réifiante, face à la complexité des interactions observées. Plutôt qu'une donnée fixe à exploiter dans

---

<sup>1059</sup> Sur le plan noétique (*supra*, note infrapaginale n°325), il faudrait parler davantage de traits plus ou moins susceptibles d'être de nouveau activés par les membres d'une culture, en tant que repères de signification susceptibles d'être associés, par leurs interlocuteurs, à l'identité en question.

une rencontre, la culture apparaît comme une source de repères sémiotiques malléables, définis par les individus par rapport à différentes identités activées, mais aussi par rapport à un contexte social particulier. La culture joue ainsi un double rôle dans l'interaction, à la fois de structuration des comportements individuels, et de corrélat identitaire préfigurant la négociation de conditions de prévisibilité intersubjective.

#### 8.41. Du terrain à la théorie

L'étude du corpus ne remet pas fondamentalement en cause le modèle théorique présenté dans la première partie de la thèse (*supra*, figure 20, page 216 et figure 24, page 251). En ce qui concerne le contexte figuratif tripartite (préfiguration, configuration, figuration / performance), ce modèle s'avère utile pour penser la pluralité identitaire, pour prendre en compte les différents facteurs contextuels qui peuvent intervenir au niveau de la construction du sens, et pour comprendre le caractère émergent des repères pragmatiques de signification. La prise en compte simultanée de multiples identités apparaît comme fondamentale, prise en compte rendue possible par ce modèle. La figure 24 situe la réception et la production d'actes symboliques par rapport au contexte figuratif, qui influence, par médiation, chaque processus intervenant au long des « parcours » du faire interprétatif et du faire persuasif. L'observation du terrain confirme l'importance de ces multiples médiations, grâce auxquelles les actes symboliques viennent modifier en temps réel la représentation individuelle du contexte figuratif (fonction indicielle), tout en prenant un sens grâce à lui (fonction symbolique).

L'observation des interactions au sein d'AEGEE a également permis de réévaluer l'importance qu'il convient d'accorder à certains éléments du modèle décrit à la fin de la première partie. L'absence d'un cadre culturel unique, bien que prévue par le modèle, mérite d'être soulignée suite à la discussion de la culture organisationnelle (chapitre cinq). Même si l'identité collective et les rôles au sein de l'organisation préfigurent une certaine relation intersubjective dans un certain contexte, la manière dont la relation est performée (ou non) dépend fortement des autres identités activées et des volontés des individus (*supra*). Il semble peu pertinent, en définitive, de séparer les différentes cultures et les différentes identités dans une interaction, dans la mesure où toutes ou plusieurs peuvent contribuer à un degré quelconque à déterminer une ligne d'action visée, et à interpréter les actes symboliques d'autrui. L'acteur social peut se cacher derrière une identité particulière dans la légitimation déclarée de tel ou tel acte (« *accountability* »), mais la teneur de l'acte peut être conçue et analysée (y compris par les acteurs sociaux) par rapport aux différentes identités activées.

Par exemple, deux participantes à l'université d'été sur l'environnement, organisée par AEGEE-Lyon, ont travaillé ensemble à préparer un questionnaire sur les habitudes de tri des déchets, afin de comparer les résultats entre différents pays européens. Les deux étudiantes, « Carmen » et « Kristina », devaient préparer et animer un atelier sur ce sujet vers la fin de leur séjour à Lyon. L'identité de groupe et le thème de l'université d'été rendaient cette activité valorisante : les participantes allaient pouvoir présenter le fruit de leur travail aux autres, et contribuer à enrichir les connaissances collectives du groupe. En même temps,

l'atelier représentait un défi qui les motivait à s'appliquer, puisqu'il fallait intéresser le groupe, trouver des informations nouvelles et une manière agréable de les présenter. Conformément à la culture du groupe, semblable de ce point de vue à la culture associative, les relations interpersonnelles reposaient sur la valorisation mutuelle. Le choix d'une université d'été en langue française, et de nature plus « sérieuse » que la plupart d'entre elles, constituait déjà un trait commun, positivement connoté par rapport à la culture d'AEGEE. Malgré leurs différences d'âge, de nationalité, de niveau de langue et de connaissances scientifiques sur l'environnement, tous les participants s'entraidaient et partageaient cette expérience valorisante.

Au sein du binôme travaillant sur le tri des déchets, il s'est avéré que Carmen, de nationalité espagnole, avait bien moins de facilités que Kristina, une Suédoise, à la fois en langues, et par rapport au sujet étudié. Alors que Kristina parlait très bien l'anglais et le français, Carmen avait un petit niveau en français et un niveau faible en anglais. De plus, l'Espagnole n'avait pas de connaissances préalables sur l'environnement, contrairement à la Suédoise, étudiante en sciences physiques. Au cours de leur conversation, il a fallu que Kristina explique à Carmen l'impact environnemental du compostage et de la pollution due au cadmium en provenance de piles domestiques. Déjà assez peu à l'aise sur un sujet technique, Carmen a posé des questions non seulement sur le fond, mais également de vocabulaire pour tenter de comprendre la langue. Il arrivait assez souvent à Kristina de compléter les phrases à la place de sa partenaire.

Par rapport à une culture de groupe qui valorisait ceux qui avaient des connaissances scientifiques et ceux qui parlaient bien le français et l'anglais, les différences entre les deux filles constituaient potentiellement un décalage symbolique important en faveur de Kristina. Dans une perspective d'efficacité, celle-ci aurait pu assumer clairement une position de chef dans l'équipe, en dirigeant le projet et en laissant Carmen s'occuper de « petites tâches » sans difficulté. Cependant, l'étudiante suédoise a adopté une autre posture intersubjective, en laissant sa partenaire prendre l'initiative de la rédaction du questionnaire, en se contentant de l'aider dans la formulation des phrases. Pendant ce temps, elle n'a eu cesse de lui faire des compliments, par exemple :

*« Elle est belle, ton écriture. Est-ce que tous les Espagnols écrivent aussi bien ? ».*

Elle a continué :

*« C'est toi qui as dessiné ça ? C'est très beau. Tu écris bien aussi. Moi, je suis incapable de dessiner et ma mère n'arrive pas à lire mon écriture, ni celle de mon père ».*

En cherchant à mettre en valeur l'identité nationale de Carmen, et en louant ses qualités artistiques qui dépassaient, affirmait-elle, les siennes, Kristina a semblé vouloir rétablir l'équilibre symbolique entre les deux. En s'effaçant, voire en s'abaissant, devant l'Espagnole, elle a projeté celle-ci dans un rôle actif, ce qui a amené Carmen à participer pleinement et sans réserves au projet.

Du point de vue de l'analyse, le chercheur peut se demander s'il s'agissait d'une stratégie intersubjective, d'un calcul savant de la part de Kristina, afin d'éviter de se trouver toute seule à faire le travail. D'un autre côté, ce comportement pourrait être lié à des qualités de « leader » particulièrement développées chez la Suédoise. Ou alors, peut-être cherchait-elle à respecter à tout prix la culture du groupe, qui lui interdisait de prendre une position supérieure dans la relation intersubjective. Peut-être s'agissait-il d'une déformation nationale : la culture suédoise étant une culture féminine selon la classification d'Hofstede (*supra*, page 65 *et seq.*), son comportement pouvait être lié à une tendance générale des Suédois à éviter de s'imposer face à leurs pairs. Peut-être que sa représentation du travail en binôme exigeait une relation d'égal à égal ; ou alors souhaitait-elle se cultiver une image de gentillesse (identité de personne). Peut-être qu'elle cherchait à devenir l'amie de Carmen, ou que, l'ayant observée auparavant, elle pensait qu'elle ne réagirait pas bien à un rapport hiérarchisé. Peut-être que Kristina cherchait à devenir enseignante, et voulait se construire une image compatible par rapport à ce rêve. Peut-être qu'elle avait l'habitude d'aider des frères ou des sœurs plus jeunes avec leurs devoirs. Enfin, de physionomie anorexique, peut-être que Kristina idéalisait ce qu'elle percevait comme la beauté, dans toutes ses formes, d'où la focalisation sur la beauté de l'écriture et du dessin de Carmen, et de la laideur de ses propres productions. En définitive, Kristina a pu être motivée par plusieurs de ses facteurs, et par d'autres encore, insoupçonnés par Carmen et par l'auteur de la thèse, et même par Kristina elle-même.

Si le modèle présenté plus haut (chapitre trois) prévoit tous ces niveaux de lecture, il est important de souligner qu'aucun d'entre eux ne domine, *a priori*, les autres<sup>1060</sup>. Non seulement il est impossible d'accéder aux raisonnements conscients et inconscients de Kristina, mais il est probable que son comportement résulte de la convergence de plusieurs facteurs (identitaires / culturels ou autres). Quelles que soient la ou les « vraies » raisons qui ont poussé Kristina à se conduire ainsi, elles ne sont pas plus accessibles à Carmen qu'au chercheur. Il s'ensuit que l'Espagnole doit s'expliquer le comportement de son interlocutrice par rapport à ses propres représentations de ses différentes identités, par rapport à ses théories implicites de la situation et de ses enjeux, et par rapport aux motivations qu'elle attribue à Kristina. Le modèle présenté au troisième chapitre intègre la complexité des processus intra-subjectifs et intersubjectifs qui explique le « flou » significatif, ressenti et observé dans les interactions au sein de l'association.

Cet exemple permet également de souligner non seulement *l'imprévisibilité* des interactions, dont chaque geste symbolique repose sur des processus complexes, mais aussi le caractère *inconscient* de décisions qui motivent le comportement interactionnel. Interrogés, les membres de l'association n'ont pas l'impression d'obéir à de multiples logiques identitaires et stratégiques plus ou moins convergentes<sup>1061</sup>, mais de se comporter de manière spontanée et « naturelle » (*supra*, page 50). Les explications qu'ils trouvent pour des comportements qui leur semblent aller de soi, sont souvent réductrices, de convenance, ou peu affirmées. Une approche systémique et irréductible de l'ensemble des facteurs qui peuvent

<sup>1060</sup> Ainsi, par exemple, les identités ne jouent pas nécessairement un rôle plus important que le contexte, et *vice versa*.

<sup>1061</sup> Cf. la notion de *clusters* identitaires de McCall et Simmons (*supra*, page 118).

entrer en jeu, à l'image du « contexte figuratif » tripartite dans le modèle proposé, s'avère nécessaire pour se rendre compte de ce fonctionnement implicite complexe.

### **Limites de l'étude du corpus**

Globalement, l'étude du corpus semble valider le modèle théorique proposé. Or, trois facteurs liés au choix de corpus et à l'analyse effectuée viennent limiter la validité de ce travail de recherche, limites qu'il est important de souligner.

Tout d'abord, la problématique à laquelle répond l'étude du corpus est elle-même limitée. Compte tenu du déroulement du projet de recherche, l'étude n'a pas été menée pour investiguer la manière dont fonctionne la communication interculturelle d'un point de vue général, mais, plus précisément, pour établir dans quelle mesure le modèle théorique issu de la discussion épistémologique de la première partie permet de comprendre les interactions observées. Si l'analyse n'invalide pas le modèle théorique projeté au départ sur l'objet d'étude, elle ne doit être conçue que comme une heuristique qui représente une manière parmi d'autres de penser les interactions interpersonnelles. Une autre problématisation aboutirait, sans doute, à un autre raisonnement et à un modèle mettant en avant d'autres processus, et expliquant les interactions à l'aide d'un autre éclairage. Même si l'assise épistémologique du projet semble lui donner une pertinence qui dépasse celle d'une simple modélisation *ad hoc*, cette épistémologie constitue, en elle-même, un parti pris scientifique qu'il importe d'explicitier.

Ensuite, les spécificités du corpus choisi (*supra*, chapitre 6.12) excluent la possibilité d'une généralisation des résultats à d'autres objets d'étude. Le caractère particulier de la culture associative, avec son parti pris dogmatique anti-national et l'éthique de la sociabilité qu'elle préconise entre les membres, marque le contexte figuratif dans les interactions qui font appel à l'identité associative. Outre cette identité collective partagée, le profil des membres, et en particulier la maîtrise de l'anglais de la plupart d'entre eux, leur niveau élevé d'études, leur goût pour l'échange culturel et leur intérêt pour l'Europe, les distinguent nettement de la plupart des autres citoyens européens. Alors que cela ne remet pas en cause le fonctionnement fondamental des interactions, ce profil particulier aide les membres d'AEGEE à passer outre des barrières symboliques linguistiques qui affectent davantage les interactions entre étrangers en général, comme le rappelle Éric Dacheux (*supra*, page 367).

Enfin, une étude sur l'interculturalité ne doit pas se montrer aveugle aux différences mises en avant par les études en communication *cross-cultural*. Sans entrer dans le détail d'un sujet vaste et difficile à traiter, il suffit de remarquer que le fonctionnement observé pourrait être plus ou moins propre aux Européens. Si cela était possible, la même étude, dupliquée, par exemple, en Amérique Latine, en Afrique, au Moyen ou à l'Extrême Orient, serait susceptible, à chaque fois, de révéler des différences de fonctionnement dans les interactions. Une grande partie de ces différences serait interne au contexte figuratif, c'est-à-dire qu'elle modifierait l'importance relative accordée aux différentes identités, aux éléments contextuels, et ainsi de suite. Cela ne remettrait pas nécessairement en cause tout le modèle théorique, et notamment les processus médiatisés du faire interprétatif et du faire persuasif (figure 24) mais,

d'autres études seraient nécessaires avant de prétendre à un quelconque degré d'universalité au niveau du fonctionnement des processus décrits, si tant est qu'on en fasse un objectif de recherche et de connaissance.

#### 8.42. Pour une prise en compte scientifique de la dimension culturelle de la communication.

La discussion des hypothèses et du modèle théorique de la communication, à la lumière de l'étude du corpus, a plusieurs fois évoqué la notion de culture appliquée aux interactions. Associée au postulat formulé depuis le début de la thèse, selon lequel toute communication est interculturelle (*supra*, page 12), cette focalisation sur la culture en communication mérite désormais une mise en perspective.

Au terme de cette étude, deux applications distinctes de la notion de culture, aux interactions, se détachent. D'un point de vue anthropologique, la culture peut être conçue comme une idéalisation abstraite de l'ensemble de savoirs partagés par les membres d'un groupe. Les travaux anthropologiques appliqués aux interactions, s'inscrivant dans une approche d'*intégration*, cherchent à décrire aussi complètement que possible la culture, afin de comprendre dans quelle mesure elle peut prédisposer l'individu (structuration cognitive culturelle et prescriptions normatives) à se comporter de telle ou telle façon dans une situation sociale.

Or, nous avons souligné, plusieurs fois, la possible dérive « culturaliste » liée à une utilisation microsociale de cette notion métasociale de la culture comme « *langue* » saussurienne. Alors que les cultures de socialisation primaire, notamment, jouent un rôle déterminant dans la structuration cognitive de l'individu, celle-ci est loin d'être le seul facteur qui intervient dans l'élaboration intra-individuelle d'une ligne de conduite ou dans l'interprétation des actes symboliques d'autrui. Du point de vue de l'acteur social, il devient pertinent de penser à la culture non pas uniquement comme un ensemble plus ou moins flou, et plus ou moins fixe, de traits associés à l'appartenance à un groupe particulier, mais comme une ressource sémiotique consciemment et inconsciemment exploitable par les acteurs sociaux, pour construire des repères de signification liés aux différentes identités activées (*supra*). La perspective de *fragmentation* met en avant l'ambiguïté inhérente aux interactions, qui font appel à plusieurs cultures et identités, parmi d'autres facteurs (physiologiques, etc) qui influencent la construction du sens. Selon cette vision de la culture appliquée aux interactions, des repères prédéterminés et stables cèdent la place à la négociation intersubjective, la performance et l'incertitude. Face à l'ambiguïté poststructuraliste, et dans un esprit postmoderne, le *métissage* culturel, le *bricolage* et la *performance* ad hoc, font écrouler les systèmes prédéfinis dont les vestiges servent à (re)construire de nouveau du sens.

L'approche sémiopragmatique de la communication s'intéresse non pas à la culture en tant que *langue*, mais aux interactions en tant que *parole*, c'est-à-dire comme instances de mise en pratique et de performance des repères culturels, au service de la communication. Elle aborde la culture non pas comme un système de signification clairement délimité et associé à un groupe, mais comme un noyau dur de traits plus ou moins partagés, dont certains peuvent

être performés dans certains contextes et face à certains interlocuteurs, liés à l'ensemble des identités activées. Puisque la culture est un processus, qui structure et qui résulte de l'interaction, il faut prendre en compte l'influence réciproque de toutes les cultures activées (et non seulement de la culture nationale, par exemple). De ce point de vue, les études de l'interculturel qui prétendent traiter du contact interpersonnel et qui l'abordent uniquement à travers le prisme des cultures nationales comme paramètres fixes, sans prise en compte de l'Autre, sont réductrices à l'extrême.

Cependant, l'absence de la culture en tant que repère intersubjectif infallible ne rend pas le sujet autonome et maître de son destin. Le parti pris de la thèse, reflété dans son titre, est que l'individu cherche activement à faire sens de son expérience. Cela ne veut pas dire qu'il maîtrise ses actes symboliques : l'individu est le produit de ses expériences antérieures, et ses comportements culturellement influencés sont en grande partie inconscients<sup>1062</sup>. Mais, dans la mesure où l'individu réussit à prendre conscience de ses actes et de ceux d'autrui, il cherche à les interpréter, à adapter ses comportements à ses interlocuteurs, et à les contrôler en fonction des objectifs qu'il se fixe et qu'il vise. Cela n'exclut point les ratés figuratifs, les malentendus et les « échecs » intersubjectifs quasi inévitables lorsqu'on les mesure par rapport à l'idéal mythique (présupposition pragmatique) d'une communication transparente.

Même si elles peuvent être érigées en tant que telles par des hommes politiques ou par des acteurs sociaux qui ne souhaitent pas encourager les échanges, les cultures ne sont pas des barrières infranchissables à l'intercompréhension. Abordées à travers les interactions, elles sont plutôt à comparer à des jeux de briques, des codes sociaux plus ou moins collectivement maîtrisés, qui influencent la manière dont les acteurs sociaux se comportent, tout en leur fournissant des outils pour façonner, dans l'intersubjectivité, des conditions de prévisibilité mutuelle. Sans réduire la communication à la performance des cultures et des identités, ce projet de recherche tente de placer ce processus au cœur de la communication interpersonnelle, quelle que soit la nature des différents groupes sociaux qu'elle mobilise (toute communication est interculturelle). Prendre en compte la dimension interculturelle de la communication consiste alors à intégrer dans son analyse des interactions, la dialectique entre (a) les multiples dispositifs culturels de structuration cognitive qui affectent les comportements individuels selon le contexte, et (b) l'actualisation implicite ou explicite de repères de sens, identifiés par les acteurs en tant que traits culturels, justifiés par rapport à différentes identités activées, et performés dans l'interaction.

---

<sup>1062</sup> Bernard Lahire utilise ainsi la notion d'« analogie pratique », pour évoquer la manière dont un individu a tendance à associer une situation présente à une situation similaire du passé, et à recourir inconsciemment aux schémas expérientiels passés pour déchiffrer et déterminer une ligne de conduite à tenir dans la situation présente : « C'est dans la capacité à trouver – pratiquement et globalement et non intentionnellement et analytiquement – de la ressemblance (un « air de ressemblance » dirait Wittgenstein) entre la situation présente et des expériences passées incorporées sous formes d'abrévés d'expérience, que l'acteur peut mobiliser les « compétences » qui lui permettent d'agir de manière plus ou moins pertinente » (2001 : 117-8).

## Résumé du huitième chapitre

L'observation des interactions au sein d'AEGEE a permis de valider ou d'invalider les hypothèses formulées à propos des identités et de la performance culturelle, et de mesurer la pertinence heuristique du cadre conceptuel issu de la discussion de la première partie de la thèse. L'étude du corpus a validé l'existence d'un cadre social associatif qui vient remplacer, dans certaines conditions, le cadre de la communication interculturelle, pour fournir des repères de prévisibilité intersubjective (hypothèse numéro un). Cependant, les acteurs sociaux font appel simultanément à plusieurs identités, et les traits associés à la culture associative sont performés en fonction des autres identités activées.

Conformément à l'hypothèse numéro deux, les situations de menace externe et d'euphorie interne peuvent augmenter la saillance de l'identité associative. Cette identité peut être moins saillante en dehors de ces conditions, et laisser alors la place à des conflits internes, selon les prévisions de la théorie de l'identité sociale. Mais, inversement, les acteurs peuvent activer, de manière volontaire, l'identité associative, pour tenter de mettre fin à des conflits internes. De plus, lorsque l'identité associative est saillante, elle est rarement la seule identité activée. L'observation du terrain met en avant un fonctionnement systémique qui englobe, tout en les complexifiant, les mécanismes décrits par la théorie de l'identité sociale et la théorie de l'identité. Sur le plan identitaire, il s'avère nécessaire de prendre en compte les multiples identités, nationales et autres, activées simultanément, mais aussi les facteurs contextuels qui affectent leur mobilisation et leur validation.

L'activation d'une identité passe par la mise en avant de traits culturels associés. Comme le prévoit l'hypothèse numéro trois, ces traits sont performés, à travers la manière dont ils sont mis en scène, en fonction du contexte et des autres identités activées. Mais, dans les faits, il est difficile d'associer des traits à une culture plutôt qu'à une autre. Les acteurs sociaux semblent favoriser les traits qui correspondent le mieux aux différentes identités mobilisées et qui leur semblent convenir à la configuration générale de la situation, et les performent en fonction de l'ensemble. De cette manière, en plus de la performance des traits, les cultures et les identités elles-mêmes sont performées, en fonction de la configuration propre à la situation. Cette performance peut aboutir à l'adoption, plus ou moins durable, de nouveaux traits culturels, grâce aux processus d'innovation culturelle et d'interculturalisation, qui semblent respecter les principes de l'évolution culturelle selon le modèle de Spencer-Oatey (*supra*). La discussion de l'évolution de la culture associative, notamment en ce qui concerne les traits « culturels » les plus éphémères, expose le chevauchement de cette idéalisation méso-sociale et des processus microsociaux responsables de sa transformation et à travers lesquels elle se manifeste.

Nonobstant les précisions qui ont pu être apportées à l'égard des différentes hypothèses, le modèle théorique, décrit à la fin de la première partie de la thèse, semble en adéquation avec les interactions observées. Grâce au concept de contexte figuratif, il prévoit notamment l'activation de multiples identités et la prise en compte pragmatique d'autres éléments performés. L'étude du corpus connaît cependant quelques limites, liées à ses spécificités et à la posture de recherche adoptée. La manière dont les différentes identités sont

mises en combinaison est liée aux particularités du corpus. Bien que l'ensemble des processus sous-jacents à l'activité interactionnelle semble se situer en-deçà du niveau culturel, l'étude effectuée dans le cadre de cette thèse ne permet pas de se prononcer sur la pertinence de son éventuelle application à d'autres sphères culturelles. Des investigations complémentaires pourraient tenter de déterminer dans quelle mesure, ces processus relèvent d'un fonctionnement humain universel.

Que ce fonctionnement soit universel ou non, le parti pris de la thèse est d'insister sur le caractère interculturel de toute communication interpersonnelle, dans la mesure où elle mobilise plusieurs identités sociales. Les acteurs sociaux ne maîtrisent pas leurs comportements interactionnels, qui sont en grande partie inconscients, influencés par leurs cultures de socialisation. Or, ils se réfèrent aux identités sociales, de rôle et de personne, définies par rapport à leurs représentations des différentes cultures, et performées dans l'interaction pour chercher à créer des conditions de prévisibilité et à faire sens des rencontres, à la fois au niveau de leur propre comportement, et pour analyser les actes symboliques de leurs interlocuteurs. Du point de vue de la Science de l'Information-Communication, l'étude de la culture devient alors un enjeu central, non pas en tant que *langue* artificiellement construite, mais à travers les processus de mise en scène et de performance du système de connaissances préfiguré (*parole*) dans les interactions.

## Discussion synthétique de la troisième partie

La troisième partie de la thèse, dédiée à l'étude d'AEGEE, a permis de mieux cerner le fonctionnement des interactions sociales de manière concrète, afin d'évaluer la pertinence du modèle théorique en tant qu'heuristique de la communication interpersonnelle ou interculturelle, de discuter, en montrant leurs limites, les hypothèses formulées à la fin de la deuxième partie et, enfin, de tenter d'apporter une réponse à la problématique posée<sup>1063</sup>.

Alors qu'AEGEE semble être un terrain particulièrement riche pour l'étude des interactions interculturelles, la discussion méthodologique a mis en avant le caractère nécessairement incomplet et subjectif de toute étude d'inspiration « ethnographique »<sup>1064</sup>, malgré la multiplication des sources et des types de données recueillies et des méthodes d'analyse employées. Partiaux et partiels, les résultats de cette recherche constructionniste<sup>1065</sup> reflètent une posture de recherche qui ne prétend pas trouver une réponse absolue et généralisable sur le fonctionnement de son objet, mais qui se contente de proposer des explications opératoires et des schémas conceptuels qui facilitent sa compréhension, selon des parti pris épistémologiques clairement affichés.

L'analyse de la culture d'AEGEE a permis de mettre en œuvre un outil méthodologique particulier : la matrice culturelle. Emprunté à Joanne Martin, cet outil s'est avéré suffisamment flexible pour accompagner le chercheur dans la construction d'un système de significations à partir des divers éléments pris en compte dans l'analyse. En mettant en avant les tensions entre les traits observés, notamment entre les discours, les pratiques et les formes culturelles, la grille matricielle n'enferme pas le chercheur dans une seule perspective (intégration, différenciation ou fragmentation), mais expose les synergies et les tensions entre les différents traits observés. C'est dans l'analyse de la grille que le chercheur peut privilégier telle ou telle perspective, éventuellement sous l'influence de ses informateurs. Puisque l'intérêt de l'analyse culturelle, pour la présente étude, dans un premier temps, était de mettre en avant les traits communément reconnus (consciemment ou non) par une majorité de membres, la perspective d'intégration a été adoptée. L'outil a ensuite été utilisé, dans un deuxième temps, pour identifier les tensions entre valeurs et présupposés de base différentes, qui peuvent être performées de plusieurs manières dans la figuration (perspective de fragmentation).

Les différentes analyses qui ont été menées au niveau de la culture ont permis de montrer les limites de ce concept. D'abord, l'étude intégrationniste a illustré très clairement le caractère artificiel et idéal d'une description structuraliste de la culture. Puisque la culture décrite correspond à des traits irrégulièrement répartis parmi les membres du groupe, selon leur degré de socialisation, et puisque chacun s'approprie la culture en fonction de ses

<sup>1063</sup> *Supra*, page 10. Elle sera rappelée plus loin.

<sup>1064</sup> La démarche décrite ici s'apparente aux démarches ethnographiques au sens large, car il ne s'agit pas de décrire une « ethnie », mais un phénomène de contact entre des individus qui fait intervenir plusieurs cultures. C'est pour cette raison que le qualificatif « sémiopragmatique » a été préféré à celui d'« ethnographique » (*supra*, note infrapaginale n°799), pour désigner l'entreprise scientifique dans sa globalité.

<sup>1065</sup> *Supra*, note infrapaginale n°444.

expériences et de ses identités préalables, au mieux la culture décrite peut être une approximation, car ce qui constitue un trait culturel pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres. Si la culture est structurée autour d'un noyau dur de traits qui lui sont attribués par une majorité de membres<sup>1066</sup>, le caractère systémique, mis en avant par la plupart des études, reflète la mise en cohérence des traits et des valeurs par les acteurs qui cherchent à en faire sens. L'adoption et la mise en valeur des différents traits peuvent être affectées par cette volonté de cohérence, qui n'est pourtant pas obligatoire : comme l'a montré l'analyse de la culture d'AEGEE, certains traits, lorsqu'ils sont mis en relation, s'avèrent contradictoires. L'étude d'une culture comme *langue*, dans la terminologie Saussurienne, vise à fixer le résultat, à un moment donné, de ce processus continu d'actualisation et de performance de connaissances partagées par les membres d'un groupe (processus que les Paloaltistes appellent la « communication »<sup>1067</sup>). Le résultat d'une telle étude ne peut être qu'approximatif, éphémère, et subjectif.

Le huitième chapitre a abordé la culture également au niveau de la *parole*, c'est-à-dire en tant qu'élément performé dans les interactions, en s'appuyant notamment sur les données issues de l'observation participante. La culture permet alors aux acteurs sociaux de relier des actes symboliques à des identités, selon les présupposés de l'intersubjectivité<sup>1068</sup>. L'analyse des mécanismes d'évolution de la culture a mis en évidence la frontière perméable du concept au niveau microsocial. Si la culture est « floue », selon Helen Spencer-Oatey, aux niveaux macrosocial et méso-social, au niveau microsocial elle est instable et dépend directement des définitions pragmatiques des acteurs. La transition entre le micro- et le méso-, en ce qui concerne la culture associative, correspond à la généralisation de la représentation d'un trait, à une partie significative du groupe social<sup>1069</sup>. Malgré la difficulté de cerner des limites théoriques et pratiques à cette notion de culture, la dimension (inter)culturelle de la construction du sens constitue un aspect incontournable de la communication interpersonnelle. Selon le parti pris épistémologique de cette thèse, elle est le reflet d'une interculturalité qui n'est pas nécessairement, en soi, exotique, ni internationale, mais qui s'inscrit dans le quotidien des relations sociales.

Bien qu'AEGEE soit un terrain particulier, qu'il faut désormais remettre en contexte par rapport à des processus communicationnels plus généraux, son étude nous a permis d'observer concrètement ces processus à l'œuvre. Elle a fourni ainsi des pistes de réflexion, non seulement au niveau de la dimension culturelle de la communication, mais également en ce qui concerne l'évolution des cultures et l'interculturalité. Au terme de l'analyse du corpus

<sup>1066</sup> Alors que l'étude n'a interrogé que des membres de la culture, dans les interactions, les individus peuvent, bien évidemment, également projeter sur autrui les traits qu'ils associent (consciemment ou non) à des groupes dont ils ne font pas partie.

<sup>1067</sup> Cf., par exemple, Hall, 1984 : 219 ou Ray Birdwhistell, cité dans Winkin, 1996 : 64.

<sup>1068</sup> Autrement dit, si un individu se comporte de telle ou telle façon, cela doit s'expliquer par rapport à l'une ou l'autre de ses identités, plus ou moins socialement sanctionnées, car son statut de sujet dans l'interaction dépend de son *accountability* : le fait de pouvoir justifier (la prévisibilité de) ses actes par rapport à ses identités.

<sup>1069</sup> La taille de la « partie significative », majoritaire ou non, dépend de la définition particulière retenue pour chaque étude. Selon une structuration par noyau dur, un trait culturel périphérique ne doit pas nécessairement être identifié spontanément par une majorité des membres.

et des différentes hypothèses qui avaient été émises, il est désormais possible d'apporter une réponse plus synthétique à la problématique initiale, qui a été formulée ainsi :

*« Dans quelle mesure et de quelle manière, l'activation de cultures et d'identités non-nationales partagées peut-elle permettre, à des acteurs sociaux étrangers, de dépasser symboliquement leurs différences culturelles perçues, et de créer des conditions de prévisibilité mutuelle, leur permettant de « faire sens » d'une interaction, sachant que les analyses qui situent les différences culturelles sur le plan national uniquement ont tendance à écarter les autres niveaux d'appartenance commune, au même titre que les approches microsociologiques, axées davantage sur la situation ? »*

En ce qui concerne l'identité associative, identité non-nationale autour de laquelle l'investigation a été structurée, son activation intervient dès lors que des individus se reconnaissent ou se présentent comme membres de l'association. Cette identification peut être projetée sur autrui dans certaines conditions, comme par exemple, sur l'ensemble de participants présents à des manifestations européennes, telles que l'agora. Or, l'activation d'une identité n'implique pas nécessairement sa prise en compte, explicite ou implicite, en tout ou en partie, dans la figuration. Une menace extérieure à l'identité collective, ou des moments forts liés à l'appartenance peuvent favoriser sa prise en compte dans la figuration, mais l'identité peut également être invoquée explicitement par les acteurs dans d'autres situations, comme par exemple pour tenter de dépasser symboliquement un conflit interne.

Le degré, auquel l'identité associative permet aux membres d'AEGEE de « faire sens » de leurs rencontres, varie également beaucoup en fonction du contexte. Dans des situations fortement marquées par les rites associatifs, telles la cérémonie d'ouverture d'une agora, ou celle de signature des conventions d'adhésion, les comportements semblent en grande partie programmés, du moins à l'intérieur du cadre préfiguré. Lors des rencontres initiales également, les membres d'AEGEE peuvent faire appel à des normes de présentation partagées au sein de l'association. La culture associative préfigure aussi des rôles différents en son sein, qui permettent aux acteurs sociaux de se situer mutuellement, et leur fournissent des repères de comportement qu'ils performant dans leurs interactions.

Cependant, la grande majorité des situations sociales qui rassemblent des membres de l'association, y compris les rencontres initiales, sont également marquées par d'autres identités : l'identité nationale ou locale, l'identité sexuelle, l'identité professionnelle, etc. Même si les relations interpersonnelles internationales ou entre les sexes, par exemple, sont en partie préfigurées à leur tour par la culture associative, les identités sociales et certaines identités de rôle sont aussi associées à d'autres cultures, que les individus prennent en compte dans les interactions. Ces cultures deviennent ainsi également des explications ou des justifications potentielles pour mesurer les actes symboliques.

Or, l'analyse a montré que les différentes identités et cultures sont plus souvent activées ensemble qu'en alternance. Un trait peut être expliqué par rapport à plusieurs identités, et même privilégié parmi les lignes de conduite envisagées, en raison de sa compatibilité avec les différentes identités activées. Les traits validés ne sont alors pas strictement les traits préconisés par telle ou telle identité, mais des traits qui émergent d'un

potentiel de situation identitaire. Ils semblent correspondre aux objectifs figuratifs visés par les acteurs sociaux, et sont performés dans les interactions. Sur le plan symbolique, l'identité associative peut jouer un rôle fédérateur, même en étant activée avec d'autres identités. Sur le plan sémiotique, la culture de l'association peut fournir certains repères de signification préfigurés et, plus généralement, encourager la mise en avant de traits culturels, même liés à d'autres identités, qui respectent les valeurs de la culture associative. De cette manière, l'activation de l'identité associative, parallèlement à d'autres identités, peut contribuer à la performance de traits culturels qui sont davantage compatibles avec les valeurs de l'association sur le plan symbolique, et qui correspondent davantage au système de signification culturel de l'association sur le plan sémiotique. L'activation de l'identité collective peut ainsi favoriser une certaine convergence des traits performés dans l'interaction vers des valeurs communément acceptées. Mais il faut penser la performance microsociale des identités et des cultures comme un système complexe. Comme l'atteste l'exemple de la cérémonie commémorative à Varsovie, lorsque la culture associative ne s'avère pas suffisamment riche, la performance culturelle puise des repères de signification simultanément dans plusieurs cultures différentes.

En définitive, la complexité liée aux interactions entre les facteurs contextuels est telle, qu'il est impossible de prévoir, avec un quelconque degré de précision, les conditions de saillance des identités à travers différentes situations sociales. Cependant, l'analyse des interactions au sein d'AEGEE a permis de mettre en avant ce processus de prise en compte multiple des identités activées, grâce auquel l'activation d'une identité collective particulière peut contribuer à favoriser la co-construction du sens. Prises ensemble, les dynamiques d'identification plurielle, de performance culturelle et d'interculturalité peuvent ainsi contribuer à éclairer notre compréhension des rapports entre la culture et la communication.

## ***Conclusion générale : repenser l'interculturel en Science de l'Information-Communication***

Ce projet de recherche est né d'un paradoxe : alors que les théories de la communication interculturelle présentent les différences culturelles comme des barrières à l'intercompréhension entre individus de nationalités différentes, les jeunes membres d'AEGEE ne semblent pas éprouver d'énormes difficultés à se comprendre. En raison de son caractère multi-national, la communication au sein de l'association semble mériter le qualificatif « interculturelle ». Cependant, le paradigme des chocs culturels et les outils fournis par la communication « *cross-cultural* » semblent peu opératoires pour penser les interactions observées.

Parfois, préviennent les interactionnistes symboliques, les étiquettes communément attribuées à des objets ou à des phénomènes sociaux peuvent dénaturer le regard que l'on porte sur eux<sup>1070</sup>. Le terme qui sert à les ériger en objets de recherche peut induire le chercheur en erreur, en cachant les aspects de leur fonctionnement qui relèvent de la « normalité ». Ainsi en est-il parfois de la communication interculturelle, qui se trouve « exotisée », folklorisée, coupée *de facto* de la communication dite « ordinaire ».

Le parcours de la thèse s'explique par le besoin initial de déconstruire le concept d'interculturalité, en réinterrogeant les théories existantes pour tenter de mieux comprendre les données empiriques observées. La réflexion a ainsi abouti à une conceptualisation de la communication interculturelle moins focalisée sur l'altérité et sur l'exotisme, mais davantage sur la co-construction de sens et sur les identités multiples. Cette focalisation, induite en grande partie par le choix du corpus, doit être remise en perspective par rapport au « champ » de la communication interculturelle, tel qu'il existe actuellement. L'objectif de cette conclusion sera également de conceptualiser les rapports entre la communication « interculturelle » et la communication interpersonnelle en général, afin de souligner l'intérêt global de ce projet de recherche au cœur de la Science de l'Information-Communication.

### **Apports épistémologiques de la thèse**

Sur le plan épistémologique, la déconstruction de la notion d'interculturalité a nécessité le recours à des concepts et à des travaux en dehors du champ directement étudié. La première étape a été de resituer la communication interculturelle par rapport aux différentes disciplines des Sciences Humaines et Sociales (*supra*, figure 1, page 16). Ensuite, c'est en réexaminant les notions polysémiques de culture et d'identité, reliées à la structure sociale, que nous avons entrepris de construire un modèle heuristique de la communication interculturelle.

Les anthropologies sociale et symbolique, ainsi que la sociologie de l'École de Chicago ont influencé la définition « communicationnelle » de la culture retenue ici, située au

---

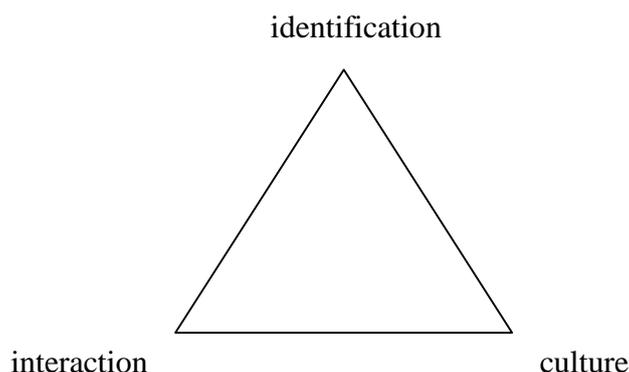
<sup>1070</sup> À ce propos, David Le Breton (2004 : 165) cite les études faites par Erving Goffman à propos des handicapés, par Howard Becker sur la déviance et par Harvey Sacks, lorsqu'il critique les travaux de Bourdieu sur le suicide.

niveau du groupe social. La culture a ainsi été abordée en tant que processus social, parfois appréhendé à travers le résultat idéalisé de ce processus. L'aspect processuel de la culture permet de comprendre la manière dont un groupe social, à travers les interactions de ses membres, développe un ensemble plus ou moins partagé de savoirs, associés à l'appartenance au groupe. Ce processus est immatériel et en évolution continue. Il est intériorisé différemment par différents membres du groupe, en fonction de leurs autres groupes d'appartenance et de leur socialisation. Pour cette raison, évoquer une « culture X », le résultat abstrait et idéalisé de ce processus au sein d'un groupe particulier à un moment donné, est un raccourci heuristique, dont la pertinence exige qu'il soit présenté comme tel.

Par rapport à l'autre raccourci heuristique généralement admis dans les travaux sur la communication interculturelle, qui ramène la culture au seul niveau national, la définition utilisée ici présente plusieurs avantages pour l'analyse. Appliquée aux micro-interactions sociales, elle facilite la prise en compte de multiples cultures, ce qui permet de conceptualiser les contextes sociaux dans lesquels les participants à une interaction partagent une ou plusieurs cultures (non-nationales) et s'en servent pour structurer leur rencontre. Une définition processuelle de la culture est également nécessaire pour dépasser le paradigme du « choc des cultures » dans la communication microsociale. Elle permet une prise en compte des procédés de négociation intersubjective qui caractérisent ce type de communication. Enfin, elle ouvre la voie à une meilleure compréhension du phénomène d'interculturalisation au niveau microsociale. Situer la culture au niveau du groupe social soulève également la question des rapports entre différentes cultures au sein d'une société. La distinction faite entre les cultures sociétales de socialisation primaire et les cultures de socialisation secondaire permet d'expliquer le poids traditionnellement accordé aux cultures nationales dans la communication interculturelle, ainsi que l'étendue de leur influence sur l'individu, au niveau de sa « structuration cognitive culturelle ».

La prise en compte intersubjective de multiples cultures nécessite, non seulement de se référer aux relations qui peuvent exister entre elles (structuration sociétale), mais également d'attribuer les différents traits aux différents individus dans une interaction. Aussi, le concept d'identité mis au point par les interactionnistes symboliques travaillant sur la théorie du même nom, a été appliqué à la pluralité des identités activées pendant une interaction. Le recours aux trois types d'identité (*sociale, de rôle et de personne*) constitue un moyen pour les individus de tenter de se rendre prévisibles les uns aux autres, en s'attribuant mutuellement certains traits culturels. En même temps, disent les théoriciens de l'identité, la validation de ces identités par rapport aux normes culturelles gouverne l'estime de soi de chacun, ce qui sert à cimenter le lien social intersubjectif.

Sur le plan épistémologique, cette thèse s'est recentrée sur les interrelations entre les différents processus du triptyque « identification – culture – interaction » :



**figure 36 : Trois processus au cœur de la communication interpersonnelle**

La mise en relation de ces trois processus aboutit à une vision de l'interaction sociale qui amène l'individu à mobiliser, à différents moments, différents traits culturels (représentations, codes, rites) en les justifiant à chaque fois par rapport à des identités activées dans l'interaction, en fonction de la situation et des autres participants. Il peut poursuivre divers types d'objectifs : identitaires, affectifs, physiologiques, politiques, ou autres. Ce paradigme explicatif n'est pas propre aux interactions entre individus de nationalités différentes. Au contraire, il postule le caractère interculturel de toute communication.

Lorsque l'individu est identifié comme étant « étranger », parfois à l'exclusion des autres identités, la prise en compte de sa différence et des limites de sa prévisibilité peut engendrer le recours de la part de ses interlocuteurs au « cadre de la communication interculturelle ». Selon la modalité de représentation qu'ils appliquent à l'étranger (*supra*, figure 13, page 165), celui-ci peut se voir attribuer une subjectivité toute particulière, plus permissive que celle accordée aux individus jugés pleinement socialisés dans le même groupe que soi. Du fait de sa forte influence en tant que cadre de socialisation, l'identité nationale joue souvent ce rôle d'aliénation intersubjective, ce qui semblerait justifier encore le poids traditionnellement accordé aux cultures nationales comme obstacles à l'intercompréhension, par la communication interculturelle. Or, la prise en compte de l'identité étrangère d'autrui est souvent associée à une adaptation de son comportement communicationnel pour faciliter la compréhension (*cf. supra*, chapitre 3.22). En prenant en compte ses représentations d'autrui, l'individu peut tenter de dépasser les différences liées à l'origine nationale.

Ce même processus sémiopragmatique de prise en compte et d'adaptation à autrui a lieu, toutes proportions gardées, dans l'ensemble des interactions. Sur le plan théorique, ce phénomène a été présenté à travers la notion clé de *performance* culturelle. C'est cette notion qui permet de faire le lien entre les cultures et les identités, d'une part, et ce qui se passe dans l'interaction, d'autre part. Grâce à une analyse qui se fonde sur trois niveaux de repères de signification dans une interaction (*supra*, figure 20, page 216), elle permet de comprendre le décalage entre les traits culturels *préfigurés*, les identités et le contexte *configurés*, et les repères sémiotiques produits par la *figuration* pendant l'interaction. C'est ainsi que les participants à une interaction assistent à la redéfinition pragmatique progressive des traits culturels et identitaires, au fur et à mesure que des repères de signification sont validés

intersubjectivement pendant l'interaction. Ce processus de construction intersubjective de sens, à partir de repères culturellement préfigurés, place les cultures au cœur des interactions, et explique la nécessité de décloisonner le champ de l'interculturel, afin de prendre en compte la dimension proprement interculturelle de toute communication interpersonnelle (*infra*).

Les deux autres parties de la thèse ont testé la pertinence heuristique et descriptive du modèle théorique par rapport au corpus retenu. Les réflexions sur la culture et sur les identités ont ainsi pu être appliquées aux cultures et aux identités organisationnelles et européennes dans la deuxième partie. Cela a mis en avant l'intérêt d'une définition de la culture au niveau du groupe social, capable de relier, dans un seul modèle théorique, des cultures de grandeurs très différentes. Le modèle théorique a permis de réhabiliter la notion de culture organisationnelle, en retravaillant sur les bases d'un concept quelque peu tombé en désuétude scientifique. L'accent mis sur le caractère processuel (et non ontologique) de la culture a également recentré le débat autour de la culture européenne sur des bases davantage communicationnelles, soulignant au passage l'aspect essentiellement pragmatique de toute identification à l'Europe.

Enfin, l'étude du corpus dans la troisième partie de la thèse a permis de réévaluer le fonctionnement du modèle théorique, notamment à la lumière des hypothèses formulées antérieurement. L'analyse menée a révélé à quel point les identités activées, et, à travers elles les cultures, jouent les unes sur les autres dans la manière dont elles sont performées par les acteurs sociaux. Il ne s'agit pas seulement de performer les traits des différentes cultures en tant que repères de signification dans les interactions, mais, auparavant, de performer les cultures et les identités elles-mêmes (choix des traits à mettre en avant et actualisation de ces traits) par rapport à l'ensemble de celles activées. Faire sens de l'Autre et d'une situation sociale nécessite alors une approche globale des identités *préfigurées* par rapport aux normes culturelles, *configurées* par rapport à la situation et à l'ensemble des identités activées, et *performées* dans la rencontre.

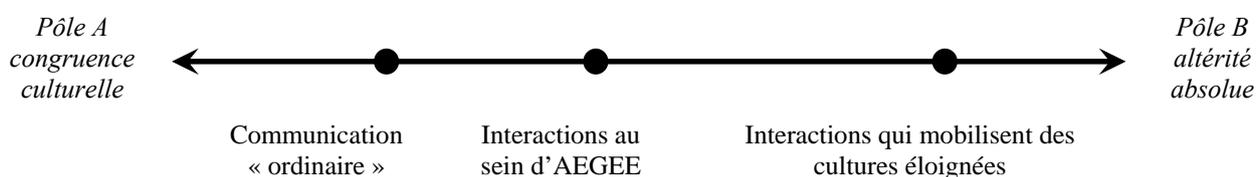
## Dimension interculturelle de la communication – Dimension communicationnelle de l'interculturalité

La réflexion épistémologique menée autour de la communication interculturelle, et plus particulièrement autour du concept de culture, a montré que rien ne distingue qualitativement ce champ de celui de la communication ordinaire. Il n'y a pas de rupture entre une situation sociale pouvant objectivement être qualifiée d'interculturelle, et une autre qui ne le pourrait pas. L'interculturalité doit alors être abordée comme une dimension à prendre en compte dans la communication interpersonnelle, liée aux différences entre les groupes de socialisation primaire et secondaire des interlocuteurs. Cette dimension est plus ou moins importante selon la situation, en fonction du degré d'altérité ressenti, mais elle s'applique à toutes les interactions. Puisque l'identité nationale est souvent le niveau privilégié pour réfléchir à l'Autre en termes d'altérité (imprévisibilité), ce facteur peut être déterminant quant à la mobilisation du cadre de la communication interculturelle. Mais l'interculturalité, appliquée aux processus microsociaux, dépasse largement la seule prise en compte consciente

de l'altérité des étrangers. L'intérêt du concept pour la Science de l'Information-Communication, selon le point de vue défendu ici, réside dans l'investigation de la manière dont les acteurs sociaux performant leurs identités et leurs cultures plurielles pour faire sens de l'interaction, et cela indépendamment d'éventuelles différences d'origine nationale.

### Le continuum de l'interculturalité

Selon la posture épistémologique que nous défendons, les instances de communication dites « ordinaires » et celles habituellement qualifiées d'interculturelles, doivent être comprises, non pas à l'aide d'une opposition binaire, mais comme des positions relatives à un continuum. Ce continuum relie deux pôles idéaux, « A » et « B », qui représentent respectivement une interaction entre des individus culturellement « identiques », et une interaction entre des individus totalement opposés sur le plan culturel<sup>1071</sup>. Schématisé dans la figure 37, le continuum peut être utilisé en tant qu'heuristique pour différencier les interactions selon leur degré d'altérité culturelle<sup>1072</sup>.



**figure 37 : le continuum de l'altérité culturelle des interactions (lecture objective)**

Puisque les individus et les interactions sont multiculturels, le continuum ne s'applique ni à des individus ni à une culture particulière, mais à un décalage plus ou moins important entre les ensembles de cultures associés aux différents interlocuteurs dans une interaction. Afin de dresser une typologie des interactions selon leur degré d'interculturalité, le schéma peut être lu de manière « objective ». Il s'agit de tenter d'évaluer le décalage « objectif » entre les différentes cultures de socialisation des individus, dans l'absolu, pour calculer leur degré de correspondance ou, inversement, le degré d'altérité culturelle qui les sépare<sup>1073</sup>. Cette approximation peut être pondérée en prenant en compte le contexte social de la rencontre, notamment s'il est susceptible de fournir un cadre social fort connu des différents interlocuteurs (*supra*, chapitre 8.11).

Parmi les cultures attribuées par le chercheur aux individus, certaines, ou la totalité, peuvent être « communes »<sup>1074</sup> à deux ou à plusieurs participants. La communication dite « ordinaire », réunit généralement des individus socialisés dans une même culture de socialisation primaire, même si plusieurs autres identités les séparent (au niveau de leur sexe, leur âge, leur classe sociale, leur profession, leur origine géographique ou familiale, par

<sup>1071</sup> Les deux pôles sont idéaux parce qu'ils excluent, d'un côté, le particularisme (culturel et individuel) et, de l'autre, l'universalisme de certains traits relevant de la communication humaine.

<sup>1072</sup> Impossible à mesurer, le degré d'altérité culturelle constitue un raccourci approximatif à des fins de comparaison qualitative (*infra*).

<sup>1073</sup> Le qualificatif « objectif » ne dénote pas ici le degré de fiabilité de cette première lecture, mais uniquement son caractère non-subjectif (*infra*).

<sup>1074</sup> Bien évidemment, ces cultures ne sont pas « réellement » les mêmes, car chacun les intériorise différemment.

exemple). Inversement, le qualificatif « interculturel » est habituellement rajouté pour désigner une différence d'origine nationale, même lorsque les acteurs sociaux ont des profils identitaires très semblables par ailleurs, comme dans le cas des membres d'AEGEE, ou souvent lors de rencontres professionnelles internationales, par exemple.

Liées à ce continuum, les notions globales et relatives de proximité ou d'éloignement culturel semblent plus pertinentes pour aborder les processus à l'œuvre dans la communication, que cette opposition binaire et arbitraire entre l'interculturalité et son contraire, fondée sur l'unique critère de nationalité<sup>1075</sup>. Le degré d'éloignement culturel serait certainement beaucoup plus important lors de rencontres entre touristes occidentaux et tribus primitives qu'entre les membres d'AEGEE. Et même la complicité entre un frère et une sœur peut être marquée par des différences culturelles, qu'il serait pertinent de prendre en compte dans une analyse de leurs interactions. Présentée sous cet angle, l'étude de l'interculturel ne correspond pas à un champ, mais à une sensibilité. Le chercheur en communication interculturelle s'intéresse prioritairement à la dimension culturelle des interactions, mise au service du sens, à travers la structuration cognitive culturelle des acteurs sociaux dans une interaction, les identités et les traits culturels qu'ils mobilisent et performant, et les phénomènes d'interculturalité qui en découlent.

Puisqu'il n'y a pas de rupture entre les différents degrés d'éloignement culturel, la communication entre étrangers de groupes culturellement (assez) différents peut servir à éclairer le fonctionnement d'interactions entre des individus plus proches sur le plan culturel, interactions pour lesquelles cette dimension reste le plus souvent occultée<sup>1076</sup>. C'est ainsi que la focalisation de cette étude sur les processus communicationnels cachés derrière l'étiquette de « communication interculturelle » est due non seulement à son inscription épistémologique en Science de l'Information-Communication, mais aussi au choix de son terrain d'investigation. Les interactions entre les membres d'AEGEE, situées vers le milieu du continuum (cf. figure 37<sup>1077</sup>), mettent bien en avant les processus de négociation de repères de signification communs. Malgré leurs différentes origines nationales, les étudiants européens d'AEGEE ont beaucoup de points communs qui facilitent la mise en place de repères de signification partagés. Même au niveau de leurs cultures nationales respectives, puisqu'ils sont originaires de nations voisines qui ont historiquement eu de nombreux contacts et qui partagent des conditions écologiques similaires<sup>1078</sup>, ils sont, pour la plupart, relativement proches. Alors que cette « proximité culturelle » relative des sujets facilite le processus de négociation du sens, fondé sur la performance de cultures et d'identités nationales et autres, les différences d'identité nationale engendrent un degré de « *mindfulness* » (*supra*, page 192) qui met en relief le processus à l'œuvre. Dans une interaction entre individus d'une même

<sup>1075</sup> Les raisons du choix de ce critère pour définir l'interculturalité, liée à l'importance de la socialisation primaire dans le comportement communicationnel, ont déjà été évoquées (*supra*, chapitre 1.11).

<sup>1076</sup> Cf. les remarques de Catherine Kerbrat-Orecchioni à ce sujet (*supra*, page 10).

<sup>1077</sup> Les points qui figurent sur le continuum sont des approximations typiques, destinées uniquement à illustrer le propos. Bien évidemment, selon les interactions particulières qui entrent dans chaque catégorie, le point peut se déplacer à droite ou à gauche.

<sup>1078</sup> Par rapport à la typologie « écologique » des nations proposée par Georgas et Berry (cf. Smith & Bond, 1998 : 43), les nations européennes sont très proches.

nationalité et de profils similaires, le travail d'actualisation des repères est généralement moindre, et reste davantage implicite. En revanche, dans une rencontre entre individus culturellement très éloignés (*cf.* figure 37), le décalage peut engendrer des barrières symboliques et linguistiques qui empêchent la négociation intersubjective de repères de signification, outre les plus superficiels. Les échanges restent fortement marqués par des malentendus, de l'incertitude et des remises en cause *a posteriori*.

Par rapport au reproche formulé par Éric Dacheux à l'égard des études qui se revendiquent traditionnellement de la « communication interculturelle » (Dacheux, 1999b)<sup>1079</sup>, leur tendance à négliger la dimension « communicationnelle » des interactions peut, sans doute, être reliée à leur manière de construire leurs terrains de recherche. En effet, faute d'une meilleure définition, l'interculturalité a souvent été comprise comme l'étude des malentendus liés aux rencontres et aux chocs de cultures (nationales) exotiques. Il semble alors naturel que les études qui utilisent ce qualificatif se concentrent sur les différences culturelles en tant que barrières à la « communication »<sup>1080</sup>, plutôt que sur les processus mis en place pour construire mutuellement des repères de signification. Ils adoptent ainsi, d'office, une vision en négatif de l'interculturalité, plutôt qu'une posture constructive. Le caractère innovant de ce projet de recherche est de proposer, au contraire, une approche de l'interculturalité ancrée épistémologiquement en SIC et consacrée à l'étude de la communication en tant que processus intersubjectif de construction de sens.

### **Le continuum de l'interculturalité appliqué aux représentations intersubjectives**

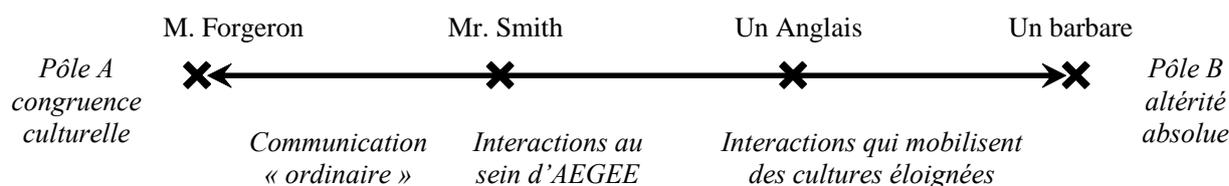
Le continuum de l'interculturalité (figure 37) peut également être appréhendé du point de vue de la subjectivité des acteurs sociaux. Cette deuxième lecture, « subjective », focalise non pas sur le décalage absolu entre les interlocuteurs, mais sur les représentations de soi et d'autrui. Il s'agit de prendre en considération le degré d'altérité culturelle *perçue* par les acteurs sociaux, à un moment donné dans une rencontre particulière. Les cultures prises en compte ne sont alors pas celles attribuées par le chercheur aux individus, mais celles que les individus eux-mêmes associent à chacun de leurs interlocuteurs. L'estimation subjective peut, bien évidemment, être en décalage par rapport à la mesure « objective », dont elle est complémentaire. La mesure « objective » permet de classer les interactions selon la difficulté « objective » pour les acteurs sociaux de négocier des repères de signification communs à partir de leurs savoirs préfigurés dans un contexte social donné. En prenant en compte les représentations, la mesure « subjective » de l'éloignement culturel perçu par les acteurs sociaux, peut faciliter, à son tour, la compréhension de leurs actes symboliques, au niveau des stratégies intersubjectives.

Considéré du point de vue des acteurs sociaux, le degré d'altérité culturelle imputé à l'Autre recoupe les modalités de représentation de l'étranger (figure 11, page 161). Lorsque

<sup>1079</sup> Dans son article, intitulé : « La communication : point aveugle de l'interculturel ? », publié sur le site du CNRS et dans le bulletin de l'Association pour la Recherche InterCulturelle (ARIC), Dacheux souligne les carences de certains travaux se réclamant de la « communication interculturelle », par rapport aux avancées théoriques en SIC.

<sup>1080</sup> Le terme figure ici entre parenthèses, car, comme l'affirme Dacheux, ces études ont tendance à l'utiliser pour signifier l'intercompréhension.

l'individu voit son interlocuteur comme culturellement semblable à lui-même, il applique la représentation « M. Forgeron ». Lorsque certaines différences sont prises en compte, la modalité de représentation correspond à la figure-type « Mr. Smith ». Le recours systématique à des stéréotypes est caractéristique d'un degré perçu d'éloignement culturel plus élevé, alors que l'altérité absolue (le « barbare » de la figure 11) correspond au pôle B de la figure 37. La figure 38 illustre les correspondances entre la figure 11 et la figure 37, pour montrer des types de représentations habituellement associés aux différents types d'interaction, classifiés selon leur degré d'altérité perçue :



**figure 38 : Les modalités de représentation de l'étranger selon le type d'interaction (lecture subjective)**

La figure 38 ne comporte pas de points pour situer les différents types d'interaction sur le continuum. Puisqu'il s'agit d'une lecture subjective du degré d'altérité culturelle perçue à un moment donné dans une interaction, celui-ci peut varier énormément en fonction de la situation (*supra*, chapitre 2.34). Pendant une interaction au sein d'ÆGEE, en fonction du cours de l'interaction et des identités mises en avant, un individu peut considérer ses interlocuteurs tour à tour comme des « M. Forgeron », des « Mr. Smith », ou des figures stéréotypées. Même dans la communication dite « ordinaire », entre ressortissants d'un même pays, un individu peut recourir aux stéréotypes dans ses représentations prototypiques de l'Autre, en le qualifiant, dans sa tête, de « jeune », de « Parisien », ou de « bourgeois », par exemple.

Malgré le caractère fluctuant des correspondances entre la typologie des interactions et les modalités de représentation de l'étranger, l'intérêt du rapprochement de ces deux schémas réside dans la possibilité d'appliquer la réflexion menée sur l'étranger à l'ensemble des interactions. Ainsi, les répercussions sur le comportement communicationnel des différentes modalités de représentation, liées au type de prévisibilité associé à chacune (*supra*, figure 13, page 165), sont valables pour l'ensemble des interactions. Dans n'importe quelle situation de communication, la modalité de représentation qu'un individu applique, à un moment donné, à l'un de ses interlocuteurs, va déterminer ses attentes et son comportement envers celui-ci, ainsi que la manière dont il aborde la performance des repères de signification. La présence d'un cadre social fort, connu de deux étrangers, peut les rassurer dans leur négociation intersubjective, tout comme, à l'inverse, des employés au sein d'une entreprise peuvent activer le « cadre de la communication interculturelle »<sup>1081</sup>, face à une nouvelle recrue pas encore familiarisée avec le fonctionnement interne de l'organisation. Le décroisement épistémologique entre la communication interpersonnelle « ordinaire » et celle

<sup>1081</sup> Rappelons qu'il s'agit d'une modalisation d'un autre cadre social, pour tenir compte de la différence culturelle qui sépare les interlocuteurs (*supra*, chapitre 2.32).

traditionnellement qualifiée d'« interculturelle », grâce au modèle théorique qui met en avant ce continuum, enrichit les possibilités d'analyse dans les deux champs.

Alors qu'il s'est avéré nécessaire de déconstruire le champ de la communication interculturelle afin de le démythifier et de comprendre les processus sociaux à l'œuvre dans les interactions, il semble également souhaitable de reconstruire ou redéfinir le champ sur des bases plus saines, pour des raisons de transparence et de structuration des savoirs. Une fois le constat fait, selon lequel la communication interculturelle ne diffère, qu'en degrés, de la communication « ordinaire », cela semble moins dangereux de fixer une limite arbitraire au champ, à condition que le caractère arbitraire de ce choix soit suffisamment mis en avant. À la lumière du paradigme théorique présenté ici, et pour entériner, en les formalisant, les pratiques officieuses antérieures (*supra* note infrapaginale numéro 49), l'on pourrait établir la limite au niveau de la culture nationale. Ainsi, des interactions qui impliqueraient des individus de nationalités différentes<sup>1082</sup> seraient classées comme des interactions « interculturelles », alors que les autres interactions entreraient dans le champ de la communication « ordinaire »<sup>1083</sup>. Or, il est important de distinguer clairement, d'une part, la définition arbitraire du champ de recherche de la communication interculturelle et, d'autre part, la dimension d'interculturalité présente dans toute communication. C'est ce dernier point qui assurera l'enrichissement mutuel des travaux menés dans ces deux champs de recherche en communication.

### L'interculturalité : du « micro » au « macro »

Le modèle théorique développé tout au long de notre recherche permet également de penser les rapports, entre les micro-processus communicationnels et les évolutions macrosociologiques de la culture. Les nombreux travaux en communication interculturelle qui s'inspirent d'Hofstede, mais qui ignorent, à leur péril, sa mise en garde contre ce qu'il appelle « l'erreur écologique » (« *ecological fallacy* » : *supra*, page 67), attestent, à travers leurs dérives, des dangers auxquels s'exposent ceux qui confondent les deux niveaux d'analyse. Il faut récuser le lien direct entre les deux niveaux : les micro-interactions ne reflètent pas la culture au niveau sociétal, tout comme la culture sociétale n'est pas directement affectée par ce qui se passe au niveau des interactions interindividuelles. Cependant, grâce au modèle fondé sur les trois niveaux de signification qui structurent le contexte figuratif, l'étude des micro-interactions permet de mieux comprendre les multiples médiations qui interviennent entre les deux niveaux d'analyse.

Selon les identités activées, les individus font appel à plusieurs cultures dans leurs interactions, dont la culture sociétale, le cas échéant. Or, si les cultures préfigurent les représentations et les schémas d'interprétation que les individus ont tendance à mobiliser, ainsi que leurs attentes, le tout est configuré en fonction du contexte social et par les autres

<sup>1082</sup> Bien évidemment, le raccourci auquel n'échappe pas cette classification grossière, consiste à considérer la nationalité comme indicateur fiable des conditions de socialisation primaire.

<sup>1083</sup> Si une telle proposition devait être retenue, il faudrait alors décider comment classer les individus binationaux et les immigrés naturalisés. Puisque ces cas de figure font souvent l'objet d'études se revendiquant de la communication « interculturelle », il semblerait judicieux de les inclure également dans le champ.

identités activées. L'étude des interactions au sein d'AEGEE a permis d'établir que les traits culturels mis en avant sont souvent choisis en fonction de leur compatibilité par rapport à l'ensemble des identités activées (*supra*, chapitre 8.21). Il s'ensuit que, dans des contextes sociaux différents, un même individu peut se comporter de manière tout à fait contrastée, par rapport à un trait de la culture nationale, par exemple. Dans chaque interaction, les différentes cultures activées sont ainsi performées, sous l'influence du processus d'interculturalisation microsociale, au niveau de la figuration. Pour cette raison, le passage d'une analyse macrosociétale (analyse d'une culture nationale) à une analyse des micro-interactions implique la prise en compte non seulement de multiples cultures liées à différentes identités, mais aussi du contexte social de l'interaction, et de l'activité figurative des acteurs sociaux. Or, ce même processus d'interculturalisation microsociale, qui explique le décalage entre la culture au niveau sociétal et les traits mis en avant dans les interactions, permet également de mieux comprendre, à l'inverse, la manière dont les interactions font évoluer les cultures.

L'étude a mis en avant deux types d'évolution culturelle<sup>1084</sup>. Le premier relève de l'innovation : il s'agit de l'adoption d'une nouvelle pratique culturelle, sous l'impulsion d'un événement quelconque et sous l'influence des différentes cultures activées. L'adoption de la chanson de signature des conventions, et la cérémonie impromptue de commémoration de l'adhérente disparue après l'agora d'Izmir, correspondent aux deux instances d'évolutions de ce type<sup>1085</sup>, évoquées dans l'étude. Dans les deux cas, la pratique performée puise ses constituants dans différentes cultures, dont la culture associative et des cultures nationales. La nouvelle pratique, associée à une culture particulière (ici une culture organisationnelle), puisqu'elle est composée à partir d'éléments provenant de plusieurs cultures, constitue une force d'homogénéisation entre les différentes cultures activées. Dans le contexte de ce que Joanne Martin appelle les « *feeder cultures* » (*supra*, page 330), ce phénomène peut contribuer à faire évoluer une culture organisationnelle pour favoriser sa compatibilité par rapport aux cultures des autres groupes qui composent l'organisation<sup>1086</sup>.

Le deuxième type d'évolution culturelle mise en avant par l'étude relève de l'emprunt. Exemplifié par le jeu du vol du drapeau, il s'agit non pas d'un emprunt marqué symboliquement par la culture étrangère, mais d'un emprunt inconscient, caractérisé par l'assimilation d'un trait étranger dans les pratiques du groupe, suivie de son éventuelle adaptation. Tout comme les innovations culturelles, ce type d'emprunt est lié à l'activation simultanée de plusieurs cultures, et contribue à l'homogénéisation de la culture collective par rapport aux autres, au moins en ce qui concerne les manifestations superficielles.

---

<sup>1084</sup> Puisque l'étude a porté tout particulièrement sur la culture associative d'AEGEE, les évolutions culturelles observées concernent cette culture méso-sociale, plutôt qu'une culture macrosociale. Les implications de ce décalage, par rapport à cette discussion, seront évoquées plus loin.

<sup>1085</sup> Le caractère proprement « culturel » de cette dernière pratique, au niveau de la culture associative, n'est pas avéré, dans la mesure où il n'y a pas eu d'autres instances de la même pratique dans le corpus étudié. La pratique ne peut être considérée comme « culturelle » que si elle sert à préfigurer d'autres situations analysées par les acteurs sociaux comme étant du même type. Ces remarques ne sont alors valables que si la cérémonie commémorative de Varsovie joue effectivement ce rôle dans la conscience collective de l'association, ce qui n'a pas pu être démontré empiriquement.

<sup>1086</sup> D'autres processus affectent également les relations entre les différentes cultures au sein d'une organisation, dont certains tendent, à l'inverse, à maintenir l'hétérogénéité des pratiques liées aux identités (*infra*).

Les évolutions observées étaient d'autant plus faciles à constater qu'il s'agissait d'une culture organisationnelle, de niveau méso-social. Même si cette culture n'est pas recouverte par une seule culture sur le plan macrosocial<sup>1087</sup>, il s'agit de la culture d'un groupe relativement petit, ce qui favorise son évolutivité. La figure 21 (page 217) schématise les relations entre les trois niveaux de signification, montrant que la figuration peut également modifier les représentations individuelles aux niveaux de la configuration et de la préfiguration, en faisant évoluer la définition de la situation et les représentations attribuées à la culture. Dans un groupe restreint comme AEGEE, notamment lorsqu'une grande proportion des adhérents actifs participe à une manifestation, les innovations culturelles peuvent très rapidement être transmises et reprises par l'ensemble des membres. En ce qui concerne une culture sociétale, comme une culture nationale, les évolutions sont nécessairement plus lentes. Alors que les médias de masse ont la capacité technologique d'atteindre simultanément une grande partie d'une population, l'actualisation de nouveaux traits culturels à travers les interactions doit être considérablement démultipliée pour qu'une innovation soit reprise par la plupart des membres d'une société<sup>1088</sup>. En raison des dimensions et de la complexité sociale des groupes qui les partagent, l'évolution des cultures sur le plan macrosocial peut aussi être affectée par des phénomènes de prescription de la part de sous-groupes influents, selon la théorie de la communication à deux étages (« *Two-Step Flow Model* ») de Lazarsfeld et Katz (1955). Si les évolutions culturelles des types identifiés dans l'étude restent possibles au sein de groupes sociétaux, la différence d'échelle les rendra certainement moins courantes qu'au sein de plus petits groupes.

Les évolutions culturelles identifiées par l'étude sont inconscientes et liées à l'activation de multiples identités au sein d'un même groupe. En cela, elles s'opposent à d'autres évolutions, davantage orchestrées, qui sont déclenchées par le contact entre des groupes souvent exclusifs. Ces dernières évolutions se divisent en deux types, aux effets quasi opposés sur la culture : le modèle de l'emprunt conscient et le modèle de l'ethnicité (Fredrik Barth, *supra*). Le premier correspond à l'intégration volontaire de traits culturels perçus comme exotiques ou identifiés à d'autres cultures. Les travaux autour de la mondialisation (Appadurai, 2001 ; Featherstone, 1995 ; Lie, 2003 ; Mattelart, 2002 ; Robertson, 1996) ont pu tempérer quelque peu les craintes à propos de l'impérialisme culturel, en montrant que l'adoption, même consciente, de nouveaux traits culturels, implique également leur adaptation, en fonction du système de significations existant. Les manifestations superficielles adoptées sont ainsi réinterprétées et rendues compatibles par rapport aux systèmes de croyances, de valeurs et de présupposés de base de la culture qui les emprunte. En raison de

---

<sup>1087</sup> Puisque les membres d'AEGEE ne proviennent pas d'un seul groupe national, la culture associative n'a pas été bâtie sur le modèle d'une seule culture nationale, à la différence de nombreuses autres associations. Les cultures transnationales « étudiante » et « européenne » semblent être communes à la plupart des membres, voire à leur totalité, mais ces cultures n'ont pas la même force de socialisation qu'une culture macrosociale. L'utilisation du qualificatif « méso-social » pour la culture d'AEGEE reflète alors davantage la taille du groupe que la structuration sociétale, à l'intérieur d'un groupe plus important.

<sup>1088</sup> Les références faites dans les conversations sociales à des émissions télévisées récentes, par exemple, témoignent du fonctionnement de ce mécanisme de renouvellement continu de la culture sur le plan macrosocial. Les acteurs sociaux présupposent que leurs interlocuteurs connaîtront et partageront une certaine vision des émissions en question, du fait de leur appartenance à la même société.

cette adaptation, les emprunts de ce type contribuent à l'homogénéisation au niveau superficiel de la culture, mais ne touchent que très progressivement les niveaux les plus profonds, selon la structuration de la culture de Spencer-Oatey (*supra*, page 44). À l'inverse, le processus de différenciation ethnique, associé à Fredrik Barth (*supra*, page 32) et issu de travaux sur le multiculturalisme, peut provoquer une hétérogénéisation superficielle des cultures, malgré un processus d'homogénéisation plus profond. Telle est l'affirmation d'Adam Kuper (2001) qui suggère que le contact prolongé entre des groupes rivaux, au sein d'une même société, peut engendrer une différenciation identitaire, qui cache une harmonisation des cultures sous l'influence des institutions sociétales (*supra*, page 33).

Ces divers mécanismes (la différenciation identitaire, les emprunts culturels conscients et inconscients, et les innovations culturelles sous l'influence des multiples cultures « ambiantes »), et sûrement d'autres encore, influencent la manière dont les cultures évoluent en contact les unes avec les autres. Alors que l'interculturalisation macrosociale n'est pas l'objet de cette étude, le fonctionnement de ce processus au niveau microsociale constitue une piste de recherche intéressante qui peut contribuer à sa compréhension.

### **Un modèle identitaire pour l'intégration européenne ?**

À travers nos acquis sur la culture et l'identité européennes (*supra*, chapitre 4), les différents mécanismes microsociaux d'évolution culturelle peuvent être appliqués à la question de l'intégration européenne<sup>1089</sup>. Compte tenu des liens qui existent entre l'identification, la culture et l'interaction, qui s'entretiennent mutuellement (*supra*, figure 36), les interactions sociales constituent une piste pour favoriser l'intégration, à travers l'identification à l'Europe et le rapprochement culturel des États-nations.

Pendant la première décennie du vingt-et-unième siècle, l'Europe a connu des crises politiques successives, liées à la méfiance des peuples européens envers les institutions bruxelloises, et à une résurgence des nationalismes (Dacheux, 2005 : 21-2). Historiquement, écrivent Dominique Wolton et Éric Dacheux (*supra*, page 292), Bruxelles a compté sur l'influence des institutions collectives et sur la prospérité économique pour favoriser un rapprochement culturel et le développement d'une identification commune à l'Europe, transformations censées se produire conjointement. Mais, comme le précisent Wolton et Dacheux, l'identification n'est pas un résultat automatique du rapprochement politique. Les crises actuelles semblent indiquer, au contraire, que les pressions institutionnelles à la conformité européenne rencontrent une résistance, sous la forme d'une identification nationale accrue, proche de la dynamique de l'ethnicité décrite par Barth. Plus les groupes nationaux ressentent une menace sur leur identité collective, plus ils l'affirment, au détriment de l'identité européenne. L'identité nationale s'exprime alors, à travers le rejet de l'identité européenne, contrairement à l'évolution escomptée par les institutions de l'Union.

---

<sup>1089</sup> Il ne s'agit pas de tenter d'extrapoler, malencontreusement, les résultats spécifiques à cette étude, à un autre objet. Le caractère particulier des interactions au sein d'AEGEE a été souligné. Or, la présente réflexion cherche simplement à appliquer au niveau européen les processus décrits, dans la continuité de la discussion sur les relations entre les niveaux d'analyse micro- et macrosociaux.

L'analyse menée sur AEGEE a permis de dégager une autre piste susceptible de stimuler l'identification à l'Europe de la part des citoyens. L'étude a montré également que le fait d'évoluer dans un contexte multi-national peut, dans certaines conditions, provoquer une homogénéisation culturelle, sous la forme d'innovations et d'emprunts fondés sur plusieurs cultures. Créer un contexte social dans lequel les Européens sont appelés à interagir en tant que membres d'un même collectif et sans rivalités nationales, pourrait ainsi contribuer à privilégier l'expression et le renforcement d'une identité européenne, fondée sur une culture provenant des interactions sociales. Chaque collectif multi-national européen devrait être de taille suffisamment restreinte pour se constituer en groupe social non anonyme où chacun serait tenu comme responsable de ses actes symboliques, selon les impératifs de l'intersubjectivité et de la citoyenneté. L'interaction multilatérale entre les collectifs assurerait l'homogénéité de la dimension « européenne »<sup>1090</sup> des cultures organisationnelles qui s'y développeraient.

Or, comme le fait remarquer Éric Dacheux, une telle structuration sociale existe déjà, en germe, dans la société civile européenne (Dacheux, 1999 ; 2000 ; 2001 ; 2005)<sup>1091</sup>, qui joue le rôle de « réservoir d'utopie », central dans l'intégration européenne. De plus, le seul fait de provoquer des interactions sociales fondées sur la citoyenneté, à l'échelle d'une association européenne, contribue à soutenir la conscience collective d'un niveau européen d'organisation sociale, et à favoriser le développement progressif de traits culturels propres. Bien que son étendue soit difficilement quantifiable (*supra*, chapitre 6.11), la société civile européenne ne touche qu'une toute petite minorité de citoyens, généralement déjà sensibilisée à l'intégration européenne. Pour avoir un impact non négligeable sur cette intégration, il faudrait alors que l'engagement des citoyens dans ces associations multi-nationales se massifie. Les financements européens des actions collaboratives entre associations, à l'échelle du continent, favorisent cet objectif, en encourageant les réseaux associatifs nationaux à nouer des partenariats au sein de plusieurs pays européens.

Au-delà de la société civile, les entreprises et les contacts, à travers le tourisme ou les échanges, peuvent également contribuer, dans une moindre mesure, à développer la culture et le sentiment d'appartenance européens. Cependant, l'exposition à d'autres nationalités peut également renforcer les barrières symboliques, notamment en l'absence d'un projet collectif axé sur l'intégration européenne. Parmi les différentes modalités de contact, celles qui évitent la rivalité inter-nationale semblent davantage susceptibles de favoriser une identification au collectif. Or, la recette d'AEGEE, consistant à supprimer le niveau et les enjeux nationaux de l'organisation, même si elle privilégie l'expression symbolique de l'identité nationale, semble difficilement transposable à d'autres organisations. Son bon fonctionnement au sein de l'association étudiante est lié au profil particulier de ses membres et à sa structure, ainsi qu'à l'utopie dont elle est porteuse. Dans d'autres contextes, elle pourrait être assimilable à une

---

<sup>1090</sup> Le caractère « européen » de cette culture proviendrait du fait que l'Europe, et non l'appartenance nationale, locale ou autre, serait le dénominateur géographique commun du groupe, réuni autour d'un objectif organisationnel particulier.

<sup>1091</sup> Le terme de « société civile » est utilisé dans le sens que lui donne Éric Dacheux, lorsqu'il l'oppose aux deux sphères économique et étatique (Dacheux, 2005 : 183).

atteinte à la souveraineté nationale, susceptible de provoquer, au contraire, un retour de bâton nationaliste.

Aussi, l'intégration européenne s'annonce être un processus de longue haleine. Alors qu'elle pourrait être favorisée par une identification collective et une convergence culturelle macro-sociétale, celles-ci sont indissociables d'un contact microsocial. Selon le climat politique et social et les représentations individuelles, le contact entre Européens peut être autant une source de conflits symboliques et de polarisation identitaire, que de solidarité et d'hybridation culturelle.

### La sémiogénèse interculturelle en Science de l'Information-Communication : travaux parallèles et perspectives de recherche

La focalisation de cette thèse sur le processus de sémiogénèse microsociale constitue une différence d'accentuation, par rapport à la plupart des travaux s'inscrivant dans le champ de la communication interculturelle. Parmi ceux-ci, la communication « interdiscursive » de Ron et de Suzanne Wong Scollon s'en rapproche peut-être le plus, en prenant pour objet non pas les différences culturelles (différences entre « systèmes discursifs ») en soi, mais leur impact au niveau des « actions sociales » (Scollon et Scollon, 2001 : 267). Les auteurs utilisent le concept d'inférence conversationnelle de John Gumperz (*supra*, page 208) pour analyser les processus de construction du sens, mais sans rompre avec l'approche comparative. Ils prennent en compte les différences de comportement (surtout linguistique) induites par les différents systèmes préfigurés, mais ne considèrent ni la figuration, ni l'adaptation à autrui, dans le comportement communicationnel de l'individu.

En revanche, les études en communication et en sociologie appliquées aux micro-interactions, qui s'intéressent à la sémiogénèse, sont généralement axées davantage sur les analyses monoculturelles. Aussi, les interactionnistes symboliques et autres ethnométhodologues s'intéressent, en principe, à des interactions entre des individus socialisés au sein d'une même société nationale. Cette limite n'est pas toujours rendue explicite, mais la négociation intersubjective, mise en avant, repose souvent sur des normes de la communication et sur des cadres sociaux que l'on suppose partagés au départ. Une exception partielle peut être faite concernant la « théorie de l'accommodation communicationnelle » (« CAT » : *supra*, page 226 *et seq.*). Cette théorie porte sur l'adaptation à autrui dans la communication, liée aux identités sociales et aux objectifs des interlocuteurs. Or, même si elle a été appliquée à la communication « interculturelle »<sup>1092</sup>, la CAT se concentre davantage sur le mimétisme linguistique que sur les processus d'élaboration de repères de signification partagés, au sein d'une rencontre particulière (*supra*, page 232).

---

<sup>1092</sup> Rappelons qu'il s'agit d'une application « *cross-cultural* », qui se contente d'évaluer le fonctionnement des processus décrits dans différentes aires culturelles (*supra*, note infrapaginale n°475), conformément aux dimensions de différenciation d'Hofstede. Une application à l'interculturel, selon le sens donné à ce terme dans la présente étude, s'intéresserait, au contraire, à la manière dont les différentes cultures sont exploitées dans la négociation intersubjective du sens.

## La sémiotique situationnelle

Enfin, une autre approche particulièrement intéressante de la sémiogénèse appliquée aux interactions a été élaborée très récemment en SIC par l'équipe de recherche à Montpellier, dirigée par Alex Mucchielli. Il s'agit de la « sémiotique situationnelle », issue de la méthode *sémio-contextuelle* sur laquelle ce chercheur avait travaillé précédemment (Mucchielli, 2006). Située dans la continuité directe des interactionnistes symboliques, cette théorie *constructionniste* s'applique aux textes émergents (Mucchielli, 2006 : 165). Elle part du principe épistémologique selon lequel :

*« L'expressivité (sous toutes ses formes : langage, conduites, interactions...), est partie constitutive d'une soi-disant « réalité », laquelle est toujours « émergente », c'est-à-dire liée à l'échange (tout ce que l'on dit et fait « construit » quelque chose dans le réseau des échanges). La communication participe à l'élaboration d'un univers commun (public) de référence – qui n'est donc plus prédéfini – et qui sert de base à l'intercompréhension, laquelle devient le véritable et profond enjeu de la communication » (Mucchielli, 2006 : 98).*

Ce postulat est associé à une définition dynamique de l'activité sociale performée :

*« « L'activité en situation » est une sorte de fiction car elle est la photographie, à un moment donné, de l'activité en cours d'un acteur en situation. Mais rien ne reste figé : la situation est transformée par l'activité de l'acteur, cette transformation modifie en boucle les potentialités qui s'offrent à lui et donc les décisions d'actions à effectuer face à une problématique situationnelle elle aussi évolutive. » (Mucchielli, 2006 : 172).*

La sémiotique situationnelle met en avant les sept « contextes d'une situation-problème » que l'acteur social peut mobiliser pour faire sens d'une situation<sup>1093</sup>. Selon la situation et pour différentes raisons, certains éléments contextuels seront ressentis par les acteurs comme étant particulièrement saillants. Ils influenceront ainsi la signification de la situation, du point de vue d'un ou de plusieurs des interlocuteurs.

La sémiotique situationnelle a pu être critiquée pour sa polarisation sur le contexte, au risque d'exclure la valeur des actes symboliques ou des objets sociaux en eux-mêmes<sup>1094</sup>. Or, comme l'explique Mucchielli, l'interprétation des actes symboliques détermine la signification émergente de la situation pour les acteurs. Il s'ensuit une dynamique circulaire,

<sup>1093</sup> Selon Mucchielli, ce sont :

1. le contexte expressif des intentions, projets et enjeux des acteurs en présence ;
2. le contexte des normes et règles collectivement partagées ;
3. le contexte des positions respectives des acteurs ;
4. le contexte relationnel social immédiat ;
5. le contexte temporel ;
6. le contexte spatial ;
7. le contexte physique et sensoriel » (2006 : 179).

<sup>1094</sup> Le déplacement sociologique peut sembler ainsi détourner le regard du chercheur du proprement sémiotique : les éléments signifiants. Exposée par Mucchielli et certains de ses collaborateurs lors du colloque « Les pratiques sémiotiques en communication », à Dijon en juin 2007, la théorie a été discutée par certains sémioticiens, qui voyaient, dans la focalisation sur le contexte, un rejet absolu du potentiel signifiant immanent dans le dispositif ou le « texte » (pour autant que des actes symboliques multimodaux puissent être qualifiés comme tels).

selon laquelle les représentations du contexte influencent l'interprétation des objets sociaux ou des actes symboliques, qui influencent à leur tour les représentations du contexte, et ainsi de suite. Si la sémiotique situationnelle nie l'immanence du sens, en considérant l'interprétation contextuellement ancrée comme primaire, elle n'exclut point le fait que les acteurs sociaux construisent du sens à partir des actes symboliques, qui peuvent modifier ensuite les différentes variables contextuelles prises en compte dans la construction du sens.

Dans sa mise en avant du contexte<sup>1095</sup>, cette nouvelle sémiotique est proche de la sémiopragmatique dont la présente thèse s'inspire. La mise en avant de l'émergence (ou la performance) des repères de signification particulières à la situation est une vision partagée par les deux approches. Or, dans le modèle théorique défendu ici, les différents contextes identifiés par Mucchielli se confondent dans la *configuration* de la situation, telle que chaque acteur social la définit. Cette configuration est liée aux représentations *préfigurées*, mais évolue en fonction de la *figuration*. Le niveau culturel est également essentiel au modèle. Il rend explicite le caractère préfiguré de la signification, tout en permettant la prise en compte de la multiplicité culturelle, centrale à notre approche. Le fait que ce niveau d'analyse ne soit pas explicité dans la sémiotique situationnelle, peut expliquer certains reproches faits à son égard. Du point de vue de cette thèse, son absence rend l'approche montpelliéraine moins opératoire pour étudier la dimension interculturelle de la communication.

\*

D'une manière générale, par rapport aux autres travaux qui abordent la sémiogénèse, la plus-value de l'approche sémiopragmatique de l'interculturalité, proposée ici, semble se situer dans la prise en compte de multiples cultures dans les interactions. En définissant la culture, non pas comme une donnée sociétale homogène, mais comme un processus lié à la fois à l'interaction au sein d'un groupe social et à l'identification à ce groupe, le paradigme présenté ici permet d'analyser toutes les interactions, quelles que soient les différentes identités des acteurs sociaux. Il est complexe et dynamique, grâce aux multiples médiations qu'il prévoit, entre les trois niveaux de signification du contexte figuratif et les différents processus du faire interprétatif et du faire persuasif.

Le caractère émergent du sens, lié à la performance des repères de signification, permet au modèle d'éviter différentes formes de déterminisme : sociale, culturelle et psychologique. L'individu est à la fois sujet et acteur social dans ses interactions : il joue un rôle préfiguré, de manière réflexive, en entreprenant de faire sens de son environnement social, même si une grande partie de ses interprétations et de ses actes échappent à sa conscience et à son contrôle. Le modèle s'appuie sur une théorisation de l'identité qui relie ce concept à la structure sociale et aux conditions de socialisation de l'individu et, à travers cela, aux spécificités de sa structuration cognitive individuelle. Il échappe ainsi aux dérives dénoncées par Bernard Lahire (2001 : 77-9), lorsqu'il oppose la psychanalyse (déterminisme

---

<sup>1095</sup> Si sa focalisation sur le contexte donne l'impression (vraie ou fausse) qu'elle se coupe du niveau de signification culturellement préfigurée, c'est peut-être en réaction à la tradition immanentiste en sémiotique, pourtant depuis longtemps récusée ou relativisée par les sémioticiens qui travaillent sur la communication (Boutaud, 1998).

du passé individuel) à l'interactionnisme symbolique et à l'ethnométhodologie (déterminisme situationnel). Les représentations de l'individu, façonnées par son expérience, influencent directement son comportement, parallèlement aux identités qu'il cherche à valider en tant que sujet. Par ailleurs, la prise en compte des multiples identités activées, non pas sur le plan intraindividuel mais sur le processus de construction du sens, contribue à la complexité et à la pertinence du paradigme pour comprendre ce même processus.

Enfin, ce paradigme, tout en revendiquant son héritage, fait davantage que redécouvrir simplement les liens entre la culture et la communication mis en avant par l'École de Palo Alto. Il expose les multiples médiations qui séparent et réunissent les deux niveaux d'analyse culturel (macro- ou méso-social) et communicationnel (microsocial), à travers la performance des repères de sens dans une interaction. En ce faisant, il nous permet de mieux comprendre l'influence, dans ce processus, non pas uniquement de la culture sociétale, mais de l'ensemble des cultures et des identités activées dans l'interaction.

### **Perspectives de recherche ouvertes par la thèse**

Alors que l'étude menée ici a focalisé principalement sur les identités et sur la pluralité culturelle, son paradigme théorique comporte d'autres entrées qu'il serait possible d'exploiter, d'un point de vue épistémologique ou expérimental. Il pourrait être utilisé pour investiguer, plus en profondeur, tous les aspects du processus de négociation des repères de signification : l'influence des pressions contextuelles ; la mise au point de mondes possibles par rapport aux sémiosphères activées ; ou l'évolution microsociale des représentations, par exemple. Bien que des difficultés de mesure persistent, la mise en relation de ces différents éléments au sein du contexte figuratif performé ouvre une voie supplémentaire pour leur théorisation et leur étude en tant qu'objets scientifiques.

La thèse ouvre également bien d'autres perspectives de recherche. Dans la continuité de nos travaux, il semble intéressant de développer la définition de la culture comme processus au niveau du groupe social, qui joue un rôle clé dans les interactions. Il semble important et urgent, face aux nationalismes actuels, de démythifier cette notion de culture<sup>1096</sup>. Il ne s'agit pas d'une entité indépendante qui correspond au caractère historique d'une nation ou d'un peuple, mais d'un ensemble de représentations plus ou moins partagées, qui se créent, se maintiennent ou évoluent dans les interactions, selon une dynamique interne au groupe et inséparable de la question des identités.

D'après cette vision, la société se structure socialement et culturellement, à partir des groupes qui la composent. Chaque groupe présuppose, le cas échéant, l'appartenance de ses membres à la culture sociétale. Mais à partir de ces traits « par défaut », une culture particulière au groupe se dessine à travers les interactions, liée à l'activité propre du groupe, aux expériences sociales partagées par ses membres, et à sa position assumée ou revendiquée au sein de la structure sociétale. Que les membres du groupe se voient projetés dans un rôle de

---

<sup>1096</sup> Compte tenu de la posture engagée de certaines initiatives entreprises dans le champ de la communication interculturelle, qui visent l'intercompréhension et la tolérance sur le plan global, il semble que les chercheurs eux-mêmes pourraient contribuer à la réalisation de ces objectifs, en adoptant une définition moins essentialiste de la culture.

marginiaux, d'honnêtes gens, de travailleurs opprimés, de meneurs d'opinion, ou d'autres figures encore, la position sociale qui leur est attribuée influence la posture adoptée collectivement par rapport aux valeurs sociétales. Les variantes symboliques superficielles ainsi provoquées, au sein de la société, cachent une plus grande homogénéité inconsciente par rapport à une culture sociétale de socialisation primaire, comme l'explique Adam Kuper (*supra*, page 33). Les interrelations entre ces différentes cultures, que ce soit au sein d'une société nationale, ou même entre les niveaux d'une organisation telle qu'AEGEE<sup>1097</sup>, constituent un axe de recherche prometteur pour la communication, comme pour la sociologie.

En déconstruisant la notion de culture, il faut également rejeter le caractère ontologique qui peut lui être prêté. Si une culture particulière se développe, effectivement, au sein d'un groupe social, ces groupes ne sont ni fixes ni, parfois, clairement distingués des catégories sociales. La différenciation qui a été faite dans la thèse entre le groupe social (producteur de culture et auquel correspond l'identité sociale) et la catégorie sociale (définie par rapport à une culture sociétale et à laquelle correspond l'identité de rôle) n'est pas aussi nette que cette distinction théorique ne le suggère. Puisqu'il peut y avoir des interactions spécifiques entre les membres d'une catégorie sociale, par exemple, les « jeunes », il peut y avoir à la fois des traits culturels dictés par la culture sociétale, et d'autres qui relèvent des interactions entre les membres de cette « catégorie-structurée-en-groupe ». Est-ce alors la culture sociétale qui préfigure les comportements, souvent antagoniques, des membres du groupe ? Ou résultent-ils des interactions des membres entre eux, qui se construisent une image en se référant à la culture sociétale, et à la position qui leur est réservée en son sein ? Les réponses apportées à ces questions relèvent d'une différence d'interprétation, que ce soit sur le plan théorique ou dans la vie sociale. Comme l'a bien montré cette étude, des traits culturels peuvent être associés au choix, ou même à la fois, à plusieurs identités activées dans l'interaction. Ainsi, par exemple, une référence à l'émission télévisée française « *Secret Story* » peut être interprétée comme une référence à des savoirs partagés propres à la culture française, ou alors, le cas échéant, comme un marqueur symbolique d'appartenance à la « jeune génération », qui constitue la majeure partie de son audience. Puisque la culture n'a pas d'existence matérielle, elle est projetée sur autrui en fonction de la figuration identitaire. Il semble assez peu pertinent de chercher à distinguer si ce sont les interactions au sein de la société en général, y compris entre les « jeunes » en tant que catégorie sociale, qui sont responsables de cette identification préfigurée, ou alors si elle résulte plutôt des interactions parmi les « jeunes », en tant que groupe social avec sa culture propre.

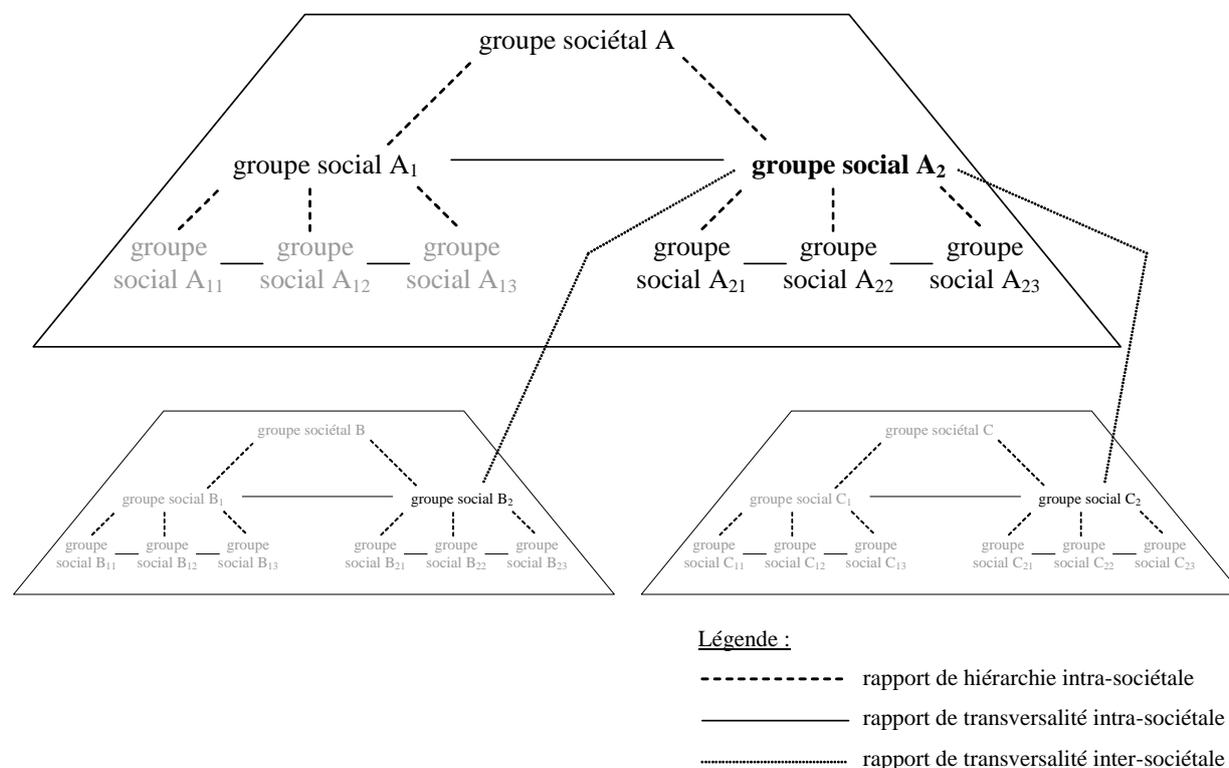
Comme dans cet exemple, une culture méso-sociale est susceptible de se construire à partir de la culture macrosociale. Or, la distinction entre méso- et macro- peut sembler réductrice lorsqu'elle est appliquée à une description des rapports entre les cultures. Dans cette thèse, le niveau macrosocial a été appliqué à la « société » tel que ce terme a été défini (*supra*, page 37). L'analyse méso-sociale s'applique alors aux cultures des groupes qui composent la société. La classification devient plus délicate lorsqu'il s'agit de cultures

---

<sup>1097</sup> Cf. *supra*, note infrapaginale n° 1054.

sociétales qui ne sont pas à l'échelle nationale, comme, par exemple, la culture d'une entreprise, car elles constituent également des cultures méso-sociales par rapport à une nation. La culture d'AEGEE (macrosociale du point de vue des antennes locales), doit être considérée sur le plan méso-social lorsqu'elle est comparée aux cultures nationales sociétales, même si elle n'est recouverte par aucune d'entre elles. Puisque l'Union Européenne, avec ses institutions, influence à son tour les différentes pratiques au sein des États-nations, les cultures nationales doivent être analysées comme étant de niveau méso-social, par rapport à cette culture macrosociale, même si elles déterminent davantage la socialisation et la structuration sociale et cognitive des individus.

La notion de société, en tant que niveau de groupement social caractérisé par des institutions, qui influencent culturellement les groupes qui la composent, est nécessaire à la théorisation de la culture au niveau du groupe social. Pour cette raison, il peut sembler pertinent de privilégier, dans l'analyse, plutôt que la distinction entre macro- et méso-, la conception d'une structuration complexe des différents groupes sociaux, qui influence le processus d'interculturalisation. Les groupes sociaux se recourent, se recouvrent et s'englobent les uns les autres en fonction de l'organisation sociétale. Le même groupe, rassemblant des individus de diverses origines sociales, peut se trouver dans un rapport de hiérarchie par rapport aux groupes qui le composent et à ses homologues au sein de la structure sociétale dont il fait partie. Il peut également être relié, dans un rapport de transversalité, à des groupes homologues dans d'autres structures sociétales, avec lesquels il est seul dans sa société à entretenir des relations. Ces rapports sont schématisés dans la figure 39 :



**figure 39 : Différents types de rapports possibles entre groupes sociaux**

Cette figure met en avant trois types de rapports qui peuvent exister entre les groupes. Ainsi, la culture du groupe « A<sub>2</sub> » (en gras) peut être affectée par celle du groupe « A<sub>1</sub> », avec lequel il est en compétition ou en collaboration au sein de la société A. Sa culture est également influencée par les autres groupes dont les noms figurent en noir : le groupe sociétal « A » dont il fait partie, les sous-groupes « A<sub>21</sub> », « A<sub>22</sub> » et « A<sub>23</sub> » qui le composent, et ses groupes homologues « B<sub>2</sub> » et « C<sub>2</sub> ». Or, la figure reste à un niveau de complexité très modeste, par rapport à celui qui peut caractériser la réalité sociale, où les groupes sociétaux « A », « B », et « C » peuvent eux-mêmes appartenir à un ou plusieurs groupes sociétaux plus larges, où les divers groupes et les sous-groupes se chevauchent à cause des multiples appartenances individuelles et collectives, où les différents niveaux ne sont pas clairement définis, et où les enjeux de pouvoir et les représentations viennent complexifier l'ensemble des rapports.

Nonobstant cette structuration sociale complexe et évolutive, l'étude des rapports et des interactions qu'il peut y avoir, entre les cultures des différents groupes, est une piste de recherche permettant de mieux comprendre l'interculturalité au niveau méso/macrosocial. À l'échelle supérieure, ce processus peut également intéresser les travaux sur la mondialisation, notamment en relation avec l'« anthropologie transnationale » proposée par Arjun Appadurai, qui s'intéresse aux « flux globaux » et aux différents types de réseaux (« *-scapes* ») qui relient les groupes (Appadurai, 2001 : 68).

En même temps, afin de comprendre le brassage culturel au niveau mondial, il faut s'intéresser à l'autre extrême, à savoir, les rapports entre l'individu et la culture, au niveau du processus de socialisation. Popularisée par Bourdieu qui s'en sert d'un point de vue mono-identitaire (Lahire, 2001 : 30), la socialisation est également le processus qui permet, sur le plan psychologique, l'apprentissage et l'articulation cognitive de plusieurs cultures par l'individu. La distinction entre la socialisation primaire et secondaire (processus responsables respectivement de l'enculturation et de l'acculturation) joue un rôle central dans le modèle théorique proposé ici. Elle permet de comprendre les différents degrés d'influence exercés, de manière plus ou moins durable, par les diverses cultures de socialisation sur la structuration cognitive culturelle. Selon notre conception de la culture, la famille constitue un groupe social comme un autre, généralement intégré au sein de la culture sociétale nationale, et susceptible de développer des traits culturels propres, qui interviennent de manière durable dans la structuration cognitive de l'individu. Il s'ensuit qu'une meilleure compréhension du processus de socialisation peut entraîner une meilleure compréhension non seulement de l'interculturalité micro- et macrosociale, mais également de l'intégration symbolique et cognitive de différentes cultures et identités, par l'individu.

Sur le plan identitaire, la qualité et l'étendue de la socialisation dans chaque groupe sont liées à la hiérarchie de saillance, selon la théorie de l'identité (*supra*, page 108). Même si la rigidité de cette hiérarchie est remise en cause par le modèle performatif de la communication, la socialisation semble fournir une explication partielle face au rejet général par les Européens de l'identité européenne, lorsqu'elle s'oppose à l'identité nationale, par exemple. Comment l'individu articule-t-il ses différentes identités par rapport au soi, dans une

interaction donnée ? Le soi est-il unique ou fragmenté ? Les différentes réponses épistémologiques apportées à ces grandes questions ont été synthétisées par Bernard Lahire, dans sa théorisation de « l'homme pluriel » (2001). Une théorie des interactions fondées sur les identités multiples devrait à son tour se situer par rapport à ces questions, afin de prendre en compte les rapports entre le *soi* et les différentes identités mobilisées dans les interactions.

Une telle théorisation des identités multiples pourrait se rapprocher de la théorie de l'identité, pour répondre à l'appel lancé par Sheldon Stryker et par Peter Burke (Burke *et al.*, 2003), sur la nécessité d'ouvrir cette théorie à l'activation de plusieurs identités dans les interactions. Le modèle développé dans cette thèse pourrait ainsi être mis à contribution pour comprendre non seulement la figuration identitaire, mais également la performance plus globale des repères de signification. Appliqué à d'autres phénomènes sociaux, il pourrait apporter un nouvel éclairage, par exemple, au phénomène de sociabilité. Celui-ci serait alors compris par rapport à l'investissement symbolique et au travail figuratif anticipé, à l'égard de la complémentarité attendue par l'individu entre ses propres identités et celles projetées sur l'Autre. Mais au-delà des considérations identitaires et intersubjectives, la sociabilité peut être analysée en relation avec l'ensemble du contexte figuratif émergent, dont les pressions sociales, par exemple. La performance des repères de signification assure le caractère dynamique de l'analyse du phénomène, à travers sa manifestation dans une rencontre particulière.

En dehors des nouveaux éclairages qu'il apporte à l'étude de certains phénomènes sociaux, le modèle peut également s'appliquer à différents objets ou situations sociaux, afin de les analyser du point de vue de la figuration identitaire, de la pluralité culturelle, ou de la performance des repères de signification, par exemple. Au-delà du champ de la communication interculturelle, défini selon les cultures nationales des participants à une interaction (*supra*, page 546), le modèle peut s'avérer particulièrement pertinent pour exposer la dimension interculturelle implicite dans la communication « ordinaire ». À cet égard, la thèse l'a appliqué à la communication des organisations, notamment à travers le concept de culture organisationnelle. Une telle approche semble prometteuse, grâce en partie à la possibilité d'exploiter des travaux et des outils conceptuels existants dans ce domaine, à la suite de Joanne Martin, d'Edgar Schein, de Renaud Sainsaulieu, et d'autres. Sa prise en compte du contexte figuratif, sous-tendu non seulement par les différentes identités et leurs rapports de pouvoir préfigurés, mais aussi par les pressions contextuelles, économiques, politiques, techniques ou autres, lui permet de répondre, dans une certaine mesure, à quelques-unes des réserves qui ont pu être formulées à l'égard d'une approche interactionniste des organisations (Bernard, 2001).

Plus généralement, l'approche sémiopragmatique des interactions, telle qu'elle a été développée ici, ouvre la voie à une « ethnométhodologie de l'interculturalisation ». Elle étudierait la manière dont les acteurs sociaux s'appuient non sur une, mais sur plusieurs cultures, afin de négocier intersubjectivement les repères de signification dans leurs interactions. Alors que l'ethnométhodologie traite traditionnellement du processus de la sémiogénèse interactionnelle, ce qui lui vaut quelques réserves, la prise en compte de l'interculturalisation au

niveau microsocial pourrait constituer un autre niveau d'analyse. Elle focaliserait alors sur la pluralité des repères préfigurés, et sur leur mise en avant et leur performance par les acteurs sociaux. Puisque les études ethnométhodologiques reflètent le caractère performé des interactions, sans pour autant prétendre pénétrer les esprits humains, il ne faut pas attendre de ces travaux qu'ils aboutissent à des règles de fonctionnement généralisables, en dehors de conclusions d'ordre très général. Faudrait-il, alors, présenter l'interculturalité comme un postulat de fonctionnement, plutôt qu'un objet d'étude en soi ? Étant donné l'importance du processus de sémiogénèse interactionnelle globalement dans la communication interpersonnelle, toute approche qui peut aider à mieux le comprendre devrait avoir sa place dans la réflexion. En restant humble dans la visée, et en travaillant sur les concepts en tant que « concepts sensibilisateurs » dans le sens de Blumer (*supra*, page 399), une ethnométhodologie de l'interculturalité pourrait, sans doute, enrichir notre compréhension de ce processus.

Enfin, la dernière perspective de recherche offerte par la thèse est également l'approche principale qu'elle revendique : la sémiopragmatique des interactions appliquée à l'interculturel. Ce domaine de recherches reste à construire, au sein du champ de la communication interculturelle. Dans leur manuel de la psychologie « *cross-cultural* », Peter B Smith et Michael H Bond passent en revue les différents travaux d'inspiration psychologique, liés à l'interculturalité (Smith & Bond, 1998 : 9). Ils précisent que la plupart des travaux anglo-saxons se concentrent sur les phénomènes d'enculturation, d'acculturation ou d'évolution culturelle (la « psychologie culturelle »), ou sur les différences culturelles (la psychologie « *cross-cultural* »). En revanche, affirment-ils, la majeure partie des travaux sur le contact interpersonnel entre individus de cultures différentes (la « psychologie interculturelle ») est francophone, concentrée au sein de l'Association pour la Recherche InterCulturelle (ARIC). Or, les travaux de l'ARIC, de sensibilité psychologique, ne prennent pas en compte la complexité de la communication dans ses dimensions intersubjectives (*supra*, page 14). Aussi, la sémiopragmatique des interactions interculturelles semble-t-elle être une perspective d'avenir, jusqu'alors inexploitée, et prometteuse pour les chercheurs en communication, compte tenu de la continuité postulée entre le champ de la communication ordinaire et le champ de la communication interculturelle (*supra*, page 547). Cette perspective pourrait permettre de démythifier la communication interculturelle, en la remplaçant résolument en SIC. En prônant une prise en compte des multiples appartenances, cultures et identités performées dans les interactions interpersonnelles, cette approche pourrait contribuer à une meilleure compréhension des relations interpersonnelles et inter-groupes. À l'heure où les conflits identitaires, à l'échelle mondiale, deviennent une problématique sociale de plus en plus pressante, ce programme de recherches répond à un enjeu majeur pour la vie en société.

## ***Bibliographie***

- ABDALLAH-PRETCEILLE M., « Pédagogie interculturelle : bilan et perspectives », in CLANET, C (éd.) – *L'interculturel en éducation et en sciences humaines* – Toulouse : Université de Toulouse-le-Mirail, 1985, pages 25 à 32
- ABÉLÈS, M, « Homo communitarius » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 57 à 82
- ABRIC, J – *Pratiques sociales et représentations* – Paris : Presses Universitaires de France, 2001
- AMOSSY, R – *Les idées reçues : une sémiologie du stéréotype* – Paris : Nathan, 1991
- ANDERSON, B – *Imagined Communities* – Londres : Verso, 1983
- APPADURAI, A – *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation* – Paris : Payot, 2001
- ARBORIO, A-M & FOURNIER, P – *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe* – Paris : Nathan Université, 1999
- AUER P, HINSKENS F & KERSWILL P (éds.) – *Dialect Change : Convergence and Divergence in European Languages* – Cambridge : Cambridge University Press, 2005
- AUGER, N, « Du stéréotype à la compréhension de la relation interculturelle - manuels de langue » in Campos, C & Laszlo, G (dirs.), 2007, pages 11 à 27
- BARBER, B – *Jihad Vs. McWorld : Terrorism's Challenge to Democracy* – Londres : Corgi, 2003
- BARLEY, S, « Semiotics and the Study of Occupational and Organizational Culture » in Frost P, Moore L, Louis M R, Lundberg C, & Martin J (éds.), 1991, pages 39 à 54
- BARTH, F, « Les groupes ethniques et leurs frontières » in Poutignat, P & Streiff-Fenart, J (éds.), 1995, pages 203 à 249 (article original publié en 1969)
- BARTHÉLÉMY, M – *Associations : un nouvel âge de la participation ?* – Paris : Presses de Sciences Po, 2000
- BAUDELAIRE, C – *Les fleurs du mal* – Paris : Flammarion, 1991
- BAYART, J-F – *L'illusion identitaire* – Paris : Fayard, 1996
- BEAUD, P, « Sens communs : de quelques avatars historiques de la notion d'opinion public » in BEAUD P, FLICHY P, PASQUIER D & QUÉRÉ, L (dirs.) – *Sociologie de la communication (Réseaux Reader)* – Paris : CNET, 1997, pages 367 à 386
- BEAUVOIS, J-L & DUBOIS, N, « Croyances internes et croyances externes » in Moscovici, S (dir.), 2000, pages 163 à 179
- BENEDICT, R – *Patterns of Culture* – Londres : Routledge, 1934
- BENNETT, M (éd.) – *Basic Conceptions of Intercultural Communication : a Reader* – Maine : Intercultural Press, 1998
- BENNETT, M, « Intercultural Communication : a Current Perspective » in Bennett, M (éd.), 1998, pages 1 à 34

- BERGER, P & LUCKMANN, T – *La construction sociale de la réalité* – Paris : Meridiens, Klincksieck, 1986
- BERNARD, F, « La question de la culture et de la communication inter organisationnelles. Le cas de la "communication d'action et d'utilité sociales" » in ALEXIS, H & BATAZZI, C (éds.) – *Culture des organisations et DISTIC* – Nice : Université de Nice Sophia Antipolis (Laboratoire I3M), 2005, pages 291 à 297
- BERNARD, F, « L'interactionnisme : apports et limites pour penser les dynamiques de recomposition organisationnelle » in BOUILLON, J-L (dir.) – *Communication organisante et organisation communicante : confrontations et dynamiques* – Acte des journées d'études ORG&CO : 7-9 juin, 2001, pages 50 à 54
- BERTEN, A, « Identité européenne, une ou multiple ? Réflexion sur les processus de formation de l'identité » in Lenoble, J & Dewandre, N (éds.), 1992, pages 81 à 97
- BIANCHERI, F – *L'émergence des Eurocitoyens* – Paris : Promotheus-Europe, 1996
- BIRDWHISTELL, R – *Kinesics and Context* – Philadelphie : University of Philadelphia Press, 1970
- BLANCHET, P – *La Pragmatique d'Austin à Goffman* – Paris : Bertrand Lacoste, 1995
- BLIN D, COUSSERAND I & MESNIL, C (éds.) – *Interculturel et communication dans les organisations* – Bordeaux : GREC/O (Communication et Organisation n°22), 2002
- BLOMMAERT, J & VERSCHUEREN, J (éds.) – *The Pragmatics of Intercultural Communication* – Philadelphie : John Benjamins Publishing co., 1991
- BLOMMAERT, J & VERSCHUEREN, J, « Introduction » in Blommaert, J & Verschueren, J (éds.), 1991, pages 1 à 12
- BLOMMAERT, J, « How much Culture is there in Intercultural Communication ? » in Blommaert, J & Verschueren, J (éds.), 1991, pages 13 à 30
- BLUMER, H – *Symbolic Interactionism : Perspective and Method* – Berkley, Calif. : University of California Press, 1969
- BOURDIEU, P, « L'identité et la représentation : éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région » in *Actes de la recherche en sciences sociales* novembre 1980, n°35, pages 63 à 73
- BOURDIN, S, « Culture organisationnelle et TIC : contribution à une approche communicationnelle de la culture » in ALEXIS, H & BATAZZI, C (éds.) – *Culture des organisations et DISTIC* – Nice : Université de Nice Sophia Antipolis (Laboratoire I3M), 2005, pages 171 à 175
- BOURHIS, R & HILL, P, « Intergroup Perceptions in British Higher Education : a Field Study » in Tajfel, H (éd.), 1982, pages 423 à 468
- BOUTAUD, J-J, « Les organisations, entre idéal du moi et monde possible » communication lors du colloque : *Pratiques et usages organisationnels des sciences et technologies de l'Information et de la Communication*, Rennes, 7-9 septembre 2006 (texte non publié, mais résumé publié en ligne :

- <http://www.uhb.fr/alc/erellif/cersic/spip/IMG/pdf/ActesColloqueCersicSept06.pdf>  
(page 15) (document consulté en septembre 2008)
- BOUTAUD, J-J – *Le sens gourmand. De la commensalité – du goût – des aliments* – Paris : Editions Jean-Paul Rocher, 2005
- BOUTAUD, J-J, « Sémiotique et communication. Histoire d'un malentendu qui a bien tourné » *in Hermès* 2004, n°38, pages 96 à 102
- BOUTAUD, J-J – *Sémiotique et communication* – Paris : L'Harmattan, 1998
- BOUTAUD, J-J & LARDELLIER, P, « Sémio-anthropologie du sensible » *in Degrés* Printemps 2003, n°113, 4 pages
- BOUTAUD, J-J & MARTIN-JUCHAT, F, « La communication sensible médiée par l'Internet » *in Degrés* Printemps 2003, n°113, 16 pages
- BOUVERESSE, R – *L'esthétique expérimentale* – Paris : Ellipses, 1999
- BOUZON, A, « Homogénéité et représentations dans l'entreprise : illusions et réalité » *in* Blin D, Cousserand I & Mesnil, C (éds.), 2002, pages 173 à 183
- BRETON, P – *L'utopie de la communication* – Paris : La Découverte, 1992
- BREWER, M, « A Dual Process Model of Impression Formation » *in* WYER, R & SCRULL, T (éds.) – *Advances in Social Cognition* – New York : Erlbaum, 1988, pages 1 à 36
- BROMBERGER, C, « Football : la passion partisane » *in* Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 219 à 222
- BROWN, R & ROSS, G, « The Battle for Acceptance : an Investigation into the Dynamics of Intergroup Behaviour » *in* Tajfel, H (éd.), 1982, pages 155 à 178
- BUCHANAN, D & HUCZYNSKI, A – *Organisational Behaviour* – Hertfordshire : Prentice Hall, 1997
- BURGOON, J, « Cross-Cultural and Intercultural Applications of Expectancy Violations Theory » *in* Wiseman, R (éd.), 1995, pages 194 à 214
- BURKE, P, « Identities and Social Structure » *in Social Psychology Quarterly* mars 2004, vol. 67 n° 1, pages 5 à 15
- BURKE, P, « Introduction » *in* Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 1 à 7
- BURKE, P, « Relationships among Multiple Identities » *in* Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 195 à 212 [Burke, 2003b]
- BURKE, P, « Identity Processes and Social Stress » *in American Sociological Review* 1991, n°56, pages 839 à 849
- BURKE P, OWENS T, SERPE R & THOITS P (dirs.) – *Advances in Identity Theory and Research* – New York : Kluwer Academic / Plenum Publishers, 2003
- BURKE, P & STETS, J, « Trust and Commitment through Self-Verification » *in Social Psychology Quarterly* décembre 1999, vol. 62, n°4, pages 347 à 360
- CABIN, P (éd.) – *La communication : état des savoirs* – Paris : Sciences Humaines, 1998

- CAILLÉ, A & LAVILLE, J-L, « Présentation » in *MAUSS* 1er semestre 1998, n°11, pages 5 à 20
- CALLERO, P, « The Political Self. Identity Resources for Radical Democracy » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 57 à 70
- CAMILLERI, C, « Les stratégies identitaires des immigrés » in Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 253 à 256
- CAMILLERI, C, « Problématique de la construction d'une appartenance européenne » in TAPIA, C (dir.) – *Dynamiques et transitions en Europe : approche pluridisciplinaire* – Berne : Peter Lang, 1997, pages 161 à 167
- CAMILLERI, C, « La culture et l'identité culturelle : champ notionnel et devenir » in Camilleri, C & Cohen-Emerique, M (dirs.), 1989, pages 21 à 76
- CAMILLERI, C, « La communication dans la perspective interculturelle » in Camilleri, C & Cohen-Emerique, M (dirs.), 1989, pages 363 à 398
- CAMILLERI, C & COHEN-EMERIQUE, M (dirs.) – *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel* – Paris : L'Harmattan, 1989
- CAMILLERI C, KASTERSZTEIN J, LIPIANSKY E-M, MALEWSKA-PEYRE H, TABOADA-LEONETTI I & VASQUEZ A (éds.) – *Stratégies identitaires* – Paris : PUF, 1990
- CAMILLERI, C & VINSONNEAU, G – *Psychologie et culture : concepts et méthodes* – Paris : Armand Colin, 1996
- CAMPOS, C & LASZLO, G (dirs.) – *Stéréotypes et prototypes nationaux en Europe* – Paris : Forum des Langues Européennes, 2007
- CAMUS, A – *L'étranger* – Londres : Routledge, 1988
- CAMUS, A – *L'exil et le royaume* – Paris : Gallimard, 1957
- CAST, A, « Power and the Ability to Define the Situation » in *Social Psychology Quarterly* 2003, vol.66 n°3, pages 185 à 201
- CAST, A & BURKE, P, « A Theory of Self-Esteem » in *Social Forces* mars 2002, n°80, vol.3, pages 1041 à 1064
- CATTELIN, S, « Sérendipité » in *Bulletin de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme* Automne-Hiver 2003, n°25, pages 27 à 32
- CAUNE, J – *Esthétique de la communication* – Paris : PUF, 1997
- CAUNE, J – *Culture et communication : Convergences théoriques et lieux de médiation* – Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1995
- CENTRE D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE SUR LA PHILANTHROPIE (CerPhi) – *La France associative en mouvement* – (rapport édité par Bazin, C & Malet, J et publié en ligne : [http://www.cerphi.org/pdf\\_publications/LaFranceAssociative2007.pdf](http://www.cerphi.org/pdf_publications/LaFranceAssociative2007.pdf)), octobre 2007 (document consulté en septembre 2008)
- CHANIAL, P, « La délicate essence de la démocratie : solidarité, don et association » in *MAUSS* 1er semestre 1998, n°11, pages 28 à 43

- CHEVALIER, Y, « Le citoyen et l'Europe » in TAPIA, C (dir.) – *Dynamiques et transitions en Europe : approche pluridisciplinaire* – Berne : Peter Lang, 1997, pages 155 à 160
- CHEVRIER, S – *Le management interculturel* – Paris : PUF, 2003
- CLANET, C – *L'interculturel : introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines* – Toulouse : PUM, 1993
- CLARK, H, « Communities, Commonalities and Communication » in GUMPERZ, J & LEVINSON, S (éds.) – *Rethinking Linguistic Relativity* – Cambridge : Cambridge University Press, 1996, pages 324 à 354
- CODOL, J, « On the So-called 'Superior Conformity of the Self' Behaviour : Twenty Experimental Investigations » in *European Journal of Social Psychology* 1975, n°5, pages 457 à 501
- COHEN, R, « A European Identity : Nation-State Losing Ground » in *New York Times* 17 janvier 2000
- COLOMBANI, J-M, « L'identité européenne » in *Le Monde* 26 mars 2007
- COMMISSION EUROPÉENNE – *How Europeans See Themselves. Looking through the Mirror with Public Opinion Surveys* – Bruxelles : Commission Européenne, 2001
- COMMISSION EUROPÉENNE - La commission et les organisations non gouvernementales : le renforcement du partenariat – (document de discussion de la Commission Européenne, publié en ligne : [http://ec.europa.eu/civil\\_society/ngo/fr/communication.pdf](http://ec.europa.eu/civil_society/ngo/fr/communication.pdf)), janvier 2000 (document consulté en septembre 2008)
- CONSEIL NATIONAL DE LA VIE ASSOCIATIVE (CNVA) – *Avis sur la politique de cohésion de l'Union européenne 2007 – 2013 : les fonds structurels et les associations* – (rapport préparé pour le gouvernement français et publié en ligne : [http://www.associations.gouv.fr/IMG/pdf/AVIS\\_CNVA\\_fonds\\_europeens.pdf](http://www.associations.gouv.fr/IMG/pdf/AVIS_CNVA_fonds_europeens.pdf)), 2007 (document consulté en septembre 2008)
- COOLEY, C – *Social Organization* – New York : Charles Scribner's Sons, 1909.
- COOLEY, C – *Human Nature and Social Order* – New York : Charles Scribner's Sons, 1902
- COSNIER, J, « Les gestes du dialogue » in Cabin, P (éd.), 1998, pages 143 à 148
- COSTA-LASCOUX J, HILY M-A & VERMÈS G (dirs.) – *Pluralité des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camilleri* – Paris : L'Harmattan, 2000
- COSTA-LASCOUX, J, HILY, M-A & VERMÈS G, « L'identité et le sujet : en hommage à Carmel Camilleri » in Costa-Lascoux J, Hily M-A & Vermès G (dirs.), 2000, pages 5 à 17
- CRYSTAL, D – *English as a Global Language* – Cambridge : Cambridge University Press, 1997
- CSIKSZENTMIHALYI, M – *Flow. The Psychology of Optimal Experience* – New York : Harper Perennial, 1991

- CUCHE, D, « Nouveaux regards sur la culture : l'évolution d'une notion en anthropologie » *in Sciences Humaines* novembre 1997, n°77, pages 20 à 27
- CUCHE, D – *La notion de culture dans les sciences sociales* – Paris : La Découverte, 1996
- DACHEUX, E (dir.) – *Communiquer l'utopie. Economie solidaire et démocratie* – Paris : L'Harmattan, 2008
- DACHEUX, E – *Comprendre le débat sur la constitution de l'Union Européenne* – Paris : Publibook, 2005
- DACHEUX, E – *L'impossible défi : la politique de communication de l'Union européenne* – Paris : CNRS éditions, 2004
- DACHEUX, E (dir.) – *L'Europe qui se construit* – St Etienne : Publications de l'Université de St Etienne, 2003
- DACHEUX, E, « L'utopie en actes : le rôle des associations dans l'espace public européen » (article publié en ligne : <http://www.lcp.cnrs.fr/pdf/dac-01a.pdf>) communication lors du colloque : *Utopiass*, Bruxelles, 2001 (document consulté en septembre 2008)
- DACHEUX, E – *Vaincre l'indifférence : le rôle des associations dans l'espace public européen* – Paris : CNRS éditions, 2000
- DACHEUX, E, « Un monde méconnu : Les réseaux associatifs européens » *in* Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 123 à 130
- DACHEUX, E, « La communication : point aveugle de l'interculturel ? » *in Bulletin de l'ARIC* 1999, n°31, 2 pages [Dacheux, 1999b]
- DACHEUX, E & MEYER-BISCH, P, « De la coexistence à la cohabitation » *in* Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 21 à 23
- DAHL, S, « Intercultural Research : The Current State of Knowledge » (article en ligne : <http://ssrn.com/abstract=658202>), *Middlesex University Discussion Paper N° 26*, janvier, 2004 (document consulté en septembre 2008).
- DASEN, P & OGAY, T, « Pertinence d'une approche comparative pour la théorie des stratégies identitaires » *in* Costa-Lascoux J, Hily M-A & Vermès G (dirs.), 2000, pages 55 à 80
- DASEN, P, « La méthode comparative : un luxe anglophone » *in Bulletin de l'ARIC* 2001, n°36, 5 pages
- DE NUCHEZE, V, « Y-a-t-il une place pour la notion de prototype dans la réflexion sur la rencontre interculturelle? » *in* ISANI, S (éd.) – *Culture et communication en milieu professionnel interculturel* – Grenoble : Université de Stendhal Grenoble 3, 2001, pages 45 à 51
- DEMORGON, J – *L'interculturalisation du monde* – Paris : Anthropos, 2000
- DEMORGON, J – *L'exploration interculturelle : pour une pédagogie internationale* – Paris : Armand Colin, 1989
- DENOUEX, P, « L'identité interculturelle » *in Bulletin de psychologie* avril 1994, vol. XLVIII, pages 264 à 270

- DEVOS, G, « Selective Permeability and Reference Group Sanctioning » in YINGER, J & CUTLER, S (éds.) – *Major Social Issues* – New York : Free Press, 1978, pages 7 à 24
- DIBIE, P & WULF, C (dirs.) – *Ethnosociologie des échanges interculturels* – Paris : Anthropos, 1998
- D'IRIBARNE, P, « Entre rationalité gestionnaire et diversité des cultures politiques : blocages de communication dans l'entreprise » in Blin D, Cousserand I & Mesnil, C (éds.), 2002, pages 121 à 134
- D'IRIBARNE, P – *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales* – Paris : Editions du Seuil, 1989
- DORTIER, J-F (dir.) – *Le dictionnaire des sciences humaines* – Auxerre : Editions Sciences Humaines, 2004
- DOWNEY, J, « Ugly to Ourselves ? Germans, Gypsies and good Europeans » in Szalo, C (éd.), 1998, pages 197 à 216
- DUBAR, C – *La crise des identités : interprétation d'une mutation* – Paris : PUF, 2000
- DUBAR, C, « Socialisation et construction identitaire » in Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 135 à 141
- DUBAR, C – *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles* – Paris : Armand Colin, 1996
- DUPORTAIL, G-F – *Phénoménologie de la communication* – Paris : Ellipses, 1999
- DURANDIN, C – *Europe : l'utopie et le chaos* – Paris : Armand Colin, 2005
- DURKHEIM, E – *De la division du travail social* – Paris : Presses Universitaires de France, 1893
- EARLEY, P & ANG, S – *Cultural Intelligence : Individual Interactions across Cultures* – Stanford (Calif.) : Stanford University Press, 2003
- EHRENBERG, A – *La culte de la performance* – Paris : Calmann-Lévy, 1991
- ELIAS, N – *La société des individus* – Paris : Fayard, 1991
- ELIAS, N & SCOTSON, J – *Logiques de l'exclusion* – Paris : Fayard, 1997
- EMERSON, R – *From Empire to Nation* – Cambridge (MA) : Harvard University Press, 1905
- EMLER, N, « La réputation sociale » in Moscovici, S (dir.), 2000, pages 119 à 139
- ERIKSON, E – *Enfance et société* – Lausanne : Delachaux et Niestlé, 1950
- EURONAT (projet) – *Representations of Europe and the Nation in Current and Prospective Member-States : Media, Elites and Civil Society* – (rapport européen publié en ligne : <http://www.iue.it/RSCAS/Research/EURONAT/200505Rep.EURONAT-Final.pdf>), projet financé par la Commission Européen, avec la collaboration du Centre Robert Schuman et de l'Institut Universitaire Européen, 2005 (document consulté en septembre 2008)
- FEATHERSTONE, M – *Undoing Culture : Globalisation, Postmodernism and Identity* – Londres : Sage, 1995

- FERRY J-M, « L'État européen » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 231 à 290
- FERRY J-M – *La philosophie de la communication (tomes 1 et 2)* – Paris : Editions du cerf, 1994
- FERRY, J-M, « Pertinence du postnational » in Lenoble, J & Dewandre, N (éds.), 1992, pages 39 à 57
- FESTINGER, L – *A Theory of Cognitive Dissonance* – Evanson (ILL.) : Row Peterson, 1957
- FISKE, A – *Structures of Social Life : The Four Elementary Forms of Human Relations* – New York : Free Press, 1991
- FLAUBERT, G – *Salammbô* – Paris : Flammarion, 1974
- FODOR, J – *The Modularity of Mind* – Cambridge (MA) : MIT Press, 1984
- FORET, F, « "Espace public européen" et mise en scène du pouvoir » in Dacheux, E (dir.), 2003
- FORSTER, E – *Route des Indes* – Paris : Plon, 1963
- FRAME, A, « L'espace utopique européen : l'exemple de l'Association des États Généraux des Étudiants Européens » in Dacheux, E (dir.), 2008, pages 59 à 71
- FRAME, A, « Prototypes nationaux et prototypes européens dans l'interaction interculturelle. Quelles valeurs identitaires pour une communication entre Européens ? » in Campos, C & Laszlo, G (dirs.), 2007, pages 177 à 200
- FRAME, A, « Les Français, mauvais élèves de la classe de langues ? De la communication pour sortir du mythe » in *Cahiers de l'APLIUT* février 2006, vol. XXV, n°1, pages 91 à 107
- FRAME, A, « Plurilinguisme au sein de l'Association des États Généraux des Étudiants de l'Europe » (article en ligne, publié par l'ASEDIFRES : <http://www.europe-avenir.com/intervention%20aeege.doc>), actes électroniques du colloque *Les Assises Européennes du Plurilinguisme*, Paris, 24-25 novembre 2005 (document consulté en septembre 2008)
- FRAME, A, « L'opérationnalité d'une culture organisationnelle au sein d'une association européenne » in ALEXIS, H & BATAZZI, C (éds.) – *Culture des organisations et DISTIC* – Nice : Université de Nice Sophia Antipolis (Laboratoire I3M), 2005, pages 116 à 123 [Frame, 2005b]
- FRANCIS, L, « Feeling Good, Feeling Well » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 123 à 133
- FREISEN, W - *Cultural Differences in Facial Expressions in a Social Situation : An Experimental Test of the Concept of Display Rules* – Thèse de Doctorat, Université de Californie (San Francisco), 1972
- FROST P, MOORE L, LOUIS M R, LUNDBERG C, & MARTIN J (éds.) – *Reframing Organisational Culture* – Newbury Park, Calif. : Sage, 1991
- GALLOIS C, GILES H, JONES E, CARGILE A & OTA H, « Accommodating Intercultural Encounters : Elaborations and Extensions » in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 115 à 147

- GALLOIS C, FRANKLYN-STOKES A, GILES H & COUPLAND N, « Communication Accommodation Theory and Intercultural Encounters : Intergroup and Interpersonal Considerations » in Kim, Y & Gudykunst, W (éds.), 1992, pages 157 à 185
- GARFINKEL, H – *Studies in Ethnomethodology* – Cambridge : Polity Press, 1984 (ouvrage original publié en 1967)
- GEERTZ, C – *The Interpretation of Cultures* – New York : Basic Books, 1973
- GELLNER, E – *Encounters with Nationalism* – Oxford : Blackwell, 1994
- GELLNER, E – *Nations et nationalisme* – Paris : Payot, 1989
- GELLNER, E – *Culture, Identity and Politics* – Cambridge : Cambridge University Press, 1987
- GERMANANGUE, M, « Le Mouvement Européen en France : les limites de la logique de réseau » in COLONOMOS, A (éd.) – *Sociologie des réseaux transnationaux* – Paris : L'Harmattan, 2000, pages 217 à 244
- GIDDENS, A, « Runaway World Lectures » (articles en ligne, publiés par la BBC : [http://news.bbc.co.uk/hi/english/static/events/reith\\_99/](http://news.bbc.co.uk/hi/english/static/events/reith_99/)), 1999 (document consulté en septembre 2008)
- GIDDENS, A – *Modernity and Self-Identity* – Stanford, California : Stanford University Press, 1991
- GILES, H & COUPLAND – *Language : Contexts and Consequences* – Pacific Grove, California : Brooks / Cole, 1991
- GIROUX, N, « Le « nouage » des savoirs en organisation » in *Bulletin de liaison Org&Co* décembre 2005, n°13, pages 2 à 12
- GODBOUT, J, « Liens primaires, association et tiers secteur » in *MAUSS* 1er semestre 1998, n°11, pages 44 à 55
- GOFFMAN, E – *Interaction Ritual* – New York : Anchor Books, 1992 (première édition 1967 ; édition française pour les traductions : Éditions de Minuit, 1974)
- GOFFMAN, E – *Les cadres de l'expérience* – Paris : Éditions de Minuit, 1991
- GOFFMAN, E – *La mise en scène de la vie quotidienne : 1. la présentation de soi* – Paris : Editions de Minuit, 1973
- GOFFMAN, E – *Stigma. Notes on the Management of Spoiled Identity* – New Jersey : Prentice Hall, 1963 (édition française pour les traductions : Éditions de Minuit, 1974)
- GRAFMEYER, Y & JOSEPH, I (éds.) – *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine.* – Paris : Champ Urbain, 1979
- GRICE, P, « Logique et conversation » in *Communication* 1979, n°30, pages 56 à 72
- GRYSPEERDT, A, « Relations publiques et recherche en communication » in *Hermès* 2004, n°38, pages 148 à 154
- GUDYKUNST, W – *Bridging Differences : Effective Intergroup Communication* – New York : Sage, 1998

- GUDYKUNST, W, « Anxiety / Uncertainty Management (AUM) Theory » in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 8 à 58
- GUDYKUNST, W & KIM, Y – *Communicating With Strangers : An Approach to Intercultural Communication* – New York : McGraw Hill, 1992
- GUDYKUNST, W & NISHIDA, T, « The Influence of Cultural Variability on Perceptions of Communication Behaviour Associated with Relationship Terms » in *Human Communication Research* 1986, n°13, pages 147 à 166
- GUMPERZ, J, « The Linguistic and Cultural Relativity of Conversational Inference » in GUMPERZ, J & LEVINSON, S (éds.) – *Rethinking Linguistic Relativity* – Cambridge : Cambridge University Press, 1996, pages 374 à 405
- GUMPERZ, J – *Engager la conversation : introduction à la sociolinguistique interactionnelle* – Paris : Editions de Minuit, 1989
- GUMPERZ, J – *Discourse Strategies* – Cambridge : Cambridge University Press, 1982
- GUMPERZ, J, « Cadrer et comprendre : une politique de la conversation » in CASTEL R, COSNIER J & JOSEPH I (dirs.) – *Le parler frais d'Erving Goffman, actes du colloque de Cerisy* – Paris : Editions de Minuit, 1969, pages 123 à 154
- HABERMAS, J – *Sur l'Europe* – Paris : Bayard, 2006
- HABERMAS, J, « Citoyenneté et identité nationale : Réflexions sur l'avenir de l'Europe » in Lenoble, J & Dewandre, N (éds.), 1992, pages 17 à 38
- HABERMAS, J – *Théorie de l'agir communicationnel* – Paris : Fayard, 1987
- HAGÈGE, C – *L'enfant aux deux langues* – Paris : Editions Odile Jacob, 1996
- HALL, E – *Le langage silencieux* – Paris : Editions du Seuil, 1984 (ouvrage publié en anglais en 1959)
- HALL, E – *La dimension cachée* – Paris : Seuil, 1971 (ouvrage publié en anglais en 1966)
- HANF, D, « La signification des institutions européennes dans la construction de l'identité européenne » in Szalo, C (éd.), 1998, pages 95 à 118
- HÉRITIER, F, « L'identité Samo » in LÉVI-STRAUSS, C (dir.) – *L'identité. Séminaire au Collège de France* – Paris : PUF, 1977, pages 51 à 71
- HEWSTONE, M & JASPARS, J, « Intergroup Relations and Attribution Processes » in Tajfel, H (éd.), 1982, pages 99 à 125
- HILY, M-A, « La notion d'interculturel en question » in *Bulletin de l'ARIC* 2001, n°36, 3 pages
- HINKLE, S & BROWN, R, « Intergroup Comparisons and Social Identity : Some Links and Lacunae » in ABRAMS, D & HOGG, M (éds.) – *Social Identity Theory : Constructive and Critical Advances* – Hemel Hempstead : Harvester Wheatsheaf, 1990
- HINNENKAMP, V, « Talking a Person into Interethnic Distinction : a Discourse Analytic Case Study » in Blommaert, J & Verschueren, J (éds.), 1991, pages 91 à 105

- HOFSTEDE, G, « Images of Europe : Past, Present and Future » in JOYNT, P & WARNER, M (éds.) – *Managing across Cultures : Issues and Perspectives* – Londres : International Thomson Business Press, 1996, pages 147 à 165
- HOFSTEDE, G – *Culture and Organisations : Software of the Mind* – Londres : McGraw Hill, 1991
- HOFSTEDE, G – *Culture's Consequences : International Differences in Work-Related Values* – Beverley Hills, Calif. : Sage, 1984
- HOGG M & TERRY D, « Social Identity and Self-Categorization Processes in Organizational Contexts » in *The Academy of Management Review* janvier 2000, vol.25, no. 1, pages 121 à 140
- HOGG M, TERRY D & WHITE, K, « A Tale of Two Theories : a Critical Comparison of Identity Theory with Social Identity Theory » in *Social Psychology Quarterly* 1995, vol. 58 n°4, pages 255 à 269
- HOGG, M & RIDGEWAY, C, « Social Identity : Sociological and Social Psychological Perspectives » in *Social Psychology Quarterly* 2003, vol. 66 n°2, pages 97 à 100
- HOWE, L – *On Habermas* – Wadsworth : Belmont, 2000
- HROCH, M – *Social Preconditions of National Revival in Europe* – Cambridge : Cambridge University Press, 1984
- HUNT, M, « Identities and Inequalities. Exploring Links Between Self and Stratification Processes » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 71 à 84
- HUNTINGTON, S – *Le choc des civilisations* – Paris : Odile Jacob, 1997
- HYMES, D – *Vers la compétence de communication* – Paris : Hâtier, 1984
- ISANI, S, « La publicité anthropologique comme illustration de quelques concepts clés du domaine des études culturelles » in *Cahiers de l'APLIUT* octobre 2004, vol. 23, n°3, pages 25 à 39
- JALOWIECKI, B, « L'identité européenne et le problème des régionalismes et nationalismes » in Szalo, C (éd.), 1998, pages 33 à 70
- JAMES, W – *Principles of Psychology* – New York : Holt, 1890
- JAMIESON, L, 2005 : voir « Youth and European Identity » (projet), 2005
- JASPARS, J & WARNAEN, S, « Intergroup Relations, Ethnic Identity and Self-Evaluation in Indonesia » in Tajfel, H (éd.), 1982, pages 335 à 366
- JODELET, D, « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie » in MOSCOVICI, S (dir.) – *Psychologie Sociale* – Paris : PUF, 1998, pages 361 à 382
- JOULE, R, « La soumission librement consentie : le changement des attitudes et des comportements sociaux » in Moscovici, S (dir.), 2000, pages 232 à 255
- KASTORYANO, R (dir.) – *Quelle identité pour l'Europe ? Le multiculturalisme à l'épreuve* – Paris : Presses de Sciences Po, 2005
- KASTORYANO, R, « “Multiculturalisme” une identité pour l'Europe ? » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 19 à 54

- KATRIEL, T, « From « Context » to « Contexts » in Intercultural Communication Research »  
in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 271 à 282
- KAUFMANN, J-C – *L'invention de soi* – Paris : Armand Colin, 2004
- KERBRAT-ORECCHIONI, C – *Les interactions verbales (tome III)* – Paris : Armand Colin, 1994
- KIECOLT, K & LOMASCOLO, A, « Roots of Identity. Family Resemblances » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 27 à 40
- KIM, M, « Towards a Theory of Conversational Constraints : Focusing on Individual-Level Dimensions of Culture » in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 148 à 169
- KIM, Y, « Cross-Cultural Adaptation : An Integrative Theory » in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 170 à 193
- KIM, Y & GUDYKUNST, W (éds.) – *Theories in Intercultural Communication* – Newbury Park, Calif. : Sage, 1992
- KJELDAHL, T, « EC Responsibility towards Nationalism and Secession Claims » in Szalo, C (éd.), 1998, pages 119 à 130
- KOHLIS, L (Robert) « Modèles de comparaison des cultures », in *Intercultures* avril 1990, n°9, pages 89 à 106
- KUPER, A, « L'illusion des cultures » in *Sciences Humaines* février 2001, n°13, pages 315 à 320
- KYMLICKA, W – *Multicultural Citizenship* – Oxford : OUP, 1996
- LADEFOGED, P – *A Course in Phonetics* – Orlando : Harcourt Brace, 1975
- LADMIRAL, J-R & LIPIANSKY E-M – *La communication interculturelle* – Paris : Armand Colin, 1989
- LAGANE, J, « Palo Alto et l'analyse des cyberinteractions » in LEBOEUF, C (dir.) – *Rencontre avec Paul Watzlawick* – Paris : L'Harmattan, 1999, pages 237 à 247
- LAHIRE, B – *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action* – Paris : Armand Colin / Nathan, 2001
- LAMIZET, B & SILEM, A – *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication* – Paris : Ellipses, 1997
- LANDOWSKI, E – *Présences de l'Autre* – Paris : PUF, 1997
- LANGER, E – *Mindfulness* – Reading (Mass.) : Addison-Wesley, 1989
- LAPEYRONNIE, D, « Nation, démocratie et identités en Europe » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 291 à 324
- LAPLANTINE, F & NOUSS, A – *Le métissage* – Paris : Flammarion, 1997
- LARDELLIER, P – *Théorie du lien rituel. Anthropologie et communication* – Paris : L'Harmattan, 2003
- LARDELLIER, P (dir.) – *À fleur de peau. Corps, odeurs et parfums* – Paris : Belin, 2003  
[Lardellier, 2003b]

- LARDELLIER, P (dir.) – *Anthropologie et Communication* – Paris : L'Harmattan, 2002
- LAVILLE, J, « Fait associatif et espace démocratique » in *MAUSS* 1er semestre 1998, n°11, pages 65 à 78
- LAVILLE, J & SAINSAULIEU, R – *Sociologie de l'association* – Paris : Desclée de Brouwer, 1997
- LAWLER, E, « Interaction, Emotion, and Collective Identities » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 134 à 149
- LAZARSELD, P & KATZ, E – *Personal Influence* – New York : The Free Press, 1955
- LE BRETON, D – *L'interactionnisme symbolique* – Paris : PUF, 2004
- LENOBLE, J & DEWANDRE, N (éds.) – *L'Europe au soir du siècle* – Paris : Editions Esprit, 1992
- LEVEAU, R, « Espace, culture, frontière : projection de l'Europe à l'extérieur » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 325 à 340
- LEVINSON, S, « Interactional biases in human thinking » in Goody, E (ed.) – *Social intelligence and interaction* – Cambridge : Cambridge University Press, 1995.
- LÉVI-STRAUSS, C – *Anthropologie structurale* – Paris : Plon, 1958
- LÉVY, P – *Qu'est-ce que le virtuel ?* – Paris : La Découverte, 1998
- LIE, R – *Spaces of Intercultural Communication : an Interdisciplinary Introduction to Communication, Culture, and Globalizing / Localizing Identities* – Cresskill (NJ) : Hampton Press, 2003
- LINTON, R – *Le fondement culturel de la personnalité* – Paris : Dunod, 1959
- LIPIANSKY, E.M, « Existe-t-il une personnalité de base ? » in Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 41 à 44
- LIPIANSKY, E.M, « Comment se forment les identités des groupes » in Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 143 à 147 [Lipiansky, 1999b]
- LIPIANSKY, E.M – *Identité et communication* – Paris : Presses Universitaires de France, 1992
- LOTMAN, Y – *La sémiotique* – Limoges : PULIM, 1999
- LÜSEBRINK, H-J, « Les concepts de culture et d'interculturalité. Approches de définitions et enjeux de la recherche en communication interculturelle. » in *Bulletin de l'ARIC* 1998, n°30, 4 pages
- MALEWSKA-PEYRE, H, (& CAMILLERI, C), « Dynamique de l'identité, stratégies identitaires » in Costa-Lascoux J, Hily M-A & Vermès G (dirs.), 2000, pages 19 à 54
- MARIN, L (éd.) – *Structure et fonction dans la société primitive* – Paris : Les Editions de Minuit, 1968
- MARTIN, J – *Cultures in Organizations. Three Perspectives* – New York / Oxford : OUP, 1992
- MATTELART, A – *La mondialisation de la communication* – Paris : PUF, 2002

- MATTELART, A & MATTELART, M – *Histoire des théories de la communication* – Paris : La Découverte, 1995
- MATTELART, A & MATTELART, M – *Penser les médias* – Paris : La Découverte, 1986
- MAUSS, M, « Essai sur le don » in MAUSS, M – *Sociologie et Anthropologie* – Paris : PUF, 1950, pages 145 à 279
- MCCALL, G, « The Me and the Not-Me. Positive and Negative Poles of Identity » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 11 à 25
- MCCALL, G & SIMMONS, J – *Identities and Interactions. An Examination of Human Associations in Everyday Life* – New York : Free Press, 1978
- MCDONALD, P, « The Los Angeles Olympic Organizing Committee : Developing Organizational Culture in the Short Run » in Frost P, Moore L, Louis M R, Lundberg C, & Martin J (éds.), 1991, pages 25 à 38
- MEAD, G.H – *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist* – Chicago : University of Chicago Press, 1934
- MERCIER, A, « Sur quels critères peut reposer une identité collective européenne ? » in Dacheux, E (dir.), 2003, pages 117 à 138
- MEYER-BISCH, P, « Communauté politique et complexité : la « nation » européenne » in Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 35 à 46
- MEYER-BISCH, P & DACHEUX, E (dirs.) – *La cohabitation culturelle en Europe. Regards croisés des Quinze, de l'Est et du Sud.* – Paris : CNRS éditions, 1999
- MEYERSON, D & MARTIN, J, « Cultural Change : An Integration of Three Different Views » in *Journal of Management Studies* 1987, n°24, pages 623 à 647
- MIÈGE, B – *La pensée communicationnelle* – Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2005
- MOLINIER, P, RATEAU, P & COHEN-SCALI, V – *Les représentations sociales. Pratique des études de terrain* – Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2002
- MORIN, E – *Culture et barbarie européennes* – Paris : Bayard, 2005
- MORIN, E, « L'enjeu humain de la communication » in Cabin, P (éd.), 1998, pages 33 à 41
- MORIN, E – *Penser l'Europe* – Paris : Gallimard, 1987
- MOSCOVICI, S (dir.) – *Psychologie sociale des relations à autrui* – Paris : Nathan Université, 2000
- MUCCHIELLI, A – *Etude des communications : nouvelles approches* – Paris : Armand Colin, 2006
- MUCCHIELLI, A, « Le "contexte organisationnel" : essai de définition d'un concept nécessaire pour les études sur les organisations » in *Bulletin de liaison Org&Co* décembre 2004, n°9, pages 3 à 7
- OCHS, E, « Linguistic Resources for Socializing Humanity » in GUMPERZ, J & LEVINSON, S (éds.) – *Rethinking Linguistic Relativity* – Cambridge : Cambridge University Press, 1996, pages 406 à 437

- OGAY, T, « Les modèles nord-américains de la communication interculturelle à l'épreuve d'un contexte européen » in Sabatier C, Palacio J, Namane H & Collette, S (dirs.), 2001, pages 105 à 122
- OLLIVIER, B – *Identité et identification : Sens, mots et techniques* – Paris : Hermès Science Publications, 2007
- OLLIVIER, B – *Les Sciences de la communication : Théories et acquis* – Paris : Armand Colin, 2007 [Ollivier, 2007b]
- PARRET, H – *L'esthétique de la communication* – Bruxelles : Editions Ousia, 1999
- PARSONS, T – *The Social System* – Glencoe, Illinois : Free Press, 1951
- PARSONS, T & SHILS, E (éds.) – *Toward a general theory of action (Theoretical foundations for the social sciences)* – Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1951
- PATURAT, V, « De quoi allons nous parler ? » in Vion, R (éd.), 1998, pages 80 à 89
- PENDRY L, MACRAE C & HEWSTONE M, « Réflexions sur autrui : une approche sociocognitive » in Moscovici, S (dir.), 2000, pages 181 à 207
- PIERRE, P, « Le difficile croisement des cultures en entreprise » in Blin D, Cousserand I & Mesnil, C (éds.), 2002, pages 25 à 45
- PIGNIER, N & DROUILLAT, B – *Penser le Webdesign* – Paris : L'Harmattan, 2004
- PIKE, K, « Towards a Theory of the Structure of Human Behaviour » in HYMES, D (éd.) – *Language and Culture in Society : a Reader in Linguistics and Anthropology* – New York : Harper & Row, 1966, pages 54 à 63
- POUTIGNAT, P & STREIFF-FENART, J (éds.) – *Théories de l'ethnicité* – Paris : PUF, 1995
- PROULX, S, « Les communautés virtuelles construisent-elles du lien social ? » (article publié en ligne : <http://www.lcp.cnrs.fr/pdf/pro-04a.pdf>) communication lors du colloque : *L'organisation média. Dispositifs médiatiques, sémiotiques et de médiations de l'organisation*, Université Jean-Moulin, Lyon, 19-20 novembre 2004 (document consulté en septembre 2008)
- PROULX, S & LATZKO-TOTH, G, « La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la notion de communauté virtuelle » in *Sociologie et Sociétés* 2000, vol. XXXII, n°2, pages 99 à 122
- QUÉRÉ, L, « Entre apologie et destitution : une conception émergentiste du sujet pratique » in Vion, R (éd.), 1998, pages 117 à 134
- QUÉRÉ, L, « "La vie sociale est une scène" (Goffman revu et corrigé par Garfinkel) » in CASTEL R, COSNIER J & JOSEPH I (dirs.) – *Le parler frais d'Erving Goffman, actes du colloque de Cerisy* – Paris : Editions de Minuit, 1969, pages 47 à 82
- RADCLIFFE-BROWN, A – *Structure and Function in Primitive Society* – Londres : Routledge & Kegan Paul, 1952
- RADCLIFFE-BROWN, A, « On Social Structure » in *Journal of the Royal Anthropological Institute* 1940, vol. LXX, pages 1 à 12

- RADCLIFFE-BROWN, A, « On the Concept of Function in Social Science » *in The American Anthropologist* septembre 1935, vol. XXXVII, pages 394 à 402
- RASSE, P, « Identités culturelles et communication en Europe, le paradigme de la méditerranée » *in Communication et organisation* 1er semestre 2000, n°17, 12 pages
- RASTIER, F, « Representation or interpretation ? » *in The Linguistic Society Of Korea* (éd.) – *Linguistics in the Morning Calm 4* – Seoul : Hanshin Publishing Company, 1999, pages 115 à 135
- REICHER, S, « The Determination of Collective Behaviour » *in* Tajfel, H (éd.), 1982, pages 40 à 78
- RENAN, E, « Qu'est-ce qu'une nation ? » *in* GIRARDET, R – *Ernest Renan : Qu'est-ce qu'une nation et autres écrits politiques* – Paris : Imprimerie Nationale éditions, 1996, pages 223 à 244
- RICOEUR, P – *Idéologie et Utopie* – Paris : Editions du Seuil, 1997
- RICOEUR, P – *Soi-même comme un Autre* – Paris : Editions du Seuil, 1990
- ROBERTSON, R – *Globalization : Social Theory and Global Culture* – Londres : Sage, 1996
- ROBINS, K, « Les dangers du concept "communauté imaginée" pour l'espace européen » *in* Dacheux, E (dir.), 2003, pages 199 à 217
- ROCARD, M, « Le scandale Airbus » *in Libération* 2 mars 2007
- RUANO-BORBALAN, J-C, « Entretien avec Jean-François Bayart » *in* Ruano-Borbalan, J-C (dir.), 1999, pages 337 à 341
- RUANO-BORBALAN, J-C (dir.) – *L'identité : l'individu, le groupe, la société* – Paris : Editions Sciences Humaines, 1999
- SABATIER C, PALACIO J, NAMANE H & COLLETTE S (dirs.) – *Savoirs et enjeux de l'interculturel* – Paris : L'Harmattan, 2001
- SAID, E – *Orientalism* – Londres : Routledge, 1995
- SAID, E – *Culture and Imperialism* – New York : Vintage Books, 1993
- SAINSAULIEU, R – *Sociologie de l'entreprise : organisation, culture et développement* – Paris : Presses de Sciences Po / Dalloz, 1997
- SAINSAULIEU, R – *L'identité au travail : les effets culturels de l'organisation* – Paris : Presses de la FNSP, 1977
- SCHEIN, E, « What is Culture? » *in* Frost P, Moore L, Louis M R, Lundberg C, & Martin J (éds.), 1991, pages 243 à 253
- SCHEIN, E – *Organizational Culture and Leadership* – San Francisco : Jossey Bass, 1985
- SCHMIDT, E (éd.) – *Man and Society* – New York : Prentice Hall, 1937
- SCHWARTZ, S, « Beyond Individualism / Collectivism : New Cultural Dimensions of Values » *in* KIM U, TRIANDIS H, KAGITÇIBASI C, CHOI S, & YOON G (éds.) – *Individualism and Collectivism : Theory Application and Methods* – Newbury Park (Calif.) : Sage, 1994, pages 85 à 119

- SCOLLON, R & SCOLLON, S – *Intercultural Communication* – Oxford : Blackwell, 1995,2001
- SEMPRINI, A – *La société de flux. Formes du sens et identité dans les sociétés contemporaines* – Paris : L'Harmattan, 2003
- SEMPRINI, A & KLAPISCH, C, « Mondialisation de l'information : de l'espace public à l'espace socioculturel » in FALL, K & TURGEON, L (dirs.) – *Champ multiculturel, transactions interculturelles* – Paris : L'Harmattan, 1998, pages 27 à 59
- SEMPRINI, A – *Le Multiculturalisme* – Paris : PUF, 1997
- SHAKESPEARE, W – *Théâtre complet* – Lausanne : l'Âge d'homme, 1993
- SIMARD, L, « Cross-cultural Interaction : Potential Invisible Barriers » in *Journal of Social Psychology* 1981, n°113, pages 171 à 192
- SIMMEL, G – *La tragédie de la culture* – Paris : Editions Rivage, 1988
- SIMMEL, G, « Digressions sur l'étranger » in Grafmeyer, Y & Joseph, I (éds.), 1979, pages 53 à 60
- SMITH, P & BOND, M – *Social Psychology across Cultures* – Harlow : Prentice Hall Europe, 1998
- SMITH S, SCHOLNICK N, CRUTCHER A, SIMEONE M & SMITH W, « Foreigner Talk Revisited : Limits on Accommodation to Nonfluent Speakers » in Blommaert, J & Verschueren, J (éds.), 1991, pages 173 à 188
- SMITH-LOVIN, L, « Self, Identity, and Interaction in an Ecology of Identities » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 167 à 178
- SOULEZ, G, « Europe : un espace public en archipel » in Dacheux, E (dir.), 2003, pages 153 à 181
- SPENCER-OATEY, H – *Culturally Speaking. Managing Rapport through Talk accross Cultures* – Londres : Continuum, 2000
- STETS, J & BURKE, P, « Identity Theory and Social Identity Theory » in *Social Psychology Quarterly* 2000, vol. 63, n°3, pages 224 à 237
- STOETZEL, J – *Les valeurs du temps présent : une enquête européenne* – Paris : PUF, 1983
- STRYKER, S, « A peek back – and then ahead » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 217 à 223
- STRYKER, S – *Symbolic Interactionism : Social Structural Version* – New Jersey : Benjamin/ Cummings Pub. Co, 1980
- STRYKER, S & BURKE, P, « The Past, Present, and Future of an Identity Theory » in *Social Psychology Quarterly* décembre 2000, vol. 63, n°4, pages 284 à 297
- SUEDA, K & WISEMAN, R, « Embarrassment Remediation in Japan and the United States » in *International Journal of Intercultural Relations* 1992, n°16, pages 159 à 174
- SZALO, C, « European Identity, Nationalism and the Dynamics of Identity Construction » in Szalo, C (éd.), 1998, pages 245 à 258

- SZALO, C (éd.) – *On European Identity : Nationalism, Culture and History* – Brno : Université de Masaryk, 1998
- TAJFEL, H, « Instrumentality, Identity and Social Comparisons » in Tajfel, H (éd.), 1982, pages 483 à 507
- TAJFEL, H (éd.) – *Social Identity and Intergroup Relations (European Studies in Social Psychology)* – Cambridge : Cambridge University Press, 1982
- TAJFEL, H – *Human Groups and Social Categories : Studies in Social Psychology* – Cambridge : Cambridge University Press, 1981
- TANNEN, D – *Gender and Discourse* – Oxford : Oxford University Press, 1994
- TAPIA, C, « La mosaïque continentale européenne dans les représentations collectives des jeunes » in TAPIA, C (dir.) – *Dynamiques et transitions en Europe : approche pluridisciplinaire* – Berne : Peter Lang, 1997, pages 203 à 213
- TAYLOR, C, « Quel principe d'identité collective ? » in Lenoble, J & Dewandre, N (éds.), 1992, pages 59 à 66
- THÉVENET, M – *La culture d'entreprise* – Paris : PUF, 2003
- THOITS, P, « Personal Agency in the Accumulation of Multiple Role-Identities » in Burke P, Owens T, Serpe R & Thoits P (dirs.), 2003, pages 179 à 194
- TODOROV, T, « La coexistence des cultures » in BADIE, B & SADOON, M (éds.) – *L'Autre : études réunies pour Alfred Grosser* – Paris : Presses de Sciences Po / Dalloz, 1996, pages 293 à 307
- TODOROV, T – *Nous et les Autres* – Paris : Seuil, 1989
- TRIANDIS, H, « Interpersonal Relations in International Organizations » in *Journal of Organizational Behaviour and Human Performance* 1967, n°7, pages 316 à 328
- TROMPENAARS, F – *Riding the Waves of Culture* – Londres : Nicholas Brearley, 1993
- TURNER, J, « Towards a Cognitive Redefinition of the Social Group » in Tajfel, H (éd.), 1982, pages 15 à 36
- TURNER J, HOGG M, OAKES P, REICHER S & WETHERELL M – *Rediscovering the Social Group : A Self-Categorization Theory* – Oxford : Blackwell, 1987
- VAN DER VEEN, A, « Determinants of European identity : A preliminary investigation using Eurobarometer data » (article en ligne : <http://www.isanet.org/noarchive/vanderveen.html>), Université de Pennsylvanie, 2002 (document consulté en septembre 2008)
- VÉRONIQUE, D, « Interlocuteurs sociaux et énonciateurs » in Vion, R (éd.), 1998, pages 91 à 104
- VILLAIN-GANDOSSI, C, « Identités et altérités de l'Europe jusqu'au XVe siècle » in Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 185 à 194
- VION, R (éd.) – *Les sujets et leurs discours. Énonciation et interaction* – Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence, 1998
- VION, R, « Du sujet en linguistique » in Vion, R (éd.), 1998, pages 189 à 203

- VION, R – *La communication verbale : analyse des interactions* – Paris : Hachette Supérieur, 1992
- WEBER, M – *Economie et société* – Paris : Plon, 1971 (ouvrage initialement paru en 1921)
- WEISBEIN, J - *Construire la citoyenneté européenne : Les mobilisations associatives autour de l'intégration communautaire* – Thèse de Doctorat, Sciences Po (IEP Paris), 2001
- WHORF, B – *Language, Thought and Reality : Selected Writings of Benjamin Lee Whorf* (édité par Carroll, J) – Cambridge (MA) : MIT Press, 1956
- WINKIN, Y – *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain* – Bruxelles / Paris : De Boeck, 1996
- WINKIN, Y (dir.) – *Erving Goffman : les moments et leurs hommes* – Paris : Editions de Minuit, 1988
- WINKIN, Y, « Le développement de la “communication interculturelle” aux Etats-Unis : un aperçu critique » in *Cahiers de psychologie sociale* octobre 1984, n°24, pages 16 à 27
- WINKIN, Y – *La nouvelle communication* – Paris : Seuil, 1981
- WISEMAN, R (éd.) – *Intercultural Communication Theory* – Thousand Oaks, Calif. : Sage, 1995
- WISEMAN, R & VAN HORN, T, « Theorizing in Intercultural Communication » in Wiseman, R (éd.), 1995, pages 2 à 6
- WITTGENSTEIN, L – *Investigations philosophiques* – St Amand : Tel Gallimard, 1961
- WOLTON, D, « La communication et l'Europe. Du multiculturalisme à la cohabitation des cultures. » in Kastoryano, R (dir.), 2005, pages 82 à 100
- WOLTON, D – *Internet et après ?* – Paris : Flammarion, 1999
- WOLTON, D, « Présentation » in Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 11 à 17 [Wolton, 1999b]
- WOLTON, D, « Culture : le refoulé de l'Europe » in Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 25 à 33 [Wolton, 1999c]
- WOLTON, D, « Les sciences de la communication aujourd'hui : entretien avec Dominique Wolton » in Cabin, P (éd.), 1998, pages 53 à 54
- WOLTON, D – *La dernière utopie. Naissance de l'Europe démocratique.* – Paris : Flammarion, 1993
- WOLTON, D – *Eloge du grand public. Une théorie critique de la télévision* – Paris : Flammarion, 1992
- WORMS J-P, « Citoyenneté commune et différenciation culturelle » in Meyer-Bisch, P & Dacheux, E (dirs.), 1999, pages 115 à 121
- YOUTH AND EUROPEAN IDENTITY (projet) – *Orientations of Young Men and Women to Citizenship and European Identity* – (rapport Européen publié en ligne : [http://www.sociology.ed.ac.uk/youth/final\\_report.pdf](http://www.sociology.ed.ac.uk/youth/final_report.pdf)), projet financé par la Commission Européen et coordonné par le professeur Lynn Jamieson, 2005, (document consulté en septembre 2008)



## *Glossaire*

### **Acculturation**

*Cf.* « socialisation » (*infra*).

### **Cadre de la communication interculturelle**

Selon la théorie des cadres d'analyse (« *Frame Analysis* ») d'Erving Goffman, le cadre de la communication interculturelle correspond à une *modalisation* d'un cadre social. Si l'individu identifie l'un de ses interlocuteurs comme étant non socialisé dans l'une des cultures qui préfigurent la rencontre, il peut appliquer ce « mode » ou « *key* »<sup>1098</sup> au cadre social. Il attribue alors une identité d'« étranger » à son interlocuteur, dont il (ré)interprète les actes à la lumière de cette relation intersubjective particulière, généralement caractérisée par un degré plus élevé de tolérance par rapport au non-respect des normes sociales dominantes. De cette manière, le cadre de la communication interculturelle, qui peut très bien être appliqué, selon le contexte, à quelqu'un de la même nationalité, agit comme un filtre interprétatif qui favorise la prise en compte de la différence de l'Autre.

### **Communication « *cross-cultural* »**

En langue anglaise, il est courant de distinguer la « *cross-cultural communication* » (approches comparatives de niveau macrosocial), et l'« *intercultural communication* » (*infra*), qui s'intéresse aux situations microsociales de contact entre des individus dits « de culture différente ». Souvent liée aux travaux de Geert Hofstede (1984 ; 1991), la communication « *cross-cultural* » focalise sur les différences culturelles entre populations nationales, selon plusieurs grands axes de différenciation. Hofstede met en garde la communauté scientifique, contre une application abusive de ses analyses macrosociales à des interactions microsociales (dans le domaine de la communication dite « interculturelle »). Or, nombre d'études tombent dans ce piège, ce qui compromet leur validité.

### **Communication interculturelle (phénomène)**

La communication interculturelle implique un processus de médiation entre cultures différentes. Sur le plan microsociale, cela peut impliquer la co-construction intersubjective du sens à partir de plusieurs systèmes de signification plus ou moins distincts. Une interaction est multiculturelle (*infra*) si elle mobilise des individus socialisés dans des cultures différentes. En revanche, leur activité devient interculturelle, dans la mesure où ils se servent de leurs différentes cultures en tant que systèmes de signification préfigurés pour performer des repères de signification communs.

---

<sup>1098</sup> Comme le précise Goffman : « *Par mode j'entends un ensemble de conventions par lequel une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente.* » (1991 : 52)

### **Communication interculturelle (champ de recherche)**

La communication interculturelle peut être construite en champ de recherche au sein de la discipline de la Science de l'Information-Communication. Selon un découpage arbitraire qui correspond aux pratiques scientifiques informelles dans ce domaine, toute interaction qui met en scène des individus de nationalités différentes, peut être considérée comme « interculturelle », même si l'interculturalité (*infra*) va bien au-delà de ces seules rencontres<sup>1099</sup>.

### **Communication « ordinaire »**

Ce terme est utilisé pour qualifier, de manière informelle, le champ de la communication interpersonnelle qui exclut les interactions entre individus de nationalités différentes. Le champ de la communication « ordinaire » prend son sens par rapport à son opposition au « champ de la communication interculturelle » (*cf.* entrée précédente).

### **Contexte figuratif**

Le contexte associé à une interaction particulière, par rapport auquel les individus se réfèrent pour élaborer des actes symboliques, et pour interpréter ceux de leurs interlocuteurs. Le contexte figuratif est composé de trois niveaux de signification : celui constitué par les savoirs culturels préfigurés (niveau de la *préfiguration*) ; celui constitué par les savoirs mobilisés en fonction de la situation particulière et des identités de ceux qui sont présents (niveau de la *configuration*) ; et celui constitué par les repères de sens performés par les acteurs sociaux au cours même de l'interaction (niveau de la *figuration*)<sup>1100</sup>.

### **Culture**

Un processus social continu de développement, à travers les interactions au sein d'un groupe social, d'un ensemble idéalisé de savoirs, transmis par la socialisation dans le groupe et attribué à ses membres. Pour d'autres explications et une discussion détaillée de cette notion centrale, voir le premier chapitre de la thèse.

### **Enculturation**

*Cf.* « socialisation » (*infra*).

### **Ethnicité**

À travers la théorie associée à Fredrik Barth (1995), le concept d'ethnicité renvoie aux différences d'origine symbolique, maintenues socialement, entre des groupes qui se côtoient au sein d'une société. L'ethnicité est un phénomène identitaire qui intervient au niveau de la culture du groupe.

<sup>1099</sup> *Cf.* aussi notes infrapaginales numéros 1082 et 1083.

<sup>1100</sup> *Cf.* notamment la figure 4, la figure 20 et la figure 24, ainsi que les explications qui les accompagnent.

### **Figuration identitaire (« *facework* »)**

Processus intersubjectif à travers lequel les individus cherchent à défendre une image de soi socialement valorisante, afin de « préserver la face », lors d'une interaction quelconque. Le concept goffmanien de figuration (« *facework* » : Goffman, 1973 ; 1992) recouvre la dimension identitaire de la notion de figuration telle qu'elle a été définie en tant que niveau de signification dans le contexte figuratif (*supra*).

### **Groupe social**

Unité de base de la culture, le groupe social est composé de deux ou de plusieurs individus, sans limite maximale. Leur appartenance au groupe n'est ni fixe ni absolue. Elle résulte de leur degré de socialisation au sein du groupe, à travers les interactions avec les (autres) membres. C'est à travers le processus de socialisation que l'individu intègre, à sa manière, la culture du groupe. Voir aussi chapitre 1.12.

### **Identification**

Processus de mise en adéquation cognitive de deux entités. Appliqué aux interactions interpersonnelles, le terme renvoie au fait d'attribuer, à soi-même ou à autrui, les caractéristiques associées à une catégorie particulière d'individu. Pour la théorie de l'identité, l'identification correspond à la validation intersubjective d'une identité, en tant que manière idiosyncrasique de « jouer » un rôle, une appartenance sociale, ou un trait de caractère, par rapport à des normes sociales (culturellement) préfigurées.

### **Identité**

Terme polysémique dont quelques-unes des utilisations sont répertoriées dans l'Annexe III. Dans cette thèse, le terme d'identité est généralement employé au pluriel, pour évoquer les diverses étiquettes symboliques, issues d'un processus d'identification et attribuées socialement à un individu, pour des raisons de prévisibilité intersubjective. Conformément au cadre épistémologique offert par la théorie de l'identité (*infra*), ces identités sont classifiées en identités « sociales », « de rôle » et « de personne ». Le chapitre deux est consacré à une discussion détaillée de la notion d'identité.

### **Interaction sociale**

L'interaction sociale est définie comme une rencontre *in vivo* entre plusieurs individus, qui cherchent, consciemment ou inconsciemment, à faire sens de leur coprésence. La durée d'une interaction peut varier énormément, et le découpage de l'activité sociale en interactions est de nature subjective.

### **Interculturalité**

L'ensemble de processus impliqués par l'interaction entre plusieurs cultures ou individus multiculturels.

**Interculturel (adj.)**

Qui résulte de l'interaction de plusieurs cultures

**Interculturel (subst.)**

Le domaine de recherche dédié aux phénomènes de contact entre les cultures différentes, contact dont le résultat dépasse la simple addition des traits culturels impliqués (*cf.* « communication interculturelle » (*supra*)).

**Multiculturel (adj.)**

Composé de plusieurs cultures. Appliqué aux interactions ou à la communication, l'adjectif indique la participation d'individus socialisés au sein de plusieurs groupes sociaux.

**Multiculturalité**

Le fait que plusieurs cultures sont impliquées (par exemple dans une organisation, une situation, etc.).

**Multiculturalisme**

La prise en compte sociopolitique de l'existence au sein d'une société de plusieurs groupes culturels définis comme distincts.

**Performance (culturelle)**

Telle qu'elle est utilisée ici, la notion de performance correspond à la prise de forme d'éléments significants pendant une interaction. À travers ce processus social pragmatique, plusieurs individus contribuent, consciemment ou inconsciemment, à définir ensemble des repères de signification communément appliqués, dans une situation particulière. Ils se servent de repères de signification (*infra*), pour les aider à interpréter la situation et les actes symboliques d'autrui, et pour élaborer leurs propres actes symboliques. Le concept de « performance culturelle » rend explicite l'importance, dans ce processus d'émergence esthétique, des repères de signification culturels préfigurés, auxquels se réfèrent les individus.

**Posture (identitaire)**

L'ensemble de traits ou de significations que l'individu cherche à mettre en avant en tant que sujet dans une interaction, en fonction de ses différentes identités mobilisées.

**Repères de signification**

L'ensemble des codes, des représentations, des cadres sociaux et des savoirs, performés dans une interaction, grâce auxquels l'individu cherche à faire sens de son expérience sociale. Les repères de signification sont culturellement préfigurés, configurés par le contexte particulier de la rencontre (situation sociale) et actualisés ou redéfinis pragmatiquement à travers les actes symboliques des interlocuteurs, au niveau de la figuration.

## **Socialisation**

Processus social grâce auquel un individu s'approprié les savoirs culturels d'un groupe. La socialisation primaire, qui a lieu, la plupart du temps, au sein de la famille et à l'école (et plus généralement à l'intérieur d'un groupe sociétal national) concerne l'enfant et structure sa vision du monde. Une fois cette structuration cognitive initiale effectuée, l'individu continue à se socialiser au sein de différents groupes (socialisation secondaire), mais de manière davantage relative, car il a tendance à s'approprier et à définir les nouvelles cultures, en constatant leurs écarts par rapport à celles rencontrées pendant la socialisation primaire. En communication interculturelle, la socialisation primaire est parfois connue sous le nom d'*enculturation*, et la socialisation secondaire, qui affecte moins profondément la structuration cognitive culturelle de l'individu, sous le nom d'*acculturation*.

## **Société**

Un ensemble interdépendant d'individus et de groupes, structuré autour d'institutions législatrices et symboliques. La société coordonne les groupes qui la composent et influence leur culture, à travers ses institutions. Alors qu'elle peut être synonyme d'État-nation, le concept de société utilisé ici est plus large. Une entreprise (locale comme multinationale) peut ainsi fonctionner en « société », dans la mesure où elle regroupe plusieurs départements et / ou services.

## **Soi (« self »)**

Le « soi » de Mead est un processus composé du « moi » et du « je ». Il résulte de l'interaction entre les attentes sociales projetées par ses interlocuteurs sur l'individu, par rapport à une identité quelconque (le moi), et la manière dont l'individu se conforme ou non à ces attentes à travers les traits identitaires qu'il cherche à mettre en avant (le je). L'image de soi est un reflet de l'activité sociale, dans la mesure où elle dépend de la manière dont ses interlocuteurs réagissent dans l'immédiat, face à la figuration identitaire (*supra*) de l'individu.

## **Structuration cognitive culturelle**

Un ensemble d'habitudes cognitives valorisées, influencé par les cultures de socialisation, qui préfigure la manière dont un individu a tendance à se comporter dans une situation sociale donnée. La structuration cognitive culturelle n'est qu'un, parmi de nombreux facteurs, susceptibles de peser sur le comportement individuel. Selon le contexte, son influence peut être quasiment nulle.

## **Structure sociétale**

Abstraction heuristique, la notion de structure sociétale renvoie à l'organisation d'une « société » (*supra*), à partir de différents groupes et des individus qui les composent. Cette structure, projetée sur une société par le chercheur, est à la fois complexe, du fait de l'appartenance des individus à de multiples groupes, et instable. Or, au niveau meso-social, le recours à cette notion permet de postuler l'existence de rapports sociaux et politiques préfigurés entre différents groupes au sein d'une société, rapports susceptibles de marquer la

culture des groupes concernés, que ce soit, par exemple, au niveau des représentations sociales portant sur l'autre groupe, ou à travers le processus d'ethnicité décrit par Barth (*supra*).

### **Théorie de l'Accommodation Communicationnelle (CAT)**

Théorie qui relie les comportements communicationnels *convergen*ts et *divergen*ts entre des interlocuteurs de groupes différents, à un ensemble de facteurs sociaux, identitaires et pragmatiques. Développée à partir de la linguistique, la *CAT* est considérée, Outre-atlantique, comme l'une des théories majeures de la communication. Pour une discussion détaillée de cette théorie, *cf.* page 226 *et seq.*

### **Théorie de l'Identité (IT)**

Théorie issue de l'interactionnisme symbolique, qui relie les comportements microsociaux des individus à la structure sociétale. L'acteur social tente de valider, consciemment ou non, ses différentes identités sociales, de rôle ou de personne, qu'il définit en se conformant, plus ou moins strictement, à des normes socialement préfigurées. Il performe ainsi son statut de sujet, tout en essayant de défendre une image de soi valorisante, à travers les identités qu'il réussit à faire valider dans l'intersubjectivité. Pour une discussion détaillée de cette théorie, *cf.* chapitre 2.21.

### **Théorie de l'Identité Sociale (SIT)**

Théorie psychosociologique des dynamiques identitaires liées au contact entre groupes sociaux. La *SIT* concerne notamment les phénomènes de stéréotypie, de favoritisme intra-groupe et de comportement prototypique, associés à la rivalité inter-groupes. Pour une discussion détaillée de cette théorie, *cf.* page 146 *et seq.*

## *Index des notions*

### A

*Anxiety / Uncertainty Management Theory (AUM)*, cf. Théorie de l'Anxiété et de l'Incertitude

associations européennes de citoyenneté, 21, 293, 298, 336, 365, 367, **369-95**, 424, 427, 457, 467, 496, 497, 501, 521

### C

cadre de la communication interculturelle, 130, 131, **139-44**, 157, 160, 164, 166, 173, 194, 195, 218, 219, 225, 257, 264, 501, 533, 541, 542, 546, 581

*Communication Accommodation Theory (CAT)*, cf. Théorie de l'Accommodation Communicationnelle

communication *cross-cultural*, 11, 29, 32, 42, 55, **65-9**, 75, 128, 129, 228, 235, 258, 264, 345, 351, 352, 362, 490, 530, 539, 552, 560, 581, 592

constructivisme, 39, 117, 123, 195, 210, 286, 403, 424

contexte figuratif, **251-64**, 527, 530, 533, 547, 55-5, 559, 582, 583

contexte figuratif (**configuration**), 29, 44, 96, 98, 182, 214, 21-7, 224, 238, 241, 256, 264, 347, 379, 495, 510, 513, 516-18, 524, 527, 533, 549, 554, 582

contexte figuratif (**figuration**), 50, 98, 99, 106, 135, 142, 183, 189, 210, 216-7, 238, 252, 261, 264, 268, 333, 365, 500, 504, 513, 516-19, 523, 527, 535, 537, 541, 548, 549, 552, 554, 556, 559, 582, 583, 584, 585

contexte figuratif (**préfiguration**), 20, 38, 66, 71, 75, 80, 157, 174, 179, 187, 205-7, 210, 213, 216-7, 227, 238, 247, 256, 261, 264, 268, 299, 308, 316, 317, 333-4, 349, 362, 408, 422, 484, 488-9, 510, 513, 516, 522, 524, 527, 534, 537, 538, 541-2, 545, 549, 552, 554, 556, 560, 581, 582, 584, 585, 586

culture (**concept**), 22, **27-77**, 114, 263-4, 321-2, 327-9, 333, 335, 351, 362, **526-33**, 542, 555-6, 559

culture européenne, 22, 289, **301-4**, 321, 366, 395, 409, 426, **487-91**, 493, 497, 542

culture nationale, 27, 32, 40, 54, 65, 68-9, 222, 280, 311, 330, 352, 354, 487-8, 497-8, 501, 532, 547-9

culture organisationnelle, 27, 69, 225, **322-62**, 366, 395, 408, 410, 421-22, **424-93**, **495-538**, 548-9

### E

émergence, 9, 13, 18, 74, 81, 83, 90, 92, 170, 195, **201-49**, 261, 274-8, 280-1, 286, 288, 291, 293, 304, 323-4, 327-8, 331, 335, 337, 349, 351, 380, 409, 437, 495, 513, 519, 537, 553-4, 559

estime de soi, 8-9, 19, 47-8, 51, 85, 90, 92, **106-11**, 117, **124-9**, 136, 147-9, 152, 155, 166, 177, 180, 189-90, 198, 199, 224, 235, 244, 254, 258, 263, 336, 338, 358-9, 362, 471, 492, 499, 500, 504, 507, 540

ethnicité, 27-8, **33-5**, 37, 39, 74, 121, 141, 148, 157, 258, 276, 281, 300, 302, 312, 330, 350, 356, 549, 550, 582, 586

ethnométhodologie, 80, 167, 407, 423, 555, 559

### F

*flow*, **242-49**

### I

identité (**concept**), 8, 54, **78-166**, 268, 297, 540

identité européenne, 43, 197, **271-319**, 361, 364, 375, 407, 416, 421-2, 428, 437, 458-9, 467, 491, 495, 504, 524, 550-1, 558

identité nationale, 22, 122, 156-8, 188, 197, 258, 267, **271-94**, 298, 313, 316, 318-9, 395, 404, 415, 421-2, **426-38**, 492, **495-512**, 528, 537, 541-42, 544, 550-1, 558

identité organisationnelle, 336, 338, 341, 354, 356, 362-6, 395, 429, **496-538**

identités multiples, 8, 11, 19, 72, 96-7, 99, 101, 102, **115-28**, 156, 158, 159, 161, 166-7, 176, 258, 317, 334, 405, 456, 495, 502, 504, 512, 525, 527, 533, 539, 549, 555, 559

*Identity Theory (IT)*, cf. Théorie de l'Identité

interactionnisme symbolique, 18-20, 24, 37-8, 74, **77-81**, 85, 87-8, **93-101**, 107, 115, 117, 119, 130-1, 166, 170, 264, 319, 344, **397-406**, 424, 539-40, 552-3, 555, 586

interculturalité, 11, 20, 115, 162, 258, 263-4, 352, 367, 375-6, 495, 497, 530, 536, 539, 542-7, 554, 560, 582

interculturalisation, 269, 364, 513, 525, 533, 536, 538, 540, 544, **547-50**, 557-9

intersubjectivité, 38, 43, 49, 57, **131-44**, 155-6, 159, 167, 170, **180-215**, 219, 222-7, 230, 233-64, 268-9, 299, 316-7, 338, 340, 356, 365, 395, 397, 401, 469, 496, **500-5**, 508, **511-3**, 527-33, 536, 540-2, 545-6, 551-2, 581, 583

**M**

médiation, 96, 150, 181, 190-1, 200, 211, 236, 240, 243, 251-3, 260, 282, 288, 293, 322, 391, 489, 527, 581

modalité de représentation, 132, 158, **160-5**, 173, 179, **184-9**, 193, 219, 257, 501, 541, 545-6

*modus vivendi* identitaire, **181-9**, 200, 205, 209, 213, 240, 513

monde possible, 53, **213-4**, **222-6**, **242-9**, 254, 257-8, 261, 284, 289, 555

multiculturalisme, 11, 197, 281, 287, 350, 355, 361, 363, 376, 550

multilinguisme, 438, 441-3, 492

**P**

performance, 13, 15, 17-8, 20, 38, 50, 67, 77, 79, 82, 96, 98, 110-1, 119, 128, 144, 165, 187, 195, 203, 211, 213, 215-7, 228, 232, **234-49**, 252, 254-7, 260-1, 264, 322-3, 349, 356, 365, 421, 495, 499, 501, 504, **513-27**, 531-4, 536, 538, 541, 544, 546, 554-5, 559-60, 584

posture identitaire, 47, 92, 188, **192-203**, 206, 218, 223-4, 228-32, 254, 267-8, 296, 324, 326, 328, 332, 339, 342, 356, 399, 402, 409, 416, 447, 454, 456, 464, 483-4, 488, 528, 533, 535, 543, 556

prototype, 146, 148, 152, 155, **173-9**, 187-9, 210, 271, 297-9, 305-319, 358, 365, 416, 461, 485, 491, 499, 503, 506

**R**

représentations sociales, 7-8, 13, 33, 37, 49, 52, 60, 62, **70-5**, 92, 114, 131, 135, 138-9, 144-5, 148, 159, 162-3, 173-4, 176, 182, 214, 237-8, 283, 288, 297, 300, 304, 309, 311, 425, 431, 586

**S**

saillance identitaire, **108-12**, 115-8, 124, 129-30, 151, 176, 194, 298, 315, 336, 558

Science de l'Information-Communication (SIC), 7, 15, 18, 23-5, 37, 250, 264, 329, 402, 545, 553, 560

sémiogénèse, 552-4, 559

sémiopragmatique (**approche**), 15, 98, 169, 192, 250, 349, 423, 531, 535, 541, 554, 559-60

sémiosphère, **52-3**, 214, 224, 243, 275, 555

sémiotique situationnelle, **553-4**

sensible, 20, 25, 90, 98, 112, 126, **136-8**, 162, 188, 214, 225

*Social Identity Theory (SIT)*, cf. Théorie de l'Identité Sociale

soi, 8, 19, 27, 32, 43, 45, 48, 50, 62, **77-84**, 86, 89-96, 99-100, 102-10, 115-9, 129, 136, 147-51, 154-6, 160, 162, 166, 182, 191, 194, 201-2, 223, 245-6, 248, 285, 287, 292, 331-2, 336, 499, 518, 558, 583, 585-86

stéréotype, 20, 43, 56, 72, 78, 131, 135, 138, **144-6**, 149, 156-7, 161-2, 172-6, 178, 184, 192-3, 197, 255, 313, 316, 407, 416, 430, 436, 448, 461, 498, 501, 546

structuration cognitive culturelle, 45, 48, 50, 55, 63, 74, 364, 531, 540, 544, 558, 585

structure sociétale, 17, 37-8, 40-2, 46, 70, 74, 84, 111, 114, 129, 148-9, 151, 166, 190, 199, 235, 523, 555, 557, 585, 586

**T**

Théorie de l'Accommodation

Communicationnelle (*CAT*), 12, 16-7, 36, 170, 205, **226-40**, 256, 259, 263, 505, 552, 586

Théorie de l'Anxiété et de l'Incertitude (*AUM*), 12, 17, 170, 179, **190-5**, 246, 256

Théorie de l'Identité (*IT*), 19, 78, 96-7, **99-119**, 124-31, **146-58**, 162, 166, 169, 174, 177, 182, 194, 196-8, 203, 205, 226, 235, 258, 260, 265, 267, 295, 297, 336, 355, 358, 363, 388, 390, 399-401, 405, 499, 501, 506, 509, 511-2, 533, 558-9, 583, 586

Théorie de l'Identité Sociale (*SIT*), 19, 39-40, 78, 100-2, 120, 128, 131, **146**, 166, 284, 290, 299, 358, 520, 586

trois perspectives (Joanne Martin), **325-6**, 331-5, 342, 349, 353, 362, 421-2, 425, 438, **489-92**, 526, 531, 535

**U**

utopie, 21, 85, 93, 104, 131, 290, 293, **316**, 337-8, 350, 367, 375-6, 395, 424, 437, 455, 465, 491, 551

## *Annexes*

<b>Annexe I : Problématiques interdisciplinaires de l’interculturel.....</b>	<b>591</b>
<b>Annexe II : Les principaux travaux entrepris dans la communication <i>cross-cultural</i> et les dimensions de comparaison mises en avant.....</b>	<b>592</b>
<b>Annexe III : Sous-concepts liés à l’identité, utilisés en sciences humaines et sociales .....</b>	<b>594</b>
<b>Annexe IV : L’enquête en ligne sur les prototypes européens .....</b>	<b>596</b>
<b><i>Annexe IV.i. Les questionnaires.....</i></b>	<b>596</b>
<i>Annexe IV.i.1. Le questionnaire préliminaire.....</i>	<i>596</i>
<i>Annexe IV.i.2. Le questionnaire final.....</i>	<i>605</i>
<b><i>Annexe IV.ii. Réponses à l’enquête.....</i></b>	<b>611</b>
<i>Annexe IV.ii.1. Réponses à la question fermée multiple sur le prototype européen. 611</i>	<i>611</i>
<i>Annexe IV.ii.2. Réponses à la question sur le prototype national .....</i>	<i>612</i>
<i>Annexe IV.ii.3. Les critères de prévisibilité jugés pertinents dans un contexte multiculturel européen.....</i>	<i>614</i>
<i>Annexe IV.ii.4. Critères de regroupement intra-européens.....</i>	<i>615</i>
<b><i>Annexe IV.iii. Analyses des résultats de l’enquête.....</i></b>	<b>616</b>
<i>Annexe IV.iii.1. Analyse factorielle du prototype européen .....</i>	<i>616</i>
<i>Annexe IV.iii.2. Analyse croisée des régions de l’Europe et des profils de prototype européen.....</i>	<i>617</i>
<i>Annexe IV.iii.3. Analyse croisée des quatre nations les plus représentées et des profils du prototype européen .....</i>	<i>618</i>
<i>Annexe IV.iii.4. Analyse des profils du prototype européen selon la saillance de l’identité européenne .....</i>	<i>619</i>
<i>Annexe IV.iii.5. Analyse de la saillance de l’identité européenne parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>619</i>
<i>Annexe IV.iii.6. Analyse du comportement attendu d’un autre Européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>620</i>
<i>Annexe IV.iii.7. Nombre de traits du prototype national partagé avec le prototype européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>620</i>
<i>Annexe IV.iii.8. Analyse croisée des membres d’une association européenne et des profils du prototype européen.....</i>	<i>621</i>
<b>Annexe V : La grille matricielle de la culture d’AEGEE .....</b>	<b>623</b>



## Annexe I : Problématiques interdisciplinaires de l'interculturel

<b>Concepts / problématiques traités</b> (cf. figure 1)	<b>Auteur(s)</b>	<b>Exemples d'ouvrages</b> (voir bibliographie)
<i>Stratégies identitaires</i>	Camilleri, C (Clanet, C ; Costa-Lascoux, J ; Dasen, P ; Ogay, T)	Camilleri & Cohen-Emerique (éds.), 1989 ; Camilleri & Vinsonneau, 1996 ; Costa-Lascoux, Hily & Vermès (éds.), 2000
<i>Catégorisation / Stéréotypes</i>	Tajfel, H (Doise, W ; Hogg, M ; Jaspars, J ; Lipiansky, E-M ; Turner, J)	Tajfel, 1981 Tajfel (éd.), 1982 Abrams & Hogg, 1990 Hogg & Ridgeway, 2003
<i>Représentations sociales</i>	Moscovici, S (Abric, J-C ; Jodelet, D)	Moscovici (éd.), 1998 [1984] Abric, 2001 [1994] Moscovici (éd.), 2000
<i>Tensions identitaires</i>	Simmel, G (Becker, H)	Simmel, 1979 Becker, 1968
<i>Conflits interethniques</i>	Barth, F (Poutignat, P ; Wieviorka, M)	Barth, 1995 Poutignat & Streiff-Fenart, 1995 Wieviorka, 2005
<i>Multiculturalisme</i>	Kymlicka, W (Goldberg, D, Semprini, A)	Kymlicka, 1996 Semprini, 1997
<i>Dimensions de comparaison entre cultures</i>	Hofstede, G (Hall, E ; Parsons, T ; Trompenaars, F)	Hofstede, 1991 Parsons, 1951 Hall, 1984
<i>Globalisation / Localisation</i>	Appadurai, A (Featherstone, M ; Giddens, A ; Lie, R)	Appadurai, 2001 Featherstone, 1995 Giddens, 1999 Lie, 2003
<i>Interculturation / Métissage</i>	Demorgon, J (Laplantine, F)	Demorgon, 2000 Laplantine & Nouss, 1997
<i>Universaux psychologiques</i>	Smith, P & Bond, M	Smith & Bond, 1998
<i>Acculturation</i>	Kim, Y	Kim (Y), 1995
<i>Enculturation</i>	Linton, R (Dubar, C)	Linton, 1959 Dubar, 1996

(Tableau présenté à la page 17).

## Annexe II : Les principaux travaux entrepris dans la communication *cross-cultural* et les dimensions de comparaison mises en avant

<i>Auteur(s)</i>	<i>Dimensions</i>	<i>Description</i>
Parsons 1951	individualiste / collectiviste <i>self-orientation / collectivity-orientation</i>	focalisation sur l'individu et son épanouissement propre, ou sur le groupe et le bien collectif
« <i>Social Value Orientations</i> » ou « <i>Pattern Variables</i> »	affectif / neutre <i>affectivity / affective neutrality</i>	l'importance relative de la passion et de la raison dans le comportement
	universaliste / particulariste <i>universalism / particularism</i>	comportement généralisé ou spécifique envers autrui
Parsons, 1951 ; Parsons et Shils, 1951	diffus / spécifique <i>diffuseness / specificity</i>	tendance à agir envers autrui en fonction de son rôle, ou comme une personne unique
	ascriptif / méritocratique <i>ascription / achievement</i>	le statut social accordé à autrui dépend de l'appartenance sociale ou de la réussite individuelle
	instrumentaliste / expressif <i>instrumental / expressive orientation</i>	dans la communication, l'on privilégie l'efficacité par rapport aux objectifs poursuivis, ou la relation
Kluckhohn et Strodtbeck 1960	orientation envers la nature humaine <i>human nature orientation</i>	êtres humains perçus comme bons, mauvais, capables de s'améliorer, etc.
	rapport de l'homme à la nature <i>person – nature orientation</i>	maîtrise, harmonie, ou subjugation de l'homme à la nature
	rapport au temps <i>time orientation</i>	orienté vers le passé, le présent ou le futur
	rapport aux activités <i>activity orientation</i>	le jugement porté sur autrui dépend de ce qu'ils font, de leur personnalité, ou du soi qu'ils développent
	rapport aux relations <i>relational orientation</i>	relations individualistes, linéaires (préoccupation pour la continuité du groupe dans le temps), ou collatéraux (intérêts du groupe dans l'immédiat)
Hall 1971	contexte fort / contexte faible <i>high context / low context</i>	degré d'implicite (élevé dans une culture à contexte fort) dans la communication interpersonnelle
	monochrone / polychrone <i>monochronous / polychronous</i>	le fait d'avoir un rapport inflexible et linéaire au temps, ou d'entreprendre plusieurs tâches à la fois
Hofstede 1980	individualisme / collectivisme <i>individualism / collectivism</i>	focalisation sur l'individu et son épanouissement propre, ou sur le groupe et le bien collectif. (Parsons) <sup>1101</sup>
	prévention de l'incertitude <i>uncertainty avoidance</i>	degré de certitude avec lequel les membres de la culture se sentent à l'aise
	distance au pouvoir <i>power distance</i>	hiérarchisation des relations et du pouvoir au sien d'un groupe
	masculinité / féminité <i>masculinity / femininity</i>	valorisation du pouvoir, de l'indépendance, de la distinction entre les sexes vs valorisation de la qualité de vie, des relations, de rôles sexués moins distinctifs

(continue à la page suivante.../...)

<sup>1101</sup> Les dimensions qui apparaissent en gris figurent déjà dans le tableau. Le nom de l'auteur qui les a proposées en premier lieu apparaît entre parenthèses.

<i>Auteur(s)</i>	<i>Dimensions</i>	<i>Description</i>
Hofstede 1991	orientation à court terme / à long terme <i>short-term / long-term orientation</i>	rapport au temps qui définit les comportements valorisés (définition de la vertu). Valorisation de l'esprit économe, de la persévérance et du sacrifice de soi (long-terme) vs. valorisation de la tradition du retour rapide sur investissement et de la réciprocité
Fiske 1991	partage communautaire <i>communal sharing</i>	l'individu se fond dans le collectif sur une base communautaire et ne revendique pas d'identité individuelle
	hiérarchie autoritaire <i>authority ranking</i>	des relations hiérarchiques, dans lesquelles le subordonné obéit au patron, qui a un devoir de bienveillance sur ceux qui le servent
	loi du marché <i>market pricing</i>	des relations qui attribuent une valeur aux uns et aux autres en fonction de la contribution éventuelle qu'ils peuvent apporter (à l'Autre ou au groupe)
	rappports d'égalité <i>equality matching</i>	des relations d'égal à égal démocratiques, où chacun se vaut en tant que personne, et chacun a les mêmes droits et devoirs
Trompenaars 1993	individualiste / collectiviste <i>individualism / collectivism</i>	focalisation sur l'individu et son épanouissement propre, ou sur le groupe et le bien collectif. (Parsons)
	affectif / neutre <i>neutral / emotional social behaviour</i>	l'importance relative de la passion et de la raison dans le comportement. (Parsons)
	universaliste / particulariste <i>universalism / particularism</i>	comportement généralisé ou spécifique envers autrui. (Parsons)
	diffus / spécifique <i>diffuse / specific relationships</i>	tendance à agir envers autrui en fonction de son rôle, ou comme une personne unique. (Parsons)
	ascriptif / méritocratique <i>ascription / achievement</i>	le statut dépend de l'appartenance sociale ou de la réussite individuelle. (Parsons)
	rapport de l'homme à la nature <i>attitudes to environment</i>	maîtrise, harmonie, ou subjugation de l'homme à la nature. (Kluckhohn et Strodtbeck)
	rapport au temps <i>attitudes to time</i>	« orientation envers le temps » (Kluckhohn et Strodtbeck), en plus de la dimension « monochrone / polychrone » (Hall)
Schwartz 1994	autonomie affective <i>affective autonomy</i>	valeurs hédonistes
	conservatisme <i>conservatism</i>	valeurs traditionnelles, sécuritaires, communautaires
	hiérarchie <i>hierarchy</i>	le respect d'une hiérarchie méritocratique
	engagement égalitaire <i>egalitarian commitment</i>	valeurs de justice sociale et d'équité
	autonomie intellectuelle <i>intellectual autonomy</i>	la créativité individuelle
	maîtrise <i>mastery</i>	valeurs d'indépendance et d'ambition personnelle
	harmonie <i>harmony</i>	valeurs écologistes

### Annexe III : Sous-concepts liés à l'identité, utilisés en sciences humaines et sociales

<i>Concept</i>	<i>Auteur(s)</i>	<i>Explication</i>
identité biographique	Kaufmann (2004)	dimension permanente de l'identité individuelle, construite par l'individu à partir de son récit de vie (cf. aussi « identité narrative »)
identité collective		identité partagée par plusieurs personnes
identité critique	Camilleri (1997)	résultat d'une identification « secondaire », raisonnée à un groupe social ; correspond à des rapports de type sociétaire (vs « <i>identité fusionnelle</i> »)
identité culturelle	Cuche (2001)	construit culturaliste essentialiste, qui postule l'existence d'une « essence » liée à chaque culture, commune à ses membres
identité de personne (« <i>person identity</i> »)	IT Burke (2004)	identité « maîtresse » (« <i>master identity</i> » : Burke) qui repose sur des traits de caractère que l'individu s'attribue ou auxquels ils aspire ; influence le choix des « identités sociales » et des « identités de rôle » revendiquées
identité de rôle (« <i>role identity</i> »)	McCall & Simmons (1966), Stryker (1980), Burke (2003)	identité provenant d'un rôle (l'ensemble des significations associées à une position sociale) ; pour la IT, elle inclut l'interprétation idiosyncrasique du rôle par l'individu
identité de sens	Camilleri (2000)	l'unité de sens de l'individu (liée à l'« <i>identité biographique</i> » ou « <i>narrative</i> ») (vs. « <i>identité de valeur</i> »)
identité de valeur	Camilleri (2000)	identité valorisante, source d'estime de soi : l'individu privilégie les identités de valeur dans ses interactions, tout en veillant au respect de l'« <i>identité de sens</i> »
identité fusionnelle	Camilleri (1997)	résultat d'une identification « primaire », affective à un groupe social ; correspond à des rapports de type communautaire (vs « <i>identité critique</i> »).
identité immédiate / ICO	Kaufmann (2004)	identité immédiate, contextualisée et opératoire (ICO) : l'identité telle qu'elle est ressentie par l'individu dans l'interaction (image de soi assumée dans l'interaction)
identité narrative	Dubar (2000)	dimension permanente de l'identité individuelle, construite par l'individu à partir de son récit de vie (cf. aussi « identité biographique »)
identité objective	Kaufmann (2004)	identité projetée sur l'individu par la société (de type communautaire) : identité qui va de soi et qui ne résulte pas d'une démarche de construction individuelle (vs. « <i>identité subjective</i> »)
identité personnelle (« <i>personal identity</i> »)	SIT Turner (1982)	Pour la SIT : identité issue du processus de particularisation – opposée à la catégorisation qui fournit les identités sociales.
(continue à la page suivante.../...)		

<i>Concept</i>	<i>Auteur(s)</i>	<i>Explication</i>
identité polémique	Camilleri (2000)	identité revendiquée face à une « identité pour autrui » rejetée ; stratégie du type « <i>Black is beautiful</i> », qui consiste à nier les connotations péjoratives associées à une identité (typiquement minoritaire), afin de la transformer en source d'estime de soi
identité pour autrui	Dubar (2000) Camilleri (2000)	assimilable au « moi » de Mead : l'identité projetée par la société sur tel ou tel groupe ou catégorie sociale (vs. « <i>identité pour soi</i> »)
identité pour soi	Dubar (2000) Camilleri (2000)	image de soi assumée face à l'« <i>identité pour autrui</i> » ; peut correspondre au « je » de Mead si l'individu décide de revendiquer cette identité en public
identité situationnelle	Stryker (1980) Weinstein	cf. « <i>identité ICO</i> » de Kaufmann
identité sociale (« <i>social identity</i> »)	<i>IT / SIT</i> Tajfel (1981), Turner (1982), Stryker (1980), Burke (2004), Hogg & Ridgeway (2003)	identité provenant de l'appartenance à un groupe ou à une catégorie sociale (pour la <i>SIT</i> , elle comprend également la valeur accordée par l'individu à cette appartenance)
identité subjective	Kaufmann (2004)	identité construite par l'individu, à partir des différentes identités qui sont offertes à lui par la société (de type sociétaire) : opposées aux « identités objectives », les identités subjectives sont multiples et réflexives, et résultent d'un processus de narration
identité totalitaire	Kaufmann (2004)	identité collective qui constitue pour le sujet un échappatoire lui permettant de se dépersonnaliser : il se fond dans la masse, en oubliant son identité personnelle, et en éprouvant un rapport affectif positif par rapport au groupe ; les identités totalitaires peuvent, dans des cas extrêmes, parasiter l'identité personnelle, en enfermant le soi dans une identité collective

## **Annexe IV : L'enquête en ligne sur les prototypes européens**

Cette annexe présente les deux questionnaires utilisés dans cette enquête, ainsi que certains résultats évoqués dans la thèse.

### **Annexe IV.i. Les questionnaires**

Préliminaire et final (format pdf).

#### **Annexe IV.i.1. Le questionnaire préliminaire**

Ce questionnaire était mis en ligne à l'adresse suivante :

<http://iutdijon2.u-bourgogne.fr/dpts/src/survey/questionnaire.htm>.

#### ***European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede***

**Thank you for agreeing to complete this questionnaire.**

**The answers you give will be used for the "stereotypes and prototypes" workshop on Saturday, and as part of wider research survey run in collaboration with the CWG, and which will be presented at the autumn agora.**

**Your answers will remain anonymous, and will be treated with the strictest confidentiality.**

*Écran  
N°1*

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

### First part: information about you

This part is designed to allow us to analyse the data collected by age-group, sex, profession, etc.

What is your age?

Sex:

Male  Female

Which of the following best describes your principal occupation?

University  Work (executive / professional / assimilated)  Work (non executive)  Unemployed  Other / Don't know

If you chose the option, "other / don't know", please explain your occupation:

Écran  
N°2

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

### Second part: your national character

Questions about where you come from, and how you see the people from your country

In which country did you grow up?

<input type="checkbox"/> Austria	<input type="checkbox"/> Finland	<input type="checkbox"/> Luxembourg	<input type="checkbox"/> Slovakia
<input type="checkbox"/> Albania	<input type="checkbox"/> France	<input type="checkbox"/> Malta	<input type="checkbox"/> Slovenia
<input type="checkbox"/> Belgium	<input type="checkbox"/> Germany	<input type="checkbox"/> Moldova	<input type="checkbox"/> Spain
<input type="checkbox"/> Bulgaria	<input type="checkbox"/> Greece	<input type="checkbox"/> the Netherlands	<input type="checkbox"/> Sweden
<input type="checkbox"/> Belarus	<input type="checkbox"/> Hungary	<input type="checkbox"/> Norway	<input type="checkbox"/> Switzerland
<input type="checkbox"/> Bosnia-Herzegovina	<input type="checkbox"/> Iceland	<input type="checkbox"/> Poland	<input type="checkbox"/> Turkey
<input type="checkbox"/> Croatia	<input type="checkbox"/> Ireland	<input type="checkbox"/> Portugal	<input type="checkbox"/> the UK
<input type="checkbox"/> Cyprus	<input type="checkbox"/> Italy	<input type="checkbox"/> Republic of Macedonia	<input type="checkbox"/> Ukraine
<input type="checkbox"/> Czech Republic	<input type="checkbox"/> Latvia	<input type="checkbox"/> Romania	<input type="checkbox"/> other
<input type="checkbox"/> Denmark	<input type="checkbox"/> Liechtenstein	<input type="checkbox"/> Russia	
<input type="checkbox"/> Estonia	<input type="checkbox"/> Lithuania	<input type="checkbox"/> Serbia and Montenegro	

Écran  
N°3

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

If you chose "other", please enter the country in which you grew up

Do you still live in the country where you grew up?

Yes  No

(your principal country of residence)

If you answered "no", please enter the name of the country where you now live:

Écran  
N°4

	in EU countries	in non EU countries
Check the boxes if you have you spent periods abroad (more than 6 months consecutively)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Check the boxes if you travel abroad regularly (more than 6 weeks per year in total)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

11. Choose five words (positive or negative) to describe a typical person from the country where you grew up. (5 maximum)

*Please enter a maximum of five answers. If each answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

Écran  
N°5

12. Which traits of your national character (if any) can be extended to other Europeans in general? (3 traits maximum)

*(these traits are valid for people of your nationality, and also shared by many other Europeans) If each answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

13. Please list any stereotypes which people from other countries associate with your country, and which you consider old-fashioned or inaccurate. (3 maximum)

*Please enter a maximum of three answers. If each answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

Écran  
N°6

14. Please list any new stereotypes which you think are being created (or have recently been created) about people from your country. (3 maximum)

*Please enter a maximum of three answers. If each answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

15. Out of the traits that you have listed (questions 11-14), which ones (if any) would you associate with yourself? (3 maximum)

*You can use the arrows to go back to the previous screens, to remind yourself of your answers*

Écran  
N°7

16. Out of these traits (questions 11-14), which ones would you not associate with yourself? (3 maximum)

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

### Thrid part: your vision of Europeans

How you see Europeans in general

How often do you meet people from other European countries?

very often rarely



Do you principally encounter other Europeans through:

your job     tourism     an association     your family or friends     other situations

Please choose the most important reason(s) (maximum 3)

If you ticked the box "other situations", please explain briefly what they are.

Écran  
N°8

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

If / when you meet other Europeans, how do you expect them to behave, compared to people from your country?

the same as people from my country     more or less the same     differently     completely differently

In a conversation with a European is there anything that you would expect him / her to do, which you would not expect someone from your own country to do?  Yes  No

If you answered "yes", what differences would you expect?

Écran  
N°9

## European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

When you meet a European from another country, do you think you behave towards him / her as you would towards someone from your own country?  Yes  No

If you answered "no", please explain how you might adapt your behaviour.

Écran  
N°10

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Please indicate how similar you think the following groups are to Europeans:

	very similar	similar	few similarities	no similarities
Africans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
North Americans / Canadians	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Latin Americans / South Americans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Eurasians (Russia and neighbouring countries)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Central Asians (Indian Subcontinent)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
East Asians (China, Japan & neighbouring countries)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Australasians (Australia, Indonesia & neighbouring countries)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Arabs (Middle Eastern Countries)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Écran  
N°11

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Which three words, if any, would you use to describe a typical European, compared to other people in the world. (3 maximum)

Please enter a maximum of three answers. If each answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)

Écran  
N°12

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

#### Final part: your vision of Europe

How you see Europe as a collectivity

Which 3 EU countries would you describe as the "most European"? (3 maximum)

- |   |                                  |  |                                   |
|---|----------------------------------|--|-----------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Austria        | <input type="checkbox"/> France  | <input type="checkbox"/> Lithuania       | <input type="checkbox"/> Slovenia |
| <input type="checkbox"/> Belgium        | <input type="checkbox"/> Germany | <input type="checkbox"/> Luxembourg      | <input type="checkbox"/> Spain    |
| <input type="checkbox"/> Cyprus         | <input type="checkbox"/> Greece  | <input type="checkbox"/> Malta           | <input type="checkbox"/> Sweden   |
| <input type="checkbox"/> Czech Republic | <input type="checkbox"/> Hungary | <input type="checkbox"/> the Netherlands | <input type="checkbox"/> the UK   |
| <input type="checkbox"/> Denmark        | <input type="checkbox"/> Ireland | <input type="checkbox"/> Poland          | <input type="checkbox"/> other    |
| <input type="checkbox"/> Estonia        | <input type="checkbox"/> Italy   | <input type="checkbox"/> Portugal        |                                   |
| <input type="checkbox"/> Finland        | <input type="checkbox"/> Latvia  | <input type="checkbox"/> Slovakia        |                                   |

Écran  
N°13

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Which of the following aspects can justify us talking about Europe as a collectivity?  
Indicate how important you consider each aspect to be for Europe's identity

	very important	important	not important
Geography (the map)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
History (common past))	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Trade and Commerce (single market)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Single Currency (the euro)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Internal Politics (European treaties)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Geopolitics (Europe on the world stage)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ethnicity (common racial origins)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Religion (common religious beliefs)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Lifestyle (similar ways of living)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Écran  
N°14

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Are there any visions or beliefs about life in general which you think are shared by the majority of Europeans?

Yes  No

*for example in the domains of politics, work and leisure, education, the place of Europe in the world*

If you answered "yes", please list what you think are the most important of these shared visions or beliefs. (5 maximum)

*If an answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

Écran  
N°15

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Are there any points which you think Europeans will never be able to agree about?

Yes  No

If you answered "yes", please list what you think are the most important areas of disagreement. (5 maximum)

*If an answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

Écran  
N°16

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Do you think that, in order to understand Europeans, we can usefully group together certain countries, because they have common features which differentiate them from other countries inside Europe?

Yes  No

(For example, geographical blocks of countries, religious or ethnic similarities, lifestyle, political beliefs, etc).

if you answered "yes", which criteria would you use to divide up the countries?

*If an answer needs more than one word, please write it without spaces (example: peaceloving)*

Écran  
N°17

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Would you normally describe yourself as:

Strongly pro-European  Generally pro-European  Neutral

Which AEGEE antenna(e) do you belong to?

Apart from AEGEE, do you belong to any other European-level organisations?

Yes  No

If you answered "yes", please list the other European organisation(s) of which you are a member.

Écran  
N°18

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Thank you for completing this survey. Do you have any comments about this questionnaire, possible improvements, etc?

*To know the results of the survey, come to the workshop on Saturday!*

Écran  
N°19

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Please list what you think are the most important of these shared visions or beliefs. (5 maximum)

Are there any points which you think Europeans will never be able to agree about?

Yes

No

*Écran  
N°20*

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Please list what you think are the most important areas of disagreement. (5 maximum)

Do you think that, in order to understand Europeans, we can usefully group together certain countries, because they have common features which differentiate them from other countries inside Europe?

Yes

No

*Écran  
N°21*

### European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede

Which criteria would you use to divide up the countries?

Would you normally describe yourself as:

Strongly pro-European

Generally pro-European

Neutral

*Écran  
N°22*

Apart from AEGEE, do you belong to any other European-level organisations?

Yes

No

**European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede**

Which other European organisation(s) do you belong to?

*Écran  
N°23*

**European Prototypes and Stereotypes - Agora Enschede**

Thank you for completing this survey. Do you have any comments about this questionnaire, possible improvements, etc?

*Écran  
N°24*

*To know the results of the survey, come to the workshop on Saturday!*

## Annexe IV.i.2. Le questionnaire final

Le questionnaire final a remplacé le précédent à la même adresse web. Il était disponible sous forme électronique (13 écrans successifs reproduits ci-dessous) et en format « pdf » téléchargeable.

**European Visions 2005 - online survey**

Thank you for taking the time to participate in this Europe-wide research survey concerning your visions of Europe and of Europeans.

The survey is being carried out by the University of Burgundy and the European Students Forum (<http://www.aegee.org>) within the frame of the European research project "POwers, Citizenships and Identities in Contemporary Europe" (POCICE). ([http://www.u-bourgogne.fr/upload/site\\_153/pocice.pdf](http://www.u-bourgogne.fr/upload/site_153/pocice.pdf)).

The answers you give will remain anonymous, and will be treated with the strictest confidentiality. They will be processed by computer, and used for academic research purposes only.

Please send any questions or comments to [aframe@u-bourgogne.fr](mailto:aframe@u-bourgogne.fr)

Écran  
N°1

**European Visions 2005 - online survey**

**First part: information about you**

*This part is designed to allow us to analyse the data collected by age-group, sex, profession, etc.*

What is your age?

Sex:  
 Male     Female

What is your professional activity?

Student (School / university)   
 Work (executive / professional / assimilated)   
 Work (non executive)   
 Unemployed   
 Retired   
 other

If you replied 'other', please give details :

Écran  
N°2

### European Visions 2005 - online survey

In which country did you grow up?

- |  |  |                                     |                                   |
|--|--|-------------------------------------|-----------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Austria               | <input type="checkbox"/> Albania               | <input type="checkbox"/> Belgium    | <input type="checkbox"/> Bulgaria |
| <input type="checkbox"/> Belarus               | <input type="checkbox"/> Bosnia-Herzegovina    | <input type="checkbox"/> Croatia    | <input type="checkbox"/> Cyprus   |
| <input type="checkbox"/> Czech Republic        | <input type="checkbox"/> Denmark               | <input type="checkbox"/> Estonia    | <input type="checkbox"/> Finland  |
| <input type="checkbox"/> France                | <input type="checkbox"/> Germany               | <input type="checkbox"/> Greece     | <input type="checkbox"/> Hungary  |
| <input type="checkbox"/> Iceland               | <input type="checkbox"/> Ireland               | <input type="checkbox"/> Italy      | <input type="checkbox"/> Latvia   |
| <input type="checkbox"/> Liechtenstein         | <input type="checkbox"/> Lithuania             | <input type="checkbox"/> Luxembourg | <input type="checkbox"/> Malta    |
| <input type="checkbox"/> Moldova               | <input type="checkbox"/> the Netherlands       | <input type="checkbox"/> Norway     | <input type="checkbox"/> Poland   |
| <input type="checkbox"/> Portugal              | <input type="checkbox"/> Republic of Macedonia | <input type="checkbox"/> Romania    | <input type="checkbox"/> Russia   |
| <input type="checkbox"/> Serbia and Montenegro | <input type="checkbox"/> Slovakia              | <input type="checkbox"/> Slovenia   | <input type="checkbox"/> Spain    |
| <input type="checkbox"/> Sweden                | <input type="checkbox"/> Switzerland           | <input type="checkbox"/> Turkey     | <input type="checkbox"/> the UK   |
| <input type="checkbox"/> Ukraine               | <input type="checkbox"/> other                 |                                     |                                   |

If you chose "other", please enter the country in which you grew up

Écran  
N°3

### European Visions 2005 - online survey

Do you still live in the country where you grew up?

- Yes  No

(your principal country of residence)

If you answered "no", please enter the name of the country where you now live:

Écran  
N°4

9. Compared to other people from the country where you grew up, would you describe yourself as being:

- the same as everyone else  more or less the same  a bit different  very different

### European Visions 2005 - online survey

Choose five words (positive or negative) to describe people from your country. (5 maximum)

(When you meet someone from your country, what kind of personality / behaviour would you expect them to have?)

Écran  
N°5

Out of the words you have just listed, which ones (if any) could you use to describe Europeans in general?

(these traits are valid for people of your nationality, and also shared by many other Europeans)

### European Visions 2005 - online survey

#### Second part: your vision of yourself and of Europeans in general

What it means to be European

How often do you meet / have you met people from other European countries?

- very often       often       sometimes       rarely

If / when you meet other Europeans, how do you expect them to behave, compared to people from your country?

- the same as people from my country       more or less the same       differently       completely differently

In a conversation with a European you don't know, which of the following factors would tell you the most about how he / she is likely to act:

- age       marital status       religion       social class  
 job       nationality       sex

Please list up to three factors in order of importance. (Click in a box to select a factor. Click again to unselect).

Écran  
N°6

### European Visions 2005 - online survey

When you have a conversation with a European from another country, in general do you:

	Always	Quite often	Not often	Never
treat them the same as you would if they came from your country?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
avoid telling jokes?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
make sure you speak more clearly?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
try to be more (or less) direct than usual?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
compare national differences?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
try to give a good image of your country?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
listen more carefully to what they say?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
expect them to have similar opinions to you in general, despite other superficial differences?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
feel you should avoid certain topics which might be uncomfortable?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
be more tolerant of behaviour which seems strange?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
expect them to act in a certain way, according to their nationality?	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Écran  
N°7

### European Visions 2005 - online survey

Out of the following cultural groups, choose the three which you consider the MOST SIMILAR to Europeans:

- Africans       Latin Americans / South Americans       Central Asians (Indian subcontinent)       Arabs (Middle Eastern countries)  
 North Americans / Canadians       Eurasians (Russia & neighbouring countries)       East Asians (China, Japan & neighbouring countries)       Australasians (Australia, Indonesia & neighbouring countries)

Out of the following cultural groups, choose the three which you consider the LEAST SIMILAR to Europeans:

- Africans       Latin Americans / South Americans       Central Asians (Indian subcontinent)       Arabs (Middle Eastern countries)  
 North Americans / Canadians       Eurasians (Russia & neighbouring countries)       East Asians (China, Japan & neighbouring countries)       Australasians (Australia, Indonesia & neighbouring countries)

Écran  
N°8

### European Visions 2005 - online survey

Choose up to five of the following words, which would best describe a "typical" European?  
(Things which characterise Europeans in general when compared to other groups of people in the world)

- |  |  |   |   |  |
|--|--|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> ambitious       | <input type="checkbox"/> family-orientated     | <input type="checkbox"/> honest                 | <input type="checkbox"/> proud / arrogant       | <input type="checkbox"/> secular (non-religious)       |
| <input type="checkbox"/> caring          | <input type="checkbox"/> forward-thinking      | <input type="checkbox"/> liberal                | <input type="checkbox"/> relaxed / unstressed   | <input type="checkbox"/> traditionalist / conservative |
| <input type="checkbox"/> ecologist       | <input type="checkbox"/> friendly / hospitable | <input type="checkbox"/> materialistic          | <input type="checkbox"/> rational / calculating | <input type="checkbox"/> well-organised                |
| <input type="checkbox"/> emotional       | <input type="checkbox"/> fun-loving            | <input type="checkbox"/> multilingual           | <input type="checkbox"/> reserved               | <input type="checkbox"/> other                         |
| <input type="checkbox"/> expressive      | <input type="checkbox"/> good sense of humour  | <input type="checkbox"/> open-minded / tolerant | <input type="checkbox"/> rich / prosperous      |  |
| <input type="checkbox"/> (well)-educated | <input type="checkbox"/> hard-working          | <input type="checkbox"/> practical / pragmatic  | <input type="checkbox"/> romantic               |  |

Please choose up to five answers. You may leave the question blank if you think that there are no common characteristics among Europeans.

If you answered "other", please give details:

Écran  
N°9

### European Visions 2005 - online survey

#### Final part: your vision of Europe

How you see Europe as a collectivity

Which 3 EU countries would you describe as the "most European"? (3 maximum)

- |   |                                  |  |                                   |
|---|----------------------------------|--|-----------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Austria        | <input type="checkbox"/> France  | <input type="checkbox"/> Lithuania       | <input type="checkbox"/> Slovenia |
| <input type="checkbox"/> Belgium        | <input type="checkbox"/> Germany | <input type="checkbox"/> Luxembourg      | <input type="checkbox"/> Spain    |
| <input type="checkbox"/> Cyprus         | <input type="checkbox"/> Greece  | <input type="checkbox"/> Malta           | <input type="checkbox"/> Sweden   |
| <input type="checkbox"/> Czech Republic | <input type="checkbox"/> Hungary | <input type="checkbox"/> the Netherlands | <input type="checkbox"/> the UK   |
| <input type="checkbox"/> Denmark        | <input type="checkbox"/> Ireland | <input type="checkbox"/> Poland          |                                   |
| <input type="checkbox"/> Estonia        | <input type="checkbox"/> Italy   | <input type="checkbox"/> Portugal        |                                   |
| <input type="checkbox"/> Finland        | <input type="checkbox"/> Latvia  | <input type="checkbox"/> Slovakia        |                                   |

Écran  
N°10

### European Visions 2005 - online survey

Which of the following factors can justify us talking about Europe as a collectivity? Choose the three which you think are the most important for Europe's legitimacy.

- |  |  |  |  |   |
|--|--|--|--|---|
| <input type="checkbox"/> Ethnicity (common racial origins) | <input type="checkbox"/> Geopolitics (Europe's place on the world stage) | <input type="checkbox"/> Internal Politics (European treaties)           | <input type="checkbox"/> Moral values (common beliefs about how to live) | <input type="checkbox"/> Single currency (the euro)         |
| <input type="checkbox"/> Geography (the map)               | <input type="checkbox"/> History (common past)                           | <input type="checkbox"/> Lifestyle (similar everyday habits / practises) | <input type="checkbox"/> Religion (common religious beliefs)             | <input type="checkbox"/> Trade and Commerce (single market) |

Choose up to three answers, in order of importance. (Click in a box to select a factor. Click again to unselect).

Which three factors are least important for seeing Europe as a collectivity?

- |  |  |  |  |   |
|--|--|--|--|---|
| <input type="checkbox"/> Ethnicity (common racial origins) | <input type="checkbox"/> Geopolitics (Europe's place on the world stage) | <input type="checkbox"/> Internal Politics (European treaties)           | <input type="checkbox"/> Moral values (common beliefs about how to live) | <input type="checkbox"/> Single currency (the euro)         |
| <input type="checkbox"/> Geography (the map)               | <input type="checkbox"/> History (common past)                           | <input type="checkbox"/> Lifestyle (similar everyday habits / practises) | <input type="checkbox"/> Religion (common religious beliefs)             | <input type="checkbox"/> Trade and Commerce (single market) |

Choose up to three answers, least important first. (Click in a box to select a factor. Click again to unselect).

Écran  
N°11

### European Visions 2005 - online survey

"In order to understand how Europeans think and act, we can divide up European countries according to different cultural profiles". Do you agree with this statement?

Yes  No

(For example, geographical blocks of countries, religious or ethnic similarities, lifestyle, political beliefs, etc).

If you answered "yes", which distinction(s) are most useful for you?

Economic views: socialists vs liberals   
  Countries with a common past (history)   
  Lifestyle / mentality: North vs South   
  Religious differences  
 Geographical zones: North, South, East, West   
  Language groups: (Latin-based, Germanic, Slav, etc)   
  Pro-Europeans vs Eurosceptics   
  Wealth / prosperity: East vs West

Please indicate which distinctions you would use, in order of importance. (Click in a box to select a factor. Click again to unselect).

Écran  
N°12

### European Visions 2005 - online survey

Would you normally describe yourself as:

Strongly pro-European   
  Generally pro-European   
  Neutral   
  Generally anti-European   
  Strongly anti-European

Do you belong to any European-level organisations?

Yes  No

If you answered "yes", please list them

**Thank you for taking part in this survey.  
A selection of results will be published on this web page once all the completed surveys have been analysed**

Écran  
N°13



## Annexe IV.ii. Réponses à l'enquête

Cette annexe contient des tableaux et graphiques récapitulatifs, tirés des réponses au deuxième questionnaire.

### Annexe IV.ii.1. Réponses à la question fermée multiple sur le prototype européen<sup>1102</sup>

<i>Trait du prototype européen</i>	<i>N° de citations</i>	<i>Fréquence de citation</i>
(well)-educated	137	9,8%
multilingual	90	6,5%
liberal	86	6,2%
materialistic	86	6,2%
friendly / hospitable	83	6,0%
open-minded / tolerant	79	5,7%
ambitious	64	4,6%
ecologist	63	4,5%
hard-working	61	4,4%
proud / arrogant	57	4,1%
secular (non-religious)	57	4,1%
well-organised	56	4,0%
forward-thinking	54	3,9%
traditionalist / conservative	53	3,8%
rational / calculating	49	3,5%
family-orientated	42	3,0%
practical / pragmatic	39	2,8%
rich / prosperous	39	2,8%
good sense of humour	31	2,2%
fun-loving	29	2,1%
expressive	27	1,9%
relaxed / unstressed	20	1,4%
emotional	20	1,4%
honest	19	1,4%
romantic	19	1,4%
reserved	18	1,3%
caring	13	0,9%
<i>NOMBRE DE CITATIONS</i>	<i>1391</i>	<i>100%</i>

<sup>1102</sup> Pour la version française, voir la page 309.

## Annexe IV.ii.2. Réponses à la question sur le prototype national

<i>Trait du prototype national (traduit de la réponse en anglais)</i>	<i>N° de fois cité</i>
fier	18
égoïste / ethnocentrique	14
fermé / ignorant	11
chauvin	8
irritable	7
amical / accueillant	7
arrogant	7
mécontent	7
individualiste / indépendant	6
intelligent / cultivé	6
nationaliste / patriotique	6
paresseux / posé	6
convivial / festif	6
strict / sérieux / bureaucrate	5
gastrophile / raffiné / cosmopolite	5
tolérant / ouvert	5
passionné / latin	4
entrepreneur / diligent	4
froid / distant	4
critique / antagoniste	4
traditionnel / conservateur	4
pessimiste	4
détendu	3
joyeux	3
créatif / plein d'imagination	3
bavard	3
ennuyeux / routinier	3
gourmand / matérialiste	3
désordonné / peu soigné	2
mauvais linguiste	2
confiant / sûr de soi	2
curieux	2
généreux	2
têtu	2
ambitieux	2
poli / ponctuel	2
excessif (alcool / sexe)	2
économe	1
drôle	1
timide	1
peu écologiste	1
bryant	1
flexible	1
xénophobe	1
tendance à juger	1
laïc	1
idéologue	1
réaliste	1
sain	1
hésitant	1
pacifiste	1
attrayant	1
TOTAL OBSERVATIONS:	55

<i>Trait du prototype national (traduit de la réponse en anglais)</i>	<i>N° de fois cité</i>
amical / accueillant / honnête	19
intelligent / éduqué	10
travailleur	7
drôle	7
malhonnête / corrompu / peu fiable / égoïste	7
curieux / méfiant	7
créatif	6
dynamique / motivé	5
flexible	5
paresseux	5
pessimiste / fataliste	4
pauvre / simple	4
impatience / mécontent / jaloux	4
beau / attrayant	3
religieux	3
festif / joyeux	3
ouvert / tolérant	3
honnête / fiable	3
passionné / latin	2
conservateur / traditionaliste	2
têtu	2
tourné vers la famille	2
bavard	2
intéressé par l'argent	2
modeste	1
pragmatique	1
impoli	1
fier	1
nationaliste / patriotique	1
superficiel	1
cosmopolite	1
fermé	1
naïf	1
TOTAL OBSERVATIONS	29

### Le prototype roumain

*Le nombre de citations est supérieur au nombre d'observations en raison des réponses multiples (maximum 5).*

### Le prototype français

*Le nombre de citations est supérieur au nombre d'observations en raison des réponses multiples (maximum 5).*

<i>Trait du prototype national (traduit de la réponse en anglais)</i>	<i>N° de fois cité</i>
organisé / professionnel	9
précis	9
amical / accueillant	9
intelligent / intellectuel / distrait	8
ouvert / tolérant	7
travailleur (excessif)	7
strict / sévère / sérieux	6
drôle	6
à l'heure	5
fiable	5
inflexible / têtu	4
volontaire / curieux	4
réservé	4
poli	4
froid	4
pessimiste / sceptique	3
traditionaliste / conservateur	3
propre / ordonné	3
bureaucrate / volonté de maîtriser	3
honteux de l'histoire nationale	3
festif / buveur de bière	3
direct	3
dépourvu d'humour	3
écologiste	2
fermé	2
égoïste	2
voyageur	2
individualiste	2
respectueux	2
chaleureux / fidèle	2
matérialiste / gourmand	2
honnête	2
stupide	2
ambitieux	2
attrayant	2
paresseux	2
économome	2
triste	2
pragmatique	2
obéissant	2
têtu	2
consensuel	1
peu spontané	1
crédible	1
riche	1
anti-autoritaire	1
prévoyant	1
ennuyeux	1
bavard	1
fou	1
exigeant	1
prudent	1
gâté	1
confiant / sûr de soi	1
timide	1
jaloux	1
TOTAL OBSERVATIONS :	40

### **Le prototype allemand**

*Le nombre de citations est supérieur au nombre d'observations en raison des réponses multiples (maximum 5).*

<i>Trait du prototype national (traduit de la réponse en anglais)</i>	<i>N° de fois cité</i>
gentil / serviable	11
réservé	9
fier	7
modéré / apathique	7
fermé / insulaire	6
fort / fiable / solide	6
soucieux / méfiant / pessimiste	6
drôle	5
survivant / stoïque	5
poli	5
amical	5
ennuyeux / prévisible	5
hooligan	4
intolérant / fermé	4
nationaliste / patriotique	4
tolérant	4
gros / gourmand	4
matérialiste	3
pragmatique	3
étrange	3
conservateur	3
sensible	3
travailleur	3
intelligent	2
critique / cynique	2
individualiste / ambitieux	2
détendu	2
sociable	2
intéressant	1
libéral	1
riche	1
agressif	1
honorabile	1
conscient de la classe sociale	1
propre	1
urbain	1
cosmopolite	1
créatif	1
honnête	1
actif / dynamique	1
ignorant	1
paresseux	1
arrogant	1
irrégulier	1
sentimental	1
TOTAL OBSERVATIONS	32

### **Le prototype anglais**

*Le nombre de citations est supérieur au nombre d'observations en raison des réponses multiples (maximum 5).*

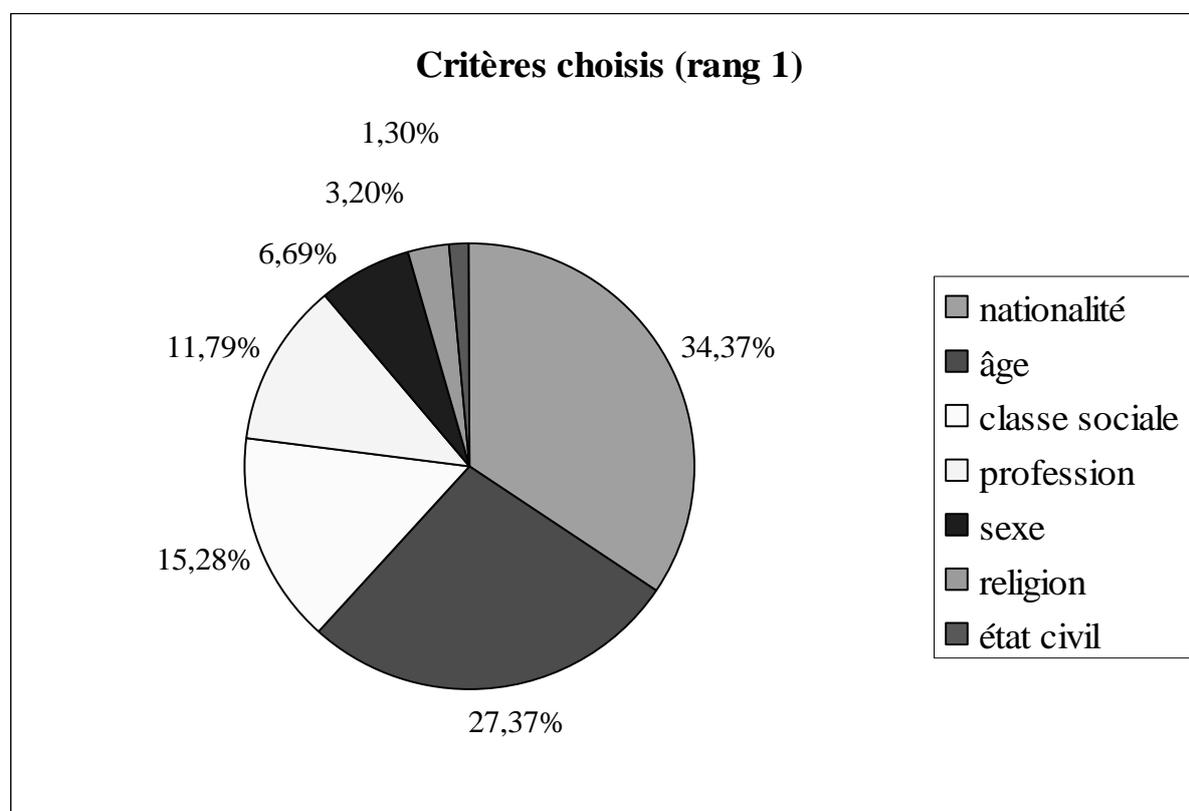
### Annexe IV.ii.3. Les critères de prévisibilité jugés pertinents dans un contexte multiculturel européen

« In a conversation with a European you don't know, which of the following factors would tell you the most about how he / she is likely to act: »<sup>1103</sup>

Fréquence de citation Critère	rang 1	rang 2	rang 3	TOTAL
<i>nationalité</i>	34,4%	15,9%	19,7%	23,6%
<i>âge</i>	27,4%	26,2%	18,3%	24,1%
<i>classe sociale</i>	15,3%	19,9%	20,1%	18,4%
<i>profession</i>	11,8%	15,3%	18,0%	14,9%
<i>sexe</i>	6,7%	14,0%	11,4%	10,6%
<i>religion</i>	3,2%	7,3%	8,0%	6,1%
<i>état civil</i>	1,3%	1,3%	4,5%	2,3%

Le tableau est construit sur 315 observations.

Les pourcentages sont calculés par rapport au nombre de citations.



<sup>1103</sup> « Dans une conversation avec un Européen inconnu, lesquels des facteurs suivants vous informeraient le plus sur la manière dont il / elle est susceptible de se comporter : »

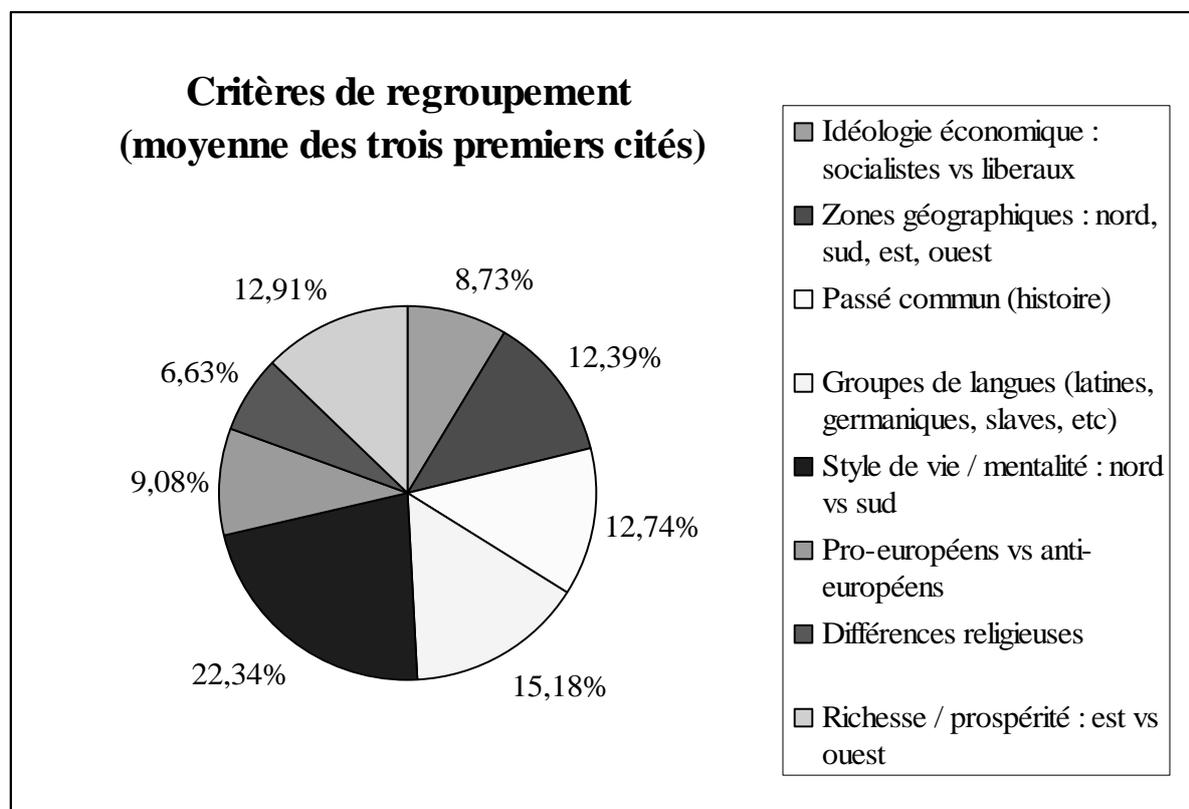
### Annexe IV.ii.4. Critères de regroupement intra-européens

« Which distinction(s) are most useful for you? »<sup>1104</sup>

Critère de regroupement	Fréquence de citation			TOTAL
	rang 1	rang 2	rang 3	
<i>Idéologie économique : socialistes vs libéraux</i>	8,40%	5,20%	13,10%	8,73%
<i>Zones géographiques : nord, sud, est, ouest</i>	11,20%	12,60%	13,70%	12,39%
<i>Passé commun (histoire)</i>	19,20%	7,90%	10,10%	12,74%
<i>Groupes de langues (latines, germaniques, slaves, etc)</i>	7,50%	24,60%	14,30%	15,18%
<i>Style de vie / mentalité : nord vs sud</i>	30,40%	17,30%	17,90%	22,34%
<i>Pro-européens vs anti-européens</i>	7,90%	11,00%	8,30%	9,08%
<i>Différences religieuses</i>	5,60%	6,80%	7,70%	6,63%
<i>Richesse / prospérité : est vs ouest</i>	9,80%	14,70%	14,90%	12,91%

Le tableau est construit sur 310 observations.

Les pourcentages sont calculés par rapport au nombre de citations.

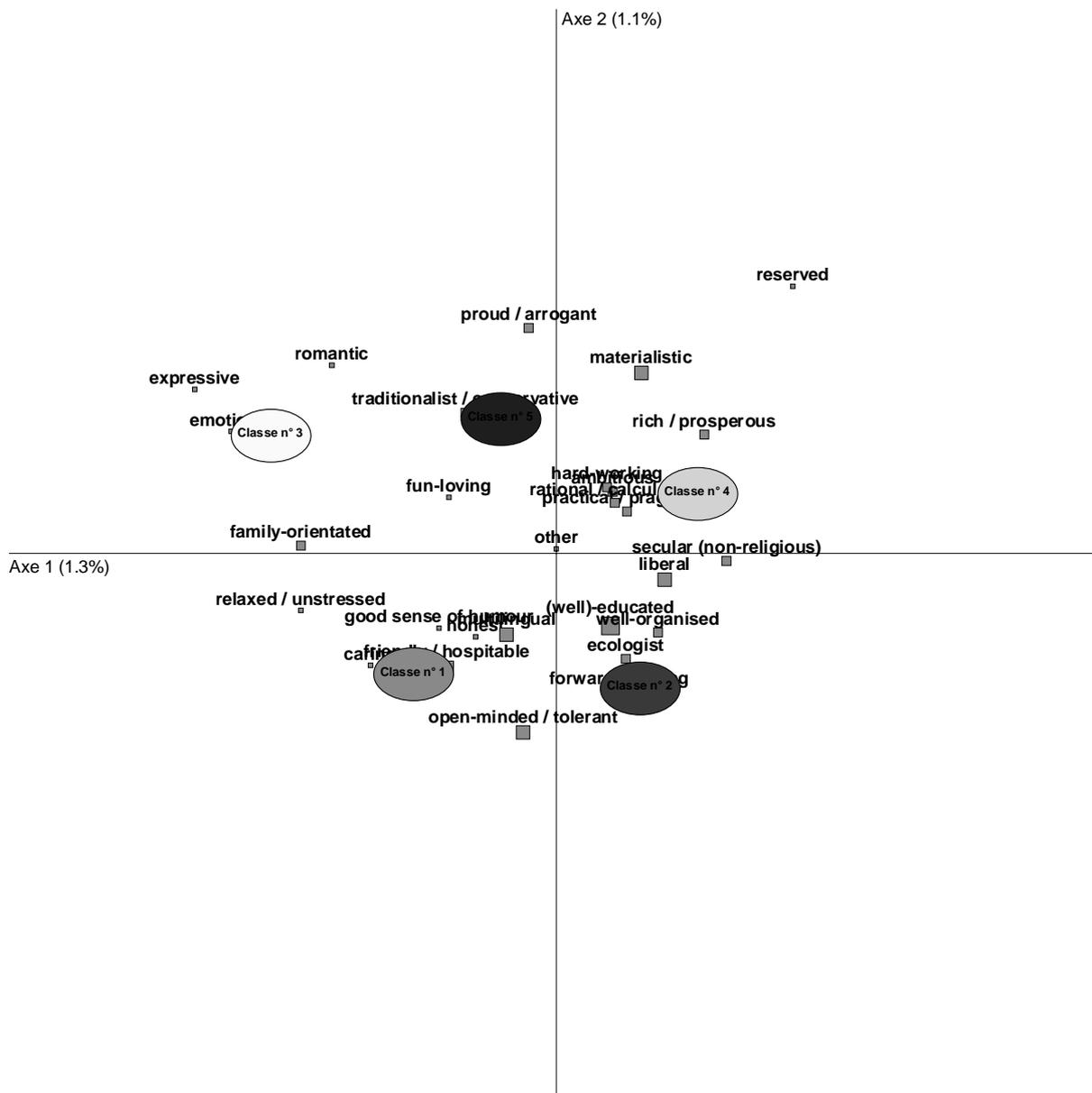


<sup>1104</sup> « Quelle(s) distinction(s) sont les plus utiles pour vous ? »

## Annexe IV.iii. Analyses des résultats de l'enquête

### Annexe IV.iii.1. Analyse factorielle du prototype européen

Cette carte factorielle a été obtenue grâce à l'analyse des correspondances multiples. En partant des traits fréquemment cités ensemble, nous avons procédé à un regroupement par pôle sémantique.



### Annexe IV.iii.2. Analyse croisée des régions de l'Europe et des profils de prototype européen

#### Pourcentages de chaque région :

profil du prototype <i>Region</i>	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>Nord-Ouest (germanique)</i>	22,0%	39,0%	<b>12,0%</b>	22,0%	5,0%	100%
<i>Centre-Sud</i>	20,0%	<b>52,7%</b>	<b>0,0%</b>	20,0%	7,3%	100%
<i>Est</i>	<b>36,6%</b>	32,4%	7,0%	15,5%	8,5%	100%
<i>Sud-Ouest (latin)</i>	27,3%	28,6%	5,2%	27,3%	11,7%	100%
TOTAL	26,4%	37,3%	6,9%	21,5%	7,9%	100%

La dépendance est significative.  $\chi^2 = 22,86$ , ddl = 12, 1-p = 97,11%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 2,42%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 303 citations.

#### Pourcentages de chaque profil :

profil du prototype <i>Region</i>	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>Nord-Ouest (germanique)</i>	27,5%	34,5%	<b>57,1%</b>	33,8%	20,8%	33,0%
<i>Centre-Sud</i>	13,8%	<b>25,7%</b>	<b>0,0%</b>	16,9%	16,7%	18,2%
<i>Est</i>	<b>32,5%</b>	20,4%	23,8%	16,9%	25,0%	23,4%
<i>Sud-Ouest (latin)</i>	26,3%	19,5%	19,0%	32,3%	37,5%	25,4%
TOTAL	100%	100%	100%	100%	100%	100%

La dépendance est significative.  $\chi^2 = 22,86$ , ddl = 12, 1-p = 97,11%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 2,42%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en colonne établis sur 303 observations.

### Annexe IV.iii.3. Analyse croisée des quatre nations les plus représentées et des profils du prototype européen

#### Pourcentages de chaque nationalité :

profil du prototype <i>Pays de socialisation primaire</i>	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>Allemagne</i>	25,0%	<b>45,0%</b>	7,5%	20,0%	2,5%	100%
<i>France</i>	28,8%	21,2%	3,8%	30,8%	<b>15,4%</b>	100%
<i>Roumanie</i>	37,9%	31,0%	6,9%	13,8%	10,3%	100%
<i>Royaume-Uni</i>	25,8%	12,9%	<b>25,8%</b>	29,0%	6,5%	100%
TOTAL	28,9%	27,6%	9,9%	24,3%	9,2%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 26,42$ , ddl = 12, 1-p = 99,06%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 4,30%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 156 observations.

#### Pourcentages de chaque profil :

profil du prototype <i>Pays de socialisation primaire</i>	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>Allemagne</i>	22,7%	<b>42,9%</b>	20,0%	21,6%	7,1%	26,3%
<i>France</i>	34,1%	26,2%	13,3%	43,2%	<b>57,1%</b>	34,2%
<i>Roumanie</i>	25,0%	21,4%	13,3%	10,8%	21,4%	19,1%
<i>Royaume-Uni</i>	18,2%	9,5%	<b>53,3%</b>	24,3%	14,3%	20,4%
TOTAL	100%	100%	100%	100%	100%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 26,42$ , ddl = 12, 1-p = 99,06%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 4,30%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en colonne établis sur 156 observations.

### Annexe IV.iii.4. Analyse des profils du prototype européen selon la saillance de l'identité européenne

Prototype européen <i>Attitude envers l'Europe</i> (indicateur composite <sup>1105</sup> )	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>peu ou pas de saillance</i> (<7/14)	<b>40,4%</b>	13,5%	9,6%	26,9%	9,6%	100%
<i>saillance modérée</i> (7≤10/14)	24,3%	34,2%	10,8%	21,6%	9,0%	100%
<i>haute saillance</i> (10≤12/14)	22,9%	<b>51,4%</b>	4,3%	17,1%	4,3%	100%
<i>très haute saillance</i> (≥12/14)	22,9%	45,7%	1,4%	21,4%	8,6%	100%
TOTAL	26,4%	37,3%	6,9%	21,5%	7,9%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 27,59$ , ddl = 12, 1-p = 99,36%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 3,03%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 303 observations.

### Annexe IV.iii.5. Analyse de la saillance de l'identité européenne parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés

Pays de socialisation primaire <i>Attitude envers l'Europe</i> (indicateur composite)	Allemagne	France	Roumanie	Royaume- Uni	TOTAL
<i>peu ou pas de saillance</i> (<7/14)	17,5%	18,2%	13,8%	<b>50,0%</b>	23,7%
<i>saillance modérée</i> (7≤10/14)	32,5%	43,6%	48,3%	40,6%	41,0%
<i>haute saillance</i> (10≤12/14)	20,0%	16,4%	20,7%	6,3%	16,0%
<i>très haute saillance</i> (≥12/14)	<b>30,0%</b>	21,8%	17,2%	3,1%	19,2%
TOTAL	100%	100%	100%	100%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 22,74$ , ddl = 9, 1-p = 99,32%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 4,86%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 156 observations.

<sup>1105</sup> Pour les modalités de calcul de cette variable, voir *supra*, note infrapaginale 619.

### Annexe IV.iii.6. Analyse du comportement attendu d'un autre Européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés

Pays de socialisation primaire <i>Comportement attendu de l'Européen</i>	Allemagne	France	Roumanie	Royaume-Uni	TOTAL
<i>comme quelqu'un de mon propre pays</i>	<b>12,5%</b>	1,8%	13,8%	0,0%	6,4%
<i>plus ou moins de la même façon</i>	35,0%	47,3%	41,4%	<b>75,0%</b>	48,7%
<i>différemment</i>	50,0%	45,5%	41,4%	<b>25,0%</b>	41,7%
<i>complètement différemment</i>	2,5%	5,5%	3,4%	0,0%	3,2%
TOTAL	100%	100%	100%	100%	100%

La dépendance est significative.  $\chi^2 = 20,02$ , ddl = 9, 1-p = 98,22%<sup>1106</sup>.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 4,28%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en colonne établis sur 156 observations.

### Annexe IV.iii.7. Nombre de traits du prototype national partagé avec le prototype européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés

Pays de socialisation primaire <i>Nombre de traits partagés entre les prototypes national et européen</i>	Allemagne	France	Roumanie	Royaume-Uni	TOTAL
<i>0</i>	<b>50,0%</b>	38,9%	10,7%	6,5%	30,1%
<i>1</i>	40,0%	46,3%	57,1%	61,3%	49,7%
<i>2</i>	10,0%	9,3%	10,7%	<b>29,0%</b>	13,7%
<i>3 et plus</i>	0,0%	5,6%	<b>21,4%</b>	3,2%	6,5%
TOTAL	100%	100%	100%	100%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 37,34$ , ddl = 9, 1-p = >99,99%<sup>1107</sup>.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 8,13%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en colonne établis sur 153 observations.

<sup>1106</sup> Puisque 8 cases (50.0%) ont un effectif théorique inférieur à 5, les règles du  $\chi^2$  ne sont pas réellement applicables

<sup>1107</sup> Puisque 6 cases (37.5%) ont un effectif théorique inférieur à 5, les règles du  $\chi^2$  ne sont pas réellement applicables.

### Annexe IV.iii.8. Analyse croisée des membres d'une association européenne et des profils du prototype européen

Prototype européen <i>Membre d'une organisation européenne</i>	classe n° 1	classe n° 2	classe n° 3	classe n° 4	classe n° 5	TOTAL
<i>Oui</i>	18,7%	<b>47,2%</b>	2,4%	23,6%	8,1%	100%
<i>Non</i>	31,0%	28,8%	<b>10,9%</b>	19,0%	7,6%	100%
<b>TOTAL</b>	26,0%	36,2%	7,3%	20,6%	7,6%	100%

La dépendance est très significative.  $\chi^2 = 18,73$ , ddl = 4, 1-p = 99,91%.

Les cases encadrées (surlignées) sont celles pour lesquelles l'effectif réel est nettement supérieur (inférieur) à l'effectif théorique.

% de variance expliquée (V de Cramer) : 5,95%

Les valeurs du tableau sont les pourcentages en ligne établis sur 303 observations



## Annexe V : La grille matricielle de la culture d'AEGEE<sup>1108</sup>

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
<b>absence de niveau national</b>	<b>Europe et non nations comme marqueur d'appartenance commune</b>	structure de l'association ; statuts interdisant les mêmes nationalités ;	« clans » nationaux ; comportements nationaux repérables (Néerlandais) ; recours aux identités nationales dans les relations sociales ; comportements anti-turcs ; nationalité comme critère de choix pour les universités d'été	multiples appartenances à différentes antennes ; attirances entre certaines nationalités ; « niveau néerlandais » ; sécession des antennes françaises ; dispute entre Grecs et Macédoniens	nuit européenne	<u>Guide de l'adhérent :</u> AEGEE + nom d'antenne (sans mention du pays) ; présentation de la philosophie associative ; affirmation des principes ; <u>Revue :</u> statistiques nationales sur les universités d'été ; rubrique sur les différences culturelles ; <u>Liste de diffusion :</u> prises de parole en tant que ressortissants nationaux ; action néerlandaise concertée lors du referendum sur le traité constitutionnel ; rappel à l'ordre sur l'absence de niveau national vs nécessité pragmatique ; stéréotypes bulgares ; rivalités nationales lors de la Coupe du Monde de football	projets nationaux (dialogue entre Grecs et Turcs) ; coloration nationale des événements ; carte étoilée sans frontières nationales ; <u>Site Internet</u> moteur de recherche par local (sans référent national) ; absence de niveau national de navigation dans le site

<sup>1108</sup> Le tableau, sur 9 pages, se lit horizontalement, dans la mesure où les pratiques et les formes culturelles sont liées aux thèmes discursifs externes et / ou internes, en gras.

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
	<b>niveau régional</b>	<p><u>entretien avec Hanna :</u></p> <p>soutien moral ; proximité géographique ; utilité pragmatique</p>	<p><u>entretien avec Hanna :</u></p> <p>jamais de réunion régionale ;</p> <p><u>entretien avec Bruno :</u></p> <p>« <i>une seule carte qu'on ne voyait jamais</i> » ; changements fréquents de région ; séparation d'antennes nationales et de nations rivales</p>	<p>polémique sur le projet peu transparent de changement des régions</p>	<p>« <i>subcommies</i> »</p>	<p><u>Guide de l'adhérent :</u></p> <p>explication des régions ; listes de diffusion régionales camouflées ;</p> <p><u>Revues :</u></p> <p>niveau régional comme outil pour dépasser les rivalités frontalières</p>	<p>mailing mensuel de la commission du réseau, avec compte-rendu par région</p>
	<b>plurilinguisme</b>	<p>journée européenne des langues ; université d'été « en français »</p>	<p>utilisation de l'anglais de fait à l'université d'été ; messages en russe et en polonais sur liste de diffusion ;</p> <p><u>Agora :</u></p> <p>premier contact en anglais ; conversations en langues autres que l'anglais, par convenance, par goût, ou pour s'entraîner ; respect des anglophones et impatience envers ceux qui parlent mal en plénière ;</p> <p><u>entretien avec Bruno :</u></p> <p>problèmes linguistiques à la réunion régionale ; allemand imposé par les interlocuteurs</p>	<p>difficultés en anglais des Turcs ; superficialité de certains contacts en raison de la langue ; regrets de Franck Biancheri sur l'adoption de l'anglais ;</p> <p><u>Liste de diffusion :</u></p> <p>débat sur le site plurilingue ; utilisation anecdotique du français</p>	<p>français dans langage institutionnel : « Association des États Généraux des Étudiants de l'Europe » ; « responsables » ; « convention d'adhésion » ; « Comité Directeur »</p>	<p>mauvais niveau d'anglais = frein à l'accession au niveau européen ;</p> <p><u>Guide de l'adhérent :</u></p> <p>plurilinguisme réduit au besoin de traduire pour ceux qui ne parlent pas anglais ;</p> <p><u>Revues :</u></p> <p>publications en anglais (sauf rubrique multilingue « <i>AEGEE dans la presse</i> ») ;</p> <p><u>Site :</u></p> <p>« <i>comment prononcer AEGEE correctement</i> »</p> <p><u>Statuts :</u></p> <p>anglais et français traductibles et la langue locale</p>	<p>hégémonie de l'anglais</p>

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
<b>association dynamique et efficace ; élite européenne</b>	<b>poids que pèse l'association dans l'intégration européenne</b>	« clé voyageuse »	traitement exceptionnel des antennes françaises et irlandaises en difficulté	250 événements européens par an ; Mitterrand et le programme Erasmus ; <u>Entretien avec Bruno :</u> manque d'efficacité / résultats à la « <i>regional meeting</i> » ; Biancheri et le Premier Ministre tchèque à la célébration des 20 ans	parrains de l'association ; François Mitterrand ; Franck Biancheri ; Christophe Leclercq ; Burcu Becerman comme jeune Européenne de l'année ; dimension rituelle de l'agora	volonté de s'appuyer sur la dimension historique dans la communication ; <u>Guide de l'adhérent :</u> rappel des actions historiques ; <u>Revue :</u> valorisation des « figures du présent » à côté de celles du passé ; focalisation sur les événements ; <u>Site :</u> richesse de la page d'accueil ; infos à jour sur les événements (logique de vitrine) ; rubrique sur les opportunités professionnelles ; <u>Liste de diffusion :</u> importance accordée à la mission de monitoring électoral ; critique du CD qui évite les questions de fond ; annonces de formations visant à développer des compétences professionnelles	calendrier des événements sur liste de diffusion ; écoles européennes comme formatrices d'une génération de dirigeants associatifs et européens
<b>taille importante du réseau</b>	<b>expansion continue de l'association</b>	coup de pouce pour les antennes françaises et irlandaises ; appel des antennes à l'agora	<u>Entretien avec Bruno :</u> question taboue de l'expansion	présentation regroupant toutes les antennes ayant jamais existé ; <u>Revue :</u> taux bas de participation en Europe de l'Ouest	moment solennel de la signature des conventions d'adhésion	Europe vs Union Européenne ; mise en avant du nombre d'antennes et de l'expansion historique dans les publications ; régions comme clés pour consolider l'organisation par entraide ; références à la météo dans les courriers électroniques	carte étoilée ; annonces de nouveaux contacts (mais pas dissolutions) sur AEGEE-L

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
<p><b>Quatre champs d'action :</b></p> <p>enseignement supérieur ; échange culturel ; paix et stabilité ; citoyenneté active</p>	<p><b>tensions entre carriéristes et membres sociaux</b></p>	<p>actions Erasmus ; Journée Européenne des Langues ; Éducation pour la Démocratie ; organisation de colloques et d'échanges universitaires ; universités d'été ; monitoring électoral ; Académie de la Paix ; Visa Freedom Fighters</p>	<p>recrutement parmi les étudiants Erasmus ; mobilité étudiante au sein de l'association ; questionnaires Erasmus sur liste de diffusion</p>	<p>lancement du programme Erasmus</p>	<p>nuit européenne</p>	<p>affirmation des principes (4 champs d'action) ; nom de l'association (étudiants et révolutionnaire)</p>	<p>formations en interne</p>
	<p><b>tensions entre idéalistes, carriéristes et membres sociaux</b></p>	<p>procédures strictes ; <u>Entretien avec Bruno :</u> « <i>comme un parti politique</i> »</p>	<p>offres d'emploi ; <u>Entretien avec Bruno :</u> AEGEE comme « <i>idea-orientated</i> » et non « <i>career-orientated</i> »</p>			<p>histoire d'AEGEE : « <i>Mobility with a purpose</i> » en 1993</p>	

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
	<b>rapports avec les institutions</b>	rapports institutionnels structurés	confusions entre l'Europe et l'Union Européenne	CD : personnes ambitieuses proches des institutions ; subventions européennes ; symbolisme du logo « key to Europe »	parrains de l'association ; aspect « Union Européenne » du drapeau ; tours de cou du Parlement Européen	<u>Guide de l'adhérent</u> : focalisation sur la partie sérieuse et les partenaires institutionnels ; présentation des institutions européennes ; <u>Liste de diffusion</u> : critiques de la proximité avec les institutions ; questions de financement ;	
<b>intégration européenne</b>			<u>Liste de diffusion</u> : informations sur les candidatures à l'Union Européenne ; refus de la Turquie ; <u>Entretien avec Bruno</u> : préférence de certains pour leur pays - tabou	<u>Agora à Izmir</u> : prix « spéciaux » de l'hôtel ; nuit européenne : Aegee-Iran		affirmation des principes ; <u>Guide de l'adhérent</u> : Europe des valeurs ; <u>Entretien avec Bruno</u> : gêne pour parler des limites de l'Europe	
	<b>rapports Est-Ouest, Sud</b>	frais différenciés mais traitement de faveur aux antennes françaises et irlandaises	lobbying des visas ; déséquilibre d'argent ; accusation que la liste refuse d'admettre les problèmes liés au racisme en Europe de l'Ouest	<u>Agoras</u> : prix « spéciaux » à Izmir ; <u>Entretien avec Hanna</u> : boîtes de conserves pour éviter d'acheter à manger ; <u>Entretien avec Bruno</u> : problèmes financiers rencontrés en Pologne ; dépasser les préjugés par le contact	Burcu Becermen	<u>Guide de l'adhérent</u> : antennes de l'Est au secours de l'Ouest décadent ; <u>Liste de diffusion</u> : discussion autour de l'élargissement de l'Union Européenne ; discussions sur la Turquie ; <u>Entretien avec Bruno</u> : membres de l'Ouest qui ne croient plus en l'Europe vs ceux de l'Est qui cherchent à accéder à cette communauté	

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
<b>professionnalisme</b>	<b>sérieux ; excellence</b>	<p>rapports institutionnels ;</p> <p>académie aegee ;</p> <p>quatre piliers ;</p> <p>actions entreprises ;</p> <p>procédure stricte de l'agora</p>	<p><u>Agoras :</u></p> <p>gymnases fermés à clé (Varsovie) vs participation moindre à Izmir ;</p> <p>port de costumes ;</p> <p><u>Entretien avec Hanna :</u></p> <p>peu d'importance des quatre axes abstraits</p>	<p><u>Agoras :</u></p> <p>problèmes logistiques ;</p> <p>traitement réservé aux ateliers « peu sérieux » à Varsovie ;</p> <p>absentéisme ;</p> <p><u>Entretien avec Hanna :</u></p> <p>bonne organisation de l'agora de Varsovie ;</p> <p><u>Entretien avec Bruno :</u></p> <p>appareil bureaucratique lourd</p>	<p><u>Revue :</u></p> <p>qualité formelle des documents externes ;</p> <p>fautes de langue ;</p> <p>parrains et figures d'influence : Président du Parlement Européen, Premiers Ministres ;</p> <p><u>Agoras :</u></p> <p>fonctionnement bureaucratique ritualisé</p>	<p><u>Guide de l'adhérent :</u></p> <p>niveau local comme amateur vs niveau européen professionnel ;</p> <p>attitude pragmatique envers l'organisation des événements ;</p> <p><u>Revue :</u></p> <p>page des partenaires ;</p> <p><u>Site Internet :</u></p> <p>Aspect graphique du site (vitrine vs <i>back office</i>) ;</p> <p><u>Agoras :</u></p> <p>besoin pour AEGEE de devenir plus « sérieuse » ;</p> <p><u>Liste de diffusion :</u></p> <p>échéance manquée pour demande de financement ;</p> <p><u>Entretien avec Hanna :</u></p> <p>« association qui ne se prend pas trop au sérieux »</p>	<p>logo ;</p> <p>bureaucratie du site</p>

thèmes discursifs		pratiques		formes			
externes	internes	formelles	informelles	histoires / mythes / blagues / anecdotes	rites / artefacts / figures / jargon	discursives / langagières / iconiques	dispositifs sociaux / techniques d'organisation
jeunesse, étudiants	sociabilité ; jeunes et fous – ouverture et potentiel	âge maximal ; recours aux NTIC ; projets sur la jeunesse ; activités liées à l'enseignement supérieur	relations amoureuses / sexuelles de courte durée ; fêtes ; alcool ; événements sociaux : « Drink don't think » ; <u>Agoras</u> : rythme effréné ; musique techno au réveil ; trois heures de sommeil ; <u>Entretien avec Bruno</u> : « ces gens-là, actifs, [...] sont un peu dopés »	<u>Guide de l'adhérent</u> : poulets dans le jardin à Bruxelles ; <u>Agoras</u> : Fredrik (Izmir) venu uniquement pour « flirter » ; attirances typiques entre nationalités ; ébats amoureux dans le parking souterrain (Varsovie) ; vols de drapeaux ; dormir en gymnase	« sharking » ; service matrimonial (Agora Eye) ; AEGEE-TV : films humoristiques	<u>Guide de l'adhérent</u> : identification avec d'autres ONG étudiantes ; <u>Liste de diffusion</u> : membre qui a « baisé cinq femmes » ; « Girlz wanted » ; incompatibilité entre la nuit européenne (alcool) et les pratiques sociales musulmanes ; âge vs « aegee age » (aegee âgés) ; <u>Revue</u> : focalisation sur le plaisir ; photos de fêtes ; citations optimistes ; <u>Entretien avec Hanna</u> : « it's really hard to quit when you've been in it ten years » ; « the AEGEE feeling » ; « until you actually experience the European thing, then you don't get passionate about it » ; sociabilité comme valeur ; tous ont les mêmes intérêts : voyager, nouvelles expériences ; <u>Entretien avec Bruno</u> : besoin de voyager pour « vivre » l'association ; grande proportion de membres sociaux	formalisation de l'agenda social des événements ; logements en gymnases ou chambres d'hôtel ; ateliers plus relationnels que fonctionnels ; groupe de travail dédié à la danse

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
	<b>hiérarchisation / exclusivité</b>	<p><u>Agoras :</u> élections à titre individuel ; célébration publique des élus ; bureaucratie lourde</p>	<p>échange de photos et de vidéos ; « snobisme » de certains ; <u>Agoras :</u> présentations : cris et applaudissements pour certains membres ; jeu entre le podium et la « chair team » ; <u>Liste de diffusion :</u> le fonctionnement secret de l'Académie ; membres bien connus qui utilisent leur prénom ou un pseudo ; <u>Entretien avec Bruno :</u> ceux qui prennent la responsabilité sont distants</p>	<p><u>Agoras :</u> solidarité des antennes face à « l'administration » ; traitement des candidats au CD à Varsovie ; <u>Entretien avec Bruno :</u> niveau régional : « pour ne pas embêter tout de suite le niveau européen » ; « j'étais reconnu [...], j'étais accepté entièrement »</p>	<p>trois rapports d'activité rejetés à la fin des années 1990 ; dimension rituelle de l'agora comme signe d'appartenance</p>	<p>recours aux acronymes et au jargon ; réputations fondées sur actions passées et contributions à l'association ; <u>Agoras :</u> plaisanteries d'initiés ou qui reposent sur la popularité personnelle ; <u>Guide de l'adhérent :</u> devoirs liés à la formation ; ton magistral &amp; liste de directives ; <u>Liste de diffusion :</u> importance des rapports et la manière de les présenter ; rôle des anciens : source de légitimité revendiquée ; pouvoir de l'agora sur le comité directeur ; accusations de manque de professionnalisme ; <u>Entretien avec Bruno :</u> valorisation de la prise de responsabilités ; <u>Entretien avec Hanna :</u> « une organisation simple sans snobisme »</p>	<p><u>Site Internet :</u> affichage des niveaux d'accès interdits ; grande technicité ; <u>Liste de diffusion :</u> télégramme hebdomadaire du comité directeur</p>

<i>thèmes discursifs</i>		<i>pratiques</i>		<i>formes</i>			
<i>externes</i>	<i>internes</i>	<i>formelles</i>	<i>informelles</i>	<i>histoires / mythes / blagues / anecdotes</i>	<i>rites / artefacts / figures / jargon</i>	<i>discursives / langagières / iconiques</i>	<i>dispositifs sociaux / techniques d'organisation</i>
<b>solidarité</b>	<b>appartenance vs ouverture</b>	frais d'adhésion différenciés entre les antennes mais proposition néerlandaise	partage de ressources sur Internet ; transmission culturelle en début d'agora ; facilité avec laquelle les membres abordent des inconnus ; méfiance envers le non-membre ; <u>Liste de diffusion :</u> appels à l'aide ; condoléances ; fêtes ; <u>Entretien avec Bruno :</u> pour appartenir, il suffit de s'impliquer	<u>Agoras :</u> appartenance locale pendant l'appel ; minute de silence en commémoration ; lobbying des visas ; <u>Entretien avec Bruno :</u> tous les Européens sont « pareils en-dessous »	chanson pour la signature de la convention d'adhésion ; vêtements imprimés au nom d'un événement, d'une équipe ou d'une antenne ; badges et tours de cou	<u>Reuves :</u> focalisation sur la réussite et le sacrifice personnels pour le bien collectif ; mise en avant de l'individu ; <u>Liste de diffusion :</u> affaire des caricatures ; <u>Entretien avec Hanna :</u> hospitalité comme valeur de l'association ; <u>Entretien avec Bruno :</u> AEGEE comparée à l'église catholique	groupes de travail de soutien ; <u>Site Internet :</u> le style d'un site collaboratif ; <u>Agoras :</u> dispositifs de sécurité ; « agora twins »
	<b>tolérance face à la diversité</b>		ambiance amicale ; papiers pour réserver les emplacements dans les gymnases ; <u>Liste de diffusion :</u> utilisation des différences culturelles pour expliquer une différence de points de vue ; condamnation du projet de loi français qui interdit de nier le génocide arménien ; hostilité envers les membres turcs	<u>Agora d'Izmir :</u> musique turque peu appréciée ; <u>Entretien avec Hanna :</u> différences culturelles qui mettent mal à l'aise : ne pas dire son âge à un Grec ; frustration face au manque de ponctualité		<u>Liste de diffusion :</u> différences religieuses – messages sur les caricatures ; discussion sur la guerre au Liban ; <u>Entretien avec Hanna :</u> ouverture d'esprit comme valeur ; « on est tous intéressants les uns pour les autres car on est tous différents » ; <u>Entretien avec Bruno :</u> membres d'AEGEE sont ouverts sur l'international ; intérêt pour l'Autre plus important que le fait d'être pro-européen	logo : signe d'unicité



## *Table des matières*

<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>3</b>
<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>5</b>
<b>LISTE DES FIGURES.....</b>	<b>6</b>
<b>LISTE DES TABLEAUX .....</b>	<b>6</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>7</b>
Les conflits identitaires à l'aube du vingt-et-unième siècle .....	7
Des identités fragilisées.....	8
Objectifs de l'étude .....	9
<i>Réflexions épistémologiques :</i> .....	10
Le courant « américain » de la communication interculturelle .....	10
Le courant « français » de la communication interculturelle .....	13
L'interactionnisme symbolique.....	18
Le sensible en communication .....	20
<i>Le terrain d'investigation</i> .....	20
<i>La structure de l'étude et la démarche adoptée</i> .....	22
<i>L'inscription en SIC</i> .....	23
<b>PARTIE I    PENSER LES INTERACTIONS MULTICULTURELLES : PROPOSITION D'UN CADRE THÉORIQUE EN SIC .....</b>	<b>25</b>
<b>Chapitre 1.    La culture : source de malentendus.....</b>	<b>27</b>
<b>1.1.    <i>Penser la culture dans les interactions</i>.....</b>	<b>27</b>
Culture et communication .....	27
<b>1.11. <i>Une critique de la notion de culture</i> .....</b>	<b>28</b>
Les acceptions populaires.....	28
L'évolution du concept anthropologique .....	29
Culture et identité.....	32
Vers une conception opératoire de la culture pour la communication interpersonnelle.....	33
<b>1.12. <i>Une définition communicationnelle de la culture</i>.....</b>	<b>36</b>
La culture comme phénomène groupal au sein d'une société.....	37
La culture sociétale.....	40
La métaphore du vêtement .....	43
La structure de la culture .....	44
La culture au niveau individuel.....	45
La « structuration cognitive culturelle » de l'individu .....	45
L'individu et ses cultures de socialisation.....	48
L'évolution de la culture .....	51
La culture comme structuration des sémiosphères.....	52
<b>1.2.    <i>Cognition culturellement préfigurée et comportement interactionnel</i> .....</b>	<b>54</b>
<b>1.21. <i>Les codes et les modes : la communication poly-sensorielle et multimodale</i>....</b>	<b>55</b>
La communication multimodale et la maîtrise des codes.....	55
Les limites cognitives de la perception .....	58
<b>1.22. <i>Cultures et déterminisme linguistique</i> .....</b>	<b>59</b>
Du déterminisme au relativisme linguistique.....	59
Langues et cultures : au-delà du relativisme linguistique ?.....	60
<b>1.23. <i>Cultures et représentations</i> .....</b>	<b>62</b>

Les relations sociales culturellement déterminées .....	64
Les approches « <i>cross-cultural</i> » .....	65
Les limites des approches comparatives .....	67
Les représentations sociales .....	70
<b>Résumé du premier chapitre .....</b>	<b>74</b>
<b>Chapitre 2. Le rôle des identités dans les interactions interculturelles .....</b>	<b>77</b>
<b>2.1. Les identités dans l'interaction.....</b>	<b>78</b>
2.11. Une vision interactionniste symbolique de l'activité humaine .....	79
Soi comme objet.....	80
2.12. L'âge des identités .....	83
L'identité : une définition terminologique .....	88
La dimension affective (pathos) de l'identité.....	90
2.13. L'identité vue par les interactionnistes symboliques .....	93
L'interactionnisme symbolique blumérien.....	93
Stryker et la version « structurale ».....	94
La théorie de rôles, l'approche dramaturgique, et le « <i>role-identity model</i> » de McCall et Simmons.....	96
Les multiples niveaux de signification dans une interaction.....	97
<b>2.2. Une théorie de l'identité appliquée aux interactions sociales .....</b>	<b>99</b>
2.21. La théorie identitaire (« <i>Identity Theory</i> ») .....	99
La notion d'identité .....	100
« <i>Role-taking</i> » et « <i>altercasting</i> ».....	103
La « vérification de soi ».....	104
L'estime de soi .....	106
Saillance, hiérarchie de saillance, engagement .....	108
Schéma récapitulatif de la théorie .....	111
2.22. Critiques et extensions de la théorie.....	114
Les identités multiples.....	115
Le soi composé d'identités multiples .....	116
La gestion intrasubjective des identités multiples dans l'interaction .....	118
L'activation multiple des identités dans l'interaction.....	121
Les finalités de l'interaction .....	124
L'application aux interactions interculturelles .....	128
Une théorie ethnocentrique .....	128
Un cadre culturel unique .....	129
<b>2.3. L'identité d'étranger : la dimension symbolique de la culture .....</b>	<b>130</b>
2.31. La place de l'étranger dans la relation intersubjective.....	132
Les postulats de l'intersubjectivité .....	133
L'étranger : un faux sujet .....	134
L'étranger comme objet esthétique .....	137
2.32. Le cadre de la communication interculturelle.....	139
La spécificité des relations induites par le cadre .....	141
2.33. Catégorisation inter-groupes et stéréotypes.....	144
Les stéréotypes comme représentations sociales.....	145
Les stéréotypes dans une dynamique inter-groupes : les apports de la <i>Social Identity Theory</i> .....	146
Deux approches théoriques de l'identité .....	150
Les stéréotypes culturels dans l'interaction.....	156
2.34. Figures de l'étranger : une typologie .....	158
L'étranger à identités multiples.....	158
L'espace représentationnel de l'étranger.....	160

<i>Résumé du deuxième chapitre</i> .....	166
<b>Chapitre 3. Une approche sémiopragmatique des interactions interculturelles ..</b>	<b>169</b>
<b>3.1. La négociation identitaire</b> .....	<b>171</b>
3.11. <i>L'identification en tant que dialectique entre catégorisation et particularisation</i> .....	172
Les prototypes .....	173
La particularisation au sein de la relation interpersonnelle .....	177
3.12. <i>La complémentarité et l'évolution des représentations dans l'interaction</i> .....	178
Le début de l'interaction .....	179
La redéfinition du <i>modus vivendi</i> identitaire .....	182
L'évolution des représentations de l'étranger .....	184
3.13. <i>Les motivations des acteurs</i> .....	190
La <i>Anxiety / Uncertainty Management Theory (AUM)</i> .....	190
Les postures identitaires en situation multiculturelle .....	194
Les stratégies figuratives .....	198
Sur l'intentionnalité .....	200
<b>3.2. L'émergence du contexte significatif dans une interaction interculturelle.</b>	<b>204</b>
3.21. <i>La coordination des codes et la co-construction du sens</i> .....	206
Le processus d'inférence conversationnelle .....	208
L'esthétique de la situation .....	210
3.22. <i>Les spécificités de l'interculturel</i> .....	218
La construction d'un contexte de signification partagé en situation interculturelle .....	220
Les limites du monde possible interculturel .....	223
La <i>Communication Accommodation Theory (CAT)</i> .....	226
L'histoire d'une théorie de la communication .....	226
La <i>CAT</i> en tant que paradigme de la communication .....	232
<b>3.3. La performance de l'interaction interculturelle comme phénomène complexe</b>	<b>234</b>
3.31. <i>L'influence du contexte sur les comportements interactionnels</i> .....	234
La médiation des motivations par la disposition contextuellement déterminée de l'individu .....	236
3.32. <i>La performance comme approche diachronique de l'interaction</i> .....	239
L'esthétique intersubjective : du « flux » au « flow » .....	242
<b>3.4. Une description systémique de la communication interculturelle</b> .....	<b>250</b>
3.41. <i>Une modélisation de la communication interpersonnelle (interculturelle)</i> .....	251
La prise en compte de la dimension interculturelle .....	256
La prise en compte de la dimension temporelle des relations sociales .....	257
La place du modèle proposé par rapport au champ de la communication interculturelle .....	259
<i>Résumé du troisième chapitre</i> .....	261
<b>Discussion synthétique de la première partie</b> .....	<b>263</b>
La structure de la thèse .....	264
<b>PARTIE II LES IDENTITÉS SUPRANATIONALES ET TRANSNATIONALES DANS LA COMMUNICATION ENTRE ÉTRANGERS : DE L'EUROPE AUX ORGANISATIONS MULTICULTURELLES</b> .....	<b>267</b>
<b>Chapitre 4. L'identité européenne à l'ère de la mondialisation</b> .....	<b>271</b>
<b>4.1. Identités nationales et européenne</b> .....	<b>272</b>
4.11. <i>La puissante identité nationale</i> .....	272
Le contexte historique de l'émergence des États-nations européens .....	274

Le nationalisme précoce.....	277
La fin de l'État-nation ? .....	279
La force du sentiment d'appartenance nationale au 21 <sup>ème</sup> siècle .....	282
<b>4.12. L'Europe face aux identités nationales.....</b>	<b>285</b>
Quel modèle d'intégration sociopolitique pour l'Europe ? .....	285
Le modèle de la « super-nation » .....	286
Le modèle « multiculturel » .....	287
Le modèle « postnational » .....	288
Que faire de l'identité européenne ?.....	289
Communication, citoyenneté et identités .....	291
<b>4.2. Vers une définition interactionniste de l'identité européenne. ....</b>	<b>294</b>
<b>4.21. D'un déficit à un surplus d'identité .....</b>	<b>296</b>
La saillance de l'identité européenne .....	297
Les définitions fondées sur l'appartenance à une structure communautaire.....	300
La définition politico-économique : L'Europe par les institutions de l'Union.....	300
La définition historico-géographico-religieuse .....	301
La définition géopolitique .....	302
La définition ethnico-civilisationnelle.....	302
Les définitions fondées sur la culture et les valeurs européennes .....	303
L'héritage des Lumières.....	303
Les valeurs émergentes .....	304
<b>4.22. L'enquête en ligne sur l'identité européenne.....</b>	<b>305</b>
La méthodologie de l'enquête et ses limites .....	305
Le prototype européen.....	308
Variations nationales du prototype européen .....	311
L'identité européenne comme « utopie » communicationnelle ?.....	316
<b>Résumé du quatrième chapitre .....</b>	<b>319</b>
<b>Chapitre 5. Identités et cultures collectives dans les organisations multiculturelles..</b>	<b>321</b>
.....	321
<b>5.1. Des cultures et des organisations .....</b>	<b>322</b>
<i>La culture organisationnelle : histoire d'un concept .....</i>	<i>322</i>
Trois perspectives sur la culture organisationnelle .....	325
Un concept aux ailes brûlées.....	327
<b>5.11. La réhabilitation d'un concept au service des SIC : l'« entreprise culturelle »</b>	<b>329</b>
<i>ou les « cultures dans les organisations » .....</i>	<i>329</i>
La culture : variable ou métaphore ?.....	329
La place de la culture organisationnelle dans les interactions.....	331
Cultures et contextes organisationnels .....	333
<b>5.12. Les spécificités du « nous » associatif.....</b>	<b>335</b>
Culture et identités associatives .....	336
<b>5.13. Décrire une culture organisationnelle.....</b>	<b>341</b>
Des manifestations superficielles aux présupposés de base de la culture .....	344
Quels outils pour décrire la culture ?.....	346
<b>5.2. Cultures, organisations et management interculturel.....</b>	<b>350</b>
<b>5.21. Paradigmes et expériences proposés par le management interculturel. ....</b>	<b>351</b>
Le manager « transculturel » .....	354
<b>5.22. La gestion symbolique du multiculturel.....</b>	<b>355</b>
Identités collectives et gestion multiculturelle : les apports de la SIT.....	358
<b>Résumé du cinquième chapitre.....</b>	<b>362</b>
<b>Discussion synthétique de la deuxième partie.....</b>	<b>364</b>

Postulats théoriques liés au paradigme de la communication interculturelle appliqué aux interactions entre étrangers .....	364
Hypothèses de recherche appliquées aux interactions interpersonnelles au sein de l'association AEGEE : .....	365

### **PARTIE III L'INTERCULTURALITÉ DANS UNE ASSOCIATION DE CULTURE(S) EUROPÉENNE(S)..... 367**

#### **Chapitre 6. Éléments de méthode pour l'étude des interactions au sein d'AEGEE .. 369**

##### **6.1. AEGEE : du terrain à l'objet scientifique..... 369**

##### **6.1.1. Les associations européennes de citoyenneté..... 369**

L'histoire des associations européennes de citoyenneté ..... 371

L'association européenne de citoyenneté en tant qu'objet scientifique : un lieu privilégié d'expression de l'identité européenne..... 375

Vers une typologie des associations européennes de citoyenneté..... 376

Les réseaux de personnes morales : le FCE et les CIC..... 377

Le MEI et ses composantes..... 378

Les réseaux fédéralistes d'associations dédiées : l'UEF et les JEF..... 379

Les réseaux étudiants : l'ESN et le BEST ..... 380

##### **6.1.2. AEGEE comme association européenne de citoyenneté..... 382**

La naissance et les premiers succès de l'association..... 383

La phase de maturation ..... 385

Une association européenne sans niveau national..... 391

Un objet de recherche bien particulier ..... 394

##### **6.2. Considérations méthodologiques sur l'étude du corpus..... 396**

##### **6.2.1. Quelle méthodologie pour une étude des interactions ?..... 397**

Les débats méthodologiques de l'interactionnisme symbolique ..... 398

La démarche adoptée..... 402

La phase d'exploration ..... 404

La phase d'inspection..... 405

Sur les méthodes employées ..... 407

##### **6.2.2. Étudier la culture aegéenne..... 408**

Le corpus et les méthodes de recueil des données ..... 410

(a) les discours officiels de l'association..... 410

(b) les pratiques communicationnelles ..... 414

(c) les représentations de la culture ..... 417

Les méthodes de traitement des données ..... 418

Les discours..... 419

Les pratiques ..... 420

Les représentations..... 420

##### **6.2.3. Étudier la construction de sens dans les interactions..... 421**

Le corpus et les méthodes de recueil et de traitement des données..... 422

#### **Résumé du sixième chapitre..... 424**

### **Chapitre 7. La culture d'AEGEE ..... 425**

#### **7.1. Éléments d'organisation structurale d'AEGEE..... 426**

##### **7.1.1. L'absence de niveau national dans la structure de l'association..... 426**

Un niveau national qui refait surface dans les interactions ..... 428

Tensions inter-nationales..... 430

L'intégration pragmatique du niveau national ..... 432

De l'Europe des nations à l'Europe des régions ?..... 433

La célébration de la diversité culturelle ..... 435

Valeurs et présupposés de base ..... 438

7.12. <i>Les langues dans AEGEE</i> .....	438
Une hégémonie de l'anglais .....	439
Une sociabilité multilingue .....	441
La promotion du plurilinguisme.....	441
Pratiques et valeurs : présupposés de base .....	443
<b>7.2. <i>AEGEE et l'Europe</i> .....</b>	<b>443</b>
7.21. <i>L'image européenne de l'association : un héritage lourd à assumer</i> .....	443
Un acteur de poids dans l'intégration européenne .....	443
Une expansion continue .....	447
Valeurs et présupposés de base .....	450
7.22. <i>La mission associative proeuropéenne</i> .....	450
Les quatre champs d'action.....	450
L'enseignement supérieur .....	451
La paix et la stabilité .....	452
L'échange culturel.....	452
La citoyenneté active.....	453
Trois profils pour faire l'Europe .....	453
Les carriéristes .....	454
Les idéalistes .....	455
Les membres sociaux .....	456
Les rapports avec les institutions .....	456
L'intégration européenne .....	458
Les rapports Est-Ouest / Nord-Sud .....	461
Valeurs et présupposés de base .....	464
<b>7.3. <i>Le rapport à l'Autre</i> .....</b>	<b>464</b>
7.31. <i>Professionnalisme et sociabilité</i> .....	465
Une sociabilité jeune .....	466
Une culture jeune .....	467
La promiscuité festive .....	469
« L'expérience AEGEE ».....	471
Valeurs et présupposés de base .....	472
7.32. <i>Appartenances et solidarité</i> .....	472
Une hiérarchie sociale tendue .....	473
La « starification » .....	474
L'exclusivité.....	475
La technologie.....	477
Tensions entre l'agora et le comité directeur.....	479
La solidarité.....	480
Une diversité raisonnée .....	483
Valeurs et présupposés de base .....	486
<b>7.4. <i>Une culture européenne ? Discussion de l'hypothèse numéro 4</i>.....</b>	<b>487</b>
Déformations nationales et européennes.....	487
La culture associative à travers le prisme de la fragmentation.....	488
<b><i>Résumé du septième chapitre</i>.....</b>	<b>492</b>
<b>Chapitre 8. L'interculturalité au sein d'AEGEE .....</b>	<b>495</b>
<b>8.1. <i>Le rôle de la culture associative dans les interactions</i>.....</b>	<b>496</b>
8.11. <i>Un cadre fort pour les échanges interculturels</i> .....	496
8.12. <i>Identités nationales et identité associative</i> .....	498
L'actualisation contextuelle des identités.....	499
<i>Discussion de l'hypothèse numéro 1</i> .....	501
<b>8.2. <i>La saillance de la culture associative</i> .....</b>	<b>502</b>

8.21. <i>L'activation simultanée de plusieurs identités</i> .....	502
La gestion intersubjective d'identités multiples .....	504
8.22. <i>Conflits et consensus</i> .....	506
Les conflits internes .....	507
Le consensus euphorique .....	509
<i>Discussion de l'hypothèse numéro 2</i> .....	510
<b>8.3. <i>La performance et l'évolution de la culture associative</i></b> .....	<b>513</b>
8.31. <i>La performance des traits culturels</i> .....	513
La figuration identitaire.....	513
M(Eye) Agora .....	514
Se défaire de l'identité associative .....	516
La performance des repères de signification dans les interactions.....	518
8.32. <i>L'évolution de la culture</i> .....	520
Une culture dynamique .....	522
<i>Discussion de l'hypothèse numéro 3</i> .....	524
<b>8.4. <i>Repenser la culture en communication : le cadre théorique revisité</i></b> .....	<b>526</b>
8.41. <i>Du terrain à la théorie</i> .....	527
Limites de l'étude du corpus .....	530
8.42. <i>Pour une prise en compte scientifique de la dimension culturelle de la communication</i> .....	531
<b><i>Résumé du huitième chapitre</i></b> .....	<b>533</b>
<b>Discussion synthétique de la troisième partie</b> .....	<b>535</b>
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE : REPENSER L'INTERCULTUREL EN SCIENCE DE L'INFORMATION-COMMUNICATION</b> .....	<b>539</b>
Apports épistémologiques de la thèse .....	539
<i>Dimension interculturelle de la communication – Dimension communicationnelle de l'interculturalité</i> .....	542
Le continuum de l'interculturalité.....	543
Le continuum de l'interculturalité appliqué aux représentations intersubjectives .....	545
<i>L'interculturalité : du « micro » au « macro »</i> .....	547
Un modèle identitaire pour l'intégration européenne ?.....	550
<i>La sémiogénèse interculturelle en Science de l'Information-Communication : travaux parallèles et perspectives de recherche</i> .....	552
La sémiotique situationnelle.....	553
Perspectives de recherche ouvertes par la thèse .....	555
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>561</b>
<b>GLOSSAIRE</b> .....	<b>581</b>
Acculturation.....	581
Cadre de la communication interculturelle .....	581
Communication « <i>cross-cultural</i> ».....	581
Communication interculturelle (phénomène).....	581
Communication interculturelle (champ de recherche) .....	582
Communication « ordinaire ».....	582
Contexte figuratif .....	582
Culture.....	582
Enculturation .....	582
Ethnicité .....	582
Figuration identitaire (« <i>facework</i> »).....	583

Groupe social .....	583
Identification .....	583
Identité.....	583
Interaction sociale .....	583
Interculturalité .....	583
Interculturel (adj.).....	584
Interculturel (subst.) .....	584
Multiculturel (adj.) .....	584
Multiculturalité.....	584
Multiculturalisme .....	584
Performance (culturelle).....	584
Posture (identitaire).....	584
Repères de signification .....	584
Socialisation .....	585
Société.....	585
Soi (« <i>self</i> ») .....	585
Structuration cognitive culturelle .....	585
Structure sociétale .....	585
Théorie de l'Accommodation Communicationnelle ( <i>CAT</i> ) .....	586
Théorie de l'Identité ( <i>IT</i> ).....	586
Théorie de l'Identité Sociale ( <i>SIT</i> ) .....	586
<b>INDEX DES NOTIONS .....</b>	<b>587</b>
<b>ANNEXES.....</b>	<b>589</b>
<b>Annexe I : Problématiques interdisciplinaires de l'interculturel.....</b>	<b>591</b>
<b>Annexe II : Les principaux travaux entrepris dans la communication <i>cross-cultural</i> et les dimensions de comparaison mises en avant.....</b>	<b>592</b>
<b>Annexe III : Sous-concepts liés à l'identité, utilisés en sciences humaines et sociales .....</b>	<b>594</b>
<b>Annexe IV : L'enquête en ligne sur les prototypes européens .....</b>	<b>596</b>
<b>Annexe IV.i. Les questionnaires.....</b>	<b>596</b>
<i>Annexe IV.i.1. Le questionnaire préliminaire .....</i>	<i>596</i>
<i>Annexe IV.i.2. Le questionnaire final.....</i>	<i>605</i>
<b>Annexe IV.ii. Réponses à l'enquête .....</b>	<b>611</b>
<i>Annexe IV.ii.1. Réponses à la question fermée multiple sur le prototype européen. 611</i>	<i>611</i>
<i>Annexe IV.ii.2. Réponses à la question sur le prototype national .....</i>	<i>612</i>
<i>Annexe IV.ii.3. Les critères de prévisibilité jugés pertinents dans un contexte multiculturel européen.....</i>	<i>614</i>
<i>Annexe IV.ii.4. Critères de regroupement intra-européens.....</i>	<i>615</i>
<b>Annexe IV.iii. Analyses des résultats de l'enquête.....</b>	<b>616</b>
<i>Annexe IV.iii.1. Analyse factorielle du prototype européen .....</i>	<i>616</i>
<i>Annexe IV.iii.2. Analyse croisée des régions de l'Europe et des profils de prototype européen.....</i>	<i>617</i>
<i>Annexe IV.iii.3. Analyse croisée des quatre nations les plus représentées et des profils du prototype européen .....</i>	<i>618</i>
<i>Annexe IV.iii.4. Analyse des profils du prototype européen selon la saillance de l'identité européenne .....</i>	<i>619</i>

<i>Annexe IV.iii.5. Analyse de la saillance de l'identité européenne parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>619</i>
<i>Annexe IV.iii.6. Analyse du comportement attendu d'un autre Européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>620</i>
<i>Annexe IV.iii.7. Nombre de traits du prototype national partagé avec le prototype européen parmi les citoyens français, allemands, roumains et britanniques interrogés .....</i>	<i>620</i>
<i>Annexe IV.iii.8. Analyse croisée des membres d'une association européenne et des profils du prototype européen.....</i>	<i>621</i>
<b>Annexe V : La grille matricielle de la culture d'AEGEE .....</b>	<b>623</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>633</b>
<b>CONTENUS DU CD-ROM DES DOCUMENTS SOURCES .....</b>	<b>643</b>



## *Contenus du CD-Rom des documents sources*

	Nom du document	Nom du fichier
	Film commémoratif « AEGEE 20 »	film_AEGEE_20.mpg
	<i>L'Émergence des Eurocitoyens</i> (F. Biancheri)	L_emergence_des_Eurocitoyens.pdf
	<i>Key to Europe 2005</i>	Key_to_Europe_2005.pdf
	Statuts de l'association (CIA version 16.0)	Statuts_CIA16.pdf

	Nom du document	Nom du fichier
chapitres 7 et 8	Enregistrement du premier entretien avec Hanna	entretien_Hanna.wav
	Enregistrement du premier entretien avec Bruno	entretien_Bruno.wav
	Transcription du premier entretien avec Hanna	Entretien_Hanna.pdf
	Transcription du premier entretien avec Bruno	Entretien_Bruno.pdf
	Captures d'écran du site internet	Captures_écran_site .pdf
	<i>Aegee Members' Manual, 2006</i>	Aegee_Members_Manual_2006.pdf
	<i>Key to Europe 2004</i>	Key_to_Europe_2004.pdf
	<i>Key to Europe 2003</i>	Key_to_Europe_2003.pdf
	Statuts de l'association (CIA version 16.0)	Statuts_CIA16.pdf

Dans les exemplaires envoyés aux membres du jury uniquement (pour des raisons de confidentialité) :

Nom du document	Nom du dossier
Messages de la liste de diffusion	Corpus_AEGEE-L <sup>1109</sup>

Le CD-Rom contient également une copie de cette thèse :

(Repenser\_l\_interculturel\_en\_communication.pdf).

<sup>1109</sup> Pour lire ces messages, il est conseillé de créer un dossier vide dans le logiciel « Outlook Express » (ou Windows Mail, ou un autre gestionnaire du courrier électronique qui prend en charge le format « .eml »), et ensuite de sélectionner l'ensemble des fichiers contenus dans le dossier, avant de les faire glisser vers le dossier nouvellement créé dans le gestionnaire de courrier. Le logiciel importera ainsi les messages, qui pourront ensuite être triés par ordre chronologique, afin de trouver plus facilement les messages cités.

## REPENSER L'INTERCULTUREL EN COMMUNICATION

*Performance culturelle et construction des identités au sein d'une association européenne*

### Résumé

Cette thèse examine l'influence sur les micro-interactions sociales, des multiples cultures et identités que les acteurs sociaux sont susceptibles de mobiliser pendant une rencontre. D'un point de vue interactionniste symbolique, elle focalise sur le processus intersubjectif de négociation de repères de signification, pendant une interaction multiculturelle (approche sémiopragmatique).

À travers son analyse d'un corpus d'interactions observées au sein d'une association étudiante européenne, la thèse souligne l'importance de la dimension interculturelle dans la communication interpersonnelle. À partir d'une conception processuelle de la culture, définie et actualisée dans les interactions, elle étudie la manière dont les individus fondent leur prévisibilité intersubjective sur la mise en avant de diverses appartenances sociales. L'activation de multiples identités, associées à des repères culturels différents, permet aux membres de l'association, dans certains contextes, d'instaurer des conditions de prévisibilité mutuelle qui ne reposent qu'en partie sur leurs identités nationales différentes.

Enfin, la thèse s'intéresse à la manière dont les repères de signification sont *performés* pendant l'interaction. Trois contextes interprétatifs sont distingués : celui de la culture (significations *préfigurées*), celui de la situation sociale (significations *configurées*) et celui de l'interaction particulière (significations *performées* dans la *figuration*). Ensemble, les trois niveaux composent le *contexte figuratif*, contexte actualisé au fil des échanges, et auquel les acteurs sociaux se réfèrent pour formuler et pour interpréter leurs actes symboliques respectifs.

### Mots clés

association, communication interculturelle, culture, Europe, figuration, identité, interculturalisation, sémiopragmatique

## RETHINKING THE INTERCULTURAL DIMENSION OF COMMUNICATION

*Performing Cultures and Constructing Identities in a European Association*

### Abstract

This thesis examines the way in which the multiple cultures and identities that people are likely to summon up during an encounter influence the nature of their social interactions. It draws on the epistemological heritage of symbolic interactionism, rather than that of cross-cultural psychology, thus focusing less on the impact of (national) cultural differences on the way that we communicate, than on the intersubjective process that consists in negotiating common grounds for attributing meaning, during a multicultural encounter (semiopragmatics of communication).

By analysing a corpus of interactions observed between members of the European Students' Forum (AEGEE), the study underlines the importance of the intercultural dimension of interpersonal communication in general. Starting from a definition of culture as a process, defined and actualised on the level of social group interactions, it explores the manner in which members of the association make themselves predictable to others by laying emphasis (simultaneously or not) on their membership of different social categories or groups.

Finally, this thesis focuses particularly on the way that common grounds for attributing meaning are *performed* (established) during an encounter. Three levels of interpretative context can be distinguished: culture (*prefigured* meanings), the social context (*configured* meanings), and the encounter itself (meanings *performed* through "*figuration*"). Together, these three levels form the *figurative context*, which is actualised through the different exchanges, and to which the parties refer in order to formulate and interpret their respective symbolic acts.

### Key Words

association, culture, Europe, figurative context, identity, interculturalisation, intercultural communication, semiopragmatics